

ÉCRITS SPIRITUELS
du Serviteur de Dieu
EMMANUEL D'ALZON

BEATIFICATIONIS ET CANONIZATIONIS SERVI DEI
EMMANUELIS MAURITII D'ALZON
FUND. PIAE SOC. PRESBYTERORUM AB ASSUMPTIONE

Decretum Approbationis Scriptorum

Instante Rev.mo P. Romualdo Souza, Postulatore legitime constituto causae Beatificationis Servi Dei Emanuelis Mauricii d'Alzon, fund. Piae Societatis Presbyterorum ab Assumptione, E.mus ac Rev.mus D. Card. Granito Pignatelli di Belmonte, ejusdem causae Ponens seu Relator ; in Ordinaria Sacrorum Rituum Congregatione ad Vaticanum habita subsignata die, discutiendam proposuit quaestionem de scriptis quae tribuuntur praefato Servo Dei.

Et E.mi ac Rev.mi Patres, sacris tuendis Ritibus praepositi, post relationem E.mi Ponentis praefati, audito quoque R. P. D. Salvatore Natucci, Fidei Promotore gen., rescribendum censuerunt : « Nil obstare quominus ad ulteriora procedi possit, salvo jure Promotoris generalis objiciendi si et quatenus de jure ». Die 12 Novembris 1940.

Facta postmodum relatione SS.MO D. N. PIO PAPAE XII, per infra-scriptum S. R. C. Card. Praefectum, in audientia diei 20 Novembris 1940, SANCTITAS SUA responsum Purpuratorum Patrum ratum habuit ac confirmavit.

20 Novembris 1940,
(L. † S.)

CAROLUS Card. SALOTTI,
S. R. C. Praefectus
† A. Carinci, S. R. C.

Nihil obstat ex parte Congregationis

Romae, die 6^a Januarii 1956
E. BORNAND, A. A.

Inprimi potest

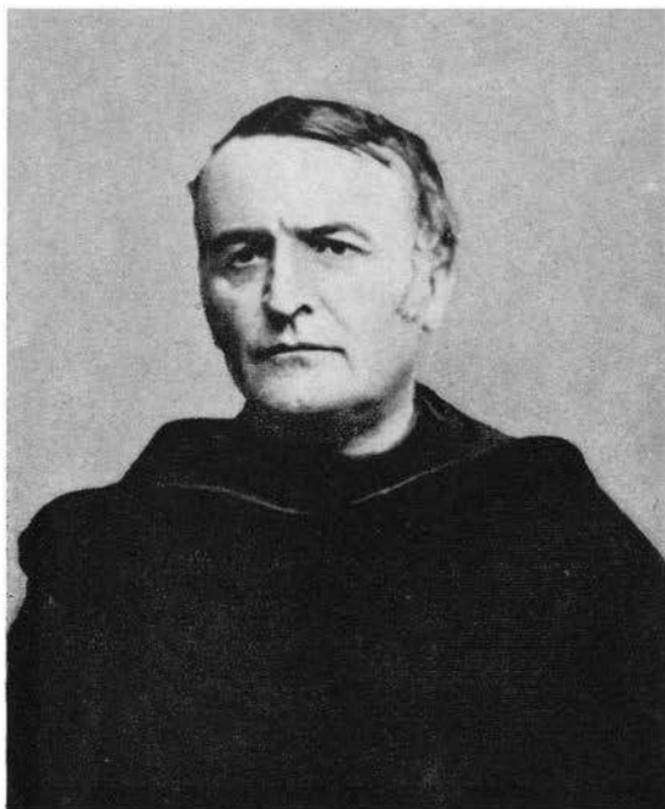
Romae, die 18^a Januarii 1956
Wilfrid J. DUFAULT, A. A.
Sup. Gen.lis

Nihil obstat

Viroduni, die 27^a Januarii 1956
L. CHOPPIN
Vic. Gen.lis

Imprimatur

Viroduni, die 2^a Februarii 1956
† M. P. Georgius PETIT
Episc. Virodun.



*C'est en étudiant la pensée qui a présidé à notre
fondation que vous vous développerez selon toute la
perfection à laquelle vous êtes appelés.*

(Préface du Directoire.)

A handwritten signature in dark ink, appearing to be 'E. O'Connell' or similar, written in a cursive style.

ADVENIAT REGNUM TUUM

ÉCRITS SPIRITUELS

du Serviteur de Dieu

EMMANUEL D'ALZON

FONDATEUR

des Augustins de l'Assomption

et

des Oblates de l'Assomption

(Pour usage privé)

ROME

MAISON GÉNÉRALICE

1956

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Ré-édition/ impression Septembre 2019 – Bayard Service – P.A. du Moulin –
Allée Hélène Boucher – CS 60090 – 59874 Wambrechies cedex
Tél. 03 20 13 36 60 – Imprimé en Italie JJ Production.

PRÉFACE

Notre Congrégation, dont la nuit de Noël 1850 a marqué la naissance avec l'émission des premiers vœux, a eu récemment la joie de célébrer son premier centenaire avec ferveur et solennité. Cet événement inspira de nombreuses réunions académiques et religieuses qu'illustrèrent des études approfondies sur la pensée et l'œuvre du Fondateur. En pleine activité sur tous les continents, nos religieux virent dans ces solennités une invitation providentielle à prendre plus profondément conscience de tout l'héritage spirituel et apostolique que nous a légué le P. d'Alzon. D'où germa le désir de mettre, de façon pratique, à la portée de tous les nôtres, surtout de ceux qui sont affectés au ministère sous tant de formes, les écrits de notre Père, qui sont si riches en consignes et en directives, toujours précises, clairvoyantes et parfaitement adaptées à tous les aspects de l'apostolat moderne.

Plusieurs ouvrages, tels que les *Circulaires* et les *Méditations* étant à rééditer, l'occasion paraissait favorable pour publier en même temps un bon nombre de textes inédits, dans lesquels monte toujours une abondante sève de vie assumptionniste.

Ce fut déjà une heureuse conséquence du Centenaire que la publication d'œuvres spirituelles du P. d'Alzon à l'intention de toutes les âmes désireuses de perfection et de nourriture substantielle, réalisée à l'initiative du R. P. H. Bisson, dans son élégante série *Les Cahiers d'Alzon*.

Mais, au moment où l'on pousse activement la procédure de la cause de béatification du P. d'Alzon, où l'on se penche officiellement sur ses écrits, où l'on scrute les secrets, les mobiles de sa vie spirituelle et de toute son activité, pour en dégager des leçons

d'héroïsme surnaturel, le Conseil général a jugé opportun de grouper en un volume unique (qui restera très maniable malgré ses 1500 pages : avantage particulièrement appréciable pour les prêtres appelés aux déplacements du ministère) et d'une présentation très soignée, un ensemble d'écrits plus directement destinés à guider la formation et l'activité du religieux de l'Assomption. D'autres textes pourront encore, dans la suite, être recueillis dans un autre volume et disposés sous forme de méditations quotidiennes, à l'intention de toutes les âmes ferventes.

Nous avons pu heureusement confier au R. P. Athanase Sage, le choix et le contrôle de ces textes. Déjà très au courant des œuvres et de la pensée du P. d'Alzon par ses travaux antérieurs, il avait l'avantage de pouvoir profiter de son séjour à Rome, pour se référer directement aux documents authentiques de nos archives, pour travailler en collaboration avec le Postulateur de la cause du P. d'Alzon, le R. P. Aubain Colette et les autres Pères de la Curie généralice. Aussi je tiens à exprimer ici ma religieuse gratitude au R. P. Athanase pour l'amour filial et le sens critique avec lesquels il a poursuivi ce travail.

En remerciant la Divine Providence qui nous a permis de réaliser ce projet, je me réjouis à la pensée que ce volume deviendra pour tous les religieux de la Congrégation un vrai livre de chevet, stimulant quotidien pour une plus grande perfection, pour une étude toujours active de notre esprit, pour un dévouement sans cesse renouvelé au service de l'Église.

Rome, le 18 janvier 1956.

Wilfrid J. DUFAULT, A. A.
Supérieur général.

AVANT-PROPOS

A plusieurs reprises, du temps du P. Picard et du P. Emmanuel Bailly, la publication des œuvres complètes du P. d'Alzon fut sérieusement envisagée, mais les difficultés du temps et la grandeur de l'entreprise découragèrent ces projets. Sous le Généralat du T. R. P. Gervais Quénard, le P. Siméon Vailhé inaugurerait la publication de la correspondance du P. d'Alzon : les lettres de 1822 à 1850 nous ont admirablement aidés à comprendre les premières étapes de la Vie du Fondateur dont nous lui sommes redevables.

Ces Ecrits spirituels du Père d'Alzon sont d'un propos plus modeste. A défaut des œuvres complètes, ils offrent aux Religieux de l'Assomption auxquels ils s'adressent plus spécialement un choix déjà fort compact de documents connus ou inédits. Ils ne reflètent pas toute l'activité littéraire du Fondateur ; la correspondance de 1851 à 1880 — dont il faudra bien un jour, sinon poursuivre l'édition, du moins publier de larges extraits, comme les Souvenirs intimes du P. Gervais Quénard nous en ont aiguisé le désir — n'a presque pas été touchée ; il en est de même des écrits de controverse qui évoquent tant de travaux entrepris pour la cause de l'Eglise.

On retrouvera dans la Première Partie de cet ouvrage, avec le Directoire, les écrits plus officiels du Fondateur : Instructions de Chapitres, Circulaires, Méditations, dont les diverses éditions sont épuisées. On y a joint des documents qui traitent eux aussi sous différents

aspects du but et de l'esprit de l'Assomption. La seconde partie du recueil s'inspire, dans son plan, d'une page où le Fondateur fixait à ses Religieux sous trois chefs : Piété, Institutions, Combats, les objectifs majeurs de l'Assomption. Elle s'ouvre par des notes intimes et des confidences extraites de la correspondance du P. d'Alzon qui montreront, s'il en était besoin, que toutes ses consignes émanaient d'une vie religieuse et apostolique exemplairement vécue.

Tout choix s'expose à des critiques. Certains seront déçus de n'y point rencontrer telle pièce plus révélatrice à leurs yeux de l'esprit du P. d'Alzon. Qu'ils sachent que de propos délibéré on a écarté des documents déjà publiés et faciles à se procurer, comme les Instructions du samedi, les Instructions aux tertiaires de l'Assomption dont les éditions sont loin d'être épuisées, ou déjà recueillis dans la collection en cours des Cahiers d'Alzon. Certaines pièces de ce recueil, de forme plus ou moins inachevée, pourront paraître inutiles ; mais le plus souvent elles ont été retenues parce qu'elles marquent une étape dans le développement de notre spiritualité et seront appréciées par les religieux qui s'intéressent à l'histoire plus intime de la Congrégation. Enfin beaucoup de documents moins connus s'adressent à des Religieuses : Assomptiades et Oblates ou à de pieuses personnes du monde. Que les Religieux ne s'en offusquent pas, mais qu'ils regrettent plutôt que nos premiers Pères n'aient pas transcrit avec la même piété filiale de plus nombreux échos de consignes que le Père leur adressait plus généreusement encore en des improvisations qui les tenaient sous le charme d'une pensée

originale, parfois pleine d'humour, toujours large et profonde. Le P. d'Alzon, par un sentiment de spéciale dévotion à Marie, cultivait les vocations virginales ; il comptait sur l'aide surtout de leurs prières et les entretenait dans la ferveur de leur état avec une persévérante énergie ; elles lui ont inspiré quelques-unes de ses œuvres les plus achevées.

La publication de ces documents, dont plusieurs seront pour nombre de religieux une heureuse révélation, n'ébranle en rien, mais confirme en tous points notre traditionnelle conception des principes de la Congrégation. Le P. d'Alzon en avait si intensément imprégné ses premiers disciples qu'ils nous les ont très fidèlement transmis ; les générations nouvelles qui n'ont ni vu ni entendu retrouveront dans ces Ecrits Spirituels du Père d'Alzon un peu de la fraîcheur, en ces premiers jaillissements, de notre esprit.

Le P. d'Alzon était sans cesse en quête de formules plus heureuses qui, faciles à retenir, nous rappelleraient continuellement à la ferveur. C'est en 1858, dans une lettre adressée au P. Picard, qu'apparaît pour la première fois la formule visiblement inspirée qui contenait déjà en germe tout notre Directoire : « Souvenez-vous que l'esprit de l'Assomption est l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, sa Mère et de l'Eglise, son Epouse ». En 1868, dans son instruction au Chapitre général, il couronne le triple amour d'une manière plus explicite par ce qu'il appelle l'amour principal, l'amour des trois augustes Personnes de la Sainte Trinité dont on le sent durant les dernières années de sa vie plus fervemment préoccupé.

Notre esprit est commandé par notre but. Le but de l'Assomption s'est dès la fondation exprimé dans notre devise : *l'Adveniat Regnum tuum* ; il s'est précisé au cours de l'élaboration de nos premières Constitutions ; mais c'est surtout à partir de 1868, sous la stimulation de l'amour de Dieu : Père, Fils et Saint-Esprit et au milieu des joies et des épreuves de l'Eglise que le P. d'Alzon en a sondé toutes les richesses. La vigueur de notre propre vie religieuse, la recherche et la formation plus poussée des vocations, l'organisation plus définitive de l'Institut, la promotion des Tiers-Ordres et des élites de chrétiens pour une action plus efficace, les combats à entreprendre pour la défense de l'Eglise en face des triomphes de la Révolution et de l'avènement des démocraties modernes, tous ces objectifs de souveraine importance s'éclairent à la lumière de notre devise de plus en plus déployée.

Puissent ces Ecrits spirituels du Père d'Alzon, en devenant le livre de chevet des Religieux de l'Assomption, les entretenir dans le désir d'une très haute perfection et dans les ardeurs d'un zèle qui ne se dépense que pour la plus sainte des causes : l'Eglise de Jésus-Christ !

Rome, le 21 novembre 1955.

Athanase SAGE, A. A.

PREMIÈRE PARTIE

BUT ET ESPRIT
DE L'ASSOMPTION

PREMIÈRE PARTIE

- I. — Directoire (1859-1865).
- II. — Instructions de clôture de Chapitres généraux (1868 et 1873) et quatre lettres au Maître des Novices (1868-1869).
- III. — Circulaires aux membres des Chapitres généraux (1874-1875).
- IV. — Novissima verba (1877-1879).
- V. — Méditations destinées aux Augustins de l'Assomption (1879-1880).
- VI. — Compléments divers.

I.

DIRECTOIRE
DES
AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION

*Le Directoire doit être l'objet habituel
de nos méditations et de nos examens.*

P. Picard.

Le P. d'Alzon a repris pour ses Religieux le Directoire qu'il avait rédigé, en 1859, à l'intention des Dames de l'Assomption. Les Constitutions alors en vigueur dans l'Institut contenaient elles-mêmes nombre de directives spirituelles. Par respect pour ces textes officiels où se précisait déjà l'esprit de l'Assomption, le P. d'Alzon les a insérés, dans la seconde et troisième partie de son Directoire, en tête des chapitres qui traitent des mêmes sujets. La présente édition soulignera ces deux séries de texte.

Les brèves explications qui annoncent chaque chapitre ainsi que les divisions marginales ne sont pas du Père d'Alzon.

On a reporté à la fin de chaque partie du Directoire quelques notes critiques et explicatives.

AVANT-PROPOS

Le Père d'Alzon précise, en cet avant-propos, l'originalité, la portée et la manière d'utiliser ce Directoire.

Mes chers Fils,

Originalité de notre Directoire Le *Directoire* que je vous présente est le résultat des observations que j'ai pu faire depuis plusieurs années déjà.

J'ai été frappé de certains faits providentiels (1) qui m'ont paru contribuer à donner une direction plus spéciale au développement de notre Congrégation : d'où il résulte qu'étant semblables à tous les religieux par nos saints vœux, nous avons cependant notre caractère particulier comme religieux de l'Assomption.

Cela n'a rien d'extraordinaire ; si, comme vous devez le croire, notre famille, quelque modeste qu'elle puisse être, est voulue de Dieu, elle doit avoir son but, et c'est vers ce but qu'elle doit tendre.

C'est en étudiant la pensée qui a présidé à notre fondation que vous vous développerez selon toute la perfection à laquelle vous êtes appelés ; le *Directoire* qu'on met entre vos mains tend à faciliter cette œuvre de toute votre vie.

Observations préliminaires Pour en bien comprendre l'utilité, trois observations sont nécessaires :

La première est qu'il ne doit être que le commentaire pratique de la Règle, de telle sorte que, s'il s'en éloignait, il faudrait dire qu'il

est fait en sens contraire de ce qu'on s'était proposé.

La seconde, qu'on a voulu vous enseigner surtout selon quelles intentions et quel esprit vous devez accomplir vos obligations, afin de les vivifier toujours par une pensée surnaturelle.

La troisième, que, tandis que la Règle s'adresse aux membres de la Congrégation en général, le *Directoire* s'adresse à chaque religieux en particulier, descend au plus profond de son âme pour lui indiquer les sentiments dont il doit se pénétrer, les vertus qu'il doit acquérir dans un travail plus secret, et comme dans une relation plus intime avec Notre-Seigneur.

Présentation On a disposé ce petit travail en chapitres très courts ; on y a posé quelques principes d'où l'on tire certaines conséquences pratiques sous forme d'examen. On a cru par là aider ceux qui s'en serviront en leur mettant sous les yeux, d'une manière plus claire, le moyen d'acquérir les vertus dont ils se croiraient dépourvus, de corriger les défauts dont ils voudraient triompher ; en leur facilitant par là le travail intérieur et la réflexion personnelle sans laquelle toutes les plus belles considérations ne sont rien.

On partage le tout en trois parties : dans la première, on parle de *l'esprit de l'Assomption* ; dans la seconde, on traite des *vertus religieuses* ; la troisième indique les *moyens de sanctification* mis à la disposition des âmes dans la vie plus parfaite que vous avez embrassée, et l'intention surnaturelle dans laquelle vous devez accomplir les principales obligations de la Règle.

Si vous lisez ce petit *Directoire* un peu rapidement, vous serez frappés de certaines répétitions ; mais si vous le méditez partie par partie, vous comprendrez combien les répétitions sont, sinon nécessaires, au

moins utiles pour vous forcer à réfléchir sur certains points qui sont la base de la vie religieuse.

Plaise à Notre-Seigneur, dont vous êtes plus particulièrement les imitateurs, les instruments (2), et à sa divine Mère, de bénir ces quelques lignes et de vous y faire trouver un désir plus grand d'arriver à toute la sainteté à laquelle vous êtes appelés !

E. D'ALZON.

PREMIÈRE PARTIE
DE L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION

CHAPITRE PREMIER
DE L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION

L'Assomption est essentiellement consacrée à Notre-Seigneur. Le culte qu'elle lui voue au plus intime de son être s'épanouit naturellement en l'amour de la Vierge, sa Mère et de l'Eglise, son Epouse. Ce triple amour de Notre-Seigneur, de la Vierge et de l'Eglise constitue, pour le Père d'Alzon, un des cachets particuliers du Religieux de l'Assomption.

L'esprit de l'Assomption se résume dans ces quelques mots : l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, sa Mère, et de l'Eglise, son Epouse (3).

Amour de Notre-Seigneur En ma qualité de religieux, je suis plus spécialement le serviteur de Jésus-Christ, et toutes les affections de mon cœur, toutes les puissances de mon être doivent tendre vers lui ; voilà ma vie : « *Mihi vivere Christus est. Le Christ est ma vie*¹⁾. »

Jésus-Christ est-il mon tout ?... L'unique objet de mes désirs ?... Suis-je prêt à lui tout sacrifier ?... N'est-ce que vers lui que je veux tendre uniquement ?... Ne suis-je attaché à rien ?... Mon cœur est-il entièrement libre ?... Mes affections ne penchent-elles pas

¹⁾ Philip., 1, 21.

vers quelque personne ou quelque objet par où serait gêné en moi l'amour de Jésus ?...

La plus absolue liberté de mon cœur m'est indispensable, et tant que je ne l'aurai pas acquise, je ne serai point un vrai religieux de l'Assomption.

Amour de la Vierge et de l'Eglise Non seulement je ne dois m'attacher à rien qui m'empêche d'aimer Jésus de toutes les puissances de mon être, mais je dois aimer pour l'amour de lui tout ce qu'il a le plus aimé. Or, les deux grandes affections de Notre-Seigneur sur la terre sont Marie, sa Mère, et l'Eglise, son Epouse, qu'il s'est acquise par son sang.

Quelle est ma piété envers Marie ?... Puis-je me dire son fils ?... Qu'ai-je fait jusqu'à présent pour l'honorer d'une manière pratique ?... Ma dévotion n'a-t-elle pas consisté en quelques formules ou quelques sentiments stériles ?... Me suis-je fait une idée suffisante des rapports merveilleux qui, par Jésus, mon Maître, pourraient subsister entre Marie et moi ?...

Après sa Mère, Jésus n'a rien tant aimé que son Eglise. Elle est son Epouse, son Corps. Qu'est pour moi l'Eglise de Jésus-Christ, et jusqu'à ce jour quels sentiments d'amour m'a-t-elle inspirés ?... Quel dévouement lui ai-je consacré ?.. Quelle reconnaissance lui ai-je témoignée ?

CHAPITRE II

AMOUR ENVERS NOTRE-SEIGNEUR

Notre-Seigneur est le modèle par excellence de toute vie intérieure, comme Dieu d'abord, puisque la vie intérieure est une participation de la vie même de Dieu ; comme Homme ensuite, puisque en sa très sainte humanité se reflètent toutes les perfections divines. D'où les trois chapitres consacrés par le Père d'Alzon à l'amour de Notre-Seigneur.

L'amour envers Notre-Seigneur implique :

1^o L'adoration envers la Sainte Trinité avec laquelle, comme Dieu, il ne forme qu'une même substance ; 2^o l'habitude de la présence de Dieu ; 3^o l'étude de sa sainte humanité dont je dois m'appliquer à prendre l'esprit ; 4^o le culte du Saint Sacrement de l'autel, où il réside toujours comme vrai Dieu et vrai homme (4).

Adoration de la Sainte Trinité

En Notre-Seigneur nous aimons principalement Dieu. Aimer Dieu c'est l'aimer comme il sied à des créatures : l'adoration est la première attitude que revêt notre amour de Notre-Seigneur. Nous adorons le Père en son Fils qui nous le révèle et dans l'Esprit d'amour qui nous est donné : les Trois augustes Personnes daignent nous faire participer à leur ineffable intimité.

Suis-je assez convaincu que Jésus-Christ est mon Dieu ?... Si je le suis, pourquoi ne suis-je pas plus

pénétré de l'abîme qui sépare la perfection de son être de mon néant?... Pourquoi suis-je encore un orgueilleux en face d'un pareil Maître ?...

Adoration du Père Jésus-Christ est mon Dieu, et il n'est descendu sur la terre que pour m'apprendre à adorer son Père en esprit et en vérité, après avoir réconcilié le monde avec son Créateur offensé. Quels sentiments ai-je pour Dieu le Père, auteur et principe de tout bien et de tout don parfait?... Quelle idée me suis-je faite de l'hommage, du culte, de la bénédiction, de la gloire que je lui dois, en union avec l'adoration et la gloire que lui rend son Fils Jésus ?...

Adoration du Fils La vie éternelle des anges et des saints consiste à connaître le seul vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé pour se manifester aux hommes. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à mon divin Sauveur d'une si magnifique vocation?... Comment la lui ai-je témoignée jusqu'à présent, et comment veux-je la lui témoigner désormais ?... « Dieu le Père a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » ; quand me donnerai-je tout entier sans réserve et sans partage à Dieu, en union avec son Fils et dans l'amour que ce Fils allume dans mon âme par son Saint-Esprit ?

Adoration du Saint-Esprit L'amour qui unit Dieu le Père et Dieu le Fils est Dieu lui-même, et c'est par cet amour, qui est le Saint-Esprit, que je puis aimer Dieu ; « car l'amour de Dieu a été répandu dans nos âmes par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » Dieu le Père m'a donné son Fils ; Dieu le Fils s'est donné à moi et m'a donné l'amour qui l'unit au Père ; il m'a fait le temple de cet amour. Mon cœur est un sanctuaire où Dieu a déposé son amour, qui est Dieu. Que doit être

mon cœur et où trouverais-je désormais une place pour un sentiment qui ne peut être embrasé par l'amour de Dieu ?

Conclusion Dieu le Père, après m'avoir créé, m'a donné son Fils. Dieu le Fils se donne à moi pour m'apprendre à connaître et à adorer son Père, et me donne son Esprit, qui est Dieu, qui suppléera à mon ignorance et criera en moi : « Mon Père ! Mon Père ! » Mais quand commencerai-je à entrer dans cette nouvelle vie?... Quand céderai-je au torrent d'amour que la Sainte Trinité verse en moi?... Quand irai-je au Père, au Fils, au Saint-Esprit, par Jésus-Christ, avec lui et en lui?... Quand rendrai-je à Dieu tout-puissant tout honneur, toute gloire, et dans le temps et dans l'éternité (5) ?

CHAPITRE III

SENTIMENT DE LA PRÉSENCE DE DIEU

L'adoration des infinies perfections de Dieu et la contemplation de ses œuvres nous établissent en un sentiment habituel de la présence de Dieu : signe d'un authentique amour de Notre-Seigneur et gage assuré de progrès spirituel.

Je dois penser sans cesse à ce qui a toute l'affection de mon âme. Si j'aime Notre-Seigneur, je dois penser sans cesse à lui ; mais puisqu'il est Dieu, c'est surtout comme Dieu que je dois avoir sans cesse sa pensée présente à l'esprit et au cœur.

Perfections divines de Notre-Seigneur Jésus est mon Dieu, et, comme Dieu, il est la plénitude de l'être : « C'est en lui que nous avons la vie, la respiration et toutes choses ; c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, que nous sommes ¹⁾. »

Il est la perfection infinie, la beauté par excellence, et cette beauté de son être, il la marque sur nos âmes : « *Signatum est super nos lumen vultus tui* : La lumière de ta face est marquée sur nos âmes ²⁾. » Or, le péché a souillé cette âme créée à son image, et le meilleur moyen de réparer cette beauté perdue est de me tenir sous le poids de mon néant et de me laisser aller à l'action divine de la grâce par une attention constante à la présence de Dieu.

¹⁾ Actes XVII, 25-28.

²⁾ Ps., IV, 7.

Dieu est mon bien suprême ; je dois donc chercher à me rapprocher de lui ; mon bonheur doit être de le posséder.

Ma vie en présence de Dieu : Suis-je habituellement en présence de Dieu?... Suis-je en sa présence avec le sentiment que je lui dois tout?... Suis-je convaincu, autant que je puis l'être par la foi, de la plénitude de son être, et, si je puis dire ainsi, de la plénitude de mon néant?... Ai-je assez pensé que mon corps, mes sens, mon cœur, mon intelligence, tout cela vient de lui, subsiste en lui et cesserait d'exister au premier signe de sa volonté infinie?...

Je ne touche à rien que je ne touche à une œuvre de Dieu, à une possession de Dieu. Tout me rappelle Dieu ou du moins devrait me le rappeler.

Suis-je fidèle à cette voix de tous les êtres qui me ramènent vers leur auteur?... Avec quel respect suis-je en présence d'un Dieu qui me voit toujours?... Avec quel amour et quelle reconnaissance suis-je en présence d'un Dieu qui m'a tout donné?...

b) beauté infinie ! Dieu est la beauté infinie, et cette beauté, il a voulu la communiquer à mon âme ; mais le péché originel l'a détruite une fois, le péché actuel la détruit tous les jours. Dans son ineffable bonté il veut me la rendre, cette beauté primitive, par sa grâce, et il veut aussi que je travaille à la recouvrer par mes efforts ; mais pour cela il veut que j'approche de lui, et qu'en étudiant ses perfections je les copie en moi, autant que j'en suis capable, par les vertus que je dois acquérir.

Ce travail, l'ai-je fait?... Ai-je les yeux fixés sur mon divin modèle pour réparer, en l'imitant, les ruines de mon âme?... Ai-je mis mon effort, mon étude à m'unir tellement à Dieu par la pensée, que, m'atta-

chant à Dieu, je ne fasse qu'un esprit avec lui, selon la parole de l'Apôtre ?...

c) bien suprême ! Dieu est la bonté par excellence, le bien suprême ; c'est à le posséder dans l'éternité que doit consister mon bonheur. Mais si ma félicité est dans la possession d'un pareil bien, pourquoi n'en suis-je pas plus préoccupé ici-bas, pourquoi n'y pensé-je pas sans cesse?... Pourquoi mes pensées s'égarer-elles ailleurs?... Pourquoi, pour posséder le don parfait, ne deviens-je pas parfait moi-même ?...

Seigneur, faites que je marche sans cesse en votre présence et qu'ainsi j'arrive à la perfection !

CHAPITRE IV

ESPRIT DE NOTRE-SEIGNEUR

C'est par la très sainte humanité de son Fils que Dieu imprime en nos âmes la ressemblance de son adorable Trinité. Si le premier caractère de la perfection consiste dans l'adoration la plus absolue de Dieu, le second caractère de la perfection est l'imitation, par Jésus-Christ, de la beauté et des perfections de Dieu. L'étude aimante de la doctrine, des mystères et des actions de Notre-Seigneur, en vue de nous en approprier l'esprit, doit être notre occupation constante.

Pour aimer Jésus-Christ, il faut le connaître, et pour le connaître, il faut en étudier les perfections. Elles nous sont révélées dans les saintes Ecritures, dont le but final est Jésus-Christ : « *Finis legis Christus : La fin de la loi c'est le Christ* ¹⁾. »

Je puis étudier Jésus-Christ, soit dans sa doctrine, soit dans ses mystères, soit dans les actes de sa vie.

1° *Sa doctrine.* — Je la trouverai ou dans ses propres paroles, ou dans ce que les apôtres nous en ont laissé dans leurs écrits. Jésus-Christ étant, comme Dieu, l'éternelle vérité, la parole par excellence, plus je méditerai la vérité divine, plus je m'approcherai de Jésus-Christ, de Dieu même.

Jésus-Christ étant descendu sur la terre pour

¹⁾ Rom., x, 4.

m'apporter la lumière et la force qui m'aideront à monter vers Dieu, [tous mes efforts doivent tendre à consommer cette union, qui est le terme de ma destinée surnaturelle, et qui s'accomplira par la grâce de mon Sauveur (6).]

Quel respect ai-je eu jusqu'à présent pour les enseignements de Jésus-Christ?... Quel cas ai-je fait de l'Évangile?... Avec quels sentiments l'ai-je lu?... Comment ai-je envisagé la miséricordieuse bonté d'un Dieu qui, non content de s'incarner dans un homme, s'incarne encore dans une parole humaine pour la mettre à la portée de mon intelligence et l'illuminer?... Qu'ai-je fait de tant de clartés?... Comment ai-je considéré les explications de la doctrine de Jésus-Christ qui m'étaient données par ses ministres?... Quels efforts ai-je faits pour méditer sur cette doctrine, me l'appliquer, me l'approprier, en faire ma nourriture?... En n'en faisant aucun cas ou presque aucun, est-il étonnant que je sois si plein d'idées humaines et que je ne comprenne rien aux choses du ciel ?...

2^o Ses mystères. — La vie de Jésus-Christ étant par un côté une vie divine, touche à l'infini, et, dès lors, est pleine de mystères. Mais ces mystères, incompréhensibles sans doute, et, dès lors, objet de ma foi, sont pour mon âme un merveilleux enseignement. Par leur côté humain, ils me saisissent en se mettant à ma portée ; par leur côté divin, ils m'élèvent et me transportent dans les plus intimes relations avec Dieu.

L'étude des mystères devrait être l'étude de toute ma vie ; car, par Jésus-Christ, j'apprendrai à connaître Dieu autant que nous pouvons le connaître ici-bas. Mais comme dans la vie de Jésus-Christ les mystères se succèdent à chaque instant, je puis m'attacher à tel ou tel mystère, selon mon attrait ; l'incar-

nation, la naissance, la vie cachée, la prédication, les souffrances, les anéantissements, la mort, la résurrection, peuvent successivement fixer ma pensée ; ou bien je puis, si je m'y sens poussé par un attrait Intérieur, me fixer pour un certain temps sur un mystère particulier où je trouverai la nourriture la plus appropriée à mon âme.

Comment ai-je considéré les mystères?... N'en ai-je pas fait l'objet d'études curieuses plutôt que d'une amoureuse recherche des bienfaits de Notre-Seigneur?... Quelle adoration (7) ont-ils excitée dans mon âme?... Ne m'ont-ils pas été un sujet de dégoût?... Ne me suis-je pas contenté de dire que je n'y pouvais rien comprendre, au lieu de chercher avec une humble foi à y puiser ce que Notre-Seigneur y avait voulu mettre d'enseignements particuliers ?...

3^o *Les actes de la vie de Notre-Seigneur.* — Tout ce qu'a fait Jésus-Christ sur la terre, il l'a fait pour notre instruction. Il n'est pas une parcelle de notre vie propre qui ne puisse se rapporter à cette vie divine, dont chaque détail nous enseigne dans quel esprit nous devons accomplir nos actions.

Il n'est pas une parole à prononcer, une demande à faire, un sentiment à former, que nous ne puissions sanctifier en l'unissant aux sentiments, aux paroles, aux actes du divin Maître. Jésus-Christ a accompli toute justice, afin de nous apprendre à l'accomplir nous-mêmes. Pour cela, je n'ai qu'à entrer avec Notre-Seigneur dans sa vie mortelle.

Comment ai-je cherché à régler ma vie sur la vie de Jésus-Christ?... Comment ai-je étudié les détails de cette vie, modèle de la mienne?... Me suis-je persuadé qu'il n'y avait en moi rien de si petit qui ne pût être relevé par une pensée surnaturelle?... *Je vous ai donné l'exemple*, dit Notre-Sei-

gneur, afin que, de même que j'ai fait, vous aussi vous fassiez ¹⁾).

Ma vie devrait donc être une copie de cet original divin. L'est-elle en effet?... Et pourquoi ne l'est-elle pas?... Ne crains-je pas de trouver des détails qui me condamneraient ou me forceraient à la pratique de vertus qui effrayent ma nature?... Quand voudrais-je une bonne fois aller jusqu'où il plaira à Jésus de me conduire ?

¹⁾ Joan XIII, 15.

CHAPITRE V

AMOUR ENVERS LA SAINTE VIERGE

L'amour de la Vierge procède de notre amour envers Notre-Seigneur : nous aimons Marie parce qu'elle est la première affection de Jésus sur la terre. Elle nous est donnée comme le modèle pleinement accordé à notre condition de créatures et comme notre Mère débordante de tendresse et de puissance. Son amour confère à notre amour de Notre-Seigneur sa fraîcheur, ses délicatesses, ses ardeurs apostoliques.

Par une très miséricordieuse condescendance, Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de s'offrir à nous pour modèle, soit comme Dieu, soit comme homme; il a voulu nous en donner un autre dans la personne de la Sainte Vierge, sa Mère, qui est notre Mère aussi, et la plus parfaite des œuvres du Très-Haut.

Marie est à la fois mon modèle et ma Mère. Mon modèle : je dois chercher à l'imiter autant qu'un religieux voué à la perfection est capable d'imiter la Reine du ciel et de la terre ; ma Mère : je dois avoir pour elle la confiance et la tendresse la plus absolue.

Marie : mon Modèle 1^o Quand je ne pourrais connaître des vertus de la Sainte Vierge que ce qu'en dit l'Évangile, cela me suffirait et il n'en faut pas davantage.

a) dans le mystère de l'Incarnation J'admire d'abord sa prudence dans la question qu'elle fit à l'ange envoyé pour la sauver au nom de Dieu. Son obéissance et sa foi n'éclatent pas moins dans cette réponse : « Voici la servante du Seigneur. » Cette foi est le principe de tous les pro-

diges qui s'accomplirent par elle, et c'est ce que lui révèle Elisabeth, en lui déclarant qu'elle est « bienheureuse d'avoir cru, parce que s'accompliront en elle toutes les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur ».

b) en son Magnificat Mais où le fond de l'âme de Marie se révèle, c'est dans la manière dont elle répond à sa cousine : « Mon âme glorifie le Seigneur. » Le but de la vie de Marie est la gloire de Dieu ; son bonheur, de le servir et de publier sa reconnaissance pour les dons qu'elle en a reçus. Ce témoignage de tout ce que Dieu fait pour l'âme fidèle, l'espérance et la confiance au milieu des plus grandes épreuves, voilà ce que je découvre dans le cantique de Marie.

c) en toutes ses démarches Je la suivrai à Nazareth, dans son humble travail, à côté de Joseph ; à Bethléem, où elle met au monde le Fils de Dieu dans une étable ; au Temple, où elle l'offre à Dieu ; en Egypte, où elle fuit pour le soustraire à la fureur d'Hérode ; à Jérusalem, où elle le perd pendant trois jours ; dans l'atelier de Joseph, où elle mène dix-huit ans une vie cachée jusqu'au moment de la séparation, soit pour l'évangélisation, soit pour le Calvaire (8). En tout cela, que d'exemples, que d'enseignements !

Comme Marie : Ai-je la prudence de Marie dans **a) à l'Annonciation** les circonstances importantes de ma vie ?... L'ai-je dans mes rapports habituels avec le prochain ?...

Ai-je son obéissance, dès que la volonté de Dieu m'est connue, non seulement par mes Supérieurs, mais par ceux qui me les représentent ?...

Ai-je cette foi qui me ferait accepter les ordres les plus difficiles ?... Suis-je disposé à entrer sérieusement dans la vie intérieure et à laisser accomplir

en moi tout ce que le Seigneur attend de ma dépendance à ses désirs ?... N'ai-je pas peur ?... N'ai-je pas des doutes ?... Ne suis-je pas lâche en tout ce qui m'est demandé ?...

b) en son Magnificat N'ai-je, dans toute ma vie, d'autre but que la gloire de Dieu ?... Est-ce le désir de procurer cette gloire qui absorbe mes efforts ?...

Ai-je mis tout mon bonheur en Dieu ?... Mon soutien, ne l'ai-je pas mis en moi ou dans les créatures ?... Cette pureté d'intention qui va droit à Dieu, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'ai-je bien faite au fond de l'âme ?...

Ai-je cherché à me faire une idée de tout ce que Dieu ferait en moi par la puissance de son bras, si je voulais le laisser agir ?... Comme il dissiperait ce qu'il y a d'impur, de vaniteux, d'orgueilleux en mon cœur, si je ne craignais pas de l'y laisser régner en souverain !

c) en toutes ses démarches Dans les épreuves, ai-je mis toute mon espérance et ma confiance en mon souverain Maître ?... Ne me suis-je appuyée que sur lui ?... Suis-je pauvre de la pauvreté de Bethléem ?... Suis-je laborieux du travail de Nazareth ?... Me suis-je réellement consacré à Dieu ?... Lui ai-je tout donné, comme Marie a tout donné à Jésus ?... Ai-je aimé la vie cachée ?... Ai-je accepté généreusement les séparations que la Providence m'a imposées ou peut m'imposer chaque jour ?... Ai-je accepté même la séparation de Jésus ?... C'est en méditant la vie de cet admirable modèle que je prendrai l'esprit d'un vrai religieux.

Marie : 2^o Mais Marie n'est pas seulement un modèle pour moi, elle est ma Mère. C'est sur le Calvaire, au pied de la croix de son Fils, qu'elle m'adopte. Elle me prend lorsqu'elle

est, en quelque sorte, encore toute couverte du sang de Jésus répandu pour moi ; et, malgré l'horreur que je dois lui causer, puisque, si Jésus meurt, c'est pour mes péchés, elle m'accepte pour son enfant. Désormais, je suis son fils (9).

Quel honneur d'avoir une pareille mère ! Quel bonheur dans un pareil commerce !... Quelle reconnaissance, quelle tendresse ne lui dois-je pas?... Mais cette tendresse, cette reconnaissance, que sont-elles, si je les démens tous les jours par une vie en tout opposée à la vie de Marie ?...

Si je l'aime, je dois le prouver en accomplissant en moi tout ce qui lui est agréable ; en bannissant de mon cœur, de mon esprit, toute pensée et tout sentiment indignes d'elle ; en me portant à son égard à toutes ces délicatesses d'affection qui lui prouveront qu'elle a en moi un vrai fils. Ma vie peut-elle le lui prouver ?

CHAPITRE VI

AMOUR DE L'ÉGLISE

Nous aimons également l'Eglise parce que Jésus l'a aimée ; l'amour de l'Eglise dilate notre amour de Notre-Seigneur aux dimensions du monde. Le Père d'Alzon insiste sur le profond attachement et le total dévouement que l'Eglise doit nous inspirer.

Cet amour est le principe du vœu que sont admis à faire, après un certain temps, les religieux de l'Assomption, et qui consiste à se dévouer à l'extension du règne de Notre-Seigneur dans les âmes (10).

1° Pourquoi dois-je aimer l'Eglise ?...

Ce qu'est l'Eglise : Qu'est-ce que le règne de Notre-Seigneur, sinon son action sur l'Eglise ?... Pour savoir comment il l'a aimée, il me faut considérer tout ce qu'il a fait pour elle.

Pour elle, il est descendu du ciel, il s'est incarné, il est né dans une étable, il a passé trente ans dans les travaux d'une vie pénible, pauvre et obscure ; il a souffert la calomnie, les persécutions, les insultes, les souffrances les plus atroces, la mort sur la croix, tout cela pour l'Eglise, son corps mystique.

Si j'aime Jésus-Christ, combien dois-je aimer ce qu'il a de plus cher ?...

b) pour moi De plus, qu'est l'Eglise pour moi ?... C'est ma mère. En elle et par elle j'ai été enfanté à une nouvelle vie dans les eaux du saint baptême ; par elle, Jésus-Christ entretient une vie

divine en moi, à l'aide des sacrements dont l'Eglise est la dispensatrice. Par elle, mon intelligence est éclairée de la lumière de la vérité éternelle, qu'elle est chargée d'enseigner avec une autorité infaillible. Par elle, j'obtiens sans cesse une foule de secours qui m'aident et m'encouragent au bien. Par elle est bénie la petite Congrégation à laquelle j'appartiens, cette famille que j'ai choisie pour mieux aimer et mieux servir Notre-Seigneur. Sans elle, je ne connaîtrais pas autant, je ne pourrais servir aussi bien le Dieu à qui je me suis consacré.

c) pour toutes les âmes éprises de perfection Epouse par excellence de Jésus-Christ, elle appelle les âmes privilégiées à devenir épouses à leur tour, et, dans cet admirable mystère, c'est dans les flammes du Saint-Esprit qu'elle m'invite à consommer cette incompréhensible union entre la créature et son Créateur. Ce que Jésus-Christ aime surtout dans son Eglise, ce sont les âmes qui s'y sanctifient. Toutes ne sont pas élevées au même degré de perfection, mais toutes sont appelées. Or, dans son infinie bonté, Notre-Seigneur ne veut pas seul agir dans le travail de la conversion et de la sanctification des âmes. Il y convie les chrétiens, c'est pour cela qu'il a institué le sacerdoce, et il permet à tous, selon leur position, leurs forces, la mesure des grâces qu'ils ont reçues, de travailler à la même œuvre.

2° Comment dois-je aimer l'Eglise ?...

a) comme ma patrie et ma mère D'abord, je dois l'aimer comme ma patrie. C'est, en effet, la patrie de mon âme, la société par laquelle je suis uni à Dieu ; ensuite, comme ma mère, je suis le fils de Dieu ; le même sacrement qui me fait enfant de Dieu, me fait enfant de l'Eglise.

b) en tous ses membres Je dois aimer tout ce qui la fait vivre : son chef visible, Notre Saint Père le Pape, qui, depuis saint Pierre, est la pierre inébranlable sur laquelle l'Eglise est bâtie. Mon amour pour Jésus-Christ doit s'étendre particulièrement à son Vicaire sur la terre. Je dois aimer toute la hiérarchie ecclésiastique et beaucoup prier pour que ses membres aient les secours et les grâces nécessaires à leur mission.

Je dois aimer les âmes qui, dans les flammes du purgatoire, se purifient pour être dignes de jouir de la vue de Dieu. Je dois aimer et invoquer les âmes des justes qui règnent avec Jésus-Christ dans l'Eglise triomphante. Mon amour doit unir ces diverses parties de la même Eglise.

c) avec un total dévouement Mais, toutefois, il m'importe surtout de me dévouer, autant qu'il dépend de moi et selon ma faiblesse, à l'Eglise qui combat sur la terre. Mes prières, mes mortifications doivent prendre un cachet tout particulier de ferveur quand je pense que je puis contribuer à sauver des âmes. Ma conduite, mes actions, mes paroles, mon enseignement, toutes les fonctions auxquelles on m'emploie et qui se rapportent directement ou indirectement au même but, doivent s'imprégner du même sentiment et du même amour.

Examen : Ai-je aimé l'Eglise pour l'amour de Jésus-Christ ?... L'ai-je remercié, ce bon Maître, de tout ce qu'il a fait pour fonder l'Eglise catholique dont j'ai le bonheur de faire partie ?... Ai-je médité quelquefois sur tout ce qu'il a enduré de fatigues, d'humiliations, de souffrances pour l'établir ?...

- b) **comme ma Mère** Je suis enfant de l'Eglise ; ai-je aimé l'Eglise comme ma mère ?... Suis-je suffisamment reconnaissant de la vie nouvelle que j'y ai reçue ?... Des grâces qui font l'aliment spirituel de mon âme ?... Du bonheur incomparable de pouvoir m'y nourrir du corps et du sang de mon Dieu ?...
- c) **en tous ses membres** Suis-je ému des persécutions de l'Eglise ?... Ai-je assez demandé à Dieu de lui donner la paix et la liberté dont elle a besoin ?... Ai-je prié avec assez de ferveur les âmes justes qui sont au ciel de nous venir en aide ?... Ai-je prié convenablement pour les âmes du purgatoire ?... Ai-je une compassion suffisante pour ces pauvres âmes ?... Ai-je prié pour Notre Saint Père le Pape, afin que Dieu le fasse gouverner comme il convient ?... Ai-je prié pour les évêques, les prêtres consacrés au salut des âmes ?...
- d) **avec un total dévouement** Me suis-je mortifié avec assez de ferveur pour obtenir la conversion des âmes, et surtout les âmes avec qui je suis le plus en rapport et qui m'étaient plus spécialement confiées ?... Ai-je eu cette ardeur qui desséchait le saint roi David quand il voyait les pécheurs ?... Ai-je fait de suffisants efforts pour me ployer à tout ce que me demandait de bonté, de prévenances, de bons procédés une âme à convertir, et que je n'atteignais pas, parce que je n'avais pas le courage de devenir meilleur moi-même (11) ?

CHAPITRE VII

DÉSIR DE LA PERFECTION

Le Père d'Alzon a vécu dans l'éblouissement du triple amour; il en distinguait nettement les conséquences pratiques. L'amour vise à la ressemblance : Notre-Seigneur, la Vierge, l'Eglise nous répètent sans cesse : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Ce dernier chapitre sert de conclusion à la première partie du Directoire.

Conséquence du triple amour On désire être agréable à ceux que l'on aime. Si mon cœur est tout entier à Notre-Seigneur, je dois désirer de lui plaire, et ce désir doit être égal à mon amour pour lui. Or, ce qu'il désire le plus, c'est que je sois un saint. Si donc je n'ai qu'un faible désir de ma perfection, c'est que je l'aime trop peu.

L'idée de cette perfection, je la trouve en Dieu même, qui est seul parfait d'une perfection absolue, et Notre-Seigneur veut pourtant que je l'imiter quand il dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » La sainte humanité du Sauveur est aussi mon modèle. Enfin, Marie m'a été donnée pour que je l'imiter. Quand donc m'y mettrai-je sérieusement ?... Est-ce que la vie religieuse n'est pas la voie de la perfection ?...

Me suis-je fait une idée exacte de la perfection que Dieu attend de moi ?... L'ai-je étudiée, cette perfection à laquelle je dois tendre, dans les perfections de Dieu même et celles de son Fils, dans les vertus de Marie ?... Me suis-je fait une idée exacte de tous mes devoirs, de toute leur étendue ?... Ne suis-je pas, au contraire, un religieux tiède, paresseux,

endormi?... Ai-je écouté la voix intérieure qui me reproche mes continuelles lâchetés?... Ai-je renoncé à tout ce qui gêne ma liberté de cœur?... Ai-je écarté les obstacles qui s'opposent à mon avancement spirituel?... Ces obstacles, ai-je cherché à les connaître?... Ai-je une bonne fois mis la main à l'œuvre?... Peut-être je n'en suis même pas au commencement !...

Perfection et dévouement Le sentiment de la perfection et le dévouement ne font pour ainsi dire qu'un. Suis-je dévoué, suis-je ardent pour le bien?... Suis-je prêt à tout sacrifier pour arriver à la perfection que Notre-Seigneur veut de moi ?

Si je ne puis du premier coup faire de grands sacrifices, ne puis-je pas m'exercer sans cesse aux petits et mériter, par cette bonne volonté commencée, que Dieu la fortifie et lui donne une victoire complète sur ma nature et ses répugnances (12) ?

NOTES

Les divers manuscrits du Directoire, qu'il s'agisse du Directoire des Religieuses (D. F.) ou de notre Directoire (D. H.) comportent de très nombreuses variantes de pure forme. La présente édition reproduit le texte de celle de 1935 avec de très légères rectifications. On signalera au passage les variantes plus notables.

(1) Par faits providentiels, le P. d'Alzon songeait entre autres aux tentatives d'union avec d'autres Congrégations qui toutes se sont butées à l'originalité du nouvel Institut.

(2) Les Religieuses sont toujours présentées dans D.F. comme les épouses de Jésus-Christ. Pour caractériser nos propres relations avec Notre-Seigneur le P. d'Alzon s'est servi des termes de serviteurs, imitateurs ou instruments.

(3) Le P. d'Alzon a peut-être connu ce passage d'une lettre de Mère Marie-Eugénie de Jésus à l'abbé Combalot, datée de 1837, deux ans avant l'érection canonique de l'Assomption des Dames : « Jésus-Christ, Marie, l'Eglise : voilà notre devise. Pourquoi en chercher une autre ? » Mais, en fait, c'est peu à peu, comme en font foi ses écrits, que le P. d'Alzon est parvenu, vers 1858, à la formule qui commande tout le développement de notre Directoire.

(4) Voici d'après tous les anciens manuscrits du D. H. l'ordre des chapitres qui suivent :

- Adoration de la Sainte Trinité.
- Amour envers la Sainte Vierge.
- Amour de l'Eglise.
- Désir de la perfection.
- Sentiment de la présence de Dieu.
- Esprit de Notre-Seigneur.

Le P. d'Alzon avait adopté cet ordre en harmonie avec le chapitre des Constitutions : « Des dispositions qu'il faut avoir pour entrer dans l'Ordre », que, dans un premier essai d'adaptation du D. F. à ses religieux, il avait inséré entre le premier et le deuxième chapitre. Il a maintenu cet ordre dans toutes les revisions successives de notre Directoire, pour insister, semble-t-il, sur l'unité du triple amour, amour total de Notre-Seigneur, qui nous excite au désir de la plus haute perfection et qui se cultive par le sentiment de la présence de Dieu, l'étude de la très Sainte Humanité et le culte du Saint-Sacrement. Ce dernier chapitre annoncé n'a vraisemblablement jamais été rédigé.

L'édition présente a conservé l'ordre primitif du D. F. auquel l'édition du P. Picard nous a habitués.

(5) En réaction contre l'esprit de révolte, le P. d'Alzon a beaucoup et de plus en plus insisté sur l'esprit d'adoration. L'adoration sous toutes ses formes : adoration de la Sainte Trinité, des droits de Dieu, du Saint-Sacrement, est un des traits essentiels de notre spiritualité. C'est entre autres dans cet esprit d'adoration de la Sainte Trinité que le P. d'Alzon a conçu ses idées les plus profondes et les plus originales sur la prière, l'éducation, l'apostolat moderne, la dévotion eucharistique.

(6) La fin de la phrase, entre crochets, est absente de tous les manuscrits du D. H.

(7) On trouve « Quelle admiration », qui semble mieux s'harmoniser avec le contexte, mais uniquement dans le tout premier manuscrit du D. F.

(8) Jusqu'au moment de la séparation « qui s'achèvera après trois ans d'évangélisation dans les ignominies et les douleurs du Calvaire ». (D. F.)

(9) On trouve dans la plupart des mss du D. H. une rédaction moins élégante, mais plus nerveuse : « Elle me prend, encore toute couverte du sang de Jésus répandu pour moi ; et, malgré l'horreur que je dois lui causer, puisque, si Jésus meurt, c'est pour mes péchés, elle m'adopte : désormais je suis son fils. »

(10) Vœu proposé au début de l'Institut et qui ne fut pas autorisé par le Saint-Siège.

(11) Le P. d'Alzon, sans toucher au texte, en avait remanié l'agencement dans D. F. (cf. le Directoire des Oblates). Pour D. H. il a maintenu le développement primitif de ce chapitre.

(12) Ce dernier alinéa ne se trouve que dans D. F. Le P. d'Alzon l'avait du reste ajouté après coup, alors qu'il rédigeait le chapitre : De la Vie intérieure.

DEUXIÈME PARTIE

DES VERTUS

Le Père d'Alzon s'attache aux vertus qui découlent plus immédiatement de notre amour de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge et que l'Eglise exige avant tout de ses apôtres. La vie du Religieux de l'Assomption, efflorescence du triple amour, est une vie théologique ; on s'unit à Dieu et on le sert par la foi, l'espérance et la charité. Chacune de ces trois vertus s'accompagne de vertus annexes, typiquement chrétiennes, plus parfaitement accordées à notre double programme de sanctification personnelle et d'apostolat.

CHAPITRE PREMIER

DE LA FOI

La foi, par sa référence à l'amour de Notre-Seigneur, est mise en relief. D'elle émanent l'espérance et la charité, comme de l'amour de Notre-Seigneur procèdent l'amour de la Vierge, sa Mère, et de l'Eglise, son épouse. La foi est, sur le plan des vertus, le premier caractère de l'esprit de l'Assomption.

La foi est une vertu par laquelle je crois toutes les vérités que l'Eglise me propose de croire, parce que c'est Dieu, la vérité infailible, qui les a révélées.

Elle attire En un certain sens, Jésus, auteur et **Jésus en moi** consommateur de ma foi, ne peut pas être mon modèle dans la pratique de la foi. Mais j'ai Marie, qui a mérité de devenir la Mère d'un Dieu par l'acte de foi le plus sublime qu'une créature ait pu faire, lorsqu'elle coopéra de toute la puissance de son être au mystère de l'Incarnation. La foi peut opérer en moi un mystère analogue.

Quel est l'objet de ma foi ?... N'est-ce pas la vérité divine ? Et n'est-ce pas par la lumière de Jésus-Christ, Verbe éternel, Vérité infinie, que je crois ?... J'attire Jésus-Christ dans mon cœur par la foi ; par la foi, il subsiste en moi, selon le souhait de l'Apôtre : « Que Jésus-Christ subsiste dans vos cœurs par la foi ! »

Quelle est la force de ma foi, quelle en est l'énergie ? Ai-je compris le bonheur de croire et d'être chrétien catholique ?... Me suis-je fait une idée de quelle valeur est la vérité (1) ?... Ai-je compris que c'est par l'enseignement de l'Eglise que je connais Dieu comme

je dois le connaître ?... Ai-je fait souvent des actes de foi aux principaux mystères, dont la méditation devrait être, après tout, la première nourriture de mon âme ?... Ai-je remercié Dieu avec assez de reconnaissance de m'avoir fait fils de l'Eglise catholique ?... Ai-je cherché à étudier les vérités de la foi comme il convient à un religieux ?...

S'il s'est agi pour moi de les enseigner, n'ai-je pas mis quelquefois mes pensées et même mes imaginations personnelles à la place de l'enseignement de l'Eglise, soit par mon attachement à mes idées propres, soit par la fausse idée de certaines personnes pieuses, qui, parce qu'elles suivent les pratiques de l'Eglise, supposent qu'elles ont la science de sa doctrine (2) ?...

Elle me transporte dans l'ordre surnaturel La première conséquence de la foi, c'est de me révéler l'ordre surnaturel et de m'y transporter si je le veux. La foi me montre les choses comme Dieu lui-même les voit et les juge, au moins celles qui ont un rapport direct avec mon salut.

Ai-je cherché à apprécier les choses comme Dieu lui-même les apprécie, à tirer des grands mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la vie de Notre-Seigneur, les enseignements pratiques qui m'y sont proposés, pour donner un sens à chacune de mes actions en les unissant à Dieu et aux intentions de son Fils fait homme pour moi ?

N'ai-je pas, subissant peut-être les effets d'une éducation peu chrétienne, traité légèrement ce qui se rapporte, soit aux vérités que prêche l'Eglise, soit aux pratiques qu'elle conseille, soit aux objets qu'elle vénère ?... N'ai-je pas, dans les choses qui me paraissaient de peu d'importance, élevé le tribunal de ma raison en face de son tribunal, et ne me suis-je pas complu dans certaines objections ?...

Enfin, serais-je prêt, s'il le fallait, à répondre

mon sang pour témoigner, comme les martyrs, de ma foi à Notre-Seigneur et à son Eglise ?... Et le respect humain ne m'a-t-il pas fait rougir, même au milieu de mes frères, lorsqu'il s'est agi de faire quelque pratique qui, en témoignant de mon adhésion à la vie de la foi, blessait mon amour-propre ?

CHAPITRE II

DE L'HUMILITÉ

Deux vertus se détachent dans la lumière de la foi : l'humilité et l'obéissance. Nous avons, à l'Assomption, notre manière d'entendre et de pratiquer ces vertus qui nous modèlent sur le Christ, fondement de notre vie religieuse et nous confèrent notre cachet surnaturel.

I

Sa pratique ¹⁾ De toutes les vertus, la plus indispensible à l'Assomption est certainement l'humilité ; car s'il est vrai, comme dit saint Paul, que la science enfle, il est incontestable que nous sommes exposés à de très grands dangers, à cause des travaux auxquels nous serons employés. Le péril se trouvera dans le bien même que nous serons appelés à faire, et c'est pour cela que nous devons nous efforcer sans cesse d'apporter, par l'humilité, une très grande pureté d'intention dans tous les actes de notre vie, de peur que nous ne mettions notre amour-propre à la place de la gloire de Dieu, que nous devons très uniquement chercher. Nous élèverons donc sans cesse nos pensées vers Celui qui doit être le principe et le terme de tous nos mouvements, de peur de trouver notre récompense dans la satisfaction personnelle que nous aurons mise à accomplir telle ou telle action, bonne en elle-même, mais que nous n'aurions pas assez dirigée vers Dieu.

¹⁾ Tous les titres marginaux où se rencontre le mot « Assomption » signalent les emprunts à nos Constitutions primitives.

Au principe de notre vie religieuse L'humilité nous détachera de notre volonté propre, de peur que, tenant trop au bien par un attachement personnel, et non pour l'unique bon plaisir de Dieu, nous ne soyons exposés à entendre cette terrible parole : « *Ecce in sacrificiis vestris invenitur voluntas vestra.* Voici que dans vos sacrifices se trouve votre volonté propre. »

L'humilité sera le principe de notre obéissance, quelque durs que soient les sacrifices qui nous seront imposés, car la défiance de nous-mêmes nous fera comprendre le besoin que nous avons d'être conduits, et le sentiment de notre faiblesse fera naître en nous une plus grande confiance en Dieu.

L'humilité sera le principe de notre ouverture de cœur envers nos Supérieurs dans les rendements de compte de notre conscience, dans l'aveu de nos fautes, de nos tentations, de nos peines, de nos besoins et de toutes nos maladies intérieures. Elle nous fera accepter tous les ordres, tous les emplois les plus bas et la situation la plus méprisante. Elle nous fera accepter avec respect les usages établis dans la communauté, même lorsque nous ne les comprendrons pas. Elle mettra un frein à notre langue, elle inspirera la gravité qui convient à un religieux. Elle sera le principe de la modestie qu'il doit apporter dans ses relations avec ses frères et avec le prochain.

Enfin, l'humilité, lui représentant sans cesse combien il est méprisante, lui fera aimer le mépris pour l'amour de Notre-Seigneur, qui a été rassasié d'opprobres, et lui donnera la force de devenir, entre ses mains divines et entre les mains de ceux qui le représentent, un instrument docile, prêt à tout bien pour étendre le règne de Dieu.

II

L'humilité procède de la foi qui me montre

a) mon néant

La foi me montre dans sa lumière le tout de Dieu et mon néant. Dieu est par lui-même la plénitude de l'être, et, de moi-même, je ne suis rien. Plus je cherche, à l'aide de la foi, à étudier Dieu, plus je suis écrasé sous le poids de sa gloire et, par comparaison, mon néant me semble encore plus néant, si je puis dire ainsi.

Avec la conviction qui ressort de cette vue, où est la place de l'orgueil?... Je n'en sais rien, et c'est pour cela même que mon orgueil est plus insupportable, soit qu'il se complaise en lui-même ou qu'il cherche l'approbation et les applaudissements des autres, soit qu'il se livre à ses exigences et à ses susceptibilités, soit qu'il se renferme dans un solitaire et sombre égoïsme.

Si Dieu est tout, je ne suis rien ; je dois rapporter tout à Dieu et ne me glorifier de rien. Pourtant, je suis orgueilleux, vaniteux, exigeant, susceptible ; et si tous ces caractères ne se manifestent pas en moi à la fois, ou je les y découvre successivement, ou bien mon âme est plus particulièrement salie par quelqu'un d'entre eux.

b) mon péché

Mais non seulement je ne suis rien par mon origine, mon être est souillé par le péché. Le péché a apporté, dans l'être que Dieu m'a donné, un désordre dont je ne saurais me faire une juste idée. Pécheur, je n'ai droit qu'à la colère de Dieu et aux châtiments de sa justice. Dieu m'a pardonné, m'a purifié dans le sang de son Fils, et en échange d'un pareil bienfait, je me révolte tous les jours ; par mes péchés, je suis un monstre de révolte.

Néant, péché, ingratitude, voilà la définition la plus vraie de ce que je suis par rapport à Dieu.

Examen Quand je rentre en moi-même, sais-je au moins m'humilier, me tenir à ma place, avoir honte de mon état?... Suis-je humble en un mot?... Sais-je comprendre que je dois, pour mes fautes, pour mon manque de reconnaissance, quelque chose à la justice et à l'amour divin offensés?... Sais-je m'anéantir?... Sais-je rougir de mes péchés?... Sais-je me tenir à ma place, qui devrait être la dernière?... Jésus-Christ, pour détruire mon orgueil, a voulu subir toutes les injures ; que fais-je pour imiter mon Maître?... Ai-je accepté les froissements inévitables de mon amour-propre?... Ai-je accepté les humiliations?... Les ai-je cherchées pour détruire mon orgueil?... Ai-je aimé les procédés qui meurtrissaient ma vanité?... Exigeant comme je le suis, ai-je compris que je n'ai droit à rien?... Susceptible, ai-je bien pris ce qui irritait ma susceptibilité?... Egoïste, ai-je consenti à ce que tout ne se rapportât pas à moi?...

Encore une fois, suis-je humble?... Fais-je des pratiques d'humilité?... Vais-je au devant des humiliations pour imiter l'humilité de Jésus ? (3)

CHAPITRE III

DE L'OBÉISSANCE

I

Sa pratique à l'Assomption sur le modèle du Christ Si le religieux donne ce qu'il a par la pauvreté, son corps et ses sens par la chasteté, il se donne tout entier lui-même par l'obéissance. Cette vertu, dont le vœu est le lien de la vie religieuse, consomme le sacrifice de tout son être, et c'est pourquoi il doit en chercher le principe dans le sein même de l'adorable Trinité et dans l'éternelle obéissance de Dieu le Fils, Verbe incréé, à la volonté de Dieu le Père. » (4)

C'est pour cela que Jésus-Christ a voulu être appelé l'Agneau immolé dès l'origine du monde, et qu'il déclare lui-même, par le prophète, qu'il veut tout ce que veut son Père, et que sa loi est écrite au fond de son cœur : « *Deus, Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. A faire ton bon plaisir, mon Dieu, je me complais, et ta loi est au milieu de mon cœur* ¹⁾. »

C'est pour cela que saint Paul nous apprend, et que l'Eglise nous répète sans cesse dans ses prières de la Semaine Sainte, que Jésus-Christ a été fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.

Pour que notre obéissance soit bien reçue de Dieu, il faut qu'elle soit humble, douce, prompte, fidèle, sans murmure et sans lâcheté.

¹⁾ Ps., XXXIX, 9.

II

Hommage La foi est un acte de soumission aux droits de Dieu de notre intelligence à la vérité révélés par la foi révélée de Dieu ; mais en nous enseignant ce qu'il faut croire, la foi nous enseigne ce qu'il faut pratiquer. En nous manifestant les rapports qui subsistent entre Dieu et nous, elle nous montre nos devoirs envers lui. Si Dieu est le souverain Maître de toutes choses, si nous sommes ses serviteurs ; si, par la grâce, nous sommes ses enfants, à un double titre, nous lui devons la dépendance la plus absolue.

Mais notre empressement à lui montrer notre soumission peut aller au delà de ses ordres ; nous pouvons rechercher ses désirs et en faire pour nous des lois. L'obéissance prend alors un caractère particulier de perfection et d'amour qui se manifeste par un vœu : c'est le premier lien de la vie religieuse.

L'obéissance prise en ce sens est le sacrifice de ma volonté, à laquelle je renonce pour ne plus faire que la volonté de Dieu, manifestée pour moi par mes Supérieurs.

Examen J'ai fait vœu d'obéissance ; comment l'ai-je accompli jusqu'à aujourd'hui ?... Ma volonté est-elle entièrement sacrifiée ?... Est-ce que j'obéis sans restriction ni distinction ?... Est-ce que je ne discute pas bien souvent avec moi-même l'autorité de mes Supérieurs, leurs droits, leurs excès de pouvoir ?... Est-ce que je soumets mon jugement, même dans les affaires de règle ?... Est-ce que je n'ai pas discuté quelquefois avec mes frères les actes de l'autorité ?... Suis-je soumis au Supérieur particulier que la disposition de mes Supérieurs me choisit ?... Suis-je soumis, dans les emplois dont on me charge, aux officiers qui sont au-dessus de moi dans cet emploi ?... Ai-je apporté les dispositions de Marie disant : « Voici

la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Dans les tentations contre l'obéissance, me suis-je souvenu que Jésus-Christ, qui était Dieu, s'est laissé donner [des ordres] (5) par son Père, et qu'il a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, quand il n'y était pas obligé ?...

Me suis-je persuadé que, sans doute, je ne suis rigoureusement tenu d'obéir qu'à un ordre formel, mais que la vraie obéissance accepte les moindres indications ?... Au contraire, n'ai-je pas dû me faire répéter bien des fois la même chose ? Ou bien ne me suis-je pas perdu en explications pour obtenir des permissions qu'on ne voulait pas m'accorder ?... N'ai-je pas biaisé, et, pour ainsi dire, chicané avec les ordres donnés ou avec un texte de la Règle ?

CHAPITRE IV

DE L'ESPÉRANCE

L'espérance, vertu médiatrice, comme Marie est la Vierge médiatrice, se fonde sur la Toute-Puissance miséricordieuse de Dieu. Elle nous soutient en toutes nos épreuves et nous assure le secours inestimable de la grâce.

L'espérance est une vertu par laquelle on a une ferme confiance, fondée sur les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'en usant bien des grâces de Dieu en cette vie, on le possédera éternellement dans l'autre.

I

Sa pratique à l'Assomption Nous mettrons donc notre confiance en Dieu seul, jamais dans les moyens humains. La pauvreté évangélique sera pour nous comme la preuve extérieure de la pratique de l'espérance. Nous y puiserons aussi le véritable esprit d'humilité, c'est-à-dire le mépris et la haine de nous-mêmes ; enfin l'esprit de prière, par lequel nous demanderons les grâces nécessaires pour accomplir la loi de Dieu et ses conseils, étant convaincus que ce qui n'est pas Dieu et ne se rapporte pas à Dieu n'est pas digne de nous.

Ses effets plus particuliers L'espérance pratiquée ainsi nous inspirera la reconnaissance la plus profonde envers les dons de Dieu, nous souvenant toujours des paroles de l'Apôtre, qui nous recommande de rendre grâces de tout ce qui

nous arrive : « *In omnibus gratias agentes. Rendez grâces pour toutes choses* ¹⁾. » (6)

L'espérance sera pour nous le principe d'une confiance absolue envers Notre-Seigneur dans toutes nos épreuves. C'est au moment de sa Passion qu'il disait à ses apôtres : « *Non turbetur cor vestrum, neque formidet: creditis in Deum, et in me credite. Que votre cœur ne se trouble pas et ne s'effraie pas : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* ²⁾. » Quelles que soient les épreuves qui nous arrivent, nous aurons confiance que, pourvu que nous lui soyons fidèles, il ne nous abandonnera pas, puisque lui-même nous a promis la persécution en même temps que la victoire : « *Si me persecuti sunt, et vos persequentur ; in mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi. Dans le monde, vous aurez de la tribulation ; mais ayez confiance ! moi, j'ai vaincu le monde* ³⁾. »

Dispositions qu'elle nous impose Que sur toutes choses les religieux de notre petite famille se souviennent :
1° De ne jamais rien demander dans leurs prières qui ne tende à la plus grande gloire de Dieu.

2° Dans les épreuves que Dieu nous enverra, de ne jamais demander à en être délivrés qu'autant que leur délivrance concourra à la plus grande extension du règne de Jésus-Christ.

3° Tout en cherchant l'affranchissement de leurs épreuves temporelles, qu'ils se proposent uniquement une plus grande facilité pour le service de Dieu, auquel ils doivent être entièrement et absolument consacrés.

¹⁾ Eph., V, 20.

²⁾ Joan., XIV, 1 et 27.

³⁾ Joan., XVI, 20 et 33.

4° Qu'ils se rappellent que si le Seigneur Jésus a sauvé le monde par la croix, c'est dans l'amour de la croix qu'ils doivent trouver leur bien, leur force et leur repos.

Enfin, qu'ils soient profondément convaincus que leurs épreuves ne sont rien en comparaison de celles qu'a souffertes Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que, s'ils aiment ce bon Maître, ils doivent oublier leurs propres peines en face de celles qu'il a lui-même subies et auxquelles tous les jours est exposée l'Eglise, sa céleste Epouse ; à peu près comme un enfant qui souffre une légère douleur l'oublie bien vite pour ne s'occuper que de sa mère, tombée tout à coup gravement malade. C'est dans ce sentiment que, s'exerçant dans un très grand oubli d'eux-mêmes, les religieux de l'Assomption offriront au Saint Sacrifice et à Notre-Seigneur présent au tabernacle, leur cœur et leur puissance de souffrir, en expiation de tout ce qui se commet de crimes contre Dieu et contre l'Eglise.

II

Dieu : L'espérance nous montre Dieu comme
objet premier le terme de nos efforts. De nous-
de l'espérance mêmes, nous ne pouvons l'atteindre ;
 la grâce de Dieu nous en mérite la
 possession. Dieu, bien suprême vers lequel par le
 désir inné du bonheur nous aspirons, alors même que
 nous ne le connaissons pas, Dieu veut se donner à
 nous comme récompense : « Je serai ta récompense
 surabondante. » La foi nous montre ce qu'il est, ce
 que nous lui devons ; l'espérance nous montre cette
 source de toute richesse et de toute perfection, cette
 beauté infinie, cette splendeur de l'éternelle gloire,
 ce principe de toute joie, cet abîme de l'amour,
 comme le but de tous nos travaux.

La grâce : Non seulement je puis posséder Dieu, mais son objet je dois espérer le posséder un jour, si secondaire je veux user des moyens que sa bonté met à ma disposition pour aller jusqu'à lui. De moi-même, je ne le puis en aucune façon, mais je puis tout en Celui qui me fortifie par sa grâce. L'espérance repose sur la grâce que m'a méritée Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je ne puis rien sans la grâce, je puis tout par la grâce : d'où découlent deux conséquences pratiques très importantes :

1^o Si je ne puis rien sans la grâce, je suis un présomptueux quand j'espère pouvoir quelque chose de moi-même. La grâce me suffit, mais j'ai besoin de la grâce. Je dois faire tous mes efforts pour l'attirer en moi, m'appuyer sur elle en toute circonstance de ma vie.

2^o Si je puis tout par la grâce, je suis un insensé et un ingrat si je me livre au découragement et au désespoir. Le Seigneur est avec moi, qui craindrai-je ? Je ne dois donc permettre ni au découragement ni au désespoir d'atteindre mon cœur.

Mais ce qui ressort surtout de ce qui précède, c'est l'estime que je dois faire de la grâce que m'ont acquise sur la croix les mérites infinis de mon divin Sauveur. Elle est le prix de son sang, elle est aussi le prix du ciel qu'elle me procure. Si j'use de la grâce pour accomplir ses desseins sur moi, rien ne doit m'être plus précieux ici-bas ; tout me vient par elle, c'est mon trésor ici-bas, comme Dieu sera mon trésor dans le ciel.

Examen : L'espérance est-elle aussi ancrée dans mon âme qu'il convient à un religieux ?... Ai-je le désir du ciel ?... Mon seul désir est-il de posséder Dieu ?... Me suis-je assez attaché à bien comprendre que Dieu est mon seul bien, mon seul partage pour l'éternité ; que si je

m'attache à quelque objet sur la terre et que ce ne soit pas en vue de Dieu, je me détourne de mon but ?...

Ai-je bien compris la folie de laisser prendre son cœur ici-bas par quoi que ce soit de créé, que tout ce qui m'attache à la terre est un lien qui m'empêche de m'élancer vers le ciel ?... N'ai-je jamais mis ma confiance qu'en Dieu seul ?... Ai-je demandé à Dieu sa grâce ?... Ne me suis-je fié qu'à elle ?... N'ai-je pas eu quelquefois des sentiments de présomption ?... Ne me suis-je pas, au fond du cœur, estimé bon par moi-même ?... Sans doute, j'ai pu prononcer des paroles d'humilité ; mais bien souvent quel était le sentiment que j'avais au fond de moi-même ?... J'ai présumé de mes forces, et n'est-ce pas pour cela que bien souvent Notre-Seigneur a permis que je fisse des chutes ?...

b) Sur la grâce, son objet secondaire : Confiance ! D'autre part, ai-je une confiance suffisante dans la grâce ?... Ma nature, portée au découragement, entraînée par le démon, m'a souvent laissé croire que je n'étais plus capable de rien, ou que j'avais trop abusé de la grâce, ou que Dieu me la refusait, ou qu'il ne me la donnait pas avec assez d'abondance ; et avec toutes ces fausses idées, n'ai-je pas été bien souvent exposé à rouler au fond de l'abîme du désespoir ?...

Estime ! Enfin, ai-je traité la grâce de Notre-Seigneur avec tout le respect qu'elle mérite ?... L'ai-je reçue comme il convient ?... Ne l'ai-je pas méprisée ?... Ne l'ai-je pas trouvée trop exigeante ?... Ne me suis-je pas distrait des bonnes pensées qui m'étaient suggérées dans mes lectures, méditations, communions ?... N'ai-je pas trouvé qu'il me faudrait aller trop loin si je faisais ce qu'elle me demandait ? N'ai-je pas été effrayé de la multitude de sacrifices que j'aurais à faire, une fois que la grâce s'emparerait entièrement de moi ?...

Abandon! Où en suis-je aujourd'hui ?... Suis-je enfin résolu à n'apporter aucun obstacle à l'action de la grâce sur mon âme ?... Suis-je enfin persuadé que, quand Dieu s'offre à moi pour être mon éternel bonheur, et que Jésus-Christ, pour m'aider à l'acquérir, m'offre sa grâce payée par son sang, c'est bien le moins que je me décide à m'abandonner sans réserve à toutes les saintes exigences de la grâce, dans l'espoir de ce qu'elle me méritera ?

CHAPITRE V

DE LA PRIÈRE

La prière est le cri de l'espérance. Si nous ne pouvons rien sans la grâce, la grâce est assurée à la prière et la grâce initiale de la prière ne nous est jamais refusée : la prière est notre arme par excellence.

I

Sa pratique à l'Assomption La vie des Religieux Assomptionnistes sera une vie d'oraison et de recueillement en présence de Dieu.

La prière doit être leur arme par excellence pour repousser les tentations, combattre l'ennemi du salut, triompher de tous les obstacles qui s'opposeront aux bonnes œuvres. Ils s'estimeront heureux de faire des progrès dans la vie intérieure. La prière en étant le moyen principal, ils marcheront sans cesse en présence de Dieu, afin d'être parfaits ; ce sentiment de la présence divine sera pour eux le principe de leur recueillement et de leur modestie.

Ils s'appliqueront à prier Dieu partout, afin de pouvoir adorer Dieu partout, et partout lui offrir des actions de grâces pour ses bienfaits ou des expiations pour les scandales qui nous environnent de toutes parts. Ils prieront surtout selon les intentions de Notre-Seigneur, trouvant leur bonheur à unir leurs prières à celles que le Pontife éternel offre sans cesse à son Père pour les pécheurs. Ils prieront pour tous les besoins de l'Eglise, et c'est dans cette prière de fils dévoués qu'ils s'exciteront à enflammer leur zèle pour l'extension du règne de Jésus-Christ.

Si leur prière est pénétrée de l'esprit de foi qui convient à des religieux, qu'ils tiennent pour assuré qu'elle sera plus puissante que tous les moyens humains inspirés par la prudence de la chair. Ils n'entreprendront rien sans s'être recommandés à Dieu, mais ils se souviendront aussi que rien n'attire les grâces d'en-haut comme la reconnaissance. Ils prieront pour remercier Notre-Seigneur de tout ce qu'il leur arrivera de bien ou de mal ; car si, d'une part, tout tourne au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu, de l'autre, l'Apôtre nous recommande de rendre des actions de grâces en toutes choses : « *In omnibus gratias agentes. Rendez grâces pour toutes choses* ¹⁾. »

II

La prière à la lumière de l'espérance Quoique la grâce de Dieu, sur laquelle est fondée l'espérance du ciel, nous ait nécessairement prévenus, Dieu, qui nous accorde la grâce première de la prière, veut que nous lui demandions toutes les grâces dont nous avons besoin, même celle de le mieux prier chaque jour. « Demandez et vous recevrez », dit-il. Nous devons donc demander, et plus nous demanderons, plus nous serons exaucés, pourvu que nous demandions bien. Dieu a la main pleine de bienfaits, il ne souhaite que de l'ouvrir sur nous ; et, s'il la tient fermée, c'est qu'il prévoit que, mal disposés à profiter de ses dons, nous ajouterions, s'il nous les accordait, l'ingratitude à tous nos autres péchés. Il veut que nous désirions sa grâce ; il veut que nous la lui demandions et que nous entrions dans les dispositions nécessaires pour en profiter.

La prière, considérée ainsi, est une aspiration de mon âme vers Dieu, le cri de mon indigence et de ma misère, qui part du fond de l'abîme de mes péchés

¹⁾ Eph., V, 20.

et s'efforce de monter vers le trône de la miséricorde divine. La prière, à ce point de vue, demande surtout, mais elle peut expier et me purifier. Elle peut remercier des dons reçus, pour mériter d'en recevoir de plus abondants ; elle adore aussi le Dieu souverain Maître de tous les biens, et lui-même, bien suprême par excellence ; mais au point de vue de l'espérance, son but particulier est de demander. Mon âme doit se présenter à Dieu avec le profond sentiment qu'elle n'a rien et qu'elle tient tout de lui. Ce sentiment plaît à Dieu : il aime à exaucer le cri du pauvre.

Examen Comment ai-je prié jusqu'à aujourd'hui ?...

Ai-je estimé la grâce le plus précieux de tous les dons, puisque c'est par la grâce que je puis mériter de posséder Dieu ?... Ai-je fait attention à ne rien perdre de celles qui m'étaient accordées ?... Ai-je apporté à ma prière toute la pureté d'intention nécessaire pour qu'elle fût agréable à Dieu ?... Ai-je désiré sincèrement d'être exaucé ?... N'ai-je pas eu quelquefois peur de la grâce, et, par conséquent, peur de la demander ?... Ai-je prié avec persévérance ?... Ne me suis-je pas bien souvent lassé de prier, parce qu'il me semblait que je n'étais pas exaucé ?... Ai-je prié avec le respect suffisant ?... Ne me suis-je pas bien souvent laissé égarer par mon imagination ou assoupir par ma paresse ?... Et je trouve extraordinaire que Dieu ne m'exauce pas !

Ai-je le désir suffisant de posséder Dieu ?... Ai-je un assez grand désir de m'unir à lui, de jouir de lui pendant l'éternité ?... Suis-je résolu à faire tous les sacrifices qu'il exigera de moi pour obtenir de lui ce commerce intérieur qu'il accorde aux âmes fidèles à sa grâce, et qui serait un des gages les plus certains de mon union avec lui pendant l'éternité ?

CHAPITRE VI

DE LA PAUVRETÉ

La pauvreté est la contre-épreuve de l'espérance. Elle nous détache de la terre ; elle nous met, à l'exemple du Christ, au service des pauvres ; elle nous ramène aux moyens pauvres qui, seuls, reçoivent les bénédictions de Dieu ; elle nous applique au travail, trempe les caractères et assure à notre apostolat son indépendance.

I

Sa pratique à l'Assomption La richesse de notre famille doit consister dans le détachement le plus absolu des biens de la terre : Notre-Seigneur ayant dit : « Les oiseaux du ciel ont des nids, les renards des tanières, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête¹⁾. » Nous rougirons de toutes les satisfactions inutiles que nous donnons à notre corps. Notre-Seigneur n'ayant pas voulu, pendant sa vie apostolique, donner l'exemple de trop grandes mortifications extérieures, nous chercherons du moins à l'imiter dans son dénuement de toutes choses. C'est par ce même motif que nous serons très sévères par rapport à l'emploi de notre temps. Nous sommes comme des pauvres ayant besoin de travailler pour gagner leur vie.

II

La pauvreté à la lumière de l'espérance L'estime de la possession de Dieu doit me faire mépriser tout ce qui n'est pas lui ou ne se rapporte pas à lui. Je puis détacher mon cœur

¹⁾ Math., VIII, 20.

de toute propriété terrestre et en jouir, mais il est plus parfait de renoncer à quoi que ce soit et de sanctifier cette seconde disposition en faisant le vœu de pauvreté. Dès lors, je ne puis disposer de rien qu'autant que me le permettront mes Supérieurs, et, soit que j'aie apporté à la Congrégation des sommes considérables, soit que je ne lui aie fait que l'offrande de ma personne et de mon travail je ne possède rien.

Si je suis un bon religieux, cette pauvreté doit faire ma joie ; et je dois non seulement la pratiquer selon ce que la Règle me prescrit, mais il m'est permis de la porter intérieurement aussi loin que mon amour pour Dieu me l'inspirera. Nul ne peut servir deux maîtres, et mon dépouillement intérieur sera le meilleur moyen de faire pénétrer Dieu plus profondément dans mon âme. C'est donc à moi de voir à quel degré je suis pauvre.

Ne regretté-je pas quelquefois certaines douceurs que la fortune procure?... Ne tiendrais-je pas à quelque objet, si petit qu'il soit?... Suis-je détaché de tout?... Ne laissé-je pas se former en moi certains désirs ou certains regrets de ce que je n'ai plus?... Suis-je uni à Jésus-Christ pauvre dans la crèche de Bethléem, pauvre dans le travail de Nazareth, n'ayant pas une pierre pour reposer sa tête pendant sa vie apostolique?... Cette sainte pauvreté de mon Maître me séduit-elle, me charme-t-elle, me transporte-t-elle du désir de faire comme lui?... Quel soin ai-je, par esprit de pauvreté, des objets, livres, vêtements qui me sont confiés ?...

La pauvreté et le travail La pauvreté implique le travail. Si je suis pauvre, je dois travailler pour gagner ma vie. Ainsi que le travail est le châtiment du péché, il est une condition d'une vie pauvre. Comment ai-je employé mon temps?... Avec quel scrupule?... Ne suis-je pas paresseux?... Ne me suis-je pas laissé emporter par ma lâcheté dans bien

des circonstances?... L'ennui du travail ne m'a-t-il pas entraîné bien souvent à perdre mon temps?... Quel compte ne dois-je pas en rendre un jour?... Comment veux-je l'employer désormais, en songeant qu'en perdant mon temps en conversations inutiles ou autrement, je manque et je fais manquer mes frères à la pauvreté?... N'ai-je pas, sous ce rapport, bien de mauvais exemples à me reprocher et comment veux-je les réparer ?

CHAPITRE VII

DE LA CHARITÉ

La charité, par sa référence à l'amour de l'Eglise, parfait notre ressemblance au Christ dans le don absolu de notre puissance d'aimer. Elle est, aux yeux du Père d'Alzon, un grand mystère d'unité : unité de tous les membres de la sainte Cité ; ineffable unité de l'âme avec Dieu ; unité pleine de cordialité de notre petite famille de l'Assomption.

I

Sa pratique à l'Assomption La charité comprend plus spécialement pour nous : l'amour de la Sainte Vierge, mère de Jésus-Christ et notre patronne spéciale ; l'amour de l'Eglise, dont tous les intérêts sont les nôtres ; la dévotion aux saints anges et surtout aux anges gardiens de nos frères, et l'affection pour les âmes qui nous sont confiées.

L'amour du prochain se manifestera par notre douceur à supporter le mal qu'il pourrait nous faire, par notre disposition à lui rendre tous les services que comporte notre vocation, par notre cordialité et notre esprit de franchise, mais surtout par notre zèle dans toutes les œuvres auxquelles nous nous porterons pour le bien des âmes.

Enfin, la charité nous révélera cet esprit d'unité que Notre-Seigneur demandait à son Père au moment où il venait d'instituer le sacrement d'Eucharistie, et où il allait répandre son sang pour le salut des hommes : « *Ut omnes unum sint...* Afin que tous soient un ¹⁾. » « *Ut dilectio, qua dilexisti me in ipsis sit, et ego*

¹⁾ Joan., XVII, 21.

in ipsis. Afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi en eux ¹⁾. » (7)

Comme Dieu est amour, selon la parole de saint Jean, et que celui qui demeure dans son amour demeure en lui, nous demanderons sans cesse à l'Esprit d'amour, qui procède éternellement du Père et du Fils, de nous unir d'un lien indissoluble à Dieu, à Jésus-Christ, à son Eglise, à nos frères et à toutes les âmes qui nous sont confiées.

II

Dieu : objet premier de la charité Je ne dois pas seulement espérer de posséder Dieu ; mais, par la grâce de Notre-Seigneur, je dois l'aimer de toute mon âme et de toutes mes forces, et par la charité m'unir à lui. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui. Voilà toute ma vie : demeurer en Dieu par la charité.

De moi-même, je ne suis rien, je ne puis rien ; mais, par la grâce de Dieu, je puis agrandir les limites de mon cœur et obtenir qu'il me soit fait comme à Salomon, de qui il est dit que Dieu lui donna la largeur de cœur comme le sable des bords de la mer. Mon cœur peut contenir l'océan de l'amour ; je puis être uni à Dieu, je puis être consommé, dans l'unité, selon l'expression du divin Sauveur.

Ce qu'est cette union, c'est là sans doute le mystère ; mais enfin tous les jours le prêtre, en mêlant dans le calice l'eau au vin, demande que nous devenions participants de la nature divine, comme Jésus-Christ est devenu participant de la nature humaine. C'est là que je dois arriver. Toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes aspirations doivent tendre à ce but sublime.

¹⁾ Joan., XVII, 26.

Si l'espérance me représente Dieu comme mon bien suprême, la charité me le représente comme l'unique objet de mon amour. J'ai dit au Seigneur : « Vous êtes mon Dieu. » C'est lui, et cela me suffit. Il n'est rien que je ne doive être prêt à lui donner, et si tout chrétien est obligé d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, que doit-ce être d'un religieux qui, par sa consécration, est devenu son serviteur ! Quelle doit être la pureté de mon cœur ! De quelles flammes ne doit-il pas brûler, et combien je dois être prêt à sacrifier tout ce qui n'est pas Dieu !

Mon cœur est-il entièrement pur ?... Le fond de mon être est-il bien absolument possédé par Dieu ?... Tout en moi est-il bien ordonné par la charité ?... N'ai-je pas repris quelquefois comme certaines parties de mon cœur pour les donner aux créatures ?... Entre Dieu et moi n'y a-t-il aucun obstacle ?...

Obstacles à la charité Le péché mortel détruit dans l'âme l'amour de Dieu. Je ne veux pas m'arrêter à l'horrible pensée que j'ai détruit l'amour de Dieu en moi par quelque faute, mais n'ai-je pas trop souvent affaibli cet amour par le péché véniel ?... N'aurais-je pas à me reprocher quelque faute d'habitude qui, pour être vénielle, n'en souille pas moins mon âme d'une manière très dangereuse pour l'amour que je dois à mon Dieu ?...

Cet amour est jaloux. Me suis-je toujours ployé aux saintes exigences de l'amour divin ?... N'en ai-je pas eu peur ?... Ne me suis-je pas réfugié dans une foule de prétextes pour éviter de comprendre et de faire ce que le Saint-Esprit me demandait impérieusement au fond de l'âme ?...

L'amour de Dieu est une flamme qui s'éteint lorsqu'elle ne se développe pas ; ai-je suffisamment développé en moi la flamme de l'amour divin ?... Puis-je dire qu'elle est tous les jours plus vive en moi ?...

Ne me suis-je pas laissé aller à un coupable attiédissement?... Où en suis-je de ma première ferveur?... Qu'ai-je fait pour la conserver, l'augmenter?... En un mot, en face de l'amour de Dieu pour moi, puis-je dire que j'aime Dieu ?...

III

Pratique de la charité fraternelle à l'Assomption Si l'amour des âmes est un des caractères distinctifs de notre petite famille, les religieux doivent surtout aimer les âmes de leurs frères et de leurs Supérieurs, comme aussi les Supérieurs doivent avoir une affection particulière pour les religieux qui leur sont confiés. Que tous s'appliquent donc à avoir les uns pour les autres une charité pleine de tendresse, d'estime, de respect, de gravité ; qu'ils voient dans les membres de notre petite Société les images vivantes de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit, les enfants de la Sainte Vierge, notre commune Mère. Qu'ils fuient toute familiarité inconvenante, toute affection particulière qui est la peste des communautés, toute antipathie qui tendrait à dénouer les liens d'une sainte affection, toute parole blessante, tout rapport capable de produire des discussions scandaleuses. Qu'ils s'avertissent entre eux, quand il sera nécessaire ; et, à moins qu'un acte ne soit public, qu'ils se gardent de rien répéter de ce qu'ils auraient vu et qui pourrait scandaliser, sinon aux personnes qu'il est rigoureusement nécessaire de prévenir, afin que le mal soit réparé le plus promptement et le plus efficacement possible, sans que la charité reçoive de trop graves atteintes.

Dans leurs relations continuelles, les frères se souviendront que leur plus chère affection, après Jésus-Christ, la Sainte Vierge, l'Eglise et Notre Saint Père le Pape, c'est notre petite Congrégation ; mais ils doivent l'aimer en Dieu, évitant cet amour

exclusif qui ne verrait de bien que ce qui se ferait chez nous et par nous.

Que dans leurs conversations ils parlent surtout de choses utiles et édifiantes, et fuient les médisances, les disputes violentes, tout ce qui pourrait blesser la modestie et les convenances religieuses. Qu'ils n'entrent point sans permission dans les cellules les uns des autres. Qu'ils évitent tout ce qui pourrait peiner les frères de nations différentes. Enfin, qu'il soit vrai de dire de nous ce que le Saint-Esprit atteste des premiers chrétiens : « *Et multitudinis credentium erat cor unum, et anima una.* La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme ¹⁾ ».

¹⁾ Act., IV, 32.

CHAPITRE VIII

DE L'ESPRIT DE SACRIFICE

La charité est le feu de l'holocauste qui se nourrit de sacrifices

« Je vous ai donné l'exemple, afin que, de même que j'ai fait, vous aussi vous fassiez ¹⁾. » Ce sont les paroles de Notre-Seigneur prêt à monter au Calvaire et à offrir pour les hommes le sacrifice de la croix. Ce sacrifice, sans cesse renouvelé sur l'autel, doit être le modèle du mien. Il faut que je me sacrifie pour Dieu. En vain ai-je tous les sentiments de tendresse au fond du cœur pour Celui à qui je me suis consacré, si je n'ai pas en même temps la disposition de lui tout sacrifier, si je ne lui sacrifie pas les faiblesses sans cesse renaissantes de ma nature, si je ne me dévoue pas à son service, si je calcule, si je fais des restrictions, si je ne me porte pas au plus pénible, selon que l'obéissance me le montre, je ne suis pas digne de lui.

Après tant de messes où j'ai participé au sacrifice de la croix, tant de communions où j'ai reçu dans mon cœur la divine Victime, en quoi ai-je l'esprit de sacrifice, en quoi suis-je victime moi-même ? Je puis l'être de mille manières : par l'obéissance, la charité, la mortification, le zèle, par toutes les vertus qu'un religieux doit pratiquer au plus haut degré.

En un mot, suis-je sacrifié ?... Me suis-je une bonne fois placé sur l'autel de l'holocauste et ai-je dit à Notre-Seigneur : « Seigneur, immolez-moi comme vous vous êtes immolé, afin que je vous prouve mon amour comme vous m'avez prouvé le vôtre ?... »

Suis-je réellement victime ?

¹⁾ Joan., XIII. 15.

CHAPITRE IX

DE LA CHASTETÉ

La chasteté nous est chère parce qu'elle est très spécialement la preuve de notre amour de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge, le fruit par excellence de notre culte envers le Saint Sacrement.

I

Sa pratique à l'Assomption C'est dans la dévotion à Jésus dans le tabernacle et dans leur tendresse filiale pour la Sainte Vierge que les membres de notre petite famille puiseront les forces nécessaires pour observer ce vœu. Il faut qu'ils fuient les conversations inutiles, que leur vie soit sans cesse occupée, qu'ils aient en horreur toute conversation dangereuse ; qu'ils soient toujours prêts à rendre compte de toutes leurs actions ; qu'ils se souviennent que la vie apostolique est, après tout, la vie des anges et qu'ils doivent en avoir la vertu. Ils ne peuvent recevoir les communications de Celui qui est l'éternelle et très pure splendeur du Père que dans un cœur transparent d'innocence.

Les Supérieurs sont chargés très spécialement, non seulement de veiller à l'observation de cette vertu chez leurs frères, mais encore de prévenir les occasions et d'écartier les circonstances qui pourraient porter atteinte à leur réputation.

Les religieux se souviendront que le terme de leur vocation étant Dieu et sa possession éternelle, ce n'est que par la pureté la plus grande qu'ils pourront atteindre leur but, selon ces paroles de Notre-

Seigneur : « *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ¹⁾. »

II

La chasteté La plus grande preuve que je puisse à la lumière donner à Dieu de mon amour pour de la charité lui, c'est de renoncer pour lui à toute affection, même légitime, par la chasteté. La chasteté me doit être précieuse, parce qu'elle me rend plus fils de Marie et l'ami de Jésus.

Que dire de cette vertu qui me prépare à voir Dieu de plus près ? Ne dois-je pas plutôt me taire et déplorer au fond de mon cœur les moindres actes, les moindres paroles, les moindres sentiments qui auraient pu ternir l'éclat de cette belle fleur ?

Dans mes adorations du Saint Sacrement, je demanderai à mon divin Maître de m'enivrer du vin qui produit les vierges, et je demanderai aux saints anges qui entourent son trône de rendre mon cœur et mon âme aussi purs qu'eux.

¹⁾ Math., V, 8.

CHAPITRE X

DE LA MORTIFICATION

La fécondité de la charité se trouve, pour le Père d'Alzon, dans la puissance de souffrir. « Marie, a-t-il écrit, n'a été la plus pure des créatures que pour être, par sa Compassion, la plus parfaite coopératrice du Christ dans le mystère de la Rédemption. »

I

Sa pratique Les religieux devront savoir qu'en entrant dans la Congrégation ils ont fait à Dieu le sacrifice de leur vie.

Cette vie ne leur appartient donc plus ; il doit peu leur importer qu'elle soit longue ou qu'elle soit courte, pourvu qu'elle soit employée dans le but voulu de Dieu. Dès lors, nul prétexte de santé ne sera admis pour ne pas faire ce qui aura été commandé ; comme aussi, dès qu'il leur sera ordonné de se soigner, ils devront obéir pour faire ce qui est le plus agréable à Dieu.

Le religieux est un soldat qui doit combattre ou se reposer sous les armes, selon que la voix de son chef le lui impose. Il doit toujours avoir devant les yeux le terme de sa vocation, qui est la victoire sur le monde, sur lui-même, et la manifestation de Jésus crucifié. Pour arriver au triomphe sur lui-même, la pénitence lui est nécessaire, mais elle doit être conforme à l'esprit de notre Institut. Elle consistera surtout dans la pauvreté, la prière, l'étude, la patience dans les bonnes œuvres, le support du prochain et la régularité.

Les jeûnes et autres austérités ne lui seront pas aussi nécessaires que dans d'autres religions, parce qu'il doit affaiblir son corps dans les œuvres destinées au salut des âmes. Toutefois, loin de lui être interdites, elles lui sont conseillées.

Un des motifs qui nous portera à pratiquer quelques pénitences extraordinaires sera d'obtenir, soit le succès de nos bonnes œuvres, soit la conversion des pécheurs, soit la réparation des scandales qui affligent l'Eglise, et c'est pour nous y exciter que nous méditerons souvent sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

II

La mortification à l'appel de la chasteté et de l'amour « Ma bien-aimée est comme un lys entre les épines ¹⁾ », dit le céleste Epoux. Si je veux que la fleur de ma chasteté conserve son éclat, je dois l'entourer d'épines, c'est-à-dire de l'esprit et des pratiques de la mortification, et, quoique l'austérité corporelle ne soit pas un des caractères particuliers de l'Assomption, elle se présente à moi comme condition de toute vie chrétienne, comme gardienne de ma chasteté, et comme preuve de la ferveur qui doit embraser un ministre de Jésus-Christ.

Comme chrétien, je dois me souvenir que je suis pécheur et que je dois payer par la pénitence la dette de mes péchés. Comme l'ami de Jésus, je dois veiller avec toute l'ardeur dont je suis capable à conserver mon plus précieux trésor. Comme religieux, je dois entrer dans tous les sentiments de Notre-Seigneur, et accomplir dans ma chair ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ.

Examen Ma mortification doit être une pénitence de satisfaction, de préservation et d'amour.

¹⁾ Cant., II, 2.

a) satisfaction Me suis-je rendu compte de ce que j'ai à payer pour moi-même ?... Si je venais à mourir, que serait mon purgatoire, combien de temps aurais-je à y souffrir, et quelles douleurs serais-je condamné à y endurer ?... Et pourtant, la moindre gêne, la moindre incommodité m'épouvante. Je ne sais rien supporter ; je n'offre qu'avec une répugnance extrême quelque chose des mille mérites qui se présentent dans la vie et qui seraient de très précieuses mortifications, si je le voulais.

b) préservation Que fais-je pour conserver la sainte vertu de chasteté ?... Par quelles précautions l'ai-je tenue à l'abri de tout souffle impur ?... Dans mes conversations, mes lectures, mes regards, les entraînements de mon imagination, n'y a-t-il rien à retrancher ?... Comment ai-je pris ce qu'il y a d'austère dans la vie religieuse ?... N'ai-je pas fui avec soin tout ce qui pourrait me gêner, me fatiguer ?... Quelle horreur n'ai-je pas eue pour ces épines dont Jésus veut pourtant que j'entoure mon cœur ?...

c) amour Si je suis tout particulièrement consacré au service des autels, il m'est impossible de me présenter à notre divin Maître sans lui demander d'avoir pitié de son peuple, et sans m'offrir comme victime pour apaiser sa colère. Que veux-je ajouter à ma prière pour qu'elle soit exaucée ?... Jésus obtient le salut des pécheurs sur la croix, au milieu des douleurs les plus vives de l'âme et du corps ; que veux-je offrir pour les pécheurs en union avec Jésus ?...

Si je mène plus spécialement une vie contemplative au pied du Saint Sacrement, je dois avoir une vie d'oraison et de pénitence ; qu'ai-je fait jusqu'à présent pour vivre de cette vie et pour m'y préparer selon l'esprit de la Règle ?

CHAPITRE XI

DU ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

Par vocation, par notre devise :
« que votre règne arrive »,
nous sommes au service des
âmes. Le zèle, fruit éminent
de la charité, couronne toutes
nos vertus et souligne le caractè-
re apostolique qu'elles revêtent
à l'Assomption.

I

Sa pratique à l'Assomption Puisque l'esprit de notre Ordre (8) est plus particulièrement un esprit apostolique, nous devons nous appliquer, autant qu'il dépendra de nous, à acquérir les vertus qu'implique cette sublime vocation. C'est pourquoi nous nous souviendrons que Notre-Seigneur est venu sur la terre non pour être servi, mais pour servir, et nous nous appliquerons à nous mettre dans une humble dépendance des âmes auxquelles nous serons appelés à faire du bien. Nous nous rappellerons que ces âmes ont des droits sur nous, et que nous n'avons sur elles que celui que Jésus-Christ nous a confié pour les conduire, selon les moyens mis à notre disposition, vers la perfection qui leur est propre.

C'est de ce sentiment de dépendance que découle le respect qui sera une sauvegarde pour elles et pour nous. C'est dans le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'elles doivent nous être chères, et c'est l'amour que Jésus-Christ leur a témoigné, en versant son sang pour elles, qui doit être la mesure des efforts que nous devons faire pour les conduire, selon leur vocation, à la sainteté.

Quoique tous les religieux doivent être prêts à

se porter à toutes les œuvres que les Supérieurs leur proposeront, dans les limites de notre Institut, cependant les Supérieurs auront soin d'examiner avec attention dans quelles œuvres plus particulièrement tels ou tels religieux réussissent mieux, selon leurs aptitudes, leurs qualités naturelles, mais surtout selon les grâces qui leur seront accordées pour agir.

Qualités de notre zèle Nous apporterons, dans le bien que nous ferons, tout le désintéressement possible, surtout celui de la vaine gloire ; nous nous réjouirons du bien que les autres auront fait et que nous n'aurons pas été jugés dignes de faire, et dans les circonstances où d'autres auront fait l'œuvre de Dieu, là même où il eût semblé que nous avions le droit de travailler, nous dirons avec Moïse : « *Utinam et omnes prophetent. Plaise au ciel, que tous prophétisent.* »

Notre zèle sera humble, nous souvenant de la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres : « Lorsque vous aurez fait ce qui vous a été commandé, retournez et dites : nous sommes des serviteurs inutiles ¹⁾. »

Enfin, notre zèle sera persévérant, car les saintes Lettres nous donnent sans cesse les exemples de la manière dont Dieu fait réussir les œuvres voulues de lui, alors qu'elles semblaient le plus désespérées ; car à mesure qu'il est évident que l'homme y met moins de son propre fonds, Dieu y met davantage du sien.

II

La contemplation et l'action sont unies pour nous dans un même but : servir à l'extension du règne de Jésus-Christ en priant dans le silence, comme

¹⁾ Luc., XVII, 10.

Marie notre Mère, ou bien en nous occupant des œuvres qui contribuent au bien de l'Eglise. Dans quelque maison que je sois, je travaille donc toujours pour témoigner mon amour à Jésus-Christ et pour lui attirer des âmes.

Dispositions plus personnelles qui découlent du quatrième vœu Je m'occuperai en particulier de ces divers buts (9), mais je veux examiner devant Dieu quelles doivent être les dispositions d'un religieux qui se prépare à faire ou qui a fait son quatrième vœu (10).

1^o Je dois entrer dans tous les sentiments de Notre-Seigneur lorsqu'il est venu au monde. « Je suis venu, dit-il, apporter le feu sur la terre, et que veux-je sinon qu'elle s'embrace ¹⁾ ? » Je dois vouloir embraser les âmes de ce feu divin, et ma vie devrait être une aspiration permanente vers ce but.

2^o Je dois entrer dans toutes les souffrances endurées par Jésus-Christ pendant sa vie mortelle. Ses travaux, ses fatigues apostoliques, ses sueurs ; les rebuts, les contradictions, les persécutions, les ingrattitudes dont il fut l'objet ; la prière de son agonie au Jardin des Olives, les douleurs de sa Passion, les tortures, la soif, les délaissements de sa mort : tout cela doit m'être sans cesse présent pour me donner une idée de l'amour que Notre-Seigneur a porté aux âmes rachetées par son sang, et du prix dont il les a payées.

3^o Je dois aimer les âmes et me dévouer sans cesse pour elles : aimant les âmes justes pour leurs vertus, et désirant qu'elles se sanctifient de plus en plus pour être une consolation à Notre-Seigneur et à sa gloire ; aimant les âmes pécheresses et désirant de toute mon âme leur conversion, afin que le sacrifice du Calvaire ne soit pas inutile pour elles.

¹⁾ Luc., XII, 49.

Mon zèle à cet égard doit être prudent, si j'ai à m'occuper des enfants, ou de personnes en retraite, ou de toute âme à laquelle je veux faire du bien. Il doit être dirigé par l'obéissance, et je dois bien songer que pour vouloir faire trop ou trop vite, on ne fait rien ou l'on fait mal ; mais il doit en même temps être ardent comme celui de notre divin Maître. Je dois être prêt à tout pour sauver des âmes, selon les indications de ma Règle et de mes Supérieurs.

Si je suis dans une maison de noviciat, c'est par la prière et la pénitence, si elle m'est permise, que je dois témoigner mon amour pour les âmes ; c'est au pied du Saint Sacrement que je dois verser mes désirs, mes larmes, pour la sanctification des justes, la conversion des pécheurs, l'exaltation du Saint-Siège, la sainteté du clergé, la liberté de l'Eglise, la confusion des ennemis de Dieu, le triomphe de Jésus-Christ, même ici-bas.

Voilà ce que devraient être mes dispositions ; que sont-elles en effet ?... Ma piété n'est-elle pas toute égoïste ?... Mon action n'a-t-elle pas quelque chose d'exclusif qui s'attache à telle ou telle personne, non pour Dieu, mais pour elle ?... Ai-je le cœur ardent pour Jésus-Christ et pour tout ce qu'il aime ?... Veux-je prier ?... Veux-je souffrir ?... Veux-je combattre ?... Veux-je, selon mon infirmité, être un apôtre pour lui ?

NOTES

DEUXIÈME PARTIE

(1) Cette phrase avait été barrée par le P. d'Alzon.

(2) « Soit par cette fausse idée de certaines personnes pieuses que : parce qu'elles suivent les pratiques de l'Eglise, elles ont la science de sa doctrine » D. H.

(3) D. F. supprime certaines expressions plus mortifiantes qui choquèrent les premières destinataires du Directoire.

(4) Ce texte emprunté à nos Constitutions primitives, dont l'audace ne devrait pas faire difficulté, a été retouché, comme il suit, dans l'édition du P. Picard « ... il doit en chercher le principe dans l'admirable obéissance du Fils, Verbe incarné, à la volonté divine : *In capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam* » (Hebr., X, 7). Le P. d'Alzon a donné lui-même, dans sa grande méditation sur l'Excellence de l'obéissance, le commentaire autorisé de ce passage de notre Directoire (p. 543). C'est de toute éternité, en prenant conjointement avec le Père et l'Esprit Saint le décret de l'Incarnation rédemptrice, que le Verbe de Dieu se trouve personnellement au principe de notre obéissance.

(5) Les mots entre crochets ne se trouvent en aucun mss D. H. Le Christ, nous dit le P. d'Alzon, s'est laissé donner, c'est-à-dire, totalement livrer par son Père à ses ennemis...

(6) Cet alinéa, supprimé par le P. d'Alzon dans sa dernière rédaction du Directoire, a été repris par l'édition du P. Picard.

(7) Il en est de même pour les trois premiers alinéas de ce chapitre.

(8) Mot qui indique le désir qu'avait le Fondateur de se lier par des vœux solennels et de créer de vrais moines.

(9) Le Père d'Alzon venait d'énumérer les diverses activités des Dames de l'Assomption ; il n'a conservé de son texte primitif que ce qui pouvait s'appliquer à ses Religieux.

(10) Suivant le désir exprimé dans nos premières Constitutions.

TROISIÈME PARTIE

DES MOYENS DE SANCTIFICATION

Du plan des vertus qui surnaturalisent nos puissances d'agir, le Père d'Alzon en vient aux actes qui dans le déroulement de la vie quotidienne les exercent et les accroissent. La franchise et la loyauté, si souvent recommandées par le Fondateur, sont les marques de notre style de vie.

Les trois premiers chapitres décrivent le climat de toute vie de perfection : vie réglée, soumise au contrôle des supérieurs, baignée de silence.

Les quinze chapitres qui suivent nous suggèrent, du lever prompt et généreux jusqu'au coucher « où se fait l'apprentissage du tombeau », les dispositions intérieures qui doivent animer nos démarches. Les chapitres XIX à XXII traitent des moyens de contrôle et de purification qui s'imposent à des Religieux voués à la perfection.

Enfin, le chapitre « de la vie intérieure », se présente comme la conclusion normale de notre Directoire.

CHAPITRE PREMIER

DE LA RÈGLE

Notre vie quotidienne doit être une vie réglée, soumise au contrôle de nos Supérieurs, baignée de silence !

La Règle peut être considérée à deux points de vue : le corps de la Règle et l'esprit de la Règle.

Le corps de la Règle est l'ensemble des lois posées par l'Eglise pour fixer les obligations générales de la vie religieuse, à quoi il faut ajouter les observances générales de la Congrégation. Ce sont des dispositions que l'expérience, le temps, la prudence des fondateurs, la sanction de l'Eglise ont constaté être les plus utiles pour la sanctification des âmes ; et puisque j'ai le bonheur d'être appelé à la vie religieuse pour la sanctification de mon âme en particulier, à ce premier point de vue je dois avoir le plus grand respect pour ma Règle.

Mais le second point de vue est le plus important, car l'esprit de la Règle, c'est le commentaire de l'Evangile, qui expose non seulement ce qu'il ordonne pour entrer au ciel, mais encore ce qu'il conseille pour arriver à la perfection ; c'est, de plus, un commentaire adapté aux besoins de mon âme dans ma vocation particulière. Toutes les aspirations de la sainteté ne peuvent pas être dans toutes les Règles ; il y a sans doute divers attrait ; mais ce que toutes les Règles exigent, c'est la pratique de la Règle selon l'esprit de la Règle.

Où en suis-je sous ce rapport ?... Ma Règle n'est-elle pas bien souvent violée par moi et sous les plus petits prétextes ?... Ma Règle n'est-elle pas accomplie trop souvent avec une incroyable lâcheté ?... Ne l'ai-je

pas bien souvent pratiquée d'une manière toute pharisaïque ?... N'a-t-elle pas été pour moi l'objet de bien des murmures et de bien des révoltes ?... Quand me déciderai-je à la pratiquer avec amour, pour ma sanctification et l'édification de mes frères ?.. Quand me ferai-je une idée du mal que je commets par le scandale que je procure en donnant l'exemple de l'infraction à ma Règle ?

CHAPITRE II

DES SUPÉRIEURS

Notre vie religieuse doit être soumise non seulement au contrôle muet de la Règle, mais aussi et surtout au contrôle vivant de nos Supérieurs.

Saint Paul a dit : « *Obéissez à vos Supérieurs et soyez-leur soumis, car ils veillent sur vous, ayant à rendre compte de vos âmes, afin qu'ils remplissent leur charge avec joie et non avec gémissement, car cela ne vous serait aucunement utile* ¹⁾. »

Qu'est-ce, en effet, que mes Supérieurs ? Ce sont les représentants de Dieu, responsables envers lui de mon salut et de la Congrégation, ou de la partie de la Congrégation qui leur est confiée. Ils répondent de mon âme, et voilà une des raisons les plus fortes de mon obéissance. Je ne puis, par mon indépendance, les débarrasser de la responsabilité de mon âme, car le vœu qui me lie envers eux les lie envers moi. Je fais partie d'une association ; je ne suis pas libre, et mon Supérieur n'est pas libre non plus. S'il a reçu le pouvoir de la Congrégation, il est tenu de l'exercer. Il faut que, selon sa fonction, il veille au bien général, ou de toutes les communautés, ou de la maison particulière qui lui est confiée ; et si je ne suis pas libre de troubler l'ordre, il n'est pas libre de le laisser troubler.

N'ai-je pas bien souvent fait gémir mes Supérieurs ?... N'ai-je pas blâmé, critiqué, trouvé que le gouvernement des maisons, des offices, des classes, des religieux, irait bien mieux si l'on m'eût consulté ?...

¹⁾ Héb., XIII, 17.

N'ai-je pas communiqué mes impressions à d'autres ?... N'ai-je pas été heureux de saisir les faiblesses, les défauts de mes Supérieurs ?... A quoi tout cela a-t-il abouti qu'à flatter mon indépendance ?... Et qu'est-ce que ma perfection a pu gagner à toutes ces révoltes, mauvaises humeurs, caprices, bouderies, dont je me suis saturé quelquefois ?... J'ai fait gémir mes Supérieurs, j'ai assombri la communauté, j'ai manqué à l'obéissance ; j'ai relâché, sinon brisé, le lien de mes vœux.

Quand serai-je simple, doux, pliable, prévenant dans mon obéissance envers ceux qui répondent de moi et qui, ayant une plus grande responsabilité à mesure qu'ils sont chargés d'un plus grand nombre d'âmes appelées à la perfection, doivent trouver leur joie à offrir à Jésus-Christ qu'ils représentent, et que je devrais voir plus souvent en eux, des serviteurs pleins de ferveur dans la direction que ce bon Maître veut leur donner par ses envoyés ?

CHAPITRE III

DU SILENCE

Rien ne souligne mieux l'importance du silence que la place privilégiée que le P. d'Alzon assigne à ce chapitre.

I

Sa pratique Plus nous sommes obligés à vivre à l'Assomption dans le monde, plus nous devons nous appliquer à chercher la solitude à certaines époques.

Chaque année, les Frères feront une retraite de dix jours, et chaque mois ils feront un jour de retraite, de la manière que leur Supérieur le leur prescrira ; mais qu'ils songent surtout que c'est par leur application à se recueillir qu'ils pourront se maintenir dans l'union avec Dieu et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui doit être le sujet constant de leurs efforts.

C'est dans ce but qu'ils observeront, autant que le leur permettront leurs obligations, le silence régulier, s'exerçant à rentrer toujours en eux-mêmes au milieu des distractions que leurs devoirs leur imposent quelquefois, afin qu'il soit évident que, quand ils rompent le silence, c'est qu'ils y sont absolument obligés.

II

Importance du silence Une des plus grandes forces de l'âme religieuse, c'est le silence. Le Prophète a dit : « *Votre force sera dans le silence et l'espoir* ¹⁾ », c'est-à-dire la prière. Ces deux grands moyens de sanctification se donnent la main : sans le

¹⁾ Isaïe, XXX, 15.

silence, point de recueillement ; sans recueillement, point de vie intérieure. En effet, si je parle trop, comment puis-je espérer d'écouter en moi ce qu'y dira le Seigneur mon Dieu ?... Comment puis-je espérer de lui être uni ?... Comment puis-je me préparer à cette union, soit par des retours sur le passé, qui me feront détester mes fautes et purifier mon âme, soit par des actes d'adoration et d'amour qui veulent une grande paix et une grande solitude de l'âme ?...

Violations du silence Quelles sont à présent les causes pour lesquelles je viole le silence ? Quand je les cherche, je trouve : 1^o ma légèreté ; je ne veux point fixer mon esprit ; peu à peu je prends en dégoût les idées sérieuses, elles me fatiguent, m'épuisent, je n'en puis supporter le fardeau ; 2^o mon imagination, qui aime à s'égarer et à faire part de ses divagations ; ma curiosité, qui veut tout savoir, interroger sur tout ce qui la regarde et ne la regarde pas ; mon esprit de critique, dont le tribunal est toujours dressé pour citer tout ce qui se fait et se dit autour de moi ; mon indépendance, qui a toujours mille objections à présenter aux ordres qu'on me donne lorsque je ferais bien mieux de me taire et d'obéir en union avec l'obéissance de Jésus et de Marie ; l'horreur que j'ai de me connaître, et qui fait que je m'occupe de tout, excepté de mes défauts ; le besoin que j'ai de m'étendre sur l'état de mon âme, afin de me justifier, quand cela serait dit en peu de mots si j'avouais rondement mon orgueil, ma lâcheté, mon mauvais caractère ou tout autre défaut que je puis avoir.

Quand imiterai-je le silence de Jésus à sa Passion ou au tabernacle ?... Quand chercherai-je à parler un peu moins aux créatures et à écouter un peu plus Dieu ?

CHAPITRE IV

DU LEVER

Le lever habituel à une heure fixe est un sacrifice qui assure tout le déroulement d'une journée consacrée à Dieu.

Le premier sacrifice à offrir à Dieu, c'est le sacrifice de mon sommeil ; et comme ma santé est souvent un prétexte de prendre un peu plus de repos, l'obéissance seule doit trancher la question entre la paresse et l'imprudence.

En me levant je penserai, après avoir offert mon cœur à Dieu, que je sors de mon lit comme Notre-Seigneur de son tombeau, c'est-à-dire tout renouvelé, et avec la résolution de mener une vie nouvelle.

Je demanderai à Notre-Seigneur de me revêtir de ses vertus et de sa grâce, selon les paroles de l'Apôtre qui nous recommande de nous revêtir de Jésus-Christ ; et de prendre la portion bénie de mes habits comme une armure qui me rappellera que, malgré ma faiblesse, ma vie est consacrée par mon dévouement à l'Eglise. Et si quelque pensée de vanité pouvait me venir, je penserai qu'aux yeux de Dieu les vêtements sont le signe humiliant du péché dans lequel je suis né ; j'invoquerai la Sainte Vierge, mon bon ange, mes patrons, et je ferai un examen de prévoyance.

CHAPITRE V

DE L'ORAISON

Trois exercices d'une souveraine importance : l'oraison, la Messe, la communion inaugurent notre journée.

L'oraison est une lutte entre Dieu et l'âme, jusqu'à ce que l'âme, subjuguée par Dieu et purifiée par toutes les épreuves qu'il plaira à Dieu de lui imposer, arrive à l'union parfaite, autant qu'elle peut subsister ici-bas entre notre néant et l'Être infini. Je ne dois donc pas trouver étonnant que l'oraison me cause de la fatigue, de l'ennui, du dégoût, des sécheresses, de la souffrance ; mais il importe de surmonter toutes ces difficultés et d'aller à Dieu comme il veut que j'aile à lui.

Suis-je exact à mon oraison ?... N'y suis-je pas souvent comme n'y étant pas ?... N'y ai-je pas perdu mon temps ?... Quelles sont mes divagations ?... Mon temps y est occupé, mais par quoi ?... Vais-je à ce qui m'est utile, et ne vais-je pas me perdre dans de vaines contemplations qui n'aboutissent à rien de pratique ?...

Si je ne me suis pas retiré de l'oraison avec un sentiment plus profond de foi, d'espérance, de charité, d'humilité et de contrition de mes fautes, j'ai bien à craindre que mon temps dans l'oraison n'y ait été perdu. Si ma vie ne devient pas tous les jours plus sainte, si mes défauts ne disparaissent pas, si mon caractère ne s'améliore pas, si les vertus religieuses ne se développent pas, mes oraisons les plus longues et les plus ferventes en apparence ne sont-elles pas, après tout, des oraisons stériles ?...

Quelles sont, au sortir de l'oraison, les résolutions que j'ai prises ?... Et depuis si longtemps que je médite, que sont-elles devenues ?...

CHAPITRE VI

DE LA MESSE

La Messe est la reproduction non sanglante du sacrifice sanglant de la croix. Voilà le moment de m'immoler.

Si tous les jours, en assistant à la Messe ou en la célébrant, je montais par la pensée au Calvaire, je m'étendais sur la croix avec mon divin Maître, j'entrais dans toutes ses souffrances, son oblation, sa mort, qu'il a endurées pour moi ; si je lui renouvelais l'expression de l'amour dont je veux désormais brûler pour lui ; si j'acceptais, en union avec ses souffrances, tout ce qu'il lui plaira de m'envoyer, sans réserve et sans restriction ; si je priais à toutes ces intentions : pour les pécheurs, les âmes du purgatoire, Notre Saint Père le Pape, l'Eglise ; si je lui offrais ma vie et tous les détails de ma vie ; si ensuite je me retirais comme Marie descendant du Calvaire, et avec les impressions que cette divine Mère dut rapporter de ce terrible et solennel moment, que serait ma vie pour le reste de la journée, après ce que la foi m'aurait montré et les promesses que j'aurais faites ?

Comment ai-je assisté à la Messe jusqu'à présent ?... Avec quel esprit ?... Quelle tiédeur ?... quelle indifférence ?... Quelles distractions n'y ai-je pas eues ?... Quelles résolutions y ai-je prises ?... Quelle en a été l'énergie, et comment les ai-je tenues ?

CHAPITRE VII

DE LA COMMUNION

Si la communion est le moment le plus précieux de la vie de tout chrétien sur la terre, à combien plus forte raison ce moment ne doit-il pas être cher à un religieux dont l'esprit doit être un amour tout spécial envers le divin Sauveur ?

Je communie plusieurs fois par semaine, tous les jours si je dis la Messe, et je ne suis pas un autre Jésus-Christ ! C'est là pourtant le mystère de la communion : ne devenir qu'un avec l'Homme-Dieu.

Lorsqu'il doit descendre dans ma demeure, quelle est ma préparation ?... Quelle est la pureté de mon cœur ?... Quelles en sont les flammes ?

Quand il est en moi, que s'y passe-t-il ?... Est-il le maître, et le maître absolu ?... Ne lui refusé-je jamais rien ?... Peut-il pénétrer dans les derniers replis de mon être, sans que j'aie à rougir des sentiments qui s'y cachent ?... Ai-je le désir que mon âme soit comme de cristal, pour qu'il la pénètre tout entière de ses rayons ?... Suis-je tout à lui, comme il est tout à moi ?

Après la communion, quelle est mon action de grâces ?... Quelles en sont les conséquences ?... Je suis nourri de la substance d'un Dieu, ma vie devrait être toute divine. Au dehors qui se doute, par la transformation de ma vie, que Dieu m'a visité ? (1)

CHAPITRE VIII

DE L'ÉTUDE

L'étude est le premier de nos devoirs en fonction de l'enseignement que, sous toutes ses formes, nous considérons comme le plus puissant moyen d'étendre le règne de Jésus-Christ.

Dieu dit à l'homme en le chassant du paradis : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » ; et quoique ces paroles soient appliquées au travail en général, elles peuvent avoir une signification particulière pour moi, si je suis destiné à étudier. L'étude doit donc être pour moi un châtiment, une pénitence ; et voilà ce qui doit me porter à travailler courageusement aux études qui me répugnent, puisque ce n'est pas une affaire de goût mais de rigoureuse obligation.

Le travailleur de terre ne choisit point son ouvrage, je n'ai pas plus à choisir le mien ; je n'ai qu'à accepter la partie du champ des connaissances que l'on me donne à cultiver. De plus, Notre-Seigneur ayant sanctifié le travail par les dix-huit années de son séjour à Nazareth, je n'ai qu'à marcher sur ses traces ; et, s'il a travaillé par amour pour moi, je puis bien travailler par amour pour lui.

Enfin, Dieu étant le Dieu des sciences et la science étant un des dons du Saint-Esprit, je puis m'unir à cet Esprit divin d'une plus spéciale manière en étudiant selon les dispositions de foi et d'humilité qu'il me communiquera si je les lui demande.

Comment ai-je étudié ?... N'ai-je pas fui les études qui m'étaient commandées ?... N'ai-je pas cherché à les choisir selon ma fantaisie ?... N'ai-je pas perdu

mon temps en étudiant des matières inutiles?... Ai-je étudié en esprit de pénitence et de mortification?... Ai-je étudié en union avec Notre-Seigneur lorsqu'il était à Nazareth?... Ai-je étudié sous l'action du Saint-Esprit, l'invoquant toujours au commencement de mes études?... L'étude ne m'a-t-elle pas découragé?... Ne m'a-t-elle pas enflé?... Est-ce pour Dieu que j'ai travaillé, n'est-ce pas toujours pour moi?... Dans mes études, ai-je cherché Jésus-Christ, Vérité éternelle qui se cache sous toute vérité?... En quoi ai-je fait effort pour le trouver en toutes choses, selon cette parole de l'Écriture : « *Finis legis Christus : La fin de la Loi c'est le Christ*¹⁾. »

Si j'aime ce divin Maître, je dois aimer à le retrouver sous quelque forme qu'il m'apparaisse, et, par la foi, l'étude est certainement un moyen de m'unir à lui.

¹⁾ Rom., X, 4.

CHAPITRE IX

DE L'ENSEIGNEMENT

I. Sa place à l'Assomption Nous nous proposons plus spécialement d'étendre le règne de Jésus-Christ par les œuvres suivantes :

L'enseignement entendu dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire les collèges, les Séminaires, l'enseignement supérieur. Nous ne nous occuperons de l'enseignement primaire que pour le donner gratuitement. (2)

Nous nous appliquerons à former des chrétiens profondément attachés à l'Eglise, et à montrer la nécessité absolue d'une unité vivante, non seulement dans le dogme, mais encore dans la discipline, sous la direction de plus en plus respectée du Souverain Pontife.

Car si l'un des maux les plus grands des temps modernes est l'esprit de séparation, qui tend à dissoudre les liens de la société des intelligences, il faut qu'une des raisons d'être de notre petite Association se trouve dans les efforts de ses membres à rapprocher par l'enseignement les esprits et les cœurs du centre commun que Jésus-Christ a donné à son Eglise.

II. Dispositions à l'égard de l'enseignement L'enseignement est donc un des plus puissants moyens d'accomplir le vœu d'étendre le règne de Jésus-Christ ; et que j'y sois appliqué de près ou de loin, je dois m'estimer très heureux d'être jugé digne d'un tel honneur.

Toutefois, avec quelles dispositions me suis-je préparé à enseigner ?... Ai-je étudié avec courage les matières parfois difficiles et arides d'où je devais extraire mes leçons ?... Ai-je suffisamment considéré

qu'à moins d'un très grand esprit de foi et d'humilité, je pouvais enseigner mes pensées, mais non pas celles de Notre-Seigneur et qu'à moins de me tenir toujours sous l'action du Saint-Esprit, je pouvais à chaque instant laisser paraître mon esprit propre ?...

Pendant le cours des classes, n'ai-je pas ressenti trop de satisfaction de mes succès, trop d'abattement de mes échecs ?... N'ai-je pas rapporté à moi-même le plaisir que j'ai pu faire goûter aux enfants en enseignant bien ?... N'ai-je pas attribué à tout autre qu'à moi leur ennui à mes leçons quand, après tout, il venait uniquement de ce que j'enseigne mal ?...

Quel a été l'esprit de mon enseignement ?... Est-ce la connaissance de Jésus-Christ, l'amour de l'Eglise ?... Me suis-je assez préoccupé de l'amélioration des enfants ?... Ne me suis-je pas préféré à d'autres quand je leur ai fait du bien ?... N'ai-je pas été jaloux du bien que d'autres leur faisaient ?...

Disposition fondamentale Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les grands principes de l'enseignement chrétien ; mais n'est-il pas évident qu'au-dessus de toute théorie il y a un enseignement pratique qui résulte du don de soi qu'un maître fait, pour l'amour de Dieu, à ses élèves et qui les pousse, non pas vers celui qui les enseigne, mais vers Celui de la part de qui il enseigne. Ai-je cette disposition universelle d'oubli personnel ?... Ai-je la préoccupation unique du triomphe de Notre-Seigneur dans les âmes ?... Et si je ne l'ai pas, dois-je trouver étonnant que, jusqu'à présent, j'aie fait si peu de bien et que mon enseignement ait donné si peu de fruits pour la vie éternelle ?...

Ai-je enseigné dans un esprit de douceur, comme dit saint Paul, ou bien ai-je laissé percer, en enseignant, les défauts de mon caractère, de telle façon que les enfants ont pu voir en moi la science qui enfle, mais non pas la charité qui édifie ?...

CHAPITRE X

DE LA SURVEILLANCE DES ENFANTS

Il ne suffit pas seulement de donner des leçons à des heures réglées : si l'on veut former les enfants, il faut les surveiller à toute heure. C'est là, peut-être, la partie la plus pénible et la plus redoutable de l'éducation.

Surveiller les enfants assez pour les empêcher de mal faire et pour écarter tout danger tendu à leur innocence ; leur faire aimer le maître qui surveille ; ne pas leur rendre trop gênante cette vie, où un œil vigilant doit être sans cesse ouvert sur leurs moindres démarches ; mettre dans les rapports de tous les instants cet esprit d'initiative, cet entrain qui empêche de s'occuper à autre chose qu'à de bonnes pensées qu'on leur suggère ; arrêter certains abus chez ceux qui sont plus avancés, sans donner l'éveil à des imaginations encore endormies ; rendre le joug aimable, et pourtant le faire sentir au besoin, pour donner l'habitude de la Règle, la pratique du devoir et, s'il était possible, l'amour de l'effort ; étudier les caractères, les former dans la mesure où l'on en est chargé : voilà certes une tâche difficile, et c'est celle qui m'est confiée toutes les fois que je suis chargé de surveiller les enfants.

Que de difficultés et quelle attention constante ne dois-je pas exercer sur moi-même, afin de faire tout le bien que je puis, sans me laisser surprendre par une fausse démarche, un mouvement de colère qui me déconsidérerait !

Les enfants sont-ils persuadés que je leur suis dévoué pour Notre-Seigneur ?... Ne sentent-ils aucune préférence de ma part ?... Ne trouvent-ils en moi

aucune inégalité d'humeur ?... Suis-je assez édifiant à leurs yeux ?... Ai-je de l'action sur eux autant que je suis capable d'en avoir pour le bien ?... En un mot, ai-je pour eux cette souffrance de l'Apôtre qui cherchait à enfanter Jésus-Christ dans les âmes qu'il était chargé d'évangéliser ?... En combien d'âmes ai-je contribué, par l'accomplissement de mes devoirs de surveillant, à faire naître Notre-Seigneur ? (3)

CHAPITRE XI

DU TRAVAIL DES MAINS

Peut-être ne suis-je appelé à fournir ma tâche dans la Congrégation que par le travail des mains ; par exemple, si je suis sacristain, infirmier, Frère convers, etc. ; mais ce ne doit pas être pour moi un motif de moins estimer mon état.

Qu'ont fait pendant leur vie la Sainte Vierge et saint Joseph ? Qu'a fait Notre-Seigneur lui-même pendant les premières années de sa vie ? Saint Joseph travaillait pour gagner le pain de sa famille ; Marie préparait l'intérieur de Jésus et de Joseph ; Jésus lui-même, dès l'âge le plus tendre, aidait sa mère et son père nourricier. Quels modèles et quelle compagnie si je travaille en union avec eux, si je me nourris des pensées qui devaient les préoccuper, si je cherche à entrer dans toutes leurs intentions, si j'imité leur recueillement et leur silence, si je travaille comme ils travaillaient !

Nul travail dont Jésus, Marie et Joseph ne me fournissent l'exemple. Travail pénible, travail obscur, travail peu apprécié des hommes : Jésus, Marie et Joseph ont connu tout cela. Joseph a répandu ses sueurs pour nourrir le Fils de Dieu comme je travaille pour nourrir les serviteurs de Jésus-Christ. Marie est entrée dans les plus humbles détails de ce qui regarde le soin matériel, comme je dois y entrer en vue du bien que fait la Congrégation à laquelle j'appartiens. Jésus lui-même, en se livrant à de rudes labeurs, m'apprend que rien ne doit me sembler difficile si je veux lui être semblable.

Quand je travaille des mains, ai-je l'habitude de me placer en compagnie de la Sainte Famille ?...

N'ai-je pas murmuré contre ma tâche?... L'ai-je remplie en esprit de pénitence, d'humilité et de charité?... Et si je n'ai pas sanctifié mon travail par les pensées que la foi me suggère, n'ai-je pas à craindre qu'aux yeux de Dieu ce ne soit un travail perdu ? (4)

CHAPITRE XII

DES REPAS

La réfection du corps par les repas et de l'esprit par les récréations doit être telle qu'elle nous permette de nous redonner à notre travail avec plus d'application et d'esprit surnaturel.

I

Rappel à l'Assomption de quelques avertissements Que les religieux se rappellent tout ce que les grands serviteurs de Dieu ont enseigné sur les dangers que présentait la nourriture. C'est par là que Satan a tenté le premier homme ; c'est à propos de leurs aliments que les Juifs ont si souvent attiré la colère de Dieu dans le désert ; et c'est quand il eut faim que le Fils de Dieu permit au démon de le tenter. D'autre part, Notre-Seigneur nous avertit que c'est par la prière et le jeûne que l'on peut triompher de certaines espèces de démons. Que les religieux apportent donc la plus grande vigilance pour conserver dans leurs repas la sobriété et la mortification qui conviennent à leur état.

II

Sanctification des repas Ma vocation ne consiste pas dans ces austérités effrayantes et dans ces jeûnes continuels qui nous sont racontés dans la vie des premiers religieux ; mais sans prétendre arriver à leurs terribles abstinences, il est très vrai que la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair, et que ces deux principes se feront une guerre éternelle. Quel est celui des deux qui domine en moi ?...

Avec quel sentiment ai-je pris mes repas ?... Vais-je, à l'imitation de saint Bernard, au réfectoire comme au supplice ?... Suis-je content de ce qu'on me sert ?... Ne suis-je pas imprudent, et n'ai-je pas compromis ma santé en mangeant des mets agréables ou nuisibles ?... Ai-je pratiqué la mortification de m'astreindre à un régime, s'il m'a été prescrit ?... Ne me suis-je pas laissé aller à certains actes de sensualité qui me semblaient un dédommagement de certaines douceurs que la vie religieuse m'interdit ?... Ai-je été attentif à la lecture ?... Suis-je arrivé exactement ?... N'ai-je pas cherché des prétextes pour arriver à la seconde table, quand je pouvais arriver à la première ?... M'est-il arrivé de manger sans nécessité hors de mes repas, et sans permission ?... En un mot, suis-je maître des caprices de mon appétit ?...

CHAPITRE XIII

DES RÉCRÉATIONS

I

Deux sortes de récréations à l'Assomption Les récréations des religieux seront de deux espèces : celles qu'ils prennent avec les élèves et celles qu'ils prennent entre eux.

Les récréations avec les élèves doivent être pour eux l'objet d'un soin très particulier. Ils s'abstiendront de toute familiarité, de toute brusquerie. Ils pourront jouer ; ils le devront même pour les mettre en train. Ils veilleront à ce que les élèves ne causent pas longuement entre eux et à ce qu'ils ne forment pas trop souvent des groupes. Ils surveilleront avec toute la vigilance possible les élèves douteux. Ils éviteront les paroles grossières et tout discours qui pourrait sentir la médisance ou le murmure. Ils parleront quelquefois de Dieu aux enfants, mais sans affectation ; ils leur témoigneront une grande cordialité. Ils éviteront de procéder avec eux par des voies obliques, afin de leur inspirer toujours la plus grande confiance. C'est dans les récréations que l'on peut souvent faire le plus de bien aux enfants, comme aussi le plus de mal, parce que dans ces moments d'épanouissement l'âme s'ouvre avec plus de facilité aux influences heureuses ou funestes.

Dans les récréations passées entre eux, les religieux s'appliqueront à resserrer les liens de l'union fraternelle et d'une affection qui doit faire le repos le plus précieux qu'ils puissent rechercher dans un pareil moment. Le Supérieur s'appliquera à assister, autant qu'il le pourra, aux récréations des religieux. Dans ces moments de détente, on est souvent exposé à blesser la charité et l'obéissance par des jugements

peu chrétiens : la seule présence du Supérieur devra arrêter de tels abus. Que nul ne s'exempte de la récréation sans en avoir demandé la permission ; elle ne devra être accordée que pour de sérieux motifs.

II

Sanctification des récréations Je puis sanctifier mes récréations autant que les autres exercices de la journée. Tout en prenant un repos nécessaire, je puis toujours y édifier par ma tenue religieuse, alors qu'on est plus naturellement porté à y manquer ; par la facilité de mon caractère, dont les aspérités sont plus aisément apparentes en ces moments de détente ; par la pratique de toutes les attentions et prévenances, mais sans excéder les bornes de la politesse chrétienne ; enfin, par une disposition à accepter tous les petits ennuis qui sont la suite involontaire d'une longue intimité.

Je puis mettre ma perfection à me taire ou à parler, selon qu'il convient : consentant à écouter quand d'autres intéressent, m'efforçant de faire les frais de la conversation quand la récréation menace de languir ; convaincu comme je dois l'être que, parmi les diverses espèces d'offrandes, l'une des plus agréables à Notre-Seigneur est celle de l'amabilité que l'on dépense pour ses amis, afin de les rendre joyeux à son service et de les disposer à se porter énergiquement aux choses plus sérieuses qui suivent la récréation.

Examen Que sont les récréations pour moi ?... N'y suis-je pas trop entraîné par ma dissipation ?... Mes paroles n'y sont-elles pas trop abondantes ?... N'ai-je pas la prétention qu'on n'y écoute que moi, ou bien n'y suis-je pas trop con-

centré ?... N'y ai-je pas bien souvent apporté des airs sombres et de la mauvaise humeur ?... N'y ai-je pas gardé un silence contagieux ?... N'y ai-je pas montré mes caprices, mes antipathies, mes humeurs noires, mes bouderies ?... Y ai-je toujours été charitable, bon, doux, humble, prévenant ?... En ai-je fait pour les autres et pour moi un vrai repos, en vue de me préparer à mieux servir Notre-Seigneur le reste de la journée ?

CHAPITRE XIV

DES RAPPORTS AVEC LE PROCHAIN

Nous ne devons jamais oublier dans nos rapports avec le prochain les exigences de notre devise : « Que votre règne arrive ».

I

**Des relations
extérieures
à l'Assomption**

Que dans toutes leurs relations extérieures les Frères se représentent l'édification qu'ils peuvent procurer, comme aussi le scandale dont ils peuvent être cause, si en tout ils ne se comportent pas comme de vrais religieux.

Que tout soit modeste dans la tenue des religieux, dans leurs habits, dans leur mobilier ; que la modestie se fasse surtout sentir dans leurs rapports avec le prochain. Qu'ils se souviennent que la modestie les montre aux hommes comme maîtres d'eux-mêmes, des copies vivantes de Jésus-Christ, et fait de leur tenue une prédication plus efficace souvent que celle des discours.

II

**Sanctification
de ces
relations**

Ma vie ne doit pas se passer dans un cloître, et puisque je suis appelé à avoir certaines relations, le quatrième vœu m'oblige à les sanctifier autant qu'il dépend de moi. Quel est le saint qui a aimé Notre-Seigneur et qui n'a pas aimé ardemment de lui attirer des âmes, soit par la prière, soit par l'austérité, soit par la parole ?

Le retentissement de ma parole est restreint, sans doute ; mais si dans les visites que je reçois je parlais un peu plus des matières qui ont trait au salut, que de dangers je conjurerais, que de conversations inutiles j'écarterais, que de temps perdu j'éviterais ! Sans doute, je puis parler d'autre chose que de piété, mais j'oublie peut-être trop que si la piété n'est pas l'âme de la conversation d'un religieux, les personnes du monde en seront d'abord étonnées, puis satisfaites par la manière dont une conversation mondaine, tenue dans un parloir, justifie leurs conversations habituelles. Elles en tirent une sorte d'avantage, dont le résultat n'est certes pas l'estime de celui qui a autorisé, par son langage, un langage qui finit trop souvent par n'être rien moins que chrétien.

Au contraire, si dans mes rapports avec le prochain je n'ai en vue que le bien des âmes, le triomphe de Notre-Seigneur, combien de choses bonnes, utiles, je dirai sans en avoir l'air ; que de bons sentiments je communiquerai par ma seule tenue ; que de jugements peu charitables j'arrêterai, rien que par mon silence !

Sans doute, je puis ne pas avoir le don de bien parler de Dieu, mais je dois avoir la vertu de me taire ; et si je puis espérer que mon action sera utile, pourquoi le zèle dont je dois brûler pour Notre-Seigneur et pour son Eglise ne me suggérerait-il pas le moyen d'édifier ceux que je suis obligé de voir ?

C'est surtout aux membres de ma famille que je puis faire du bien, et puisqu'ils viennent me chercher, ne puis-je pas profiter de ma position pour leur parler, avec affection sans doute, mais avec force, de leur salut ? Dans tous les cas, je dois me bien persuader que leur tendresse les rend très exigeants, et que la moindre imperfection qu'ils découvrent en moi est pour eux une sorte de triomphe qui les dédommage de la peine qu'ils ont pu avoir de me laisser entrer en religion.

Les parloirs ne m'ont-ils pas souvent amolli le cœur par la longueur de certaines visites, par certains entretiens prolongés et inutiles à la fois ?... Ne m'y suis-je pas livré à la curiosité, et mes questions n'ont-elles pas excédé les bornes de la discrétion religieuse ?...

Contrôle des relations Le bien que je puis faire, le mal que je puis commettre dans ces relations avec dehors me prouvent la nécessité de la prudence, et combien il importe qu'en ceci l'obéissance me guide par la bouche de mes Supérieurs. L'expérience montre tous les jours que, pour vouloir trop bien faire, on fait souvent très mal, et telle est la raison pour laquelle, tant que mes Supérieurs ne m'auront pas assuré que je puis aller de moi-même, je dois me faire guider, et pour cela m'ouvrir à eux avec la plus entière franchise, sur tous mes rapports avec le prochain, ainsi que, du reste, la Règle me le prescrit.

CHAPITRE XV

DES LECTURES DE PIÉTÉ

Trois nouveaux exercices de piété concluent notre journée : ils peuvent d'ailleurs fort bien s'intercaler au milieu de nos occupations pour nous maintenir dans le sentiment de la présence de Dieu.

On me l'a dit souvent : dans l'oraison, je parle à Dieu ; dans les instructions que j'entends, dans les lectures que je fais, c'est Dieu qui me parle. Pour en profiter, je dois apporter à mes lectures :

1^o Un sentiment d'obéissance dans le choix des livres qu'on me donne. En les prenant de la main de mes Supérieurs, je suis plus près de la voix (5) de Dieu.

2^o Un sentiment de foi, qui me fasse prendre les choses qui sont dites au point de vue surnaturel et m'éloigne de toutes les questions soulevées par la curiosité humaine. Jésus-Christ est le terme de la loi. Tout, dans mes lectures, doit me ramener à lui ; et si je ne vais pas, à l'aide de cet exercice, à cette éternelle vérité, mon temps est perdu et peut-être dangereusement employé.

3^o Un sentiment de simplicité qui me fasse prendre les choses bonnement, rondement et sans les scrupules d'un cerveau étroit.

4^o Un sentiment de sincérité, qui m'empêche de me faire illusion et me permette de profiter de ce que les lectures de piété pourraient ajouter de lumières en ma conscience, pour me faire aller là où Dieu me pousse et où je ne veux pas aller.

5^o Enfin, une attention sérieuse qui m'aide à conserver dans mon cœur, comme Marie, ce qui m'aura

frappé et à le méditer comme elle, afin d'en tirer des fruits pratiques pour mon avancement spirituel.

Est-ce ainsi que je lis ?... La curiosité n'est-elle pas le mobile de mes lectures ?... Ai-je toujours accepté franchement les lumières qui m'y étaient données ?... Y ai-je uniquement cherché Jésus-Christ et ses enseignements ?... Depuis que j'étudie, dans mes lectures, les principes et les moyens de la perfection, en quoi suis-je plus parfait ?

CHAPITRE XVI

DU CHAPELET

Le rosaire me rappelle les principaux mystères de la vie de Jésus-Christ et de sa divine Mère. Si je le récite avec attention et recueillement, j'y puis trouver le sujet de méditations excellentes : pourvu que je suive l'ordre des mystères et que je sache en faire les applications les plus utiles à mon âme, de telle sorte que le chapelet devienne pour moi une espèce de revue des vertus religieuses, dans laquelle j'examine comment je les pratique, en quoi j'y manque, et que je demande ensuite la grâce d'acquiescer celles que je n'ai pas encore (6).

C'est avec Marie, ma Mère, que je m'entretiens de ces vertus, dont elle est pour moi le modèle, et des perfections de son Fils. Le chapelet devrait m'aider à pénétrer d'une manière plus intime dans la vie de Jésus et de Marie.

Comment me suis-je acquitté de ce pieux exercice?... N'est-ce pas par routine, sans attention et avec toutes les distractions que je trouvais sur mes pas?... Le chapelet a-t-il été pour moi un véritable exercice de dévotion, et souvent n'a-t-il pas été plutôt une sorte d'opération toute machinale?... Quel respect y ai-je eu pour la Sainte Vierge que j'invoquais, pour la grandeur des mystères sur lesquels je devais réfléchir, et dont une méditation sérieuse eût pu me faire tant de bien ?

CHAPITRE XVII

DE L'OFFICE

La grande prière liturgique est, après le culte du Très Saint Sacrement, l'expression par excellence de notre piété : elle est l'école du Christ où l'on se forme à l'esprit surnaturel.

I

Sa pratique à l'Assomption Nous nous proposons, en récitant l'Office en public :

1^o Une mortification pour nous, dans le surcroît de fatigue que l'Office peut nous causer.

2^o Un motif d'édification pour les enfants placés dans nos collèges où l'Office se récite.

3^o Dans nos relations avec le prochain, l'estime que nous voudrions inspirer pour les grandes prières de l'Eglise, au-dessus d'une foule de pratiques que nous ne blâmons pas, mais que nous plaçons après cette prière solennelle qui est la prière publique par excellence.

II

Beauté de l'Office L'Office sur la terre, c'est la fonction des anges dans le ciel : ils louent Dieu avec les inspirations de Dieu. Que fais-je de moins quand je loue Dieu avec les paroles de l'Ecriture, avec les prières autorisées par l'Eglise ? Je dois apporter à la récitation de l'Office une préparation angélique.

Office veut dire devoir. L'Office est, en un certain sens, le devoir par excellence que l'Eglise rend à Dieu,

c'est-à-dire l'adoration publique, la prière, le culte universel.

Quand je récite l'Office, je dois entrer dans toutes les intentions de l'Eglise, cette société des saints payant sa dette à Dieu, et demandant la persévérance des justes et la conversion des pécheurs. L'Eglise elle-même ne prie qu'au nom de Jésus-Christ, dont elle continue la prière sur la terre, comme ce Pontife suprême présente sans cesse les prières de l'Eglise, au plus haut des cieux, à Dieu son Père. C'est en union avec Jésus-Christ que je prie, et si, en effet, je suis uni au divin Médiateur de Dieu et des hommes, ma prière sera exaucée.

Examen Avec quel respect ai-je jusqu'à présent récité l'Office?... Ai-je compris l'honneur d'appartenir à une Congrégation où l'on récite en commun la grande prière de l'Eglise?... Comment suis-je entré dans les intentions que cette prière suppose?... Avec quelle ferveur me suis-je uni aux chœurs des anges et des saints qui sont dans le ciel, louant sans cesse Dieu?... Ai-je cherché à ne faire qu'un avec Jésus-Christ, toujours vivant pour intercéder pour nous?... Ne me suis-je pas laissé aller bien souvent aux dissipations, aux distractions, à l'ennui?... Et cette vie toute céleste, à laquelle m'invitait la récitation de l'Office, n'a-t-elle pas été pour moi une source de dégoûts et d'irrévérances?

CHAPITRE XVIII

DU COUCHER

Je dois un jour mourir, et chaque fois que je me couche, je fais un apprentissage du tombeau. Un jour, je ne me relèverai plus ; on m'étendra dans la terre du repos, en attendant l'éternel réveil.

Mais chaque fois que je vais m'endormir, suis-je assuré que je me réveillerai dans ce monde, et que l'Époux ne viendra pas me surprendre comme les vierges de la parabole ?... Ma lampe est-elle préparée ?... N'est-elle pas, au contraire, sur le point de s'éteindre ?... N'est-elle pas éteinte entièrement ?... Voilà ce que je dois me demander chaque fois que je m'endors. Oh ! si, au lieu de la cloche, c'était, comme il arrivera un jour, la trompette du jugement qui vint m'arracher au sommeil, comment paraîtrais-je devant le juste Juge ?... Suis-je prêt ? Et si je ne le suis pas, comment ai-je le courage de m'endormir avec une conscience troublée ?...

Le silence de la nuit peut m'être une sainte et utile chose. « *Je dors, mais mon cœur veille* » ¹⁾, dit l'Épouse des Cantiques. Il y a là un véritable apaisement, dont je puis user pour m'unir encore plus à mon divin Maître. C'est dans ce silence que je puis le prier avec un recueillement plus grand. « *C'est dans la paix et en lui que je me reposerai et m'endormirai* » ²⁾, et cette séparation des créatures, exigée par la faiblesse de la nature, peut être pour moi comme un essai de la séparation plus complète que, réveillé et dans la plénitude de ma volonté, j'accomplirai demain pour trouver mon repos en Dieu seul.

¹⁾ *Cant.*, V, 2.

²⁾ *Ps.*, IV, 9.

CHAPITRE XIX

DE L'EXAMEN PARTICULIER

Le P. d'Alzon a groupé, à la fin du Directoire, les moyens de contrôle et de purification qui s'imposent aux Religieux, voués à la perfection.

Je ne me connaîtrai bien qu'à la condition de m'étudier sans cesse. L'examen particulier est un exercice très utile pour me donner cette connaissance de moi-même qui, me révélant et mon néant, et mes péchés (7), et les défauts, principes de mes péchés, me découvrira aussi, avec le germe du mal, le remède à apporter.

Que fais-je pour me bien connaître ?... Avec quelle sincérité et quelle sévérité fais-je mon examen ? Quelle horreur ai-je des lâchetés et des chutes (8) quotidiennes que cet examen me découvre ?... Ne l'ai-je pas bien souvent négligé ?... L'ai-je fait avec la résolution énergique d'extirper tout ce qu'il m'aiderait à découvrir de défectueux en moi ?... Me suis-je imposé quelque utile pénitence quand je me suis aperçu de quelques rechutes fréquentes ?... Ou plutôt ne suis-je pas toujours le même, parce que je redoute la lumière qui me manifesterait mes défauts, et que je manque de l'énergie nécessaire pour les détruire dans leur racine ?...

CHAPITRE XX

DE LA CONFESSION

La confession fréquente s'impose aux âmes soucieuses de perfection : elle les maintient dans l'esprit d'humilité, de contrition, de réparation.

Je suis un pécheur, et Dieu, dans sa miséricorde, m'offre sans cesse le sang de son Fils pour me purifier dans la piscine de la pénitence. Avec quel respect ne dois-je pas m'approcher d'un sacrement où je reçois le pardon de mes fautes par les mérites du sang d'un Dieu !

Mon examen doit être sérieux ; ma confession sincère, franche, ce qui la rendra courte. Ma contrition doit être surtout l'objet de ma plus sérieuse attention ; car si, par la grâce de Dieu, je n'ai, en général, que des fautes vénielles à accuser, ce n'est pas tant l'énumération détaillée de ces fautes qui importe que le sentiment de douleur avec lequel je les accuse et le ferme propos que je dois avoir de ne plus les commettre.

Que sont mes confessions ?... Ne sont-elles pas des histoires contées plutôt que des accusations ?... Ne me suis-je pas souvent complu dans des détails inutiles ?... Ai-je uniquement cherché la confession comme un moyen d'obtenir le pardon de mes fautes, et non comme une satisfaction humaine de décharger mon cœur ?... N'ai-je vu que mon Maître prêt à me pardonner au tribunal de la pénitence ?...

Y ai-je toujours apporté une sincère contrition ?... Ai-je appris à trouver dans le bienfait du pardon et dans l'aiguillon du remords un motif de plus d'aimer

Notre-Seigneur, qui se livre pour moi, afin de me témoigner son amour ?...

Comment ai-je accompli la pénitence imposée ?... Cela n'a-t-il pas été bien souvent du bout des lèvres, tandis que j'aurais dû la faire avec toute la ferveur dont j'étais capable, remerciant Dieu de tirer une vengeance si douce des fautes que je venais d'accuser ?

CHAPITRE XXI

DU RENDEMENT DE COMPTE

Un des moyens les plus puissants de sanctification dans la vie religieuse, c'est, à coup sûr, le rendement de compte ; mais pour qu'il produise les effets attendus, il faut que je le fasse :

1^o En esprit de foi. Quoique la personne à qui nous le faisons ne soit pas à l'abri d'erreur, elle représente Dieu pour moi. Ce n'est donc pas seulement elle que je dois voir, mais Dieu à qui je demande aide, lumière et conseil.

2^o Mon rendement de compte doit être simple, clair, précis. Tous les ambages dans lesquels je vais perdre mes paroles ne sont, après tout, que des subterfuges de l'amour-propre, des recherches d'une sottise habileté, l'effet d'un besoin excessif d'occuper de soi ou l'inconvénient d'un esprit embrouillé.

3^o Je dois éviter les explications inutiles et les excuses interminables, l'expérience prouvant qu'en général elles n'aboutissent qu'à une grande perte de temps. Le temps de mes Supérieurs est précieux, et surtout dans les maisons nombreuses, ce que je prends inutilement de trop pour moi, je l'enlève au nécessaire de mes frères. La franchise n'étant pas la longueur, plus je serai bref, si je le suis avec un bon esprit, et plus en général je serai franc. Or, si la plus entière franchise ne préside pas à mon rendement de compte, il est parfaitement inutile que je le fasse.

Si, sous prétexte de tout dire, je dois éviter de revenir sans cesse sur les mêmes sujets, rendant ainsi interminables mes rapports de conscience avec mes Supérieurs, il est évident aussi que, quand il sera nécessaire, je dois savoir prendre tout mon temps. La meilleure règle pour cela est de m'en rapporter

à eux. Quand ils auront compris, ils me le diront, et alors il est parfaitement inutile de leur prouver qu'ils ne comprennent pas ; je les expose à la tentation de me donner, de guerre lasse, la réponse que je veux et qui, dans ces circonstances, n'est presque jamais la réponse de Notre-Seigneur.

Ces défauts évités, il est sûr que le rendement de compte peut être pour moi d'une grande utilité. Il ouvre et repose mon âme, la met bien plus paisiblement entre les mains de ceux à qui elle est confiée ; il éclaire mes doutes, me fortifie, m'encourage et m'excite à me porter avec plus de générosité et d'élan ; enfin, il me rapproche du cœur de Notre-Seigneur, dont je crois recueillir les paroles sur les lèvres de ceux qui me dirigent.

CHAPITRE XXII

DES COULPES

Ce chapitre nous rappelle au devoir de la correction fraternelle si facilement éludé, alors qu'elle est un des fruits les plus délicats de la charité.

Le Chapitre des coupes est établi pour m'exercer à l'humilité. C'est une pratique répugnante à la nature, qui se plaît peu à convenir de ses défauts ; c'est en même temps un exercice où je dois pratiquer la charité dans les proclamations que je suis appelé à y faire.

Cette partie si importante de la vie religieuse peut être pour moi un acte sans portée, une formule ridicule, l'objet d'un soulèvement intérieur, une profonde humiliation, si je n'y prends part qu'avec des dispositions humaines. Elle peut avoir les plus précieux résultats, si je m'y présente avec foi, charité et humilité.

La foi peut m'y unir aux humiliations de Notre-Seigneur devant les tribunaux de Jérusalem ; la charité, m'y faire donner des avis pénibles, mais où je puis montrer assez de dispositions surnaturelles pour les faire accepter ; enfin, l'humilité m'encouragera à recevoir les avis qui me seront donnés, comme aussi à faire l'accusation de mes défauts, de manière à m'aider à m'en corriger.

Qu'a été le Chapitre des coupes pour moi ?... Avec quelles dispositions m'y suis-je accusé ?... Ai-je reçu les avis et les pénitences qu'on a dû m'imposer ?

CHAPITRE XXIII

DE LA VIE INTÉRIEURE

Le Directoire n'est qu'une exhortation à vivre de la vie du Christ. Cette vie nous est donnée d'En-Haut mais, à la condition et à la mesure de notre renoncement ; la piété ne doit pas être molle, sous prétexte d'être tendre ; le chemin de la vraie piété est le chemin du Calvaire.

Ses inéluctables conditions La vie religieuse n'est, à proprement parler, que la vie plus parfaite de Notre-Seigneur dans nos âmes, et cette vie ne peut s'établir que par la mort complète à nous-mêmes. Pour mourir à soi, il faut pratiquer :

La mort des sens, les subjuguant de telle sorte qu'ils soient entièrement soumis et qu'ils n'exercent aucun empire sur nous.

La mort des désirs. Tant que je désirerai autre chose que Dieu ou ce qui se rapporte à la gloire de Dieu, je ne serai pas mort à mes désirs.

La mort des affections. La parole de Dieu pénètre plus profondément qu'un glaive à deux tranchants, et elle atteint jusqu'à la division de l'âme ; Dieu est un Dieu jaloux, il veut être le seul maître de mon cœur. (9)

La mort aux créatures. Depuis que je suis religieux, le monde est mort pour moi et je suis mort au monde. Tant qu'il y aura quelque chose à quoi je n'aurai pas renoncé, je serai vivant de la vie humaine, je ne pourrai parvenir à la perfection de la vie intérieure.

La mort à soi-même. C'est là le plus dur, et pourtant il faut y arriver. Sans doute, cette mort ne s'accomplit pas sans de grandes souffrances ; il y a là à subir comme une agonie de l'âme pendant laquelle elle se purifie. Il faut passer par la fatigue, l'ennui, les sécheresses, les tentations de toute espèce.

Telles sont les conditions de la vie intérieure.

Examen Suis-je enfin décidé à en passer par là ?...
 Veux-je renoncer à mes sens et secouer leur tyrannie ?... Veux-je n'avoir plus de désirs que pour le ciel, d'affection que pour Dieu ?... Mes désirs sont-ils domptés ?... Mes affections sont-elles soumises ?... Tout mon cœur est-il consumé par l'amour de Dieu ?... Que sont les créatures pour moi ?... Ne me préoccupent-elles pas encore ?... Ai-je tout donné autour de moi et en moi ?... Ai-je le courage d'accepter toutes les conditions de ce dépouillement absolu, de cette nudité de l'âme que je dois subir, si je veux être revêtu de Notre-Seigneur ?... Suis-je mort, pour que ma vie soit cachée avec Jésus-Christ en Dieu ?...

Mais je ne puis aimer Jésus-Christ sans vouloir que toutes les créatures l'aiment, et voilà la raison de ce qui doit faire le caractère apostolique de ma vie.

Prière finale Tel est, ô mon Dieu, le terme de ma vie : être dépouillé, séparé de tout, pour être revêtu de votre divin Fils et vous être éternellement uni. Donnez-moi la lumière, pour voir ce qui me manque ; la force, pour acquérir les vertus que je n'ai pas. Donnez-moi la grâce de suivre ma vocation, afin qu'en vrai fils de l'Eglise et de la Sainte Vierge, je ne sois pas un trop indigne imitateur des vertus de Jésus, mon Maître.

Que mon union avec vous, ô mon Dieu, commencée sur la terre, se consume pendant l'éternité dans l'océan de vos miséricordes, de votre amour et de vos perfections infinies ! Ainsi soit-il !

NOTES

TROISIÈME PARTIE

(1) Ce dernier alinéa ne se trouve que dans D. F.

(2) Comme le chapitre des Constitutions n'a pas été repris en entier, le Directoire ne signale de toutes nos œuvres que l'enseignement. Les Constitutions indiquaient de plus la publication de livres, les œuvres de charité, les retraites, les missions étrangères... L'enseignement ne limite pas notre zèle ; mais il demeure, en tête de nos œuvres, celle d'où naissent toutes les autres, qui les inspire toutes et leur imprime un cachet particulier. Le Religieux de l'Assomption est avant tout homme de doctrine.

(3) Dans tous les mss D. H. ce chapitre est bloqué avec le précédent : ce qui donnait 22 chapitres au lieu de 23 à la troisième partie du Directoire.

(4) Dans tous les mss D. H. ce chapitre suit immédiatement celui de l'Étude. Le Père d'Alzon avait plus spécialement en vue le noviciat, quand il adaptait le Directoire des Dames à ses Religieux. Pour les frères convers, le travail des mains est, comme l'étude pour les religieux de chœur, leur première occupation. Dès le noviciat, tous, novices de chœur et novices convers, doivent prendre nettement conscience de leurs essentielles obligations.

(5) Voie : autre variante qui se rencontre dans nombre de mss.

(6) Le P. d'Alzon, dans le premier jet de l'inspiration, a manqué cette phrase : il n'a jamais réussi à la rattraper. En voici une variante plus notable : « Si je le récitais avec attention et recueillement, je pourrais faire des méditations excellentes ; en suivant l'ordre des mystères, je devrais m'en faire les applications les plus utiles à mon âme et, sous ce rapport, le chapelet devient, si je le veux, une sorte de revue des vertus religieuses où j'examine comment je les pratique, en quoi j'y manque et où je demande, ensuite, la grâce d'acquérir celles que je n'ai pas encore. »

(7) Autre variante : et mes pensées.

(8) Autre variante : et des luttes.

(9) Les mots entre crochets ne se trouvent que dans D. F.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

De l'esprit de l'Assomption

Avant-Propos	17
I. L'esprit de l'Assomption	20
II. Amour envers Notre-Seigneur	22
III. Sentiment de la présence de Dieu.	25
IV. Esprit de Notre-Seigneur	28
V. Amour envers la Sainte Vierge.	32
VI. Amour de l'Eglise	36
VII. Désir de la perfection	40

DEUXIÈME PARTIE

Des vertus

I. De la foi	45
II. De l'humilité	48
III. De l'obéissance	52
IV. De l'espérance	55
V. De la prière	61
VI. De la pauvreté	64
VII. De la charité	67
VIII. De l'esprit de sacrifice.	72
IX. De la chasteté.	73
X. De la mortification.	75
XI. Du zèle pour le salut des âmes	78

TROISIÈME PARTIE

Des moyens de sanctification

I. De la Règle.	84
II. Des Supérieurs.	86
III. Du silence	88

IV.	Du lever	90
V.	De l'oraison.	91
VI.	De la Messe.	92
VII.	De la communion	93
VIII.	De l'étude	94
IX.	De l'enseignement.	96
X.	De la surveillance des enfants	98
XI.	Du travail des mains	100
XII.	Des repas.	102
XIII.	Des récréations	104
XIV.	Des rapports avec le prochain	107
XV.	Des lectures de piété.	110
XVI.	Du chapelet.	112
XVII.	De l'office.	113
XVIII.	Du coucher	115
XIX.	De l'examen particulier	116
XX.	De la confession.	117
XXI.	Du rendement de compte	119
XXII.	Des coupes.	121
XXIII.	De la vie intérieure	122

II.

INSTRUCTIONS DE CLOTURE

des Chapitres généraux

de 1868 et 1873

et

QUATRE LETTRES

au Maître des Novices

(1868 - 1869)

Première Instruction

L'Instruction prononcée le 17 septembre 1868, à la clôture du Chapitre général, et les « Lettres au Maître des novices » rédigées en 1868-1869 se rattachent de très près au Directoire qui venait d'être officiellement approuvé. L'Instruction se développe, comme le Directoire, dans le cadre du triple amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, sa Mère et de l'Eglise, son épouse, mais déjà l'importance que revêt pour nous l'Adveniat Regnum Tuum est nettement rappelée. C'est dès les débuts de la fondation que la seconde demande du Pater avait été adoptée comme d'instinct pour devise du nouvel Institut ; le triple amour ne se formulera que plus tard, au cours des épreuves de santé de 1854-1858, comme un approfondissement spirituel de l'A.R.T. : le chevaleresque service du Royaume suppose un amour total du Christ. Le P. d'Alzon voulait introduire, dans le Directoire, le thème du Royaume ; mais il jugea préférable de le traiter à part plus longuement au moment opportun. C'est ce qu'il fit, en réponse à un vœu du Chapitre de 1868, d'une manière plus familière mais toujours aussi profonde, en ses « Lettres au Maître des novices ».

INSTRUCTION

prononcée à la clôture du Chapitre général
des Augustins de l'Assomption
le 17 septembre 1868

Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis
(Eph. IV, 3).

Cette instruction, qui s'était d'ailleurs assez habilement presque toute glissée dans l'édition du P. Picard, en 1884, est le commentaire particulièrement qualifié de la première Partie du Directoire.

Le P. d'Alzon insiste, à partir de notre devise, sur les notes plus caractéristiques de notre amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, sa Mère et de l'Eglise, son Epouse, et il dégage, toujours à partir de notre devise, les principales préoccupations apostoliques qui s'imposent à nous, dans les épreuves actuelles de l'Eglise, en plus parfaite harmonie avec le triple amour.

Action de grâces J'emprunte avec joie, mes Pères et
pour la tenue mes Fils, ces paroles à l'Apôtre,
du Chapitre parce que j'y trouve le résumé de
nos travaux et des réunions si précieuses auxquelles nous mettons fin aujourd'hui ; un esprit plus énergiquement uni dans des principes plus nettement posés, le lien de la charité devenu plus fort, plus intime, plus fécond, grâce à ces communications fraternelles où nous nous appliquions à donner à nos intelligences et à nos cœurs la transparence du cristal, parce que nous n'avions rien à nous dissimuler, rien à taire : voilà ce qui fera, et

pour longtemps, l'objet de nos actions de grâces envers le Père des lumières, de qui découle tout don parfait et de qui nous avons reçu, pendant ces jours de bénédiction, de si abondantes faveurs.

Le propos Je veux, au moment de nous séparer, **du P. d'Alzon** vous confier, si je puis dire ainsi, le testament de nos communes pensées et de nos communs sentiments, en vous rappelant une fois de plus, une dernière fois peut-être, sur quelle base repose l'œuvre de l'Assomption, et par quels moyens nous voulons plus que jamais la développer.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau sans doute, je ne vous dirai rien que vous n'ayez pensé beaucoup mieux que je ne pourrais l'exprimer. Cependant mes paroles peuvent puiser à cette cérémonie une gravité plus imposante, elles peuvent encore emprunter à notre prochaine séparation un caractère de tristesse à cause du départ, mais aussi un accent de confiance dans les liens qui nous resserrent, car rien plus que l'éloignement n'apprend à des frères combien ils sont capables de s'aimer.

I

Sur quelle base repose l'œuvre de l'Assomption

L'A.R.T. et le triple amour au fondement de l'œuvre Notre vie spirituelle, notre substance religieuse, notre raison d'être comme Augustins de l'Assomption se trouve dans notre devise : *Adveniat regnum tuum*. L'avènement du règne de Dieu dans nos âmes, par la pratique des vertus chrétiennes et des conseils évangéliques, conformément à notre vocation ; l'avènement du règne de Dieu dans le monde par la lutte contre Satan et la conquête des âmes rachetées par Notre-Seigneur et

plongées pourtant dans les ténèbres de l'erreur et du péché ; quoi de plus simple ! quoi de plus vulgaire, si j'ose dire ainsi, que cette forme de l'amour de Dieu ! Si, à cet amour principal, vous ajoutez l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de la Sainte Vierge sa Mère et de l'Eglise son épouse, vous connaîtrez sous son expression la plus abrégée l'esprit de l'Assomption.

Rien de plus simple et de plus franchement catholique

Mais qu'y a-t-il donc là de spécial, de caractéristique ? Qu'y peut-on voir que tous les vrais chrétiens ne puissent accepter ? Quelles pensées, sous ces pensées fondamentales, peuvent-elles donc nous distinguer des autres familles religieuses ? Est-ce que religieux et chrétiens ne répètent pas tous les jours avec l'Oraison dominicale ce cri dont nous voulons faire notre cri d'armes : *Adveniat regnum tuum* ? Chrétiens et religieux ne doivent-ils pas tous aimer Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, l'Eglise ? Encore une fois, pourquoi réclamer comme un bien propre ce qui est le patrimoine de tous ?

Il faut tout d'abord reconnaître ce premier cachet de notre Institut : la simplicité des moyens.

On prétend que la chose la plus rare au monde, c'est le sens commun. Serait-ce un paradoxe d'affirmer que dans le monde catholique la chose la plus rare c'est le sens commun catholique ? C'est pour cela que nous cherchons à nous l'approprier comme un cachet original. Nous sommes tout simplement catholiques, mais catholiques autant qu'il soit possible de l'être ; nous sommes catholiques tout d'une pièce, et, parce qu'il y a, par le temps qui court, beaucoup de demi-catholiques, des catholiques de leur temps, des catholiques par accommodement, des catholiques qui croient l'être, nous qui le sommes franchement, avant tout, complètement, nous passons aux yeux

de la foule pour des hommes à part, sinon extraordinaires. Tel est le premier trait de notre caractère comme Augustins de l'Assomption.

A) Notre amour de Notre-Seigneur. En face de l'incrédulité moderne, la reconnaissance des droits de Notre-Seigneur...

Il se manifeste bien plus encore, si nous parlons de notre amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Attaqué de toute part, ce divin Maître est

la grande folie des habiles de la science moderne ; il est le scandale du judaïsme légal, sensualiste, brutal ou raffiné.

Qui donc, aujourd'hui, veut de Jésus-Christ ? Par qui n'est-il pas réprouvé ? « C'est cette pierre, disait le prince des apôtres aux habitants de Jérusalem, cinquante jours après la mort du Sauveur, c'est cette pierre, ô maçons imprudents, que vous avez rejetée, qui a été établie comme pierre de l'angle : *Hic est lapis qui reprobatus est a vobis ædificantibus, qui factus est in caput anguli.* » (Act. IV, 11.) Oui, c'est toujours la même pierre terrible, de qui le Sauveur lui-même disait : « Celui qui tombera sur elle sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera broyé : *Et qui ceciderit super lapidem istum confringetur, super quem autem ceciderit, conteret eum.* » (Matth. XXI, 44.) Eh bien, c'est cette pierre sur laquelle, à l'exemple de Dieu, nous voulons bâtir, parce qu'elle est la base de notre foi, *auctorem fidei et consummatorem Jesum.* Tout pour nous se renouvelle en Jésus-Christ, *omnia in Christo*, c'est notre unique prédication, *nos autem prædicamus Christum*, parce que c'est notre unique science, *non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*; par lui, et par lui seul, nous allons au Père, *nemo venit ad Patrem nisi per me*, et c'est en lui que sont cachés les trésors de la sagesse et de la science divine, *in quo sunt thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*. En lui réside la

plénitude de toute perfection : *In ipso enim complacuit omnem plenitudinem inhabitare*, Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité, de vérité pour dissiper nos ténèbres, de grâce pour nous affranchir du mal. Nous n'avons pas à écouter un autre maître, il a les paroles de la vie éternelle : *Domine, ad quem ibimus ?*

**d'autant plus franche et
plus ardente que Notre-
Seigneur est plus méconnu
et plus rejeté**

Oui, nous allons à Jésus-Christ, nous affirmons Jésus-Christ en face de ceux qui le nient, ou le détestent, ou l'abandonnent ; la négation de l'incrédule, la haine de l'impie, le délaissement de l'indifférent ou du traître sont pour nous autant de motifs d'entourer Jésus-Christ d'un amour plus ardent, plus actif, plus tendre et plus solennellement manifesté. En lui nous aimons Dieu, et, quoique indignes, nous proclamons sa divinité ; nous aimons l'homme, c'est-à-dire le plus parfait des modèles et le plus tendre des amis ; nous aimons l'Homme-Dieu, c'est-à-dire le pacificateur du ciel et de la terre, le docteur de la véritable loi, *finis legis Christus*, l'initiateur au monde surnaturel qui, nous lavant dans son sang, nous transporte par sa puissance et sa miséricorde dans ces sphères supérieures dont aujourd'hui on ne veut plus, parce qu'elles sont le véritable empire d'un souverain dont on ne veut pas davantage à cause même de ses bienfaits. Oui, nous l'aimons parce qu'il nous apporte et la véritable lumière et les véritables biens, nous l'aimons de cet amour des premiers temps, parce qu'il rencontre les mêmes ennemis qu'autrefois, de cet amour qui faisait dire à l'Apôtre : « Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème : *Si quis non amat Dominum Jesum Christum, sit anathema !* » Cela n'est pas bien tolérant peut-être, mais vous savez que ceux qui aiment beaucoup tolèrent peu, et qu'à proprement parler

la vraie nature de l'amour est dans la vigueur d'une noble et franche intolérance. Dans ces jours où, n'ayant plus d'énergie pour aimer ou pour haïr, les hommes ne voient pas que leur tolérance est une nouvelle forme de leur faiblesse, nous nous posons en intolérants, parce que nous puisons notre force dans notre amour pour Jésus-Christ. Autre distinction, fort tranchée, qui nous sépare de bien des gens.

B) Notre amour de la Sainte Vierge notre plus proche modèle L'amour du Fils nous conduit à l'amour de la Mère. Notre tendresse pour la Très Sainte Vierge n'a pas de limites, pas plus que sa tendresse pour nous. Jésus-Christ est notre modèle de tous le plus parfait, mais Jésus-Christ est Dieu ; Marie, pure créature, est, elle aussi un modèle, mais, si j'ose dire, moins décourageant à notre faiblesse à cause de sa moins absolue perfection ; modèle à imiter par ses fils d'adoption, qui veulent à sa suite franchir les degrés de la sainteté et de toutes les vertus que la sainteté renferme ; modèle à proposer à tous les chrétiens, surtout à ces âmes d'élite que le besoin d'une vie plus parfaite, plus pure, plus immolée tourmente et dont la direction nous est souvent confiée.

dans les épreuves de la vie surnaturelle La vie de Marie, placée entre la beauté privilégiée de sa conception sans tache et la transformation presque divine de sa triomphante assomption, nous montre jusqu'où une créature peut s'élever par l'humiliation, le sacrifice, la souffrance, les délaissements, les tortures du cœur les plus vives. Cette vie nous enseigne de quelles rigueurs impitoyables Dieu se sert envers les âmes de choix ; ce sont et la perfection et la délicatesse et les épreuves de l'ordre surnaturel mis à notre portée d'abord ; c'est encore l'enseignement que nous sommes chargés de

révéler à tous ceux qui veulent voir résumées dans une seule âme toutes les complaisances d'un Dieu envers la créature qu'il a le plus aimée.

dans les souffrances de l'apostolat L'incomparable innocence de Marie et ses non moins incomparables douleurs nous donnent, dans leur apparente contradiction, le mot d'un mystère auquel le monde ne peut rien comprendre, le bonheur de prouver l'amour par la souffrance et la puissance du sacrifice quand l'amour en est le principe. De plus, Marie, mère de Jésus, ne pourra-t-elle pas nous être un modèle au mystère de l'Incarnation ? Oui, là encore elle le sera pour nous par l'ardeur qu'elle nous inspirera et le désir d'enfanter des âmes à Jésus-Christ et d'enfanter Jésus-Christ dans les âmes : *Filioli quos iterum parturio, donec Christus formetur in vobis*. C'est le cri de ces angoisses apostoliques qui, pour nous comme pour Marie, commencent à la crèche et ne se terminent qu'à la croix. Or, la piété entendue ainsi est peut-être assez loin de cette dévotion molle sous prétexte d'être tendre, sans énergie, de peur de scandale ; dont les concessions, les trahisons journalières ne savent plus montrer la croix qu'entourée de fleurs et de parfums et le Calvaire que noyé dans d'indécises vapeurs.

C) Notre amour de l'Eglise Que dirai-je de notre amour pour l'Eglise ?
Le mystère de l'Eglise L'Eglise est quelque chose de si admirable que les expressions semblent toutes informes sous la plume des écrivains sacrés pour peindre ses grandeurs, ses richesses, sa puissance, sa beauté, sa gloire. Ecoutez-les vous dire que l'Eglise est le tabernacle de Dieu avec les hommes, la colonne et la base inébranlable de l'éternelle vérité ; qu'elle est le corps mystique et la dernière perfection de Jésus-Christ ; qu'elle est encore son

épouse sans tache et entièrement belle. Pour elle, le Fils de Dieu est venu sur la terre et s'est uni à l'humanité ; c'est elle dont il veut dilater les tentes, c'est sa cité de prédilection, c'est l'armée par laquelle il terrassera ses ennemis. De tous ces titres de l'Eglise, celui qui nous touche le plus, c'est celui d'Epouse. Elle est l'objet des prédilections très jalouses de son Epoux divin ; nous aimons l'Eglise parce que Jésus-Christ l'a aimée. Or, notre amour a un triple caractère : il est *suraturel*, *hardi*, *désintéressé*.

Caractères de cet amour : *Il est suraturel.* C'est
Surnaturel en face du l'ordre surnaturel qui
naturalisme moderne nous ravit d'admiration
pour l'Eglise. Tout a été

fait pour les élus qui ne subsistent que dans l'Eglise ; si jamais la lutte entre le bien et le mal, la vérité et l'erreur, Jérusalem et Babylone, le ciel et l'enfer, l'Eglise et la Révolution a été manifeste, c'est bien, certes, aujourd'hui. Ecoutez l'homme répéter après Satan : « Je n'obéirai pas, je monterai dans les cieux et je serai comme le Très-Haut : *Non serviam, in cælum conscendam, et similis ero Altissimo.* » L'homme va jusqu'à nier Dieu, parce que Dieu le gêne en lui imposant le joug de la conscience, du devoir, de la vertu. Ce joug, pour le briser, l'homme n'a pas d'autre ressource que de dire : Dieu n'est pas ; et nous, en face de pareils blasphèmes, comme le chef des armées célestes, nous devons sans cesse répéter : « Qui est comme Dieu ? *Quis ut Deus ?* » Satan, pour renverser l'Eglise, s'essaye à renverser tout l'ordre social, et les cinquante ou soixante trônes qui depuis un siècle se sont écroulés sous ses coups sont l'expérience de ses derniers efforts pour renverser le trône du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, dans son impuissance de renverser le trône de Jésus-Christ lui-même dans le ciel. *Nolumus hunc regnare super nos !* s'écrient les cohortes infernales, et, à leur suite,

la tourbe des incrédules, des impies, des hommes de tous les désordres et de toutes les immoralités, tous esclaves de cette courtisane que l'Apôtre vit assise sur la bête pleine de blasphèmes ; elle était couverte de pourpre, sa main tenait une coupe remplie d'abominations et des immondices de sa fornication, et sur son front était écrit ce nom : *Mystère ! Babylone la grande, la mère de toutes les abominations de la terre.*

Pouvez-vous voir une peinture plus prophétique, plus exacte de la Révolution ? Telle est la grande ennemie de Dieu et de son Eglise. Notre amour pour l'Eglise trouvera sa mesure dans notre zèle à combattre la Révolution. Or, l'Eglise, nous l'aimons, parce qu'elle renferme tous les trésors de l'ordre surnaturel qui lui ont été confiés par son divin Epoux et que la Révolution déteste. En elle nous trouvons la prédication de la vérité, la loi parfaite, le germe de toutes les vertus ; en elle, nous trouvons le véritable royaume de Dieu ici-bas, l'assemblée des saints et des disciples de Jésus-Christ ; en elle, nous contemplons la stabilité au milieu des sociétés qui s'écroulent ; par elle, nous avons la divine espérance d'un bonheur inaccessible à l'homme isolé ; par elle, nous sentons la force de nous élancer de l'exil de la terre vers le ciel, notre éternelle et glorieuse patrie. Mais tout cela est au-dessus de la nature, tout cela est de l'ordre divin, auquel Jésus-Christ par son Eglise seule nous initie, et c'est pour cela que notre amour pour l'Eglise est avant tout surnaturel.

Hardi à l'encontre De plus, *il est hardi.* Quand les
d'une prudence périls sont si pressants, quand les
trop humaine gouffres se creusent si profonds
 sous nos pieds, quand les espérances de l'enfer se manifestent par des cris funestes comme ceux dont nous entendons tous les jours éclater la joie sauvage, suivre les prudentes théories

de la chair, c'est-à-dire des intérêts humains et des combinaisons politiques, c'est plus que de la lâcheté, c'est de la trahison, c'est du sacrilège. On nous accuse de trop nous compromettre, et c'est là notre gloire. O hommes prudents, je soupçonne que vous trouviez Jésus-Christ bien téméraire quand il compromettait l'œuvre de son Eglise en mourant sur la croix ; les martyrs étaient eux aussi des fous, et les apôtres des insensés, quand, avec un grand courage, ils rendaient, sous les persécutions des Juifs et des païens, témoignage de la résurrection du Sauveur. Pour nous, dans notre démente, nous sommes jaloux de la hardiesse des martyrs, de la témérité des apôtres et c'est avec cette hardiesse que nous prétendons aimer l'Eglise, la servir de tous nos efforts, nousinqui étant peu des jugements si contradictoires des hommes, et nous souvenant surtout que le monde a été sauvé par la folie de la prédication et la hardiesse imprudente des prédicateurs.

Tel était l'amour du prince des apôtres et du grand docteur des nations. Inutile de dire que cet amour hardi est bien rare de nos jours, mais aussi il nous imprime un caractère original, il est une nouvelle raison pour nous d'être ce que nous voulons être.

<p>Désintéressé comme tout authentique amour</p>	<p>Enfin, notre amour est désintéressé, je n'ose pas dire chevaleresque, comme celui de toutes les grandes institutions religieuses dans leurs commencements. Il est triste de voir combien l'homme se hâte de s'approprier le peu de bien qu'il est capable de faire, combien il aspire à être seul à le faire et à empêcher les autres de le réaliser quand lui-même il ne peut pas faire tout. Oh ! mes frères, que ce ne soit jamais là notre tentation ! Aimons assez l'Eglise pour nous réjouir de tout le bien accompli par ses enfants et pour son triomphe ; n'excluons aucune forme de la sainteté ni de la charité ;</p>
---	---

nous ne pouvons les prendre toutes pour nous ; aimons, admirons, encourageons chez les autres ce dont nous-mêmes nous sommes incapables. Que le bien général soit notre unique préoccupation ; comme Moïse, disons : *Utinam et omnes prophetent !* Plût à Dieu que tous pussent prophétiser ! Les victoires de l'Eglise seraient plus nombreuses et notre amour pour elle plus consolé si, laissant de mesquines et personnelles considérations, le triomphe de l'Eglise était le désir exclusif de notre cœur. C'est ce désintéressement dans l'amour que je ne saurais trop vous recommander. Si vous me dites qu'il est peu commun, je répéterai une fois de plus qu'en le possédant dans toute son ampleur et sa générosité, nous serons bien plus aisément distingués et faciles à reconnaître dans la voie où nous voulons marcher.

Aimons l'Eglise surnaturellement, hardiment, généreusement, et vous verrez quelles bénédictions ici-bas, quelles récompenses au ciel Dieu ménagera à nos travaux, et si l'on ne nous trouve pas habiles, comme certaines gens, nous n'aurons pas à rougir du motif.

II

Par quels moyens développer plus que jamais l'Œuvre de l'Assomption

Me permettez-vous maintenant de vous indiquer en très peu de mots les conclusions pratiques à tirer pour nous des idées fondamentales que je viens d'exposer ?

**Notre devise nous consacre
à un apostolat
aussi zélé que désintéressé**

De notre devise *Adveniat regnum tuum*, il découle évidemment que nous sommes un Institut apostolique. Le zèle pour les droits de Dieu sur la terre et le salut des âmes, voilà la forme essentielle

de notre charité ; l'oubli de nous-mêmes, l'abnégation nous sont avant tout imposés ; nous faisons bon marché de tout ce qui nous concerne, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé : *dummodo Christus annuntietur*. Nous cherchons à ne pas tenir compte de toutes ces causes de dissensions intestines parmi les enfants de Dieu, qui, sous prétexte de droit, de dignité chrétienne, détournent les plus utiles efforts de la guerre contre l'ennemi commun pour s'occuper de luttes entre frères. Quand les chrétiens et leurs chefs ne nous voudront plus dans un pays, nous irons dans un autre, c'est le précepte de Notre-Seigneur, qui, bien appliqué, nous laissera toujours la liberté nécessaire à des ouvriers apostoliques.

- A) Notre amour de** *Ignoti nulla cupido*. Jésus-Christ, pour être aimé, veut être connu.
Notre-Seigneur
exige de nous Nous l'étudierons surtout dans
l'étude de les livres inspirés. Jésus-Christ
ses perfections sera pour nous le trésor recherché sous les voiles des saintes

Lettres. Nous nous appliquerons à le connaître comme Dieu, comme homme et comme auteur des dons surnaturels qui nous réconcilient avec le Père. Saint Augustin, notre patriarche, sera notre guide principal. Son traité de la Trinité et ses livres admirables, qui l'ont fait appeler par l'Eglise entière le docteur de la grâce, sont les grands jalons de nos études sur ces importantes questions. Nous y joignons la lettre à Volusien, où il traite de l'Incarnation, et, comme introduction à la vraie philosophie, les traités *Contre les académiciens*, *Sur le libre arbitre* et la lettre à Dioscore.

pour en communiquer Jésus-Christ, connu par nous,
la science par la pré- est la science que nous cher-
dicatlon, l'éducation... chons à communiquer avant
 tout, d'abord par la pré-
 dication : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum, et*

c'est le caractère distinctif qui nous sépare de cette prédication affadie, humaine, naturaliste, où l'on n'ose presque plus prêcher Jésus-Christ, ni surtout parler de sa croix ; ensuite, par l'éducation et l'enseignement. Si l'on nous demande ce qu'est pour nous l'éducation, nous répondons : L'éducation est la formation de Jésus-Christ dans les âmes comme l'enseignement est l'illumination des âmes par la splendeur de Jésus-Christ. Nous n'avons point d'autre pensée mère dans les écoles que nous formons, et si jamais il nous est donné d'avoir une Université catholique, sur son frontispice nous écrirons : *Ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.*

<p>B) Notre amour de la Sainte Vierge nous invite à une haute perfection</p>	<p>L'amour de Jésus et de Marie sa mère forme pour nous toute la science de la vie mystique.</p>
---	--

Les perfections de Jésus-Christ manifestées dans le Nouveau Testament, les vertus de Marie se révélant à l'âme intérieure malgré les voiles de l'humilité, forment comme le double livre où nous méditons sur la sainteté à laquelle nous sommes appelés.

<p>et nous consacre au culte des vocations virginales</p>	<p>L'amour de la Très Sainte Vierge nous inspire un autre amour qui se perpétue dans le monde par le culte de la Mère de Dieu, je parle de l'amour de la pureté et de la chasteté. Il a été dès le commencement un des traits saillants des hommes apostoliques et les historiens ecclésiastiques nous apprennent que la cause immédiate du martyre de saint Pierre et de saint Paul fut l'effort perpétuel des deux apôtres pour former des vierges dans Rome païenne et jusque dans le palais de Néron.</p>
--	---

Nous voulons aider Marie, notre Reine, à amener beaucoup de vierges au Roi immortel des siècles : *Adducentur Regi virgines post eam*, et le sentiment des

beautés que renferme une âme chaste et pure contribue à nous élever nous-mêmes plus haut, comme sur les ailes des anges, vers le trône de l'Agneau sans tache. Et si l'on nous reproche de trop favoriser les vocations religieuses, nous répondrons que notre seul regret est de ne pas les favoriser assez.

C) Notre amour de l'Eglise nous consacre à sa défense en nos temps de nouveau si troublés Enfin, l'amour de l'Eglise nous offre, dans les temps présents, un horizon tout nouveau. Jetez les yeux autour de vous : ne re-

marquez-vous pas que les abîmes deviennent plus profonds, que les ruines s'amoncellent, que les catastrophes se préparent ? Au milieu de tous ces bouleversements, l'Eglise, stable sur son rocher, voit le vieux monde s'engloutir, comme des rives d'Hippone saint Augustin contemplait la Rome des Césars submergée par les flots pressés des barbares.

Le livre de la *Cité de Dieu* est pour nous comme une seconde révélation, et plus nous l'étudions, plus par analogie nous pouvons y trouver le secret de l'avenir. Que de tristesses, que de découragements ne sortaient pas de ces immenses décombres faites par l'épée et la torche d'un Attila, d'un Genséric ? Pourtant c'était Dieu balayant une société pourrie pour en préparer une nouvelle. Les évêques des Gaules surtout ne s'y méprirent point ; ayons l'intelligence de nos Pères. Eux saluaient et transformaient la barbarie féodale ; pour nous, saluons et transformons la barbarie démocratique. Il y avait sans doute chez nos vieux pontifes gallo-romains quelques regrets de grandeurs évanouies ; ils n'en formèrent pas moins la France, ainsi que les abeilles une ruche. Faisons de même : sans regrets trop inutiles du passé, sans espérances trop décevantes dans l'avenir, poursuivons notre œuvre telle que Dieu nous la propose. Peut-être sera-t-elle plus grande avec les peuples

redevenus chrétiens qu'avec les barbares arrachés à toute la grossièreté du monde sauvage.

Ici, deux questions se présentent : Qui sera notre guide ? Quels seront nos travaux ?

avec le Pape pour guide Qui sera notre guide ? Le Pape. On peut dire que la politique, depuis Philippe le Bel, a été une immense conspiration contre la papauté. Les rois n'ont plus voulu du Pape ; nous voyons comment aujourd'hui les peuples ne veulent plus des rois. Où irons-nous avec cette haine antimonarchique ? Qu'importe ? Un pouvoir est nécessaire, mais il n'est pas nécessaire qu'il soit confié à une tête couronnée. Dieu considéra comme une insulte la demande des enfants de Jacob qui désiraient un roi. N'insistons pas. Mais pourquoi le nier ? Si un fait est manifeste, c'est que le flot démocratique monte tous les jours, il est gros de révolutions ; qui sait où est le grain de sable contre lequel l'écume de ses tempêtes viendra se briser ? Pour moi, je vois l'Eglise, ce qu'elle a fait autrefois, et j'attends.

Ni tristesse excessive ni excessif espoir ; confiance en Jésus-Christ, en Marie, dans l'Eglise ; travail persévérant, qu'importe le reste ? Je me trompe ; qui peut dire que nos efforts ne seront pas heureux, pourvu qu'ils soient intelligents ; et par là je commence à répondre à la seconde question que je posais tout à l'heure : Quels seront nos travaux ?

par toute œuvre de rechristianisation des pauvres et des riches En dehors de ceux que j'ai indiqués déjà, toutes les œuvres par lesquelles le peuple peut être relevé, instruit, moralisé, par lesquelles la démocratie peut être rendue chrétienne, sont nos œuvres ; et voyez dès lors quel champ immense s'offre à nous par la visite des malades, l'évangélisation des pauvres, la direction des orphelins, la propagation des bons livres et les autres

œuvres impossibles à énumérer parce qu'il en naît tous les jours ; à une condition toutefois, c'est que, pour nous, l'aumône matérielle sera le moyen d'offrir l'aumône spirituelle. Nous soulageons les corps pour avoir le droit de pénétrer jusqu'aux âmes. Quelques pièces de monnaie présentées à la main indigente sont le prélude des trésors de la foi versés dans les âmes affamées de vérité et n'en sentant plus le besoin à force de privations.

Par ces œuvres des pauvres, nous remontons jusqu'aux riches, et l'expérience nous prouve qu'on les atteint bien plus aisément et d'une manière bien plus digne de nous et de Notre-Seigneur quand on leur donne rendez-vous sur le terrain de la charité.

par les missions L'amour de l'Eglise suscite un autre amour dans les cœurs. Ce n'est pas à Jérusalem seulement que les apôtres devaient porter le témoignage de Jésus-Christ, c'était jusqu'aux extrémités du monde : *usque ad ultimum terræ*. Oui, les missions étrangères sont notre ambition. Par quelle disposition providentielle se fait-il que, si peu nombreux, nous ayons déjà tant de missionnaires ? Voyez en même temps quels auxiliaires nous avons appelés. Autrefois, on cachait les vierges consacrées au Seigneur derrière les clôtures les plus sévères. Aujourd'hui on leur dit : « Mes filles, vous irez au-delà des mers. »

Quel changement produit et par une miséricorde de la part de Dieu et par un grand dévouement de la part de ses épouses qui veulent se sanctifier comme nous dans un immense et apostolique amour pour l'Eglise ! Leur cachet, sous ce rapport, creuse en quelque sorte davantage notre propre cachet.

en parfaite fidélité Certes tout ceci est très grave, et les questions que
dans l'attente du Concile je viens d'effleurer et qui
aux directives de l'Eglise se mêlent à ce que notre vocation a de caractéristique nous troubleraient, si nous ne voyions le Chef de l'Eglise convoquer les évêques des quatre vents de la terre et les inviter à traiter de la manière la plus solennelle ces mêmes problèmes qui préoccupent l'humanité entière et dont l'Eglise seule peut donner le dernier mot.

Attendons ces solutions capitales, mais en nous pénétrant de tout ce que les pontifes romains ont toujours enseigné, ne craignons pas de prévoir en quel sens seront tranchées les questions les plus difficiles. Des froissements pourront se manifester, ne nous en préoccupons pas trop ; efforçons-nous d'en adoucir la douleur par une charité patiente ; laissons à tous la liberté quand l'Eglise l'accorde, mais sachons défendre la doctrine qu'elle affirme, les vérités qu'elle définit, les lois qu'elle promulgue, les condamnations qu'elle prononce. Ses actes ont toujours été pour la vie et le bonheur des peuples ; notre gloire doit consister à servir selon notre faiblesse à la consommation de l'œuvre qu'elle se propose, sans nous inquiéter des obstacles à surmonter, ni des ennemis à vaincre, ni des conséquences que notre dévouement à sa cause nous exposerait à subir ; par là peut être accentuerons-nous un peu plus la place que nous voulons prendre.

Conclusion Maintenant, mes Pères et mes
Union des cœurs Frères, notre œuvre est terminée ; bénissons Dieu de nous avoir inspiré ces vues unanimes, ces résolutions énergiques que nous promettons tous de développer et de maintenir avec ferveur et intelligence. Ayons toujours les uns pour les autres cette affection de vrais religieux, basée sur le respect et le besoin de nous tenir forte-

ment serrés ; ne formons qu'un seul corps dans la sincérité de nos âmes et la franchise loyale de nos relations ; que notre lien indissoluble soit Jésus-Christ.

**Autour du trône
eucharistique
de Notre-Seigneur**

L'Apôtre disait : *Unum corpus multi sumus omnes qui de uno pane participamus.* Que l'autel soit notre centre, parce que nous y trouvons Jésus-Christ ; qu'il soit aussi pour nous le trône de notre Roi. On remarque que la Victime par excellence reçoit depuis quelque temps de plus universels hommages dans le sacrement de son amour. Il convient qu'il en soit ainsi. Quand le trône du représentant du roi semble ébranlé, n'est-il pas bon que le trône du Souverain lui-même apparaisse plus resplendissant de nos adorations ? Et ce n'est pas pour nous un médiocre honneur d'avoir contribué selon notre faiblesse à l'extension de ce culte réparateur. Là, en effet, nous retrouvons encore Jésus-Christ, notre amour, se donnant à nous et nous apprenant à nous donner à lui et au service de son Eglise pour lui. Poursuivons donc notre but avec joie et confiance et méritons ainsi, après avoir travaillé à accroître le royaume de Dieu sur la terre, d'en jouir au ciel pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

Quatre lettres au Maître des novices

Elles ont été rédigées à la demande du Chapitre général de 1868. La lettre d'introduction, datée de Lavagnac, est du 8 octobre 1868. Les deux premières lettres ont été reçues au Vigan, où se trouvait alors le noviciat, le 22 novembre 1868. La troisième lettre, certainement communiquée elle aussi, n'a pas été recopiée à la suite des deux premières : elle a échappé, en 1912, à l'édition des « Circulaires du P. d'Alzon ». Quant à la quatrième, retrouvée en 1926, elle était en chantier, en juillet 1869, mais est demeurée inachevée : le P. d'Alzon allait être totalement absorbé par la préparation du Concile.

Ces lettres complètent, d'un point de vue nouveau, notre Directoire. Un esprit, pour être parfaitement saisi, doit être considéré sous bien des angles. L'esprit de l'Assomption est présenté ici à la lumière de notre devise; le thème du Royaume, qui remonte aux origines de l'œuvre, reçoit en ces pages de précieux développements.

LETTRE D'INTRODUCTION

Mes très chers Frères,

L'objet de ces lettres Le Chapitre général que nous venons de tenir m'a invité à adresser au noviciat une série d'instructions où je résumerai, autant qu'il dépendrait de moi, l'esprit de notre Congrégation ; c'est ce que je vais m'efforcer de faire, en vous traçant successivement les diverses idées sur lesquelles repose notre œuvre. Déjà, dans le *Directoire*, j'avais posé quelques jalons, mais peut-être sera-t-il opportun de développer ce qui y est dit. D'autre part, à mesure que les mêmes pensées sont présentées à différents points de vue, elles peuvent pénétrer les esprits qui ne les ont pas toujours saisies au premier abord. Il me paraît donc très utile de vous offrir une suite de considérations dont le résultat, je l'espère, sera de vous donner plus clairement la vraie notion de vos devoirs de religieux Augustins de l'Assomption.

Leur présentation J'ai adopté la forme de lettre, parce que je puis me mettre ainsi plus en rapport direct avec vous. Ne pouvant pas vous parler, je puis vous écrire, vous avoir plus présents à la pensée et au cœur : ce que je vous dirai aura peut-être plus de vie, et, par là, vous sera plus profitable. Je diviserai ce travail en quatre parties principales, qui seront elles-mêmes subdivisées, selon l'étendue et le nombre des considérations qui viendront se grouper autour des idées mères (1).

J'établirai d'abord les principes sur lesquels repose notre esprit ; j'indiquerai ensuite quelques pratiques

utiles pour l'acquérir, puis je traiterai des vertus qui vous sont plus particulièrement nécessaires ; enfin, j'examinerai l'action que nous devons exercer au dehors et les moyens par lesquels nous devons l'exercer.

Je place ce travail sous la protection de Notre-Seigneur, de la Très Sainte Vierge, de saint Augustin et de tous nos Patrons, afin que mes paroles vous instruisent, vous édifient et vous enflamment du désir de procurer la gloire de Dieu, en même temps que vous travaillerez avec plus d'ardeur à votre sanctification personnelle.

[Lavagnac,] ce 8 octobre 1868.

(1) Le P. d'Alzon se propose un plan qui ne sera que partiellement suivi. La première lettre n'envisage que « ce qui concerne notre sanctification personnelle » ; la deuxième : « l'action que nous devons exercer au dehors » ; la troisième : « des moyens par lesquels nous devons l'exercer ». La quatrième inaugurerait une nouvelle série sur « les vertus qui nous sont plus particulièrement nécessaires ».

Des principes de la Congrégation

PREMIÈRE LETTRE

De l'avènement du royaume de Dieu en nous

Mes très chers Frères,

Les principes de notre Congrégation se trouvent, à proprement parler, dans notre devise : *Adveniat regnum tuum*. Cette parole de l'Oraison dominicale renferme toute perfection pour nous, la vie apostolique et le zèle dans nos rapports avec le prochain.

Je veux m'arrêter aujourd'hui à ce qui concerne notre propre sanctification.

I

Notre devise nous demande d'instaurer le règne de Dieu d'abord dans nos âmes :

**par un travail personnel
de sanctification**

« *Regnum Dei intra vos est*, nous dit l'Apôtre : le royaume de Dieu est au dedans de vous-mêmes. » Il n'est pas nécessaire d'aller le chercher ailleurs. Quel est donc ce royaume de Dieu ? C'est l'état de relations intimes où nous devons arriver, selon ce que Dieu est et selon ce que nous sommes. Mais Dieu, infiniment parfait, est immuable. Ce n'est pas de son côté que peut avoir lieu le changement, c'est du nôtre, en ce sens que nous dépouillant tous les jours de nos défauts, de nos habitudes coupables, nous nous rendons moins indignes de ces communications ineffables que Dieu ne dédaigne pas de faire par sa grâce aux âmes qui, dans la sincérité et la générosité de l'effort, s'appliquent à lui donner une puissance absolue sur elles-mêmes.

**à l'aide des lumières
de Notre-Seigneur** A mesure que l'âme se purifie par la destruction des taches qu'elle aperçoit, Jésus-Christ, la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, lui manifeste d'une manière plus admirable et les perfections de Dieu, et ce qu'elle lui doit, et lui donne en même temps une énergie plus grande pour accomplir ses devoirs mieux connus. L'âme connaissant mieux ce qu'il lui est ici-bas donné de savoir de Dieu, de ses perfections, désire connaître toujours davantage, s'embrase d'un amour plus grand, proclame avec plus de bonheur ses droits, et s'abandonne plus entièrement à son empire souverain.

**avec générosité
promptitude et courage** Ce travail se fait d'une manière plus ou moins rapide, selon la générosité de l'âme et sa promptitude à répondre à l'appel, son ardeur pour obéir à tout ce qui lui est commandé, son courage à surmonter les épreuves qui lui sont imposées ; mais si elle avance, si, pour se rapprocher de Dieu, elle se sépare des créatures et d'elle-même, elle sent Dieu s'approcher, s'unir à elle d'une manière ineffable, et c'est alors qu'est consommé, autant qu'il peut l'être ici-bas, le royaume de Dieu au plus secret de son cœur et comme dans les profondeurs de son être. Alors elle dit comme saint François d'Assise : « Mon Dieu, qui m'êtes toutes choses. *Deus meus et omnia.* » Mais pour arriver là, il faut beaucoup lutter, beaucoup souffrir. On avance lentement, on croit quelquefois ne pas avancer du tout, Dieu semble se retirer, Satan pousse au découragement, les résolutions prises avec les ardeurs de l'esprit ne sont pas toujours tenues par la faiblesse de la chair. Telle est la cause de tant de chutes plus ou moins graves, qui arrêtent dans les âmes les plus prévenues par la souveraine Bonté l'accroissement intérieur du royaume de Dieu.

et l'indéfectible désir d'une haute perfection Aussi, mes très chers Frères, je ne saurais trop vous recommander de réfléchir sérieusement avant de mettre la main à l'œuvre. Si vous vous sentez appelés à la perfection, n'hésitez pas. Mais souvenez-vous qu'une fois la main mise à la charrue, vous ne devrez plus regarder en arrière. Une fois enrôlés dans l'armée de Jésus-Christ, fuir serait pour vous un opprobre éternel. Tous ne sont pas appelés à la même perfection, et je ne prétends pas que le royaume de Dieu impose à tous les mêmes obligations. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, mais le religieux qui, par la sainteté de son état, est appelé à pénétrer dans les appartements secrets du grand Roi, doit sans cesse se rappeler que, tant qu'il n'est pas arrivé au sommet de la perfection, il n'a rien fait ; et qu'il peut y atteindre, puisque cette perfection n'est autre que l'imitation parfaite des vertus dont Notre-Seigneur nous a donné le modèle pendant sa vie sur la terre ?

II

Le Règne que Dieu désire instaurer dans nos âmes s'impose à nous, au nom :

A) des droits de notre divin Roi à une soumission librement acceptée Le royaume de Dieu en nous est donc la dépendance la plus absolue de tout notre être, de toutes nos facultés à l'action intime de Dieu. Dieu est le maître, nous sommes les sujets : *Ego autem servus tuus et filius ancillæ tuæ*. Si Dieu est notre roi, et s'il a le droit de nous commander selon l'étendue de sa puissance, de son intelligence et de son amour pour nous, nous sommes tenus de lui obéir selon

toute l'étendue de notre reconnaissance pour ses bienfaits, de l'intelligence que nous avons de ses droits et de ses dons, et selon toute la puissance d'agir qu'il nous a départie. Que nous reste-t-il qui ne lui appartienne pas ? Qu'avons-nous que nous ne devions lui consacrer très librement et très volontairement, car de tous ses dons, le don le plus précieux peut-être est la liberté, et, comme il a droit à ce qu'il y a de plus excellent en nous, c'est par notre liberté surtout que nous pouvons l'honorer le plus. Mystère admirable, où Dieu nous rend toujours plus libre, à mesure que nous le faisons régner plus parfaitement sur nous, et où la perfection de notre obéissance est le principe de la perfection même de notre liberté.

Cherchons donc, mes très chers Frères, ce royaume de Dieu, proclamons-le avec toute la plénitude et de notre liberté et de notre amour, car Dieu ne veut pas régner sur des esclaves, mais sur des âmes libres, sur des fils qu'il puisse aimer d'une tendresse paternelle et qu'il puisse, dans son royaume, faire asseoir sur son trône pour régner avec lui.

**B) de nos devoirs
de créatures
de chrétiens
et de religieux**

Créatures de Dieu tirées du néant par sa toute-puissance et sa miséricorde infinie, tout en nous, jusqu'au moindre atome de notre corps, à la plus insaisissable de nos pensées, au plus délicat des sentiments de notre cœur, lui appartient d'une manière absolue, souveraine ; chrétiens rachetés du sang de son Fils, il a droit à toute la reconnaissance dont nous sommes capables, à l'accomplissement le plus dévoué de la loi qu'il nous a révélée ; religieux appelés à la perfection évangélique, nous ne devons pas seulement exécuter ses ordres, nous devons aller comme au devant de ses désirs ; enfin, appelés à la gloire d'une union incompréhensible sans terme, c'est par la dépendance, l'adoration, l'amour, que toute notre

vie doit être transformée ici-bas, pour mériter de partager son royaume et sa gloire pendant l'éternité.

Un but pareil est admirable, mais que d'efforts, de luttas, de combats pour l'atteindre ! C'est précisément l'épreuve de toute notre vie, et c'est pourquoi ce nous est une obligation de travailler sans relâche, et de ne pas perdre un moment.

DEUXIÈME LETTRE

De l'avènement du royaume de Dieu autour de nous

Mes chers Frères,

Ce n'est pas seulement au dedans de nous que nous devons nous efforcer de faire triompher le règne de Dieu, c'est encore par notre action autour de nous.

I

Opportunité de l'Assomption

Raison d'être des anciens Instituts Remarquez que toutes les familles religieuses ont eu une raison d'être à l'époque où Dieu a placé leur berceau. Quelle est la raison d'être de notre Congrégation ? Qui peut nier que le mal de nos jours n'ait fait d'épouvantables progrès ? Qui peut nier que Dieu, dans sa miséricorde, ne veuille toujours placer de nouvelles barrières aux envahissements du mal, sans cesse renouvelés sous des formes diverses ? Quand les barbares apparurent pour anéantir l'empire romain, saint Benoît s'enfuit avec des religieux dans la solitude et les forêts, pour conserver les vestiges de la perfection chrétienne. Quand les Albigeois tentèrent de ramener le paganisme des idées et le paganisme des mœurs, saint Dominique et saint François apparurent pour soutenir l'Eglise menacée et la défendre par la prédication et la sainteté du renoncement. Plus tard, contre la Réforme, Dieu fit lever la grande famille des clercs réguliers.

Nécessités actuelles de l'Eglise Aujourd'hui, c'est avec la Révolution que nous avons affaire. Dieu, par Satan, le chef de la Révolution, est chassé des sociétés modernes ; on l'y reconnaît à peine sous forme de je ne sais quelle providence indéfinie, mais la notion de Dieu comme Père, Fils et Saint-Esprit, est à peine conservée en tête de je ne sais quel traité de la diplomatie, dont les agents semblent invoquer cette Trinité divine à laquelle plusieurs ne croient plus, et comme pour constater que leurs conventions internationales ne sont que des séries de mensonges.

Dieu est chassé des Etats, de la société, de la famille, des mœurs, voilà ce qui se constate tous les jours plus manifestement. Or, si les lois de la Providence divine n'ont pas été changées, les plus terribles châtiments nous menacent, à moins que, dans sa miséricorde, Dieu n'imprime un mouvement de repentir et de retour vers lui aux intelligences et aux cœurs des hommes coupables.

Grandeur de notre vocation A ce point de vue, s'il est vrai, comme nous en avons la confiance, que Dieu nous appelle, notre vocation est admirable, et par son opportunité et par la grandeur du but qui lui est assigné. Seulement, il importe de l'envisager d'une manière bien distincte et précise, afin de nous pénétrer des moyens les plus efficaces de l'atteindre, et de ne pas nous égarer à droite et à gauche dans des travaux utiles, excellents même, mais qui nous détourneraient et de la ligne que nous devons suivre, et des efforts que nous devons tenter, et des succès qu'avec la grâce de Dieu nous sommes obligés de nous proposer.

II

Les requêtes de notre vocation

A) Comme vertu : « Pour nous, nous serons consécration au crés à la prière et au ministère de Dieu père de la parole », disait autrefois saint Pierre : *Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus (Act. VI, 4).*

dégagement de toute préoccupation matérielle Ce dégagement des préoccupations humaines nous paraît indispensable, et c'est pour cela que, sans être mendiants comme les fils de saint François, nous ne nous occuperons pas d'arroser le sol de nos sueurs comme les fils de saint Benoît ; avant tout, nous serons des apôtres. Nous rechercherons pour cela la liberté et l'indépendance que procure l'absence des préoccupations matérielles. Ce qui est dit dans nos Constitutions sur la pauvreté doit être entendu dans ce sens-là. Nous aimerons cette vertu comme une des conditions de tout affranchissement moral. L'homme qui désire les biens terrestres est l'esclave de ceux qui peuvent le satisfaire ; l'homme qui ne veut que son pain du jour et de quoi se couvrir : *victum et quibus tegamur*, est bien fort contre les obstacles et les séductions. La pauvreté apostolique est pour nous la garantie de la grandeur et de la dignité du caractère. Or, l'apôtre qui n'a pas un grand et beau caractère ne sera jamais un véritable apôtre, parce qu'il n'exercera pas l'influence du désintéressement, sans laquelle on ne convertit pas.

Je vous conjure donc, mes chers Frères, de fuir l'amour des richesses et de protester ainsi contre cette tendance au bien-être matériel qui est un des grands avilissements de l'époque présente et la destruction de toutes les aspirations à la perfection chrétienne et à l'ordre surnaturel.

Au lieu d'aimer l'or et l'argent, aimez les âmes, ayez faim et soif d'en conquérir le plus grand nombre possible à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et vous mériterez d'être, en effet, ses apôtres.

acceptation des épreuves apostoliques Si vous voulez étendre le règne de Dieu, ne vous le dissimulez pas, vous aurez de grandes déceptions, de grandes persécutions, de grandes souffrances : *in mundo pressuram habebitis* ; l'apôtre qui n'a pas souffert, que fait-il, et celui qui n'a pas été tenté, que sait-il ? *Qui non est tentatus quid scit ?* Le courage vous est une condition absolument indispensable. J'irai plus loin, et souvenez-vous de ceci : Si vous voulez être des ouvriers du royaume de Dieu, il vous faut conserver la joie dans les opprobres et la douleur : *« Ibant apostoli gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. »* Oui, la joie dans l'épreuve et les humiliations, parce que vous étendrez par ce moyen apostolique, de la manière la plus sûre, le royaume de Dieu.

B) Comme travaux plus nettement orientés vers l'avènement du Royaume La prédication, l'enseignement, la direction des âmes, les œuvres de charité seront nos principaux moyens d'action ; vous les combinerez selon le résultat final que nous nous proposons dans la plus grande unité de conduite, et en vous efforçant de marcher comme une armée dont la force est dans l'unité du commandement, et dont la perte est assurée quand les soldats combattent selon leurs caprices. Que la beauté du royaume de Dieu vous transporte d'ardeur. Pourquoi le monde est-il créé, sinon pour le royaume de Dieu ? Pourquoi Notre-Seigneur s'est-il fait homme, sinon pour réparer les ruines de ce royaume dévasté par Satan ?

Mystère insondable sans doute, mais mystère plein de divines excitations pour ceux qui estiment de nulle valeur ce qui passe, et dont l'ambition veut quelque chose d'infini comme les perfections divines et comme l'éternité.

TROISIÈME LETTRE

De l'avènement du royaume de Dieu

De quelques moyens

Mes très chers Frères,

Au principe de toutes nos œuvres : Le but que Dieu semble vouloir assigner à notre petite Congrégation se caractérise tous les jours par les diverses œuvres, qui, sans initiative de notre part, viennent se grouper autour de nous. Un collège à Nîmes, une résidence à Paris, les missions dans les campagnes, des stations dans les grandes villes, des Associations générales comme celles pour l'observation du dimanche, l'adoration nocturne, une école à Philippopoli, un séminaire à Andrinople, des missions en Australie, la Congrégation des Dames de l'Assomption, celles des Oblates, des Gardes-malades des pauvres, sont des sujets divers à notre activité. Mais n'est-il pas à craindre que, en portant notre pensée sur tant de points différents, nous n'éparpillions nos forces et ne finissions par les diminuer ? C'est pour cela qu'il me paraît important de vous rappeler, d'une manière plus positive et plus précise, que notre vie se trouve dans une pensée générale, qui doit faire notre vie commune et grouper en faisceau tous nos efforts par un lien commun.

I

**Le règne des trois personnes
de la Sainte Trinité**

Notre devise, *Adveniat regnum tuum*, nous donne cette pensée générale. Nous souhaitons concourir, autant qu'il dépend de nous, à l'avènement du règne des trois personnes de la Sainte Trinité, et, par là, nous combattons les trois grandes erreurs des temps modernes. Nous voulons aider à procurer :

1° *Le règne de Dieu le Père.* On ne veut plus de Dieu, on nie son existence, on professe la morale indépendante et on repousse la Providence divine. De là, les ébranlements de la société. La proclamation des droits de Dieu, de son souverain domaine sur toutes les créatures, tel est notre premier devoir.

2° *Le règne de Dieu le Fils* qui s'est fait homme et qui est, comme homme, le roi de l'humanité régénérée. Son règne est le règne de la vérité révélée ; son royaume est l'Eglise, où Jésus-Christ Verbe éternel, vit d'une triple vie parmi nous : par la prédication de la vérité, par le Saint Sacrement, par son Vicaire, le Souverain Pontife. Voyez quelle seconde série de devoirs découle de ces principes : c'est la défense de la vérité révélée, le culte de l'Eucharistie, le dévouement au Saint-Siège.

3° *Le règne du Saint-Esprit* qui, par la grâce, nous introduit dans le monde surnaturel de la sainteté et nous en propose le modèle humain le plus parfait dans la Sainte Vierge, son épouse. La proclamation de l'ordre surnaturel, l'imitation des vertus de la Sainte Vierge, le service des Congrégations de femmes qui nous demandent aide et appui, telle est la troisième série de devoirs auxquels, pour être fidèles à notre devise, nous devons nous consacrer.

Règne de Dieu le Père dans l'univers, règne de Dieu le Fils dans l'Eglise, règne de Dieu le Saint-Esprit dans les âmes, telle doit donc être, ce me semble, la pensée mère de la famille de l'Assomption.

II

Position de l'Eglise dans le monde actuel

A ces considérations générales (1), j'en ajouterai deux autres, sur lesquelles vous me permettrez de revenir sans cesse : 1^o la position à prendre par l'Eglise vis-à-vis des sociétés qui s'en vont ; 2^o l'initiative de l'Eglise envers la démocratie qui s'avance.

1^o *La position de l'Eglise envers les sociétés qui s'en vont.* L'Eglise a toujours soutenu l'élément de l'autorité. C'est son principe fondamental. Elle ne peut l'abandonner, sans cesser d'être ce qu'elle est. Elle ne doit préparer la ruine de rien ; elle doit tenir à ce qui est établi, alors même qu'elle en souffre. Tel est l'esprit de Dieu. Nous en avons des exemples trop frappants, lorsque nous étudions avec attention les livres des Macchabées. Nous y voyons les Juifs garder leurs serments même envers les princes qui les avaient asservis. Mais quand les guerres brisaient leur joug, ou bien ils portaient leur obéissance au vainqueur, ou bien ils gardaient leur liberté reconquise.

Ainsi fait l'Eglise. Elle ne désire la chute de personne. Mais si des bouleversements s'opèrent, elle les laisse s'accomplir et cherche à en profiter. J'en donnerai un exemple. Les révolutions déchirent les concordats en Italie, en Autriche, en Espagne. Croit-on que l'Eglise y soit pour quelque chose ? Evidemment non. Mais quand le fait aura été accompli sans elle et même malgré elle, pourquoi ne chercherait-elle pas à en profiter et à tirer, de cette violente et révolu-

tionnaire séparation entre elle et l'Etat, le bien qu'elle peut retirer d'un Etat moins parfait absolument parlant, mais relativement meilleur, au moyen de la liberté ?

En résumé, ce n'est pas l'Eglise qui a fait le divorce ; mais une fois [ce divorce] consommé malgré elle pourquoi l'accuser, si elle en profite ? Qu'arrivera-t-il en effet ? Les sociétés pourries tomberont dans l'abîme et l'Eglise, affranchie de tout lien avec ces cadavres, s'unira à des sociétés plus jeunes par des liens nouveaux adaptés à leur forme nouvelle. Et de là découle logiquement une seconde remarque.

2^o J'ai dit : *l'initiative de l'Eglise vis-à-vis de la démocratie qui s'avance*. En effet, les rois s'en sont allés, les aristocraties disparaissent ou ont disparu, la bourgeoisie est bien faible contre le flot envahissant. Il est évident que la démocratie s'avance tous les jours plus forte, plus irrésistible à moins que, dans les plans providentiels, elle ne doive être écrasée par quelque despotisme inouï. L'Eglise doit-elle désespérer de l'avenir ? Non, mille fois non. Mais, je ne saurais trop vous le répéter, mes chers Frères, il faut que nous nous fassions tout à tous. Et c'est pourquoi il faut que nous nous efforcions d'entrer le plus possible en relation avec le peuple. Et c'est pourquoi aussi il me paraît que nous devons nous porter, par tous les efforts possibles, aux œuvres populaires. C'est par l'évangélisation des pauvres que l'évangélisation du monde a commencé. Soyons sous ce rapport fidèles à notre vocation.

III

Notre but plus particulier

Nous pouvons même dire ceci : les Ordres religieux dans l'Eglise ont eu chacun un but, et quand ce but a été rempli, leur mission a paru cesser. Eh ! bien, notre but à nous, c'est :

1^o D'aider l'Eglise, autant que nous en sommes capables, dans sa lutte contre le principe satanique de la Révolution ;

2^o De laisser tomber les vieilles sociétés condamnées, et, une fois les réserves faites par le *Syllabus* sur les grands et immuables principes d'autorité, d'accepter la liberté franchement, loyalement, pour une période dont nul ne peut prévoir le terme, et de montrer à la démocratie tout ce que le christianisme a apporté au monde de fraternelle et catholique égalité. Car, ne l'oublions pas, nous avons, nous, des égalités incomparables et dont l'égalité politique ne saurait approcher : égalité de naissance, à laquelle ne sauraient prétendre ceux qui nient l'unité de race ; égalité sans doute dans le péché originel, mais égalité dans la rédemption ; égalité dans l'adoption ; égalité dans la nourriture, l'Eucharistie ; égalité dans l'appel à la perfection : Notre-Seigneur déclare que c'est une affaire de volonté personnelle, *si vis perfectus esse*; remarquez : *si vis* ; égalité dans les espérances ; égalité dans le jugement. Là, il est vrai, commencera l'inégalité éternelle selon les mérites.

Vous le voyez, mes très chers Frères, ces pensées doivent vous encourager à porter vos regards au plus haut. Vous avez de magnifiques choses à accomplir, pour faire arriver le royaume de Dieu selon votre devise.

NOTE

(1) Jusqu'aux mots : « A ces considérations générales », l'écriture est d'une main inconnue ; à partir de ces mots et sur la même feuille d'un cahier remis aux Oblates en 1869, c'est le P. d'Alzon qui transcrit lui-même la lettre dont il avait précisé le titre.

QUATRIÈME LETTRE

De notre amour envers Notre-Seigneur

La lettre sur l'avènement du royaume de Dieu est faite. Je commence ici ce que je veux dire sur l'amour de Notre-Seigneur (I).

Mes très chers Frères,

L'amour de Notre-Seigneur étant un caractère fondamental de notre Congrégation, il importe de vous l'inspirer par les moyens les plus efficaces.

Je n'en connais pas de plus puissant que la méditation de tout ce qu'il a fait pour nous pendant sa vie sur la terre.

Le religieux de l'Assomption ne peut avoir de plus parfait modèle. La vie de Jésus-Christ est pour lui le livre vivant de sa règle. Et, en même temps, il trouve dans chaque détail de cette vie admirable, avec la preuve de l'amour que Jésus-Christ lui témoigne, les motifs les plus féconds de l'aimer à son tour d'un amour sans partage.

Je m'arrêterai aux circonstances principales des mystères du Fils de Dieu fait homme et je m'appliquerai à en faire ressortir très rapidement pour vous les enseignements les plus pratiques de la perfection religieuse.

Annonciation

La mission de l'Ange Les temps sont accomplis ; l'ange du Seigneur est envoyé vers Marie. Un Dieu va se faire homme dans le sein d'une vierge, créature affranchie de toute souillure,

même de la tache originelle, un privilège de tous le plus grand parmi les enfants d'Adam.

Un ange m'a été aussi envoyé. Dieu a mis aussi à ma disposition un de ces esprits administrateurs, chargés de me faire participer à l'héritage du salut ¹⁾.

Il m'a, de plus, donné un guide pour m'exercer à l'accomplissement de mes devoirs, pour m'aider à former Jésus-Christ en moi. Il m'a purifié de la tache d'origine, il m'appelle à la perfection des anges sur la terre.

Le salut de l'Ange Marie est sauvée par ces mots : *Ave gratia plena, Dominus tecum* ²⁾. Est-ce que, moi aussi, je ne suis pas plein des grâces célestes, non seulement comme chrétien, mais aussi comme religieux ?

Sans doute la capacité du cœur de Marie pour recevoir la grâce est mille et mille fois plus grande que la capacité de mon cœur ; mais mon cœur à moi ne peut-il pas, sous l'action de cette même grâce, prendre d'incomparables proportions ?

Dominus tecum. N'est-ce pas tout le mystère de la vie religieuse : former Jésus-Christ en moi de la manière la plus parfaite ?

Qu'est le temps de mon noviciat, sinon une époque semblable à celle où Jésus se formait dans le sein de Marie, non pas que le divin Maître n'ait été homme parfait dès le premier instant de sa conception, mais parce qu'il a voulu, pour me servir de modèle, subir extérieurement les lois de la nature ?

L'étonnement de Marie Marie se trouble, elle sollicite des lumières, et c'est la révélation de l'adorable Trinité qui lui est faite. Je vois la personne du Fils incarné, l'action du

¹⁾ Hébr., I, 14.

²⁾ Luc, I, 28.

Saint-Esprit, la puissance du Père : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimus obumbrabit tibi* ¹⁾).

Dieu le Fils demande à Marie de quoi prendre un corps, et, par elle, d'apparaître au monde. Pour l'accomplissement d'un tel prodige, le concours de l'amour infini et de la toute-puissance divine ne sont pas de trop.

Même prodige pour moi.

Jésus-Christ veut se former dans mon âme. Là est toute la perfection de la vie intérieure du religieux. Jésus-Christ veut être mis au monde par moi, c'est-à-dire il veut être manifesté, prêché, annoncé par toutes mes actions et toutes mes paroles.

Voilà la perfection de l'apôtre.

Les privilèges de l'amour divin Le principe de ce mystère ne peut être que l'amour divin et, en effet, il est mis à ma disposition : *Spiritus sanctus superveniet in te.*

L'homme est incapable d'accomplir un pareil miracle ; la puissance éternelle est mise à ma disposition : *et virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

O Dieu, vous me donnez votre Fils par l'effet de votre toute-puissance, et comme preuve de votre amour, qui en même temps le forme en moi, la puissance du Père, les abaissements du Fils, l'amour du Saint-Esprit. Voilà ce qui m'est offert, si je veux entrer dans cette vie divine en participant, autant qu'il dépendra de moi, au renouvellement du mystère de l'Incarnation au plus intime de mon âme.

Les révélations de la Trinité du ciel... Mais que sont ces communications de l'adorable Trinité s'épanchant vers un pécheur tel que je le suis, vers mon néant ? L'ange annonce un trône et un règne éternel au Fils de Marie. En effet, Jésus-

¹⁾ Luc, I, 35.

Christ sera roi, et son royaume, c'est l'Eglise. Il vient pour régner et, de toutes les créatures, aucune ne l'aidera à prendre possession de son royaume comme Marie.

Or, voilà bien encore le mot de ma vocation. Je suis chrétien, mais surtout religieux et religieux de l'Assomption pour faire régner Jésus-Christ dans le monde à l'imitation de Marie.

La puissance du Père, l'Incarnation du Fils, l'amour du Saint-Esprit : telle est la manifestation de l'adorable Trinité du ciel.

et de la Trinité Jésus, Marie, l'Eglise : telle est, si
de la terre je puis le dire, la manifestation d'une
 autre Trinité sur la terre. Et, si cette
 expression manque d'exactitude, il est très vrai qu'en
 Jésus, Marie et l'Eglise s'unissent d'une ineffable
 manière et ne forment pour ainsi dire qu'un. Marie,
 la Mère, donne le plus pur de son sang pour former
 l'humanité de Jésus ; l'Eglise épouse de Jésus-Christ,
 ne fait qu'un avec son Epoux.

Et voilà ce à quoi je dois aussi travailler sans cesse : former Jésus-Christ en moi, former Jésus dans l'Eglise. Voilà ce qui m'est demandé comme Gabriel le demanda à Marie.

La réponse Que répond Marie ? *Ecce ancilla Domini* ¹⁾.
de Marie Parole d'obéissance. Veux-je obéir ?
 Veux-je adhérer à ce merveilleux et
 terrible travail par lequel Jésus-Christ prendra posses-
 sion de moi, sera ma vie intime ? Veux-je ajouter
 comme Marie : *Fiat mihi secundum verbum tuum* ²⁾ ?
 C'est-à-dire, veux-je que toute ma formation spiri-
 tuelle s'accomplisse selon la direction du guide qui
 m'a été donné ?

¹⁾ Luc, I, 38.

²⁾ *Ibid.*

Visitation

Remarquez : 1^o le bien que vous pouvez faire par la plus simple des relations. Le salut adressé par Marie à sa cousine sanctifie Jean dans le sein d'Elisabeth et le prépare à être un jour le plus grand des enfants des hommes. Ainsi en est-il des plus simples démarches d'un religieux si elles sont édifiantes.

2^o L'explication des perfections et des privilèges de Marie nous est donné par Elisabeth : *Et beata quae credidisti*. L'esprit de foi nous fera faire des prodiges, formera Jésus-Christ en nous, nous rendra apôtres. Quand nous le voudrons, notre foi permettra à Dieu d'accomplir en nous toutes ses promesses : *quoniam perficientur ea quae dicta sunt tibi a Domino* ¹⁾.

3^o Marie complète l'explication en nous montrant dans sa réponse, dont l'Eglise a fait le plus beau de ses cantiques, le but de sa vie : *Magnificat anima mea Dominum* ; les transports de son âme : *et exultavit spiritus meus* ; le bonheur du sentiment de son néant : *quia respexit humilitatem ancillae suae* ; le plan divin en face des orgueilleux et sa miséricorde pour ses serviteurs : *et misericordia ejus... timentibus eum*, et pour toujours : *in saecula* ²⁾.

Si je veux être parfait comme Marie, je dois ne travailler que pour Dieu, n'avoir d'élan que pour lui, me réjouir de mon néant, détruire en moi tout orgueil, me dévouer aux serviteurs de Dieu, à son Eglise, et pour toujours : *in saecula*.

Naissance de Jésus-Christ

Écoutons. *Verbum caro factum est* ³⁾. Deux naissances pour Jésus-Christ : dans le sein de sa Mère, d'où

¹⁾ Luc, I, 45.

²⁾ *Ibid.*, 46-55.

³⁾ Joan., I, 14.

il sort pour la crèche ; et sa naissance selon un sens plus élevé, dit saint Ambroise : *ubi enim, secundum altiorem rationem, nascitur Christus nisi in corde tuo et in pectore tuo ?* « Où le Christ, selon un sens plus élevé, naît-il, si ce n'est dans ton cœur et dans ta poitrine ? »¹⁾.

C'est de cette plus profonde naissance dans ma poitrine, dans mon cœur, que je veux m'occuper. Je veux surtout m'attacher aux effets qu'elle produit en moi. Je les réduirai pour aujourd'hui à deux.

A) ses effets Jésus-Christ s'incarne en moi : pour
en moi : faire en moi un homme nouveau ; pour
 faire de moi un fils de Dieu.

1^o Il me communique sa naissance par le baptême. En naissant en moi il me force à renaître à tout l'ordre surnaturel. J'écoute saint Léon : *Universa summa fidelium, fonte orta baptismatis, sicut cum Christo in passione crucifixi, in resurrectione resuscitati, in ascensione ad dexteram Patris collocati, ita cum ipso sunt in hac nativitate congeniti* : « De même que tous les fidèles nés des fonts baptismaux, sont à la Passion crucifiés avec le Christ, ressuscités à la Résurrection, placés à l'Ascension à la droite du Père, ainsi ils naissent ensemble avec lui en cette fête de la Nativité »²⁾.

Naissance nouvelle qui nous oblige à devenir les imitateurs de Jésus-Christ : *Frustra enim appellamur christiani, si imitatores non simus Christi* : « En vain sommes-nous appelés chrétiens, si nous ne sommes pas les imitateurs du Christ »³⁾.

2^o Il détruit en moi le péché : *Omni homini renascenti aqua baptismatis instar est uteri virginalis, eodem spiritu*

¹⁾ Ambr., Expos. Evang. sec. Lucam, lib. II, — P.L., XV, 1647.

²⁾ Léon, Serm. XXVI, In Nativ. Dom., VI, 8. — P.L., LIV, 213.

³⁾ Léon. Serm. XXV, In Nativ. Dom., V, 87. — P.L., LIV, 212.

sancto replente fontem qui replevit et virginem : ut peccatum quod ibi vacuavit sacra conceptio, hic mystica tollat ablutio : « Pour tout homme, en sa nouvelle naissance, l'eau du baptême est semblable au sein de la Vierge ; la fontaine est remplie du même esprit qui remplit la Vierge ; ainsi le péché aboli en vue de la sainte conception du Christ est ici enlevé par l'ablution baptismale »¹⁾.

3^o *Il me donne l'humilité. C'est le même Dieu, anéanti dans une crèche, anéanti dans toutes les misères et les souillures de mon cœur. Ipse vobis ostendat gratiam humilitatis qui coepit habitare in cordibus vestris* : « Que celui-là même vous montre la grâce de l'humilité qui commence d'habiter dans vos cœurs »²⁾.

4^o *En changeant le but de la vie, il donne la lumière et la force pour l'atteindre : In ipso vita erat, et vita erat lux hominum*³⁾.

Qu'est-ce que la vie surnaturelle, sinon la lumière, la force, la conscience ? La lumière qui montre le but, la force qui donne le moyen pour l'atteindre, la conscience qui résulte de cette force et de cette lumière, et qui nous imprime le sentiment de l'obligation où nous sommes de poursuivre un but infini. Homme renouvelé, je deviens enfant de Dieu : *Quotquot autem receperunt eum dedit eis filios Dei fieri*⁴⁾.

B) par un prodige Comment ce mystère s'accomplira-t-il ? Dieu enverra son Fils naître en nous.

Ayant Jésus-Christ en moi, je nais de Dieu : *ex Deo nati sunt*⁵⁾. Dieu me communique le bien d'une nais-

1) Léon. Serm. XXIV, In Nativ. Dom., IV, — P.L., LIV, 206.

2) S. Aug.

3) Joan., I, 4.

4) Joan., I, 12.

5) Joan., I, 13.

sance divine : *ex Deo nati sunt*. Le Verbe éternel est en moi, et Dieu voyant en moi son Fils m'accepte comme son fils, me donne tout ce qu'il peut me donner de son Fils.

Il me donne tous les droits de l'adoption : *Si filii et haeredes, haeredes quidem Dei, cohaeredes autem Christi* ¹⁾).

¹⁾ Rom., VIII, 17.

Le manuscrit finit brusquement sur cette citation.

NOTE

(1) Le P. d'Alzon se réfère ici au vœu du Chapitre général de 1868 : « Le T. R. P. d'Alzon écrira au Maître des novices une lettre dans laquelle il exprimera les principes de la Congrégation et les méthodes à suivre pour enseigner aux novices la pratique de l'oraison. » Les trois premières lettres se groupent ici sous le titre de « lettre sur l'avènement du Royaume de Dieu ». Le Fondateur aborde, dans une quatrième lettre, le second sujet annoncé et il traite d'abord — d'autres lettres sans doute auraient dû suivre — de l'amour envers Notre-Seigneur, qui nous pousse à travailler à l'instauration de son Royaume en nous et autour de nous par tous les moyens plus parfaitement adaptés aux temps que nous vivons. Il parle de l'amour de Notre-Seigneur sous une forme qui puisse, comme on le lui demandait, faciliter aux novices la pratique de l'oraison.

Seconde Instruction

La tenue du Concile du Vatican auquel le P. d'Alzon prit une part officieuse si active, les épreuves de la France en 1870-1871, la reprise à partir de la Prusse de la lutte antichrétienne qui allait assombrir l'Eglise de France durant tant d'années, suscite dans l'esprit du Fondateur toute une germination de pensées, de projets, de résolutions et d'engagements que l'on retrouve, décantés et lumineusement exposés, en l'allocution de clôture du Chapitre général de 1873. Après avoir brossé un tableau de la situation de l'Eglise et de la France, le P. d'Alzon fait le point des travaux entrepris par l'Assomption depuis le dernier Chapitre et trace d'un accent vigoureux un plan d'action extérieure et un programme plus définitif d'organisation intérieure de la Congrégation.

INSTRUCTION

prononcée à la clôture du Chapitre général
des Augustins de l'Assomption
le 18 septembre 1873

Mes très chers Frères,

Actions de grâces Encore une de ces précieuses
pour la tenue réunions, où votre vie religieuse
du Chapitre s'accroît, où votre zèle s'en-
flamme, où vous vous pénétrez

d'avantage des principes qui forment notre raison d'être, où votre but vous apparaît plus nettement, où les moyens de l'atteindre se précisent, et où moi-même, fortifié par votre concours, vos lumières et votre admirable unité de vues et d'affections, j'ai béni Dieu d'être le père d'une famille peu nombreuse, sans doute, mais où les épurations laissent un choix plus exquis de membres capables d'un plus grand bien.

Le propos du Et maintenant que nous allons nous
Père d'Alzon séparer pour reprendre nos œuvres diverses, nos travaux multiples, permettez-moi d'ajouter de brefs développements aux paroles que je vous adressais il y a cinq ans déjà. Alors je vous entretenais de l'esprit de l'Assomption. Je voudrais vous dire aujourd'hui quelques mots de l'action que cet esprit doit produire, et dont nous pouvons voir comme un prélude dans ce qui s'est accompli pendant l'intervalle écoulé.

I

Un regard sur le passé

A

L'Eglise et l'Assomption depuis 1868

Le mouvement démocratique A l'époque du dernier Chapitre, nous étions surtout préoccupés du mouvement démocratique qui s'accomplissait et semblait dominer tout le reste. En même temps, le Souverain Pontife convoquait les évêques du monde catholique à un Concile universel, tant la situation lui apparaissait grave, les maux de l'Eglise profonds, les conspirations de l'enfer habilement ourdies par les ennemis déclarés et aussi par les faux frères ; tant il lui paraissait urgent d'opposer la plénitude de la vérité à cet absolutisme de négations par lesquelles la Révolution, sous toutes ses formes, prétend écraser les diverses affirmations de notre foi. Déjà, sous la préoccupation de l'invasion démocratique, vous aviez jugé utile d'offrir votre concours à une œuvre essentiellement populaire, à cet orphelinat d'Arras dont le directeur, en s'unissant à nous, nous apportait le trésor de son expérience, de ses travaux et de son initiative, et nous montrait comment, avec une affection paternelle, on polit les natures les plus grossières, on assouplit les caractères les plus rudes, on sanctifie les âmes les plus rebelles. Ce n'était qu'un jalon, mais un jalon posé pour indiquer une voie immense à parcourir, la voie royale de l'amour des petits, des pauvres, de tous les abandonnés.

Le Concile Cependant les évêques se rendaient à Rome ; j'avais l'honneur d'y suivre le mien. J'y allais aussi comme croyaient devoir y aller les chefs de jeunes Congrégations, afin d'étudier ce que le Concile déciderait par rapport à leur existence.

Les événements ne permirent pas d'aborder les questions relatives aux familles religieuses ; mais déjà il était facile de voir que la sagesse romaine ne voulait point, quoi qu'on eût dit, porter atteinte à des droits acquis. Elle protégeait bien plutôt un mouvement semblable à celui qui modifie et améliore, au temps des grandes guerres, la tactique et les instruments de destruction, la discipline des armées, et fait une science progressive de l'art de s'entre-tuer. Seulement, le mouvement analogue pour l'Eglise était le résultat de l'expérience de ses luttes avec des ennemis sans cesse plus opiniâtres, plus furieux et plus habiles. Si les cohortes de la puissance des ténèbres étaient plus nombreuses et mieux préparées, l'Eglise voulait avoir des bataillons plus fermes, plus intelligents, plus énergiques. Dès lors, de nouvelles recrues organisées ne pouvaient qu'être d'un grand secours à ses vieilles légions monastiques.

La question pontificale Je fus bien vite rassuré, et mes préoccupations se portèrent uniquement sur la grande question pontificale. Quelle source d'émotions et d'angoisses, que de subtilités plus ou moins théologiques ! Quels stratagèmes de diplomatie, quelles menaces employées, quelles épouvantes jetées au cœur des pusillanimes ! Si, comme Pie IX l'avait dit, un Concile traverse trois phases : l'époque de l'homme, l'époque de Satan et l'époque de Dieu, croyez que plus d'un trembla en voyant l'homme et Satan prêts en apparence à dominer, et Dieu ne pas apparaître encore, au gré du moins de notre impatience. Nous ne savons pas assez sous quel poids divin le Saint-Esprit courbe la conscience d'un véritable évêque, alors même que ses sentiments naturels l'entraîneraient vers des pentes terrestres et des décisions trop humaines. Enfin, votre Père eut la joie immense d'assister à cette séance solennelle où furent proclamées et commentées, dans toute leur

fécondité, les paroles du Sauveur : « Tu es Pierre. J'ai prié pour toi. Pais mes brebis. » Il vit aussi, au même instant, la tempête obscurcir le dôme et les voûtes de Saint-Pierre ; il entendit les tonnerres que quelques-uns comparaient à ceux du Sinaï : c'était les signes avant-coureurs de maux faciles à prévoir et que Dieu a permis, après les grands Conciles, comme pour en fortifier les décrets par l'épreuve de la tentation. Toute alliance avait autrefois ses sacrifices ; et comme un Concile général, qui est une alliance nouvelle dans la vérité entre l'esprit de l'homme et l'esprit de Dieu, a toujours réclamé ses victimes, le Concile du Vatican, deux mois après, avait ses mystérieuses immolations, et l'Assomption est glorieuse d'y avoir mis le sang d'un de ses meilleurs fils.

La défaite de 1870 Ne l'oublions pas toutefois. Rome était captive parce que la France était vaincue. L'Assomption avait trouvé bon de prouver son esprit de combat, en fournissant à cette guerre néfaste des aumôniers militaires autant et plus peut-être qu'elle en était capable. Sedan, Metz, Mayence, Paris vous virent vous dévouer sur les champs de bataille, dans les douleurs de la captivité, dans les horreurs des sièges, exposés aux coups des ennemis de la France, hélas ! et aux balles de ses enfants. Vous sûtes prouver que vous aviez le courage religieux. Cependant, sous les boulets des Prussiens et ceux de l'armée de Versailles, des catholiques attentifs se demandèrent si les conspirations révolutionnaires ne pouvaient pas être combattues, déjouées par une *Ligue catholique*.

B

Esquisse des travaux accomplis par l'Assomption depuis 1870

La Ligue catholique Cette pensée, dont le germe fut en quelque sorte arrosé par les hécatombes de la Commune, s'accrut avec une étonnante rapidité, et le Comité catholique de Paris vit des Comités semblables se former sur tous les points de la France. La sève chrétienne circule de nouveau avec je ne sais quelle activité, signe certain de la puissante vitalité de l'arbre et des dispositions miséricordieuses de la Providence au milieu même de nos plus douloureuses humiliations.

La Revue de l'Enseignement chrétien Une partie du mal qui nous gangrène vient sans nul doute de l'éducation. Nous essayâmes, dans la *Revue de l'Enseignement chrétien* en jetant ce cri : *Delenda Carthago*, de faire comprendre l'urgence d'un prompt remède ; et, malgré quelques hésitations d'une prudence peut-être trop humaine, nous pûmes réunir le Congrès de l'enseignement. Si une seconde réunion n'a pas encore eu lieu, c'est que nous voulons, quand elle se tiendra, poser d'une manière plus certaine les bases et les premiers développements de notre future liberté ; et c'est ce que nous n'aurions pu, au même degré et avec un intérêt légitimement dû à une si grande question, au milieu de certaines préoccupations politiques du moment.

La collaboration aux œuvres catholiques En même temps que nous essayions, selon notre exigüité, de lutter par la plume, nous donnions aussi notre attention à toutes les œuvres catholiques : Cercles d'ouvriers, patronages, œuvres de jeunesse nous ont préoccupés. Avons-nous fait tout

ce que nous pouvions? Non, évidemment. Les ouvriers nous manquaient, mais plusieurs d'entre vous allaient former leur expérience ou porter le résultat de leurs travaux dans ces réunions admirables où les membres du Congrès des Associations ouvrières montaient, en trois bonds, de soixante à trois cents et de trois cents à mille.

Notre-Dame de Salut Il fallait des ressources pour encourager quelques œuvres ouvrières naissantes ; il fallait des prières pour apaiser la colère de Dieu. L'expiation par la prière, l'expiation par l'intelligence dans l'aumône, telle a été la double pensée réunie en une seule : l'expiation, qui a présidé à l'œuvre de Notre-Dame de Salut. Par elle, les prières publiques, si nécessaires à la France, ont été organisées ; par elle, une foule d'œuvres languissantes, faute de ressources, ont été encouragées ; par elle, les pèlerinages, dont la pensée avait grandi auprès de son berceau, ont reçu cette admirable impulsion qui touchera le cœur de Dieu, ont forcé la Mère du Sauveur à renouveler ses miracles, et ont rendu très populaires des actes publics de foi qui, disait-on, n'étaient plus dans nos mœurs. Voilà, mes Frères, une rapide esquisse de ce que vous avez fait, des travaux auxquels, depuis cinq ans, vous avez pris une part plus ou moins directe ; vous n'y avez certes pas tout fait, mais votre concours, dans sa faiblesse, a révélé du moins vos intentions, fixé votre ligne, caractérisé votre esprit.

II

Un plan d'action

Mais que sont ces premiers essais auprès de ce que vous avez à faire ? *Grandis tibi restat via*, vous dirai-je comme l'ange à Elie. Quels immenses horizons ne s'ouvrent pas devant vous ! Essayons d'en indiquer quelques aperçus, comme les premiers plans. Nous

aurons tout résumé en un mot, quand nous aurons dit que notre but est la restauration des mœurs catholiques par la foi aux principes chrétiens.

A. — Action extérieure

La restauration des mœurs chrétiennes

Les mœurs chrétiennes ! Elles tendaient à disparaître ; Voltaire et ses sarcasmes, la presse et ses obscénités, l'orgueil de la science, l'impatience du joug de Dieu et de toute espèce de joug, le besoin de ne rien croire pour affirmer le droit de tout faire : tel est le fond sur lequel les nouvelles couches sociales ont prétendu s'établir. Se moquer de tout, se révolter contre tout, prétendre à tout : à l'or, au plaisir, au pouvoir ; à travers le vol, l'orgie et les révolutions, procéder par la haine, le mensonge et la violence, n'est-ce pas le résumé des droits nouveaux ? Il faut, ou périr, ou sortir de cet abîme, vers lequel l'Europe semble se précipiter.

1° **Le vent purificateur des pèlerinages** Que faut-il pour cela ? —
Purifier l'air, empesté par les miasmes de l'immoralité.

Nous en avons donné la mission à la vapeur des locomotives, qui ont emporté vers une foule de sanctuaires des caravanes de pèlerins ; nous avons sanctifié ces instruments d'une industrie si souvent coupable, nous les avons fait servir à porter partout à travers la France notre repentir et nos expiations. Les pèlerinages qui, sans s'arrêter, diminueront évidemment, quand d'autres manifestations seront plus opportunes, ne sont après tout que d'immenses processions, plus prolongées et plus efficaces parce qu'elles sont plus pénibles. L'Eglise, par les pieux voyages de ses fils, reprend possession du sol public et du grand air ; nous nous affirmons en plein jour. Des chrétiens qui s'affirment sont bien près d'être des chrétiens triom-

phants. Car, remarquez-le, les malheurs de la France semblent avoir donné aux catholiques le privilège de n'avoir besoin pour vaincre que de se montrer. Or, nous nous sommes montrés à Paris, à Lyon, à Lourdes, à La Salette, à Marseille et en tant d'autres lieux trop longs à énumérer. Nous nous sommes montrés à Grenoble, pour recevoir des insultes ; mais les insultes et les contradictions ont aussi leur valeur pour des chrétiens, ne l'oublions jamais.

2° Le développement de la piété eucharistique Seulement, après avoir affirmé notre foi par ces courses purificatrices, après avoir proclamé notre droit de pouvoir sortir de la sacristie, ne conviendra-t-il pas de rentrer bientôt dans le sanctuaire pour offrir de plus nombreuses adorations au Dieu qui l'habite et le vivifie ? Le culte de Jésus-Christ au Saint Sacrement, les adorations nocturnes, les fréquentes communions, ne sont-ce pas des pratiques auxquelles il faut revenir, parce qu'elles ramènent les âmes affaiblies, épuisées, au centre même de l'Eglise, au principe divin de sa vie sur la terre ?

3° Orphelinats et colonies agricoles J'ai dit un mot des orphelinats et des colonies agricoles. Oh ! pourquoi les ouvriers nous font-ils défaut ? Que de pauvres petites âmes à saisir dans les classes semblables à celles où Jésus-Christ a voulu naître. Plaise à Dieu d'envoyer beaucoup d'ouvriers dans cette portion de sa vigne ; quand elle sera suffisamment cultivée, les révolutions seront devenues impossibles.

4° Les œuvres sociales : Un autre moyen de faire disparaître les ruines de l'enfer, ce sont les réunions populaires. Je vous disais tout à l'heure un mot des cercles d'ouvriers, je veux faire mes réserves. En effet, réunir

périodiquement des hommes du peuple sans une direction forte, c'est une grave imprudence aux yeux de ceux qui ne veulent pas faire de ces assemblées un instrument d'ambition ; bientôt, ou les chefs perdent leur popularité, ou ils ne la conservent que par des moyens qui, tôt ou tard, leur donnent des remords. Après tout, l'expérience le montre, on se groupe aux époques de perturbation sociale ; plus tard on se dissout, quand on n'a plus besoin soit de se protéger par l'union, soit de servir quelque parti politique ; mais c'est à ce moment de décomposition des cercles (et je ne le crois pas éloigné) que nous aurons plusieurs œuvres à fonder.

b) cercles militaires L'organisation nouvelle de l'armée créée au clergé de nouvelles obligations ; toutes les jeunes générations doivent passer par la caserne ; que de mal ou que de bien n'en doit pas sortir, si nous sommes fidèles à notre vocation ! Ceux d'entre vous qui ont confessé huit à dix mille prisonniers de guerre, en moyenne, savent bien que le soldat n'est pas inaccessible au prêtre qui sait lui tenir un langage digne d'un militaire et surtout digne de Dieu. Encore une fois, nous sommes bien peu pour dire que cette œuvre sera la nôtre, mais la sympathie que vous avez eu le bonheur d'inspirer aux admirables officiers qui tiennent à exercer plus qu'un commandement dans l'armée, à y remplir un apostolat, vous facilitera les moyens de réaliser encore plus que vous n'êtes capable de faire. Car, vous le savez, un religieux de l'Assomption doit être mécontent de soi tant qu'il n'a pas fait cent fois plus qu'il ne peut, et son repos alors consiste à chercher à faire mille fois plus encore. J'engage les novices à se pénétrer de cette maxime fondamentale de notre association. Ainsi, n'étant guère plus de cinquante, nous devrions pouvoir nous compter par milliers.

c) **corporations** A côté des cercles militaires, sur lesquels j'appelle toute votre attention, et pour remplacer, un peu plus tôt, un peu plus tard, les cercles d'ouvriers, je voudrais voir surgir des corporations. Qui de vous n'a entendu parler de ces admirables familles d'ouvriers qui, sous la protection d'un saint ou d'un de nos grands mystères, formaient des corps d'état où, depuis l'apprenti jusqu'au compagnon émérite, tous trouvaient leur place, leur encouragement. J'en sais les abus, j'en sais l'arbitraire, imposé par une législation royale et un peu trop oppressive ; mais enfin, il fallait bien que les corporations ouvrières eussent de l'excellent, puisqu'elles furent un des premiers points de mire des destructeurs révolutionnaires.

Pourquoi ne pas les restaurer, en profitant des fautes du passé, en évitant les abus, en s'assouplissant aux nécessités présentes, mais en y faisant avant tout pénétrer l'élément divin de la foi qui dit à Dieu : « Mon Père ! » ; de l'espérance qui compte avant tout sur les biens du ciel ; de la charité, qui groupe les cœurs en face des grandes haines sociales dont Paris contemple encore les dévastations ?

L'un de nous disait naguère qu'il est des œuvres que nous pouvons faire, qu'il en est d'autres que nous pouvons seulement conseiller. Nous formerons ces corporations quand nous le pourrons, mais conseillons-les aussi souvent que possible. Un conseil semble peu de chose ; s'il tombe sur une âme active, c'est une très féconde semence.

<p>L'esprit qui doit animer ces travaux : la courageuse affirmation de la foi...</p>	<p>Mais cette action que je vous propose est basée sur un ordre d'idées : sur les principes de la foi. Je sais que ces principes sont aujourd'hui exclus des sociétés modernes, et je n'ai point d'autres preuves à fournir que le délaissement si honteux du Souverain</p>
---	---

Pontife. Jésus-Christ, dans Pie IX, est le captif de la Révolution, et les rois ne veulent pas songer que, depuis la prédication de l'Évangile, leurs droits reposent sur la justice divine, dont l'enseignement, dans sa plus haute expression, est confié au Siège apostolique. Oui, l'effort auquel je vous convie repose sur un ensemble d'idées chrétiennes, sur une doctrine hier encore objet d'une très grande décision, que la Prusse s'est exercée à persécuter, dans l'impossibilité de l'anéantir, même après avoir vaincu la France, et qui, sous la dérision, la persécution de la presse, les balles de la Commune, grandit parce que Dieu semble lui avoir dit : « L'heure de triomphe sonne pour toi. »

dans les œuvres sociales Ces idées, il faut les répandre ; cette doctrine, il faut la rendre accessible à tous ; et, pour en venir à bout, il faut y appliquer les moyens convenables. L'un d'entre nous a essayé avec succès des cours adressés aux ouvriers ; multiplions-les par nous ou par nos amis. Après l'ouvrier viendra le bourgeois ; pour être plus vaniteux, il n'est pas moins ignorant de sa religion. L'ouvrier a été élevé chez les Frères, et le bourgeois dans quelque lycée, et l'on sait assez ce que l'aumônier a pu lui apprendre, et ce que les professeurs lui ont désappris. Donc, si faire se peut, vous ouvrirez des cours pour la bourgeoisie. Qui sait si la peur qui la possède encore ne la groupera pas autour de votre parole ?

dans nos maisons d'éducation Qu'ai-je à dire de l'éducation, sinon que plus que jamais nous devons tenir aux principes de l'Assomption, et écarter avec la plus vive attention tout esprit faux qui refuserait d'accepter et notre point de départ, et nos plans, et notre but.

dans nos publications J'en dirai autant des publications auxquelles se sont consacrés quelques-uns de nous. Avouons que la *Revue de l'enseignement chrétien* n'a pas fait tout ce que l'on pouvait faire ; je suis le premier à m'en accuser, afin d'avoir le droit d'en accuser d'autres. Il faut que cet état cesse ; je promets pour ma part d'y mettre tout mon soin ; car, après tout, quels fruits merveilleux n'a-t-elle pas produits ? Nous lui devons ce premier Congrès, qui a posé des principes si catholiques, malgré la libérale modération de plusieurs. Si le second Congrès ne s'est pas réuni, espérons qu'il le sera bientôt ; s'il est possible, il aura lieu avant qu'un an soit écoulé. Nous le préparerons autant qu'il dépendra de nous et peut-être, si le mouvement religieux correspond à d'autres mouvements, pourrons-nous espérer qu'il nous dédomagera par ses résultats des ennuis d'une attente plus prolongée. Quand donc naîtra le jour où ces efforts multiples viendront aboutir à une Université catholique ? Certes, les difficultés à surmonter sont nombreuses, les oppositions vigoureuses, mais il me semble que, depuis le commencement du siècle, nous avons vaincu plus que cela.

En 1801, l'Église était captive ; tout à coup, un homme suscité pour écraser la Révolution, et qui, plus tard, consentit à en devenir l'esclave, rouvre nos temples, affranchit le culte de mille vexations ; et, depuis, l'Église de Dieu n'a cessé de conquérir une liberté plus grande, a brisé par elle-même une foule d'entraves, en brisera bien d'autres, si nous savons le vouloir.

5° La mission slave en Je n'ai pas encore parlé de
marche vers la Russie nos missions étrangères.
 Si l'Australie est momentanément laissée de côté parce que certains engagements ne sont pas encore tenus, un bien réel se fait

en Bulgarie ; une association de patrons et d'apprentis, une école de deux cents garçons subsistent avec un succès durable. Nos Oblates nous ont secondés efficacement par un hôpital, un dispensaire, un pensionnat, des écoles. Tout cela est au berceau, mais quel précieux avant-poste contre le schisme grec et russe ! On accusera notre ambition de témérité ; que sommes-nous auprès du géant auquel nous nous attaquons ?

L'Eglise a aujourd'hui trois grands ennemis : la Révolution, la Prusse et la Russie, et la Russie n'est pas le moins redoutable. Mais pourtant, quel champ immense s'ouvre à nos travaux de ces côtés ! Comme Jésus à ses grossiers disciples, j'ose vous dire : *Messis multa*. Les disciples, devenus apôtres, firent la conquête du monde. Voyez, mes Frères, si vous voulez conquérir la Russie et en porter l'abondante moisson dans les greniers du Père de famille. Je tremble en vous parlant ainsi, et pourtant quelque chose me crie que si l'Assomption le veut, Dieu aidant, la moisson lui appartiendra.

B. — Action intérieure

L'organisation plus définitive de l'Institut

1^o **La formation d'une aristocratie** Je viens de parler de l'action extérieure et de quelle manière il faut la préparer ; mais de quelle préparation n'avons-nous pas besoin nous-mêmes ? Aussi avez-vous pensé avec moi que le but principal du Chapitre était d'abord la constitution d'une aristocratie de capacité, de science et de vertu, placée en tête de notre famille religieuse. Il est hardi de parler de la sorte, quand on a l'honneur de présider un groupe pareil ; mais si je ne dis pas ce qui est, je dis ce qui doit être.

2° La préparation des membres:alumnistes et autres vocations Ensuite, la préparation des membres de la Congrégation, pris (s'il est possible) dès l'enfance. Cette pensée, qui fut celle du Concile de Trente, quand il fut question de la transformation du clergé, en ces temps douloureux, est évidemment encouragée par un semblable précédent. Nous recevons dans nos Alumnats, dès la première adolescence, tous les enfants que nos industries ou la charité des fidèles nous permettront d'accueillir ; et qu'ils seraient nombreux ces enfants prédestinés, si les ressources étaient aussi nombreuses que leurs vocations !

Enfin, comptant sur la Providence, nous avons commencé, et Dieu nous a bénis, et par de premiers succès semble nous inviter à poursuivre. Nous poursuivrons, et nous pourrons ainsi ajouter nos enfants à ceux qui, de divers points et de divers âges, viendront frapper à notre porte et demander place à notre foyer. Nous les introduirons tous, avec des soins divers, dans la maison d'épreuve : et ceux qui, avant de venir à nous, ont voulu se donner la jouissance, amère quelquefois, de savoir ce qu'est une tempête, hélas ! et aussi un naufrage, et ceux qui, jaloux d'être un peu plus les jeunes frères des anges, n'ont pas cru nécessaire d'aller ternir dans le monde la blancheur de leur robe, au risque de savourer plus tard un pain détrempé des larmes de la pénitence.

Sévérité dans les admissions La formation des uns et des autres deviendra chaque jour plus forte, plus suivie, plus attentive, plus sévère. L'expérience nous a avertis ; nous voulons profiter de ses tristes leçons ; nous sommes encore aujourd'hui une famille, demain nous serons un peuple ; cette transformation exige la surveillance la plus énergique. Elle sera heureuse, n'en doutons pas, mais à la

condition de s'accomplir comme s'accomplissent les vrais développements religieux.

Nécessité d'études plus poussées J'ai parlé de la nécessité de ressusciter les mœurs chrétiennes à l'aide des grands principes de la foi ; donc il nous faut des saints, mais des saints illuminés par la science catholique. Aussi, au terme du noviciat et pour ceux qui ont terminé les études classiques, plaçons-nous un nombre considérable d'années où l'étude des saintes lettres, de la philosophie et de la théologie, avec des examens très multipliés, nous donnera, espérons-le, des hommes que cependant la science n'enivrera pas, comme vous avez pu le voir quelquefois, parce qu'ils l'auront placée sous la protection de la sainteté religieuse et

Conclusions

1^o Trois mises en garde contre : Je vous ai dit à peu près ce que nous avons fait depuis le dernier Chapitre ; je vous ai indiqué aussi ce que nous voudrions faire, et c'est comme infini. Laissez-moi vous donner, avant de terminer, trois principaux conseils.

une certaine étroitesse d'esprit Le premier jaillit en quelque sorte de la situation présente ; nous sommes en pleine crise chrétienne, nous avons déjà beaucoup souffert, et nous sentons la victoire venir à nous. Profitons-en pour ne pas repousser ceux qui veulent se rapprocher de nos rangs. Je vois certains hommes tellement convaincus de la perfection de leur ligne de conduite, que tout ce qui ne s'y adapte pas est réprouvé ; c'est une sorte de puritanisme moderne qui, à force d'éliminations, tournera à l'égoïsme des coteries. Pour nous, cherchons à attirer, laissons la défiance qui rapetisse ;

que la confiance soit un de nos grands moyens de faire triompher la cause de la vérité. Nous n'en sommes pas les propriétaires, nous n'en sommes que les serviteurs ; la cause de la vérité n'est-ce pas la cause de Dieu ; et la cause de Dieu à qui appartient-elle, qu'à lui seul ?

un faux optimisme Mon second conseil est de ne pas trop compter sur le triomphe. Ouvrez l'histoire. Que voyez-vous, sinon les peuples victorieux promptement devenir des peuples en décadence ? Sans doute nous pouvons, du train dont vont les choses, compter sur des succès prochains. Vous dirai-je qu'ils me font trembler ? Oh ! veillons, restons toujours dans la vraie lumière : « *Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis sitis.* Profitons de la lumière, croyons à la lumière, soyons des enfants de lumière. » Le grand mal du temps présent, ce sont les ténèbres, c'est le mensonge ; restons dans la vérité, servons la vérité, rendons-lui témoignage, propageons-la, et notre tâche sera remplie, et nous n'aurons pas cédé aux illusions.

une fausse prudence Mon troisième conseil vous invite à secouer une certaine prudence, refuge trop souvent d'une paresse honteuse d'elle-même. On se dit prudent, parce qu'on n'ose pas ; mais c'est plus que jamais l'heure de répéter le mot de Bossuet : « La foi est hardie. » Ayons donc les hardiesses de la foi ; peu importe qu'on l'appelle témérité. Pardonnez-moi la familiarité de la comparaison. La vraie prudence est la reine des vertus morales : mais une reine commande, agit, et, au besoin, combat. Certains en ont fait une femme vieillie par la peur ; cette prudence, elle a des pantoufles et une robe de chambre, elle est enrhumée et elle tousse beaucoup. Prudence de convention, je n'en veux pas ; ce n'est pas là cette prudence que vous devez écouter. Pour moi,

j'aimerai toujours à me confier éperdument en la providence de Dieu, dussè-je, délaissé de tous, aller mourir à l'hôpital !

2^o Adresse aux jeunes religieux Je ne voudrais pas me taire, mes jeunes Frères, sans vous adresser quelques mots. Par ce qu'a fait l'Assomption, vous avez vu que, avec la grâce de Dieu, elle peut faire plus encore ; mais cela dépend de vous. Vos frères aînés vous ont donné l'exemple, à vous de le suivre. Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le feriez-vous pas ? Sans doute, ils ont plus que vous l'expérience du bien ; pourquoi n'en auriez-vous pas l'ardeur ? L'expérience, ils vous la communiqueront, tandis que votre ardeur, mise à leur disposition, décupliera les forces des uns et des autres. Trouvez-vous sur la terre quelque chose de plus noble, de plus beau, de plus grand que la carrière à laquelle ils vous convient ? Pour moi, je cherche et je ne puis trouver.

Marchez donc sur leurs traces et devancez-les, ils n'en seront pas jaloux. Ils ont passé par des épreuves que vous ne semblez pas destinés à connaître, mais qu'importe après tout ? Nous atteindrons tous les récompenses de Dieu ; et quel que soit le nombre des couronnes, elles seront toujours au-dessus de ce que nous pouvons prétendre, puisque Dieu les rendra belles et glorieuses, non comme nos mérites, mais comme sa miséricorde et son amour.



III.

CIRCULAIRES
aux Membres des Chapitres Généraux

mai 1874 — septembre 1875

Pour préparer le Chapitre général qui devait se tenir en 1876, le P. d'Alzon, dès le mois de mai 1874, adresse aux membres du Chapitre une imposante série de circulaires où il attire successivement leur attention sur divers points de première importance pour l'avenir de la Congrégation. Il réclame lumières et avis, car il entend ne rien décider qui n'ait l'approbation de ses premiers disciples. « Le P. d'Alzon, disait le P. Picard, donne rarement des ordres ; il trace une direction ; il sait fort bien que nous sommes tous disposés à l'accueillir immédiatement... C'est à lui à qui arrivent toutes les lumières et à qui incombe toute la responsabilité ; mais comme le Père nous consulte souvent sur ces points délicats, il trouve bon que les Supérieurs majeurs les étudient et se forment une opinion. »

A la lumière du concile du Vatican qui soulignait si providentiellement le miracle de la perpétuité de l'Eglise et face à la lutte antichrétienne qui se déchaîne de nouveau, cette troisième série de textes apporte sur l'esprit de l'Assomption et sur ses œuvres des précisions nouvelles. L'esprit de l'Assomption se forme au creuset de l'oraison et de l'étude ; son but plus spécial est la défense de l'Eglise ; sa préoccupation dominante, la formation par les Tiers-Ordres et l'éducation sous toutes ses formes, d'une élite aussi préoccupée de sanctification personnelle que des intérêts majeurs de l'Eglise. L'Eglise a plus que jamais besoin de milices nouvelles hardies, généreuses et désintéressées.

PREMIÈRE CIRCULAIRE (I)

Nîmes, 24 mai 1874.

Dans le triple apostolat auquel nous consacrons le triple amour, nous devons plus spécialement nous attacher, face à la lutte antichrétienne, à la défense de l'Eglise.

Mes très chers Frères,

Triple amour et triple apostolat

Ainsi que nous l'avons établi dans le Directoire, l'esprit de l'Assomption, c'est l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, sa Mère, et de l'Eglise, son épouse. Notre-Seigneur, Verbe éternel, Vérité infinie, doit être adoré par nous dans une foi très grande aux vérités révélées ; la dévotion à la Sainte Vierge, dont les vertus doivent être pour nous le modèle de la vie intérieure et de prière, correspond à l'espérance ; et, quant à la charité, nous pourrions lui donner une dilatation plus grande, dans notre zèle pour la défense et le triomphe de l'Eglise.

Or, à ces trois caractères correspond une triple action et comme un triple apostolat : l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous communiquera le désir de le faire connaître par l'enseignement et la prédication ; la dévotion filiale à la Sainte Vierge doit nous inspirer le désir de travailler à la direction et à la sanctification des âmes appelées à une certaine

perfection, travail, ce semble, beaucoup trop négligé de nos jours.

Déjà j'ai abordé avec vous quelques-unes de ces questions et les méditations que je rédige en ce moment pourront avoir, pour les plus jeunes d'entre nous du moins, une certaine utilité comme modèle des sujets dont vous devez vous nourrir et de la manière dont vous devrez plus tard en nourrir les âmes qui vous seront confiées (2).

La défense de l'Eglise

Mais ce sur quoi je veux insister aujourd'hui, c'est la nécessité, dans votre amour pour l'Eglise, de vous consacrer aux travaux les plus propres à repousser les attaques dont elle est aujourd'hui plus particulièrement l'objet. Or, l'Eglise est combattue de nos jours : 1° par l'incrédulité, sous le nom de libre pensée ou de morale indépendante ; 2° par les Sociétés secrètes ; 3° par la Révolution, dont les erreurs se répandent de plus en plus dans les masses ; d'où il suit que si nous voulons opérer un bien efficace, nous devons donner à nos travaux un triple but, qui sera comme la raison d'être de notre Congrégation.

1. — Contre l'incrédulité, nous devons répandre la foi, en établir les preuves, en communiquer l'esprit et prêcher l'amour de Jésus-Christ, Chef de l'Eglise : du Pape, Vicaire de Jésus-Christ ; du corps épiscopal sous le Pape, de l'unité de l'Eglise et le retour à la pratique des commandements de Dieu, commentés par l'Evangile.

La prédication, les collèges, les cours publics, les Universités catholiques doivent nous aider puissamment à atteindre ce but.

2. — Contre les Sociétés secrètes, examinez s'il ne serait pas très important de reprendre un Tiers-

Ordre d'hommes avec lesquels on pénétrerait, d'une part, dans les diverses branches de la science humaine et, de l'autre, on s'emparerait de toutes les associations ouvrières à opposer aux Sociétés secrètes, de sorte que l'on organiserait l'armée du bien en face de l'armée du mal.

3. — Enfin, tandis que les idées révolutionnaires troublent la société et la pervertissent dans ses dernières profondeurs en pénétrant chez le peuple, n'y a-t-il pas lieu, en acceptant comme un fait l'avènement d'une détestable démagogie, d'étudier si l'on ne pourrait pas rendre plus chrétienne la démocratie par l'expansion de toutes les œuvres ouvrières que nous fonderions ou que nous encouragerions ? On entend sans cesse gémir sur les progrès du mal ; je me demande ce que l'on fait pour le combattre. Des efforts individuels sont tentés ; faut-il les laisser s'éparpiller ? Et n'est-ce pas une pensée de Dieu que de donner aux Augustins de l'Assomption ce but plus spécialisé et coordonné comme je vous l'indique ?

Conséquences pratiques

1. — 1° A la tête, les études ; travail préparatoire : la connaissance de la Vérité.

2° Après la Vérité connue, la piété et ses développements par l'exercice des vertus.

3° Notre caractère apostolique, manifesté par notre dévouement à l'Eglise.

A nos études personnelles correspondent :

L'enseignement, selon les capacités de chacun ;

La direction et la culture des âmes, basées sur la théologie mystique, écoulement de la théologie scolastique (3) ;

Enfin, les œuvres de zèle, répondant à notre amour pour l'Eglise, et impliquant l'enseignement à tous les degrés, suivant les paroles de nos Constitutions.

II. — La formation d'un Tiers-Ordre de chrétiens intelligents, de corporations ouvrières.

III. — Enfin, une évangélisation populaire sous toutes les formes.

Je me suis permis ces répétitions pour mieux faire comprendre ma pensée, et pour mieux expliquer l'importance que j'y attache. Veuillez la méditer, et si l'ordre dans lequel je vous la développe, la précision que je cherche à lui donner vous frappent, veuillez préparer des notes que vous pourriez me communiquer, mais qui formeront un des sujets de notre prochain Chapitre, ou du moins d'une prochaine réunion.

Veuillez croire, mes chers Frères, à mon plus respectueux et tendre attachement en Notre-Seigneur (4).

E. d'ALZON.

NOTES

(1) Cette circulaire a reçu diverses appellations ; on pourrait l'intituler : notre but plus spécial : la défense de l'Eglise.

(2) Le P. d'Alzon rédigeait alors « les méditations sur la perfection religieuse ».

(3) Le P. d'Alzon venait de donner aux Oblates et aux novices de l'Assomption un cours apprécié de théologie mystique.

(4) Cette circulaire a été schématisée dès 1874, dans la fameuse pancarte intitulée : « Notre but ».

DEUXIÈME CIRCULAIRE (I)

Nîmes, 1^{er} juin 1874.

A la tête d'une milice du Christ, plus spécialement destinée à la défense de l'Eglise, une élite s'impose de religieux fidèles à leur vocation, pieux et savants.

Mes très chers Frères,

Opportunité Au Chapitre de 1873, nous avons posé d'une élite quelques bases du gouvernement de la Congrégation au point de vue du choix des membres qui devaient être appelés à faire partie des Chapitres généraux et à remplir les charges les plus importantes. Permettez-moi de revenir sur cette question, si grave pour l'avenir de l'œuvre.

Si, comme je vous le disais dans ma circulaire du 24 mai, le but des Augustins de l'Assomption doit les diriger en partie vers les œuvres populaires, il est grandement à craindre qu'un jour les religieux employés à ces œuvres ne finissent par se laisser entraîner sous l'action du milieu où ils vivront, et que, sous prétexte de charité, ils ne négligent les conditions qui élèvent une Société religieuse vers un niveau supérieur, et l'empêchent de succomber sous le poids des idées vulgaires, signes avant-coureurs de la décadence.

Les qualités requises des membres des Chapitres généraux Ne penseriez-vous pas qu'il serait très nécessaire de formuler à peu près ainsi les conditions indispensables pour faire partie des Chapitres généraux : 1^o la persévérance ; 2^o la sainteté ; 3^o la science.

I. — La persévérance

Il faut qu'un religieux ait fait ses preuves, et des preuves permanentes. Sans doute, les chutes sont de tous les âges, mais il est bien plus probable qu'un religieux longtemps édifiant continuera à l'être, plutôt qu'un religieux qui entre à peine dans la voie de la perfection. N'ayons aucun regret de ce que nous avons fait pour le choix de quelques-uns des nôtres. Nous voyons que le bienheureux Jourdain de Saxe fut nommé provincial de Lombardie deux mois après avoir pris l'habit de Frère Prêcheur, et que, moins de deux ans après son entrée dans l'Ordre, il fut proclamé le successeur immédiat de saint Dominique. Toutefois, ce qui peut être une nécessité pour les commencements d'un Ordre, peut être aussi un très grave inconvénient à mesure qu'il s'accroît. Veuillez donc examiner si, en dehors des dix ans de rigueur posés pour avoir le droit d'être élu au Chapitre, il n'y a pas à établir, sinon des règles, au moins un Directoire plus sévère à cet égard.

II. — La sainteté

Sa nécessité Sans doute, Dieu seul peut voir le fond
à la tête des cœurs, mais il est des circonstances
de l'Institut où la charité nous oblige à porter
 notre jugement sur nos frères, par
 exemple quand il s'agit du bien général de la Congrégation. Or, il est incontestable que nous devons mettre parmi nos plus essentiels devoirs l'obligation de donner à notre Congrégation une ferveur toujours plus ardente et plus efficace, soit pour nous, soit pour nos frères, soit pour les âmes à qui nous pouvons faire du bien. Mais la conservation et l'accroissement de la ferveur dépendent avant tout de ceux qui sont à la tête de l'œuvre, et c'est pour cela que, dans l'admission au Chapitre général, il faut se préoccuper de la pensée

que le nombre importe peu, que l'essentiel est d'avoir des modèles vivants de la sainteté religieuse.

La sainteté requise des membres du Chapitre Notre but ne comporte pas les trop grandes austérités : nous demandons la prière, le travail, un caractère généreux et franc, l'esprit surnaturel, et, par-dessus tout, le don complet de soi-même à Dieu, par l'entremise des Supérieurs ; tel est, ce me semble, le type d'après lequel nous devons juger les religieux aptes à prendre part au gouvernement de la Congrégation. Je ne parle pas de la prudence, du courage, de la fermeté et de l'esprit d'initiative, conditions évidemment indispensables. N'exigeons pas davantage, mais exigeons tout cela dans les choix que fera le Chapitre général. Après tout, je m'en rapporte à votre opinion, si vous croyez devoir ajouter ou retrancher quelque chose dans ce que je vous indique au point de vue de la sainteté des principaux religieux. Souvenons-nous seulement qu'il ne suffit pas d'avoir des vertus personnelles, il faut celles d'un homme exposé à commander ou à prendre part au commandement.

III. — La science

La science enfle, mais si l'esprit de science et celui de piété vont ensemble, ils se protègent et se soutiennent réciproquement. Or, après la condition de sainteté que je viens de poser, la science me semble indispensable.

Nécessité pour des religieux de toujours étudier Je reconnais que quelques-uns des nôtres n'ont pas toute la science nécessaire ; mais ils restent parmi nous. Comme ils pourront tous les jours acquérir, à la différence des prêtres séculiers qui, en général (et je le sais par les examens des jeunes prêtres que je fais subir depuis vingt-cinq ans),

n'ont rien de plus pressé que d'oublier en paroisse ce qu'ils ont appris au Séminaire. Les prêtres religieux ont, en vertu de leur vœu de pauvreté, l'obligation stricte de gagner leur pain à la sueur de leur front, et l'étude est une partie essentielle du travail auquel ils sont astreints par la force même des saints vœux. C'est à nous à dissiper les illusions que plusieurs se font à cet égard.

Réglementation Pour obtenir ce résultat, en dehors des études des cours qui s'établissent peu à peu, des examens très sévères sont indispensables. Un des nôtres (2), chargé de préparer le plan d'études, vous proposera d'ici peu à l'ensemble des moyens à prendre pour maintenir la Congrégation à un niveau suffisamment élevé.

Toutefois, permettez-moi une observation à laquelle j'attache de l'importance. En tenant compte de l'insuffisance de quelques-uns des nôtres qu'il faudra subir comme conséquence de commencements difficiles, il serait très dangereux d'admettre que chez nous, en général, on n'étudie pas (3). C'est une concession qu'il m'est absolument impossible de faire. On n'a pas toujours étudié régulièrement ; quelques natures sont paresseuses, incapables, malades ; nous les avons, il faut les supporter et en tirer le meilleur parti.

Mais, lorsque j'examine tout le travail fait par le plus grand nombre d'entre nous, je ne puis admettre qu'on n'étudie pas, et beaucoup. Que les études aient besoin d'être dirigées, réglées, pour éviter les inconvénients de la nonchalance, d'une certaine suffisance et de la confusion des idées, c'est évident, et c'est pourquoi un plan d'études se prépare. Ce qu'on en a appliqué depuis deux ans et demi a donné de bien consolants résultats, et nous donne surtout des espérances fondées pour ce que l'on obtiendra plus tard. Voilà ce que je tiens à constater contre certains effrois à mon sens intempestifs et pleins de dangers.

Sévérité à l'égard des études Pour moi, je pense que nous sommes arrivés à un moment de notre existence religieuse où aller lentement ne peut qu'être très utile. Nous pouvons nous replier sur nous-mêmes, nous recueillir, et, en considérant que la plupart des jeunes gens que l'on pourrait sévèrement juger sont des novices à qui les études proprement dites sont défendues, prendre des dispositions sévères contre les ignorants, les paresseux, les incapables. On punira les uns, on avertira les autres ; il y en aura même d'exclus, s'il le faut. La Congrégation se trouvera bien de certaines exclusions : dans tous les cas, ils ne seront jamais appelés au Chapitre.

Telles sont, mes chers Frères, les observations que je crois très opportun de vous soumettre, pour appeler votre attention, vos lumières et vos avis sur le sujet si important de la formation des religieux appelés au gouvernement.

Veillez croire à ma plus respectueuse affection en Notre-Seigneur.

E. d'ALZON.

NOTES

(1) « De l'aristocratie à l'Assomption » : tel est le titre que le P. d'Alzon donnait lui-même à cette deuxième circulaire dans sa correspondance. Les membres des Chapitres généraux qui se recrutaient eux-mêmes étaient nommés à vie et constituaient, en dehors de la tenue des Chapitres, à côté des Assistants généraux, un groupe de Consultants qualifiés à la disposition du Supérieur Général.

(2) Il s'agissait du P. Laurent.

(3) Tel était le reproche que l'on adressait, de Paris surtout, au jeune Institut. Le P. Picard aurait désiré une réglementation plus sévère de nos études ; le P. d'Alzon la réservera pour plus tard ; mais il va revenir, dans sa quatrième circulaire, en la traitant de haut, sur cette question capitale des études à l'Assomption.

TROISIÈME CIRCULAIRE (I)

Nîmes, 8 juin 1874.

« L'Eglise, qui sans cesse a de nouveaux combats à livrer, a sans cesse besoin de nouvelles troupes. » Les tertiaires de l'Assomption doivent se préoccuper autant de la défense de l'Eglise que de leur sanctification personnelle.

Mes très chers Frères,

I. — Les Premiers Tiers-Ordres

Sainteté personnelle	Une des plus belles illuminations
à l'école des grands	de saint Dominique et de saint
Fondateurs	François d'Assise fut certainement
	l'institution de leurs Tiers-Ordres.

1^o Par là, ils fournissaient à une foule de chrétiens que leur position, leur santé, ou tout autre motif légitime empêchait d'entrer en religion, le moyen d'en accepter tout ce qu'il leur était permis de prendre de la vie religieuse, et, tandis que l'Ordre donnait l'exemple de pratiques plus austères, d'engagements plus rigoureux, d'une séparation du monde plus absolue, les tertiaires, se rapprochant par tous leurs efforts de modèles plus élevés, arrivaient quelquefois à une sainteté que l'Eglise a canonisée. C'était, certes, un magnifique résultat que de faire pénétrer l'esprit des fondateurs dans toutes les classes de la société chrétienne, et d'en pousser les membres à l'essai d'une vie qui, sans leur imposer les liens des conseils évangéliques, les excitait à monter plus haut que le simple accomplissement de la loi chrétienne.

Sainteté 2^o Les Tiers-Ordres étaient, en outre, un rayonnante enseignement pratique. La famille spirituelle autour de laquelle ils se groupaient avait le droit d'exiger davantage de leurs membres ; il y avait des jeûnes, des prières, des bonnes œuvres dont une règle fixait l'obligation, et qui, saisissant la vie tout entière, amenaient des transformations par l'exemple. Le niveau des mœurs s'élevait nécessairement sous cette action de sainteté qui, du cloître, atteignait le simple fidèle par le Tiers-Ordre. La vie rude, pénitente du religieux pouvait effrayer. La vie du tertiaire rendait possible pour les faibles certains essais de réforme. Le fruit de ces associations se faisait sentir presque dans l'intimité du foyer domestique ; l'esprit chrétien se développait, le respect humain reculait, Jésus-Christ était plus connu, plus obéi, plus aimé.

La défense de l'Eglise 3^o Le Tiers-Ordre de saint Dominique, en particulier, avant d'être transformé en Tiers-Ordre de la pénitence, avait pour nom : Tiers-Ordre des chevaliers de Jésus-Christ. Ce titre seul indiquait le but ; il s'agissait de défendre l'Eglise contre certaines prétentions lombardes assez semblables à celles que, en Italie, en Allemagne et ailleurs, on élève aujourd'hui contre elle. Tous les chrétiens étaient invités à une croisade d'un nouveau genre. Après celles de la Terre Sainte, des Albigeois, auxquelles saint Dominique avait eu une si large part, on estimait très utile celle qui consistait à défendre les droits de l'Eglise contre les prétentions envahissantes du pouvoir temporel. Plus tard, le Tiers-Ordre ne fut qu'une forme de la vie pieuse et sévère de certains chrétiens ; mais pourquoi ne pas reprendre ces formes énergiques et si pleines d'avantages par l'union qu'elles établissent : *Frater, qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma*. Ah ! que nous avons besoin de ces villes fortifiées aux frontières du

royaume de Jésus-Christ pour repousser les envahissements de l'ennemi, et pour préparer des incursions sur les terres qu'il nous a usurpées ?

II. — Les Tiers-Ordres de l'Assomption

Les grands maux de la société moderne 4° Les rapides considérations qui précèdent vous expliquent les motifs très légitimes de s'occuper d'une grave question : celle de grouper des hommes pour travailler à ce qui semble indispensable de nos jours, la défense plus active de l'Eglise. Il est douloureux de voir les forces s'éparpiller et perdre des fruits abondants que produirait un plan d'ensemble préparé avec intelligence. Que les Tiers-Ordres de saint Dominique et de saint François, que la Congrégation de saint Ignace, que tant d'autres pieuses associations donnent une nouvelle vie à leurs membres, nous y applaudirons de tout notre cœur ; mais n'avons-nous rien à entreprendre pour ce qui nous concerne, et selon l'intelligence que Dieu nous a donnée de notre vocation ? Que voyons-nous, en effet, chez une foule d'hommes aux intentions honnêtes ? 1° Une ignorance profonde ; 2° une science pervertie par les idées les plus fausses ; 3° les produits, disons le mot, du libéralisme catholique le plus décevant ; 4° les dangers toujours croissants de l'Université de l'Etat, de l'enseignement légal ; 5° des théories incroyables, anti-sociales ; 6° au point de vue religieux, toute piété détruite par la mollesse de la vie, par l'impossibilité de porter aucun joug ; 7° les vocations perdues par l'amour du bien-être, qui rend impossible l'idée de supporter une vie sévère.

Les buts à atteindre : Comment combattre de si grands maux ? Ne pensez-vous pas qu'un Tiers-Ordre ou toute autre association, à laquelle vous donnerez le nom qu'il vous plaira, aurait une immense

utilité, si vous y groupiez des hommes intelligents, et si, par eux, vous prépariez :

la propagande des idées chrétiennes a) Des cours ou des conversations coordonnées, où l'on attirerait tous les hommes de bonne volonté désireux d'être éclairés sur les grandes questions suscitées soit par le *Syllabus*, soit par le Concile, soit par la guerre faite aujourd'hui à l'Eglise d'un bout du monde à l'autre ;

la préparation des Universités catholiques b) Des Universités catholiques. On fait des Universités avec beaucoup d'argent, on en fait avec des idées, des hommes, un peu d'argent ; l'argent vient plus tard, au moment opportun. Ce serait déjà beaucoup qu'un pareil résultat, et je ne doute pas qu'un Tiers-Ordre ne contribuât puissamment à l'obtenir.

le soutien des œuvres populaires c) Mais les fruits seraient plus nombreux encore, si les Tiers-Ordres se considéraient comme le noyau de toutes les œuvres ouvrières dont il est si nécessaire de s'occuper. Que d'études intéressantes à faire, que de discussions dont la solution amènerait les plus beaux résultats ! Quel moyen puissant d'allumer, d'entretenir, de développer le zèle de ces groupes féconds !

l'organisation de l'action catholique d) Dans la charité, il faut de l'ordre. Ne pensez-vous pas que les Tiers-Ordres auraient le précieux avantage d'en mettre beaucoup plus et de régler une foule de points difficiles par l'obéissance ? Si quelques-uns de nos religieux se consacraient à la direction de ces Tiers-Ordres, quelles légions ne prépareraient-ils pas pour la cause de Dieu !

la protestation contre les idées du monde et la préparation des vocations e) Il y aurait un autre avantage : le Tiers-Ordre, imposant une règle sévère, imposerait des efforts de mortification, des sacrifices sur l'amour du bien-être et de la vie commode ; cette protestation serait une prédication sans doute, mais ne pourrait-on pas la transformer en source de vocations religieuses ? A ce point de vue, loin d'attendre, il faudrait se hâter de proposer le Tiers-Ordre aux jeunes gens ; il aurait du charme pour les âmes plus fraîches, il aurait pour elles une séduction dans la lutte contre la chair, dans les victoires à remporter, dans l'essai de leurs forces. En parlant plus énergiquement de la vie de pénitence, on en donnerait le désir. Quand saint Paul disait qu'il n'avait cru devoir connaître autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, ne jetait-il pas les conditions de ces vies de dévouement qui se fixent dans la vie religieuse ?

Conclusion Au triple point de vue de la propagande des idées chrétiennes, des œuvres populaires et sociales, de la préparation des vocations, les Tiers-Ordres me semblent offrir des avantages sur lesquels il me paraît important de réfléchir. Nous en avons eu pour les femmes ; celui des hommes pourrait avoir de très heureux résultats, soit pour les prêtres, soit pour les laïques fervents, ou qu'on pourrait pousser à la ferveur d'une vie plus austère.

Mais, au-dessus de tout, une organisation se préparerait contre les Sociétés secrètes. Je vous en ai dit un mot dans une précédente circulaire, je voudrais que celle-ci vous fît comprendre plus nettement ma pensée sur ce point. Veuillez la méditer, me transmettre vos avis, et croire à mon plus respectueux attachement en Notre-Seigneur (2).

E. d'ALZON.

NOTES

(1) Le P. d'Alzon avait annoncé au P. Picard une circulaire « sur une plus grande précision à donner au but de la Congrégation : l'enseignement, la prédication, la direction des âmes, les Tiers-Ordres : séminaires de directeurs des œuvres ouvrières, l'enseignement populaire. Tout cela me semble, ajoutait-il, assez bien ordonné. » Cette troisième circulaire ne traite que des Tiers-Ordres. Dans une parfaite fidélité à leurs lointaines origines, les Tiers-Ordres nouveaux doivent plus spécialement, selon l'esprit de l'Assomption, se préoccuper de la défense de l'Eglise.

(2) Deux documents — que l'on retrouvera plus loin — accompagnaient cette circulaire : un projet de Règlement pour le Tiers-Ordre des Augustins de l'Assomption et la Règle du Tiers-Ordre des Prêtres de l'Assomption.

QUATRIÈME CIRCULAIRE (I)

Nîmes, 18 juin 1874.

Nos armes sont des armes
de lumière : l'étude nous est
indispensable.

Mes très chers Frères,

Au dernier Chapitre général, le P. Laurent a été chargé de préparer un plan d'études, et je ne doute pas que ce plan ne vous soit soumis avant le Chapitre prochain, lequel, si mes désirs se réalisaient, aurait lieu d'ici à deux ans. Mais je crois indispensable de vous soumettre quelques principes en vertu desquels nous devons étudier.

A. — Nécessité de l'étude

Qui ne travaille pas : I. — L'étude est indispensable au
se damne religieux qui ne travaille pas des
mains. C'est son moyen de
gagner sa vie à la sueur de son front. Qui ne travaille
pas se damne. L'étude n'est pas l'unique condition de
salut ; mais on peut dire que, lorsqu'on n'étudiera plus
dans la Congrégation, c'est qu'elle aura fait son temps
et qu'elle aura reçu la malédiction de Dieu.

L'étude est une pénitence, une expiation, une
préservation. En étudiant, nous satisfaisons pour nos
péchés ; nous acquérons, si nous le voulons, des
mérites pour expier les péchés des âmes que nous
sommes chargés d'évangéliser ; nous nous préservons
de tous les vices dont l'oisiveté est la mère ;
nous maintenons notre esprit à un niveau supérieur
très important pour réagir contre le vulgarisme et la

médiocrité des idées modernes. Ces vérités sont si manifestes, qu'il est inutile de les développer, mais je vous exhorte à les méditer souvent.

s'expose à toutes les tentations II. — L'étude, en tant qu'elle est une occupation, nous préserve des tentations auxquelles doit s'attendre tout homme qui se dévoue au service de Dieu. A ce point de vue, je ne saurais trop vous engager à ne point perdre une minute ; l'emploi des plus courts moments donne les plus abondants résultats. On se dit : Je n'ai que quelques instants, ce n'est pas la peine de me mettre à l'étude. Or, outre que l'on s'expose à ne pas tenir son esprit en haleine à propos d'un travail commencé, outre que l'on se laisse aller à une véritable perte de temps, contraire au vœu de pauvreté, on ouvre la porte aux tentations que le démon suscite précisément aux heures d'oisiveté.

s'encrasse dans l'ignorance III. — Vous parlerai-je de l'ignorance à laquelle succombent les meilleurs esprits, parce qu'ils ne s'imposent pas la culture intellectuelle nécessaire à leur vocation ? Nous ne sommes plus au temps où l'habit religieux inspirait par lui-même le respect. L'habit religieux n'est respecté que lorsqu'il est porté par des hommes qui, les premiers, le respectent. Je vous engage à respecter et à faire respecter votre habit par tout ce que vous montrerez au dehors, de vertus sans doute avant tout, mais aussi de connaissances utiles à la cause de l'Eglise et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

B. — But de nos études

IV. — Il n'est pas seulement nécessaire d'étudier ; il faut encore donner un but à nos études. Or, pour nous, tout doit se rapporter à Dieu, à Jésus-Christ, à son Eglise.

1^o A Dieu, connu par l'étude des préambules de la foi : *præambula fidei*, comme dit la théologie ; à Dieu dans ses attributs, dans la production de ses œuvres : la création ; dans la conservation de ses œuvres : la Providence. C'est ainsi que toutes les sciences sont illuminées de la pensée de Dieu et remontent à lui comme à leur principe. Et qu'y a-t-il à étudier en dehors de Dieu, de l'univers son ouvrage, et des lois qui le régissent ?

2^o A Jésus-Christ : *Deum nemo vidit unquam ; unigenitus Dei filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* C'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi : *auctorem fidei et consummatorem Jesum*, que nous devons surtout étudier. *In Christo omnia*, tout est en Jésus-Christ, mais à l'état révélé, régénéré, surnaturalisé. La foi par Jésus-Christ nous découvre des vérités que la raison seule ne peut atteindre ; mais c'est dans la doctrine de Jésus-Christ que nous devons trouver la connaissance d'un monde nouveau, supérieur à nos investigations et dont les lumières, accordées par un don purement gratuit, se reflètent pourtant sur le monde naturel, et nous apprennent à le connaître et à le juger à un point de vue plus divin, si l'on peut dire ainsi. En Jésus-Christ se trouve la science de Dieu dans son essence ; de l'homme déchu relevé réconcilié, régénéré ; des droits de Dieu sur l'homme et des devoirs de l'homme envers Dieu. Etudions Jésus-Christ en lui-même, dans la loi dont il est le terme ; dans sa vérité, qui n'est autre que lui-même ; dans les vérités qui en découlent, et qui ne sont vérités qu'autant qu'elles remontent à lui. Etudions Jésus-Christ dans sa puissance : *Christum Dei virtutem*, et, puisque son œuvre semble plus attaquée de nos jours, rendons-nous compte de tout ce que nous devons lui donner pour être ses ministres : *ut ministros Christi*.

3^o Enfin à l'Eglise. Si Dieu se manifeste dans l'univers :

cæli enarrant gloriam Dei, Jésus-Christ se manifeste dans son Eglise; Jésus-Christ tient la clé de toute histoire humaine et cette clé n'est autre que le plan divin de l'Eglise. L'Eglise est une société : *tabernaculum Dei cum hominibus*, et tout s'y rapporte aux élus de Jésus-Christ : *omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* ; tel est l'enchaînement, et, si vous voulez, le dernier mot. Dieu a tout fait pour lui : *omnia propter semetipsum operatus est Dominus*, et s'oubliant en quelque sorte lui-même, il nous déclarera qu'il a tout fait pour les élus : *omnia propter electos*. Dieu, Jésus-Christ, les élus, voilà le dernier mot de l'Eglise, de son histoire, de l'histoire de l'humanité et de toutes les sciences historiques et sociales. La société et l'histoire ont leur source dans la société des élus, l'Eglise céleste, qui a sa base en Jésus-Christ : *ipso summo angulari lapide Christo Jesu*, qui lui-même remonte à Dieu : *Christus autem Dei*. Je ne crois pas qu'un religieux de l'Assomption puisse se proposer un ensemble plus vaste que celui-là.

Sans doute l'esprit humain a besoin, pour arriver à une science plus complète, de certaines connaissances instrumentales ; mais, de même que chaque métier a besoin des outils qui lui sont propres, vous voyez sur-le-champ que les connaissances nécessaires pour arriver à la science, telle que nous nous la proposons, doivent emprunter leur forme au but que nous avons devant les yeux ; et c'est pour cela que, sans blâmer qui que ce soit, nous avons le droit de mettre dans nos études classiques les préparations les plus convenables au but absolu de nos études religieuses.

C — Conditions de nos études

V. — N'oublions pas que les études d'un religieux impliquent certaines conditions, sans lesquelles elles lui sont inutiles et même dangereuses.

But surnaturel Elles lui sont inutiles, s'il ne poursuit pas sans cesse un but surnaturel. Le prophète disait aux Juifs ce qu'on peut bien dire aux religieux qui ne relèvent pas sans cesse leurs études par la pensée de Dieu : *Seminastis multum et intulistis parum, comedistis et non estis satiati, bibistis et non estis inebriati, operuistis vos et non estis calefacti, et qui mercedes congregavit misit eas in sacculum pertusum.* (Agg. I, 6.) Hélas ! que de vies inutiles, et pourtant occupées, parce que la direction n'était pas du côté de Dieu ! *Seminastis multum et intulistis parum.*

Humilité Les études sont dangereuses, si, selon l'expression de l'Apôtre, la science qu'elles nous font acquérir vient à nous enfler : *scientia inflat.* Ah ! si nous savons par la science arriver à une connaissance plus parfaite de l'Être de Dieu, de sa bonté, de son amour, de ses perfections ; si nous apprenons à mieux savoir Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié : *Jesum Christum et hunc crucifixum* ; si nous voyons dans l'histoire de l'Eglise comment les plus grands obstacles à son triomphe, comment les plus grands dangers lui sont venus des faux frères : *periculum ex falsis fratribus*, c'est-à-dire des mauvais prêtres et des mauvais religieux, nous apprendrons à trembler, à nous humilier, à nous abaisser devant le tout de Dieu, le néant de ses créatures et l'infirmité, quand ce n'est pas la corruption, des instruments qu'il emploie.

Charité apostolique Mais, si la science enfle, la charité édifie : *charitas autem ædificat.* Portons la charité dans nos études, c'est-à-dire l'amour de Dieu, de Notre-Seigneur et de l'Eglise, que nous aimerons plus à mesure que nous les connaissons davantage. Portons-y la charité du prochain, c'est-à-dire le zèle pour le salut des âmes qui nous seront confiées. Supportons l'aridité, l'ennui, la longueur de nos travaux par la pensée que nous devien-

drons par eux des ouvriers qui ne connaîtront pas la confusion, semblables au disciple de saint Paul : *operarium inconfusibilem*. L'étude accroîtra notre charité, la charité notre ardeur pour l'étude. Alors, l'amour se joignant à la science en sera l'arôme et l'excitateur ; nous étudierons parce que nous aimerons ; l'étude deviendra une forme de la prière, dont le fruit sera une plus grande gloire pour Dieu, et pour nous une plus grande aptitude à sauver les âmes.

D. — Les sources de la science religieuse

VI. — En terminant, je vous dirai quelques mots des sources de la science religieuse. Je me suis souvent convaincu que beaucoup de livres n'étaient pas nécessaires, étaient souvent un bagage inutile.

Nos auteurs La Bible avec un bon commentaire, et pourquoi ne pas le demander à saint Augustin ou à saint Thomas ! Les œuvres de notre patriarche, les deux Sommes de l'Ange de l'école, une histoire ecclésiastique, Baronius, Rohrbacher ou Darras, selon les aptitudes de chacun ; Bourdaloue ou Bossuet comme modèles de sermons, Bossuet controversiste, quelques auteurs ascétiques, saint Bonaventure, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, saint Liguori avec sa théologie morale, quelques rares auteurs modernes où sont exposées les récentes erreurs, afin d'en connaître la facile réfutation ; tel devrait être, selon moi, le fond de la bibliothèque de nos religieux.

Les études canoniques Si je n'indique aucun auteur de droit canon, c'est que, selon la remarque d'un des maîtres de la science canonique, au moyen âge a été formé le *jus* ; au Concile de Trente le *jus novum* ; nous attendons le *jus novissimum*. Lorsque, en 1855, le cardinal Berardi me signalait cette trans-

formation du droit, il ne se doutait pas que la révolution forcerait le Concile du Vatican à poser les bases du travail nouveau qu'il est bon d'attendre. C'est l'œil fixé sur ces transformations que le droit canon doit être étudié par nous et nous attacher de plus en plus à la papauté.

Je n'exclus pas d'autres auteurs, mais je me persuade que cela suffit. Je ne condamne pas ce que je n'indique pas, mais si nous voulons avoir notre esprit à nous, nous avons bien le droit d'indiquer les docteurs qui nous aideront à le former d'une façon plus caractéristique.

Conclusion Peut-être reviendrai-je, en passant, sur les études, mais je tiens à ne pas en dire davantage aujourd'hui. Cette lettre aura, dans sa brièveté, avec l'avantage d'une plus grande précision, celui de nous maintenir dans un cadre plus ample où la pensée, tout en restant attachée à la vérité, peut l'étudier sous le triple aspect de la raison, de la révélation et de l'histoire où s'unissent, sans se confondre, la science humaine et la science révélée. Plaise à Dieu que ces indications vous aident à devenir des religieux savants dans la mesure où Jésus-Christ, notre guide, notre lumière et notre vie, le jugera utile à l'extension de son règne!

Veillez recevoir, mes chers Frères, l'expression de mon plus tendre dévouement.

E. d'ALZON.

NOTE

(1) Pour en finir avec le reproche que l'on n'étudiait pas à l'Assomption, le P. d'Alzon, qui venait d'imprimer au noviciat un élan plus énergique, nous exhorte, par de hautes considérations sur les études, à devenir des religieux savants, pour travailler plus efficacement à la défense de l'Eglise et à l'extension du Royaume de Dieu dans les âmes.

CINQUIÈME CIRCULAIRE (I)

Nîmes, 27 juin 1874.

Pour les Religieux de l'Assomption, l'oraison est l'étude de la Vérité divine, pour mieux connaître leurs devoirs et les accomplir, pour le plus grand profit de l'Eglise, avec un plus grand amour.

Mes très chers Frères,

Vous m'avez demandé au Chapitre général de poser quelques principes sur l'oraison. Plus je songe à remplir votre intention, plus je me trouve dans une certaine obscurité. Tant de maîtres ont écrit sur ce sujet, que je ne sais trop qu'ajouter à ce qui a été dit. Ce n'est pas la matière à traiter qui me gêne, c'est l'embarras du choix. J'essaierai pourtant de vous fournir quelques indications, qui vous aideront plutôt à former comme l'esprit de notre oraison, que de la jeter dans un moule tellement uniforme, qu'elle finirait par devenir comme une opération machinale.

A. — Considérations préliminaires sur l'esprit de notre oraison

Trois vérités incontestables Partons de trois vérités incontestables :
incontestables I. — Le terme de la vie de perfection est l'union à Dieu, union qui se consume par la vision béatifique dans la gloire, mais qui commence sur la terre par la foi.

II. — Le Saint-Esprit souffle où il veut, et, pour s'unir les âmes, il prend les moyens qu'il sait, et que personne n'a le droit de lui imposer.

III. — Toutefois, l'oraison a sa science, et, par conséquent, elle a une méthode basée sur les enseignements des saintes lettres, la doctrine et l'expérience des saints.

La science de l'oraison Ces points incontestables établis, permettez-moi d'aborder diverses faces de l'esprit d'oraison, tel que je le comprends pour nous, et de vous indiquer le résultat auquel je désirerais parvenir.

a) **sa méthode** D'abord, une méthode d'oraison est indispensable. Il y en a plusieurs, et je n'insiste pas beaucoup sur le choix. Cependant, peut-être sera-t-il bon que le Maître des novices propose la méthode de saint François de Sales, telle qu'elle est indiquée dans *l'Introduction à la vie dévote*. On peut et on doit faire quelquefois l'oraison devant les novices, afin de les initier aux réflexions dont il importe qu'ils se pénètrent. Quant au choix des méditations, j'espère pouvoir, d'ici à peu, vous en offrir pour chaque jour de l'année. D'ici là, je vous laisse libre dans le choix des sujets à méditer.

b) **Ses principes, à l'aide de saint Jean de la Croix et de saint François de Sales** Il y a, de plus, certains principes que doivent étudier ceux d'entre vous qui veulent non seulement faire oraison, mais plus tard y former les autres. Je me permettrais de vous indiquer deux auteurs : saint Jean de la Croix et saint François de Sales. Je n'exclus pas les autres, il sera bon de les consulter, mais les deux docteurs que j'indique sont canonisés. L'un appartient à un Ordre contemplatif, l'autre a vécu au milieu de travaux apostoliques, et a été en relation avec des chrétiens de toutes les classes. L'Eglise, en les plaçant tous deux sur les autels, nous garantit la pureté de leur doctrine. Un Maître

des novices, un confesseur, nourris de leurs enseignements, peuvent, sans crainte de s'égarer, conduire les âmes au plus haut point de la perfection et dans le cloître et dans le monde.

B. — Les démarches de notre oraison

Mais ce ne sont pas là, je le sens, les explications que vous attendez de moi ; vous voulez quelque chose de plus accentué, vous voulez que je vous expose ce que je n'ose appeler l'esprit de notre oraison. Je vais essayer de vous en dire quelques mots, autant que je puis comprendre cet esprit.

Étant donné que notre vie doit être une vie de prière, que nous laissons aux âmes la liberté de leurs mouvements vers Dieu, et que l'oraison est pour nous le moyen de nous unir de la manière la plus parfaite à Dieu, notre unique terme, ne pensez-vous pas que notre application doit être d'aller à Dieu par la connaissance du Fils dans l'amour du Saint-Esprit.

Une connaissance plus parfaite de Dieu nous est demandée avec l'acceptation généreuse de toutes ses conséquences pratiques.

I. — *Il faut aller à Dieu*, et, pour cela, vivre de la vie de foi : *Quicumque vult accedere ad Deum, oportet credere quia est*. Quelles illusions ne nous faisons-nous pas à cet égard ! Que l'humble artisan, que la simple ouvrière se contentent des éléments du catéchisme, et, avec cela, aillent à Dieu ; on peut dire que, si Dieu devait quelque chose à ses créatures, il leur devrait cela. Mais que le religieux dont la vie est consacrée à l'étude ne s'occupe pas avant tout de la Vérité première et du premier des êtres, c'est ce qui dépasse toute idée ! Chacun étant obligé de servir Dieu selon sa vocation, et la vocation des religieux

de notre famille étant l'étude et l'étude sacrée, je ne mets pas en doute que nous ne soyons obligés à étudier Dieu dans son essence selon les principes de la révélation. Enfin, soyons sincères ; pourquoi parle-t-on si peu et si mal de Dieu ? Parce qu'on ne pense pas à lui, et on n'y pense pas, soit parce qu'on ne le connaît pas, soit par paresse, soit parce qu'on a peur de trop le connaître.

De la connaissance de Dieu découlent certaines conséquences terribles pour la conscience tentée de se cautériser ; il est bien facile d'écartier la pensée de ces conséquences, désagréables à la tiédeur, en ne fixant pas son esprit sur le principe d'où elles découlent. Je ne dis pas que, à propos de Dieu, il faille, sous le prétexte de mieux le connaître, soulever dans l'oraison ces questions curieuses faites plutôt pour satisfaire l'enflure de la science que pour édifier la charité.

Mais je dis que la contemplation de l'être de Dieu, du bien infini, qui n'est autre que Dieu même, de ses perfections, de sa puissance, de sa justice, de sa miséricorde, nous pénétrera très certainement du sentiment de ses droits sur nous, de nos devoirs envers lui, nous apprendra à l'adorer, à nous anéantir, à le remercier, à détester le péché, à combattre tout mal dans nos âmes. J'affirme que plus nous connaissons Dieu, à l'image de qui nous avons été créés, plus nous serons embrasés du désir de réaliser le précepte : *estote ergo vos perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

Saint Paul, parlant de Dieu, disait aux Athéniens : *In ipso enim et vivimus, et movemur, et sumus.* Voilà où nous en sommes avec Dieu dans l'ordre de la nature. Que ne sera-ce pas un jour dans l'ordre de la gloire ? Mais, pour que cette union soit aussi grande que possible, il faut, dans l'ordre de la foi, aider la grâce par un concours libre et efficace tout à la fois. Or, pour cela, il faut étudier Dieu, l'étudier théologiquement, pour l'étudier pratiquement dans l'oraison et recueillir les fruits qu'il veut produire en nous.

Etude approfondie des attributs de Dieu, source de la connaissance de nos relations avec lui et de nos devoirs envers lui.

On ne connaît parfaitement Dieu, que par Jésus-Christ, Dieu à notre portée, pour conférer un cachet divin à tous les détails de notre vie.

II. — Il faut aller à Dieu *par la connaissance de son Fils*. Le Verbe éternel correspond en Dieu à l'intelligence divine ; et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Pourquoi ? Pour se proportionner à notre faiblesse, pour nous faire connaître de Dieu tout ce que nous pouvons en connaître ici-bas. La méditation sans Jésus-Christ est une méditation vaine ; car, d'une part, Jésus-Christ est Dieu, mais Dieu mis à notre portée, Dieu connu autant que nous pouvons le connaître par son Fils, qui nous le révèle : *ipse enarravit* ; mais il s'est fait chair pour nous apprendre à diviniser notre vie ; c'est pour cela que la méditation de la vie de Jésus-Christ nous est nécessaire. D'autre part, Jésus-Christ est homme, mais sa personne est divine ; c'est la Personne divine qui élève la nature humaine à sa propre dignité. Tout ce que Jésus-Christ a fait ici-bas étant divin, nous n'avons, pour donner un cachet divin à nos sentiments, à nos pensées, à nos paroles, à nos actes, qu'à prendre modèle sur Jésus-Christ, et ce sera ainsi que, en prenant modèle sur un homme, nous rétablirons dans nos âmes l'image de Dieu, détruite par le péché.

Voilà, certes, un vaste sujet à notre réflexion : chercher, dans la connaissance de Jésus-Christ, le moyen de mieux connaître Dieu, de mieux lui ressembler et de nous réconcilier avec lui, puisque le grand médiateur entre Dieu et les hommes c'est Jésus-Christ selon son humanité : *unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus*. La pensée humaine peut-elle se

plonger dans une contemplation plus élevée, plus proportionnée à sa nature, plus sanctifiante, plus pratique ?

Vous voyez dès lors tous les mystères de la vie du Sauveur se dérouler devant vous. Ce sont les détails de la vie d'un homme, et chacun de ces détails renferme l'enseignement d'une vertu dans l'accomplissement d'un devoir pratiqué plus saintement. L'unité infinie de Dieu semble trop mystérieuse à notre faiblesse ; voilà des détails et des détails divins, et pas un coin de votre vie qui ne puisse en être pénétré. Jésus-Christ, homme parfait, est toujours devant vous ; connaissez-le toujours plus intimement, imitez-le toujours plus divinement.

III. — Aller à Dieu par la connaissance du Fils dans l'amour du Saint-Esprit.

Nécessité du don par excellence : Il ne suffit pas de
 a) esprit d'amour et de prière connaître ; l'âme au nom de son désir invincible du bien, voit ce bien en Dieu à travers la sainte humanité du Sauveur, et l'aime en proportion de ce qu'elle le connaît ; l'intelligence illuminée contemple dans un horizon plus vaste les perfections de Dieu et aspire à s'y unir plus intimement. Mais autant l'âme est incapable par ses seules lumières de voir Dieu, tel que la révélation nous le montre ici-bas, autant le cœur est incapable d'aimer Dieu comme il l'aimera, quand il sera aidé par la grâce. C'est pourquoi l'Esprit divin vient en aide à notre infirmité : *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram*. C'est lui qui prie en nous avec des gémissements inénarrables ; c'est en lui que nous pouvons prononcer, comme il convient, le nom de notre divin Maître, et prier par sa toute-puissante intercession ; c'est par lui que la prière devient un acte d'amour et le prélude de l'union éternelle avec Dieu.

La part des sens dans l'oraison Toutefois, permettez-moi une observation très grave, que je vous prie de méditer, afin de me transmettre ensuite vos observations. Saint Thomas fait observer que le cœur est le principe de la vie animale ; d'autre part, en Dieu l'amour découle, dit-il, de la volonté. Mais chez l'homme, l'âme et le corps sont intimement unis, d'où il résulte que les impressions du corps agissent sur la volonté, comme les actes de la volonté réagissent sur les impressions du corps et des organes qui, dans le corps, comme le dit toujours saint Thomas, sont les instruments de l'âme. D'où vous voyez que ce qui est de l'ordre du sentiment, donc de l'ordre des sens, est d'un degré inférieur à ce qui est de l'ordre de la volonté ; que, par conséquent, dans les choses de l'oraison, ce n'est pas aux impressions sensibles, aux sentiments qu'il faut s'arrêter d'abord, mais, bien que l'âme puisse s'élever à Dieu par les créatures, quand on est arrivé à un certain degré, il faut laisser l'ordre sensible, animal, parce que l'Apôtre a dit : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*, et soumettre à l'esprit de Dieu, à son amour notre volonté, pour qu'il en tire l'amour le plus pur que nous puissions lui offrir.

La part principale de l'esprit Que nous nous servions des sens pour aller à Dieu, c'est une chose presque indispensable, mais que, pour rendre notre oraison plus parfaite, notre amour moins indigne de Dieu, nous cherchions Dieu dans la nudité de l'intelligence et de la volonté, c'est ce qui me paraît ressortir de toute la doctrine des saints. Dieu étant un pur esprit, c'est surtout par ce qu'il y a de plus élevé en nous : l'intelligence et la volonté, que nous devons adhérer à sa substance autant que nous pouvons la saisir ici-bas.

Si ce que je vous indique est vrai, il s'ensuit que, tout en laissant aux commençants les impressions sen-

sibles plus en harmonie avec leur faiblesse, c'est surtout par le fond de l'âme qu'il faut aller à Dieu.

- b) esprit de vérité : Prêt à monter au Calvaire,
 pour une plus Jésus promet à ses apôtres
 fructueuse connaissance l'Esprit consolateur, qui est
 de Dieu en même temps l'Esprit de
 vérité, et il ajoute : *Cum*

autem venerit Spiritus ille veritatis, docebit vos omnem veritatem. Ceci peut s'entendre de l'assistance du Saint-Esprit pour l'enseignement de l'Eglise, mais aussi des lumières que le Saint-Esprit répand sur l'âme qui, pénétrée des vérités de la foi, cherche à les mieux comprendre, pour en réaliser les conséquences pratiques. On voit la vérité dans l'oraison, et on la pratique par la charité : *veritatem in caritate facientes.* L'oraison est alors une étude de la vérité divine pour mieux connaître nos devoirs, et les accomplir avec un un plus grand amour par la grâce du Saint-Esprit.

Tous les mouvements de notre âme sont renouvelés par l'amour divin, et nous arrivons peu à peu, dans l'oraison, à ne faire en quelque sorte qu'un esprit avec lui : *qui adhaeret Domino, unus spiritus est.*

pour une plus efficace Le religieux de l'Assomption
défense de l'Eglise ne doit pas prier pour lui seule-
 ment, il doit prier pour les
 autres, d'où résulte, à un autre point de vue, la
 nécessité d'une oraison basée sur la connaissance de
 la doctrine sacrée. Innocent III, au moment où l'hérésie
 manichéenne envahissait le midi de la France et
 l'Italie, disait que la plus forte ligue contre les ennemis
 de la foi était une instruction solide. Or, ces ennemis
 de la foi étaient tout simplement les prédécesseurs des
 sectes secrètes et révolutionnaires. Une instruction
 solide nous est donc au moins aussi indispensable
 qu'au temps des Albigeois, mais il faut en quelque
 sorte la triturer pour la communiquer, et, le grand

malheur, c'est que trop souvent on la donne *in persuabilibus humanæ sapientiæ verbis*, et non pas *in ostensione spiritus et virtutis*. Pour cela, il faut la préparer dans l'oraison, et tel est un des motifs puissants de vous engager à faire votre oraison, non seulement sur les points de piété, mais sur les vérités dogmatiques, source après tout des conséquences, sinon les plus sentimentales, au moins les plus fécondes pour la véritable perfection. Plus l'ensemble des vérités révélées aura été ruminé par vous dans l'oraison, plus vous serez à même de communiquer ce caractère vivant qui nous vivifiera nous-mêmes d'abord et vivifiera de plus notre action sur le prochain.

L'oraison doit peu à peu nous introduire dans le sentiment habituel de la présence de Dieu.

Conclusion Je ne voudrais pas finir sans vous parler de cette continuité d'oraison qui n'est autre que l'exercice de la présence de Dieu. L'oraison devrait nous être habituelle. Plus il est dans notre esprit d'écarter la contention austère et ce que j'appellerai l'exagération du recueillement, afin d'aller à Dieu dans une grande joie et le bonheur d'être à son service, plus nous devons donner tous les mouvements de notre être dans une très grande simplicité, sous l'œil de Dieu. *Ambula coram me et esto perfectus*; ces paroles impliquent de notre part un immense respect, mais un respect filial et confiant. La pensée constante de Dieu nous recueille, mais nous réjouit en même temps. C'est avec zèle que nous devons marcher devant lui, mais c'est avec amour et tendresse que nous devons agir pour notre Père en sa présence. Son regard doit nous imprimer les sentiments les plus délicats de la pureté d'intention et de toute pureté ; il doit être pour nous un encouragement à faire toujours mieux pour lui être agréable.

Ayons donc l'esprit d'oraison, la pratique de l'oraison ; tenons-nous sans cesse en présence de Dieu comme des serviteurs fidèles, pour lui obéir ; des disciples désireux de recueillir ses enseignements, des soldats prêts au premier son de la trompette à prendre les armes pour ses combats. Cherchons Dieu, but éternel de notre être ; apprenons à le connaître dans les lumières de son Fils, embrasons-nous des flammes de son Esprit, et notre oraison, nous unissant à l'adorable Trinité, nous donnera l'avant-goût de ce que Dieu nous réserve dans la patrie.

Veillez recevoir, mes très chers Frères, l'expression de mon plus tendre dévouement.

E. d'ALZON.

NOTE

(1) Ecrite d'un seul trait de plume après une longue rumination, cette circulaire d'une très traditionnelle et très haute inspiration confère à notre spiritualité un cachet original. Contempler Dieu, non pas immédiatement pour en transmettre les fruits aux autres — *aliis contemplata tradere*, selon la devise des Frères Prêcheurs — mais pour nous établir aussi solidement que possible dans un commerce intime avec Dieu, prélude du Ciel : telle doit être notre première préoccupation spirituelle. Attirés nous-mêmes vers Dieu, c'est tout naturellement et comme d'instinct que nous attirerons les autres vers Lui.

SIXIÈME CIRCULAIRE (I)

Nîmes, 2 juillet 1874.

Avec la démocratie en marche, la politique envahit tout. Plus que jamais, pour dominer les Babels modernes, une seule politique nous est recommandée : celle de l'Eglise.

Mes très chers Frères,

Les questions sociales sont tellement bouleversées en ce moment, que les meilleurs esprits semblent s'égarer dans les voies les plus opposées. Les opinions se croisent, les systèmes s'élèvent les uns contre les autres, et l'on va à la confusion de Babel. Pourtant, il semble assez facile de connaître la route à suivre, si l'on veut sortir des intrigues politiques, des luttes de parti, des ambitions personnelles, se poser sur le terrain solide de la vérité religieuse, et s'attacher à la cause du Roi immortel des siècles. Permettez-moi de planter quelques jalons à l'aide desquels il vous sera toujours possible, sinon facile, de vous retrouver au milieu du labyrinthe de tant de problèmes, ce semble, inextricables pour les meilleurs esprits.

I. — Au principe des questions sociales :

Dieu, par la création est le
Souverain Seigneur de toutes
choses

I. — Dieu est le sou-
verain Seigneur de tou-
tes choses : *Domini est
terra et plenitudo ejus,
orbis terrarum et universi qui habitant in eo.* Le monde
et ses habitants sont la propriété de Dieu ; ce que les
hommes habitant le monde ont de mieux à faire,
c'est de se soumettre à l'éternelle Majesté. Si les

hommes partaient de ce principe pour régler leur conduite, leurs relations sociales et leur politique, que de maux ne seraient pas évités ! Or, la Révolution étant dans son essence la négation radicale des droits de Dieu, n'établit-elle pas une révolte perpétuelle de l'homme contre Dieu, dont il faut que Dieu, dans sa patience, finisse par triompher ? D'où il faut conclure : 1° le crime de la Révolution, quand elle nie les droits de Dieu ; 2° l'obligation rigoureuse de défendre les droits de Dieu attaqués ; 3° la possibilité du triomphe momentané des méchants, triomphe dans lequel ils trouvent en fin de compte un châtement providentiel, ne fût-ce que par la mort des sociétés empoisonnées de leurs doctrines et de leurs crimes, comme l'histoire nous le montre si souvent ; 4° la certitude du triomphe définitif de Dieu, qui prend son temps pour juger les justices mêmes : *cum accepero tempus, ego justitias judicabo.*

Dieu, par sa Providence, est le très sage régulateur de toutes choses

2. — Mais Dieu n'est pas seulement le maître de l'univers ; il en est le très sage régulateur.

Ceux qui tissent toutes sortes de combinaisons plus ou moins habiles oublient trop qu'il y a une habileté plus grande que la leur, celle de l'éternelle Sagesse. Enfin, ne dirait-on pas, à voir une foule de projets, que l'on croit à l'abdication de la Providence ? Eh bien ! non, la Providence divine n'a pas abdiqué, et, selon la pensée de saint Thomas, le dernier mot de toute action supérieure est la volonté infinie de Dieu, mue par son intelligence infinie ; volonté infinie, intelligence infinie, que peut-on opposer à cette puissance ? Et n'est-il pas vrai que ceux qui s'appliquent à tout juger au point de vue divin et providentiel ont quelque chance de voir plus clair que ceux qui, sous prétexte d'écarter le miracle des choses de ce monde, ne s'arrêtent qu'à je ne sais quel terre à terre

où l'on n'aperçoit que les vaines agitations de l'homme, sans autre but que des intérêts vaniteux et personnels.

Dieu, par une série impres- 3. — Mais on a beau
sionnante de miracles, établit faire pour écarter le
son Fils Maître de toutes les miracle, Jésus-Christ
nations revient avec tout son
empire et toute sa force

divine. Le miracle ! il est en Jésus-Christ, rédempteur du genre humain. Les hommes naissent-ils avec le péché originel ? Sont-ils par nature enfants de colère ? Dieu a-t-il envoyé son Fils pour les racheter ? Jésus-Christ n'a-t-il pas acquis l'humanité par son sang ? Dieu, maître souverain des choses, n'a-t-il pas dit à son Fils : « Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage ; tu les gouverneras avec une verge de fer, et tu les briseras comme le vase du potier ? »

Donc, Jésus-Christ est le maître des nations ; il en est le maître, et il y a des nations qu'il doit gouverner rudement et briser comme un vase d'argile ; mais ceci est le miracle par excellence, la continuation du miracle de la Rédemption. Un Dieu fait homme, premier miracle ; un Dieu homme mourant sur une croix pour sauver le genre humain, second miracle ; ce Dieu homme rendu par son Père maître de toutes les nations, troisième miracle ; ce Dieu homme disposant toutes choses à son gré, appelant les uns à la lumière, laissant les autres dans les ténèbres, quatrième miracle ; ce même Dieu fait homme commandant à certains serviteurs de choix de travailler à défendre ou à étendre son empire à travers le monde jusqu'aux extrémités de la terre, cinquième miracle ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces miracles, à force de frapper les yeux par leur éblouissante clarté, ne les étonnent plus.

Conséquences de la Seigneurie du Christ Il y a pourtant des conséquences à tirer de ces faits divins, miraculeux, incontestables pour des chrétiens. D'abord, l'obligation de tout juger, non seulement au point de vue général de la Providence divine, mais au point de vue plus spécial du surnaturel miraculeux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ensuite, la nécessité de voir l'existence constante du miracle social partout où Jésus-Christ pose la main. Enfin, le devoir de concourir avec une foi absolue à toutes les directions données par Jésus-Christ, de façon que lorsqu'il nous dira : *laxate retia vestra*, nous lui répondions comme saint Pierre : *Domine, per totam noctem laborantes nihil cepimus ; in verbo autem tuo laxabo rete*, et nous verrons les résultats les plus inattendus se manifester à la suite des ordres obéis du Sauveur.

Ainsi, bien loin d'écarter le miracle, ou il faut nier Jésus-Christ et son action surnaturelle au sein de l'humanité, ou il faut admettre la permanence miraculeuse de cette action divine dans la société. Toutefois, le miracle n'est pas toujours apparent ; il se dérobe à la vue de ceux qui doutent. Quand Jésus-Christ apparut à ses apôtres après sa Résurrection, plusieurs crurent, quelques-uns doutèrent. C'est ce que nous voyons encore ; on doute, on nie, comme, en voyant Jésus-Christ ressuscité, on doutait de son triomphe sur la mort. Est-il étonnant qu'on doute de son triomphe sur le péché, parce qu'il n'anéantit pas d'une manière terrible tous les pécheurs ?

II. — La politique de l'Eglise

Si Jésus-Christ gouverne le monde, il y a une politique bien simple à suivre : c'est celle de Jésus-Christ. Or, cette politique s'affirme d'une manière toute spéciale, se manifeste d'une manière irrécusable

dans la société fondée par lui, et où doivent se grouper ceux qui sont plus particulièrement siens. Je veux parler de la politique de l'Eglise.

A) Ses buts 4. — L'Eglise a-t-elle une politique ? Manifestement, oui. Cette politique a deux buts : 1^o la prédication de la vérité ; 2^o l'enseignement de la loi morale qui sort de la vérité divine, et qui n'est autre que la loi de Dieu. La prédication de la vérité, la proclamation de la loi divine, voilà la raison d'être de l'Eglise, et comme pour cela il faut un pouvoir, le maintien de ce pouvoir et de la hiérarchie qui en découle, l'intégrité des droits qui se rapportent à la distribution des dons divins transmis aux hommes par la hiérarchie sacrée, tel est le but de la politique ecclésiastique.

a) la prédication de la vérité Le siècle actuel ne l'entend pas ainsi. Comme Pilate, il ne veut pas la vérité pour base de la société, et, depuis que la société ne repose plus sur ce fondement dogmatique, nous voyons par les ébranlements produits quels ébranlements nouveaux nous avons à redouter. Notre politique, avant tout, est la défense de la vérité sociale dont l'Eglise seule a le dépôt. De là l'obligation rigoureuse de ramener la notion de la vérité au sein de la société qui n'en veut pas.

b) la défense de la loi de Dieu Mais ce qui n'est pas moins important, c'est la défense de la loi de Dieu. La raison de l'homme n'en veut pas non plus, c'est un joug odieux qu'on veut briser. Or, tout ce qui a trait à la loi de Dieu doit être défendu par nous, parce que toute loi humaine qui contrarie cette loi supérieure est mauvaise de soi, pernicieuse, subversive, conduisant les peuples à la mort. Ah ! si nous pouvions nous constituer les défenseurs acharnés de la loi de Dieu, quels maux ne

préviendrions-nous pas ! Quels éléments de dissolution sociale n'écarterions-nous pas ! Et que la guérison des peuples si malades serait prochaine et assurée !

B) Le miracle de l'Eglise Nous avons choisi Jésus-Christ pour notre roi, et non seulement l'humanité entière lui appartient, mais son royaume de choix, c'est l'Eglise. Et, comme Jésus-Christ est le miracle perpétuel, la destinée de l'Eglise est de vivre de miracles : miracle dans sa fondation par un Crucifié, miracle dans les germes de son expansion, qui est le sang répandu par un Dieu ; miracle dans ses conquêtes, formées par la folie de la prédication : *per stultitiam prædicationis* ; miracle dans sa conservation au milieu des causes de ruines de toute espèce, miracle par le fait des sacrements, effusion constamment miraculeuse de l'amour de Dieu sur les hommes ; miracle dans la perpétuité des promesses faites à l'Eglise et accomplies tellement en dehors des notions humaines. Après cela, nier le miracle dans le développement des choses humaines, c'est non seulement nier Jésus-Christ, mais nier le fait, aussi visible que le soleil, de l'existence de l'Eglise.

b) Sa divine perpétuité Oui, l'Eglise, étudiée par la seule raison, est un fait à la fois si incontestable et si plein de contradictions apparentes, une institution si en dehors de toutes les idées de la sagesse mondaine, qu'admettre le fait de son existence et ne pas trouver la raison de sa durée dans une cause divine, c'est accepter au sein de l'humanité la plus grande folie à l'état permanent et victorieux ; c'est la plus grande insulte faite par un génie malfaisant à la dignité humaine.

- C) Conclusion** Vous comprenez que je
a) la durée des nations n'ai pas à développer
en fonction de l'Eglise cette proposition, ce se-
 rait sortir de mon cadre.

Du reste, pour vous elle est manifeste. Mais, qu'en conclure ? C'est que, au milieu de la naissance, des maladies, de la mort des peuples, l'Eglise étant éternelle comme la vérité sa base, la grande cause que nous ayons à embrasser, c'est la cause de l'Eglise avec le miracle de sa perpétuité. Je reviens à dessein sur ce point de vue miraculeux, d'abord parce que le respect humain de certains catholiques s'applique d'une façon trop coupable à n'en tenir plus compte, ensuite parce que sans doute le miracle n'est promis à aucune autre société qu'à l'Eglise, mais parce que les sociétés qui adhèrent à l'Eglise, sans avoir des promesses d'immortalité, trouvent dans leur contact avec une institution impérissable des principes de durée que, depuis le christianisme, elles ne trouveront jamais ailleurs. L'Apôtre vit au milieu de la céleste Jérusalem l'arbre de vie, dont les fruits sont pour les élus ; mais les feuilles elles-mêmes ont été données pour la santé des nations : *et folia ejus ad sanitatem gentium* : les fruits pour les élus, les feuilles pour les peuples qui veulent vivre dans la santé, ou la recouvrer s'ils l'ont perdue : *et folia ejus ad sanitatem gentium*. Notre politique sera de recueillir ces feuilles salutaires et de les porter aux peuples malades et capables pourtant de revenir par elles à la vie.

- b) la politique de l'Eglise** La politique, ainsi con-
au-dessus de tous les partis sidérée, reste dans les
seule digne de Religieux hauteurs convenables à
 des religieux qui peu-
 vent se grouper de toutes les parties de la terre ;
 personne n'est blessé par un point d'honneur national.
 Sur toutes les parties de la terre proclamer les droits
 de Dieu, de Jésus-Christ, de son Eglise, telle doit

être notre grande préoccupation. Ceux qui les défendent sont nos alliés, ceux qui les combattent sont nos adversaires. Là où l'Eglise, organe de Dieu, laisse libre, nous respectons la liberté de chacun ; là où elle proclame des obligations, nous les proclamons avec elle ; là où elle condamne, nous condamnons ; là où elle déclare la guerre, nous luttons, peu soucieux de voir la fin de la bataille, certains que nous sommes de la victoire définitive, et sachant que, comme pour saint Paul, si nous combattons le bon combat, nous recevrons la couronne de justice des mains du juste Juge, au jour qu'il sait.

III. — Deux observations finales

- A) **Union possible entre la Cité de Dieu et telles cités de la terre**
5. — Toutefois, j'ai encore, avant de finir, deux observations à faire. La première est que, tout en nous désintéressant des questions purement humaines, il nous est impossible de ne pas nous trouver en face de certaines situations où la cause de l'Eglise et la cause de certains peuples semblent être unies très intimement. Le moyen âge nous en a présenté plusieurs exemples. Le premier empereur qui prit la croix pour étendard de ses armées devait-il être traité avec indifférence par les chrétiens, sous prétexte qu'il trouvait son intérêt dans le triomphe assuré de l'Eglise ? Les événements qui se sont déroulés depuis nous ont montré les chefs de l'Eglise invoquant l'appui du glaive temporel. Peut-on dire que l'Eglise a eu tort ? Mais alors, que deviennent les promesses de l'assistance divine : *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*, si elle s'est trompée si longtemps et sur la question si capitale, au point de vue humain, de l'union de l'Eglise et de l'Etat ? Mais, si elle avait raison, pourquoi ne l'aurait-elle pas toujours ?

Rappelons-nous donc que Jésus-Christ n'abandonne pas son Eglise ; que la cause de l'Eglise, étant celle du roi Jésus, celle de Dieu par conséquent, est la cause du vrai et du bien, et que, toutes les fois que nous verrons un peuple défendre cette cause franchement, loyalement, on peut, avec l'Eglise, prendre parti pour ce peuple.

B) Les peuples, la France en particulier, se jugent d'après l'idée dont ils vivent

La seconde observation est que les peuples ne vivent comme peuples que par un intérêt ou une idée. S'ils vivent par un intérêt, ce sont des marchands qui font leurs affaires. De leurs profits ou de leurs pertes, nous n'avons pas à nous occuper. Peut-être volent-ils ? Nous avons alors, pour ce qui nous concerne, à veiller à ce qu'ils ne nous volent pas trop, et, pour ce qui les concerne eux-mêmes, à ce qu'ils ne soient pas trop voleurs. Mais il en est qui vivent par une idée. Si cette idée est mauvaise, il faut la combattre sans paix ni trêve. Si cette Idée est vraie, le peuple qui la défend a la bénédiction de Dieu.

Hélas ! La France avait reçu cette bénédiction, qu'en a-t-elle fait ? La France ! elle naquit le jour où Clovis prit en main la cause de la divinité du Christ en face du vieux monde romain et de la barbarie, plongés l'un et l'autre dans l'arianisme. Elle se développa dans les plaines de Poitiers, quand Charles Martel y refoula l'islamisme menaçant l'Europe. Elle fut bien glorieuse le jour où par Charlemagne elle affermit la puissance extérieure de la papauté. Elle atteignait son apogée le jour où saint Louis, expirant sur la cendre, rendait le dernier soupir pour la cause du tombeau du Christ sur les plages d'Afrique. Sa mission fut toujours manifeste. La fille aînée de l'Eglise savait, malgré quelques querelles de famille, défendre au-dehors la cause de sa mère. Cette mission, si unique dans l'histoire, l'aurait-elle désertée ? A voir ce qui

se passe, on peut le redouter, et, si l'on voyait quelque peuple prêt à la remplacer, ce serait pour nous l'heure des plus rudes angoisses. Heureusement, nos successeurs dans ce noble travail n'apparaissent pas ; la place est encore libre pour nous ; sachons la reprendre et nous y maintenir ; voilà notre seule politique de religieux français, politique où tout homme vraiment chrétien nous aidera à coup sûr, si nous accomplissons notre tâche d'une manière désintéressée, avec foi, amour et respect pour Jésus-Christ et son Eglise.

Pardonnez-moi si je ne précise pas davantage. Il faut, en me plaçant sur le terrain que j'ai choisi, laisser une certaine liberté de mouvement, pourvu qu'on soit inflexible sur les grandes lignes que je crois vous avoir tracées.

N'oublions pas que si nous devons tenir compte du miracle dans les destinées de l'Eglise, le miracle a évidemment son influence directe pour la protection, la récompense ou le châtement des peuples fidèles, indifférents ou hostiles. De cette hauteur, il est facile de prévoir bien des événements tristes ou consolants. Quoi qu'il en soit, souvenons-nous que nous sommes avant tout les sujets de Jésus-Christ notre roi, les citoyens de l'Eglise notre patrie, et que nous devons à Jésus-Christ et à son Eglise notre fidélité, nos services, notre amour et notre vie.

Recevez, mes très chers Frères, l'hommage de mes plus respectueux et tendres sentiments en Notre-Seigneur.

E. d'ALZON.

NOTE

(1) A la lumière de la Révélation, des enseignements de saint Augustin en sa « Cité de Dieu » et du Concile du Vatican sur le mystère de l'Eglise, le P. d'Alzon esquisse, en cette circulaire, une rapide, mais suggestive théologie de l'histoire pour éclairer de haut les combats qu'entreprenait alors l'Assomption pour la défense de l'Eglise.

SEPTIÈME CIRCULAIRE

Nîmes, 13 juillet 1874.

L'éducation demeure à nos yeux le plus parfait moyen pour préparer, dans le monde, dans la vie religieuse et le clergé, une élite totalement dévouée aux intérêts majeurs de l'Eglise.

Mes très chers Frères,

J'ai hésité assez longtemps sur le meilleur plan à suivre dans ce que j'ai à vous exposer au sujet de l'éducation. Devais-je considérer à part l'éducation dans les collèges et l'éducation dans les Alumnat? Devais-je prendre la question d'ensemble, et m'arrêter à ce qui est commun à ces deux modes de formation de la jeunesse? Après y avoir bien réfléchi, j'ai cru préférable, en partant d'une base commune, de considérer avec ordre les divers points de vue que soulève le grand problème de l'éducation chrétienne et religieuse.

Je traiterai : 1^o du but de l'éducation ; 2^o du maître ; 3^o du collègue ; 4^o du premier Alumnat ; 5^o du second Alumnat.

I. — But de l'éducation

Formation de Jésus-Christ dans les âmes Toute l'éducation chrétienne et religieuse se résume dans ces paroles de saint Paul aux Galates : *Filioli mei quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.* La formation de Jésus-Christ dans les âmes, voilà le but unique de l'éducation ; et, comme Jésus-Christ est arrivé à l'état d'homme parfait : *in virum*

perfectum, quand nous aurons mis les jeunes âmes sur la voie où elles peuvent s'approcher des perfections de l'Homme-Dieu, nous leur aurons donné la plus admirable préparation à la vie. La connaissance de Jésus-Christ, selon tout ce qu'il est et selon son action humaine et divine ; l'amour de Jésus-Christ, selon l'impression de ses bienfaits pour nous et de sa beauté théandrique ; le dévouement à Jésus-Christ, selon les droits souverains de notre Roi ; les récompenses auxquelles il nous invite, la pratique des devoirs et des vertus qui découlent de nos rapports avec Jésus-Christ ainsi considéré, tel est, ce me semble, le but le plus parfait de l'éducation.

Sur le modèle de Jésus adolescent Et comme, pour ne point nous égarer, il est bon de le suivre pas à pas, nous comprenons pourquoi le Fils de Dieu n'a pas voulu, comme le premier Adam, sortir parfait des mains de son Père, mais pourquoi il a préféré naître d'une humble femme, subir les langes, les infirmités de l'enfance, grandir peu à peu et se manifester ainsi par degrés aux hommes. La formation de l'enfance était quelque chose de trop important, pour que Jésus enfant ne se proposât point pour modèle de cette formation. Le mystère de la sainte enfance et de tout ce qui s'y rapporte doit être le sujet fréquent des méditations du maître chrétien. Que d'enseignements ne puisera-t-il pas dans ces détails, qui, au premier aspect, semblent n'avoir aucun rapport avec l'éducation !

II. — Du Maître

A) Sa vie doit être : « Je vous ai donné l'exemple, Jésus-Christ disait le divin Maître à ses apôtres, afin que, de même que j'ai fait, vous fassiez aussi à votre tour. » Et ailleurs : « Jésus commença à faire et ensuite à enseigner :

cœpit Jesus facere et docere. » L'éducation n'est pas une pure théorie ; elle est, avant tout, un enseignement pratique de tous les jours et de tous les instants. Je ne comprends pas le maître chrétien qui n'a pas sans cesse, non sur les lèvres, mais dans le cœur ces paroles de l'Apôtre : *vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Quand Jésus-Christ vit dans un maître, il est bien facile à ce dernier de montrer constamment le divin Modèle, surtout s'il ajoute : *mihi vivere Christus est et mori lucrum.* Le maître pour qui vivre, c'est Jésus-Christ, porte avec lui le double caractère de l'esprit surnaturel et du désintéressement.

Au-dessus de toutes les misères de la terre Si toute sa vie est Jésus-Christ, si elle est cachée avec Jésus-Christ en Dieu, elle s'élève nécessairement au-dessus de toutes les misères de la terre, et prend en Dieu, par Jésus-Christ, un cachet divin ; et, si mourir est un gain pour lui, c'est qu'il ne tient à rien ici-bas, sa récompense n'est pas sur la terre. S'il la mettait dans les choses périssables, la mort les lui enlevant, la mort ne serait pas pour lui un gain. Que si, au contraire, on sent en lui le dédain de ce qui passe, de la gloire, de tout point d'honneur, de toute susceptibilité, de tout bénéfice, de tout avantage matériel, de toute satisfaction de bien-être ; si aucune tache de boue humaine ne souille le cristal de pureté à travers lequel Jésus-Christ, vivant en lui, lance les rayons doux et forts de sa lumière et de ses flammes, oh ! alors, il sera puissant, fécond, propre à former Jésus-Christ dans ses petits enfants, pour qui sa tendresse aimera de souffrir je ne sais quel enfantement mystérieux dont le fruit sera comme une nouvelle incarnation de Jésus-Christ dans les âmes : *donec formetur Christus in vobis.*

B) Grandeur de sa mission Certes, il y a là un pénible labeur à subir, mais quel honneur pour un homme d'être appelé par Jésus-Christ au plus admirable des travaux ! Qu'est-ce que l'œuvre des six jours, en comparaison de l'œuvre de l'éducation chrétienne ? Et si la théologie nous enseigne que l'acte de la Rédemption est bien au-dessus de l'acte de la création, que devons-nous penser de l'honneur qui nous est fait d'être les coopérateurs du salut des hommes ?

comparée à celle des apôtres Dira-t-on que toutes ces observations s'appliquent à tous les hommes revêtus d'un caractère ou d'une mission apostolique ? Sans doute, et il est déjà bien glorieux que nous soyons comparés aux apôtres : nous devons l'être en effet. Toutefois, on peut établir quelques nuances positives. Le maître chrétien est apôtre par le zèle, les vertus, le but ; seulement, l'apôtre proprement dit a un champ plus vaste, le maître chrétien a le sien plus circonscrit ; l'apôtre s'adresse aux masses d'où jailliront les saints, le maître chrétien doit, alors même qu'il ne réussirait pas toujours, s'efforcer de former des saints ; moins d'âmes à pétrir lui sont confiées, mais il doit les façonner avec plus de délicatesse ; c'est un sculpteur dont le ciseau hâtif ne taille pas dans la pierre vulgaire de nombreuses statues ébauchées, destinées à être vues de loin ; c'est sur le marbre que doit s'enfoncer son burin, et son œuvre est destinée à orner le temple de Dieu, peut-être même le sanctuaire ; il est tenu de faire avec d'autant plus de perfection qu'on lui demande, si je puis dire ainsi, moins d'œuvres que quelques chefs-d'œuvre. L'apôtre agit d'ensemble, sauf à reprendre ensuite son travail pour quelques particuliers ; le maître chrétien agit avant tout dans un ensemble très restreint dont il lui faut prendre les membres un à un, s'il veut réellement former

Jésus-Christ dans ces jeunes cœurs, d'où tant de germes funestes sont à extirper les uns après les autres, avant que puisse leur être communiqué le grain de froment par excellence, Jésus-Christ, semence des saints.

d'absolu Après cela, je déclare très volontiers que
dévouement le maître chrétien doit être par-dessus
 tout un homme apostolique. De quelles prières, de quelles larmes, de quelles pénitences ne doit-il pas accompagner son action extérieure ! Le maître qui ne prie pas beaucoup, qui ne souffre pas beaucoup pour les enfants, qui ne fait pas sa grande affaire de l'éducation, sera un homme brillant, distingué, obtenant des applaudissements et des succès ; au fond, ce sera un maître médiocre, vulgaire, sans fécondité pour Dieu ; ce sera un mercenaire. Dieu nous préserve de maîtres pareils ! Le fond du vrai maître se résume dans ce seul mot : le dévouement, savoir se donner tout entier : *libenter impendam et superimpendar ipse pro animabus vestrīs*.

III. — Du collègue

A) Son but : en Espérer faire d'un collègue le ves-
 toute patience timent du ciel pour tous ceux qui
 viendront frapper à sa porte, ce
 serait une prétention absurde sur laquelle Jésus-Christ, pour nous consoler, a jeté la plus vive lumière quand il a dit : *Nonne duodecim vos elegi, et unus vestrum diabolus est ?* Nous aurons donc, quoi que nous fassions, des démons parmi nos élèves, ce qui ne doit pas nous empêcher de nous appliquer à en faire des anges. Les difficultés ne doivent jamais nous arrêter. Est-ce que Notre-Seigneur n'a pas eu beaucoup à souffrir de la grossièreté, de l'inintelligence, de l'incrédulité des apôtres eux-mêmes ? A chaque instant, ce sont les aspirations les plus absurdes de préséance,

de dignité, d'ambition, de rivalité ; à chaque instant, nous voyons qu'ils ne comprenaient pas : *ipsi autem nihil horum intellexerunt*. Certes, le maître chrétien doit être patient, mais il ne le sera jamais autant que son divin Modèle.

Partons de la conviction que les enfants confiés à nos soins ne sont pas parfaits. S'ils l'étaient, pourquoi nous les confierait-on ? Pour leur apprendre un peu de latin, de grec, d'histoire ou de physique ? Les professeurs à gages qui enseignent pour de l'argent y suffiraient de reste.

former Le premier homme fut pétri par la main
 « l'homme créatrice d'un peu de boue. Eh bien ! oui,
nouveau » les élèves d'un collège sont cette masse,
 fangeuse hélas ! quelquefois, mais sur
 laquelle le maître chrétien, à l'imitation de Dieu,
 souffle l'esprit de vie : *spiraculum vitæ*. Mais, pour le
 communiquer, ce souffle, il faut l'avoir. Hélas ! que
 de maîtres en manquent et ne se doutent seulement
 pas qu'ils en sont dépourvus !

Veillez ici remarquer une différence, toute à l'avantage du maître chrétien, entre la formation de l'homme au paradis terrestre, et la formation de l'homme nouveau dans l'Eglise. *Primus homo de terra terrenus, secundus homo de caelo caelestis* : quelque sens que vous donniez à l'expression *terrestris*, vous avez, vous, à faire des hommes célestes, selon votre modèle, Jésus-Christ, qui est en vous et devant vous : *aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum*. Pour un but si élevé, un grand travail est à faire :

B) Ses moyens : Il faut connaître Jésus-Christ, et,
 1° la connaissance comme je le disais ailleurs, on
 de Jésus-Christ ne parle convenablement que de
 ce que l'on connaît bien. On
 apprend à connaître Jésus-Christ par l'étude et par
 la méditation ; impossible, sans l'union de ces deux
 moyens, de connaître assez le divin Maître pour en

parler comme il convient. L'étude de Jésus-Christ est bonne, mais susceptible d'une certaine sécheresse. La méditation sans étude précisée se perd dans un vague de faux mysticisme. L'étude et la prière unies donnent des résultats féconds. Hélas ! l'expérience n'est-elle pas là que, si Jésus-Christ se forme si mal dans le cœur des enfants, c'est que le travail de formation est confié à des maîtres qui ne prient pas ou n'étudient pas, ou bien qui trop souvent n'ont ni prié ni étudié.

2° **L'amour de Jésus-Christ** Il faut aimer Jésus-Christ : grave question. Comment se fait-il que, en général, Notre-Seigneur est si peu aimé des enfants ? On en donnerait une douloureuse raison en répondant qu'ils n'aiment plus celui qui aime à se reposer au milieu des lis parce qu'ils n'ont plus le lis de leur innocence ; triste vérité que celle-là ! Peut-on dire que les élèves n'aiment pas Jésus-Christ parce que les maîtres l'aiment trop peu ? Puisque nous devons, dans ces communications intimes, aller au fond, voilons-nous la face et avouons que là est la vraie cause du peu d'ardeur de nos enfants pour notre divin Maître. Le maître chrétien, au milieu de ses enfants, devrait se représenter sans cesse Jésus-Christ interrogeant saint Pierre au moment où il allait lui confier le magistère suprême de l'Eglise : *Simon Joannis, diligis me plus his ?* Une première, une seconde fois le Seigneur lui confie les agneaux du bercail. A la troisième interrogation, Pierre s'attriste, et dans un élan d'amour il s'écrie : *Domine, tu omnia nosti, tu scis quia amo te*, et Jésus-Christ lui dit : *Pasce oves meas*. La mesure d'amour envers Jésus-Christ devrait être, elle sera toujours la mesure de l'action sur les âmes dans l'Eglise et dans l'école.

3° **L'esprit de prière** L'amour se prouve par les faits. Si Jésus-Christ est formé par nous dans les âmes des élèves, non seulement ils l'aimeront, mais ils l'invoqueront. Laissez-moi vous

faire un aveu sous forme de question. Ne vous ai-je pas donné un mauvais exemple en ne vous engageant pas davantage à former nos enfants à l'esprit de prière, et les formerions-nous si peu à cet esprit parce que nous sommes beaucoup trop peu des hommes d'oraison ? De grâce, veuillez y penser et réfléchir sur les conséquences si terribles pour nos enfants, sur la responsabilité que nous encourons en développant si peu chez nous la vie de prière, d'où il résulte qu'elle est à peu près nulle chez les autres ; et alors, comment espérer que Jésus-Christ se formera dans les âmes dont nous avons la charge ?

4° la pratique des vertus L'amour se prouve par les faits. L'en-
semble des vertus semble de ces faits, c'est la pratique
des vertus dont chacune est une imitation plus spéciale des perfections de Jésus-Christ. Quelle matière à perfection pour nous-mêmes ! Quelle prédication vivante pour nos enfants ! Ah ! c'est bien l'occasion de revenir à Jésus-Christ faisant d'abord, et enseignant ensuite !

selon l'esprit de l'Assomption Je n'ai pas à rappeler les vertus plus particulières qui constituent l'esprit de l'Assomption, ceci a été dit autre part ; inutile d'y insister de nouveau. Je rappellerai seulement que nous devons surtout nous porter et porter nos enfants à un très grand esprit de foi, de franchise, de sacrifice et d'initiative. Après cela, que nous leur laissions une certaine liberté de développement, que nous ne les écrasions pas sous une forme identique, c'est, je crois, absolument indispensable.

résumé dans le triple amour Toutefois, revenons aux trois grands principes à leur inculquer sans cesse : l'amour de Jésus-Christ, l'amour de la Sainte Vierge, protectrice de leur pureté, l'amour

de l'Eglise, cette grande cause pour laquelle il faudrait les embraser, tenant pour sûr que la préoccupation des combats à livrer les soutiendrait dans l'ennui de certaines études, leur donnerait de salutaires distractions, refuge contre les bouillonnements d'un sang jeune, contre les séductions du monde et de Satan.

Que de vocations se formeraient alors comme d'elles-mêmes ! Séduits par la grandeur, par la beauté du but, par les périls à surmonter pour l'atteindre, avec ce triple mobile : l'amour de Jésus-Christ, que nous leur aurions communiqué, l'amour de la Sainte Vierge et de toutes les vertus cachées sous son royal et céleste manteau, l'amour des combats de l'Eglise et des persécutions à subir pour elle, que de jeunes gens deviendraient facilement des héros ! En vérité, ce serait facile, mais à une condition, que nous serons nous-mêmes des héros pour Jésus-Christ.

5° la correction des défauts à l'aide surtout de l'Eucharistie

J'ai négligé de vous parler des défauts à corriger, des abus à réformer ; ceci est l'affaire d'une vigilance constante et d'un travail persévérant. L'amour de Jésus-Christ, source de tout bien pour l'homme régénéré par lui, implique la haine du mal et son extirpation du cœur. Dieu a dit lui-même le dernier mot de l'éducation, lorsque, chassant Adam du paradis, il lui annonça que la terre ne lui produirait que des ronces et des épines : *tribulos et spinas germinabit tibi* ; qu'il aurait besoin de pain pour vivre, et qu'il le gagnerait à la sueur de son front : *in sudore vultus tui vesceris pane*. Nous aussi, nous avons besoin de pain, et les enfants n'en ont pas moins besoin. A nous de le leur procurer, mais en même temps de leur apprendre à se le procurer plus tard. Ce pain, si nécessaire à nous et à nos élèves, est ce pain supersubstantiel dont il est parlé en saint Matthieu. Telle est la pierre de touche pour nous ; poussons vers ce pain, inspirons-en la faim ;

qu'à nos leçons et par nos exemples surtout nos chères jeunes âmes apprennent à le gagner à la sueur de leur front par la lutte contre leurs défauts, leurs vices, leurs habitudes coupables ; formons-les à ces intimes labeurs, mais montrons-leur ce pain admirable, force des faibles, aliment des forts, vrai pain des anges. Le jeune homme qui communie souvent de lui-même, sous la seule grâce de Dieu, porte en lui le germe de la perfection. Il nous quittera et nous aimera : mais dût-il nous oublier, ce qui importe peu, notre œuvre sera accomplie, puisque ce qui manquera sera continué par Jésus-Christ à la communion. Nous en aurons fait un chrétien, nous aurons formé Jésus-Christ en lui ; Jésus-Christ, revenant en lui par l'Eucharistie, se chargera d'en faire un saint.

- C) Deux consignes rapides :** Evidemment, ce que je
- a) étudier ce qui est spécial** vous esquisse sur l'édu-
à chaque enfant cation est plein de lacunes. Ainsi je n'ai rien dit de la manière dont le maître doit étudier ce qui est spécial à chaque enfant, extirper certains défauts, voir ce qui est bon dans sa nature pour le développer, et former des caractères ayant tous un certain type, quoique divers. Jésus-Christ a toutes les perfections en lui : les saints n'ont que certaines vertus à un degré éminent, ils reproduisent le Modèle divin sous une foule d'aspects. Ce qui se voit dans les saints doit se voir dans les âmes des enfants. Les saints ont eu à combattre certains vices originels, à repousser certaines tentations, et ils ont acquis par là un ordre spécial de mérites. Il en doit être de même dans le travail de l'éducation. Il importe de former Jésus-Christ, mais selon la matière où il est possible de le reproduire : or, argent, bronze, marbre, pierre ou bois.

Ceci est l'objet d'une étude très assidue. Il est certain toutefois que, lorsque le maître, par son dévouement et sa sainteté, aura inspiré une grande confiance à ses élèves, ce qu'ils reproduiront le plus fidèlement et le plus facilement, ce sera lui-même.

**b) instruire à partir
surtout du beau
chrétien** Je n'ai pas à traiter ici de l'instruction ; je veux pourtant vous faire observer combien l'étude de Jésus-Christ, si elle est bien faite, peut être une source d'inspirations chrétiennes. Qu'y a-t-il de plus beau que Dieu, de plus admirable que Dieu, mis à la portée des hommes par son union avec l'humanité ? Quoi de plus grand que le rejaillissement de cette beauté divine à travers tous les types de beauté, de grandeur, de délicatesse morale que nous offrent tous les saints ? Et quand on a ces types à étudier, je me demande quel temps on a pour étudier les types païens. Peut-être trouverait-on là le dernier mot d'une controverse célèbre.

Nous ne proscrivons pas tout ce qui n'est pas littérairement chrétien ; nous admettons qu'on peut y trouver ce que certains amateurs prétendent y découvrir. Mais les filons chrétiens à exploiter sont si riches, la mine est tellement inépuisable, que nous n'avons pas le loisir de nous occuper d'autre chose. Quand nous aurons fouillé tout le monde des beautés surnaturelles, que nous nous serons pénétrés de cet ordre admirable placé par la révélation au-dessous du ciel sans doute, mais bien au-dessus de la terre, nous pourrons alors jeter un regard sur l'esthétique naturaliste, telle que le monde païen la comprend. Jusque là, nous nous en passerons, pour l'unique motif que ce serait un temps inutilement employé.

La notion du beau chrétien, étudié dans son côté le plus élevé, est évidemment un très puissant moyen d'éducation. Lorsque l'âme s'éprend des charmes de la vérité, qu'elle s'abandonne aux émotions d'un

ordre plus pur, elle se purifie, elle s'améliore, elle trouve en elle moins de goût et d'entraînement pour les sensations inférieures. Il faudrait peut-être un long temps pour expliquer les rapports entre l'être, le vrai, le bien et le beau, tels qu'ils composent la substance divine et se révèlent en Jésus-Christ. Pourtant, l'on peut trouver dans ces rapides données des développements sans fin d'une littérature saine, fortifiante, supérieure, élément précieux de l'éducation, telle que nous voudrions pouvoir la réaliser. De grâce, mes chers Frères, étudiez la question de l'enseignement par ce côté, vous serez surpris des résultats que vous obtiendrez.

IV. — Du premier Alumnat

But des Alumnats Je ne vous ai parlé que de l'éducation dans le collège ; je n'ai pas besoin d'ajouter que le fond de ce que j'ai établi s'applique aux Alumnats. Cependant, il est nécessaire de préciser un peu plus ce qui convient à une institution spéciale.

En fondant les Alumnats, nous avons voulu élever des enfants destinés au sacerdoce, soit dans le ministère des paroisses, soit dans le clergé régulier. Nous nous sommes adressés aux familles qui, vu leur modeste avoir, ne peuvent pas payer toute la pension de leurs enfants, laissant pour les petits Séminaires les enfants dont les parents ont assez d'aisance pour subvenir aux frais de l'éducation.

Mais n'est-il pas dangereux de prendre des enfants exposés par leur pauvreté même à n'avoir pas une certaine noblesse de sentiments ? A cette objection, nous avons répondu d'abord que Jésus-Christ, notre modèle, avait composé le premier de tous les séminaires, le séminaire dont il était lui-même le Supérieur, de bien pauvres et grossiers artisans ; ensuite, que l'éducation comme nous l'entendions dans les Alumnats

avait précisément pour but d'écartier l'inconvénient objecté, malheureusement très réel dans les grands et petits Séminaires.

Leur cachet particulier L'Alumnat, formé d'enfants qui veulent être prêtres et même religieux, mais qui sont pauvres, doit avoir son cachet.

1^o Il importe que la piété y soit pratiquée dans toute sa simplicité et sa franchise.

2^o On doit exiger une vie austère, rude, ainsi qu'elle convient à des enfants pauvrement élevés.

3^o Les études chrétiennes doivent y occuper une place presque exclusive, surtout l'étude du latin et du grec, les deux langues de l'Eglise.

4^o Le travail des mains doit y préparer aux travaux des futurs missionnaires.

5^o Les cérémonies de l'Eglise y seront les grandes joies, et, comme disait un illustre évêque, les enfants devront être des hommes d'Eglise, vivant surtout d'une façon très ecclésiastique.

6^o Les Supérieurs des Alumnats devront rendre à leurs familles les enfants reconnus peu aptes à recevoir l'esprit de l'institution, et à se plier à la règle commune : *nonne modicum fermentum totam massam corrumpit ?*

Capacités requises chez les élèves 7^o Il importe d'exiger des enfants une certaine capacité. C'est pourquoi les examens préalables sont si nécessaires avant l'admission à l'Alumnat. Un enfant, pour être admis, doit, en dehors des pièces réclamées par la feuille des conditions, jouir d'une bonne santé, d'une intelligence plus qu'ordinaire, avoir un caractère pliable, surtout très franc, montrer le sentiment très profond de la grandeur de sa vocation ; il lui faut une persévérance soutenue, une certaine joie dans le service de Dieu, de la promptitude à obéir, l'amour du règlement, un esprit ouvert, mais sérieux, et, comme le disent nos Constitutions,

la disposition à faire bon marché de lui-même. Si, au terme du premier Alumnat, les enfants se présentent au second avec ces conditions, il y a tout lieu d'espérer que leurs progrès se soutiendront, et que leur vocation affermie les disposera à devenir des prêtres fervents et utiles, de saints religieux, en un mot des hommes vraiment apostoliques.

V. — Du second Alumnat

Examens des dispositions des élèves Il n'y a pas à se préoccuper ici des connaissances exigibles pour passer du premier au second Alumnat. Ce qui doit fixer notre attention, c'est de savoir si tout élève doit être versé sans examen d'une maison dans une autre. L'attention des Supérieurs sera très sérieusement éveillée à cet égard. Un enfant qui monte au second Alumnat s'élève dans un monde nouveau ; il doit donc être l'objet d'une étude très attentive, et le Supérieur de l'Œuvre a le devoir d'étudier avec la vigilance la plus persévérante :

1^o Quel est le caractère de ce nouvel arrivé ; quels sont ses penchants ; quelles luttes il a livrées à ses défauts ; quelles défaites il a subies ; quelles victoires il a remportées, quelles vertus commencent, non pas seulement à germer, mais à grandir dans son âme.

2^o Vers quel but scientifique son intelligence se dirige plus volontiers : la littérature, l'histoire, la philosophie, les sciences sacrées, mathématiques ou naturelles ; quelle est sa facilité à écrire ou à parler ; quelle est la portée de son esprit, sa persévérance au travail, sa ténacité devant les obstacles.

3^o A quel degré de piété il est parvenu, quels sont : son attrait pour la fréquentation des sacrements, le fruit qu'il retire des lectures pieuses, son désir de

vivre avec mortification, les retranchements qu'il s'impose, son exactitude à visiter le Saint-Sacrement, sa disposition à la vie de sacrifice.

4^o C'est l'heure de lui donner l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de l'Eglise. Son cœur doit être déjà embrasé dans l'oraison pour tout ce qui touche aux intérêts de Dieu. Quand la disposition des lieux et le nombre des maîtres le permettront, c'est le moment de le former à la vie d'oraison, en lui faisant faire quelques retraites de temps en temps. C'est l'heure aussi de lui faire sentir d'une manière réfléchie et consciencieuse la beauté de sa vocation, la grandeur du but qu'il donne à sa vie, la bonté de Dieu, qui veut se servir d'un aussi misérable instrument que lui, la conviction intime de son néant, et, par-dessus tout, le zèle immense dont il doit être animé pour le service de Notre-Seigneur.

5^o Le terme du second Alumnat correspond à l'âge des passions. Il n'est pas étonnant que des enfants, devenus jeunes hommes, commencent à ressentir quelques révoltes des sens. Peut-être amèneront-elles des désertions douloureuses ; peut-être aussi une sage direction fera-t-elle tourner à bien une épreuve comme nécessaire. A cette époque si importante, de très grands devoirs sont imposés aux religieux chargés d'âmes condamnées à une crise, source de bien des désastres. La dévotion à la Sainte Vierge, la fréquentation des sacrements, certaines pratiques de pénitences, des études plus acharnées peuvent être de puissants moyens de se vaincre. Il faut surtout à ce moment une immense compassion, un cœur très large, très paternel, de la tendresse et de la force, de la prudence et aussi de la hardiesse, mais principalement une grande union à Notre-Seigneur, une profonde pureté d'âme. C'est là l'heure de l'enfantement. Cet état se poursuivra au noviciat sans doute ;

mais, pour les novices élevés par nous dans les Alum-nats, j'ai la certitude que le noviciat sera bien plus facile et l'issue bien plus assurée, quelle que soit la voie qu'ils embrassent sous l'œil de Notre-Seigneur. Ils pourront servir dans des armes diverses ; ils auront toujours le même esprit, on les retrouvera toujours au besoin.

Portrait du jeune homme Il y aurait maintenant à à sa sortie de l'Alumnat nous représenter, non pas seulement l'écolier sortant des mains de ses premiers maîtres pour passer d'une manière plus ou moins naturelle de la vie préparatoire des études classiques à la vie des études théologiques dans le Séminaire, mais le jeune homme comme doivent l'avoir formé de vrais Supérieurs d'Alumnats. J'aurai tout résumé, quand je l'aurai montré comme une belle ébauche de Jésus-Christ, préparée pour recevoir dans le Séminaire ou le Noviciat des traits plus purs, plus nobles, plus délicats, plus caractérisés. La perfection doit se manifester dans ses premiers jets : c'est une certaine fraîcheur de vertu, d'ardeur pour le don de soi, de passion pour le sacrifice, de dispositions généreuses que le Noviciat rendra plus fécondes en les réglant. On doit dire du jeune homme sortant de l'Alumnat ce que, dans le livre de Job, le Saint-Esprit dit du cheval : *Ubi audierit buccinam, dicit : Vah ? Procul odoratur bellum.*

Ne croyez pas, mes chers Frères, que je me livre ici à des descriptions plus ou moins poétiques. Le jeune homme, prêt à entrer au Noviciat, qui n'a pas le feu sacré de l'amour de Notre-Seigneur, qui n'a pas l'enthousiasme des combats de l'Eglise, fera peut-être un bon prêtre, pieux, réglé, modeste, médiocre et vulgaire ; il ne sera jamais un vrai fils de l'Assomption. Certes, je ne le suppose pas encore devenu parfait, mais je le veux avec les éléments nécessaires

pour le devenir. Comment communiquera-t-il la flamme, s'il ne l'a pas ? Et comment poussera-t-il à l'action, s'il est endormi ? Inspirera-t-il les grandes choses importantes à la défense de l'Eglise, s'il ne comprend pas les petites ? Formera-t-il à son tour des saints, s'il n'est pas saint lui-même, ou du moins, au moment où je le suppose, capable de le devenir promptement ?

Que si Dieu, dans sa miséricorde, bénit nos efforts pour la préparation des Alumnats, ayons bon espoir. La Congrégation, en s'adressant aux directeurs de ces pépinières religieuses, pourra leur dire : *Filli tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ*, et ces vigoureux rejetons seront, non pour eux, mais pour notre famille tout entière.

Devoirs qu'impose l'œuvre des Alumnats De là les devoirs qui nous sont imposés à tous. Il faut :

1^o Nous bien convaincre que, par une permission toute providentielle, Dieu a voulu que l'avenir de la Congrégation fût surtout renfermé dans les Alumnats. Nous n'y songions pas, il y a trois ou quatre ans. La pensée en a été semée comme une graine étrangère par un oiseau de passage ; mais, grâce à Dieu, elle a fructifié. A nous de remercier Dieu d'avoir si bien fécondé la graine.

2^o Prier beaucoup pour les Supérieurs des Alumnats. Leur tâche et leur responsabilité sont immenses. Si ce que je viens d'établir est vrai, d'eux surtout dépend la ferveur ou la décadence, le développement ou la mort de la Congrégation.

3^o Prier et faire prier pour les enfants des Alumnats. Ils sont dignes de toutes nos préoccupations et de toute notre tendresse. Les Alumnats sont comme les nids de notre famille spirituelle. Là se préparent les générations qui recueilleront notre héritage. A l'oraison,

à l'office, à la Messe, par nos pénitences, nos travaux, nos bonnes œuvres, nous devons sans cesse les recommander à Dieu. Encore une fois, l'Alumnat bien fait donnera des noviciats faciles, où le développement des vertus religieuses se fera comme de lui-même, sous l'impulsion d'un premier mouvement bien donné, qui se continuera dans les dernières années des épreuves de nos jeunes religieux.

4^o Enfin, procurer — puisqu'il faut à l'homme du pain, bien qu'il ne vive pas seulement de pain — à nos Alumnats des ressources matérielles, sans trop de préoccupations, mais avec une prévoyance que l'abandon à la volonté de Dieu n'exclut pas. Ces ressources semblent ne pas nous faire défaut, et chaque jour la Providence ouvre une main plus généreuse sur ces chères maisons. Ne soyons pas trop avides, mais en pensant à ces pauvres enfants qui comptent sur nous, sachons dire quelquefois : *Unde ememus panes, ut manducent hi ?* Ils ont besoin de toit, de vêtements, de pain. Disons à la Providence : *Unde ememus ?* Rapportons-nous à elle toujours, et prions. Dieu fera le reste, pourvu que, dans la pauvreté religieuse, nous disions avec foi : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

Conclusion générale J'ai été bien long, mes très chers Frères, ne me le reprochez pas trop. Quelle pensée plus douce que celle de travailler à préparer des âmes pour la perfection du sanctuaire ou du cloître ? Est-il bien téméraire de dire que, si le clergé séculier n'est pas tout ce qu'il pourrait être, le mal vient surtout des petits Séminaires ? Serions-nous assez heureux pour aider à une réforme indispensable, si l'on ne veut pas que le sel de la terre aille toujours s'affadissant ? L'exemple de l'éducation donnée dans nos Alumnats pourra-t-il heureusement influencer sur le renouvellement des premières années de l'éducation ecclésiastique ?

Mais ceci ne nous touche qu'indirectement. Ce qui nous importe avant tout, c'est le renouvellement de notre esprit religieux.

L'obligation de préparer une génération de saints nous fait un devoir de nous appliquer à une sainteté plus grande. Si la vue des anciens est un élément de formation pour les plus jeunes, la nécessité d'édifier ces chers enfants nous contraindra à leur donner de plus nombreux exemples de vertu. Que Notre-Seigneur, qu'ils connaîtront par nous, se communique à vos cœurs et à vos intelligences, de façon à ce que tout ce qu'ils verront de vous soit une formation perpétuelle de Jésus-Christ au plus intime de leur être.

Recevez, mes très chers Frères, l'expression de toute ma respectueuse affection en Notre-Seigneur.

E. d'ALZON.

Formation des jeunes religieux

La question de la formation des jeunes religieux devenait une des grandes préoccupations du moment. Le noviciat du Vigan avait vu passer en éclair bon nombre de vocations et l'on déplorait de la part des jeunes religieux plus d'une défection. Le P. Hippolyte, qui cumulait les fonctions d'économiste général, de maître des novices, de Supérieur des Oblates du Vigan et qui trouvait le moyen de se dépenser en de multiples ministères extérieurs, était manifestement débordé. Et voici que les Alumnats amenaient leurs premiers précieux contingents qu'on ne pouvait déflorer par une formation plus ou moins hâtive. Il était temps d'organiser les bases mêmes de l'Institut.

Une réunion à quatre — PP. d'Alzon, Picard, Hippolyte et Emmanuel — est décidée qui allait se tenir à Nîmes, les 26-28 octobre 1874. C'est pour en diriger les débats que le P. d'Alzon rédigea, à Lavagnac, au début d'octobre, cette huitième circulaire. Après les réunions de Nîmes elle fut adressée aux autres membres des Chapitres généraux.

HUITIÈME CIRCULAIRE

Nîmes, 8 novembre 1874.

Mes très chers Frères,

J'aborde une des plus graves questions que nous puissions traiter, la plus grave peut-être, puisque toute la ferveur, la vie même de notre famille en dépend. Je veux vous entretenir du noviciat. Je partagerai ce que je vous en soumettrai en quatre points principaux. Je parlerai :

- 1^o Du noviciat en général.
- 2^o Du Maître des novices.
- 3^o Des novices.
- 4^o De la formation des âmes au noviciat.

I. — Du noviciat

Intérêt à porter au noviciat Le noviciat doit être désormais le nid de la Congrégation ; tous les religieux doivent y revenir avec bonheur comme au lieu de leur formation religieuse. Ils doivent en rechercher la prospérité, soit en se préoccupant de préparer des sujets, soit en ménageant d'indispensables ressources.

Veillez examiner s'il est préférable d'avoir des noviciats fondés, ou de s'en remettre à la Providence. Si les noviciats ne sont pas fondés, les propriétés foncières deviennent inutiles.

C'est une grave question de savoir s'il est bon de multiplier les noviciats. Peut-être est-il préférable de n'en avoir qu'un, au moins dans les commencements. C'est le meilleur moyen d'entretenir l'esprit d'unité, que produiront moins facilement des noviciats multipliés. Le seul avantage de plusieurs noviciats est de

pouvoir faire passer un sujet de l'un dans l'autre pour l'essayer de nouveau : mais l'expérience prouve qu'un sujet qui échoue ici réussit peu ailleurs (1).

Les anciens religieux surtout doivent avoir une tendresse particulière pour les noviciats. Sans ce mêler à l'intimité du gouvernement, ils doivent prendre à cœur tout ce qui peut y supprimer les abus naissants, y développer la ferveur et l'esprit de la Congrégation. Mais, pour éviter des propos inutiles, ils doivent se contenter de transmettre au Supérieur général ce qu'ils savent (2). Celui-ci, vérification faite, usera de ces confidences avec la prudence convenable en temps opportun. Il est fort à désirer que le noviciat soit à la portée des visites fréquentes du Supérieur général, afin qu'il puisse se rendre compte par lui-même de ce qui peut être fait pour le plus grand bien, soit des novices qui l'habitent, soit de la Congrégation à laquelle de jeunes religieux fervents et intelligents sont si nécessaires.

Le temps du noviciat doit être employé à la plus sérieuse formation de la vie religieuse. Aussi, dès qu'on pourra y passer les deux ans fixés par les Constitutions, il sera très important de les imposer aux novices.

Tenue du noviciat Le noviciat doit être un lieu où se pratiquent avec scrupule :

1^o Le silence et le recueillement. Sans l'habitude du silence, il n'y aura jamais de vie intérieure, ni cette vie séparée du monde indispensable au religieux dont la conversation doit être dans le ciel.

2^o La prière. On donnera aux novices d'autres occupations, mais l'occupation la plus importante des novices est d'apprendre à prier, afin de pouvoir trouver dans l'oraison les lumières et les forces dont ils auront plus tard, comme religieux, un si grand

besoin dans les conjonctures difficiles de la vie apostolique à laquelle ils sont destinés.

3^o L'obéissance. Plus la Congrégation se développera, plus le lien de l'obéissance sera nécessaire. Ce que l'on fait en ce moment par affection pour les Supérieurs devra se faire surtout par un esprit de foi, base de la véritable obéissance, et par un sentiment de charité surnaturelle quelquefois dépouillé de toute douceur. Au sortir du noviciat, les jeunes religieux devront avoir une volonté tellement pétrie, qu'ils ne tiennent qu'à une chose : faire la volonté de Dieu, manifestée par leurs Supérieurs.

4^o La pauvreté la plus absolue, selon l'esprit de la règle.

5^o La réforme du caractère. C'est là, sans doute, le travail de toute la vie. Il est pourtant assuré que, si cette réformation est poussée vigoureusement pendant le noviciat, les efforts seront ensuite bien plus aisés à traduire dans tous les détails de la vie.

6^o Les habitudes religieuses. Chaque Ordre, chaque Congrégation a les siennes. Nous commençons à avoir les nôtres, mais qu'elles ont besoin d'être modifiées, améliorées ! Il sera indispensable de préparer des règlements particuliers que ma lettre ne comporte pas, mais dont je tiens à constater la nécessité.

7^o La vie de sacrifice et d'absolu renoncement à l'amour-propre. Ce qui doit nous être odieux avant tout, c'est l'esprit personnel. Qu'on s'efforce de le découvrir, de le poursuivre et de le briser par l'humilité ; sinon, que les sujets soient impitoyablement renvoyés du noviciat, après en avoir référé au Supérieur général.

8^o La cordiale affection des novices entre eux et le respect des anciens. Nous devons beaucoup nous aimer et beaucoup nous respecter. Tel est l'esprit

que Notre-Seigneur suggérait à ses apôtres par ses recommandations les plus pressantes.

9^o Enfin, l'apprentissage de toute perfection, selon l'esprit de l'Assomption. Ce dernier mot dit tout. Il n'en est pas moins vrai que nous avons notre raison d'être, et qu'il serait très dangereux de ne pas se laisser former selon les principes qui ont présidé à la naissance de notre famille. Il importe de ne pas permettre que, sous certains prétextes, on sorte des principes caractéristiques et sans l'application desquels nous ne sommes rien comme Congrégation.

II. — Du Maître des novices

Sa déférence à l'égard du Supérieur général Le Maître des novices est, pour le noviciat, le bras droit du Supérieur général, la responsabilité du noviciat reposant sur celui-ci, puisque c'est à lui à décider s'il agrée les postulants ou les novices, même après que les deux Commissions exigées par le Saint-Siège auront donné leur vote (3).

Aussi le Maître des novices doit-il lui rendre un compte scrupuleux de tout détail propre à lui faire connaître les sujets.

Sa responsabilité La responsabilité du Maître des novices consiste :

1^o A faire des rapports fréquents et détaillés sur le noviciat et les novices, selon ce qui sera dit plus tard.

2^o A former à la plus haute perfection possible les jeunes gens qui lui seront confiés.

3^o A mettre la sincérité la plus intelligente dans les motifs d'admission qu'il présentera au Supérieur général pour être transmis aux Commissions des votes à l'entrée et à la sortie du noviciat.

Sa vertu Le Maître des novices doit être la règle vivante du noviciat, et pourtant il doit comprendre que les jeunes gens, ayant chacun son caractère, ne doivent pas se mouler d'une manière absolument servile sur le sien, mais bien plutôt sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont il doit être la copie la plus ressemblante, permettant aux autres d'en imiter des traits différents, toujours dans la direction générale de l'esprit de la Congrégation.

Les rapports qu'il doit fournir Il adressera tous les trimestres au Supérieur général un rapport sur l'ensemble du noviciat, et un rapport sur chaque novice, selon un cadre qui sera rédigé plus tard. En attendant, comme direction dans ce travail, il peut prendre les trois points principaux indiqués à l'article sur le noviciat en général, et ceux que l'on indiquera tout à l'heure.

Les rapports pour les commissaires seront détaillés et accompagnés des pièces exigées. Le Maître des novices interrogera très consciencieusement le jeune homme qui se présente selon les questions fixées par les Constitutions ; il préviendra les commissaires si les conditions sont ou ne sont pas remplies, et dira celles qui ne le sont pas.

Ses principaux devoirs Si quelque fait grave se produit, il en avertira qui de droit. Toutefois, à moins d'un scandale imminent, il ne renverra point du noviciat sans prévenir le Supérieur général. Il peut, sous sa responsabilité, remercier les postulants non encore admis au noviciat. Quant aux novices qui voudraient se retirer, c'est à sa prudence de voir s'ils sont réellement impropres à la vie religieuse, ou s'ils sont seulement victimes d'une tentation passagère. Il agira en conséquence, soit en ouvrant la porte, soit en retenant le plus possible avec affection.

Sauf de rares exceptions, il présidera aux exercices, toujours au Chapitre des coupes, presque toujours aux récréations. Ses instructions seront fréquentes, ses avis multipliés, soit sur les manquements à la Règle, aux Constitutions, aux prescriptions particulières, soit sur les vertus, l'esprit, la tenue d'un bon religieux, soit sur la ferveur et la sainteté qui doivent pénétrer l'ensemble de la vie et les moindres actions d'un homme appelé à la perfection.

Il s'efforcera de gagner le cœur de ses novices, non par une affection amollissante, mais par une charité surabondante, puisée comme à la source dans l'amour de Notre-Seigneur pour les âmes et en particulier pour ses disciples.

Il vivra avant tout de la vie surnaturelle, et n'agira que d'après les pensées et les motifs inspirés par la foi. Son modèle, en un mot, sera Jésus-Christ vivant au milieu de ses apôtres et les formant à la vie évangélique.

Il aura autant que possible les aides nécessaires, selon le nombre des novices.

Question : Convient-il que, dans un noviciat nombreux, il y ait, en dehors du Maître des novices, un Supérieur qui serait plus spécialement chargé des choses extérieures (4) ?

III. — Des novices

Leur recrutement Nous sommes tous intéressés à chercher et à préparer des héritiers spirituels de notre œuvre. Quelques fondateurs d'Ordres ou de Congrégations préféreraient attendre ceux que la Providence leur enverrait. Pour nous, nous nous rappellerons que le Concile de Trente a enjoint aux évêques de préparer les vocations ecclésiastiques, leur a indiqué les règles générales pour atteindre ce but, et que Notre-Seigneur a appelé ses premiers apôtres et leur a dit : *Non vos me elegistis, sed ego*

elegi vos. En présence de ces deux grandes autorités, un Concile général et la conduite de Notre-Seigneur, nous nous efforcerons de comprendre avec quel zèle et quelle prudence on doit chercher, préparer, choisir définitivement les vocations religieuses. On les cherche hors du noviciat, on les prépare pendant le noviciat, on les choisit au ferme du noviciat. L'on peut affirmer que la préparation des vocations, soit dans les collèges, soit dans les Alumnats, soit par la direction des jeunes gens dans le monde, est une œuvre excellente ; seulement, il faut s'appliquer à faire de bons choix, et l'on ne saurait apporter à ce travail trop de vigilance, de circonspection et d'esprit de foi.

Qualités requises Les Constitutions ont déjà indiqué les conditions fondamentales requises du jeune homme qui se présente au noviciat. Mais je ne crains pas d'insister ici sur quelques points essentiels :

1^o L'esprit surnaturel, ou du moins des dispositions à l'acquérir. Plus que jamais nous avons à lutter contre le naturalisme. Si nous ne nous appliquons pas à former des hommes capables de combattre pour les idées surnaturelles, nous pouvons nous déclarer par avance vaincus, puisque nous renonçons à notre raison d'être.

2^o La sincérité. On ne saurait trop déplorer l'absence de sincérité chez quelques aspirants à la vie religieuse. Pourquoi nous viennent-ils ? Est-ce une forme d'avenir qu'ils n'ont pas suffisamment analysée ? Ils y trouvent des avantages dont ils comptent jouir, sans accepter certaines dures conditions qu'ils voudraient pouvoir repousser. De là ces combinaisons intimes et très humaines qu'ils se persuadent avoir cachées parce qu'ils se sont tus, mais qu'un œil expérimenté a bien vite découvertes, et pour lesquelles il faut être impitoyable, parce que du manque de sincérité à l'hypocrisie il n'y a qu'un pas.

3^o Le don de soi. Il n'est pas nécessaire que, dès le premier jour, ce don de soi-même soit complet. Mais le postulant qu'on voit calculer, combiner, essayer de poser des conditions, demander des exceptions et des exemptions inutiles, est un sujet peu enviable, et, si au bout de très peu de temps, deux ou trois mois au plus, il ne commence pas à faire bon marché de tout : retranchements, sacrifices, humiliations, froissements de la part des Supérieurs et des compagnons de noviciat, il doit être irrémisiblement remercié. Ou il ne comprendra jamais la vie religieuse, et il est incapable ; ou il n'aura pas le courage de faire, et c'est un ouvrier trop paresseux, trop lâche pour nous : le mieux est de s'en débarrasser au plus tôt.

4^o Je ne reviens pas sur les examens de capacité à faire subir avant le noviciat. Seulement, établissons bien que les jeunes gens élevés hors de chez nous doivent avoir désormais pour entrer au noviciat l'intelligence et l'instruction de nos rhétoriciens. Il y a une transition à ménager, mais il est à souhaiter qu'elle soit très rapide, et que, à cet égard, les exceptions soient promptement supprimées.

5^o Qu'il soit entendu que le Maître des novices surveillera avec le plus grand soin la tournure d'esprit des postulants et des novices, à la récréation, partout où ils peuvent parler, pour découvrir les esprits faux, bizarres, indisciplinables, disputeurs, taciturnes, entêtés ; il faut les écarter comme de vrais démolisseurs des Congrégations.

6^o Il exigera par-dessus tout l'acceptation humble, cordiale des reproches, la souplesse sous la direction imprimée, la confiance envers les Supérieurs, l'affection joyeuse envers les Frères, l'estime de leur vocation, le désir d'en acquérir l'esprit au plus haut degré par l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de l'Eglise.

IV. — De la formation des âmes

Saint Paul disait : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*. Telle doit être la devise du Maître des novices, travaillant à pétrir des religieux. Quelle vigilance persévérante ne doit-il pas exercer sur lui-même, sa vie étant le livre vivant que les novices auront sans cesse sous les yeux !

La formation des âmes au noviciat implique :

1° *La pratique exacte, intelligente, aimée de la Règle.* Pratique exacte, sans quoi pas de vie religieuse ; pratique intelligente, qui se puise dans l'esprit de foi, et sans laquelle la Règle n'est plus qu'un exercice machinal, au lieu de porter lumière et force dans les moments d'épreuve ; pratique aimée : si l'on n'aime pas l'état religieux, pourquoi l'embrasser ? C'est se précipiter de gaieté de cœur dans l'enfer, et s'exposer à y entraîner par le scandale des âmes appelées à la couronne de la sainteté.

2° *La lutte contre les défauts.* Nous en portons tous le germe, mais l'étude de nous-mêmes, la vigilance, la prière, la pénitence, l'humilité surtout, sont d'importants moyens de les diminuer, sinon de les extirper complètement. Le Maître des novices, obligé de connaître les âmes confiées à ses soins, doit faire un travail particulier sur chacune d'elles, se servir des conseils donnés par les maîtres de la vie spirituelle, les aider dans leurs luttes intérieures, les soutenir quand le danger est grand, les relever de leurs chutes, en examiner les causes pour attaquer le mal à sa racine, et les soutenir principalement par la confiance en la bonté de Dieu.

3° *Le désir toujours plus ardent de la perfection.* La devise du novice doit être : *Caritas Christi urget nos*. Jésus-Christ est son modèle, et Jésus-Christ est son amour. Le noviciat est un temps de transformation,

et le novice ne doit avoir qu'un désir, se transformer en Jésus-Christ : *Mihi vivere Christus est*, doit-il répéter avec l'Apôtre. Ah ! qu'un maître des novices doit être parfait lui-même pour allumer ces flammes, les conserver et les augmenter sans cesse ! Qui n'a pas le désir de la perfection ne sera jamais un vrai religieux ; c'est au Maître des novices à faire croître ce désir par tous les pieux moyens mis à sa disposition, soit par ses instructions spéciales, soit par un mot dit en passant, soit par une émulation légitime établie entre les membres du noviciat, soit par des pratiques plus difficiles, non à imposer mais à proposer avec prudence. L'important est d'inspirer l'entrain, l'ardeur, la vie, sans quoi tout se dessèche, se glace, s'endort et finit par mourir.

De tous les moyens de ferveur, le plus puissant est incontestablement la communion ; mais je ne fais qu'indiquer cette question importante, que j'ai traitée ailleurs, (5) je me borne à réveiller l'attention du Maître des novices sur la préparation de ses élèves à la communion, sur les fruits qu'ils en retirent, et sur les permissions plus rares ou plus fréquentes qu'il peut accorder.

4^o *La conviction profonde* que, dans le temps présent, en face des classes ouvrières, du profétariat, du paupérisme, rien n'est plus puissant pour un religieux que l'imitation de Notre-Seigneur n'ayant pas où reposer sa tête, c'est-à-dire que la pratique de la pauvreté.

5^o *Une très grande ouverture de cœur*. Les novices y seront exercés. Les y pousser comme malgré eux aurait de graves inconvénients ; mais s'ils n'ont pas de facilité à s'ouvrir, s'ils ne l'acquièrent pas promptement, ils n'auront jamais l'esprit de la vie commune ; ils conserveront leur esprit propre, source plus tard de bien des misères, et surtout d'une funeste indépendance de caractère. Que l'on brise les natures susceptibles, ou que l'on s'en débarrasse.

6° *Les études.* Les études proprement dites ne sont pas le but du noviciat. Cependant, puisque les novices doivent être instruits sur l'Écriture Sainte, l'histoire ecclésiastique, la théologie mystique, les cérémonies sacrées, leur maître doit profiter de ces divers travaux pour leur donner : 1° la plus haute idée du culte divin, de la récitation de l'office, de l'observation des rubriques, de l'application au chant sacré, toujours selon l'esprit de l'Assomption ; 2° le désir de connaître ce qui leur convient des règles de la vie ascétique, afin de faire dans cette vie des progrès plus fructueux ; 3° quant à l'Écriture Sainte et à l'histoire de l'Église, il doit leur apprendre à étudier en vrais religieux, avec l'esprit non de vaine curiosité, ou sous le poids d'une coupable paresse, mais avec le désir de mieux connaître Dieu et ses œuvres, Jésus-Christ, son amour pour les hommes, ce qu'il a fait pour le leur prouver, son action sur le monde ; de connaître aussi ce qu'un religieux peut faire pour Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ.

7° *La surveillance du Maître des novices.* Elle s'exercera à la chapelle, où la tenue des novices manifesterà leurs dispositions intérieures ; à l'étude, où leur posture révélera leur paresse ou leur ardeur au travail ; dans les cellules, au dortoir, où l'on peut juger de leur modestie, quelquefois de leurs mœurs ; au réfectoire, où seront données de fréquentes leçons de savoir vivre ; à la récréation, où les lois de la bienséance, trop souvent oubliées, seront enseignées et maintenues.

8° *La formation à la propreté, à la politesse.* Point capital, pour des hommes qui peut-être n'en ont pas toujours eu l'habitude. Que les novices soient exercés à des formes modestes et polies à la fois ; qu'on leur fasse bien comprendre que les manières rudes et grossières sont plutôt le propre d'un caractère indompté, sans culture, beaucoup trop satisfait de lui-même pour faire jamais du bien aux autres. Que

Jésus, doux et humble de cœur, soit le type des religieux aspirant à la conquête des âmes. Rien ne donne la politesse chrétienne comme la douceur et l'humilité.

Du reste, la politesse est une forme du respect, et le respect tend trop à disparaître pour qu'on ne le retrouve pas, dans ce qu'il a de chrétien, chez les religieux de l'Assomption. Que le Maître des novices s'applique à en donner la notion et en inspirer la pratique sérieuse pendant le noviciat. Les formes de respect sont pénibles quelquefois, il est dur de s'y courber ; que les novices s'y accoutument et en fassent une mortification, une édification, un moyen d'attirer les âmes et une arme de propagande. L'ignorance des formes de la politesse ne doit pas être confondue avec un certain esprit d'impolitesse qui dénote presque toujours des penchants grossiers, la complaisance dans les jouissances vulgaires, une sotte vanité et une impossibilité de se faire tout à tous, grand obstacle à pouvoir gagner les âmes à Jésus-Christ.

Que de choses à ajouter ! Mais il faut se borner. L'expérience indiquera sans doute bien d'autres avis importants. Il me semble toutefois que, à l'aide des notions émises, on peut donner un développement complet au Directoire du noviciat. Que ceci suffise donc pour le moment, et que, en partant de ce que je viens d'établir, les noviciats prennent un élan nouveau et une ferveur nouvelle.

Conclusion : Pour tracer une marche d'ensemble
tableaux annexes au Maître des novices, j'ajoute ici
 quatre tableaux à remplir selon les
 circonstances. Le premier l'aidera dans les questions
 à faire, les avis à donner, quand il fait la direction
 particulière des sujets. Ici, tout est facultatif ; il peut
 retrancher ou ajouter, mais il lui est bon d'avoir des
 jalons pour arriver à la connaissance des âmes et
 procurer leur perfection. Le second tableau a pour
 but de fixer les articles que le Maître des novices doit

traiter dans son rapport trimestriel sur l'ensemble du noviciat. Le troisième indique les points à signaler dans le rapport trimestriel sur chaque novice ou postulant. Le quatrième est le cadre du rapport à faire aux examinateurs sur chaque aspirant au noviciat ou à la profession.

Si le Maître des novices se préoccupe constamment d'acquérir les lumières nécessaires sur les questions renfermées dans ces tableaux, il est impossible qu'il ne finisse pas par connaître parfaitement les sujets confiés à sa sollicitude, et ne les fasse pas connaître, comme il importe tant, à qui de droit.

Veuillez croire, mes très chers Frères, à ma plus respectueuse affection en Notre-Seigneur.

E. d'ALZON.

I. — Direction des novices

QUESTIONS

- 1° Le novice se sent-il toujours la vocation religieuse ?
- 2° Quelles sont ses tentations à cet égard ?
- 3° Comment fait-il oraison ? Observe-t-il la présence de Dieu ?
- 4° Son attrait à l'oraison ? Sujet qui lui fait le plus de bien ?
- 5° Quelle est sa ferveur à l'office et aux exercices religieux ?
- 6° Quels sont ses sentiments envers Notre-Seigneur, surtout à la Communion ?
- 7° Quelle est l'énergie de son travail, en étude ou ailleurs ?
- 8° Quel est son silence et son recueillement ?
- 9° Quelle est son observation de la règle ?
- 10° Quelles sont ses amitiés et ses antipathies ?
- 11° Son esprit de propriété ?
- 12° Ses mortifications ?
- 13° Ses répugnances ?
- 14° L'attrait de son zèle ?

AVIS SUR

- 1° L'obéissance.
- 2° La paresse au travail.
- 3° L'amour-propre, l'égoïsme, la personnalité.
- 4° L'humilité.
- 5° Le zèle des âmes.
- 6° Les défauts du caractère.
- 7° Les manquements à la règle.
- 8° Les fautes dans les relations.
- 9° Les formes religieuses, la tenue, la politesse.
- 10° La tiédeur.
- 11° Le défaut de sincérité.
- 12° Les progrès ou la décadence.
- 13° Quelque fait grave, s'il s'en est présenté.

II. — Rapport trimestriel sur l'ensemble du noviciat

- 1° Quel est l'esprit général ?
- 2° Le niveau de la ferveur s'élève-t-il ?
- 3° Quelle est la tenue à l'office, à l'oraison, à la Messe ?
- 4° Quelle est l'ardeur à l'étude et à l'accomplissement des emplois ?
- 5° Comment se passent les récréations ?
- 6° Le silence est-il observé ?
- 7° Quel est l'ensemble de la tenue et de la politesse ?
- 8° Les novices sont-ils énergiques devant un devoir pénible ?
- 9° Sont-ils ouverts avec leur Maître ?
- 10° Sont-ils sincères ?
- 11° Y a-t-il parmi eux des tripotages ? Les aiment-ils ?
- 12° Les humiliations sont-elles acceptées, et comment ?
- 13° Demande-t-on des pénitences et des austérités ?
- 14° Les novices ont-ils de la cordialité entre eux ?
- 15° Ont-ils l'obéissance prompte ?
- 16° La Règle est-elle observée par force ou avec joie ?
- 17° Le noviciat respire-t-il de l'entrain ? Y sent-on de la vie surnaturelle et religieuse ?

Observations particulières

III. — Rapport trimestriel sur chaque novice

- 1° Quels sont les motifs de la vocation du postulant ou novice ?
- 2° Quel est son caractère ?
- 3° Son défaut dominant ? Le combat-il ? Avec quel succès ?
- 4° Son intelligence ?
- 5° Son instruction ?
- 6° Ses progrès dans l'étude ?
- 7° Sa santé ?
- 8° Sa position de famille ?
- 9° Ses progrès dans les trois vertus relatives au vœux ?
- 10° Sa piété, sa ferveur ou sa tiédeur ?
- 11° Sa pratique de la Règle ?
- 12° Ses formes religieuses ?
- 13° Sa tenue aux exercices ?
- 14° Sa politesse ?
- 15° Son genre aux récréations ?
- 16° Ses amitiés et ses antipathies ?
- 17° Son esprit de foi ?
- 18° Est-il édifiant ?
- 19° Est-il humble, mortifié ?
- 20° Est-il ouvert et sincère ?

Observations particulières

Nota. — Le Maître des novices n'a pas besoin de répondre chaque trimestre à chaque question. S'il n'est pas suffisamment éclairé, il ne met rien. S'il n'a pas de nouvelles observations à faire, il se contente d'écrire : comme au rapport précédent.

IV. — Rapport aux examinateurs

- 1° Le postulant ou le novice a-t-il été interrogé scrupuleusement sur les points fixés par les Constitutions ?
- 2° Quelles réponses a-t-il faites ?
- 3° A-t-il fourni les pièces exigées ?
- 4° Quel temps de postulat a-t-il fait ?
- 5° Quel temps de noviciat et où ?
- 6° Quels sont les motifs de sa vocation ?

- 7° Peut-on dire qu'il a l'esprit religieux ?
- 8° Quelle est sa santé ?
- 9° Quel caractère a-t-il ?
- 10° Quel est son défaut dominant ? Le dompte-t-il ?
- 11° Pratique-t-il exactement la Règle ?
- 12° Quel est son attrait spécial ?
- 13° Quelle est son intelligence ?
- 14° Quelles études a-t-il faites ?
- 15° Quels sont les résultats de ses études depuis son entrée ?
- 16° Est-il fait pour la vie de Communauté ?
- 17° Est-il généreux pour les sacrifices ?
- 18° A-t-il les principes de la Congrégation ?
- 19° Quelle est sa tenue aux exercices ?
- 20° Son éducation, sa politesse dans les relations ?
- 21° Aime-t-il la Congrégation ? S'y fait-il aimer ?
- 22° Comment pratique-t-il les vertus relatives aux vœux ?
- 23° Fait-il facilement ses rendements de compte ?
- 24° Que penser de sa sincérité ?

Observations particulières

NOTES

(1) « La question de l'unité ou de la pluralité des noviciats, est-il dit au Procès-verbal de la réunion du 16 octobre 1874, est réservée à l'époque de l'établissement des Provinces ; néanmoins, on a insisté sur les avantages que présente un seul noviciat soit au point de vue du personnel soit au point de vue de l'esprit. »

(2) A la même réunion on a rappelé le principe de la rigoureuse séparation des novices : les profès n'ont pas le droit d'aller au noviciat sans une permission spéciale : « du Supérieur Général, précise de sa main le P. d'Alzon, sauf les cas d'urgence ».

(3) Voir *Collectanea* (MCMXX) p. 6 : *Rescriptum de Constitutione Novitiatu* (11 decembris 1857).

(4) Le Père d'Alzon va demander au P. Picard à l'occasion de ces réunions d'assumer la charge de Maître des novices. Un tel choix souligne l'importance que le P. d'Alzon attachait à cette charge. Du fait de cette nomination le noviciat va se transférer du Vigan à Paris.

(5) Voir les méditations sur Notre-Seigneur à l'Eucharistie, pour le temps de la Fête-Dieu (*Note du P. d'Alzon*).

Devoirs des Supérieurs

L'expulsion d'un jeune religieux, professeur au collège de Nîmes, découvre au P. d'Alzon, en juin 1875, des faits regrettables dont le noviciat du Vigan, à l'insu des Supérieurs, avait été le théâtre. Sous le coup de l'émotion, il rédige une circulaire qui n'est communiquée qu'à quelques religieux. Le P. Hippolyte particulièrement visé l'accepte en toute humilité. Le P. Picard en trouve les idées excellentes, mais il demande en toute simplicité d'en changer le ton ; il craint qu'on confonde — à l'encontre de l'esprit de l'Assomption — « la vigilance avec l'inquisition, la charité avec la faiblesse, la franchise avec le droit de tout dire et de tout faire et le devoir de tout cacher, lorsqu'on n'a pas la charge de le révéler ». Le P. d'Alzon tint compte de ces remarques : « J'ai refait, écrit-il le 18 juillet, la circulaire. Elle sera peut-être un peu plus douceuse, mais peut manquer son but. » Notre circulaire, N° 9, est donc une seconde édition ; — la première, que le P. Picard avait fortement annotée, a été mise de côté — elle était adressée à tous les Supérieurs.

NEUVIÈME CIRCULAIRE

Devoirs des Supérieurs

envers leurs religieux pris à part
et la communauté dans son ensemble

Juillet 1875.

Mes très chers Frères,

Les tristes événements qui viennent de nous jeter la mort dans l'âme m'ont fait rentrer en moi-même, et me demander quelle part de responsabilité je pouvais y avoir.

Quelle qu'elle soit pour le passé, devant Dieu ce m'est une obligation rigoureuse d'étudier avec vous et de vous indiquer vos devoirs comme Supérieurs, devoirs d'autant plus sévères que vous pouvez mesurer les conséquences que certaines illusions du zèle extérieur ont dissimulées à plusieurs d'entre vous, mais dont l'horreur est facile à comprendre par la vue des faits sur lesquels nous avons trop malheureusement à gémir.

Laissez-moi donc vous exposer vos devoirs comme Supérieurs, et vous conjurer de les méditer souvent, très souvent devant Dieu. Votre salut me semble en dépendre. Je suis obligé de charger votre âme pour sauver la mienne.

Ces devoirs, je les réduis à seize points principaux.

1. Avant tout : le sentiment de votre responsabilité. —
Ne pouvant pas tout faire par vous-mêmes, vous devez faire faire, et veiller à ce que l'on fasse bien, de sorte que, personnellement, vous n'êtes chargés de rien tant que de votre Communauté. Voilà le sujet

capital de votre jugement. Vous vous damnez si, votre Communauté tombant en décadence, les âmes de vos religieux se perdent. Elles ne se perdront alors que par votre faute.

II. *L'amour des âmes dont vous êtes plus spécialement les pères et les frères.* — Vous devez vivre au milieu d'elles comme Jésus-Christ au milieu de ses apôtres. Pour votre consolation, les douze apôtres comptaient parmi eux un Judas, mais quel amour Jésus-Christ n'avait-il pas pour Judas lui-même ! *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* Avez-vous cette préoccupation tendre, amoureuse, persévérante qui, comme Jacob sur les troupeaux de Laban, veille la nuit et le jour ? De ces âmes vous êtes immédiatement chargés par l'obéissance, et non pas des autres. Qu'importe que vous sauviez beaucoup de celles-ci, si les occupations étrangères vous ont empêché de veiller convenablement sur celles-là ?

III. *L'exemple.* — Les occupations d'un Supérieur le dispensent de bien des exercices communs. Il ne peut pas se livrer à une surveillance utile, si les religieux savent à quel moment fixe il est retenu ici ou là. Il n'en est pas moins vrai que, avant tout, les membres de la Communauté doivent dire : Notre Père fait ce qu'il peut, plus même qu'il ne peut, pour être notre Supérieur et remplir les obligations de sa charge. Quand, dans une maison religieuse, le Supérieur mérite un tel éloge, sa tâche est devenue bien facile. C'est l'image vivante de celui dont il est dit qu'il commença par faire avant d'enseigner.

IV. *La prière.* — L'Évangile nous représente Notre-Seigneur passant des nuits en prière : *Et erat per noctem in oratione Dei.* Pourquoi ? Pour préparer le choix de ses apôtres. Non pas qu'il eût besoin d'attirer sur son humanité des lumières dont il était la source même, mais pour enseigner aux Supérieurs un de

leurs plus rigoureux devoirs. Les observations à faire, les mesures à prendre doivent être méditées par les Supérieurs au pied du crucifix ou devant le Saint Sacrement, s'ils veulent agir selon et dans l'esprit de Notre-Seigneur.

V. *Les avis généraux.* — Rien ne s'oublie aussi aisément que ce qui fait l'essence de la vie religieuse. Ce principe d'union, ce lien de charité, cet esprit d'abnégation, de sacrifice, d'obéissance, ce sentiment surnaturel de la perfection, ces saints désirs de monter plus haut, sans quoi la vie religieuse ne saurait subsister, tout cela s'oublie bien vite, si on ne le répète pas sans cesse, dans toutes les occasions : au réfectoire, dans les récréations, à l'Obéissance, au Chapitre. L'Apôtre ne disait-il pas : *Insta opportune, importune ?* Il faut parler, avertir et revenir sans cesse sur les avertissements.

VI. *Les avis particuliers.* — Certaines natures profitent mieux des avis généraux, par cela même qu'ils semblent s'adresser moins directement à elles. Il en est d'autres à qui les avis particuliers sont indispensables. Elles ne prennent jamais pour soi ce qui s'adresse à tous. Il faut, comme Nathan à David, aller leur dire : *tu es ille vir*. Sans compter que trop souvent il y a des plaies qu'il faut panser à l'ombre. La fierté se révolte quelquefois de certaines manifestations de fautes en plein jour ; et, bien qu'il ne faille pas en toute circonstance tenir compte de la susceptibilité de caractères faciles à se cabrer, pourtant il arrive que la douceur amène des résultats que la publicité du Chapitre serait impuissante à produire. C'est aux Supérieurs de voir ce qui convient. Mais enfin, en public ou en particulier, selon que le dictera la prudence, ils sont obligés d'avertir.

VII. *La surveillance sur tout et sur tous.* — Notre délicatesse s'effraie de cette obligation, odieuse aux

inférieurs, qui se plaisent à l'appeler du nom d'espionnage. Défiez-vous du religieux qui parle contre les espions ; personne plus que lui n'a besoin d'être surveillé. Or, qu'il est fatigant de surveiller sans cesse, et qu'il est plus facile de laisser les choses et les hommes décliner vers la décadence ! Cependant, pourquoi l'Église a-t-elle donné à ses pontifes le nom d'évêques (surveillants), sinon parce que le premier devoir de ceux qui sont en charge est de surveiller ? Saint Pierre n'appelle-t-il pas Notre-Seigneur lui-même le surveillant de nos âmes : *episcopum animarum nostrarum* ?

VIII. *La sévérité à maintenir la régularité dans les exercices.* — Par eux-mêmes, les exercices, à un certain point de vue, ne sont rien. C'est pour beaucoup une routine. Toutefois, cette routine tient en haleine et en éveil, et fournit à un Supérieur l'occasion (pour ne prendre que ce côté) de constater la ferveur, la persévérance de ses religieux. Mais que de difficultés ! Un Supérieur ne peut pas être partout. C'est pour cela qu'il lui faut un aide qui lui rende compte de tout manquement. Si un seul ne suffit pas selon les maisons, qu'il y en ait plusieurs. D'ailleurs, la plus grande régularité peut subsister, même avec certaines irrégularités apparentes. Par exemple, dans les collèges, les surveillants ou professeurs s'abstiennent forcément de quelques exercices, mais la régularité ne se maintient pas moins par des règlements particuliers aux diverses fonctions, et, du reste, par la constatation des dispenses nécessaires au plus grand bien du collège. C'est le cas d'appliquer la comparaison que l'apôtre saint Paul a faite entre le corps et l'Église.

IX. *L'obstination à faire beaucoup travailler.* — Tel est notre esprit, et telle est pour nous une très importante sauvegarde. Comme le font observer les Constitutions, nous n'avons pas de grandes austérités, mais nous avons l'acharnement du travail. Malheur

au religieux fainéant ! La malédiction de Dieu pèse sur lui. Malheur au Supérieur qui ne fait pas beaucoup travailler ! Chaque religieux est pour lui le talent confié par le Père de famille et qu'il doit, par le travail qu'il imposera, non pas doubler, mais centupler. Sans doute, il aurait tort d'écraser, mais son obligation consiste à faire travailler chacun selon sa capacité ; et, comme la capacité de l'ouvrier à produire s'accroît par la bonne direction du travail, nul ne peut dire, d'une part, ce qui sera donné, si le Supérieur le veut bien, et, de l'autre, les dangers écartés, les tentations vaincues, les péchés supprimés, les vertus accrues, les mérites acquis par une pensée surnaturelle au milieu d'un travail incessant. Je ne dis pas qu'il ne faille pas un peu de repos, à la condition toutefois que le repos du religieux accroîtra chez le Supérieur le travail de la surveillance.

X. Mais à quoi servirait le travail, s'il n'était pas animé par une pensée divine ? Nouvelle obligation du Supérieur de veiller à *l'entretien du zèle selon l'esprit de notre Congrégation*. Quand commence le déclin des familles religieuses ? Quand la routine vient à les pénétrer. On va, mais machinalement. S'il n'est pas éteint, le feu sacré se cache sous la cendre. Au Supérieur de l'alimenter sans cesse, soit par de nouveaux travaux, soit par l'ardeur renouvelée pour les travaux anciens. Ceci doit être la matière d'un examen constant et d'une incessante observation. Il ne suffit pas de déplorer les progrès de la décadence, il faut en extirper les causes : il faut ressusciter l'esprit de Dieu, il faut sans cesse mettre du bois au foyer, et les Supérieurs qui, sans porter remède à la routine de leurs inférieurs, se plaignent de leur peu de zèle, sont peut-être les moins zélés de la Communauté. J'avoue qu'il est nécessaire d'avoir comme un certain don d'invention, mais j'ajoute que le Supérieur doit concentrer son zèle surtout sur les

siens, avant de le dilater sur les personnes du dehors. Je n'énumère pas les moyens d'entretenir la ferveur. Les Constitutions les indiquent suffisamment. Mais je respecte l'initiative de chacun, en ce sens que les aptitudes sont diverses et qu'il y aurait péril à trop écraser les Supérieurs sous le poids d'une uniformité trop absolue.

XI. — On n'a peut-être pas suffisamment fixé dans quelle mesure les *Supérieurs particuliers* doivent rendre compte de leurs maisons au *Supérieur général*. Ce point sera examiné au prochain Chapitre. En ce moment, quelques Supérieurs sont d'un zèle parfait sur cet article, d'autres n'y songent que peu, d'autres point du tout. Je ne puis donner en ce moment qu'un avis général, en attendant qu'une règle positive soit établie. Il est manifeste que le Supérieur particulier, obligé de faire cette sorte de règlement de comptes, est forcé par là même de se mettre en face de l'autorité qui lui est confiée, et de la manière dont il s'en sert. Dès lors, force lui est d'en user avec plus de prudence, d'intelligence, d'activité et de succès.

XII. Pour aujourd'hui, je crois bien que les déplorables événements qui ont amené cette circulaire seront pour vous un aiguillon puissant. Mais, si nous ne fixons pas notre attention suivie sur les *précautions à prendre* constamment, combien de temps cette attention, tristement réveillée, se soutiendra-t-elle ? Ce n'est point une faute pour les Supérieurs de se permettre des soupçons, même mal fondés, pourvu qu'une vraie charité les inspire. Sans doute, il importe de réprimer un esprit constamment soupçonneux, qui détruit son influence par la gêne que ses trop nombreuses défiances portent avec elle, mais les faits sont là. Il est évident que, si les fautes les plus graves ont été commises, c'est que la surveillance a manqué. On l'a constaté cette fois, mais combien d'occasions où la surveillance

nécessaire a fait défaut ! On n'a pas vu le mal parce qu'on n'a pas pris les précautions suffisantes pour le découvrir. Établissons bien que toutes les misères et même certains désordres ne seront pas connus, mais il y a une question de bonne foi : la surveillance est-elle suffisante, et cherche-t-on consciencieusement à écarter toutes les occasions de chute ? Hélas ! quel est celui d'entre nous, moi tout le premier, qui peut se dire exempt de reproche ?

XIII. Inspirer une préoccupation surnaturelle, pour détourner de certaines tentations. — Ceci est difficile, et pourtant que de maux seraient évités si les Supérieurs savaient offrir à leurs religieux matière constante à préoccupations pieuses ! Quelquefois on trouvera les moyens monotones, parce qu'il est impossible d'en inventer tous les jours : qu'on ne se décourage pas, qu'on soit attentif à toutes les occasions offertes par la Providence, qu'on ait de la prévoyance et de la bonne volonté. Je suis persuadé que les moyens providentiels d'entretenir les esprits dans une sorte de qui-vive constant se présenteront en nombre.

XIV. Le courage pour avertir à temps. — Le monde est plein d'hommes enchaînés par le respect humain. Les Supérieurs ne sont pas libres de ce genre de chaînes : ils n'osent pas toujours. Il faut une véritable énergie pour dire à quelqu'un : Mon ami, vous allez à la dérive ; les chutes sont sur le point de vous blesser grièvement ; vous tombez, vous vous relevez, mais c'est pour retomber encore ; vous nuisez à votre âme ; vous nuisez à l'âme des autres ; prenez garde que toute la Communauté ne subisse le contre coup de votre conduite peu édifiante. Si un Supérieur n'a pas le courage d'avertir ainsi, quand les circonstances l'y obligent, pourquoi est-il Supérieur ? Malheureusement, ce genre de reproches s'adresse aux mêmes religieux, je le sais, et ces membres, attaqués déjà

par la gangrène, trouvent insultantes, injustes, calomnieuses de telles observations. Bien souvent les résultats en sont nuls. Cependant, il importe d'aller en avant : *clama, ne cesses ; quasi tuba exalta vocem tuam*. Voilà ce qui est dit au prophète et qui s'applique aux Supérieurs.

XV. *La fermeté à punir les petites fautes, pour éviter les plus grandes.* — Rien de plus pénible que de punir toujours. Pourquoi les anciens tableaux de saint Benoît le représentent-ils les verges à la main, sinon pour indiquer ce que doit être constamment un vrai Supérieur ? Toutefois, il en est des religieux comme des attelages de chevaux. Un bon cocher qui relève les petits écarts de ses bêtes évite les grands. Il tient sans cesse ses chevaux en bride, et il n'est point obligé de les trop frapper, parce qu'ils sentent au moindre faux pas le fouet sur le dos. Humiliante comparaison, tristement vraie, convenons-en ! Mais elle fait comprendre comment on arrêterait — ceci est d'expérience — les fautes les plus affligeantes, par la punition des fautes moindres qui couperait le mal dans sa racine.

XVI. Enfin, avec toutes les sévérités que j'indique, le Supérieur fera peu, si l'on ne sent en lui une *cordialité qui attire les aveux*. Les aveux volontaires sont la guérison des trois quarts des fautes qui, cachées, se développent dans les ténèbres, jusqu'à ce que, devenues incurables, elles éclatent en scandales, trop souvent contagieux.

Je vous conjure donc, mes très chers Frères, d'user de tous les moyens que je vous fais connaître avec un grand amour, avec une tendresse vraiment paternelle. Veillez, mais aimez. Songez à votre responsabilité, et, en traduisant ce mot dans son sens primitif, laissez-moi vous dire avec saint Paul : *attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus Sanctus*

posuit episcopos. Soyez surveillants, mais surveillants établis par le Saint-Esprit, c'est-à-dire dans la charité qui jaillit du cœur du divin Maître.

Agréez, je vous prie, mes très chers Frères, l'expression de tout mon dévouement en Notre-Seigneur.

E. d'ALZON.

P.-S. — Je me permets de n'envoyer cette circulaire qu'aux Supérieurs particuliers. Le petit nombre d'observations qu'on m'a transmises sur les circulaires précédentes me fait craindre qu'on n'y ait prêté une trop médiocre attention. Elles sont pourtant comme le programme du prochain Chapitre, et, si on ne les a pas étudiées, le Chapitre ne donnera pas tous les résultats que nous sommes en droit d'attendre.

DIXIÈME CIRCULAIRE

Quatre questions à examiner

Toujours sous le coup des événements regrettables du Vigan, le P. d'Alzon est en quête de moyens pratiques pour éviter le retour de tels désordres.

1^{er} août 1875.

Mes très chers Frères,

Si nous aimons Dieu, tout doit tourner à notre profit. C'est pourquoi je viens vous proposer, sous le coup des tristes événements de ces derniers temps, l'examen de quatre questions qu'il faut placer à la fin de nos Constitutions.

1^o Que faire pour rendre plus efficace la surveillance à laquelle est rigoureusement obligé tout Supérieur local s'il veut sauver son âme ?

2^o Comment accroître, sans tomber dans l'arbitraire, l'autorité et l'action du Supérieur ?

3^o Comment prévenir certains désordres ?

4^o Quelle sanction de nos règlements est la plus utile à notre Congrégation ?

I. — Pour une surveillance plus efficace

Que faire pour rendre plus efficace la surveillance à laquelle est astreint le Supérieur local, s'il veut sauver son âme ? — La facilité de la surveillance me paraît dépendre avant tout du Maître des novices, qui a deux principaux devoirs à remplir.

a) **former les consciences des jeunes religieux** Le premier, c'est de parler sans cesse de la nécessité d'une conscience droite. Il est aisé de constater de combien de consciences fausses le monde est rempli. L'éducation viciée, les mauvais exemples donnés, les habitudes de dissimulation tolérées, voilà l'écueil terrible où se brisent les consciences en formation. Si le Maître des novices est impitoyable contre toute apparence de mépris de la vérité, s'il refuse d'admettre tout postulant ou novice dépourvu de franchise, s'il inspire la plus profonde horreur du mensonge et de tout ce qui, de près ou de loin, sent l'hypocrisie, il aura fait beaucoup. Mais il doit faire surtout comprendre aux jeunes âmes placées sous son action quel besoin elles ont de fortifier leur conscience. L'homme est quelque chose principalement par le caractère, et qu'est-ce qu'un caractère dont la conscience n'est pas la base ? A plus forte raison la conscience pure, droite, délicate, énergique est-elle indispensable à celui qui tend à la perfection. Or, à un religieux formé d'après ces principes, la surveillance est à peine nécessaire. Son meilleur surveillant, c'est sa conscience même, et le Supérieur saura de lui tout ce qu'il voudra ; il n'a qu'à l'interroger.

b) **ne négliger aucun des moyens prévus par la Règle pour bien les connaître** Mais peut-on espérer que tous les jeunes profès se présenteront à leurs Supérieurs locaux dans des conditions aussi avantageuses ? Hélas ! non. Confessons-le, nous avons beaucoup trop cru à la conscience de certains hommes, quand ils n'agissaient que sous le coup d'une crainte servile. Au Supérieur à étudier les caractères ; à traiter les uns avec plus de confiance, et plus sévèrement les autres. Puis, si l'on est convaincu que le Supérieur doit tout savoir, ceux qui se taisent en face de l'autorité comprendront que

la franchise de leurs frères les démasquera naturellement, et ils apprendront à arrêter leurs discours mauvais, au moins pour n'être pas exposés à ce qu'on répète leurs paroles.

Le Maître des novices (et ceci ne s'applique pas moins à tout Supérieur) doit aller plus loin. Il écartera sans doute le système d'espionnage, mais par la fréquence des comptes rendus, par la surveillance des parloirs, des correspondances, des visites, en un mot de toutes les relations ; par la défense répétée de se voir dans les cellules, par la sévérité à exiger la pratique du grand et du petit silence, par l'inspection fréquente des cellules, il viendra nécessairement à bout de savoir bien plus que ne savent généralement les Supérieurs, et, s'il ne sait pas tout, il en saura toujours assez pour deviner bien des abus et les prévenir souvent par la seule peur qu'on ne les découvre.

II. — Pour accroître l'autorité et l'action du Supérieur

Comment accroître, sans tomber dans l'arbitraire, l'autorité et l'action du Supérieur ?

a) **L'autorité du Supérieur** Il y a un don de commandement qui ne s'acquiert une connaissance parfaite des Constitutions qu'avec le temps. Ceux qui en sont dépourvus croient pouvoir en couvrir l'absence par des punitions multipliées. Il faut punir sans doute, comme nous le dirons tout à l'heure, mais il faut savoir commander. Le regard seul y suffit quelquefois. Là, rien d'arbitraire ; l'action morale du Supérieur apparaît tout entière. Or, pour que l'arbitraire soit évité, le Supérieur doit savoir par cœur les Constitutions et être imprégné de leur esprit, de façon que, dans tout ce qu'il ordonne, prescrit, défend, on sente que ses paroles et ses ordres sont très purement l'application de ce qui a été réglé.

b) **Paternelle ou rigoureuse,** Si ses interprétations ne sont pas acceptées pour elle s'appuie sur l'autorité du Supérieur Général légitimes, on peut en référer aux Supérieurs généraux. Mais si le Supérieur local montre qu'il n'a pas à craindre une interprétation autre que la sienne, s'il va avec vigueur là où c'est nécessaire, avec compassion et miséricorde quand il aperçoit chez les coupables plus de faiblesse que de malice, il se rendra fort utile aux âmes qui lui sont confiées. Qu'il n'oublie pas cependant que la faiblesse est quelquefois bien coupable. Mais, en tout cas, cette conduite fortifiera son autorité.

On voit (et l'expérience confirme ce que j'avance) des coupables qui nient ce dont ils sont accusés. On peut leur donner le choix ou de procéder paternellement avec eux, à condition qu'ils diront tout ce qu'ils savent, ou, s'ils n'avouent pas, d'agir contre eux *ad strictos juris apices*. Que de fois la procédure paternelle est acceptée par eux, et le scandale public évité ! Mais il importe, dans ces cas, que le Supérieur général soit prévenu de tout, car si la miséricorde est bonne une fois, deux fois, plus tard elle produit les maux les plus déplorables, et le Supérieur local n'a pas le droit d'en porter la responsabilité.

Quant aux révélations, que les religieux sont tenus de faire, et qui doivent toujours revenir au Supérieur général, il faut bien se rappeler que rien n'est plus funeste que de voir des religieux préférer le bien particulier au bien général, et trancher eux-mêmes la question de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire. Que le Supérieur local, sous le coup d'une émotion légitime, soit exposé à frapper trop durement, c'est possible ; mais il y a un remède à cet inconvénient : celui d'en référer au Supérieur général, à moins que la gravité du scandale n'exige les mesures les plus promptes contre les coupables.

III. — Comment prévenir les désordres ?

a) **par une diligence sans cesse en éveil sur tout principe de désordre** On prévient les désordres en coupant court aux abus dès le commencement, en ne traitant rien à la légère, en punissant les petites fautes, pour n'avoir pas à en punir de grandes. Ce n'est pas qu'il faille toujours manifester aux inférieurs les craintes que l'on éprouve sur leur compte. Il est des désordres qui prennent de l'importance parce qu'on leur en donne, et on peut avoir tort de leur en donner. Malgré cela, l'œil du Supérieur ne doit pas cesser d'être ouvert.

b) **une vigilance empreinte de grande charité** Cela dit, une grande charité du Supérieur local pour sa Communauté lui donnera ces appréhensions pleines de tendresse qui font pressentir la maladie et qui portent à chercher tous les moyens de la combattre avant qu'elle n'ait pris des proportions incurables.

Il faudrait donc de la vigilance, l'attention sévère sur tout principe de désordre, de décadence, de chute ; l'amour en quelque sorte maternel, qui n'exclut pas la juste sévérité, mais qui, tout en sachant frapper, sait, quand il le faut, adoucir le coup, et qui, en même temps, avertit au nom du bien commun l'autorité supérieure, puisqu'elle a la responsabilité générale.

IV. — Sanctions à prévoir

Quelle sanction de nos règlements est la plus utile à notre Congrégation ?

a) **pour les novices** Je n'ai pas à parler ici des novices. Ma circulaire sur le noviciat en dit assez. Puis, on n'a pas seulement à punir des fautes chez les novices ; il faut surtout étudier leurs

défauts, pour s'assurer s'ils sont corrigibles, ou s'ils ne le sont pas.

b) **pour les profès** Pour les religieux profès, il s'agit de toute autre chose. Ils ont contracté des engagements pour la vie, et ces engagements méritent d'être traités avec respect. Et pourtant, avec la législation civile des temps modernes, nous n'avons qu'une sanction dernière : l'expulsion. C'est en face de cette suprême mesure qu'il faut se placer.

Sans entrer dans les détails, je vous prie d'examiner pour le prochain Chapitre :

- 1° Les cas d'expulsion réservés à Rome.
- 2° Ceux réservés au Chapitre général.
- 3° Ceux où le Supérieur général est obligé de trancher promptement.
- 4° Ceux où le Supérieur demande des pouvoirs à Rome.
- 5° Ceux où il doit laisser le religieux faire lui-même la demande de la dispense des vœux.
- 6° Les fautes pour la punition desquelles le Supérieur général doit être consulté.
- 7° Celles pour lesquelles l'autorité du Supérieur local suffit.

Le travail que je vous propose doit être le sujet de vos plus sérieuses réflexions, afin que, dans un an, vous puissiez les discuter en connaissance de cause.

Je prie Notre-Seigneur de vous éclairer sur des points d'où dépend peut-être notre avenir.

Qu'après vos résolutions on puisse dire : « *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.* Que Dieu nous accorde la paix dans la miséricorde, la vérité et la justice ! »

Veuillez croire, mes chers Frères, à mon plus respectueux attachement en Notre-Seigneur.

E. d'ALZON.

ONZIÈME CIRCULAIRE

Nîmes, 15 septembre 1875.

Mes très chers Frères,

Cette circulaire est la dernière que je compte vous adresser avant le Chapitre général, auquel je vous convoque pour le mois de septembre 1876.

Je vous ai indiqué dans mes circulaires précédentes le canevas de vos futures délibérations. Vous devrez y ajouter deux questions qui ne comportent pas de travail préparatoire de ma part.

Programme du prochain Chapitre Vous aurez donc à examiner les sujets suivants :

1^o Manière de combattre les Sociétés secrètes et la Révolution.

2^o Conditions pour être un bon religieux capitulaire.

3^o Progrès pratiques à faire dans l'oraison.

4^o Tiers-Ordres.

5^o Position à prendre en face de la politique.

6^o Etudes.

7^o Alumnats.

8^o Noviciats.

9^o Devoirs des Supérieurs.

10^o Peines régulières et expulsions.

Les questions financières Le P. Hippolyte ayant demandé à être déchargé de l'économat général, j'ai cru devoir prendre un an, non seulement pour lui permettre de présenter au Chapitre un compte exact de la gestion, mais pour le prier de nous indiquer comment les règles de

l'économat général doivent être définitivement fixées. Je m'adresse plus particulièrement aux profès de Paris, pour les engager à étudier cette question avec le P. Hippolyte, à s'éclairer de ses lumières et à lui fournir leurs observations. Je serais très heureux si, pendant l'année, le P. Hippolyte, le P. Picard et le P. Vincent de Paul Bailly disposaient les éléments d'un travail complet sur un sujet aussi important.

Enfin, il est indispensable que chaque Supérieur local présente un état général et détaillé de la situation financière de sa maison.

J'espère pouvoir, si Dieu nous bénit, régulariser entièrement, dans le cours de cette année, la situation de la maison de Nîmes. Dès lors, toutes choses devront prendre une marche uniforme.

La Providence semble vouloir nous protéger très visiblement ; il faut l'en remercier, en ne la tentant plus.

Préparation spirituelle Laissez-moi vous dire avec du prochain Chapitre quelle joie je vois arriver cette future réunion. Si bien des douleurs nous sont survenues depuis le Chapitre dernier, les consolations, d'autre part, ont surabondé.

Que le Chapitre prochain soit pour nous une occasion de renouvellement, et, pour cela, préparons-nous à ses travaux par une ferveur nouvelle.

En conséquence, à partir de la réception de cette circulaire jusqu'au 1^{er} septembre 1876 :

Les profès et les novices réciteront tous les jours le *Veni Creator* et le *Memorare* à l'intention des religieux capitulaires.

Ils s'imposeront tous les jours une légère mortification et se priveront de dessert une fois par semaine.

Ils diront dans l'espace de cette année au moins six messes, ou, s'ils ne sont pas prêtres, feront douze communions pour invoquer les lumières du Saint-Esprit.

Pendant le Carême de 1876, ils demanderont aux amis de la Congrégation un redoublement de prières, de pénitences et de communions pour le succès du futur Chapitre.

Pendant ce même Carême, on récitera dans toutes les maisons et tous les jours le *Miserere* pour demander pardon des fautes commises dans la Congrégation, et des scandales qu'elles ont amenés.

Que Notre-Seigneur, très chers Frères, vous donne une abondance de lumière, pour que le Chapitre que je vous dénonce, soit l'occasion d'une réforme complète chez tous.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments affectueux en Notre-Seigneur.

E. d'ALZON.

NOTE

Ces onze circulaires avaient essentiellement pour but de diriger les délibérations du Chapitre de 1876. C'est d'après elles que l'ordre du jour en fut fixé à la première séance, le 11 septembre. Lecture n'en fut pas redonnée, mais les membres du Chapitre étaient parfaitement préparés à en aborder les discussions. Elles eurent surtout pour thèmes : les alumns, les noviciats, les études, et l'on traita très longuement aussi d'autres questions que les Circulaires n'avaient pas envisagées : la division de la Congrégation en trois provinces, les relations avec les Congrégations de femmes... Après le Chapitre, comme auparavant, ces Circulaires du P. d'Alzon demeurent pour nous de précieuses directives

Deux circulaires inédites

I.

Sur l'oraison

A la première séance du Chapitre de 1876, le 11 septembre, au moment de fixer l'ordre du jour des délibérations d'après les Circulaires de 1874-1875, « le Chapitre, est-il dit, ne crut pas devoir s'occuper de la question de l'oraison et laisse au Supérieur Général le soin de développer ce qu'il a déjà écrit dans une de ses circulaires ». Le P. d'Alzon s'acquitta de cette mission au cours même du Chapitre, en une allocution sur la prière, reproduite ici sous le titre impropre sans doute de 11^e circulaire sur l'oraison, mais qui se justifie par son contexte : on ne doit pas la séparer de la 1^{re}. D'autres allocutions ont été, semble-t-il, tenues durant ce Chapitre général ; elles n'ont malheureusement pas été conservées. Se reporter cependant aux pages 687 et 692.

SECONDE CIRCULAIRE SUR L'ORAISON 1876

« *Erat pernoctans in oratione
Dei.* (Luc, VI, 12.)

Mes très chers Frères,

Ce n'est pas tout pour des religieux que de poser les règles les plus sages, si un esprit de perfection ne les anime. C'est pourquoi je viens vous proposer, pendant ce Chapitre, divers points sur lesquels je vous prie de méditer, afin que, tandis que nous développerons les lois de notre famille religieuse, nous puissions du même coup arriver aux conditions de ferveur qui nous en rendront l'observation plus facile.

Je vous parlerai aujourd'hui de la prière. J'ai déjà indiqué, dans une Circulaire, l'esprit dans lequel nous devons faire oraison. Je considérerai aujourd'hui les conditions par lesquelles notre oraison entrera dans cet esprit. Ces conditions sont :

1^o L'habitude de la présence de Dieu ; 2^o l'humilité ; 3^o le silence ; 4^o l'austérité ; 5^o la dévotion au Saint-Esprit.

I. L'habitude de la présence de Dieu

« *Ambula coram me et esto perfectus* : Marche en ma présence et sois parfait. » Cette parole adressée à Abraham est la recommandation la plus solennelle de cet exercice, donné comme le principe de la sanctification du grand patriarche. Qui a sans cesse Dieu présent à l'esprit ne peut manquer d'être parfait, puisque tous ses actes prennent un caractère remarquable de sérieux, de respect et de confiance.

a) informe notre oraison De sérieux. Il accomplit l'acte le plus grand dont l'homme soit capable : être avec Dieu, vivre avec celui qui est son terme dernier, sa récompense surabondante.

De respect. Il se trouve, en effet, devant son Créateur. Aussi, malheur au religieux qui n'a plus ce sentiment et vulgarise les actions les plus saintes, au lieu de les élever toujours davantage !

De confiance. Dieu créateur est aussi notre père, et c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être ; c'est en lui que nous nous transformerons, à lui que nous nous unirons, repoussant avec facilité par l'exercice de la présence de Dieu les distractions qui nous viennent pendant l'oraison.

b) élève à un état habituel de prière Après avoir établi que par la foi, l'espérance, la charité, nous prions avec un désir continu, saint Augustin fait observer que l'âme doit chercher cet état habituel de prière, et il ajoute : « *Dignior enim sequetur effectus, quem ferventior praecedit affectus ; ac per hoc et quod ait Apostolus : sine intermissione orate, quid est aliud quam beatam vitam, quae nulla nisi aeterna est, ab eo qui eam solus dare potest, sine intermissione desiderare ?* Plus noble suivra l'effet que précède une plus intense ferveur ; aussi, comme dit l'Apôtre : Prier sans cesse, qu'est-ce autre chose que désirer sans cesse de celui qui peut seul la donner cette vie bienheureuse qui ne peut être qu'éternelle ? » Et ce n'est pas là contrevenir à la parole de Notre-Seigneur et prier *in multiloquio*, car, continue le grand docteur, « *aliud est sermo multus, aliud diuturnus affectus* : autre chose la multiplicité des paroles, autre chose la ferveur qui se prolonge. (1) »

II. L'humilité

Saint Augustin, écrivant à Dioscore, dit que les philosophes païens ont en vain cherché la vérité dans le plaisir, dans l'ambition, dans l'orgueil. Pour aller à la vérité qui est Jésus-Christ, il n'y a qu'une seule voie, l'humilité, et on peut dire de cette vertu ce que Démosthène disait du débit oratoire, elle est la condition unique et indispensable du succès (2).

L'homme qui prie avec humilité est déjà dans la vérité, puisqu'il se tient devant Dieu *tanquam nihilum*. Mais que cette conviction est rare ! Et pourtant, dès qu'on se sent en présence des perfections divines, elle jaillit de la comparaison de ce que nous sommes avec ce qu'est Dieu, et nos résolutions se fortifient dans le sentiment de notre néant.

III. Le silence

Il est indispensable à l'oraison, car le religieux qui s'occupe trop des choses de la terre ne trouve plus le temps de s'occuper des choses de Dieu. Dans le ciel même, l'adoration est accompagnée du silence, et saint Jean nous parle dans l'Apocalypse du grand silence qui se fit au moment où les esprits célestes s'inclinèrent devant le trône de Dieu pour l'adorer. Parler beaucoup, si l'on ne parle pas de Dieu, c'est ne pas faire oraison. De plus, rien n'éteint le Saint-Esprit en nous comme la médisance et les fautes contre la charité, et il est impossible de ne pas tomber dans ces fautes, si l'on parle beaucoup. La flamme de l'Esprit-Saint diminue dès lors et la prière disparaît, puisque c'est par le Saint-Esprit que nous prions. Enfin, nous ne devons pas empêcher nos frères de devenir hommes d'oraison, et semer des obstacles sur leur route, ce qui arrive sans cesse par les conversations inutiles, ou frivoles qui se font en dehors de la règle. Il faut donc apprendre à nous taire et observer

rigoureusement le silence si nous voulons devenir des hommes d'oraison.

IV. L'austérité

« *Vis orationem tuam volare ad Deum ?* dit saint Augustin, *fac illi duas alas, ieiunium et eleemosynam* : Veux-tu que ton oraison vole vers Dieu ? fais-lui deux ailes : le jeûne et l'aumône (3). » L'aumône est comme la conséquence du jeûne, qui représente ici tous les retranchements que l'homme s'impose. L'austérité et la prière sont sœurs en quelque sorte. La sagesse qui est le goût des choses divines, qui prépare merveilleusement à l'oraison et en est en même temps le fruit, la sagesse, suivant la parole de Job, ne se trouve point sur la terre de ceux qui vivent dans la mollesse : « *nec invenitur in terra suaviter viventium* » (XXVIII, 13.) Il faut un effort pour briser les chaînes de la terre et monter vers Dieu. L'austérité nous permet de le faire.

Saint Augustin nous montre l'Apôtre marchant vers la perfection (Philip., III, 12-13) : « *Dicit se nondum esse perfectum... ; dicit se extendi, dicit se sequi ad palmam supernae vocationis. In via est... Nihil illi tam magnae morae est quam dissolvi et esse cum Christo* : Il dit qu'il n'est pas encore parfait... ; il se dit tout tendu, il se dit à la poursuite de la palme de son appel d'en haut. Il est en route... rien ne lui tarde autant que de tomber en poussière et de s'unir au Christ (4). » L'infirmité humaine, poursuit-il, a besoin d'une nourriture matérielle ; « *est autem caelestibus quibus pietas mentis impletur* : comme il existe une nourriture céleste dont se rassasie la piété de l'esprit. » Chacune de ces deux nourritures entretient une vie différente : l'une est la vie des hommes, l'autre est la vie des anges. Nous pouvons tendre à la vie des anges par la privation de la nourriture terrestre. « *Gubernare itaque debemus nostra ieiunia* : nous devons donc régle-

menter nos jeûnes. » Remarquez cette expression. Ce n'est pas la condition des anges, ce n'est pas non plus celle des hommes qui ne servent que leur ventre, c'est un état intermédiaire d'austérité. « *Medietatis nostrae res est ; nous vivons séparés des infidèles, conjoints d'aspiration aux anges : qua vivimus secreti ab infidelibus, coniungi angelis inhiantes.* Nous ne sommes pas encore arrivés, nous sommes en route : *nondum pervenimus, sed iam imus* (5). » Donc, quoique nous ne soyons pas appelés à faire de grandes austérités, nous ne devons pas négliger certaines pénitences et, en nous rapprochant ainsi des anges, il nous deviendra plus facile de remplir leur ministère de prière.

V. La dévotion au Saint-Esprit

C'est ici le point important, puisque si nous ne nous adressons pas à Dieu, il nous sera impossible de le prier : « *quid oremus sicut oportet nescimus.* Nous ne savons pas ce qu'il importe de demander. » C'est le Saint-Esprit qui doit lui-même prier en nous, « *postulat in nobis gemitibus inenarrabilibus* », et nous ne songeons pas assez que nous le possédons en réalité par le baptême, la confirmation et l'ordre. Nous sommes ses temples et nous devons adorer ce Dieu qui réside en chacun de nous ; qui est tout entier en tous et qui fera davantage sentir sa présence, à mesure que nous l'aimerons davantage et que nous dilaterons notre temple intérieur. « *Cum igitur ubique est non in omnibus habitat, etiam in quibus habitat non aequaliter habitat : Dieu est partout, mais il n'habite pas chez tous et en ceux même où il habite il n'habite pas d'une égale manière. Tout entier en chacun, quamvis in quibus habitat, habeant eum pro suae capacitatis diversitate, alii amplius, alii minus, quos sibi dilectissimum templum gratia suae bonitatis aedificat : bien que ceux où il habite ne le possèdent que selon la diversité de leur*

pouvoir, les uns plus, les autres moins, eux tous que par la grâce de sa bonté il édifie en son temple très cher (6). »

Dieu veut notre coopération. Dans l'ordre de la nature c'est sa Providence qui coopère avec notre liberté ; dans l'ordre surnaturel, c'est nous qui sommes appelés à coopérer avec la grâce. « *Quando enim cum Spiritu Dei operante spiritus hominis cooperatur, tunc quod Deus jussit impletur.* Quand avec l'Esprit de Dieu qui opère l'esprit de l'homme coopère, alors ce que Dieu a commandé est accompli (7). » L'oraison nous sera donc facile, si nous laissons le Saint-Esprit opérer en nous et si nous lui offrons pour temple un cœur pur. Disons-lui donc avec l'Eglise : *Tua nos, quaesumus, Domine, gratia semper et praeveniat et sequatur ac bonis operibus jugiter praestet esse intentos* (8).

NOTES

(1) Lettre 130, 18-19 adressée à la veuve Proba. Le texte a été rétabli d'après les Mauristes. Migne P. L. 33-501.

(2) Lettre 118. Migne P. L. 33-431. La copie de l'allocution reproduit ici, en marge, le début du n° 22, col. 442, où saint Augustin insiste sur l'humilité. « Non pas que d'autres préceptes n'aient été imposés, mais celui-là est le plus essentiel. »

(3) In ps. 42-8. P. L. 36-482.

(4) De l'utilité du jeûne, ch. I, P. L. 40-708.

(5) Id. ch. II.

(6) Lettre 187, 17 et 19, P. L. 33-838-839.

(7) In ps. 77-8. P. L. 36-988.

(8) Oraison du XVI^e dimanche après la Pentecôte.

II.

Sur le Cérémonial

La circulaire sur le Cérémonial, reproduite ici, présentait à la Congrégation naissante « quelques préliminaires à développer et à compléter peu à peu ». Le P. Cusse avait été chargé de ce travail ; il y mit si peu de zèle que le P. d'Alzon s'adressa, en 1859, au P. Galabert.

Au Chapitre de 1876, il est question d'un travail sur les formes monastiques présenté aux capitulants et le Chapitre décide : « Durant le courant de l'année, le P. Germer présentera au Supérieur Général un projet de cérémonial d'après les usages du noviciat. Ce cérémonial, promulgué par le Supérieur Général, deviendra obligatoire pour les noviciats et alumnats et passera ainsi peu à peu en usage dans les maisons professes. » Le P. Germer présenta de fait dans l'année le cérémonial entre autres du réfectoire tel qu'il est encore à peu près en usage chez nous.

Dans une lettre écrite au P. Picard, le 17 avril 1856 : « J'entends, disait le P. d'Alzon, par formes monastiques : 1^o l'office ; 2^o le Chapitre ; 3^o les usages plus sévères au réfectoire ; 4^o le silence régulier ; 5^o tout l'ensemble des petites pratiques dont les Ordres et les Congrégations modernes ont paru faire peu de cas. »

Ces divers documents nous montrent l'importance que le P. d'Alzon attachait à la parfaite ordonnance de notre vie monastique.

CIRCULAIRE INÉDITE SUR LE CÉRÉMONIAL 1855

Frère Emmanuel d'Alzon, Supérieur Général des Augustins de l'Assomption, aux Pères et aux Frères de notre Congrégation, salut.

L'obligation de la prière et surtout de la prière publique est bien certainement ce qu'il y a de plus excellent dans la vie religieuse ; aussi voyons-nous presque toutes les règles monastiques entrer dans des détails très minutieux à cet égard. La nôtre présente encore une lacune fâcheuse à ce sujet. C'est pourquoi, afin de ne pas laisser les abus s'enraciner parmi nous, parce qu'il serait plus tard fort difficile de les détruire, nous avons résolu de vous tracer dès à présent quelques règles générales destinées à servir de base à notre futur cérémonial. Et comme d'après le treizième chapitre de nos Constitutions, nous sommes tenus de suivre le rite romain, c'est sur les livres liturgiques de la Sainte Eglise Romaine, mère et maîtresse de toutes les autres, que seront basées nos prescriptions. Cependant, comme nous ne pouvons pas oublier que nous sommes des moines, vous ne devrez pas vous étonner de trouver quelques règles qui sont, non pas contre les rubriques, il n'y en a pas une, mais un peu en dehors d'elles. Ces prescriptions ont pour but de faire pénétrer de plus en plus parmi nous l'esprit monastique que nous sommes loin de posséder encore à un degré convenable.

Nous nous contentons aujourd'hui de quelques préliminaires, que nous développerons et compléterons peu à peu.

Le chapitre premier, sous le titre des règles générales, rappelle d'abord l'obligation des religieux touchant l'office et la messe conventuelle, d'après le droit commun. Cette partie n'a pas besoin de commentaire. En nous proposant de prêcher aux autres le retour au droit commun, nous ne pouvons pas songer à nous y soustraire. Nous vous recommandons ensuite la récitation ou le chant de l'office à deux chœurs, selon l'usage des maîtres de la vie religieuse, trop oublié de nos jours. Touchant le chant, nous avons donné des règles qui empêcheront toute diversité fâcheuse de s'introduire parmi nous. Vous remarquerez ce que nous avons réglé pour le chant du *Credo*: la foi qui est invariable doit toujours être rendue de la même manière. Tout chant en langue vulgaire, toute prétendue musique religieuse est proscrite parmi nous comme indigne de la magnifique simplicité des usages monastiques. Nous tolérons quoiqu'à regret, l'usage de l'orgue inconnu à la pauvreté de nos pères, mais nous proscrivons tout autre instrument et les violons plus que tous les autres. L'usage des hebdomadiers est trop ancien dans les ordres religieux pour que nous ayons à le justifier.

Le chapitre deux traite de l'entrée et de la sortie du chœur. C'est ici que nous avons voulu vous imposer une pratique vraiment monastique. Plus elle vous ennuiera, plus vous devrez vous y astreindre, ne fût-ce que pour briser votre volonté. D'ailleurs, cette entrée processionnelle, outre les avantages qu'elle présente au point de vue symbolique, aura pour effet de nous habituer à un peu plus de ponctualité, et les prières qui précéderont l'office nous prépareront au recueillement, comme celle qui le suivront contribueront à nous y maintenir. Vous remarquerez dans ce chapitre une prescription très essentielle touchant les frères convers. Si nous voulons qu'ils soient ce qu'ils doivent être, il faut savoir les tenir

à leur place, et ne jamais les introduire dans les lieux dont les anciens ordres religieux les ont toujours tenus éloignés. Nous ferons remarquer en passant qu'ils peuvent être employés comme aides du sacristain, mais qu'on ne peut pas leur permettre de toucher les vases sacrés. (*Vir. Dur. auth. v. calix, n° 2.*)

Dans le chapitre trois qui traite de la tenue du chœur et dans le chapitre suivant qui traite de quelques cérémonies, nous n'avons fait que rappeler les principales règles générales des livres liturgiques. Vous observerez scrupuleusement ces règles de l'Eglise universelle, et spécialement celle qui prescrit de se couvrir quand on est assis et de se découvrir quand on est debout ou à genoux. Si quelques-unes vous ennuient, vous n'oublierez pas que nos Constitutions nous proposent la récitation de l'office comme un sujet de mortification, et que d'ailleurs nous n'avons pas pour mission de discuter les prescriptions de l'Eglise, mais de nous y soumettre et de les observer humblement.

Dans le cinquième chapitre nous ordonnons l'établissement de quelques pénitences monastiques, en attendant que nous en ordonnions d'autres. Si nous voulons être religieux il faut bien que nous nous soumettions un peu aux pratiques d'humilité. Il est très désirable que vous embrassiez avec joie les humiliations, si vous voulez marcher sur les traces de notre divin modèle.

Dans le sixième chapitre nous vous traçons quelques règles pour la communion, sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Telles sont les règles générales que nous avons cru devoir vous tracer aujourd'hui, et que nous vous ordonnons d'observer exactement.

Et afin que personne ne les ignore, nous commandons en vertu de la sainte Obéissance à tous les Supérieurs locaux de convoquer immédiatement leurs Chapitres pour en faire publiquement la lecture et en prescrire l'exécution. Nous vous ordonnons, en outre, d'en prendre chacun une copie entière dans le délai de huit jours. Les Supérieurs locaux comme tous les religieux, pourront nous envoyer leurs observations, s'ils en ont à faire ; mais tant que nous n'aurons rien réglé de nouveau, on devra observer ce que nous avons établi dès aujourd'hui.

Quant aux points qui ne sont pas traités dans les règles que nous vous adressons, nous ordonnons que chaque maison suive ses usages, sans se permettre aucune innovation, quand même le Supérieur local y consentirait.

Fait en notre couvent de l'Assomption de l'Immaculée Vierge Marie, à Nîmes, l'an de Notre-Seigneur 1855, le jour du mois de _____, en la fête de _____.

Suivent les divers chapitres de ce Cérémonial primitif.



IV.

NOVISSIMA VERBA

En 1877, le Père d'Alzon inaugure un gros cahier qu'il intitule : Novissima verba, mais qu'il ne poussera pas au delà de la cinquième page. Le cahier comprend quatre documents. Les trois premiers, auxquels le Père attachait une « importance vitale », sont déjà connus ; le quatrième est publié ici pour la première fois.

Dans le même cahier se rencontrent, sur feuilles détachées, deux notes intimes, de la fin de la vie du Père d'Alzon. Nous les éditons ici pour ne point les séparer de leur contexte.

1^{er} mars 1877.

Le mois de saint Joseph commence et nous avons récité les premières vêpres de la fête du Saint-Suaire.

Quel bon moment pour penser à la mort, que saint Joseph rend douce à ses clients ! Quel sujet de méditation quand l'heure vient de songer à la tombe, que le linceul dans lequel Jésus-Christ expiré voulut qu'on enfermât son corps !

Je rentre en moi-même et, dans l'ignorance où je suis du temps qui m'est donné pour me préparer à mon jugement, je me demande à quoi ces jours, qui passeront vite, doivent être employés.

Je me rappelle la devise de l'Assomption : *Adveniat regnum tuum !* et, pour y demeurer fidèle, je me propose trois principaux moyens :

1^o Travailler à restaurer l'enseignement supérieur chrétien sur les principes de saint Augustin et de saint Thomas ;

2^o Combattre les ennemis de l'Eglise enrégimentés dans les sociétés secrètes, sous le drapeau de la Révolution ;

3^o Lutter pour l'unité de l'Eglise en me dévouant à l'extinction du schisme. Pour moi, désormais, tout est là.

1^{er} juin 1878.

A mon successeur dans la Congrégation quel qu'il soit

Voilà plus d'un an que la page précédente était écrite. Elle résume très bien ma pensée sur le but de notre Ordre, et je la transcris de nouveau pour en faire sentir l'importance vitale.

Je me rappelle la devise de l'Assomption : *Adveniat regnum tuum !* et, pour y rester fidèle, je me propose trois principaux moyens :

1^o Travailler à la restauration de l'enseignement supérieur chrétien sur les principes de saint Augustin et de saint Thomas. Voilà pour la doctrine.

2^o Combattre les ennemis de l'Eglise enrégimentés dans les sociétés secrètes, sous le drapeau de la Révolution. Voilà pour l'ordre social.

3^o Lutter pour l'unité de l'Eglise, en nous dévouant à la destruction du schisme. Voilà les trois grands moyens que nous devons nous proposer pour réaliser notre devise.

25 mai 1879.

Anniversaire de la mort de Mgr Plantier

Je voudrais, le jour de saint Grégoire VII, obtenir pour tous les religieux de l'Assomption, l'amour le plus ardent pour l'Eglise et la résolution de s'offrir comme des victimes parfaites pour le bien des âmes et le règne de Notre-Seigneur.

En lisant le commentaire de la règle de saint Benoît, je suis frappé de l'esprit vigoureux de M. de Rancé et surtout de l'admirable façon dont il applique aux religieux ce qui, dans l'Écriture Sainte, semble n'être dit que pour les simples fidèles. C'est la preuve évidente de la règle posée par saint Augustin, quand il établit les divers et très vrais sens de l'Écriture. Ce qui est un conseil de vie chrétienne se transforme tout à coup en précepte de la vie parfaite.

Plus je lis saint Augustin, plus je suis frappé de la vérité de cette parole que la vie religieuse repose sur la pratique des conseils, les conseils sur la charité, la charité sur Dieu, à qui la charité nous unit, et que la vie religieuse est le moyen de nous unir plus parfaitement à Dieu par la charité. Le reste, ce sont les moyens de la perfection.

Sur une feuille détachée (vers la fin de sa vie)

Je ne sais ni quand, ni où, ni comment je mourrai. Donc, je dois être toujours prêt. Jésus m'ayant appelé comme chrétien, prêtre et religieux, son ami ; je dois surtout agir en tout en vue de l'amitié de Jésus.

M'abaisser en tout.

M'oublier en tout pour ne penser qu'à me laisser guider par l'amour et l'esprit de Jésus.

Etre plus maître de moi.

Vivre beaucoup plus d'oraison.

Sur une feuille détachée (vers la fin de sa vie)

Laisser beaucoup de mes études, vivre surtout d'oraison.

M'occuper exclusivement de l'Assomption :

1^o Du noviciat ;

2^o Du collège, pour la direction générale ;

3^o Des missions ;

4^o Laisser les Assomptiades au P. Picard, les Petites-Sœurs au P. Pernet ; garder encore quelque temps les Oblates.

5^o M'occuper d'un Tiers-Ordre d'hommes, puis de femmes.

Méditations

En 1878, le P. d'Alzon, si fortement ébranlé dans sa santé, se montre de plus en plus préoccupé de sa fin prochaine. Dieu, d'autant plus libéral, que l'on se consacre plus généreusement à son service, l'avait favorisé dans son apostolat de beaucoup de lumières. Si sèches qu'elles nous paraissent, les notes qui lui en restaient évoquaient à son esprit toutes ces richesses spirituelles dont il avait été constitué l'intendant en faveur surtout de ses Religieux. Sous le souffle de Dieu, de ces fragments épars, de ces feuilles mortes pouvaient surgir encore de belles floraisons. Dieu les lui demandait et ses Religieux demeuraient dans l'attente. Il se remet au travail ; ne pouvant plus beaucoup prêcher, il écrit de nouveau des Méditations, mais où il donne à sa pensée d'assez longs développements.

Ces méditations qui remplissent un gros cahier d'une écriture plus appliquée, quoique toujours aussi rapide, forment comme le Testament spirituel du Fondateur. Il écrit avec la pleine autorité d'une longue expérience ; il insiste sur une sincère conversion du cœur et une solide formation à toutes les vertus religieuses ; il réagit contre les vocations de pacotille ; il stimule à un apostolat aussi parfaitement adapté que possible aux nécessités actuelles de l'Eglise. Tendre généreusement et d'une manière toute surnaturelle à l'avènement du Royaume de Dieu, telle apparaît la dernière consigne de notre Fondateur.

V.

MÉDITATIONS

DESTINÉES

AUX AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION

On trouve sur la page de garde du cahier la recommandation suivante du P. d'Alzon.

En cas de mort, ce cahier uniquement réservé aux novices et aux religieux devra être revu par les Pères Picard et Emmanuel Bailly, de telle sorte qu'on n'y ajoute rien, mais que chacun puisse en retrancher ce qu'il jugera à propos; que si après examen commun, l'un croyait devoir conserver, l'autre retrancher, ce serait l'avis de la suppression qui devrait l'emporter.

E. D'ALZON.

Sujets de méditation sur la vie religieuse à l'Assomption

Je voudrais, si Dieu m'en laisse le temps, déposer dans ces cahiers mes pensées principales sur l'Assomption et son œuvre.

J'ai déjà écrit des notes, des circulaires, des sujets de retraite : il me paraît n'avoir pas tout dit, ni bien dit. Dirai-je mieux ? Je le demande bien instamment à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge.

On trouvera, dans les deux cahiers que j'inaugure, et dans le portefeuille noir, tout ce qui me semble le plus important. Je n'y mettrai pas l'ordre nécessaire, au moins l'ordre des sujets. J'ai prêché plusieurs retraites uniquement sur des notes très courtes. Sans donner à ces plans la proportion d'un sermon, il me semble utile de prendre les plus importants et de les développer, de façon à rendre leur méditation plus facile à des commençants. Puis ces développements auront l'avantage de dire ce qui n'est pas propre à tous les religieux, mais ce qui convient mieux à notre famille. Si, en se servant de ces indications, les maîtres des novices peuvent communiquer aux jeunes gens qui leur sont confiés ce qui les rendra aptes à devenir de vrais Augustins de l'Assomption, mon but sera atteint.

PREMIÈRE MÉDITATION

NÉCESSITÉ DE LA SOLITUDE POUR BIEN FAIRE LA RETRAITE

« *Et erat pernoctans in oratione Dei. Il passait la nuit en prière.* »
(Luc. VI, 12).

Quel plus beau modèle que celui de Jésus-Christ préparant sa vie évangélique dans la solitude, pour le religieux qui se dispose à devenir, et parfait, et apôtre !

Aussi, résolu comme nous le sommes à prendre le divin Maître pour modèle, comme lui entrons dans cette nuit de la retraite, de la méditation, du silence, de la pénitence, de l'étude de nos devoirs, et essayons d'y embraser nos cœurs de ce feu qui, dans ses extases, embrasait le Psalmiste quand il disait : « *Et in meditatione mea, exardescet ignis ; mon cœur s'enflamme dans la méditation.* » (Ps. XXVIII, 5).

Quels sont les caractères de la solitude ?

1^o Séparation : « *Exiit in montem, il alla sur la montagne.* »

2^o Séparation pour s'élever : « *Exiit in montem orare, il alla prier sur la montagne.* »

3^o Veille : « *Et erat pernoctans, et il passait la nuit.* »

4^o « *In oratione Dei, dans la prière de Dieu.* »
Qu'est-ce que cette prière de Dieu ?

I. — Séparation

1^o De ma vie ordinaire Je dois me séparer : de quoi ?
De ma vie ordinaire, de mes idées, de mes habitudes. — Ah ! quel combat, si ces

habitudes sont invétérées, si mes idées font, en quelque sorte, partie de mon âme. On ne sait pas assez le mal que font à l'âme religieuse des idées honnêtes, mais purement naturelles. Or, qu'il est facile de tomber dans ces idées-là, si un aiguillon ne vient nous relever, et qu'il est important de se rendre compte de l'obligation où cette âme religieuse se trouve de se séparer entièrement de tout l'ordre des pensées auxquelles elle s'est abandonnée, comme moyen de justifier, à ses propres yeux, une foule de défaillances indignes de la perfection à laquelle Dieu l'appelle depuis longtemps.

2^o de mes habitudes Elle doit se séparer de ses habitudes. — Toute retraite est l'introduction dans un monde nouveau. J'aurais fait, depuis un an, de très grands progrès, que j'aurais encore à en faire ; mais certaines habitudes molles, flasques, n'ont-elles pas mis une barrière entre mes résolutions d'autrefois et ma routine d'aujourd'hui ? Jésus-Christ s'en alla. Il vivait certes d'une manière assez parfaite, et la retraite n'avait rien à lui ajouter, mais il me voulait donner l'exemple. Et il s'en va. Ah ! que cette séparation est rude pour qui n'a pas l'amour vrai de la solitude et des communications divines, dont elle est la source !

3^o de mes affections Je dois me séparer de mes affections. — Ah ! oui, le Prophète s'écrie : « *Redite, praevaricatores, ad cor : pécheurs, rentrez dans votre cœur.* » (Is. XLVI, 8.) Et c'est pour moi, quelquefois, un sujet de remords. Ah ! suis-je bien libre au plus intime de mon cœur ? N'ai-je aucune chaîne ? aucune imperceptible attache ? Et qu'il importe d'étudier la mesure dans laquelle je dois couper, briser, retrancher, afin que, au lieu d'affections indignes de Dieu, je ne me préoccupe

que de Lui, et que toutes mes affections passent très uniquement par Lui, et se reposent en Lui seul !

II. — Élévation

1° **au-dessus de toute vulgarité** « *Exiit in montem, il alla sur la montagne.* » J'aborde, dès aujourd'hui, un point sur lequel j'aurai souvent à revenir. Qui veut s'approcher de Dieu doit s'élever des bas-fonds de la plaine, souvent empestée, vers la pure atmosphère de la montagne. De quoi se nourrissent trop de chrétiens ? De pensées viles, basses, grossières, vulgaires, intéressées. Hélas ! voilà en deux mots la pâture habituelle de personnes à pratiques pieuses, mais sans vraie piété, de prêtres honorables, s'ils n'étaient que des hommes du monde, mais sans aucune sainteté. Tout cet ensemble de personnes honnêtes perdent, après tout, la religion, par l'étroitesse de leurs idées, par le vulgaire de leurs sentiments, par la complaisance de leurs habitudes, j'allais dire de leurs mœurs, qui n'ont rien de coupable, mais n'ont aussi rien d'édifiant.

Est-ce la masse des chrétiens et des prêtres séculiers qui en est là ? Cette vulgarité n'a-t-elle pas pénétré le cloître ? Les religieux font-ils toujours et tous effort pour monter ?

Question désolante ! Car pourquoi ai-je voulu aborder la vie de perfection si je ne veux pas m'élever sans cesse au-dessus de moi-même ? J'entre en retraite pour m'élever. Il faut qu'on puisse dire de moi : « *Levavit se super se, il s'est élevé au-dessus de lui-même.* » Et quels sentiments plus élevés prendrai-je ? Rien de plus facile.

L'Apôtre ne dit-il pas à tous les chrétiens : « *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu ; ayez en vous les sentiments de Jésus-Christ.* » (*Phil. II, 5*). Les sentiments, les idées, les jugements de Jésus-Christ, voilà vers quoi je dois m'élever sans cesse.

2° sur la montagne sainte Saint Augustin fait observer que, en bien des passages des Livres Sacrés, la montagne sainte n'est autre que Jésus-Christ lui-même, considéré comme Dieu ; de façon qu'on peut dire que, quand il allait vers la montagne, c'était son humanité qui entrait en communication en quelque sorte plus intime avec la Divinité ; il en est, à plus forte raison, de même pour moi : je dois aller à cette montagne sainte qui est Jésus-Christ.

« *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo aut quis requiescet in monte sancto tuo ? Qui ingreditur sine macula.* Seigneur, qui entrera dans votre Tabernacle et se reposera sur votre montagne sainte ? Celui qui sera sans tache. » (Ps. XIV, 1). La purification des souillures doit se faire par la séparation d'avec les idées, les habitudes, et les affections humaines ; il faut quelque chose de plus : il faut prendre des sentiments, des idées, des habitudes divines.

3° avec une généreuse énergie Mais s'il faut faire effort pour se séparer, il faut encore faire effort pour monter.

Là commence une autre fatigue : « *Corpus quod corrumpitur aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem* ; le corps corrompu alourdit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit par la multiplicité des soucis qui l'agitent. » (Sap. IX, 15). Tout homme en est là. Or, si je veux monter, il me faut donner à mon âme la vigueur nécessaire pour combattre la corruption de mes sens et pour aller courageusement jusqu'à dominer cette habitation terrestre de mon âme qui en déprime le sens surnaturel. Seigneur, que je sois assez maître de mes dispositions, par votre grâce, pour monter, pendant cette retraite, et ne plus jamais descendre dans la terre des morts !

III. — Prière d'humilité

« *Exiit in montem orare*, il alla prier sur la montagne. » — La retraite implique deux espèces de prières ; considérons d'abord la première : la prière du pauvre, de l'indigent, du pécheur.

1° du pauvre et de l'indigent Jésus-Christ — de qui avec Jésus comme modèle saint Paul dit : « *Quum esset dives, propter nos egenus factus est* ; il était riche, il s'est fait pauvre pour nous » (II Cor. VIII, 9) ; et Isaïe : « *Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum*, Dieu a mis sur sa tête le péché de tous. » (Is., LVI, 6.) — Jésus-Christ a connu, non pour lui, mais pour nous, cette première prière. Il l'a acceptée et l'a présentée à son Père ; il s'est fait pauvre : « *Egenus et pauper sum ego*, je suis pauvre et indigent. » (Ps. CVIII, 22). Mais à combien plus forte raison ces dispositions ne me sont-elles pas nécessaires, et quels cris, dans ma détresse, ne dois-je pas me disposer à pousser ?

« *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me ? Quoniam tauri pingues obsederunt me*. Seigneur, pourquoi ceux qui me persécutent se sont-ils multipliés ? Comme des taureaux gras, ils m'ont assiégé. » (Ps. III, 2, Ps. XXI, 13). Quel besoin de prière n'ai-je pas pour demander secours dans mon indigence et mes tribulations ? La retraite me montrera combien je suis dénué de tout, combien je suis pauvre, dans quel abîme de misère je suis tombé, et me donnera la force de prier pour que l'on vienne à mon secours.

2° du pécheur avec Jésus Je ne suis pas seulement pour avocat pauvre, indigent, abandonné, persécuté ; je suis pécheur et je dois demander pardon. Voilà ce qui doit me pousser surtout à cette prière de la retraite. J'y verrai sans cesse, et avec plus de clarté, mon péché devant

mes yeux : « *Et peccatum meum contra me est semper ; mon péché est toujours contre moi.* » (Ps. L, 5.) Je verrai comment les créatures et le tort que je puis leur avoir fait s'effacent devant mes torts affreux envers Dieu : « *Tibi soli peccavi et malum coram te feci ; contre vous seul j'ai péché, j'ai fait le mal à vos yeux.* » (*ib.*, 6.) C'est la prière du coupable qui n'a plus d'autre refuge, en face du supplice qu'il mérite, que de se jeter dans les bras de la miséricorde infinie et n'a plus qu'à dire avec larmes : « *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam ; ayez pitié de moi, Seigneur, selon la grandeur de vos miséricordes.* » (*ib.*, 1.) La retraite où Jésus-Christ m'appelle est le temps consacré à traiter avec le Fils de Dieu, mon avocat, du procès où il doit plus tard porter sa sentence comme juge. Mais j'y suis encore à temps pendant ces jours bénis ; je puis lui demander d'effacer mon iniquité et il l'effacera, en Dieu, selon la multitude de ses pardons, car il m'a déjà si souvent pardonné ! « *Et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam ; Seigneur, effacez mon iniquité selon la multitude de vos commiserations.* » (*ib.*, 3.)

IV. — Prière persévérante

Il y a une seconde prière importante de la retraite, et sans laquelle la retraite ne donnera pas son fruit essentiel. Il est dit que Jésus-Christ passait sa nuit dans la prière de Dieu : « *Et erat pernoctans in oratione Dei ; il passait la nuit dans la prière de Dieu.* » L'âme, dans la retraite, est souvent entourée de ténèbres.

1^o **Dans les ténèbres** Ténèbres de châtement. — Elle s'était éloignée de Dieu, et Dieu s'éloigne d'elle. Jésus-Christ s'en éloigne pour la forcer à le chercher davantage. Elle ne voit rien, elle n'y comprend en quelque sorte plus rien. Et il convient qu'il en soit ainsi : c'est la

peine de ses recherches humaines, terrestres, égoïstes ; c'est un châtimeut purificateur, une vraie tentation, où quelquefois de vains fantômes viennent obséder l'imagination, où le souvenir ramène vers le passé et suscite parfois des regrets. Il est juste qu'il en soit ainsi : au dernier jour, Dieu abandonnera ceux qui l'auront abandonné. Il se passe quelque chose de semblable pendant la retraite. Dieu se cache, il est dans la nuit, et l'âme est privée de ses impressions. Peindre cet état serait trop long ; mais, enfin, on l'a mérité ; il n'y a qu'à se soumettre. Il dure plus ou moins, selon la volonté de Dieu, mais aussi selon la générosité avec laquelle on l'accepte.

2^e dans la nuit de la foi Ténèbres de l'épreuve. — Cet état est aussi une épreuve.

Dieu a permis que les saints le connussent ; il se cache pour être poursuivi avec une ardeur plus grande ; et, quand le jour se fait, il se donne en proportion de l'ardeur avec laquelle on a, pendant la nuit, levé les mains vers les choses saintes, en bénissant le Seigneur, même de ses châtimeuts apparents, selon l'invitation du Psalmiste : « *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum* ; levez les mains au ciel pendant la nuit, et bénissez le Seigneur. (Ps. CXXXIII, 2.)

Or, Jésus-Christ priait de la prière de Dieu : « *Et erat pernoctans in oratione Dei* ; il passait la nuit dans la prière de Dieu. » Qu'est-ce que cette prière, sinon celle de tous les saints tant qu'ils sont dans l'exil ? Après l'exil, ils seront dans le jour : « *Et in lumine tuo videbimus lumen* ; dans votre lumière, nous verrons la lumière. » (Ps. XXXVI, 10.) La prière sera lumineuse, pleine de divines clartés. Mais, en attendant, nous avons à poursuivre notre prière, et l'une des dispositions les plus puissantes, les plus fécondes de la retraite, c'est de prier dans les ténèbres, dans la nuit de la foi.

Séparation, élévation, prière du pécheur, prière persévérante dans la nuit de la foi, telles sont les dispositions où je dois entrer si je veux que ma retraite me soit utile, en imitation de celle de mon divin Maître.

Seigneur, donnez-moi de me séparer, de m'élever comme vous, de prier en pécheur, de prier en esprit de foi, et je suis sûr que ma retraite sera pleine de fruits.

DEUXIÈME MÉDITATION

JÉSUS-CHRIST ET LE RELIGIEUX EN RETRAITE

« *Mihi vivere Christus est.*
La vie, pour moi, c'est le
Christ. » (Ph. I, 21).

La vie de l'Apôtre, c'était Jésus-Christ. Jésus-Christ est aussi la vie du religieux ; il faut qu'il en prenne son parti. S'il n'est pas la copie vivante du divin Sauveur, il n'est qu'une chimère.

Mais c'est surtout pendant la retraite que la figure du Fils de Dieu, devenu Fils de Marie, doit se présenter à lui ; et voici quels sont les devoirs qui doivent découler de sa méditation :

1^o Le religieux doit, toute sa vie, étudier Jésus-Christ ;

2^o En le connaissant, il doit l'aimer toujours davantage ;

3^o En l'aimant, il doit s'appliquer à l'imiter dans toute la perfection dont il est capable.

Trois réflexions très simples, et qui, partant des principes les plus élémentaires de la foi, s'enchaînent d'une manière irrésistible.

I. — Etude de Jésus-Christ

Sans étude, pas de Sans doute, si Dieu le voulait,
connaissance de nous serions éclairés comme
Jésus-Christ saint Paul, d'un seul coup, sur
les perfections du Sauveur, ou
bien même comme le sont les anges qui le contemplant
en Dieu, dans la parole divine, et l'adorent : « *Dicit* :

et adorent eum omnes angeli ejus ; il parle et tous ses anges l'adorent. » (Hebr. I, 6.)

Certes, ce serait un vaste sujet de contemplation, mais nous nous y perdriions, tant notre intelligence serait en quelque sorte aveuglée à force de lumière, et notre cœur embrasé, consumé par l'amour. Dieu veut autre chose de nous. Il répand sur nous les dons de la foi, il nous montre son Fils à travers un nuage ; et, en attendant les splendeurs de la patrie, il veut que nous avançons pas à pas dans la connaissance de son Fils, en qui sont cachés tous les trésors de la vraie sagesse et de la vraie science, *in quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi*. (II Col. II, 3.) Étudier Jésus-Christ, c'est donc étudier la sagesse et la science dans leur principe. Ne voilà-t-il pas une source d'études assez importante ? Et maintenant, le religieux croit-il pouvoir mieux employer sa vie qu'à fouiller dans les trésors de cette sagesse et de cette science divine ?

L'étude de tous ses mystères : Et qu'étudierons-nous ?

L'Incarnation

Ah ! certes, les questions surabondent. D'abord le

mystère par lequel un Dieu s'est fait homme afin que l'homme devînt Dieu, *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus*. N'est-ce rien que de se rendre compte de la manière dont un homme criminel peut s'approcher de la divinité, non pas à la manière menteuse dont le serpent le proposait à Eve, dans le Paradis terrestre, mais de la façon dont Dieu lui-même l'entend ? N'est-ce rien que d'étudier la manière dont nous pouvons acquérir une naissance divine, et dont nous l'avons acquise, selon saint Léon, par le baptême ? Écoutons ce grand Pape : « *Universa summa fidelium fonte orta baptismatis, sicut cum Christo in passione crucifixi, in resurrectione resuscitati, in ascensione ad dexteram Patris collocati, ita cum ipso sunt in ista nativitate congeniti* ; la société universelle

des fidèles est née dans les eaux du baptême : de même que tous les chrétiens sont crucifiés avec le Christ dans sa Passion, sont ressuscités avec Lui dans sa Résurrection, sont placés, à côté du Père, avec Lui dans son Ascension, ainsi ils sont engendrés avec Lui dans cette naissance du baptême. »

L'Enfance N'est-ce rien que d'étudier une grandeur pareille ? Le chrétien, et à plus forte raison le religieux, étudie l'humilité, le silence de son Dieu fait homme, son anéantissement profond au sein de Marie, sa pauvreté à la Crèche, le bouleversement des idées humaines dans le dénuement absolu de Celui par qui tout a été fait ; il étudie à Nazareth cette grande loi du travail, selon laquelle le grand Ouvrier de l'univers, Celui par qui les siècles eux-mêmes ont été faits, s'astreint à gagner son pain, à la sueur de son front, dans la boutique d'un pauvre artisan, et nous enseigne le travail et sa sanctification moins par ses paroles que par ses exemples.

La vie publique Que dire de sa vie apostolique, de ses labeurs, de l'ingratitude dont il est l'objet malgré la puissance de sa parole, et pour enseigner et pour guérir ?

Que dire de sa vie de souffrance, de sa mort, de son sacrifice ? Que dire de sa vie du tabernacle afin de réaliser la parole de l'adieu : « *Non relinquam vos orphanos, veniam ad vos ; je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous ?* » (Joan. XIV, 18.) Est-il assez venu ? Est-il assez avec nous et en nous par l'Eucharistie ? Et n'y a-t-il pas à creuser sans cesse la profondeur des richesses divines ? *O altitudo !*

A l'aide des Evangiles et des livres des saints Tout cela, c'est le pur, le simple Evangile. Je n'ai qu'à le méditer. Là sont les paroles de vie laissées par le Sauveur à ses disciples. Avec

eux, avec Pierre, nous pouvons dire : « *Ad quem ibimus ? A qui irions-nous ?* » (*Joan. VI, 69.*) Quel docteur plus admirable pourrions-nous chercher ? « *Ad quem ibimus ? Verba vitae aeternae habes.* Vous avez, Seigneur, les paroles de la vie éternelle. » (*Joan. VI, 69.*)

Mais il faut encore étudier Jésus-Christ dans les livres des saints proposés par l'Eglise à notre méditation.

En se prémunissant Cela coûte, parce qu'il faut faire
a) contre la paresse effort pour comprendre et que la paresse aime peu l'effort. Certes, tout n'est pas dans les livres, et nous l'établirons tout à l'heure ; mais il y a ici deux écueils dans cette étude du Fils de Dieu fait homme : d'abord, la paresse qui croit tout savoir et qui croit que les affections suffisent. Oui, sans doute, c'est par elles qu'il faut finir, mais à condition de les établir sur une base solide. Le paysan, l'ouvrier, qui ne peuvent étudier, reçoivent, s'ils y mettent le temps que leurs travaux leur laissent, des grâces spéciales, mais à la condition de ne pouvoir étudier Jésus-Christ davantage. Pour des religieux comme nous, il ne saurait en être ainsi. La paresse est comme un mur placé entre Jésus-Christ et nous ; tant qu'il ne sera pas renversé, nous ne serons capables de rien.

b) contre la suffisance En second lieu, quelques-uns, ne voulant pas étudier Jésus-Christ comme il est nécessaire, tombent dans le vague de je ne sais quelles rêveries stériles. Aussi, que de fausses dévotions basées sur des idées fausses et des sentiments faux ! Et quels dangers pour le progrès dans la perfection ! Qui jamais a atteint son but en suivant une fausse route ? Voilà pourtant à quoi s'exposent une foule de religieux pour n'avoir pas suffisamment étudié Jésus-Christ !

La fausse connaissance de Jésus-Christ produit le faux christianisme. Quelle lumière cet axiome incontestable ne jette-t-il pas sur l'état d'une foule d'esprits ?

Quand on a de Jésus-Christ une science suffisante par l'étude, on peut étudier les détails de sa vie par la méditation, et alors que de leçons pratiques n'en jaillissent pas avec surabondance ! Jésus-Christ est le vrai pain supersubstantiel dont il est parlé dans le discours sur la montagne. Jésus-Christ est celui dont la connaissance suffisait à saint Paul.

II. — Amour pour Jésus-Christ

Jésus-Christ, le plus parfait objet de notre amour Pour aimer, il faut connaître ; telle est la première condition de l'amour : la connaissance de l'objet. Mais la connaissance inspire la répulsion de ce qui est mauvais, hideux ; elle inspire l'amour de ce qui est bon, beau, délectable.

Or, qui est meilleur que Jésus-Christ ? Qui est plus beau que Jésus-Christ ? Qui est plus parfait que Jésus-Christ ?

Il est la beauté divine, « *splendor gloriae*, la splendeur de la gloire » (Hebr. I, 3) ; « *figura substantiae*, l'image parfaite de la substance de Dieu. » (Ibid.) Prenez toutes les perfections divines : elles sont toutes en Jésus-Christ, ou plutôt elles sont Jésus-Christ même, en tant que Dieu. Prenez les perfections créées : elles sont toutes en Jésus-Christ ; seulement, il faut les connaître. Or, si la solution d'un problème de la science, la lecture d'un chef-d'œuvre littéraire, la vue des spectacles de la nature, les vastes plaines, les hautes montagnes, l'immense océan, frappent l'esprit et l'enivrent, qu'est l'effet produit en moi par la grandeur des beautés, des perfections, des connaissances que la contemplation de Jésus-Christ

renferme ? C'est d'abord l'admiration, une admiration sans terme, sans limite, comme celui qui en est l'objet. Mais quand cet objet admirable, cette richesse sans bornes, ce trésor de perfections, cette beauté modèle de tout ce qui est beau nous aime, se donne à nous, descend à notre néant, à notre péché, pour effacer notre péché et donner à notre néant la vie surnaturelle, et une vie toujours plus abondante, que reste-t-il à faire qu'à se précipiter, par un immense amour, à ses pieds, dans ses bras, au plus intime de son Cœur ?

Oui, à moins d'être damné, il est impossible de le connaître et de ne l'aimer pas.

Et c'est dans cet amour que commence cette vie nouvelle qui rend tout facile parce que l'on aime, et toujours plus facile parce que l'on aime tous les jours davantage.

Vie nouvelle dans l'amour de Jésus-Christ L'amour trouve en Jésus-Christ le Saint des saints descendu pour nous sur la terre, le lien entre l'homme et Dieu. L'âme qui commence ainsi à s'éprendre aime sans doute avec les imperfections des commençants, mais avec un brûlant désir de se dépouiller de tout ce qui arrête son union avec l'objet de son amour ; elle gémit de ne pas aimer davantage, et ces gémissements, humbles comme le coupable pardonné, sont un accroissement d'amour. Elle aime avec le sentiment des joies que Jésus-Christ apporte avec ses dons, et de l'affranchissement du péché dont il la délivre. Elle aime avec l'espérance de le posséder éternellement, comme une récompense, non méritée peut-être, mais comme une récompense certaine, puisqu'elle est promise, et que la parole de Dieu y est ; elle sent, par Jésus-Christ, la grâce s'écouler dans son cœur, elle compte sur cet appui surnaturel ; elle ne peut pas ne pas aimer ce bien, gage d'un bien plus excellent encore.

« **Vivre pour moi, c'est le Christ** » Elle aime parce que c'est Jésus-Christ, et que par Jésus-Christ elle s'unit à Dieu. Ah ! voilà la vie de Jésus-Christ notre Dieu et notre médiateur ! Son travail est de s'unir tous les jours plus à nous, et, pour accroître le prodige et la puissance de ses effets, cette âme qui a disposé des degrés d'amour dans son cœur, ne pouvant monter encore à l'éternelle vie, va à l'Eucharistie qui en est le garant. Avec le Corps et le Sang d'un Dieu, un Dieu lui-même lui est donné ; elle le possède, elle peut dire : « Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui ; je le tiens et ne le laisserai point aller. » Et l'âme, par l'amour, a la puissance de forcer Jésus-Christ à rester avec elle. C'est là qu'elle dit plus que jamais : « *Mihi vivere Christus est !* Vivre, pour moi, c'est le Christ ! » Vivre dans la connaissance de Jésus, aimer Jésus tous les jours plus connu, plus possédé, plus source de tout bien, voilà la vie pour moi dans l'amour. *Mihi vivere Christus est !* Après cela, il n'y a qu'à désirer la mort pour avoir la plénitude du bonheur dans la plénitude de la vie : « *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum !* Pour moi, vivre c'est Jésus-Christ, et mourir est ma richesse. » (Ph. I, 21.)

III. — Imitation de Jésus-Christ

Imitation de toute la vie de Jésus-Christ Ce n'est pas tout de dire qu'on aime Jésus-Christ, il faut le lui prouver de la manière qu'il le demande ; et lui-même a dit : « *Si quis diligit me, sermonem meum servabit ;* si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. » (Joan. XIV, 23.) Telle est la meilleure marque d'amour que Jésus-Christ demande.

Or, la prédication de Jésus-Christ, c'est sa vie tout entière. Ne lui avons-nous pas entendu dire : « *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos*

faciatis; je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi-même j'ai fait. » Quelle est la vertu dont il n'a pas donné l'exemple ? Quelle est la perfection humaine qui ne respire pas dans sa vie ? C'est pourquoi, chaque instant de la vie du Sauveur est une mine inépuisable d'actes parfaits à imiter.

Imitation des sentiments intérieurs de Jésus-Christ Il ne faut pas juger seulement l'acte extérieur, mais la perfection de toutes les intentions avec lesquelles cet acte est accompli.

Prenons un exemple. Le divin Sauveur fut attaché à la croix avec deux autres condamnés au même supplice que lui. Ce sont les mêmes tortures et les mêmes souffrances : quelle différence cependant ! L'un est un désespéré qui meurt, le blasphème à la bouche ; l'autre, un coupable sans doute, mais que la grâce du Sauveur a touché, qui s'humilie, se repent, confesse son crime ; et, entre les deux, l'innocence même plane entre le ciel et la terre, pour expier, par son sacrifice, les péchés des hommes, et offrir à son Père la plus pure victime. Il en est de même de tous les actes du Sauveur, si communs qu'ils soient : ils ont tous une sainteté mille et mille fois supérieure à tout effort humain, et il convient qu'il en soit ainsi, afin que l'on puisse comprendre que la perfection ne consiste pas dans l'acte en lui-même, mais dans le sentiment avec lequel il est accompli.

Imitation de tous les instants Or, cette imitation est de tous les instants, et, à chaque instant, peut être de la plus merveilleuse intensité.

Que de trésors d'amour plus abondants dans un seul acte d'amour de Jésus-Christ, comparé à tous les actes d'amour formés pendant l'éternité par tous les saints et par tous les anges ! J'en dis de même de toutes les autres vertus qui, après tout, viennent se perdre dans l'amour.

Même l'impuissance humaine est un principe de progrès dans la perfection. Dieu aidant, elle fait effort et finit par s'en approcher tous les jours, par des intentions plus pures, par une générosité plus absolue, par un abandon plus complet à tout ce qui lui est demandé, non pas seulement d'une façon générale, mais encore par l'attention aimante aux moindres détails des actes du Sauveur que l'on imite.

Ainsi, telle est la merveille : l'étude de Jésus-Christ produit la connaissance du divin Sauveur : plus on le connaît, plus on l'aime ; plus on l'aime, et plus on veut l'imiter ; mais, pour le mieux imiter, on a besoin de l'étudier davantage, et l'âme va s'avancant sans cesse dans ce triple effort de l'étude, de l'amour et de l'imitation. Mais voyez la conséquence : Jésus-Christ a dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole », et il ajoute : « *Et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus et apud eum mansionem faciemus* ; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre séjour. » (Joan. XIV, 23.)

O Père, aimez votre créature, venez à elle avec votre Fils et l'Esprit qui est votre amour, faites-y votre demeure, par les mérites de ce Fils bien-aimé, et dans le temps et dans l'éternité !

TROISIÈME MÉDITATION

LES ABUS DES GRACES

« *Expandi manus meas tota die ad populum incredulum, qui graditur in via non bona, post cogitationes suas. J'ai tendu les mains tout le jour vers un peuple incrédule qui marche dans un chemin détestable, au gré de ses passions.* » (Is. LX, 2).

Voilà le Sauveur qui nous appelle, et nous refusons d'aller vers Lui. Il fait entendre ses plaintes et nous n'y prêtons aucune attention. Où en sommes-nous ? Sommes-nous sur le point de laisser sa patiente bonté ? Examinons attentivement les abus de la grâce dont nous sommes coupables ; qu'il ne nous reproche pas, à l'heure du jugement, d'avoir eu tout le long du jour les mains étendues vers nous sans que nous ayons cessé de marcher dans des voies perverses au gré de nos pensées et de nos caprices. Prenons par ordre les principales grâces dont nous avons abusé, et voyons à quelle réparation nous sommes tenus.

I. — Grâce du baptême

Elle est commune à tous les chrétiens, mais, par elle, que d'autres grâces ne nous ont pas été offertes ! Plus de souillures, le péché effacé, l'innocence recouvrée, la robe blanche rendue. Quel bonheur ! Et qu'est-ce, pourtant, comparé à l'adoption par laquelle Dieu m'a fait entrer dans sa famille et m'a déclaré son fils ? Comme à la seconde personne de la Sainte Trinité, le jour de mon baptême, Dieu, en m'adoptant,

m'a dit : « *Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodie genui te ; vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* » (Ps. II, 7.)

II. — Grâce de la vocation

a) **Séparation du monde** Mais de même que Dieu m'a choisi, entre tant de fils d'Adam, pour m'arracher à la masse du péché, de même il m'a pris, parmi les chrétiens, pour m'élever à une plus haute dignité. Quand il m'a appelé à la vie religieuse, il m'a dit : « *Egredere de domo tua et de cognatione tua ; sors de ta maison et quitte ta famille.* » (Gen. XII, 1.) Sans entrer dans le détail, je sentais bien que j'avais à rompre une foule de liens : les ai-je bien entièrement rompus ? Ce qu'ils avaient de légitime n'a-t-il pas été un prétexte pour les conserver bien plus intenses qu'il ne convenait ? J'ai quitté ma famille : n'ai-je pas souvent jeté les yeux de ce côté ; et, si j'avais rompu plus catégoriquement, n'aurais-je pas pu espérer avancer plus rapidement dans les vertus de mon état ?

De combien de liens le religieux ne doit-il pas sans cesse s'affranchir ! Travail à recommencer à chaque instant, parce qu'à chaque instant le cœur se sent pressé de pousser ses racines vers la terre. Or, si le religieux n'a pas encore atteint le ciel, du moins est-il au-dessus des choses terrestres. Où en sommes-nous ? Quelle liberté avons-nous conquise ? Dieu a-t-il vu exécuter exactement l'ordre qu'il nous a donné comme à Abraham : « *Egredere de domo tua et de cognatione tua ; sors de ta demeure et laisse ta famille ?* »

b) **entrée dans la terre des saints** Dieu avait ajouté : « *Et veni in terram quam monstrabo tibi ; viens dans la terre que je vais te montrer.* » Oui, il y a une autre terre, pour le

religieux, que celle des autres hommes : il y a la terre des saints. Il y a la solitude, et là l'occupation d'un ordre de devoirs tout différent, parce que le principe des actions est tout autre que celui des hommes de la terre vulgaire. Dans cette terre, il y a un royaume nouveau, des espérances contraires à celles que l'on entretient ici-bas ; il y a le désir du bonheur, le sentiment qu'il sera réalisé bien autrement ; en un mot, il y a des horizons ouverts du côté de l'éternité, du côté de Dieu possédé dans des proportions incomparablement plus grandes que pour les hommes ordinaires, parce qu'on va à lui bien plus parfaitement. Où en sommes-nous de cette vocation et qu'en ai-je fait ? Retentit-elle toujours au fond de mon cœur, et ne l'ai-je pas laissée s'endormir dans un silence coupable ?

III. — Grâce du Noviciat

J'ai écouté la voix divine. Il y a eu un moment de ma vie où j'ai éprouvé les émotions du Psalmiste quand il chantait : « *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus* ; je suis joyeux de ce qui m'a été dit : nous irons dans la maison du Seigneur ! » (Ps. CXXI, 1.) Oui, c'est avec joie que j'avais pensé à l'entrée au noviciat. Il me semblait que je mettais le pied dans le vestibule de la maison de mon Père, de la maison de Dieu. Que pouvais-je espérer davantage ? Habiter dans un commerce plus intime avec Dieu, quel privilège !

- a) **Les avances de Dieu en l'apprentissage de son service** Mais si, dans la cour des rois de Chaldée, on préparait par de longues épreuves les jeunes gens, comme Daniel et ses compagnons, à paraître devant le roi, quelle préparation n'est pas nécessaire à celui qui doit entrer dans les rapports les plus intimes et les

plus ineffables avec le Roi des rois ? Or, voilà le but du noviciat religieux. Le novice fait son apprentissage du service tout spécial de Dieu.

Dans un royaume, tous sont sujets du souverain, mais il y a des sujets de choix auxquels sont confiées les fonctions les plus délicates. Pour en être digne, il faut s'y être exercé. Telle est la vie du noviciat : un exercice perpétuel pour se rendre digne de servir Dieu selon la perfection qu'il veut lui-même nous communiquer. Or, de même que le roi de Babylone faisait donner à Daniel et aux autres exilés de Jérusalem, choisis parmi les captifs, tout ce qu'ils pouvaient demander, de même, pendant le noviciat, Dieu verse dans une âme tous les secours dont elle a besoin pour s'élever jusqu'à Lui.

b) Abus des grâces Heureuse générosité qui, par sa nouveauté même, donne à l'âme qui en est l'objet des transports inconnus si elle s'applique à en profiter, mais qui la rend bien coupable si elle ne répond à d'aussi précieuses avances que par la torpeur, l'ennui, l'indifférence, l'ingratitude. On peut demander à certains novices tièdes et lâches, comme le demandait le Père de famille entrant dans la salle des noces de son fils : « *Amice, ad quid venisti ?* Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? » (*Matth. XXVI, 50.*) Qu'est-il venu faire, en effet, sinon être une pierre d'achoppement pour nombre de jeunes âmes faibles encore, et qui, devant le scandale de sa lâcheté, s'arrêteront, et peut-être rebrousseront chemin ?

Pourtant, on était bien appelé, on était entré avec de bonnes dispositions, mais on n'a pas su se vaincre aux premières épreuves : ou l'on a déposé les armes, ou on ne les a portées que par une sorte de parti pris, sans aucune réflexion sur le but que l'on devait poursuivre. Et alors, qu'a été le noviciat ? Une série de défaites, de mauvais exemples, de dégoûts, de

tentations, de remords étouffés. Le noviciat, par une série de chutes, a été le prélude de chutes plus terribles qui auront lieu quand les grands engagements seront pris. Pourtant, Jésus-Christ avait fait les avances les plus tendres, les plus pressantes, mais on avait pris Jésus-Christ à dégoût, et la vie religieuse ne s'était présentée que comme un pis-aller qu'on acceptait parce qu'on n'avait pas d'autre refuge, pour cacher son incapacité ou sa paresse. Et pourtant, le noviciat s'est écoulé ; on arrive à la profession, avec quelles dispositions, je vous le demande ; on a abusé des grâces, on en abusera encore, et jusqu'à ce que la grâce de la persévérance finale soit devenue comme impossible.

IV. — Grâce de la Profession

a) **première ferveur** Mais je suppose un noviciat fervent. Le moment de s'engager pour toujours est venu ; on a prononcé les vœux perpétuels. Heureux celui qui peut, comme David, s'écrier : « *Funes ceciderunt mihi in praeclaris, etenim haereditas mea praeclara est mihi* ; mes chaînes sont devenues ma gloire et m'ont acquis un héritage admirable. » (Ps. XV, 6.) C'est avec transport que ce jeune religieux s'est lui-même chargé de ces chaînes précieuses ; l'amour de Jésus-Christ l'a conduit à l'autel pour s'y immoler avec Lui. Il n'a que la pensée de marcher, de courir à la suite de ces grands religieux, ses Pères, qui lui ont laissé de si beaux exemples de la manière dont la grâce triomphe de la nature.

b) **décadence rapide** Combien sa ferveur durera-t-elle ? Voilà quelques années que sa profession est faite. Où en est-il ? Qu'est devenue son oraison, sa règle, son esprit de recueil-

lement, son silence, son travail ? Où est cet homme apostolique qu'on croyait apercevoir, et qui, hélas ! a trompé tant d'espérances ? Il s'est complu en lui-même ; il s'est détourné de Dieu ; il a murmuré contre ses supérieurs ; il a pris sa cellule à dégoût, ses frères en antipathie ; il a regardé du côté du monde, et son cœur s'est trouvé plein de regrets. Pourtant, il est engagé, il continuera, il ira, traînant sa chaîne dans le murmure, dans ce qu'il appelle le désenchantement.

c) **la perte de l'esprit surnaturel** Le malheureux ! Il devait être un séraphin, ce n'est plus qu'un homme vulgaire ; toutes les suppositions indéliçates sur les autres lui sont chères. Il est content s'il se justifie à lui-même la honte de son affaissement, en pensant qu'autour de lui on ne vaut pas mieux. Triste consolation, pour le pestiféré, de penser que, s'il meurt, c'est sur un tas de victimes de la peste. Ainsi s'en vont les derniers souffles de la vie parfaite ; on n'en veut plus ; et un reste d'honneur force à la subir du moins par certains côtés extérieurs. Mais au-dessous, dans l'intérieur, que verrait-on s'il était permis de pénétrer au fond ? La grâce s'est retirée, et ce religieux, semblable à ces fruits gâtés qui pourrissent tous les fruits qui les touchent, semble n'avoir d'autre mission que de porter la désorganisation autour de lui.

Que s'est-il passé ? Il a abusé de la grâce. Sa régularité est nulle, ses murmures constants, son oraison une prolongation du sommeil de la nuit, sinon une divagation insultante pour Dieu, en face de qui il a dû se placer ; son office est prononcé du bout des lèvres ; les sacrements qu'il reçoit ou qu'il distribue, il en fait trop souvent des sources fangeuses sinon empoisonnées : tout l'ordre surnaturel s'en est allé, et dès lors il ne saurait plus être question de vocation religieuse.

d) **les vœux devenus des chaînes** Et les vœux ? Ah ! oui, ce sont des chaînes, et on peut lui dire : « *Vae qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustrum peccatum* ; malheur à vous qui traînez l'iniquité avec les chaînes de la vanité et qui êtes attelés au péché comme à une charrette. » (Is. V, 18.) Quelles chaînes, en effet, qui font son malheur parce qu'elles font de lui un esclave révolté ! Son couvent est une prison, sa règle un joug insupportable, ses supérieurs des geôliers, Dieu un despote et un tyran.

Laissons les scandales que donne cette vie sans esprit surnaturel, cette vie source de chutes autour de lui. Il fait comme les fils d'Héli dont le péché consistait à faire fuir le Tabernacle et l'autel du sacrifice : « *Erat ergo peccatum puerorum grande nimis coram Domino, quia retrahebant homines a sacrificio Domini* ; leur péché était énorme aux yeux du Seigneur, parce qu'ils détournaient le peuple du sacrifice du Seigneur. » (I Reg. II, 17.)

e) **terreurs à l'approche de la mort** Pourtant, il faut mourir, il faut paraître devant Dieu. Avec quels sentiments ? Peut-être y aura-t-il une certaine terreur, parce que l'abus des grâces n'a pas entièrement étouffé un reste de foi : ce qui, pourtant, serait parfaitement logique. Peut-être, par un suprême effort, secouera-t-on ce sommeil de l'âme, symptôme sinistre de la mort éternelle ; peut-être y aura-t-il du trouble et du remords à la vue d'une existence longue où l'on aurait pu tant faire et où l'on n'a rien fait ; où l'on aurait pu livrer de vaillants combats, tandis qu'on est resté sous la tente. Ce qui se passe dans une âme religieuse qui a abusé constamment des grâces quand elle arrive en face de Dieu, qui le dira ?

« *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripas me* ; Seigneur, ne me reprenez pas

dans votre fureur et ne me châtiez pas dans votre courroux ! » (Ps. XI, 6.) O Dieu ! ma dernière heure viendra peut-être bientôt. En quel état me trouverai-je ? Quels talents, mis à profit, pourrai-je vous présenter ? Quelles vertus agrandies, quels sacrifices héroïques, quelles bonnes œuvres accumulées ? Voilà ce que vous attendiez de moi ; et, parce que j'ai abusé de vos grâces, hélas ! mes mains sont vides !

Pardonnez-moi, Seigneur, et donnez-moi de profiter des jours qui me restent, et, par un redoublement de ferveur, de profiter d'autant plus des dernières grâces que vous m'offrez encore, que j'en ai plus abusé jusqu'à ce jour : « Je commence, je le dis fermement ; et dixi : *nunc coepi*. Que ce soit le changement de votre droite, *haec mutatio dexteræ Excelsi*. » (Ps. LXXVI, 11.) Que ce soit le gage du secours que vous accorderez à ma volonté qui va commencer, bien tard peut-être, mais qui, en face de l'éternité, veut réparer le temps perdu.

QUATRIÈME MÉDITATION

L'ENFANT PRODIGE

« *Surgam et ibo ad Patrem meum. Je me lèverai et j'irai à mon Père.* » (Luc. XV, 18).

Il n'est pas nécessaire d'avoir été un pécheur public, scandaleux, pour être un enfant prodige. Rappelons cette sentence : « *Nugae laïcorum, scelera ecclesiasticorum* ; les plaisanteries des laïcs sont des blasphèmes dans la bouche des prêtres. » (Saint Bernard).

Pour être enfant prodige coupable, il faut avoir voulu se séparer de Dieu par dégoût, s'être approprié ses dons, avoir perdu sa première innocence, et s'être plongé dans une vie dont le principe était tout autre que le désir de la perfection.

Pour être enfant prodige repentant, il faut avoir le courage de rentrer en soi-même, de prendre une forte résolution de repentir, et de l'exécuter.

Examinons le religieux sous cette double face du prodige, et voyons quelles leçons nous pourrions en tirer pendant une retraite.

I. — Le prodige coupable

Buté aux épreuves de la vie surnaturelle Que Dieu fasse passer par certaines épreuves les âmes les plus pures et les plus ferventes, l'histoire des saints est là pour en témoigner. Les saints résistent. Mais que de religieux appelés à une haute perfection succombent à un choc qui eût pu être pour eux la source de nombreux mérites !

C'est aussi ce qui se rencontre trop souvent dans l'histoire des monastères. On commence avec ardeur, mais la tentation survient, on n'y résiste pas. Je ne prétends pas que les chutes soient bien lourdes, mais il faut si peu pour faire d'un bon religieux un homme médiocre, et d'un homme médiocre un homme nul ! On lui avait sans cesse répété pendant son noviciat : « *Sursum corda ! En haut les cœurs !* » Montez toujours, les bas-fonds ne conviennent pas à celui qui veut s'approcher de Dieu. Il faut être humble, mais par la comparaison avec les grandes merveilles que l'on découvre dans le modèle des hommes, Jésus-Christ, et dans les grands serviteurs de Jésus-Christ, les saints.

il s'éloigne de Dieu Qu'il est loin de ces pensées et qu'il préfère laisser ses idées flotter dans les pures considérations humaines où la vertu n'a que faire, où les passions se réveillent, s'enflamment, et sans arriver à des excès scandaleux, pourtant accumulent une série de fautes où toute énergie est bien vite éteinte ! Bientôt les exercices ne sont plus un besoin de l'âme. Dieu semble, quoique dans un autre sens, devenu cruel, selon l'expression du Prophète : « *Mutatus es mihi in crudelem ; vous vous êtes changé pour moi en persécuteur* ». (*Job, XXX, 21*). Et après tout, d'où vient cette cruauté ? De ce qu'on l'a dédaigné et qu'à son tour il nous dédaigne : « *Non deserit, nisi deseratur* ». (Saint Augustin). Mais on aime mieux se plaindre de Dieu, on murmure, on ne prie plus, l'oraison devient un odieux exercice, et, au bout de quelque temps, entre un homme honnête tel que le monde en compte tant et ce religieux, la différence est nulle, excepté que l'honnête homme du monde n'avait jamais aspiré à monter bien haut, tandis que le religieux, après s'être élevé à une certaine hauteur, commence à descendre, sinon à rouler, dans l'abîme.

s'irrite contre la règle Alors commence l'irritation contre la règle ; on en parle comme saint Pierre, ouvrant l'Évangile aux Gentils, parlait de la loi ancienne : « *Jugum quod neque patres nostri, neque nos portare potuimus* ; c'est un joug que ni nos pères, ni nous, nous n'avons pu porter ». (Hebr. XV, 10). On se figure que le temps de la ferveur est passé pour tous, et l'on aime à se figurer que les autres ne font pas mieux que nous ; on juge, on blâme, on critique au-dessus de soi, autour de soi, pour trouver une justification à ses révoltes.

murmure contre ses Supérieurs De l'antipathie pour la règle on passe à celle pour les Supérieurs ; tout ordre est odieux, toute disposition est blâmée, critiquée, jugée de la façon la plus sévère ; ce n'est pas étonnant, on ne veut plus suivre que son caprice. Alors toutes les suppositions se forment dans une imagination surexcitée ; alors rien n'est bien commandé, les murmures se communiquent ; et, si le mal ne se communique pas comme la gangrène, on arrive à cette conclusion qu'autant vaut se retirer de sa famille spirituelle, et l'on dit : « *Pater, da mihi portionem substantiae quae me contingit* ; mon père, donnez-moi la part qui me revient ». (Luc. XV, 12).

multiplie les fautes Nous en avons vu de tristes et bien tristes exemples. Nous savons sous quels prétextes on se retire, et nous savons à quelles dégradations l'on s'expose. Mais qui peut retenir certains caractères sur la pente ? Qui peut les empêcher, quand ils ont rompu le joug, de le rejeter loin d'eux à jamais ? Hélas ! que d'excès ne se commettent pas, en cachette d'abord, publiquement ensuite ! Qui n'a le souvenir attristé par l'histoire de quelques grands scandales ! Mais, avant d'en arriver là, que de crimes secrets aient été

commis, et avant le crime, que de fautes, en apparence légères, avaient été considérées comme des actes sans importance ! Pourtant, le mal était là ! Pourtant, la décadence commençait, et lorsqu'on s'est trouvé au fond de l'abîme, on a cru pouvoir dire : « *Ignorans feci* ; je ne savais pas ». (I *Tim.* I, 13).

en parfaite connaissance de cause Eh bien ! je maintiens que ceci est un mensonge. On avait le sentiment de sa faute. On l'avait eu un certain temps. La perte du sens moral avait pu survenir, mais très certainement on avait su d'abord ce que l'on faisait. Ainsi pensez-vous que, lorsque le prodigue vint dire à son père : « *Pater, da mihi portionem* ; mon Père, donnez-moi ce qui m'appartient », il ne sut pas bien ce qu'il faisait ? Ah ! sans doute, pour en arriver à cette audace insolente, il lui fallut faire de longs efforts sur lui-même pendant un certain temps, mais on se fait à tout, et un jour toute difficulté, toute gêne disparut de son âme.

déserte finalement le service de Dieu A la vérité, pour s'échapper ainsi, tous les religieux ne vont pas trouver leurs supérieurs ; ils s'enfuient sans rien dire et vous font prévenir par tel moyen indirect qu'ils jugent à propos. Et la séparation est consommée sans aucun autre procédé que celui de s'être retiré parce qu'on ne voulait plus rester. Peut-être que plus tard le remords arrive, mais on se dit : « Il est trop tard », et l'on se précipite sur la pente fatale.

C'est une immense tristesse, pour une famille religieuse, d'être témoin de ces spectacles ; mais pour un religieux animé de l'esprit de foi, c'est une grande et salutaire leçon qui l'avertit de ce qu'il peut faire lui-même s'il ne veille attentivement sur les causes de dégradation que tous nous portons en nous avec le foyer du péché.

Ah ! prenons-y garde ! Tous nous sommes exposés aux mêmes périls, tous nous pouvons faire les mêmes chutes.

et s'abandonne à ses passions Je ne parle pas des fatales conséquences de ces désertions sacrilèges.

Il est dit de l'enfant prodigue : « *Et abiit in regionem longinquam, vivendo luxuriose* ; il s'en alla dans une région éloignée pour y vivre luxurieusement ». Presque toujours la luxure est là comme premier châtiment du religieux déserteur. Il a commencé par des imaginations qu'il se croyait permises, puis sont venues des fautes secrètes, puis les passions ont bouillonné, puis tout frein a été brisé, et alors il a dit adieu à tous ses engagements et, le sourire satanique sur les lèvres, il n'a pas craint de braver le ciel et de dire : « *Peccavi et quid accidit mihi triste ? J'ai péché, mais quel mal m'en est-il arrivé ?* » (Eccli. V, 4).

Tristesse d'un tel scandale Ce qui t'arrive de triste, malheureux apostat, c'est que tu ne vois pas même le degré de ruine et d'humiliation où tu t'es précipité ! Ce qui t'arrive de triste, c'est que tu ne vois pas ton âme souillée, tes frères scandalisés, le monde triomphant, Dieu irrité ! Ce qui t'arrive de triste, c'est ta vocation perdue, les grâces profanées, les secours célestes qui se retirent, le Juge éternel préparant sa sentence, les portes de l'enfer qui s'ouvrent, Satan qui t'arrache à Jésus-Christ ! Reste dans ton indifférence si tu le veux, mais prends-y garde, Dieu ne te doit rien : « *Il n'abandonne que s'il est abandonné, non deserit, nisi deseratur* » ; mais aussi Lui-même l'a dit : « *Quaeritis me, et in peccato vestro moriemini* ; vous me cherchez et vous mourrez dans votre péché ». (Joan. VIII, 21). Peut-on voir un sort plus triste et plus déplorable que celui-là ? O religieux apostat, c'est le tien, si tu n'y prends garde !

Mais vous n'en êtes pas là. Vous avez seulement subi quelques blessures de l'ennemi. Voyons comment il faut vous hâter de les guérir en vous jetant dans les bras d'un Père qui vous attend avec toute sa tendresse.

II. — Le prodigue pénitent

Notre-Seigneur nous fait la peinture de l'abjection où est réduit le prodigue. Je ne veux plus m'y arrêter. Toutefois cette abjection, si elle est sentie, est utile ; mais hélas ! pour combien les émotions de la honte sont inconnues ! L'orgueil est là qui les retient ; ils refusent de s'avouer coupables. C'est alors que Dieu se retire, disant : « Qu'il soit fait comme vous l'avez voulu ! » Et l'on vit au milieu des pourceaux.

A. Les premiers sentiments de repentir Mais si ce contact avertit de l'état où l'on est descendu, des sentiments de repentir peuvent se former dans l'âme. Ce ne sont d'abord que des regrets grossiers : « *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo !* Combien de domestiques, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! » (*Luc, XV, 17*). Ainsi Dieu accepte ces réflexions humiliantes ; il n'en demande pas davantage ; car le sentiment de l'impuissance morale va toujours croissant : « *Ego autem hic fame pereo ;* ici, je meurs de faim ! » La faiblesse le gagne, la vie se retire, la mort approche : heureux s'il en a le sentiment réfléchi ! Car il sent bien que, tant qu'il restera dans cette servitude, il lui sera impossible d'obtenir la nourriture convenable : « *Hic fame pereo ;* je meurs de faim ». Où est la joie des anciens festins de la famille, de ces joies qui, parce qu'elles étaient douces, avaient fini par lui paraître monotones ? Hélas ! la faim, l'indigence qui le torture,

lui en fait apprécier le charme ; mais ce n'est qu'un souvenir évanoui. Où est, pour le religieux prévaricateur, la vie régulière avec quelques ennuis peut-être, mais si agréable par sa paix et par la sérénité communicative des membres d'une même famille spirituelle ? Combien cela a disparu ! On a eu des émotions, mais après les émotions, on a subi je ne sais quel inexorable mépris, qui enveloppe comme d'un manteau de honte tout apostat.

malgré les ravages de l'apostasie Eh bien ! il y a entre l'apostasie commencée et l'apostasie consommée je ne sais combien de degrés. Avant de jeter l'habit dont on est devenu indigne, pour se couvrir des livrées du monde ; avant de désertier l'autel et de profaner ses vœux, que de désertions plus ou moins essayées, que d'essais pour rompre ces chaînes glorieuses d'engagements pris envers Dieu même ! Tantôt c'est la règle qui est trop rigide et la santé ne peut la supporter ; tantôt ce sont des Supérieurs intolérables et qui n'ont aucun égard pour la faiblesse humaine ; tantôt des frères d'un commerce odieux dont il importe de s'éloigner ; tantôt aussi les passions qui bouillonnent et dont il est bon d'écouter les exigences, qu'on veut croire légitimes ; tantôt c'est un mélange d'idées toutes plus absurdes les unes que les autres, mais qui prennent une apparence de raison parce qu'on a intérêt à les trouver raisonnables, et qu'après tout il faut trouver des raisons, même lorsqu'on n'en a pas ! Fatal aveuglement où l'âme se réduit lorsque, avant tout, elle veut être libre ; mais vient le moment du réveil, dans l'indigence quelquefois matérielle, et c'est la plus grande grâce que Dieu puisse accorder. Que sont devenus ces rares apostats que la mort vient saisir au milieu des honneurs et des douceurs de la fortune ? Quelle est leur mort ? Quel est leur réveil dans l'éternité ?

à la vue de sa misère Que si, au contraire, comme il arrive souvent, grâce à Dieu, la misère fait rentrer ces malheureux en eux-mêmes, du cri de la famine au cri du repentir la distance est bien moins grande ; il n'y a entre ces deux cris que le cri de la honte : « *Quanti mercenarii, in domo patris mei, abundant panibus !* Combien de valets ; dans la maison paternelle, ont du pain sans mesure ! » Et aussitôt il ajoute : « *Surgam et ibo ad patrem meum ;* je me lèverai et j'irai vers mon père ! » Heureux mouvement ! Il se lève, en effet ; il va trouver son père. Et son père le reçoit avec tendresse, oubliant tous ses torts devant l'humiliante confession qu'il en fait.

Examinons attentivement cette conduite de Dieu sur l'âme qu'il veut sauver.

B. Son retour : dans la sincérité de son repentir D'abord, il lui envoie des sentiments tels qu'il est capable de les avoir ; puis il remue, au fond de son cœur, ses anciens sentiments de fils. Je ne crains pas de dire que c'est là l'essentiel. Il est malheureusement des êtres chez qui la sincérité est impossible ; n'en parlons pas ! Jamais le retour ne sera possible pour eux. Il ne l'est que pour ceux qui voient l'horreur de leurs fautes, quelle que soit la mesure de leur décadence.

Car, à proprement parler, Dieu ne s'arrête pas tant à la gravité de la faute qu'à la vivacité du repentir : « Beaucoup lui est remis parce qu'elle a beaucoup aimé », dit Jésus-Christ de la pécheresse publique. Ne nous excusons pas en disant : « La chute est légère. » Disons à Dieu : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! »

Qui dira le jugement de Dieu sur les pécheurs ? Il se compose, soit de la gravité de la faute, soit de l'ingratitude envers les bienfaits antérieurs, soit de la faiblesse de la nature, soit de la révolte de

l'orgueil. N'allons donc pas chercher à nous excuser. Confessons, confessons que nous sommes de vrais pécheurs : tel est le meilleur moyen d'obtenir notre pardon. Ah ! que les vaines excuses sont de peu de valeur devant le regard de Dieu, et comme il est meilleur de s'en rapporter à Lui ! « *Pater, peccavi in cælum et coram te !* Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ! » Nous ne pouvons lui rien dire qui le touche plus et qui le décide plus à oublier nos prévarications passées. Heureux qui comprend que toute habileté humaine sert de peu en face de la justice lumineuse de Dieu !

L'enfant prodigue est aux pieds de son père et se déclare indigne d'être appelé son fils, et le père n'a qu'une préoccupation : couvrir la nudité de son fils, réparer ses souffrances dans un festin. Arrêtons-nous et tirons une conséquence qui vous paraîtra peut-être extraordinaire, mais qui sera, je crois, puissante pour assurer votre salut.

et la juste appréciation de sa faiblesse Allez vous prosterner aux pieds de votre Père, et dites-lui, vous aussi : « *Peccavi in cælum et coram te ;* j'ai péché contre le ciel et contre vous ». Mais si, à son tour, il vous veut revêtir de votre première robe, dites-lui : « O mon Père, pas encore, je suis trop indigne d'être appelé votre fils, laissez-moi le temps de vous prouver que je puis le redevenir à nouveau, par l'énergie de mon repentir ».

Oui, la réconciliation serait trop prompte. Que de fois ne nous sommes-nous pas réconciliés ! Que de fois ne sommes-nous pas retombés ! Ah ! il faut une vigueur plus grande. Je parle pour ceux qui ont besoin d'être éprouvés parce que leur chute a été profonde. N'oubliez pas les premiers siècles de l'Eglise. Quelles pénitences n'infligeait-elle pas ! Je ne dis pas que vous passiez, dans votre vie extérieure, par une discipline aussi sévère ; je dis que

vous avez le plus grand besoin de ne pas vous fier, au fond de votre âme, à une miséricorde trop prompte, non à cause de Dieu, mais à cause de vous. La bonté de Dieu est infinie. Votre facilité à tomber l'est presque autant.

Seigneur, accordez-nous le regret sincère de nous être éloignés de vous. Nous voulons compter sur votre tendresse de Père ; mais nous voulons nous souvenir que nous avons été des fils ingrats, et nous voulons vous prouver, en recevant avec crainte les preuves de votre pardon, que nous en comprenons le prix, par nos efforts à le mériter chaque jour davantage.

CINQUIÈME MÉDITATION

DISPOSITIONS POUR ENTRER DANS LA VIE RELIGIEUSE

« *Propter domum Domini Dei nostri quaesivi bona tibi.* C'est à cause de la maison du Seigneur notre Dieu, que j'ai cherché à te procurer toutes sortes de biens. » (*Ps. CXXI, 9*).

J'emprunte ces paroles au dernier verset du psaume CXXI, parce qu'elles indiquent le travail des ministres de l'Eglise pour lui donner des âmes parfaites ; et, en venant vous parler des dispositions que doit apporter un jeune chrétien à la vie religieuse, il me semble que rien ne peut être bon comme de vous indiquer comment se trouvent unis, et l'avantage de l'Eglise, et l'avantage de ceux qui sont appelés de Dieu à être parfaits.

Le prêtre qui cultive des vocations avant tout doit chercher ce qui est utile à l'Eglise, « *propter domum Domini Dei nostri* » et c'est déjà un assez grand honneur qu'on dise à un être créé : « Venez, vous serez à même de rendre des services à l'œuvre la plus excellente de Dieu : *propter domum Domini*. Mais en même temps souvenez-vous que, en vous invitant de la sorte, on met à votre disposition le plus grand de tous les biens et le plus grand de tous les honneurs : « *Propter domum Domini Dei nostri, quaesivi bona tibi*; c'est à cause de la maison du Seigneur, notre Dieu, que j'ai demandé pour vous de tels biens ».

Du reste, c'est au psaume CXXI, d'où les paroles de mon texte sont tirées, que j'emprunte ce que je veux vous dire, pour vous apprendre les dispositions à la vie parfaite dans laquelle vous voulez entrer.

I. — Séparation de toute affection terrestre

Il faut monter Je remarque tout d'abord **appuyé sur Jésus-Christ** que ce psaume est un de ceux qui sont appelés « psaumes des degrés », et si vous me demandez pourquoi ce titre, je vous répondrai avec saint Augustin que « degré » veut dire ascension et descente. Nous sommes invités à monter, mais remarquez cette parole du Sauveur : « *Nemo ascendit in coelum nisi qui descendit de coelo, filius hominis qui est in coelo ; personne ne peut monter au ciel si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui demeure dans le ciel* ». (Joan. III, 13).

Avant que nous pussions monter, il a fallu que le Fils de l'homme descendît vers nous : « *Docuit ipse Dominus a convalle plorationis ascendendum, quando pro nobis humiliari usque ad mortem crucis et pati dignatus est ; le Seigneur nous a enseigné à nous élever de la vallée des larmes, lorsque pour nous Lui-même s'est humilié jusqu'à la mort de la Croix et qu'Il a daigné souffrir* ¹⁾ ». Et ailleurs : « *Quid est vallis plorationis ? Verbum caro factum est et habitavit in nobis. Quid est vallis plorationis ? Praebuit percutienti maxillam, saturatus est opprobriis. Quid est vallis plorationis ? Colaphizatus est, sputis illinitus, spinis coronatus, crucifixus est : haec est vallis plorationis unde tibi ascendendum est. Quelle est la vallée des larmes ? Le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous. Quelle est la vallée des larmes ? Il a tendu la joue à celui qui le frappait, il a été saturé d'opprobres. Quelle est la vallée des larmes ? Il a été souffleté, couvert de crachats, couronné d'épines, crucifié : telle est la vallée des larmes d'où il te faut monter* ²⁾ ».

¹⁾ Saint Augustin, *In ps. CXX.*

²⁾ *Ibid.*, *In ps. CXIX.*

Tandis que Jésus-Christ descend pour venir à nous, il nous faut monter pour aller à Lui, car s'il est descendu pour nous montrer le chemin, s'il est au bas de ces degrés mystérieux comme homme, il est au ciel comme Homme-Dieu : « *Nemo ascendit in coelum, nisi qui descendit de coelo, Filius hominis, qui est in coelo* ; personne ne monte au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel ». Il est descendu, ce divin Sauveur, mais pour vous prendre par la main et vous faire remonter vers Lui. Voilà la première disposition. Elle est grave. En vous élevant au-dessus des choses terrestres, vous vous en séparez. Le voulez-vous ? Etes-vous résolu à tout quitter, à rompre tout lien, toute affection, tout sentiment qui ne seraient pas de Dieu ?

On ne s'élève que sur les ailes de l'amour Placez-vous, par une pensée sérieuse, entre ces deux amours, dont l'un entraîne vers les choses inférieures, et rendez-vous compte, au fond du cœur, du courage dont vous aurez besoin pour vous élever aux choses supérieures : « *Sicut amor immundus inflammat animam, et ad terrena concupiscenda et peritura sectanda perituram vocat, atque in profunda demergit : sic amor sanctus ad superna levat, et ad aeterna inflammat, et ad ea quae non transeunt neque moriuntur, excitat animam, et de profundo inferni levat ad coelum* ; comme l'amour immonde enflamme l'âme, la provoque à la convoitise des choses terrestres et à la poursuite des biens périssables, pour la faire périr, et l'engloutit dans l'abîme, ainsi l'amour divin élève le cœur vers les choses d'en haut, l'enflamme du désir des biens éternels, le pousse vers ce qui ne passe pas et ne meurt pas, et le soulève des profondeurs de l'abîme infernal jusqu'au ciel ¹⁾ ».

¹⁾ Saint Augustin. *In ps. CXXI.*

Telle est la théorie divine de l'évêque d'Hippone ; et, si vous voulez en savoir la raison, il ajoutera : « *Habet tamen omnis amor vim suam, nec potest vacare amor in anima amantis ; necesse est ut ducat, sed vis nosse qualis amor sit ? Vide quo ducat. Non ergo monemus ut nihil ametis, sed monemus ne mundum ametis, ut eum qui fecit mundum libere ametis. Tout amour exerce forcément son action, et, dans l'âme de celui qui aime, l'amour ne peut rester oisif ; il est nécessaire qu'il l'entraîne : mais voulez-vous savoir de quel amour il s'agit ? Voyez où il l'entraîne. Nous ne vous conseillons pas de ne rien aimer ; mais nous vous avertissons de ne point aimer le monde, afin que vous aimiez librement celui qui a fait le monde ¹⁾ » ». « *Obligata enim anima amore terreno, quasi viscum habet in pennis ; volare non potest. Mundata vero ab affectibus sordidissimis saeculi, tanquam extensis pennis et duabus alis resolutis ab omni impedimento, id est, duobus praeceptis dilectionis Dei et dilectionis proximi volat. Quo, nisi ad Deum ascendens volando, quia ascendit amando ? L'âme possédée par l'amour des choses terrestres est comme un oiseau aux ailes engluées ; elle ne peut s'envoler. Mais purifiée des affections très sordides du siècle, elle vole en étendant ses deux ailes libérées de toute entrave ; ces ailes sont les deux préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Où va-t-elle, sinon à Dieu vers qui elle monte en volant, parce qu'elle monte en aimant ²⁾ ? »**

Telle est votre vocation, si vous le voulez. Etendre vos ailes et voler, voler toujours sur les ailes de l'amour. Voler vers Dieu ! Monter sans cesse vers Lui, jusqu'à ce que vous soyez perdu dans son sein ! Ceci est grave, le voulez-vous ?

¹⁾ Saint Augustin, *In ps. CXXI.*

²⁾ *Ibid.*, *In ps. CXXI.*

II. — Joie de la vocation

On monte à la maison de Dieu Et si déjà, dans votre cœur, vous avez répondu : « Oui ! », commencez donc le cantique des degrés : « *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus ;* je me suis réjoui de ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur ! » (Ps. CXXI, 1).

C'est une immense joie qui doit rejaillir de tout votre être, si vous pensez que cette maison du Seigneur est la vôtre. Vous laissez, comme Abraham, votre demeure et votre famille. Il peut se rencontrer là des déchirements, mais voyez quelle félicité ! C'est Dieu que vous prenez pour votre partage ! L'amour vous y attire et l'amour vous y porte. L'amour vous attire, car Dieu vous a aimé de toute éternité. L'amour vous porte, car vous éprouvez le besoin de correspondre à une tendresse si grande de Père et d'Époux, et c'est pourquoi vous êtes inondé de joie et vous vous écriez : « *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus ;* je me suis réjoui de ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur ».

Vestibule du ciel, cité de joie Cette maison n'est pas de la terre, mais elle y a en quelque sorte son vestibule, qui est le couvent. Et c'est pourquoi la condition première du couvent, c'est la joie : aller au couvent sans joie est un mauvais signe. Toute vocation vraie doit être une vocation joyeuse, et je me méfie des vocations tristes et sombres. Les fondateurs des familles religieuses les ont toujours repoussées ; c'est surtout des religieux que saint Paul a dit : « *Fratres, gaudete in Domino semper, iterum dico gaudete ;* mes frères, réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je vous le dis encore : réjouissez-vous ». (Phil. IV, 4). Non pas qu'il n'y ait des épreuves et des souffrances, mais on les porte gaiement. Jésus-

Christ a dit : « *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini* ; le monde se réjouira, et vous, vous serez dans la tristesse ». Mais il ajoute aussitôt : « *Sed tristitia vestra vertetur in gaudium* ; votre tristesse se changera en joie ». (Joan. XVI, 20). Ainsi il faut considérer la joie d'être appelé, la joie d'avoir une grâce fortifiante, la joie du triomphe final : « *Ibant gaudentes apostoli* ; les apôtres allaient en se réjouissant ». (Act. V, 41).

Pour être comme les apôtres, soyons joyeux de souffrir, parce que les souffrances de ce temps n'ont aucune proportion avec les joies de la maison de Dieu. Résolus de tendre à la perfection, soyons toujours joyeux. C'est vers la maison de Dieu que nous allons : « *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* ; je me suis réjoui de ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur ! » Donc, une grande joie, parce que nous allons vers la patrie, nous allons vers notre Père, nous allons vers Dieu.

III. — Persévérance dans la vocation

« *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem !* Nos pieds se tenaient sous vos portiques, ô Jérusalem ! » (Ps. CXXI, 2). Il faut de la fixité dans les résolutions ; il faut que les pieds, dans la maison de Dieu, soient inébranlables ; et tel est le constant exercice de l'âme appelée à la perfection, surtout pendant son noviciat : le raffermissement de ses pieds, le raffermissement de ses résolutions ; en un mot, la persévérance, selon le mot de saint Grégoire : « *Virtus enim boni operis, perseverantia est* ; la vertu d'une bonne œuvre, c'est la persévérance ». Ce n'est pas tout de bien commencer : la force, la vertu consiste à persévérer : *virtus boni operis perseverantia est*.

Ah ! que de tristes choses à dire sur ce sujet ! Que de personnes considèrent les vœux comme une obligation de nul prix ! On les prend comme un vêtement agréable, on les dépose comme un manteau usé.

Telle est malheureusement la condition d'une foule d'habitants du cloître, qui, par des dispositions pareilles, attirent la colère de Dieu sur les couvents.

Mais pour ces groupes précieux d'âmes embrasées du désir de tendre à la vie angélique, rien de semblable. Elles se sont fixées dans la perfection, telle qu'elle est demandée aux simples chrétiens ; puis, la voix de Dieu ayant retenti à leurs oreilles, elles se sont promis d'aller plus haut : « *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem !* Nos pieds se sont tenus sous vos portiques, ô Jérusalem ! »

Les couvents ne sont que le vestibule, le parvis de la cité sainte ; mais c'est là qu'était l'autel des holocaustes, des sacrifices parfaits, où la victime était entièrement détruite : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem !*

IV. Comme une pierre vivante

« *Jerusalem quae aedificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum ;* Jérusalem, qui est bâtie comme une ville et dont toutes les parties sont dans une parfaite union en celui-là même » [comme l'interprète saint Augustin].

La première condition pour avancer au service de Dieu, c'est la joie. Arrière les âmes tristes et découragées qui se perdent en effrois et en regrets ! La seconde condition, c'est la persévérance.

S'abandonner aux mains de l'architecte En voici une troisième non moins importante. Ecoutez : « C'est Jérusalem bâtie comme une cité : *Jerusalem quae aedificatur ut civitas.* » Le travail de l'Eglise consiste à s'édifier dans un

merveilleux ensemble. Jérusalem, c'est la ville par excellence, c'est la vision de la paix, *pacis visio*, et il y a trois Jérusalem : celle de la figure, celle de la préparation, celle de la jouissance. Celle de la figure a disparu ; celle de la jouissance n'apparaît pas encore ; nous sommes au sein de la Jérusalem de la préparation. Tel est notre travail consistant à bâtir Jérusalem.

Mais, dans cette ville, chaque pierre doit être taillée selon la forme qui lui est propre, et c'est le travail des âmes de se laisser tailler, polir, placer ensuite au lieu convenable. L'architecte divin dispose les choses pour faire une cité divine. A qui dit : « Je veux être là », l'architecte répond : « Je veux que tu sois ailleurs ». Il y a des dispositions providentielles et des obstacles providentiels, qui poussent, soit dans un sens, soit dans un autre, et il faut se laisser faire, pour que Jérusalem se bâtisse selon les plans de Dieu.

Jerusalem quae aedificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum. C'est ici que je vous prie de redoubler d'attention. Saint Augustin s'effraye à la pensée de ne pouvoir se faire comprendre. Que veut dire, selon le grand Docteur, ce mot *idipsum* ? Rappelez-vous, je vous en conjure, dit-il, ce moment où Dieu dit à Moïse ; « Va et dis aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous. » Ce mot : *Celui-là même*, signifie quelque chose de semblable. La distribution de la vraie Jérusalem se rapporte tout entière vers son centre, et ce centre, c'est Dieu. En effet, si Dieu a fait toutes choses pour Lui, à plus forte raison sa ville par excellence, la Jérusalem du ciel ; et dès lors nous savons que là-haut tout se rapporte à Dieu. Mais si les matériaux de cette ville admirable se préparent ici-bas, dans la Jérusalem de l'attente, ces matériaux doivent, même dans leur imperfection, avoir Dieu pour but, et telle est la condition de ces

pierres vivantes et choisies, *vivi et electi lapides*, d'être dans un effort perpétuel pour tendre vers Celui-là même qui est Jérusalem : *Quae aedificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.*

les yeux fixés sur Mais comment cela se fera-t-il ?

le modèle divin Ecoutez : vous êtes une pierre vivante, mais Celui en qui est le plan vivant de tous les êtres, le Verbe de Dieu, s'est fait homme et est venu se proportionner à vous. Et de même que le sculpteur, qui taille la pierre pour en faire l'ornement de l'édifice, regarde sans cesse le plan qui lui a été donné, de même vous devez toujours avoir les yeux sur ce modèle divin, vers qui tout doit tendre dans l'ensemble comme ville, vers qui chaque partie de la ville doit tendre, en d'autres termes sur qui toute âme qui tend à sa perfection doit avoir les yeux constamment fixés. Rappporter tout à Dieu, réaliser le plan donné par Dieu, entrer comme très petite partie dans le plan de la cité de Dieu, être une pierre choisie dans cette ville par l'effort constant pour réaliser en soi les perfections de Dieu, au sens où il nous est permis de les imiter : tel est le sens de ce passage du psaume : *Cujus participatio ejus in idipsum.*

Résumons-nous. Celui qui veut monter les degrés mystérieux de la cité sainte doit les franchir avec joie, persévérance, sentiment profond de ce qu'il doit devenir pour être digne du commerce de Dieu, pour être admis parmi les pierres vivantes de la cité de Dieu.

V. — Mission des familles religieuses

« *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini* ; c'est là que sont montées les tribus choisies, les tribus de Dieu même. » Elles sont le témoignage d'Israël : *Testimonium Israël ad confitendum nomini Domini.*

Elles rendent Belle et magnifique mission des
témoignage à Dieu vraies tribus de Dieu, de ces
 familles religieuses destinées à
 porter son témoignage partout où Dieu leur ordonne
 de se former. Elles occupent la terre et de partout
 elles tendent à monter vers la vraie Jérusalem :
Illuc ascenderunt tribus, tribus Domini testimonium
Israël ad confitendum nomini Domini. Et c'est pourquoi
 un jugement sera exercé, plus parfait, parce qu'on
 leur aura demandé plus de perfection : *Quia illic*
sederunt sedes in judicio, sedes super domum David.
 Remarquez ce trône plus excellent placé sur la maison
 de David ; ce trône, c'est celui de qui partira tout
 jugement donné par le Père au Fils. Au-dessus du
 monde est Jérusalem ; au sommet de Jérusalem,
 Sion, où se trouve la maison de David, et sur cette
 maison, ou, si vous aimez mieux, ce palais, le trône
 du Fils de David qui est en même temps le trône
 du Fils de Dieu, *quia illic.*

Elles implorent Et quel sera ce jugement ? Ecoutez,
la paix tribus choisies : « *Rogate quae ad*
pacem sunt Jerusalem, et abundantia
diligentibus te ; demandez la paix pour Jérusalem,
 et que ceux qui l'aiment, ô Jérusalem, soient dans
 l'abondance. » Voici l'admirable mission des tribus
 du Seigneur, des âmes parfaites ; voici un trône
 pour le jugement ; mais, avant de prononcer la
 sentence, celui qui s'y trouve assis ne désire qu'une
 chose, qu'on lui demande la miséricorde et la paix,
 et des dons toujours nouveaux seront accordés à
 ceux qui aiment cette cité sainte. *Rogate quae ad*
pacem sunt Jerusalem, et abundantia diligentibus te.

Quelle mission, si vous savez en être dignes !
 Demandez donc, demandez beaucoup. Voilà que
 l'abondance des biens de Dieu est en vos mains ;
 répandez-la, on vous en charge. Ah ! quelle prière
 de paix ne doit donc pas s'élever de vos bouches et

de vos cœurs, pour procurer l'abondance aux âmes qui aiment Jérusalem ! Quel merveilleux commerce si vous le voulez bien !

la paix dans la force Et le prophète parle à son tour à la cité sainte : *Fiat pax in virtute tua* ! Grande leçon : la paix dans la force, et l'abondance dans les tours, ces lieux choisis où se réfugient les troupes d'élite. Elles y trouveront avec abondance tout ce qui peut leur être utile pour le combat et pour la perfection de Jérusalem : « *Fiat pax* ; oui, que la paix soit accordée ! » Dans la paix se trouve l'ordre, dans la paix se trouve l'union à Dieu. Mais cette paix, elle implique l'effort : « *Fiat pax in virtute tua* ; que la paix se fasse dans la force ».

elles sollicitent des vocations d'élite « *Propter fratres meos et proximos meos* ; à cause de mes frères et de mes proches ». Voilà la charité du Psalmiste : il s'oublie pour parler de ses frères.

Et enfin, un interlocuteur, comme on en voit dans les dialogues des psaumes, s'écrie : « Ah ! j'ai eu le désir de la maison de Dieu, de sa sanctification, de son accroissement ; c'est pourquoi je vous souhaite toutes sortes de biens ». Déjà il avait dit : « *Propter fratres meos et proximos meos, loquebar pacem de te* ; j'ai demandé la paix pour mes frères et pour mon prochain ». Voilà la vocation spéciale : *pacem de te*. On peut, je le sais, trouver une autre interprétation. Mais celle-ci est merveilleuse, c'est le cri de l'Eglise demandant au Pontife des prêtres, des âmes parfaites. Il me faut des vocations, et c'est pour les membres de ma famille spirituelle, que je demande, en faveur de quelques âmes privilégiées, des grâces spirituelles : *Propter fratres meos et proximos meos*. Voilà le détail.

Prenons l'ensemble : *Propter domum Domini Dei nostri, quaesivi bona tibi*. C'est pour l'Eglise que les ministres de l'autel cherchent des vocations, qu'ils

cherchent à enfanter des âmes à la perfection, qu'ils demandent à Dieu cette fécondité spirituelle, non pas la fécondité du Pontife qui enfante des prêtres, mais la fécondité de l'apôtre qui enfante, parmi les infidèles, des chrétiens ; parmi les chrétiens, des saints.

Demandons cette fécondité si conforme à notre état : donnons à l'Eglise des âmes, que nous aiderons à embellir de toutes les vertus. C'est là le grand travail et le but le plus élevé des serviteurs de Dieu sur la terre ; c'est l'œuvre que Jésus-Christ récompensera avec le plus de prodigalité.

SIXIÈME MÉDITATION

LA VIE SURNATURELLE

« *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu.* Entrez dans les mêmes sentiments que Jésus-Christ. » (*Phil. XI, 5*).

Tel est le but de la retraite : quitter vos sentiments et prendre ceux de Jésus-Christ.

Grave entreprise, et qui doit faire tout le fond de nos réflexions.

I. — Sacrifice de nos sentiments humains

Jetons un coup d'œil rapide sur tout ce dont nous sommes obligés de nous dépouiller.

Quand j'aurai dit que nous sommes obligés de nous dépouiller du vieil homme, j'aurai tout dit et je n'aurai rien dit, parce qu'il faut entrer dans le détail.

de nos idées 1^o Sacrifice de nos idées personnelles.
personnelles — Le milieu où nous sommes nés, notre éducation, notre caractère, nous donnent un certain nombre d'idées qui semblent ne faire qu'un avec nous. C'est un ensemble de notions dans lesquelles nous avons été façonnés et qui nous sont une seconde nature. Ces idées nous dominent malgré nous, et quand elles nous entraînent, nous semblons ne suivre que la pente de notre intelligence, tant elles lui sont devenues inhérentes.

Or, parmi ces idées, il en est un très grand nombre qui jaillissent d'une intelligence ignorante, faussée par l'erreur ou corrompue par les séductions des sens. Ne nous faisons pas illusion. Quelle est la source

de la plupart des idées qui président à la direction de notre vie ? Avec quel effroi, si nous sommes sincères, ne devons-nous pas répondre que presque toujours les idées les plus fausses, les plus humaines, ont présidé à ce qu'on appelle, bien à tort, une vie chrétienne !

de nos jugements personnels 2^o Sacrifice des jugements portés à l'aide de ces idées. — Nous partons du principe que nos idées sont bonnes. Or, si elles sont ou fausses ou faussées, où arriverons-nous ? Aux jugements les plus faux, les plus erronés. Et c'est précisément ce que l'on voit tous les jours. Jugements étroits, petits, mesquins, parce que nous nous complaisons dans l'ordre d'idées le plus rétréci. Rien n'est plus commode que ce genre déplorable. On s'y laisse aller parce qu'il n'y a aucun effort à faire. Rien n'est simple comme un pareil procédé. On a des idées étroites, les jugements sont comme les idées. On n'a pas la peine de chercher à s'élargir, on va se rapetissant tous les jours.

Mais plus un être se rétrécit, se diminue, plus il se rapproche du néant et s'éloigne de Dieu. Or, c'est là où va la pente de notre dégradation. C'est de là qu'il faut sortir. C'est le joug dont il faut débarrasser notre intelligence. Mais que d'efforts à faire ! Quelle peine à se donner pour en venir là ! Surtout quand la conséquence est celle-ci : jusqu'à présent j'ai eu des idées absurdes et j'ai porté des jugements plus absurdes encore. Qui consentira à un pareil aveu ?

Mais quoi ! Le sacrifice de pareilles idées et de semblables jugements est-il donc si nécessaire ? Hélas ! oui, car, tant que vos jugements et vos idées seront ce qu'il sont, vous pourrez être d'honnêtes gens, vous ne serez pas de vrais chrétiens, encore moins des religieux parfaits. En quoi consistent ces idées humaines et ces jugements faux ? C'est ce que vous révélera l'ensemble de la retraite. Mais je crois

bien que vous commencez à vous en douter ; et, si vous ne le soupçonnez pas, je vous plains, cela prouve que votre mal est incurable.

de notre impressionnabilité 3^o Que dirai-je du sacrifice de vos impressions ? — Sous prétexte qu'on est impressionnable, on se laisse aller à toutes sortes de sentiments, tous moins chrétiens les uns que les autres. Impressions d'impatience, de mauvaise humeur, de rancune, de jalousie. La nomenclature serait longue si je voulais tout dire. Or, combien de personnes vivent sur leurs impressions, souvent d'autant plus fausses qu'elles sont plus vives ! Les impressions ont la plus funeste influence sur la raison, à plus forte raison sur le monde surnaturel dans lequel on devrait vivre. Et une condition essentielle pour qui veut avancer dans la perfection chrétienne et religieuse, c'est de combattre ses impressions. On n'en vient pas toujours à bout, mais c'est beaucoup que d'avoir essayé.

de nos répugnances 4^o J'ajoute : la vie surnaturelle exige le sacrifice de vos répugnances. — « *Caro enim concupiscit adversus spiritum ;* car la chair a les désirs contraires à ceux de l'esprit. » (Gal. V, 17). Ne nous y méprenons pas. Que de répugnances ne se dressent pas devant l'homme qui veut vivre surnaturellement ! D'abord, cette raison honnête à qui tout ce qui paraît exagéré répugne. Et que de choses ne semblent pas exagérées au chrétien qui veut porter franchement la croix de Jésus-Christ, mais qui veut encore suivre les idées du monde ! Entre les deux, il faut choisir. Et la faiblesse humaine est là pour crier : « Pitié ! ne m'achevez pas d'un seul coup ! » Il est dur, en effet, de se soumettre à des prescriptions sévères qui semblent ou mesquines, ou cruelles, car on va jusque là : tout cela veut être immolé impitoyablement,

toutes ces répugnances veulent être vaincues. Quand commencerons-nous une bonne fois ?

de tous nos désirs humains 5° Mais il ne suffit pas de fouler aux pieds ses répugnances, il faut mettre un frein à tous les désirs humains, et l'on sait combien la chair en est tourmentée. Que de rêves où l'imagination se perd ! Il faut leur couper les ailes. Rêves de succès, rêves de domination, rêves d'influence, rêves d'affection légitime, rêves d'étude, rêves de solitude, rêves de sainteté ! Oui, ce ne sont que des rêves, et Dieu veut l'accomplissement très pur, très droit, très simple, très amoureux de sa volonté, jalouse à juste titre de toutes les usurpations, plus ou moins masquées, de sa créature, sous forme de désirs. Non, il ne faut que la volonté de Dieu : « *Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus ;* Seigneur, tout mon désir est exposé à vos yeux, et mon gémissement ne vous est pas caché ». (Ps. XXXVIII, 10). Tout ce que je désire est devant vous, tout ce que je regrette de ne pas avoir vous est connu, je ne vous cache rien : mon désir, mon unique désir, c'est vous, je ne veux pas autre chose ; tout le reste n'est qu'un moyen pour moi d'aller à vous, et comme vous connaissez mieux que moi le moyen de m'unir à vous, c'est à vous que je m'adresse, c'est vous que je veux, c'est sur vous seul que je veux compter pour diriger mes voies là où je vous posséderai sans partage.

de notre routine 6° Cela ne suffit pas. On contracte dans la vie religieuse certaines habitudes ; mais parce que ce sont des habitudes, la routine s'y mêle ; elles cessent d'être surnaturelles si l'on n'y veille pas de près. Actes extérieurs excellents, intentions nulles : temps perdu pour le ciel, et non seulement perdu, mais trop souvent mal employé. S'il ne

devait rien rester de la journée d'un religieux, ce serait déjà triste, mais parce que son état implique un effort continu vers la perfection, l'habitude dans les œuvres bonnes, amortissant son élan premier, lui fait perdre son énergie pour le bien ; le trésor de ses bonnes œuvres diminue d'autant, ses vertus se dessèchent, l'abus des grâces commence, l'aridité se fait au fond de son âme, l'arbre ne donne plus de fruit ; on le coupera, on le jettera au feu. Pourquoi ? Parce que la tyrannie d'habitudes, bonnes d'abord, mais bientôt devenues tout humaines, l'a rendu stérile. Pensez-y, et si les habitudes de tiédeur vous ont envahi, hâtez-vous de retrouver votre première ferveur.

de toute vulgarité 7^o Enfin, vous dirai-je, voulez-vous entrer dans la vie surnaturelle ? Sortez du cercle étroit de ces chrétiens grossiers, médiocres, vulgaires, qui ne prennent la loi de Dieu que par le côté rabaissé. Leur aspiration à marcher terre à terre est effrayante. Montez plus haut. Certes, plus que jamais la vie chrétienne a besoin de grandes réformes. Laissons de côté les autres, occupons-nous de nous d'abord, voyons combien notre niveau a baissé, combien il importe de le relever. Comment y parviendrez-vous, sinon par un effort constant vers la vie surnaturelle ?

Voilà ce que vous avez à sacrifier. — J'ai à vous dire trois grandes acceptations auxquelles il importe de vous résoudre, si vous voulez être des hommes vraiment surnaturels.

II. — Acceptation de l'esprit de Jésus-Christ

Pour ne pas être trop long, je m'arrête à trois acceptations principales :

des idées de la foi 1^o Acceptation complète des idées de la foi. — Lorsque Notre-Seigneur vint au monde prêcher la bonne nouvelle, il disait : « *Ego sum lux mundi ; qui sequitur me, non ambulat in tenebris* : Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ». (Joan. VIII, 12). Il venait dissiper les ténèbres répandues par les passions, la vaine sagesse, les vapeurs immondes, la chair : « *Et erat lux vera, quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* : Il était la lumière vraie qui illumine tout homme venant en ce monde ». Mais, comme dit l'Évangéliste : « *In ipso vita erat, et vita erat lux hominum, et lux in tenebris lucet et tenebrae eam non comprehenderunt* ; en Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; et la lumière a brillé dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise ». (Joan. 1, 4-5). Voilà l'histoire, à travers les siècles, de la lutte de Dieu, et de sa vie et de sa lumière, contre les ténèbres et la mort. Laissons de côté la lutte contre l'impiété, parlons de nous-mêmes.

L'âme qui aspire à la perfection n'est parfaite qu'autant qu'elle possède la vie, la vie du Verbe, et cette vie, c'est la lumière de l'humanité ; mais cette lumière n'est pas reçue ; elle n'est pas comprise. Elle vient et elle est repoussée : « *Et lux in tenebris lucet, et tenebrae eam non comprehenderunt* ; elle brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent pas. Le Verbe vient dans ses biens propres, et les siens ne le reçoivent pas. *In propria venit et sui eum non receperunt* ».

Sans doute, nous ne sommes pas de ceux qui repoussent entièrement la lumière, mais nous sommes de ceux qui ne voudraient la recevoir qu'en partie. Elle nous fait peur, dans son éclat trop accusateur. Eh bien ! il faut avoir le courage, quand on est fils de la lumière et du jour, de contempler le soleil. Dieu a purifié les yeux du vrai chrétien, du parfait

religieux : voyons toutes choses dans sa lumière. Sans doute nous éprouverons des étonnements, mais qu'importe si, après tout, la conséquence est que nous verrons toutes choses comme Dieu, que nous jugerons comme Lui, que nous mépriserons ce qu'Il méprise, que nous n'estimerons que ce qu'Il estime, et que la vie et la lumière divines, par la foi, sur la terre, seront pour nous le prélude de la vie et de la lumière dans la gloire ?

des élans de 2° La foi éclairant nos jugements, sa
l'espérance lumière nous fixera sur le terme de nos
 désirs : ce sera l'acceptation des élans
 de l'espérance. — Si Dieu est la vie, si Dieu est la
 lumière, Il est le Bien suprême. C'est à ce bien que
 nous devons aspirer ; et qu'est venu faire le Sauveur
 ici-bas, sinon nous apprendre à chercher l'éternel
 bonheur dans le bien sans limites ? Or, où est le bien
 sans limites en dehors de Dieu, et de Dieu seul ?

Ah ! que la lumière de Jésus-Christ nous est bien-faisante, si elle nous apprend à chercher très uniquement cette pierre précieuse pour laquelle le marchand de la parabole vend avec joie tout le reste afin de la pouvoir acheter ! O bien sans limites ! O incomparable beauté ! O source de toute joie intarissable ! C'est vers vous que je veux m'élancer, affranchi de tout bien terrestre. Donnez-moi des ailes pour que je vole vers vous, au-dessus des vains mensonges de la terre, et que je ne me repose qu'en vous. Oui, j'accepte votre direction dans la recherche du bonheur. C'est vous qui en êtes le terme, c'est vous qui allez élever mes sentiments en les transportant désormais dans le monde divin.

des exigences de 3° Enfin, acceptation absolue de
l'amour divin toutes les exigences de l'amour
 divin. — Tout est possible à celui
 qui croit, tout est facile à celui qui aime. Mais Il faut

aimer, et notre âme en est incapable. Notre cœur est trop étroit, si Dieu ne l'agrandit de sa main toute-puissante. C'est là l'effort : s'abandonner à Dieu et lui dire : « Que voulez-vous de moi pour vous prouver que je vous aime ? » C'est la question de Paul renversé sur le chemin de Damas. L'amour de la créature a des questions pleines d'ardeur ; l'amour du Créateur a quelquefois des réponses terribles. Cet amour est jaloux. Que n'a-t-il pas demandé à ses grands serviteurs ? Que ne vous demandera-t-il pas peut-être ?

C'est donc à la lumière de la foi que vous devez examiner ce que ces exigences ont de légitime ; c'est dans les soupirs et les aspirations de l'espérance que vous devez apprécier la mesure de vos ardeurs ; c'est dans la lumière et les flammes de l'amour que vous devez vous diriger vers cette vie, qui vous est proposée, qui part des avances de Dieu, qui se poursuit avec son soutien, qui se consomme dans son Cœur.

SEPTIÈME MÉDITATION

LES TROIS DEGRÉS DU PÉCHÉ

« *Puella, tibi dico, surge !*
Enfant, je te le dis, lève-toi. »
(*Matth. IX, 24*).

Les interprètes ont tous établi que les trois résurrections des morts, indiquées dans l'Évangile, sont les trois degrés de la mort spirituelle à laquelle la grâce peut nous arracher. Ordinairement, ils nous montrent le premier degré du péché mortel dans la résurrection de la fille de Jaïre, le second degré dans celle du fils de la veuve de Naïm, le troisième dans celle de Lazare arraché au tombeau le quatrième jour de sa mort.

Je ne me propose pas de parler aujourd'hui du péché mortel. J'aime à croire que vous en êtes tous affranchis. Je ne suivrai même pas l'ordre communément adopté. Je préfère voir, dans ces trois résurrections, trois états divers du religieux réveillé pendant la retraite et sortant, non pas de divers degrés de mort, mais de maladie spirituelle, et c'est à cette étude si importante que je bornerai ce que j'ai à vous dire.

I. — Lazare

*Affaissement de la vie surnaturelle
chez des religieux anciens*

Lazare, aimé de Jésus, sort après quatre jours du tombeau. Il était tombé malade, et ses sœurs envoient un messager à Jésus pour lui dire : « *Domine, ecce quem amas infirmatur ; Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade. »* (*Joan. XI, 3*). Jésus ne vient pas le visiter ; au contraire, il s'éloigne.

Qu'est-ce donc à dire qu'une pareille manière d'agir ? Elle est terrible, non pour Lazare, puisqu'elle fera éclater la puissance et l'amitié de Jésus pour lui, mais pour bien des âmes aimées de Jésus, et plus tard abandonnées par Lui à la plus déplorable décadence.

Comment cet affaissement survient Qu'elle ait été aimée du Sauveur, cette âme aujourd'hui objet de ses dégoûts, cela est incontestable. Mais comment y est-elle arrivée ? Comment, en avançant en âge et dans les jours de sa vie religieuse, est-elle ainsi tombée dans un affaissement qui n'est pas encore la mort, mais qui y ressemble beaucoup ? Que sont ses efforts pour fuir le péché, pour pratiquer la règle, développer en elle les vertus de son état ? Pourquoi a-t-elle revêtu le saint habit ? Pourquoi a-t-elle fait des vœux ? Demandez-le à ceux qui, n'en pouvant porter le joug, ont apostasié. A quelle profondeur de chute sont-ils arrivés ? Dieu vous le dira, si vous l'interrogez. Ils sont tombés peu à peu, l'esprit de leur vocation s'est retiré d'eux, parce qu'ils ont été infidèles à la grâce, parce que les idées surnaturelles les ont abandonnés, parce que la multiplicité de leurs infidélités, en apparence légères, les a peu à peu entourés, comme mille petits liens qu'ils n'ont pas pu briser quand le moment de la tentation et du combat est arrivé.

Etat d'âme de ces religieux Alors ils se sont trouvés sans force, comme Samson aux pieds de la fille des Philistins, par qui il s'était laissé séduire, et les chutes secrètes arrivent en attendant qu'arrivent les chutes publiques. Combien de temps peut durer un pareil état ? Dieu seul le sait. Mais qu'il est dangereux ! D'autant plus que le remords n'existe plus. On s'est fait une conscience cautérisée,

selon l'expression de l'Apôtre, une conscience insensible et comme paralysée. Et c'est là où l'on peut sentir l'immense danger des idées fausses et faussées. Par où saisirez-vous cette âme ? Elle n'est pas morte, je le reconnais, mais dans quelle affreuse léthargie n'est-elle pas plongée ? Qui l'en réveillera ? Et combien la difficulté n'augmente-t-elle pas à mesure que les jours s'écoulent ! Triste destinée de l'âme appelée à une si haute perfection, et à qui le nombre des années passées dans la vie religieuse ne sert qu'à aggraver le poids de sa torpeur et à diminuer les chances de son salut ! Or, ce lamentable spectacle, ne l'avons-nous pas sans cesse sous les yeux ? Plus les bienfaits se multiplient, plus l'ingratitude augmente. Où ira-t-elle, avec de pareilles dispositions, cette âme qui devait faire tant pour la gloire de son Dieu, pour l'honneur de son Epoux céleste, pour l'accomplissement de l'invitation divine ?

Sa gravité Quelle humiliation profonde ne doit pas nous inspirer un état pareil, si nous avons le malheur de nous reconnaître à une semblable peinture ! Ah ! que l'orgueil a peu de chance de se vanter, et que cette satisfaction de nous-mêmes qui nous cause de si secrètes joies a peu matière à s'exalter !

Soyons vrais : l'âme religieuse, arrivée à un état pareil, n'est pas morte ; elle est en train de mourir ; et comme son état dure depuis un certain temps, elle s'y est accoutumée, elle ne s'en inquiète plus, elle vit dans sa paralysie spirituelle. Elle n'éprouve aucun désir de demander la santé ; elle ne souffre pas trop, elle n'a pas de grands remords, elle ne sait plus ce qu'est la ferveur, la détestation du péché ; ses fautes, elle les traite à la légère ; et ainsi s'écoulent les années qui la séparent du tombeau et de son jugement. Qui lui dira le moment où elle aura passé du péché véniel au péché mortel ? Notez que le péché

mortel, s'il arrive, ne sera pas aperçu, tant l'habitude du péché véniel l'a rendue insensible. Qui lui dira la différence entre une médisance plus ou moins légère et la médisance qui donne la mort à l'âme ? Ainsi des autres péchés.

En êtes-vous là, vous qui depuis longtemps vous êtes, par les saints vœux, engagés au service de Notre-Seigneur ? Que ferez-vous, pendant cette retraite, pour vous affranchir d'un état pareil ?

II. — Le fils de la veuve de Naïm

Affaissement de la vie surnaturelle chez de jeunes religieux

Le fils de la veuve de Naïm. — Pourquoi ce jeune homme est-il mort ? Dieu seul le sait, mais tous les interprètes voient en lui la figure de l'âme qui vient de succomber à une faute très grave, bien que l'habitude du péché n'ait pas encore été contractée comme pour Lazare. Cet état ne serait-il pas celui d'un jeune religieux, ou d'un novice qui serait victime d'une récente prévarication ? Son état est grave, mais il date de peu ; surtout si le péché mortel n'a pas été consommé, il peut encore en revenir ; mais pour un être amoindri, brisé, meurtri, combien c'est difficile ! Il veut et ne veut pas ; sa volonté s'en va comme par morceaux, et le moment est venu de le porter à la tombe.

Comment cet affaissement se manifeste Un pareil état n'est-il pas le vôtre, vous qui, depuis quelque temps, avez donné votre nom à la milice la plus parfaite de Jésus-Christ ? Que voulez-vous de plus que l'avertissement que vous donne Notre-Seigneur pendant cette retraite : « Jeune homme, je vous le dis, levez-vous ! » Voilà le commandement de celui qui est la vie divine ; et cette vie se communiquant au cadavre, l'âme se rejoint au corps, et Jésus-Christ le rend à sa mère.

Cette histoire serait-elle la vôtre, jeunes religieux, novices d'abord pleins de ferveur et tout à coup tombés dans la plus déplorable apathie ? Le joug de la règle vous blesse, la pensée d'obéir vous révolte, la pratique de la charité vous est odieuse. Que suis-je venu faire ici ? vous demandez-vous sans cesse ; et si vous n'êtes pas mort entièrement à la vie de la grâce, vous êtes ou vous semblez mort à la vie religieuse. Quelle est la cause d'un pareil état ? Une tentation acceptée, une lâcheté commise, une faute survenue, l'abandon de l'âme aux souvenirs d'autrefois, je ne sais quels regrets de la liberté perdue ; enfin la vie de ferveur s'est transformée en une vie de profond dégoût. Qui empêche de partir ? On ne le sait. Souvent on part. Et au lieu d'être un saint on consent à descendre à l'état de chrétien vulgaire, et encore on n'en restera pas là. Jusqu'où donc cette situation ira-t-elle ?

Dangers qu'il fait courir Mes chers Frères, je suis épouvanté, car si les jeunes religieux, les novices, en arrivent là, que deviendra la Congrégation à laquelle ils ont engagé leurs vœux ? Ne vous faites pas illusion. Non seulement cet état est dangereux pour ceux qui le subissent, il est dangereux pour ceux qui les entourent. Aussi, je ne saurais trop vous dire : ou changez, ou sortez, non seulement à cause de vous, mais à cause du scandale que vous causez. Voyez ce que sont ces conversations qui ne respirent que le poison ; voyez ces exemples qui font dire : « Mon voisin agit ainsi, je puis bien agir de même. » Et remarquez encore que cette manière de faire est récente. Il n'y a pas si longtemps que vous êtes entré en religion ; hier encore, vous étiez embrasé de ferveur. Elle a été courte, la ferveur ; la flamme des saints désirs s'est vite éteinte, et de tant de magnifiques résolutions il ne reste qu'un peu de cendre. Que faire ?

Espoir de guérison Eh bien ! je vais vous le dire : si Jésus-Christ a ressuscité le jeune homme de Naïm pour le rendre à sa mère, Jésus-Christ ne peut-il pas vous ressusciter pour vous rendre à votre Congrégation ? Pour plus d'un, j'en suis sûr, si j'ai bien fait comprendre ma pensée, le moment est solennel, il ne dépend que de vous, mais il dépend de vous. La retraite, c'est le passage de Jésus-Christ. Il est là ; Il vous commande de vous lever. Lui obéirez-vous ? Renoncerez-vous au triste appareil de la mort de votre âme ? Laissez-vous ce commencement de corruption qui vous pénètre et infecte votre intelligence ? Question de la plus terrible gravité, car il dépend de vous de revenir à vos dispositions évanouies ; seulement, après les expériences commencées, il faut mûrement réfléchir ; et si elles sont humiliantes, il faut savoir prendre un parti courageux. Quel sujet de méditation et de résolutions généreuses, si vous le voulez !

III. — La fille de Jaïre

Chute passagère — Promptitude de la contrition

Enfin, il y a un troisième état, moins grave sans doute, mais terrible pourtant. Le jugement dernier seul nous révélera le nombre des damnés qui n'avaient commis qu'un seul péché mortel. Que de religieux perdent leur vocation pour une seule infidélité ! Pourquoi ? Parce que Dieu ne nous doit rien, et que, ne nous devant rien, Il est bien le maître de se retirer aussitôt que nous avons abusé de ses dons. Malheur à l'âme religieuse qui ne connaît pas le prix des faveurs divines ! Malheur à l'âme religieuse qui, ayant commis une faute grave, ne se hâte pas de la réparer, de l'expier, de l'expulser de son être ! Hélas ! et pourtant que d'avertissements ne lui sont pas sans cesse donnés ! Je m'adresse à vous qui avez

à peine mis le pied dans la voie des saints et que le péché arrête tout à coup. Rentrez en vous-mêmes, hâtez-vous, il est temps.

Mais peut-être ces fautes que je redoute n'ont pas été commises par vous. Ah ! quelle heureuse fortune ! Mais gardez-vous d'en abuser. Vous avez la grâce, ne l'amoindez pas et méditez souvent sur la jeune fille de ce prince de la synagogue. Vous n'êtes pas mort, mais vous dormez. Hâtez-vous de vous réveiller, et que désormais votre ferveur dédommage le divin Maître de votre léthargie.

Conclusions Auquel de ces trois états appartenez-vous, mes frères ? — N'êtes-vous que sous le coup d'une chute passagère ? Admirez la miséricorde du Père, qui, à peine êtes-vous tombés, vous relève aussitôt. — Êtes-vous dans cette situation humiliante où la décadence s'accroît davantage ? Pensez-y. Les conséquences pèsent sur vous et sur votre Congrégation. Voulez-vous commencer à être, pour les jeunes membres de votre famille spirituelle, un scandale toujours plus entraînant ? Est-ce par vous que la contagion s'étendra ? Voyez : pour produire ces tristes fruits, il suffit d'un murmure, d'une désobéissance, d'une de ces révoltes qu'on ne s'explique pas, mais qui provoquent autour de soi d'autres révoltes. — Enfin, seriez-vous de ces membres anciens qui ne profitent de leur droit d'aînesse que pour se montrer plus relâchés ?

Voilà trois principaux états de l'âme, après qu'elle s'est donnée à Dieu et qu'elle a cherché à se reprendre. Les exemples ne sont pas si éloignés que l'on ne puisse dire : « Et moi aussi, je puis les donner ». Encore une fois, pensez-y, et, vous tournant vers Celui qui a dit : « Je suis la résurrection et la vie », conjurez-le de vous ressusciter et de vous communiquer, pour ne plus la perdre désormais, la vie des saints religieux. Ainsi soit-il !

HUITIÈME MÉDITATION

DE LA PURETÉ D'INTENTION

Rien de plus délicat que le sujet que j'aborde, non pas tant les principes sur lesquels repose la pureté d'intention que les applications à en faire. Examinons toutefois ces principes dans leur largeur, afin d'en tirer les conséquences pratiques d'où dépend la sainteté de la vie religieuse.

I. — Principes de la pureté d'intention

La pureté d'intention est un acte de la volonté qui tend vers un but : *intendere*. L'homme seul est capable d'une intention réfléchie. L'animal a bien l'intention de courir vers sa proie pour la dévorer, vers le ruisseau pour se désaltérer, mais il n'agit pas avec réflexion et raison ; car, lorsque je tends vers un but, c'est parce que j'y trouve mon bien, mon avantage, et, si je réfléchis, je puis considérer mon but à deux points de vue : le but final et le but intermédiaire.

<p>La pureté d'intention exclut toute erreur :</p> <p>a) sur le but à atteindre</p>	<p>Le but final, c'est le terme dernier que je me propose et qui ne peut être autre que le bonheur. A ce but, tous les êtres y tendent ; <i>Bonum est id quod omnes appetunt</i>. Seulement, plusieurs se trompent ; ils saisissent, comme on l'a dit si souvent, l'ombre pour la réalité, et c'est pourquoi, quand vient le désenchantement, leurs regrets sont grands, et ils sont forcés de répéter avec les impies dont parle l'Écriture Sainte : « <i>Ergo erravimus</i> ; nous nous sommes donc trompés ». (<i>Sap. V, 6</i>).</p>
---	--

Rien d'effrayant comme le nombre de ceux qui se trompent ainsi : telle est l'histoire de tous ceux qui placent leur bonheur en eux-mêmes, comme les égoïstes, ou au-dessous d'eux-mêmes, comme les avarés, les impudiques, les ambitieux, les hommes de la vaine gloire. C'est Dieu seul qui doit être notre but final, et je ne pense pas que, parmi vous, il y en ait un seul qui le place ailleurs. Comme le Prophète, vous avez dit : *Dominus pars haereditatis meae, et calicis mei, tu es qui restitues haereditatem meam mihi.* (Ps. XV, 5).

b) sur les moyens à employer Mais on se trompe sur le moyen de parvenir à ce but désiré, et c'est là où la pureté d'intention fait quelquefois défaut. Remarquez que Dieu n'appelle pas tout le monde par la même voie. Dans le corps mystique de Jésus-Christ, les uns, dit saint Paul, sont les yeux, la bouche, les autres sont les pieds, les mains. De même il y a divers services à rendre à la volonté divine qui règle très sagement l'ensemble des choses. Ce n'est pas sur ce point qu'il convient d'insister. Mais tandis que les uns disent en toute sincérité : « *Notum fac mihi, Domine, finem meum, et numerum dierum meorum quis est, ut sciam quid desit mihi ?* Seigneur, faites-moi connaître mon but et le nombre de mes jours ; qu'est-il donc, pour que je sache ce qui me manque ? » (Ps. XXXVIII, 5). D'autres, sans consulter Dieu, font leur choix et se trompent. Leur intention n'est pas pure.

Exemples d'erreurs d'orientation Expliquons-nous par des exemples. Voilà un jeune homme qui se croit appelé à se donner à Dieu ; mais Dieu le veut dans une vie active ; lui, au contraire, mû par je ne sais quelle paresse, se réfugie dans un Ordre contemplatif. Disons-nous que son intention est pure ? Hélas ! non.

Un autre est appelé aux travaux apostoliques mais dans la retraite du cloître. Il lui est nécessaire de se retremper, aux pieds de Notre-Seigneur, dans le silence de sa cellule, après avoir fait retentir des accents évangéliques la chaire chrétienne ; mais il aime à cueillir lui-même, à chaque moment, les fruits de ses travaux, il aime à se mêler aux choses du monde. Au lieu de se faire religieux, il se fait prêtre séculier. Son intention est-elle pure ? Pas davantage.

Voilà un homme trop paresseux pour tenir le manche d'une charrue, trop lâche pour prendre un fusil ; il frappe à la porte d'un Séminaire. Son intention est-elle pure ? Comment pourrait-on le supposer ?

Et que dire enfin de ces jeunes gens que Dieu pousse vers le sanctuaire, mais que l'ambition, la vie commode, les plaisirs, certains attachements de cœur, retiennent dans le monde, où ils se perdront peut-être, où, dans tous les cas, Dieu leur fera sentir la dureté de son aiguillon, malgré tout. Vont-ils où la voix du ciel les appelle ? Ils suivent la voie commune, et, loin de se sanctifier par une vie plus parfaite, ils s'exposent, privés qu'ils seront d'une foule de grâces, à entendre la sentence du Seigneur : « Amen, dico vobis, quia non novi vos ; en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas ! »

Etrange situation que celle d'un homme qui pouvait arriver aux sommets du bonheur dans la patrie, et qui s'expose, pour n'avoir pas choisi les vrais moyens d'atteindre son but, à un malheur éternel !

Le cas du religieux : Eh bien ! il y a une situation non moins funeste et sur laquelle il est indispensable de vous forcer à réfléchir ; c'est celle du religieux qui connaît sa vocation et qui ne prend pas tous les moyens d'y répondre d'une manière digne de l'appel de Dieu. Or, c'est sur quoi il importe

surtout de vous faire réfléchir. Vous êtes au service de Dieu, engagé dans la voie de la perfection ; vous n'avez qu'à avancer avec une ardeur digne de la fin que vous voulez atteindre. Où allez-vous, et quelle est votre sincérité ?

Quel but poursuit-il ? Examinez quelles sont vos dispositions habituelles. A qui rapportez-vous le terme de vos actions ? A Dieu ou à vous ? Ah ! quelles effrayantes questions que celles-là ! Et qu'elles sont propres à nous faire réfléchir ! Je suis entré dans la vie religieuse pour Dieu. Puis-je dire que je m'y maintiens pour Dieu ? Quels sentiments humains ne viennent pas m'assaillir sans cesse dans l'accomplissement de la règle que je ne pratique qu'avec tiédeur ; dans l'obéissance au joug de mes supérieurs que je cherche à secouer autant qu'il dépend de moi ; dans mes relations avec mes frères que je me préoccupe peu d'édifier ; dans les œuvres de zèle où mon amour-propre est mille fois plus en jeu que la gloire de Notre-Seigneur ? En tout cela, qu'est-ce que ma conscience, si elle s'examine sincèrement, peut trouver de pur ? Hélas ! rien, rien. Tel est le douloureux aveu que je suis contraint de faire.

avec quelle sincérité L'homme, dès le commencement, en a été là. A peine Adam, chassé du paradis de délices, a-t-il donné le jour à deux fils, que l'un et l'autre offrent leurs sacrifices, et voilà que Dieu accepte l'un et repousse l'autre. Pourtant, tous les deux avaient sacrifié sur l'autel du Très-Haut. Pourquoi cette différence ? C'est que l'intention de l'un était pure et que celle de l'autre ne l'était pas. L'un cherchait Dieu, l'autre se recherchait lui-même. En soi, les deux sacrifices étaient excellents ; mais de ceux qui les offraient, l'un était agréable à cause de sa droiture, l'autre était repoussé à cause de ses sentiments intéressés.

Voilà, dans une même maison, deux religieux sous le même joug, pratiquant les mêmes exercices, les mêmes travaux, les mêmes austérités, et Dieu traite l'un avec amour et l'autre avec colère. Pourquoi ? Parce que le Seigneur regarde le fond du cœur : *Dominus autem intuetur cor* (I Reg. XVI, 7), et que, si le cœur de l'un est pur dans son intention, le cœur de l'autre ne l'est pas.

Seigneur, je tremble à ces pensées. Mon cœur est-il assez droit devant vous ? Est-ce que je vous recherche assez sincèrement dans tout ce que je fais, et n'ai-je aucun reproche à m'adresser sur cet épouvantable sujet ? Ne permettez pas que jamais je m'éloigne de votre volonté, et faites que, conformant mon intention à vos intentions divines sur moi, ce soit vous que je cherche et ce soit vous que je trouve au terme de ma vie.

II. — Conditions de la pureté d'intention

Je n'en connais pas de plus nécessaires que celles que je vous propose : la sincérité, l'obéissance, l'énergie.

1^o *La sincérité.* — En effet, il y a une question de bonne foi, et il semble au premier abord que rien n'est facile comme d'être sincère, quand il s'agit d'intérêts aussi importants. Erreur très grave ! On se fait illusion comme à plaisir, soit par un sentiment d'enthousiasme mal raisonné, soit par un mouvement de présomption peu raisonnable, soit par un retour personnel et égoïste sur soi, soit par des influences étrangères et subies comme à notre insu. Or, avec ces conditions, comment être sincère, d'autant plus que, dans une foule de circonstances, la sincérité exige un effort. Après une communion fervente, vous êtes dans un transport admirable ; comme saint Thomas, vous dites à vos frères : « *Eamus et nos*

et *moriamur cum illo* ; allons, nous aussi, et mourons avec lui ! » (*Joan. XI, 16*). Mais ce beau feu ne dure pas longtemps, et si l'heure de l'épreuve arrive, on peut bien s'attendre que, comme saint Thomas et les apôtres, vous prendrez la fuite : cette ferveur n'était pas sincère. Ou bien vous avez accepté une vie relativement pénible, sans enthousiasme, mais aussi sans aucun des sentiments élevés qu'elle exige pour être une source de vrai bonheur pour vous.

Vous avez fait vos combinaisons humaines, et de ces combinaisons il est résulté que, ne cherchant pas uniquement Dieu, entré dans la vie religieuse par calcul, vous y persévérez sans ferveur et vous finissez par y mourir sans espérance et sans consolation. Vous y avez vécu machinalement et vous savez bien ce que Dieu vous réserve au-delà du tombeau. Vous n'étiez pas sincère en y entrant, vous étiez sans zèle en y vivant et vous êtes endurci en y mourant. Quel horizon que celui-là !

Mais pourquoi s'arrêter à ces tristes pensées ? N'est-il pas préférable d'étudier, afin de l'imiter, le religieux sincère qui demande à Dieu du fond du cœur la lumière, qui dit à Notre-Seigneur, comme l'aveugle de l'Evangile : « *Domine, fac ut videam !* Seigneur, faites que je voie ! » (*Luc, XVIII, 41*). Il n'a qu'un désir, c'est de suivre toujours la voie droite. Ah ! si ce désir est persévérant, qu'il se rassure, il sera réalisé.

2^o *Intention dirigée par l'obéissance.* — Une des consolations de la vie chrétienne, c'est que nous n'avons pas besoin, pour arriver au ciel, d'avoir toujours raison. Qui peut se vanter d'être infaillible ? Mais ce à quoi nous sommes obligés, c'est d'être de bonne foi dans l'effort pour être dans le vrai. Eh bien ! Dieu nous donne un moyen assuré : c'est l'obéissance. Pourvu que le mal positif ne nous soit pas commandé, restons en paix et rapportons-nous

en à Dieu, en faisant la volonté de nos supérieurs. Purifions notre intention par le sacrifice de notre volonté propre ; peut-être notre sagesse pencherait-elle vers une direction autre que celle qui nous est indiquée : ne nous effrayons pas. Nous savons que nous allons selon la volonté de Dieu, manifestée par ceux que Dieu a mis au-dessus de nous. Que cela nous suffise pour marcher en repos.

3^o *L'énergie.* — Mais il ne suffit pas de connaître clairement le moyen d'atteindre le but de toute créature raisonnable, il faut l'énergie pour mettre la main à l'œuvre ; et ce qui arrête bien souvent la pureté d'intention, c'est l'obligation d'agir conformément à ce que l'on sait devoir faire. Le Saint-Esprit a dit de l'impie : « *Noluit intelligere, ut bene ageret* ; il n'a pas voulu comprendre, de peur d'avoir à bien agir ». (Ps. XXXV, 4). Bien faire est trop dur, et pour s'excuser on s'efforce de ne pas comprendre ; effrayant état qui s'applique sans doute aux grands pécheurs, qui s'applique aussi à une foule de circonstances de la vie ; absence d'énergie pour envisager et connaître son devoir, absence d'énergie pour mettre ce que l'on sait bien en pratique. Qu'arrive-t-il ? C'est que peu à peu l'on s'exerce à mal voir, et qu'à la fin on ne peut plus voir bien. Tel n'est-il pas l'état d'une foule d'âmes pieuses que je vois autour de moi ? Et cet état n'est-il pas le mien ? Je vois ce que j'ai à faire, mais l'énergie me manque pour mettre la main à l'œuvre, et je me réfugie dans une foule de mauvaises raisons que, à force de me les répéter, je finis par supposer bonnes.

Conclusion. Seigneur, donnez-moi la pureté la plus grande dans mes intentions, et l'énergie plus grande encore pour les mettre en pratique. Faites-moi voir tout ce que j'ai à faire et donnez-moi le courage de le réaliser. Ce que vous demandez est dur peut-

être, mais qu'importe, pourvu que j'arrive à mon véritable terme qui n'est autre que vous. Ah ! Seigneur, je vous dirai : « *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte ; illuminez mes yeux pour que jamais ils ne s'appesantissent dans la mort* ». (Ps. XII, 4). Que mon œil soit sincère et que, quand j'aurai connu mon devoir, j'aie le courage de l'accomplir !

NEUVIÈME MÉDITATION

DE LA PÉNITENCE

« *Tunc Jesus ductus est a Spiritu in desertum ut tentaretur a diabolo, et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert afin d'être tenté par le diable, et après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim.* » (Matth. IV, 1).

Jésus veut être le modèle de notre pénitence, et Celui qui a dit : « *Faites pénitence, parce que le royaume des cieux est proche ; *Poenitentiam agite, appropinquavit enim regnum coelorum** » (Matth. IV, 17), veut nous apprendre, par son exemple, en quoi cette pénitence consiste. Arrêtons-nous à quelques notes principales : 1^o le caractère surnaturel ; 2^o la solitude ; 3^o le silence ; 4^o la lutte ; 5^o la privation.

I. — Le caractère surnaturel

C'est qu'en effet il y a bien des pénitences qui n'ont aucun caractère auquel on puisse reconnaître l'action du Saint-Esprit. Voyez ces pénitences effrayantes de l'Inde. Examinez ces hérétiques qui ployaient sous le poids des austérités ; les Juifs eux-mêmes se soumettent à des austérités très rudes. Le caractère surnaturel s'y trouve-t-il ? Gardez-vous de le croire. On a vu, dans le paganisme, des pères immoler leurs enfants à Moloch. La cruauté se rencontre dans une foule de pratiques antichrétiennes. Non, la pénitence par elle-même n'est pas toujours surnaturelle. Que faut-il donc pour qu'elle le soit ?

Il faut qu'elle soit dirigée. « *Tunc Jesus ductus est a Spiritu* ; Jésus fut conduit par l'Esprit ». Voilà l'impulsion de l'Esprit divin. En Jésus-Christ, elle pouvait être directe ; chez des chrétiens, elle a besoin des conseils d'une sage direction.

C'est que, en effet, bien souvent on croit pouvoir prendre pour inspirée de Dieu une pénitence qui n'est que l'effet d'une imagination plus ou moins embrasée, de nerfs plus ou moins surexcités. On se précipite avec fureur dans les macérations qui ne prouvent rien qu'une ardeur excessive, et partant de peu de durée. On se porte aux excès, et l'épuisement vient promptement à bout de ces embrasements inconsidérés. Voyez où vous en êtes, et n'allez pas trop loin, mais aussi voyez jusqu'où vous devez vous laisser aller, ou plutôt jusqu'où vous devez vous laisser conduire. Tout ici doit être au-dessus de la nature, et pour cela tout doit être, selon l'esprit de Dieu, gouverné par ceux qui ont charge d'âmes. Pas d'exagération dans un sens, pas de pusillanimité dans un autre, et pour tout, soumission à la direction surnaturelle. *Tunc Jesus ductus est a Spiritu*.

Et c'est ainsi, fait observer saint Augustin, que Lazare, est le modèle de l'âme pénitente ; il est attiré par le cri puissant de Jésus : « *Lazare, veni foras* ; Lazare, viens dehors ! » (*Joan. XI, 43*). Il obéit à cette voix ; il ne marche pas encore, il faut qu'on le délie. Qui ? L'Eglise, fait toujours observer le grand Docteur ; et en cela il faut que l'âme se soumette au pouvoir établi dans cette Eglise : c'est ainsi, si elle se soumet, qu'elle sera conduite par l'Esprit Saint à la pénitence et au pardon qui en est la conséquence.

II. — La solitude

Le Saint-Esprit pousse le Sauveur à la solitude, au désert. Heureuses les âmes qui, voulant faire pénitence, ont faim et soif de solitude pour considérer

leur péché, disant avec le Prophète : « *Et peccatum meum contra me est semper* ; et mon péché est toujours en face de moi ». (Ps. L, 5). Oui, il faut la solitude, la séparation d'avec le monde pour se mettre en face de son péché, pour l'étudier dans sa source, dans sa malice, dans ses lamentables effets. Et qui a le temps, dans le monde, de vivre de cette vie de recherche intérieure, de contemplation de sa misère et de la dégradation où le péché l'a mis ?

Voilà pourquoi tant d'anachorètes ont peuplé les déserts ; la vue des pécheurs dont ils avaient partagé les excès leur était insupportable ; ou bien encore ils s'élançaient loin des hommes par la crainte de commettre les mêmes fautes qu'eux. La solitude leur était une sauvegarde. Ils disaient : Loin des hommes, Dieu est moins offensé, le péché et ses occasions s'éloignent, et les tentations peuvent être plus aisément combattues.

Mais surtout, et ceci est grave, la solitude permet de s'élever à Dieu ; elle calme les passions ; elle donne une certaine hardiesse pour demander à voir. Non pas que la solitude fasse tomber tous les voiles de la foi, mais la limpidité y devient plus grande, le cœur s'y purifie. Heureuse l'âme solitaire ! Toutes ne sont pas appelées à ce désert absolu tel que celui où le Saint-Esprit conduisit Notre-Seigneur, mais toutes sont invitées à prendre quelques jours de retraite : « *Venite seorsum et requiescite pusillum* ; venez à l'écart et arrêtez-vous quelque temps ». (Marc, VI, 31). L'important est de profiter de cette solitude et de ce repos, pour conquérir des forces nouvelles, et entrer ainsi dans une plus grande horreur du péché et dans une idée plus parfaite de la réparation due à Dieu.

III. — Le silence

où l'on parle avec Dieu Je ne parle pas de ce silence que saint Augustin appelle « le froid de la charité, *frigus caritatis* », mais de ce silence que le divin Maître observa lui-même dans la solitude au Jourdain, et où, à mesure que l'on parle moins aux hommes, on peut parler davantage à Dieu ; non pas que la voix d'en haut se fasse toujours entendre, et c'est par où la solitude et le silence semblent s'unir pour nous tourmenter.

On a fui les conversations des hommes ; on n'entend pas le langage de Dieu. Jamais situation n'a été plus cruelle pour celui qui a besoin de s'appuyer sur quelqu'un. Mais c'est précisément la situation du prisonnier condamné à la réflexion, en se repliant sur lui-même. On est forcé en effet de se replier sur soi-même, et on est contraint de se considérer dans toute sa laideur. Déplorable spectacle, mais qui pousse à l'humilité par l'évidence du mépris que l'on a mérité à cause de la honte des ingratitude passées. Je ne parle pas des fautes.

où s'apaisent les passions Le silence peut être considéré à un autre point de vue non moins utile pour la pénitence. Dans la solitude, les passions s'apaisent. Le commerce des hommes provoque les désirs impurs, l'amour des richesses, la vaine gloire, l'ambition et toutes les impressions mauvaises qui sont leur triste cortège.

Le silence de la solitude fournit le temps de découvrir la vanité, la folie, le crime de toutes ces émotions de l'âme. Sauf le nécessaire, que peut vouloir l'âme solitaire et silencieuse ? Que d'objets de ses convoitises disparaissent comme d'eux-mêmes !

J'ajoute que ce silence a ses douceurs ; car si Dieu se tait un certain temps, s'il voit l'âme le poursuivre de ses désirs, il ne peut rester toujours insensible.

Il répond à l'appel qui lui est fait ; il se donne dans l'éloignement de tous les obstacles qui s'opposaient à sa manifestation. Quel moment précieux pour lui demander pardon !

Certes, la pécheresse publique n'était pas dans la solitude quand, avec son vase de parfum, elle alla trouver le divin Maître chez Simon le lépreux, mais elle garda un silence profond. Tout se passait entre elle et son Sauveur. Quel précieux silence que celui-là ! Qu'il vous serve de modèle et vous apprenne comment vous devez vous taire et attendre, loin des discours des hommes, que Dieu daigne vous parler. Cette attente silencieuse vous purifiera et vous disposera à la conversion, car ici la pénitence est la préparation à un changement complet.

IV. — La lutte

Jésus lui-même tenté par le démon Se repentir et continuer sa vie de péché n'est qu'une profonde contradiction dont Dieu ne saurait vouloir. Ici, le divin Maître ne peut nous servir comme modèle du changement, de la transformation qui doit s'opérer dans l'âme du pécheur ; mais, quoique l'innocence même, il veut consentir à être attaqué, afin de nous servir de modèle dans nos efforts et nos combats pour recouvrer la liberté que le péché nous a fait perdre. C'est pourquoi il est conduit par l'Esprit au désert « pour être tenté par le démon, *ut tentaretur a diabolo* ». Vous voulez mener une vie plus forte, plus sainte, plus divine, préparez-vous à la tentation, *para animam tuam ad tentationem*.

Les suggestions du démon Ne vous faites pas illusion, le royaume des cieux souffre violence, il faut le conquérir les armes à la main. Et voyez, en effet, ce qui se passe. Jésus voit le tentateur s'approcher de Lui. Satan ne le connaît pas encore ; il ignore à quel adversaire il a affaire.

Était-ce le Messie ? C'est pourquoi il procède par des questions insidieuses : « *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant* ; si tu es le Fils de Dieu, dis un mot, et ces pierres deviendront du pain ». Oui, sans doute, mais pour cela il faut faire un miracle, et ce que Jésus veut cacher sera découvert. Donc le miracle ne se fera pas, et Satan une première fois sera vaincu par le silence de Celui qu'il veut tenter pour surprendre son secret. Qu'il y ait une défaite positive pour Satan, les nouvelles attaques auxquelles il se livre en sont la preuve. Il ne recommencerait pas avec un acharnement pareil, si quelque chose ne lui disait qu'après tout il s'agit de son empire ; et c'est ce qu'avec un sentiment de terreur moins profond sans doute Satan essaie, toutes les fois qu'il craint qu'une âme ne soit prête à lui échapper.

Il n'en est pas moins vrai qu'il vient à nous dès que nous commençons à opérer certains retranchements et nous dit : « *Dic ut lapides isti panes fiant*. Dis que ces pierres se changent en pains ». Vois ta situation : vois tout ce qui t'est nécessaire. Allons, ne vis pas d'imprudences, et sache commencer une bonne fois à prendre d'utiles ménagements. Hélas ! hélas ! que la lutte est difficile et combien de fois ne nous y sommes-nous pas laissés entraîner ! Que de fois n'avons-nous pas fléchi par une lâcheté désespérante ! Cette lâcheté, combien de temps servira-t-elle de porte-voix au diable, pour nous faire mieux entendre les exigences de la chair ? Sachons, sachons vaincre toutes ces tyrannies. La fuite, sous la conduite de l'Esprit Saint, nous sera bien avantageuse. Allons au combat, en déclarant que c'est une nourriture toute nouvelle qu'il nous faut, et qu'après avoir donné au corps le pain qu'il réclame, il faut aussi savoir nourrir notre âme de la parole de Dieu.

Je dirai peu de la tentation de vaine gloire que subit le Sauveur au sommet du Temple. Non, je crois que la réflexion nous a bien montré le vide de nos

prétentions. Je passe sur ce spectacle de tous les royaumes montrés au Sauveur. Qu'est-ce que cela prouve ? C'est que Satan est un agresseur bien vulgaire et qu'il serait bien facile à vaincre si nous voulions rester dans la vérité. Et c'est à quoi la pénitence nous dispose merveilleusement.

Remarquons que Jésus est conduit au désert pour être tenté. Partout où nous serons, la tentation nous poursuivra. La solitude la plus profonde ne saura nous en affranchir, il faut avoir le courage d'en subir les angoisses ; et c'est là ce qu'il y a de merveilleux pourtant, c'est que dans la solitude Satan est dépourvu d'une foule de moyens de lutter contre nous ; les créatures lui font défaut, et c'est beaucoup.

Dans tous les cas, si la solitude et le silence nous ont préparés, nous avons la chance de sortir plus aisément vainqueurs de ses attaques.

V. La privation

« *Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit* ; après avoir jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim. » Jésus passe par un jeûne très rigoureux. Mais ce n'est pas sur le jeûne à proprement parler que je veux insister. Qui dit jeûne dit privation, et il importe d'examiner à quelles privations il faut avoir recours pour faire réellement pénitence. Il y a là une énorme question à trancher : la pénitence du jeûne, à proprement parler, ne doit-elle pas être remplacée par le jeûne des yeux, des oreilles, de la langue, de certaines satisfactions du cœur, de l'imagination, de l'indépendance, du succès légitime ? Il semble que, sous ce rapport, quiconque veut faire pénitence peut faire énormément.

Il n'y a qu'à vouloir et à donner à Notre-Seigneur un sacrifice très fécond, pourvu qu'il porte sur tout ce par quoi la vie peut être sanctifiée : « Déchirez

vos cœurs et non vos vêtements, dit le Prophète. *Scindite corda vestra et non vestimenta vestra* ». (Joel II, 13). C'est la pénitence du cœur que Dieu réclame surtout ; *cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.* (Ps. L, 19).

Rentrez donc en vous-mêmes ; écoutez la voix de Dieu ; fuyez pour quelque temps les hommes ; faites silence autour de vous ; lutez avec Satan, avec vos passions : privez-vous, en les arrachant, de tout principe mauvais ; commencez avec confiance la vie que, depuis longtemps, Dieu vous demande ; et quand vous reviendrez à vos devoirs de tous les jours, vous édifierez autour de vous, parce que vous serez devenus des hommes nouveaux.

DIXIÈME MÉDITATION

LA RÈGLE

La vie de l'homme a besoin d'être réglée, et, en dehors des lois, de nombreux règlements fixent les obligations qui surgissent des situations diverses. Il en est de même de la vie religieuse. Et c'est pourquoi il est bon de revenir sans cesse sur la grande question de la Règle.

Je la considérerai à trois points de vue : 1^o l'importance de la règle ; 2^o l'étendue de la règle ; 3^o l'esprit de la règle.

I. — Importance de la Règle

Pour plusieurs, la règle est un petit livre qui dit des choses plus ou moins claires, plus ou moins applicables, et dont on fait bon marché, selon qu'on le juge à propos, puisqu'il est reconnu que la règle n'oblige pas sous peine de péché.

Prouvée par : L'Eglise ne l'estime pas ainsi, a) **l'estime de l'Eglise** et la manière dont elle a réduit à quelques règles principales les bases de tout Ordre qui serait approuvé par elle, montre bien de quelle façon elle entend faire respecter ces règles fondamentales.

b) **son contenu** En second lieu, dans la règle, il y a la partie qui concerne la loi de Dieu, qui est toujours obligatoire ; la partie qui concerne les vœux et qui ne l'est pas moins, dès qu'on s'y est engagé, et enfin certaines prescriptions dont la violation par mépris constitue un péché plus ou moins grave, selon la gravité de la prescription.

c) **la sainteté des législateurs** Mais si nous nous plaçons au point de vue de ceux qui ont rédigé une règle, que verrons-nous ? Des hommes saints tendant à la perfection par des efforts communs, selon la parole du Saint-Esprit : « *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma* ; celui qui est secondé par son frère est comme une ville fortifiée ». (Prov. XVIII, 19). Ce sont des frères qui s'entraident pour chercher la vie incorruptible, tandis que les autres cherchent la vie de la corruption : *Illi quidem ut coronam corruptibilem accipiant, nos autem incorruptam.* (I Cor. IX, 25).

d) **l'excellence des conseils évangéliques** D'où il résulte qu'ils prennent les moyens les plus excellents, et qu'en s'appliquant à pratiquer la loi de Dieu dans toute son étendue, ils vont au-delà, et s'appliquent à pratiquer les conseils laissés par Notre-Seigneur à ceux qui voudraient aller au-delà de la vie ordinaire, en matière d'amour et de générosité. D'où il résulte que la règle comprend non seulement les obligations de tous les hommes envers Dieu et leurs frères, mais en prescrit l'accomplissement le plus absolu, et, allant même plus loin, pose comme loi ce qui pour les autres n'était qu'un conseil.

Et comment, dans la règle religieuse, les conseils se transforment-ils en loi ? Par les vœux. Vous pouviez ne pas les faire ; vous restiez dans la vie commune. Mais vous les avez faits. Acceptez-en toutes les conséquences. Dieu vous l'impose ainsi, et votre vie prend là, pour la récompense, mais aussi pour le châtement, un cachet tout spécial.

e) **l'excellence de la vie commune** Mais il y a plus. Cette règle n'a pas été donnée pour des hommes voués à une solitude absolue. Cette règle a été promulguée par des législateurs voulant

fonder une famille spirituelle par une édification commune. Rien d'admirable comme ces maisons où les habitants ne forment qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una.* (Act. IV, 32). Cela a été dit des premiers chrétiens.

La tradition porte que saint Marc établit cette vie chez plusieurs chrétiens, à Alexandrie, dont il fut le premier patriarche. De là les Pères du désert, puis saint Augustin à Hippone, saint Benoît en Italie, et les autres qu'il serait trop long d'énumérer. Ces hommes ont groupé autour d'eux d'autres hommes, les uns pour la prière et le jeûne, les autres pour la prière et l'étude ou pour la prière et le travail des mains, tous, plus ou moins directement, pour l'évangélisation, tous avec la pratique des conseils évangéliques.

Or, il y a un grand avantage à pratiquer une vie plus parfaite, pour pouvoir vivre en commun ; il y a des avantages non moins grands, pour évangéliser et exercer autour de ces agglomérations une influence salutaire, de pratiquer une règle plus austère et de s'astreindre à des prescriptions plus pénibles. D'où je ne crains pas de conclure au crime de celui qui, de propos délibéré, méprise la règle.

d'où l'horreur du mépris On dit : je la viole par légè-
de la Règle, qu'on la reté ; et voilà le mal, c'est
viole, soit par légèreté que le religieux doit avant
 tout être un homme sérieux.

Qui sera sérieux si l'homme qui aspire à des relations plus intimes avec Dieu ne l'est pas ? Que l'on se laisse aller à la violation de quelques points de la règle par la faiblesse inhérente à la corruption humaine, je l'accepte ; mais la disposition habituelle du religieux à faire bon marché de la règle, non, je ne l'admettrai jamais.

soit sous le fallacieux prétexte d'ignorance On dit aussi que l'on pêche par ignorance. Voilà encore ce que je ne puis admettre. Le Psalmiste a écrit pour les religieux qui doivent les chanter tous les jours, ces paroles : « *Quomodo dilexi legem tuam, Domine, tota die meditatio mea est.* Oh ! combien j'ai aimé votre loi, Seigneur, tout le jour j'en fais l'objet de ma méditation ». (Ps. CXVIII, 97). Et voyez les avantages que cette méditation donne sur les autres hommes. Pourquoi ? Parce qu'on comprend mieux la prudence contre les ennemis, la vraie science au-dessus des sciences exactes, l'expérience de la sainteté en face de ceux qui ne cherchent que la sagesse humaine ; enfin elle détourne nos pieds de toute voie mauvaise, *ab omni via mala.*

soit par dégoût M'arrêterai-je au mépris par dégoût ? Ah ! ce serait s'imprimer à soi-même le cachet de l'éternelle réprobation. Pourquoi, en effet, le dégoût vous saisit-il, sinon parce que vous avez horreur de votre vocation ? Ah ! vous allez vous en éloigner, y être infidèle ! Bientôt il ne restera pour vous que le regret profond d'avoir voulu porter ces admirables chaînes. Croyez-vous que vous vous en tiendrez là ? Non, non ! Après avoir brisé la règle des conseils, vous foulerez bien vite aux pieds la loi des préceptes. Ah ! que votre avenir est gravement compromis si vous ne vous hâtez de revenir sur vos pas !

Je ne m'arrête pas au spectacle de religieux qui, sans cesse violant la règle, forment des communautés qui n'en sont plus, vrais destructeurs des plus belles parties du temple de l'Eglise. Quels châtimens ne se préparent-ils pas et quelles catastrophes ne provoquent-ils pas en excitant la colère de Dieu !

II. — Etendue de la Règle

Que Satan fasse tous ses efforts pour détruire une règle qui est, en quelque sorte, le moule où se jettent les âmes résolues à tendre à la sainteté, qui pourrait en douter ? Mais qui oserait conclure de là qu'il faille céder à Satan ? Or, il y a plus. Il faut se rendre compte de l'entière étendue de la règle.

à tous les instants de la journée Je ne crains pas de dire qu'elle s'étend à tout. Elle s'étend à tous les instants de la journée, au sommeil qu'elle règle, à la veille qu'elle dirige. Elle nous prend au réveil, et tous nos actes sont préparés en quelque sorte, par ses prescriptions. Elle fixe par la prière nos devoirs directs envers Dieu, par la charité l'offrande de nos moindres mouvements. Cette même charité fixe, non seulement nos relations extérieures, mais nos sentiments les plus intimes avec le prochain, avec nos frères d'abord, puis envers les chrétiens, même envers tous les pécheurs et les errants, au moins dans la mesure où le religieux doit prier pour leur retour à Dieu.

La règle fixe notre travail et nos moindres occupations, elle nous prescrit nos austérités, elle entre dans la pratique de toutes les vertus, selon notre vocation ; car chez les uns, c'est un effort, chez les autres, c'est un effort différent, et, comme dit saint Augustin : « *Ut in omnibus, quibus utitur transitura necessitas, superemineat quae permanet caritas* ; que sur toutes les nécessités qui passent, prévale la charité qui demeure » ; maxime que nous devons avoir sans cesse à l'esprit pour nous rendre compte de la perfection qui nous est demandée.

Je ne crains pas d'ajouter que la règle dont le fond est l'amour plus parfait de Dieu et du prochain ne peut aller sans l'amour de la règle. N'aimez plus la règle, et aussitôt tout tombe, dans la pratique.

Voulez-vous être parfait ? Suivez parfaitement une règle parfaite, sinon malheur à vous qui prenez une apparence de perfection sans en avoir la réalité ! Voulez-vous savoir ce que c'est que la règle dans toute son étendue ? Prenez toute une vie humaine, cherchez un acte que la règle ne dirige pas ; vous ne pourrez le trouver.

à tous nos actes qu'elle transforme en vertus Mais je vais plus loin. La règle prend tous vos actes et les transforme en vertus.

Saint Augustin dit dans la *Cité de Dieu* : « *Virtus est ordo amoris* ; la vertu est l'ordre dans l'amour ». Qu'est la règle sinon cela ? J'aime, mais je dois aimer avec ordre, car l'amour désordonné ne sera jamais l'amour divin ; mais si j'aime dans l'ordre, malgré mes répugnances, et à cause même de mes répugnances, ce que je fais se transforme en vertu. Et dès lors, plus j'aime, plus je montre mon amour dans l'ordre, c'est-à-dire dans la règle ; plus je fais effort pour aimer dans l'ordre, plus je pratique la vertu. Telle est l'importance de la règle ; pour être règle religieuse, il faut qu'elle parte de l'amour ; pour être règle, il faut qu'elle soit l'image d'un ordre supérieur divin ; pour être règle parfaite, il faut qu'elle impose les vertus ordonnées selon le but proposé.

Mais ceci suppose des luttes, des combats, des sacrifices. Qui le nie ? C'est pour cela que la règle est la perfection de la pratique des vertus. Il ne s'agit pas de dire à Dieu qu'on l'aime, il faut le prouver, et la règle suggère les moyens les plus parfaits de donner ces preuves.

Prenons donc la règle dans toute son étendue, et commençons une bonne fois, en la pratiquant, d'aller à tout ce qui nous est demandé, pour faire des moindres actes de notre vie un degré de plus vers le ciel.

III. — Esprit de la Règle

Selon notre double but, Toute société humaine ici-bas vit d'une pensée commune, d'un but commun, et plus le but est élevé, plus la société est parfaite. Au fond de ses bois, le sauvage vit de la pensée de se reproduire, de chasser pour vivre du gibier tué, et de tuer ses ennemis. Une société chrétienne a une pensée plus haute. La France a voulu proclamer le règne du Christ et défendre les droits de l'Eglise : de là sa mission et sa grandeur. Toute famille religieuse a la perfection pour but général, et un but particulier.

Celui de notre famille est d'étendre le règne de Notre-Seigneur dans le monde, et en cela nous sommes essentiellement catholiques, telle est notre pensée dominante.

Or, tout doit se rapporter à cette principale destinée ; nous voulons prendre le plus possible à la lettre le but principal : « *Estote ergo vos perfecti sicut Pater vester coelestis perfectus est ;* soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Voilà le but général. Nous voulons nous consacrer plus spécialement à l'extension du règne de Notre-Seigneur : « *Adveniat regnum tuum ;* que votre règne arrive ! » Voilà notre but particulier. Otez le but d'une société, elle meurt ; ôtez à une famille son but, bientôt elle ne sera plus qu'une ruine.

Mais, pour une société religieuse, ce but doit être tout spirituel ; par conséquent, on désigne son but quand on parle de son esprit. Toutefois, pour atteindre le but, il faut chercher les moyens, comme nous l'avons dit ; donc, il faut étudier les moyens les plus aptes à atteindre ce but.

Eh bien ! chaque Ordre a ses moyens principaux ; le moyen principal est de chercher à faire le plus de saints possible, pour la cause de Dieu, selon les temps

et les circonstances au milieu desquelles on se trouve. L'essentiel est de vouloir tendre à la sainteté et je ne crains pas d'affirmer que l'esprit principal de la vie religieuse, c'est d'enfanter le plus grand nombre de saints, qui soient le plus saints possible ; il faut vivre dans une atmosphère de perfection.

D'où il est facile de voir que, plus la règle est parfaite, plus les membres groupés sous son joug devront être parfaits ; à la condition cependant qu'ils s'appliqueront sans cesse à se pénétrer de son esprit, à se l'inculquer par tous les moyens, sans découragement, sans se laisser vaincre par aucun obstacle.

Je ne veux pas comparer une famille religieuse fervente à une famille religieuse qui ne le serait pas ; mais que de tristesses, d'ennuis, de révoltes, de fautes accumulées dans celle-ci ! Au contraire, que de grâces, de ferveur, de paix, de joie permanente dans l'autre ! Ah ! n'hésitons pas ; embrassons notre règle et sachons la pratiquer désormais dans toute son étendue.

ONZIÈME MÉDITATION

LA FOI

Dieu, qui a voulu mettre de l'ordre en toutes choses, en a mis dans la disposition des vertus. — La première de toutes, c'est la foi. « *Quomodo ergo invocabunt in quem non crediderunt ? Comment pourront-ils invoquer Celui auquel ils ne croient pas ?* » (Rom. X, 14). — Quand on connaît Dieu, on est contraint d'avouer qu'Il est le Bien suprême, et si Dieu est le Bien suprême, on désire le posséder pour arriver à la jouissance du bonheur, et voilà l'espérance. — Mais l'âme ne s'en tient pas là. Elle considère la beauté, la bonté, les perfections de Dieu, et elle veut s'unir à Lui : la charité devient le couronnement de la foi et de l'espérance.

Commençons aujourd'hui par parler de la foi. Nous examinerons : 1^o son objet, 2^o la notion de l'acte de foi, 3^o comment elle est une vertu, 4^o quels dons correspondent à la foi.

f. — Objet de la foi

La vérité première	L'objet de la foi, c'est
a) vue à la lumière de Dieu	la vérité première :
qui nous parle par son Fils	« <i>Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est ; quiconque veut approcher de Dieu doit croire d'abord qu'il existe</i> ». (Hebr. XI, 6). Il y a bien ce que les théologiens appellent les préambules de la foi, en établissant que par la seule raison peut se démon- trer l'existence de Dieu ; mais de là à la connaissance de Dieu tel que la révélation nous le manifeste, il y a un abîme, et cet abîme, la foi surnaturelle seule peut nous aider à le franchir. Oui, la foi seule peut

nous faire connaître de Dieu ce qu'il lui a plu de nous faire connaître de sa nature insondable par son Fils.

Mais sur quoi s'appuie la foi ? Sur la vérité première qui est Dieu. Il faut remonter jusqu'à cette première vérité, base de toute connaissance révélée : c'est Lui qui nous enseigne ; c'est à cause de Lui que nous croyons.

Qu'est la foi en effet ? « *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* ; la foi est la substance des choses qu'on doit espérer et la démonstration de celles qu'on ne voit pas ». (Hebr. XI, 1). Rien de ce que nous devons croire n'est vu par nous, car si nous l'avions vu, nous ne le croirions plus, nous le saurions. Or, il en est de la foi comme de l'espérance : « *Spes quae videtur non est spes* ; Voir ce qu'on espère, ce n'est pas espérer ». (Rom. VIII, 24). Et c'est pourquoi nous avons besoin, pour croire, du plus grand appui qui est Dieu.

a) vue à la lumière du Christ Mais comment atteindre Dieu ? « *Deum nemo vidit unquam, unigenitus Dei Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit* ; personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui nous l'a manifesté ». (Joan. I, 18). Dieu est la vérité première : « Il nous parle par son Fils ; *locutus est nobis in Filio* ». (Hebr. I, 2). Le Fils a enseigné son Eglise : « *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos : euntes ergo docete omnes gentes* ; de même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie ; allez donc, enseignez toutes les nations ». (Joan. XX, 21 ; Matth. XXVIII, 19). L'Eglise, Jésus-Christ, Dieu : il faut toujours en revenir à la vérité première qui est Dieu. Or, en Dieu sont toutes les vérités, et, à ce point de vue, l'objet de la foi n'est pas seulement la vérité première, mais l'ensemble de tous les articles de foi qui reposent sur cette vérité première.

Ainsi, répétons-le, notre foi repose sur Dieu, vérité première, nous illuminant par les moyens qu'il a choisis et conformes à notre capacité de connaître la vérité. Or, notre intelligence n'est ici-bas ni comme celle de Dieu, ni comme celle de l'ange, ni même comme elle sera dans la gloire. Elle procède pas à pas, du connu à l'inconnu, et c'est successivement que les vérités se révèlent à elle. Mais c'est là le prodige de la bonté de Dieu qu'il ait consenti à se révéler à notre premier père, aux patriarches, à Moïse, aux prophètes, et enfin par son Fils, la Vérité elle-même, s'incarnant dans un homme, *veritas homine assumpto*, afin d'arriver jusqu'à nous.

b) se révélant peu à peu jusqu'à son actuel déploiement L'objet de la foi est la vérité première en ce sens que, par elle, nous connaissons tout ce qu'il nous est nécessaire de croire. Mais voyez ce merveilleux ensemble, tel que le Symbole des apôtres nous l'a révélé, et voyez aussi comment ces vérités fondamentales se manifestent plus claires, plus magnifiques, à mesure qu'elles sont plus attaquées. Chaque siècle semble constater une splendeur nouvelle dans les rayons de ce soleil divin : « *Exultavit ut gigas ad currendam viam et a summo coelo egressio ejus* ; il s'est élancé comme un géant qui prend sa course, et son point de départ est au plus haut du ciel ». (Ps. XVIII, 6).

Dès lors, quelle nécessité pour nous de nous mettre sous l'action de cette vérité divine, par trois principaux moyens : — 1^o par un renouvellement constant de notre foi, afin qu'elle devienne notre vie ; — 2^o par l'adhésion la plus vive à toutes les vérités révélées ; — 3^o par l'abandon de notre intelligence à l'action de Dieu sur nous, afin qu'il nous attache à Lui, et nous fasse adhérer à ses enseignements de la façon la plus absolue.

II. — L'acte de foi

Qu'est-ce que l'acte de foi par lequel nous adhérons à la vérité première, nous confiant à ce qu'elle nous enseigne par rapport à toutes les autres vérités ?

Adhésion de l'intelligence « Croire, dit saint Augustin confirmé par saint Thomas, c'est donner son adhésion à ce que l'on pense, *credere est cogitare cum assensu* ». Il faut en effet que l'homme pense, réfléchisse, et qu'il fasse ainsi un acte d'intelligence, car penser, c'est-à-dire peser ce qui est pour et ce qui est contre une opinion, c'est un acte d'intelligence. Mais cela ne suffit pas ; il faut donner une adhésion, en quoi consiste l'acte de la volonté, l'intelligence et la volonté s'unissant donc pour former l'acte de foi.

Aussi, dans l'acte de foi, on fait un abandon suprême de son âme à l'autorité de Dieu, et, sous ce rapport, on peut dire que l'acte de foi est l'acte suprême d'obéissance, dont le principe est dans l'intelligence, puisqu'elle a la vérité pour objet. C'est ainsi que Dieu, comme vérité première, est, selon les théologiens, l'objet formel de la foi. Il faut s'appuyer sur Lui, et comme nous ne pouvons pas nous élever de nous-mêmes jusqu'à Lui, il est indispensable qu'il s'abaisse jusqu'à nous.

à toutes les vérités révélées Croire Dieu, c'est adhérer à toutes les vérités que l'autorité divine nous enseigne ; et, soit qu'elles se présentent à nous dans leur ensemble, telles qu'elles sont contenues en Dieu, soit que, selon la portée de notre intelligence, elles se déroulent successivement dans l'ordre logique, les vérités premières renfermant en elles les vérités secondes, notre foi accepte tout ; c'est pourquoi l'acte de foi

se présente à nous sous ces quelques mots : « Je crois tout ce que vous nous avez révélé ». Voilà l'âme s'appuyant sur Dieu, vérité première ; vient ensuite l'objet matériel de l'acte de foi qui n'est que le symbole des apôtres, commenté soit par les autres symboles que l'Eglise a cru devoir proposer comme réfutation directe de certaines erreurs, soit encore par les diverses définitions des Conciles qui sont proposées comme actes de foi.

Adhésion de tout Enfin, on dit : croire en Dieu ;
notre être c'est un acte de confiance à Dieu manifestant à notre misère le terme dernier où il nous appelle et qui n'est autre que Lui-même ; telle est la pensée de saint Jean lorsqu'il s'écrie : « *Haec est victoria quae vincit mundum fides nostra* ; la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi ». (I Joan. V, 4). Le monde se présente à nous avec ses mensonges, ses promesses, ses espérances, le cortège de toutes ses ambitions, de ses plaisirs ; tout cela, qu'est-ce que c'est ? « *Vapor est ad modicum parens et deinceps exterminabitur* ; c'est de la fumée qui paraît pour un moment et qui bientôt sera dissipée ». (Jac. IV, 15). Regardez la fin. A quoi tout cela finit-il ? A un peu de poussière. Tandis que Dieu, Lui, est éternel, et *veritas Domini manet in aeternum*, Être enseigné par un Maître éternel, pouvoir compter que ce Maître éternel veut se montrer à nous pour toute l'éternité, et ne nous manifester son éternité que pour nous rendre participants de ses inépuisables délices, voilà ce que la foi nous propose ; voilà ce qui la rend victorieuse de tout obstacle et de tout ennemi que le monde puisse m'opposer. Que ceux qui veulent du monde et de ses tromperies aillent au monde ; « pour moi, il m'est bon de m'attacher au Seigneur et de mettre toute mon espérance dans le Seigneur mon Dieu : *Mihi autem adhaerere Domino bonum est, et ponere in Domino Deo meo spem meam* ».

(Ps. LXXII, 28). Aussi ne veux-je désormais aucune autre lumière que celle de la foi.

aux desseins miséricordieux de Dieu Une fois que je la possède, c'est elle qui doit illuminer ma raison, c'est elle qui doit me transformer par tout ce qu'elle me montre de l'être de Dieu, de mon être et des ineffables rapports que Dieu veut bien établir entre Lui et moi. Qu'est-ce que je puis chercher au ciel, sinon le Dieu infiniment parfait que la foi me révèle ? *Quid mihi est in coelo et a te quid volui super terram ?* La lumière de la foi me montrant ce que Dieu est, ou du moins ce qu'il veut que je connaisse de ses perfections, qu'ai-je à faire qu'à m'y attacher et penser à cette infinie vérité et à toutes les autres vérités qu'elle renferme, avec une adhésion absolue de ma part ? C'est ainsi, ô mon Dieu, que je vous croirai en pensant à vous avec tout le consentement d'une foi obéissante à tout ce qu'il vous plaît de m'enseigner.

III. — Vertu de la foi

La Foi est un don de Dieu La foi est un don, c'est Dieu qui nous prévient ; nous ne pouvons entrer dans le monde surnaturel que par la foi et l'adhésion de notre intelligence aux vérités de la foi. Tel est le don de Dieu. Tel est, en un sens, cet enseignement du Saint-Esprit : « *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem* ; lorsque cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ». (*Joan. XVI, 13*). Non pas que la foi me manifeste la vérité d'une manière explicite, mais la foi me donne l'aptitude à la recevoir. Il ne suffit pas seulement que les objets se présentent à mon œil pour que je les aperçoive, il faut encore qu'ils me soient présentés dans la lumière pour que mon œil soit apte à les recevoir. Il en est de même pour la foi :

il faut que j'en aie la lumière, qui m'est donnée par la grâce de Dieu, et par l'aptitude mettant mon âme à même de recevoir la vérité.

mais aussi une vertu à cultiver Mais cela ne suffit pas, il faut que j'adhère à la vérité. Or, cette vérité est si fort au-dessus de ma portée, que j'ai toujours besoin de faire effort pour m'élever jusqu'à elle, et c'est ce qui constitue la vertu de foi ; car la foi veut être méritoire, ou, pour mieux dire, Dieu veut qu'elle le soit. Le mérite consiste à adhérer avec une certaine difficulté, qui n'est autre que la faiblesse de la nature humaine ; aussi la foi peut-elle s'augmenter, selon la prière des apôtres à Notre-Seigneur : « *Domine, adauge nobis fidem* ; Seigneur, augmentez en nous la foi ! » (Luc. XVII, 5). Oui, notre foi peut s'augmenter sans cesse par l'effort, par l'étude, par la prière, par l'application des principes de la foi à toute notre vie, par la préoccupation constante des vérités que la foi nous enseigne, et que nous pénétrons davantage à mesure que nous les méditons, mais surtout par cet abandon complet à l'autorité divine, à cette Majesté qui a le droit de nous commander, tandis que nous n'avons qu'à nous soumettre et à lui obéir.

une vertu à sauvegarder Aussi quel danger de perdre la foi, du moment que l'on se sépare de la vérité première, base de toutes les autres ! Et l'on comprend que, quelque développement que la foi ait pris en nous, du moment que nous l'abandonnons sur un seul article, toute la foi disparaît. Pourquoi ? Parce qu'il ne s'agit pas de discuter avec l'autorité divine tel ou tel article, plus ou moins difficile à croire ; il s'agit de l'autorité infinie sur laquelle tous les articles de la foi reposent. Il importe donc de ne plus discerner. On peut bien chercher à s'éclairer sur telle ou telle partie des vérités révélées,

mais il faut que l'adhésion aux vérités subsiste dans leur ensemble.

Seigneur, je vois les vérités s'obscurcir dans une foule d'âmes, sauvez-moi d'un pareil malheur ; ne permettez pas que la nuit qui se fait pour tant d'intelligences vienne amoindrir la lumière de ma foi. Les doutes sont grands pour plusieurs. Ne permettez pas qu'ils arrivent jusqu'à m'ébranler. Que je croie toujours, ô mon Dieu, et que, m'attachant aux enseignements de votre Eglise, ma foi aille s'accroissant sans cesse jusqu'à la pleine lumière de votre gloire dans la patrie !

IV. Des dons correspondant à la foi

Don de crainte Je ne parlerai pas de la crainte ; ce don se rapporte plutôt à l'espérance. Et cependant la foi, nous montrant Dieu comme Bien suprême, implique avec elle une certaine crainte de le perdre. Mais cette crainte, pourtant, est un principe de pureté pour l'âme, selon la parole de l'Apôtre : « *Fide purificans corda eorum* ; il purifie leurs cœurs par la foi ». (Act. XV, 9). Car si la foi nous fait craindre de perdre Dieu, la foi doit nous inspirer tous les sacrifices pour posséder Dieu connu comme Bien suprême.

De plus, ce qui rend un être impur, c'est son mélange avec un être inférieur ; au contraire un être se purifie par son mélange avec une nature supérieure, comme l'argent par son mélange avec l'or. De même mon âme, souillée par le contact des créatures, se purifie par l'union avec Dieu dans l'intelligence, en tant que vérité suprême, et c'est ainsi que la contemplation de la vérité révélée par la foi nous communique une plus grande pureté, *fide purificans corda eorum*.

Mais, pour arriver à cette foi purifiante, les forces humaines seules sont impuissantes ; il faut un secours de Dieu, et ce secours, c'est le don d'intelligence :

« *Da mihi intellectum et scrutator legem tuam* ; donnez-moi l'intelligence et je scruterai votre loi », s'écrie le Psalmiste. (Ps. CXVIII). Cette intelligence est bien au-dessus des sens et même de la raison humaine.

d'intelligence Ce don, qui n'est pas la parfaite intelligence des mystères, telle que nous l'aurons dans la gloire, s'unit à la foi et l'augmente ; car plus l'âme humaine comprend par la lumière divine, plus elle adhère à ce qu'elle ne voit pas, mais qu'elle sent pouvoir comprendre un jour ; et ce travail de l'intelligence se fait par l'étude, la méditation, la prière qui cherche Dieu et s'applique dès ici-bas à le connaître de plus en plus.

En outre, cette intelligence pousse à mieux faire : « je garderai votre loi de tout mon cœur, *Da mihi intellectum et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo* ». (Ps. CXVIII). Ce don est dans tout chrétien qui jouit de la grâce, il faut seulement qu'avec l'aide de Dieu il le développe.

La foi s'unit encore au don de science, par lequel nous discernons ce qu'il faut croire de ce qu'il faut ne pas croire. Cependant, ce don de science s'applique plus particulièrement à la connaissance des choses humaines, mais considérée au point de vue surnaturel, c'est la science de la vie au point de vue des intérêts de la cause de Dieu.

Seigneur, donnez-moi l'intelligence des choses divines, la science des choses de la vie, afin que, dans la lumière de la foi, je comprenne, autant qu'il est permis, ce que je dois croire, je pratique ce que je dois faire.

DOUZIÈME MÉDITATION

L'ESPÉRANCE

« *Spes autem non confundit;*
l'espérance ne confond pas. »
(Rom. V, 5).

L'intelligence chrétienne illuminée par la foi connaît Dieu avec une force nouvelle, connaît des mystères divins ce qui peut en être pénétré, se rend compte des moyens mis à notre portée pour posséder le bien souverain qui est Dieu, et s'avance ainsi vers le désir de posséder Dieu comme le bien infini, le principe du vrai bonheur.

A ce point de vue, l'espérance est une vertu théologale sur laquelle il importe de méditer, afin de nous rendre compte — et des bienfaits qu'elle nous apporte du ciel — et des devoirs qu'elle nous impose pour atteindre le terme manifesté.

I. — Les biens de l'espérance

Que pouvons-nous désirer de plus que de trouver le bonheur dans le plus grand de tous les biens ? Et quel bienfait de Dieu de nous dire : « Je t'ordonne d'espérer, et de même que, pour ton intelligence, je suis son objet en tant que vérité première, de même je suis l'objet de tous tes désirs, objet que je te commande de rechercher, et que tu atteindras un jour, pourvu que tu le veuilles généreusement ». L'espérance est le soutien de l'épreuve ici-bas ; au ciel, il n'y a plus d'espérance, puisqu'elle est réalisée pour les bienheureux ; il n'y en a pas non plus pour l'enfer ; un des plus cruels supplices, c'est d'avoir perdu l'espérance et d'être livré à un désespoir éternel.

L'espérance nous console, nous rend meilleurs ; elle nous fortifie, elle nous pousse vers Dieu.

1^o *L'espérance nous console au milieu des peines de cette vie.* — Elle se présente à nous et nous dit : « *Non sunt condignae passionis hujus temporis ad futuram gloriam quae revelabitur in nobis* ; les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit un jour éclater en nous ». (Rom. VIII, 18). Tu souffres, c'est la destinée faite par le péché à l'homme depuis le premier père. Mais tout a un terme. Regarde du côté de la récompense ; regarde ce que ma bonté te réserve, et si, pour expier tes fautes, tu as ici-bas des douleurs à endurer, des larmes à verser, regarde le but, regarde le repos, regarde la patrie, et sache comme le voyageur attendre l'heure du retour.

2^o *L'espérance nous rend meilleurs.* — En effet, l'homme qui n'espère plus se précipite dans tout ce qu'il peut rencontrer de jouissances mauvaises, et c'est l'affreux spectacle qui est donné par ceux à qui la perte de la foi a enlevé l'espérance. La vie n'est qu'un enfer pour eux ; d'où les murmures méchants, les haines profondes, les révoltes, l'anarchie.

Le travail de l'espérance est un travail d'union, Dieu est un bien que tous peuvent recevoir, sans que rien en soit enlevé. Dieu est un bien auquel toutes les volontés peuvent participer, dont tous les cœurs peuvent jouir, comme tous les yeux de la lumière du soleil ; parce que mon œil est inondé de sa clarté, est-ce une raison pour que l'œil d'un autre n'en soit pas également inondé ? De même pour Dieu, Bien infini, omni présent, il est tout en tous : *Ut sit Deus omnia in omnibus.* (I Cor. XV, 28).

Nous nous rencontrons en Lui, et comme pour jouir pleinement d'un beau spectacle, nous avons besoin que cette jouissance soit partagée, de même,

pour jouir de Dieu, nous éprouvons le besoin de n'être pas les seuls à profiter de ses dons.

Puis, tandis que tout autre bien est instable, fluide, passager, et que, s'il cause de l'ivresse, il cause en proportion le désenchantement, Dieu est toujours le même, *Tu autem semper idem ipse es* ; il ne connaît aucun changement, *Ego Dominus et non mutor* ; et cette certitude, qu'une fois en possession de Lui, il n'y aura pour celui dont Il sera la récompense qu'un accroissement de bonheur dans la lumière toujours plus grande, *ibunt de claritate in claritatem*, détruit toute jalousie, donne la paix, et pousse uniquement à accroître notre vertu ici-bas, pour accroître le prix de la couronne là-haut.

3° *L'espérance nous fortifie.* — La vie est un temps de combat ; il faut du courage pour lutter, mais l'espérance nous montre ceux qui nous ont précédés dans la carrière, et nous fait voir combien ils ont courageusement combattu : « *Tantum habentes impositam nubem testium, deponentes omne pondus et circumstantans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen* ; nous donc aussi, ayant sur nous une telle nuée de témoins, après avoir écarté tout fardeau et le péché qui nous enveloppe, courons par la patience au combat qui nous est proposé ». (*Hébr. XII, 1*).

Ce n'est pas tout, l'espérance est très certaine ; étant donnée notre bonne volonté, il est certain que nul ne se perd que par sa faute. Dès lors, je dois compter sur le secours de Dieu, le premier élément dont se compose l'œuvre de mon salut ; le second, c'est ma volonté, mais ma volonté dépend de moi, je n'ai qu'à la livrer à l'action de l'espérance, et elle s'accroîtra aussitôt, elle se fortifiera, car, certaine du secours de Dieu, que peut-elle redouter si elle veut une bonne fois se livrer à la grande affaire de la vie, la conquête du ciel ?

4^o L'espérance nous pousse vers Dieu. — En effet, que devons-nous désirer ici-bas ? *Quid mihi est in coelo et a te quid volui super terram ?* L'âme, éclairée par la certitude qu'elle peut posséder Dieu, dédaigne tout autre objet ; *Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in aeternum !* Mais aussitôt considérez la hauteur où l'âme, portée sur les ailes de l'espérance, est élevée ; elle cherche Dieu seul, et plus elle espère un si grand bien, plus elle se détache de tout ce qui n'est pas Dieu. Ses désirs s'accroissent sans cesse ; elle veut posséder Dieu et le posséder pour toute l'éternité : « *Deus cordis mei, pars mea in aeternum !* O Dieu de mon cœur, dit-elle, vous êtes ma part pour l'éternité ! » (*Ps. LXXII, 26*). Donnez-moi les divines impulsions de l'espérance pour que rien de ce qui n'est pas vous ne puisse me prendre à ses pièges. C'est vous que je cherche, mon âme n'aspire qu'à vos autels ! *Altaria tua, Deus virtutum !*

Mais de si grands biens à posséder impliquent, pour les acquérir, l'accomplissement de certains devoirs ; examinons ce qu'ils doivent être.

II. — Devoirs de l'espérance

L'estime de notre Bien suprême 1^o Le premier de ces devoirs est de chercher à se rendre compte de ce qu'est Dieu comme Bien suprême. Car nous ne pouvons désirer ce que nous ne connaissons pas, et c'est là la faute de bien des chrétiens de ne pas chercher suffisamment ce qu'ils doivent connaître de Dieu, pour connaître tous les trésors de sa bonté et de sa miséricorde envers nous. Je ne saurais trop insister sur ce point. On ne désire pas suffisamment posséder Dieu, parce qu'on ne s'applique pas suffisamment à connaître Dieu. Or, pour arriver à cette connaissance, il faut l'étudier dans les Saints Livres, dans la méditation. Comment

voulez-vous désirer vous procurer des richesses dont vous ne connaissez pas la valeur ?

La prière 2° Les damnés ont suffisamment la foi pour apprécier quel bien ils ont perdu en perdant Dieu. La foi des damnés, qui fait leur supplice à cause de leur désespoir, doit être pour nous un aiguillon, puisque l'espérance nous est non seulement permise, mais encore commandée.

Mais pour que cette espérance soit inébranlable, il faut en demander l'accroissement en sollicitant les secours nécessaires au salut : aussi le second devoir qui découle de l'espérance, c'est la prière, la prière ardente qui jaillit comme un feu de la méditation, et *in meditatione mea exardescet ignis* ; la contemplation de la beauté de Dieu m'embrase de saints désirs et, possédé de ces désirs, je m'élançai vers Dieu pour lui demander aide, secours ; les secours me sont déjà venus, mais il me faut en demander sans cesse de nouveaux. Si je suspends mes sollicitations, Dieu, dédaigné, détournera de moi son regard ; l'aide et l'appui me feront défaut, et je manquerai de force pour arriver au terme de ma course. Oui, je dois être un homme de prière si je veux être un homme d'espérance.

L'acceptation des épreuves 3° Le troisième devoir de l'espérance consiste à accepter les épreuves que Dieu nous envoie ; il faut non seulement marcher, mais courir par la patience, *per patientiam curramus*. Que de murmures ne devons-nous pas supprimer ! Que d'impatiences ne devons-nous pas étouffer ! Le chemin nous est ouvert du côté du ciel, courons-y par la patience, *per patientiam curramus*. Ici-bas, tout gît dans la patience qui s'en rapporte à Dieu, et c'est pourquoi il est dit que la patience met la perfection à nos œuvres, *patientia autem opus perfectum habet*.

C'est pour cela que, sur le point de terminer sa carrière, l'Apôtre dit : « Je sais à qui je me suis confié, et je suis certain que Dieu est assez puissant pour conserver mon trésor jusqu'au grand jour ; *scio cui credidi et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem* ». (II Tim. I, 12). Dieu conserve notre trésor, pourvu que nous le lui confions et que nous sachions, pour le retirer, attendre son jour. Soyons donc patients, et que les épreuves du temps n'ébranlent plus une patience qui espère dans l'éternité. Marchons dans la patience et, par là, marchons dans la perfection, fille de la patience, *patientia autem opus perfectum habet*.

Enfin, sachons faire notre choix. Hélas ! que de chrétiens veulent être sauvés et n'en prennent pas les moyens ! Je ne parlerai pas d'eux, mais je dirai : que de religieux se sont engagés dans la voie de la perfection, et ne cherchent pas à en acquérir les vertus ! Eh bien ! il faut mettre courageusement la main à l'œuvre, en étant des hommes de foi et d'espérance. Que les anges puissent dire de nous, en nous voyant poursuivre notre course, ce que le Saint-Esprit a dit d'Abraham : « *Credidit contra spem in spem !* Il a espéré contre toute espérance ! » (Rom. IV, 18). Toute espérance humaine était perdue pour lui, il était insensé qu'il attendit un fils, mais au-dessus de l'espérance humaine, il s'élança dans l'espérance divine, il crut, il espéra ; *credidit contra spem in spem* : son espérance ne fut pas trompée.

Qu'il en soit ainsi de nous, et l'espérance divine, nous transportant au-dessus de tout ce qui passe, nous ouvrira les portes du ciel ; là, elle s'évanouira comme une vapeur lumineuse, mais seulement après nous avoir introduits dans la réalité.

TREIZIÈME MÉDITATION

LA CHARITÉ

« Major autem horum est
charitas. Mais la plus grande
des trois, c'est la charité. »
(I Cor. XIII, 13).

Parlons de la charité, qui est la vertu des vertus, et examinons quels en sont : l'excellence, le sanctuaire et l'objet.

I. — Excellence de la charité

La charité est une très spéciale amitié de l'homme pour Dieu, et cette amitié doit être réciproque et accompagnée de bienveillance, *amor cum benevolentia*, dit saint Thomas.

dans sa source : La charité prend sa source en Dieu, l'amour de Dieu qui d'une part nous a donné la puissance d'aimer, et de l'autre nous a aimés de toute éternité : *in caritate perpetua dilexi te* (Jer. XXXI, 3), et nous a prouvé son amour par la manière dont il nous a attirés sur son sein paternel, *ideo attraxi te, miserans tui*. (*Ibid.*)

Mais l'homme, à qui Dieu s'est révélé par la foi comme la vérité infinie, principe de toute vérité, par l'espérance comme Bien suprême, l'homme qui trouve son bonheur à posséder Dieu désire, à cause de sa beauté et de ses charmes, s'unir à Lui sans que rien ne puisse le séparer de Lui, et se prend à aimer Dieu pour Dieu ; il cherche à lui offrir tout ce que la créature peut de son néant, il souhaite à Dieu toute adoration, toute gloire, toute domination sur l'univers, tout amour de la part des créatures intelligentes.

dans sa croissance : l'Esprit Or, admirez la manière
d'amour suscitant dont se forme, croît,
notre bonne volonté se développe, fructifie
 la charité.

La charité, c'est un bel arbre dont la semence est à la disposition du Saint-Esprit. Son souffle créateur la pousse comme il l'entend sur cette terre qu'on appelle le cœur de l'homme. Elle y tombe et, selon que la terre est préparée, elle se manifeste ; mais le Saint-Esprit l'aide encore ; l'amour divin, tout en respectant la volonté humaine et sa liberté, l'excite comme le soleil excite de ses rayons les plantes à grandir ; peu à peu l'action devient plus puissante, si elle est écoutée ; et c'est ainsi que l'amour de Dieu est répandu dans nos âmes par le Saint-Esprit qui nous a été donné : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* (Rom. V, 5).

en elle-même : Saint Augustin ne craint pas d'appeler la charité : « un mouvement de l'âme qui tend à jouir de Dieu pour lui-même : *Caritatem voco motum animi ad fruendum Deo propter ipsum* ». Ce mouvement est imprimé par Dieu, mais c'est un mouvement très volontaire du cœur humain, et c'est, comme remarque saint Thomas, ce qui en constitue la beauté. Si tout venait de Dieu, quelle merveille qu'Il s'aimât lui-même en nous ? Mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. Il veut sans doute, comme auteur de tout bien, provoquer l'homme à s'élaner vers lui, comme l'aigle provoque ses petits à voler ; mais ce sont les aiglons qui volent, et c'est nous qui, par notre amour, nous élançons vers Dieu.

reine des vertus Et ce mouvement pousse l'âme qui aime à acquérir toutes les vertus pour posséder Dieu ; il n'y a pas de vertu surnaturelle sans amour divin ; mais quand une âme s'est éprise

du désir d'aimer tous les jours davantage, elle a surtout un immense besoin de prouver à Dieu son amour, et comment le peut-elle, sinon par le fréquent renouvellement de ces actes qui la rendent en quelque sorte divine ?

D'autre part, si la charité jaillit de la volonté de l'homme, elle est évidemment une vertu par l'effort qu'elle exige de la nature corrompue, comme aussi par ce qu'elle est, en tant que vertu conforme à la raison ; or, comme il n'y a rien de plus conforme à la raison que de vivre en tendant à ce qu'il y a de plus parfait, et qu'il n'y a rien de plus parfait que d'aimer Dieu, il s'ensuit que nous n'avons en nous aucune vertu plus parfaite que la charité.

Et remarquez que sa perfection consiste dans ce que j'appellerai son désintéressement : elle cherche Dieu pour lui-même ; elle est tellement éprise de sa beauté, de sa nature même, qu'elle oublie tout ce qui peut lui en revenir ; elle aime Dieu pour Dieu et pas pour un autre motif.

La foi cherche Dieu comme vérité suprême qui l'illumine ; l'espérance s'attache à lui comme Bien infini, la charité aime Dieu pour Dieu et non pour aucun autre motif.

forme des vertus Elle est la forme des vertus, comme je l'ai dit, et c'est pourquoi les autres vertus dépendent d'elle et n'ont de valeur aux yeux de Dieu qu'autant qu'elles lui sont offertes par l'amour, et si je puis dire, qu'autant qu'elles se transforment dans les flammes de la charité. Donnez une charité attiédie, les autres vertus seront languissantes ; donnez une charité pleine d'ardeur, les autres vertus en reproduiront les flammes.

En sorte que la charité, la plus excellente de toutes les vertus, par son essence même, communique cette excellence à toutes les autres vertus qui, cessant d'être humaines, par elle, s'élèvent jusqu'à Dieu.

II. — Sanctuaire de la charité

La volonté Si la charité, dans son principe, dans sa source, est l'amour de Dieu même, de telle sorte que nous ne puissions aimer Dieu que parce qu'il nous a aimés le premier, Dieu a mis dans l'homme un sanctuaire pour recevoir un si précieux trésor, et ce sanctuaire n'est autre que la volonté dans laquelle se trouve la puissance d'aimer à son tour.

La volonté n'est pas cette impression sensible par laquelle nous nous précipitons, comme par instinct, vers tel ou tel objet extérieur ; la volonté et l'amour qui en découle sont des puissances de l'âme dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé ; il est, dès lors, facile de comprendre la différence des deux sortes d'affections, lorsqu'on entend, d'une part, certaines personnes dire : « Je ne puis aimer Dieu parce que je ne le vois pas », et, d'autre part, Jésus-Christ déclarer que personne n'a vu Dieu, *Deum nemo vidit unquam*, et pourtant nous déclarer, en prenant les expressions de Moïse, qu'il faut l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Jugez par là des deux amours et constatez que, si l'un ressemble à celui des animaux défendant leurs petits, l'autre est une introduction dans un monde supérieur où l'âme seule doit agir.

purifiée par l'Esprit-Saint C'est, si je puis le dire, quelque chose de semblable à ce qui se passait dans le temple de Jérusalem ; la foule n'allait pas au-delà d'une certaine enceinte ; le grand-prêtre, après des purifications commandées, pénétrait seul dans le Saint des saints. Ainsi, nous avons en nous une foule d'affections qui s'approchent de Dieu, mais ne pénètrent pas jusqu'à lui ; la volonté seule, purifiée par le Saint-Esprit, peut aller jusqu'à l'autel de Dieu, et Dieu vient avec joie habiter et se promener,

selon l'expression du Prophète, dans ce sanctuaire de l'âme où l'amour de Dieu et l'amour de l'homme se donnent rendez-vous.

Mais si la volonté seule, dans son principe le plus pur, est capable d'aimer Dieu, l'être humain tout entier peut en recevoir les précieux transports. David n'a-t-il pas dit : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* ; mon cœur et ma chair ont exulté dans l'amour du Dieu vivant ? » (Ps. LXXXIII, 3).

Si parfaite que soit cette volonté, n'oublions pas que c'est toujours Dieu qui la met en branle et qui lui donne la puissance de s'élaner vers l'objet de son amour. Ecoutez saint Thomas : « *Caritas est amicitia quaedam hominis ad Deum, fundata super communicationem beatitudinis aeternae* ; la charité est une amitié de l'homme pour Dieu, fondée sur la communication de la béatitude éternelle ». Le bonheur éternel, c'est l'espérance qui nous le montre en Dieu. Mais, si Dieu est généreux, l'âme veut l'être à son tour, et c'est ainsi qu'elle se met, dans sa reconnaissance, à aimer Dieu pour lui-même.

disposant des degrés au-dedans d'elle-même Aussi, l'on comprend que la charité, comme dans son germe au sein de l'espérance, soit imparfaite, mais puisse s'accroître indéfiniment, *ibunt de virtute in virtutem*. Ce sont comme les divers degrés que l'âme dispose au-dedans d'elle-même, *ascensiones in corde suo disposuit*, pour s'élever toujours plus haut, jusqu'à ce qu'elle puisse contempler « le vrai Dieu, au-dessus de tous les dieux inférieurs, dans la véritable Sion : *Videbitur Deus deorum in Sion* ».

Croissance de la charité Oui, la charité peut croître sans cesse, et nul ne peut dire, parmi ceux qui ont le bonheur de croire : en voilà assez ! *Nemo fidelium, etsi multum profecerit, dicat : sufficit mihi*, s'écrie saint Augustin. Quoi ! Dieu nous

aime mille et mille fois plus que nous ne serons jamais capables de l'aimer ; sous l'action du Saint-Esprit notre cœur peut s'élargir dans des proportions inconnues pour l'aimer toujours davantage, et nous n'en profiterions pas, dans un effort de reconnaissance, pour rendre, quoique de loin, à Dieu quelque chose de ses bienfaits ! Quelle ingratitude ne serait pas la nôtre !

Disons donc avec le Docteur de la charité : « *Caritas meretur augeri, ut aucta mereatur perfici* : la charité mérite d'être augmentée, afin qu'en s'accroissant elle mérite de devenir parfaite ». (Saint Augustin). Accroissons-la autant que nous en serons capables ; elle ne peut être parfaite que dans le ciel, mais souvenons-nous qu'au ciel même il y a divers degrés de perfection dans la récompense, selon le degré de perfection que l'on aura pu atteindre ici-bas.

Et c'est ainsi que, selon saint Thomas, plus la charité s'accroît, plus elle devient capable de s'accroître. Ainsi la charité ici-bas est parfaite, lorsqu'on aime Dieu non pas autant qu'il est aimable, ce qui est impossible, mais autant que, avec le secours de la grâce, on se rend tous les jours plus capable de l'aimer.

Refroidissement de la charité Hélas ! elle se refroidit aussi, et c'est ce que le Verbe éternel reproche, dans la primitive Eglise, à cet évêque dont la charité n'était plus la même : « *Habeo adversum te quod caritatem tuam primam reliquisti* ; j'ai contre toi que tu es déchu de ta première charité ». (Apoc. II, 4). Il y a des âmes faibles qui commencent et n'achèvent pas. Craignons pour nous ces fluctuations, et quand nous les sentons venir diminuer les forces de notre âme, hâtons-nous de les repousser.

Si la charité peut être diminuée, elle peut être aussi détruite, et un seul péché mortel suffit à ce malheur.

Gardons-nous donc du péché mortel, et souvenons-nous que Satan a été le plus coupable des êtres ; parce que Dieu l'avait fait le plus capable d'aimer.

III. — Dieu, objet de la charité

L'objet de la charité, c'est Dieu et le prochain pour l'amour de Dieu. Mais, pour ne parler ici que de Dieu, en qui nous pouvons aimer nos semblables, rappelons-nous que nous devons faire tout pour le posséder.

La pierre précieuse de l'Évangile C'est la pierre précieuse de l'Évangile que l'on ne saurait payer trop cher, vers qui toute notre volonté doit tendre sans cesse ; nous n'en jouissons pas ici-bas ; mais nous en jouirons dans la patrie, à un inexprimable degré, lorsque nous nous reposerons en Lui ; nous nous attacherons à Lui pour lui-même, car, dit saint Augustin : *Fruï est inhaerere alicui propter semetipsum*, et Dieu seul a le droit d'exercer sur nous cette exigence, parce que, étant supérieur à tout et même à nous, c'est vers Lui que nous devons tendre, comme la flamme en se consumant tend toujours à s'élever.

Le renouvellement de notre âme C'est dans cette élévation au-dessus de nous-mêmes, pour tendre à Dieu, que s'opère le renouvellement de notre âme. « *Dilectio*, dit saint Augustin, *innovat nos ut simus homines novi, haeredes testamenti novi, cantores cantici novi* ». Ah ! soyons des hommes nouveaux par la foi, des héritiers de la nouvelle alliance par l'espérance, des chantres du cantique nouveau par l'amour. Et voyez, en effet, quand je cherche à aimer Dieu, que veux-je, sinon aimer l'amour même : « *Deus caritas est : Dieu est charité* ». C'est la troisième personne de l'adorable Trinité qui vient en moi pour m'unir à la Trinité tout entière. Dans quel océan d'amour suis-je donc invité à me plonger, lorsqu'on me propose de m'attacher à Dieu seul !

La réciprocité d'amour La charité implique une réciprocité mutuelle ; cependant, dit saint Thomas, à proprement parler, elle consiste plus à aimer qu'à être aimé, mais quand Dieu, dans son amour qui a commencé, m'invite à l'aimer à mon tour, que ne dois-je pas faire pour lui apporter les transports de la tendresse la plus ardente ?

Quand donc aimerai-je comme il convient cette Bonté, cette Beauté, cette Perfection infinie ? Quand m'attacherai-je à elle seule ? Quand voudrai-je ne jouir que d'elle ?

La connaissance de Dieu Mais comme en Dieu tout doit être aimé, je dois m'efforcer de le connaître, autant qu'il est permis ici-bas, selon tout ce qu'il est.

Quels horizons nouveaux s'ouvrent devant l'âme qui veut une bonne fois entrer dans cette voie de l'amour ! Quelle misère que de s'y arrêter, que d'y reculer ! O Seigneur, ne permettez pas qu'il en soit ainsi pour moi ! Faites au contraire que mon amour, toujours plus ardent, me rapproche toujours de vous jusqu'à mon dernier soupir, m'unisse pour toujours à vous pendant l'éternité.

« La raison d'aimer Dieu, c'est Dieu lui-même, et la mesure de l'amour, c'est de l'aimer sans mesure ; *Causa diligendi Deum Deus est, modus sine modo diligere.* » (Saint Bernard).

QUATORZIÈME MÉDITATION

LA PRIÈRE

Je me propose de parler de quelques conditions de la prière, sans lesquelles il est bien difficile que l'on puisse en retirer des fruits avantageux.

Je les grouperai sous six chefs principaux : 1^o l'attention, 2^o l'humilité, 3^o la confiance, 4^o la persévérance, 5^o l'adoration, 6^o l'action de grâces.

I. — L'attention

Notre déplorable légèreté Il est triste de voir avec quelle légèreté prient la plupart des hommes ; entrez dans une église, voyez comment l'on s'y tient, et jugez de l'attention à la prière par la tenue extérieure. Ceci est pour le vulgaire des chrétiens.

Les personnes de piété sont-elles, bien souvent, plus recueillies ? Leur tenue extérieure est bonne, je le sais ; mais que se passe-t-il au-dedans ? Vous adorez le Saint Sacrement ; à quoi pensez-vous ? Vous assistez à la messe, où est votre esprit ? Et même à la communion, que d'égarements d'imagination ! Vous êtes dans les relations les plus intimes avec Dieu, quels en sont les actes ?

Ainsi va la légèreté humaine : ceci montre sans doute une disposition peu favorable à notre intelligence, et surtout peu flatteuse. Nous ne savons pas nous recueillir, nous ne sommes pas maîtres de nos pensées, nous n'avons aucun empire sur notre imagination : fait déplorable ! Et pourtant, quel respect dû à la majesté de Dieu !

Le respect intérieur dû à Dieu Il s'agit de se rendre compte de ses droits sur nous. Se contente-t-il, par rapport à nous, de vaines cérémonies ? Nullement. Il ne s'en contentait pas sous l'ancienne loi. Il se plaignait du peu de respect qu'on lui portait : « *Populus iste labiis suis glorificat me, cor autem eorum longe est a me* ; ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi ». (Is. XXIX, 13). Si Dieu avait le droit de faire ce reproche sous la loi ancienne, où il ne parlait pour ainsi dire qu'en figure ; « *Umbram habens lex futurorum bonorum* ; où la loi était l'ombre des biens futurs » (Hebr. X, 1), à combien plus forte raison ne doit-il pas exiger, sous la loi nouvelle, toute l'attention de notre esprit et de notre cœur. Dieu a le droit d'aller au fond des choses et de nos sentiments les plus intimes : « *Deus autem intuetur cor* ; il regarde le fond du cœur ». (I Reg. XVI, 7). C'est dans le cœur qu'il met son sanctuaire, c'est sur nous-mêmes qu'il veut que nous nous replions, afin d'être adoré par nous dans ce qu'il y a de plus pur et de plus parfait au fond de notre vie.

Où en suis-je à cet égard, et comment ai-je considéré, dans ma prière, les droits de l'éternelle Majesté ?

II. — L'humilité

Connaissance de ma petitesse Certes, la difficulté que j'ai à me recueillir, quand je suis en présence de Dieu, me devrait donner d'humbles sentiments de moi-même. Que suis-je, en effet, qu'un pécheur tellement entraîné vers les choses inférieures, que je me trouve incapable de m'élever à ce qui est supérieur, à ce qui est divin ? S'agit-il d'affaires ? S'agit-il de discussions politiques ? S'agit-il de plaisirs ? Mon âme y est tout entière. S'agit-il de mon éternité ? Je suis aussitôt lâche, incapable, lourd, et les plus graves intérêts ne peuvent plus m'émouvoir. Certes,

voilà de quoi avoir, pour ce qui me concerne, les dispositions les plus basses. Non, non, il n'y a pas là de quoi être bien fier.

Mais c'est bien plus encore s'il s'agit de mes relations avec Dieu. Qu'est-il ? Et que suis-je ? Il est la perfection, la grandeur, la puissance, la sagesse infinie. Avec quelles dispositions dois-je m'approcher de son trône ! Et si je descends au fond de moi-même, quelle misère et quelle corruption, quels prodiges d'ingratitude, quelles dispositions à m'enfler de mérites que je n'ai pas et que je gâte si, les ayant à un degré quelconque, j'en tire vanité ! Voilà où j'en suis, où je me laisse entraîner par mon orgueil. Mais combien cet état durera-t-il ? Quand saurai-je une bonne fois briser les liens de mon amour-propre et entrer dans une vie d'anéantissement tel qu'il convient à un pécheur, d'autant plus que, si je veux que ma prière porte des fruits, je dois me rappeler la parole : « *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* ; Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles ». (Jac. IV, 6).

Confession de ma petitesse en présence de Dieu Vais-je vers Dieu avec humilité ? En se mettant en présence de Dieu, le religieux doit penser avant tout qu'il n'est que cendre et poussière et dès lors : « *Quid superbis, terra et cinis ? Pourquoi t'enorgueillis-tu, cendre et poussière ?* » (Eccl. X, 9). Ah ! que je suis insensé, quand je me préoccupe de ce que je puis être un homme de quelque valeur ! Non, non. « Je ne suis, selon l'expression de saint Augustin, que mensonge et péché ; *quid habet homo a se, nisi peccatum et mendacium ?* » Si je veux que ma prière pénètre les cieux, il faut qu'elle parte du fond de mon humiliation ; *Oratio humilantis se nubes penetrabit*. (Eccl. XXXV, 21). Et si je veux avoir devant Dieu une autre pensée que celle de mon néant, je rendrai ma prière parfaitement

inutile. C'est pourquoi, loin d'écarter mes péchés, je veux me présenter à Dieu avec eux, avec leur triste cortège ; ils me rempliront de confusion, et Dieu ne méprisera pas cette humiliation : il me pardonnera parce que je me serai humilié, et il m'exaucera dans ce que je pourrai lui demander pour revenir à une voie meilleure, à une vie nouvelle.

Voyez mon infirmité, mon Dieu, je la confesse. Hâtez-vous de la guérir et de me donner la force de vous servir désormais dans l'humilité d'un vrai religieux.

III. — Confiance en Dieu

Cette confiance repose sur les uniques mérites de Notre-Seigneur. Je sais que de moi-même je ne puis rien, mais que par la grâce de Dieu je puis tout. C'est sur cette grâce que je veux absolument compter.

La confiance ainsi comprise est un des hommages qui touchent le plus le cœur de Dieu. Nous proclamons que de Lui procède tout don parfait, et du coup nous proclamons et sa bonté et sa puissance ; sa miséricorde est sans nombre, pour employer l'expression du Psalmiste : *Et misericordiae ejus non est numerus*. Oh ! que Dieu est facile à céder à ceux qui mettent leur confiance en Lui et qu'alors sa puissance aime à se manifester !

Notre misère est immense, son pouvoir est plus immense encore ; il commande aux vents et à la mer ; aucune tempête qui ne s'apaise quand il lui commande de se taire. Oui, prions avec confiance ; Lui-même le prescrit ainsi : « *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* ; si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera ». (*Joan. XVI, 23*).

C'est que Dieu veut avoir à traiter avec des créatures, sinon grandes par elles-mêmes, du moins agrandies par leurs relations avec Lui ; Dieu, dans sa magnificence, veut ennoblir tous ceux avec qui

Il communique, pourvu qu'ils veillent prendre des sentiments dignes de Lui. Ainsi se fait le travail d'élévation surnaturelle que l'Eglise inspire à ses enfants quand elle leur dit : « *Sursum corda* ; en haut les cœurs ! » là où les sentiments se divinisent, où la confiance se fonde sur ce qu'il y a d'excellent dans l'essence de notre Père qui est dans le ciel.

IV. — Persévérance de la prière

Rappelons-nous la Chananéenne : elle prie avec un cœur de mère qui voit son enfant près de sa fin ; la mort va la lui ravir ; elle poursuit le Sauveur de ses larmes et de ses cris, et le Sauveur ne donne aucune attention à sa souffrance. A la fin, ce sont les disciples qui, pour en être débarrassés, prient Jésus de faire un miracle ; et Jésus le refuse même à ses disciples : « Il ne faut pas, dit-il, prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens ». Quelle dureté apparente ! Et la pauvre mère ainsi rebutée, qu'a-t-elle à faire autre chose que de se retirer ? Elle s'en gardera bien. Vous connaissez sa réponse, si belle que Notre-Seigneur s'écrie : « *O mulier, magna est fides tua. O femme, votre foi est grande* ». (Matth. XV, 28). Et ce qu'elle sollicite lui est aussitôt accordé.

Mais Dieu, en exigeant que notre prière soit persévérante, veut nous faire sentir le prix de ses dons que nous sommes beaucoup trop disposés à estimer peu. Il faut donc que nous ne nous découragions jamais.

La persévérance par elle-même est un signe de force et de volonté ; mais la persévérance est aussi un exercice qui double, qui décuple cette force, par une sorte de combat avec Dieu, combat dans lequel, comme dans celui de Jacob avec l'ange, il aime à être vaincu. Dieu semble vouloir se retirer, et l'âme, comme Jacob, lui dit : « *Non dimittam te donec benedixeris mihi* ; je ne vous laisserai point

aller que vous ne m'ayez béni ». (Gen. XXXII, 26). Dieu aime cette importunité ; Jacob reçoit le nouveau nom d'Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu. Dieu a voulu être vaincu, et il le veut être par nous, pourvu que nous persévérions.

V. — L'adoration

Qui songe à adorer Dieu ? Qui s'occupe de lui apporter la proclamation de son suprême domaine sur les créatures ? Pourtant, que font les anges dans le ciel ? Que font les saints dans leur cantique sans fin ?

L'adoration, dans la prière, devrait nous manifester les droits de Dieu. Qu'avons-nous que nous ne l'ayons reçu, et si nous l'avons reçu, au lieu de nous en glorifier, pourquoi ne pas rapporter tous ces dons à Celui qui les a répandus sur nous ? Ne serait-ce pas le meilleur moyen d'en obtenir de plus abondants encore ?

pour nous L'adoration a du reste un avantage immense pour nous. Sans doute nous ne pouvons offrir à Dieu que ce qu'il nous a accordé le premier ; mais enfin il veut bien faire comme si notre volonté nous appartenait, afin que nous puissions, dans l'adoration, Lui en offrir le libre hommage.

pour ceux qui n'adorent pas Puis, dans cet acte, nous pouvons l'adorer pour ceux qui ne l'adorent pas. Quand Satan et ses anges furent précipités du ciel, les esprits bienheureux, restés fidèles et fixés dans la gloire pour l'éternité, durent offrir à Dieu des cantiques de réparation et de dédommagement pour l'apostasie de leurs anciens compagnons, et pour donner au Tout-Puissant les adorations que les esprits rebelles ne lui présentaient plus. Il en

est de même de nous sur la terre. Quand l'âme appelée à la perfection se voit entourée comme d'une désertion universelle, quand le sanctuaire reste seul, quand, au lieu d'hommages publics à Jésus-Christ, le blasphème monte de toutes parts, quand, au lieu de l'adoration due, la révolte s'agit partout, quand la terre semble avoir l'ambition de ressembler à l'enfer, alors il est utile que le dévouement se manifeste.

l'heure des religieux Je ne crains pas de le dire, c'est l'heure solennelle des religieux ; on peut les poursuivre, les chasser, ils ont toujours le sanctuaire de leur cœur ; ils ont des adorations intimes, silencieuses, pleines de courage aussi, et celles-ci sont les plus précieuses, parce qu'elles sont toujours accompagnées de l'offrande de la vie de celui qui les présente au trône de Dieu.

VI. — Action de grâces

Quand Notre-Seigneur guérit dix lépreux, il s'en trouvait neuf Hébreux, un seul étranger. Et seul, cet étranger songea à remercier Jésus-Christ.

Le devoir de reconnaissance La reconnaissance a toujours été fort rare dans le cœur de l'homme, et les plus grands bienfaits le laissent bien souvent ingrat. Un Dieu nous a créés, qui l'en remercie ? Un Dieu nous a rachetés, qui lui rend amour pour amour ? Un Dieu, dans notre ignorance de la louange divine, vient prier en nous avec des gémissements inénarrables ; qui prête l'oreille à cette prière intérieure, à laquelle il nous formerait si nous voulions lui donner quelque attention ? Ne vaut-il pas mieux solliciter les créatures de nous faire participer à leurs trésors, à leur vanité, à leurs plaisirs, à tous leurs mensonges ? Que d'hommes auront passé

leur vie sans songer à présenter à Dieu une sérieuse action de grâces pour tous ses bienfaits !

Ah ! comprenons cet immense devoir de la reconnaissance. Ecrivons-nous souvent : « *Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi ?* Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce que j'ai reçu de Lui ? » (Ps. CXV, 12).

La prière de reconnaissance Rien ne porte Dieu à donner comme de le remercier de ses dons. Ah ! soyons reconnaissants et sachons lui offrir tous les remerciements auxquels il a droit. Quand notre prière ne serait qu'une action de grâces continue, elle serait bien puissante pour nous rendre agréables à Dieu. Remercions, remercions sans cesse Dieu de toutes ses largesses ; remercions-le même de ce qui nous semble dur de sa part, *in omnibus gratias agentes* ; et plus notre action de grâces sera sincère, aimante, pleine d'élan, plus les dons divins couleront dans nos cœurs, jusqu'au jour où nous recevrons, et pour toujours, le don des dons : Dieu lui-même !

QUINZIÈME MÉDITATION

L'ORAISON

« *Mihi autem adherere Deo bonum est. Il m'est bon d'adhérer à Dieu* » (Ps. LXXII, 28).

L'oraison est l'effort pour posséder Dieu ici-bas, autant que nous en sommes capables, avec les voiles de la foi.

Le moyen de posséder Dieu, c'est la pureté du cœur, c'est-à-dire la destruction du péché, l'acquisition de la vertu, de la sainteté qui est l'ensemble des vertus. L'oraison nous donne ce moyen en nous détachant des créatures.

Le terme de l'oraison est la préparation au ciel, où nous serons éternellement unis à l'adorable Trinité.

Examinons ces trois propositions.

I. — L'oraison est l'effort pour s'unir à Dieu ici-bas

Mais comment s'unir à Celui que rien ne peut contenir ? « *An ubique totus es, et res nulla te totum capit ? N'êtes-vous pas tout entier partout, s'écrie saint Augustin, et nulle part contenu tout entier ?* » Et poursuivant son idée : « *Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu, qu'êtes-vous ? Quid es ergo, Deus meus ?* » »

¹⁾ Dans son manuscrit, le P. d'Alzon avait simplement fait copier ici les citations latines de saint Augustin (édition des Bénédictins). Il conseillait toujours à ses religieux de méditer les Pères dans leur texte original. On a conservé ce texte latin, et on a introduit, en note, à l'usage des personnes qui, en dehors des religieux, voudraient user de ce livre, la version française empruntée aux traductions de P. de Labriolle et de B. Roland Gosselin.

Grandeur de Dieu IV. — Quid, rogo, nisi Dominus Deus ?
 Quis enim Dominus praeter Dominum ?
 Aut quis Deus praeter Deum nostrum ?

Summe, optime, potentissime, omnipotentissime, misericordissime et justissime, secretissime et praesentissime, pulcherrime et fortissime, stabilis et incomprehensibilis, immutabilis, mutans omnia, numquam novus, nunquam vetus, innovans omnia ; in vetustatem perducens superbos et nesciunt ; semper agens, semper quietus, colligens et non egens, portans et implens et protegens, creans et nutriens, perficiens, quaerens, cum nihil desit tibi.

Amas nec aestuas, zelas et securus es, poenitet te et non doles, irasceris et tranquillus es, opera mutas nec mutas consilium ; recipis quod invenis nunquam amisisti ; numquam inops et gaudes lucris, numquam avarus et usuras exigit. Supererogatur tibi, ut debeas,

IV. — « Qu'êtes-vous donc, mon Dieu ? Qu'êtes-vous, je le demande, sinon le Seigneur Dieu ? » « Qui est seigneur en dehors du Seigneur ? Ou qui est dieu en dehors de notre Dieu ? »

« O très haut, très bon, très puissant, très omnipotent, très miséricordieux et très juste, très caché et très présent, très beau et très fort, stable et impossible à saisir, immuable et changeant tout, jamais nouveau, jamais ancien, renouvelant tout, « amenant à leur insu les orgueilleux à la décrépitude » ; toujours actif, toujours en repos ; amassant sans avoir besoin de rien ; portant, remplissant, protégeant, créant et nourrissant, parachevant, cherchant, bien que rien ne vous manque ! Vous aimez, mais sans emportement ; votre jalousie est sans inquiétude, votre repentir sans douleur ; votre colère reste paisible ; vous modifiez vos œuvres, non vos desseins. Vous recouvrez ce que vous trouvez sans l'avoir perdu ; vous n'êtes jamais pauvre et vous aimez le gain ; jamais avare et vous exigez des usures. On vous donne plus qu'on ne vous doit, afin que vous deveniez

et quis habet quicquam non tuum ? Reddis debita nulli debens, donas debita nihil perdens. Et quid diximus, Deus meus, vita mea, dulcedo mea sancta, aut quid dicit aliquis, cum de te dicit ? Et vae tacentibus de te, quoniam loquaces muti sunt.

Humilité de notre condition V. — Quis mihi dabit adquiescere in te ? Quis dabit mihi, ut venias in cor meum et inebries illud, ut obliviscar mala mea et unum bonum meum amplectar, te ? Quid mihi es ? Miserere, ut loquar. Quid tibi sum ipse, ut amari te jubeas a me et, nisi faciam, irascaris mihi et mineris ingentes misérias ? Parvane ipsa est, si non amem te ? Ei mihi ! Dic mihi per miserationes tuas, Domine Deus meus, quid sis mihi. *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. (Ps. XXXIV, 3).* Sic dic, ut audiam. Ecce aures cordis mei ante te,

débiteur. Et qui, pourtant, possède quelque chose qui ne soit à vous ? Vous payez vos dettes sans devoir à personne ; vous les remettez sans en rien perdre.

« Et qu'avons-nous dit, ô mon Dieu, ma vie, ma sainte douceur, que peut-on dire, quand c'est de vous qu'on parle ? Et pourtant malheur à ceux qui taisent sur vous, car leur langage n'est alors que mutisme !

V. — « Qui me donnera de me reposer en vous ? Qui me donnera de vous voir entrer dans mon cœur pour l'enivrer, pour que j'oublie mes maux et que je vous étreigne, vous, mon unique bien ?

« Qu'êtes-vous pour moi ? Ayez pitié de moi, que je puisse parler. Mais que suis-je moi-même à vos yeux, pour que vous me commandiez de vous aimer, et, qu'à défaut de cet amour, vous vous irritiez contre moi et me menaciez de terribles misères ? N'est-ce donc déjà qu'une médiocre misère de ne vous aimer point ? Ah ! dites-moi dans votre miséricorde, Seigneur mon Dieu, ce que vous êtes pour moi. Dites à mon âme : « C'est moi qui suis ton salut ». Dites cela, que je l'en-

Domine ; aperi eas et dic animae meae : salus tua ego sum. Curram post vocem hanc et apprehendam te. Noli abscondere a me faciem tuam : moriar, ne moriar, ut eam videam.

Angusta est domus animae meae, quo venias ad eam : dilatetur abs te. Ruinosa est : refice eam. Habet quae offendant oculos tuos : fateor et scio. Sed quis mundabit eam ? Aut cui alteri praeter te clamabo : *Ab occultis meis munda me, Domine, et ab alienis parce servo tuo ?* (Ps. XVIII, 13-14). Credo, propter quod et loquor. Domine, tu scis. Nonne tibi prolocutus sum adversum me delicta mea, Deus meus, et tu dimisisti impietatem cordis mei ? Non judicio contendo tecum, qui veritas es ; et ego nolo fallere me ipsum, ne mentiatur iniquitas mea sibi. Non ergo

tende. Voici que l'oreille de mon cœur est devant vous, Seigneur. Ouvrez-la et dites à mon âme : « C'est moi qui suis ton salut ». Je veux courir après cette voix et vous saisir enfin. Ne me dérobez pas votre face ; que je meure — pour ne pas mourir — mais que je la voie.

« Trop étroit est l'habitable de mon âme pour que vous y puissiez entrer : élargissez-le. Il est tout délabré : réparez-le. Certaines choses y pourraient choquer vos yeux : je l'avoue, je le sais. Mais qui le purifiera ? A qui, si ce n'est à vous, crierai-je : « Purifiez-moi, Seigneur, de mes défauts cachés, épargnez à votre serviteur ceux dont l'occasion lui viendrait d'autrui. Je crois, et c'est aussi pourquoi je parle ». Seigneur, vous le savez. Ne vous ai-je pas, contre moi-même, raconté mes péchés, et n'avez-vous pas « amnistié l'impiété de mon cœur ? Je ne conteste pas en jugement avec vous », qui êtes la vérité ; et pour moi, je ne veux pas me tromper moi-même « de peur que mon iniquité ne mente contre elle-même ». Non, je ne conteste pas en jugement avec vous, car, « si vous observez de près nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra soutenir l'épreuve ? » (Traduction de P. de Labriolle).

judicio contendo tecum, quia, « si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit? » (*Confessions*, I., ch. 4 et 5).

L'exemple de saint Augustin : Quel langage et quelles ardeurs ! Saint Augustin est consumé du désir de s'unir à Dieu et il

sent combien son infirmité l'en éloigne ; pourtant, il voit bien ce qu'il a à faire et, n'en doutez pas, il le fera ; il tendra vers Dieu avec une ardeur incessante. Ah ! il sait bien que Dieu est le Bien suprême, celui à qui seul il est bon de s'attacher ; il sait que la foi seule peut le conduire à Dieu ici-bas, et sa foi s'embrase en quelque sorte par un immense amour pour celui qu'il ne voit pas encore, mais à qui il veut adhérer par le plus intime de son être.

Cependant cet effort veut être humble, et chaque page des écrits de saint Augustin nous montre le sentiment profond de sa misère, la conviction qu'il ne peut rien sans Dieu. Mais le chrétien qui veut arriver à l'oraison ne doit pas se contenter d'un effort passager ; il faut une constance qui triomphe de tous les obstacles, que les difficultés viennent de notre nature corrompue, de la tentation, des créatures, des séductions de l'esprit de ténèbres. Commencer et s'arrêter, c'est ne rien faire, il faut poursuivre. Nous marchons encore dans le pays de l'épreuve, dans les lueurs de la foi, non pas que la foi ne soit très certaine, mais la pleine intelligence des choses de la foi n'est pas de ce monde ; il faut attendre l'heure de Dieu, et l'attendre dans une grande patience.

II. — Moyen de s'élever à Dieu par l'oraison

Il est impossible à l'âme de s'élever vers Dieu dans l'oraison, si elle ne se sépare pas des créatures. Écoutons encore saint Augustin : « *O dementiam*

homines humaniter nescientem diligere ! O démente qui ne sait point aimer les hommes selon l'homme ! »

Toute amitié n'est stable qu'en Dieu IX. — Hoc est, quod diligitur in amicis et sic diligitur, ut rea sibi sit humana conscientia, si non amaverit redamantem aut si amantem non redamaverit, nihil quaerens ex ejus corpore praeter indicia benevolentiae. Hinc ille luctus, si quis moriatur, et tenebrae dolorum et versa dulcedine in amaritudinem cor madidum et ex amissa vita morientium mors viventium.

Beatus qui amat te et amicum in te et inimicum propter te. Solus enim nullum carum amittit, cui omnes in illo cari sunt, qui non amittitur. Et quis est iste nisi Deus noster, Deus, qui fecit coelum et terram et inplet ea, quia inplendo ea fecit ea ? Te nemo amittit, nisi qui dimittit, et quia dimittit,

IX. — « C'est cela qu'on aime dans les amis, et on l'aime à ce point que notre conscience se sent coupable, quand on n'aime pas qui vous aime et qu'on ne rend pas amour pour amour, sans rien demander à l'être aimé que les gages de son affection. De là ce deuil à la mort d'un ami, ces ténèbres de douleurs, cette douceur qui se change en amertume pour le cœur tout noyé de larmes, et la perte de la vie de ceux qui meurent devenant la mort de ceux qui survivent.

« Heureux celui qui vous aime, qui aime son ami en vous et son ennemi pour l'amour de vous ! Celui-là seul ne perd aucun être cher, à qui tous sont chers en Celui qu'on ne peut perdre. Et qui est celui-là, sinon notre Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui les remplit parce qu'il les a créés en les remplissant. Pour vous perdre, il faut vous abandonner, et celui qui vous abandonne, où va-t-il, où fuit-il, sinon de votre bienveillance vers votre colère ? Car où ne rencontre-t-il pas dans son châtement votre loi ? Or votre loi, c'est la vérité, et la vérité, c'est vous.

quo it aut quo fugit nisi a te placido ad te iratum ?
 Nam ubi non invenit legem tuam in poena sua ?
 Et lex tua veritas et veritas tu.

Nulla demeure stable pour l'âme ici-bas X. — Deus virtutum, converte nos et ostende faciem tuam, et salvi erimus. Nam quoquoversum se verterit anima hominis, ad dolores figitur alibi praeterquam in te, tametsi figitur in pulchris extra te et extra se. Quae tamen nulla essent, nisi essent abs te. Quae oriuntur et occidunt et oriendo quasi esse incipiunt et crescunt, ut perficiantur, et perfecta senescunt et intereunt : et non omnia senescunt et omnia intereunt. Ergo cum oriuntur et tendunt esse, quo magis celeriter crescunt, ut sint, eo magis festinant, ut non sint. Sic est modus eorum. Tantum dedisti eis, quia partes sunt rerum, quae non sunt omnes simul, sed decedendo ac succedendo agunt omnes

X. — « Dieu des vertus, « tournez-nous vers vous, montrez-nous votre face et nous serons sauvés. » Oui, de quelque côté que s'oriente l'âme de l'homme, c'est pour sa douleur qu'elle se fixe partout ailleurs qu'en vous, se fixât-elle sur les plus belles choses en dehors de vous, en dehors de soi. Encore ces belles choses elles-mêmes n'existeraient-elles pas, si elles ne procédaient de vous. Elles naissent et elles meurent ; en naissant elles commencent d'être, pour ainsi dire ; elles croissent pour arriver à leur perfection, et une fois cette perfection atteinte, elles vieillissent et meurent. Tout n'arrive pas à la vieillesse, mais tout arrive à la mort. Donc lorsqu'elles naissent et s'efforcent vers l'être, plus rapidement elles croissent pour être, plus vite elles se précipitent vers le non-être. Telle est leur condition ; voilà tout le rôle que vous leur avez assigné, parce qu'elles sont les parties de choses qui ne coexistent jamais simultanément et qui, par les vicissitudes de leur disparition et de leur apparition, composent le tout dont elles sont les parties.

universum, cujus partes sunt. Ecce sic peragitur et sermo noster per signa sonantia. Non enim erit totus sermo, si unum verbum non decedat, cum sonuerit partes suas, ut succedat aliud.

Laudet te ex illis anima mea, Deus, creator omnium, sed non in eis infigatur glutine amoris per sensus corporis. Eunt enim quo ibant, ut non sint, et conscindunt eam desideriis pestilentiosis, quoniam ipsa esse vult et requiescere amat in eis, quæ amat. In illis autem non est ubi, quia non stant : fugiunt, et quis ea sequitur sensu carnis ? Aut quis ea comprehendit, vel cum præsto sunt ? Tardus est enim sensus carnis, quoniam sensus carnis est : ipse est modus ejus. Sufficit ad aliud, ad quod factus est, ad illud autem non sufficit, ut teneat transcurrentia ab initio debito usque ad finem debitum. In verbo enim tuo per quod creantur, ibi audiunt : « hinc et huc usque ».

C'est pareillement que se déroule jusqu'au bout notre conversation, grâce à une suite de mots articulés. Elle n'arriverait pas à se formuler tout entière, si chaque mot, une fois son office sonore rempli, ne s'évanouissait pour céder la place à un autre mot.

« Que mon âme vous loue pour ces beautés, ô Dieu, créateur de l'univers, mais qu'elle ne s'y laisse point prendre à la glu d'un amour tout sensuel ! Car elles vont où elles allaient pour cesser d'être, et elles déchirent l'âme de désirs pestilentiels, parce qu'elle-même veut être et aime à se reposer dans les choses qu'elle aime. Or, dans ces choses, elle ne trouve pas où se reposer, elles n'ont point de stabilité, elles sont dans un flux perpétuel ; qui peut les atteindre avec le sens de la chair ? Qui peut mettre sur elles son empreinte, même quand elles sont là présentes ? C'est qu'il est lent, le sens de la chair, justement parce qu'il est le sens de la chair ; il est limité par son caractère propre. Il suffit à autre chose, pour quoi il est fait ; il ne suffit pas à retenir les choses qui passent si vite, du commen-

Dieu seul domine XI. — *Noli esse vana, anima mea, toute instabilité* et obsurdescere in aure cordis tumultu vanitatis tuæ. Audi et tu : Verbum ipsum clamat, ut redeas, et ibi est locus quietis imperturbabilis, ubi non deseritur amor, si ipse non deserat. Ecce illa discedunt, ut alia succedant et omnibus suis partibus constet infima universitas. « Numquid ego aliquo discedo ? » ait Verbum Dei. Ibi fige mansionem tuam, ibi commenda quidquid inde habes, anima mea, saltem fatigata fallacis. Veritati commenda quidquid tibi est a veritate, et non perdes aliquid, et reflorescent putria tua et sanabuntur omnes languores tui et fluxa tua reformabuntur et renovabuntur et constringentur ad te et non te deponent, quo descendunt, sed stabunt tecum et permanebunt ad semper stantem ac permanentem Deum.

cement qui leur est assigné à la fin qui leur est assignée. Car en votre verbe qui les a créées, elles entendent ce décret : « D'ici, jusque là ».

XI. — « Ne sois pas vaine, ô mon âme, ne laisse pas l'oreille de ton cœur s'assourdir au tumulte de ta vanité. Ecoute, toi aussi : le Verbe lui-même te crie de revenir ; le lieu du repos que rien ne saurait troubler est là où l'amour ne souffre pas d'abandon, s'il n'abandonne lui-même. Vois, ces choses s'en vont pour faire place à d'autres, et pour que, de toutes ses parties, se forme le tout, si chétif soit-il : « Et moi, est-ce que je m'en vais ailleurs ? » demande le Verbe de Dieu. Fixe en lui ta demeure ; confie-lui tout ce que tu tiens de lui, ô mon âme, pour le moins fatiguée de déceptions. Confie à la Vérité tout ce que tu tiens de la vérité, tu ne perdras rien. Ce qu'il y a en toi de corrompu reprendra sa fraîcheur, toutes tes langueurs seront guéries, tes éléments périssables seront restaurés, rénovés, étroitement unis à toi ; ils ne t'entraîneront plus là où ils descendent eux-mêmes ; ils resteront avec toi d'une façon permanente, auprès du Dieu éternellement stable et permanent.

Ut quid perversa sequeris carnem tuam? Ipsa te sequatur conversam. Quidquid per illam sentis in parte est et ignoras totum, cujus hae partes sunt, et delectant te tamen. Sed si ad totum comprehendendum esset idoneus sensus carnis tuae ac non et ipse in parte universi accepisset pro tua poena justum modum, velles, ut transiret quidquid existit in praesentia, ut magis tibi omnia placerent. Nam et quod loquimur, per eundem sensum carnis audis et non vis utique stare syllabas, sed transvolare, ut aliae veniant et totum audias. Ita semper omnia, quibus unum aliquid constat, et non sunt omnia simul ea, quibus constat : plus delectant omnia quam singula, si possint sentiri omnia. Sed longe his melior qui fecit omnia, et ipse est Deus noster, et non discedit, quia nec succeditur ei.

« Pourquoi, hors de la droite voie, suis-tu ta propre chair ? Fais volte-face, que ce soit ta chair qui te suive ! Tout ce que tu sens par son intermédiaire n'est qu'élément partiel ; le tout auquel ces parties se rattachent, tu ne le connais pas, et ce sont elles qui te charment pourtant. Mais si le sens de ta chair était capable d'embrasser le tout ; si, pour ton châtement, il n'avait pas été strictement limité à une partie seulement du tout, tu souhaiterais que passât tout ce qui existe dans le présent, pour mieux goûter l'ensemble. Les mots que nous articulons, c'est avec ce même sens de la chair que tu les entends, et, naturellement, tu ne veux pas que les syllabes restent en plan, mais qu'elles s'enfuient bien vite pour laisser la place à d'autres, de telle façon que tu entendes l'ensemble. Il en va toujours de même des parties qui conspirent à former un tout, sans qu'il y ait simultanéité dans l'être de ces parties, dont le tout est formé : le tout charme davantage que chaque partie considérée séparément, quand on peut le percevoir en sa totalité. Mais bien meilleur que tout cela est Celui qui a tout créé, et c'est notre Dieu, et il ne passe pas, car rien ne lui succède.

XII. — Si placent corpora, Deum ex illis lauda et in artificem eorum retorque amorem, ne in his, quae tibi placent, tu displiceas. (*Confessions*, IV, ch. 9-12).

III. — Le terme est l'union à la Trinité

Le terme est l'union à la Trinité dans le ciel : « *Vita contemplativa calcatis curis omnibus ad videndam faciem sui Creatoris inardescit* ; la vie contemplative, dit saint Grégoire, après avoir foulé aux pieds tous les appétits terrestres, s'embrase d'un ardent désir de voir le visage de son divin Créateur ». Tel est le terme de l'oraison. C'est, en quelque sorte, le noviciat du ciel. Ici l'effort, là-haut la jouissance.

On ne s'unit à Dieu, XII. — *Secutio igitur Dei, beatifatis appetitus est ; consecutio autem, ipsa beatitas. At eum sequimur diligendo, consequimur vero, non cum hoc omnino efficimur quod est ipse, sed ei proximi, eumque mirifico et intelligibili modo contingentes, ejusque veritate et sanctitate penitus illustrati atque comprehensi. Ille namque*

XII. — « Si les corps te plaisent, ô mon âme, loue Dieu à leur propos, fais remonter ton amour jusqu'à Celui qui en est l'artisan, de peur de lui déplaire dans les choses qui te plaisent. » (Traduction de P. de Labriolle.)

XII. — « Chercher Dieu, c'est donc désirer le bonheur ; trouver Dieu, c'est le bonheur même. Nous cherchons Dieu en l'aimant, et nous le trouvons en devenant non pas absolument tels qu'il est, mais semblables à lui, le saisissant selon un mode extraordinaire et intellectuel, pénétrés entièrement et enveloppés de sa vérité et de sa sainteté. Car il est la lumière même, et il nous est donné d'être illuminés par elle. Donc ce qui conduit à la vie

ipsum lumen est ; nobis autem ab eodem illuminari licet. « Maximum, ergo quod ad beatam vitam duci, primumque mandatum est : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et anima et mente. Diligentibus enim Deum omnia procedunt in bonum » (Matth. XXII, 37, 38). Quamobrem paulo post idem Paulus : « Certus sum, inquit, quod neque mors, neque vita, neque angeli, neque virtus, neque instantia, neque futura, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a caritate Dei, quae est in Christo Jesu Domino nostro » (Rom. VIII, 28, 38, 39). Si igitur diligentibus Deum omnia procedunt in bonum ; et summum bonum quod etiam optimum dicitur, non modo diligendum esse nemo ambigit, sed ita diligendum ut nihil amplius diligere debeamus ; idque significatur et exprimitur quod dictum est : « Ex tota anima, et ex toto corde, et ex tota mente » ; quis.

heureuse, c'est « le plus grand, le premier commandement : tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de tout ton esprit. En effet, pour ceux qui aiment Dieu tout tourne à bien » (Deut. VI, 5 ; Matth. XXII, 37 ; Rom. VIII, 28). C'est pourquoi Paul ajoute un peu plus loin : « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni la vertu, ni le présent, ni le futur, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur » (Rom. VIII, 38-39).

« Si donc pour ceux qui aiment Dieu toutes choses tournent à bien, personne ne doute qu'on doive non seulement aimer le souverain bien, qu'on appelle aussi le bien par excellence, mais encore l'aimer de telle sorte que nous ne devions rien aimer davantage, ce que signifient et expriment les paroles énoncées : « de toute son âme, et de tout son cœur, et de tout son esprit ». Ces choses

quæso, dubitavertit, his omnibus constitutis, et firmissime creditis, nihil nobis aliud esse optimum, ad quod adipiscendum postpositis caeteris festinare oporteat, quam Deum? Item si nulla res ab ejus caritate nos separat, quid esse non solum melius, sed etiam certius hoc bono potest?

Rien ne peut nous séparer de la charité de Dieu Sed singula breviter attendamus. Nemo nos inde separat, minando mortem. Id ipsum enim quo diligimus Deum, mori non potest, nisi dum non diligit Deum : cum mors ipsa sit non diligere Deum, quod nihil est aliud quam ei quidquam in diligendo atque sequendo praeponere. Nemo inde separat pollicendo vitam : nemo enim ab ipso fonte separat, pollicendo aquam. Non separat angelus : non enim est angelus, cum inhaeremus Deo, nostra mente potentior. Non separat virtus : nam si virtus hic illa nominata est, quae aliquam potestatem in hoc mundo habet, toto mundo est omnino sublimior

établies et très fermement crues, qui mettra en doute, je le demande, qu'il n'y ait pour nous rien d'excellent que Dieu, et que nous devions nous hâter de l'atteindre avant tout le reste? De plus, si rien ne nous sépare de sa charité, que peut-il y avoir non seulement de meilleur mais de plus sûr que ce bien?

« Mais examinons brièvement chaque parole de l'Apôtre. Personne ne nous sépare de Dieu en nous menaçant de la mort. En effet, ce par quoi nous aimons Dieu ne peut mourir qu'en n'aimant pas Dieu, puisque la mort réelle est de ne pas aimer Dieu, ce qui n'est rien d'autre que d'aimer et de suivre quelque chose de préférence à Dieu. Personne ne nous sépare de lui en nous promettant la vie. Car personne ne sépare de la source en promettant l'eau. Aucun ange ne nous sépare de lui : car il n'y a pas d'ange plus puissant que notre esprit, quand nous adhérons à Dieu.

mens inhaerens Deo. Sin virtus illa dicta est, quae ipsius animi nostri rectissima affectio est : si in alio est, favet ut jungamur Deo ; si in nobis est, ipsa conjungit. Non separant instantes molestiae : hoc enim leviores eas sentimus, quo ei unde nos separare moliuntur, arctius inhaeremus. Non separat promissio futurorum : nam et quidquid boni futurum est, certius promittit Deus ; et nihil est ipso Deo melius, qui jam profecto bene sibi inhaerentibus praesens est. Non separat altitudo neque profundum : etenim si haec verba scientiae forte altitudinem vel profundum significant, non ero curiosus, ne sejungar a Deo, nec cujusquam doctrina me ab eo separat, ut quasi depellat errorem, a quo nemo prorsus nisi separatus erraret. Si vero altitudine et profundo superna et inferna

« La vertu ne nous sépare pas de lui : car si la vertu ici nommée est celle qui a une certaine puissance en ce monde, l'esprit qui adhère à Dieu est absolument supérieur au monde tout entier. Si la vertu en question est l'affection parfaitement droite de notre âme, de deux choses l'une : elle est en un autre et elle nous aide à nous unir à Dieu ; elle est en nous et elle nous unit à lui.

« Les afflictions présentes ne nous séparent pas de lui. En effet, nous les trouvons plus légères par le fait que nous sommes plus étroitement unis à celui dont elles s'efforcent de nous séparer. La promesse des biens à venir ne nous sépare pas de lui, car c'est Dieu qui promet avec le plus de certitude toute espèce de bien futur ; et il n'y a rien de meilleur que Dieu lui-même, déjà présent sans nul doute à ceux qui lui sont fermement attachés.

« La hauteur ni la profondeur ne nous séparent de lui. Car si ces paroles signifient peut-être la hauteur ou la profondeur de la science, je ne serai pas curieux, de peur d'être séparé de Dieu. Et aucune doctrine ne me sépare de lui, comme pour m'arracher à l'erreur, puisque

hujus mundi significantur, quis mihi coelum polliceatur, ut a coeli fabricatore sejungar? Aut quis terreat infernus, ut Deum deseram, quem si nunquam deseruissem, inferna nescirem? Postremo quis me locus ab ejus caritate divellet, qui non ubique totus esset, si ullo contineretur loco?

**Notre âme elle-même
est une créature qui ne
doit pas nous séparer
de la charité**

XII. — Non, inquit, separat alia creatura. O altissimorum mysteriorum virum! Non fuit contentus dicere: Creatura; sed

alia, inquit, creatura, admonens etiam idipsum quo diligimus Deum et quo inhaeremus Deo, id est animum atque mentem, creaturam esse. Alia ergo creatura corpus est: et si animus res quaedam est intelligibilis, id est quae tantum intelligendo innotescit, alia creatura est omne sensible, id est quod per oculos, vel aures,

personne n'erre qu'en se séparant de lui. Mais si par la hauteur et la profondeur on entend le haut et le bas de ce monde, qui pourrait me promettre le ciel pour me séparer du créateur du ciel? Ou quel enfer me terroriserait pour que j'abandonne Dieu, puisque, si je ne l'avais jamais abandonné, je ne connaîtrais pas l'enfer? Enfin, quel lieu pourrait me séparer de la charité de celui qui ne serait pas partout tout entier, s'il était contenu en un lieu?

XII. — « Nulle autre créature ne nous sépare de lui », dit l'Apôtre. O homme des plus profonds mystères! Il ne s'est pas contenté de dire: une créature; mais il dit: aucune autre créature, nous avertissant que cela même par quoi nous aimons Dieu et par quoi nous adhérons à Dieu, entendons l'âme et l'esprit, est une créature. Cette autre créature est donc le corps: et si l'âme est quelque chose d'intelligible, c'est-à-dire qui n'est connu que par l'intelligence, l'autre créature comprend tout ce qui est sensible, c'est-à-dire ce qui donne une

vel olfactum, vel gustum, vel tactum quasi quamdam notitiam sui praebet ; atque id deterius sit necesse est, quam quod intelligentia sola capitur. Ergo cum etiam Deus dignis animis notus non nisi per intelligentiam possit esse, cum tamen sit ipsa qua intelligitur mente praestantior, quippe qui creator ejus atque auctor est, verendum erat ne animus humanus, eo quod inter invisibilia et intelligibilia numeratur, ejusdem se naturae arbitraretur esse, cujus est ipse qui creavit ; et sic ab eo superbia decideret, cui caritate jungendus est. Fit enim Deo similis quantum datum est, dum illustrandum illi atque illuminandum sese subjicit. Et si maxime ei propinquat subjectione ista qua similis fit, longe ab eo fiat necesse est audacia qua vult esse similior. Ipsa est qua legibus Dei obtemperare detrectat, dum suae potestatis esse cupit ut Deus est.

espèce de connaissance de soi par les yeux, ou les oreilles, ou l'odorat, ou le goût, ou le toucher. Et il est nécessaire que cela soit de moindre valeur que ce qui est saisi par la seule intelligence.

« Dieu pouvant donc être connu des âmes dignes uniquement par l'intelligence, quoique cependant il soit un esprit supérieur à l'esprit qui le saisit, en tant qu'il en est le créateur et le pourvoyeur, il était à craindre que l'esprit humain, du fait d'être au rang des êtres invisibles et intelligibles, ne se crût de la même nature que son Créateur et qu'il ne s'éloignât ainsi par orgueil de celui à qui il doit être lié par la charité. Il devient en effet semblable à Dieu, autant que cela lui a été donné, lorsqu'il se soumet à Dieu pour être éclairé par lui et illuminé. Et s'il approche de Dieu autant que cela est possible par cette soumission, qui le fait semblable à Dieu, il s'éloigne nécessairement de lui par l'audace de vouloir lui être plus semblable encore. Audace qui le détourne d'obéir aux lois de Dieu, en lui donnant le désir d'être maître de soi, comme Dieu.

Quanto ergo magis longe discedit a Deo, non loco, sed affectione atque cupiditate ad inferiora quam est ipse, tanto magis stultitia miseriaque completur. Dilectione igitur redit in Deum, qua se illi non componere, sed supponere affectat. Quod quanto fecerit instantius ac studiosius, tanto erit beator atque sublimior, et illo solo dominante liberrimus. Quamobrem nosse debet se esse creaturam. Debet enim creatorem suum credere sicuti est, inviolabili et incommutabili semper manere natura veritatis atque sapientiae : in se autem cadere posse stultitiam atque fallaciam, vel propter errores quibus exui desiderat, confiteri. Sed rursus cavere debet, ne ab ipsius Dei caritate, qua sanctificatur ut beatissimus maneat, alterius creaturae, id est hujus sensibilis mundi amore sepa-

« Plus donc l'esprit s'éloigne de Dieu, non par la distance, mais par l'affection et la cupidité, pour aller à des choses inférieures à Dieu, plus il s'emplit de sottise et de misère. En conséquence, il retourne à Dieu par la dilection, qui le pousse non à s'égaliser à Dieu, mais à se soumettre à lui. Plus il y mettra d'ardeur et d'application, plus il sera heureux et élevé, et sous la seule domination de Dieu il sera parfaitement libre. C'est pourquoi l'esprit doit savoir qu'il est une créature. Il doit en effet croire en son Créateur tel qu'il est, subsistant toujours avec la nature inviolable et immuable de la vérité et de la sagesse. Mais il doit confesser que lui-même peut être la proie de la sottise et de l'illusion, engendrées par les erreurs mêmes dont il désire se dépouiller. Il doit encore prendre garde de n'être pas séparé de la charité divine, qui le sanctifie pour qu'il demeure pleinement heureux, par l'amour d'une autre créature, c'est-à-dire de ce monde sensible. Ainsi une autre créature, puisque nous

retur. Non igitur separat nos alia creatura, siquidem et nos ipsi creatura sumus, a caritate Dei, quae est in Christo Jesu Domino nostro.

Cette charité ne se trouve qu'en Notre-Seigneur XIII. — Dicat nobis idem Paulus, quis iste sit Christus Jesus Dominus noster :

« Vocatis, inquit, praedicamus Christum Dei Virtutem et Dei Sapientiam » (I Cor. I, 24). Quid ? Ipse Christus nonne inquit : « Ego sum Veritas » ? (Joan. XIV, 6). Si ergo quaerimus quid sit bene vivere, id est ad beatitudinem bene vivendo tendere, id erit profecto amare Virtutem, amare Sapientiam, amare Veritatem et amare ex toto corde, et ex tota anima, et ex tota mente ; Virtutem quae inviolabilis et invicta est, Sapientiam cui stultitia non succedit, Veritatem quae converti atque aliter quam semper est sese habere non novit. Per hanc ipse cernitur Pater ; dictum est enim : « Nemo venit ad Patrem nisi per me ». (Joan. XIV, 6). Huic haeremus per sanctificationem. Sanctificati enim

aussi nous sommes créatures, ne nous sépare pas de la charité divine, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.

XIII. — « Que le même Paul nous dise qui est ce Christ Jésus Notre-Seigneur. « Aux appelés, dit-il, nous prêchons le Christ, Vertu de Dieu et Sagesse de Dieu » (I Cor. I, 23-24). Quoi ! Le Christ ne dit-il pas lui-même : « Je suis la Vérité » ? Si donc nous cherchons ce que c'est que bien vivre, à savoir tendre au bonheur en vivant bien, ce sera certainement aimer la Vertu, aimer la Sagesse, aimer la Vérité, et aimer de tout notre cœur, et de toute notre âme, et de tout notre esprit, la Vertu qui est inviolable et invaincue, la Sagesse à laquelle ne succède pas la folie, la Vérité qui ne sait être modifiée ni se montrer autrement qu'elle n'est depuis toujours. C'est par elle que le Père lui-même est vu. Il a été dit en effet : « Personne ne vient au Père que par moi ». (Jean, XIV, 6).

plena et integra caritate flagramus, qua sola efficitur ut a Deo non avertamur, eique potius quam huic mundo conformemur. « Praedestinavit enim, ut ait idem Apostolus, conformes nos fieri imaginis Filii ejus » (Rom. VIII, 29).

Fit ergo per caritatem ut conformemur Deo, et ex Deo conformati atque configurati, et circumcisi ab hoc mundo, non confundamur cum iis, quae nobis debent esse subjecta. Fit autem hoc per Spiritum sanctum. « Spes enim, inquit, non confundit ; quoniam caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis » (Rom. V, 5). Nullo modo autem redintegrari possemus per Spiritum Sanctum, nisi et ipse semper et integer et incommutabilis permaneret. Quod profecto non posset, nisi Dei naturae esset ac ipsius substantiae, cui soli incommutabilitas

Nous adhérons à elle par la sanctification. Car sanctifiés, nous brûlons d'une charité pleine et intégrale qui seule fait que nous ne nous détournions pas de Dieu et que nous nous conformions à lui plutôt qu'à ce monde. « Il nous a prédestinés, comme le dit le même Apôtre, à devenir conformes à l'image de son Fils » (Rom., VIII, 29).

« C'est donc par la charité que nous devenons conformes à Dieu et que, conformes et semblables à lui et séparés de ce monde, nous ne sommes plus confondus avec les choses qui nous doivent être soumises. Or cela est l'œuvre du Saint-Esprit. « L'espérance, dit l'Apôtre, ne confond pas, parce que la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné » (Rom. V, 5). Mais nous ne pourrions d'aucune façon être renouvelés dans l'intégrité par le Saint-Esprit, si lui-même ne conservait pas toujours et l'intégrité et l'immutabilité. Ce qu'assurément il ne pouvait pas, s'il n'était de la nature de Dieu et de la propre substance de Celui à qui seul appartient éternellement l'incommutabilité et, pour ainsi dire, l'irréversibilité. Ce n'est pas

atque, ut ita dicam, invertibilitas semper est. « Creatura enim, neque hoc ego, sed idem Paulus clamat, vanitati subjecta est » (Rom. VIII, 20). Neque nos potest a vanitate separare, veritati que connectere, quod subjectum est vanitati. Et hoc nobis Spiritus Sanctus praestat : creatura igitur non est. Quia omne quod est, aut Deus, aut creatura est.

La Sainte Trinité XIV. — Deum ergo diligere debemus trinam quamdam unitatem, **souverain bien** Patrem et Filium et Spiritum Sanctum, **de l'homme** quod nihil aliud dicam esse, nisi idipsum esse. Est enim vere summeque Deus : « Ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia » (Rom. XI, 36). Haec verba Pauli sunt. Quid deinde subjicit ? « Ipsi gloria ». Sincerissime omnino. Neque enim ait, ipsis : nam unus est Deus. Quid est autem « Ipsi gloria » nisi ipsi optima et summa et late patens fama ? Quanto enim melius atque diffusius diffi-

moi, c'est le même Paul qui crie : « La créature a été assujettie à la vanité » (Rom. VIII, 20). Mais ce qui est assujetti à la vanité ne peut nous séparer de la vanité ni nous attacher à la vérité. Ceci nous est donné par l'Esprit-Saint. Il n'est donc pas une créature : car tout ce qui est, ou bien est Dieu, ou bien est créature.

XIV. — « Ainsi nous devons aimer Dieu, unité trine, Père et Fils et Esprit-Saint, de qui je ne dirai rien d'autre sinon qu'il est l'être même. En effet, Dieu est véritablement et souverainement ; « de lui, par lui, en lui sont toutes choses » (Rom. XI, 36). Ces paroles sont de Paul. Qu'ajoute-t-il ensuite ? « A lui la gloire ». En toute et parfaite vérité. Car il ne dit pas : à eux, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu. Mais que signifie : à lui la gloire, sinon la renommée la plus excellente et la plus haute et la plus étendue ? En effet, mieux et plus on le fait connaître, mieux on l'aime et plus

matur, tanto diligitur et amatur ardentius. Quod cum fit, nihil aliud ab humano genere quam certo et constanti gradu in optimam vitam et beatissimam pergitur. Non arbitror cum de moribus et vita fit quaestio, amplius esse requirendum, quod sit hominis summum bonum, quo referenda sunt omnia. Id enim esse patuit, et ratione quantum valuimus, et ea quae nostrae rationi antecellit auctoritate divina, nihil aliud quam ipsum Deum. Nam quid erit aliud optimum hominis, nisi cui inhaerere est beatissimum? Id autem est solus Deus, cui haerere certe non valemus, nisi dilectione, amore, caritate. (*De moribus Ecclesiae catholicae*, l. I, ch. 11-14).

ardemment on le chérit. Quand cela est, le genre humain ne peut qu'avancer d'un pas certain et constant vers la vie parfaite et bienheureuse.

« *Lorsqu'il est question des mœurs et de la vie, je ne pense pas qu'il faille chercher davantage ce qu'est le souverain bien de l'homme, auquel tout doit être rapporté. Car il a été montré, et par la raison, autant que nous en avons été capable, et par cette autorité divine qui surpasse notre raison, que ce n'est pas autre chose que Dieu même. Quel peut être, en effet, le meilleur bien de l'homme, sinon celui dont la possession le rend parfaitement heureux? Ce bien est Dieu seul, à qui il est certain que nous ne pouvons être attachés que par la dilection, l'amour, la charité* ». (Traduction de B. Roland-Gosselin).

SEIZIÈME MÉDITATION

EUCCHARISTIE

« *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se.* Le Seigneur a fait un monument de ses merveilles ; dans sa miséricorde et sa bonté, il a donné du pain à ceux qui le respectent. » (Ps. CX, 4).

L'Eucharistie est le mémorial de toutes les merveilles de Dieu : de la Création par la transsubstantiation ; de l'Incarnation par cette manière dont Jésus-Christ apparaît sous les espèces consacrées ; de la Rédemption par la double consécration du Corps et du Sang ; de la Résurrection par le gage qui en est donné.

Pour nous, pour le religieux de l'Assomption, c'est le principe d'une vie nouvelle d'adoration, d'imitation, d'expiation, d'union. Examinons ces quatre caractères, qui me semblent préciser, sous l'action des bienfaits du Sauveur, une vie toute nouvelle.

I. — Adoration

Excellence de l'adoration Le prêtre, après la Consécration, tenant la sainte Hostie sur le précieux Sang, indique qu'il offre tout honneur et toute gloire à l'adorable Trinité par Jésus-Christ, avec Lui et en Lui : *per ipsum et cum ipso et in ipso.*

L'adoration humaine est impuissante et tous les holocaustes n'ont pu plaire à Dieu. « *Holocaustomata et pro peccato non tibi placuerunt* ; Vous n'avez point agréé les holocaustes pour le péché. » Alors le Fils

de Dieu, se faisant homme, a dit : « *Tunc dixi: Ecce venio: me voici, je viens* » (Ps. XXXIX, 8). C'est donc le Fils de Dieu incarné qui vient offrir la plus pure adoration à son Père, et il la lui offre dans l'état d'anéantissement où l'a réduit non seulement la Croix, mais encore l'Eucharistie.

Union de notre adoration à son adoration C'est du fond de cet abîme que le Fils de Dieu fait homme adore, et c'est dans l'union avec le Fils de Dieu que nous-mêmes nous offrons nos adorations les plus complètes ; non pas que les nôtres aient quelque valeur, mais elles la reçoivent des mérites infinis de la divine Victime, unis à ce que nous pouvons y ajouter selon notre très immense misère. Alors, nous adorons par Jésus-Christ, qui est notre Prêtre, avec Jésus-Christ, qui intercède sans cesse pour nous ; *semper vivens ad interpellandum pro nobis*, et en Jésus-Christ, afin que, ne formant qu'un avec Lui, il soit évident que sa prière est la nôtre, et que la nôtre sera exaucée à cause de Lui.

Jésus est en effet le grand Médiateur, « *et non est in alio aliquo salus, in quo oporteat nos salvos fieri* ; et il n'y en a point d'autre en qui nous puissions être sauvés » (Act. IV, 12).

Jésus-Eucharistie, objet lui aussi de notre adoration Jésus a voulu devenir notre frère, et c'est Lui qui se charge de parler en notre nom, couvert, comme il veut l'être, de nos péchés, afin d'en subir dans son humanité les conséquences ; mais remarquez bien que Notre-Seigneur est notre Dieu, qu'il veut être adoré, et c'est avec l'adorable Trinité qu'il reçoit ces honneurs et cette gloire : « *Per Ipsum, et cum Ipso, et in Ipso est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus sancti, omnis honor et gloria* ; par Lui, avec Lui et en Lui, à vous, ô Dieu

Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire » (*Can. Missae*).

La sainte Humanité du Sauveur, cachée sous les voiles eucharistiques, unie à la seconde personne de la Sainte Trinité, offre cette adoration.

Mais Jésus-Christ, Dieu et homme, uni inséparablement à la Trinité, donne un prix incomparable à cette adoration, et c'est ainsi que cet hommage auquel nous pouvons prendre part est d'une incompréhensible excellence.

II. — Imitation

Jésus-Christ, tout entier dans l'Eucharistie, y est dans le plus profond anéantissement. Quoi de plus anéanti qu'un Dieu fait homme, caché sous l'apparence d'un peu de pain et de quelques gouttes de vin ? Voilà où il veut se réduire pour montrer quelle horreur il a du péché et à quelle extrémité le péché le réduit ; mais il est l'innocence même. Le péché, c'est nous qui l'avons commis ; à nous, par conséquent, de nous anéantir, de nous abaisser, ou du moins de nous abaisser par les sentiments vils et bas que nous devons avoir de nous-mêmes. En effet, quel chrétien animé d'un sentiment de foi peut contempler l'Eucharistie sans être confondu de l'état où veut se réduire un Dieu ?

Silence de Jésus Et là, Celui qui est le Verbe divin, la Parole éternelle, garde le silence le plus profond ; il reste silencieux, il n'ouvre pas la bouche, il se tait comme l'agneau devant celui qui le tond, il n'a aucune réclamation à présenter ; qu'on fasse de lui ce qu'on voudra, il ne réclamera jamais. Le silence lui paraît, à lui seul, un excellent sacrifice. Qui a jamais entendu la voix de l'Hostie au Tabernacle ? Peut-être quelques serviteurs privilégiés ont-ils prêté l'oreille, et ce que saint Augustin

appelle l'éloquent silence des mystères, *facundum quoddam et canorum veritatis silentium*, y a-t-il retenti ? Mais les paroles alors prononcées sont celles qui agissent isolément sur des âmes, qui les poussent à la perfection la plus haute, et si quelquefois ces paroles partent du Tabernacle, souvent aussi elles arrivent au cœur dans le recueillement de la cellule.

Patience de Jésus Jésus vous invite encore avec Lui à attendre son jour et le vôtre ; vous êtes pressé, impatient, vous avez tort. Imitiez la patience de Dieu. Elle est à peu près comme le soleil dans le cours d'une belle journée d'été ; vous apercevez-vous de sa marche ? Et pourtant, du lever de l'astre à son coucher, quel chemin parcouru ! Vous croyez ne rien faire avec Jésus-Christ en vous, et vous courez à pas de géant.

Voyez aussi sa merveilleuse patience pendant les siècles : pourtant, quelles révolutions, quels coups de tonnerre ! Mais il sait choisir son moment, et puis il faut, selon l'expression hébraïque, savoir attendre en attendant : *Expectans expectavi Dominum, et intendit mihi.* (Ps. XXXIX, 2).

Amour dans la souffrance Voyez enfin quel amour Jésus vous porte à l'Eucharistie : « *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* ; il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, et il les aima jusqu'à la fin ». (Joan. XIII, 1). Et avant de mourir il institue l'Eucharistie. « *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum antequam patiar* : avant d'aller souffrir, j'ai désiré d'un immense désir manger cet agneau pascal avec vous ».

Ah ! dans vos épreuves, allez à l'Eucharistie avec un grand amour, et toutes les tribulations vous deviendront douces, toutes les épreuves faciles. Car quel amour plus grand que de vouloir s'unir à vous par la manducation eucharistique ? Quel amour plus

agréable pouvez-vous lui témoigner que de chercher à votre tour à ne faire qu'un avec Lui ? Allez donc à Jésus dans l'Eucharistie, et servez-le dans toute la plénitude de votre tendresse et de votre reconnaissance. Il est banal de dire que jamais vous ne l'aimerez comme Il vous aime, mais quel honneur pour vous d'être appelé à une pareille lutte d'amour !

Imitez-le, car c'est là ce qu'Il veut surtout, dans ses perfections. Que voulez-vous ? Que cherchez-vous, si vous voulez autre chose que refaire en vous l'image de Dieu détruite par le péché ? Eh bien ! ce Dieu, il est en vous. Que voulez-vous de plus, si vous savez le laisser faire et agir, et si vous vous appliquez à former dans votre âme la vie, les vertus, les sentiments de Jésus-Christ ? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*. Mais à quel degré de sainteté n'arriverez-vous pas, si Jésus-Christ forme en vous des dispositions dignes de Lui, et surtout si vous vous appliquez à les traduire par le sens supérieur que vous donnerez à tous les actes de votre vie ?

Prière Seigneur, que puis-je faire de mieux, d'imitation pour transformer ma vie en vie céleste sur la terre, que de m'appliquer à vous imiter tous les jours plus parfaitement, selon les exemples que vous me donnez dans l'Évangile ? Ai-je donc la prétention de faire mieux que vous ? Et ai-je autre chose à faire, pour devenir un saint, que de m'appliquer à vous ressembler ?

Quand vous fûtes à la dernière Cène, lavant les pieds à vos apôtres pour leur donner le dernier sceau de la pureté, et pouvoir leur dire en les communiant : « *Jam vos mundi estis, maintenant vous êtes tous purs* », vous ajoutâtes, en leur recommandant de vous imiter : « *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* ; je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi-même j'ai fait ». (Joan. XIII, 15). Exemple d'humilité, exemple de

charité ; que peut-on demander de plus au chrétien, sinon qu'il s'anéantisse et qu'il aime ?

Je veux vous imiter, Seigneur, et, marchant sur vos traces, imiter les anéantissements de l'Hostie et porter en moi et autour de moi les flammes que vous y cachez ; Seigneur, mon Dieu, où trouverai-je ailleurs la perfection ? Vous la faites descendre du ciel en terre, vous la mettez à ma portée ; que je l'imite et que je ne sois plus trop indigne de vous.

III. — Expiation

Qu'est Jésus-Christ à l'Eucharistie ? C'est la Victime par excellence. Cherchez et voyez si vous pourrez inventer un prodige semblable.

A l'exemple de N.-S. Une justice infinie offensée, l'humanité entière incapable de payer la dette contractée par le père de tous : que faire ? Un homme sera pris par un Dieu, et Dieu, ne faisant qu'un avec un homme, lui donnera sa personnalité, en conservant la nature de la créature et du Créateur. *Salva utriusque natura substantiae et in unam coeunte personam*. Quel prodige qu'une victime, humaine parce que l'homme a péché, mais en même temps divine, afin de réparer tous les droits de Dieu lésés !

Expiation pour lui-même Or, le religieux, voué à la vie de sacrifice, doit être surtout, autant qu'il dépend de lui, un homme divin dans ses expiations ; il doit dès lors prendre toutes ses actions et les transformer en offrandes incessantes. Quant à ce qui concerne ses souffrances de tous les jours, elles lui deviennent un riche trésor, puisque, à la communion et à la célébration de la Messe, il peut porter à Jésus-Christ le don de tout ce qu'il peut endurer, et dire au divin Maître : Seigneur, que tout en moi soit digne de vous, afin que, moi aussi, je sois

à mon tour et à votre imitation une hostie pure et sans tache, et que je vous donne ainsi tout ce que vous me demanderez de souffrances, de douleurs, d'an-goisses, de larmes, car, puisque le disciple n'est pas au-dessus du Maître, si vous, l'innocence même, avez été victime pour moi, je veux être victime à mon tour.

pour les autres Le religieux sortant de la célébration des saints mystères peut dire : Je vais m'immoler avec mon Maître. Le sentiment imparfait de l'Apôtre s'écriant : « *Et nos eamus et moriamur cum illo* ; et nous aussi, allons et mourons avec Lui ! » (Joan. XI, 16) doit devenir une perfection pour le religieux. Surtout après la communion, il expie pour lui ; mais quel honneur, à l'imitation de son Maître, de s'offrir afin d'expier pour les autres ! Aujourd'hui surtout où l'égoïsme envahit tout, glace tout, étend le froid de la mort sur tout élan généreux, quelle admirable vocation que la vocation du religieux qui dit : Je souffre avec Jésus-Christ crucifié, je m'immole avec l'Hostie à l'autel, je meurs à toute jouissance créée pour expier avec Jésus-Christ ! Ah ! qui donnera au religieux, vraiment victime en union avec la Victime divine, de pouvoir s'écrier, avec tous les désirs de l'amour qui cloua le Sauveur du monde à la croix : « *Adimpleo in carne mea ea quae desunt passionum Christi* ; j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ ». (Col. I, 14).

Là se connaît la perfection du religieux, dans l'ardeur de l'immolation et de l'expiation. L'expiation vous répugne-t-elle ? Vous pouvez être vivant, mais vous êtes, pour l'ordre surnaturel, et médiocre et vulgaire. L'expiation a-t-elle pour vous des attraites que vous écoutiez ? Vous pouvez avoir l'espérance de faire quelques progrès. L'expiation vous saisit-elle, sa seule pensée embrase-t-elle votre cœur ? Courage ! Vous avez l'espoir fondé de devenir un saint.

IV. — Union à Dieu

Le terme du bonheur dans le ciel est notre union avec Dieu, et parce que j'en ai dit quelque chose en parlant de la charité et de l'oraison, je n'en dirai ici qu'un mot.

L'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille de l'homme n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a pu comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui veulent s'attacher à Lui et n'ont pas mis ailleurs leur espérance. Mais, avant les révélations du ciel et ses contemplations ineffables, où notre âme, s'élançant dans le sein de Dieu même, lui sera pour toujours unie, quelles adorations anticipées ! Et quelle union mystérieuse ne s'accomplit pas entre l'âme et l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie ! Quelle vie que celle-là, si nous savons la comprendre ! Comme le religieux participant au corps et au sang de son Dieu peut s'écrier mille fois plus que l'épouse du Cantique : « *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam ; j'ai trouvé celui que mon âme aime, je le tiens et je ne le lâcherai pas* ». (Cant. III, 4). Et dès lors, dans quels abîmes d'union ne peut-il pas s'enfoncer ? Ah ! qu'il y reste toujours et que tout en lui tressaille à la vue du Dieu qui lui apporte, dans son union avec Lui, une vie toute nouvelle. Qu'est la vie du religieux nourri à la communion de la vie de Dieu même, quels sont ses sentiments, ses actes, ses vertus ? Ah ! qu'il peut s'élever, si, s'attachant à Jésus descendu jusqu'à lui, il s'unit irrévocablement à son Maître et se laisse transporter partout où ce Maître voudra l'entraîner sur la terre et dans le ciel !

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION

DES MAUX A COMBATTRE

« *Vos estis sal terræ, vos estis lux mundi. Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde* ». (*Math. V, 13-14*).

Je me représente un apôtre sortant du tombeau et jetant un regard sur le monde, pour le comparer avec ce qu'il était lorsque, au terme de sa course, il donna sa vie pour Jésus-Christ. Que penserait-il ? Et quels sentiments se formeraient dans son âme, supposé qu'il reçut une seconde fois la mission d'évangéliser le monde ?

Ne commencerait-il pas par chercher à se rendre compte de l'état présent du monde ? ¹⁾ Ne remonterait-il pas aux causes qui l'ont réduit à l'état déplorable où il est ? Ne chercherait-il pas, en dehors de la grâce, à quels moyens de zèle son action devrait avoir recours ?

Telles sont aussi les trois questions que je vous prie de vous poser, afin de chercher à les résoudre d'une manière utile.

I. — Etat présent du monde

Obscurcissement de la foi Si nous jetons un regard sur le monde occidental, que voyons nous aujourd'hui ? Un immense obscurcissement de la foi, quoique à des degrés divers.

par indifférence Observez : chez les uns, vous trouverez l'indolence la plus absolue pour connaître ce qui est vrai, ce qui est faux ; que

¹⁾ Le P. d'Atzon écrivait ces méditations en 1879.

leur importe ? Leur esprit, constamment courbé vers la terre, ne se préoccupe que des choses de la terre ; ils se déclarent fatigués de chercher. Ont-ils cherché jamais ? Et, avant tout, c'est la paix qu'ils demandent, qu'ils provoquent ; ne leur parlez pas d'autre chose que de leurs intérêts, ils n'ont pas le temps de s'en occuper.

Hélas ! voilà où en sont les populations ignorantes et chez lesquelles se perd, depuis bien longtemps, la notion du baptême !

Le ciel est pour elles sans espérance, comme l'enfer est sans terreur ; la mort, c'est la cessation de l'existence ; après quoi, le néant ! Cette disposition va s'étendant, avec je ne sais quelle marche fatale. L'homme ne songe qu'à ses organes, vit dans la matière et ne va pas plus loin. On aime la terre, on en a le culte ; on est sorti de la terre, on veut y rentrer ; le néant est le terme de l'espérance.

Si la pensée d'une vie immortelle s'est retirée, que reste-t-il donc ? Le désir effréné de jouir, la haine la plus atroce de ceux qui n'ont pas envers ceux qui ont, et au terme la prévision de catastrophes qui, si elles ne sont arrêtées par la main de Dieu, dépasseront tout ce que l'on a vu de plus épouvantable en fait de carnage et d'atrocités.

par haine Or, dans un état moral pareil, il se trouve des hommes qui ont pris la vérité en horreur, et qui ont voué la haine la plus infernale à l'Eglise. Eux savent qu'il y a une vérité, seulement ils refusent de la connaître et s'appliquent à la détruire chez les autres, de façon que, à côté de l'indifférence à l'égard de la vérité, il y a la haine pour sa lumière. Elle offusque, elle est un remords et une condamnation : à tous ces titres, on n'en veut pas, et voyez, en effet, d'un côté la guerre qui se déclare de la part des ennemis actifs, et de l'autre l'apathie stupide du grand nombre qui laisse faire, et qui ne voit dans

les coups portés à la foi qu'une émotion de plus dans une lutte d'un nouveau genre. On aime à voir les animaux se battre entre eux. On n'a plus comme autrefois les gladiateurs ; aujourd'hui on a la grande bataille des croyants contre les infidèles ; c'est un spectacle, et tout spectacle en soi émeut et amuse.

Résultats de cet obscurcissement Quel amour du devoir voulez-vous conserver avec de pareilles dispositions ? Il est impossible que la trace ne s'en efface pas d'une façon absolue. De là, la violation des grandes lois de la vie humaine.

plus de probité Qu'est le commerce, pour beaucoup, sinon le vol organisé sur la plus vaste échelle ? Dans toutes ces spéculations, ces entreprises, que cherche-t-on ? L'argent, le plus promptement et le plus considérablement acquis ; beaucoup avec le moins de temps possible. Mais pour aller vite et gagner gros, il faut donner des entorses à la morale ; on les lui donnera et l'on sera surpris de toutes les fortunes, aussi immenses que scandaleuses, opérées en si peu de temps. Voilà pour les haut placés.

Mais en bas, que reste-t-il ? Le désir d'imiter, avec une apparence de raison, car les grands voleurs volent pour jouir, et les petits pour vivre ; mais, en attendant, le respect du bien d'autrui disparaît ; ceux qui ont savent qu'on leur porte envie, et cherchent à défendre ce qu'ils ont acquis par n'importe quelle voie. Ceux qui n'ont pas désirent peu, si vous le voulez, mais en tous cas désirent le bien défendu. Et qui peut affirmer qu'ils ne désirent pas beaucoup, ne fût-ce que pour le partager en rêve avec les compagnons de leur misère, sauf à ne pas le partager du tout s'ils étaient seuls à gagner ?

plus de moralité Que dirai-je de l'immoralité ? Hélas ! que de femmes que l'on trompe, mais que de maris trompés ! En certaines populations,

qui peut dire en confiance à un homme : « Vous êtes mon père ? » Et il faut bien l'avouer, combien de pères peuvent être sûrs qu'ils ont le droit de dire à l'enfant né sous leur propre toit : « Tu es mon fils ? »

On vole de plus en plus et l'on se marie de moins en moins, voilà le bilan de la probité et de la moralité.

plus de caractères Elevons-nous un peu plus haut. Que sont les caractères que possède une société livrée à toutes les fraudes, à toutes les iniquités, à toutes les débauches coupables ? Que peut-on rencontrer dans son sein, en fait de caractères ? Rien, rien, ou plutôt le renversement de l'honneur. La loyauté, la droiture, l'énergie, la délicatesse, toutes ces belles qualités ont disparu. Que reste-t-il ? L'affaiblissement des habitudes qui se traînent, viles et basses, dans des sentiers obscurs, ennemis de la lumière. Le jour éclairerait de si lamentables aspects ? Tant vaut les dissimuler. Ce que l'on fait est-il bien, est-il mal ? Qu'importe ! pourvu que ce soit utile ou agréable, et rapporte profit ou volupté. Ah ! les grands caractères sont loin.

La tourbe des « honnêtes gens » Voilà pour les hommes positivement mauvais ; que dirons-nous d'une catégorie couverte du masque d'honnêtes gens ? Qu'est-ce qu'un honnête homme dans le peuple ? C'est un ouvrier qui n'a pas été traduit en police correctionnelle. Qu'est-ce qu'un honnête homme dans un rang plus élevé ? C'est un homme qui a été plus habile à cacher ses spéculations honteuses, ses vols, ses adultères et ses bassesses pour parvenir. Et où mène cette catégorie de gens ? A l'égoïsme le plus effréné, à l'intérêt personnel, au persiflage de tout ce qui est noble et généreux, à l'oblitération du sens moral, au doute, au renversement du respect.

Mais cette tourbe d'honnêtes gens, en ferez-vous jamais une armée ? Elle veut des gendarmes pour protéger son bien plus ou moins honnêtement acquis, mais elle ne veut pas autre chose. Ne comptez pas sur elle pour défendre les grandes vérités, les principes, les lois fondamentales, quoique vous puissiez compter sur elle pour défendre les coffres-forts, et encore ! Quant à la société, ce n'est pour elle qu'un mot.

Avec des générations pareilles, quel avenir est réservé aux nations ? Des châtiments doivent être bien près, à moins que la justice de Dieu, ne voulant un triomphe qui n'appartient qu'à elle, ne veuille manifester sa puissance en tirant un grand bien d'un grand mal.

Quoi qu'il en soit, étudions les causes d'un état aussi déplorable, et recherchons comment il s'est développé ; peut-être trouverons-nous un remède applicable, grâce à la miséricorde divine.

II. — Causes de l'état présent

A. Hostilité des gouvernements à l'égard de l'Eglise Les causes de l'état présent de l'Europe ne sont pas difficiles à indiquer.

D'une part, l'hostilité des gouvernements contre l'Eglise depuis bien longtemps. Que l'Eglise ait eu quelquefois des ministres indignes, qui le nie ? Seulement, qui pesait pour la nomination de ces ministres, sinon les princes, les rois, les empereurs ? La grande lutte pour les investitures n'était que cela. Il fallait savoir si les peuples seraient gouvernés par des serviteurs de l'Eglise ou par des valets de souverains. Sous prétexte que les biens de l'Eglise venaient des largesses royales, les rois mettaient la main sur toute élection, d'où résultaient, pour les évêchés, des pontifes trop souvent mercenaires, et, pour les abbayes, des abbés prenant les revenus et laissant les religieux mourir de faim et sans règle.

Si les chefs étaient ainsi, que devaient être les Eglises ? Et à quels désordres n'étaient-elles pas exposées ? Plus d'instruction. Qui l'aurait donnée ? Les docteurs se trouvaient d'une ignorance profonde. Qu'en était-il des peuples grossiers ? Des réformes furent tentées, mais où en étaient les habitants des campagnes ? Où en sont les habitants des villes ?

J'ai parlé des *usurpations des princes sur les Eglises* ; elles ont continué toujours. Que dirai-je de leurs scandales ? Quand l'exemple mortel tombe d'en haut, en bas qui n'est pas entraîné à l'imiter ? Et voyez avec quel empressement l'imitation s'est étendue.

Et de tout cela, qu'est-il résulté ? *La perte du respect pour l'autorité*. Les pouvoirs humains n'ont pas voulu du sceptre de l'Eglise, les peuples ne veulent plus du sceptre de ces pouvoirs. Etudiez, regardez attentivement et considérez ce qui se prépare maintenant que, dans une foule de pays, on a fait de la corruption un *instrumentum regni*. Il faut être aveugle pour le nier. On dirait que le meilleur moyen de rendre les hommes plus aisément esclaves était de les rendre immoraux.

Mais, au-dessus de tout, pour ne pas remonter trop haut, disons que, après trois siècles, la Réforme, en prêchant la révolte dans la société des intelligences, l'a prêchée du coup dans les sociétés politiques ; toutes les nations ont été perverties. « Malheur à vous, qui appelez le bien mal, et le mal bien, disait Isaïe ; *vae qui dicitis bonum malum et malum bonum* ». Nous en sommes encore là. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause première des ravages épouvantables faits dans les sociétés modernes.

B. Les Sociétés secrètes Telle est la première cause.

Mais le mal qui se pulvérisait en se dissolvant, et passait en quelque sorte à l'état de néant, voulait conserver une apparence de vie, grâce à une organisation. La franc-maçonnerie fut

créée. L'homme a toujours de l'attrait pour le mystère, et dès lors il a été heureux de se précipiter dans les Sociétés secrètes. A dire vrai, elles ont subsisté de tout temps. Le mal qu'elles ont fait est incalculable, et, à certaines époques, leur action semble prendre une énergie qui n'est pas de la terre seulement, qui est aussi de l'enfer.

On prétend que, si l'on veut établir l'ordre de cette hiérarchie satanique, il faut voir à la base l'Internationale, puis les Sociétés secrètes de tous les pays, puis les Juifs avec leur haine antichrétienne, puis Satan, dont le culte est incontestablement établi dans les sanctuaires de la secte, qui se couvre du masque de l'athéisme, et dont les chefs feignent une incrédulité qu'après tout ils n'ont pas, car ils croient, mais se livrent à la rage : *Credunt et contremiscunt.* (Jac. II, 19).

La franc-maçonnerie étend ses rameaux partout, elle a ses adeptes partout. En ce moment, ayant juré la destruction du christianisme, elle semble prête à arriver au terme de ses désirs. Triomphera-t-elle entièrement, non pas jusqu'au point de détruire l'Eglise de fond en comble, mais, si l'on n'y prend garde, au point de lui faire subir des pertes nombreuses ? Si l'Eglise, de nos jours, est persécutée en France comme elle l'est déjà en Allemagne, en Suisse et en Italie, tenez pour sûr qu'elle le devra à la franc-maçonnerie.

Du reste, ce que Léon XIII disait naguère de l'état social en Russie, en Allemagne et en France, prouve combien le Chef des enfants de Dieu est préoccupé des attaques incessantes des esclaves du diable. Il y a longtemps que le moment n'avait été aussi solennel ; il faut s'attendre à une terrible bataille dont le choc retentira jusqu'aux extrémités du monde, et pendant longtemps.

C. L'affadissement du sel de la terre Le prophète disait à Jérusalem coupable : « *Perditio tua ex te ; ta ruine vient de toi* ». Rien de plus vrai malheureusement. Les ennemis du dehors seraient bien peu redoutables, si au-dedans le mal n'était grand aussi. Le sel de la terre s'est affadi — qui le niera ? — sinon partout, du moins sur quels larges espaces ! Les études ecclésiastiques trop négligées ne donnent qu'une instruction déplorable pour les peuples et, sans instruction, la foi ne peut que se retirer rapidement ; le zèle pour les âmes disparaît du cœur des pasteurs, et les brebis errent dans des pâturages empoisonnés. Ni lumière pour éclairer la nuit qui se fait, ni ardeur pour réveiller les populations endormies aux bords de l'abîme. Cet état n'est pas absolument universel, mais qu'il est général !

Voilà pourquoi il faut réfléchir sérieusement ; voilà pourquoi, après avoir réfléchi sérieusement, il faut agir. Comment ? Nous le verrons dans un autre entretien.

DIX-HUITIÈME MÉDITATION

REMÈDES AUX MAUX DU TEMPS PRÉSENT

« *Vos estis lux mundi, vos estis sal terrae.* Vous êtes la lumière du monde, vous êtes le sel de la terre. » (*Math.*, V, 13-14).

J'ai cherché à indiquer la cause des maux présents ; mais faut-il s'en tenir là et, nous livrant à un gémissement désespéré, laisser les choses aller vers les catastrophes ? A Dieu ne plaise ! Dieu a rendu les nations guérissables et, tant qu'elles auront en elles le principe chrétien, elles pourront revenir à la vie.

Nous avons le droit d'adresser aux catholiques de nos jours la question de Jérémie aux Juifs : « *Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi ? Quare ergo non est obducta cicatrix filiae populi mei ?* N'y a-t-il pas de résine dans Galaad, ni de médecin ? Pourquoi donc la plaie de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été guérie ? » (*Jer.* VIII, 22). Oui, il y a encore des remèdes à présenter aux peuples malades. Oui, on peut encore leur offrir des médecins. Oui, les enfants de l'Eglise peuvent revenir à la santé de l'âme. Mais quels sont ces remèdes ?

Je les réduis à six : 1° la prière ; 2° la fréquentation des sacrements ; 3° la vie austère ; 4° l'instruction solide ; 5° la prédication ; 6° les œuvres populaires.

I. — La prière

Nous ne saurions trop le répéter, la Révolution a pour elle des auxiliaires très puissants : c'est le cortège des passions et des convoitises humaines, mises en branle par l'enfer. Or, pour guérir des

maux que l'enfer s'efforce de multiplier, il faut se transporter dans un monde supérieur, celui de la prière.

Ce qui nous manque surtout aujourd'hui, ce sont les hommes qui prient, qui se placent entre le ciel et la terre pour dire à Dieu : « *Parce, Domine, parce populo tuo.* Pardon, Seigneur, pardon pour votre peuple », et qui le lui répètent avec un vif désir d'être exaucés. On a beau dire, les prières autrefois partant des montagnes, des forêts, des solitudes, avaient une puissance merveilleuse pour toucher la justice divine irritée contre le monde.

Mais il ne faut pas seulement prier dans les solitudes et les ombres de la nuit, il faut prier et faire prier dans les villes ; il faut donner aux âmes la faim et la soif de la prière. Plus nous irons, et plus la vie chrétienne se retirera, si nous laissons faire la Révolution. Poussons les fidèles à la vie d'oraison.

On voit des contrées où les pieuses habitudes prises se conservent au milieu d'un isolement général des populations environnantes. Pourquoi ne pas pousser à ces dispositions d'une prière fréquente, et pourquoi ne pas former certaines classes à la vie d'oraison ?

II. — La fréquentation des sacrements

Si un fait est déplorable, c'est qu'il faille pousser les hommes à communier seulement à Pâques. Quoi ! ils ont à leur disposition une nourriture divine et ils en profitent à peine une fois par an !

Pourquoi ? dit-on. Ah ! la réponse est facile ; on a tant de peine à trouver les prêtres, les prêtres sont si occupés ! D'abord, les prêtres ne sont pas si occupés qu'on le dit. Ensuite, nous tournons dans un cercle vicieux. On n'a pas de prêtres, et c'est pour cela qu'on ne se confesse pas ; mais tant qu'on ne se confessera pas, les vocations sacerdotales ne pourront surgir. Le prêtre séculier intelligent confesse

le plus possible, pour attirer les vocations, et, quand il en a trouvé, il a donné aux pénitents le moyen d'avoir des confesseurs.

Mais, pour démêler les vocations, il faut soigner les enfants, il faut pousser à la communion, et y pousser surtout ceux qui viennent de communier pour la première fois. Là doit commencer la réforme des mœurs ; là doit s'opérer la transformation des âmes. Qu'un chrétien, après le premier banquet eucharistique, soit pénétré du besoin de s'en approcher souvent, il pourra, à un certain moment, perdre la sainteté, la pureté de son âme, sous l'entraînement des passions ; mais soyez sûr qu'il aura reçu une empreinte ineffaçable, et un long temps ne se passera pas sans qu'il ait bientôt repris l'habitude chrétienne de revenir chercher sa force contre les combats intérieurs, au fond du tabernacle. Poussons à la communion, poussons-y souvent ceux qui semblent en avoir pris le dégoût ; ce dégoût passera vite si on le veut.

Je sais que bien des prêtres n'ont aucun attrait pour la confession, quelle qu'elle soit, mais quel bien se ferait si l'on avait autant d'attrait pour confesser les hommes que les femmes ? Poussons les hommes à la confession ; excitons-les à la communion, et peu à peu les choses dans la société prendront une autre tournure. Cependant, pour arriver là, il faut aimer l'Eucharistie ; il faut, au fond de l'âme, avoir le feu sacré pour les intérêts de Jésus-Christ. Il faut, non pas seulement attendre les malades, il faut leur offrir le remède, et pour cela commencer une bonne fois à établir entre le cœur du prêtre et celui du Sauveur une alliance intime.

III. — La vie austère

a) **Réagir contre la lâcheté et la mollesse** Qu'est la vie de la plupart des chrétiens ? Quelle mollesse et quelle lâcheté ! Quelle recherche de toutes les commodités et des aises ! Quelles déplorables habitudes d'énervement !

Pour remonter le courant, il faudrait de très grandes épreuves ; et qui nous dit que la Providence ne veut pas nous les ménager par les souffrances présentes de l'agriculture et du commerce ? Ce que l'on ne fait pas de plein gré, on le fait par force, et les austérités de la vie s'imposeront d'elles-mêmes quand on en sera réduit à mourir de faim. Ce sont sans doute des spectacles douloureux, mais, hélas ! et je le dis en tremblant, si Dieu nous éprouve, ne l'avons-nous pas mérité ?

Ah ! reprenons, pour nous d'abord, plus de sévérité dans notre vie personnelle, et bientôt nous pourrons la prêcher plus aisément. Fuyons le luxe pour nous, et nous aurons le droit d'en demander la diminution pour les autres. Car, après tout, les exigences de la vie matérielle prennent les proportions les plus funestes. Qui peut donner aux bonnes œuvres quand on doit n'avoir jamais assez pour soi ? Sollicitons la charité des chrétiens et donnons-leur l'exemple. Sachons nous dépouiller, et nous verrons que d'autres se dépouilleront.

b) **Apaiser la justice divine** La vie austère a un autre avantage. On s'est fait l'idée la plus étonnante de la bonté de Dieu, comme si Dieu n'était pas infiniment bon parce qu'il est infiniment juste, et comme si, dans l'ordre des perfections divines, ces deux attributs n'étaient pas inséparables ! Dès lors, confions-nous à la bonté de Dieu pour nous pardonner, mais à la condition que

nous aurons apaisé sa justice par une vie austère qui, prenant un caractère de pénitence, ne sera que le sentiment de ce qui est dû aux droits de Dieu. Poussons, par nos exemples, les chrétiens à la pénitence, et Dieu se laissera toucher.

Loin de là, que de chrétiens s'efforcent d'aller jusqu'aux limites de ce qui est permis, et ne songent pas assez que, quand la colère de Dieu est allumée, il ne s'agit pas seulement de ne pas la provoquer à nouveau, mais de l'éteindre par de nécessaires réparations !

IV. — L'instruction solide

On étudie malheureusement peu, très peu, et la conséquence, c'est que l'on instruit mal. On se croit en état de donner un enseignement convenable aux gens grossiers, et c'est là une très grave erreur. Quiconque a pris part quelques années aux examens des jeunes prêtres, peut dire ce qui leur reste de la théologie quand on les interroge. Quelle ignorance ! Quel oubli de ce qu'ils ont étudié pendant plusieurs années !

Eh quoi ! des hommes préparés par de longs temps d'études sont souvent hors d'état de répondre aux questions d'un programme connu à l'avance, et l'on veut que les mêmes connaissances restent dans l'esprit des hommes dont le front est sans cesse courbé sur un travail matériel ! Ils ont besoin qu'avec eux on revienne sans cesse sur les grandes vérités, qu'on les leur explique, qu'on les mette à leur portée ; et cette communication répétée des vérités fondamentales exige un travail constant ; d'autant plus que l'homme est un animal d'imitation ; il voit le prêtre traiter légèrement l'enseignement ; est-il étonnant qu'à son tour il traite sans respect ce qu'on lui enseigne ?

L'indifférence du catéchiste explique à merveille

l'indifférence du catéchisé. Que de doutes sont venus dans de jeunes âmes, parce que les hommes chargés de leur inculquer les vérités de la foi ne le faisaient pas avec une application convaincue dans leur enseignement ! Celui qui instruit croit pouvoir se réserver le privilège de traiter la doctrine sans aucun égard, et il s'étonne qu'on la traite avec mépris ; ou plutôt, il ne s'étonne de rien, parce qu'il ne s'en occupe pas.

V. — La prédication

a) **pratique et efficace** Qu'est la prédication de nos jours ? Ah ! c'est ici qu'il faut gémir : *verba et voces, praeterea que nihil*, des mots et des sons, et en dehors de cela, rien ! On fait des phrases comme au temps de Massillon, des caricatures du P. Lacordaire, on se gonfle dans une sottise vanité et dans un surplis plus ou moins élégant, et c'est tout ! Et que reste-t-il de cette semence évangélique ? Mais était-ce vraiment une semence quelconque et qu'avait-elle d'évangélique ? Grave question que celle-là !

La prédication doit avoir trois buts : instruire en présentant la vérité sous un jour intéressant et qui, en éclairant, donne le désir de s'instruire davantage ; convaincre et persuader, en un mot, convertir ; enfin sanctifier, par l'entraînement vers un monde supérieur. Qui s'instruit assez pour instruire ? Je parle surtout des hommes. Qui a une horreur suffisante du péché pour la communiquer aux pécheurs ? Qui a une ardeur telle pour la sainteté qu'il allume des désirs pratiques de sainteté chez les âmes qui y sont appelées ?

b) **basée sur l'oraison** Quand reviendrons-nous à la prédication vraiment apostolique, basée sur une oraison où l'on se fait entièrement l'instrument de Notre-Seigneur, sur des études

suffisantes pour être capable d'enseigner avec clarté et avec l'élévation convenable aux intelligences cultivées, sur l'amour des âmes sauvées par le sang de Notre-Seigneur et que l'on veut à tout prix arracher à l'enfer, sur le sentiment profond que Dieu veut encore des saints et qu'il faut lui en préparer, soit par la prédication qui les attire, soit par une sage direction qui les forme et leur donne le désir de tendre à tout ce à quoi Dieu les appelle ? Les voies sont diverses, mais chacun peut donner bien plus qu'en général il ne donne. C'est du cœur du prêtre que le mouvement doit partir, surtout si ce prêtre est un religieux.

Seigneur, donnez-nous beaucoup de saints prêtres et de saints religieux qui, à côté de l'action publique, exercent encore cette action intérieure qui transporte les âmes dans la lumière de la vérité et les flammes de l'amour.

VI. — Les œuvres populaires

a) à l'exemple de « *Evangelizare pauperibus misit me : Notre-Seigneur Je suis envoyé pour évangéliser les pauvres.* » (Luc. IV, 18). Telle est la règle que Jésus-Christ semble s'être donnée. Et il donne comme preuve de sa mission que les pauvres sont évangélisés, *pauperes evangelizantur.* (Luc VII, 22).

Qui s'occupait des pauvres à cette époque ? Aujourd'hui on fait pire, on s'en occupe pour les pervertir. Alors on voyait de vastes troupeaux d'esclaves soumis à des maîtres durs, et qui en faisaient les plus dégradés instruments de leurs passions. Aujourd'hui on fait, des masses populaires, des instruments d'ambition et des esclaves du mensonge. La perte de la foi et des espérances éternelles leur courbe l'appétit sur les voluptés matérielles et leur arrache du cœur toute fibre aimante. On ne veut leur laisser que la haine.

b) les grouper dans un lien de charité Eh bien ! il faut encore recommencer l'évangélisation des pauvres. Il faut s'occuper d'eux, aller au-devant d'eux.

Si quelque chose peut donner quelque espérance, c'est la manière dont s'occupent des pauvres, des ouvriers, un certain nombre de prêtres et de vaillants laïques. Certes, les œuvres sont multiples ; les conférences de Saint-Vincent de Paul, les œuvres de Saint-François Régis, les cercles ouvriers, les œuvres de jeunesse, l'association de Saint-François de Sales, les corporations ouvrières ne sont pas, chacune prise à part, le salut de la France, mais toutes réunies forment des corps humbles et modestes tant qu'on voudra, mais qui, en se groupant dans un lien de charité commune, amèneront incontestablement la préparation d'une armée puissante.

Il faut s'occuper des ouvriers, il faut s'occuper des délaissés, aller à leur rencontre, leur prêcher ce qu'ils ignorent, leur montrer la voie de la réconciliation et de l'apaisement, leur donner la science de souffrir, et vous serez surpris comment peu à peu la paix se fera dans les âmes, et comment cette paix, apportée à des âmes égarées, mais faites pour être bonnes, amènera le triomphe de l'Eglise et de Jésus-Christ dans le monde.

DIX-NEUVIÈME MÉDITATION

L'ENSEIGNEMENT

« *Euntes ergo, docete omnes gentes; Allez donc, enseignez toutes les nations.* »
(*Math.*, XXVIII, 19).

La mission d'enseigner Lorsque Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Euntes docete*, allez et enseignez, il le dit aussi à leurs successeurs, et dans leur personne à tous ceux que les évêques prendraient pour auxiliaires, prêtres, religieux, pieux laïques, de telle façon que, l'enseignement chrétien appartenant à l'épiscopat, il fût confié sous la responsabilité des pontifes, à tous ceux que les évêques en jugeraient capables.

L'unité de l'enseignement se fait dans les diocèses sous l'inspection des évêques, comme l'unité de l'enseignement se fait dans l'Eglise par les évêques, sous la juridiction du Pape ; l'Eglise est une dans sa doctrine parce qu'elle a un Docteur universel, et, à travers les peuples, des docteurs qui se soumettent au Chef suprême des docteurs.

Je ne veux pas prendre la question de l'enseignement par ce côté si élevé ; je descends au contraire dans les derniers rangs de ceux qui enseignent, je prends les religieux voués à enseigner, et je pose ces trois questions :

- 1° Que doivent-ils désapprendre ?
- 2° Que doivent-ils enseigner ?
- 3° Comment doivent-ils enseigner ?

I. — Que doivent-ils désapprendre aux enfants ?

L'enseignement est comme la culture d'un jardin. Avant de semer les bonnes graines, il importe d'arracher du sol les mauvaises herbes. Et aujourd'hui l'ivraie est répandue à telle profusion, qu'on frémit du travail à faire pour l'extirper entièrement des jeunes âmes en qui l'on veut semer la vérité.

Que faut-il donc commencer par désapprendre aux enfants confiés à notre enseignement ?

1^o les idées fausses émises au foyer domestique Examinez les familles et rendez-vous compte, si vous le pouvez, de toutes les idées fausses émises au foyer domestique. Quels ne sont pas les débris d'idées voltairiennes chez un père élevé dans l'Université, même s'il n'a pas tiré les conséquences que l'on n'a pas osé émettre devant lui, et quand il n'est pas entièrement libre-penseur. La mère est pieuse peut-être, mais quelle influence peut-elle avoir ? Et si elle en a eu assez pour faire mettre son fils dans une maison chrétienne, tenez pour sûr qu'on se hâtera d'émanciper le fils du joug clérical, par l'affirmation des théories les plus décevantes et les plus dangereuses, pendant les vacances. C'est alors que, dans les jours de divertissement, le père détruit tous les efforts des maîtres pour planter la foi dans des âmes encore pures, et grâce au penchant antichrétien, il ne réussit que trop souvent ! Que si la mère est faible, quelle action préservatrice peut-elle avoir ? Et comme tout ce qu'elle peut dire est pris par le fils en sens inverse !

2^o Les idées des livres et des journaux Il faut désapprendre les idées des livres et des journaux. Que d'enfants perdus par la lecture de livres trouvés par eux dans la bibliothèque du père de famille, et par les romans dont la mère

sature son imagination et ses sens ! On sait ce que sont certains livres aujourd'hui. Combien il faut réagir sans cesse contre ces productions impures qui font perdre la foi, parce qu'elles ont détruit l'innocence ! Quant aux journaux, on sait le mal qu'ils font, et combien c'est aux plus ignorants surtout qu'ils s'adressent pour exciter leur curiosité. Hélas ! comme la lecture des romans pieux a préparé la lecture des mauvais romans, et comme la lecture de certains journaux, qu'on a l'intention de rendre amusants, dispose à la lecture des journaux empoisonnés !

On ne se fait pas une idée du mal causé par les livres et les journaux qui, sous prétexte d'être bons à tout le monde, ne parlent jamais de Dieu et de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, des Saints, en un mot, de tout ce qui peuple d'une façon chrétienne l'imagination des enfants. On écarte avec soin ces pensées, ces tableaux, et l'enfant est disposé à croire que l'on peut vivre en étant seulement honnête.

3^e Les idées reçues dans certaines écoles Quels efforts ne faut-il pas faire pour aider un enfant qui passe d'une maison peu chrétienne dans une autre qui fait profession de l'être entièrement ! Quels efforts pour lui ôter les idées indépendantes, impures, sceptiques, qu'il a eu le temps de recevoir, et quelles absurdités, pour ne pas dire quels blasphèmes, ne faut-il pas s'attendre à lui entendre prononcer ? Il faut au moins lui imposer le silence auprès de ses camarades, si l'on a quelque espoir de le ramener à d'autres dispositions ; mais si l'espérance en est vite perdue, il est urgent de le rendre au plus tôt à ceux qui ont si mal présidé à ses premières années et l'ont laissé ainsi se perdre dès le réveil de sa raison.

4^o **Fortifier contre la malfaisance de l'ambiance moderne** Maintenant, il faut l'avouer, l'air est comme empesté ; l'atmosphère morale est aussi malade que certains médecins accusent l'atmosphère physique de l'être, d'où il résulte que bien des idées malsaines arrivent aux enfants, sans que la surveillance la plus précautionneuse puisse s'en apercevoir.

Enfermer ces pauvres enfants dans une boîte de coton est bien difficile. Que faire ? Fortifier le tempérament intellectuel. Je vais m'occuper de vous en indiquer les moyens.

II. — Ce qu'il faut enseigner

Avant toutes choses, la vérité catholique tout entière avec toute sa majesté, son immensité, si j'ose dire, ses horizons infinis, son affirmation puissante des droits du Dieu tout-puissant, l'explication des mystères, grandissant à mesure que les petites intelligences auxquelles on s'adresse grandissent.

La vérité catholique dans son unité et sa plénitude La doctrine catholique est une. Il est nécessaire de faire sentir cette unité, soit dans sa base qui est la vérité première, la parole de Dieu, soit dans l'ensemble de ses dogmes, qui viennent se résumer, pour ce qu'il faut croire, en ce grand fait de l'unité de Dieu dans la distinction des personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit : le Père créateur, le Fils rédempteur, le Saint-Esprit sanctificateur ; comme tout ce qu'il faut faire se réduit à trois vertus : la foi, l'espérance et la charité, la charité après tout étant, comme dit saint Augustin, la vie des deux autres.

Il faut enseigner ces grandes vérités et celles qui en découlent : la puissance de Dieu et son autorité sur nous, son droit de nous récompenser et de nous

punir. On trouve plus tolérant de moins parler de l'enfer. Quelle faiblesse ! Et que d'âmes ont besoin d'être effrayées par la menace des jugements éternels !

La vérité catholique avec des exemples Il faut enseigner la vérité catholique avec des exemples. Que l'on a tort de ne plus parler des saints, de ne plus raconter leur vie, leurs pénitences, leur zèle, leur amour pour Dieu et pour les âmes ! Il est extrêmement important de revenir sur les grands faits de nos aïeux, car l'Eglise a ses annales ; elle a sa gloire, qui consiste dans les triomphes de ses enfants, dans sa guerre contre le monde.

Rien n'excite à faire de même que les saints, comme de connaître leur vie ; rien n'est magnifique comme la contemplation de toutes leurs vertus. On est encouragé, on se dit comme saint Augustin : « *Tu non poteris quod isti, quod istae ?* ne peux-tu pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? » Excellent moyen de ramener l'enfant qui a besoin de conversion, que de lui montrer ce que peut un serviteur de Dieu embrasé de bonne volonté.

Or, pour enseigner la religion d'une manière fructueuse, l'enseignement doit prendre deux formes : il doit être direct et indirect en même temps.

Enseignement religieux direct Il doit être direct, c'est-à-dire qu'il faut lui consacrer certaines heures où les élèves soient obligés à faire de véritables devoirs ; ce sont les cours d'instruction religieuse qui ne sauraient être trop bien préparés. Grave responsabilité pour le maître, qui prépare d'une manière insuffisante l'aliment qu'il doit fournir. Hélas ! en combien de circonstances la négligence de cette préparation ne donne-t-elle pas le droit de répéter les paroles de Jérémie : « *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis* ; les enfants ont

demandé du pain et il n'y avait personne pour le leur rompre ». (Jér. IV, 4).

Enseignement religieux indirect constant L'enseignement doit être indirect. Je m'explique : on ne peut pas faire de toutes les classes un cours d'enseignement religieux, mais on peut, dans toutes les classes, faire venir quelque considération chrétienne ; voilà ce qu'il faut enseigner et ce qui, de la part des maîtres, exige la plus attentive préparation.

Cet enseignement indirect poursuit partout les jeunes âmes, les forme ou les redresse à tous les instants, leur présente Dieu partout, son action, sa loi, sa justice à côté de sa miséricorde ; mais qu'il faut d'obstination chrétienne pour continuer cette prédication ! Il faut enseigner la sainteté, le repentir de ses fautes, les excuses quand elles sont dues, les prévenances telles que saint Paul les demande. Tout veut être enseigné. Et il faut l'enseigner constamment, car pour peu que votre enseignement se relâche, vous serez surpris de voir comme tout l'édifice, préparé par vous à grand-peine, croulera.

Dit-on que cette constance doit être universelle ? Hélas ! que de maîtres qui semblent s'appliquer, par légèreté, par opposition, par dédain, à détruire l'action de leurs confrères ! Que cela malheureusement se rencontre souvent ! Et comme ces maîtres, bien coupables, semblent trouver leur joie à renverser ce qui a été édifié ! Que j'en ai connu, et que leur passage dans des établissements chrétiens a été funeste à tous : aux maîtres dont ils paralysaient l'action, aux élèves chez qui ils semblaient prendre plaisir à réduire une foi naissante aux débris de la leur, ce qui est dire bien peu !

III. — Comment faut-il enseigner ?

Quelques conditions sont indispensables.

Avec respect Il faut enseigner avec respect. Malheur au maître qui fait de son enseignement une mauvaise plaisanterie ! Non pas que l'on ne puisse mettre dans l'enseignement un certain entrain, une certaine allégresse qui le fasse aimer des élèves ; à cet égard, il faut bien distinguer les plaisanteries irrespectueuses d'un trait ménagé pour donner un peu plus de vie à la parole du maître.

Il faut avoir non moins de respect pour les élèves, en ne leur imposant pas des idées absurdes sous prétexte que ce sont des mystères. Il importe d'imposer la foi là où l'Eglise la commande ; il est très bon d'aller même aussi loin que ce qu'elle désire, mais il est indispensable de laisser la liberté là où elle n'a pas prétendu imposer un joug. Cette liberté, laissée dans certaines questions, prédispose à une obéissance plus prompte toutes les fois qu'il s'agit d'un sujet majeur. Sans forcer personne à croire, pourquoi ne pas indiquer les solutions que l'Eglise prendra probablement en certaines circonstances, comme lorsqu'il s'est agi de la définition, soit du dogme de l'Immaculée Conception, soit du dogme de l'infailibilité pontificale ? Etait-il si difficile de prévoir les solutions que le Saint-Esprit a données ? Evidemment non. On n'était pas encore obligé de faire un acte de foi ; mais on pouvait prévoir le moment où l'Eglise l'imposerait.

Avec conviction Il faut enseigner avec conviction.

Le maître que les élèves sentent n'être pas convaincu est le plus désolant de tous les maîtres. Les ravages de sa parole sont incalculables ; c'est à peu près comme ces maîtres, dont parle Notre-Seigneur, assis sur la chaire de Moïse, prêchant et n'agissant pas selon leur prédication.

Pour eux, enseigner est un métier. Ils sont payés

pour dire telle chose, mais peut-être ce qu'ils disent n'est-il pas vrai. On sent le mercenaire et on l'estime comme mercenaire. Hélas ! les enfants s'y trompent peu. Ils ont comme un instinct infailible qui les avertit s'ils ont affaire à un maître croyant ou douteur. J'estime que les maîtres sans conviction doivent être écartés comme de vrais fléaux.

Qu'ils sont différents, ces hommes dont la conviction ressort et éclate par leurs paroles, leurs actes, leur tenue, leur vie tout entière ! Comme on les sent préoccupés du dépôt qui leur est confié ! C'est le plus riche des trésors, et ils le savent bien, et leurs élèves en sont convaincus autant qu'eux ; c'est pourquoi leur jeune intelligence s'épanouit devant la conviction très sincère jaillissant de lèvres sanctifiées par la vérité qui en tombe. Alors l'élève n'a aucune peine à croire ce qu'il voit son maître croire si fortement. Alors l'âme est réellement préparée à recevoir la bonne semence, et si elle ne la reçoit pas, cette semence divine, ce n'est plus la faute du semeur.

Avec amour Il faut enseigner avec amour. Qu'un maître éprouve cet amour, comme saint Jérôme pour Cicéron, ou comme saint Augustin pour Virgile et les platoniciens, cela se comprend. Saint Jérôme fut flagellé, nous dit-il, par un ange, à cause de son amour pour la belle latinité païenne. Saint Augustin déplora, dans ses *Confessions*, sa passion pour d'autres livres que les Livres inspirés. Disons qu'il ne faut rien exagérer, que sans doute il y a là à admirer, mais qu'aussi, par les temps présents, il y a des admirations ridicules et qui rendent ridicule.

Mais de là à se passionner pour le Vrai, le Bon, le Beau divin, il y a loin et très loin. Or, il est bien permis de dire qu'il n'y a rien de digne d'amour comme la perfection divine et les manifestations de cette perfection dans les grands actes de Dieu envers ses créatures. Quoi de plus magnifique qu'un Dieu

créateur, rédempteur et sanctificateur ? Pour quoi donc l'âme s'éprendra-t-elle d'enthousiasme, si des vues pareilles ne l'enthousiasment pas ?

Il faut aimer la vérité, les âmes à qui on la communique, les formes inventives sous lesquelles on la communique. Quand les élèves sentiront ces flammes dans le cœur du maître, ils iront s'y réchauffer.

En témoin Enfin, il faut enseigner dans l'esprit du divin Précurseur, dans l'esprit des apôtres et celui des martyrs. Il faut être les témoins de la vérité ; il faut en respecter le dépôt et prier Dieu que, partout où nous serons les échos de son enseignement, nous ne soyons pas trop indignes d'une si admirable mission.

Tout est là, et l'enfer le sait bien quand il s'efforce de détruire l'enseignement chrétien, et de fermer les écoles ouvertes par l'Eglise. Le mal devient grand ; raison de plus pour combattre, pour prêcher, enseigner à temps et à contretemps. Il y aura une époque où la saine doctrine ne pourra être supportée : les esprits amoindris n'en auront plus la force. *Erit enim tempus ubi sanam doctrinam non sustinebunt.* (II Tim. IV, 3).

sans jamais se décourager Pour nous, ne nous décourageons pas. Si les écoles en plein jour nous sont fermées, tenons-nous prêts à aller aux catacombes. La parole de Dieu n'est jamais captive quand on le veut bien. *Verbum Dei non est alligatum.*

Je me rappelle avoir visité, il y a un peu plus d'un an, la crypte où baptisait saint Pierre. Que c'était étroit ! Et pourtant c'est là que fut le berceau de la foi romaine. Combien c'est obscur ! Aujourd'hui la vérité est sortie de toutes ces tombes, la lumière de la profondeur de cette nuit ; et de ces allées resserrées, où s'entassaient les dépouilles des premiers chrétiens, surtout des affranchis de Claude, sont parties les voies par où la prédication évangélique s'est élancée jusqu'aux extrémités du monde.

VINGTIÈME MÉDITATION

L'ÉDUCATION

« *Instaurare omnia in Christo;*
il faut tout restaurer en Jésus-
Christ. » (Eph., II, 10).

Il ne suffit pas d'enseigner. Il faut élever ; et l'éducation est une tâche bien autrement difficile que l'enseignement.

Pour apporter quelque lumière dans cette immense matière, je poserai trois questions principales autour desquelles les autres, je l'espère, viendront se grouper.

I. — Quelles sont les conditions d'un bon éducateur ?

Un maître chrétien digne de ce nom devrait avoir toutes les vertus, et les enseigner encore plus par ses exemples que par ses paroles. Toutefois, j'en exigerai de lui quatre principales.

Le maître doit être : patient

1° Il doit être patient. Se livrer à l'éducation et ne pas s'attendre à tous les déboires, c'est la plus profonde des illusions : « *O generatio incredula et perversa, usquequo patiar vos?* O génération incrédule et perverse, jusques à quand vous souffrirai-je ? » s'écriait le Maître des maîtres, Notre-Seigneur. (Matth. XVII, 16). Oui, il faut de la patience, et beaucoup de patience, et c'est surtout à l'éducation que l'on doit appliquer la parole de saint Jacques : « *Patientia autem opus perfectum habet* ; la patience produit seule les œuvres parfaites ». (Jac. I, 4).

Ce n'est qu'après avoir attendu bien longtemps que le jardinier voit pousser sur ses plates-bandes certaines graines. Elles veulent être attendues. Il en est de même des enfants. Ils ne poussent quelquefois que fort tard et ce ne sont pas toujours ceux qui donnent les moins précieux résultats.

Mais où la patience est nécessaire, c'est en face du mélange de malice et de légèreté qui forme la nature de l'enfant. Il a bon cœur, mais il est léger à désespérer par son inattention. Est-il sérieux, suivez ses petits complots, son bonheur de saisir le faible du maître, sans compter quelquefois je ne sais quel calcul méchant dont il ne se rend pas toujours raison, dont il a à peine conscience, et qui n'en dérouté pas moins ceux qui sont chargés de lui. Ah ! demandons la patience quand nous rencontrons des êtres pareils. Ce ne sont pas toujours les plus mauvais, et l'on en a vu devenir d'autant meilleurs qu'ils ont fini par comprendre quelle vertu il avait fallu pour les supporter.

Intelligent 2° Il doit être intelligent. Le maître inintelligent est exposé à tous les malheurs. Personne ne juge son maître comme l'élève. Le maître est pour lui l'objet perpétuel d'une étude peu bienveillante, et, s'il manque d'intelligence, il peut s'attendre à tous les échecs.

Il n'a qu'un remède à ce mal : c'est une décuple sainteté. Par là, il Inspirera de l'estime, et ses défauts se perdront dans la vénération que quelquefois il inspirera ; je dis quelquefois, car on pourrait bien aussi s'y tromper.

Je ne dis pas qu'il faille un génie : le génie perdrait patience ; mais il faut un homme de tact et d'un très grand bon sens, qui désarme l'irritation des élèves par son sang-froid, car bien souvent la lutte est toute là. L'enfant cherche à aiguillonner le maître, comme on aiguillonne un taureau pour le rendre furieux. Quand

le maître, par trop agacé, n'est plus maître de lui-même, c'est l'enfant qui le devient ; il a vaincu, et sa joie intime d'avoir été le plus fort lui fait plus d'une fois compter pour rien toutes les punitions qu'on lui infligera.

Bien souvent le silence est l'arme la plus puissante du maître. L'élève, qui ne peut pas saisir la pensée qu'on poursuit, se dépite, et, après s'être débattu, se soumet.

L'intelligence du maître doit consister encore à donner de la valeur à ce qui en a, et à arrêter à temps un abus à son origine ; mais aussi à ne pas se scandaliser de ce qui, en soi, est un rien : ce rien, accepté comme sans importance, finit en effet par n'avoir aucune valeur.

C'est là la pierre de touche de certains maîtres qui croient tout perdu parce qu'on a semblé blesser leur majesté sacro-sainte. Un peu d'impersonnalité, un bon marché de sa personne fait avec esprit, éviterait bien des chocs, bien des rancunes, source quelquefois de mesures de l'autorité à la fois graves et injustes. Les supérieurs doivent soutenir les maîtres, et les maîtres, hélas ! par sottise susceptibilité se rendent trop souvent bien insupportables !

Où sera le remède ? Dans l'intelligence qu'ils n'ont pas. Alors il n'y a plus d'autre remède que de les changer, sans donner trop raison aux jeunes révoltés. D'autant plus que, dans une foule de circonstances, si je puis me servir d'une expression un peu familière, le meilleur moyen de rendre les élèves bons enfants, c'est de l'être soi-même, non pas au point de les laisser prendre des libertés dont ils abuseraient vite, mais au point de leur prouver sans malice qu'on les connaît et qu'on ne les redoute pas.

consciencieux 3° Le maître doit être consciencieux. Le point capital sera de former la conscience des élèves, et l'on ne peut dire le mal que

fait à ces jeunes natures un maître qui fléchit sous le rapport de la conscience et de l'honneur chrétien.

La première conséquence tirée par l'élève est de conclure, souvent à tort, que son maître est sans foi. Et que peut, dans un établissement chrétien, un maître à la foi de qui l'on ne croit pas ? C'est souvent la ruine d'une maison. Je n'ai vu, pendant près de quarante ans, qu'un seul maître, hypocrite et mauvais prêtre, sur lequel les élèves se soient trompés. Combien de fois ne prédisaient-ils pas longtemps à l'avance que tel homme pris à l'essai ne pourrait pas rester, et ils se trouvaient avoir porté un jugement très exact, avant que celui des supérieurs ne fût fixé !

persévérant 4° Le maître chrétien doit être un homme persévérant. J'ai dit que, dans les meilleurs établissements, il se forme entre élèves et maîtres une sorte de lutte permanente ; si le maître y met de la persévérance, sans colère, avec une pleine possession de lui-même, qui peut dire les victoires qu'il obtiendra ?

L'enfant est en général guérissable, pourvu qu'on sache le traiter convenablement ; le tout consiste dans un courage persévérant. C'est ce dont manquent quelquefois les jeunes maîtres, car eux aussi ont leurs défauts, et chez eux le découragement, quand ils échouent, est en proportion de leur amour-propre.

Ils n'ont pas réussi, donc il n'y a rien à faire. Raisonnement très faux. Ils doivent conclure que, n'ayant pas réussi, ils doivent faire mieux, et c'est à ce point de vue que l'expérience est pour eux un don inappréciable ; mais l'expérience vient tard et est souvent le résultat d'essais mal réussis.

animé d'un vrai zèle Enfin, le maître chrétien doit être animé d'un vrai zèle. La tâche est rude, mais quels fruits ne lui sont pas promis ! Ce zèle, il doit le puiser dans l'amour de Notre-

Seigneur pour les âmes ; il doit les aimer comme le Sauveur les a aimées lui-même. Qu'il ne se fasse donc pas illusion : une âme attirée au bien produira plus tard au centuple, parce qu'elle aura été préparée chrétiennement, parce qu'on lui aura évité les chutes, parce qu'on l'aura relevée au besoin, parce qu'elle aura trouvé un encouragement, au moment favorable. Ses incertitudes se seront fixées, et elle sera entrée sérieusement dans la voie du bien pour ne plus en sortir.

Tel est le résultat du zèle patient, intelligent, consciencieux, persévérant, d'un maître chrétien.

Parlons maintenant des élèves.

II. — Qui doit-être élevé ?

Des enfants qui ont l'empreinte du péché originel A cette question, il faut répondre : une masse turbulente d'enfants de tout âge et de tout caractère, de toute capacité, sur lesquels resplendit, du plus lugubre éclat, l'empreinte du péché originel. Je ne dis pas que, chez plusieurs, le baptême n'ait pas eu des effets plus marqués, mais grande serait la folie de croire que, sous ces figures roses, ces yeux limpides, ces tenues innocentes, la corruption, soyons plus exacts, la pente à la corruption, ne se cache pas bien souvent.

C'est fort triste, mais c'est ainsi. Il est bien inutile de gémir et de se croiser les bras ; il faut mettre la main à l'œuvre et défricher ce champ d'épines.

Des petits, des moyens, des grands Commençons par les classer par âge ; une partie du travail sera faite : les petits, les moyens, les grands.

Les petits sont plus ingénus, ont une foi plus naïve ; ils ont aussi des défauts plus dissimulés, selon la première éducation de la famille ; ils sont moins maîtres d'eux-mêmes, on peut les gouverner

par la pensée surnaturelle de la Première Communion, quand hélas ! les parents ne s'appliquent pas eux-mêmes à les pervertir.

Les moyens sont à l'âge critique et disgracieux. C'est en général l'époque de la crise du tempérament, il faut exercer une vigilance attentive, surveiller tout, les conversations, les lectures, les jeux, les habitudes. Peut-être ne faut-il pas conclure trop rapidement à une perversité consommée, d'une lutte intime, violente, dont un jeune maître ne doit pas toujours se mêler, mais qu'il doit surveiller avec la plus grande attention pour en faire un rapport éclairé à ses supérieurs.

Enfin, les grands ont besoin d'être traités à part. Ce ne sont plus des enfants, ce ne sont pas encore des hommes. Il faut les aider à entrer dans la vie, il faut avec eux de l'autorité, il faut aussi de la surveillance, il faut peut-être encore plus de confiance ; la loyauté les touche surtout, et peut-être est-ce là le grand moyen de les atteindre.

Diversité d'action Toutefois, il y a avec eux diverses à exercer : sortes d'actions à exercer. Une
 1^o **sur l'ensemble** action sur tous, et elle est utile pour communiquer l'esprit de la maison. Qu'est cet esprit ? On le sent plus qu'on ne le définit. C'est ce qui rend un établissement *sui generis*, c'est ce qui fait que c'est tel établissement et pas un autre.

On a donné quelques caractères spéciaux à l'Assomption : le sentiment du devoir, la loyauté et la franchise, la disposition au sacrifice et au désintéressement, l'esprit surnaturel. C'est cela, et autre chose encore qui se sent à chaque instant, sans qu'on puisse le préciser d'une façon mathématique, comme l'on connaît les traits d'une figure sans qu'on les ait mesurés au compas.

Et pourtant, la formation de cet esprit général est des plus importantes, parce que, à l'aide de cet esprit, les élèves font corps, s'unissent, s'aiment, s'appuient et poursuivent, à leur entrée dans la vie, un but commun avec plus d'intelligence.

2° sur les groupes On peut aussi agir sur les enfants par groupes ; soit selon les classes, et c'est l'affaire du professeur ; soit selon les études ou divisions formées de plusieurs classes, c'est l'affaire du surveillant, et peut-être l'action la plus importante, si le surveillant est capable ; soit dans les réunions, et c'est l'affaire du maître qui dirige. Il y a, en tout cela, une direction qui se communique, comme à l'insu de celui qui la reçoit, et qui, à coup sûr, est des plus précieuses.

3° sur chacun en particulier Enfin il y a l'action intime, qui regarde plus les supérieurs, car il faut une grande connaissance du cœur humain pour ne pas s'exposer à bien des mécomptes. Et dans combien de circonstances le zèle le plus désintéressé ne vient-il pas échouer devant je ne sais quelles difficultés qui naissent de toutes parts ! C'est le sang qui bouillonne, c'est l'imagination qui rêve, ce sont les passions qui s'embrasent, c'est une ambition inconsciente qui emporte, c'est l'amour du bien-être qui captive dans ses molles chaînes et qui ôte la notion du dévouement.

Pourtant, il ne faut pas se décourager. L'important est de poursuivre sa tâche, tout en comptant sur les désenchantements, et en étant prêt à reconnaître qu'en bien des circonstances on a travaillé sans fruit, qu'on a beaucoup semé et très peu récolté : la nature des enfants et des jeunes gens étant ainsi faite que, au moment où l'on y pense le moins, l'indépendance éclate et les défauts triomphent.

Vicissitudes et difficultés des collègues Mais, direz-vous, c'est à décourager ! Nullement. Depuis que l'Eglise est fondée, que de découragements de cette sorte n'ont pas eu à subir les ouvriers apostoliques ! Quels fruits a semblé recueillir Jésus-Christ ! Il a été le grand signe de contradiction toute sa vie ; pris et abandonné par les foules, on veut le faire roi, puis on comploté sa mort ; au moment du calvaire, il est laissé seul par les siens ; il ressuscite, on ne croit pas à sa résurrection ; cinq cents témoins le voient monter au ciel, un certain nombre continue à douter. Pourtant, l'Eglise a été fondée et les portes du ciel ont été ouvertes par Jésus-Christ, vainqueur de l'enfer.

Telle est l'histoire d'un collège. Le collège est l'abrégé de la société divine, il a les mêmes successions ou vicissitudes ; seulement, l'immortalité ne lui a pas été promise. Et c'est pourquoi il faut veiller avec un plus grand zèle à sa conservation et au côté divin de ses éléments.

III. — Quel modèle à réaliser doit prendre le maître chrétien ?

Jésus-Christ unique modèle Pas d'autre que Jésus-Christ : « *Instaurare omnia in Christo* ; il faut tout restaurer en Jésus-Christ. » (Eph. II, 10). Restaurer tous les enfants en Jésus-Christ et pour cela les reformer sur ce type divin.

Tous les enfants ne le comprennent pas d'abord, et cela n'a rien d'extraordinaire. Où sont les familles chrétiennes qui ne mettent dans la mémoire et au cœur de leurs enfants que des principes surnaturels, qui, dès les premiers épanouissements de leur raison, les arrosent avec les grandes et fécondes eaux de la vie divine ? Ah ! qu'il est rare aujourd'hui le nombre des enfants dont la première formation a été pure, innocente, forte, caractérisée par l'horreur du péché,

ardente pour le bien ; à qui l'on a parlé du ciel et de ses espérances, à qui l'on a proposé les saints comme modèles de la vraie grandeur et de la vraie beauté morale.

Ce que les parents n'ont pas fait, les maîtres chrétiens doivent le faire, surtout auprès des enfants confiés pour la Première Communion. Au nom de cette première visite de leur Dieu au fond de leurs âmes, comme on peut le faire connaître et aimer, comme on peut inspirer l'horreur de toute souillure, comme on peut faire perdre des habitudes coupables et faire rompre avec un passé que la vigilance des parents n'a pas suffisamment protégé de toute atteinte impure ! Comme, après cette action, on peut encore parler de Jésus-Christ et des vertus dont il nous donne l'exemple ! Tous les détails de sa vie peuvent être commentés, toutes ses perfections méditées, tous ses sacrifices inspirés.

Certes, le tableau à présenter à ces jeunes âmes est quelque peu différent de la vertu païenne et des types de cette vertu qui, si souvent, n'était qu'un immense mensonge jeté comme un manteau sur une immense corruption. Ah ! faisons connaître Jésus-Christ par toutes nos paroles, écho des siennes, par toute notre vie, miroir de sa vie.

Le maître chrétien Heureux le maître qui sans
doit sculpter le Christ cesse, semblable au statuaire,
dans les âmes a un modèle, et sur son marbre
reproduit, avec le ciseau, les
traits d'une belle figure préparée avec ses doigts !
Heureux le maître qui sculpte Jésus-Christ dans l'âme
des enfants qui lui sont confiés, quelque dureté que
le marbre lui oppose ! Il sait que la résistance sera
en raison de la stabilité et de la durée du type réalisé.
Voilà un élève qui a donné une peine très grande,
son opposition a pris longtemps toutes les formes ;

mais un jour la grâce a agi, et la difficulté de pénétrer jusqu'à son cœur a été la mesure de l'énergie de ses résolutions. Cela ne se passe pas toujours ainsi, mais on en a des exemples, et saint Augustin, notre Patriarche, est un des plus frappants.

Poursuivons donc notre œuvre ; parlons de Jésus-Christ, faisons aimer Jésus-Christ, faisons imiter Jésus-Christ : là sera la séparation entre l'éducation chrétienne et celle qui ne l'est pas. Préparons, malgré les dangers qui menacent, des copies vivantes de Jésus-Christ, et Jésus-Christ, multiplié ainsi, si je puis parler de la sorte, après avoir triomphé dans l'intimité des âmes refaites à son image, triomphera publiquement dans la société régénérée par sa grâce et l'action des maîtres chrétiens.

VINGT ET UNIÈME MÉDITATION

VŒUX

« *Vota mea Domino reddam;*
je rendrai mes vœux au Sei-
gneur. » (Ps. XXI, 26).

David sur son trône offrait des vœux à Dieu, comme le sacrifice qui pût lui être le plus agréable ; la loi nouvelle les a acceptés, sanctifiés, consacrés, et rien n'est utile comme de faire des vœux, à condition qu'ils seront sérieusement faits.

La question est très grave, et je vais la traiter le plus simplement possible. Peut-être ne serai-je pas complet ; j'espère cependant dire l'essentiel.

I. — Au principe des vœux

La générosité dans l'amour Partons d'abord de ce principe que la plénitude de la loi, c'est l'amour.

La loi chrétienne est une loi de charité, mais il peut arriver que cette charité, à cause même de sa plénitude, ne se contente pas de la loi. Il lui faut quelque chose de plus pour prouver son intensité. Il lui faut plus que des préceptes. Il lui faut des conseils, non pas seulement ce que Dieu ordonne, mais encore ce à quoi il invite.

Les conseils évangéliques sont multiples. Pourtant l'Eglise en propose trois principaux à ceux qui veulent arriver à la perfection : la pauvreté qui dépouille de ce que l'on possède, la chasteté qui sacrifie les sens, l'obéissance qui immole la volonté.

Or, le vœu n'est pas seulement une simple intention de la volonté, qui incline vers telle ou telle habitude, et qui nous porte à faire un acte bon, à fuir un acte

mauvais. Le vœu est une promesse de faire ou de ne pas faire ceci ou cela, avec délibération de la raison, à laquelle il appartient de mettre l'ordre dans la vie. Evidemment, quand nous écoutons la voix intérieure, quelque chose nous dit au fond de la conscience : « *Amice, ascende superius* ; mon ami, montez plus haut ! » (Luc, XIV, 10). Mais jusqu'où ? C'est là le secret de Dieu qui appelle et de la volonté qui répond. Tous ne sont pas appelés à faire des vœux, mais quelques-uns sont invités à en faire.

Trois conditions fondamentales Qu'implique donc le vœu pour se laisser resserrer avec ces liens ?

Trois conditions :

1° Il faut qu'il soit fait avec délibération ; l'absence de cette condition rend bien des vœux nuls. On s'est laissé entraîner par un enthousiasme factice ; on croit avoir fait un vœu, et il n'est pas fait. C'est pourquoi rien d'important comme de faire un vœu, quand on en fait en toute maturité, réflexion, délibération. Faire un vœu à la légère, c'est manquer au respect dû à Dieu à qui on l'offre. Vous voulez vouer un sacrifice à Dieu ? Vous faites bien, à la condition que l'acte sera réfléchi de votre part.

2° Il faut une résolution de la volonté. Sans doute, l'intelligence doit peser mûrement le pour et le contre, mais c'est à la volonté de prendre sa résolution, à rendre, si je puis le dire, son jugement pratique. Pour en arriver là, il faut une certaine énergie.

3° Mais cela ne suffit pas. Il faut enfin une promesse formelle, par où se complète la résolution du vœu.

L'acceptation de l'Eglise Ainsi délibération, résolution, promesse positive, telles sont les conditions fondamentales de tout vœu, à quoi il faut ajouter, pour la vie religieuse : acceptation des vœux par l'Eglise ; car elle ne les accepte pas toujours — les vœux solennels, par exemple, pour certaines Congrégations plus récentes. — Cela se comprend.

Pour qu'un acte soit méritoire, il faut qu'il soit agréable à la personne pour qui on le fait, ou à qui on l'offre. Si elle dit : je n'en veux pas, évidemment il n'a pas de raison d'être, il est comme s'il n'était pas.

II. — Objet des vœux

On voit par là que, si on est libre d'offrir à Dieu une chose bonne qui lui soit agréable, on n'est pas libre de lui offrir une chose mauvaise et qu'il repoussera très certainement.

De plus, le vœu ne porte en général que sur ce qui n'est pas obligatoire, car la loi est là pour me saisir toutes les fois qu'elle m'oblige, et alors je n'ai plus à délibérer. Puisque le vœu s'étend au-delà de la loi, il implique quelque acte de vertu et je suis obligé d'accomplir cet acte, en conséquence de la résolution prise par ma volonté et offerte à Dieu.

J'ajoute que, le vœu étant de tous les sacrifices le plus parfait, puisqu'il va au-delà de ce qui oblige, et qu'il plonge dans ce que l'homme a de plus intime, la délibération de son intelligence et la résolution de sa volonté, il implique une idée d'adoration, de reconnaissance du domaine de Dieu, d'où il suit que violer un vœu, c'est détruire, retirer au moins, un acte d'adoration. Il en résulte qu'il y a péché à revenir sur les vœux faits, à moins que l'on en soit dispensé par un motif supérieur de charité plus parfaite.

III. — Observation des vœux

J'aborde la question si terrible de l'observation des vœux.

Les avertissements de l'Esprit-Saint et de la théologie Le Saint-Esprit a dit : « *Quodcumque voveris, redde ; multo enim melius est non vovere, quam post votum, promissa non reddere ;* Si vous avez fait un vœu quel qu'il soit, acquittez-vous-

en ; car il vaut beaucoup mieux ne pas faire de vœu que de ne pas acquitter ses promesses, après les avoir faites ». (Eccli. V, 3, 4). C'est que, en effet, rien n'est sérieux comme les vœux faits à Dieu ; il s'agit de sa majesté et de la perfection de notre âme, il s'agit souvent de notre salut.

« L'homme, dit saint Thomas, doit sa fidélité à Dieu, en raison du domaine divin sur toute créature, et en particulier sur toute créature intelligente ; en raison de ses bienfaits de tous les instants ; en raison des promesses faites par l'homme. » Ce triple lien est admirable, et l'on ne comprend pas que l'on ne soit pas heureux de le conserver. Pourtant, que d'hommes se révoltent contre l'autorité divine, sont ingrats envers la bonté infinie, et, après s'être engagés par des promesses solennelles, retirent honteusement leur parole.

La violation des vœux est une infidélité redoutable Aussi le Saint-Esprit ne craint-il pas de comparer le vœu violé à une sorte d'infidélité : *Displicet Deo infidelis promissio.* (Eccl. V, 3).

C'est pourquoi, quand on a eu le bonheur de s'engager par des vœux, faut-il faire tous ses efforts pour les tenir. Question des plus effrayantes, et sur laquelle il importe d'insister.

Car, après tout, que de religieux qui font des vœux et cherchent à secouer le joug, oubliant cette parole : « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu ». Peut-être leur infidélité vient-elle de ce qu'ils n'ont pas suffisamment réfléchi à la nature de pareils engagements, à la gravité de l'état d'une âme qui se lie à Dieu de la manière la plus forte, et qui ne sait plus tenir ses serments. Ah ! qu'il importe de réfléchir là-dessus ! Qu'il est nécessaire de ne se faire aucune illusion afin que, si la tentation venait nous assaillir, nous puissions savoir comment lui résister !

IV. — Utilité des vœux

Les vœux sont tout à notre profit Est-il utile de faire des vœux ?
 Quand on fait des promesses à un homme, c'est dans son intérêt ; c'est lui qui, en général, provoque un engagement de notre part où il trouve son avantage. Mais quand nous faisons une promesse à Dieu, il ne peut se trouver d'autre utilité que la nôtre. De là cette parole de saint Augustin : « *Quod Domino redditur, reddenti additur* ; ce qui est donné à Dieu est surajouté comme un bien de plus à celui qui donne ».

Tout acte fait pour Dieu aura sa récompense : dès lors quelle récompense n'obtiendront pas les actes les plus excellents de la vie chrétienne, des actes qui n'ont d'obligatoire que ce que notre volonté leur imprime !

On dit que le vœu ôte la liberté absolue. J'y reviendrai ailleurs. Ce qui est sûr, c'est que Dieu, parce qu'il est, en raison de sa perfection infinie, dans l'impossibilité de pécher, n'en est pas moins infiniment libre pour cela, l'être le plus parfait étant nécessairement le plus libre, parce que sa perfection même rend sa volonté plus forte.

Que Jésus-Christ n'ait pas pu faire de vœu, cela est incontestable. Dieu, infiniment parfait par nature, ne peut pas se promettre à lui-même de faire des actes de perfection, puisqu'il les accomplit par le fait même de son essence. Toutefois Dieu jure par lui-même : « *Quia per memetipsum juravi, dicit Dominus* ». (Jer. 49, 13). Mais c'est un serment fait aux créatures, ce n'est pas un vœu.

L'exemple des apôtres Les Apôtres, au contraire, ont pu faire des vœux, et c'est la croyance de l'Église qu'ils ont pris à la lettre les conseils de la vie apostolique, et qu'ils ont tout au moins vécu

en pauvreté et chasteté. Quant à l'obéissance, mus qu'ils étaient par le Saint-Esprit, ils étaient, peut-on dire, d'une manière spéciale sous sa dépendance. D'où cette parole de saint Pierre : « *Obedire oportet Deo magis quam hominibus* ; jugez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». (Act. V, 29). Mais la question n'est pas là ; elle consiste à savoir s'ils ont suivi tous les conseils évangéliques que comportait leur position exceptionnelle ; et ceci est hors de tout doute pour qui réfléchit à leur situation de pierres fondamentales de l'Eglise de Jésus-Christ.

V. — Acte par excellence :

Faire des vœux est un acte de religion, de culte, d'adoration. Faire des vœux de religion, c'est offrir à Dieu le culte le plus excellent :

1^o d'adoration Parce que le vœu est un acte de latrie qui nous met en rapport avec Dieu. Ce n'est pas tel ou tel acte qui est bon ou mauvais en lui-même, c'est l'intention avec laquelle il est accompli qui en fait la bonté ou la malice : « *Nec ipsa virginitas, quia virginitas est, sed quia Deo dicata est, honoratur*, dit saint Augustin ; même la virginité n'a pas de valeur parce qu'elle est la virginité, mais parce qu'elle est consacrée à Dieu ». Si la virginité même n'emprunte son mérite que de celui à qui elle est consacrée, à combien plus forte raison tous les autres vœux !

2^o de soumission Parce que le vœu nous met davantage dans la dépendance de Dieu, ce qui est excellent. Je n'insiste pas là-dessus, tant c'est évident.

3^o d'affermissement de la volonté dans le bien Enfin, parce que le vœu donne à notre volonté quelque chose d'inébranlable.

D'une part, si l'obstination dans le péché en augmente la malice et la gravité, n'est-il pas évident, d'autre part, que la stabilité dans le bien en augmente le mérite ? Voyez Dieu : comme il est immuable ! Le propre du vœu consiste à nous faire imiter en quelque façon son immutabilité. Si Dieu ne peut changer parce qu'il est infiniment parfait, n'est-il pas clair que cette impossibilité du changement, où nous met le vœu, nous fait participer en quelque chose à la perfection de Dieu même ?

Holocauste de la loi nouvelle C'est pourquoi on appelle état de perfection celui dans lequel on se consacre à Dieu de la manière la plus absolue pour son service et sa gloire ; et c'est encore pourquoi l'état religieux est comparé à l'holocauste, le sacrifice le plus parfait de ceux de la loi figurative.

Aussi saint Grégoire Pape ne craint-il pas de dire : « *Sunt quidam qui nihil sibimetipsis reservant, sed sensum, linguam, vitam atque substantiam quam perciperunt omnipotenti Deo immolant* ; il y en a qui ne se réservent rien, mais sacrifient au Dieu tout-puissant tout ce qu'ils en ont reçu : les sens, la langue, la vie et tout ce qu'ils ont ! » Que voulez-vous de plus pour faire du religieux qui s'immole ainsi une victime parfaite ?

VI. Les trois vœux essentiels

En dehors des trois principaux conseils qui se traduisent par les vœux de religion, tous les religieux ne sont pas tenus à tous les conseils évangéliques.

Les conseils plus particuliers Saint Thomas fait observer qu'il en est qui se contredisent. Ainsi la vie purement contemplative ne peut aller avec la vie d'action et de bonnes œuvres. Mais chaque famille religieuse a ses conseils spéciaux : le Chartreux, la solitude ; le Trappiste, le travail des mains ; le fils de saint François, l'abandon à la Providence ; le Dominicain, la prédication ; et c'est ce qui constitue la beauté de cette grande armée de l'Eglise formée par les Ordres religieux : chaque légion y a ses armes propres, sa discipline, son but particulier, dont le tout forme le plus merveilleux ensemble de sainteté que la terre puisse présenter au ciel.

L'état de perfection Je n'ai pas besoin d'établir que le sacrifice de ses biens, de son corps, de sa volonté, constitue la perfection, car c'est tout ce qu'a l'homme et tout ce qu'il est.

Finissons en disant que, si l'état du religieux est plus parfait que celui du simple fidèle, si ses mérites sont plus grands, ses prévarications sont aussi plus graves et la violation de ses engagements sacrés plus horrible.

Que Dieu nous préserve de pareils malheurs. Qu'en nous faisant goûter le privilège de nos engagements, il nous y fasse trouver le plus grand bonheur sur la terre, en attendant le torrent de délices dont il inondera ceux qui l'auront plus aimé et plus parfaitement servi ici-bas.

VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION

PAUVRETÉ

« *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis*: cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera ajouté. » (*Matth. VI, 33*).

Le vœu de pauvreté implique certaines obligations strictes, rigoureuses, fixées nettement par les lois de l'Eglise quand elle approuve les Congrégations religieuses. Je n'ai pas à en parler ici. Ceci est plus particulièrement enseigné au noviciat, dans des entretiens spéciaux, et je ne veux rien en dire en ce moment.

J'ai aujourd'hui un autre but. Je veux traiter des effets de la pauvreté dans l'âme religieuse. J'en indiquerai quatre principaux :

- 1° L'affranchissement des obligations du monde ;
- 2° La liberté de l'âme ;
- 3° La joie ;
- 4° L'imitation plus parfaite de Notre-Seigneur.

I. — Affranchissement des obligations du monde

Ou Dieu « *Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est*
ou Mammon *et cor tuum* : là où est votre trésor,
là est votre cœur. » (*Matth. VI, 21*).

Or, si vous aimez les choses du monde, ses biens et les plaisirs que le monde procure, il est impossible que votre cœur n'y plonge pas certaines racines.

« *Nemo potest duobus dominis servire* : il est impossible de servir deux maîtres. » (*Matth. VI, 24*). Il faut faire son choix. « *Non potestis servire Deo et Mam-*

monæ : vous ne pouvez servir à la fois Dieu et Mammon ». Alternative terrible et sur laquelle il est impossible de revenir après la sentence du divin Maître. Terrible obligation de faire son choix !

Les amis de Mammon Voyez en effet, d'une part, en combien d'injustices tombent les amis de l'or et de l'argent, en quelle décadence se précipitent les prêtres, les religieux, que l'amour de l'or possède. Déjà c'est affreux d'aimer la fortune pour elle-même. Il est bien plus affreux, quand on l'a, de s'en servir pour se jeter dans tant de désordres dont nous avons le spectacle tous les jours.

Les simples chrétiens Je ne parle pas ici des chrétiens que la Providence a fait naître entourés des biens de ce monde, qui s'en servent sans doute pour soutenir leur rang, mais de qui on peut dire, comme du juste loué par le Psalmiste : « *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in saeculum saeculi* ; il a tout dispersé, il a tout donné aux pauvres, sa justice demeure dans les siècles des siècles » (Ps. CXI, 9).

Mais laissons ces hommes à qui on ne demande qu'une vertu ordinaire et qui, ayant l'abondance des richesses, n'y attachent pas leur cœur, selon le conseil du Saint-Esprit : « *Divitiae, si affluant, nolite cor apponere* ; si les richesses abondent, n'y mettez pas votre cœur » (Ps. LXI, 11).

Les pauvres de cœur Parlons de ceux qui, d'autre part, se sont engagés dans le vœu de pauvreté et s'appliquent à en conserver l'esprit. Rien ne donne la liberté du cœur vis-à-vis du monde, comme ce renoncement aux richesses. Tous ici-bas veulent être riches, et comme les limites entre ceux qui ont sont souvent incertaines et les titres douteux, il y a souvent contestation. Or, si vous renoncez à

tout, à quoi tenez-vous et sur quoi pouvez-vous disputer ? Je ne dis pas que votre communauté n'ait à défendre certains droits, mais évidemment ce n'est pas vous qui êtes pris à partie.

Situation de l'Eglise Sans doute il se fait un grand travail en ce moment dans l'Eglise. Elle a été dépouillée de ses biens, et elle travaille à se procurer des ressources. Peut-être la passion d'acquérir est-elle trop vive chez quelques-uns, mais pour le moment, la Révolution se charge de faire les épurations nécessaires, et l'on peut dire que, de quelque temps, au point de vue de l'excès des richesses, le péril ne sera pas trop grand. Pourtant quelle puissance morale ne donne pas le droit de dire : j'ai commencé avec rien, et si j'ai eu quelque chose, je m'en suis dépouillé.

Ah ! qu'il importe de conserver sa liberté envers tous, et de déclarer qu'on est affranchi de toute obligation, excepté pour ce que l'on a reçu en aumône. Gardons cette liberté envers le monde ; prouvons-lui combien nous lui sommes supérieurs, précisément parce que nous ne touchons pas même ses fanges du bout du pied.

II. — La liberté de l'âme

Elle est le fruit de la pauvreté La liberté envers le monde part d'un principe supérieur : la liberté de l'âme. Cette liberté consiste à n'être l'esclave d'aucun désir terrestre, et à pratiquer le plus possible à la lettre la parole de l'Oraison dominicale : « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* ; donnez-nous aujourd'hui notre pain ».

La confiance absolue en Dieu n'est jamais trompée, et si Dieu semble quelquefois se complaire à la mettre à l'épreuve, on peut dire que c'est pour faire mieux éclater sa sollicitude de Père envers nous.

En faire l'expérience La liberté de l'âme est le fruit de la pauvreté. Comment voulez-vous faire oraison en rêvant aux écus ? Mais il faut en faire l'expérience. Supposé que vous teniez à quoi que ce soit, examinez si vous avez le même recueillement, si les préoccupations ne viennent pas vous assaillir quand vous devriez être le plus obligé de penser aux intérêts de Dieu.

Je ne veux certes pas parler ici de ces âmes qui conservent leur pécule et prétendent en jouir. Hélas ! en combien de circonstances ne sent-on pas chez elles la chaîne qui les lie et les empêche de prendre leur vol vers le ciel ! Puis, quel scandale ne donnent pas les religieux intéressés, et avec quelle joie maligne ne se complaît-on pas à les montrer comme des pierres de scandale !

Le Saint-Esprit a dit : « *Avaro nihil scelestius ; il n'y a rien de plus scélérat qu'un avare* ». (Eccli. X, 9). Sans examiner, à la rigueur, la portée de cette sentence, je ne crains pas de dire que la conversation du religieux ne sera jamais dans le ciel, tant que l'amour des richesses l'aura, malgré ses vœux, enchaîné à la terre.

Voyez, au contraire, de quelle estime est entouré, dans le monde, l'homme désintéressé. Je ne dis pas, certes, que les jugements du monde sur ce point soient plus infailibles que sur les autres. J'avouerai même, tant que vous le voudrez, que le monde se trompe à propos de tel ou tel homme. Ce sur quoi il ne se trompe pas, c'est sur le principe de son jugement, qui consiste à établir que rien n'est noble comme le caractère désintéressé, et que nul n'a autant d'indépendance que celui qu'on sait ne vouloir rien.

III. — La joie

Joie inaltérable Un fait incontestable, c'est que la joie règne surtout dans les Ordres les plus pauvres. Pourquoi cela ? Ne serait-ce pas parce que Dieu leur rend ce qu'ils font pour lui ?

On veut des richesses pour jouir sur la terre ; or, l'on renonce à jouir sur la terre quand on pratique sérieusement la pauvreté. Où se trouve alors la jouissance, ou plutôt l'espoir de jouir ! Si ce n'est pas ici-bas, c'est évidemment là-haut. Mais dans ce cas, qui peut ôter cet espoir ? Le religieux vraiment pauvre peut dire sans crainte : « *In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum* ; en vous, Seigneur, j'ai espéré, je ne serai point confondu éternellement ». (Ps. XXX, 1).

non de possession Ah ! je le sais bien, on a vu des
mais d'espérance mondains se faire clercs, se faire couper les cheveux par le Pontife et dire : « *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei*, le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice », et cette part de l'héritage de Dieu, c'était quelque gros bénéfice.

Mais, dans le fait que j'établis nous sommes à mille lieues de cette supposition, et je ne crains pas de dire que la source de la joie vient d'un épanouissement de l'espérance : « *Cum invocarem exaudivit me Deus justitiae meae, in tribulatione dilatasti mihi* : Dieu, défenseur de ma justice, m'a exaucé dans le temps que je l'invoquais. O Dieu, dans la tribulation vous avez dilaté mon cœur ». (Ps. IV, 2).

La prière du pauvre Dieu exauce toujours le pauvre.
toujours exaucée « *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum* ». (Ps. XXXIII, 7).

Voilà la grande espérance : être exaucé par la miséricorde de Dieu. Et en effet, parce qu'on invoque

Dieu, on n'est pas affranchi des atteintes de la pauvreté et de ce que le monde appelle ses tribulations. Mais, incontestablement, Dieu apporte les dédommagements qu'il sait procurer lorsqu'on s'attache à Lui et qu'on le prend pour sa richesse : « *In tribulatione dilatasti mihi... Oculi omnium in te sperant, Domine, et tu das escam illorum in tempore opportuno. Aperis manum tuam et imples omne animal benedictione ; Seigneur, tous ont les yeux tournés vers vous, et vous leur donnez leur nourriture dans le temps opportun ; vous ouvrez votre main libérale et vous remplissez tout être vivant des effets de votre bonté* ». (Ps. CXLIV, 15-16).

Voilà ce que chantait David sous la loi des figures, où souvent les biens de la terre étaient l'image des biens du ciel et de l'espérance divine. Il avait confiance, et cette confiance n'était pas déçue. Que de fois n'en fit-il pas l'expérience pendant les persécutions que lui infligea Saül ! Eh bien ! espérons comme David, acceptons la pauvreté à laquelle il fut soumis comme figure du pauvre par excellence, Jésus, son descendant, et comme David nous trouverons notre joie à ne compter que sur Dieu, et à dédaigner profondément tout ce qui n'est pas Dieu.

IV. — Imitation plus parfaite de Jésus-Christ

De riche, il s'est fait pauvre Jésus comme Dieu était riche, et, ne l'oublions pas, il s'est fait pauvre pour nous. Or pourquoi, sinon pour nous montrer le prix de la vraie richesse, qui est la vérité dont il est le principe et que, dans son acception la plus divine, il est lui-même : « *Ego sum veritas* ». (Joan. XIV, 16).

Ah ! que de fois encore ne nous laissons-nous pas entraîner par le mensonge et la vanité des choses créées ! *Filii hominum, usquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem et quaeritis mendacium !* (Ps. IV, 4).

Quoi ! Jésus a choisi d'être pauvre, de laisser aux renards leurs tanières, aux oiseaux du ciel leurs nids, pour n'avoir pas où poser la tête ici-bas, et nous chercherions l'illusion de tout ce qui n'est pas la vérité, la vie, le bonheur !

dans tous les détails de sa vie Repassons, repassons souvent dans notre esprit tous les détails de cette vie pauvre, depuis Nazareth où Marie, pauvre ouvrière, travaillait pour gagner sa vie, dans l'atelier de Joseph, quand s'accomplit le mystère de l'Incarnation. Dieu, en effet, ne l'envoya pas saluer par un ange dans un palais, mais dans un humble réduit.

Le Fils de Dieu veut naître et il prend jour, après les rebuts de ses concitoyens, dans une étable, *eo quod non erat locus in diversorio*. Suivons-le dans tous les détails de son existence ; toujours il est pauvre, toujours : ou il gagne son pain à la sueur de son front, ou il reçoit l'aumône de ceux qu'il évangélise. Pour lui, il n'a rien. S'il faut payer l'impôt, il fait un miracle pour trouver la pièce de monnaie nécessaire dans la bouche d'un poisson. Quand il faut préparer la Pâque, il a recours à la charité d'un disciple secret ; quand il est sur la Croix, il lui faut confier sa mère, pauvre comme lui, à Jean ; quand il a expiré, il est mis dans un sépulcre qui ne lui appartient pas, après avoir été entouré de parfums et lié dans le suaire fourni par la charité de Joseph d'Arimatee et des saintes femmes. Voilà son dénuement !

Son exaltation finale Mais après cela, il ressuscite, et son corps, victime du dénuement, devient glorieux. Bien plus, après la résurrection, il monte au ciel et va prendre possession d'un royaume tel qu'aucun empereur n'en a pu conquérir un semblable pour une durée qui n'aura pas de fin, *et regni ejus non erit finis*.

Comprenons que les richesses du ciel s'acquièrent par le mépris, le sacrifice, l'abandon des richesses de la terre ; laissons les hommes ordinaires user des richesses malgré leurs dangers ; pour nous, jetons les yeux sur Celui par qui tout a été fait, et demandons-lui de nous apprendre à nous séparer de tout ce qui n'est pas Dieu, afin de posséder un jour Dieu sans partage.

VINGT-TROISIÈME MÉDITATION

TRAVAIL

« *In sudore vultus tui vesceris pane* ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »
(Gen. III, 19).

Terrible sentence portée contre le premier père après le péché et qui, avec le péché transmis à sa postérité, s'applique aussi aux enfants d'Adam !

Il faut travailler, parce que nous sommes coupables et que le travail est imposé à tous les pécheurs. Nous ne cesserons d'être condamnés au travail que quand nous aurons reconquis l'innocence primitive. A ce point de vue le travail est :

- 1° Un châtement ;
- 2° Une préservation ;
- 3° Un affranchissement.

Mais nous sommes chrétiens, et depuis que Jésus-Christ a sanctifié le travail, nous y trouvons :

- 1° Une élévation de notre intelligence ;
- 2° L'ennoblissement de notre caractère ;
- 3° Le culte de Dieu ;
- 4° La victoire.

I. — Travail imposé aux pécheurs

1° *Le travail est un châtement.* — Le Maître par excellence l'a dit : il avait placé le premier homme dans un jardin de délices, et l'homme devait cultiver cet admirable jardin. Du moment que tout y était délices et volupté, *in paradiso voluptatis*, rien ne devait y être pénible, fatigant, excessif, douloureux. Mais quand l'homme se fut révolté contre Dieu, la terre

et ses produits se révoltèrent contre l'homme, et l'occupation agréable se transforma en un dur travail. Les ronces et les épines ayant pris la place des plus belles plantes et des fruits les plus magnifiques, le travail des mains devenait une fatale nécessité : ou mourir, ou travailler ! Tel fut le sort des premiers hommes. S'il en fut ainsi, la mort, ce châtement définitif, fut précédée du travail, châtement avant-coureur.

Or, sommes-nous moins pécheurs que notre premier père ? Et si nous sommes pécheurs comme lui, il faut comme lui travailler. Comment ? Dans une proportion égale au besoin que nous avons de nous nourrir. Ceci est très humiliant, mais là est la raison du châtement. L'orgueil est le principe de la révolte, le châtement de l'orgueil est l'humiliation que le travail procure.

L'esclave a sa chaîne de fer ; l'homme, esclave du péché, a sa chaîne aussi : le travail. Il la portera jusqu'au tombeau, et s'il ne la porte pas volontairement, malheur à lui ! Car sa chaîne et son châtement seront bien autrement rudes de l'autre côté de la tombe. Donc obligation de courber la tête sous le joug du travail.

Ne dites pas : d'autres travailleront pour moi. Si vous êtes pécheur, c'est votre travail et non celui des autres qui est demandé.

Ne dites pas : j'ai le droit de me reposer. Pendant ce repos excessif, — car je ne condamne pas un repos légitime, — péchez-vous moins ? Et si vous péchez davantage, n'ai-je pas le droit de conclure que vous avez besoin d'un redoublement de travail ? Etrange situation ! Vous vous reposez et vous péchez. Hâtez-vous de reprendre votre travail, pour ne pécher plus, ou pour pécher beaucoup moins.

2° *Le travail est une préservation.* — Si le travail est un châtement que nous sommes tenus d'accepter,

ou, pour mieux dire, que Dieu nous impose, Il est encore une préservation. Sous ce rapport, je tremble pour les personnes qui prétendent avoir besoin d'un repos prolongé.

Les infirmes, il est vrai, ne peuvent travailler. Danger terrible, car, si la pointe de la douleur ne les force à se tourner vers Dieu, combien je tremble pour ces êtres affaiblis dans leur corps, et qui, de la faiblesse physique, croient pouvoir conclure au droit de plonger leur âme dans une inertie morale qui les amoindrit tous les jours. Confondant le repos avec l'oisiveté, ils s'exposent aux périls les plus grands.

Remarquez qu'Adam, placé dans le Paradis terrestre, n'était pas sans doute condamné à de fatigants labeurs ; mais il était occupé. « *Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur eum.* » (Gen. II, 15). Or, que de personnes se figurent que le repos consiste à ne rien faire ! Et c'est pendant ce temps d'oisiveté que Satan vient. Les conversations dangereuses s'engagent, on y prend plaisir, le mal envahit la pensée ; l'imagination se souille par le fruit défendu, les mauvais livres, les mauvais plaisirs ; les sens se révoltent et l'innocence se perd. Triste fruit de l'oisiveté ! Ah ! si, tout en se reposant, on s'était occupé d'une manière saine, si on avait surtout repris le travail quand on sentait la tentation venir, que de chutes n'eût-on pas évitées, et sous le poids desquelles on est condamné à gémir !

Mais travailler est dur. Le purgatoire et l'enfer sont plus durs encore !

D'ailleurs, voyez un fait incontestable : c'est que la paresse enfante bien souvent l'affaiblissement de la foi. Si vous aviez une ardeur chrétienne pour le travail, vous auriez bien moins de peine à croire aux châtimens imposés par la justice de Dieu ; mais pour cela, il faut avoir une certaine énergie que donne le travail, une certaine confiance qu'on

fait ce que l'on peut. Cette énergie, on ne l'a pas, on ne travaille pas, et tout porte à dire : Dieu n'est pas si cruel, donc ses châtiments dans l'autre monde ne sont pas si terribles. Ils ne seront pas ce que nous nous les serons figurés.

Ils seront ce que la Sagesse, la Justice et l'Amour méprisés auront jugé à propos de les faire. Telle est la situation vraie. Voulez-vous vous préserver des châtiments divins ? Travaillez, non seulement pour payer la dette du péché, mais pour vous préserver de péchés nouveaux.

3° *Le travail est un affranchissement.* — Rien de plus évident. « *Qui facit peccatum, servus est peccati* : celui qui commet le péché est esclave du péché ». (Joan. VIII, 34). Mais si vous donnez la solde du péché, vous vous affranchissez d'autant. Sans doute, cette dette ne sera pas entièrement payée par vous ; il y faut les mérites du Sauveur.

De toutes manières il est certain que Dieu a imposé le travail, et que le travail accompli diminue la peine.

Remarquez : je laisse de côté l'homme sur qui pèse le péché d'origine ; je prends le chrétien qui, après le baptême, a besoin d'être absout ; il l'est : reste la peine de son péché. Prenez deux de ces pécheurs pardonnés. Chez qui supposez-vous que le péché disparaisse plus facilement par l'expiation ? Chez l'homme livré à la paresse, ou chez l'homme laborieux ? Poser la question, c'est la résoudre.

Jésus-Christ a dit : « *La Vérité vous délivrera* ». Mais pour être délivré par la vérité, il faut la connaître, se livrer à un travail d'étude.

Plus on aura de vérité divine, plus on sera libre. Or, ceci implique le travail, au terme duquel la liberté sera d'autant plus grande que la vérité conquise par le travail sera plus abondante.

II. — Travail proposé aux chrétiens

Mais vous voilà devenus enfants de Dieu et de l'Eglise ; il n'en reste pas moins que vous n'êtes pas impeccables. Si vous péchez, vous avez besoin, nous venons de le voir, d'expiation, de châtement ; et si vous êtes sujets au péché, vous êtes tenus de faire ce qui dépend de vous pour le fuir ; si vous en êtes esclaves, vous devez, par tous vos efforts, tendre à la liberté des enfants de Dieu que vous connaissez malheureusement bien peu. Eh bien ! vous avez à faire plus encore.

1° Elévation de l'intelligence. — Vous avez à donner à votre intelligence le développement convenable. Entendons-nous. Si le sol que nous foulons est une terre que nous soyons obligés de féconder par la sueur de notre front, *in sudore vultus tui*, notre âme est un champ fait pour recevoir la vérité, et la parabole de l'Evangile nous montre le grain, jeté par le semeur, donnant des produits divers selon le terrain au milieu duquel il tombe. Or, vous êtes obligé de faire produire à votre intelligence tout ce qu'elle est capable de rendre au céleste agriculteur.

Je suppose que vous êtes affranchi des travaux matériels. Restent les travaux de la pensée.

Que faites-vous à cet égard ? Et que de tristes spectacles sont donnés de nos jours par les intelligences atrophiées sous le poids d'une horrible paresse ! De là des êtres vulgaires comme les pensées où ils se complaisent. On répétera de vaines formules, où l'on se complaira ; et les instruments de Satan, sachant bien que l'on ne demande pas mieux que de se payer de vains mots derrière lesquels la paresse s'abrite, les répandront avec sonorité ; la propagande révolutionnaire se fera, et le mal aura gagné de la façon la plus déplorable.

Ah! qui nous donnera de laborieux chrétiens, épris de la passion de la vérité, qui l'étudient avec transport? Il en faut partout, dans le clergé, dans les cloîtres, mais surtout dans le monde. Or, une grande plaie de la France, c'est que nous en avons bien peu.

2° *Ennoblement du caractère.* — Qu'est-ce que le travail chrétien? C'est l'effort pour dompter les difficultés. C'est une lutte constante, dans laquelle le caractère s'agrandit en se fortifiant par le combat.

3° *Le travail est un culte rendu à Dieu.* — Le temple a ses solennités, sa liturgie, ses rites, et il convient qu'il en soit ainsi; mais il convient aussi que Dieu soit honoré par un culte constant. Ce culte, on peut dire que c'est le travail, quand le travail est un effort librement accepté, et quand cet effort est un acte d'amour.

Sans doute là où il y a amour, il n'y a pas de travail, ou du moins le travail devient un aliment et une preuve de l'amour: « *Ubi amatur non laboratur, vel si laboratur labor amatur* ». (Saint Augustin).

Le religieux, sauf les moments d'un repos indispensable à la faiblesse humaine, ou prie, ou travaille: telle est sa vie. Or, son travail est un sacrifice de son corps, ou de son intelligence, ou de sa volonté. Et je dis que cela, c'est un culte rendu à Dieu pendant tout le long du jour. Il s'agit de vouloir commencer et de s'y mettre avec vigueur.

Le culte est d'autant plus parfait qu'il est offert avec des dispositions plus ferventes de foi, d'humilité, de prière, d'amour: on travaille sous l'œil de Dieu; on s'humilie sous la sentence portée par lui et qui condamne l'homme à travailler; on l'invoque pour qu'il donne sa bénédiction aux sueurs répandues pour lui; on l'aime parce qu'on est obligé de reconnaître

que le travail est une réparation bien faible, mais bien féconde, des injures faites à sa majesté.

4° *Le travail donne la victoire.* — Donc nous travaillerons désormais avec une ardeur nouvelle à l'imitation du Dieu fait homme qui a voulu dès sa jeunesse être dans le travail ; nous le transformerons en une activité qui ressemble à cette action continue de Dieu sur la création. Nous mériterons ainsi la victoire, c'est-à-dire un abondant salaire de notre travail, parce que, ayant été fidèles en peu de chose, il voudra nous récompenser en Dieu et comme si nous avons beaucoup fait.

Travaillons, travaillons, le temps est court. Travaillons en pécheurs qui méritent le châtimeut, en ouvriers qui attendent la récompense, en fils de famille qui, ayant fait ce qui leur aura été commandé, rentreront, au soir de la vie, dans la maison de leur Père, pour y jouir de l'éternelle victoire et de l'éternel repos.

VINGT-QUATRIÈME MÉDITATION

CHASTETÉ

« *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*; bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu. » (*Matth. V, 8*).

Cette vertu semble descendue du ciel avec Jésus-Christ. A peine dans l'Ancien Testament en voyons-nous quelques exemples. Quant aux temps idolâtres, il n'en faut pas parler.

Laissons pour aujourd'hui l'examen des tristes chutes qu'entraîne la violation de cette vertu, et disons quelque chose :

- 1° De ses privilèges ;
- 2° Des moyens de la conserver.

I. — Privilèges de la chasteté

1° Ressemblance avec Dieu : Le premier de tous les privilèges de la chasteté, c'est Dieu est la pureté même la ressemblance avec Dieu.

Qu'y a-t-il de plus pur que Dieu même ? Dieu est dans l'impossibilité de n'être pas chaste, précisément parce que c'est un pur esprit. Les fautes contre la chasteté ne s'accomplissent que par la captivité des sens, et le pur esprit, qui en est affranchi, sait bien qu'il ne sera jamais percé par l'aiguillon d'une chair que ne comporte pas sa nature. Les anges, eux aussi, sont purs comme Dieu, et si quelques-uns ont été précipités au fond des abîmes, ce sont uniquement les péchés de l'esprit qui les y ont entraînés.

Pour nous, créés dans un état intermédiaire entre la brute et l'ange, anges par notre âme, mais brutes par le corps, nous sentons le poids du corps déprimant l'âme, et nous savons ce à quoi l'âme est condamnée, quand elle subit les entraînements de la partie inférieure de notre être. Or, ceci est un des grands effets de la miséricorde de Dieu que, sans changer notre nature créée par lui et qui implique en nous l'union indissoluble de l'âme et du corps, cependant nous puissions tendre toujours, par sa grâce, à nous rapprocher de sa pureté infinie. C'est là le travail de la perfection ici-bas.

Dieu ne serait pas infiniment aimable, s'il n'était infiniment bon et infiniment beau ; et il ne serait ni infiniment bon, ni infiniment beau, s'il n'était infiniment pur. Il est la pureté même. Sans cette pureté, il ne serait pas la lumière infinie, et son intelligence aurait des ténèbres, ce qui est un blasphème. C'est dans cette lumière que la lumière nous apparaîtra un jour : *In lumine tuo videbimus lumen.* (Ps. XXXV, 10).

Seuls les cœurs purs Mais pour être dignes d'une
peuvent le voir pareille faveur, nous devons
 sans cesse avancer dans une
 pureté plus grande, et par ce côté devenir semblables à Dieu, autant qu'il nous en accorde la grâce. Oh ! quand serons-nous tellement l'image de Dieu qu'il fasse briller sur nous la lumière de son visage et que, dans cette indéfectible lumière, par laquelle nous lui ressemblerons, il nous reconnaisse pour ses fils !

Mais quand on ressemble davantage à Dieu par la pureté de l'esprit et par une participation plus grande à sa lumière très pure, on est capable de voir, et Notre-Seigneur va jusqu'à dire, dans ses miséricordieux encouragements à la pureté : « *Beati mundo*

corde, quoniam ipsi Deum videbunt ; bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu. » (Matth. V, 8).

Ici-bas on ne peut voir Dieu. On n'en sait que ce que le Fils, qui est dans le sein du Père, en a voulu raconter ; toutefois si, dès ici-bas, il nous est permis de sonder quelque chose de ces miséricordieuses profondeurs, le moyen nous est indiqué par le Fils de Dieu lui-même : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt.*

2° Amour de Notre-Seigneur Le second privilège, c'est qu'on attire davantage l'amour de Notre-Seigneur. Ce qu'il aime surtout, ce sont les âmes chastes dont il veut être l'Époux : *Sponsus castarum animarum.*

On sait sa tendresse spéciale pour saint Jean, l'apôtre vierge, à qui furent confiés les secrets célestes. Et rien d'étonnant. Qu'est venu combattre le Fils de Dieu sur la terre ? N'est-ce pas le péché ? Et quelle horreur n'éprouve-t-il pas pour la chair qui a corrompu sa voie, et pour l'homme devenu chair ? Il en retire son esprit : « *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.* » (Gen. VI, 3). Mais au contraire, quand il rencontre une créature humaine qui, loin de s'enfoncer dans la vie de la chair, s'efforce de vivre de la vie de l'esprit, il s'y complaît et se repose sur elle.

Combien peu apprécie cette amitié de Jésus ! Et pourtant, qu'y a-t-il de plus digne d'envie, puisque, ici-bas, cette amitié est le gage le plus assuré et le prélude des joies du ciel.

3° Aptitude aux saints dévouements Le troisième privilège de l'âme pure est l'aptitude aux saints dévouements.

Rien ne rend égoïste comme l'impureté, rien ne laisse autant, au fond de l'âme, la préoccupation de l'intérêt personnel. On sacrifie tout aux passions

impudiques, et si je voulais reporter ma pensée sur certains jeunes gens que nous avons connus et aimés, j'en pourrais citer que leurs coupables habitudes ont rendu le désespoir de leurs familles et la honte de leur pays.

Au contraire, l'âme chaste jouit d'une incomparable liberté pour se porter à tout ce qui est beau, noble, grand, généreux. Demandez-lui un sacrifice : plus elle est pure, plus elle est libre de l'accomplir ; aucun lien terrestre ne la retient ; la pensée d'une éternelle récompense l'enflamme ; elle a de Dieu une impression que l'impudique n'aura jamais. Ce qu'elle connaît de Dieu, par son privilège même, la pousse à s'écrier avec saint Paul : « *Non sunt condignae passionibus hujus temporis ad futuram gloriam quae revelabitur in nobis* ; il n'y a aucune proportion entre les souffrances de la vie présente et la gloire qui sera un jour découverte en nous ». (Rom. VIII, 18). Son regard purifié lui montre le bonheur bien au delà des fanges de la terre.

La pureté n'est retenue par aucun poids ; elle est libre, elle a des ailes, elle peut s'élever vers la gloire de Dieu. *Non sunt condignae...*

Aussi comprenez pourquoi certaines générations ont plus de prêtres, de religieux, de religieuses, et les autres en ont moins. Là où la chasteté règne, l'esprit de sacrifice se développe ; là où la chasteté subit des naufrages, les vocations disparaissent.

Saint Ambroise, célébrant une vierge martyre, fait observer que la grâce du martyre est accordée à la virginité, et non la virginité au martyre : « *Non ideo laudabilis virginitas quia et in martyribus invenitur, sed quia ipsa martyres facit* ; il ne faut pas louer la virginité parce qu'on la trouve dans les martyrs, mais parce que la virginité même fait les martyrs ». La plus grande marque d'amour est de donner sa vie pour ceux qu'on aime, et c'est cette preuve que donne la virginité en enfantant les martyrs.

4^o **Spéciale** Le quatrième privilège de la pureté est récompense d'avoir dans le ciel même sa récompense à part.

Voyez l'armée des vierges, qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau, elles le suivront, parce qu'elles sont vierges, partout où il ira : *Virgines enim sunt*. Voyez ces saints : ils sont purs, ils sont vierges comme l'Agneau lui-même ; dès lors, ils ont leur récompense à part, nous dit saint Augustin : « *Profecto habebunt aliquid praeter caeteros in illa communi immortalitate, qui habent aliquid jam non carnis in carne* ; ils auront assurément quelque chose de plus que les autres, dans cette commune immortalité, ceux qui dans la chair ont quelque chose qui n'est pas de la chair ».

Et revenant sur la même pensée, il ajoute : « *Gaudia propria virginum Christi non sunt eadem non virginum, quamvis Christi. Num sunt aliis alia, sed nullis talia. Ite in haec, sequimini Agnum, quia et Agni caro utique virgo... Sed ecce ille Agnus graditur itinere virginali ; quomodo post eum ibunt qui hoc amiserunt quod nullo modo recipiunt* ? Les joies des vierges du Christ ne sont pas les mêmes que les joies de ceux qui ne sont pas vierges, encore qu'ils appartiennent au Christ. Chacun a ses joies, mais personne autre n'aura celles-là. Allez à ces joies, suivez l'Agneau, puisque la chair de l'Agneau, elle aussi, est vierge... Or, voici que cet Agneau s'avance par un chemin virginal ; comment pourront-ils le suivre, ceux qui ont perdu ce qu'ils ne recouvrent d'aucune manière ? » (S. Aug. *De Sancta Virginitate*, XXVII, 27, 29).

Ah ! suivons l'Agneau, gardons notre privilège et si nous avons perdu la virginité, à l'exemple d'Augustin pénitent, recouvrons au moins la chasteté.

II. — Moyens de conserver la chasteté

J'en indiquerai quatre : la vigilance, la prière, la dévotion à Marie, l'Eucharistie.

1^o **Vigilance** La vigilance. — Jésus-Christ a dit : « Veillez et priez pour ne point entrer en tentation ». Donc, la vigilance nous est essentielle. En quoi doit-elle consister ?

Saint Jérôme nous répond : presque toujours, dans la fuite, parce que celui qui aime le danger y périra. Ce que Bossuet résume en déclarant que, pour ne pas être souillé par les créatures, il faut en être séparé.

Vous avez donc beau dire : je ne suis pas atteint. Hélas ! vous êtes atteint à un degré tel que vous ne vous en apercevez plus, ou plutôt que vous ne voulez plus vous en apercevoir. Oui, tant que vous ne fuirez pas, tant que vous ne vous séparerez pas, la vigilance vous servira de peu. On a beau prendre les plus magnifiques résolutions de ne pas brûler au milieu du feu, quand on est au milieu des flammes il est indispensable de brûler.

Or, quelles précautions prenez-vous pour garder la chasteté ? L'âme chaste craint sans cesse de voir se briser le vase qui renferme son trésor ; elle sait qu'elle le porte dans un vase de terre, *in vasis fictilibus*, dit saint Paul, par conséquent dans un vase facile à briser, et elle le met à l'abri des atteintes.

Sur quoi veiller ? Sur ses sens : sur les yeux pour éviter un regard impur, un spectacle dangereux, un livre obscène ; sur les oreilles, en fuyant les mauvaises conversations, les musiques lascives ; sur l'appétit, pour ne point se laisser aller à ces plaisirs de la table qui nous sont communs avec les animaux ; en un mot, sur tout ce qui nous entraîne vers la perte de notre pureté.

2^o Prière Il faut de plus prier. — Bossuet fait observer que la séparation des créatures n'est pas un acte égoïste qui nous pousse, en nous séparant, à nous replier uniquement sur nous-mêmes. Bien loin de là.

Le bonheur que nous poursuivons invinciblement n'est pas dans les créatures ; il n'est pas non plus en nous, il est en Dieu, et si nous sacrifions les plaisirs des sens, c'est afin que nous puissions, par une pureté très grande, nous unir au Dieu très pur. Or, c'est ce que procure la prière.

Sans doute, d'abord c'est un cri qui, du fond de l'abîme, nous fait demander à Dieu aide et secours, et nous ne saurions cesser un instant de demander à Dieu de nous venir en aide ; mais aussi la prière est un élan vers Celui qui seul peut apaiser l'ardeur de nos désirs par sa bonté, par sa beauté, par ses perfections, par son miséricordieux amour. C'est Lui que la prière cherche, vers qui elle s'élançe, pour qui elle se sépare de la terre.

3^o Dévotion Mais en même temps, la vue des dangers à Marie que nous courons nous montre la nécessité d'une protection perpétuelle, et c'est pour cela qu'Il nous a donné sa Mère, la Vierge des vierges.

Elle nous apprendra du reste le chemin de la très glorieuse virginité, à l'aide de la très sûre humilité. Oui, la dévotion à Marie est dans l'imitation de son humilité : voilà le modèle que Jésus lui-même vous donne, *Ecce Mater tua*.

Aussi saint Ambroise revient-il sans cesse, dans les pages admirables qu'il a écrites sur la virginité, aux exemples que nous en donne Marie : là pour lui est le type par excellence de la virginité.

4^o Dévotion à Je me trompe, il y en a un autre : c'est Notre-Seigneur Jésus lui-même, se présentant comme notre modèle pendant sa vie humaine, comme notre force pendant sa vie eucharistique.

Le grand archevêque de Milan, réfutant les hérétiques qui, exagérant tout, voulaient que la virginité fût obligatoire, leur répond : « L'Apôtre n'avait pas du Seigneur un précepte, mais il avait son exemple : *Præceptum quidem non habuit, sed habuit exemplum* ». En effet, la virginité, le degré le plus parfait de la chasteté, ne peut pas être commandée, mais elle doit être choisie, « *Non enim imperari potest virginitas, sed optari* ». Heureuse l'âme qui sait faire son choix, et qui choisit ce qui l'élève à la perfection des anges !

Voilà le modèle que Jésus-Christ nous donne dans sa vie humaine et dans le silence eucharistique.

qui nous nourrit Mais personne n'est pur sans la
de sa chair grâce de Dieu. L'Auteur de la
immaculée grâce vient lui-même et se fait notre
 aliment ; n'est-il pas le « froment
 des élus et le vin qui fait germer les vierges ? *Fru-
 mentum electorum et vinum germinans virgines* ». (Zach. IX, 17).

Voulez-vous vaincre les démons ? Soyez chastes ; voulez-vous être chastes ? Nourrissez-vous de la chair de votre Dieu, auteur de la virginité. « N'en est-il pas l'auteur ? » s'écrie saint Ambroise. « *Ejus auctorem quem possumus aestimare nisi immaculatum Dei Filium, cujus caro non vidit corruptionem, cujus divinitas non est experta contagionem ?* Quel auteur pouvons-nous lui donner, sinon le Fils immaculé de Dieu, dont la chair n'a pas connu la corruption, dont la divinité a été étrangère à toute contagion ? » Or, cette chair incorrompue, cette divinité sans tache, nous la recevons dans la sainte Eucharistie. C'est dans l'Eucharistie que nous recevons l'auteur de la pureté, de la chasteté, de la virginité, et nous croirons qu'il ne nous la communiquera pas, si nous la lui demandons ?

qui nous garde par son Eglise Saint Augustin, dans son traité *De la sainte virginité*, nous invite à contempler les légions de vierges, que les jeunes chrétiens et les jeunes chrétiennes ont données à Jésus-Christ : « *Respice agmina virginum puerorum puellarumque sanctarum* ». Ils sont saints, et où cette race d'une nouvelle espèce a-t-elle été formée ? « Dans l'Eglise, répond-il ; *In ecclesia eruditum est hoc genus* ». (S. Aug. *De Sancta Virginitate*, XXVII, 29).

Demandez des vierges en dehors de l'Eglise catholique, vous ne les trouverez pas. *In Ecclesia eruditum est hoc genus*. Et chose étonnante, rien n'égale la fureur qui se manifeste contre l'Eglise, chez ceux que l'impureté entraîne loin d'elle. La perte de la pureté entraîne la perte de la foi, et la vue de ce qui est pur donne des haines sataniques à ceux qui ont laissé ravager en eux la sainte vertu.

Quelle que soit votre vocation, soyez purs, marchez dans la pureté, et souvenez-vous que rien ne donne ici-bas de force contre les êtres souillés par la débauche comme la pureté, que, rien de souillé ne devant entrer dans le royaume de Dieu, la vertu qui nous en ouvre les portes est la pureté, comme la virginité est la vertu qui nous y réserve des récompenses privilégiées.



VINGT-CINQUIÈME MÉDITATION

L'AUSTÉRITÉ

« *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur* ; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. »
(*Matth. V, 6*).

Quelles que soient les diverses interprétations données à mon texte, il en est une sur laquelle je veux insister aujourd'hui. On a faim et soif de plaisirs, de gloire, d'honneurs, de renommée, d'emplois, de fortune. Qui a soif de justice, dans son vrai sens, j'entends de la justice de Dieu ? Qui se rend compte de ce qui lui est dû ? Qui s'occupe des torts qui lui sont faits tous les jours ?

Et, laissant encore de côté les droits de la justice de Dieu sur les autres, quels droits n'a-t-elle pas sur nous, à cause de nos ingratitude, de nos péchés, de nos révoltes de toute espèce ?

Or, la vraie faim et la vraie soif de la justice, c'est la faim et la soif que nous devons avoir de payer nos dettes envers Dieu, et nous pouvons prévenir les rigueurs de sa justice au delà du tombeau, par l'austérité de la vie dès ce monde.

C'est ce que je me propose de vous développer dans cet entretien, où je m'appliquerai, après vous avoir dit un mot de l'austérité chrétienne, à vous en montrer les admirables rassasiements, selon la promesse du Sauveur, pour tous ceux qui veulent, en effet, se laisser éprendre de la faim et de la soif de la justice divine.

1. — Quels sont les droits de la justice ? Ce qu'est l'austérité

Les droits de la justice Pour se faire une idée des droits de la justice, il faut se rappeler seulement comment un seul acte de révolte a précipité les anges des hauteurs célestes dans les abîmes infernaux ; il faut se rappeler comment un fruit, mangé au mépris d'une défense divine, a chassé nos parents du jardin de délices, les a condamnés aux hontes de la concupiscence, au travail, à la mort sur la terre, à l'enfer au sortir de la vie. Et cela est très juste, alors même que nous ne le comprendrions pas.

Mais Dieu, qui n'a pas pardonné aux anges, a voulu pardonner aux hommes, à condition que sa justice serait satisfaite. C'est pourquoi il a envoyé son Fils pour nous racheter, nous ressusciter et nous vivifier : « *Ego sum resurrectio et vita. Si quis crediderit in me, etiam si mortuus fuerit vivet... Credis hoc ?* » (Joan. XI, 25).

Toutefois, cette résurrection et cette vie, qui est la réparation de l'ordre, ne doit pas seulement se faire par Jésus-Christ ; il veut bien payer à la justice la dette dans son fond, mais il veut que nous y mettions du nôtre par la satisfaction, si faible qu'elle soit, que nous ajouterons à la sienne. Nous prendrons donc les intérêts de la justice divine, nous en ferons, selon la comparaison du Sauveur, notre aliment et notre breuvage, nous en aurons faim et soif, et nous y trouverons un bonheur inconnu des hommes livrés aux plaisirs de la terre, nous comprendrons les joies de la justice satisfaite. *Beati qui sitiunt et esuriunt justitiam.*

apaisés par l'austérité Comment arriverons-nous à ces jouissances d'une autre espèce ? Ecoutez bien, car je vais vous épouvanter : par l'austérité de la vie. Qui veut aujourd'hui d'une vie

austère ? Personne. L'austérité, qui se compose de retranchements, de privations, d'humiliations, de souffrances, ou acceptées ou recherchées, qui en veut ? On s'est précipité dans l'amour du bien-être et on y reste stupidement.

La vie d'austérité rend à l'âme l'empire sur le corps, en l'affranchissant des exigences de la chair, de la tyrannie des sens : et c'est ce que je me suis principalement proposé de vous montrer, ce que je veux étudier attentivement avec vous.

II. — Avantages de l'austérité

Que la vie austère épouvante la nature corrompue, c'est un fait plus évident que le soleil ; mais pourquoi ? Parce qu'il en coûte de supprimer la corruption. On voudrait n'avoir pas une plaie honteuse, mais si, pour la guérir, il faut y porter le fer et le feu, on recule, on préfère garder le mal plutôt que de le supprimer par un procédé douloureux.

1° L'austérité dompte la bête. Pourtant l'homme courbé sous le poids des passions vit à l'état de bête. Ecoutez le Saint-Esprit lui crier : « *Nolite fieri sicut equus et mulus* ; ne devenez pas semblable à un cheval ou à un mulet » (Ps. XXXI). Sans doute, mais en restant brute, on en a les voluptés. Eh bien ! l'austérité vient et dit : Arrière les impressions coupables ! Qu'un frein salutaire dompte ces êtres avilis et les ramène sous la loi de Dieu.

Le chrétien pécheur se débat, mais si la trompette de la justice retentit à son oreille, il est saisi d'une crainte victorieuse, il repousse la passion, il écarte l'occasion, il fuit le danger ; si la passion le poursuit, il peut la combattre, il la dompte même par l'austérité des privations. Toutes les théories de la morale indépendante sont jugées à leur valeur. La privation offerte à la justice supprime les causes du mal, encore

une fois la passion est vaincue, la justice commence à reprendre ses droits.

2° L'austérité purifie l'âme. Les passions l'avaient souillée. Qui peut dire tout ce que les péchés, fruits des passions, n'importe lesquelles, apportent d'horreurs dans une âme qui en subit les abominables exigences ?

Que, le sentiment de la justice divine allumant les flammes de l'austérité, elles descendent dans le cœur, temple profané, et le purifient, comme il redeviendra beau, resplendissant de son innocence réparée ! Ah ! sans doute, rien d'admirable comme le lis de la pureté toujours conservée, mais n'y a-t-il pas quelque chose de bien admirable aussi dans la réparation volontaire ? Heureux qui conserve l'innocence du baptême versée sur l'âme dans un sommeil d'ignorance ! Heureux qui, ayant perdu son premier éclat, cherche à le retrouver dans l'austérité de la vie, d'autant que cette austérité va bien à l'âme pure ! L'austérité, qui rend la pureté à qui a eu le malheur de la perdre, la conserve et l'accroît dans l'âme qui n'a pas besoin de réparation.

3° En effet, l'austérité écarte les *plaisirs mauvais*, et, par cela même, préserve des chutes. Qu'il est beau de voir le chrétien austère autant qu'il est pur, et se conservant pur autant qu'il est austère ! Aussi je ne crains pas de poser ces deux principes : impossible d'être saint, si l'on n'est pur ; impossible d'être pur, si l'on n'est austère.

Maintenant, jusqu'où doit aller l'austérité ? Aussi loin que les tentations, et aussi loin que l'amour de la pureté. La crainte du péril et l'amour de la pureté du cœur, voilà les deux points d'appui de l'austérité. Mais quoi ! où s'arrêtera-t-elle ? Là où il n'y aura plus de crainte que les chutes aient lieu. Tant que les souillures seront à redouter, il sera indispensable d'appeler l'austérité en aide, et comme les menaces

subsisteront toujours, il sera urgent d'appeler toujours le grand préservatif à notre secours.

Ainsi, êtes-vous pécheur ? Soyez austère pour faire pénitence et solder les droits de la justice. Quel privilège d'obtenir la réconciliation avec Dieu à si bon marché !

Avez-vous eu le bonheur de maintenir votre âme dans l'innocence baptismale ? Ah ! soyez austère pour conserver, par les précautions salutaires, un si précieux trésor.

Mais les avantages de l'austérité ne s'arrêtent pas là. L'âme qui a pris en main les intérêts de la justice divine, dans un transport de confiance, s'oublie elle-même et ne songe qu'à sa mission ; elle veut recourir aux moyens nécessaires pour s'en acquitter comme Dieu le lui demande.

4° L'austérité, par les plaisirs dont elle se prive, par les sacrifices qu'elle s'impose, se crée des ressources. Que ne dépense-t-on pas quand la richesse abonde ? Si les ressources manquent, on fait des économies.

Eh bien ! si la charité austère s'impose ces économies, ne les a-t-elle pas pour les bonnes œuvres, dont la nécessité est si peu comprise dans ces temps-ci ? Quelle merveilleuse transformation s'opérera ! Que ne donnera-t-on pour le bien des âmes, quand on aura refusé à son corps ce qu'il demande quelquefois avec trop d'importunité ! Voyez donc quel champ s'ouvre devant vous. Quand y entrerez-vous avec la vigueur d'un vrai chrétien ?

5° L'austérité donne une légitime indépendance. L'homme austère se contente de peu ; il n'a donc pas à solliciter. Il sait attendre. Or, où est la source de la perte de toute dignité ? Dans la fureur de se courber pour se mettre à l'aise. O déplorable abaissement qui apparaît de tous les côtés ! « O homines ad servitutem natos ! O hommes nés pour la servi-

tude ! » s'écriait Tibère. *O homines ad pecuniam natos !* O hommes nés pour l'argent ! pouvons-nous dire avec tout autant de raison. Nous sommes bien nés pour l'esclavage ; seulement nous nous forçons nous-mêmes des chaînes d'or ou d'argent.

Qu'il vaut bien mieux se contenter de peu et savoir se tenir le front haut comme Mardochée devant Aman ! Ah ! quand comprendrons-nous que le monde ne se relèvera que quand les caractères se relèveront ?

6° L'austérité forme de beaux caractères. C'est que, en effet, nous n'avons plus de beaux caractères. Ils disparaissent tous les jours. On en a peur, et quand ils se montrent on les traite d'importuns.

Eh bien ! je dirai toute ma pensée : les beaux, les grands caractères ne sortiront plus que des maisons chrétiennes. On les repoussera partout ailleurs ou, pour mieux dire, on les écrasera dans leur germe. Que voulez-vous que fasse un caractère sans l'esprit de foi ? Il tombera là où sont tombés les peuples dont la religion s'est éteinte, là où vous voyez les générations présentes.

Ah ! c'est que la notion de la grandeur morale s'est perdue ; elle s'est perdue le jour où, grâce à l'oubli de se vaincre par l'austérité, les hommes ont été placés entre le plaisir et le devoir, et ce n'est pas le devoir qu'ils ont choisi.

Regardez votre avenir et dites de quel côté vous voulez aller, et tremblez si l'habitude de désertier le devoir vous entraîne. Or, pourquoi aurez-vous trahi les grandes lois morales ? Parce que vous n'aurez pas compris qu'au-dessus des jouissances, il y a Dieu qui nous dit : Faites pénitence, c'est-à-dire : soyez austères.

7° L'austérité, école de dévouement. La société ne vit pas seulement par le devoir accompli : il y a parfois dans le devoir quelque chose de raide, comme

une volonté janséniste ou protestante, quelque chose de grand dans l'orgueil ou la vanité de son accomplissement, comme chez les sages d'autrefois. Cela ne suffit pas. Il faut autre chose, il faut le dévouement.

Autrefois, il y avait des écoles de dévouement, c'étaient les cloîtres. Les cloîtres ont vu, je le reconnais, des décadences, mais que de grands exemples n'ont-ils pas présentés au monde ! Quelles figures que celles d'un Antoine, d'un Basile, d'un Benoît, d'un Dominique, d'un François d'Assise ! Ces hommes et leurs disciples avaient bien faim et soif de la justice ; ils la poursuivaient à l'exemple de leur Maître. Ils allaient à toutes les immolations de la chair, à toutes les souffrances du cœur, à tous les sacrifices, humbles, persévérants, aimants. Ils étaient austères, ils cherchaient Dieu pour s'immoler avec son Fils dans le sacrifice perpétuel.

Cette race forte, parce qu'elle était austère, a-t-elle entièrement disparu ? Non, non ; ou ce serait la fin du monde. De toutes parts, des sacrifices nouveaux sont demandés ; ils sont accomplis.

Voyez tant de familles religieuses se dévouant à toutes les douleurs. Les Petites-Sœurs de l'Assomption vont partout où on leur promet du pain pour les premières vingt-quatre heures de leur établissement. Elles se donnent parce qu'elles sont joyeusement austères.

8° Enfin, et c'est le plus important, l'austérité fait les saints. On vous a souvent cité la parole du poète païen : « *Fecunda virum egestas* ; la pauvreté est féconde en hommes ».

La pauvreté et l'austérité sont sœurs, et l'austérité a ce privilège qu'elle est volontaire, tandis que la pauvreté ne l'est pas toujours. Elle aussi, elle est féconde en hommes complets, et pour être saint il faut être complet. Sans doute, il faut la grâce, mais les victoires de l'austérité, et la provoquent,

et la développent. Vous comprenez pourquoi, à certaines époques, la notion de la sainteté semble perdue : les peuples se sont précipités dans les plaisirs. Que sortira-t-il de là ? Point de saints, à coup sûr, mais pas même des hommes !

Et pourtant, il serait si bon d'avoir des types de saints. Quoi ! pas un de vous ne dira : je serai austère pour devenir un saint ! J'espère mieux de vous ; j'espère que, l'austérité telle qu'elle convient à votre âge gouvernant désormais vos mœurs, la sainteté donnera des fruits abondants dans notre chère Assomption !

VINGT-SIXIÈME MÉDITATION

L'OBÉISSANCE

« *Factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; il s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.* »
(*Phil. II, 8*).

Tel est le modèle de la perfection : attaché par l'obéissance à la Croix, ainsi qu'il est sans cesse présenté à nos regards, pour nous rappeler que, si la révolte du péché a perdu les hommes, l'obéissance de l'Homme parfait les a sauvés.

Et cette obéissance, le prophète avait annoncé qu'elle était le motif de la descente d'un Dieu du ciel en terre. « *Scriptum est de me ut facerem, Deus, voluntatem tuam* ». (*Ps. XXXIX, 8, 9*).

Donc les deux extrémités de la vie de Jésus-Christ sont saisies par l'obéissance et, vers le milieu, l'évangéliste a soin de nous avertir que, pendant les dix-huit ans de sa vie cachée, « il était obéissant à ses parents ; et erat subditus illis ». (*Luc. II, 5*).

L'obéissance semble donc être une des vertus fondamentales de la vie chrétienne ; elle est bien incontestablement la base de la vie religieuse. Elle s'adresse à ce qu'on peut y trouver de plus excellent : la volonté. La pauvreté s'adresse à ce qui nous entoure ; la chasteté à l'enveloppe de notre âme ; l'obéissance, à notre âme dans ce qu'elle a de plus intime : la volonté.

Parlons donc de l'obéissance et étudions :

- 1° La nature de l'obéissance religieuse.
- 2° Son excellence ¹⁾.

¹⁾ Le P. d'Alzon renvoie à la méditation suivante le développement de ce point.

Nature de l'obéissance religieuse

A. Nécessité de l'obéissance La vie religieuse est un exercice perpétuel de perfection, et les religieux, pour devenir parfaits, ont besoin d'être : 1° instruits ; 2° dirigés ; 3° commandés ; 4° corrigés.

1° *Ils ont besoin d'être instruits.* Un jeune homme, attiré par le désir de se consacrer à Dieu, se présente à nous. Que sait-il ? Bien peu de chose, ou pour mieux dire : rien ! Il faut qu'on le jette, en quelque sorte, dans un moule, et qu'on l'y forme, mais comme la volonté n'est pas une masse de cire ou de métal qu'on ramollit au feu et que l'on coule ensuite, comme c'est une faculté de notre âme intimement unie à l'intelligence, c'est par l'illumination de l'intelligence que l'on forme la volonté, grâce à l'instruction.

Ainsi faut-il établir que la première chose qu'ait à faire un novice, c'est de se dépouiller des notions antérieures de la vie chrétienne, pour les refaire par l'instruction qu'on lui donnera. De là vient trop souvent qu'un novice formé dans une Congrégation, passant dans une Congrégation nouvelle, prend très difficilement le pli de la seconde, parce qu'il garde celui de la première : les deux plis sont bons, mais ne sont pas les mêmes.

2° *Le novice a besoin d'être dirigé.* L'instruction, je l'ai dit, s'adresse plus particulièrement à l'intelligence, et elle est nécessaire pour épurer les actes de la volonté. Que d'efforts, en effet, ne doivent pas être rigoureusement exigés pour supprimer certaines habitudes, en imposer de nouvelles, faire pénétrer dans tous les détails de la vie l'esprit surnaturel, l'esprit de perfection. Que cela est difficile, que cela demande de temps !

Mais aussi combien il est indispensable que le religieux apprenne à s'assouplir à la direction qu'on

lui donne ! Qu'il lui est nécessaire de prendre cette direction au sérieux ! Car, s'il ne l'accepte pas, à quoi peut-elle lui servir ? Et tel est le malheur de certains novices qui veulent bien faire partie d'une communauté, à la condition qu'ils y conserveront leurs idées et leurs habitudes.

Remarquez que je ne dis pas que ces habitudes et ces idées ne soient point excellentes ; je dis seulement qu'elles ne sont pas bonnes là où ils veulent les conserver, absolument comme dans un monument d'architecture on ferait une chose fort laide si, au milieu d'un ornement d'un certain style, on voulait placer un ornement d'un style tout différent.

Cela dit, je ne crains pas d'affirmer que la résistance à la direction est un des plus mauvais symptômes. Que sera plus tard le novice qui, dès les premiers pas, refuse de se laisser diriger, et qui surtout, par ses conversations autant que par ses exemples, oppose à tout ce qui lui est dit une insurrection comme perpétuelle ?

3° Le novice a besoin, de plus, d'être commandé. En effet, il faut en venir à la pratique ; on aura beau former par les paroles, l'essentiel est de passer aux actes, et il importe que ces actes soient ceux qui montrent si l'on est capable d'être religieux ou si on ne l'est pas.

On a beau dire, ce sont les actes qui sont la manifestation la plus claire des dispositions de la volonté. Donc, il faut faire pratiquer ces actes ; donc il faut les commander, comme au soldat qui, sur le champ de manoeuvre, est formé à tous les exercices, de façon à ce qu'on puisse se rendre compte de son aptitude à exécuter tous les mouvements. A bien plus forte raison, le religieux a-t-il besoin de cette discipline, car le soldat en bien des circonstances n'est qu'une machine, tandis que le religieux doit, à chaque instant, se rappeler qu'il est formé pour les actes les plus admirables, puisque c'est par l'obéissance qu'il ressemble plus à l'Homme-Dieu.

4° Enfin le religieux a besoin d'être corrigé. Toute loi a une sanction, et de même que, dans la loi civile, c'est la mort, c'est-à-dire l'expulsion de la société du monde de la façon la plus terrible, qui est la dernière sanction, c'est l'expulsion qui est aussi la sanction suprême des Ordres religieux.

Toutefois, il ne faut pas se faire illusion. Bien des sujets ont besoin d'être châtiés avant d'être expulsés ; et ceci s'explique à merveille. Ce sont des natures faibles, incapables de grandes fautes, n'ayant pas assez d'énergie pour les commettre, et pourtant ce sont des natures incapables aussi d'une grande vertu. Il faut les faire marcher par une certaine crainte, afin de les tenir sans cesse en haleine, par rapport à l'accomplissement de leurs devoirs.

Fait sans doute bien humiliant, mais fait incontestable : nous avons besoin d'être tenus en bride et de sentir sans cesse le fouet ou l'éperon, si l'on veut obtenir quelque chose de nous. L'ensemble des hommes en est là, et il est nécessaire d'agir, non pas avec les exceptions, mais avec les dispositions de l'ensemble des personnes auxquelles on s'adresse.

Je vais plus loin : ce qui est en général utile à tous est plus spécialement indispensable aux religieux. Point de société civile, point d'association privée sans un certain lien d'obéissance. Otez l'obéissance de l'armée et vous avez aussitôt l'anarchie. Otez l'obéissance d'une usine et toutes les matières mises en œuvre seront gaspillées.

Mais dans les sociétés, de toutes les plus parfaites, l'obéissance est tout ce qui fait la vie même du corps moral ; et il est parfait en proportion de ce qu'on y obéit. Mettez l'obéissance, vous obtenez les plus beaux résultats, parce que, à la différence des autres sociétés, la volonté tout entière doit y être mise avec toute sa puissance d'aimer. « *Deus meus voluit et legem tuam in medio cordis mei.* » (Ps. XXXIX, 9).

B. Exercice de l'obéissance : Si l'obéissance a de si obligation pour tous, grands avantages partout, et si l'obéissance religieuse se tire de la perfection même avec laquelle la volonté obéit, voyez comme il est utile de fortifier cette volonté contre ses propres défaillances, et de l'enchaîner en quelque sorte à ces nouveaux et plus parfaits devoirs qu'elle se propose d'accomplir. Qu'est-ce autre chose que l'obéissance élevée à la sainteté du vœu ? L'obéissance considérée ainsi, qu'est-elle, sinon l'obligation que la volonté s'impose très librement d'être toujours parfaite, autant que peut le permettre la nature humaine.

De là, l'immense utilité pour un religieux de vouer son obéissance à ses supérieurs sous le joug d'une règle à laquelle on s'est exercé pendant un certain temps.

La disposition à obéir est donc une disposition de perfection, et l'engagement d'obéir est un engagement de perfection ; d'où je conclus que, pour se disposer à obéir parfaitement, il faut s'exercer à certains actes préparatoires d'obéissance. Et telle est la raison du noviciat où l'on tâte en quelque sorte ses forces, et où l'on se rend compte du point jusqu'où la volonté peut se courber. Mais une fois l'épreuve subie avec avantage, et les engagements sérieusement pris par le vœu, il reste à maintenir la volonté dans sa disposition de souplesse, par des actes d'une obéissance plus énergique ; non que l'obéissance se fasse plus souvent sentir, mais elle prend un caractère plus sérieux, parce qu'elle atteint le fond même de la vie religieuse.

même pour les Supérieurs On prétend que certains supérieurs n'obéissent pas. On se trompe. Ils obéissent en dehors, dans une certaine mesure, aux évêques, et sans mesure à l'Evêque des évêques ; et dans l'intérieur de la famille reli-

gieuse, ils obéissent à la règle et à tous les religieux dans un sens très strict, puisqu'ils sont obligés de leur rendre tous les services auxquels ceux-ci ont droit.

Seulement il y a ici une question de bonne foi. Le supérieur ne s'appartient plus ; mais il doit se donner à tous avec ordre et sagesse, de façon qu'il ne soit pas obligé d'accorder toujours à celui qui demande plus, mais à celui à qui, en conscience, il croit le plus devoir. Partout il y a des exigences injustes, et, en se sacrifiant pour chacun, le supérieur est obligé de ne pas tenir compte de cette sorte d'injustices.

dans tous les détails de leur vie Le vœu d'obéissance religieuse s'étend à la vie entière, non seulement quant à la durée, — bien que, dans certaines familles moins parfaites, il puisse se renouveler tous les ans, — mais aussi en ce sens que tous les actes qui en relèvent appartiennent à Dieu et au prochain. C'est au point qu'une foule d'actes, qui semblent indifférents par eux-mêmes, peuvent être sanctifiés par l'obéissance et prendre ainsi un caractère méritoire. C'est qu'ici la volonté, qui est le sujet de l'obéissance, peut atteindre des proportions merveilleuses, comme sainteté d'intention. Qui peut dire l'intensité que peut acquérir la volonté qui se donne ? Qui peut dire combien de fois la volonté peut renouveler, par l'obéissance, le don d'elle-même ?

pour affermir leur volonté Et c'est pour cela que l'obéissance, loin d'enchaîner la volonté, la perfectionne. O merveille de la nature humaine transformée par la grâce ! La révolte du péché l'avait en quelque sorte broyée ; Jésus-Christ la répare et la fortifie par son sang, appliqué à cette volonté infirme, au baptême. Or, voilà que les engagements du baptême, qui donnent à l'âme baptisée

le titre d'enfant de Dieu, l'obligent par un contrat très volontaire à se soumettre à la loi divine ; mais ce contrat ne lui suffit pas. Elle éprouve le besoin de faire, non seulement des actes bons, mais encore des actes parfaits ; elle s'y oblige par un vœu. Qui la force à faire un vœu ? Rien qu'elle-même. C'est donc dans la plénitude de sa propre liberté qu'elle s'impose cette merveilleuse chaîne : « *Funes ceciderunt mihi in praeclaris* ».

Que fais-je après tout ? J'ôte par un engagement à ma volonté la facilité de pécher, je lui en impose comme une impossibilité ; mais c'est ma liberté qui l'a voulu, qui s'est engagée. Or, comme le bien perfectionne l'être qui l'accomplit, placé que je suis dans l'obligation de faire un plus grand bien, je donne à ma nature une perfection supérieure et par conséquent à ma volonté et à ma liberté.

Concluons : le vœu d'obéissance, par sa nature, est un acte par lequel ma volonté s'oblige à une plus grande perfection. Considéré ainsi, l'état d'obéissance qui en découle est une sainte habitude qui nous oblige à accomplir toutes les actions, légitimement commandées, pour faire la volonté de Dieu. La vie, encore une fois, est prise dans son ensemble, et plus on la laisse saisir par l'obéissance, plus l'âme religieuse fait de progrès dans la perfection.

Cette première considération sur la nature de l'obéissance a été développée plus longuement que je ne me l'étais proposé d'abord ; l'excellence de l'obéissance formera le sujet d'une seconde instruction.

VINGT-SEPTIÈME MÉDITATION

EXCELLENCE DE L'OBÉISSANCE

« *Ordinavit in me caritatem ;*
Il a mis l'ordre dans l'amour. »
(*Cantic. 1f, 4*).

Nous l'avons déjà dit : il y a trois sacrifices que nous offrons à Dieu dans la vie religieuse : nos biens, par le vœu de pauvreté ; nos corps, par celui de chasteté ; nos volontés, par celui d'obéissance, et autant le ciel est au-dessus de la terre, autant l'âme est au-dessus et du corps et de tous les biens du monde.

D'où je puis conclure, tout d'abord, que l'excellence de l'esprit sur la matière constitue l'excellence du vœu d'obéissance sur les autres vœux ; toutefois, il faut que je mette de ma volonté pour vouer à Dieu mes biens et mon corps dans l'obéissance. C'est même là ce qui constitue le prix des autres dons ; ils deviennent ainsi la matière même de ce don supérieur. Après avoir tout sacrifié, la volonté se sacrifie elle-même. Quoi de plus parfait ! Quoi de plus excellent !

Nous pourrions nous arrêter là, mais j'ai à montrer l'excellence du vœu d'obéissance à divers autres points de vue.

I. — Ce qu'il y a d'essentiel dans l'obéissance pour la vie religieuse

A proprement parler, l'essence de la vie religieuse consiste à obéir. Obéissez, et vous sacrifierez vos biens et vos sens dès qu'on vous le commandera. L'obéissance saisit la vie tout entière.

Quel est, en effet, le principal moteur de la vie humaine ? N'est-ce pas la volonté ? Et si vous mettez

cette volonté entre les mains d'une autorité, qui la commande et la fasse agir en sens divers, la vie tout entière ne sera-t-elle pas saisie ? Et qu'aurez-vous autre chose à faire qu'à vous appliquer à connaître et à accomplir ce que cette autorité vous commande ? Dès lors, il n'y a plus qu'à se former d'après la règle que l'on a embrassée, avec la conviction que les ordres donnés par vos supérieurs s'engrèneront dans le même esprit et tendront vers le même but.

Mais alors, direz-vous, je n'ai plus la possession de moi-même ? Oui et non. Non, parce que vous êtes lié par un vœu. Oui, car ce vœu, vous l'avez fait très librement, et de plus, comme on vous l'a dit, vous ne vous êtes engagé que pour vous obliger à mieux faire.

C'est le propre de l'être intelligent de devenir plus libre à mesure qu'il devient plus parfait ; dire le contraire, c'est dire que les êtres incapables de s'engager, comme les insensés et les enfants, sont plus libres que les êtres dans le plein usage de leur raison ; ou bien, si vous aimez mieux, que Dieu n'est pas libre parce que, à cause de son infinie perfection, il est incapable de faire le mal. L'heureux privilège qui me met dans l'impossibilité morale de mal faire me fait ressembler davantage à Dieu. Peut-on dire qu'il y ait apparence même d'imperfection à ressembler davantage à l'être infiniment parfait et source de toute perfection pour les créatures sorties de ses mains ? Disons donc : plus je ressemble à Dieu, plus je suis parfait. Plus par l'obéissance je suis dans l'impossibilité morale de pécher, plus je ressemble à Dieu.

Je sais bien qu'il y a deux manières d'envisager l'obéissance : par le côté lourd, fatigant, et ce côté, il faut bien le dire, est celui où se placent les religieux fatigués d'obéir. Est-ce le bon côté ? Il suffit de poser la question pour la résoudre. Mais le côté véritable est celui qui va au fond de la cause pour laquelle

on s'est engagé. Eh bien ! pourquoi vous êtes-vous lié par l'obéissance ?

N'était-ce pas parce que vous y avez vu, d'une part, le plus puissant moyen de dompter vos imperfections, vos défauts, vos vices même, et, d'autre part, parce que vous n'avez pas pu voir, dans toute votre vie et dans toutes vos facultés, un moyen plus admirable de les incliner à une vie sainte ; enfin, parce que vous avez eu beau chercher, vous n'avez pas pu trouver une invention plus énergique pour montrer à Dieu l'intensité de votre amour. Pour nous prouver combien il nous aimait, un Dieu s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la Croix. Que pouvons-nous faire de mieux, pour lui montrer notre reconnaissance, que de nous faire pour lui obéissants jusqu'à notre dernier soupir !

II. — Trois conséquences

Je puis tirer immédiatement trois conséquences.

Le religieux critique Voyez-vous un religieux argumenter contre l'obéissance avec des preuves plus ou moins théologiques, discuter les points de la règle, l'esprit de la Congrégation, les ordres des supérieurs et leurs mesures d'administration, dites : voilà un religieux tenté dans sa vocation, et qui, s'il ne résiste pas avec la plus grande énergie, ne sera bientôt qu'une ruine déplorable, qu'un honteux débris de sa beauté passée.

Le religieux routinier Voyez-vous encore un religieux se traîner, sans blâme ni zèle pour la règle, en prenant les prescriptions par routine, obéissant par habitude, soumis à l'autorité machinalement, comme la locomotive au mécanicien ; si vous êtes chargé de juger ce pauvre homme, dites qu'il s'enfonce dans la tiédeur, dans la léthargie,

que peut-être il ne fera pas grand mal, mais qu'à coup sûr il est incapable de faire le bien avec la ferveur que suppose la règle ; il ne fera pas obstacle aux supérieurs parce qu'il se tiendra par côté, mais quant à les aider, à leur rendre le commandement agréable, oh ! non, ces sentiments délicats sont à mille lieues de sa nature et des idées vulgaires qu'il sait faites de l'obéissance.

Le religieux fervent Au contraire, voyez-vous un religieux ardent comme un cheval de combat, ayant même quelque peine à se courber, mais trouvant je ne sais quel charme à lutter contre lui-même pour s'assouplir, ayant pris ses engagements au sérieux, sachant qu'il s'est imposé des liens, mais que ces liens sont très précieux et que son héritage ne l'est pas moins : « *Funes ceciderunt mihi in praeclaris, etenim hæreditas mea praeclara est mihi* ». (Ps. XV, 6). Dites : voilà un homme de Dieu à qui même tout sacrifice est possible, parce que chez lui l'obéissance a pour principe de prouver à Dieu combien il l'aime, et que l'amour est fort comme la mort et comme tous les sacrifices qui en sont, pour ainsi dire, le divin prélude pour les amis de Dieu, *fortis ut mors dilectio*.

Sous la direction de sa règle Sans doute, il faut toujours indiquer les règles de l'obéissance, mais c'est du religieux obéissant avec perfection qu'on peut dire ces paroles du Saint-Esprit : « *Lex justo non est posita* ; la loi n'est pas portée pour le juste ». (I Tim. I, 9). Pourquoi ? Parce qu'il a un tel désir d'obéir qu'il n'a plus à s'inquiéter si ses Constitutions l'obligent dans tel ou tel détail. Il sait qu'il obéit, et s'il a recours aux lois particulières de sa famille religieuse, c'est uniquement pour savoir s'il ne sort pas de leur esprit à force d'obéissance religieuse, car, il importe de le remarquer, une foule

d'actes d'obéissance sont bons sous une règle, ne sont pas acceptés sous une autre, et il ne faut pas, sous prétexte de perfection, sortir de l'esprit spécial dans lequel on a été formé.

C'est le propre de l'infirmité humaine de ne pouvoir prendre la forme de toutes les vertus : il faut les disposer en soi de façon à former un ensemble, une harmonie, une beauté.

C'est ce que l'Épouse exprime dans le Cantique des cantiques quand elle dit que son Époux a ordonné, harmonisé en elle la charité : *Ordinavit in me caritatem.* (Cantic. II, 4).

Dieu seul a toutes les perfections dans une unité et une simplicité infinies ; pour nous, nous ne pouvons en avoir qu'une participation, et c'est pourquoi toutes les règles religieuses ont un but spécial, qu'il serait dangereux de mêler et de confondre.

III. — Conclusion

Tendre à la perfection Donc tendons à l'amour avec toute l'intensité dont nous sommes capables, mais sous la direction de la règle qui doit fixer et déterminer les manifestations de cet amour. Une fois sur ce terrain, ne craignons pas et avançons vers la perfection avec la plus entière confiance, sous l'œil de l'Église qui bénit les lois des familles religieuses, et sous l'œil de Dieu qui en accepte et consacre les vœux, surtout le plus parfait de tous, en qui les autres viennent se concentrer, l'obéissance.

à la suite de Je l'ai dit en commençant : obéir c'est Jésus-Christ marcher à la suite de Jésus-Christ.

Quand Dieu eut résolu de sauver le genre humain coupable, l'adorable Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ordonnèrent que la seconde personne, le Fils, se ferait homme, et l'ordre partit

également des trois personnes. C'était Dieu qui commandait, mais le Fils, en tant qu'agneau comme immolé dès l'origine du monde, accepta le sacrifice. « *Agnus tanquam occisus ab origine mundi* ». Qu'est-ce à dire ? Cet agneau ne fut pas immolé, mais comme immolé dès le commencement ; c'est-à-dire que le Fils qui est éternel, voulant s'unir personnellement à un homme pour sauver les hommes, accepta, au nom de la volonté humaine à laquelle il voulait s'unir, le décret de la Trinité ; comme Dieu, le Fils ne commande pas moins que le Père et le Saint-Esprit ; comme homme futur, *homo futurus*, selon l'expression de Tertullien, le Fils accepte, se soumet, obéit. En ce sens, le premier acte d'obéissance s'accomplit comme au sein de la Trinité elle-même, dès l'origine des temps, et c'est sur cet acte d'obéissance, de tous mille et mille fois le plus parfait, que repose le salut du genre humain.

malgré les assauts de l'enfer Concluons à la perfection des effets de l'obéissance des saints dans le monde, et comprenons pourquoi l'enfer avec ses révoltés forme tant de complots contre les religieux obéissants, car c'est surtout à ceux-là qu'il en veut. Ce sont ses vrais ennemis, et parce qu'ils sont les vrais imitateurs de Jésus le juge de Satan, et parce que leur obéissance est la continuation du sacrifice d'obéissance accompli au calvaire, sacrifice par lequel le ciel et la terre ont reçu la réconciliation.

en s'appropriant ses sentiments Mais concluons aussi que, si vous me demandez comment il faut obéir, quand je vous aurai répondu : avec les sentiments de Jésus-Christ, *hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*, j'aurai bien le droit d'ajouter : de tous les mystères, de tous les détails de la vie du Sauveur, jaillit une double leçon : une

leçon d'amour, vrai principe d'obéissance, et une leçon d'obéissance, la plus grande et la plus parfaite manifestation de l'amour.

La plus parfaite des vertus, c'est la charité ; et la mort de la charité, c'est la révolte, comme sa vie, c'est la règle dans l'amour. Encore une fois, Dieu par l'obéissance a réglé la charité, les excès de l'amour, si je puis dire, dans l'âme des saints. C'est là qu'il faut aller, c'est à cette vie qu'il faut se porter. Aimer et obéir, c'est là tout le religieux ; aimer et obéir en union avec Jésus-Christ et dans ses divines intentions, c'est jusque là qu'il faut aller.

par la vertu de **Que le Dieu de la crèche, que le**
 ses mystères **Dieu de la croix, de l'autel et du**
 tabernacle, nous fasse comprendre
 combien il est parfait d'obéir, et qu'en nous montrant
 l'obéissance et l'amour des anges et des saints dans
 le ciel, il nous fasse comprendre qu'il n'y a pas de
 véritable adoration sans obéissance, et que l'obéis-
 sance et l'adoration en esprit et en vérité sur la terre
 sont le gage le plus assuré qu'un jour, dans le ciel,
 l'obéissance et l'amour seront pour nous le principe
 de notre gloire et de notre bonheur éternels.

VINGT-HUITIÈME MÉDITATION

LES SUPÉRIEURS

« *Obedite praepositis vestris et subjacete eis. Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri, ut cum gaudio hoc faciant et non gementes: hoc enim non expedit vobis.* Obéissez à vos maîtres et soyez-leur soumis. Car ils veillent sur vos âmes et doivent en rendre compte ; qu'ils le fassent avec joie et non pas en gémissant, car cela ne vous serait pas avantageux. » (Hebr. XIII, 17).

Tel est le commandement de saint Paul. S'il est important pour les simples fidèles, à combien plus forte raison pour les religieux !

La Règle est une lettre morte, c'est la Bible pour les protestants. Quels commentaires tous les hérétiques n'ont-ils pas donnés aux Livres Saints, et quelle tour de Babel n'en ont-ils pas formée ? Edifice sans cesse recommencé et sans cesse détruit, jusqu'à ce qu'on ne comprenne plus rien aux Livres Saints, et, qu'après les avoir amoindris, on ne les considère plus que comme l'œuvre de l'homme. L'Eglise, avec ses enseignements, tranche les difficultés, maintient le dépôt, révèle, au moment opportun, les mystères renfermés dans la parole de Dieu, fixe les sens et condamne les erreurs à mesure qu'elles se produisent.

De même la Règle. Livrez-la à des religieux épris du désir d'abonder chacun dans son sens ; chacun y verra ce qu'il voudra. D'où la nécessité d'un docteur

pour éclaircir les obscurités, pour trancher les différends : mais les supérieurs ne sont utiles qu'à la condition d'être reçus avec les dispositions convenables, et voilà tout mon plan :

1° Nécessité des supérieurs ;

2° Conditions avec lesquelles il faut accepter les supérieurs.

I. — Nécessité d'avoir des supérieurs

Où n'y a-t-il pas de chefs dès qu'il y a, je ne dis pas une société, mais une agrégation d'êtres intelligents ? L'enfer lui-même a ses chefs, dont le commandement très dur est comme un dédommagement et un aiguillon à son supplice.

Que si, prenant les choses par un autre point de vue, nous considérons l'Eglise, son organisation, de quelle magnifique hiérarchie ne nous offre-t-elle pas le modèle ? Elle prend son exemplaire dans les cieux où les milices angéliques forment leurs chœurs ordonnés en union avec les saints, au pied du trône de Dieu.

Mais quand même les autres sociétés seraient capables d'exister sans un pouvoir vivant, les sociétés religieuses ne le pourraient pas. Leur essence est l'obéissance même, et comment obéir s'il n'y a personne pour commander ?

Vous voyez, par ce côté, la nécessité des supérieurs et l'obligation de les demander à Dieu.

Quatre remarques : 1° J'entends dire : mais les supérieurs ont des défauts ! D'abord, qui n'en a pas ? Et vous qui jugez avec une facilité si grande les défauts de tout ce qui est au-dessus de vous, n'avez-vous aucun reproche à vous faire ? Mais, si vous n'aviez pas de défauts, vous auriez un bon esprit, car de tous les vices, chez un religieux, le mauvais

esprit est le pire. Ah ! que vous avez besoin d'un supérieur pour extirper cet esprit de critique qui, comme un affreux cancer, répand sa contagion autour de lui : *Quorum sermo ut cancer serpit.* (II Tim. II, 17).

Admettons qu'ils aient ces défauts que vous leur trouvez. Qu'êtes-vous venu faire ici ? Vous sanctifier, n'est-ce pas ? Eh bien ! prenez leurs défauts comme le plus parfait des instruments de pénitence, acceptez-les. Ne savez-vous pas que saint Paul, en donnant aux premiers chrétiens les preuves de son apostolat, met en première ligne la patience. Vous voulez être des religieux apostoliques, soyez patients, et trouvez dans votre patience la preuve que vous êtes appelés à être des apôtres.

J'ai accordé que vos supérieurs ont tous les défauts. Mais les ont-ils ? Ne voyez-vous pas ces défauts à travers les vôtres ? Serait-ce pour vous que Notre-Seigneur aurait dit : « *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo ; et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui ; Hypocrite, arrache d'abord la poutre qui est dans ton œil, et ensuite tu penseras à arracher le fétu de paille qui est dans l'œil de ton frère* ». (Matth. VII, 5).

Ah ! qu'il est facile de les grossir, ces défauts, de les faire paraître comme des énormités ! Ce qui est énorme, c'est votre esprit de critique qui tourne tout en mal et ne se repose qu'après avoir répandu, dans un affreux esprit de révolte, un venin empesté.

Revenons à la vérité. En général, les supérieurs cherchent les sujets les plus capables ; s'ils ne les rencontrent pas, est-ce leur faute ? Ah ! je comprends ! on n'a pas fait attention à vous, et c'est grand dommage ! Quel bien n'eussiez-vous pas fait ! Quel ordre n'eussiez-vous pas établi ! Eh ! vous le croyez bonnement ! Hélas ! hélas ! que l'amour-propre et l'amour de la critique sont aveugles ! Oui, les supérieurs majeurs peuvent se tromper ; il est probable qu'ils se trompent de temps en temps. Priez Dieu qu'ils ne se

trompent pas en vous choisissant, car votre jugement serait terrible : Dieu vous demanderait, en vous jugeant, ce que vous vous plaignez de ne pas trouver chez les autres.

les Supérieurs 2° On a dit : un peuple a toujours que l'on mérite les chefs qu'il mérite. Vous avez de pauvres supérieurs parce que vous ne méritez pas d'en avoir de meilleurs.

Grave sujet d'examen. N'ai-je pas les supérieurs que je mérite ? Ne sont-ils pas si faibles, si insuffisants, parce que vous ne méritez pas d'être mieux commandés ?

les grâces qu'ils dispensent 3° Pourtant ils ont, quand la malédiction n'est pas sur une maison, des grâces toutes spéciales. Dieu, qui ne doit rien à personne, fait comme s'il les leur devait, à cause de vous.

Sachez les mériter. Elles leur seront distribuées pour votre plus grand bien.

le fondement de leur autorité 4° Souvenez-vous que l'Eglise, en les approuvant, leur a conféré une certaine juridiction sur vous, et que c'est une grande grâce que cette disposition de l'Eglise qui, par eux, veut que l'ordre subsiste dans les communautés. A ce point de vue, leur désobéir, c'est désobéir à l'Esprit qui gouverne l'Eglise. Pourtant, il savait bien, cet Esprit divin, qu'il ne pouvait vouloir des supérieurs sans choisir des hommes sujets aux défauts de l'humanité.

Mais si vous avez de bons supérieurs, quel avantage n'en retirerez-vous pas ? Or, je prétends que vous pouvez les forcer à être bons pour vous, si vous savez les accepter avec les dispositions surnaturelles qui conviennent à un religieux.

Examinons attentivement ces dispositions.

II. — Dispositions que doit avoir un religieux envers ses supérieurs

Les conditions que le religieux doit remplir envers ses supérieurs se réduisent aux conseils de l'Apôtre que j'ai pris pour texte :

1° « *Obedite praepositis vestris* ; obéissez à vos chefs. » L'obéissance, mais l'obéissance surnaturelle, l'obéissance telle que l'on voit sans cesse Dieu dans la personne des supérieurs.

Quand vous vous mettez à genoux devant un Crucifix, refusez-vous de méditer sur les mystères de la Passion, parce que l'image du Sauveur en croix est mal peinte ou mal sculptée ? Elle vous rappelle l'amour de Jésus-Christ pour vous, et cela vous suffit. *Obedite praepositis vestris*. Voilà pour l'obéissance.

2° Saint Paul ajoute : « *Et subjacete eis* ; soumettez-vous à eux ». Que de religieux font de leur couvent un enfer anticipé, parce qu'ils ne veulent pas connaître la vraie dépendance ! Que de souffrances disparaîtraient si l'on était véritablement dépendants, si l'on soumettait son jugement à ceux que Jésus-Christ a chargés de décider pour nous !

Mais non, on préfère se poser sur un terrain d'égalité et même de supériorité, on se complait dans sa fierté, et l'humble soumission à une direction donnée disparaît complètement.

3° « *Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri* ; ils veillent parce qu'ils doivent rendre compte de vos âmes. » Voilà ce que l'on ne médite pas assez. Vos supérieurs rendront compte de vos âmes, mais à une condition : c'est que vous les ferez porter par eux. Or, pouvez-vous prétendre qu'ils porteront cette responsabilité terrible, si vous faites tout ce qui dépend de vous pour vous soustraire

à leur action ? Evidemment, ils n'auront de responsabilité que celle que vous leur aurez donnée par votre dépendance à leur direction.

Vous ne voulez pas dépendre : libre à vous ! Mais quand vous paraîtrez devant Dieu, souvenez-vous que vos supérieurs, pour se justifier de votre vie si éloignée de ce qu'elle aurait dû être, n'auront qu'à dire : « Il a refusé d'obéir et de dépendre. Qu'il porte seul la responsabilité de ses révoltes, de ses chutes et de ses scandales ! »

4° « *Ut cum gaudio hoc faciant* ; de telle sorte qu'ils remplissent leur charge avec joie. » Heureuses les communautés où les inférieurs aident les supérieurs à mettre de la vie, par un certain entrain qui fait circuler la joie des pères aux fils, de telle sorte que l'obéissance est joyeuse et douce, parce que le commandement est joyeux et bienveillant. Mais comment obtenir ces dispositions, sinon par une grande ouverture et une grande confiance ? Cela peut paraître difficile au premier abord ; pourtant, avec un peu d'effort, on en vient à bout, et l'on obtient que les supérieurs eux-mêmes vous rendent la confiance dont vous les entourez.

Pour que les supérieurs agissent avec entrain et joie, il faut qu'ils se sentent aimés. Je ne dis pas qu'ils ne doivent pas aimer les premiers, mais quels sentiments voulez-vous qu'ils éprouvent, quand ils sentent leurs intentions méconnues, leurs ordres critiqués, tous leurs procédés pris en mauvaise part ?

Ah ! ils eussent pu répandre la joie autour d'eux, ils n'y répandent que la tristesse. « *Ut cum gaudio hoc faciant et non gementes* ». Vous préférez que la maison porte l'ennui qui part de votre cœur. Tant pis pour vous ! Mais hélas ! tant pis aussi pour vos supérieurs, et tant pis pour toute la communauté qui porte le poids d'un mécontentement, d'une tristesse dont vous êtes seul responsable.

Les supérieurs sont tristes et sombres. Que sont les religieux ? Examinez-en la cause. Elle vient de vous, de votre caractère, dont les supérieurs subissent la conséquence et, par les supérieurs, toute la communauté !

5° « *Hoc enim non expedit vobis* : Eh ! non, cela ne vous convient pas. » Et pourtant, que de caractères qui se laissent aller à la triste volupté d'empoisonner une communauté de leurs tristesses, de leurs murmures, de leur insubordination ! Ne va-t-on pas quelquefois jusqu'à vexer les supérieurs pour le plaisir de les vexer ? Hélas ! que cette disposition est fréquente, et quelles ruines ne prépare-t-elle pas ?

Car enfin, que résulte-t-il de tous ces beaux systèmes d'indépendance et de critique perpétuelle ? Des antipathies réciproques et la destruction de tout esprit de communauté. Cela vous convient-il ? Ah ! que l'Apôtre a raison : cela ne vous conviendra jamais. « *Hoc enim non expedit vobis* ».

Les supérieurs ont-ils des torts ? Peut-être. Je vous avouerai même qu'ils en ont. Mais vous ? Ah ! rentrez une fois dans votre fond, et voyez quel mal vous faites aux autres et à vous. « *Hoc enim non expedit vobis* ». Saint Augustin, au commencement de son beau traité de la Doctrine chrétienne, fait cette observation : « *Quidam reprehensuri sunt opus nostrum, quia quae praecepturi sumus non intellexerint* ; plusieurs, vont trouver à reprendre à ce travail, parce qu'ils n'auront pas saisi ce que nous voulons dire ». Ah ! que de religieux blâment parce qu'ils ne comprennent pas ! Et pourtant ils veulent faire porter à leurs supérieurs le fruit de leur inintelligence. Quelle injustice, ou plutôt quel accroissement de sottise !

Concluons : le religieux qui, malgré les défauts de ses supérieurs, voit toujours par esprit de foi, Dieu dans leurs personnes, les oblige bien souvent

à être Dieu pour lui, c'est-à-dire à mûrir leurs décisions, à les puiser dans les motifs les plus élevés, à peser la gravité de leur réponse, à prévoir toute la portée de leur volonté.

« Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux », dit Notre-Seigneur. Or, que de religieux peuvent forcer Notre-Seigneur à se placer entre leur supérieur et eux, pour être un lien de charité, de douceur, de force et de vie !

J'ai montré surtout les maux qu'apporte à sa communauté le religieux en révolte contre ses supérieurs. N'aurais-je pas mieux fait de parler de la communauté où une obéissance parfaite maintient la pratique de la règle, l'estime réciproque, le lien de la paix, la force qui vient d'un soutien mutuel ?

Quelle joie dans les maisons où règne cet esprit ! Jésus-Christ, au milieu de ses disciples, en est le modèle. Que peut-on vouloir de plus pour tendre à la perfection et y parvenir ?

VINGT-NEUVIÈME MÉDITATION

BONNES ŒUVRES

« *Tibi derelictus est pauper;*
le pauvre vous a été confié. »
(Ps. X, 14).

Rappelons-nous la description du jugement où le Fils de l'homme récompensera et absoudra, uniquement selon les pratiques, accomplies ou méconnues, de la charité envers nos frères. Dès lors, comprenons que cette sorte d'exercice de la charité a quelque chose de bien important.

Je ne crains pas d'ajouter que, si cette importance est très grande toujours, elle l'est plus spécialement aujourd'hui.

Je veux vous parler tout d'abord de la nécessité des bonnes œuvres. Mais le mobile de ces bonnes œuvres est bien loin d'être cette bienfaisance humaine, qui ne va pas au-delà de la satisfaction de venir en aide à son semblable ; elle a des conditions plus élevées, et je me propose de les indiquer rapidement.

1° Nécessité des bonnes œuvres ;

2° Caractère des bonnes œuvres.

Voilà les deux points principaux auxquels je me propose de m'arrêter.

I. — Nécessité des bonnes œuvres

A. La situation Si jamais les bonnes œuvres ont été
actuelle nécessaires, c'est à coup sûr aujourd'hui
d'hui que de toutes parts éclatent
les passions les plus funestes, et que les crimes sociaux
les plus terribles sont commis.

Voyez la fureur des classes inférieures s'élever contre les classes supérieures. On flatte les appétits populaires, on leur souffle les idées les plus subversives. Qui mettra un frein au monstre déchaîné ?

Le mal social est là : les monuments anciens croulent en général d'eux-mêmes, quand le ciment qui lie les murs est dissout ; ici les pierres sont détachées avec violence ; on se complaît à les briser et à les disperser en mille débris ; la destruction est le besoin universel.

Le déchaînement des passions Au-delà, qu'y a-t-il ? L'inconnu. Et qui pousse comme fatalement vers cet inconnu ? La haine. Oui, c'est la haine. Quels sont ceux qui s'aiment en dehors de l'Eglise ? Quelles dispositions à s'entre-dévorer quand ils seront vainqueurs ! Ils le savent bien, et leurs chefs, à la fois meneurs et esclaves, redoutent par instinct le moment du triomphe, parce qu'ils savent bien que le triomphe sera pour eux le précurseur de la catastrophe. Cela s'est toujours vu ; c'est la loi de l'histoire humaine. La haine dissout ; elle ne peut tenir un moment que pour faire de plus profondes ruines.

La haine satanique Or, nous sommes à un de ces moments solennels et terribles où les ténèbres s'étendent de toutes parts, où l'on se sent entouré d'abîmes, et où l'on ne sait plus si c'est à droite ou à gauche que se trouvent ces abîmes. On voit les nations se haïr, au sein des nations les partis se choquer, la haine partout, et partout les symptômes les plus alarmants. Que faire ?

Pour qui sonde les plaies du présent en chrétien, il est évident que, si l'Eglise repose sur un principe surnaturel, qui est Dieu, la Révolution repose sur un principe antinaturel, qui est le Diable. L'homme, depuis le jour de sa révolte, est l'esclave du Diable

par le péché. Jésus-Christ l'avait affranchi, mais l'homme aujourd'hui repousse Jésus-Christ en repoussant l'Eglise, et quand Jésus-Christ se retire, il est nécessaire que le Diable arrive.

Or, le Diable combat par deux principaux moyens : l'erreur ou le mensonge, dont je ne veux pas parler ici, et la haine. Le Diable, étant essentiellement menteur, ment, ment toujours. Quand donc quelqu'un, l'ayant découvert, lui dit : Vous êtes le Diable, il répond : « Point du tout, je suis un honnête homme, je m'occupe de bonnes œuvres, vous vous trompez ». Mais voyez de près, et sous ces prétendues bonnes œuvres, vous verrez la haine la plus atroce et la plus savante à la fois. Avec toutes les apparences de l'amour de l'humanité, on souffle aux masses les sentiments, et les plus haineux, et les plus violents. La lave volcanique est toujours sur le point de s'élaner du cratère déchiré. Que veulent-ils ? Des bouleversements, des ruines, et sur ces ruines, leur haine triomphante.

Mais si l'Eglise repose sur un principe surnaturel, si elle a Dieu pour appui, sa force doit consister précisément dans l'opposé de la haine : c'est l'amour, qui est Dieu même, *Deus caritas est*. C'est l'amour qui doit s'opposer à celui qui était homicide dès le commencement et dont les souffrances ne trouvent, ce semble, un rafraîchissement que dans le sang de l'homme.

L'option qui s'impose Voyez-vous sur-le-champ ces deux grandes forces en présence : la haine de Satan d'un côté, l'amour de Dieu de l'autre.

Ne nous faisons pas d'illusion, les choses en sont là. La guerre est engagée entre le ciel et l'enfer, et j'ajouterai : elle se livre au-dessus de nos têtes, si nous ne devons pas en être l'enjeu.

Que faire ? La question est bien simple. De quel côté veux-je pencher ? Du côté de Dieu ou du côté de Satan ?

Posée en ces termes, la réponse serait facile, si malheureusement Satan ne pénétrait dans le camp de Dieu même, pour y souffler son esprit de division. Mais c'est précisément, pour nous, une obligation d'autant plus grave de nous porter à toutes les conséquences pratiques de la grande loi de l'amour dirigée par l'esprit de l'Eglise. Et voyez comme en acceptant certains principes la solution est facile.

Les attaques contre l'Eglise La grande attaque est aujourd'hui dirigée contre l'Eglise, œuvre de Dieu fondée par Jésus-Christ. Quels sont les ennemis de Dieu ? Ceux qui veulent renverser l'Eglise. Et vous admettez que le spectacle que nous avons sous les yeux, et qui du côté de l'Eglise implique l'action de Dieu (il faut bien le reconnaître si nous avons la foi, selon la parole de Jésus-Christ : « *Ecce ego vobiscum sum ; voici que je suis avec vous* »), n'implique pas, de la part des ennemis de l'Eglise, une force infernale, satanique, diabolique ?

Mais niez-le tant que vous le voudrez ; la parole de Jésus-Christ y est. Quand Jésus-Christ annonça à saint Pierre qu'il bâtirait l'Eglise sur lui, qu'ajouta-t-il aussitôt : « *Et portae inferi non praevalerunt adversus eam ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle* ». L'Eglise d'un côté, l'enfer de l'autre, la parole de Jésus-Christ y est ; et quand nous assistons à un de ces combats entre l'Eglise et ses ennemis, combat comme il s'en est livré, tout au plus, trois ou quatre depuis dix-huit siècles, avec les empereurs romains, Arius, Mahomet, Luther, la Révolution, vous osez dire que Satan n'y est pas ?

Mais si Satan y est, il y est avec ses mensonges et ses haines. Laissons de côté la question des mensonges

traitée par les docteurs, les évêques, le Pape infail-
lible ; à nous une autre sorte d'armes : la charité
manifestée par les œuvres.

B. Urgente nécessité Inutile de vous dire qu'il y a
des bonnes œuvres les œuvres du corps et celles
de l'âme. On s'occupe surtout
des œuvres du corps, mais ce sont les âmes qu'il
importe d'atteindre. Or, dans ce temps où tout est
matière, vous ne les atteindrez qu'en donnant sous
toutes les formes, et non seulement en donnant,
mais en vous donnant.

Ici s'élève la terrible question du superflu. Je ne
crains pas de le dire ; si vous vous réfugiez aujour-
d'hui derrière le superflu, vous êtes perdu. On a tant
gardé pour soi de ce superflu pour les besoins men-
teurs que chacun se crée, qu'il faut donner du
nécessaire.

Vous ferez comme ce solitaire de l'Égypte, qui
avait vu l'incendie des Barbares éteint par les travaux
et les pénitences des moines de la Haute-Égypte ;
mais un moment vint où ces travaux représentés
par les nattes ne suffirent plus, et l'incendie prit des
proportions telles, qu'il s'étendit des Barbares du
Nord aux hordes des Arabes conduites par Mahomet.

Plaise à Dieu qu'aujourd'hui, donnant sous l'action
de la Charité qui est Dieu, vous donniez avec assez
de générosité pour éteindre l'incendie allumé par la
Révolution, incendie bien autrement affreux que
ceux des Goths, des Vandales et des Huns !

Après le passage de ces ravageurs, une nouvelle
société se forma ; après les invasions révolutionnaires,
nous ne pouvons nous attendre qu'aux invasions
savamment raisonnées du socialisme tendant la main
au Kulturkampf.

II. — Conditions des bonnes œuvres

Ces conditions sont multiples, la charité embrasant toutes les vertus. Nous pourrions en indiquer plusieurs. Contentons-nous de quelques-unes :

1° *Et, d'abord, l'esprit de foi.* « *Sine fide impossibile est placere Deo* ; sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu ». C'est là le cachet distinctif des œuvres vraiment chrétiennes. Plus l'esprit de foi est grand, plus on se place sous l'action de Dieu, et plus on s'applique à ne rien faire que pour lui. Que d'œuvres perdues parce qu'elles ne sont pas faites par esprit de foi !

L'esprit de foi est courageux, il affronte le respect humain, il parle rondement, parce qu'il croit ; il sait dire : « *Credidi, propter quod locutus sum* ; J'ai cru, c'est pourquoi je n'ai pas craint de parler » (Ps. CXV, 1), et il ne connaît aucun obstacle quand le devoir a parlé. La foi renverse les montagnes, mais il faut qu'elle veuille travailler à combattre toutes les objections que la paresse et la tolérance suscitent.

2° *L'humilité.* La foi nous montre le pouvoir de Dieu, la faiblesse de l'homme. Plus Dieu est puissant, plus l'homme n'est rien, plus, par contre, il faut rapporter tout à Dieu, rien à l'homme.

La défiance de soi-même est la fille de l'humilité, cette vraie connaissance de nous-mêmes qui nous rend vils et méprisables à nos propres yeux. L'homme humble et obéissant racontera ses victoires, parce que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Voulons-nous attirer le secours de Dieu dans nos bonnes œuvres, avant tout, soyons humbles.

3° *Soyons aussi prudents.* Défions-nous de nous-mêmes, et ne soyons pas comme ces hommes qui prennent un coupable plaisir à tenter Dieu : ils en sont punis par l'insuccès et la honte.

4° Cela dit, établissons que la condition des bonnes œuvres, c'est l'ardeur. Oui, il faut une charité ardente, sans quoi on ne fait rien.

Ne sentez-vous pas les ardeurs de l'enfer dans le zèle pour la propagande du mal ? Opposez-leur les ardeurs célestes de l'amour de Dieu. Personne n'aime plus ses amis que lorsqu'il donne sa vie pour eux. Ainsi fit Jésus-Christ sur la croix. Celui qui n'avait pas où reposer sa tête, n'ayant rien à donner, se donna lui-même en donnant sa vie avec son sang.

Ah ! qu'elles sont belles, les ardeurs d'un Camille de Lellis qui, malade, se dévoua aux malades, d'un Jérôme Emilien qui se consacra à l'éducation des enfants, d'un Vincent de Paul qui, pauvre, donna tant à la pauvreté ! Qui les poussait ? La charité. Le cri de saint Paul : « *Caritas Christi urget nos* ; la charité du Christ nous presse », retentissait sans cesse au fond de leurs âmes, et ils allaient se donnant, et se donnant toujours avec un zèle croissant, avec une tendresse que rien ne pouvait rebuter.

5° Mais ce qui surtout doit fixer notre attention, ce sont les inventions de la charité. Voyez combien l'ennemi est habile pour pervertir les âmes. Je ne dirai pas seulement que tous les moyens lui sont bons ; il en invente qui lui sont propres, et l'on est surpris de son habileté qui dépasse, il faut le reconnaître, l'habileté humaine : la presse, les théâtres, les jeux, la musique, le vice, l'éloquence des clubs, l'attrait du secret, les associations occultes, tout lui est bon, et quand un moyen semble usé, il a recours à des moyens nouveaux.

Pourquoi, par un côté, dans la guerre que nous avons à livrer, ne ferions-nous pas de même ? Aux inventions de la haine, sachons opposer les inventions de l'amour.

Sans doute, dans ces derniers temps, on en a vu des exemples. Les conférences de Saint-Vincent de

Paul, filles d'associations plus humbles, se sont répandues d'un bout du monde à l'autre. C'est le grand arbre, si vous le voulez, mais que d'admirables rameaux n'a-t-il pas produits : les Comités catholiques, les Cercles ouvriers, l'Union des œuvres, etc ! De toutes parts ce sont des formes nouvelles d'un même et divin moteur, la charité ; et c'est ce qui fait espérer. Là où l'enfer pousse à beaucoup haïr, on se sent pressé d'aimer beaucoup et de le prouver par des actes. Prouvez-le, mes Frères, en donnant et en vous donnant.

Quant aux religieux, je ne crains pas de dire que leur vœu de pauvreté les rend merveilleusement aptes, non seulement à donner, mais à faire donner, comme Notre-Seigneur dont les pieds et les mains percées, dont le côté ouvert sont les sources divines par lesquelles l'amour s'écoule sur le monde. Aux chrétiens, à être charitables. Aux religieux, à être charitables, mais de plus, à prêcher la charité par toute leur vie avec une ardeur plus grande et des inventions plus tendres.

Chrétiens et religieux, donnons et donnons-nous, et la haine sera refoulée dans l'enfer, et l'amour descendra du ciel vers les hommes, pour les faire remonter dans le sein de Dieu.

TRENTIÈME MÉDITATION

LA PRIÈRE DANS LES ÉPREUVES DE L'ÉGLISE

*« Pater, si possibile est, transeat a me calix iste ; verumtamen non mea sed tua fiat voluntas !
Mon père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que votre volonté se fasse et non la mienne ! »
(Matth. XXVI, 39).*

A l'exemple du Christ Ainsi parlait le divin Maître dans l'agonie qu'il voulut subir au jardin des Olives, avant que Judas ne le livrât à ses bourreaux ; ainsi, à coup sûr, l'Eglise peut parler dans les circonstances présentes : Mon Père, s'il est possible, que le calice de la persécution qui menace s'éloigne de moi !

Je ne crains pas d'affirmer qu'elle doit prier ainsi. Car enfin, sans doute, les persécutions dans leur ensemble lui sont glorieuses, mais que d'âmes faibles s'y perdent ! Et si, même à ces âmes faibles, l'Eglise peut éviter la désertion, elle le doit. C'est pourquoi elle doit prier.

Epreuves et prières En effet, s'il a été nécessaire que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire : *« Nonne oportuit Christum pati et ita introire in gloriam suam »* (Luc. XXIV, 26) ; s'il est nécessaire que tout homme qui s'approche du service de Dieu se prépare à la tentation, Jésus-Christ nous commande de répéter sans cesse : *« Et ne nos inducas in tenta-*

tionem ». Ce que tous les chrétiens sont tenus de dire sans cesse, pourquoi l'Eglise, leur mère, ne pourrait-elle pas le dire sans cesse ? Jésus-Christ ne fut pas exaucé parce que, à ce moment, il fallait un sauveur. Mais pourquoi l'Eglise ne le serait-elle pas puisque chacun de ses membres a reçu l'ordre de faire la prière dominicale ?

Réponses Non, l'Eglise n'est pas empêchée de prier de Dieu pour être affranchie de la persécution. Et que de fois n'a-t-elle pas été exaucée ! L'Eglise, figurée par les Hébreux sous la loi ancienne, ne l'a-t-elle pas été constamment ? Moïse et les plaies d'Egypte, la mer Rouge traversée à pied sec, ne sont-ce pas des preuves évidentes de l'assistance de Dieu ? Josué, Samuel, Saül dans ses premières années, David, Néhémias, les Macchabées, pour ne citer que les principaux, montrent l'assistance constante de Dieu, quand le peuple, après des révoltes châtiées, crie vers lui.

Que dire de la loi nouvelle, de la tempête sur la mer, où la barque dépositaire de Jésus semblait sur le point de sombrer ? Que dire de Pierre, préservé des projets d'Hérode, du triomphe définitif de l'Eglise après trois siècles de persécutions ? Que dire de ces époques merveilleuses où l'Épouse du Christ semblait à tout jamais condamnée, et où nous la voyons se relever glorieuse et paraître n'avoir été en danger que pour montrer plus visiblement l'assistance de son Époux ?

Mais avançons, allons plus loin, et examinons les grands avantages que l'Eglise tire de ces menaces ou de ces persécutions, que ses prières peuvent éviter. Je vais considérer successivement les divers points de vue qui se présentent, et puis j'en examinerai les résultats pratiques. Il est bien évident que Dieu veut tirer sa gloire de tout cela. Oui, les persécutions sont utiles à cause de leurs résultats.

I. — Résultats généraux de la persécution

1° *La séparation des bons et des méchants.* En effet, nous sommes tous les jours plus frappés de cette séparation accentuée avec un nouvel éclat. Notre-Seigneur avait dit : « *Qui non est mecum, contra me est ; qui n'est pas avec moi est contre moi* ». (Matth. XII, 30).

Mais que d'hommes de prétendue conciliation, qui voudraient avoir les pieds dans les deux camps ! « *Quae societas lucis ad tenebras ? Quae autem conventio Christi ad Belial ? Quel rapport y a-t-il entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial ?* » (II Cor. VI, 15).

Sans doute, le divin Père de famille ne veut pas qu'on sépare, avant l'heure, l'ivraie du bon grain ; il faut attendre la moisson. Mais quand les épis sont mûrs et que la mauvaise graine menace de s'ensemencer d'elle-même, il faut bien savoir prendre un parti énergique et se séparer de ceux qui, non seulement veulent se séparer de nous, mais nous faire une guerre à outrance.

N'est-ce pas là que nous en sommes ? Eh bien ! acceptons franchement une situation pareille. Les bons seront bons, et les méchants s'enfonceront dans leur perversité. Dieu a-t-il permis que la lutte entre les bons et les mauvais anges fût bien longue ? Ce fut l'affaire d'un moment. Et Satan fut précipité avec ses anges au fond des enfers. La séparation fut instantanée.

2° *Le réveil des endormis.* Quand Dieu permet que la barque de l'Eglise soit battue par les flots, il veille sur elle et sait le moment où il commandera le calme. En attendant, les passagers, pleins d'effroi, tournent les yeux vers le ciel, les endormis se réveillent, tous aident à la manœuvre ; les ordres du capitaine sont plus obéis, on se sent sous le coup d'une situation grave.

Il en est de même pour l'Eglise. Que de torpeur à certaines époques ! Quels sentiments profonds de fatigue et de découragement ! Quelle disposition à laisser tout aller ! Situation pénible et dans laquelle les âmes courent de grands dangers, se perdent même. Cette situation ne peut durer. Il faut qu'elle cesse en face de la persécution. Sans doute, le vent fait tomber bien des fruits gâtés des arbres, mais ceux qui résistent n'en sont que plus vigoureux.

Il y a, en effet, dans l'Eglise, une masse de chrétiens qui semblent n'être pas faits pour l'enfer, ils n'en valent pas la peine ; ni pour le ciel, ils n'en sont pas dignes. Il faut les mettre quelque part. Il semble que, pour ceux-là, il faille un purgatoire, doux mais prolongé ; prolongé, parce qu'ils ne méritent pas de voir Dieu ; doux, parce qu'ils ne sont pas capables d'un très grand mal. Pour ceux-là une certaine persécution paraît avantageuse. Ils sont secoués ; et bien qu'en général ils ne comprennent guère, pourtant la peur de terribles événements leur fait tourner les yeux vers le ciel, et à leur tour ils s'écrient : « *Domine, salva nos, perimus !* Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » (*Matth. VIII, 25*).

Quelquefois même Jésus se réveille, mais pour leur dire comme aux apôtres : « *Quid timidi estis, modicae fidei ?* Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

Enfin, même de ceux-là, Dieu exauce la prière, et c'est une utile chose que de savoir forcer Dieu à pardonner à la terre ses prévarications.

3° *La perfection des bons.* Qui est bon ici-bas ? Personne. « *Si iniquitates observaveris Domine, quis sustinebit ?* Si vous scrutez nos iniquités, Seigneur, qui pourra soutenir votre regard ? » C'est pour cela que j'ose à peine prononcer ce mot.

Toutefois, Dieu lui-même veut mettre une différence entre les hommes et les hommes, et ne pas confondre celui qui se sauve à peine : « *tanquam per ignem*, comme par le feu », avec celui dont les efforts constants se tournent vers ce qu'il croit le plus agréable à sa majesté infinie.

Eh bien ! les bons ont besoin d'être purifiés, « *tanquam aurum in fornace*, comme l'or dans le creuset » (Sap. III, 6). Et il faut, pour se dépouiller de leurs scories, qu'ils passent par le feu. Les lâches le subiront après leur mort. Dieu le réserve aux bons pendant leur vie, afin que de tout ce qui se passe résulte ce fait : c'est que celui qui est saint doit se sanctifier tous les jours davantage. « *Qui sanctus est sanctificetur adhuc* ».

4° *Le triomphe de l'Église.* Que l'Église soit condamnée au combat, c'est ce qui ressort des phases diverses par lesquelles il a plu à son divin Époux de la faire passer. Seulement, quand elle a été passée par le crible, il en résulte que, le triage étant fait, elle sait de quel côté elle peut s'appuyer plus fortement.

Il y a deux sortes de persécutions pour l'Église : celles sous le poids desquelles elle semble prête à succomber, et celles qui sont pour elle une source de triomphes.

N'est-ce pas quelque chose d'admirable que cette persévérance de populations à peu près abandonnées, et qui résistent d'une aussi admirable façon à toutes les avanies ? Voyez l'Irlande, voyez même les États-Unis. Dans l'Orient lui-même, Dieu s'est laissé des témoins. Heureux ceux qui restent témoins fidèles jusqu'à la fin !

A côté de cela, il y a l'énergie des populations qui ont laissé introduire chez elles le venin des doctrines empestées, et qui, chaque jour, par de nouveaux efforts, tentent de le repousser.

Ces spectacles, aux yeux de Dieu, sont admirables et il trouve sa joie, non dans la souffrance des siens, mais dans le courage de leurs combats et la gloire de leurs triomphes.

II. — Résultats pratiques de la persécution

1° *Conversion possible et personnelle.* La conversion par la persécution est utile, mais aussi elle est très possible.

A certaines conditions : c'est que nous écouterons la voix de Dieu qui parle par tous les moyens. Il faut pour cela se tourner vers lui, en sincérité, et repentir, et pénitence, comme Ninive après la prédication de Jonas. Mais encore faut-il préciser ces conditions.

Oui, il faut avoir le courage de se convertir, non par ces mouvements généraux qui ne signifient pas grand'chose, semblables aux flots que la mer pousse sur ses rives et qu'elle en retire aussitôt.

Non, il faut que chacun se convertisse personnellement. La conversion doit se faire, non par masses, mais un à un. Même dans ces prédications où saint Pierre convertissait deux et trois mille Juifs, le Saint-Esprit descendait en chacun en particulier. Ce n'était pas affaire de résolution commune, c'était œuvre d'âmes isolées.

S'il entrait dans les vues du Saint-Esprit de faire jaillir leur retour à Dieu d'une manière simultanée, ceci est une autre affaire ; mais, si je puis me servir de cette expression familière, chacun s'était converti pour son propre compte.

2° *Des prières ferventes.* Ici je suis entièrement sur le terrain de Notre-Dame de Salut. Oui, il faut des prières et beaucoup de prières. Il faut se tourner vers Notre-Seigneur, crier vers lui et ne pas se décourager.

Que dirai-je de toutes les prières que la persécution peut faire surgir ? Que dire à cet égard, sinon que

la prière continue a un poids infini dans les balances divines ? « *Multum valet deprecatio justi assidua* ; la prière assidue du juste a une valeur immense ». (Jac. V, 16).

C'est l'admirable travail de la communion des saints. Prions et faisons prier, poussons à la prière autant que nous en sommes capables. Cette prière finira par pénétrer les cieux avec celle de Jésus-Christ.

3° *La vie plus austère.* Que la mollesse de la vie des chrétiens soit un obstacle à l'action de la miséricorde divine, rien de plus évident. Comment voulez-vous que le cœur de Dieu se laisse toucher par des prières, parties d'âmes plongées dans toutes les recherches de la vie commode et, quelquefois même, dans les plaisirs défendus ?

Oui, il faut avoir le courage de mener une vie plus sévère, il faut savoir rompre avec une foule de lâchetés, de concessions aux sens, lesquelles, énervant les caractères, nous donnent ces hommes prêts à tout céder à propos des grands intérêts religieux, pourvu qu'ils s'amuse.

4° *L'action sur les populations.* Que dirai-je à ce sujet ? Il est sûr que l'on peut exercer une action énorme sur les populations, pourvu qu'on le veuille, mais il faut le vouloir, et le vouloir très fortement.

« Mais, me direz-vous, je ne suis qu'une pauvre petite femme ! » Ecoutez ce que vous avez vu faire depuis deux mois. Pensez-vous que les *pétitions* ne constituent pas un mouvement important ? Pensez-vous que les *prières publiques* n'aient pas eu un certain effet ¹⁾ ?

¹⁾ L'Association de Notre-Dame de Salut avait, pendant les mois qui précédèrent l'année 1878-79, où le Père écrivit ces méditations, provoqué, sous la direction des Pères de l'Assomption, des *pétitions* couvertes de 1.600.000 signatures et des *prières nationales* qui se répandirent avec un admirable élan dans tous les diocèses de France.

Seulement, il faut continuer ce mouvement, il faut le reproduire de différentes façons jusqu'à ce qu'il ait donné la victoire.

Et puis, une prière isolée produit quelquefois les plus admirables prodiges. Rappelez-vous cette femme qui voyait, dans une grande douleur, se perdre l'âme de son fils. Elle priait. Elle pleurait surtout. Un vieil évêque qu'elle consulta lui dit qu'il était impossible que Dieu laissât périr le fils de tant de larmes. En effet, la grâce finit par toucher le cœur du jeune homme, et il fut saint Augustin.

TRENTE ET UNIÈME MÉDITATION

DES RELATIONS DES RELIGIEUX ENTRE EUX

« *Mandatum novum do vobis;*
je vous donne un commande-
ment nouveau. » (Joan. XIII, 34).

Je me propose de traiter des relations des religieux entre eux, et j'établis que ces relations doivent être :

- 1° Edifiantes ;
- 2° Charitables ;
- 3° Respectueuses ;
- 4° Fondées sur la serviabilité.

I. — Relations édifiantes

Le devoir d'édification mutuelle Pourquoi êtes-vous venu chercher la vie commune dans un cloître, sinon pour vous faire soutenir par les rapports quotidiens que vous auriez avec des hommes qui tendraient comme vous à la perfection ? Sans quoi vous n'aviez qu'à rester dans votre solitude et y garder le genre de vie qui vous eût convenu le plus.

Du moment que vous cherchez la société de certains hommes, pour avoir un plus grand moyen de vous sanctifier, vous devez vous pénétrer de la solidarité que vous avez contractée envers eux. Vous avez demandé à être introduit dans leur compagnie, pour qu'ils pussent vous édifier et vous soutenir ainsi dans votre marche vers les vertus plus parfaites ; mais, à votre tour, vous avez quelque chose à leur rendre. Ils vous édifient : édifiez-les de votre côté, et souvenez vous que, si leur conduite vous est une prédication vivante, bien plus puissante que celle de la parole,

cette prédication, ils sont en droit de la réclamer de votre part.

Remarquez que le Saint-Esprit a dit : « *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma* ; le frère qui est soutenu par son frère est comme une ville forte ». (Prov. XVIII, 19). Cette cité, c'est le couvent. Voyez ce que vous avez à y mettre du vôtre. Que si, au contraire, vous malédifiez, comme votre mauvais exemple sera évidemment suivi et en entraînera d'autres, le résultat sera qu'un certain nombre de religieux tomberont dans la décadence.

L'illogisme de la mésédification Mais, direz-vous, depuis que je suis religieux, que de mauvais exemples n'ai-je pas reçus ? Quoi donc, et que dites-vous là ? Vous vous plaignez d'avoir été victime du mal que vous avez fait, que vous faites tous les jours aux autres ?

Depuis quand les fautes de telle ou telle personne peuvent-elles être votre excuse ? C'est vraiment un singulier raisonnement que celui-là. Voyons : vous êtes entré dans la vie d'un couvent pour vous sanctifier en la compagnie de vos frères ; au lieu de cela, vous y trouvez une mauvaise édification ; donc, vous allez vous mettre à malédifier à votre tour.

En d'autres termes, on vous donne de mauvais exemples, capables de vous entraîner à la perte de l'esprit religieux, à des défaillances graves, peut-être en enfer. Donc vous allez, sans gêne et en vertu des scandales reçus, vous mettre en train de faire perdre l'esprit religieux aux autres, de les entraîner à des fautes graves, peut-être en enfer ! Admirable raisonnement que celui-là. Mais convenez qu'il n'a pas été inspiré par Notre-Seigneur quand il disait : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! »

Voyez, au contraire, le bien immense que vous pourriez faire, si vous le vouliez un peu fortement. Je vous accorde que certains de vos frères pourraient

être plus édifiants. Qu'en concluez-vous, si vous avez l'esprit religieux ? Eh ! peut-être, à la nécessité de bien examiner où l'on entre, mais ensuite de voir aussi quels efforts à faire pour porter nos frères à toute perfection, plus par notre édification que par nos paroles.

II. — Relations charitables

Quel spectacle que celui de frères qui s'aiment entre eux ! « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Comme cela est bon et suave, d'habiter ensemble comme des frères ! » (Ps. CXXXII, 1). Oui, rien n'est bon comme une communauté où l'on s'aime, mais pour cela il faut que tous y mettent du leur.

Affection qui s'étend à tous Pour que cette charité soit permanente, il importe d'en enlever une foule de sentiments particuliers, qui viennent trop souvent gêner ces dispositions d'affection générale que l'on doit avoir les uns pour les autres.

Gardons-nous des amitiés particulières qui suscitent des jalousies, des jugements sévères, et qui disposent à la séparation d'avec ceux qui cherchent à agir à part. La charité que l'on doit avoir doit s'étendre à tous et être très universelle, comme la maison où l'on habite ensemble est commune à tous.

sérieuse et profonde L'âme de chacun de nos frères a été rachetée par le sang de Jésus-Christ, qui l'a aimée jusqu'à répandre son sang pour elle ; que ces mêmes âmes soient pour nous l'objet d'une semblable charité, que nous soyons toujours prêts, à l'exemple du Sauveur, à nous donner et à nous dépenser pour elles, selon le mot de l'Apôtre : « *Libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris ;* je donnerais volontiers tout, et moi-même

par-dessus pour le salut de vos âmes ». Si l'ouvrier apostolique doit être dans cette disposition envers les pécheurs qu'il rencontre, à combien plus forte raison doit-il avoir ces sentiments pour les âmes avec lesquelles il est appelé à vivre en famille.

Et cette affection, si elle est sérieuse, ne peut manquer de produire son effet. On a beau dire que l'on ne sent pas le bien que l'on fait, le religieux embrasé d'amour pour l'âme de ses frères en fait toujours, et beaucoup. On sent qu'il est un lien entre eux et Notre-Seigneur. A la vérité, cette affection doit être d'une grande franchise et d'une grande loyauté, mais quand elle est telle, tout le monde s'en aperçoit, et qui peut se plaindre d'un ami qui n'est franc que parce qu'il désire être utile ?

fidèle Cette affection doit être fidèle et résister à certains froissements. « *Amicus fidelis, protectio fortis ; qui autem invenit eum, invenit thesaurum ; Un ami fidèle est un puissant appui ; qui l'a trouvé, a trouvé un trésor* ». (Eccli. VI, 14). Que ces amitiés fidèles sont rares ! Il faut la plus grande fidélité dans la charité des religieux entre eux. Quelquefois on subit des froissements. Tous les caractères ne sont pas de la même égalité d'humeur.

Heureux le religieux fidèle qui ne se décourage ni ne se rebute envers un frère qui se blesse, soit par l'effet d'un malentendu, soit par les suites d'une inconstance qui est la conséquence des misères du cœur humain. Le frère offensé reviendra avec d'autant plus d'affection qu'il se sera senti plus injuste dans ses appréciations, à moins que ce ne soit un homme de peu de cœur, et alors vous aurez eu la consolation très grande, dans les rebuts qu'auront subis vos avances, de pouvoir être certain d'avoir tout fait pour Dieu et rien pour les hommes.

Qu'après cela, et en tenant compte des dangers des amitiés particulières, il y ait entre religieux,

par l'effet de travaux communs, d'efforts plus grands, une estime plus spéciale, je me garderai bien de le critiquer, pourvu qu'il soit entendu que ces relations entre frères sont basées sur une estime, qui part de Dieu et non d'une sympathie tout humaine.

III. — Relations respectueuses

N'espérez rien d'une communauté où l'on ne se respecte pas. Le respect chrétien est une des conditions les plus essentielles de la vie en commun pour des religieux.

Le religieux irrespectueux pour ses frères ne se connaît pas, ne les connaît pas et ne connaît pas l'honneur qui lui est fait, quand on l'admet en pareille société.

1° *Il ne se connaît pas.* Car s'il se considérait dans son fond, à la lumière de la foi, il verrait ses défauts, ses imperfections, ses aspérités de caractère ; il comprendrait l'importance de les faire disparaître, avant de se permettre de manquer de respect envers qui que ce soit. Mais si tous ces obstacles au respect étaient supprimés, le respect aussitôt lui deviendrait facile. Il admirerait la patience dont on use envers lui et il en deviendrait d'autant plus respectueux.

2° Le religieux qui ne respecte pas ses frères ne les connaît pas ou les connaît mal. Qu'il les envisage dans la vraie lumière, qu'il se rappelle cette parole du divin Maître : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ».

Vous êtes sévère envers les autres, mais examinez donc ce que vous méritez vous-même ; et si votre regard, supposé qu'il soit juste, est si sévère pour les membres de votre communauté, rendez-vous compte de ce que doit être l'œil de Dieu qui vous regarde. Croyez-moi, avant de vous ériger en critique des autres, voyez les critiques que vos frères peuvent

faire de vous et le jugement que Dieu peut porter sur votre état.

Puis, peut-être pourriez-vous vous demander si la destruction du respect n'est pas un travail, qui tend à faire ressembler le ciel anticipé de la vie religieuse à l'enfer. Le lieu où l'on se respecte le plus est l'assemblée des saints autour du trône de Dieu ; le lieu d'où tout respect est banni, c'est l'enfer où les démons et les damnés se renvoient les reproches et les injures dans un réciproque mépris, basé sur une connaissance plus grande des défauts communs. Ne les imitez pas. Imitez plutôt les anges et les saints, se respectant sous le regard de Dieu.

3° Le religieux qui ne respecte pas ses frères ne connaît pas l'honneur qui lui est fait. Que tous les couvents soient parfaits, je ne le prétends certes pas, mais on y tend à la perfection, et c'est beaucoup : être admis à l'honneur de vivre en pareille compagnie, c'est inappréciable ! Vous pouvez blâmer, critiquer : à quoi cela aboutit-il ? Corrigez-vous ? Ce n'est pas ainsi que l'on corrige ; on exaspère, on divise, pas autre chose. Soyez respectueux et ferme, toujours charitable ; mais alors les observations ne seront ni bruyantes, ni amères ; elles auront la chance d'obtenir des résultats.

« L'Église, a dit un protestant, a été la grande école du respect. » Si le respect se perdait, il devrait se réfugier dans les couvents comme dans un sanctuaire.

III. — Relations serviables

S'en tenir à de belles théories n'est pas suffisant : il faut de plus l'esprit pratique, et l'esprit pratique se traduit par les services demandés et rendus.

Quel religieux n'a pas à demander des services dans une foule de circonstances, et dans combien

d'occasions n'est-on pas ennuyé d'avoir à en rendre ?
Qui aime à se déranger ? Qui aime à se gêner ?

A l'exemple du Christ Pourtant, qu'a fait Notre-Seigneur que de se mettre dans une gêne perpétuelle depuis Bethléem jusqu'au Calvaire ?

Et quels exemples de patience ne donne-t-il pas dans son séjour au Saint-Sacrement ? Quels prodigieux miracles n'accomplit-il pas pour nous montrer comment, quand on est souverainement bon, on rend, au prix de grands dévouements, tous les services !

Voilà votre modèle. Qui est plus parfait que Jésus-Christ ? Et qui a rendu, qui rend à chaque instant du jour plus de services que lui ? Allez, quand vous aurez rendu au genre humain entier tous les services qu'il a voulu s'abaisser à vous rendre, vous aurez sujet de vous plaindre ; en attendant, baissez la tête, pensez que la raideur, l'esprit personnel, la préoccupation exclusive de soi est tout ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit de Notre-Seigneur.

Sous la sauvegarde de l'utilité et de l'obéissance Que faire donc ? Se vaincre, s'oublier pour rendre service, sous deux sauvegardes : l'utilité et l'obéissance.

Chacun doit avoir son genre de serviabilité. La Carmélite ne doit pas aller soigner les malades, ni la Sœur de Charité ne doit se charger d'instruments de pénitence pour la conversion des pécheurs ; à chacun son lot. Il en est de même dans l'intérieur des couvents, et un Frère convers ne doit pas faire des cours, pas plus qu'un étudiant maladroit ne doit soigner les malades.

Les cours mal faits produiraient des ignorants, et les malades mal soignés peupleraient les cimetières ; de façon que les services rendus ne doivent pas se transformer en mauvais services.

C'est pourquoi, en dehors de l'utilité à chercher dans les services, il importe de joindre l'obéissance qui éclaire, qui dirige, qui donne une force spéciale pour rendre des services utiles et intelligents. Même quand la bonne volonté y est, il faut savoir diriger cette bonne volonté ; l'obéissance est là pour lui tenir lieu de guide.

Concluons : l'édification, la charité, le respect, la serviabilité sont quatre éléments fondamentaux de nos relations entre religieux. Que s'ils sont maintenus, la communauté grandira en union et en ferveur, et donnera tous les fruits que Notre-Seigneur a le droit d'attendre d'un champ aussi bien cultivé par sa grâce.

TRENTE-DEUXIÈME MÉDITATION

RELATIONS DES RELIGIEUX AVEC LE DEHORS

« *Vos estis sal terræ* ; vous êtes le sel de la terre. » (Matth., V, 13).

J'ai parlé des religieux entre eux. Longtemps la vie religieuse a été isolée, solitaire. Les populations affluaient vers les monastères ; les monastères se tenaient à l'abri du monde, et, dans le silence du cloître ou les chants de l'Office, trouvaient de saintes et chastes délices que rien ne venait troubler.

Plus tard, les disciples de saint Benoît, en Occident, descendirent de leurs montagnes, sortirent de leurs forêts, et se livrèrent à une fructueuse évangélisation.

Aujourd'hui, après saint François et saint Dominique, les Ordres religieux font partie de la vie ecclésiastique, et les Papes se sont servis des religieux, dans les pays catholiques, pour réveiller la foi ; dans les pays infidèles, pour y porter son flambeau. Il est admis que les religieux doivent avoir des relations avec le monde, mais que doivent-elles être ?

J'établis que ces relations doivent être :

- 1° Surnaturelles ;
- 2° Réservées ;
- 3° Bienveillantes ;
- 4° Exclusivement dans l'intérêt des âmes.

Peut-être alors, au lieu de nuire, pourront-elles produire des fruits abondants pour le ciel.

I. — Relations surnaturelles

Sentiment de ses responsabilités « *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei* ; que le peuple nous regarde comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu ». (I Cor. IV, 1). Le religieux peut s'appliquer au moins la première partie du précepte de saint Paul, et l'Augustin de l'Assomption, tendant au sacerdoce, à moins qu'il ne soit Frère convers, peut s'appliquer la seconde aussi, puisqu'il doit se préparer à être prêtre un jour et à en remplir tous les devoirs, à en acquérir toutes les vertus.

Que l'homme nous considère comme les ministres du Christ. Soyons toujours ses serviteurs et ses envoyés, et n'ayons pas à faire autre chose ici-bas avec les hommes.

Si nous ne sortions jamais de nos cellules qu'avec cette préoccupation, que de misères n'éviterions-nous pas ! Que de dangers ne nous épargnerions-nous pas ! Ou plutôt quel bien ne ferions-nous pas ! Je ne veux être que le ministre de mon Sauveur auprès des hommes, m'occuper avec eux d'œuvres de charité, du salut des âmes absentes, du salut des âmes auxquelles je m'adresse : que de bien à faire à ce point de vue, et que je dois faire !

Eviter toute curiosité Mais alors, comme ma pensée doit s'élever au-dessus de tout cancan et de tout tripotage ! Que je les écoute quelquefois, uniquement afin de faire quelque bien, je le puis absolument, mais que je dois y éviter la curiosité malsaine, la satisfaction de quelque sentiment mauvais, le plaisir d'apprendre les ennuis de personnes qui me sont peu sympathiques, surtout si j'écoute pour aller répéter, et si je parle pour la satisfaction de nuire par mes paroles.

Etrange bouleversement des idées surnaturelles ! Je suis venu au couvent pour me sanctifier, et je viens chercher dans les parloirs un moyen de me perdre ! Si je dois avoir des relations au dehors, c'est pour qu'on trouve en moi un ministre de Jésus-Christ, qui dit opportunément à l'oreille ce qu'il est obligé ailleurs de prêcher sur les toits, mais qui, en parlant ainsi dans l'intimité, pénètre au fond de l'âme, émeuve la conscience et procure, ou des conversions pour les uns, ou des améliorations pour les autres. Au lieu de cela, que fais-je ? Je suis un homme vulgaire, à petits tripotages, à petites intrigues. Quant au bien que l'on vient retirer de moi au parloir, il est nul.

Rester Et pourquoi ? Parce que je ne suis pas surnaturels resté homme surnaturel. Et je ne suis pas surnaturel, parce que je ne me suis pas fait un trésor de vérités surnaturelles, de sentiments surnaturels. Si je parle de Dieu, j'ai l'air de réciter une leçon ; ma parole prend quelque chose de machinal, dont la source peut bien être la mémoire, mais n'est certainement pas le cœur.

C'est que, pour être surnaturel dans les relations extérieures, il faut de longue date l'être devenu au pied de son crucifix, ou au pied du Saint-Sacrement. Alors la pensée de Dieu, de sa cause, l'amour de Notre-Seigneur, de l'Eglise, mettent aux lèvres des paroles apostoliques, et personne ne vient vers nous qu'il ne s'en retourne meilleur ou plein de la préoccupation de le devenir.

Ah ! que de temps perdu et même mal employé, parce que nous n'avons pas su rendre nos relations avec les hommes assez surnaturelles !

II. — Relations réservées

En bien des circonstances, la loi des relations consiste moins à dire qu'à ne pas dire.

D'une part, *que de curieux* viennent nous chercher uniquement pour nous faire parler, ou bien pour parler devant nous, obtenir un signe approbatif, et, sur ce beau fondement, nous prêter leurs paroles et nous les attribuer. Avec de pareilles personnes, que le silence est utile, que les parloirs abrégés sont précieux ! Elles ne peuvent nous surprendre, nous faire dire ce qu'elles voulaient arracher de nous, et découvrir notre opinion. En certaines occasions, nous ne sommes pas obligés d'en avoir une bienveillante, mais nous sommes, en pareil cas, tenus de ne la montrer que pour un très grand bien, et ce n'est pas toujours dans un entretien avec un étranger que le bien peut se faire.

Sachons donc être constamment sur nos gardes, et souvenons-nous que nous ne sommes pas au parloir entourés d'amis, et que, bien des fois, nous pouvons nous y considérer comme Daniel dans la fosse aux lions. C'est à nous à garder si bien notre âme qu'elle ne soit pas dévorée.

Je ne dirai rien de la réserve que nous avons à garder *avec les personnes du sexe*, et combien nous sommes obligés à aller prudemment en certaines circonstances. Je parle pour les religieux de tous les âges, car c'est une illusion de croire que l'âge mette à l'abri de certains périls ; mais je m'adresse surtout aux plus jeunes, et je les invite, de la manière la plus forte, à fuir tout ce que ces rapports ont de décevant, pour l'innocence de leur âme et pour la préservation de leur chasteté. Qu'ils y fassent une sérieuse attention, qu'ils y veillent et qu'ils se mettent à l'abri par la plus rigoureuse réserve.

Voulez-vous qu'on estime, je ne dis pas votre personne, ce qui serait bien vain, mais votre caractère religieux ou sacerdotal ? Tenez-vous sur une réserve constante. Ne permettez pas, par d'inutiles épanchements, qu'on voie le peu de vertu de votre vie, le peu de valeur de vos actes ; et peu à peu, si vous

ne faites pas un grand bien, vous ferez au moins celui dont vous êtes capable : en tout cas vous ne ferez pas de mal, ce qui est immense.

III. — Relations bienveillantes

Une fois la nécessité de la réserve établie, rien d'important comme de faire sentir une grande bienveillance.

Pourquoi se poser toujours en censeur de tous et de tout ? Qu'en résulte-t-il ? Que l'on vous fuira. Peut-être sera-ce un avantage. Mais alors ne vous montrez pas. L'avantage sera plus grand pour vous et surtout pour les autres.

A l'exemple du Christ En quoi consiste, en effet, la bienveillance que je vous demande ? En ce que l'on sente que Jésus-Christ passe à travers votre tenue, vos paroles, tout votre être. *Sic nos existimet homo.*

Que de temps le Sauveur n'a-t-il pas passé dans la solitude et la vie retirée ! Mais quand il s'est montré, il a eu de ces paroles qui faisaient dire aux émissaires envoyés pour l'arrêter : « *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* ; jamais homme n'a parlé comme cet homme ». (*Joan. VII, 46*). C'est qu'on sentait dans son cœur cette disposition à la miséricorde, à la patience, à la bonté, à la bienveillance qui était son charme.

Ce charme, efforcez-vous de l'avoir. Il n'empêche pas la réserve. Par la réserve, vous évitez de descendre dans les bas-fonds des choses humaines ; par ce charme divin, vous attirez en haut. Encore une fois, vous élevez les âmes comme celui à qui les pharisiens disaient : « *Quo usque animam nostram tollis ? Jusques à quand tiendrez-vous notre âme en suspens ?* » (*Joan. X, 24*).

Peut-être l'effet de ce charme ne produira-t-il pas tout le bien que vous souhaiteriez, mais s'il est des circonstances où il faut savoir, comme notre Modèle, s'abaisser, il vaut mieux peut-être aussi savoir rester à une certaine hauteur, où les hommes sentiront que vous voulez leur être utile. Encore faut-il observer certaines conditions.

Sous le regard de Dieu C'est ici que le tact et la prudence sont nécessaires. Il faut se donner, mais ne se donner que sous le regard de Dieu et dans l'esprit de Notre-Seigneur. La bienveillance, quand elle cherche avant tout le bien des âmes, sait trouver mille inventions pour les prendre, si je puis dire, dans ses filets. Mais comme il faut, pour l'obtenir, se plonger, et se plonger sans cesse dans l'amour du divin Maître !

Heureux celui qui a cette bienveillance dans toute sa pureté ! Heureux celui qui ne voit que Jésus-Christ à faire connaître et aimer, dans toute l'action qu'il peut exercer autour de lui !

IV. — Relations exclusivement pour les âmes

Eviter tout prétexte de calomnie Un des plus grands malheurs qui puisse nous arriver, c'est qu'on puisse dire légitimement que nous travaillons pour autre chose que pour les âmes, et que, dans nos relations extérieures, nous recherchons un intérêt personnel.

On le dira certes de nous. Les ennemis de l'Eglise sont heureux de jeter cette boue sur ses défenseurs et ses fils, mais autre chose est d'être calomnié, autre chose de mériter que la médisance s'exerce à bon droit sur nous.

L'accusation est trop féconde en fâcheux résultats pour que, si d'une part on fait ce que l'on peut pour lui donner une apparence de vérité, de l'autre nous

n'employions pas nos efforts pour ne pas mériter un pareil reproche ; et le meilleur moyen de ne le mériter pas, c'est de nous élever constamment aux pensées de notre vocation.

Ne chercher que le Royaume de Dieu Nous sommes religieux pour nous sauver et étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Que faisons-nous dans ce double but ? Que Dieu trouve-t-il en nous qui le serve mieux, qui lui amène ou plus d'adorateurs en esprit et en vérité, ou plus d'âmes éprises du désir de se consacrer à son service dans une plus grande perfection ?

Oui, nous devons être des hommes célestes et nous ne devons poursuivre qu'un but céleste : peupler le ciel d'un plus grand nombre d'habitants. Dans nos relations extérieures, nous devons sans cesse nous répéter : A combien d'âmes suis-je utile et avec quelle perfection leur suis-je utile ? Voilà certes, un champ digne des plus nobles ambitions : conquérir des âmes et les conquérir pour Jésus-Christ, aider Jésus-Christ dans sa grande œuvre du salut du genre humain ; que pouvez-vous souhaiter de plus ?

avec zèle, ardeur et persévérance Mais pour courir comme le Bon Pasteur après les âmes, il faut du zèle, de l'ardeur, de la persévérance ; on commence ce ministère, mais, parce qu'il est plein d'ennuis, de fatigues, hélas ! et de stérilité, on s'en dégoûte et l'on se tourne vers des relations plus faciles. Voilà le grand mal. Sachons nous en préserver avec une ardeur persévérante, qui purifiera nos relations par les dégoûts que nous y pourrions trouver, et les rendra plus bénies à cause même de notre désintéressement.

Ah ! aimons les âmes, non seulement du haut de la chaire, mais dans les relations que nous avons avec elles tous les jours ! Aimons les âmes, et allons

en apprendre tout le prix au pied de notre crucifix, mémorial de la croix où notre Maître a voulu répandre son sang pour elles ; au tabernacle, où il veut être pour tous un modèle de patience ; à l'autel où, s'immolant tous les jours, il apprend au religieux, vraiment digne de sa vocation, à se faire lui-même victime humble et généreuse, et à continuer en lui-même, autant qu'il en est capable, cette grande immolation par laquelle le monde a été sauvé.

TRENTE-TROISIÈME MÉDITATION

LES ÉTUDES

Si notre famille religieuse doit être empreinte d'un cachet apostolique, comme elle ne peut compter sur la science infuse communiquée aux apôtres le jour de la Pentecôte, il importe qu'elle puisse au moins se préparer à distribuer la science divine par des études sérieuses. En d'autres termes, pour être un vrai religieux de l'Assomption, il faut sérieusement étudier.

Nous allons donner d'abord quelques avis généraux, et parce que nous tenons à être pratique, nous donnerons ensuite des avis particuliers.

I. — Avis généraux

A. Fuir la paresse et l'oïveté ; elles causent : Le premier est qu'il est absolument indispensable, pour le religieux, de fuir la paresse.

Nous en avons touché quelque chose, en parlant de la loi du travail, comme conséquence du vœu de pauvreté.

la suffisance des prédicateurs Je l'envisage aujourd'hui comme condition indispensable pour le religieux apostolique : *Nemo dat quod non habet*, personne ne peut donner ce qu'il n'a pas, et l'une des grandes causes de la perte de la foi, c'est la paresse des catéchistes et des prédicateurs. Ils ne savent pas, ils n'y comprennent rien. Voilà que les plus terribles ébranlements seront le fruit de leur ignorance : « *Nescierunt neque intellexerunt, in tenebris ambulans, movebuntur omnia fundamenta terrae* ; ils ne comprennent pas, ils n'ont pas l'intel-

ligence, ils marchent dans les ténèbres, et c'est pourquoi tous les fondements de la terre seront agités ! » (Ps. LXXXI, 5).

Il est inutile de jeter cet anathème aux impies ; commençons par le jeter à ces prédicateurs bouffis autant de suffisance que d'ignorance, qui font fuir, mépriser la parole de Dieu, par le peu de préparation qu'ils mettent à leur enseignement. Que Dieu leur demandera un jour un compte terrible du temps perdu, et qu'il leur sera difficile de trouver une excuse à leur paresse et à la paralysie intellectuelle, qui les rend incapables de tout effort sérieux de la pensée !

la décadence Mais pour revenir à un point de vue qui
des couvents nous soit plus propre, d'où est venue
 la décadence de presque tous les Ordres
 religieux ? Saint Bernard fait observer que la pauvreté a fait germer les vertus, que les vertus ont amené les richesses, que les richesses ont produit l'oisiveté ; l'oisiveté a été bien vite la mère de tous les vices. Tel est le résumé de l'origine et de la décadence d'une foule de couvents.

Voyez ces religieux fatigués de leur cellule. L'auteur de l'*Imitation* dit bien : « *Cella continuata dulcescit* ; la cellule peu à peu devient douce ». Mais quand ? Lorsqu'on sait s'y occuper à la prière ou à l'étude. Au contraire, passez-y de longues heures à n'y rien faire, elle vous deviendra bien vite odieuse ; elle se transformera pour vous en une prison d'où vous aurez hâte de sortir.

une insatiable Et alors, que ferez-vous ? Vous vous
curiosité répandrez au dehors, car, à coup
 sûr, vous ne sortirez pas de votre
 cellule pour aller à l'église, de la vérité cachée dans les livres pour aller à la vérité cachée dans le tabernacle. Vous irez vous plonger dans les vains discours

des hommes, vous aimerez, comme les Athéniens, à dire ou à apprendre des nouvelles, « *aliquid novi* ».

Charme inexprimable que cette curiosité qui se repaît en ce qu'on lui dit, ou qui rassasie les autres de ce qu'elle dit elle-même ! Mais toutes ces conversations, quel en est le but ? Ce bavardage, car c'en est un véritable, à quoi aboutit-il ? A faire perdre les idées fortes et surnaturelles, à exciter des rivalités, à aigrir des antipathies, à provoquer des jugements sévères sur le prochain. Tout cela est-il digne d'un religieux ? Et si ces conversations le dégradent et le font tomber à un niveau intellectuel très inférieur, faut-il s'en étonner ?

Et quand ces conversations ont été prolongées, doit-on trouver étonnant que les murmures se manifestent, murmures contre les confrères, murmures contre l'autorité, murmures contre son état ; on se demande ce que l'on est venu faire au couvent et on ne le trouve guère.

De là à se demander pourquoi on ne se retirerait pas d'un lieu où la liberté et l'indépendance sont si fort gênées, il n'y a qu'un pas, et ce pas est vite franchi ; on en a de très nombreux exemples.

ou une ridicule ambition Que si l'on se résigne à rester, on cherche un dédommagement : l'ambition se forme vite dans une âme qui n'est plus surnaturelle. On aspire aux emplois de l'Ordre ; j'en ai vu devenir fous de cette passion. Fous, ils étaient évidemment incapables, mais ils croyaient ne pas l'être et se trouvaient infiniment malheureux de ce que leur mérite n'était pas suffisamment apprécié. Mettons qu'ils ne fussent pas privés entièrement de raison, peut-être n'en étaient-ils que plus dangereux ; car l'ambition les portait à toutes sortes de machinations, sans aller à certaines extrémités, si prodigieuses que l'on a grand'peine

à les croire. Que de troubles, que de désunions dans les âmes causés par un esprit ambitieux !

Que s'il ne se satisfait pas dans ses prétentions vaines au dedans, tenez pour sûr qu'il se précipitera au dehors sous apparence de zèle ; on le verra se mêler de tout ce qui ne le regarde pas, et le moindre mal qui en résultera sera, chez les gens du monde, la perte du respect pour les religieux : on les trouvera ou nuls, ou intrigants, se mêlant beaucoup trop de ce qui ne les regarde pas.

Ce n'est pas qu'il ne faille affronter quelquefois, souvent même, les blâmes et les critiques des hommes : c'est là notre partage. Mais il faut, selon la pensée de saint Pierre, que nous soyons persécutés comme religieux et en haine de la vie religieuse, ce qui se sent bien aisément. Ah ! soyez poursuivis tant que le monde le voudra comme religieux, ce sera votre gloire, mais non comme de pauvres et indignes religieux ; or, c'est ce que cause la paresse dans certaines communautés.

B. Eviter la passion de l'étude Mais, à côté de cette paresse si déplorable, ne craignons pas de placer le défaut opposé : la passion trop humaine de l'étude. Le religieux qui en est atteint semble possédé du démon de la vaine science, celle qui enfle et n'édifie pas.

Dans quel but étudie-t-on ainsi ? Je n'ai pas, pour le moment, à l'examiner.

source d'enflure Je sais qu'on voit des religieux frénétiques d'études ; que, pour eux, les exercices de la vie de communauté ne sont rien ; pour eux, il n'y a plus de règle ; ils étudieront, si vous voulez, la théologie et les autres sciences ecclésiastiques, mais ils les étudieront d'une façon tellement humaine, qu'ils n'y trouveront que de l'aridité ou le vain plaisir des disputes.

L'amour-propre s'enfle d'autant, semblable à Simon le magicien, « qui croyait être quelqu'un, *existimans se esse aliquem* ». Voyez ce religieux qui se croit *quelqu'un*, et qui juge les gens du haut de sa science.

Or, remarquez que presque tous ceux qui se croient ainsi *quelqu'un*, se complaisent dans des idées hasar-dées. On devient systématique. On trouve inutile de travailler pour penser comme tout le monde ; on va tout seul, et l'on compromet ainsi et son influence qui devient funeste et son salut, par des paradoxes contre la foi.

source Le pire, c'est qu'on devient entêté.
d'entêtement Sous prétexte qu'on en sait plus que les autres membres de la communauté, on s'enfonce dans sa manière de voir, on abonde dans son propre sentiment, et quelquefois on subit, dès ce monde, le châtimeut mérité de cet entêtement orgueilleux, en se rendant ridicule.

Qu'il vaut bien mieux pour l'âme religieuse se livrer, sous l'œil de Dieu, aux saintes études inspirées par l'humilité, l'obéissance et l'amour des âmes ! Formons-nous sur le modèle de tant de saints qui ont tant étudié, mais qui ont pris pour devise : humilité et amour.

Lisez saint Augustin ; vous verrez tous les travaux de ce grand Docteur écrits sous cette double inspiration. Sans avoir son génie, efforçons-nous d'apporter dans nos études ses vertus ; elles seront l'arôme seul capable de les préserver de toute corruption.

II. — Avis particuliers

Ici, j'ai à m'adresser à trois catégories d'auditeurs : aux tout nouveaux, à ceux qui étudient depuis quelques années, aux anciens.

Aux nouveaux Aux premiers, je dis : Vous arrivez, laissez-vous conduire. Que savez-vous ? Vous avez peut-être un bagage d'idées humaines bien inutile, et dont vous devez avant tout chercher à vous dépouiller. Ne croyez pas que nous ayons une grande estime pour la science que constatent les diplômes universitaires, nous les subissons dans le même esprit que la nécessité d'accorder le divorce aux Hébreux : « *Ab initio autem non fuit sic* ». Ce fut un Pape qui a établi les grades. Depuis, le diable les a retournés contre l'Eglise ; et jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leur esprit primitif, nous devons nous attendre aux plus déplorables résultats.

Aussi, croyez-moi, laissez de côté toutes vos idées étrangères à l'esprit chrétien, d'une part, et surtout, d'autre part, à l'esprit de l'Assomption.

Mais vous êtes nourri depuis de longues années dans les notions augustinienes. Tant mieux ! Je vous dirai : acceptez le jugement que vos supérieurs portent sur vous.

Peut-être n'êtes-vous pas très capable, mais vous l'êtes assez pour qu'on vous accepte comme un membre, sinon savant, du moins utile et peut-être plus utile qu'un savant, si vous savez avec une grande modestie vous laisser conduire. Vous n'êtes pas très capable, ne perdez pas une minute de votre temps, occupez votre esprit, entretenez-le tous les jours ; vous adorerez moins le Dieu des sciences, vous adorerez davantage le Dieu de l'humilité. Avec l'obéissance, le travail qui vous sera imposé, et une grande bienveillance pour les religieux plus savants que vous, vous arriverez à une haute perfection, comme saint Joseph de Cupertino, et c'est l'essentiel de la vie religieuse.

aux plus avancés Voici une autre hypothèse : vous êtes dans la communauté depuis un certain temps et vous avez des moyens. Eh bien ! faites-les valoir en toute modestie et application et, pour cela, suivez avec exactitude le plan d'études qui vous est donné. Quoi ! la Théologie mystique, l'Écriture Sainte, les Pères, l'Histoire ecclésiastique, la Liturgie, ne suffisent pas à votre ardeur de novice ! Permettez-moi de me défier de votre zèle ; vous me faites l'effet de ne pas savoir suffisamment ce que c'est que l'ordre dans le développement de l'intelligence. Pour moi, je trouverais plutôt qu'en voilà beaucoup trop pour un homme, à qui l'on semble poser d'abord sur ses jeunes épaules un fardeau fait pour l'écraser.

aux anciens Vous êtes ancien déjà ; vous avez été muni, à la suite du noviciat, des études philosophiques et théologiques, après lesquelles vous êtes un peu livré à vous-même.

Croyez-moi, ne vous fiez pas à vous seul, consultez vos maîtres, et tout en tenant compte, et de votre attrait, et des travaux que l'on vous confie, faites-vous à vous-même, selon la direction qui vous est donnée, votre plan définitif. Peut-être ne pourrez-vous pas toujours en poursuivre l'exécution avec une rigueur absolue ; pourtant vous pourrez, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre, y revenir sans cesse.

Que si vous ne le conduisez pas au terme parfait, je vous donnerai une très grande consolation : saint Thomas n'a pas pu finir sa *Somme théologique*, et pourtant saint Thomas n'en est pas moins l'Ange de l'École. Au ciel, vous vous consolerez avec saint Thomas de n'avoir pas pu, sur la terre, exécuter en entier le programme d'études que vous aviez élaboré.

Mais quel que soit le chaos où vous vous croyez plongé, souvenez-vous que vous êtes pourtant dans une situation très précieuse.

Un monde ancien s'en va, il a presque disparu. Pourquoi ? Je n'ai pas à l'examiner. Je constate le fait et je dis que cette disparition était dans les desseins de Dieu.

« La Providence, a dit de Maistre, n'efface que pour écrire. » Nous voyons bien des institutions effacées. Que seront les institutions nouvelles ? Si elles portent l'empreinte divine, elles participeront jusqu'à un certain point à la stabilité des œuvres de Dieu, sinon elles ne tarderont pas à disparaître. Eh bien ! une institution restera : celle qui, basée sur Jésus-Christ, renferme le Pape et les évêques et, autour des évêques les prêtres, les religieux surtout appelés à s'occuper davantage de doctrine.

Or, dans la nuit que font les vapeurs montées du puits de l'abîme, Dieu a établi quelques phares dans les temps modernes : l'Immaculée Conception, qui implique le double dogme de la chute par le péché et de la réparation par Jésus-Christ ; puis, la proclamation de l'Infaillibilité du Pape, et dans ce dogme, quelle force merveilleuse pour maintenir l'unité de doctrine à travers la Babel de la libre pensée et de la morale indépendante !

Croyez-moi : quand, par la doctrine de Marie Immaculée, on est fortifié sur la notion de tout l'ordre surnaturel qui en découle ; quand, par le Vicaire infailible de Celui qui est l'Auteur et le Consommateur de notre foi, on peut étudier des siècles et des siècles avec sécurité, on peut sonder les profondeurs des horizons les plus étendus, et la vie la plus longue se trouve courte pour arriver au terme de la vérité révélée à la terre.

Étudiez donc et, admirant la manière dont Dieu affirme la vérité en face des négations de l'orgueil, cherchez à vous rendre compte des magnifiques développements de la doctrine catholique, et réfugiez-vous, comme dans un asile, dans cette lumière qui tombe toujours plus éclatante du ciel.

TRENTE-QUATRIÈME MÉDITATION

LA RETRAITE D'UN SUPÉRIEUR

Si la retraite est nécessaire aux simples religieux, elle l'est mille fois plus aux supérieurs. Exposés, par le fait même de leur charge, à se donner plus au prochain, ils ont bien moins de temps pour s'occuper d'eux-mêmes.

Or, il faut qu'il puisse, sous l'œil de Dieu, avoir des heures à eux pour méditer sur leur compte à rendre au Père de famille.

Voici quelques principaux points de réflexion, dont ils doivent se pénétrer en entrant en retraite :

1° Quelle est leur responsabilité par le fait même de leur charge ?

2° Quels moyens ont-ils à prendre pour rétablir ou maintenir la marche régulière et la ferveur dans la communauté ?

3° Quel bien ont-ils à faire aux âmes ?

4° Quelle action extérieure ont-ils à exercer ?

I. — Responsabilité d'un supérieur

Le supérieur d'une communauté est certain qu'il ne se sauvera ni ne se damnera pas seul. Il est entouré d'âmes dont il porte le poids, dont il répond devant Dieu.

Les caractères dans une communauté sont multiples, et il faut les faire marcher ensemble : travail difficile, car si, par suite de leurs dispositions naturelles, l'antipathie établit des chocs, le supérieur est obligé de tout faire pour les éviter.

Puis, les degrés de perfection sont divers, et le supérieur est tenu d'être au courant de toutes ces

variétés, qui vont de la chute jusqu'au sommet de la perfection, en passant par la tentation, la tiédeur, le découragement, la torpeur morale.

Ne pas ambitionner l'autorité Le supérieur rencontre à côté de lui des Frères que l'ambition pousserait à désirer sa place.

Or, la situation est embarrassante. Si en effet il a désiré être à la tête de la maison, comment prêcherait-il l'humilité, la modestie, le désintéressement à ce concurrent ? Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de ces phrases banales que l'on s'adresse dans le monde ; il s'agit de tout ce qu'il y a de plus sérieux, de la conscience ; quelle difficulté !

Ou bien, il n'est supérieur que malgré lui, et l'embarras est presque aussi grand, car on a beau être humble, on persuade très difficilement à un ambitieux que tout le monde ne l'est pas.

Mais si lui-même l'est en effet, que se passe-t-il ? Il a une certaine incapacité et il l'a montrée ; il est arrivé à ses fins, il commande. Il commande bien ou mal, peu importe. Eh bien ! le voilà avec sa responsabilité qu'il a voulue, mais sans les grâces que Dieu lui eût accordées s'il ne fût pas monté au premier poste par des moyens humains. Hélas ! dès les premiers pas, que sa responsabilité est lourde ! En attendant, la communauté va de travers, précisément parce que chacun s'aperçoit du désir qu'a eu le supérieur d'être le maître.

Ne pas la refuser Tel autre, au contraire, refuse l'autorité. Pourquoi ? Uniquement par ennui. Il aime ses fantaisies, travaille par caprice, il faut qu'on lui passe tout : il ne commandera pas, parce que le commandement a ses gênes ; il n'obéira pas davantage, parce que l'obéissance est un joug, et ce religieux est en général la croix de son supérieur.

On ne veut pas être supérieur par paresse ; le travail fatigue, on ne veut pas se fatiguer ; mais on veut avoir le droit d'exiger beaucoup de travail de ceux qui nous commandent, afin d'avoir à en faire moins soi-même. Et le supérieur est obligé de travailler pour lui et pour les paresseux, sans quoi rien ne se ferait. Dans quelle mesure est-il obligé de travailler pour les autres ? Affaire de bonne foi. Car il faut qu'une certaine somme de travail soit faite, et cependant le supérieur ne peut pas tout faire ; d'autant plus que, s'il fait trop, certains caractères mal faits l'accuseront de se charger de tout et de ne rien laisser aux autres.

En tout cela, où est la pensée de Dieu ? Ah ! vous ne voulez pas être supérieur en face de mille difficultés, dont j'ai à peine effleuré quelques-unes ? Mais si vous avez la responsabilité d'être supérieur, votre responsabilité n'est pas moindre si, devant l'être, vous ne l'êtes pas.

Remarquez que Jonas ne voulait pas aller à Ninive, comme vous, vous fuyez les emplois. Il souleva une tempête, il fut jeté à la mer, et la mer le poussa vers la ville où il redoutait d'arriver. Ah ! vous n'êtes pas satisfait d'être supérieur ; vous voulez vous retirer, vous allez susciter des tempêtes : seulement j'ignore si, à la différence du prophète, vous n'y périrez pas.

Elevez-vous donc plus haut, et souvenez-vous que votre responsabilité ne peut être mise à l'abri qu'autant que vous vous serez mis entre les mains de l'obéissance ; sans quoi je vous engagerai à vous représenter le tribunal de Dieu, et à scruter tout ce qu'il vous demandera à votre dernier jour, et tout ce que vous aurez à lui répondre, pour vous justifier de l'état où vous aurez laissé les âmes confiées à votre charge.

Croyez-moi, vous faites votre retraite pour toutes les âmes que vous devez sanctifier. Or, jetez un regard sur votre troupeau : les âmes se traînent, et vous ne les portez pas ; les âmes commettent

des fautes même graves, et vous ne les punissez pas ; elles souffrent, et vous ne les consolez pas ; elles s'affaiblissent, et vous ne les fortifiez pas ; elles se pervertissent, et vous ne les convertissez pas !

Quand vous paraîtrez devant Dieu, que répondrez-vous à ces terribles questions du juste Juge, en face et des motifs pour lesquels vous avez peut-être voulu être supérieur, et des prétextes pour lesquels vous avez mal exercé votre charge, et des âmes que vous avez laissées errer dans une voie détestable, et de toute la communauté qui, par votre faute, n'est plus peut-être qu'une grande ruine.

II. — Moyens d'établir la régularité et la ferveur

L'état de la maison Pendant les jours de solitude que la Providence vous fait, rendez-vous un compte exact de l'état de votre maison.

La règle y est-elle observée ? Les emplois sont-ils accomplis convenablement ? L'oraison y est-elle en honneur ? L'obéissance y est-elle acceptée ? Les Frères sont-ils charitables entre eux ? Le travail y est-il sérieux et donne-t-il des résultats ? Le niveau des études s'élève-t-il ? Les œuvres sont-elles recherchées dans un but surnaturel ? Les étrangers sont-ils édifiés ? L'influence chrétienne s'étend-elle au dehors ? L'action exercée n'est-elle que pour Dieu ? Ne voilà-t-il pas une ample matière à examen !

Le maintien de la ferveur Quand votre prédécesseur vous a transmis l'autorité, où en était la maison ? Était-elle fervente, régulière ? Avez-vous entretenu la régularité, la ferveur ?

Remarquez que, dans ce temps où l'on fait tant de choses grâce aux machines, il ne suffit pas d'en avoir une pour que le travail se fasse tout seul. Il faut savoir s'en servir, la diriger ; il faut l'entretenir,

en réparer les avaries, en renouveler les ressorts, mettre de l'huile dans les rouages. De même pour une communauté : elle va bien, tant mieux ! Il importe qu'elle continue à bien aller, et c'est pour cela qu'une surveillance constante est nécessaire, pour que rien ne vienne arrêter la régularité de la marche générale, l'exactitude dans les exercices, la vie religieuse dans l'accomplissement de tous les devoirs, l'amour de la vocation, le désir d'une perfection plus grande par la prière, la dépendance, l'affection réciproque, l'esprit de pénitence, de travail et de zèle.

Le retour à la régularité Que si, au contraire, ce supérieur n'a trouvé qu'une communauté délabrée, à quelle vie de prière ne doit-il pas se donner pour réparer, avec l'aide de Dieu, les dégradations en face desquelles il se trouve.

Par où doit-il commencer ? Quelle méthode plus efficace doit-il employer ? Doit-il faire sentir son autorité ? Doit-il gagner la confiance ? Doit-il se poser en vrai religieux et attendre que l'estime assouplisse sous sa direction les religieux placés sous son action ? Si un premier plan a avorté, doit-il l'abandonner au risque d'être taxé d'inconstance ? Doit-il y persévérer au risque d'être accusé d'entêtement ?

Ne voilà-t-il pas un ample champ à parcourir pour un supérieur pendant sa retraite ? Et s'il commence à voir clair dans ce qu'il doit faire, n'aura-t-il pas beaucoup obtenu ?

III. — Bien à faire aux âmes

Il est certain que la confiance ne s'impose pas, et qu'on ne peut pas obliger un religieux à s'ouvrir plus qu'il ne le veut. Il n'est donc pas ici question de devoir strict. Pourtant, à cause de cette liberté même, qu'il est bon de leur laisser, que de bien ne peut-on pas faire aux religieux ?

Attirer la confiance Le cœur humain, si rude qu'il paraisse, a besoin d'être aimé, et, sans tomber dans les fadeurs absurdes de certains directeurs, il n'y a qu'à voir la charité de saint François de Sales, de saint Bernard, de saint Augustin surtout, pour comprendre le bien que l'on peut faire avec de l'affection surnaturelle.

Les religieux peuvent quelquefois ne pas répondre, mais il est bien permis de les interroger. Ici sans doute le tact, la prudence, une certaine réserve sont nécessaires, mais ajoutez le respect, et faites un tout de ces quatre éléments, et vous verrez si vous ne viendrez pas à bout d'obtenir que l'on vous dise tout ce qui est nécessaire.

Entendons-nous. Vous n'êtes pas obligé de vous faire tout dire, parce que vous devez beaucoup deviner ; mais pourvu que vous ayez pu pénétrer je ne sais quel repli caché, où s'était réfugié je ne sais quel sentiment intime, qu'importe qu'on vous l'ait avoué ! On est bien aise que vous le sachiez sans qu'on ait été obligé de vous le dire, et vous avez un moyen d'autant plus puissant pour exercer votre action, que vous vous servez d'une arme qu'on ne vous avait pas volontairement présentée.

par la science de la direction Ici, je dois m'arrêter. Un supérieur doit avoir étudié la science de la direction des âmes, et dans sa retraite il doit examiner à quel degré il l'a acquise, à quel degré il doit l'acquérir, si elle lui fait défaut. Question de bonne foi, mais d'où dépend l'arrêt ou le progrès de sa famille spirituelle.

J'indique le point capital : l'obligation de posséder la science des âmes : « *Ars artium*, l'art des arts, comme dit saint Grégoire ». Pendant une retraite, un supérieur, partant de cette idée qu'il doit être savant dans l'art de former des saints, peut bien se demander quel bien il a fait, quels obstacles il a

opposés à la marche de certaines âmes, et comment il doit travailler, en cultivant, une à une, les consciences qui viennent se soumettre à lui.

IV. — De l'action extérieure

Diriger le zèle apostolique Si notre petite famille doit se pénétrer de l'esprit apostolique, elle doit se livrer à une certaine action extérieure, et c'est surtout à un supérieur qu'il appartient de diriger et de développer cet esprit.

D'abord, que d'imprudences à éviter de la part de certains sujets qui croient que tout est possible, et qui ne comprennent pas qu'on ne fasse pas tout, uniquement parce qu'ils ne comprennent rien.

Revenons-en toujours à l'exemple de Notre-Seigneur qui à lui seul eût pu convertir le monde, et qui, à son dernier soupir, n'avait près de lui que sa mère, saint Jean, quelques femmes pieuses et le bon larron qui y était par force.

Quand le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, ne pouvaient-ils pas bouleverser le monde ? Il fallut trois siècles pour que l'Eglise triomphât, et la persécution du sang n'était pas finie, que la persécution de l'hérésie ouvrait son ère avec fureur.

Nous aurons toujours à combattre, et cela ne doit pas nous surprendre ; nous irons lentement, nous reculerons quelquefois. Dieu a ses desseins. Mais il est sûr que, sans nous inquiéter du résultat, nous aurons toujours à faire. L'essentiel, c'est de ne jamais se décourager.

Entretenir le zèle apostolique Un supérieur doit toujours ranimer l'ardeur de ses religieux, et, pour cela, il doit toujours leur montrer un but à poursuivre. Evidemment, il doit avoir pris le mot d'ordre le plus haut, mais quand il s'est mis

dans l'obéissance, quand la prudence l'a aidé à combiner ses plans, il doit souffler le zèle à tout ce qui l'entoure, il doit surtout écarter cette atroce maxime : il n'y a plus rien à faire ! aussi détestable que le cri de : Sauve qui peut ! signal de toutes les déroutes.

Il y a toujours à faire, tant qu'il y a à prier, à souffrir, et à mourir.

On a dit que, dans l'Eglise, l'homme le plus à plaindre était le Pape ; que, dans un diocèse, l'homme le plus à plaindre était l'évêque ; on peut dire que, dans une maison religieuse, l'homme le plus à plaindre est le supérieur, d'autant plus qu'il est en général peu plaint.

Mais ajoutons qu'il doit n'avoir pas besoin des consolations de ses inférieurs ; il a celles de son divin Maître au tabernacle et à l'autel ; c'est là qu'il peut aller les demander en prenant les résolutions que lui aura inspirées sa retraite, et qu'il tiendra d'autant mieux qu'il l'aura faite avec plus de foi, d'espérance et d'amour, sous l'œil de Notre-Seigneur.

TRENTE-CINQUIÈME MÉDITATION

LA COMMUNION — SES CONDITIONS ET SES FRUITS

Permettez-moi d'aborder la question de la communion fréquente, à laquelle tous vous participez, et d'en examiner les conditions et les fruits.

I. — Conditions

1^o **La foi** La première de toutes, c'est la foi ; or, je ne crains pas de le dire, la foi, sans être entièrement absente, est souvent bien faible quand il s'agit de communier. Pourquoi ? Parce qu'on ne se pénètre pas assez de l'acte qu'on va accomplir. C'est le cas de répéter la parole de Jérémie, qui devient de plus en plus pour moi la clé de bien des fautes : « *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* ; la terre est désolée d'une extrême désolation, parce qu'il n'y a personne qui pense attentivement en son cœur ». (Jer. XII, 11).

Si l'on avait la foi convenable à l'acte par lequel on va s'unir à son Dieu, est-ce qu'on ne se pénétrerait pas d'un plus profond sentiment d'horreur du péché ? Est-ce que l'on ne ferait pas plus d'efforts pour se purifier ? Remarquez que je ne demande pas si l'on ne se confesserait pas plus souvent, mais je demande si l'on ne s'exciterait pas avec une plus grande attention à la contrition de ses fautes et à un ferme propos de ne plus les commettre.

C'est une grande illusion de croire que la confession suffit. Ce qui suffirait, pour une vie comme la mènent les hommes soumis à une discipline régulière, c'est une énergique horreur du péché, une grande vigilance sur soi ; mais cette application à se purifier de ses fautes et à dire avec le Psalmiste : « *Amplius*

lava me ab iniquitate mea et a peccato meo munda me ; lavez-moi toujours de plus en plus de mes iniquités ; délivrez-moi et purifiez-moi de mon péché », implique un sentiment trop rare de ce qui est dû, je ne dirai pas à la justice, mais à la sainteté de Dieu.

2° L'Adoration : du Dieu caché dans l'hostie L'adoration. — Ah ! si nous avions une foi plus vive, nous irions à la Table Sainte, je ne dis pas avec plus de respect, — je laisse ce mot pour nos rapports avec les créatures, — mais avec une bien plus profonde adoration.

Qu'est-ce qu'adorer ? C'est reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures, et sur nous par conséquent.

Sur les créatures : ne parlons que de celles avec qui nous avons affaire. Eh bien ! si elles appartiennent à Dieu, supposé qu'elles dépendent de nous, nous n'en avons que l'usage. Si elles ne dépendent pas de nous, nous n'avons ni à nous irriter contre elles, ni à nous les approprier, ni à les désirer d'une façon quelconque, autrement que pour Dieu.

Mais, nous aussi, nous sommes des créatures, et nous avons à nous rendre compte de ce qu'établit en nous la dépendance par rapport à Dieu. Si nous dépendons de lui, voyez ce qui se passe à la communion. Par un abaissement inouï, le Créateur de toutes choses se met dans une dépendance absolue envers nous ; il descend sur notre langue pour se faire notre nourriture, et nous, nous ne nous anéantissons pas devant les humiliations de la Majesté infinie ? Nous ne lui rendrons pas dépendance pour dépendance, et nous ne traduirons pas cette dépendance dans tous les actes de notre vie ?

Certes, Dieu prend en pitié notre faiblesse et n'exige pas, tant s'en faut, tout ce qu'il aurait le droit d'exiger après une bonté si grande. Mais enfin il a bien le droit de demander que notre adoration se traduise par

des actes, et se montre par la manière dont nous lui rapporterons tous les jours plus parfaitement les divers détails de notre vie.

Ah ! si notre adoration était complète, comme elle envahirait tous les instants de notre existence ! Comme nous nous retirerions de la Table Sainte avec le profond sentiment que nous avons à donner à Notre-Seigneur le sacrifice constant de nos pensées, de nos désirs, de tous nos mouvements, de tout ce qui en nous est un acte humain !

Adorons donc avec le sentiment de ce qu'est le Dieu caché dans l'Hostie, pensons à toutes les perfections de son être dont il nous communiquerait quelque chose, si nous allions à lui avec les dispositions convenables.

de la Très Sainte Humanité Pensons aussi à l'humanité du Sauveur unie à sa divinité. Ce corps est le corps immolé pour nous sur la Croix. Quand la divine Victime nous apprendra-t-elle la grande loi du sacrifice ? Quand ce sang, qui purifie nos souillures et fait germer les vierges, nous donnera-t-il un profond sentiment de pureté ? Quand cette âme, vivante dans le corps du Sauveur et temple de Dieu par excellence, sera-t-elle le modèle de notre âme ? Quand imiterons-nous sa prière incessante, et pour les pécheurs afin qu'ils se convertissent, et pour les chrétiens dans la voie de la perfection ?

Ah ! quelle sainteté dans l'âme de Jésus-Christ reçue dans notre cœur ! Quelle sainteté ne demande-t-il pas au fond de notre être ? Et pourquoi ne lui disons-nous pas : O âme, de toutes la plus parfaite, donnez-moi le don de la perfection ?

3° L'Amour La troisième condition pour profiter de la communion, c'est l'amour.

J'ai dit un mot de la purification nécessaire. Mais quand le cœur a été nettoyé de toutes souillures,

il faut l'orner. Or, l'ornement le plus agréable à Dieu, c'est l'amour, et comme dit saint Augustin, à proprement parler, tout se réduit à aimer.

Or, il faut s'y disposer par la prière, et par le désir : par la prière qui médite sur l'immensité du bienfait accordé, la prière qui demande que ce qui fait défaut soit ajouté par celui qui a tant donné déjà, la prière qui allume les flammes si nécessaires à cette grande action, et *in meditatione mea exardescet ignis*.

Et ce feu que la prière allume dans le cœur, où se dirigera-t-il ? Vers celui que le cœur doit aimer et qu'il faut désirer, Jésus-Christ, nourriture, victime, source, gage de tout bonheur pour sa pauvre créature.

Eh bien ! examinez avec quelle tiédeur vous recevez trop souvent votre Dieu. Voyez le peu de preuves que vous lui donnez que vous comprenez ce qu'il fait pour vous, et, prenant dans votre cœur toute votre puissance d'aimer, offrez-lui au moment où il s'approche de vous avec sa bienveillance infinie, l'hommage d'un amour qui ne voudra jamais se séparer de Lui.

II. — Fruits de la communion

Transformation par la communion Le Pain des anges est un Pain qui transforme tout notre être.

En un sens, nous ne serons jamais des anges : notre nature est différente de la leur. Par la grâce, nous pouvons monter aussi haut qu'eux au pied du trône éternel.

Or, cette transformation s'opère par une participation à la divinité, et cette participation s'accomplit à la communion : nous devenons comme un avec notre Dieu. Dans le ciel, selon la demande de Notre-Seigneur, l'union sera consommée ; ici, elle commence. *Ut sint consummati in unum !*

Eh bien ! rendez-vous compte de ce que devrait être notre action de grâces, et de ce que nous devons dire à Notre-Seigneur quand il repose en nous : « Seigneur, qu'un jour je sois consommé dans votre unité, et que, dès ici-bas, cette union commence et devienne tous les jours plus complète ; que tous les jours je sois, dans toutes mes pensées, dans tous mes sentiments, plus uni à vos sentiments, à vos pensées ! » L'action de grâces alors n'est pas un moment passé dans l'adoration, c'est toute la journée, c'est toute la vie, c'est tout le temps écoulé d'une communion à l'autre ; l'action de grâces de la communion reçue doit être la préparation de la communion à recevoir.

Quelle vie ainsi passée dans l'adoration, l'amour, l'action de grâces ! « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il a fait pour moi ? » s'écriait David, et il ajoutait aussitôt : « Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur ». C'est bien cela ; l'âme ne sait comment témoigner sa reconnaissance de tous les biens reçus par elle à la communion, et elle ne trouve pas de meilleur moyen de prouver à quel degré elle les estime, que d'en demander de nouveaux dans une communion nouvelle.

Cet aliment divin excite les ardeurs de l'âme, quand il est bien reçu, et recevoir Jésus-Christ dignement est le principe du désir de le recevoir encore. La reconnaissance pour la visite d'un Dieu, c'est le désir de recevoir de plus nombreuses et plus utiles visites ; car, il ne faut pas l'oublier, la nourriture eucharistique, c'est le vrai pain quotidien, et on ne s'en dégoûte que quand on le reçoit sans fruit. Voulez-vous qu'il vous profite ? Préparez-vous à le recevoir tous les jours. Et, d'une communion à l'autre, vous sentirez le progrès s'accomplir.

Ses fruits : La communion est une lumière qui augmente notre foi. La communion est une force qui nous prépare pour le travail à faire, le chemin à parcourir, les combats à livrer. Quand nous nous sommes transformés par la communion, il faut offrir à Dieu les fruits de ses bienfaits : une perfection plus grande et toujours croissante.

Arrêtons-nous un instant à réfléchir sur ce que c'est que la perfection, et disons que c'est la réalisation de l'idéal que Dieu a formé pour nous.

Dieu qui nous a créés sans nous consulter est bien libre, par la Rédemption, de vouloir que nous soyons reformés comme il l'entend, et ce qu'il entend faire de nous est mille fois meilleur que nous ne pourrions le rêver nous-mêmes. Or, cette perfection que nous sommes incapables d'atteindre, nous pouvons y parvenir par l'Eucharistie, par des progrès lents ou rapides, selon que la volonté correspond à la grâce. Et c'est ici qu'il faut admirer la fécondité des œuvres divines.

b) une perfection selon notre plus spéciale vocation De même, dit saint Paul, qu'une étoile diffère d'une autre étoile en clarté, de même la vie d'une âme sainte est différente de la vie d'une autre âme, appelée également à la sainteté. Deux éléments se rencontrent là : d'une part la grâce, de l'autre la volonté. Mais il y a aussi l'ensemble des dispositions divines qui fait que chacun, mis par la Providence dans une position différente, doit remplir sa tâche, et les tâches sont multiples, chacun ayant la sienne.

Cela dit, ajoutons que chacun doit accomplir la sienne par des progrès continus, quoiqu'ils ne soient pas identiques.

Voilà un certain nombre de personnes qui s'asseyent à la même table, qui prennent la même nourriture ;

elles se lèveront, et dans la force que le repas pris en commun leur aura donnée, elles se livreront à des occupations diverses, que ce soient des hommes de métiers divers, chacun fera un travail différent, et tous pourront faire un travail excellent.

Il en est de même de la communion : tous y participent, tous en profitent, tous en retirent pourtant des fruits parfaits, mais divers.

Je voulais dire cela pour ôter tout prétexte à ceux qui disent : Je ne puis pas faire ce que fait tel ou tel de mes Frères. Prenez garde qu'on ne vous le demande pas ; on vous demande de faire parfaitement ce qui vous est demandé dans la force de cette communion que vous avez le bonheur de recevoir.

Gardez-vous de mériter le reproche fait au serviteur qui, ayant reçu un talent, ne le fit pas valoir ; il ne le dépensa pas, il le rendit tel qu'on le lui avait confié, mais il ne l'avait pas fait fructifier ; il ne lui avait pas fait rapporter tout ce que son maître avait le droit d'en attendre, et pour cela seul il fut puni.

Croyez-moi, profitez de la communion ; qu'elle développe en vous les germes des vertus que Dieu a semées dans votre âme, mais que vous n'avez pas fait croître, comme il eût été nécessaire, par vos soins, et méritez de pouvoir dire, comme le bon serviteur : « Maître, vous m'aviez confié cinq talents, en voilà cinq autres que j'ai gagnés », et le Maître vous répondra : « Courage, serviteur bon et fidèle, parce que vous avez été fidèle en peu, je vous établirai sur beaucoup : entrez dans la joie de votre Seigneur ».

TRENTE-SIXIÈME MÉDITATION

LA PROPAGANDE CHRÉTIENNE

Hora est jam nos de somno surgere ; l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement. (Rom. XIII, 11).

Si les premiers coups de tonnerre qui retentissent et annoncent une imminente tempête ne nous réveillent pas, je ne sais ce qui nous réveillera, mes frères !

Où allons-nous, où seront sous peu les maisons d'éducation chrétienne, où seront les religieux ? Et les prêtres eux-mêmes, où seront-ils ? Qui peut le dire ?

Peut-être Dieu dans sa bonté nous fera-t-il peur du châtiment et au dernier moment nous l'épargnera-t-il dans sa miséricorde. Mais qui, dans ce moment, est sûr de quoi que ce soit ?

Aussi viens-je vous dire plus que jamais : réveillons-nous ! Et au lieu de nous livrer à un inutile désespoir, mettons au plus tôt la main à l'œuvre et commençons une active propagande.

Notre-Dame, secours des chrétiens, dont c'est aujourd'hui la fête, nous y aidera ¹⁾. Mais en implorant son secours, travaillons vigoureusement, sous ses auspices, par une propagande dont les catholiques commencent à comprendre la nécessité en face des organisations maçonniques. Pour arriver à des conclusions pratiques, fixons les principaux caractères de cette propagande.

¹⁾ Cette méditation, datée par le Père, porte 1879.

Je dis qu'elle doit être :

1° Convaincue, contre les fadeurs de la tolérance moderne ;

2° Energique, en face des fureurs révolutionnaires ;

3° Prudente, pour ne pas compromettre la grande cause de Dieu ;

4° Désintéressée, pour ne pas confondre les intérêts personnels avec ceux de l'Eglise et tous les intérêts que l'Eglise représente.

I. — La propagande doit être convaincue

Ce qui manque aujourd'hui malheureusement, ce sont les convictions, et les convictions manquent, parce que les principes font défaut, et les principes font défaut, étouffés qu'ils sont sous le poids des intérêts ou des plaisirs.

C'est si bon de tout passer aux autres, afin que l'on nous passe beaucoup à nous-mêmes ; la tolérance n'a pas d'autre but. On se jette réciproquement un voile hypocrite sur la conscience. Et la parole de Notre-Seigneur refentit inutilement, la tolérance en amortit l'écho au fond des âmes.

Pourtant le Sauveur a dit : *Vos estis sal terrae, quod si sal evanuerit in quo salietur ? ad nihilum valet ultra nisi ut mittatur foras et conculcetur ab hominibus ;* Vous êtes le sel de la terre ; si le sel perd sa force ou devient insipide, avec quoi la salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes ». (*Matth. V, 13*). Cela a été dit aux apôtres, cela est dit aux prêtres, cela est dit aux chrétiens eux-mêmes, il faut ne pas craindre de le répéter sans cesse. Il y a, à certains moments, obligation pour tous de se mettre à l'œuvre, d'être le sel de la terre et de ne pas mériter qu'on dise de nous que nous ne sommes bons qu'à être rejetés

et foulés aux pieds des passants : *Ad nihilum valet ultra nisi ut mittatur foras et conculcetur ab hominibus* ¹⁾.

Retraite prêchée aux hommes, Paris, 1873.

LA PROPAGANDE CHRÉTIENNE

Hora est jam nos de somno surgere.

Nécessité de la propagande. Ce n'est pas à prouver ; ceux qui ne la comprendraient pas seraient bien aveugles.

Caractères de la propagande

Elle doit être : 1° Convaincue contre les fadeurs de la tolérance ; 2° Energique en face des fureurs révolutionnaires ; 3° prudente pour ne pas compromettre une si grande cause ; 4° désintéressée pour ne pas confondre l'intérêt personnel avec la cause de Dieu.

I. CONVICTION

Que de gens dont la tolérance n'est qu'un affadissement de la foi !

Vos estis sal terrae, quod si sal evanuerit.

La bouche parle de l'abondance du cœur, et la bouche ne dit souvent rien, parce qu'il n'y a rien dans le cœur pour la cause de Dieu.

Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus ; quoniam diminutae sunt veritates a filiis hominum.

Il faut avoir le courage de vouloir la vérité, d'aimer la vérité, de vouloir l'entière vérité.

Affaïssement des hommes qui ne veulent pas toute la vérité.

¹⁾ Cette méditation est restée inachevée, mais le Père avait laissé auprès de ce texte incomplet, dans son cahier manuscrit, les notes d'un ancien plan qu'il voulait développer ; nous les reproduisons ici dans leur intégrité.

C'est pourquoi il faut lui rendre sa splendeur avec un esprit illuminé de ses clartés.

Avec un cœur dévoué à sa cause...

II. — Energie

Voyez les fureurs de l'impiété.

La guerre est entre le ciel et l'enfer.

Dieu est nié.

Avantage de la libre pensée.

La libre pensée n'est rien. Pensez ce que vous voudrez, il n'y a pas de propagande à faire pour cela. Le libre penseur logique reste dans son coin, respecte la liberté des autres, pourvu qu'on respecte la sienne... Mais la liberté de penser ne va pas seule.

Elle va avec la liberté d'agir... Ce qui est bien autre chose.

La liberté d'agir, c'est la liberté de toutes les passions, la négation de la morale, l'affranchissement de tout lien social.

Quelle est l'époque de l'histoire où le triomphe des passions n'a pas été l'accumulation de toutes les ruines ?

Et vous voulez que les catholiques convaincus ne soient pas énergiques pour défendre la loi morale et les vérités qui en forment la base ?

Voilà que de sublimes devoirs se présentent à eux.

Car, plus le péril est grand, plus la guerre doit être rude.

Je vous souhaite, m. f., la majesté de Mathathias : *Moriamur in simplicitate nostra* : mais cet homme, dans sa simplicité, avait soufflé le zèle au cœur de ses enfants.

Zelo zelatus sum pro domo Dei.

Que votre énergie se manifeste par le zèle pour le salut des âmes.

III. — Prudence

L'énergie n'est pas la témérité.

Il faut porter des coups, mais des coups utiles à la cause que l'on sert.

Il faut : la réflexion.

L'étude.

La subordination, l'organisation.

Oui, il faut calculer vos coups.

Car la conspiration est immense.

IV. — Désintéressement

Caractère essentiel.

Ah ! ne calculez pas les coups à porter, ni ce qui vous en reviendra.

Saint Paul, déjà de son temps, disait : *Inter dispensatores quaeritur ut jam fidelis quis inveniatur.*

Et il ajoutait :

Omnes quae sua sunt quaerunt, non quae Jesu Christi.

Mes frères, dans votre zèle pour la cause que vous croyez la bonne, est-ce Dieu seul que vous recherchez ?

Il nous faut des apôtres avec ce caractère.

Il en faut qui comprennent le travail de l'Eglise.

Oui, mes frères, faites-vous apôtres pendant le temps pascal.

Faites-vous apôtres avec conviction, avec énergie, avec prudence, avec désintéressement.

Pour cela, comprenez ce que c'est qu'une âme à sauver.

Ce qu'est l'Eglise et la grandeur de sa cause.

Ce qu'est Notre-Seigneur, le fondateur de l'Eglise, le Sauveur des âmes et de la vôtre.

Ce qu'est Dieu qui vous invite à exercer votre mission et qui saura vous en récompenser.

TABLE DES MÉDITATIONS

1. Nécessité de la solitude pour la retraite	310
2. Jésus-Christ et le religieux en retraite.	318
3. Abus des grâces.	327
4. L'enfant prodigue	335
5. Dispositions à la vie religieuse	345
6. La vie surnaturelle.	357
7. Les trois degrés du péché chez le religieux	365
8. La pureté d'intention.	372
9. La pénitence	380
10. La règle	388
11. La foi.	396
12. L'espérance	405
13. La charité.	411
14. La prière.	419
15. L'oraison	427
16. L'Eucharistie.	448
17. Des maux à combattre.	456
18. Remèdes aux maux présents	464
19. L'enseignement.	472
20. L'éducation	481
21. Les vœux	491
22. Pauvreté	499
23. Travail	507
24. Chasteté.	514
25. Austérité.	523
26. Obéissance	531
27. Excellence de l'obéissance	538
28. Les supérieurs.	545
29. Les bonnes œuvres	553
30. La prière dans les épreuves de l'Eglise et les avantages de la persécution.	561
31. Des relations des religieux entre eux	569
32. Des relations des religieux avec les personnes du dehors	577
33. Les études.	585
34. La retraite d'un supérieur	593
35. La communion	601
36. La propagande chrétienne	608

Sept méditations supplémentaires

Le P. d'Alzon avait rédigé, en 1874-1875, des méditations à l'usage surtout des novices qu'il venait de reprendre un peu plus en mains. Il projetait même de leur en offrir pour une année complète : le premier semestre était constitué dès 1875 et le Père tenait en réserve d'autres nombreuses méditations, assez hâtivement composées à l'aide surtout de ses notes de retraites et que le P. Charles Laurent lithographiait avec quelques corrections de pure forme.

Toutes ces méditations ont été éditées par le P. Ernest Baudouy, en 1925-1927, sous le titre de « Méditations sur la Perfection religieuse ». Nous en extrayons ici sept qui se rattachent aux thèmes les plus souvent traités dans cette première partie des *Ecrits Spirituels* du P. d'Alzon.

I. LA PERFECTION DU RELIGIEUX DE L'ASSOMPTION

La perfection est le but de tous les chrétiens, selon la vocation que Dieu leur a donnée. La perfection des religieux, en général, est au-dessus des autres ; mais le religieux de l'Assomption a la sienne propre. Voué à la vie apostolique, s'il consacre ses forces et son temps au chant, à l'austérité, au jeûne, au travail des mains, il lui restera peu de temps soit pour les travaux qui sont le but de sa famille religieuse, soit pour la préparation à ces travaux.

Prenons la parole de saint Pierre, et disons avec lui en parlant des apôtres : « *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus* : Quant à nous, nous serons tout entiers à la prière et au ministère de la parole ». (Act. VI, 4) et, bien que nous devions revenir

sur la prière et la prédication, examinons d'un premier coup d'œil ce que doivent être, pour le religieux de l'Assomption, la prière et le ministère de la parole.

I. La prière de l'Assomptionniste

1° Elle doit être basée sur la contemplation des attributs de Dieu. *Ignoti nulla cupido* : on n'aime pas ce que l'on ne connaît pas. Quoique l'auteur de l'*Imitation* trouve qu'il vaut mieux aimer que disserter, sans se perdre dans les subtilités de la scolastique, établissons qu'il importe de connaître Dieu et de le connaître selon les principes les plus exacts de la théologie. Je ne connaîtrai jamais assez la plénitude de l'être de Dieu, son indépendance, sa puissance, sa sagesse, sa beauté, sa justice, sa miséricorde. Tout cela veut de ma part des efforts et de très grands efforts pour me maintenir dans le profond sentiment d'admiration de ce que Dieu est en lui-même, et d'adoration à cause de son suprême domaine sur moi.

2° Elle doit se pénétrer de la connaissance de Notre-Seigneur, le vrai modèle de l'homme apostolique. Eh ! qui donnera à notre âme le zèle de la gloire de Dieu, l'amour des âmes, sinon la méditation du prix auquel Jésus-Christ les a estimées ? Il importe donc de revenir souvent et souvent sur cette vie de l'Homme-Dieu, où la divinité prête à l'humanité de notre Sauveur des forces plus grandes pour aimer les pécheurs. C'est par la prière au pied de la croix que nous apprendrons comment Jésus-Christ a enfanté les âmes, et comment, à notre tour, nous devons les enfanter, non pas que nous ayons la vertu qui sortait de lui, mais parce qu'il nous la communiquera si nous la lui demandons.

3° Notre prière doit être solitaire et recueillie. Oui, nous avons besoin de retraite et de solitude, et il faut bien se persuader que si le surcroît de travaux

nous ôte le bienfait d'une vie retirée et silencieuse, nous devons y aspirer au moins pour un certain temps chaque année. Mais que d'occasions où nous pourrions nous recueillir et où nous nous dissipons ; où nous pourrions nous taire, et où des conversations inutiles nous empêchent de prier comme il conviendrait !

4° Enfin, elle doit être continue dans sa ferveur. Qu'un temps soit donné à la prière, à l'oraison, rien de mieux. Mais si les anges louent sans cesse Dieu dans le ciel, pourquoi séparer notre intelligence et notre cœur de la pensée et de l'amour de Dieu ? A ce point de vue, les Frères convers peuvent prier comme les religieux de chœur ; les uns et les autres peuvent marcher sans cesse devant Dieu et être parfaits. Si Abraham, au milieu de ses troupeaux et de ses nombreux serviteurs, put atteindre une si haute perfection en se maintenant sans cesse sous l'œil de Jéhovah, pourquoi, dans tous les instants de la journée, ne pourrais-je pas parvenir à une perfection de prière aussi grande ?

Je ne parle pas de la prière de l'Office, il faudra m'en occuper à part.

II. Ministère de la parole

Qu'il est admirable ce ministère tel que Notre-Seigneur le communiqua à ses apôtres par l'action toute-puissante du Saint-Esprit !

Or, cette évangélisation, confiée aux religieux de l'Assomption, implique :

1° L'amour de l'Eglise. — Nous sommes les soldats du royaume de Jésus-Christ, et comme jamais l'Eglise n'a été plus attaquée, il importe de la défendre avec le plus ardent amour. Ne nous faisons pas illusion. On ne veut plus de Dieu, de Jésus-Christ, de son Eglise. C'est pourquoi rien n'est beau comme de se

dévouer à la cause de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise. Certes, ce n'est pas une exagération de dire que tout croule autour de nous. On voudrait entraîner l'Eglise dans la ruine universelle. La beauté de notre vocation consiste à prendre les armes pour elle.

2° La préparation convenable. — Se précipiter dans la mêlée sans les armes nécessaires serait une suprême imprudence. Donc, il faut nous préparer. Il faut lutter vaillamment, mais avec une certaine science, et cette science ne nous étant pas donnée directement comme aux apôtres, il faut l'acquérir par l'étude, et c'est là la sanctification par le travail, si nécessaire à ceux qui veulent se consacrer au combat de Dieu. Mais quelle persévérance, quel courage au milieu des dégoûts de cette préparation, quel esprit surnaturel n'y faut-il pas apporter ! Car, en même temps, nous avons à nous livrer à des travaux qui ressortent de notre intelligence et nous avons à les tremper dans des intentions divines.

3° L'action. — Nous sommes prêts pour la lutte. Or, voici un double danger auquel nous sommes exposés. Ou bien nous triompherons, ou bien nous serons vaincus.

Si nous sommes vaincus, le découragement ne peut manquer de s'emparer de nous. Or, c'est le moment, au contraire, de redoubler de confiance. Voilà l'heure solennelle de l'espérance. Pourquoi ? Parce que nous ne sommes jamais plus forts que lorsque nous nous sentons plus faibles ¹⁾. Les jugements humains n'ont ici aucune place. Jésus-Christ n'a-t-il pas vaincu l'enfer par sa mort ? Et les hommes apostoliques ne font l'œuvre de Dieu que dans les contradictions. Je dois donc m'attendre à toute contradiction et persécution et ne pas me laisser décourager.

¹⁾ *Cum enim infirmor tunc potens sum. (II Cor. XII, 10).*

Mais je puis avoir des succès, et voilà précisément le plus grand danger, car, en faisant du bien aux autres, je m'expose à me faire beaucoup de mal. Donc, c'est dans une très grande humilité que je dois abriter le peu de bien que je suis capable de faire. Et à ce point de vue, le religieux de l'Assomption voyant le peu qu'il fait, alors qu'il a paru faire beaucoup, doit traiter rondement les succès qu'il peut avoir, les rapportant tous très simplement et très résolument à Dieu.

Seigneur, faites que je sois un homme de prière, un homme d'évangélisation, et que dans le travail je me sanctifie, je procure l'avancement de votre règne et le salut des âmes. Ainsi soit-il.

2.

PERFECTION SELON L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION

« *Ambula coram me et esto perfectus* ; Marche devant moi et sois parfait ». (Gen. XVII, 1). Après tout ce que j'ai entendu pendant la retraite, si je veux me rendre compte de la perfection selon l'esprit de la famille religieuse à laquelle j'appartiens, voici ce que je puis conclure.

1° Le *profond sentiment des droits de Dieu*, à cause de ses perfections infinies. Je dois être toujours sous le regard de Dieu, contempler ses attributs infinis, me rendre compte de l'infinité de son être et du néant de mon origine. Sous ce rapport, je ne saurais trop méditer sur les perfections divines, dont la claire vue sera pour moi la vie éternelle et le bonheur éternel. Dieu, être infini, souverainement bon, vérité absolue, puissance, justice, miséricorde, sagesse, amour, toutes ces notions réalisées dans l'Être des êtres à un degré dont mon intelligence ne se fera jamais une idée

adéquate : voilà de quoi me ravir d'admiration et du sentiment de ma dépendance.

2° *Oubli de soi.* — Oui, en face des droits de Dieu, quels peuvent être les miens, créature infirme, sinon que je ne suis pas à moi, mais que je suis à lui ; que je n'ai d'autre droit que de faire sa volonté, de façon à m'oublier complètement moi-même.

3° *Le mépris de soi.* — Mais si je regarde mon passé, mes incompréhensibles révoltes, mes ingratitude insensées, l'abus si criminel que j'ai fait de ses dons, que dois-je penser de moi, et quel profond mépris ne dois-je pas avoir pour la dégradation où je suis très volontairement descendu depuis trop longtemps ! Le mépris sincère de soi, telle est la condition absolue pour entrer dans la perfection. Ne dois-je pas me dire à moi-même ce que les pharisiens disaient à l'aveuglé : « *In peccatis natus es totus. Tu es né tout entier dans le péché* ¹⁾ » ? Or, quand j'aurai, par une humilité sans feinte, le sentiment de ma corruption originelle et des souillures hideuses que très volontairement je m'inflige tous les jours, me sera-t-il possible d'avoir pour moi-même autre chose que le plus profond mépris ?

4° *Le don de soi.* — On fait bon marché de ce que l'on méprise. Je dois donc bien peu tenir à moi. C'est pourquoi, si Dieu me demande de me donner à lui, je dois lui présenter l'offrande de moi-même avec le sentiment profond que je lui donne bien peu de chose, et qu'après tout je dois éprouver une certaine satisfaction d'être débarrassé d'un tel poids. Le don de moi-même doit donc être accompli non avec la pensée que je donne quoi que ce soit de valeur, mais que Dieu est bien bon de se contenter d'un être aussi indigne de sa beauté et de sa grandeur

¹⁾ *Joan.* IX, 34.

infinies. Et cependant, puisque Dieu s'en contente, je dois en éprouver une telle joie, à cause de l'honneur qu'il me fait de s'abaisser au point de vouloir de moi, que le don doit être offert de la manière la plus absolue, sans aucune réserve, et avec la persuasion la plus entière que je suis élevé au plus haut degré auquel je suis capable d'aspirer.

5° *L'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — Comment me donnerai-je ? Aurais-je jamais su comment je pouvais m'offrir, me dévouer, me consacrer, si Jésus-Christ mon Sauveur n'était venu me l'apprendre ? Il s'incline vers moi et s'abaisse jusqu'à moi. Il descend dans mon néant pour s'unir à moi, tant il m'aime. C'est mon Sauveur, mais c'est aussi mon Dieu, et en le voyant, je m'écrierai : « Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier. *Diligamus ergo Deum quia ipse prior dilexit nos* ¹⁾. » « L'amour de Jésus-Christ nous sollicite : *Charitas Christi urget nos* ²⁾. » Oh ! amour infini d'un Dieu fait homme pour mourir et me sauver par sa mort ! Oui, son amour me presse et je veux y répondre désormais de toute l'énergie de mon être.

6° *L'imitation de Jésus-Christ.* — Mais Jésus-Christ n'est pas seulement mon Sauveur, il est encore mon modèle ; je dois apprendre à le connaître toujours plus parfaitement, afin de l'imiter autant que j'en suis capable. C'est pourquoi je dois l'étudier dans trois livres qui se résument en un seul :

a) L'Évangile, où sa vie m'est racontée, et où les moindres détails sont des sources inépuisables de la science divine que je dois apprendre par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

b) Le crucifix, modèle du sacrifice de moi-même

¹⁾ 1 Ioan. IV, 7.

²⁾ II Cor. VII, 14.

que je dois offrir sans cesse en union avec le sacrifice de mon Sauveur.

c) Enfin l'Eucharistie, où il se donne tout à moi, où je puis aller l'écouter dans son sanctuaire, mais où il fait plus, puisqu'il veut venir me parler lui-même au fond de mon cœur.

Et quand je connaîtrai la doctrine divine à l'aide de ces trois livres, je n'aurai qu'à la mettre en pratique pour ressembler à Jésus-Christ et reproduire en moi, selon ma vocation, ce qu'il est possible à une créature d'imiter de son Dieu fait homme pour lui enseigner la perfection.

7° *La dévotion à Marie.* — Dans son infinie bonté, l'Homme-Dieu a voulu nous donner une Mère ; il nous donne la sienne, afin que, d'une part, nous puissions aller avec une confiance filiale à celle que Jésus a tant aimée, à qui il a accordé un si grand pouvoir sur son cœur, et que, de l'autre, si le modèle qu'il nous offre dans ses propres vertus nous effrayait, nous puissions trouver dans sa Mère, la plus parfaite des créatures, le type de vertu dont la plus haute expression brille dans sa personne divine.

8° *L'élan.* — Voilà les modèles, Jésus et Marie. Avec quel élan ne devons-nous pas aller au Fils et à la Mère ; à la Mère d'un Dieu, au Fils qui est Dieu ? Quelle société, et quel honneur d'être appelé à une société pareille ! Quels rapports admirables établis par Jésus entre la terre et le ciel ! Avec quelle ardeur ne dois-je pas me dévouer à tout ce que Jésus me demandera !

9° *Le salut des âmes.* — Or, il me demande ma sanctification d'abord, puis le salut des âmes qui forment son royaume. Toute œuvre qui concourt à ce but et qui entre dans ma faculté d'agir, je la dois entreprendre sans autre pensée que c'est pour Jésus-Christ que je travaille.

10° *L'amour de l'Eglise.* — Enfin, le royaume des âmes dont Jésus-Christ est le souverain monarque, c'est l'Eglise, son épouse, son corps mystique. L'amour de l'Eglise, la défense de ses droits, l'étude de ses enseignements, la sainteté de ses membres, l'extension de ses limites, voilà mon but, parce qu'en me consacrant à l'Eglise je me consacre à l'œuvre par excellence de Jésus-Christ.

O Dieu, donnez-moi de réaliser ce plan. Que je vous connaisse par Jésus-Christ, que je vous serve par la grâce de Jésus-Christ, que je vous aime éternellement dans l'amour de Jésus-Christ, par qui seul je puis aller à vous.

3.

Oraison

« *Oportet semper orare et non deficere* ; Il faut toujours prier et ne pas se lasser. » (Luc. XVIII, 1). — Quelle n'est pas la nécessité de la prière pour le religieux, soit pour lui, soit pour les autres ?

I. Nécessité de l'oraison pour le religieux

1° Nécessité de relever ma langueur habituelle. — La nature humaine est ainsi faite que, même avec les meilleures résolutions, elle défaille à chaque instant. C'est la lampe où sans cesse il faut verser de l'huile. Mon âme s'épuise et s'éteint, si un aliment renouvelé chaque jour ne vient l'entretenir. Cet aliment essentiel, c'est la prière. J'en ai, certes, assez fait l'expérience. Que suis-je devenu, si je suis resté un certain temps sans prier ?

Il n'était pas nécessaire que ma prière fût émue, pleine de consolation. Après une oraison aride, je sentais, à cause même des efforts que j'y avais faits, une vie nouvelle circuler dans mon âme.

2° Nécessité de prévenir par la prière la sécheresse des études. — On a beau dire, certaines études dessèchent le cœur. On vit par l'intelligence, on vit surtout dans un monde imaginaire, on se plonge dans les sciences exactes ou physiques, on prend les questions religieuses elles-mêmes par un côté de discussion, de controverse, qui presque toujours leur enlève l'onction qui en découlerait sans cela. Il en résulte je ne sais quoi de semblable à une terre bajayée par un long vent du Nord. Plus d'humidité dans le sol, plus de sève dans la végétation. Il me faut les eaux rafraîchissantes de la prière pour me donner ce qui me manque par l'effet même des études auxquelles, comme religieux, je suis contraint de me livrer.

3° Nécessité de la prière, même au milieu des bonnes œuvres. — Les bonnes œuvres ont leur danger ; je suis tenté de les prendre par le côté humain ; mon amour-propre s'en nourrit, et les jouissances qu'elles me procurent me fixent à la terre et me distraient de Dieu. Pour parer à un mal si grand, il me faut prier, prier sans cesse. Les bonnes œuvres troublent, préoccupent, comme elles troublèrent Marthe préparant le festin du Sauveur. Quoi de meilleur que de disposer le repas de Jésus-Christ ? Pourtant, l'empressement et le trouble ne furent pas approuvés par le divin Maître. De même pour moi.

Faut-il négliger les bonnes œuvres ? Non certes, mais il faut les accomplir avec un esprit de prière.

Seigneur, que les bonnes œuvres ne me soient jamais une dissipation, et que, sous votre regard, j'aie toujours à la vie de recueillement, même au milieu des préoccupations du bien les plus vives.

4° Nécessité de la prière au milieu des affaires. — Le religieux en a quelquefois, et de très absorbantes. Quel refuge contre les exigences de ses devoirs que la prière ! Car, après tout, mon Dieu, j'ai beau

être pris par des travaux plus ou moins monastiques, mon but est toujours la perfection de mon état et l'union la plus intime avec vous. Qu'est-ce qui me procurera ce bienfait sinon la prière ?

Donc, Seigneur, plus je serai languissant, desséché, livré aux études, aux bonnes œuvres, aux affaires, plus je devrai prier avec ardeur. Il s'agit de mon salut, ô mon Dieu, et si je ne l'accomplissais pas, à quoi bon tant travailler ? à quoi bon m'être fait religieux ? Ah ! Seigneur, il faut m'approcher de vous, il faut monter à l'autel, y remplir les fonctions de médiateur entre le ciel et la terre. Quel moyen pour moi d'accomplir ce ministère redoutable si je ne prie pas comme vous me le demandez ? Je prierai, Seigneur, et ma force pour vous servir se renouvellera dans une oraison fervente et assidue.

II. Nécessité pour le religieux de prier pour les autres

Quand je considère la grandeur du religieux voué au salut des âmes, je suis saisi de stupeur. Dieu lui dit : « Va et évangélise ». Mais auparavant ce religieux a dû entendre la parole divine, il a dû considérer les âmes qui lui sont confiées, l'étendue de son ministère proportionnée aux maux qui s'étendent tous les jours davantage sur la face du monde. Aussi est-il obligé de prier, non seulement pour lui, mais pour les autres, et les caractères de cette prière résultent des divers travaux auxquels il doit se consacrer.

1° Prière pour certaines âmes en particulier. — C'est un pécheur endurci dont les jours déclinent, il faut le secouer de sa torpeur. Que faire avec lui si on ne commence pas par la prière ? C'est un jeune homme emporté par ses passions ; pourtant il a subi certains ébranlements, une voix intérieure avertit

qu'on pourrait quelque chose sur lui, mais pour le vaincre l'action humaine seule ne suffira pas, il faut l'action divine de la prière. C'est une âme désespérée, il faut la consoler ; mais la terre n'a rien qui puisse guérir son mal, seul le ciel peut envoyer le baume qui cicatrisera ses plaies et endormira ses douleurs, en attendant une guérison plus radicale. C'est un enfant qu'on veut arracher au mal qui l'envahit ; ah ! que les efforts sont stériles s'ils n'ont pas quelque chose de plus puissant que la parole humaine, si sous cette parole il ne sent pas Dieu même qui lui parle. Pour qu'il subisse cette impression, il importe, avant de l'aborder, d'avoir beaucoup prié pour lui.

Seigneur Jésus, qui sur la terre alliez chercher les âmes une à une, qui attendiez Nicodème pendant la nuit, et la Samaritaine au bord du puits de Jacob, qui entriez dans les maisons de ceux qui vous appelaient et qui avez recommandé aux vôtres de courir après la brebis égarée, donnez-moi la science de prier pour les âmes malades afin de les guérir, pour les mortes afin de les ressusciter, et attachez à ma prière la vertu qu'avait la vôtre afin que je puisse continuer votre œuvre par les moyens que vous m'avez indiqués !

2^e Prière pour les œuvres générales. — Il en est auxquelles l'obéissance ou la charité m'ordonnent de m'intéresser plus spécialement. Il y a là un bien d'ensemble à faire. Est-ce que je le fais ? Certes, il n'est pas étonnant que je succombe à la peine, si je ne prie pas. Mais si je prie, quels obstacles ne renverserai-je pas, grâce à l'énergie que Dieu me communiquera si je le lui demande ? La sainteté que j'imprimerai aux œuvres dont je suis chargé viendra de mon zèle, et mon zèle s'allumera dans ma prière : « *in meditatione mea exardescet ignis* ; Tandis que je méditais, un feu s'est embrasé ». (Ps. XXXVIII, 4).

Seigneur, donnez-moi d'intercéder efficacement pour les œuvres dont je suis chargé.

3° Prière pour l'Eglise. — Que je sois dans la solitude, que je sois dans l'action, je dois prendre à cœur ce que Jésus-Christ a le plus aimé ici-bas : son Eglise. Que puis-je faire pour elle ? Extérieurement, peut-être rien. Mais pour elle je puis toujours prier. Je prierai donc et je prierai de tout l'amour que je porte à Jésus-Christ. Lors même que ma parole, mon don du gouvernement, mes travaux quels qu'ils soient, seraient utiles à l'Epouse par excellence du Fils de Dieu, il n'en est pas moins vrai qu'ils le seraient bien davantage s'ils étaient animés par une fervente prière.

Seigneur, donnez-moi la prière des hommes apostoliques et faites que dans cette prière, si je ne suis pas assez apôtre, je le devienne un peu plus chaque jour.

4. LE RELIGIEUX ET LA CHAPELLE

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ consentant à habiter dans un humble sanctuaire pour être plus près des siens, et examinons les sentiments que la chapelle doit inspirer au religieux habitant le même toit que son Maître.

1. Sentiment d'étonnement

Pourquoi un Dieu veut-il s'abaisser ainsi ? Jésus-Christ a bien dit que « ses délices sont de vivre avec les enfants des hommes » (*Prov.* VIII, 31) ; il n'en est pas moins vrai que les hommes sont bien peu dignes de lui. Les chrétiens lui élèvent des temples, mais ne vont pas l'y adorer ; ou, s'ils en franchissent le seuil, c'est pour lui adresser des hommages distraits.

Seigneur, je me demande pourquoi la présence eucharistique dans une foule d'églises. Aussi je commence à comprendre pourquoi vous désirez des sanctuaires choisis. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a de quoi s'étonner que vous veuillez à un pareil degré de mes adorations et que vous veuillez habiter ainsi parmi nous !

II. Sentiment d'adoration

Il n'est que trop vrai, je ne sais pas adorer. Les anges vous adorent dans le ciel, ô Jésus ! Pourquoi n'y restez-vous pas entouré de toute votre gloire ? Non, vous préférez descendre, dépouillé de tout éclat. O Seigneur, le premier sentiment qui doit surgir de mon cœur, après celui de l'étonnement, ne doit-il pas être celui de l'adoration ? Comme il est juste que je vous adore pour ceux qui ne vous adorent pas, et comme mon adoration doit être permanente ! Comme je dois aller souvent à la chapelle, afin d'y offrir à votre Majesté qui, pour être si profondément voilée, n'en est pas moins une Majesté divine, des dédommagements à tant d'adorations menteuses dont vous êtes l'objet !

III. Sentiment de la présence de Dieu

Ah ! voilà à quoi je dois revenir : *Ambula coram me et esto perfectus*, dit Dieu à Abraham. Par sa foi, Abraham mérita de devenir le père des croyants, mais combien ne suis-je pas plus heureux que le patriarche ! Vous êtes sans cesse près de moi, ô mon Dieu ! près de moi, près de mes récréations, de mes repas, de mes études, de mon sommeil pour le protéger, et quand je veux plus particulièrement parler à votre infinie miséricorde, je vous trouve toujours au lieu du rendez-vous.

Vous ne le quittez jamais, afin d'y être toujours à mes ordres, afin que je ne m'éloigne pas de vous et que je vous trouve près de moi, comme un ami près de son ami, quand il veut se livrer avec lui aux plus intimes épanchements. Et je ne penserais pas sans cesse à vous !

IV. Sentiment de perfection

Dieu n'a pas dit seulement à Abraham : « Marche devant moi », il a ajouté : « Et sois parfait ». (Gen. XVIII, 1).

Je dois être parfait religieux. La perfection est ma voie ; à proprement parler, il n'y en a pas d'autre pour moi, et quand je songe que la source de toute perfection est là, à deux pas, comment n'irais-je pas puiser à cette source de lumière, de force, de vie, de sainteté ?

O mystère sublime, où toutes les vertus me sont enseignées : l'humilité, dans les abaissements eucharistiques ; la patience, au milieu de tant d'insultes silencieusement reçues ; l'amour, par le don si complet de soi-même ; l'obéissance, par l'autorité donnée au prêtre de commander à un Dieu, et tant d'autres vertus qu'il serait trop long d'énumérer !

O Marie, ô Joseph, vous les premiers adorateurs du Verbe incarné, soit à Bethléem quand il parut au monde, soit à Nazareth pendant sa vie cachée apprenez-moi comment il faut que je l'adore dans l'abaissement, l'obéissance, l'amour, la prière, le travail, l'édification de mes frères. Apprenez-moi à faire de mon noviciat un autre Nazareth où je trouverai Jésus ; où, à votre exemple, j'apprendrai à profiter de son séjour avec moi pour acquérir toute la perfection qu'il a droit d'attendre d'une créature aussi comblée de ses bienfaits.

Ainsi soit-il.

« *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos*; Tous ceux qui se conduiront selon cette règle, que la paix soit sur eux. » (Gal. VI, 16).

Un caractère de la vie religieuse, c'est la règle. 1° Elle sépare le religieux du monde ; 2° elle le fait ressembler davantage à Jésus-Christ ; 3° elle lui donne son cachet propre.

I. La Règle sépare le Religieux du monde

Sans doute, dans le monde, il y a certaines obligations et certaines gênes, comme la discipline militaire et l'étiquette ; mais tout cela a un but humain. Le propre des règles religieuses, c'est de prendre celui qui s'y astreint et de le consacrer à Dieu. Elles soumettent les détails de la vie à un joug rigoureux et astreignent à des obligations qui concourent à rendre l'homme plus parfait. La règle suppose que celui qui l'accepte, accepte par le fait même de se consacrer absolument au service de Dieu et de se soumettre à des prescriptions, dont le terme est l'union à Dieu par une vie de perfection.

De là, un costume spécial, des dispositions gênantes, des travaux particuliers, le séjour en commun, des ordres manifestés par la voix des supérieurs et acceptés, même quand ils sont incompris. De là enfin, tout un genre de vie à part qui enchaîne la liberté et force à aller où l'on ne voudrait pas, *Alius te cinget et ducet quo tu non vis* (Ioan. XXI, 18), selon l'expression même de Notre-Seigneur.

Où en suis-je à cet égard ? Quelles sont mes dispositions par rapport à cette séparation ? Car elle ne doit pas consister seulement dans une séparation de fait, comme celle du soldat renfermé dans sa caserne ; elle doit être une séparation voulue, librement acceptée, comme celle d'un fils habitant la

maison de son père et acceptant l'autorité de celui chez qui il habite. En suis-je là ?

Ma séparation d'avec le monde, indiquée par ma règle, est-elle bien au fond de mon cœur, et suis-je heureux de renoncer à certains rapports avec les personnes du dehors et de vivre dans une intimité plus grande avec Dieu, mon Père, pour l'amour de qui je me suis fait religieux ?

II. La Règle rend le Religieux plus semblable à Jésus-Christ

Lorsque le Fils de Dieu est venu sur la terre, il a reçu sa règle de la volonté de son Père et l'a pratiquée avec la plus effrayante régularité : « *Tunc dixi : ecce venio. In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam. Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei ;* Me voici, je viens. En tête du livre, il est écrit de moi que je dois faire votre volonté ; mon Dieu, c'est ce que j'ai voulu, et j'ai gardé votre loi au fond de mon cœur ». (Ps. XXXIX, 8-9). Oui, Jésus-Christ, en tant que Dieu, règle éternelle, loi de l'univers, Jésus-Christ a voulu, comme homme, recevoir sa règle. *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam.* Ainsi, l'importance de la règle nous est indiquée par ce que le prophète nous dit de la manière dont le Sauveur lui-même a voulu la pratiquer.

Et le prophète ne parle pas seulement d'une façon générale, il descend expressément aux détails de cette règle imposée au Sauveur. De là, dans l'Évangile, ces paroles si souvent répétées : « *Ut adimpleretur quod dictum est a Domino per prophetam ;* Afin que fût accompli ce que le Seigneur a dit par le prophète ». (Matth. 1, 22). Les prophéties sont l'expression de la volonté de Dieu sur Jésus-Christ et sur sa vie tout entière. Sa conception, sa naissance, le lieu et le moment de sa naissance, sa fuite, son retour à Naza-

reth, son travail, ses courses apostoliques, ses souffrances, les détails de sa passion, sa mort, tout est prévu. Jésus-Christ ne rendra le dernier soupir que quand « il saura que toutes les prophéties ont été accomplies, *Sciens Iesus quia omnia consummata sunt* ». (Joan. XIX, 28).

Ainsi Notre-Seigneur est pour moi un parfait modèle de la fidélité avec laquelle je dois observer mon règlement et toutes les prescriptions qui me sont imposées. Que fais-je pour imiter ce divin modèle et avec quelle exactitude la règle est-elle observée par moi ?

III. La Règle imprime au Religieux son cachet propre

Les diverses règles religieuses renferment certaines prescriptions générales qui sont communes à tous les Ordres.

Mais, à côté de ces dispositions communes, il y a des points particuliers qui varient selon le but spécial qu'on se propose d'atteindre dans tel ou tel Ordre. Partout on doit pratiquer la vertu, qui est la base de la perfection. Mais parce que la faiblesse humaine ne peut pas tout embrasser dans ses efforts, les uns aspirent à plus de travail, d'autres à plus d'austérités ; ceux-ci multiplient les jeûnes, ceux-là le temps consacré au chœur ; ici on vit davantage dans la solitude, là dans les œuvres de charité ou dans les travaux apostoliques. Et la règle fournit à chacun les moyens qui concourent à la fin spéciale qu'il se propose. C'est au religieux d'entrer avec le plus d'ardeur possible dans l'esprit de sa règle, de telle façon que si on s'est voué, par exemple, au travail des mains, on ne s'occupe pas des œuvres de zèle, et que si l'on s'est consacré aux œuvres de charité, on ne consume pas ses forces dans des pénitences excessives.

Par ce moyen, je servirai Dieu seul en gardant ma règle et son esprit, et si je n'arrive pas à tout embrasser, j'obtiendrai du moins la perfection qui m'est propre.

6. ÉTUDES DU RELIGIEUX

Grave sujet, trop peu compris. Il faut étudier et il faut faire étudier.

I. Il faut étudier

Jetons les yeux autour de nous. D'où est venue en grande partie la décadence des familles religieuses ? On n'y étudiait plus. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », dit Dieu au premier homme. Quand on ne laboure pas la terre comme le Trappiste, on doit défricher le champ de la science ; quand on ne pense pas les plaies comme les fils de saint Jean de Dieu, on doit en chaire, au confessionnal, dans les bonnes œuvres, dans les missions, appliquer la doctrine qui guérit les âmes.

Mais, pour cela, il faut être prêt, et, pour être prêt, il faut étudier, étudier sans cesse. De même que dans les champs les produits sont multiples, de même les branches de la science le sont aussi : les langues, les saintes lettres, la philosophie, la théologie, l'histoire, les lois ecclésiastiques, tout cela est immense, et peut-être ferai-je bien de me consacrer à une spécialité. De toute manière, Dieu me demande d'étudier beaucoup et en voici les motifs.

1° Parce que plus j'aurai de vraie science conservée par la charité, plus je serai utile aux âmes et à l'avancement du règne de Dieu.

2° Parce que le travail par l'étude sera une expiation de mes péchés et que je subirai ainsi le premier châtement infligé à Adam : je gagnerai mon pain à la sueur de mon front.

3° Parce que dans ce travail je trouverai un préservatif excellent contre une foule de tentations. En pensant à mes études, je ne penserai pas à tout ce que pourrait me suggérer l'oisiveté.

4° Je dois étudier, parce que c'est une dette. On me confiera une prédication, la direction des âmes, un enseignement. Comment s'acquitter de ces devoirs sans préparation ? Peut-on donner ce que l'on n'a pas ? Etranges illusions qu'on se fait souvent à cet égard ! Ne m'en suis-je pas fait dans plus d'une circonstance ?

II. Il faut faire étudier

Non seulement il faut étudier pour les autres afin de leur rendre des services spéciaux, il faut encore faire étudier.

1° Il faut faire étudier la religion. — Comment l'ai-je rendue attrayante ? En préparant mes catéchismes, quel goût ai-je eu de donner les éléments de la religion aux enfants les plus jeunes ? On dédaigne ce travail et on a bien tort ; plus on étudie et plus on sent le besoin d'étudier pour bien enseigner ensuite, comme il convient, ces intelligences si souples sous la formation, mais si susceptibles d'une impression fautive si on n'y veille pas de très près.

2° Il faut faire étudier dans les classes la grammaire, la littérature, etc. Les professeurs religieux ont à cet égard une double obligation : celle de prouver qu'ils sont aussi capables que les autres au point de vue de l'enseignement, et celle de donner le cachet le plus chrétien à tout enseignement qui passe par leurs lèvres. Tout peut leur être un sujet de prédication. Mais que de zèle, de prudence, de tact et de science ne leur faut-il pas !

3° Il faut faire étudier les parties les plus élevées de l'enseignement. Ceci n'est le propre que de quelques-uns. Raison de plus pour que ceux-là y mettent

l'ardeur la plus grande. Il ne suffit pas d'avoir des moyens, il faut savoir s'en servir. Que de serviteurs paresseux ont enfoui et rendu inutiles les plus beaux talents !

Quel examen sérieux n'ai-je pas à faire sur ma paresse et mon peu de zèle à cultiver la science et à la communiquer, comme il convient à un religieux !

7. LES ÉTUDES

« *Me oportet operari opera eius qui misit me, donec dies est, venit nox, quando nemo potest operari* ; Il faut, tandis qu'il est jour, que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où personne ne peut travailler ». (Joan. IX, 4). — L'obligation de s'instruire, quand on le peut, est bien plus sérieuse qu'on ne le pense généralement. Le sacerdoce périt par une certaine ignorance, l'ignorance de savoir parler de Dieu.

Si nous ne sommes pas destinés aux travaux manuels, nous sommes obligés à l'étude. 1^o Dans quel esprit ; 2^o quels sujets devons-nous étudier ?

I. Dans quel esprit devons-nous étudier ?

1^o Dans un esprit surnaturel, non pour acquérir une vaine gloire, non pour flatter l'oreille, mais avec une pensée surnaturelle puisée à l'esprit de foi. Et, sous ce rapport, sachons que rien n'est grand comme la science divine, et n'ayons du temps que pour cette science.

2^o Dans le désir de fuir la vaine curiosité. — C'est une terrible tentation pour les jeunes gens : susciter les objections curieuses, avoir l'amour de la dispute et s'en aller avec des entêtements funestes, préférant la raison humaine à l'autorité divine. On veut se rendre compte de tout, de la façon la plus dangereuse,

et l'on s'attire l'arrêt du Saint-Esprit : « *Qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria* ; Celui qui veut sonder la majesté (divine) sera accablé par sa gloire ». (Prov. XXV, 27).

3° Avec obéissance. — « *Tempore auctoritas, re autem ratio prior est* ; l'autorité a la préséance dans le temps, la raison l'a dans les choses ». Il faut commencer par accepter une direction, et c'est un triste signe d'une intelligence étroite de ne pas vouloir se laisser diriger. Le souvenir de l'arbre de la science du bien et du mal nous doit être toujours présent : « *Eritis sicut dii scientes bonum et malum* ; Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal ». (Gen. III, 5). Voilà ce que Satan promet, ce qu'il ne peut donner, car il n'est pas resté dans la vérité, et sans vérité il ne peut y avoir de science.

4° Avec ordre. — Rien de beau comme l'immensité de la science. Que d'horizons sans fin ! Mais cette immensité n'est pas le chaos. Le chaos subsistait, mais Dieu sépara la lumière des ténèbres, et ce fut le commencement de l'ordre. Mettons de l'ordre dans ce que nous étudierons.

5° Avec humilité.

II. Que faut-il étudier ?

1° Jésus-Christ. — « *In ipso sunt omnia* ; En lui sont toutes choses ». (Rom. XI, 36). Tout est en lui. « *In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi* ; en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ». (Col. II, 3). Si Jésus-Christ est chassé par les gouvernements de la société, il l'est bien autrement, par les savants, du champ des connaissances humaines, et de même que les chrétiens doivent employer leurs efforts à le ramener dans la société, nos efforts doivent

s'appliquer aussi à le ramener dans la science humaine ; et pour cela, Jésus-Christ, plus connu, est indispensable.

2° La théologie dogmatique. — Les intelligences sont affamées de vérité, et la base des vérités, c'est la théologie dogmatique. Les protestants, perdus dans les querelles du libre examen, ont renoncé au dogme, n'ont prêché que la morale. Qu'est-ce que la morale sans le dogme ? *comme si bien croire n'était pas le fondement de bien vivre.*

3° La morale. — La morale privée et la morale sociale. Erreur des partisans de la grande et de la petite morale. Les principes de la morale.

4° La Bible, et Jésus-Christ dans la Bible. — Evidemment, en lisant les saintes Lettres, il faut voir la grande figure de Jésus-Christ dominer tout. « *Finis legis Christus ad justitiam omni credenti* ; la fin de la loi c'est le Christ, pour la justification de tout homme qui croit ». (Rom. X, 4). Jésus-Christ illumine toute la science, puisqu'il est la vérité absolue.

5° Les saints Pères. — Les meilleurs commentateurs de la Bible ; les Pères de la théologie et les fondateurs de la littérature chrétienne.

6° L'histoire. — Quel champ immense où l'on considère l'Eglise, et comme organe de la vérité où toutes les luttes de doctrine se présentent avec un intérêt croissant, et comme société luttant contre les pouvoirs : quelles études merveilleuses à faire, à ces deux points de vue !

7° Le Droit canon, qui se rapporte surtout à l'étude de l'Eglise considérée du point de vue social.

8° Enfin, la littérature et l'esthétique, qui doivent s'imprégner de l'esprit chrétien.

VI.

COMPLÉMENTS
à la Première Partie
des Ecrits Spirituels
du Père Emmanuel d'Alzon

CES COMPLÉMENTS PORTERONT SUR :

- 1^o Le but de l'Institut*
- 2^o Les premières Règles*
- 3^o Le thème du Royaume*
- 4^o L'esprit de l'Assomption*

I
LE BUT DE L'INSTITUT

Premières lueurs

Au lendemain de son vœu d'humilité sacerdotale émis devant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, au sanctuaire de la Consolata à Turin, le Père d'Alzon se sent poussé, comme par une inspiration du ciel, à fonder un nouvel Institut religieux. Il s'en ouvre à Mère Marie-Eugénie de Jésus et lui confie ses premières vues sur l'œuvre à entreprendre.

Turin, 24 juin 1844.

Vœu d'humilité sacerdotale ...Je vais vous parler un peu de moi. Je vous avouerai d'abord avec une espèce de honte que j'ai fait ici un vœu, dont je ne sais que vous dire. Je fus extrêmement frappé, un soir, de l'état déplorable où l'ambition de certains menait l'Eglise, et aussi d'une autre chose dont j'ai perdu le souvenir. Je sais que le résultat qui me resta fut celui de renoncer à toute idée de dignité ecclésiastique, et le lendemain, à la messe, je fis le vœu de refuser toute charge dans le même sens que le font les Jésuites.

La pensée d'un nouvel Institut Vous dire les impressions que j'ai eues après cela me serait difficile. Il y en a qui ne sont pas belles, tant s'en faut. Mais ce que je veux vous faire observer, c'est que, depuis lors, une idée que j'avais eue autrefois, et qui n'était plus qu'à l'état de souvenir, m'est revenue plus forte que jamais, c'est de me consacrer

à me former une communauté religieuse. C'est vous dire assez combien je voudrais pouvoir causer avec vous ; et pourtant, qu'est-ce que je suis capable de faire ? Jamais je n'ai vu plus clairement ma lâcheté, ma nullité, mon inconstance, mon amour-propre. Quelquefois je me dis que tant de vilains défauts devraient m'ôter de pareilles idées de la tête, et quelquefois aussi je pense que Dieu, en me les faisant voir avec une telle évidence, veut seulement me prouver que si quelque chose s'opère, ce sera lui qui aura tout fait.

Incertitudes à son sujet Vous me demandez peut-être à quoi doit être bonne cette communauté. Hélas ! ma chère enfant, si vous le demandez à ma raison, j'aurais un plan superbe à vous offrir ; mais si vous le demandez à mon sens surnaturel, je vous dirai que je n'aperçois encore rien, et je me repose sur cette idée : Dieu le sait. Aussi (chose fort bizarre en un sens), il me semble que Dieu veut seulement que je me tienne prêt. Pour quoi ? Je n'en sais rien, peut-être à partir pour l'éternité. Et cependant, il y a dans le fond de mon être une impulsion vers quelque chose, que je ne sais pas dans le détail, mais que je découvre cependant confusément. Il y a aussi (le) reproche de ne pas correspondre à la grâce. Priez pour moi, pour que je débrouille ce mystère. Je crois bien qu'aucun sacrifice ne me coûterait, si je voyais la volonté de Dieu bien manifeste...

Nîmes 16 août 1844.

La pensée de la vie religieuse Je veux être un peu égoïste aujourd'hui, ma chère enfant, et je commencerai par répondre à votre dernière lettre, celle où vous me parlez de mes projets

futurs. Je ne puis vous dissimuler que la pensée d'être religieux m'a longtemps préoccupé, quoique je ne me sois jamais senti d'attrait pour aucun Ordre subsistant, et si, dans ce moment, je savais bien positivement que Dieu me veut quelque part, comme j'ai su qu'il m'a voulu prêtre, je n'hésiterais pas un seul moment. Mais je puis vous l'assurer, je ne vois aucune marque bien prononcée en moi, au moins dans l'état actuel de mon âme. Il faut donc attendre que Dieu agisse, en le priant de faire de moi ce qu'il lui plaira et en m'efforçant de correspondre à ses vues, si jamais il en a où je sois pour quelque chose.

Il manque encore des vertus nécessaires Voici ma manière de me juger. Il me semble que si j'ai quelques conditions pour faire ce que vous voudriez, il me manque bien des qualités : je ne suis pas assez persévérant ; je me laisse quelquefois trop entraîner par la pensée d'un bien quelconque sans calculer, comme je le devrais, le genre de bien que je dois faire ; je n'ai pas assez de régularité. Ceci est singulièrement déterminé par mon tempérament ; mais il n'en est pas moins vrai que j'oppose bien des obstacles naturels à l'action surnaturelle. Depuis quelque temps, il me semble bien que je prends et plus de régularité et plus de persévérance ; mais cela n'est pas encore, ce me semble, arrivé au point nécessaire pour l'imprimer aux autres.

Les œuvres qui le retiennent Il faut ensuite tenir compte de certains faits matériels. Parmi les œuvres dont je m'occupe, il en est trois que je ne puis abandonner avant de les avoir consolidées : le Refuge, les Carmélites et le collège ou pensionnat que j'ai établi. Le Refuge se soutiendra assez bien avant peu. Les Carmélites

me paraissent, de leur côté, avoir besoin d'être épaulées pendant au moins deux ou trois ans. Le pensionnat me pèse bien plus. Reculer en ce moment serait terrible, à cause de la position du clergé vis-à-vis de l'Université, et je prévois que je vais me compromettre pour des sommes considérables. Quelquefois j'ai envie d'aller m'y loger, afin précisément d'observer les gens et les caractères que Dieu m'enverrait ou enverrait, car si je trouvais quelqu'un qui pût faire aller la chose, je lui céderais bien volontiers le pas.

Il commencerait dans le Midi Faire un voyage à Paris ne m'inquiéterait pas. Mais remarquez que Paris est, pour moi, bien moins essentiel que pour vous, et c'est pour cela que je commencerais avec moins de peine dans le Midi sauf à nous transporter plus tard ailleurs. Le Midi, cependant a été assez bon pour les Ordres. Saint François, saint Dominique, saint Benoît, saint Ignace et tant d'autres ont travaillé dans le Midi, et, quoique en ce moment le mouvement soit dans le Nord, peut-être la position de nos contrées aurait-elle un côté favorable. Mais ceci n'est qu'une question incidente, je reviens à la principale.

Son manque d'attrait pour les Jésuites Quoique je n'aime pas beaucoup plus les Jésuites que vous, je ne les juge pas tout à fait comme vous. Ce qui fait que je ne me sens pas attiré vers eux, c'est : 1^o leur caractère exclusif ; « rien n'est beau, bon, parfait que la Compagnie, *non est ex praeordinatis qui non est amicus Societatis* » ; je dis que c'est affreux ; 2^o leurs cachotteries, — on dit qu'ils s'en corrigent ; 3^o leur manque de naturel, résultat de la manière dont on s'y prend pour les briser ; 4^o leur impossibilité de rien comprendre, au moins jusqu'à présent, à ce que j'appelle la liberté

catholique, et qui est, à mon gré, l'arme extérieure la plus puissante dont l'Eglise doit se servir pour triompher.

Base morale de l'Institut projeté La base morale que je voudrais donner à une Congrégation nouvelle serait : 1° l'acceptation de tout ce qui est catholique ; 2° la franchise ; 3° la liberté. Vous comprenez que je n'ai rien à dire de ce qui est nécessaire à un Ordre pour être Ordre ; je n'indique que ce qui devrait distinguer une Congrégation moderne de celles qui subsistent déjà. Je reprends : je ne connais rien pour faire mourir l'esprit propre et l'amour-propre que l'acceptation de tout ce qui est bien hors de soi ; je ne connais rien qui gagne les hommes de nos jours comme la franchise, et je ne sache rien de plus fort pour lutter contre les ennemis actuels de l'Eglise comme la liberté.

Sa pensée dogmatique Ces pensées peuvent être mieux et plus développées mais sont, je crois, faciles à être saisies. Quant à la pensée dogmatique, si je puis me servir de cette expression, elle se résume en ces quelques mots : aider Jésus à continuer son incarnation mystique dans l'Eglise et dans chacun des membres de l'Eglise. Car c'est en suivant cette donnée, je crois, que l'on peut poser la vérité catholique dans tout son avantage contre les erreurs panthéistiques et matérialistes du jour...

En résumé, si Dieu veut que je tente quelque chose, il me semble qu'il me demande d'attendre encore un peu. Toutefois je prierai et je tâcherai d'écarter tous les obstacles que personnellement je pourrais apporter à son œuvre. Sous ce rapport, j'accepte vos prières et le jour de la semaine que vous voudrez me donner....

J'entre tout à fait dans votre manière de voir par rapport à ce que vous appelez la passion et la philosophie des Ordres religieux. Ma passion à moi serait la manifestation de l'Homme-Dieu et la divinisation de l'humanité par Jésus-Christ, et ce serait aussi ma philosophie....

Le nouvel Institut débute très humblement au collège de l'Assomption de Nîmes que le Père d'Alzon avait pris en mains, en 1843. Voici sur le but et l'esprit de l'Institut les toutes premières notes sur feuilles détachées, de la main du Père d'Alzon. Les deux premières d'une même écriture sont datées, par le R. P. Vailhé « entre 1845 et 1850 ». La troisième qui leur est jointe en nos archives est d'une date incertaine.

I. Note pour l'Ordre

Il ne faut pas oublier que nous nous proposons d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes, mais que nous devons nous le proposer surtout en achevant le plus possible ce que nous avons commencé.

C'est pour cela que nous devons nous appliquer à accompagner en quelque sorte dans le monde les jeunes gens que nous y avons introduits. Quand une maison aura été fondée dans un pays, elle devra avoir pour but de développer autour d'elle, surtout par les Tertiaires, toutes les bonnes œuvres qu'elle sera capable d'accomplir. Elle devra, soit en attirant le plus possible les jeunes membres au centre, soit par des retraites, soit par les réunions des anciens élèves, être un foyer permanent de foi et de charité.

C'est pour cela que les noviciats pourront être longs, car on pourra garder comme Tertiaire tel jeune homme qui n'irait pas comme religieux.

2. De l'œuvre

But : le règne de Jésus-Christ dans le monde, préparation à son règne éternel.

Moyens : l'expansion de la vérité et de la charité.

Vérité : enseignement oral et écrit, science et ses développements, études.

Charité : caractères forts ; amour de Dieu, des frères ; notion de la solidarité, notion du devoir ; esprit de prière, esprit de sacrifice ; lutte contre soi-même, dévouement à Dieu et à tous ; vie réglée par principe de conscience ; amour de l'Eglise.

Condition des ouvriers : Amour de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise ; zèle des âmes ; sacrifice et imitation de Jésus-Christ par l'obéissance, par la pauvreté, par l'étude, par l'oubli de soi.

Mobile de la vie : l'esprit de foi, vie dans le monde surnaturel.

Moyens extérieurs : l'enseignement, l'éducation, l'exemple, protestation sévère contre le monde, mansuétude, recherche de l'union entre la vérité et les nouveaux résultats de la science, action populaire.

3.

Aucune vie intérieure, dit Faber, qui n'ait le triple caractère d'un profond intérêt aux vicissitudes de l'Eglise, d'un grand respect pour les cérémonies liturgiques de l'Eglise, et un vif amour pour le Saint-Siège.

II

PREMIÈRES RÈGLES

Les Constitutions primitives s'établissent peu à peu, à l'expérience. D'une première ébauche qui prévoyait 23 chapitres nous détachons le n° 1, sur le but de l'Institut, qui seul a reçu quelque développement. La rédaction définitive des premières Constitutions date de 1854.

Un « aperçu général », certainement antérieur à cette date, les précédait : on le donne ici, d'après le cahier de noviciat du P. Galabert.

Du premier livre des Constitutions, dit « des règles communes », sont extraits deux chapitres, le 1^{er} et le 7^e : on verra par un exemple comment le Père d'Alzon a adapté notre Directoire, en empruntant textuellement à ce premier livre toutes les directives spirituelles qu'il contenait. Le texte, passé au Directoire, est en caractères plus petits.

NOTES POUR UN PROJET DE CONSTITUTIONS 1849-1850

I. But de l'Ordre

Le but de l'Ordre se manifeste par le quatrième vœu de travailler à étendre de toutes ses forces le règne de Jésus-Christ dans les âmes : dans la nôtre d'abord, celles de nos Frères et dans celles de tous les chrétiens.

L'esprit de l'Ordre est donc un esprit de zèle et d'apostolat.

Nous tendrons particulièrement à notre but en nous appliquant à faire triompher en nous et autour de nous :

1° *La foi*, par notre esprit de soumission à l'enseignement de l'Eglise et à l'esprit de cet enseignement ; par notre amour pour l'unité de l'Eglise et notre filiale dépendance de son chef ; par notre respect pour la vérité que nous porterons dans nos études, nous pénétrant de l'importance de notre vocation qui est d'en devenir les défenseurs et les soldats, et, par là, les soldats mêmes de Jésus-Christ, Verbe, Dieu, Vérité éternelle ; par notre esprit de foi dans la pratique de l'obéissance, nous plaçant toujours sous la main de nos supérieurs, comme sous la main de Dieu même ;

2° *L'espérance*, par le détachement des biens de la terre poussé jusqu'à la pratique de la pauvreté évangélique et l'amour des biens surnaturels ; par l'humilité, c'est-à-dire le mépris de ce qui est créé, même de nous ; et par la prière, c'est-à-dire la demande de la grâce et de ses dons, et l'aspiration vers Dieu, principe et terme de l'homme ;

3^o *La charité* : a) par l'amour de Dieu que nous aimerons très uniquement ; par la chasteté, c'est-à-dire le renoncement aux plaisirs des sens ; par la mortification, gardienne des sens et moyen d'unir quelques souffrances expiatoires à celles de Jésus-Christ ; b) par l'amour envers Notre-Seigneur que nous lui témoignerons surtout par l'imitation des vertus, dont il est le parfait modèle ; c) par l'amour de la Sainte Vierge, sa mère et notre protectrice spéciale ; d) par l'amour de l'Eglise, son épouse ; par le zèle pour le salut des âmes, qui se manifestera dans les œuvres d'éducation entendues dans le sens le plus général du mot, dans les missions chez les infidèles et dans la propagation des œuvres de charité, — à quoi nous pourrions nous faire aider par les Frères du Tiers-Ordre.

Notre esprit doit être un esprit de simplicité, de droiture dans la foi, d'oraison pour nous rapprocher toujours plus de Notre-Seigneur, d'humilité dans les études et de zèle pour le triomphe de l'Eglise....

2. APERÇU GÉNÉRAL

Le But Notre petite Association se propose de se sanctifier, en étendant le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Notre esprit plus particulier repose sur un amour très ardent de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère, notre patronne spéciale, un zèle très grand pour l'Eglise et un attachement inviolable au Saint-Siège.

Notre vie doit être une vie de foi, de dévouement, de sacrifice, d'oraison, d'esprit apostolique et de franchise.

Frappés par le spectacle des luttes soulevées entre le clergé séculier et le clergé régulier, nous croyons devoir par-dessus tout observer les limites dont le

maintien évitera tout choc compromettant. Nous ne nous immiscerons donc pas dans les œuvres auxquelles le clergé séculier pourrait plus spécialement prétendre, de telle sorte que, sachant quelquefois renoncer à certain bien, nous fassions plus parfaitement celui qui nous est confié et nous arrivions par l'édification d'une charité humble à resserrer les liens de fraternité qui doivent unir les serviteurs de Jésus-Christ, dans quelque partie de sa vigne qu'ils soient appelés à travailler.

Les Moyens Nous nous proposons plus spécialement d'étendre le règne de Notre-Seigneur par les œuvres suivantes :

1^o L'enseignement dans le sens le plus étendu du mot, où nous nous appliquerons à former des chrétiens profondément attachés à l'Eglise et à montrer la nécessité absolue d'une unité vivante, non seulement dans le dogme, mais encore dans la discipline, sous la direction de plus en plus respectée du Souverain Pontife.

2^o La publication des livres qui peuvent aider à l'enseignement chrétien.

3^o Les œuvres de charité, par lesquelles on peut préparer les enfants à l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens dans le monde et à la réconciliation des classes pauvres avec les classes riches.

4^o Les retraites que nous donnerons, soit dans nos maisons, soit au dehors, toutes les fois que ce genre d'œuvres ne causera point de trop graves inconvénients.

5^o Les missions étrangères et les travaux pour la destruction du schisme et de l'hérésie.

Nous ne nous occuperons d'œuvres extérieures, comme prédications, confessions et autres, qu'autant que nous serons sûrs d'être agréables aux membres

du clergé séculier, sous la juridiction desquels nous serons placés pour les accomplir.

C'est dans le même but que nous nous appliquerons à inspirer aux enfants confiés à nos soins des sentiments de respect et d'affection pour leurs pasteurs et l'intelligence de leurs devoirs de paroissiens.

La vie religieuse Outre les trois vœux, nous faisons celui d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Le vœu de chasteté n'a pas besoin d'explication.

Nous désirons donner le sens le plus absolu au vœu d'obéissance.

Le vœu de pauvreté doit s'entendre ainsi. Au moment de la profession, le novice dispose de ses biens, comme il l'entend, de façon que, plus tard, il ne puisse rien changer sans l'autorisation du Supérieur général et que ses supérieurs ne puissent le forcer à en changer la destination indiquée. Si quelque legs imprévu ou un bien dont il aurait disposé lui revient après la profession, ce legs ou ce bien doit appartenir à la communauté, à moins que, pour des raisons dont le Supérieur général est juge, on ne croie devoir en faire cession à la famille du religieux.

Le Noviciat est de deux ans. Au bout de dix ans après l'entrée au postulat, on peut faire une troisième année de Noviciat, et ajouter le quatrième vœu de se consacrer à étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes, lequel s'accomplit par le dévouement aux œuvres ci-dessus indiquées.

Les novices sont reçus par le Supérieur général, ou par ceux à qui le Supérieur général donne le pouvoir de les admettre, soit au noviciat, soit à la profession.

Les membres de l'Institut La Congrégation se compose :

1^o De religieux de chœur, qui s'occupent des œu-

vres d'enseignement, de charité ou d'apostolat ci-dessus indiquées ;

2^o de Frères convers ou Oblats, qui aident les religieux dans les œuvres de charité, selon la mesure de leurs talents et de leurs forces, et qui n'ont aucune part au gouvernement, soit de la Congrégation, soit des maisons ;

3^o d'un Tiers-Ordre, dont les membres, hors de la communauté, se proposent par une conduite plus sévère de faire comme une protestation contre les maximes du monde et qui peuvent se livrer, sous la direction de l'Ordre, aux œuvres de zèle, de charité et d'apostolat compatibles avec leur position et capables d'étendre le règne de Notre-Seigneur dans les âmes.

Son gouvernement La Congrégation est gouvernée par un Supérieur général à vie. Le Chapitre général qui le nommera lui donnera, selon le besoin, un, deux, trois ou quatre assistants généraux formant son Conseil avec voix consultative, sauf pour les affaires d'argent où ils auront voix délibérative.

Si le Supérieur général manque gravement à ses devoirs, c'est aux assistants généraux à l'avertir, et, s'il (en) est besoin, à porter leurs réclamations jusqu'au Siège apostolique, afin qu'il soit avisé aux moyens de réparer les désordres.

Les Chapitres généraux se tiennent pour l'élection du Supérieur général, et toutes les fois que le Supérieur général pense que le bien de la Congrégation l'exige.

3.

CONSTITUTIONS

Livres Premier : Règles communes

Chapitre I

But de l'Ordre et son esprit

Le but de notre petite Association est de travailler à notre perfection en étendant le règne de Jésus-Christ dans les âmes. C'est pourquoi notre devise se trouve dans ces paroles de l'oraison dominicale : *Adveniat regnum tuum.*

L'avènement du règne de Jésus-Christ pour nous et pour le prochain ; voilà ce que nous nous proposons avant toutes choses. Les moyens d'atteindre ce but, sont : pour nous, la pratique des vertus religieuses ; pour le prochain, les œuvres de zèle que nous déterminerons plus bas.

Les vertus religieuses auxquelles nous nous exercerons, sont :

1° — *La Foi* qui nous introduira dans le monde surnaturel. — Nous croirons de tout notre cœur ce que croit et enseigne l'Eglise, et nous éclairerons en quelque sorte chacune de nos actions à la lumière des mystères divins ; de telle façon que toutes nos moindres démarches soient accomplies sous l'œil de Dieu et animées du désir de réaliser en nous quelqu'un des enseignements de Notre-Seigneur.

Nous pratiquerons encore cette vertu, par notre soumission sans limites non seulement à l'enseignement de l'Eglise, mais encore à l'esprit de cet enseignement ; par notre fidèle obéissance au Souverain Pontife, dont nous suivrons avec empressement toutes les intentions connues ; par notre respect pour la vérité manifestée dans le dépôt des dogmes religieux, nous pénétrant de l'importance de notre vocation, qui est d'en devenir les défenseurs

et les soldats, et, par là même les soldats de Jésus-Christ, Verbe de Dieu et Vérité Eternelle ; enfin, par notre esprit d'obéissance à la règle et à nos supérieurs, la foi nous montrant Dieu même dans la personne de tous ceux qui dans notre petite association sont placés au-dessus de nous.

2^o — L'Espérance¹⁾ : nous mettrons notre confiance en Dieu seul, jamais dans les moyens humains : nous nous efforcerons de mépriser tous les biens créés : pour ne nous attacher qu'à ceux du Ciel. La pauvreté évangélique sera pour nous comme la preuve extérieure de la pratique de l'Espérance, nous y puiserons aussi le véritable esprit d'humilité, c'est-à-dire le mépris et la haine de nous-mêmes ; enfin l'esprit de prière par lequel nous demanderons les grâces nécessaires pour accomplir la loi de Dieu et ses conseils, ainsi que la conviction que tout ce qui n'est pas Dieu et ne se rapporte pas à lui, n'est pas digne de nous.

L'Espérance ainsi pratiquée, nous inspirera la reconnaissance la plus profonde envers les dons de Dieu, nous souvenant des paroles de l'Apôtre, qui nous recommande de le remercier de tout ce qui nous arrive : *In omnibus gratias agentes*.

L'Espérance sera pour nous le principe d'une confiance absolue envers Notre-Seigneur, dans toutes nos épreuves. C'est au moment de sa passion qu'il disait à ses Apôtres : *Non turbetur cor vestrum neque formidet. Creditis in Deum et in me credite*. [Et comme au moment où il prononçait ces paroles, il allait accomplir la prophétie qui disait de lui : il sera rassasié d'opprobres : *saturabitur opprobriis*.]

Quelles que soient les épreuves qui nous arrivent nous aurons confiance que pourvu que nous lui soyons fidèles, il ne nous abandonnera pas ; puisque lui-même nous a promis la persécution en même temps que la victoire : *Si me persecuti fuerint et vos persequentur : in mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum*.

Que sur toutes choses les religieux de notre petite famille se souviennent :

1^o De ne rien demander dans leurs prières qui ne tende à la plus grande gloire de Dieu.

2^o Dans les épreuves que Dieu leur enverra de ne demander à en être délivrés, qu'autant que leur délivrance concourra à la plus grande extension du règne de Notre-Seigneur.

3^o Tout en cherchant l'affranchissement de leurs épreuves temporelles qu'ils se proposent uniquement une plus grande

¹⁾ Voir : Directoire, p. 55.

facilité pour le service de Dieu : auquel ils doivent être entièrement et absolument consacrés.

4^o Qu'ils se rappellent que si le Seigneur Jésus a sauvé le monde par la croix, c'est dans l'amour de la croix, qu'ils doivent trouver leur bien, leur force et leur repos : enfin, qu'ils soient convaincus que leurs épreuves ne sont rien en comparaison de celles qu'a souffertes Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que s'ils aiment ce bon Maître, ils doivent oublier leurs propres peines en face de celles qu'il a lui-même subies, et auxquelles est exposée, tous les jours, l'Eglise, sa céleste Epouse : à peu près, comme un enfant qui souffre d'une légère douleur l'oublie bien vite pour ne s'occuper que de sa mère tombée tout-à-coup gravement malade. C'est dans ce sentiment que s'exerçant à un oubli très amoureux d'eux-mêmes, les religieux de l'Assomption offriront au Saint Sacrifice et à Notre-Seigneur présent au tabernacle leur cœur et leur puissance de souffrir en expiation de tout ce qui se commet contre Dieu et contre son Eglise.

3^o — *La Charité* ¹⁾ : dont la pratique comprend l'amour de Dieu, que nous aimerons très uniquement ; la chasteté, qui nous détachant de toute affection aux plaisirs des sens, nous aidera à diriger toutes les aspirations de notre cœur vers Dieu ; l'amour de Notre-Seigneur : nous nous efforcerons de le lui prouver par l'imitation des vertus dont sa sainte humanité nous offre le plus parfait modèle et par notre dépendance à son esprit dans toutes nos actions selon ce qu'il a dit lui-même : *Vos amici mei estis, si feceritis quae praecipio vobis.*

La Charité comprend encore l'amour de la Sainte Vierge, mère de Jésus-Christ et notre patronne spéciale ; l'amour de l'Eglise dont tous les intérêts sont les nôtres ; la dévotion aux Saints Anges, mais surtout, envers les Anges Gardiens de nos frères, et des âmes qui nous sont confiées.

L'amour du prochain se manifeste par notre douceur à supporter le mal qu'il pourrait nous faire ; par notre disposition à lui rendre tous les services que comporte notre vocation ; par notre cordialité et notre esprit de franchise : mais surtout par notre zèle dans toutes les œuvres auxquelles nous nous porterons pour le bien des âmes. Enfin la charité nous révélera cet esprit d'unité que Notre-Seigneur demandait à son Père au moment où il venait d'instituer le Sacrement de l'Eucharistie

¹⁾ Voir : Voir Directoire, p. 67.

et où il allait répandre son sang pour le salut du monde : *Ut omnes unum sint... ut dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit et ego in ipsis...* et comme Dieu est amour selon la parole de saint Jean, et que celui qui demeure dans l'amour demeure en lui, nous demanderons sans cesse à l'Esprit d'Amour qui procède éternellement du Père et du Fils, de nous unir d'un lien indissoluble à Dieu, à Jésus-Christ, à son Eglise, à nos frères et à toutes les âmes qui nous sont confiées.

C'est cet esprit d'unité qui nous fera tenir loin des luttes trop souvent soulevées au sein même de l'Eglise, entre le Clergé séculier et le Clergé régulier. Nous tiendrons avec la plus grande rigueur à maintenir les limites, dont le respect évitera tout choc compromettant avec les personnes employées comme nous au salut des âmes. Nous ne nous immiscerons donc pas dans les œuvres auxquelles le clergé séculier semblerait avoir plus spécialement droit, et, nous saurons renoncer à certain bien à faire afin d'accomplir plus parfaitement celui qui nous sera plus directement confié et d'arriver par l'édification d'une charité humble à resserrer les liens de fraternité qui doivent unir les serviteurs de Jésus-Christ, dans quelque partie de sa vigne qu'ils soient appelés à travailler.

Nous nous proposons plus spécialement d'étendre le règne de Jésus-Christ par les œuvres suivantes ¹⁾ :

1° L'Enseignement, entendu dans le sens le plus large du mot : c'est-à-dire, les Collèges, les Séminaires, l'enseignement supérieur. Nous ne nous occuperons de l'enseignement primaire que pour le donner gratuitement. Nous nous appliquerons à former des chrétiens profondément attachés à l'Eglise et à montrer la nécessité absolue d'une unité vivante, non seulement dans le dogme mais encore dans la discipline, sous la direction de plus en plus respectée du Souverain Pontife. Car, si l'un des maux les plus grands des temps actuels, est l'esprit de séparation qui tend à dissoudre les liens de la société des Intelligences, il faut qu'une des raisons d'être de notre petite association se trouve dans les efforts de ses membres à rapprocher par l'enseignement les esprits et les cœurs du centre commun que Jésus-Christ a donné à son Eglise.

¹⁾ Voir Directoire. De l'enseignement, p. 96.

2° La publication des livres qui peuvent aider à l'enseignement chrétien. Les calomnies que depuis trois siècles accumulent contre la vérité les Protestants et les Philosophes, font une obligation aux défenseurs de cette vérité divine de dissiper tant de ténèbres qui ont obscurci la science moderne.

3° Les Œuvres de Charité, par lesquelles on peut préparer les enfants confiés à nos soins, à l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens dans le monde. On ne peut se dissimuler qu'une grande haine ne subsiste dans le cœur des pauvres contre les riches. Elle vient, soit de la perte de la foi dans les classes inférieures, soit de l'usage scandaleux que les classes supérieures ont fait de leurs biens. Pour réparer, autant qu'il nous sera possible, un si grand mal, nous nous appliquerons à persuader aux jeunes gens qui nous sont confiés, l'amour et le respect des membres souffrants de Jésus-Christ et à leur inculquer l'obligation de les soulager, non seulement par une froide aumône, mais encore par leurs paroles, leurs conseils, leurs encouragements et leurs consolations.

4° Les Retraites : nous les donnerons soit dans nos maisons soit au-dehors toutes les fois que, dans le second cas, ce genre d'œuvre n'aura pas de trop graves inconvénients.

5° Les Missions Etrangères et les travaux pour la destruction du schisme et de l'hérésie.

Nous ne nous occuperons d'œuvres extérieures comme prédications, confessions et autres, qu'autant que nous serons sûrs d'être agréables aux membres du Clergé séculier sous la direction desquels nous serons placés pour les accomplir.

C'est dans le même but, que nous nous appliquerons à inspirer aux enfants confiés à nos soins, des sentiments de respect et d'affection pour leurs pasteurs et l'intelligence de leurs devoirs de paroissiens.

Chapitre VII

Des Vœux

Outre les trois vœux de *pauvreté*, de *chasteté* et de *obéissance*, nous faisons un quatrième vœu, celui de nous consacrer à l'extension du règne de Jésus-Christ dans les âmes. Ce vœu implique l'obligation de nous porter avec tout le zèle possible, aux œuvres de charité, dont il a été fait mention plus haut, dans la limite desquelles nous voulons restreindre notre action. Ces vœux seront simples tant qu'ils n'auront par reçu la sanction du Souverain Pontife, et le Supérieur général pourra en relever, sauf celui de chasteté perpétuelle.

L'estime dans laquelle les religieux doivent tenir leurs vœux, sera la mesure de leur ferveur. Plus ils les observeront régulièrement et plus ils sont assurés d'attirer la bénédiction de Dieu sur eux : comme aussi, le relâchement sur ces quatre points essentiels, serait la marque la plus certaine de décadence, et de la colère de Dieu sur notre petite association.

III

LE THÈME DU ROYAUME

Du 5 novembre 1870 au 20 mars 1871, le Père d'Alzon donne aux Religieuses de l'Assomption, en présence de la Fondatrice et des novices repliées à Nîmes à la suite de l'invasion allemande, une série remarquable de 53 Conférences spirituelles sur l'esprit et les vertus de l'Assomption.

Il prêchait d'abondance à partir d'un simple canevas. Les Sœurs reproduisirent ces instructions aussi fidèlement que possible et le Père en reçut une copie. « Je commence par rendre justice au secrétaire de mes conférences, écrivait le Père à la Fondatrice, le 12 novembre 1871. A proprement parler ce n'est que la première qui est mal rédigée ; les suivantes au contraire le sont de mieux en mieux. »

Du 9 novembre au 7 décembre 1871, il redonne au noviciat du Vigan, mais en les adaptant à son nouvel auditoire, 40 de ces conférences : le compte rendu en est malheureusement fort mal rédigé. Force nous est donc de nous en tenir au texte de Nîmes, pour les extraits qui suivent, et qu'on rapprochera assez facilement des thèmes traités dans la première partie de ce recueil.

L'AVÈNEMENT DU RÈGNE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mes Sœurs,

Deux divisions se présentent à mon sujet :
1^o Que doit-être le règne de Dieu pour vous ?
2^o Comment devons-nous procurer l'avènement du royaume de Jésus-Christ ?

Le sujet que j'aborde est important pour vous, mes Sœurs, car puisque nous avons donné ce cachet à la Congrégation, puisque nous avons pris une devise, il faut la mettre en pratique. Je me rappelle que lorsque, Impasse des Vignes, nous parlions avec votre Mère générale de ces commencements, la devise *Adveniat Regnum Tuum* fut proposée par moi. Elle m'avait frappé chez les Sœurs de Marie-Thérèse par sa beauté et sa profondeur. Je ne sais si chez les Sœurs de Marie-Thérèse la vie est à la hauteur de cette devise, mais quant à nous, mes Sœurs, resterons-nous toujours au-dessous de ce qu'il faut faire pour procurer cette gloire à Dieu ? Je crois que l'intelligence de cette parole est d'une grande application au temps présent.

I. Que doit être le règne de Dieu pour vous ?

Les droits de Dieu méconnus Première proposition :
La proclamation des droits universels de Dieu. Ces droits sont plus que jamais méconnus par toutes les erreurs du temps présent. Mais remarquez que ces erreurs, qui sont excessives, qui touchent à l'extrême négation, touchent en même temps à l'extrême vérité (athéisme, fatalisme).

Les erreurs pullulent de nos jours, elles chassent Dieu de partout. Le monde répète la parole du livre de Job (XXI, 14) : *Qui dixerunt Deo, recede a nobis.* « Retirez-vous de nous ». Et, mes Sœurs, de même qu'on chasse les princes de leurs trônes, de même les impies veulent bannir Dieu du ciel. Plus de Dieu ! A bas Dieu ! C'est le dernier mot de l'athéisme ; c'est le cri qui a retenti dans Paris au sein du monde impie. Et après cela il n'y aurait pas dans l'armée de Dieu des guerriers et des guerrières qui rendent à Dieu ses droits ! Comprenez-vous l'opportunité de l'Assomption, je vous le dis, pour rendre à Dieu ses droits, pour établir la proclamation du règne de Jésus-Christ.

Le problème social est là, mes Sœurs, on n'y songe pas assez, on ne cherche pas la solution là où elle se trouve. Les droits de Dieu impliquent la reconnaissance de la propriété souveraine de Dieu. *Domini est terra et plenitudo ejus.* (Ps. XXIII, 1). Le communisme détruit cet ordre, il soustrait au Maître ses droits souverains.

Les riches disent : « Les biens sont à nous » ; les pauvres : « Ils ne sont à personne ». Ces erreurs procèdent de la négation de Dieu. C'est la lutte éternelle entre le pauvre et le riche sur la propriété des biens ; elle durera tant que les droits de Dieu ne seront pas proclamés. Sentez-vous le problème social avec ses difficultés insurmontables, la lutte entre celui qui a et celui qui n'a pas ? Et tous deux qui disent : Ces biens sont à moi parce qu'ils appartiennent à tous. Question insoluble. Dieu seul peut la trancher. Qu'il vienne avec ses droits de Maître souverain et qu'il dise : « C'est à moi. Je donne aux riches comme à mes fermiers, et je veux que les riches donnent aux pauvres et je veux que les pauvres ne volent pas. Ils me nuisent en chassant mes fermiers, car c'est moi qui suis le propriétaire, c'est moi qui distribue librement le fermage de mes biens.

Les droits de Dieu proclamés par l'adoration La proclamation universelle des droits de Dieu, qu'est-ce, mes Sœurs ? C'est d'abord l'adoration, la reconnaissance de son souverain domaine sur toutes choses.

La négation de ce premier commandement est la grande cause de tous nos bouleversements sociaux. Les peuples ne veulent pas de Dieu, et voilà le communisme qui les frappe. Les gouvernements le chassent aussi, et Dieu se venge sur les princes et les rois. L'ordre ne reviendra que quand Dieu sera adoré. Les rois veulent être Dieu. Tous en sont là, un peu plus, un peu moins. Je ne dis pas que Guillaume et Napoléon soient athées ; mais s'ils ne le sont pas en principe, ils le sont pratiquement, leur gouvernement est athée. Les rois osent dire à Dieu : « Ote-toi de là », et voyez la contre-partie, les peuples le disent aux rois. Pour que l'ordre se rétablisse, il faut replacer Dieu sur son trône.

Alors vous dites : « Mon Dieu, je vais consacrer ma vie à vous rendre votre trône extérieur, pas celui du ciel, personne ne peut vous le ravir, mais celui de la terre ; il est entre les mains des méchants, je me dévoue à vous y replacer, je veux employer toute ma vie à cela ». Belle œuvre, mes Sœurs ! Grande mission qui peut occuper et remplir toute une vie.

Vous comprenez alors ce que c'est que de travailler à adorer Dieu et à le faire adorer. Mais c'est la vie des séraphins ! C'est le grand cri de l'Église dans les premières paroles de son office : *Venite adoremus*. Car remarquez, mes filles, que nous autres, dans nos dévotions, nos principes, nous sommes tout bonnement catholiques. Laissons à d'autres les beaux systèmes, les belles comparaisons, il faudra toujours revenir au *Pater noster*. Nous prenons ces quelques mots : *Adveniat Regnum Tuum*. Ce n'est

pas nous qui les avons découverts, pas nous qui les avons inventés, — c'est vieux comme l'Évangile, — mais nous avons la prétention d'en tirer des conséquences applicables au temps présent pour le rétablissement de l'adoration de Dieu. Si la France adorait un peu plus, nous n'en serions pas où nous en sommes. De là un travail à faire : en quoi consiste l'adoration que nous devons rendre à Dieu pour expier le crime de ceux qui ne l'adorent pas, et de quelle utilité ne seront pas les âmes qui se dévouent à rétablir le règne de Dieu ?

La Royauté de Jésus-Christ Ce règne peut d'abord être considéré sous un point de vue : *la royauté universelle* de Jésus-Christ. *Postula a me, et dabo tibi gentes haereditatem tuam.* (Ps. II, 8). Les psaumes, les prophètes, l'Apocalypse sont pleins de cette royauté du Christ. Vous savez les paroles : *Data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret.* (Apoc. VI, 2). *Habet in vestimento et in femore suo scriptum : Rex regum et Dominus dominantium.* (Apoc. XIX, 16). Il est le Roi des rois. Autrefois Jésus-Christ était le Roi des peuples et des sociétés, quand elles étaient chrétiennes ; il ne l'est plus aujourd'hui. Je ne veux pas examiner cette question à un point de vue politique. Il y a là une triste contre-partie, et, à la manière dont les choses vont, vraiment nous nous en sommes bien trouvés ! il semble que ce soit une conspiration dans le monde pour abolir cette royauté de Jésus-Christ. *Nolumus hunc regnare super nos.* (Luc, XIX, 14).

La royauté sur les âmes Je passe au second caractère, *Jésus-Christ est Roi des âmes.* Chaque âme est un royaume qui lui appartient en tant que l'homme est un petit monde, et Jésus-Christ règne sur chaque âme. Ici, l'extension de règne de Jésus-Christ implique quelque chose

de très spécial pour votre perfection. Il faut qu'il règne sur nous, avant que nous puissions le faire régner sur les autres, il faut qu'il soit réellement notre Roi. Nous lui donnerons d'autant plus la royauté sur les âmes que nous aurons établi la sienne dans nos âmes.

Conséquences personnelles Considérons ce qu'il y a de fort et de puissant dans cette pensée que Jésus-Christ est notre Roi. Rappelez-vous que si Jésus-Christ s'abaisse à prendre une petite religieuse pour épouse, c'est le Roi qui vient pour faire ses noces éternelles. C'est pour lui qu'il est dit : *Attolite portas, principes, vestras, et elevamini portae aeternales : et introibit rex gloriae.* (Ps. XXIII, 7). Quel est celui-là qui vient au devant de l'épouse dans la majesté de son rang ? C'est le Roi. Il est Roi avant de devenir Epoux. Vous êtes devenue sa sujette le jour où vous avez été baptisée dans son sang, et, si, depuis, il a daigné tendre sa main vers vous pour une alliance sacrée, ne l'oubliez pas, il est toujours Roi.

De là précèdent des devoirs pour vous, devoirs d'obéissance, de respect, des rapports intimes fortifiés, adoucis par les sentiments de l'épouse. Mais avant tout, vous êtes reines comme épouses du Roi. Voyez donc le caractère très haut, très pur, très saint, très relevé d'une religieuse, épouse de Jésus-Christ, d'un Roi. Je vous invite à être reines, à prendre des sentiments royaux.

Et d'abord, réglez sur vous-même, réglez sur votre âme. *Regnum Dei intra vos est.* (Luc, XII, 21). Soyez maîtresse de vous-même ; autrement, on reçoit mal son Roi dans une âme en désordre, qui oublie que son Epoux vient pour régner sur elle. Avant de travailler à faire régner Jésus-Christ sur les autres, faites-le donc régner sur vous-même. Rendez-vous compte qu'avec le royaume extérieur, il y a aussi

le royaume intérieur. Vous êtes dans l'obligation absolue d'établir en vous le plus beau, le plus ordonné de tous les royaumes, d'en observer les lois, en vous souvenant que dans ce royaume les conseils deviennent des lois. Ainsi toute perfection sera établie en vous, en faisant véritablement régner votre Epoux dans votre âme.

Le service de l'Eglise Que dirai-je de l'honneur de travailler à l'extension du royaume de Dieu dans la grande société qu'est l'Eglise ? Dans les temps passés, on ne prêtait pas une si grande attention à la mission des femmes, l'action était réservée aux hommes. Sans doute, on a vu sainte Thérèse, Marie d'Agréda et d'autres exercer une influence sur leur société ; mais l'action directe des femmes est de nos jours beaucoup plus acceptée, c'est incontestable. Les papes favorisent l'apostolat des couvents de femmes, et on peut y voir une action du Saint-Esprit. La conscience de ce travail est dans votre Congrégation, vous devez étendre le règne de Jésus-Christ non seulement dans les âmes, mais aussi dans l'Eglise, la grande Epouse de Jésus-Christ. Vous voyez la place que vous occupez dans l'Eglise de Jésus-Christ. Si les premiers citoyens du ciel sont les Apôtres, une Congrégation apostolique participe à ce privilège spécial. Il dépend de vous, mes Sœurs, de votre dévouement à la cause de l'Eglise.

Dévouement qu'il impose Je voudrais vous donner un certain esprit. Ici, je ne ferai que l'indiquer ; ce sera à votre Mère générale de compléter ce que je dirai et d'en faire l'application. C'est le moment, mes Sœurs, de faire une guerre complète à la personnalité par un dévouement sans bornes à la cause de Jésus-Christ. Qu'il ne soit vraiment plus question de personnalité, d'égoïsme, d'individualité ; nous sommes indignes de notre

mission si nous conservons quelques sentiments rétrécis. C'est ici le cas de dilater votre cœur. *Dilatamini et vos*, dit saint Paul (II Cor. VI, 13.) ; ouvrez-le aux nobles inspirations ; oubliez-vous totalement. Des sentiments étroits, personnels, mesquins devant une œuvre si grande, je dis que c'est abominable, mes Sœurs, passez-moi le mot ; et encore plus, si vous considérez dans votre vocation religieuse, l'appel à faire le quatrième vœu d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Dieu vous fait cet insigne honneur, et vous lui présenteriez un cœur resserré, plein de vous-même ? Oh ! non, *dilatamini et vos* ! Prenez un cœur grand comme l'Eglise, cet océan immense où Dieu a mis tous ses trésors. Ce que Dieu aime le plus c'est l'Eglise ; il lui a donné ses élus. L'Eglise, c'est l'Épouse de Jésus-Christ ; plus encore elle est le résumé de tous les saints et de toutes les épouses de Jésus-Christ ; elle est l'œuvre merveilleuse par excellence. Et votre cœur ne sortira pas de son étroitesse ? Et vous ne marcherez pas au devant de l'immolation ? Ah ! nous aurons patience pour les cœurs rétrécis qui hésitent encore à se donner, mais nous ferons tout ce que nous pourrons pour animer les âmes à un saint zèle. Je laisse le commentaire pratique à votre Mère, mais il faut l'oubli de soi, adorer Dieu, se donner, prêcher d'exemple.

Je vais tirer de ce qui précède une conclusion qui vous paraîtra sévère. Puisque l'honneur fait à une religieuse par le quatrième vœu est tel, il faut examiner beaucoup avant de permettre de le prononcer. C'est un honneur merveilleux et il n'est pas donné à tout le monde de le porter. D'autre part, c'est chose trop grave dans la Congrégation, pour qu'on puisse l'accorder sans toutes les dispositions, les préparations convenables. Une petite religieuse personnelle, pleine de soi, tout en étant fort

aimable, est incapable de prononcer le quatrième vœu.

II. Que faire pour procurer le royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

1^o *Proclamer les droits de Dieu entre le pauvre et le riche.* Vous n'avez pas beaucoup de rapports avec les pauvres, mais quelles missions admirables vos œuvres vous fournissent auprès des riches ! Vous avez une puissance merveilleuse pour aborder cette question. Quelle sera cette puissance ? Votre vœu de pauvreté, mes Sœurs. L'amour de la pauvreté, volontairement acceptée, vous permet de dire aux riches : « Le bonheur n'est pas dans les richesses » ; aux pauvres : « Je trouve le bonheur à n'avoir rien ».

Il y a une conséquence à tirer dans les temps présents, c'est la nécessité pour une religieuse de rendre un réel service à la société en se plaçant avec un grand désintéressement entre les riches et les pauvres. Je vais vous donner un exemple. Voyez ce que les Congrégations religieuses font pour les blessés en ce moment. Pour le peuple, les gens grossiers, cela paraît admirable. Au point de vue surnaturel, une Carmélite dans son cloître, jeûnant, priant, se donnant la discipline, fera plus, je vous l'accorde. Mais il est évident quant à l'action directe sur les hommes, que les Sœurs hospitalières qui se dévouent au soulagement des maux présents, ont apaisé la colère des méchants contre les riches. Vos Sœurs elles-mêmes, à Sedan, à Auteuil, à Reims, ont travaillé à cette grande œuvre ; elles ont leur influence dans cette grande lutte des pauvres contre les riches et aussi dans les dispositions si antichrétiennes des riches contre les pauvres. Ils veulent dans une certaine mesure le rétablissement de l'esclavage par la des-

truction des liens de charité qui unissent tous les hommes comme des frères.

Votre mission, mes Sœurs, sera de prêcher le royaume de Dieu, de dire : « Le royaume de Dieu n'est pas dans la richesse. Vous qui la possédez, ne cherchez pas là le royaume de Dieu ; vous qui êtes les déshérités de la fortune, n'enviez pas ce qui ne vous donnera pas le bonheur. Le bonheur n'est que dans ce royaume où Dieu veut être la récompense infinie de ceux qui le servent : *Ego sum merces tua magna nimis.* (Gen., XV, 1). Voyez comment la pratique sincère de la pauvreté peut faire un bien infini dans la société, où une haine incessante s'allume sous l'instigation des appétits matériels et souffle la désunion entre les hommes. Si vous pouviez en douter, considérez Jésus-Christ. Qu'a fait Notre-Seigneur ? Il s'est fait le plus pauvre de tous au milieu d'une société abîmée dans le matérialisme du luxe et du plaisir. Il convenait qu'il en fût ainsi, car là était sa puissance pour relever le monde. Il y avait alors un plus grand travail social à faire que même aujourd'hui. Pourquoi prendriez-vous d'autres moyens que ceux de Jésus-Christ et des apôtres ?

Il faut voir comment vous vous y prendrez. Mettez-vous au nom de votre pauvreté volontaire entre le riche et le pauvre, mais au-dessus de tout mettez la pensée de Dieu.

2^o *Avoir une action par l'adoration.* Je vous ai déjà parlé de l'adoration. Il y a deux manières de la comprendre : l'une extérieure, l'autre toute intérieure embrassant l'ensemble des relations intimes avec Dieu et dont tant de religieuses n'ont pas d'idée précise. On prie, on communie, on va devant le Saint-Sacrement, on récite l'office, mais ce sentiment profond de l'adoration devant la majesté de Dieu, on ne l'a pas toujours ; ou bien, si on l'a, il s'en va

constamment de nous. Je ne sais s'il y a une exception parmi les religieuses de l'Assomption ; mais je connais un de nos religieux qui est obligé de se reprendre plusieurs fois par jour pour demeurer dans cet état d'adoration.

Adorer, c'est se mettre sous le poids de Dieu. Entendez-vous bien mes Sœurs. Et qu'est-ce à dire le poids de Dieu ? Qui le dira ? Se perdre en Dieu, s'anéantir sous le fardeau de sa gloire, rester néant devant sa face, reconnaître le tout de Dieu. Une religieuse de l'Assomption qui aurait la vocation de la contemplation a, là, un vaste champ à parcourir : elle adore, elle marche à la suite des prophètes.

3^o *Etendre le royaume de Jésus-Christ dans la société.* Je me pose cette question : Avez-vous à travailler directement à ce royaume pour rendre les sociétés chrétiennes ? Non, s'il s'agit de politique humaine ; oui, s'il s'agit de réformer les mœurs sociales, de les rendre chrétiennes. Evidemment, à ce point de vue, il y a beaucoup à faire ; il y a à étudier les grands principes chrétiens, à les propager par l'éducation.

De même qu'une pierre n'est qu'un assemblage de grains de poussière agglomérés, de même la société se compose de grains d'une poussière animée qui sont les hommes. Vous travaillez à perfectionner un de ces grains de poussière, vous contribuez ainsi à la beauté de tout l'édifice. Ce sera peu de chose : vous aurez trois, quatre petites filles, cent, peut-être dans quelques couvents ; je dis que cette influence sera suffisante pour faire pénétrer le sentiment de Dieu dans la société et que, pour arriver à ce résultat, il faut que vous-mêmes ayez très fortement imprimé dans votre cœur le sentiment de l'adoration.

Mes Sœurs, dédommageons Dieu, si méconnu, si ignoré en le faisant adorer par les autres. Vous le ferez, si vous êtes vous-mêmes pénétrées de cette

nécessité de l'adoration, de cette vérité que tous les maux sociaux reposent sur cette négation du tout de Dieu. Le niveau des mœurs monte à mesure que la pensée de Dieu domine, il baisse à mesure qu'elle décline.

C'est donc une présence continuelle de Dieu que vous demandez ; me direz-vous ? Oui, la reconnaissance perpétuelle des droits de Dieu sur vous. Ce n'est pas autre chose que cela.

Je ne veux pas expliquer ici quelle influence les Ordres religieux peuvent exercer au point de vue politique, grave question que je ne veux pas aborder, je parle seulement de la question sociale. Elle est entre vos mains, vous êtes solidaires du royaume de Dieu. Vous avez donc à donner dans votre enseignement des principes très clairs, très simples, très droits et très énergiques. Ici, j'aborde l'ordre de la foi et j'examine les droits suprêmes de Dieu sur l'intelligence.

Vous devez donner la vérité aux âmes ; votre enseignement doit être pénétré de la pensée de Dieu. A vous il appartient de réaliser le royaume de Dieu dans les intelligences. Le crime de l'Université, je le dis bien haut, c'est de chasser Dieu des écoles. Je crois que nous sommes obligés de lutter contre cette tendance et que c'est là une de nos missions dans le temps présent. Estimez-vous assez, mes Sœurs, le grand honneur que Dieu vous fait de vous charger de plaider sa cause ? Vous semez la vérité. Les religieuses de l'Assomption, les mains pleines de principes, sortent pour semer : *Ecce exiit qui seminare* (Matth. XIII, 3). Et dans quels champs ? Dans les âmes de leurs élèves. Sans doute, elles le feront avec toute la délicatesse, tout le soin convenables, mais elles sèmeront toujours.

4^o *Faire connaître Jésus-Christ aux âmes.* D'abord dans sa famille. Une religieuse peut faire beaucoup de bien dans ses rapports avec ses parents, en parlant quelquefois, en se taisant souvent, ce qui vaut beaucoup mieux. Si vous saviez toutes les absurdités que j'ai entendues dire à des religieuses dans d'autres couvents ! Cependant, une religieuse, guidée par la prudence de sa Supérieure, si elle est jeune, pourra par sa bonne direction apporter l'esprit chrétien dans une famille. L'influence se fera sentir par sa bonne tenue, par ces riens qui font qu'on sent qu'elle est une sainte, que Dieu règne sur elle. Le bien qu'elle est appelée à faire est incalculable.

Ceci n'est pas une règle absolue, car il y a des religieuses qui ne réussissent pas, je parle seulement de celles qui sont capables de le faire ; les autres feront beaucoup mieux de prier pour celles qui réussissent. Avec un tact surnaturel, les dernières ramèneront certainement la pratique de Dieu dans les familles. Mais y aboutir, c'est là qu'est le travail. Ce n'est pas chose rare d'entendre dire qu'une religieuse de l'Assomption est charmante, ravissante ; combien de fois me l'a-t-on répété ! C'est vulgaire cela, mais je vous assure que j'ai moins souvent entendu dire : c'est une sainte ! Voilà une belle occasion de le devenir.

Vous n'aimez pas les parloirs ; il y a là de la fatigue pour vous, de l'ennui, des correspondances pénibles, de mauvais caractères à supporter, et c'est ceux-là souvent à qui l'on fait le plus de bien. Vous êtes obligées de vous sanctifier en faisant l'aumône spirituelle, mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faut apporter dans cette œuvre beaucoup de prudence et de discrétion.

J'avais pensé à vous dresser une grande liste des œuvres que vous pouvez pratiquer. A quoi bon ? Elles se présentent chaque jour. Les choses sont

bonnes une fois, elles ne le sont pas une autre. L'introduction du canon rayé a changé tout le système de la guerre, comme la forme des bataillons adoptée par Napoléon a bouleversé toute la tactique militaire. En toutes choses, ce qui est bon peut manquer par l'occasion.

5° *Travailler pour le royaume de Jésus-Christ qui est l'Eglise.* C'est un grand honneur, mes Sœurs. Une des choses qui me fait espérer un grand avenir pour votre Congrégation, c'est votre amour si dévoué, si franc, si loyal pour l'Eglise ; Vous êtes de l'Eglise. On vous a fait de grands reproches. Je ne veux pas nier qu'ils ne soient en grande partie fondés, pour les trois-quarts du moins, je l'accorde ; et en ceci, mes filles, je ne me mets pas à part, je fais cause commune avec vous, vous pouvez le croire. Eh bien ! quelque chose me console, nous pensons comme le Pape et la plupart des évêques du monde catholique. C'est une légère compensation, ce me semble. Nous avons eu un peu à souffrir, mais c'était pour une croyance qui est devenue un dogme. Beau malheur !

On a écrit les persécutions qui ont suivi les huit premiers Conciles ; nous les voyons éclater pour celui-ci. Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à tout ce qui se passe, mais le diable furieux est déchaîné et Dieu lui permet de décharger sa colère comme sur le saint homme Job. Et cela fait du bien à l'Eglise, quoique je m'en passerais bien. C'est un grand honneur que de souffrir avec l'Eglise, comme de pouvoir dire à l'avance : je pense comme le Pape. Oui, mais cela nous impose des devoirs. Il faut se servir de ce sens profondément catholique que Dieu nous a départi ; il faut s'en servir avec force, avec miséricorde, dans une grande charité apostolique, en plongeant les racines de notre enseignement dans la vérité catholique.

Je conclus, mes Sœurs. Nécessité absolue du règne de Jésus-Christ dans le monde. Rien de beau comme d'être appelé à travailler à sa restauration. Je suis indigente, misérable, direz-vous, et malgré cela, Dieu me confie la plus haute des missions, si j'ai le bonheur un jour de prononcer le quatrième vœu, celui de procurer par toute ma vie l'extension du règne de Jésus-Christ dans les âmes.

(Quatrième Conférence, 8 novembre 1870)

DE L'ADORATION

Mes Sœurs, le grand crime de nos jours, c'est de ne pas sentir la profondeur de ce commandement : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, tu l'aimeras. » (Deut. VI, 5, 13). Oui, tu aimeras, mais surtout tu adoreras, parce que c'est le rôle par excellence de la créature. Le Psalmiste le chante : *Domini est terra et plenitudo eius.* (Ps. XXIII, 1). Oui, la terre est au Seigneur et toute louange lui appartient, et le grand crime de l'homme, c'est le défaut d'adoration, le défaut de reconnaissance. Une louange incessante devrait s'élever vers Dieu des lèvres de cet être tiré du néant, et pourtant, dans le concert universel d'adoration qui monte de la terre vers le ciel, sa voix est souvent muette. Chaque créature chante la louange divine, selon le degré qui lui est donné dans l'échelle de la création, et vous dites tous les jours : *Benedicite omnia opera Domini Domino.* (Dan. III, 57). Les êtres matériels adorent, ils remercient Dieu à leur façon, mais il y a une louange plus particulière qui doit être donnée par les créatures intelligentes. Nous devons dire : « Je vous adore, ô mon Dieu, en vous considérant comme mon Seigneur souverain et comme

mon Père ; j'éprouve un bonheur qui augmente toujours en me sentant votre propriété. Vous ne pouvez pas mépriser l'ouvrage de vos mains. *Opera manuum tuarum ne despicias.* (Ps. CXXXVII, 8). Quelque imparfaite que je sois, je sens quelque chose qui me pousse à la perfection ».

(Extrait de la troisième Conférence, 7 novembre 1870)

LE TRAVAIL DES MAINS

Mes Sœurs, ce travail convient excellemment à des religieuses pauvres. Il est utile de subir l'humiliation du travail des mains. A ce propos, je dois vous raconter le résultat de mes propres expériences et en même temps la différence d'opinion qu'on peut avoir sur cette question. Il arrive quelquefois, au Vigan, que le Père Hippolyte envoie ses novices aux travaux des champs, pour ramasser le foin, vendanger, selon que le travail l'exige. Quand le P. d'Alzon est au Vigan, il va aussi dans les prés pour donner l'exemple, mais il souffle bientôt et ses soixante ans l'obligent de s'arrêter. Eh bien ! le P. Laurent qui est, vous le savez, un excellent religieux, très fervent, très scrupuleux même, est fort scandalisé de cette façon de faire ; il trouve tout à fait inutile d'employer à des ouvrages serviles des novices destinés à être un jour prêtres, professeurs ou missionnaires. Examinons donc cette question, et, sans vouloir faire une mauvaise querelle au P. Laurent, je vous dirai tout d'abord que le P. Hippolyte a raison. Il est très utile d'imposer aux novices le travail des mains, parce qu'il est bon de subir quelquefois une humiliation ; parce que, pour guérir la paresse et corriger certaines indépendances, le travail est un moyen admirable. Sans

entrer dans les discussions de Mabillon et de M. de Rancé à ce sujet, ma conviction est que, dans certains cas, rien n'est bon pour mater les mauvaises têtes comme le travail en plein air. Si une religieuse fait endêver sa supérieure, qu'elle l'envoie ramasser du foin. Je vous promets que dans très peu de temps, par le seul effet du grand air, elle reviendra corrigée. J'ai fait là-dessus une expérience complète sur les têtes des jeunes gens. Si on faisait tourner l'eau du puits aux religieuses malades d'esprit, bien des têtes s'arrangeraient.

(Extrait de la neuvième Conférence, 13 novembre 1870)

ZÈLE A SUSCITER DES VOCATIONS

Il ne suffit pas à une vraie religieuse d'être heureuse de sa vocation, il faut qu'elle soit aussi heureuse de susciter d'autres vocations et qu'elle en demande toujours à Notre-Seigneur. Il y a à cela un motif humain que je n'aborderai même pas, parce que j'ai trop de respect pour vous ; je vous parlerai du motif surnaturel. En effet, quoi de plus juste que vous vous disiez : « J'ai la plus belle part qu'il soit donné sur terre à une créature, je souhaite que d'autres l'aient aussi. J'ai trouvé un trésor, et il est si merveilleux que je ne le partage pas en le distribuant ; je le donne à d'autres et je le garde dans toute son intégrité ». Comme la lumière que Dieu envoie se distribue à tous, tout en éclairant chacun de nous, et de même que mon œil n'en reçoit pas moins, parce que l'univers entier est baigné de ses flots, ainsi une âme heureuse désire faire part de son bonheur. Elle aime Notre-Seigneur, elle est brûlante d'amour et de ferveur, elle estime à un haut prix

la grâce de sa vocation et elle voudrait avoir beaucoup d'épouses à amener au Roi. « *Adducentur regi virgines post eam.* » (Ps. XLIV, 15). Alors, sans être imprudente, elle cherchera à attirer les âmes, elle fera naître de saints désirs : « *Proximae eius afferentur tibi* ». Sans doute, ce sera une question de tact autant que de zèle, mais cette réserve, une fois faite, j'affirme qu'une religieuse fervente ne peut pas s'empêcher de susciter des vocations.

A l'exemple de Notre-Seigneur A un autre point de vue, je dirai encore qu'une âme qui aime Notre-Seigneur doit ressentir des sentiments analogues à ceux de Notre-Seigneur : « *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* ». (Phil. II, 5). Or, Notre-Seigneur est venu pour sauver les âmes, c'est évident, et aussi pour appeler les âmes à la perfection. Le nier serait tomber dans l'hérésie. Donc, vous aussi, devez avoir le zèle de la sanctification des âmes, et voilà un apostolat. Vous rencontrez un caractère raide, fier, volontaire, qui offre pourtant de la ressource. On ne s'appuie, en effet, que sur ce qui résiste ; derrière ce cœur revêché, se cache parfois une bonne vocation. Cela arrive, mes Sœurs, comme sous l'écorce se trouve un fruit excellent. Pourquoi n'essayeriez-vous pas ? Notre-Seigneur ne s'est pas rebuté de l'incrédulité de saint Thomas, de la grossièreté de saint Pierre ; il en a fait des apôtres. Pourquoi n'auriez-vous pas sa patience ? Notre-Seigneur a pris certains apôtres, parce qu'il a reconnu un bon cœur sous la rude enveloppe de Pierre, et chez saint Jean une certaine pureté d'âme. Puis Jésus-Christ les forme, les pétrit, les instruit ; quelquefois, il se fâche : « *Generatio infidelis et perversa usquequo ero apud vos et patiar vos ?* » (Luc. IX, 41). Etudiez l'Évangile au point de vue de la patience de Notre-Seigneur pour former les Douze à l'apostolat, vous verrez comment il faut vous y prendre

pour faire des religieuses de vos enfants. Puis-je vous donner un meilleur modèle ?

Voilà encore une parole d'encouragement de Notre-Seigneur : « *Amen dico vobis quod vos qui secuti estis me, etc.* ». (Matth. XIX, 28). Je vous placerai sur douze trônes et vous serez juges d'Israël. Oui, voilà l'honneur qui vous est réservé, si vous êtes apôtres et si vous formez des apôtres. Je ne vous cache pas que la mission est très pénible, très désagréable même à certains moments ; elle ne le sera jamais, croyez-le bien, autant que celle de Jésus-Christ envers ses apôtres. Ne dites pas qu'il n'y a pas de vocations. Quand on s'en occupe, on les trouve. Il y en a qui viennent d'elles-mêmes ; ce ne sont pas les plus nombreuses. Il faut donc chercher et ne pas se rebuter, car elles vont et viennent, et une vocation négligée est peut-être une vocation perdue. Mettons qu'elles soient difficiles à trouver ? Où étaient les vocations quand Notre-Seigneur est venu dans ce monde ? Et pourtant, en trois ans, il en a trouvé à peu près cent, y compris les douze apôtres, les soixante-douze disciples et d'autres. Si vous vous chargez tous les trois ans de fournir cent vocations à l'Eglise, ce sera bien beau, je vous assure. C'est un miracle, dites-vous. Oui, un miracle de la grâce, mais Notre-Seigneur a dit : Vous ferez de plus grands miracles que moi. (Joan. XIV, 12). Soyez donc ses disciples et vous ferez des miracles de vocation.

Objections mondaines Prenons les objections que font les gens du monde. Quand Notre-Seigneur est venu, pas plus qu'aujourd'hui, on ne comprenait rien à une vocation. Le monde traite d'exaltée et d'absurde la personne qui veut se faire religieuse ; elle obéit, pense-t-il, à un moment d'enthousiasme religieux qui se refroidira bien vite. Comme l'a dit une femme poète : « Pourquoi chercher au fond d'un cloître le Dieu qui est partout ? »

Sans doute, il est partout, mais la possibilité de le trouver n'est pas partout. Il y a donc des gens qui n'y comprendront rien ; ce sont peut-être ceux-là auprès de qui vous réussirez le mieux plus tard. Ayez l'œil fixé sur les âmes pour voir dans quelle nuance, dans quelle mesure vous pourrez les rendre plus parfaites, et, par suite, plus propres à la vie religieuse. A ce propos, j'aborde une autre question. De même que la fondation de l'Eglise est par l'absurdité de ses moyens une des preuves les plus frappantes de la divinité de l'Evangile, de même la vocation est naturellement partout une telle absurdité qu'elle devient une preuve divine de la vérité. Madame une telle quitte le monde, les jouissances du salon, les succès que lui assurait sa position. Elle qui pouvait commander s'en va obéir ; elle pouvait rêver, elle travaille ; jouir de sa fortune, elle dort sur une paillasse ; elle se rend à l'office au lieu de courir aux fêtes du monde. Franchement, cela n'a pas le sens commun. Je vous l'accorde, et vous allez maintenant m'avouer une chose. Sous les défauts et les faiblesses des religieux, inséparables de la nature humaine, un fait reste évident : l'homme n'a pas pu inventer la vie religieuse, elle est d'institution divine. Par le sentiment de perfection qu'elle suppose dans le cœur si corrompu de l'homme, elle est une preuve de la vérité de la religion, une preuve aussi de la mission de Notre-Seigneur et des apôtres.

On fera encore cette objection : Les natures sont trop grossières aujourd'hui ; on ne comprend plus rien aux choses de Dieu. D'abord, mes Sœurs, le travail de la grâce, c'est de transformer la nature, et les résultats en sont admirables. On se dompte, on fait un peu souffrir les autres, comme le P. de Ravignan l'a fait, ce qui ne l'a pas empêché d'être un des plus saints religieux de notre temps. Un caractère difficile, une certaine rudesse ne sont pas un empêche-

ment à la vocation. Les pharisiens allèrent trouver saint Jean-Baptiste, et il les appela race de vipères ! Les publicains et les soldats furent mieux accueillis. Notre-Seigneur a dit (Matth. III, 9) : « *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ* ». Et moi, je vous dis que de cette petite sottise, de cette petite vilaine vous pouvez faire une sainte religieuse, si vous le voulez. Il y faut de la patience, il faut étudier le terrain des âmes, voir ce qu'il faut à chacune et savoir, s'il est besoin, reconnaître qu'on s'est trompé. Que de moyens de sanctification, mes Sœurs, dans ce travail ! J'évite complètement ici le motif d'amitié particulière. Mais supposez une petite personne un peu difficile et que vous voulez amener à Dieu. Si vous avez pour son âme, l'amour surnaturel que vous devez avoir pour l'engager à se débarrasser de ses défauts, vous serez obligée de vous corriger des vôtres. Comment lui direz-vous qu'il ne faut pas être jalouse, qu'il faut étudier, qu'il ne faut pas être susceptible, si elle vous voit paresseuse, sensible à l'excès, pleine des défauts enfin que vous lui reprochez ? Vous ne pourrez réussir dans vos efforts de sanctification auprès des enfants qu'en vous sanctifiant vous-même la première.

Motif de réparation Laissez-moi encore vous dire une chose très grave. Quelle est celle d'entre vous qui n'a pas scandalisé quelques âmes ? Eh bien ! dans la préparation des vocations, il y a un moyen de réparation. Peut-être quelque jeune religieuse regrette-t-elle certaine conversation qui a pu faire du mal, tel exemple qui a eu une fatale influence. Telle Sœur ancienne peut se dire qu'une de ses compagnes ne serait pas dans le monde si elle n'avait pas contribué à lui faire perdre la vocation. Quel remède à ces scandales passés ? Prier beaucoup et vous efforcer, en consolidant votre vocation, d'en amener d'autres à Dieu. Il y a responsabilité ; vous

avez communiqué l'ébranlement. Si, par une miséricorde infinie, vous êtes restée, il n'y a pas moins une solidarité pour votre âme. Réparez donc le mal que vous avez fait à Notre-Seigneur, aux âmes, à votre Congrégation ; procurez des vocations ferventes pour compenser vos manquements.

Après vous avoir ainsi parlé, mes Sœurs, je crois que le sentiment avec lequel je dois vous laisser est celui d'une grande reconnaissance. C'est le cas de dire avec saint Jean : « *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos* ». (I Joan. IV, 19). C'est à quoi je vous invite, car l'amour est la meilleure action de grâces. En avançant chaque jour dans la charité, vous donnerez dans votre cœur et dans celui des enfants qui vous sont confiées un rendez-vous à Notre-Seigneur et ainsi vous entrerez dans la plénitude de votre vocation qui est de sanctifier votre âme et de sanctifier les autres. Je ne connais pas pour cela de moyen plus grand et plus parfait que celui de faire des saints et des saintes dans la vie religieuse.

(Extrait de la onzième Conférence, 19 novembre 1870)

LES DÉFECTIONS DE LA VIE RELIGIEUSE

Saint Augustin fait observer que la séparation de Judas doit nous consoler de la séparation des hérétiques et des schismatiques d'avec l'Eglise. Je vous dis aussi, nous devons nous consoler quand nous voyons certaines religieuses quitter la Congrégation. Cela ne vous arrivera pas. Mais enfin, qui sait ? Du reste, je fais ici une remarque générale. Une fois que Judas s'est exclu de la communauté des apôtres, que dit Notre-Seigneur ? « Maintenant le Fils de l'homme

a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui ». (Joan. XIII, 31). Il paraît étrange ce texte, et pourtant c'est très simple. D'abord, la trahison de Judas donne occasion à l'Eglise naissante de passer par les épreuves et les souffrances, elle sera fondée dans le sang de Jésus-Christ et dans celui des martyrs. Comme Notre-Seigneur a trouvé sa gloire dans les humiliations de sa Passion, l'Eglise trouvera sa gloire dans ses souffrances, elle sera fécondée par le sang de ses enfants, elle sera même glorifiée par la séparation de certains membres qui ne sont plus dignes de lui appartenir.

Ce ne sont pas là des idées humaines, ce sont des idées divines, de sorte que, dans le cri de Notre-Seigneur, il y a un principe de joie. Il est étrange, sans doute, qu'on se réjouisse de la séparation de certains membres, et, je le répète, ce n'est pas la manière humaine d'envisager les choses. Mes Sœurs, j'ai soixante ans et il y a longtemps que je m'occupe de couvents. Je suis religieux et j'ai l'expérience de la vie religieuse. Eh bien, savez-vous ce que je trouve dans le cri de Notre-Seigneur ? La nécessité, pour les supérieurs, de ne pas retenir les gens qui veulent s'en aller. C'est excessivement grave ce que je dis là, et ce n'est pas sans y avoir mûrement réfléchi. Une Sœur veut partir, laissez-la aller. La gloire de Dieu en résultera. Si jamais une mauvaise tête s'en allait de la Congrégation, dites-lui adieu de bon cœur. Le bien de la Congrégation en sortira, son affermissement s'y trouvera et Jésus sera glorifié.

(Extrait de la seizième Conférence, 24 novembre 1870)

DON DE SOI

Des religieuses dont la devise est : *Adveniat regnum tuum*, ne doivent-elles pas comprendre combien elles sont obligées de se donner, de se dévouer ? C'est le mot de saint Paul : Volontiers, je me dépenserai. « *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris, licet plus vos diligens, minus diligar* ». (II Cor. XII, 15). La religieuse préoccupée du salut des âmes de ses Sœurs, qui sait toutefois qu'elle n'a pas mission d'être leur prédicateur, qu'a-t-elle de mieux à faire que de se dépenser pour elles et de leur être ainsi une prédication vivante ? Si elle est employée aux enfants, aux classes, aux catéchismes des pauvres, aux orphelinats, elle sentira qu'elle doit abrégé sa vie. Qu'importe ! « Je vivrai dix ans de moins et je ferai plus de bien ». Il y a là une grave question, qui ne peut être nettement tranchée pour vous que par l'obéissance. Mais une responsabilité effroyable pèse ici sur les supérieures. Voilà une religieuse qui se donne généreusement, les supérieures doivent-elles l'arrêter dans son élan ? Voilà une religieuse convaincue de son mérite qui se ménage, afin de pouvoir accomplir plus longtemps le bien qu'elle se sent appelée à faire, les supérieures doivent-elles la stimuler ? C'est ce qui devient grave, une fois que les supérieures et les inférieures l'ont médité au pied de la croix, devant ce sang de Jésus répandu jusqu'à la dernière goutte.

L'impression que j'ai eue hier devant la tombe ouverte où l'on descendait le cercueil de notre pauvre Frère ¹⁾, pour l'y laisser jusqu'au jour de la résurrection dernière, cette impression, dis-je, de la solennité de la vie et de la mort, ne s'effacera pas de longtemps. Il y a huit jours à peine, ce religieux

¹⁾ Le frère Edouard PATT.

enseignait, et il était tout entier à son devoir. N'ai-je pas assez surveillé ses fatigues ? Aurais-je dû l'arrêter plus tôt ? Je ne sais ; toujours est-il que c'est une responsabilité affreuse. Si l'on ne ménage pas assez les santés, on perd les religieux ; si on les ménage trop, on fait un régiment de gens à dorloter. C'est très embarrassant.

Ceci dit pour les supérieurs, il n'en demeure pas moins que vous, religieuses, vous devez faire bon marché de votre personne, et si à un certain point de vue cette question pèse d'un poids terrible sur les personnes chargées de vous commander, il est certain que le meilleur parti, le seul à prendre par vous, c'est de vous donner généreusement, courageusement, sans arrière-pensée. Vous n'êtes pas entrées pour autre chose dans la vie religieuse, et si vous êtes mortes le jour de votre profession, le moment où l'on vous enterrera n'est plus qu'une question de détail.

Je vous parle très sérieusement, mes Sœurs. Le lendemain de l'enterrement d'un de mes religieux, tandis que je suis encore sous le coup de ces pénibles impressions, vous pensez si je pèse mes paroles, et pourtant je ne trouve pas autre chose à vous dire.

Tenez, au siège de Sébastopol, le général Canrobert, tout brave qu'il fût de sa personne, perdit plus d'hommes par ses ménagements que Pélissier qui eut le courage de commander une boucherie. Quand il s'agit de la vie religieuse, il vaut mieux, je crois, aller un peu plus rondement. En face de l'impression atroce que je ressentais devant le cercueil de ce Frère attendant dans la tombe le réveil éternel, je me suis dit que c'était dur, mais que c'était le meilleur moyen d'imiter Notre-Seigneur et d'aller au ciel.

Dans quelle mesure faut-il alors se donner ? A cette question, M. de Rancé répond : « Mes Frères, il faut vous rappeler que vous n'êtes pas venus ici pour

vivre, mais pour mourir ». Je ne veux pas aller si loin. C'est bon pour des Trappistes, mais une religieuse de l'Assomption qui se consacre au salut des âmes doit vivre pour le procurer, et c'est un malheur si ses supérieures lui laissent trop vite dépenser ses forces. Les supérieures doivent respecter la vie de leurs sujets, c'est leur devoir. Mais les religieuses ont le droit aussi de demander à aller un peu rondement et à faire le sacrifice de leur vie, s'il est nécessaire. Mon opinion est qu'elles doivent conserver la liberté de se donner dans toute la mesure que Dieu leur inspirera.

*(Extrait de la vingt et unième Conférence,
30 novembre 1870)*

OBLIGATION D'ÉTUDIER

I

A moins que vos supérieures ne vous en dispensent positivement, vous êtes obligées de vous entretenir dans une certaine culture intellectuelle. Je n'admets pas qu'une Fille de l'Assomption puisse passer un seul jour sans cultiver son intelligence, et si elle y manque, elle agit mal, elle ne reste pas dans l'esprit de sa vocation. Il est très certain que les religieuses de l'Assomption, telles que je les conçois, doivent être des filles instruites, des filles ayant embrassé cette loi du travail dont il est dit : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. Cette parole a été prononcée sur l'humanité tout entière. Est-ce que la maîtresse chrétienne s'en croirait exempte ? Ou je n'entends rien à votre vocation, ou vous êtes obligées — entendez le mot — de cultiver votre intelligence. Le P. Olivieri,

grand théologien, se levait un quart d'heure plus tôt que les autres religieux Dominicains afin de travailler. C'est peu de chose, un quart d'heure par jour, et pourtant, cela empêche de se rouiller complètement.

Je le répète, car je suis inexorable sur ce sujet, je n'admets pas qu'une Fille de l'Assomption, à moins qu'on ne lui impose de grandes occupations matérielles, ne se soucie pas de la nécessité d'avoir un certain fonds d'instruction générale, qu'elle ait ou non une classe à faire. Je vais plus loin, je crois que l'absolution devrait être refusée à la religieuse qui ne ferait pas, chaque jour, au moins un quart d'heure d'étude sérieuse. Ne dites pas que vous en êtes incapables, que votre tête est un vrai tonneau des Danaïdes. Même en tenant compte de l'insuffisance des canaux de votre intelligence et de ce qu'elle peut avoir de percé, je dis que vous êtes obligées de remplir votre mémoire, et, pour cela, de lire beaucoup. Vous oublierez, c'est certain, mais il restera toujours quelque chose.

(Extrait de la XLVIII^e Conférence, 24 février 1871)

II

Obligation grave qui découle : J'ai quelques réponses à faire à des observations que vous m'avez adressées sur la sévérité de mes paroles au sujet des études auxquelles vous êtes obligées de vous livrer pour votre œuvre d'éducation ; je les donnerai volontiers, dussé-je prolonger ces conférences au-delà de ce que je pensais et pour appuyer ma parole du témoignage d'autrui, je vous dirai que deux de mes Pères que j'ai consultés, qui sont d'une école tout à fait opposée, se sont rencontrés avec moi

dans la même manière de voir et je soutiens avec eux ce jugement qui vous a si fort étonnées : un confesseur devrait refuser l'absolution à une religieuse de l'Assomption qui ne voudrait pas étudier selon ce que demande sa vocation.

Mes raisons, maintenant, je vais vous les exposer :

a) de la loi générale du travail Il a été dit à Adam pécheur : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; *In sudore vultus tui* ». Vous n'êtes pas dispensées de la loi du travail expiatoire ; vous êtes condamnées au travail. Mais vous devez travailler selon votre vocation, votre métier, passez-moi le mot. Un maçon ne fait pas l'ouvrage d'un serrurier et vice versa. Si vous étiez trappistines, vous travailleriez la terre, vous feriez éclore des vers à soie ; si vous étiez Filles de saint Vincent de Paul, vous soigneriez les malades, vous travailleriez des mains. Mes Sœurs, vous êtes Filles de l'Assomption, vous êtes chargées de l'éducation, vous devez donc satisfaire à l'obligation du travail selon l'état, le métier que vous avez choisi. Pour cela, il faut étudier.

b) du vœu de pauvreté Vous avez toutes fait vœu de pauvreté, c'est-à-dire de vivre comme des pauvres ; les pauvres travaillent, donc vous devez travailler.

c) de la justice envers les parents Il y a là une question de justice : de même que je dis souvent aux enfants qui ne veulent pas travailler qu'ils pèchent contre la justice puisque leurs parents payent pour l'instruction qui leur est donnée, à plus forte raison je dis que des Sœurs, qui n'ont pas la science infuse, sont obligées à titre de justice envers les parents et de charité envers les enfants de donner un enseignement suffisant ;

et pour cela, il faut étudier, il faut préparer son enseignement.

d) des responsabilités d'une Enfin, je dirai qu'il y a
Congrégation enseignante une raison morale
 envers vos Sœurs et la
 Congrégation. Il y a différentes branches d'ensei-
 gnement : la grammaire, la géographie, etc... tout
 cela n'élève pas beaucoup le niveau de l'intelligence ;
 mais si à côté des filles qui étudient ces choses néces-
 saires aussi, il n'y en a pas d'autres qui étudient des
 questions générales, pour maintenir les esprits à une
 certaine hauteur, il arrivera que vous tomberez dans
 un vulgaire qui sera le principe de la décadence de
 votre Congrégation. La paresse a été la cause de
 beaucoup de chutes ; elle a précipité des Congrè-
 gations dans l'abîme. Oui, il est fort à craindre qu'une
 religieuse qui ne travaille pas, qui n'étudie pas, qui
 ne fait aller ni son intelligence, ni ses mains, fasse
 aller beaucoup trop sa langue, et les Congrégations
 souffrent beaucoup de ces conversations interminables
 lorsqu'elles s'établissent à la faveur de l'oisiveté.
 Je maintiens donc mon dire : à moins d'une dispense
 des supérieures, je refuserai l'absolution à une
 religieuse qui n'étudie pas.

(Extrait de la XLIX^e Conférence, 27 février 1871)

Nous n'avons qu'une copie de l'instruction qui suit. Par sa présentation extérieure de la main du Père Alexis Dumazer, chargé par le Père d'Alzon de retranscrire ses Circulaires, par son titre même de seconde instruction, par son contenu, tout incline à la dater de 1876 et de la présenter à la suite de l'instruction sur l'Oraison reproduite à la page 291 comme la seconde donnée par le Père d'Alzon à l'occasion du chapitre : aussi devrait-elle, elle aussi, revêtir à nos yeux, à peu près la valeur d'une Circulaire.

LES VŒUX

Mes T. C. Frères,

Il* Instruction

Les départs sur lesquels nous avons eu à gémir m'obligent à insister sur la question capitale des vœux.

Il y a cette différence entre le vœu et la simple promesse que le vœu, surtout lorsqu'il est permanent, nous engage à Dieu d'une manière plus complète et nous établit dans la continuité d'un état supérieur. La promesse est un beau fruit de vertu, le vœu est l'arbre lui-même. Aussi un religieux qui se dégoûte de ses vœux, sort de cet état permanent de vertu et ne se rend pas compte du mal qu'il se fait à lui-même.

Il y a plusieurs questions très importantes à examiner au sujet des vœux.

Le lien du vœu D'abord le lien du vœu. Sans doute le vœu simple n'a pas devant l'Eglise les effets du vœu solennel, mais il en a la force quant

à la manière dont je le fais, et je ne puis le violer sans me rendre coupable de péché grave. L'Église peut m'en relever, mais elle exige des motifs sérieux prévus par la théologie et en dehors desquels une dispense obtenue subrepticement est absolument nulle. C'est à moi à exposer mes motifs, mais si je les expose d'une manière incomplète et mensongère, je ne suis point relevé, en vertu de cette clause toujours ajoutée aux dispenses : *Si preces veritate nitantur*. Et on se fait souvent illusion sur les prétextes mis en avant pour obtenir de semblables dispenses. Souvenons-nous donc que nos vœux sont une promesse faite à Dieu et acceptée par lui, un contrat passé entre Dieu et nous. Dieu ne manquera jamais à ce contrat et il nous donnera les grâces nécessaires pour que, de notre côté, nous puissions y être fidèles.

Observation des vœux Les vœux faits doivent être observés, car, dit l'Écclesiastique, il vaut mieux ne pas en faire que de les violer. Et combien malheureusement violent leurs vœux, au moins d'une manière vénielle, souvent parce qu'ils ne se sont pas donné la peine d'étudier les obligations auxquelles ils se sont engagés. Le vœu est un acte qui nous oblige à réfléchir à ce que nous devons à Dieu. Un religieux s'engage suivant la teneur de sa Règle et de ses Constitutions, mais plusieurs ne cherchent ensuite qu'à se soustraire à leurs obligations. Le religieux tiède se préoccupe de trouver des limites aux vœux ? Comme la ferveur décline en lui, il veut faire de moins en moins ; de là, ces interprétations dévastatrices des vœux qui ont amené de si déplorable résultats. Le religieux fervent au contraire ne discute point sur l'étendue des vœux, parce qu'il tend sans cesse à une plus grande perfection.

Leur utilité Il est utile de faire des vœux. Le soldat prête serment à son drapeau et le défend avec plus de courage, mais il est à remarquer que les promesses faites aux hommes sont dans l'intérêt de ceux à qui on les fait. Les vœux au contraire ne sauraient être faits dans l'intérêt de Dieu, c'est nous seuls qui y trouvons avantage. Notre récompense dans le ciel sera proportionnée à nos vœux. Et en effet la perfection de la loi consiste dans la charité. Or, le vœu est un acte de charité et développe en nous la charité, et la récompense du ciel est donnée à la charité. Il est donc utile de faire des vœux, avec prudence cependant, et toutes les âmes ne sont pas capables de cette perfection. S'il est utile de faire des vœux, il sera aussi très utile de pousser les autres à en faire. Ne pas agir ainsi serait ne pas pousser les âmes à la conversion.

Leur but Quel est le but des vœux ? La religion, suivant le sens étymologique du mot, a pour but de nous relier à Dieu. Plus le lien qui nous unit à Dieu est parfait, plus aussi est parfaite la religion ; aussi ce mot a-t-il été employé pour désigner l'état de ceux qui se sont liés à Dieu d'une manière plus stricte par les saints vœux. Notre union avec Dieu ne sera sans doute parfaite que dans le ciel où elle produira un bonheur parfait ; nous pouvons donc considérer les vœux comme un moyen d'arriver au bonheur. Le religieux pour lequel les vœux ne sont qu'une chaîne lourde et insupportable montre qu'il n'a plus la charité. Le vrai religieux, au contraire, voit en eux un lien sans doute, mais un lien aimable et admirable suivant la parole du Psalmiste : *Funes ceciderunt mihi in praeclaris*. Le vœu nous place dans un état intermédiaire entre l'ange et l'homme charnel. Au ciel on voit Dieu face à face ; sur la terre nous le connaissons par les espèces et les idées générales. Dans la vie religieuse il y a en outre quelque chose

de parfait dans l'ordre de l'affection, et qui se rattache comme une conséquence à la vision même de Dieu.

Avantages des vœux Le vœu divinise certaines vertus et c'est une doctrine de saint Thomas, qu'il est excellent, parce qu'il constitue un acte de latrie. Car, disent les Pères, ce n'est pas la virginité, ce n'est pas le renoncement à toutes choses qui font la vertu surnaturelle, *hoc enim fecit et Crates philosophus*, c'est l'intention et l'application à faire tout pour Dieu.

Le vœu donne à votre âme une véritable stabilité et nous fait par là participer en quelque chose à l'immutabilité de Dieu, en arrêtant les divagations de notre volonté.

Il nous consacre à Dieu et constitue un sacrifice parfait comme l'holocauste de l'ancienne loi, puisqu'il immole sur l'autel du Seigneur notre être tout entier. Le vœu de pauvreté détruit tout ce qui nous touche au dehors de nous, la chasteté sacrifie notre corps, l'obéissance donne à Dieu notre volonté et tout notre intérieur de façon à faire de nous de perpétuels sacrifiés, et c'est avec raison que nous pouvons nous appliquer ces paroles que nous répétons tous les jours à la sainte Messe, *Sacrificium laudis*. Notre sacrifice est vraiment un sacrifice de louange qui peut se renouveler tous les jours et contribuer à la gloire de Dieu.

Leur actuelle opportunité Enfin, un motif très grave qui doit nous faire tenir à nos vœux, c'est qu'ils sont une protestation contre les ennemis du nom de Dieu. Les membres des sociétés secrètes se lient entre eux par des serments infernaux pour faire la guerre à Jésus-Christ. Toutes les questions sociales ou politiques qui se posent dans le monde moderne se réduisent toutes à une seule : Notre-Seigneur Jésus-Christ règnera-t-il ou sera-t-il repoussé?

Les ennemis de Dieu font des serments au diable et forment une immense armée en faveur de l'Antéchrist. Si donc il y a une hiérarchie dans l'enfer, si cette hiérarchie se reproduit sur la terre pour le mal, c'est un motif puissant de constituer une armée de résistance en faveur des droits de Dieu. Nous devons être à la tête de cette armée et comprendre le sens de la parole adressée à saint Pierre : *Amas me plus his?* Il faut que nous aimions Jésus-Christ plus que les autres, que nous lui soyons attachés par des liens plus étroits qui sont nos vœux, et qu'ayant ainsi témoigné plus de charité nous recevions en récompense une force plus grande qui nous rende capables d'opérer un plus grand bien.

Cette instruction est la huitième d'une retraite prêchée aux membres du Chapitre des Religieuses de l'Assomption, avant les sessions capitulaires du mois d'août 1876.

Il ne reste des autres instructions que des titres ou des schémas qui s'inspirent des Circulaires adressées aux Religieux de l'Assomption. Le Père d'Alzon a arraché les pages de cette instruction sur l'Apostolat, pour la redonner sans doute, avec les adaptations qui s'imposaient, à ses Religieux à l'occasion de leur Chapitre qui allait se tenir quelques jours plus tard, à Nîmes. Nous aurions donc là la substance d'une troisième instruction : d'où la valeur spéciale de ce document.

L'APOSTOLAT

Praedicate evangelium omni creaturae.

L'Assomption considérée dans son ensemble est une œuvre apostolique. Toutefois si chaque religieux et chaque religieuse ont à y exercer un apostolat, les supérieurs doivent se considérer comme les directeurs des apôtres. Et, à ce point de vue, voici les conditions qui me semblent essentielles à leur mission.

1. L'amour très large du royaume de Dieu, où est compris l'amour de toutes les âmes qui leur sont spécialement confiées.

2. Le désintéressement absolu de tout sentiment personnel dans l'œuvre de Dieu.

3. L'immensité des saints désirs pour donner tout ce que l'on peut donner et faire donner.

4. La limite de l'action personnelle et de l'action de la communauté, fixée par la prudence.

I. L'amour très large du royaume de Dieu

Vous vous êtes consacrées à étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Mais est-ce Jésus-Christ dont vous voulez étendre le royaume et n'est-ce pas votre empire ? Le royaume de Jésus-Christ, c'est la plus grande des causes. Hélas ! que d'obstacles ne s'y opposent pas : la prudence, la paresse, la fatigue, le dégoût, le vôtre et celui des autres !

A chaque instant, vous vous trouvez en face de personnes qui, si vous comprenez, ne comprennent pas ; qui, si vous aimez, n'aiment pas ou aiment à leur façon. Il faut élargir les intelligences et les cœurs dans la grande question de la cause de Dieu, il faut ouvrir des horizons pour les myopes, il faut allumer des brasiers pour des gens qui ne réclament que leur chauffe-pieds et ont peur qu'on leur donne un rhume en leur donnant trop de chaleur. Heureux les supérieurs qui embrassent le monde entier dans leur ambition, parce qu'ils sont ambitieux de faire régner Jésus-Christ partout !

Or, vous n'avez pas seulement à travailler directement sur les âmes, vous avez à faire école. Autrefois il y avait l'école des prophètes ; sous de saints supérieurs il faudrait voir l'école des apôtres. Je me représente un supérieur aimant Jésus-Christ de toute son âme, et l'Eglise, le corps, le royaume de Jésus-Christ, et se disant : « J'ai dix, vingt, trente âmes, qui avec moi peuvent être les instruments de l'accroissement de ce beau royaume. J'ai trente, soixante, cent élèves, sur qui je dois agir, par qui je puis atteindre autant de familles. J'ai des enfants de Marie, des Tertiaires, que je puis prendre comme autant de coopérateurs et de coopératrices de mon œuvre, et de même que je vais chercher des flammes dans le cœur de Jésus-Christ, de même je dois jeter celles

dont mon cœur est embrasé dans le cœur de mes filles ».

2. Le désintéressement personnel

Ayant passé des jours, des mois dans ce travail, cette admirable supérieure se repose, et jetant un regard de satisfaction autour d'elle, elle se dit : « J'ai bien travaillé », et une douzaine de diables, formant écho autour d'elle répètent très agréablement : « Vraiment, elle a bien travaillé ». Quelle joie infernale pour ces atroces créatures, si l'amour-propre de cette âme apostolique se complait dans ces éloges partis de l'enfer ! Ah ! Jésus-Christ donnait d'autres leçons à ses apôtres : *Cum feceritis ea quae praecepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus: quod debuimus facere, fecimus.* (Luc. XVII, 10).

Sachez donc premièrement que vous n'êtes capables de rien dans le monde surnaturel, que si vous faites naturellement un bien surnaturel, vous n'en pouvez retirer aucun mérite et que dès lors toute récompense est perdue pour vous ; en second lieu, que le bien fait surnaturellement, s'il se tourne en amour-propre, vous est un immense péril, puisque l'orgueil s'en nourrit et vous rend semblables à Satan qui se complait en lui-même ; enfin, que vous perdez la plus magnifique occasion de consoler Jésus-Christ et de lui ménager une œuvre durable, élevée par vos mains et consolidée par votre humilité.

Le désintéressement au service de Jésus-Christ est la chose la plus rare. Pourquoi tant d'âmes religieuses se laissent-elles aller à des chutes honteuses, après avoir perdu leur vocation ? Parce qu'on peut dire d'elles ce que saint Paul disait de certains prêtres des premiers jours de l'Eglise : *Caeteri quae sua sunt quaerunt, non quae Jesu Christi.* Et pourquoi arrive-t-on

à cette extrémité ? Parce que l'on n'a pas vu chez les supérieurs un désintéressement suffisant. On les imite avec excès et l'on se perd. Qui en est cause ? Les supérieurs qui n'ont pas été suffisamment désintéressés de l'amour-propre. Oh ! bienheureuse pauvreté spirituelle, non moins importante que la pauvreté des vœux et peut-être plus importante chez les supérieurs, quand dans l'amour de Jésus-Christ tiendra-t-elle entière chez nous ?

3. L'immensité des saints désirs

Nous ne ferons jamais pour Dieu tout ce que nous désirons, mais le désir est une disposition précieuse. Daniel fut un homme de désirs et à cause de cela agréable au Seigneur. Jésus-Christ, dans l'oraison dominicale, nous a appris à être des hommes de désirs. Bornez les vôtres à ceux de l'oraison dominicale, et sainte Thérèse vous prouvera qu'il n'en faut pas davantage pour parvenir à la plus haute perfection dans la vie contemplative. Il en est de même dans la vie apostolique. La gloire de Dieu, l'avènement de son règne, l'accomplissement absolu de sa volonté, que voulez-vous de plus ?

Aussi n'est-ce pas sur l'objet des désirs qu'il importe de s'arrêter, mais sur leur intensité. Or ces désirs ne s'enflamment que par la prière. Voyez saint Pierre proposant l'institution des diacres : *Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus*. Prier et parler, voilà leur fonction, mais prier d'abord.

Prier pour l'ensemble de sa communauté, prier pour les besoins de chaque religieuse, de chaque élève, de tous ceux avec qui on est en relation. Prier pour les pécheurs, prier pour les saints. Prier pour la perfection des œuvres dont on est chargé. Prier pour les âmes qui vous font souffrir n'importe comment, et si elles vous font souffrir par un sentiment mauvais

contre vous, quelle divine vengeance que de dire : « Mon Père, pardonnez-leur, car elles ne savent ce qu'elles font ». C'est la vengeance de Jésus-Christ sur la croix, qui a converti le monde par l'immensité des désirs de son amour pour les pécheurs.

4. La limite de l'action personnelle

Pour bien faire, il ne faut pas trop faire et il ne faut pas trop faire faire. Souvenez-vous de votre but, de votre caractère, de votre esprit, ne les dépassez pas. N'imposez pas un travail au-dessus des forces. Il faut se servir de l'éperon, il faut aussi se servir du frein pour soi et pour les autres.

Les supérieurs qui demandent trop, ont tort ; ils s'exposent à épuiser et à rendre les inférieurs incapables de donner tout ce qui était en eux. Ceci se rapporte encore aux supérieurs qui veulent tout faire par eux-mêmes. Voyez le peu qu'a fait Notre-Seigneur. Il a pris la souffrance, la mort ; mais son action extérieure, telle que l'évangile nous le rapporte, se réduit à peu. Il a formé les apôtres et les a envoyés à travers le monde. Grande leçon pour les supérieurs qui trouvent que rien n'est bien fait que ce qu'ils font par eux-mêmes ! Ce n'est pas le moyen de fonder les traditions de l'apostolat.

Enfin, il faut s'en tenir à certaines œuvres fixées par les supérieurs majeurs, laisser les dévotions personnelles. Tel Maître des novices ou supérieur, avant les vœux de l'Ordre ou de la Congrégation, imposera des vœux infinis ; tel autre des pénitences, tel autre des processions, tel autre des dévotions de son genre. Excellent moyen, avec toutes ces dévotions d'empêcher de suivre la règle. Restez dans ce qui est réglé, et que le superflu n'absorbe pas le nécessaire.

L'apostolat des supérieurs de communauté a ce caractère excellent, c'est que : les autres apostolats ont pour but de faire des chrétiens, l'apostolat des supérieurs a pour but de faire des saints. Si, à ce point de vue, il est plus restreint, à un autre il est plus relevé.

Que Dieu vous fasse les apôtres de la sainteté en vous rendant saintes vous-mêmes ! Commencez à faire, puis enseignez, comme Notre-Seigneur de qui il est dit : *Coepit facere, et docere*. Que votre plus efficace prédication soit l'exemple, et votre apostolat aura toute la fécondité que Dieu en attend.

IV

L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION

Les trois documents qui suivent traitent à des points de vue divers de l'esprit de l'Assomption. Le premier est une conférence à la fois familière et élevée adressée aux Religieuses de l'Assomption et recommandée plus tard aux Oblates ; le deuxième est le schéma plus développé du 15^e sermon d'une retraite prêchée aux mêmes Religieuses après 1870 ; le troisième, un travail sur notre esprit, à partir des textes de l'Évangile.

Le Père d'Alzon affectionnait cette méthode d'exposition et dès septembre 1843 il l'avait chaleureusement recommandée à Mère Marie-Eugénie de Jésus: « ... En réfléchissant sur votre but et le chapitre qui doit l'exposer, il me vient une idée... En étudiant un peu l'Écriture Sainte, vous y trouverez une foule de passages qui expriment ce que vous voudrez dire ; vous aurez un double avantage: celui de recevoir ou plutôt de chercher votre règle dans la parole de Dieu et celui d'empêcher qu'on puisse attaquer vos pensées de dévouement... »

Suivent quatre extraits de lettres et deux courtes notes.

I. — ESPRIT DE L'ASSOMPTION : ESPRIT D'UNITÉ

Envoi aux Oblates Je retrouve l'analyse d'une instruction adressée par moi, il y a sept ans, aux religieuses d'Auteuil ; je vous la confie, mes chères filles, parce que sauf une ou deux expressions sans importance les idées que j'y développe sont parfaitement applicables. C'est toujours quelques traits de l'esprit de l'Assomption. Puisez-y le sentiment de la perfection que Notre-Seigneur semble vous demander dans un don plus complet de vous-même à la cause de notre divin Maître.

E. d'Alzon.

Nîmes, 19 août 1876.

Variété des esprits dans les Saints Les œuvres des saints ont chacune un esprit particulier. Marie d'Agréda, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, chacune a un cachet particulier ; pourquoi ? Saint Thomas a dit, après Aristote : *Quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur* ; aphorisme qui, applicable aux choses naturelles, l'est aussi aux choses divines : toute chose reçue l'est suivant le mode du récipient. Prenons un exemple : l'huile qui est dans le verre de cette lampe en a pris la forme arrondie et allongée ; si l'on en remplissait la lampe de cuivre elle-même, l'huile en prendrait tous les contours et entrerait dans chacun de ses lobes ; ce serait toujours de l'huile, mais avec une forme différente. Ainsi la grâce descend dans notre cœur ; s'il est petit et étroit, elle le remplit peu ;

s'il est large et dilaté, elle y entre abondamment, c'est toujours la même grâce.

Appliquons ceci à l'esprit des saints. Tous ont l'esprit de Dieu, mais avec un cachet particulier. Ainsi Marie d'Agreda avait l'esprit franciscain ; sainte Thérèse, quoi qu'en dise le Père Bouix, suivait la doctrine dominicaine : la Compagnie de Jésus comptait alors trop peu de théologiens, et il est évident que c'est la théologie dominicaine qui domine toutes les œuvres de sainte Thérèse. Dieu permet et veut même une certaine diversité dans ses saints, pour éviter une monotonie qui serait fort désagréable, et afin que lorsque nous nous rencontrerons au ciel ce ne soit pas ennuyeux. Mais au fond c'est toujours l'esprit de Dieu.

Dans les ordres religieux Nous trouvons la même chose dans les ordres religieux. Chacun a son esprit, suivant le but que Dieu s'est proposé en le laissant s'établir dans l'Eglise. *Ubi spiritus Dei, ibi libertas*. Il faut une certaine liberté dans le service de Dieu. Les uns prétendent qu'il faut surtout se servir de la nature pour s'élever jusqu'à Dieu par l'usage et le développement des dons naturels qu'il nous a faits ; les autres qu'il faut détruire la nature pour faire régner la grâce. Le fait est que nous devons nous sauver avec la nature et par la grâce. Ceci est une question de plus ou de moins. Ainsi un homme auquel le médecin ordonne du vin avec de l'eau, s'il aime le vin, mettra beaucoup de vin et peu d'eau ; s'il aime l'eau, mettra beaucoup d'eau et peu de vin. C'est une affaire de plus ou de moins. Pour moi, sachant que je dois me sauver par la grâce, mais avec ma nature, il est évident que je ferai en sorte de mettre le plus de grâce avec le moins de nature possible ; mais chacun est libre de s'y prendre comme bon lui semble : *Ubi spiritus Dei, ibi libertas*. Pourvu qu'il

y ait l'esprit de Dieu, l'esprit de l'Évangile, peu importe la forme du récipient.

L'esprit de l'Assomption Venons-en donc à parler de votre forme à vous, de l'esprit de l'Assomption. Je ne puis le considérer sous toutes ses faces, je serais infini ; je ne veux m'attacher qu'à une seule pour la méditer avec vous. Jésus-Christ, au moment d'aller au Calvaire, terminait son sublime discours après la cène par ces paroles qu'il adresse à son Père, comme sa dernière prière : *Ut sint consummati in unum !* Qu'ils soient consommés en un, dans l'unité.

Il ne se peut concevoir de circonstance plus solennelle que celle où Notre-Seigneur Jésus-Christ quittant ses apôtres pour aller à sa passion leur adressa ses derniers adieux, sa dernière recommandation. Il parlait alors au premier couvent de la Loi nouvelle. Car si les Carmes remontent au-delà et comptent pour leurs premiers Pères les moines de la Loi ancienne, le collège apostolique était vraiment le premier et le modèle des couvents de la Loi chrétienne. Notre-Seigneur était là, le divin supérieur ; saint Pierre, destiné à le remplacer à la tête des apôtres ; il y avait bien là aussi un fort triste personnage, mais il était déjà absent à ce moment.

Jésus donc prie son Père : *Ut sint consummati in unum* : l'unité, voilà le bien suprême qu'il leur souhaite, le dernier mot des enseignements de son Évangile. C'est aussi celui que je propose à vos méditations. Notre divin Maître demandait pour ses disciples l'unité avec sa personne sacrée, l'unité dans l'église catholique dont ils étaient le premier noyau, l'unité entre eux, l'unité dans leurs œuvres apostoliques. Méditons ces quatre points de vue.

Supposons un instant que la très sainte Vierge fut cachée dans un coin du Cénacle et entendit ces paroles ; et supposons-le, afin de nous mettre à sa place et

d'écouter comme elle et avec elle les enseignements de son divin Fils. Ce qui fera que cette instruction, qui n'est pas directement sur la Sainte Vierge, sera l'instruction la plus solide sur l'imitation de notre divine Mère.

I. — Unité avec Jésus-Christ

Et d'abord l'unité, l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. En fut-il jamais une plus parfaite que celle de sa sainte Mère ? Pensez-vous que depuis le bienheureux instant où elle le conçut dans ses chastes entrailles, Marie ait cessé un seul moment d'être unie de l'union la plus complète avec son divin Fils ? Et supposez-vous que les sentiments, les pensées, les affections, les actes de la sainte Vierge fussent tant soit peu dissemblables des actes de Jésus-Christ ?

C'est par cette intime union de chaque instant avec Notre-Seigneur que la très sainte Vierge a atteint la perfection sublime, qui l'a rendue si agréable aux yeux de Dieu. Elle est dans l'Eglise le modèle, si j'ose dire, des âmes dont la vocation est vulgaire et commune, et ce sont les plus nombreuses ; sa vie n'eut rien d'extraordinaire que cette extraordinaire unité avec son divin Fils. Et c'est pourquoi tout chrétien, à plus forte raison toute âme religieuse, doit et peut l'imiter. Cela ne veut pas dire que vous arriverez à la perfection de la très sainte Vierge. Cela ne veut même pas dire que vous serez aussi agréable à Notre-Seigneur et qu'il aura pour vous le même amour que pour sa Mère. Et cependant il y a dans l'Evangile une parole qui doit attirer notre attention. Il est dit : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse ». Je ne veux pas presser cette parole, car dans un sens Marie était l'épouse de Jésus-Christ, comme elle était sa mère, et, à ce double titre, elle a droit à tous les sentiments du cœur de son Fils. Mais

il n'en est pas moins vrai que cette parole est une des plus consolantes que je connaisse pour une âme religieuse, une source de vie et de force dans ses heures de découragement et de tristesse.

Oui, il y a un certain sens, par lequel en ma qualité d'épouse de Jésus-Christ j'ai droit à ses plus tendres affections, et dans un certain sens il se détache pour ainsi dire de sa Mère, pour se lier à son épouse. Et ceci ouvre des horizons infinis pour une âme religieuse. Si chacune des grâces que Jésus-Christ répand sur elle et dont une si grande partie tombe à terre, si chacune de ses grâces trouvait une fidèle correspondance, jusqu'où ne monterait-elle pas ?

Il est dit de Salomon, dans l'Écriture, que Dieu lui donna la latitude du cœur comme les sables du rivage des mers : *Dedit ei latitudinem cordis, sicut arenam in littore maris*. La largeur du cœur pour recevoir Notre-Seigneur ! Vous voyez le sable du rivage, vous mesurez les contours et les limites de l'océan, mais qui sondera ses profondeurs ? Qui dira la force dilatante (si le mot est français) de l'amour de Jésus-Christ pour aggrandir le cœur et y entrer davantage ? Et pouvez-vous savoir jusqu'à quel point votre divin époux se livrerait à vous, vous unirait à lui, si comme la sainte Vierge, les yeux constamment fixés sur lui, vous répondiez à chacune de ses grâces par une fidélité nouvelle, à chacun de ses désirs par un nouveau sacrifice ?

II. — Unité avec l'Église catholique

En second lieu, Jésus-Christ veut de vous l'unité avec l'Église catholique. Sainte Thérèse disait en mourant : « Je meurs fille de l'Église catholique ». Et vous, ne pouvez-vous dire avec un inexprimable bonheur : « Je vis fille de l'Église catholique » ? On dit d'une jeune fille qui entre dans le monde et commence à jouir de sa liberté qu'elle est heureuse

de vivre ? Ne pouvons-nous pas de même dire que nous sommes heureuses de vivre dans cette atmosphère catholique, de respirer à pleins poumons cet esprit, pur, simple, droit, mais entier de l'Eglise, une, sainte, catholique, et apostolique. Quand je regarde les ordres religieux qui se multiplient aujourd'hui, il me semble qu'entre tous Notre-Seigneur vous a voulues particulièrement pour coopérer à ce magnifique travail d'unité, qui s'opère de nos jours dans le monde.

Notre-Seigneur a dit qu'à la fin des temps il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur : *Unum ovile et unus pastor*. C'est vers ce résultat que nous marchons, c'est une des gloires du Pontificat de Pie IX, gloire dont il me semble que l'on s'occupe trop peu. Jamais dans aucun temps de l'histoire de l'Eglise, depuis les premiers siècles, il n'y a eu autant de missions qu'aujourd'hui. Pie IX a déjà fondé plus de 170 nouveaux évêchés et pendant que les peuples étrangers à la sainte Eglise se pressent pour rentrer dans son sein, il se fait parmi les catholiques un travail de centralisation. Ils se groupent, se resserrent autour du Saint-Siège. Il y a vingt-cinq ans, si l'on avait demandé quel serait le premier dogme défini, on eut répondu : celui de l'Immaculée Conception. Aujourd'hui il est évident que le premier dont s'occupera le prochain concile, le premier à définir, c'est l'Infaillibilité du Pape. Tous le croient et le proclament ; on n'oserait soutenir aujourd'hui la thèse contraire. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il n'est pas opportun de définir ce dogme. Quant à la question de l'opportunité, c'est au Pape à le décider. Et si au Concile de Nicée, où siégeaient 300 évêques, il n'y en eut que 6 qui refusèrent de souscrire au symbole de la foi, au Fils de Dieu consubstantiel ; il n'y en aura peut-être pas deux douzaines sur les 1.200 évêques du monde catholique qui refuseront de déclarer le Pape infaillible. Pour moi, je l'avoue, je regrette presque

que ce dogme soit défini ; j'étais heureux de pouvoir dire à Notre-Seigneur : « Seigneur Jésus, si l'infailibilité de votre Vicaire n'est pas un article de foi, encore qu'elle découle évidemment des paroles de votre Evangile et des traditions de la Sainte Eglise, j'y crois cependant de tout mon cœur, parce que j'aime à aller au-delà de ce que vous commandez à ma foi. Comme en matière de perfection, à l'âme qui vous aime le précepte ne suffit pas, elle va jusqu'aux conseils ».

Vous, dans la mesure de vos forces et de votre action, vous devez travailler à seconder ce mouvement catholique d'unité, vous rallier en rangs serrés autour de la chaire de saint Pierre, développer en vous une dévotion fervente au Pape, non pas à Pie IX, à Grégoire XVI ou à leurs successeurs, mais au Pape, au Vicaire de Notre-Seigneur, au centre de la sainte Eglise, notre chef, notre pasteur unique. Car comme le disait si bien ce bon vieux berger, auquel on annonçait que la République était proclamée : « Pour moi, répondait-il, je n'ai jamais vu les moutons bien conduits, quand il y avait plus d'un berger ; car alors chacun tire de son côté ». Ainsi pour que tout soit dans l'ordre, il faut nous attacher au chef suprême ; autour duquel doivent se rallier tous les pasteurs secondaires, et des conséquences merveilleuses en découleront pour vous. Quelle sûreté et quelle lumière dans votre conduite, dans vos études, dans votre doctrine ! J'ai vécu quinze ans dans le diocèse de Nîmes, avant qu'il eût adopté la liturgie romaine. A chaque fois les cérémonies variaient à tel point qu'un évêque, me demandant un jour quel rite nous suivions, je lui répondis : « Monseigneur, nous suivons le suisse qui marche le premier ». Depuis que nous avons le rite romain, tout est réglé, décidé d'avance ; il n'y a qu'à consulter.

Eh ! bien c'est cela. De la doctrine du Saint-Siège,

chaire de vérité, découle toute certitude de doctrine et, en vous attachant à lui, vous êtes sûres de ne jamais errer. C'est une des aberrations de notre temps que de se lancer dans des idées très hasardées sur certains points de doctrine. Pour moi, j'avoue que souvent je n'y peux rien comprendre ; les car, les si, les mais, ne servent qu'à m'embrouiller l'esprit. J'éprouve, au contact de ces sortes de discours, quelque chose de l'effroi qu'éprouvait un homme fort respectable de la magistrature française, en écoutant un homme qui a jeté un certain éclat dans la chaire chrétienne, le Père Lacordaire : « Quand je l'entends, disait-il, je crois à chaque moment qu'il va faire le saut périlleux ; il retombe dans sa chaire, il est vrai, mais on a eu le frisson ». Gardez-vous à jamais de ces sortes de doctrine, n'en ayez jamais d'autres que celles qui descendent directement du centre de la sainte Eglise, une dans sa foi.

III. — Unité dans la Congrégation

Voyons maintenant la troisième unité, l'unité dans votre Congrégation. Si je considère les deux camps qui se partagent le monde, je vois le camp de Satan où règne la haine, et le camp de Dieu où règne la charité. L'Eglise lutte par la charité contre l'esprit du mal et elle rassemble pour cela toutes ses forces. Vous êtes une des armées de la sainte Eglise ; Notre-Seigneur vous a voulues comme Congrégation pour combattre avec elle. Est-ce à dire que votre Mère Générale vous a fondées par une révélation miraculeuse de la volonté de Dieu ? Non, je ne le crois pas. Mais était-ce par l'inspiration du Saint-Esprit et par une volonté expresse de Notre-Seigneur ? Oui, évidemment, oui. Et vous en avez la preuve dans l'approbation de votre Institut par la sainte Eglise. Notre-Seigneur veut que comme filles de l'Assomption vous travailliez pour lui ; pour cela,

il faut serrer vos rangs dans l'unité d'esprit, dans la charité. Vous êtes déjà une Congrégation nombreuse et si vous ne l'êtes pas autant que les filles de l'Enfant-Jésus, par exemple, qui fondées il y a quelques années comptent déjà 800 religieuses, c'est que Notre-Seigneur vous a distinguées et choisies entre beaucoup, et précisément à cause de cela, le diable vous convoite. Quand on voulut bâtir une église sur les montagnes qui avoisinent Nîmes, il fallut faire venir du ciment romain, car les vents y sont si violents que les murs construits avec du ciment ordinaire s'écroulent. S'il y a dans la sainte Eglise des édifices exposés au souffle du démon, c'est à coup sûr les couvents des religieux et des religieuses. Il faut du ciment bien fort pour résister à ses attaques. C'est celui de l'unité, de la charité. Soyez unes dans votre esprit, dans votre travail et votre puissance d'action sera doublée : *Vis unitate fortior est.*

Mais je n'insiste pas assez sur les efforts particuliers que chacune de vous doit faire pour produire cette unité. Certainement, elle existe chez vous, et je sais que vous n'êtes pas dans un de ces couvents que l'on rencontre en Syrie, où un évêque voyant des bâtons dans la salle du Chapitre et en demandant l'usage, on lui répondit qu'ils étaient là pour fournir aux religieuses le moyen de se ramener au même avis, sans briser les meubles. Mais si les grossières insultes à l'union n'existent pas chez vous, n'y a-t-il pas des moyens plus doucereux de l'affaiblir ; des mains et des griffes de fer cachées sous des gants de velours, mais qui n'en déchirent pas moins la tunique sans couture de l'unité ; des paroles flatteuses et emmiellées qui sèment la division ? On est fort préoccupé en général de la mission que l'on doit accomplir au-dehors, trop peu de celle qui nous est imposée au-dedans.

Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis.
Soyez pleines de sollicitude pour conserver et accroître l'unité entre vous par le lien de la paix. Vous chantiez hier : « *Ecce quam bonum, et quam jucundum habitare fratres in unum* ». C'est très beau et très vrai. Mais est-ce que cette habitation commune consiste seulement à aller au même réfectoire, dans la même salle de travail, à avoir vos cellules les unes à côté des autres ? Evidemment, non. Il s'agit surtout de la vie du dedans, de l'unité des esprits et des cœurs et c'est à quoi vous devez coopérer pour votre part, chacune avec sollicitude, comme le veut l'apôtre. C'est un examen étonnant, par les très rares personnes qui le font, que celui-ci : « En quoi fais-je mon possible pour entretenir autour de moi la paix et l'union ? En quoi est-ce que je sème des paroles qui sont des semences de division ? En quoi suis-je pacifiante, conciliante ? » Voilà un examen que je livre à vos méditations. Un jeune homme qui voulut autrefois entrer chez nous, entra chez les Jésuites, y passa huit ans, au bout desquels l'idée lui tomba dans le cerveau que Dieu lui avait donné mission de réformer les Jésuites. Il trouvait que sur beaucoup de points les choses seraient mieux autrement ; on le pria de s'en aller et il partit. C'était ce qu'il avait de mieux à faire. Il vous viendra peut-être à l'esprit que telle chose serait mieux de telle façon. Mais en vérité les choses ne pourraient-elles pas aller mieux ? — Certainement, ma fille, elles le pourraient et tout irait assurément beaucoup mieux, si vous étiez plus humble, plus obéissante, plus charitable. Voilà votre affaire à vous. Agrandir l'unité dans le lien de la paix par plus d'humilité, plus d'obéissance et surtout plus de charité.

IV. — Unité dans votre mission

J'arrive à l'unité dans votre mission. Votre but, votre raison d'existence, c'est de travailler à étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Le zèle des intérêts de Dieu, la soif du salut des âmes, voilà un des cachets particuliers de l'esprit de l'Assomption ; et si mon affection pour vous ne me fait pas voir de travers — il me semble que ce dévouement aux intérêts catholiques, ce don de soi aux âmes pour les gagner à Jésus-Christ, je ne l'ai nulle part rencontré, comme je m'imagine que l'esprit de l'Assomption doit les réaliser dans l'Eglise. Vous devez cet esprit à celles qui vous ont fondées. Je ne viens donc pas vous dire d'acquérir ce que vous n'avez pas, mais de développer ce que vous avez. Mais pourquoi avez-vous à travailler sur les âmes ? Pour les donner à Jésus-Christ, pour les conduire à l'unité avec lui, comme vous y devez vivre vous-mêmes. Et ainsi tout revient à notre divin Maître et part de lui. C'est par votre vie d'union avec lui que vous attirez vers lui les âmes, et en ce sens j'aurais pu finir par où j'ai commencé, car le Seigneur Jésus est le principe et la fin de toutes choses. Il faut travailler pour lui et ne pas oublier qu'il est le seul maître des âmes et qu'à lui seul elles appartiennent.

M. Thiers a fait un ouvrage dans lequel il veut établir que le champ cultivé par le laboureur appartient à ce laboureur, uniquement parce qu'il est arrosé de ses sueurs. Je ne discute pas cette théorie en ce moment ; mais le fait est qu'il y a en tout homme une propension extraordinaire à s'approprier le terrain qu'il cultive. Or, ce sont de charmants petits champs que vous avez à cultiver, de délicieux vergers, jardins potagers, tout ce qu'il vous plaira, que ces âmes et ces cœurs où vous voyez éclore, tantôt une fleur, tantôt un fruit à force de travail ; et nous

nous figurons facilement que ces âmes sont notre propriété. Nous ne faisons pas remonter à Dieu le parfum de ces fleurs, la suavité de ces fruits ; nous oublions que nous sommes entre ses mains, je ne dirai pas des machines, mais d'humbles instruments par lesquels il agit. Nous dirions volontiers : quel malheur que cette enfant me quitte, il n'y avait que moi qui pût lui faire du bien ! Ainsi nous mettons notre esprit, nos pensées à la place de l'esprit catholique, des pensées de Notre-Seigneur. Souvent un prêtre chargé par son évêque d'une paroisse plus ou moins nombreuse y met tellement ses manières de voir, ses idées, ses dévotions à lui, qu'on arrive à trouver dans ces paroisses, non pas l'esprit catholique, mais l'esprit de Monsieur le Curé. N'en rions pas trop, nous trouverions bien facilement peut-être l'esprit de Madame une telle.

Travaillez donc pour Notre-Seigneur et par lui accroissez son influence et non pas la vôtre. Portez Jésus-Christ aux âmes et ne vous y portez pas vous-même.

Auteuil, 13 février 1869.

II. — L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION

Sectare justitiam, fidem, spem, charitatem, et pacem cum iis qui invocant Dominum de corde puro. (II Tim. II, 22).

On vous a dit bien souvent que le caractère de l'Assomption était l'amour de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de l'Eglise. Mais pour voir dans quel sens cet amour doit se développer, j'emprunte un mot des recommandations que saint Paul faisait à Timothée : *Sectare, justitiam, fidem, spem, charitatem, pacem.* Examinons ces cinq vertus.

1° La justice

C'est l'ensemble des droits de Dieu. La justice étant une vertu par laquelle on rend à chacun ce qui lui est dû, il est tout simple, il est juste que l'on cherche à rendre à Dieu ses droits. Disposition essentielle de nos jours où l'on ne parle que des droits de l'homme et où l'on s'occupe peu des droits de Dieu. *Sectare justitiam.* Voilà pourquoi l'Écriture fait un si bel éloge du juste.

Mais nous pouvons pratiquer la justice comme Jésus-Christ en rendant de notre fond ce que les hommes lui ôtent, en priant pour ceux qui ne prient pas, en expiant pour ceux qui ne font pas pénitence, en faisant le bien pour ceux qui font le mal. Qui dira comme le Psalmiste : « *Tabescere me fecit zelus meus, quia oblitum sunt verba tua inimici mei* ».

2° La foi

Elle est nécessaire à tous, mais notre cachet est l'acceptation de l'ordre surnaturel. Nous ne devons nous préoccuper que des jugements portés dans la lumière de la foi. Ici est la lutte contre la prudence

humaine. Soyons prudents, mais dans l'ordre de la foi et non selon les jugements de la chair. *Prudentia carnis mors est*. L'esprit de l'Assomption, qui cherche les droits de Dieu, les défend dans la lumière de Dieu. Heureuse disposition qui écarte un énorme danger, celui de confondre l'intérêt de la cause de Dieu avec notre intérêt propre !

3° Spem. L'espérance

Faire tout pour Dieu est le but de tous les saints. Mais que d'âmes ne deviennent pas saintes, parce qu'elles tombent dans l'immense hypocrisie des espérances humaines, sous le voile des espérances divines.

Le Saint-Esprit a dit : *Beatus vir qui post aurum non abiit*. Cet or, après lequel le Saint-Esprit loue de ne pas courir, est tout ce qui attache le cœur parmi les choses d'ici-bas. L'esprit de l'Assomption est essentiellement désintéressé. Malheur à qui tient à quoi que ce soit, excepté à Dieu ! Heureux qui comprend dans toute son étendue la loyauté du désintéressement ! Ceci touche à la pauvreté, mais par un côté supérieur on dédaigne toute richesse qui ne tombe pas du cœur de Jésus-Christ, tout trésor qui n'est pas divin, toute récompense qui n'est pas Dieu même.

4° Caritatem. La Charité

Je ne parlerai pas de la charité dans son sens général, qui est le propre de tous les saints, mais en supposant cette charité à l'Assomption, je dirai qu'elle doit être plus qu'ailleurs :

A) *Ardente*, en face des endormissements de tant d'âmes pieuses. On s'occupe de soi, on se réfugie dans le plus intime de son être pour ne penser qu'à soi. La piété personnelle, individuelle, voilà une plaie

des temps présents. On ne me fera jamais dire que ce soit là une vraie charité.

B) *Audacieuse*. Je dirai le mot, parce qu'il nous est reproché, ne soyons pas téméraires, mais sachons oser. Que fait-on, en effet sans audace. On est blâmé ; mais Jésus-Christ l'a été, les Apôtres l'ont été. *Venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se praestare Deo* (Joan. XVI, 2).

Voilà les idées, en face desquelles nous nous trouvons. *Absque synagogis facient vos* (Ibid.) : on nous met à la porte de tout. *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum* (Joan. XVI, 33). Voilà pourquoi il faut une charité audacieuse, hardie. Ceci effraiera certains ; ils ne seront pas de l'Assomption ; ils n'en auront pas l'esprit.

C) *Pleine d'initiative*. Nous traversons une époque de bouleversements. Qui pourrait le nier ? Les ruines nous menacent de toutes parts. Nous en avons vu d'épouvantables, nous en verrons bien d'autres. Pensez-vous qu'après avoir renversé, Dieu ne reconstruira pas ? Nous ne savons pas les desseins de Dieu, mais nous devons agir comme s'il disait, comme au livre de l'Apocalypse (XXI, 5) : *Ecce nova facio omnia*. Ah ! que d'œuvres à entreprendre ! Non qu'il faille les embrasser toutes, mais que d'efforts pour obtenir ce que Dieu a le droit d'attendre de nous ! On nous blâmera ; mais c'est connu, nous irons toujours plus avant, et, à la fin, nous serons bénis. Dans tous les cas, nous aurons protesté.

5° *Pacem. La Paix*

Oui, la paix, mais avec qui ? *Cum iis qui invocant Dominum de corde puro*. Deux sortes d'hommes n'invocent pas Dieu avec un cœur pur. Je ne parle pas de ceux qui ont juré haine à Dieu, je parle de ceux qui sont positivement dans l'erreur. Ceux-là, depuis le déiste jusqu'à l'hérétique frappé des moindres ana-

thèmes de l'Eglise, ne seront jamais des hommes avec qui nous puissions avoir la paix.

Restent ceux qui, à la suite des jansénistes, prétendent rester dans l'Eglise, malgré elle. Ceux-là n'invoquent pas Dieu d'un cœur pur. Ils connaissent les affirmations de l'Eglise, ses blâmes, mais parce que l'Eglise n'a pas encore condamné solennellement, ils prétendent retenir certaines propositions qu'ils savent devoir être condamnées un peu plus tôt, un peu plus tard. Ceux-là n'invoquent pas le Seigneur d'un cœur pur : ils mettent leurs propres sentiments à la place des sentiments de l'Eglise. Non, nous ne pouvons avoir la paix avec eux. Nous devons les combattre avec d'autant plus d'énergie qu'acceptant l'autorité de l'Eglise, il y a plus d'espoir de les ramener.

Après cela, cherchons la paix dans l'ordre, cherchons la paix en Dieu, avec Dieu et pour les hommes, dans l'amour de Dieu ; poursuivons l'œuvre de pacification que Dieu veut opérer sur la terre, sous l'action de Jésus-Christ, dans la puissante intercession de Marie, afin de ménager le triomphe de l'Eglise qui est ici-bas le triomphe de Dieu.

III. — ESPRIT DE L'ASSOMPTION

Le Propos du Père d'Alzon Les règles de saint Basile ne sont que des réponses tirées de l'Écriture Sainte à des questions que sont censés lui faire des religieux. J'ai pensé qu'il pourrait être utile aux religieux de l'Assomption de voir des réponses analogues, extraites des livres saints, qui ne seraient ni la Règle, ni les Constitutions, ni même le Directoire, mais des commentaires, à l'aide desquels on pourrait bâtir toute perfection sur les paroles dictées par le Saint-Esprit lui-même.

Sa justification Saint Augustin ne craint pas d'affirmer que les paroles dictées par le Saint-Esprit peuvent offrir plusieurs sens, tous vrais selon les besoins des personnes qui les méditent. Les religieux de l'Assomption peuvent donc y voir un sens qui leur soit spécialement applicable, selon le but de leur œuvre.

De plus, les sens peuvent se présenter à mesure que les temps en offrent le développement. L'Évangile nous rapporte que Notre-Seigneur fit plusieurs recommandations à ses apôtres qu'ils ne comprirent point. *Ipsi autem nihil horum intellexerunt* (Luc. XVIII, 34). Et ailleurs : *Spiritus Sanctus... vos docebit omnia et suggeret vobis omnia quaecumque dixerō vobis* (Joan. XIV, 26). Il y a deux enseignements : celui de Jésus-Christ, qui, à cause de la grossièreté des apôtres, est tout matériel ; puis, le Saint-Esprit vient et les instruit de nouveau. Alors ils comprennent. Le Sauveur lui-même agit ainsi avec les apôtres dans une de ses apparitions. *Aperuit illis sensum, ut intelligerent scripturas* (Luc. XXIV, 45).

Cela se voit souvent dans la vie spirituelle. Il arrive que l'on reste quelque temps sans rien comprendre aux choses de la vie intérieure et tout à coup la lumière

se fait, et l'on voit. C'est pourquoi il faut dire sans cesse : *Veni, Sancte Spiritus, — Et emitte cœlitus — Lucis tuæ radium.*

Je me propose donc dans les notes ci-jointes, en exposant les textes sacrés qui me semblent le plus indiquer l'esprit de l'Assomption, d'aider les jeunes religieux à comprendre mieux cet esprit et de leur montrer comment il s'appuie sur la parole même de Dieu.

Relisez sans cesse le chapitre XV de saint Jean, voyez-y l'**union constante** qu'il faut avoir avec **Jésus-Christ** pour l'avoir avec Dieu.

Il est la vigne véritable, nous sommes les ceps, et sans l'union du cep avec la souche, la sève ne peut pas circuler. Point d'union avec la vie divine sans l'union avec Jésus-Christ, c'est-à-dire avec sa doctrine, ses commandements, ses intentions, ses exemples. *Ego sum vitis, vos palmites. Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum, quia sine me nihil potestis facere* (Joan. XV, 5). D'où nécessité de tout faire pour Jésus-Christ, par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ. *In hoc clarificatus est Pater meus, ut fructum plurimum afferatis, et efficiamini mei discipuli* (Ibid. 8). Plus on est disciple de Jésus-Christ, plus on porte de fruits, plus on glorifie Dieu.

Fuite en Egypte : *Ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Aegyptum, et esto ibi usquedum dicam tibi* (Matt. II, 13). L'ange de Dieu prévient Joseph à cause de Jésus. Mais le religieux exposé au danger doit sans cesse invoquer les saints anges, afin que le danger soit écarté dans la mesure où Dieu le veut.

Le Religieux stérile : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur* (Luc. III, 9).

Vocation : *Ambulans autem Jesus juxta mare Galilaeae, vidit duos fratres* (Matth. IV, 18). Jésus peut appeler qui il veut à l'apostolat. Mais que de religieux pourraient appeler à la vie religieuse, s'ils en avaient l'ardeur.

Formation du religieux : Au commencement Dieu dit : *Faciamus hominem...* Adam, l'homme ancien, qui est *forma futuri*, est le modèle du religieux qui se doit considérer comme un vil limon, d'où l'on formera l'homme nouveau, Jésus-Christ, selon la parole de Tertullien. *Quodcumque enim limus exprimebatur Christus cogitabatur homo futurus...* (P. L. II, 848). Il s'agit de former Jésus-Christ.

Pauvreté : *Ne solliciti sitis animae vestrae, quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini.* Voir tout le passage Matth. VI, 24, *usque ad finem*. Tout l'esprit de la pauvreté est là. Paix et confiance au milieu de tout dénuement et de toute indigence.

Charité : *Ut in omnibus quibus utitur transitura necessitas, superemineat quae permanet charitas.* (Extrait de la règle).

Commentaire. Non seulement nous devons nous exciter à la plus grande charité pour nous, mais nous devons y exciter les autres ; c'est là notre mission. Mais entendons-nous ; aimons, faisons aimer Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise et montrons notre charité par l'ardeur avec laquelle nous combattons ce qui est mal, pour défendre ce qui est bien. Triste charité que la charité envers l'erreur et le péché ! Mensonge dans la charité que ce voile dit charitable jeté sur les agissements des ennemis de Dieu ! Aimons, faisons aimer avec un zèle brûlant, Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise ; le reste viendra après.

Prudence : *Joseph, autem vir ejus, cum esset justus et nollet eam traducere...* (Matth. I, 19). Soyons toujours prudents comme saint Joseph, et sachons nous taire

quand nous nous croyons offensés, car bien souvent le plus grand bien résulte de ce que nous croyons un outrage. Si saint Joseph eut suivi son impulsion, eut-il mérité de prendre au mystère de l'Incarnation la part que Dieu lui a donnée ?

Fidélité aux signes divins : *Vidimus enim stellam ejus in Oriente* (Matth. II, 2). Que de personnes laissent échapper certains signes célestes ! Sans dire que nous ayons les prodiges à nos ordres pour nous avertir (ce qui serait du fanatisme) que de signes nous sont donnés quand nous les demandons !

Audiens autem Herodes rex, turbatus est, et omnis Hierosolyma cum illo (Ibid. 3). — Attendons-nous, quand nous ferons simplement et courageusement la volonté de Dieu, à troubler beaucoup de gens qui ne la font pas ; mais ne nous en tracassons pas plus qu'il ne convient.

Adoration de Jésus dans ses abaissements : *Et procidentem, adoraverunt eum* (Ibid. 11). Les mages adorent l'Enfant-Jésus dans son humilité, et c'est ce qui leur attire la seconde visite de l'ange. Jamais la confession de Jésus anéanti n'aura lieu, sans produire des grâces très abondantes

Gaité dans la pénitence : *Tu autem, quum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava* (Matth. VI, 17). Il faut que la pénitence nous donne de l'entrain et de la joie.

Dieu et l'argent : *Non potestis Deo servire et mammonae* (Matth. VI, 24). Il faut choisir. Vérité terrible pour tout homme, dix fois plus terrible pour tout chrétien, cent fois plus terrible pour tout prêtre, mille fois plus terrible pour tout religieux.

Confiance en Dieu : *Si ergo vos, quum sitis mali, nosti bona data dare filiis vestris; quanto magis Pater vester, qui in coelis est, dabit bona petentibus se ?*

(Matth. VII, 11). La confiance en Dieu est fondée sur son infinie bonté, et je doute de la bonté, c'est-à-dire de l'existence de Dieu, en proportion de ce que j'ai moins de confiance.

Sévérité pour soi-même : *Intrate per angustam portam* (Matth. VII, 13). La porte étroite, quelle qu'elle soit pour le prochain, est toujours pour nous la porte préférable.

Autorité dans la prédication : *Erat enim docens eos, sicut potestatem habens* (Matth. VII, 29). Le religieux doit toujours enseigner au nom de Dieu, et il faut qu'on sente la parole de Dieu, et non la science.

Confiance et toujours confiance : *Quid timidi estis, modicae fidei* (Matth. VIII, 26). Au milieu des plus grands périls, Jésus en apparence endormi veille toujours sur nous.

Prière pour les vocations : *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam* (Matth. IX, 37-38). Le premier acte de la vie publique du Sauveur a été de passer la nuit à prier pour choisir ses apôtres. Sans apôtres, point d'Eglise ; sans les successeurs des apôtres, point d'Eglise continuée. L'existence de l'Eglise dépend de la perpétuité et de la reproduction de l'apostolat.

Dangers de la mission apostolique : *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum* (Matth. X, 16). Il y a donc un danger perpétuel. Mais quel bonheur si les brebis triomphent des loups ! et c'est ce qui est arrivé toutes les fois que l'on a été des brebis.

La vraie famille : *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in coelis est, ipse meus frater, et soror, et mater est* (Matth. XII, 50).

Patience contre les auteurs du mal : *Sinite utraque crescere usque ad messem* (Matth. XIII, 30). Il faut quelquefois couper court aux abus, quelquefois, quand par négligence on les a laissé pousser, attendre le moment favorable pour les extirper.

Confession de Jésus-Christ : *Tu es Christus, filius Dei vivi* (Matth. XVI, 16). Voilà la grande force contre l'enfer, Jésus-Christ, et c'est à lui qu'il faut se dévouer sans cesse ; c'est lui qu'il faut chercher, proclamer, prêcher. C'est sa doctrine qu'il faut enseigner, sa morale qu'il faut pratiquer, sa vie toute entière qu'il faut imiter en répétant sans cesse : *Tu es Christus, filius Dei vivi*.

Demande de la lumière : *Domine, ut aperiantur oculi nostri* (Matth. XX, 33). Peu importe le principe qui nous empêche de voir ! Que nous soyons dans les ténèbres ou que nos yeux soient malades, demandons sans cesse de voir. *Domine, ut videant oculi nostri*. Jamais nous n'y verrons trop, si c'est Jésus qui guérit notre œil, ou si c'est sa lumière qu'il nous communique.

Vocation : Un disciple se présente ; Jésus-Christ n'en veut pas. *Vulpes foveas habent... Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* (Matth. VIII, 20). Avis à ceux qui prennent la vie sacerdotale comme un établissement. Puis, il y a des hésitants. *Sine, ut mortui sepeliant mortuos suos ; tu vero vade, et annuntia regnum Dei* (Luc. IX, 60). Il en est que les supérieurs doivent forcer.

*Il continue à la suite du pèlerinage à Lourdes
de Notre-Dame du Salut, 1876*

1. **Foi** *Et deduxit illos in via mirabili* (Sap. X, 17). Ce qui vient de se passer nous prouve bien que nous aussi nous sommes conduits par une voie admirable. Que de miracles viennent d'être opérés !

Donc : 1° foi à l'ordre surnaturel.

Donc : 2° foi à la protection visible de Dieu sur nous. *Dominus regit me, nihil mihi deerit* (Ps. XXII, 1).

Donc : 3° demande de miracles pour la guérison et la sanctification de nos âmes.

Donc, demande, pendant le chapitre qui s'ouvre, pour que les dispositions que l'on prendra soient inspirées par l'esprit de Dieu. *Ille est super me, qui fecit me : nemo eum attingit, nisi qui transierit se. Cogita corpus : mortale est, terrenum est; fragile est, corruptibile est ; abjice...* Il (S. Aug.) parcourt toutes les créatures. *Transi ergo omnem mutabilitatem... Effunde super te animam tuam, ut contingas Deum, de quo tibi dicitur, ubi est Deus tuus ?* (S. Augustin, in *Joann. Tr. XX* — P.L. XXXV, 1562-63).

2. Prière La vie surnaturelle se manifeste surtout par la vie de prière. La prière, c'est l'effort pour s'unir à Dieu. Or, à Lourdes, on disait que notre pèlerinage... était un pèlerinage de prière. 1° Prière pour nous. 2° Prière pour les âmes. 3° Prière pour l'Eglise.

1° Prière pour nous, humble et continue.

2° Prière pour les âmes, le travail, les œuvres, la recherche des pécheurs ; l'amour des saints, la préoccupation de les former.

3° Prière pour l'Eglise, corps et accomplissement de Jésus-Christ. La prière pour le triomphe de l'Eglise. Ardeur dans la prière.

3. Joie au service de Dieu *Gaudete in Domino semper.*
Il y a un esprit de tristesse.
Il y a un esprit de joie. *Quam bonus Israël Deus !*

On lit à la page suivante

DOCTRINE DE L'ASSOMPTION

Si l'Assomption doit être une Congrégation doctrinale, sa doctrine sera bien simple, la doctrine de l'Eglise commentée par saint Augustin et saint Thomas, le plus glorieux disciple de saint Augustin. L'être souverainement parfait ; la vérité infinie qui en est la splendeur, le bien infini qui se trouve dans la vie infinie. Car, dit saint Augustin, l'être souverainement être est l'être souverainement vivant. *Summe ens est ens summe vivens*. Dieu nous est connu par Jésus-Christ. *Deum nemo vidit unquam ; unigenitus filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Joan. I, 18). Et Jésus-Christ a confié ses révélations sur le Père à son Eglise. Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise. Pour monter à Jésus-Christ et par Jésus-Christ à Dieu, il faut la grâce ; et la grâce est confiée par Jésus-Christ à Marie. *Ave, gratia plena*.

EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE

Vous savez que quand Notre-Seigneur confia l'Eglise à saint Pierre, il lui fit cette seule question : *Diligis me plus his*. L'essentiel, c'est que vous aimiez beaucoup Notre-Seigneur et tout ce qu'il a aimé, c'est-à-dire la Sainte Vierge et l'Eglise. Aimez Notre-Seigneur de toute votre âme et que chaque messe que vous direz marque un nouveau degré d'amour dans votre cœur. C'est du prêtre qu'il est dit surtout : *Ascensiones in corde suo disposuit*. C'est en face de Notre-Seigneur que vous devez assujétir les aspérités de votre caractère ; c'est sous ses yeux que vous devez faire toutes vos actions ; c'est à lui que vous devez demander sans cesse conseil. Vos études doivent même prendre un caractère tout nouveau par le

sentiment de foi avec lequel vous devez chercher la lumière surnaturelle dans toute matière de la science humaine.

(Lettre au P. Picard à l'occasion de son ordination:
5 juin 1856)

Je t'engage avant tout à mettre ta confiance en Dieu, si tu veux être un véritable Assomptioniste. C'est là le point capital. L'esprit surnaturel doit avant tout être notre mobile : *Quaerite primum regnum Dei et justitiam ejus*. Voilà le plus essentiel et l'unique essentiel, le reste vient par surcroît.

(A Michel Ménard. Nîmes, 27 février 1872)

« Donnez aux enfants de votre alumnat l'amour des doctrines romaines. En causant avec le P. Picard et le P. Vincent de Paul ils me disaient tous les deux qu'ils étaient frappés de la façon dont l'Assomption avait son esprit propre. Or, quand je cherche à me rendre compte du motif pour lequel cet esprit nous a donné une utilité qui n'est peut-être pas aussi abondante chez d'autres Congrégations, je crois en trouver la raison, d'une part dans l'attachement désintéressé aux idées romaines, soit dans la manière dont les plus intelligents, partant de certains principes généraux, les ont sincèrement appliqués. »

(Au P. Alexis Dumazer, 8 janvier 1875)

Qui s'oppose à ce que vous appuyiez votre vie sur une pensée très sérieuse : l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de l'Eglise par exemple, ce qui est le fond de l'esprit de l'Assomption. Avec Notre-

Seigneur, vous avez la communion, le règne social du divin Maître, la vérité. Avec la Sainte Vierge, vous avez le modèle de toutes les perfections humaines. En vous dévouant à l'Eglise, vous accomplissez le grand devoir des chrétiens de nos jours. Si cette triple pensée qui se résume en une seule peut vous aller, qui vous empêche de la ruminer et de la traduire par la pratique.

(A M^{me} d'Escures. Les Châteaux, 17 août 1875)

Notre esprit doit s'accroître de plus en plus au sens de l'initiative et de l'infusion de l'esprit chrétien dans les âmes, les familles, les associations, les corporations, la société entière, ou, si l'on préfère, la vie sociale.

(Note du 13 août 1877)

Nous devons avoir un esprit de joie dans la générosité.

(Note du 27 août 1877)

DEUXIÈME PARTIE

NOTRE TRIPLE BUT

Piété — Institutions — Combats

INTRODUCTION

Le Père d'Alzon intime

NOTRE BUT

AVÈNEMENT DU RÈGNE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

par la Piété, les Institutions, les Combats

LA PIÉTÉ

PAR LA DÉVOTION AU SAINT SACREMENT
et toutes les œuvres qui s'y rapportent
PAR L'AMOUR DE LA SAINTE VIERGE, MÈRE DE N.-S.

LES INSTITUTIONS

NOTRE ORDRE

les Congrégations
DES ASSOMPTIADES, PETITES-SŒURS ET OBLATES
les Tiers-Ordres d'hommes et de femmes,
les Alumnats, les Collèges, notre Université,
les Corporations d'ouvriers, les Œuvres populaires

LES COMBATS

LUTTE CONTRE LA RÉVOLUTION
par la prédication, l'enseignement, la presse
GUERRE AUX SOCIÉTÉS SECRÈTES
par le Tiers-Ordre et les Sociétés de tout genre
TRAVAIL CONTRE LE SCHISME
par les missions et la réforme du clergé oriental (1874)

INTRODUCTION

Le Père d'Alzon Homme de Doctrine et de Piété

Le P. d'Alzon avait une âme de cristal. Jeune homme en marche vers l'autel, il s'épanchait volontiers dans le cœur de ses amis ; fondateur d'Institut, il confiait avec simplicité ses pensées les plus intimes à la Fondatrice des Religieuses de l'Assomption dont il assumait la direction ; souvent il encourageait à la sainteté en découvrant tel ou tel secret de sa vie intérieure.

On a recueilli, en guise d'introduction, à la II^e partie des Ecrits spirituels du P. d'Alzon, quelques-unes de ces confidences, auxquelles ont été jointes les notes intimes qui nous ont été conservées.

Ces textes présentés dans leur ordre chronologique ont été groupés de la manière suivante :

- I. En marche vers l'autel : 1829-1835.*
- II. Les débuts de l'Assomption : 1844-1850.*
- III. Les années d'épreuves : 1851-1858.*
- IV. Les années fécondes : 1858-1880.*

I. EN MARCHÉ VERS L'AUTEL : 1829-1835

DE L'AMITIÉ

Juin 1829

Méditation

*Amicus fidelis protectio fortis, qui
autem invenit eum invenit thesaurum*

(Lib. Ecclesiastici, cap. VI, V. 14)

A la source de l'amitié S'il fallait absolument dénaturer par une teinte hideuse de matérialisme ce qui, dans ce bas monde, est pour l'homme la source, sinon de ses émotions les plus violentes, du moins de ses sentiments les plus purs et certainement les plus durables, je dirais, en suivant la pensée de Montesquieu, que la nature, en façonnant les mœurs aux climats, semble avoir placé entre la misanthropique Angleterre et l'Afrique dégoûtante de volupté quelque chose de plus noble et de plus généreux dans la contrée qui les sépare, et que l'amitié naquit dans le pays des Francs.

Sans doute, moi aussi, je suis Franc et j'ai un ami. Mais sans m'inquiéter si c'est au climat que j'habite ou bien au sang qui coule dans mes veines que je dois demander la cause de mes plaisirs, je dis comment mon cœur bat, et je ne cherche point, pour savoir ce qui peut le faire battre, à le disséquer péniblement. Je craindrais trop que, sans rien donner à mon intelligence qu'un peu plus de fatigue, un si infructueux travail n'aboutît qu'à diminuer, peut-être même à éteindre ce feu qui fait mon bonheur.

Non, ce n'est pas l'homme qu'il faut interroger sur ce principe de son existence et de sa perfection, sur cet amour qui, considéré dans deux amis, établit une société ineffable dont son intelligence seule ne peut se rendre compte. Ce principe, il n'est pas en

lui, et s'il y participe, c'est, il le sent bien lui-même, c'est d'ailleurs qu'il émane.

Celui qui voudrait découvrir la cause première d'une rivière, perdrait bien misérablement ses sueurs à creuser les entrailles de la terre pour parvenir aux premiers filets d'eau qui, réunis, finissent par couvrir d'immenses espaces. Ce n'est pas là le vrai moyen pour chercher. Il en est un autre, et plus sûr, et qui surtout ne fera pas évanouir tout le fruit du travail, dès qu'il sera parvenu à son terme. Qu'il regarde au-dessus de lui et voie ces nuages porter aux montagnes des aliments à leurs réservoirs. Ces nuages, d'où viennent-ils ? D'une mer sans fond, où tout rentre, d'où tout sort, où tout va s'engloutir : la source ignorée, parvenue à son terme par des voies souterraines, comme le fleuve, fier de porter les vaisseaux des peuples commerçants.

Dieu même Il en va ainsi de l'amitié. Ce n'est
en son amour pas à la terre qu'il faut demander
infini d'où découle un sentiment tout divin.
 Là aussi, il faut regarder en haut et voir comment tout se ramène à un vaste océan, cause première de tous les êtres et de leurs affections ; il faut voir comment, plus on s'en approche, plus en s'approchant de l'amour infini, on s'approche aussi du bonheur, et comment la félicité suprême consiste à se perdre dans l'immensité de ses profondeurs.

Et pour y parvenir, que faut-il faire ? Une seule chose, car une seule chose est nécessaire : croire et puis aimer, connaître par la foi, et puis selon qu'il est enseigné par le précepte nouveau. C'était, en effet, un précepte nouveau que celui qui commandait à l'homme d'aimer son semblable. Depuis que le fils du premier père eût mis à mort son frère, tout lien avait été brisé, et, pour le reformer, il fallait

toute la vertu de la parole d'un Dieu, et d'un Dieu que l'amour allait conduire à la mort.

Les enseignements du divin Maître Écoutons comment le Sauveur Jésus, après avoir réparé et agrandi notre intelligence, voulut aussi réparer et agrandir notre cœur. C'était à cette dernière Cène, qu'il avait désiré d'un grand désir de manger avec ses disciples, lorsque, sachant que son heure est venue qu'il passe de ce monde au Père, parce qu'il avait aimé les siens, qui étaient dans ce monde, il les aima jusqu'à la fin ; c'était pendant que le disciple qu'il aimait reposait sur son sein. Au milieu de ses derniers avertissements, il leur adressa ces paroles : *Mes petits enfants, encore un peu de temps je suis avec vous. Vous me chercherez, et, de même que j'ai dit aux juifs : là où je vais vous ne pouvez venir... Je vous donne un nouveau précepte, c'est que vous vous aimiez mutuellement ; de même que je vous ai aimés, c'est aussi que vous vous aimiez mutuellement. En cela, ils connaîtront bien que vous êtes mes disciples, si vous conservez cette affection mutuelle.*

Voilà l'amitié dans toute sa perfection : il faut aimer comme Jésus aimait. Même dans l'amour, il veut être notre modèle : *comme je vous ai aimés. Et comment nous a-t-il aimés ? « Jusqu'à la mort, dit l'Apôtre, et à la mort de la croix. »*

Ainsi, c'est encore dans Jésus que l'amour s'épure ou pour mieux dire, c'est de lui qu'il découle. Avant lui, qu'était l'amour, qu'était l'amitié, qu'un attachement naturel d'un homme pour son semblable. Du reste, nulle élévation dans cette société, dont la divinité n'était pas le lien. Un homme, puis un autre homme, rien de plus. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Ce sont deux êtres intelligents, doués de la faculté de connaître et d'aimer, qui, pour parler comme les poètes serbes, se marient en Dieu.

Prière d'amitié — Comment cela se fait-il ? demandera l'homme qui n'aime pas ou qui aime mal. Qu'il écoute encore, qu'il écoute ce discours, où, après avoir fait de l'amitié un devoir, le Fils de l'homme, s'adressant à son Père s'écrie : Père saint, conservez ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.

Et, plus bas : Je ne prie pas seulement pour eux, mais aussi pour ceux qui doivent croire par leur parole en moi. Afin que tous ils soient un comme vous, mon Père, en moi et moi en vous. Afin qu'eux aussi ils soient un, et que le monde croie que vous m'avez envoyé. Pour moi, la splendeur que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Moi en eux et eux en moi, afin qu'ils soient consommés en un, afin que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés, de même que vous m'avez aimé. Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi, afin qu'ils voient ma splendeur, celle que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la formation du monde. Père juste, le monde ne vous a pas connu, mais moi je vous ai connu et eux vous ont connu, parce que vous m'avez envoyé. Et je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'affection dont vous m'avez aimé soit en eux et que moi aussi je sois en eux.

Telles furent les dernières paroles de Jésus à la Cène, après lesquelles il est écrit qu'il sortit et alla au jardin de Gethsémani, parce qu'il savait que son heure était venue.

Marque des disciples du Christ — Et d'abord, n'est-on pas étonné que l'amour soit ici comme l'unique preuve de la mission divine ? A cela ils connaîtront tous que vous êtes mes disciples ; et puis, en s'adressant à son Père. « Qu'ils

soient un en vous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. »

Voilà donc à la fois et la preuve la plus manifeste de la mission du Fils de l'homme, et le prodige le plus étonnant qu'il ait opéré, puisqu'il n'en demande pas d'autre à son Père pour attester qu'il a été envoyé de lui. Et, en effet, conçoit-on quelque chose de plus merveilleux pour les hommes que cette société dont Dieu est le principe, l'aliment, le terme ? De Dieu découle l'amour, par lui il subsiste, en lui il se consume. L'amour des autres, ici, ne semble qu'un nouveau lien qui nous rattache à Dieu. Il semble que notre amour pour Dieu s'augmente de tout l'amour de ceux que nous aimons. Ce sacrifice que nous faisons de nous-même pour nous consommer dans l'unité nous agrandit par ceux à qui nous nous attachons, et ceux à qui nous nous attachons ainsi étant eux-mêmes unis à Dieu, dès lors nous semblons lui appartenir encore par ceux que nous aimons et qui lui appartiennent.

Telles sont les véritables bases de cette amitié tant proclamée, dont tous sentent le besoin, quoique bien peu puissent s'en rendre compte.

C'est que, pour la plupart du temps, on ne la cherche que dans l'homme ; c'est que les cœurs ne savent pas graviter vers le centre éternel de l'amour infini ; c'est qu'on ne sait pas que, pour aimer, il faut croire à la parole de Dieu. Que ces pauvres âmes, toutes malades, écoutent donc cette parole, qui seule pourra les guérir en les réchauffant ; là seulement elles apprendront à aimer, et aimer d'un amour sans remords...

24 janvier 1830

A Luglien d'Esgrigny

L'appel de Dieu Je vous fais peur dans une robe de prêtre. Faut-il pourtant vous dire toutes mes réflexions, avant de m'être fixé sur une idée qui vous répugne si fort ?

D'abord, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, cette idée m'a singulièrement plu. Je l'abandonnai pendant quelque temps, et la carrière qui me souriait le plus fut la carrière militaire. J'y renonçai pourtant, sur quelques observations de mes parents. Mais, depuis à peu près cette époque, je me décidai à me vouer à la défense de la religion, et cette pensée se développa en moi d'une manière surprenante. Dès ce moment, je vous l'avouerai, je sentis pour les fonctions publiques une répugnance extrême. Je voulais bien entrer dans une carrière, mais c'eût été pour peu de temps. C'eût été pour me mettre plus à même d'acquérir des lumières sur la marche de l'administration.

Alors, je ne voyais qu'un seul champ de bataille digne de moi, la tribune, et je crus devoir m'y préparer par des études fortes. Toutefois, par le même principe qui me faisait mépriser les places, et parce que je me croyais dans un Etat sans droit et, par conséquent, sans pouvoir légitime, je pensais que là où Dieu ne commandait pas, je me sentais fait pour aspirer à la souveraineté. Or, cette souveraineté, à mes yeux, elle était placée dans la Chambre élective, et rien que dans la Chambre élective...

Mais... je m'aperçus bientôt que la souveraineté n'existait pas plus au Palais-Bourbon qu'aux Tuileries, et que, dans une société ainsi malade, on ne pouvait avoir d'influence qu'en se séparant entièrement d'elle et en pesant sur elle de tout le poids de droits qu'il ne lui appartenait pas de donner. Dès lors, mon enthousiasme pour la députation cessa entièrement, et je ne vis dans le gouvernement français qu'une

machine décrépite, dont il était inutile et même dangereux de réparer les rouages.

Par d'autres considérations je fus conduit, en me formant mon plan de vie, à me résoudre, si jamais je m'établissais, à m'établir au plus tôt à trente-cinq ans, tandis que je voyais avec plaisir, dans le lointain de ma carrière, la possibilité de me consacrer à Dieu. Peu à peu, les désirs d'établissement tombèrent et je ne vis devant moi que le sacerdoce, auquel je n'avais rien à sacrifier, puisque je n'avais presque plus d'attache pour le monde. Savez-vous ce qui m'effraya alors ? Ce fut mon peu d'enthousiasme, ce fut la froideur avec laquelle je considérais les sacrifices à faire et la possibilité d'en retirer les fruits. Cette facilité avec laquelle je croyais pouvoir rompre mes liens m'effrayait ; mais ce qui m'effrayait plus encore, c'était l'absence absolue d'enthousiasme. Mais il est venu enfin cet enthousiasme, qui n'a plus eu à redouter que la pesanteur du fardeau qu'il voulait porter. Il est venu et a toujours été croissant, toutes les fois que je me suis approché de la sainte Table. Il s'est emparé de moi, m'a retiré de plusieurs écarts et m'a fait désirer vivement le moment de la liberté ; car on s'affranchit véritablement à mesure que l'on entre dans un ordre plus parfait.

Maintenant, mon unique désir c'est la volonté de Dieu. Je ne suis point pressé, quoique je désire entrer le plus tôt possible à son service ; mais je suis calme, je m'en remets à lui.

Tout ce que je viens de vous dire doit vous prouver que j'ai raisonné, que je n'ai voulu que rendre plus parfaits les moyens de remplir la tâche que je m'étais imposée, que cette marche successive dans mes idées n'annonce point de pas rétrograde et que par conséquent, j'ai peu de raisons de me croire dans l'illusion.

8 novembre 1830

A Henri Gouraud

L'étude de l'Écriture Sainte Une étude qui fait mes délices, qui fortifie l'esprit et le cœur, qui fait aimer Dieu, qui force à se jeter en lui, à ne voir que lui, c'est l'étude de l'Écriture Sainte. Tous les jours, je passe une heure et demie à méditer soit l'Évangile de saint Jean, soit les épîtres de saint Paul. D'abord, il faut que je me force. Ce n'est qu'avec peine que je fixe mon esprit. Je me fatigue même, avant de pouvoir bien saisir les premières idées ; mais quand j'entre bien dans mon sujet, quand il me semble que je découvre, que je sens un peu plus de la vérité, je ne puis vous dire quel excès de joie inonde toutes les facultés de mon âme. Comme alors on aime Dieu ! Ce n'est plus comme un ami, comme un roi, comme un père, c'est comme Dieu. Il est impossible d'éprouver ce qu'on sent pour tout autre que pour lui.

Ce soir encore, je méditais sur ces paroles de saint Paul : *Nobis autem revelavit Deus per spiritum suum ; spiritus enim omnia scrutatur, etiam profunda Dei.* Qu'est-ce que l'esprit de Dieu ? Pourquoi se révèle-t-il ? Comment se révèle-t-il ? Il me semblait que je voyais cet esprit infiniment parfait, plongeant dans les profondeurs de Dieu et révélant toute vérité dès le commencement, lumière qui illumine tout homme qui vient en ce monde. J'adorais son opération dans la révélation particulière, par laquelle il se communique incessamment à toutes les âmes fidèles, révélation particulière qui, accroissant sans cesse la révélation générale, augmente comme par mille ruisseaux particuliers le grand fleuve de la vérité qui coule depuis l'origine du monde.

Je vous dis bien froidement tout cela, mais quand on le sent bien fortement, quand on pense que cet esprit de Dieu habite sans cesse en nous par un caractère ineffaçable, qu'il illumine sans cesse notre

âme et qu'il plonge sans cesse pour elle dans les profondeurs de Dieu, il y a, croyez-moi, de quoi émouvoir profondément et de quoi faire sérieusement penser à ce que nous sommes et à ce que nous devrions être pour être dignes de celui dont nous sommes les temples...

MON PORTRAIT

19 février 1831

Que suis-je ?

Que veux-je être ?

Comment deviendrai-je ce que je veux être ?

Depuis assez longtemps, il est vrai, j'ai un plan de vie. Je sais bien ou je crois bien savoir vaguement ce que je veux faire, mais jamais je ne suis descendu au fond de moi-même, jamais je ne me suis rendu un compte exact des moyens que je voulais employer pour atteindre mon but. Aujourd'hui, c'est ce que je veux sérieusement chercher. Je veux clairement connaître ce que je suis, ce que je veux être et par quels moyens je deviendrai ce que je veux être.

1. Que suis-je ?

Mon intelligence Mon intelligence a fort bonne opinion d'elle-même. Elle se croit assez ouverte, capable d'accomplir ce qu'elle s'est proposé, quoiqu'elle agisse par bonds, embrasse avec ardeur et se dégoûte souvent avant la fin. Depuis que je la connais, elle m'a paru, en mûrissant, prendre de la consistance ; ainsi un travail de plusieurs mois ne l'effraye plus. Au milieu de sa course, elle se lasse bien, mais elle est susceptible de reprendre courage.

Elle aime la vérité avec enthousiasme ; son penchant

religieux la transporte au milieu de ses croyances comme dans un monde où tout a vie et auquel elle voudrait s'identifier.

Du jugement, on lui en reconnaît un assez droit. Ce qui a le plus contribué à la maintenir ainsi, c'est une constance ferme à adopter la vérité partout où elle la trouvait, même à ses dépens. Pour moi, je l'ai souvent surprise facile à prévenir, et plus souvent encore un peu perroquet.

Sa mémoire varie ; bonne pour retenir les traits principaux des faits ou les ensembles des systèmes ; faible et infidèle, s'il s'agit de retenir des mots et certains détails.

Un rien distrait son attention. Elle se fixe avec peine, si elle n'est échauffée. Ne lui parlez pas, à certains moments, même d'une question qui l'intéresse ; elle écouterait, mais n'entendrait rien ; elle suivra toute autre chose, une bêtise, mais ne vous comprendra pas. Cette faiblesse se dissipe pourtant progressivement. Un sujet lui plaît-il ? Oh ! c'est autre chose, elle le poursuivra le jour, la nuit surtout, avec une certaine joie qui entretient son feu, jusqu'à ce que la question épuisée ou qu'une question inattendue rompe les voies et l'engage d'un autre côté. Cet entraînement n'est pas volontaire. J'aurai beau dire, une semaine durant : Je veux réfléchir sur tel sujet, je ne serai pas plus avancé à la fin de la semaine qu'au commencement. Il m'est cependant arrivé qu'une forte attention me faisait percer cette obscurité, découvrir l'objet de mes recherches et voir en lui une foule de choses qui m'y attachaient, et qui, d'ennuyeux qu'il m'avait paru d'abord, me le rendaient attrayant.

Ma volonté Rien de plus faible que ma volonté.

L'orgueil me livre une guerre cruelle. En vain, j'ai la triste expérience de l'influence qu'exerce sur moi l'opinion que j'ai de moi-même ; toujours

je me contemple, toujours je m'admire, je m'adore presque, et cependant l'orgueil me fait descendre plus bas que terre, me brise, m'écrase. C'est égal, je me laisse emporter et ma faiblesse augmente toujours. Je le sais très bien, je n'ai valu quelque chose, je n'ai été exact dans mon plan de conduite, ferme dans mes travaux, fort contre mes passions, que lorsque j'ai attaqué la première de toutes, lorsque j'ai été convaincu de ma nullité, que je me suis dit : Tu n'es rien, tu ne vaux rien. Je sais tout cela, et pourtant l'opinion que j'ai de moi est toujours la meilleure.

Mon genre d'orgueil est concentré. Ce n'est pas ma position extérieure qui m'enfle, elle m'humilie plutôt. Mon mal est tout en moi. Je suis mauvais, je suis peut-être une bête, et je me crois bon, je me crois un génie. Voilà le mot : je suis aveugle.

D'un autre côté, l'empire que j'ai sur moi est bien faible. Il semble, il est vrai, qu'il augmente peu à peu, mais c'est si lentement. Un jour, une personne que j'aime beaucoup, et pour laquelle j'ai la plus grande confiance, me dit : « Vous avez le nez d'un homme disposé à la mollesse. » Ces deux mots ont produit en moi des merveilles ; pendant trois mois, je n'étais plus le même. Qui voudrait m'en dire de semblables quatre fois par an ?

De la paresse dans mon lever, quelque peu de gourmandise, un esprit de taquinerie à l'égard de certaines gens me sont une preuve de l'impuissance de mon caractère. Je ne sais pas être maître chez moi. Cette faiblesse, je lutte contre elle par boutades, et c'est un grand mal, parce qu'alors je m'emporte, je me force, je fais plus que je ne puis, je me commande tout de travers. Dès lors, je ne me commande pas longtemps. Je fais des coups d'état qui ont presque tous leurs grandes journées. Je suis trop simple, trop confiant et souvent dupe ; je ne connais pas assez le cœur humain. Depuis six mois pourtant,

Gil Blas et L. V. m'ont fait sous ce rapport quelque bien.

L'imagination chez moi est telle que je me la figure chez toutes les personnes de mon âge. C'est un mal de jeunesse : on le guérit, non en le retenant absolument, ce qui serait impossible, mais par l'impulsion qu'on lui donne.

Mon cœur Je le dis avec confiance, j'ai le cœur bon et je ne voudrais pas le changer pour un autre. J'aime Dieu, ou du moins je le crois ainsi. Il y a longtemps que je me suis donné à lui. Tous les jours, j'entrevois de nouvelles conséquences à ce don, et, loin de m'effrayer, elles m'encouragent.

J'aime mes parents. Je sens tout ce que je leur dois. Pourquoi faut-il qu'un caprice ou une mauvaise humeur m'oblige parfois à une reconnaissance raisonnée ?

Mes amis sont peu nombreux. Je suis dégoûté des liaisons banales. Pour que j'aime, pour que je m'attache, il me faut trouver conformité parfaite de croyances, d'opinions et de sentiments. Mes amis, et j'en ai eu ainsi, pourront faire mal, si la foi reste, je ne désespérerai pas ; au contraire, leur misère me les rendra plus chers. J'ai la preuve qu'on peut de bien loin revenir à Dieu. On parle des amitiés de collège. Il ne m'en reste pas, que je sache, beaucoup. Il y a quelqu'un avec qui j'ai fait toutes mes classes, que j'ai retrouvé à l'École de droit ; nous allions aux mêmes conférences, nous nous visitions l'un l'autre. Je l'ai chéri jusqu'à la folie ; pourquoi l'ai-je planté là ?

Si vous voulez que l'on vous aime,

Bergère, il faut aimer vous-même.

Il se plaignait de n'avoir pas d'ami. Maintenant j'ai quelques amis. Je les chéris comme moi-même. Je cherche à les aimer pour Dieu ; je leur dois toutes les jouissances que l'on retrouve dans l'abandon entier d'un cœur à un autre cœur. Chercher mieux

me serait impossible ; j'ai trop bien rencontré. Je ne chercherai même pas davantage, parce que je ne sais pas me livrer à tout le monde. Depuis longtemps, je ne fais plus d'avances, je repousse même celles qu'on me fait. C'est peut-être un mal, mais qu'y faire ?

Il me semble que mon amour pour les hommes est grand, pour les pauvres gens surtout. Leur rendre service est pour moi un plaisir. C'est avec peine que je leur trouve des torts, aussi redoutai-je de gronder. Je me crois capable d'un sacrifice.

Me voilà, selon l'idée que j'ai de moi-même. Or, je suis loin de me croire parfait. Il y a beaucoup de choses à réformer en moi, mais il y en a beaucoup qu'il suffit seulement de bien diriger.

II. Que veux-je être ?

Le but que je me propose est de profiter à la fois de mes bonnes et mauvaises qualités pour arriver à toute la perfection dont mon être est capable, donnant le plus grand développement à ce que je puis avoir de bon, essayant d'anéantir autant qu'il dépendra de moi tout ce que j'ai de mauvais.

Je ne veux point d'une perfection absolue, mais d'une perfection relative. Dieu seul est absolu et chacune de ses créatures ne saurait, sans violer les lois de son être, aspirer au-dessus de ce qui lui est proposé. Connaître ce à quoi Dieu me destine, voilà donc le moyen le plus sûr de savoir ce dont je suis capable. Travailler à remplir dignement la place où Dieu me veut, telle est pour moi la voie la plus sûre pour arriver à ma perfection.

Or, mes principes, mes affections, mes goûts, me repoussent de ce qu'on appelle la vie du monde, et mon amour de la science, mon choix d'être à Dieu et en Dieu, me font entrevoir comme le comble de l'honneur une place parmi les défenseurs de la vérité.

Adorer le Verbe par qui tout a été fait, être l'écho de la Parole éternelle et comme le miroir dans lequel celui qui est la vie et la lumière réfléchit ses rayons qui rejaillissent au milieu des ténèbres, tel est, à mes yeux, le but le plus beau pour moi. En vain l'orgueil essaye-t-il de souiller la sainteté de ce désir. Tous les jours je m'efforce de le purifier davantage, et tous les jours, il me paraît plus noble ; tous les jours il se présente à moi plus vif, plus brûlant, et remplit mon âme d'une douce espérance et comme d'une joie anticipée.

III. Par quels moyens

Sur le modèle du Christ : Mais, pour forger mon âme et pour la rendre moins indigne du fardeau qu'elle veut s'imposer, un modèle lui est nécessaire. Ce modèle, elle l'a trouvé, et en lui toutes les vertus qu'elle se propose et les forces suffisantes pour conquérir ces vertus. Modèle vivant qui encourage ceux qui le regardent, qui se proportionne à ceux qui veulent l'imiter, qui s'incorpore vraiment à ceux qui veulent le réaliser en eux par la ressemblance. Ce modèle, c'est le Fils de Dieu dans chacune des parties de sa vie mortelle, alors qu'il voulait être appelé le Fils de l'homme ; mais surtout, pour moi, lorsqu'il instruisait les pécheurs et annonçait la vérité aux nations assises à l'ombre de la mort.

Les yeux toujours fixés sur lui, je dois réparer en moi les ravages de la triple concupiscence, en cherchant à m'identifier à celui qui est à la fois le remède et le réparateur de toute infirmité. *Que je sois en eux comme vous êtes en moi*, avait-il dit, lorsqu'au moment d'accomplir le sacrifice, il présenta au Père ceux qu'il aimait jusqu'à la fin. Eh bien ! oui, Sauveur Jésus, que je sois en vous et vous en moi ! Vous le savez, de toutes les pages de votre vie mortelle, il n'en est pas qui me touche plus que ce dernier discours où, vous

adressant à tous les hommes dans la personne de vos disciples, vous voulûtes, par les élans de votre cœur, leur prouver que l'amour seul vous conduisait à la mort. De tous les vœux que vous avez formés, celui dont je désire le plus l'accomplissement, c'est celui par lequel vous appelâtes le genre humain à effacer le crime antique, en venant se perdre en vous.

Que je sois en vous et que vous soyez en moi, et mon intelligence, ma volonté, mon cœur, s'élevant de plus en plus, accompliront la fin voulue de vous, ô Créateur de mon être !

Réforme de l'intelligence Mon intelligence, entrant par la foi dans le domaine de la vérité, cherchera de plus en plus Dieu et en lui-même et dans ses œuvres. Elle travaillera, non pour elle, non pour un vain désir de gloire, mais pour subir la peine portée contre les enfants d'Adam, mais pour glorifier Dieu par une plus grande connaissance de ses perfections propres et de ses créatures ; elle travaillera encore pour se rendre plus digne de distribuer le pain de la parole à ceux qui ont faim de la vérité et faire briller son flambeau aux yeux de ceux qui se sont éloignés d'elle.

Pour affermir son inconsistance, surmonter son découragement apathique, modérer ses bonds si rapides et si fugitifs, quelle force ma volonté ne trouvera-t-elle pas dans la contemplation de celui qui est l'ordre, qui fait tout avec ordre et dont la volonté est une loi parfaite !

Réforme de la volonté Plus mon intelligence connaîtra la parole de Dieu, plus ma volonté se ploiera devant la règle divine, plus mon cœur s'enflammera d'un amour pur. J'aimerai Dieu, je ne voudrai que Dieu, je ne connaîtrai que Dieu, et tout ce qui n'est pas Dieu, je le connaîtrai, je le voudrai, je l'aimerai pour lui. Ainsi j'aimerai

les hommes, et mon amour pour eux me portera à vouloir leur bonheur, à les connaître pour guérir leurs maux, aider leurs misères, soutenir leurs faiblesses.

Appréciant de plus en plus la vérité, tout dans mes études se rapportera à elle. Voulant être parfait, un mépris profond pour tout ce qui ne satisfera pas mon attente, une ferme résolution de surmonter tout ce qui arrêterait ma course, naîtra de la conviction que tout est vanité.

Réforme du cœur Pour rendre mon cœur digne de la Beauté éternelle, j'y éteindrai tous les feux impurs. Je veillerai sur moi, parce que l'homme animal ne comprend pas les choses de Dieu et les aime encore moins.

Selon les trois conseils évangéliques Et comme cette triple réforme doit se reproduire sous une forme extérieure, sur les ruines de la triple concupiscence naîtront trois vertus, qui toutes doivent fleurir dans toutes les âmes qui veulent profiter du bienfait de la rédemption, mais qui portent des fruits plus ou moins beaux, selon le soin avec lequel elles ont été cultivées.

La pauvreté, l'obéissance, la chasteté, pour moi auront aussi leur développement particulier.

Les biens de l'intelligence ne s'estiment qu'en proportion du mépris pour les biens de la chair. Je m'efforcerai de devenir pauvre d'esprit, et remerciant Dieu de m'avoir mis à même, par ma position, de pouvoir travailler sans inquiétudes, sans souci du lendemain, j'userai des biens qu'il m'a donnés pour acquérir plus facilement les connaissances qui me seront nécessaires.

L'obéissance triomphera de mon orgueil et de la faiblesse de mon caractère. J'obéirai pour étouffer l'orgueil criant sans cesse : *Non serviam !* J'obéirai,

parce que l'orgueil qui veut briser le joug n'a jamais su me conduire, me précipite dans de mauvaises voies où, tantôt courant avec imprudence, tantôt me traînant à peine, je ne recueille que beaucoup de fatigue et le regret d'un temps mal employé.

Le premier effet de la révolte originelle fut la perte de l'innocence. En soumettant mon esprit, je purifierai mon cœur et l'ordre auquel je soumettrai ma volonté amènera l'ordre et la soumission des sens.

Prière finale Seigneur Jésus, qui n'aviez pas où reposer la tête, qui fûtes obéissant jusqu'à la mort ; Agneau de Dieu, dont le sang est le vin qui fait germer les vierges, venez, et posez sur les trois puissances de mon âme le triple sceau de la régénération. Que pauvre comme vous, obéissant comme vous, chaste comme vous, je vous sois en tout semblable. Vous savez quel est de tous mes vœux le plus vif, combien je désire vous ressembler, surtout par ce sacerdoce dans lequel vous fûtes à la fois prêtre et victime. Mais avant d'en exercer sur vous les redoutables fonctions, donnez-moi de les essayer en quelque sorte sur moi-même ; de m'immoler à vous tous les jours de ma vie ; de vous offrir tout mon être : mes passions pour les consumer, mon âme pour la renouveler, mon corps pour en faire l'esclave de votre loi ; et de vous entendre dire en m'appelant à un plus haut ministère : « *Courage, bon serviteur, puisque vous êtes fidèle pour peu de choses, je vous placerai sur de bien plus nombreuses et de plus hautes encore : Quia super pauca fuisti fidelis, super multa ego te constituam.* »

D'UN PLAN D'ÉTUDES**I. Difficulté de l'entreprise***Février 1831*

Je trouve un plan d'études difficile à se tracer pour plusieurs raisons. Il faut se connaître et savoir de quoi l'on est capable. Il faut une science presque anticipée de ce que l'on veut acquérir. Il faut savoir par quels moyens on parviendra au but qu'on se propose en étudiant.

La connaissance de l'esprit, de la science et de la méthode, trois principales conditions auxquelles se rattachent en sous-ordre la notion du point d'où l'on part, l'usage qu'on se propose de faire de la science et mille autres questions plus ou moins embarrassantes.

Vaut-il mieux se tracer soi-même son plan d'études que de s'en rapporter à une main charitable qui se charge de frayer le chemin ? Il y a, je crois, compensation d'avantages et je me décide pour le premier parti, ne fût-ce que pour voir si seul je pourrai aller loin.

Dans ce plan, je distingue deux choses, la forme et le fond. Il m'est bien évident que, depuis quelques années que je sais ce que je veux devenir, mon but n'a pas changé. Je veux défendre la religion et partant acquérir les connaissances nécessaires. Pour combattre avec fruit, je dois connaître ma religion ; l'histoire, où je la vois dans ses rapports avec les hommes ; la philosophie qui l'attaque, celle qui prend racine dans son sein ; les sciences enfin qui pourraient fournir des armes contre elle, quand au fond elles sont ses puissantes auxiliaires. Voilà pour le fond. Dans quel ordre, par quelle méthode étudierai-je la religion, l'histoire, la philosophie, les sciences ? Voilà la forme.

Or, cette forme, pour moi, a varié ; elle variera encore. Nul doute que, dans deux ans, les études dirigées vers l'histoire ne me fassent reconnaître un meilleur emploi du temps par une méthode différente. Mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux perdre du temps, pourvu qu'on gagne de l'expérience. Un guide me donnera la science. Je le sais. Mais le comprendrai-je ? Mais me comprendra-t-il ? Or, je sais ce que c'est que suivre une route sans savoir ni où l'on va ni où l'on est. Voilà qui est résolu. J'essaie seul. Fixons-nous.

II. Méthode à suivre

Que suis-je ? Que sais-je ? Que veux-je devenir ? Que veux-je savoir ? Comment saurai-je ? Telles sont les questions que je me fais.

Ce que je suis ? Je me le suis dit ailleurs sous un autre rapport. Sous celui de l'intelligence, je me crois capable d'étudier les questions sérieuses. Je n'en veux pas davantage.

Ce que je veux devenir ? Je le sais bien aussi...

Ce que je sais ? Un peu de religion, un peu d'histoire, un peu de philosophie. Depuis ma sortie du collège, j'ai recommencé mes études. J'ai lu assez ; j'ai écrit assez ; maintenant j'étudie l'histoire particulièrement.

Ce que je veux savoir ? Je l'ai dit.

Reste donc la méthode. Dans cette méthode rentrent l'ordre à mettre dans les branches des connaissances, le temps à y employer, l'étude plus approfondie de telle ou de telle d'entre elles, et, par subdivision, la lecture, la composition, les exercices, la connaissance des langues.

L'ordre naturel semblerait : la religion, l'histoire, la philosophie et les sciences. Cependant, comme la religion ressort des différentes études, je crois pouvoir renvoyer, pour la circonstance, à un autre temps une étude plus approfondie de ce qui la regarde

spécialement. Dans cette étude, je comprends la doctrine chrétienne, l'Écriture Sainte, les saints Pères et l'histoire de l'Église.

Dans l'histoire rentre toute l'antiquité avec ses prodiges et ses vices, ses croyances et superstitions, la connaissance universelle des peuples et de leurs gouvernements. Il est bon, avant de descendre aux détails, de ramasser un certain faisceau de faits et de développer dans un travail l'effet général produit par cette première vue du monde et de sa vie. Les travaux particuliers pourraient ensuite être faits avec moins d'inconvénients sur tel ou tel point d'histoire, sans une observation rigoureuse de l'ordre chronologique.

Dans la philosophie il faut voir deux choses, l'histoire des systèmes et le développement de son opinion. La philosophie est pour moi ce qu'elle était pour Malebranche, l'explication de la foi. La foi se fortifie par la compréhension, et la philosophie basée sur la foi est avec elle en échange de secours. L'histoire de la philosophie vient après l'histoire proprement dite, et la philosophie après la religion, et non pas avant, comme le voulait mon professeur.

Je mets en dernière ligne les sciences, puisqu'elles ne sont pour moi qu'un objet indirect de mes études.

Partant de là, je fixe le temps non pas par année, ce qui serait à mes yeux absurde, et je dis : la religion toujours, l'histoire et la philosophie souvent, les sciences quelquefois.

III. Instruments d'étude

Lectures Restent ce que j'appellerais les instruments de l'étude. Nul doute que la lecture ne soit le plus important. Mais il ne suffit pas d'avoir beaucoup de terre ; il faut qu'elle soit bonne, il faut que les graines suffisent à toute son étendue. J'ai

— vu ma mémoire — moins besoin de lire beaucoup que de lire bien. Selon que les livres se présentent intéressants, j'approuve la méthode des notes. L'habitude d'en prendre force à lire posément ; mais je ne crois pas qu'il soit utile, je croirais même dangereux de lire toujours la plume à la main. Vaut-il mieux rapporter ses lectures à un travail, ou lire abstraction faite de toute idée ? Je distingue. Il est des livres d'un haut intérêt, de premier ordre : ceux-là valent bien la peine d'être lus pour eux-mêmes. D'autres, de qualité inférieure, sont trop heureux, pour qu'on se les rappelle, d'être accolés à une idée, à laquelle on les rapporte. En même temps qu'on lit un ouvrage de politique abstraite, il n'est pas mal d'y mêler quelques Mémoires bien faits : c'est le moyen de faire le parallèle de la théorie et de la pratique, et de ne pas se laisser entraîner de côté ou d'autre.

Au nombre des lectures importantes, Leibnitz et, après lui, tous les penseurs veulent qu'on range celle des journaux. M. de Maistre prenait des notes sur eux, en faisait des extraits. L'étude de trois ou quatre feuilles d'une couleur tranchée me paraîtrait du plus haut intérêt.

J'aborde une question sans la résoudre, la composition. Faut-il écrire à mesure qu'on lit, ou attendre, comme le veut M. de la Mennais, que l'esprit ait réuni une masse assez forte d'idées et de faits pour aller comme de lui-même ? Je ne sais.

Langues Les éléments de science fournis par les étrangers obligent à la connaissance des langues. Je ne veux étudier que l'allemand, l'anglais et l'espagnol. Entreprendre leur étude quand on en a besoin, et alors donner le coup de collier, [puis] s'y entretenir par l'usage, me semble un bon système. Ainsi je me propose d'enlever l'allemand, afin de pouvoir lire dans l'original les ouvrages dont j'aurai besoin. Avec ce que j'en sais, un mois [ou] six

semaines me suffiront, j'espère, pour en savoir ce qu'il me faut.

Buffon dit : Le style c'est l'homme. C'est qu'il y a deux styles : l'arrangement des phrases — tous les rhéteurs savent arranger une phrase — et l'invention. L'un est le vêtement de la pensée, l'autre son corps. L'un s'acquiert, l'autre se modifie pour se perfectionner. L'abbé de la Mennais engage à traduire. Lire à haute voix fait aussi grand bien. La poésie y peut beaucoup.

Conversations et voyages Je ne pourrai parler de deux sources bien profondes d'instruction, parce qu'elles exigent une étude d'un genre différent, les conversations et les voyages. Cependant, quel développement ne résulterait-il pas pour l'esprit qui se connaîtrait de ce contact avec d'autres intelligences, de cette observation de mœurs nouvelles, qui toutes ont du bon et du mauvais et qui toutes sont différentes ? A qui sait lire dans leurs cœurs et leurs esprits les hommes apprennent certainement beaucoup plus que les livres...

10 juillet 1832

A son cousin Edmond d'Alzon

Sa vocation Il paraît que mon entrée au séminaire a fait parler bien des gens de toutes les manières, mais bien peu ont vu ma pensée aussi bien que toi. Les uns disaient que je prenais la soutane, forcé que j'étais par le fanatisme de mes parents. Il aurait, en effet, fallu être terriblement fanatique pour me forcer, dans l'état où nous sommes, d'entrer malgré moi dans le sacerdoce. D'autres ont dit que je voulais servir Henri V. Sans doute, en montant une conspiration séminaristique. Oh ! les sots ! Les plus fins ont découvert qu'on ne pouvait pas tout savoir et qu'il y avait quelque chose là-dessous. Comprends-tu la malice ?

Le bon Dieu m'a fait la grâce d'aimer le dévouement et j'ai senti s'accroître en moi le désir de défendre la religion au moment où on l'attaquait le plus. J'aimais à penser que, dans ce temps où tout est agité, variable, incertain, où surtout l'avenir est si obscur que chacun, quel que soit son état, son opinion, est menacé, je m'attachais à quelque chose de fixe, d'immuable, et que, si je m'exposais à quelque danger, c'était au moins pour une cause qui en valait la peine. Je te l'ai sans doute dit quelquefois : rien ne m'indigne comme l'égoïsme, que je vois aujourd'hui envahir la société. C'est une glace qui paralyse tout ; c'est une lèpre qui gagne rapidement et répand la corruption et la mort...

CONSÉCRATION A JÉSUS-CHRIST

Préambule

3 mai 1833

Il est écrit dans l'*Apocalypse* que saint Jean vit, au milieu du trône de Dieu, un agneau comme immolé, et que les vieillards qui entouraient le trône et les anges qui le servaient se prosternèrent en disant à haute voix : *Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem.*

C'est à cet agneau, immolé dès l'origine du monde, que nous sommes résolus de nous consacrer, afin de rendre à celui qui est assis sur le trône, et à l'agneau, et la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la puissance dans les siècles des siècles. Amen. Persuadés que plus l'impiété moderne a voulu renverser sa puissance et anéantir sa gloire, plus celui qui est assis sur le trône fera briller sa gloire et fortifiera sa puissance, nous venons nous prosterner devant lui, et,

après les cantiques des vieillards et des anges, comme les quatre animaux mystérieux, répéter : Amen, Amen. Oui, nous voulons que la puissance et l'honneur soient rendus à l'Agneau, et c'est pour cela que nous (nous) unissons à ses pieds, afin que le concert de nos efforts attire à nos travaux les bénédictions d'en-haut. Nous nous proposons d'augmenter, autant qu'il dépendra de nous, cette gloire et cette puissance.

Les moyens par lesquels nous y parviendrons, nous les trouverons dans une imitation, la plus parfaite possible qu'il dépendra de nous, de son état de victime. Comme saint Paul, nous ne voudrions savoir qu'une chose : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, *Jesum Christum, et hunc crucifixum*. Telle sera notre devise : Jésus-Christ, dont le sacrifice sur la Croix sera le modèle sur lequel nous aurons toujours les yeux fixés. *Aspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*. Nous viendrons souvent contempler ce modèle qui, de l'autel comme du haut de la montagne, se présente à nous et nous apprend ce que nous devons être, pour lui rendre l'honneur qui lui est dû. Et comme Jésus-Christ s'est offert volontairement à son père, sans cesse aussi nous nous offrirons à Dieu. Comme Jésus-Christ sur la croix n'a voulu que le salut des hommes, nous aussi, en aimant la croix, nous ne chercherons que notre salut et celui de nos frères. Comme Jésus-Christ élevé sur la croix a tout attiré à lui, *cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum*, nous aussi nous nous efforcerons, par l'esprit de pénitence, de nous élever sur la croix, afin d'attirer le plus possible vers le ciel tant d'âmes qui regardent encore vers la terre.

L'amour au Saint-Sacrement de l'autel sera celui que nous nous efforcerons d'allumer dans nos cœurs. Nous demanderons à la divine victime qu'elle daigne y graver son image. Nous lui demanderons de transformer nos poitrines en une fournaise ardente, d'où jaillissent incessamment, avec nos paroles, les flammes

qui aillent réchauffer tant de cœurs tièdes et froids, qui n'attendent qu'une étincelle du ciel pour s'enflammer.

La vue des outrages que reçoit Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, surtout de la part des ecclésiastiques, sera l'objet de notre éternelle douleur. C'est pour les diminuer, autant qu'il dépendra de nous, que redoubleront nos efforts. C'est pour dédommager en quelque sorte le Sauveur Jésus des outrages dont on punit sa tendresse que nous embrasserons l'esprit de pénitence avec transport, et que nous répandrons par tous les moyens la connaissance des bienfaits qu'il répand sur les hommes du fond du tabernacle. Et comme nous avons hâte de mettre notre plan en pratique, c'est au milieu de nos frères que nous commencerons à l'essayer, c'est excités par ces considérations que nous avons passé le contrat suivant :

Règles particulières pour ce qui nous concerne

1° Nous aurons toujours présent Notre-Seigneur sur l'autel, en sorte que notre devise *Jesum Christum et hunc crucifixum* soit comme notre continuel entretien, pour nous apprendre ce que nous devons être et ce que nous devons faire.

2° Toutes les fois que nous assisterons au Saint Sacrifice, nous renouvellerons l'immolation de nous-mêmes en union avec la divine victime.

3° Nous ferons par an six communions à l'intention d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires à l'accomplissement de notre projet. Elles seront fixées aux fêtes de Notre-Seigneur, c'est-à-dire à la Noël, la Circoncision, le Jeudi Saint, Pâques, l'Ascension et la fête du Saint-Sacrement.

4° Notre fête spéciale est le Jeudi Saint : *sciens Jesus, quia venit hora, ut transiret ex hoc mundo ad Patrem, cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

5° Dans la semaine qui précédera chacune de ces fêtes, nous ferons une mortification à notre choix, en expiation des outrages faits à Notre-Seigneur.

Jesum Christum et hunc crucifixum

Acte de Consécration Ce jourd'hui, troisième jour du mois de Marie, fête de l'Invention de la Sainte Croix, de l'année 1833, nous, soussignés, remplis d'un désir vif et ardent de nous consacrer à la plus grande gloire de Dieu, et, avec nous, les cœurs de tous les hommes, déclarons faire à Jésus, victime pour notre amour, le sacrifice entier et irrévocable de notre corps, de notre cœur, de notre âme et de toutes ses puissances, de tous les biens que nous possédons ou que nous pouvons jamais posséder, soit temporels, soit spirituels, afin qu'il en dispose selon son bon plaisir pour le temps et pour l'éternité.

Entrant dans l'esprit de notre divin modèle et en union du sacrifice excellent que cet agneau sans tâche offre sans cesse à Dieu son Père, nous nous engageons par un serment solennel et scellé de notre sang à nous immoler comme lui et avec lui :

1° En travaillant pendant tout notre séminaire et tout le reste de notre vie à perfectionner en nous cet esprit de dévouement, de générosité, de pauvreté absolue, dont le cœur de notre Jésus est la source, etc.

2° En consacrant tous les actes de notre vie au salut des âmes... (illisible)... de cet amour ardent dont le cœur de cet aimable Sauveur n'a jamais cessé de brûler pour nous.

3° En nous immolant chaque jour avec lui pendant la célébration du saint sacrifice, et en consommant cette immolation d'une manière plus parfaite au moment des six communions que nous ferons chaque année aux six principales fêtes qui ... (illisible).

4° Enfin, en mortifiant la chair, avec notre bien-aimé Sauveur, par six pénitences qui se feront dans la semaine qui précédera chacune des six fêtes ci-dessus désignées.

(Au Séminaire de Montpellier)

D'UN PLAN D'ÉTUDES

9 octobre 1833

Sa portée Le plan d'études que je me propose est fondé, ce me semble, sur la nature même de l'esprit humain et limité selon les bornes de mon esprit en particulier. Il faudrait être un génie universel pour embrasser dans un plan d'études l'ensemble des connaissances dont l'homme est susceptible. Je sais ce que je puis. C'est pour cela que je m'arrête au terme que je ne saurais franchir.

Obligé de faire de la religion mon étude spéciale, c'est à l'approfondir que je dois mettre tous mes efforts. Les autres sciences ne doivent être par moi considérées que comme des auxiliaires, auxquels j'aurais recours selon qu'elles me seront plus ou moins utiles pour pénétrer les mystères de la théologie. Je ne prétends pas, non plus, entrer dans tous les détails de la science ecclésiastique : ils sont infinis. Vouloir les pénétrer serait folie. Je veux choisir ceux qui se rapportent le plus aux besoins du moment, et partant de cette idée que l'on a surtout aujourd'hui besoin de prouver les fondements de la foi, en même temps qu'il faut faire comprendre aux intelligences fatiguées de se conduire elles-mêmes, qu'une fois soumis à l'autorité de Dieu, leur esprit reprend sa force et son repos et se sent comme pénétré par une vie nouvelle.

L'avantage que je trouve à un plan d'études, c'est de pouvoir considérer toutes choses dans un vaste ensemble, rapporter tout à un même but et

expliquer les problèmes par d'autres problèmes résolus déjà.

Ordre à suivre L'ordre que je me propose de suivre est tout historique. Il y a une raison à cela, c'est que partant de la foi et voulant connaître ce qu'elle impose, l'ordre historique me présente les développements successifs que Dieu lui-même, auteur de la foi, a donnés aux croyances, en même temps que je pourrai suivre les égarements de la raison humaine.

Temps de l'Ancien Testament Dieu parle au commencement, et sa parole crée toute chose. Voilà le résumé du premier chapitre de la Genèse. A ce chapitre se rapportent les connaissances sur la géologie. Il est essentiel de démontrer que non seulement la géologie ne contredit pas la Genèse, mais qu'elle en confirme le récit. Depuis la création jusqu'au déluge s'écoule une période que la Bible seule peut nous faire connaître. C'est donc dans les Livres Saints qu'il faut uniquement l'étudier.

Les iniquités se répandent sur la terre. Dieu, pour punir les hommes, les submerge et ne se réserve qu'une seule famille pour repeupler le monde. Cette famille se divise en trois grandes branches. De la branche aînée sort un peuple, à qui Dieu confie le dépôt des traditions et dont il veut régler la société. Ce peuple est toujours sous la main de Dieu qui lui fait promettre par ses prophètes une régénération. Ce peuple conserve toujours la vérité dans son sein, mais il est entouré de nations qui, peu à peu, perdent les traditions primitives, enveloppant ce qu'elles en conservent sous des allégories plus ou moins grossières. Parmi ces nations s'élèvent des hommes qui, dévorés du désir de connaître la vérité et ne la découvrant pas sous le voile épais des mythes, interrogent leur

raison, espérant qu'elle leur répondra. Mais la raison, impuissante à les guider, les fait tomber dans mille et mille erreurs.

Le tableau des croyances sans cesse affaiblies chez les peuples païens et des convulsions philosophiques des penseurs d'alors forme un contraste frappant avec le spectacle du peuple juif, toujours heureux quand il sert Dieu, toujours écrasé par ses ennemis quand il l'abandonne.

Temps de l'Eglise Telle doit être, pour ainsi dire, l'introduction aux grands combats que le christianisme va nous présenter. Jésus-Christ naît et fonde sa religion sur les croyances antiques plus développées, en même temps qu'il donne aux hommes, par l'établissement de son Eglise, le moyen de connaître la vérité, moyen connu auparavant mais qui ne se présentait pourtant pas avec des caractères aussi précis.

Ici deux grandes divisions se présentent. Le christianisme peut être considéré soit dans ses dogmes, soit dans son gouvernement. Par ses dogmes, il présente un système de vérités le plus vaste et le plus complet ; par son gouvernement, il forme une société éternelle, dont Dieu est le roi et qui ne peut pas plus périr que celui qui la gouverne.

Considéré dans ses dogmes, le christianisme offre le spectacle de la lutte, sans cesse renouvelée, de l'erreur et de la vérité. Rien de plus beau que de voir les ennemis de la vérité s'unir pour l'étouffer, et, d'un autre côté, les chrétiens opposer sans cesse les armes de l'autorité aux novateurs et les terrasser toujours. L'étude de cette guerre continuelle montre comment la vérité sort toujours victorieuse et plus éclatante de ses luttes, comment les efforts des ténèbres pour tout envahir amènent une plus grande effusion de lumière. Les hérésies qui ont paru jusqu'au XVI^e siècle doivent occuper, selon leur importance ;

mais arrivés à l'époque de la Réforme, il est nécessaire d'apporter une application plus grande, parce que nous touchons à une époque dont l'influence est immédiate sur notre temps. Il faut montrer comment Luther, en proclamant le dogme de la révolte contre le Pape, a proclamé le dogme de la souveraineté de la raison, et comment à l'aide de cette erreur les philosophes du XVIII^e siècle ont fait les ruines dont nous sommes entourés. L'étude des siècles précédents doit puissamment servir à expliquer le nôtre et même à découvrir ce qui se prépare dans l'avenir, autant que les besoins de la religion peuvent l'exiger.

Sous le point de vue social, l'Eglise, dans ses rapports avec les rois et les peuples, présente encore le plus haut intérêt. Les questions de la souveraineté, de la liberté, du droit de défense viennent prendre place. Etudiées dans les temps passés, ces questions trouvent une question-solution plus facile, lorsqu'il faut les résoudre selon notre position présente.

Avantages de l'ordre historique La marche que je propose a les plus grands avantages, car on y voit toutes les questions traitées selon l'ordre naturel : d'abord, Dieu manifestant sa puissance par la création, sa sagesse par la formation de l'homme et les préceptes qu'il lui donne, sa justice par le châtement qu'il lui inflige, son amour par la réparation ; l'homme sortant pur des mains de son auteur, souillé par la faute originelle, relevé par la promesse d'un rédempteur ; la formation de la famille sous la loi naturelle, plus tard sous la loi écrite ; la formation de la société juive, et, à côté, celle des autres sociétés.

Jésus-Christ, annoncé par les prophètes, paraît, et la grâce est donnée par lui. La question de la grâce se trouve ici placée naturellement. L'Esprit Saint envoyé aux apôtres enseigne toute la vérité, et la connaissance du Père, du Fils et de l'Esprit, nous

conduit à méditer sur les profondeurs du mystère de la Trinité.

La lutte contre les païens entraîne la nécessité de prouver la divinité de la mission de Jésus-Christ, en même temps que les premières hérésies fournissent l'occasion d'établir le pouvoir de l'Eglise, pouvoir qui se précise de plus en plus, selon que les circonstances l'exigent. A partir de cette époque, les hérésies amènent naturellement diverses questions à examiner. L'étude des écrits des Pères qui leur ont répondu est le moyen le plus sûr de connaître la vérité dans ses développements. L'étude des divers systèmes de philosophie, qui s'élèvent à côté du christianisme, formera un cortège intéressant à la vérité.

21 octobre 1833

Note intime

J'ai pris la résolution, quand je serai en mesure de ne pas être remarqué, de commencer une sorte de vie monastique et austère, et de faire tout ce que je pourrai pour me châtier devant le Seigneur. Lutte contre l'orgueil.

26 novembre 1833

A sa sœur Augustine

...Rome est une ville enivrante. Je t'assure que je n'exagère pas. Je n'ai fait que courir toute la journée. Vraiment cela tient du prodige...

28 juillet 1834

A l'abbé Ginouillac

Préoccupations apostoliques Pour mon compte, je faisais tout dernièrement quelques réflexions sur mon avenir particulier et je me demandais quel était mon but. Ce but me paraissait bien clair : la défense de la religion. Par quel moyen ? La chose me paraissait plus difficile à expliquer. Ne me sentant aucune propension vers un point plutôt que vers un autre, j'en conclus que le meilleur

était de travailler à acquérir une somme de connaissances telle que je pusse plus tard suivre la voie que la Providence me destinerait plus spécialement. Voilà donc d'abord la nécessité d'étudier l'ensemble de la religion, ce qui peut prendre plusieurs années, sans que je puisse dire que je perds mon temps...

...En réfléchissant sur le caractère du prêtre de nos jours, il m'a semblé qu'un des grands obstacles au succès des prédications chrétiennes, c'est que l'homme s'y montre trop, l'esprit de Dieu pas assez. Le prêtre qui instruit doit parler *tanquam potestatem habens*, et l'on a un peu trop imité les Pharisiens et les Scribes. On a disserté ; dès lors, l'homme s'est montré. On a pu faire une belle pièce d'éloquence, une forte dissertation philosophique, on n'a pas fait une prédication chrétienne. Or, il est impossible que l'homme ne se montre pas dans les réfutations. Voyez si jamais, dans les discours de Jésus-Christ ou des apôtres ou dans les Epîtres, ce genre est adopté. Saint Paul, dans son Epître aux Hébreux, s'occupe bien moins de combattre les Juifs que de les instruire par leurs propres croyances. Et c'est, je crois, ce que l'on doit surtout faire aujourd'hui...

23 août 1834

Brouillon de lettre à l'abbé Fabre

...Pour mon compte, j'étudie tous les jours et je me confirme dans quelques maximes, dont mon voyage me fait comprendre l'importance. La première, c'est qu'il faut travailler pour Rome, quelquefois sans Rome, mais jamais contre Rome...

24 août 1834

Epreuves menaisiennes

...Que si vous désirez connaître le résultat que ces événements ont eu pour moi personnellement, c'est de me faire beaucoup souffrir, mais d'épurer ma foi, de la faire de plus en plus reposer en Dieu, de ne

vouloir que le bien de son Eglise. Oh ! que tout est petit, faible, illusoire, hors de là ! Priez Dieu, je vous en conjure, pour que je tire de tout ce qui se passe sous mes yeux des leçons d'humilité et d'espérance. On a quelquefois beaucoup de peine à tenir son âme à deux mains ; on est aussi quelquefois bien abattu. Cependant, lorsque le calme se fait, on se trouve plus faible, plus brisé, plus souple, plus sous la main de Dieu ; et c'est ce qu'il faut...

RETRAITE COMMENCÉE A SAINT-EUSÈBE

29 novembre 1834

Je prends pour patrons : Notre-Seigneur, qui est mon patron particulier, la Sainte Vierge, saint Joseph, saint Jean l'Évangéliste, saint Paul, saint Jean Chrysostome, saint François de Sales et saint Ignace.

30 novembre

Combien de fois, en méditant sur les premières vérités, n'ai-je pas cherché à en faire des applications aux autres, sans songer que c'était à moi-même que je devais les appliquer ! Je croyais que je n'avais pas besoin de m'apesantir sur cette pensée que je suis créé pour connaître, aimer et servir Dieu, parce que je suis disposé en général à me dévouer à son service. Mais de combien d'ingrattitudes ne me suis-je pas rendu coupable, pour n'avoir pas donné une assez grande attention à une vérité qui m'aurait fait mieux comprendre l'importance de mes devoirs !

Je vous adore, ô mon Dieu, dans l'ordre admirable que vous avez établi parmi les hommes qui, placés dans des états si différents, peuvent tous arriver au même but qui est votre gloire et leur salut. Donnez-moi, ô mon Dieu, dans la position où vous m'avez

placé, la grâce d'être bien convaincu que tout est indifférent, une seule chose exceptée. Donnez-moi la grâce de ne vouloir d'autre instrument que celui que vous m'avez mis entre les mains pour accomplir ma tâche, persuadé que je dois être que l'instrument que vous m'avez donné est le plus propre à bien faire l'ouvrage que vous m'avez commandé.

Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. Que je vous voie toujours ô mon Dieu, comme terme de toutes mes actions ! Que j'aie toujours présentes ces paroles : *Nemo venit ad Patrem nisi per me!* Et alors tout me sera indifférent, car que je sois riche ou pauvre, honoré ou méprisé, bien portant ou malade, jeune ou vieux, peu m'importera. Ce qui m'importera sera de vous chercher, et comme je saurai que personne ne va au Père que par vous, je saurai aussi que vous avez indiqué d'avance la route, que vous voulez faire suivre à vos disciples : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me.* Donc une abnégation complète. Donc une indifférence absolue sur les moyens d'arriver, pourvu que j'arrive à vous, ô mon Dieu, source de tout bien.

1^{er} décembre

Voilà donc que commence le mois, dans lequel Dieu fera de si grandes choses pour moi ! Mourir sans qu'on parle de moi sur la terre. Et qu'importe, pourvu que Dieu en parle dans le ciel ! Je veux vivre longtemps. Est-ce pour augmenter le nombre de mes péchés ?

Lorsque j'ai voyagé, je me suis confié sur les grands chemins aux postillons, sur mer, aux matelots, comptant sur leur propre intérêt pour me conduire au terme de mon voyage. Et je ne me rapporterais pas à Dieu pour me conduire à la grande affaire de mon salut ? Lorsque je veux apprendre une science, je fais

ce que me prescrit le Maître. J'emploie, pour le dessin par exemple, le crayon ou l'estampe, selon qu'il lui plaît. Et pour mon salut, je n'emploierais pas les divers objets qui sont entre mes mains, selon qu'il plaira à la Providence ?

La vie de saint Ignace, dans l'endroit où il est question des combats qu'il avait à se livrer avant sa conversion, a fait sur moi une vive impression. O mon Dieu, pourquoi ne puis-je pas dire, comme saint Augustin : *Tu non poteris quod isti et istae ?* Si, mon Dieu, je le pourrai avec votre grâce. Je me donne à vous. Je me considère comme un rien, comme un atome entre vos mains. Et, après tout, que suis-je autre chose ? Vous voulez que je sois missionnaire. Eh bien ! mon Dieu, je le serai. Je mourrai jeune, si ma poitrine ne résiste pas aux prédications. Je souffrirai du froid des Cévennes. Je serai méprisé par ceux qui diront que je suis appelé à faire un autre genre de bien. Je serai malade. Peu importe, pourvu que ce soit là votre volonté.

Donnez-moi, ô mon Dieu, la force de résister à cet amour-propre, qui est si puissant en moi et qui gêne toutes mes actions ; ou, si vous voulez, laissez-le moi, afin que je le combatte sans cesse et que la crainte de me laisser séduire par ses illusions m'empêche de trop faire attention au peu de bien que je m'imagine faire.

2 décembre

Dieu crée le monde pour se rendre une gloire extérieure. Il crée les anges, il crée les hommes. Les anges se révoltent en partie contre Dieu et les rebelles sont précipités dans l'enfer. Dieu crée le premier homme qui l'outrage, et le désordre entre dans le monde. Un seul péché a fait l'enfer ; un seul péché fait la mort. Et moi, combien de fois n'ai-je pas péché ! Ce n'est pas un autre, c'est moi qui me suis

mille fois révolté contre mon maître, qui mille fois ai mérité d'être anéanti ; et parce que la bonté de Dieu me supporte, je n'y pense pas. O mon Dieu, gravez cette pensée dans mon cœur. Que toujours je pense que je suis sous la main de votre justice, afin que je n'ajoute pas l'ingratitude à tant d'autres fautes !

3 décembre

Voilà bien longtemps que je médite sur le péché, ô mon Dieu, n'en ai-je pas conçu l'horreur qu'il devrait m'inspirer ? Je me présente à vous comme à mon juge, et vous ne vous montrez à moi que comme un ami. *Tu qui dulces tecum capiebas cibos*. Voilà ce que vous me dites et vous ne voulez pas me faire comprendre votre justice. Oh ! si je comprenais au moins votre amour ! Mais j'en suis incapable et je demeure froid. Oh ! que cet état est cruel !

Que vous êtes bon, ô mon Dieu ! Je ne puis sentir que je vous ai offensé qu'en faisant un acte d'amour. Alors je vois tout ce qui me sépare de vous. Alors, comme un époux reproche à l'épouse coupable qui se présente à ses embrassements les fautes qu'elle a commises, alors vous me reprochez avec douceur toutes mes infidélités. Oh ! mon Dieu, je ne veux plus en commettre. Votre bonté m'accable.

Quel terrible contraste en moi ! Je sens que j'aime ce qui est beau, bon, saint, juste ; je suis transporté d'amour pour la chasteté, et puis je fais le mal : je m'enivre d'orgueil, je me laisse aller aux plus sales images, je déchire mon prochain, je me livre à la paresse. Pourquoi cette lutte continuelle entre votre grâce et ma nature corrompue ? Jusques à quand, Seigneur ? Jusques à quand ? *Usquequo Domine ? Usquequo ?*

4 décembre

Qu'elle est belle la mort du prêtre qui, à sa dernière heure, se voit entouré de toutes les âmes qu'il a sauvées et qui l'ont précédé dans la gloire ; des anges de toutes celles qui sont encore sur la terre, mais qui prient pour celui qui a ouvert leurs yeux à la lumière ! Avoir vécu comme Jésus-Christ en médiateur entre Dieu et les hommes, s'être fait victime pour le salut de ses frères, n'avoir jamais songé à soi que pour s'exciter à servir Dieu en véritable apôtre, avoir eu le cœur brûlé des feux de l'amour divin, quelle vie admirable, quelle mort à désirer après une telle vie, quel avenir à espérer !

5 décembre

Prenez pitié, ô mon Dieu, d'un pauvre enfant prodigue qui ne comprend pas assez ni combien il a été prodigue, ni combien il y a de bonheur à se reposer dans vos bras de toutes ses souffrances passées. Faites qu'en vous il trouve le repos, qu'en vous il ne cherche que votre gloire. Oh ! Dieu de mon cœur, il me semble cependant que je veux vous aimer et que ces velléités d'amour me donnent quelque regret de mes fautes.

Le 5 décembre 1834, j'ai reçu l'absolution d'une confession générale de toute ma vie, et, comme il me semble l'avoir faite de bonne foi, je n'ai plus qu'à compter sur l'infinie miséricorde de Dieu qui aura égard, je l'espère, à la misère d'un pauvre pécheur et à son désir de revenir dans le chemin de la vertu.

Grâces vous soient rendues, ô mon aimable époux qui avez voulu donner la paix à mon âme ! Cette paix, je me la rappellerai lorsque je croirai n'avoir pas tout dit. Vous ne me l'auriez pas accordée, ce me semble, si je n'avais pas eu le bonheur d'être réconcilié avec vous.

O mon Sauveur, nous sommes donc en paix. Vous êtes mon père, vous êtes mon frère, vous êtes mon ami, mon Seigneur et mon Dieu, *Deus meus et Dominus meus*.

Donnez-moi, je vous en conjure, une grande abondance d'amour pour vous. O fleuve de vie, coulez dans mon âme ; ô Sauveur du monde, inondez-moi de votre sang ! Je ne veux aimer que vous, ne vivre que pour vous, me donner tout à vous, n'importe sur quel point, sur quelle partie de votre champ vous vouliez que je travaille, de quelque façon que vous vouliez m'employer.

Mon Dieu, venez habiter mon âme, venez vivre en moi, afin que je vive en vous et que je sois en vous consommé dans cette unité mystérieuse, dont vous parliez à vos disciples pendant cette dernière Cène, entre les deux plus grandes marques d'amour que l'homme ait reçues de son Dieu, l'Eucharistie et le Calvaire.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir une confiance sans bornes à Jésus dans les moments les plus terribles de ma vie.

26 décembre 1834

A son père

Aujourd'hui C'est aujourd'hui seulement
ordination sacerdotale que j'ai pu lire votre lettre
 du 3 décembre. Il y a huit jours
 qu'elle était arrivée, mais comme depuis quinze
 jours je n'étais pas venu ici, je n'avais pu la recevoir.
 Par un petit dérangement que je ne comprends guère
 encore, je n'ai pu être ordonné dimanche dernier,
 comme je l'espérais. C'est aujourd'hui seulement
 qu'a eu lieu mon ordination au sacerdoce. Je n'ai pu,
 par conséquent, dire ma messe le jour de Noël,
 comme je l'espérais. Ce sera demain, jour de saint
 Jean, que je monterai à l'autel pour la première fois.

Il serait trop long de vous dire tout ce que j'ai
 éprouvé d'angoisses, avant de recevoir les ordres,
 et de bonheur, quand je les ai eu reçus. Ce sont des

choses qui ne se comprennent que quand on les éprouve soi-même. Maintenant, je suis prêtre pour l'éternité. Cette pensée bouleverse de fond en comble et cependant me laisse dans l'âme une joie douce qui me remplit de confiance. Chaque fois que je me suis prosterné devant l'évêque, aux trois ordinations, lorsque l'on a chanté les litanies sur moi, j'ai demandé à Dieu qu'il ne permît pas que je me relevasse si je ne devais pas être un prêtre selon son cœur. J'ai une confiance extrême dans le sacrifice de la messe. Déjà l'office me fait un bien infini. Dieu veuille, comme me disait un bon religieux, que le durillon ne se mette pas aux doigts qui toucheront tous les jours la sainte hostie.

Je dois vous dire pourquoi je me suis décidé à passer un mois à Saint-Eusèbe. On m'avait tellement parlé des Jésuites dans tous les sens que j'ai voulu les juger par moi-même. Je quitte cette maison avec la conviction qu'en général les Jésuites sont de saints gens, mais qui disent trop du matin au soir la prière du pharisien : « Mon Dieu, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme les autres hommes. » Ce qu'on dit de la police qu'ils exercent dans Rome n'est que trop vrai : j'en ai des preuves malheureusement trop manifestes. Je ne puis mieux comparer l'état actuel des Jésuites qu'à celui de ces rejetons qui poussent des racines d'un arbre immense, lorsque l'arbre lui-même a été coupé : on n'a plus que des taillis.

L'on m'a joué un assez mauvais tour. Je crois que c'est l'évêque du Puy. Quoi qu'il en soit, une dénonciation a été faite à mon égard à propos de mes opinions. On ne me dit rien. Seulement, l'avant-veille de mon ordination au sous-diaconat, le cardinal Odescalchi, qui avait eu la bonté de me promettre de m'ordonner et qui depuis avait été nommé cardinal-vicaire, me fit prier de passer chez lui. Il me demanda ce que je pensais de M. de la M(ennais). Je répondis que j'étais en tout soumis à l'encyclique, que j'avais

désapprouvé les Paroles d'un croyant avant l'apparition de la condamnation et que, quant à la philosophie, mes idées s'étaient beaucoup modifiées, que seulement je ne comprenais pas ce que le Pape voulait dire par le système de philosophie qu'il désapprouvait. Le cardinal me répondit que le Pape avait voulu blâmer par là en général le système par lequel M. de la M(ennais) voulait mettre la religion dans la liberté et unir ces deux choses ensemble, que le Pape n'entendait pas condamner toutes les opinions de M. de la M(ennais), qu'il connaissait plusieurs personnes converties par le premier livre de cet auteur, que le Pape lui avait dit depuis peu qu'il serait bien aise qu'on réimprimât ce que M. de la M(ennais) avait écrit sur le Saint-Siège. Ensuite, il me proposa au nom du Pape de signer une formule, par laquelle j'adhérais à l'encyclique et je n'adhérais point à l'opinion de ceux qui disent qu'elle ne condamne point un certain système de philosophie. Il me proposa de me donner du temps pour réfléchir. Mais je répondis que je n'en voulais point et je signai à l'instant.

Il paraît que l'on va exiger une formule pareille de tous les évêques ; au moins le cardinal Odescalchi me l'assura-t-il. J'aurais voulu vous en envoyer une copie. Je l'ai demandée ce matin au cardinal, qui m'a dit qu'il me la procurerait, mais que l'original était entre les mains du Pape, qui, m'a-t-il assuré, avait été très content de la promptitude de ma soumission. Il est assez ennuyeux d'attirer le contentement du Pape d'une pareille façon. Je lui serai présenté un de ces jours. Je verrai comment il me recevra.

27 décembre

Première messe Ce matin, j'ai dit ma première messe dans les souterrains de Saint-Pierre. J'étais assisté par l'abbé de Brézé. C'était M. d'Auriol qui faisait l'office de clerc. M. Poly a dit

la messe après moi. J'étais avec quatre ou cinq personnes ; mais je vous avoue que, puisque je ne pouvais pas vous avoir, j'aimais autant cela que d'être entouré d'une foule d'indifférents, dont je me soucie peu et qui m'eussent beaucoup dérangé. On m'a trouvé faisant très bien les cérémonies. Seulement, l'abbé de Brézé m'a forcé d'abrégé au *memento* des vivants. Vous comprenez cependant très bien que j'avais mes raisons pour en prendre à mon aise dans un pareil moment. L'abbé de Brézé m'a amené ensuite déjeuner chez lui. Il a été, ainsi que l'abbé de Montpellier, très bon pour moi. L'abbé de Brézé prétend qu'il était le représentant des parents et amis et, à ce titre, il veut écrire à ma mère.

Je n'ai aucune nouvelle à vous donner, sinon que Montalembert va retourner à Paris. Il a écrit dernièrement au Pape une lettre, dans laquelle il déclare se soumettre en tout à l'encyclique. Je ne veux pas finir ma lettre sans vous dire combien la vôtre m'a fait plaisir. J'en ai baisé de joie votre nom, dans l'impossibilité de vous embrasser vous-même.

18 janvier 1835

A Luglien d'Esgrigny

Prêtre pour les autres Non, je me suis fait prêtre, il me le semble du moins, pour les autres autant que pour moi. C'est le désir de glorifier Dieu, en lui amenant le plus d'enfants égarés qu'il me serait possible ; c'est le désir de verser un peu de baume sur les plaies de cette pauvre humanité, qui m'a poussé vers l'autel où j'ai pensé trouver son remède. Mais je ne suis monté à l'autel qu'à la condition d'en descendre pour me mêler à la société et avoir sur elle le peu d'influence dont je suis capable. Mais cette mission que je crois être la mienne, à tort ou à raison, cette mission ne s'accomplit pas sans qu'il en coûte de grands désappointements, de grandes tristesses, à la vue de l'ingratitude des hommes...

II. LES DÉBUTS DE L'ASSOMPTION 1844-1850

1^{er} décembre 1844

A la Rév. Mère Marie-Eugénie de Jésus

...Aujourd'hui, premier jour de l'année ecclésiastique, j'ai tâché de me donner à ma manière pour former en moi Jésus-Christ, comme il se forma dans le sein de Marie. Il me semble que cela m'a fait un peu de bien. J'ai, il me semble, une volonté plus forte, plus soutenue, plus tendre, d'être à Dieu. Je vous le dois en partie, et c'est pour vous en remercier que je vous en parle.

20 décembre 1844

A la même

Réapparition de l'étoile ...Je suis très préoccupé, depuis quelque temps, de ce qui m'est personnel dans l'ordre où la Providence peut vouloir me faire marcher. Lorsque je pris les saints ordres, il y a dix ans, je fus comme aveuglé en ce sens que je ne vis plus clair dans mon avenir. Aujourd'hui, il me paraît que l'étoile reparaît, et je crois découvrir quelque chose, vers quoi je dois marcher. Des répugnances furieuses se soulèvent parfois au fond de mon cœur, mais il me paraît que ma volonté n'y est pour rien ou pour bien peu de chose. Je suis prêt à tout. D'autre part, certaines circonstances extérieures paraissent bien disposer toutes choses pour me faciliter les moyens d'accomplir les projets que je crois ceux de Dieu. Il faut laisser Dieu agir. Pour ma part, je suis, il me semble, quoi qu'il m'en coûte, prêt à tout...

23 janvier 1845

A la même

Application à l'étude ...Je devrais avoir une réputation de science, qui, si je l'avais, serait peu méritée. Cependant, quand je

regarde autour de moi, j'étudie plus que les trois quarts et demi de ceux que je puis remarquer. Seulement, ils disent qu'ils s'épuisent et peut-être que je le dis moins qu'eux. Mais la science implique certaines aptitudes que je n'ai pas, et, de plus, la vie si active vers laquelle on me pousse m'enlève du temps. Cependant, depuis votre visite à Nîmes, je prends assez pour l'étude. Ainsi hier, par exemple, malgré plusieurs malades à voir et plusieurs visites à recevoir ou à faire, j'ai trouvé le moyen de lire tout le volume publié par M. Lacordaire, sauf les deux derniers discours. Je pus prendre encore près de deux heures pour préparer mon Carême. Je vous dis ceci, pour vous prouver que la bonne volonté ne manque pas de ma part...

...Vous me parlez de toutes les vocations que je trouverais pour un Ordre, tel que vous le rêvez. Mais, encore un coup, ai-je ce qui convient ? Ma manière de faire, d'agir, me prouve que, d'une part, je n'ai pas le bonheur de plaire à tout le monde ; d'autre part, je m'aperçois fort bien que, dans l'ordre de la sainteté, il n'y a aucun rapport entre ce que je suis et ce qu'ont été les fondateurs. Avant d'avoir entrepris de former les autres, quelle dure éducation ne s'étaient-ils pas imposée à eux-mêmes !...

25 janvier 1845

A la même

...J'ai déjà lu les cinq premiers chapitres du Traité de la vie monastique. J'en suis content, sauf de sa distinction entre les anachorètes et les cénobites. Vos Polonais m'ont volé l'idée d'une Congrégation de prêtres pour l'éducation, avec un Tiers-Ordre de professeurs laïques pour l'instruction. Mais c'est peut-être vous qui me l'aviez donnée...

31 mai 1845

A M^r Eugène Germer-Durand

Décision irrévocable Il faut que vous soyez la bonté même pour m'écrire une lettre comme celle que j'ai reçue de vous, il y a deux jours. Mais, vous le dirai-je, si votre lettre augmente mon courage pour poursuivre mon idée, elle ne l'eût pas ébranlé supposé que vous eussiez été de l'avis de M. de Tessan. Il faut bien que l'on soit convaincu que je romprai, mais que je ne plierai pas. Je sais à quoi je m'expose ; je sais que je serai seul ou que je pourrai me trouver seul. Les réflexions que je fais ici me font considérer l'avenir que je me prépare à un point de vue fort triste. Je ne reculerai pas. Heureux ceux qui n'ont qu'à obéir. L'œuvre telle que je l'envisage veut plus que de l'obéissance, elle veut la solitude, l'isolement de ma volonté en face de volontés contraires que je dois plier ou briser. Si Dieu le veut, qu'importe ?

Je me sens la même résolution pour me faire traiter d'insensé, de tête légère, d'inconséquent et d'inconstant, que j'en ai eu pour commencer à vous faire mes propositions. J'en ai même beaucoup plus, parce que, dès que j'ai eu adopté l'œuvre, mon étoile m'est apparue de nouveau. Depuis dix ans, je ne savais plus où j'allais ; aujourd'hui, je crois le savoir. Je vais à beaucoup de peines, de chagrins, d'ennuis, et je suis très calme. Dieu me maintiendra-t-il toujours dans ce sentiment ?

D'autre part, si Dieu veut que j'accomplisse ma mission, ce sera à moi, et non pas à un autre, d'en accepter la responsabilité. Je devrai prendre des conseils, mais ce sera à moi à décider. Mais les conseils que je prendrai et que je ne suivrai pas toujours m'attireront le blâme de ceux que j'aime le plus, et cela encore il faudra que je le veuille. Je laisse donc l'abbé de Tessan dire ce qu'il veut. Je suis triste de n'avoir pas son approbation, parce que

je l'aime beaucoup, mais je n'en irai pas moins en avant. Il faut que l'œuvre se fasse.

Maintenant, mon cher ami, comprenez-vous comment j'ai besoin de votre amitié, dans toute la force du mot ? Il y a dans votre éducation et dans la mienne ce que j'appellerai une couche d'idées instinctives qui font que, simple chrétien, vous comprenez de sentiment ce que je voudrais faire, bien mieux que d'autres avec tous les raisonnements de la terre. Vous comprenez aussi pourquoi une série d'œuvres bonnes a pu être accomplie par moi avec dégoût, et pourquoi l'entreprise à laquelle je me dévoue peut absorber, pour ma vie, mon être tout entier. Je pourrais, moi aussi, discuter une à une les œuvres que j'ai entreprises, et peut-être pourrais-je me justifier. Mais j'aime mieux admettre un fait vrai, c'est que toujours je ne m'y suis pas porté avec le sentiment d'intérêt que j'aurais dû. Mais pourquoi ce sentiment m'a-t-il manqué, sinon parce que j'étais angarié et non attiré.

Et après tout, les Dames de (la) Miséricorde vont-elles plus mal, depuis que je m'en occupe ? Le Refuge a-t-il subi des retards dans son développement par ma faute ou par celle de l'évêque et d'autres personnes ? L'avenir des Carmélites n'est-il pas assuré ? La Conférence de Saint-Vincent de Paul qui s'est formée malgré l'évêque, a-t-elle encore besoin que je l'aide contre lui, puisqu'il fait tout sans me consulter ? J'en dirai autant de la Caisse diocésaine, où l'on prend des décisions sur mon compte, quoique j'en sois le président, sans que je le sache ; autant de la Bibliothèque populaire, où Monseigneur traite tout avec M. Gareiso sans moi. Je ne m'en plains pas. Je dis seulement que je puis sans grand inconvénient me retirer de tant d'œuvres commencées et que l'on sait fort bien faire, sans que je m'en occupe. J'y ferai peu défaut par mon éloignement, et, pour les autres, je les continuerai jusqu'à ce qu'un autre veuille me

remplacer ; ce qui sera facile, pour peu qu'on s'y prête.

En résumé, qu'on le veuille ou non, j'essayerai. Je réussirai, si Dieu le veut ; j'échouerais, si Dieu le veut. Peu m'importe ! L'idée est dans ma tête et dans mon cœur ; il faut que je la produise, malgré tous les obstacles humains qui ne m'inspirent aucune crainte réelle.

11 août 1845

A Mgr Cart, évêque de Nîmes

Les réflexions auxquelles je me livre depuis longtemps me poussent de plus en plus au désir d'établir le règne de Jésus-Christ et, en bénissant en son nom une maison dont je veux qu'il soit seul le maître, vous m'avez donné de sa part, le seul encouragement dont je sois jaloux...

21 octobre 1845

A Mère Marie-Eugénie

Préparation au vœu de perfection ...Eh bien ! voyez mes folies. Croiriez-vous qu'hier, à la messe, il m'a été impossible de refuser à Dieu de commencer une espèce de noviciat du vœu de perfection ? Je suis quelquefois tenté de croire que ce n'est qu'un sot orgueil, qui a pu m'inspirer une pareille idée. Puis, pourquoi cette idée m'est-elle venue à la messe ? En résumé, je trouve que Dieu me tire bien fort à lui, mais que je n'ai que des velléités de bien. Pourtant, ma fille, votre responsabilité et la mienne sont quelque chose de très sérieux et qui nous met dans la nécessité de devenir des saints. Cela fait frémir, mais il ne s'agit pas d'avoir peur, mais de se mettre sérieusement à l'œuvre...

31 octobre 1845

A la même

Le zèle du Royaume ...Vous parlerai-je de moi ? Comment se fait-il que, tandis que vous devenez si fière, je suis tout enclin à un

profond sentiment d'humble reconnaissance pour tout le bien que vous m'avez fait depuis un an ? Que Dieu, chère enfant, vous le rende au centuple et multiplie, en même temps, les effets de ce zèle pour l'extension du règne de Jésus-Christ, qui doit faire le but de toute notre existence ! Vous remarquez, dites-vous, que je suis meilleur que vous. Je crois que, très positivement, vous vous trompez, mais je veux le devenir...

26 décembre 1845

A Mère Marie-Eugénie

Commencements de l'Institut Ai-je tort, chère enfant, de vous consacrer l'heure qui s'écoule entre ma méditation et la messe du onzième anniversaire de mon ordination ? Il me semble que non puisque je ne veux vous parler que de l'œuvre, par laquelle Dieu me permet de lui payer une partie de ma dette.

Nous avons donc commencé à six ; vous commençâtes à cinq. Il faut bien que notre nombre compense le temps que vous avez de plus que nous. Avant-hier soir, nous nous réunîmes, comme nous en étions convenus. Mais cette première causerie fut bien froide. J'étais épuisé de fatigue, je n'avais presque pas dormi la veille et j'avais passé ma journée au confessionnal ; nos Frères avaient aussi sommeil. Je parlai, mais ce fut peu de chose ; il n'y avait pas d'entrain. A 10 heures, quand il me fallut partir pour la cathédrale, où je devais chanter l'office et dire la messe de minuit, j'étais peu content et de moi et des autres. Je me permis de dire à mon voisin, en lui parlant d'un prêtre connu par son peu d'esprit et qui chantait une leçon : « Avez-vous jamais entendu voix cracher la bêtise à bouche plus pleine que celle de M. X... ? » Convenez que c'est horrible de ma part. Pendant la messe, je fus assez bien, sauf une impatience, parce qu'on n'avait pas songé à l'encensement de

l'autel pour le *Benedictus*. Et où en étaient mes sentiments ? Vraiment, je ne le savais pas. Quand je cherchais à me donner à Dieu, il me paraissait que c'était déjà fait et qu'il n'y avait pas à y revenir.

Je m'en retournai chez moi calme, tranquille, sans joie, sans tristesse, merveilleusement bûche. Il était 2 heures du matin. Je pris ma robe de nuit et j'allai m'étendre sur le marchepied de l'autel. Je voulais passer la nuit auprès de la crèche, j'allais m'y endormir, quand, au bout d'une demi-heure, un de nos Pères qui avait, lui aussi, dit la messe dehors, rentra, et je crus qu'il valait mieux me coucher. On devait me réveiller à 6 heures ; je devais dire la messe à 6 h. 30 pour la communauté. On s'oublia et l'on n'entra chez moi qu'à 7 heures moins $\frac{1}{4}$. Il fallait que la messe des élèves se dît à 7 heures. Nous renvoyâmes la nôtre à 7 h. 30 ; d'où il advint que la messe de minuit fut pour vous, la seconde pour les élèves, que j'eus le bonheur de voir communier en grand nombre, la troisième pour les nôtres. A la fin de la messe, je voulais leur dire quelques mots, ainsi qu'aux membres du Tiers-Ordre qui étaient venus m'aider de leurs prières. Par un malentendu, il se trouva qu'en me retournant du haut de l'autel, je n'aperçus que deux ou trois personnes dans la chapelle. Convenez que c'était peu encourageant. Heureusement, ce fut là la fin de mes tribulations.

En sortant de mon action de grâces, plusieurs de nos novices vinrent me demander de faire leurs chambres. Je leur répondis que les balais étaient prêts et que j'attendais qu'ils me les demandassent. Je les ai prévenus que je ferais mon possible pour leur donner l'exemple et leur inspirer l'esprit religieux ; que je leur suggérerais les pratiques, mais que je ne les imposerais que lorsqu'on me les demanderait. Je me trouve très bien de cette méthode, au moins pour commencer ; car pour les futurs

novices, à mesure qu'ils arriveront, ils devront bien se mettre au pli. Ainsi, ils m'ont demandé des paillasses piquées. Un de nos professeurs, qui, il y a deux mois, avait voulu faire tapisser sa chambre, est venu ce matin m'en demander une qui ne le fût pas. Vous comprenez que cela vaut beaucoup mieux.

Pendant la grand'messe de la cathédrale, à laquelle il me fallut assister en assistant Monseigneur, j'étais un peu harassé par la chape horriblement lourde qu'on m'impose en pareille circonstance. Je dormis un peu au *Credo*, mais à part cela tout se passa bien. Au fond de moi, je fus même un peu ému ; je le dis avec embarras, car je pleurai pas mal, mais je crois que cela venait du chant. Je ne puis pas entendre l'*Adeste fideles*, sans pleurer.

Au retour, chez moi, je préparai quelques pratiques de pauvreté et d'obéissance. Je dînai et, en sortant de table, je trouve un jeune diacre, frère de l'abbé Goubier, qui, l'année passée, avait été surveillant dans la maison et qui venait me demander un rendez-vous pour aujourd'hui. Il paraît que la vocation lui vient. Il me fallait aller aux Vêpres de la cathédrale et faire la quête, et je me sentais sur le point de me trouver mal. Je fis la quête et, voyez mon courage, je me décidai à assister au sermon. Je n'en avais pas entendu un seul de tout l'Avent, et le chanoine qui l'a prêché, aurait pu se formaliser. Mais pour contrepoids de mon dévouement, en prenant place à côté du curé de la cathédrale, je lui recommandai bien, si je m'endormais, de ne pas me réveiller ; ce qui le fit tellement rire que, malgré la houppe de son bonnet carré qu'il dévorait, je crus qu'il y aurait scandale. Pendant le sermon, je ne dormis pas et je pus très bien faire ma méditation. Le sermon était très bien écrit, froid, prêché tièdement ; je pouvais être recueilli et n'y pas faire attention, et c'est le parti que je pris.

Au retour, à la maison, je proposai à nos Frères de se réunir encore, et là je leur vantai beaucoup un des leurs qui avait déjà commencé la pratique d'obéissance envers moi. Je leur lus les pratiques que je leur avais préparées, je leur baisai les pieds pour leur montrer la disposition de service et de dépendance où, comme supérieur, je voulais me placer vis-à-vis d'eux, et maintenant nous voilà en train.

J'ai voulu vous donner ces détails, chère fille. Ils vous feront voir et le peu que je suis et le bien qui peut être obtenu de ces pauvres Frères, dont la simplicité est très belle et qui ne sont encore qu'un peu embarrassés...

RÈGLEMENT DE VIE

Décembre 1845

Note intime

Les pensées qui me préoccupent depuis quelque temps, la vocation à laquelle je me crois appelé, me font un devoir de rentrer en moi-même pour m'imposer une règle de vie plus exacte et plus conforme à ce que je crois que Dieu exige de moi. Je dois me considérer : 1° comme chrétien ; 2° comme prêtre ; 3° comme religieux ; 4° comme supérieur de communauté.

1° COMME CHRÉTIEN

Je suis fils d'Adam et de Jésus-Christ.

Fils d'Adam, je suis pécheur et je dois connaître mon péché. Ce m'est une obligation très grande de me connaître sous ce point de vue : 1° pour acquérir un vrai mépris de moi-même ; 2° pour apprendre, dans l'observation de mes défauts et de mes vices, la miséricorde pour les défauts et les vices des autres, et trouver, dans les remèdes qui m'auront été utiles,

une expérience utile au salut de mes frères dont la responsabilité m'est imposée.

Comme fils d'Adam, je suis condamné à gagner mon pain à la sueur de mon front, et malheur à moi si j'oublie un seul jour cette loi de mon existence.

Comme fils de Jésus-Christ, j'ai à acquérir son amour et à me pénétrer de son esprit. Je me souviendrai que je dois le porter partout, selon ce que cet esprit doit être pour moi.

L'esprit de Jésus-Christ doit être pour moi un esprit de dévouement absolu, d'égalité d'âme immuable, d'amour envers mes frères comme lui-même les a aimés.

L'amour de Jésus-Christ doit être l'âme de toutes mes actions, car si son esprit doit me porter à faire tout ce qu'il eût fait, s'il eût été à ma place, son amour me portera à faire toutes mes actions avec le plus de perfection possible et sera pour moi un perpétuel aiguillon qui me pousse vers la sainteté de l'état auquel je suis appelé.

Je ne dois pas me dissimuler que l'esprit de Jésus-Christ est très jaloux dans ses demandes et qu'en l'écoutant je m'expose à avancer dans une voie effrayante pour la nature. L'amour de Jésus-Christ m'adoucirait la rigueur des épreuves, et c'est pour cela que je m'appliquerai à le développer en moi par la dévotion au Saint Sacrement, puisque j'ai observé l'influence sensible qu'exerce sur moi Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, par la différence de dispositions où je me trouve selon que je prie à la chapelle ou ailleurs.

L'esprit de Jésus-Christ m'aidera à sanctifier mon travail et l'élèvera jusques à la dignité du devoir. Je travaillerai non comme l'esclave, non comme le mercenaire qui sont *ad oculum servientes*, mais comme fils de la grande famille dans laquelle Jésus-Christ, mon modèle, a voulu fournir sa part de travail.

2^o COMME PRÊTRE

Je dois me pénétrer, autant qu'il dépendra de moi, du caractère de médiateur et de sacrificateur, à l'imitation de mon modèle.

Comme prêtre, je dois m'exercer à la prière pour les autres.

Dès lors je dois, dans la récitation de mon office et dans la célébration de la Messe, m'unir à la grande prière de Jésus-Christ. Je dois me rendre compte de la pureté nécessaire pour tenir la place d'un pareil pontife ; mais parce que le sacerdoce n'est institué que pour l'Eglise, je ferai mes efforts pour me pénétrer de l'amour le plus grand pour cette épouse de Jésus-Christ, qu'il a acquise par son sang, qu'il a choisie pour être la dépositaire de toutes ses grâces et en qui il réconcilie tous les hommes à son Père.

La cause de l'Eglise sera l'objet de tout mon zèle, et c'est à procurer son triomphe que je consacrerai toute mon existence. Je me représenterai l'honneur que je reçois d'être admis à combattre pour la cause de Dieu et de ce qu'il a de plus cher, car Dieu n'aime et ne peut rien aimer plus que son Eglise. L'Eglise me sera d'autant plus chère que je la verrai plus persécutée. Ses humiliations seront pour moi, sans doute, un sujet de douleur, mais aussi le motif le plus puissant de lui donner sur la terre, selon ma faiblesse, toute la gloire dont je puis l'entourer.

3^o COMME RELIGIEUX

Je m'emparerai de la pensée de M. de Rancé et je me rappellerai qu'un religieux doit être ange, martyr, apôtre.

a) Ange, par la pureté de tout mon être. Puisque je suis appelé à l'honneur de parler de Dieu, il faut que je le connaisse, et ceux-là seuls qui ont le cœur pur verront Dieu. Ange, je dois faire la volonté de Dieu, *qui mittet angelos suos spiritus*. Je dois donc

me pénétrer de la disposition la plus absolue à faire tout ce que Dieu voudra, quand il le voudra et comme il le voudra.

b) *Martyr*. — Mes persécuteurs sont mes passions, et pour les combattre, je dois accepter la souffrance qui résultera de la lutte. Les passions sont les fausses divinités qui réclament l'adoration de mes sens et des facultés de mon âme. Il faut, si je veux être sauvé, que je les mortifie, et, tant que je ne mettrai pas en pratique cette vérité, je perdrai mon temps.

Un religieux doit être pénitent, comme Jésus-Christ l'a été sur la croix, et il doit souffrir, non seulement pour lui, mais pour les autres, comme Jésus-Christ est mort pour le salut des hommes. Si donc ma mortification ne s'étendait qu'à ce qui m'est personnel, j'aurais une idée fort étroite de ma vocation et je courrais grand risque de tomber dans un certain égoïsme de dévotion, qui est l'une des plaies les plus funestes de la véritable piété.

La nature humaine étant par elle-même et par l'effet du péché extrêmement lâche, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour faire triompher en moi la vie de l'esprit, et ce ne sera pas là une de mes moindres mortifications. Il me faudra me tenir, autant que possible, habituellement dans une atmosphère supérieure de pensées et de sentiments, prenant garde, comme je l'ai tant recommandé à d'autres, de ne pas poser le pied dans la boue des sentiments et des pensées de la terre.

La mortification sera pour moi une purification, une expiation, une éducation : une purification, en ce qu'elle me dépouillera de mes vices ; une expiation, en ce qu'elle apaisera la colère de Dieu contre moi ou contre les autres ; une éducation, en ce que son but serait manqué, si elle ne me rendait pas meilleur.

c) *Apôtre*, je dois faire connaître la vérité, je dois l'étudier, et je ne me dissimulerai pas mes obligations

à cet égard, afin d'avoir le courage de les rappeler aux enfants qui me sont confiés.

Apôtre, j'aimerais la vérité, dont le principe est Jésus-Christ, parole éternelle de Dieu, Dieu lui-même. Mes études, quelque partagées qu'elles doivent être, seront pourtant pour moi un sujet d'attention capitale, et si j'ai peu de temps pour étudier, je me souviendrai que je dois travailler autant et aussi bien qu'il me sera possible.

Apôtre, je me souviendrai du respect que je dois toujours avoir pour la parole de Dieu et je m'imposerai une pénitence, toutes les fois qu'il pourrait m'arriver d'y manquer. L'apôtre étant chargé de porter aux hommes les ordres de Dieu, ce lui est une obligation de les porter de manière à les faire accepter, et cette vérité devra toujours me guider dans mes rapports avec les âmes, soit en public, soit en particulier. Je prêcherai Jésus-Christ. Mais comme Jésus-Christ a été enfant, homme fait, pauvre, roi, pontife, docteur, en un mot qu'il a passé par tous les états de la vie, en le faisant connaître, je le présenterai par le côté qui le fera plus facilement accepter. Ceci implique, de ma part, l'obligation la plus absolue de l'étudier, autant que j'en suis capable, selon tout ce qu'il est.

L'apôtre n'est rien que par celui qui l'envoie, et il est d'autant plus apôtre qu'il accomplit mieux ce qui lui est prescrit. C'est pourquoi je ferai tous mes efforts pour être un apôtre obéissant. L'obéissance, dans ce qu'elle a de plus vrai, établit l'âme immédiatement sous l'action de Dieu, et je ne serai vraiment apôtre qu'autant que cette action pénétrera tout mon être. L'apôtre aime celui qui l'envoie, mais il doit aimer celui vers qui il est envoyé, puisqu'il a une mission d'amour, de miséricorde. Je me pénétrerai de ces sentiments envers les âmes surtout des enfants qui nous seront confiés, et des diverses personnes envers qui j'aurai à exercer une mission apostolique.

Mais les âmes, pour qui j'aurai la plus vive affection, seront les âmes que j'aurai à conduire comme supérieur, et c'est par où j'entre dans la considération du quatrième point de vue de mon règlement.

4° SUPÉRIEUR

S'il est vrai que Dieu veuille me permettre de travailler pour sa gloire, si Notre-Seigneur ne me regarde pas comme un ouvrier indigne de procurer l'extension de son règne dans les âmes, si, de plus, comme directeur de la maison, je suis appelé à être dans les commencements supérieur de la petite communauté que nous voulons former, je dois me convaincre avant tout des vérités suivantes :

1° Personne ne doit me connaître mieux que moi-même, puisque, si c'est une obligation pour moi comme simple chrétien, c'en est une bien plus grande comme supérieur.

2° La connaissance que j'ai de moi m'éclairant sur mes défauts et ayant été, bien longtemps, un des motifs les plus puissants qui m'empêchaient de me livrer à l'œuvre à laquelle je me crois appelé, je dois être dans la disposition absolue de me placer au rang de simple religieux, dès que mes Frères m'en témoignent le désir ou que j'aurai l'évidence qu'un autre fera mieux.

3° Comme l'œuvre repose sur certaines idées surnaturelles, puisqu'elles ne sont que l'application des vérités de la foi, ce m'est une obligation très grande de rendre ces idées pratiques pour tous mes Frères.

4° Rien ne doit être capable de me faire renoncer à l'œuvre, excepté la seule autorité qui, sur la terre, a reçu de Notre-Seigneur le pouvoir de lier et de délier.

5° Encore que ce soit peu de donner ma vie pour ce qui peut procurer la gloire de Dieu, je l'offrirai tous les jours entre les paroles de la consécration

du pain et celles de la consécration du vin, afin qu'au moment le plus solennel de son sacrifice, Notre-Seigneur veuille bien m'accepter pour victime entièrement sienne et ne me permette plus de retourner à moi-même.

6° Toutes mes prières, tout le peu de bonnes œuvres ou de mortifications que je puis faire, n'auront pas d'autre but que de demander à Dieu les grâces nécessaires pour une pareille entreprise.

7° La prière m'étant plus nécessaire qu'à tout autre, encore que je sois plus souvent dérangé, j'assisterai, autant qu'il dépendra de moi, aux exercices de la communauté, surtout à la récitation de l'office, et, à moins que je ne sois malade, je réparerai toujours, avant de me coucher, le temps qui aura pu être pris par des occupations obligées sur mes exercices religieux.

8° Mes mortifications seront réglées par ma qualité même de supérieur. Elles se rapporteront surtout à ce qui facilitera l'accomplissement de ma charge. Ainsi la privation de sommeil, qui me donne du temps, sera préférée à d'autres qui pourraient irriter mes nerfs et me faire perdre de l'égalité d'humeur, que j'ai si peu et que je dois pourtant travailler à acquérir. J'offrirai quelques austérités pour obtenir de Dieu les grâces dont je saurai que mes Frères pourraient avoir besoin.

9° Ce qu'était Notre-Seigneur au milieu de ses apôtres, je devrai l'être au milieu de notre communauté, tant que j'aurai l'honneur de la diriger.

Or, Notre-Seigneur, pendant les trois ans qu'Il a vécus au milieu d'eux sur la terre, nous apparaît avec ces divers caractères :

- a) Il les appelait et les cherchait ;
- b) Il ne leur cachait aucun sacrifice qu'ils avaient à faire : *Laissez les morts ensevelir leurs morts ;*

c) Il ne se laissait pas décourager par les apparences ;

d) Il les instruisait peu à peu et tantôt devant les Juifs, tantôt avec les 72, tantôt seulement avec les 12, tantôt plus particulièrement comme lorsqu'il prit Pierre, Jacques et Jean, tantôt plus intimement comme lorsqu'il prenait saint Pierre ou saint Jean ;

e) Il leur parlait toujours le langage de la foi ;

f) Il les écoutait avec une grande patience ;

g) Il les prépara peu à peu à la nouvelle que son royaume n'était pas de ce monde et qu'ils auraient beaucoup à souffrir ;

h) Il parlait toujours comme leur maître et disait en même temps : *Non veni ministrari sed ministrare* ;

i) Il leur témoignait beaucoup de confiance ;

j) Il leur laissa son pouvoir et même celui de faire des prodiges plus grands que les siens.

Ces divers caractères que je remarque dans la conduite de Notre-Seigneur envers ses apôtres, doivent être manifestés dans ma conduite envers mes Frères.

1° Je les attirerai à Dieu autant qu'il dépendra de moi, et je m'efforcerai de les prévenir en faisant disparaître, autant que je le pourrai, cette raideur et rudesse de caractère que l'on me reproche avec tant de raison.

2° Je les pénétrerai de l'esprit de sacrifice et je leur répéterai sans cesse que la vie du religieux doit être une vie de séparation, et qu'il faut prendre le parti ou de rentrer dans la vie ordinaire, ou d'être tout de bon dans un état d'immolation.

3° Les caractères difficiles sont la plaie des communautés. En remerciant Notre-Seigneur de m'avoir mis en relation avec des hommes dont j'ai tant à me louer sous le rapport du caractère, je ne me dissimulerai pas qu'un jour nous pourrions voir arriver des hommes d'une humeur fatigante. Voici quelle serait ma conduite. Je ne me lasserai jamais du

premier coup, me persuadant que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. La patience sera l'arme la plus puissante que j'emploierai ; j'attendrai autant que Notre-Seigneur eût attendu. Que s'il ne se corrige pas, je ferai comme Notre-Seigneur envers les Capharnaïtes, je le laisserai se retirer, persuadé que les défauts des Frères qui sont une occasion de vertu pour le supérieur peuvent être une occasion de scandale pour la communauté, ce qui ne doit en aucun cas être toléré.

Mais encore un coup, comme Notre-Seigneur, je ne me laisserai pas effrayer par les apparences, et c'est pour cela que je lui demanderai avec instance le don du discernement des esprits.

4° La franchise et l'ouverture de cœur devant être un des caractères de notre œuvre et l'une des armes les plus puissantes dont nous ayons à nous servir, cette franchise et cette ouverture je la prêcherai d'exemple dans tous mes rapports avec mes Frères, mais de telle sorte cependant que je m'applique attentivement à voir ce qui doit être dit en public et ce qui doit être dit en particulier. Ce qui peut faire du bien aux uns ferait du mal aux autres. Tous ne sont pas, non plus, appelés à la même perfection. L'alliance de la prudence et de la charité devant me conduire en ceci, le plus grand bien des âmes sera pour moi une règle que je devrai avoir toujours présente.

5° Un moyen que je n'oublierai pas, comme des plus efficaces pour former des religieux, sera de les mettre toujours en présence d'eux-mêmes et de Jésus-Christ. S'ils ont la conviction qu'ils ne sont gouvernés que par lui et que je ne suis que son écho, s'ils s'aperçoivent que je n'ai d'autre pensée que de les introduire dans le monde supérieur des réalités divines, ils accepteront bien plus facilement mes paroles, quelque sévères qu'elles puissent être, et en profiteront beaucoup mieux.

6° Quoique les hommes aient moins besoin d'épanchement, je me souviendrai que l'on guérit bien des maux de l'âme seulement en écoutant le récit qu'en fait celui qui en est atteint. Devant exiger de mes Frères une confiance absolue, comment l'obtiendrai-je, si je ne suis pas prêt, toutes les fois qu'ils auront à me confier quelque-une de leurs peines, à me consulter sur quelques-uns de leurs combats, si inévitables dès qu'on veut entrer sérieusement dans la vie intérieure ?

7° Ce n'est que par degrés que je puis espérer de former ceux qui ne le seraient pas encore à cette vie tout entière de dépouillement, de mort perpétuelle à soi-même, sans laquelle il ne saurait y avoir d'esprit religieux. Mais c'est là surtout que la faiblesse doit être ménagée et que la patience me sera nécessaire. Si la vie religieuse est un vrai crucifiement, dois-je trouver étonnant que ceux qui veulent l'embrasser éprouvent quelquefois, au moment du sacrifice, les angoisses de Notre-Seigneur à son agonie ?

8° Notre-Seigneur parlait toujours en maître et pourtant lavait les pieds de ses apôtres. C'est ainsi que je devrai constamment m'appliquer à rendre à mes Frères tous les services par lesquels je croirai pouvoir les attirer à Dieu et les convaincre de ma bonne volonté à leur égard. Mais dans tout ce qui concernera ma responsabilité, comme c'est sur moi que pèsera la charge de rendre compte à Dieu, j'agirai avec une indépendance qui résultera de la nécessité d'atteindre un but voulu, malgré les obstacles qui pourraient se rencontrer sur mes pas.

9° Ce à quoi je devrai le plus veiller, ce sera sûrement à l'esprit d'union. L'union ne subsiste que par la confiance. Je leur en témoignerai beaucoup, en la leur faisant apprécier autant qu'il dépendra de moi, et je les porterai à comprendre que je ne déteste rien autant que ce qu'on appelle les cachotteries. La confiance, qui est une preuve d'estime, élève toujours

ceux à qui on la témoigne ; et ce que je dois chercher toujours, c'est d'élever mes Frères dans l'ordre de la foi et de les rendre grands en Jésus-Christ, non par l'orgueil, mais par la pratique de la loi de Dieu.

10° Enfin, je ne serai pas jaloux de mon autorité, et ce que je pourrai faire par eux, je ne le ferai pas par moi-même. En tout ceci, il faut les hommes pour l'œuvre et non l'œuvre pour une œuvre. Il faut que l'œuvre elle-même en toutes ses parties se résume en Jésus-Christ : *Instaurare omnia in Christo*.

Pour réaliser ce but, je me souviendrai que, fils d'Adam, je suis condamné au travail ; fils de Jésus-Christ, ce travail devient une expiation pour moi, si je l'élève par le sentiment du devoir.

Prêtre, je ne m'appartiens plus, mais je suis à Jésus-Christ.

Religieux, je suis dans une voie de perfection où je dois tous les jours avancer.

Supérieur, ma sanctification personnelle ne peut se réaliser qu'autant que je procurerai celle de la communauté à laquelle j'appartiens.

En un mot je dois être saint, et je ne le deviendrai qu'autant que je reproduirai en moi la vie de Jésus-Christ.

Les pratiques que j'ai à m'imposer sont :

1° L'accomplissement du règlement de la maison, autant que les dérangements auxquels je suis sujet me le permettront ;

2° L'attention à ne jamais laisser passer un jour sans prier, au moins autant que le reste de la communauté ;

3° Ne pas dormir plus de six heures ;

4° Adorer, autant qu'il me sera possible, Notre-Seigneur en moi ;

5° Conserver habituellement, autant que j'en suis capable, la présence de Dieu.

Entre 1845 et 1850

Note intime

Je prétends en faisant les vœux de pauvreté, chasteté, obéissance et zèle pour le salut des âmes, m'engager ainsi qu'il suit :

1. **Pauvreté.** Je renonce à la propriété de tout ce qui peut m'appartenir en ce sens que je ne veux plus en faire usage que pour la gloire de Dieu, me réservant d'en laisser ou de n'en rien laisser à ma famille, selon ce qui sera le plus prudent aux yeux de ceux que je consulterai. Je m'engage à vivre pauvrement pour les vêtements, la nourriture et les dépenses de la vie, sans toutefois rien faire encore qui puisse donner lieu à penser que j'ai pris un parti trop définitif. Je m'astreins à ne perdre de mon temps que le moins possible.

2. Pour la chasteté je n'ai qu'à renouveler mon vœu du sous-diaconat, me rappelant seulement que je suis tenu par une obligation plus stricte.

3. L'obéissance résultera pour moi d'une observation la plus exacte possible du règlement, de l'exemple que je serai obligé de donner pour cela, de la manière dont je devrai me porter à ce qu'il y aura de plus humble, toutes les fois que par ce moyen je croirai pouvoir édifier mes frères et leur montrer la ligne de conduite qu'ils ont eux-mêmes à tenir.

4. Par le vœu de me dévouer à l'extension du règne de Jésus-Christ, je me consacrerai spécialement à faire régner notre divin Maître dans les âmes : 1° de mes frères. 2° des enfants qui nous seront confiés.

5. Je fais vœu de me consacrer entièrement à l'œuvre de la Congrégation jusqu'à ce qu'il me soit positivement défendu par mes supérieurs légitimes de m'en occuper désormais.

Entre 1845 et 1850

Ce que Dieu me demande surtout en ce moment, c'est d'honorer en l'imitant, l'esprit de Jésus-Christ, soit dans sa vie apostolique, soit dans le temps entre sa résurrection et son ascension, tandis qu'il formait ses apôtres en les illuminant et en les échauffant par sa patience, par ses paroles, par ses prodiges, par son amour, par sa paix.

Il faut que je travaille à faire rejailir autour de moi la bonté de Jésus-Christ en paix, ouverture de cœur, franchise et grandeur de générosité, mais le tout d'une manière très ferme et très douce.

Entre 1845 et 1850

Plan d'études Je me propose de refaire mes études, et, suivant toujours mes idées premières, de les refaire à un point de vue historique. J'étudierai la vérité sous sa triple forme théologique, philosophique, morale dans l'histoire.

Je commencerai par le *Discours sur l'histoire universelle*, puis saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, enfin l'*Histoire de l'Eglise* par Rohrbacher.

Je lirai la Bible et ses commentaires.

Je consulterai l'histoire de [?], l'*Histoire de la philosophie* par de Gérando et celle de Brucker, la *Symbolique* de Kreutzer. J'étudierai plus particulièrement Platon et Aristote.

Je lirai Tite Live, Xénophon, Hérodote, les hommes illustres de Plutarque.

A partir de cette époque, en lisant l'*Histoire de l'Eglise*, je lirai les ouvrages des Pères qui se rapporteront aux époques que je parcourrai, les histoires principales qui se rapporteront aux grands faits et aux peuples principaux.

Je passerai au moyen âge, je suivrai les luttes du pouvoir temporel et spirituel, le mouvement philo-

sophique, et j'étudierai plus particulièrement saint Thomas, saint Bonaventure. J'examinerai les premiers germes de la Réforme.

J'aurai aussi à étudier l'histoire des Congrégations monastiques. A cette époque la scène s'élargira. L'étude comparée des attaques des rois contre l'Eglise, des luttes des hérésies, des triomphes des philosophes, amènera la solution de problèmes très intéressants, expliquera le présent, aidera à apprécier l'avenir.

2 janvier 1846

Résolutions Mes trois résolutions pour l'année qui commence sont : 1° l'égalité de caractère ; 2° l'esprit surnaturel de suite dans ma vie ; 3° l'abandon absolu pour ce que Dieu veut faire de moi. Mais je dois ajouter que mon incapacité me fait tous les jours trembler davantage... Avec cela, je ne sais que dire quand je vois l'espèce d'enthousiasme que j'excite chez certaines gens qui viennent se dévouer avec moi d'une admirable manière. Je conclus cependant qu'ils se font illusion et que, lorsqu'ils connaîtront la vérité, ils me repousseront avec un mépris égal à l'estime qu'ils me portent dans leur illusion.

5 janvier 1846

A la Sœur Marie-Augustine Bévier

Application à la pauvreté ...Vous dirai-je que je me mets enfin à la vie pauvre, telle qu'il convient à un futur religieux ? Depuis quelque temps, je faisais mon lit ; mais, avant-hier, j'ai changé de cellule et je l'ai balayée, fort mal sans doute, mais de mon mieux. Aujourd'hui, j'ai fait placer des cruches et des seaux dans mon corridor, et les novices qui l'habitent ou l'habiteront avec moi s'efforceront de suivre les exemples que vous nous donnez depuis longtemps, en n'ayant d'autres domes-

tiques que leurs doigts. Faut-il vous dire encore que ces pauvres doigts m'inspirent une compassion infinie ? Lorsque j'arrange mes couvertures sous ma paille, j'ai le talent de les écorcher. Apprenez-moi donc comment vous vous y prenez pour ne pas trop vous abîmer.

Quoique je ne sois pas assuré que tous mes novices me resteront, je ne puis m'empêcher d'être très édifié de leur ferveur ; elle me fait souvent rentrer en moi-même. Leur souplesse, leur obéissance, leur bonne volonté m'édifient extrêmement, et la seule chose qui m'étonne, c'est que la Providence ait arrangé les événements pour que je fusse le pilote d'une pareille embarcation...

27 janvier 1846

A Mère Marie-Eugénie

sa méthode ...Je veux ajouter que mes fils **comme supérieur** vont de mieux en mieux. Je ne les pousse pas ; je les empêche seulement de reculer, quand une fois ils ont pris une nouvelle résolution ou pratique. Je m'en rapporte à leur zèle pour les progrès. Cela me donne un grand empire sur eux, parce que cela me permet d'exiger ce qu'une fois ils ont eux-mêmes demandé...

14 février 1846

A la même

Vie de foi ...J'ai été, depuis quelques jours, très impressionné de trois pensées principales :

1° Il me semble que j'ai mieux non seulement compris, mais senti ce qu'est la vie de foi ;

2° J'ai eu une grande impression de la ressemblance où ceux qui doivent se dévouer au salut des âmes doivent se mettre à l'égard de Jésus-Christ sauvant les âmes : c'est un état de servitude, d'amour et d'autorité.

3° Je me suis trouvé tout porté à donner mon corps à Jésus-Christ, afin qu'il en fît un tel instrument de

pénitence ou de sanctification qu'il voudrait. J'ai été quelquefois infidèle à cette disposition. Je tâcherai d'y rentrer, car elle m'est venue plusieurs fois pendant la messe, à la communion. Je suis plus facilement recueilli à l'oraison, sans grandes pensées, mais dans un état de donation absolue de tout mon être à Dieu. La disposition qui me porte à imiter Notre-Seigneur dans ses relations avec les âmes m'est venue surtout après la lecture du *Traité des devoirs des supérieurs* de M. de Bérulle...

29 avril 1846

A la même

... Il me semble que j'ai quelque envie de devenir meilleur. Il me semble, de plus en plus, que le séjour dans cette maison apporte une plus grande abondance de grâces pour votre pauvre père. Je me suis remis à la prière, à mon régime de communauté, avec une grande joie. Seulement, je ne crois pas que je doive en ce moment me livrer à rien d'extraordinaire, parce que, avant tout, j'ai besoin de toute ma paix, et la paix est dans la force, *pax in virtute*. Dieu, ce me semble, m'appelle à un grand esprit de foi et à un grand abandon à sa conduite, quelle qu'elle puisse être. Je m'y livre, autant qu'il dépend de moi, et je répète souvent à l'oraison : *Domine, quid vis ut faciam ?* En résumé, je commence à m'apercevoir que mon cœur a été ensemencé, comme à mon insu d'abord. C'est pour moi une nécessité de travailler à faire croître ces pauvres petites vertus, vrais brins d'herbe, qui montrent leur petite pointe verte à travers une terre bien sèche et bien poudreuse...

2 mai 1846

A la même

Abandon à Dieu ...Ce matin, j'ai beaucoup prié Notre-Seigneur. Il me semble souvent que j'ai l'impression de grâces plus grandes,

qui me sont accordées ici. La pensée de ce que saint Athanase avait souffert pour l'Eglise m'a beaucoup fortifié. Il me semble que je suis bien résolu à m'abandonner tout entier à ce que Notre-Seigneur demande de moi. Du reste, je crois pour le moment être bien avec lui. Mon oraison est quelquefois involontairement distraite, mais il me semble que je m'y porte avec assez d'ardeur à ce que Notre-Seigneur peut demander de moi...

4 mai 1846

A la même

Vigoureuse reprise en mains ...Hier matin, à la réunion du Chapitre de mes novices, je fis faire les coupes et je donnai de sérieux avis sur l'esprit de charité, sur l'esprit de zèle, d'union, de mortification, d'exactitude ; et puis, je leur dis que j'arrivais pour poursuivre l'œuvre avec un triple sentiment de tristesse, de confiance et de force : de tristesse, à la vue des mécomptes auxquels je savais qu'il fallait m'attendre ; de confiance, parce que j'avais la conviction de plus en plus inébranlable que Dieu voulait l'œuvre ; de force, parce que je me sentais, par la grâce de Dieu, assez d'énergie pour ne reculer devant aucun obstacle. Je développai ce thème avec assez de cœur et de sérieux, de façon que l'impression fût assez profonde.

A la réunion du Tiers-Ordre, je parlai à peu près dans le même sens. Je leur dis que j'avais une certaine joie du résultat de mon expérience ; qu'en m'éloignant d'eux pour un temps, j'avais fait comme le peintre ou le sculpteur qui se placent à une certaine distance de leur toile ou de leur marbre pour mieux saisir les défauts de leur esquisse ou de leur ébauche ; que j'avais, en effet, trouvé des défauts, mais pas aussi grands que je ne l'avais craint au premier moment ; que je sentais, avec ma confiance dans l'œuvre, une disposition de paternité à leur égard, c'est-à-dire un sentiment de charité et d'autorité,

dont j'étais résolu à user, puisque je devais être pour eux l'organe de Dieu, de qui toute paternité découle. Ces paroles et ce que j'ajoutai dans le même sens ont paru fortes à quelques-uns, mais les membres de l'ordre qui assistaient à la réunion me trouvaient singulièrement doux, en comparaison de ce que j'avais dit le matin.

Je tâche de prier beaucoup et de me tenir le plus près possible de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, car il faut vous dire que je crois cueillir, sous ce rapport, le fruit de mes messes à Notre-Dame des Victoires. Je n'aurais jamais cru autant aimer la Sainte Vierge. L'esprit de recueillement me vient assez. J'ai des distractions, mais j'ai aussi dans mon oraison de certaines impétuosités (je ne sais de quel mot me servir), dans lesquelles il me semble que je me donne à Notre-Seigneur sans aucune limite possible. Mes messes sont mieux dites, et il me semble que je m'élève doucement et fortement vers un monde où Notre-Seigneur m'attire pour vivre d'une vie nouvelle...

12 juillet 1846

A Mgr Cart, évêque de Nîmes

Aperçus sur l'œuvre ...Vous m'avez demandé, Monseigneur, de vous dire par écrit ce que je me propose dans mon œuvre. Il me semble que je puis le résumer en deux mots : avant tout, la gloire de Dieu et notre sanctification par le salut des âmes procuré par l'éducation. Mais comme déjà d'autres œuvres sont fondées dans ce but, j'ai, pour autoriser cette entreprise, besoin d'un motif particulier. Ici, j'en ai deux : le premier qui découle des préventions à peu près invincibles, selon moi, qu'ont rencontrées d'autres corps religieux et qu'il faut faire disparaître, pour faire le bien, selon la parole de saint Paul : *omnia omnibus factus sum* ; le second, c'est le besoin de se retremper, s'il est possible, dans ce que j'appelle l'esprit chrétien,

lequel me paraît s'effacer tous les jours, comme un glaçon dans l'eau tiède, au milieu d'une piété à l'eau de rose, et qui pourtant se retrouve avec les caractères les plus visibles chez les derniers hommes qui se sont occupés d'associations d'hommes et même de femmes, comme le cardinal de Bérulle, le P. de Condren, M. Olier, le Bienheureux Fourier, saint Vincent de Paul, l'abbé de Rancé et l'abbé de la Salle. Quand on lit la vie de ces hommes et qu'on compare la manière dont ils entendaient la piété dans leur direction avec la manière dont on l'entend aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de réfléchir. Communiquer leur doctrine toute nue à des enfants serait absurde, mais on peut écarter de leurs jeunes têtes une foule de préventions théoriques, auxquelles s'accoutument beaucoup trop dans le monde les personnes de piété et qui font que la doctrine de la croix est un scandale et une folie, même pour des chrétiens qui fréquentent les sacrements.

Un des faits qui me frappent le plus, c'est cet affaiblissement de la foi pratique chez les gens pieux, et qui est à l'édifice de la religion ce qu'est à un monument la dégradation de l'enduit de ses murs : bientôt l'humidité le pénètre sans difficulté et va détruire la force de cohésion du ciment. Parmi les maux qui affligent l'Eglise de Jésus-Christ, en voilà un que l'éducation peut et doit réparer. Mais pour cela il faut un grand esprit d'unité, il faut une association chez les éducateurs. Je dirai de même pour l'égoïsme, auquel il faut opposer un plus grand esprit de sacrifice et de dépouillement...

30 août 1846

Note intime

J'ai aujourd'hui 36 ans. Je suis épouvanté de l'inutilité de ma vie, du temps perdu, des grâces demeurées stériles. Je veux qu'il y ait un renouvellement en moi dès ce moment. Il me semble que la

grâce de Dieu m'y pousse ; je veux, cette fois au moins, lui être fidèle. Ce que Dieu me semble demander de moi comme terme de mes efforts incessants, c'est :

- 1° Une confiance sans bornes en sa bonté.
- 2° Un grand esprit de foi dans toutes mes actions, et surtout dans mes jugements et déterminations.
- 3° Une possession absolue de moi-même.
- 4° Une grande égalité d'âme, avec une grande douceur.
- 5° Une application plus soutenue à l'esprit d'oraison.

Je me suis donné ce matin à Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les auspices de la Sainte Vierge, ma mère, de saint Michel, de saint Pierre, saint Paul, saint Jean l'Évangéliste, saint Augustin et sainte Rose de Lima, dont c'est aujourd'hui la fête.

8 septembre 1846

A Mère Marie-Eugénie

Nativité de la Vierge Depuis plusieurs jours, je me préparais à cette fête... J'aurais voulu qu'elle fût pour moi comme une seconde naissance. C'était la pensée qui me frappait le plus. Or, pour me mettre à même de bien entrer dans le mystère de la naissance de Marie j'ai passé tous ces jours-ci plusieurs heures à réfléchir. Les choses qui m'ont le plus frappé sont la nécessité d'un dévouement sans bornes, d'une grande délicatesse de conscience...

Il renouvelle en ce jour les vœux qu'il avait déjà faits, plus celui de se dévouer entièrement à la perfection de Mère Marie-Eugénie de Jésus.

25 septembre 1846

A la même

Il me semble que j'agis plus sous l'action de Dieu, depuis quelque temps. Dieu veille que cela dure et augmente.

17 novembre 1846

A la même

Aspirer aux plus grandes grâces Je lisais l'autre jour, un mot dans Bossuet qui m'a beaucoup frappé : « Ne cessez, dit-il, d'aspirer aux plus grandes grâces malgré vos infidélités... » C'est une de ces maximes qui semblent dignes d'être dans l'Évangile, tant elles en sont un beau commentaire.

12 décembre 1846

A la même

Copie de l'agneau Une des prières que je me sens le plus porté à faire est celle-ci : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.* Et je me sens très attiré à être, autant qu'il dépend de moi, la copie et le représentant de cet Agneau de Dieu, purifiant s'il le faut, non par le sang de la Croix, mais par l'acceptation amoureuse de mes souffrances intérieures, ce qui est désordonné autour de moi.

27 janvier 1847

A la même

...Vous ne sauriez croire à quel point je vous plains des ennuis que vous causent certains caractères. Oh ! que je connais cela ! Vous ririez si vous m'aperceviez quelquefois tout seul, comme ce matin, me surprenant au milieu d'un accès de mauvaise humeur contre la mauvaise humeur des autres. Grâce à Dieu, ceci se passe le plus souvent sans témoin. ...Il me paraît impossible qu'un supérieur fasse aller saintement sa maison, s'il ne la gouverne par la prière...

28 janvier 1847

A la même

Ce que j'aime en Jésus-Christ ...L'indisposition que j'ai eue m'ayant laissé un peu de repos et de temps à moi, j'en profite pour réfléchir et prendre la résolution de me donner tout à Dieu. M. Chavin, avec sa Vie de sainte Cathe-

rine de Sienne, où il parle de tout, même de sainte Catherine, m'a fait du bien. Pourquoi n'êtes-vous pas comme cette admirable vierge ? Hélas ! Pourquoi de mon côté, n'en ai-je pas la générosité et l'ardent amour pour le sang de Jésus-Christ ? Quant à moi, ce que j'aime en Jésus-Christ, il me semble que c'est Jésus-Christ tout entier, Dieu et homme, et, comme Dieu-homme, prêtre, sacrificateur, victime...

3 avril 1847

A la même

Au confessionnal ...J'ai 200 absolutions à donner, avant de me coucher ; c'est épouvantable. Priez Dieu que je ne me damne pas en voulant sauver les autres. Demain, plus de 4.000 hommes feront ici leurs Pâques. C'est superbe pour une ville de 30.000 âmes catholiques...

...Minuit moins un quart, je finis mes confessions. Ces braves gens sont admirables ; j'en passais 25 par heure, et ils attendaient avec une patience admirable. Seulement je suis un peu effrayé pour moi. Heureusement Notre-Seigneur a dit : *Beati misericordes*. Je vais dire matines à la chapelle avec notre petite communauté qui se lève. Bonsoir et bonjour.

4 juin 1847

A la même

Bréviaire romain ...J'ai une bien bonne nouvelle à vous donner. J'ai la permission pour moi et les prêtres de la Congrégation de l'Assomption, ainsi que pour les postulants, de dire le propre de Rome. Le Saint-Père, en l'accordant, m'écrit le P. Jélowicki, m'envoie pour toute la maison la bénédiction la plus ample et la plus tendre. « En vous accordant la grâce de suivre l'office du clergé de la Ville Eternelle, continue-t-il, le Saint-Père s'exprima sur votre compte de la manière la plus encourageante et la plus flatteuse. Je connais ce digne

prêtre, dit-il au secrétaire référant ; c'est de tout mon cœur que je lui accorde cette grâce. Faites-lui dire qu'il me trouvera toujours disposé à seconder ses pieux désirs et ses travaux. Qu'il demande et il recevra. »

28 juillet 1847

A la même

Les auteurs spirituels ...J'ai voulu, dans le temps, lire le *Traité de l'abnégation* de M. de Bérulle. Je vous avoue qu'il m'a peu convenu, et, l'avouerai-je, je me dégoûte tous les jours un peu plus de M. de Bérulle ; c'est trop quintessencié. J'en reviens à Bossuet et à saint François de Sales. Fénelon me devient tous les jours un peu plus antipathique comme directeur...

8 septembre 1847

A la même

Hier, j'ai demandé... cet amour vigoureux de l'Eglise, qui soutint saint Grégoire VII dont nous faisons la fête, au milieu de ses plus rudes épreuves et lui fit accomplir la mission que lui avait confiée la Providence.

RETRAITE FAITE A CHALAI

21 septembre. — Ce que Notre-Seigneur me sembla vouloir surtout de moi, c'est une disposition absolue à être sous sa dépendance et son action continuelle, soit pour ma propre perfection, soit pour l'utilité des âmes et pour la gloire de Dieu. Je dois être l'instrument de Jésus-Christ, le laisser entièrement maître de moi en tout et pour tout, et mon attention doit se porter à ne jamais m'éloigner de cette pensée.

22. — Il me semble que Notre-Seigneur me demande d'aller à lui par un simple sentiment d'amour qui me guidera, pourvu que je m'y abandonne entièrement.

Puis, je dois m'appliquer à m'abandonner à lui pour chaque action, m'efforçant de la faire avec la plus grande perfection possible, mais en ne me troublant pas trop sur le choix de telle ou telle détermination, lorsque je serai incertain, entre deux partis à prendre, quel serait le meilleur.

Je ne dois voir les personnes que j'aime que dans le cœur de Jésus-Christ, c'est-à-dire à travers son amour, les aimant parce qu'il veut que je les aime et dans la mesure qu'il veut que je les aime.

J'ai été très frappé de ces paroles de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Je suis celui qui est et tu es celle qui n'est pas ».

Que de temps j'ai perdu dans les distractions, la recherche de moi-même ou l'amour des compliments ! Que d'œuvres où j'aurais pu aider Notre-Seigneur, puisqu'il voulait bien me prendre pour son ouvrier ! Et j'ai laissé échapper toutes ces occasions de me sanctifier.

Ne ferai-je pas bien de faire deux retraites par an, et une retraite d'un jour une fois le mois ?

23. — Dieu semble me montrer que par sa grâce pouvoir c'est vouloir et qu'une fois attaché à sa volonté rien ne peut m'en séparer de sa part, que la séparation viendrait donc de moi. Il faut, de plus, que je réfléchisse sérieusement sur ma séparation d'avec mes parents et sur la manière dont je dois me conduire à leur égard pour me poser comme religieux. Ne me suis-je pas laissé quelquefois trop aller à cet endroit ?

J'ai bien réfléchi sur ce qui concerne Sœur Marie-Eugénie. Il me paraît qu'il faut la traiter comme une personne tentée, ne plus écouter son sens, mais ce que je crois être le mien. Je la crois, en effet, tentée d'un très subtil amour-propre et d'une grande recherche d'elle-même au fond de tout cela.

Si je veux entrer dans les intentions de Jésus-Christ, je dois me rappeler qu'il a dit : *Ignem veni mittere*

in terram, et quid volo nisi ut accendatur. Cependant, comme il n'a pas encore rendu l'incendie universel, je dois examiner jusqu'à quel point je dois, moi-même, porter cette flamme.

24. — Fête de Notre-Dame de la Merci. J'ai demandé à la Sainte Vierge que, puisqu'il n'y avait plus en France de gens qui se dévouassent au rachat des captifs, elle m'accordât, pour racheter les âmes de la captivité de l'erreur, les grâces qu'elle accordait autrefois aux religieux qui s'enchaînaient pour délivrer leurs frères.

J'ai également promis à Notre-Seigneur de me laisser guider par son amour en m'abandonnant à lui pour toutes les conséquences de cet abandon.

25. — Que de reproches n'ai-je pas à me faire relativement au manque de charité ! Que de jugements téméraires, envieux ! Que de facilité à croire le mal, à en faire part aux autres ! A cet égard, Notre-Seigneur me demande bien positivement la miséricorde, dont il usait lui-même envers les pécheurs. De l'amour et de la compassion, voilà ce dont j'ai le plus besoin.

Notre-Seigneur me demande encore un grand esprit de paix et de calme intérieur afin d'écouter sa voix, quelque faible qu'elle se fasse, l'assoupissement de mon activité personnelle pour laisser porte (ouverte) à sa divine action.

26. — Grand effroi de mon néant que j'aperçois un peu plus distinctement, moins par ce que j'en vois que par ce que j'en conçois. J'ai beaucoup demandé à Notre-Seigneur de me faire son habitation.

27. — Etonnement de ce que Dieu se contente du peu que je sais et que je fais, alors même que je cherche à faire le mieux. Car, quelle proportion entre ce que je suis et ce qui lui est dû ? Comment daigne-t-il faire attention, dans sa perfection infinie, à mon néant et surtout à la laideur de mon âme ?

Une de mes principales résolutions sera d'être patient envers moi, comme Dieu l'est lui-même envers mes misères. J'éprouve un grand besoin de vivre de foi et de la demander à Notre-Seigneur.

28. — M'attendre à tout, me préparer à tout, accepter tout ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer d'épreuves et de croix. Dire souvent à Notre-Seigneur : *Tu in me, et ego in te.*

29. — *Résolutions.*

1° Me tenir le plus possible aux pieds de Jésus-Christ dans la prière.

2° M'exercer à être en tout son instrument.

3° Le manifester autant que je pourrai dans toutes mes actions.

4° Me laisser guider surtout par son amour.

5° Etre très patient envers moi et avec les autres, de même que Jésus-Christ l'est envers moi. Me tenir le plus possible dans la possession de moi-même.

6° Application au bréviaire, plus de dévotion à mes patrons et à ceux de l'Association.

4 novembre 1847

Note intime

C'est dans un recueillement plus grand et une pensée plus soutenue de la présence de Dieu que j'acquerrai la tenue convenable dans mes différentes relations. Il me manque beaucoup de ce côté, et j'ai besoin de beaucoup d'efforts, mais pour moi il faut que l'état intérieur de mon âme soit la règle de la disposition extérieure de ma tenue.

J'aurais aussi à m'examiner très sérieusement sur ma manière de penser aux choses qui relèvent de moi, aux œuvres qui me sont confiées. Je n'y pense pas assez devant Dieu, je ne m'en préoccupe pas assez dans mes prières. J'ai énormément à réfléchir sur mes négligences de ce côté-là.

Mon oraison est bien lâche depuis quelque temps. Je suis censé m'être donné à Dieu et je crois que cela suffit une fois pour toutes. Cela ne suffit pas du tout, et je sens combien il est nécessaire de renouveler souvent ce don de soi-même et de l'entretenir par des actes sans cesse renouvelés.

Il me semble que je m'occupe bien peu de me mortifier. Il me paraît que, sans faire aucune chose extraordinaire, je pourrais cependant faire beaucoup plus que je ne fais.

Je dois chercher à rendre plus persévérant en moi le sentiment de ma dépendance par rapport à Dieu.

5 décembre 1847

A Mère Marie-Eugénie

Sentiment d'impuissance Je m'enfonce tous les jours un peu plus dans le profond sentiment de mon impuissance et de mon incapacité radicale, et je tâche d'offrir tout cela à Notre-Seigneur qui, étant plus miséricordieux que les hommes, peut de son immense bonté mettre sa grâce à la place de leur nullité et tirer le bien du néant, comme il le tire du mal même. Cette pensée seule me soutient et quand je m'y suis un peu arrêté, je reprends assez volontiers mon fardeau et je tâche de porter ma croix le plus doucement possible, au lieu de la traîner comme j'ai fait si souvent et si mal.

9 juillet 1848

A la même

Après les remous de la Révolution J'ai un grand scrupule de me trop jeter dans la politique. Quelque chose me pousse à me tenir en dehors surtout depuis huit jours où je fais une sorte de retraite passant presque toute la journée dans ma chambre à lire la vie de M. Olier. Il y a là des choses qui ne sont pas faites pour moi ; mais que

d'autres aussi me vont à merveille et qui me font faire les plus sérieuses réflexions. Je vois pourquoi j'ai fait si peu de bien pendant l'année qui vient de s'écouler. Or, il me paraît que je ferais peut-être bien mieux de me renfermer dans mon collège et de laisser la politique suivre son cours. Est-ce l'effet d'un caractère inconstant ? Est-ce plutôt, comme je le crois, le sentiment vrai de la volonté de Dieu ? C'est ce que je ne puis bien dire.

22 septembre 1848

A la même

Le martyr des écus ... Dans un temps comme le nôtre où l'argent est tout, ceux qui veulent être à Dieu doivent supporter le martyr des écus. C'est le moyen d'être pauvre et de la bonne manière. Avec cela, la force s'en va par moments. Pour aujourd'hui, je vous laisse ; demain ou après demain, je serai peut-être remonté sur ma bête-

20 novembre 1848

A la même

... Je vais faire une retraite de deux jours, pour prier la Sainte Vierge de me présenter à Dieu... Il y a aujourd'hui juste quinze ans que je partis de Marseille pour Rome. Dieu veuille que cette seconde marche vers lui soit plus rapide que la première ! Où serai-je dans quinze ans ?

5 décembre 1848

A la même

Nouvelle Incarnation de Jésus-Christ Vous redoutez la direction et vous la redouterez toujours, tant que vous y apporterez votre moi. Mais n'est-ce pas précisément ce qu'il faut détruire pour mettre à la place la très douce et très humble humanité de Notre-Seigneur, dont nous devons être comme une seconde incarnation ? Il ne s'agit

pas seulement de se réjouir de ce que Dieu est, comme vous voudriez vous en contenter, il faut se réjouir de ce que Dieu veut être en nous, pourvu que nous le laissions faire...

19 avril 1849

A Mère Marie-Eugénie

...Dieu me veut à lui, et non seulement j'ai à me donner, mais à me dépandre de tout ce qui ferait obstacle entre lui et moi. Peut-être, un jour, en viendrai-je à bout...

12 septembre 1849

A la même

...Je lis en ce moment beaucoup le *Nouveau Testament*. C'est là où je fais mes méditations, ne cherchant pas à tout comprendre, mais m'arrêtant à ce que je comprends et le creusant de mon mieux...

26 février 1850

A la même

Inculquer l'esprit de Jésus-Christ ...J'ai besoin de vous parler un peu et toujours de la nécessité de faire bien pénétrer l'esprit de Notre-Seigneur dans cette pauvre petite œuvre de l'Assomption. Que faisons-nous, en effet, en y laissant se développer notre esprit à nous ? C'est-à-dire nos défauts, nos misères, nos idées tout humaines. Est-ce pour cela que des âmes sont venues nous confier la responsabilité de leur salut et de leur sanctification ? Hélas ! voilà des années que nous avons cette charge, et que voyons-nous s'accomplir pour le bien ? Souvenez-vous des détails que vous m'avez donnés sur vos filles. Je pourrais vous faire un tableau semblable des miens. Mais dans tout cela, où est la vie complète de Notre-Seigneur, reproduite avec amour par des chrétiens qui veulent être parfaits ? Tout cela

me préoccupe beaucoup, je vous assure, et me force à penser que, puisqu'il n'est pas bon de se décourager, il faut autant que possible commencer par travailler sérieusement, vous et moi, afin d'arriver à notre but, qui est Jésus connu et glorifié dans les âmes...

11 mars 1850

A la même

...Dieu me demande si fort de me réfugier dans le cœur de son Fils que je ne sais si je ne suis pas bien coupable de ne pas donner plus à l'oraison. Enfin, j'espère bien quelque jour être à Dieu tout de bon...

21 avril 1850

A la même

Je sens bien que Dieu m'attire, mais que je réponds peu à son appel. Tout m'est un obstacle. Lorsque je me regarde avec ces troubles, ces émotions que le moindre choc fait subir à ma vanité, je me demande comment je pourrai jamais être quelque chose entre les mains de Dieu. Puis, cette santé qui ne va pas. J'ai envie de prier la Sainte Vierge de permettre, pendant le mois de mai, que je fasse absolument tous mes exercices sans prendre la moindre dispense, afin que je puisse juger par là si la volonté de Dieu est que je me soigne ou non. Si je suis souffrant au bout du mois, ce me sera une preuve définitive que je dois me ménager ; si, à ce terme, je me porte bien, j'en conclurai que je dois aller en avant. Car je ne puis me dissimuler que ces continuels ménagements que je m'impose donnent de terribles entorses à la règle, dont l'exemple ensuite sera on ne peut plus funeste. C'est pour cela que je ne sais si Dieu veut que je donne l'exemple d'un relâchement très facile à imiter, ou si je dois, au contraire, faire ce qui m'est prescrit par la Règle. Je vous conjure de bien prier

Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, pendant le mois de mai, afin que je voie bien clairement ce qu'il y a de mieux à faire...

FORMULE DE PROFESSION. 1850

Ego Emmanuel Maria Joseph Mauritius Daudé d'Alzon, professionem facio et promitto omnipotenti Deo coram ejus virgine matre in caelos assumpta, et universa caelestia ac omnibus circumstantibus, paupertatem, castitatem et obedientiam, et secundum eam peculiarem curam circa juventutis eruditionem.

Insuper specialiter promitto me aucturum pro viribus regnum Domini nostri Jesu Christi apud animas tam christianorum quam infidelium.

Nemausi in nocte natali Domini nostri Jesu Christi, anno millesimo octingentesimo quinquagesimo.

E. d'Alzon.

III. LES ANNÉES D'ÉPREUVES : 1851-1858

15 septembre 1851

A Mère Marie-Eugénie

Tentations Je me figure quelquefois que
de haine et de mépris vous avez demandé à Dieu
de me faire sentir les mouve-
ments de haine ou de mépris que vous m'avez dit
avoir éprouvés quelquefois pour certaines personnes.
Voilà quinze jours que je passe par là. La retraite
m'a aidé à gagner quelque chose mais encore ce
matin il m'a fallu aller me confesser avant de dire
la messe. Le refus que l'on m'a fait de l'abbé Bastien
et les circonstances qui l'ont accompagné m'ont fait
monter du fond du cœur tant d'indignation et de
mépris que les flots s'en répandent comme malgré moi
à chaque instant. Je vous le dis parce que je crois
cependant à la fin être un peu plus maître de moi.

12 avril 1851

A la même

Aujourd'hui fête de la Compassion, je prie la Sainte.
Vierge avec une assez douloureuse ferveur. Je l'ai
conjurée de m'apprendre à enfanter les âmes, comme
elle en reçut le pouvoir avec le titre de Mère des
chrétiens.

17 septembre 1851

A la même

Je demande à Notre-Dame des Sept-Douleurs de
nous apprendre à l'un et à l'autre à nous tenir au pied
de la croix de son Fils avec résignation, obéissance
et amour.

20 janvier 1852

A la même

Epreuves d'argent Je fais mon jour de retraite. Je prie beaucoup la Sainte Vierge et je me reproche le peu de ferveur que j'ai pour son culte. Il me paraît que je pourrais en avoir beaucoup plus et que les choses n'en iraient pas plus mal... Je me sens tout disposé à vouloir ce que Dieu voudra, mais très douloureusement. Je suis loin de m'en plaindre... La souffrance, la tristesse, tout cela est bon quand on l'offre à Notre-Seigneur dans la paix, la résignation.

11 février 1852

A la même

Dieu veut que nous fassions son œuvre au milieu de la douleur. Ce matin, je me suis bien mis comme un instrument entre ses mains pour qu'il m'emploie, me brise ou me laisse dans un coin. Il me semble bien que je veux être à lui.

10 mai 1852

A Mère Marie-Thérèse de Commarque

La vie religieuse n'est pas l'affranchissement de la douleur ; elle en est la sanctification.

18 mai 1852

A M^{lle} de Pélissier

Il n'y a pas de perfection possible sans l'amour de la souffrance.

18 juillet 1852

A Mère Marie-Eugénie

La Sainteté est dans la perfection de l'obéissance, dans l'amour.

11 octobre 1852

A Mère Marie-Eugénie

Je me sens pris d'une grande dévotion envers la Sainte Vierge : il me semble que je me pose bien comme un enfant entre ses bras.

24 octobre 1852

A la même

Il me semble... que je suis mieux avec la Sainte Vierge. Si j'osais dire, j'affirmerais qu'il y a de l'intimité.

11 avril 1853

A la même

Dévotion au Saint-Esprit Ce qui fait notre misère devant Dieu, c'est que nous n'aimons pas assez et que nous ne donnons pas assez à nos actions le mérite de l'amour. Et la cause pour laquelle nous ne donnons pas à nos actions le mérite de l'amour, c'est que nous ne savons pas entrer assez en rapport avec l'amour substantiel, qui est le Saint-Esprit. Je me fais de très grands reproches par rapport à la manière dont j'honore le Saint-Esprit, dont je suis le temple...

Je suis très frappé d'un fait... quelle est la valeur oratoire du premier discours de saint Pierre au sortir du cénacle ! Franchement elle n'est pas grande et pourtant il convertit trois mille personnes. C'est que le Saint-Esprit était dans chacune de ses paroles. Pourquoi un Supérieur, une Supérieure, comme vous et moi, dont la vie a quelque chose d'apostolique ne s'efforceraient-ils pas de se pénétrer si fort de l'action du Saint-Esprit en eux qu'ils puissent le reproduire dans tous leurs actes et toutes leurs paroles. Quelque chose me pousse à entrer dans cet état de dépendance à l'Esprit de Dieu jusqu'à la Pentecôte...

29 avril 1853

A la même

Je voudrais bien me mettre tout de bon à la sainteté. Je cherche à m'approcher le plus possible du but, et puis je dégringole. J'en fais pourtant de très beaux projets pour le mois de Marie. Dieu veuille que cela réussisse enfin !

8 mai 1853

A la même

Le mois de Marie fait ici des merveilles dans la maison. Je suis, tant que je puis, confit dans le Saint-Esprit que j'aime à la folie. Au moins voudrais-je être fou de lui et de Notre-Seigneur. *Nos stulti propter Christum.*

17 mai 1853

A M^{lle} de Pélissier

Parmi les choses qui me font le plus de bien... c'est la méditation sur le prix des âmes et l'amour que Notre-Seigneur leur porte, qui me met le plus en train pour me convertir. Quand je songe à tout ce que Notre-Seigneur a fait pour elles et tout ce qu'il ferait encore, si on le laissait libre d'agir au fond de certains cœurs, je voudrais, il me semble, me mettre en pièces pour aider notre bon Maître dans son œuvre.

6 juillet 1853

A Mère Marie-Eugénie

Je fais une neuvaine aux Anges Gardiens de tous les protestants de la province d'Avignon ; 150.000 ou 160.000 esprits célestes, c'est bien quelque chose.

13 septembre 1853

A la même

Journées d'angoisses Deux journées d'angoisses assez grandes. Mais ces angoisses, pourquoi les ai-je eues ? Parce que je deviens plus faible. Il me semble pourtant que, la veille de l'Exaltation de la Sainte Croix, je reprends un peu courage ; non pas précisément que je souffre moins, mais j'aime un peu plus la croix et j'accepte avec un peu plus d'amour celle que Notre-Seigneur veut que je porte. Enfin, qu'il soit béni en tout et pour tout ; et surtout de mes humiliations, de mes blessures, de mes

craintes, de mes sécheresses, de tout, pourvu que je puisse le glorifier un peu ! Il me semble même que je suis heureux et même très heureux de souffrir. Quelque chose qui me frappe beaucoup, c'est le mot de Notre-Seigneur à Ananie, à propos de saint Paul : « Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom ». Vraiment je me crois bon à procurer la gloire de Dieu, quand je vois que je n'en puis plus.

19 septembre 1853

A Mère Marie-Eugénie

Sept-Douleurs Demain nous entrons en retraite. Il me semble que Notre-Seigneur veut m'y faire quelques grâces. J'en ai comme le pressentiment et je veux chercher à me tenir sous sa main pour me laisser pétrir comme il l'entendra. Hier, j'ai demandé à la Sainte Vierge de me rendre participant de cette douloureuse fécondité que son Fils lui accorda sur le Calvaire et toutefois il faut vouloir souffrir sans rien enfanter, si telle est la volonté de Dieu.

8 octobre 1853

A la même

Au sortir de sa retraite Je suis sorti de ma retraite, il me semble, un peu dépouillé de ma force de ma raideur, causée par ma souffrance, un peu plus doux envers moi et envers les autres parce que je crois y avoir senti la force de Notre-Seigneur. J'accepte la souffrance à titre de justice. Je n'ai que ce que je mérite. Il me semble que je commence à le prendre aussi avec amour.

en 1853

A la même

Ma devise depuis quelque temps est cette parole de saint Jacques : *Omne gaudium existimate, fratres carissimi, cum in tentationibus variis incideritis* (Jac. I, 2).

30 janvier 1854

A la même

Petits progrès Vous ouvrirai-je mon cœur, ma fille ?
 Je suis tous les jours plus effrayé de tous les sentiments humains que j'y découvre. Je vois clairement cette belle et lumineuse voie d'une âme qui se possède sous l'œil de Dieu ou plutôt qui est possédée par Jésus-Christ. Je voudrais en être là et, chaque jour, je retombe sur moi-même. Voyons, si je me trompe. Je fais tous les jours des chutes, mais sauf meilleur avis il me semble bien que je fais quelque petit progrès.

7 février 1854

A la même

Pour moi, je me sens toujours plus entraîné du côté de la folie de la Croix.

15 février 1854

A la même

Amour de Notre-Seigneur Il me paraît que, malgré des infidélités sans nombre de ma part, Notre-Seigneur s'empare tous les jours un peu plus de moi. C'est un mélange de gravité, de sérieux, de simplicité, de sécheresse, de tendresse douloureuse, d'abandon, de terreur, de renouvellement d'esprit de foi, mais surtout du besoin de beaucoup aimer Jésus-Christ et tout ce que Jésus-Christ aime uniquement parce qu'il a lui-même aimé. Si je suis triste et brisé, j'aime ma tristesse et mon brisement en Jésus-Christ dans la mesure où il veut que je l'accepte, en voulant ou n'en voulant pas selon les dispositions de son amour pour me purifier. Oh ! si tout cela pouvait ne pas être de l'imagination et le bruit du perroquet qui répète ce qu'il a entendu dire sans en comprendre un mot. Il me semble pourtant que je suis sincère, d'autant plus que ces dispositions ne sont pas venues en moi tout à coup et qu'elles me donnent une grande confusion, à cause de tout ce que

je découvre d'impureté au fond de mon âme en face de cette belle lumière que Dieu, ce semble, me manifeste.

C'est à cause de cela que je n'ai pas voulu mettre la dernière main à nos Constitutions. Il vaut mieux attendre que je sois un peu plus uni à Notre-Seigneur et à son esprit.

28 mars 1854

A la même

J'entre dans le temps de la Passion avec l'intention de lui donner mes pieds, mes mains, ma tête et mon cœur pour qu'il en fasse tout ce qu'il voudra. Je suis frappé de cet abandon absolu où il me semble que Notre-Seigneur me demande à me placer pour tout ce que je dois faire, de façon que mes projets soient les siens ou si vous aimez mieux que ces plans soient à lui et non pas à moi.

4 mai 1854

A la même

L'état de nos affaires me ronge un peu. Cependant quelque chose me pousse, tout en m'en occupant, à m'occuper surtout des douleurs de Notre-Seigneur. En face des douleurs de l'Eglise, qu'est-ce que je puis endurer en comparaison de souffrances pareilles.

14 septembre 1854

A la même

Nuit de la foi Dieu m'a fait aujourd'hui la grâce de comprendre la différence qu'il y a entre ceux qui peuvent dire : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi* et ceux qui ne le peuvent pas, et surtout par quels degrés il faut passer pour pouvoir arriver à les prononcer parfaitement. Je ne crois pas être parvenu au plus haut point de cette disposition, mais je le veux, ce me semble, très sincèrement. La nuit de la foi m'apparaît comme

un abîme où il faut se précipiter en tenant la Croix et acceptant tout ce que la Croix enseigne et signifie. Voilà mon état et comme au fond il me fait trouver de la paix et plus d'amour pour Notre-Seigneur, je m'y livre autant que j'en suis capable.

*Nous donnons ici, à la suite, le contenu
d'un cahier de notes intimes intitulé :*

DE QUELQUES IMPRESSIONS

Septembre 1854. Jour de Notre-Dame des Sept-Douleurs

J'ai demandé à la Sainte Vierge de m'obtenir par les souffrances qu'elle a endurées au pied de la Croix de son Fils, la grâce d'enfanter aussi douloureusement qu'il plaira à Dieu, notre petite famille.

22 septembre. — J'ai eu, ce me semble, à la messe, une profonde impression de ma dépendance par rapport à Dieu, et en tenant entre mes mains la Sainte Hostie, je l'ai conjuré de me prendre, moi aussi, pour victime.

24 septembre. — Fête de Notre-Dame de la Merci. J'ai demandé à la Sainte Vierge que puisque l'œuvre de la Merci semblait n'avoir plus de but, elle nous transférât les grâces de rachat de la captivité musulmane en grâces de rachat de la captivité universitaire.

26 septembre. — A l'adoration du Saint-Sacrement, transféré un jour plus tard, j'ai demandé à Notre-Seigneur de me faire bien connaître sa volonté ; il m'a semblé qu'il me prenait pour être humilié, souffrir et mourir.

J'ai eu comme effet de mon vœu de pauvreté, l'impression que je devais faire les affaires de la maison comme domestique, et non comme propriétaire puisque la propriété en est à Dieu et à la Sainte Vierge.

28 septembre. — Après tout, je n'ai pas été un saint et je n'ai pas assez poussé les autres à la sainteté. Je me sens poussé à prendre ma résolution tout de bon et à devenir tout ce que Dieu demande de moi. Et ainsi je le promets à Notre-Seigneur, sous la protection de la Sainte Vierge et de nos saints Patrons.

30 septembre. — Je sens quelque chose qui me dit : *Egrederere de domo tua et cognatione tua*. Il faut que je sois prêt à suivre Notre-Seigneur partout où il lui plaira de m'envoyer, malgré les peines, les ennuis et les tribulations.

1^{er} octobre. — Aujourd'hui, fête de Notre-Dame du Rosaire, je me suis senti tout porté à la confiance, à la paix, à communiquer cette paix aux autres, et à imprimer en moi les mystères de la Naissance, de la Résurrection et de la mort de Notre-Seigneur. J'ai demandé à la Sainte Vierge de faire toutes ces choses en moi.

2 octobre. — J'ai recommandé aux saints Anges Gardiens la maison. Il me semble que ma confiance en eux augmente tous les jours.

4 octobre. — J'ai demandé à saint François un grand amour pour la pauvreté et la bienveillance qu'il pratiquait si bien pour toute créature.

6 octobre. — Il me semble que j'ai demandé, bien du fond du cœur à Dieu, la grâce de travailler à ma sanctification. La honte que me cause la vue de ma vie passée, l'inutilité de ma vie, les taches que des sentiments humains ont jetées sur le peu de bien que je suis en état de faire, tout cela me bouleverse. J'espère que Dieu aura pitié de moi.

8 octobre. — *Fête de la Maternité de la Sainte Vierge.* J'ai demandé à Marie d'être ma mère, la mère de la maison et de l'œuvre, mais surtout de m'accorder le sentiment maternel envers les âmes. J'ai compris que les deux sentiments les plus douloureux qu'ait éprouvés Jésus-Christ, c'est l'abandon de son Père, et la pensée de l'affliction dans laquelle il plongeait sa mère.

9 octobre. — En revenant sur la fête de saint François, il m'a paru qu'il fallait absolument que je trouve ma paix et la charité envers le prochain dans une pauvreté spirituelle absolue.

Si je n'ai rien, si je n'ai droit à rien, de quoi puis-je me plaindre ? Cette pauvreté s'étend à tout : mes sens, mon amour-propre, ma réputation, ma vie. Je dois être pauvre de toutes ces choses-là. Je sens se former en moi certaines irritations. Je demanderai à Notre-Seigneur, agneau de Dieu, de me donner la douceur avec laquelle il a vaincu le monde.

17 novembre. — Plus d'un mois sans rien écrire ! Pourtant, le jour de la Toussaint, j'étais bien disposé. La mort de saint Salvy m'avait aussi fait du bien.

Aujourd'hui, fête de saint Grégoire Thaumaturge, je veux me laisser saisir par Notre-Seigneur. La supérieure m'a écrit deux excellentes lettres sur sa retraite : Adorer, obéir, s'anéantir, trois mots admirables et qui me vont au fond du cœur. Je veux en faire pour cette année une réalité pour moi.

4 décembre. — J'avais voulu me convertir le jour de saint Jean de la Croix, mais qu'ai-je fait depuis lors ?

J'ai dû renoncer à la retraite que je voulais prêcher aux membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul. Il faut vouloir ce que Dieu veut. Hier, en ouvrant la petite adoration que nous avons établie à la cathédrale, je promis à Notre-Seigneur de m'exercer aux

vertus de mon état qui sont l'accomplissement de mes devoirs de supérieur. C'est peut-être pour cela qu'il m'a rendu incapable de prêcher la retraite sur laquelle je faisais un si grand fond. Mais quelque incapable que je sois, il me semble que je puis prendre ma maladie comme un saint, et me soumettre avec une grande plénitude d'amour à tout ce qui peut me survenir de fâcheux. Ainsi, voilà qui est convenu, je suis enchanté d'être malade, puisque Notre-Seigneur le veut ainsi, et je lui offre, avec tout l'amour dont je suis capable, mes pauvres petites souffrances pour l'extension de son règne dans les âmes.

11 décembre. — Je suis frappé plus que jamais du temps que j'ai perdu dans les cancons ; c'est pourquoi, je prends, ce soir, la résolution de m'occuper de mon œuvre et de rien plus. Peut-être est-ce pour cela que j'ai été empêché de prêcher la retraite de saint Vincent de Paul. Quoiqu'il en soit, je veux enfin m'y mettre.

1^{er} janvier 1855. — Je n'ai jamais commencé d'année plus sérieusement que cette année-ci. Sera-ce la dernière ? Je veux recommencer une vie de religieux. Je veux détruire en moi tout ce qui déplaît à Notre-Seigneur. Je veux ne vivre que pour lui.

J'ai demandé ce matin la foi d'Abraham, la sagesse de gouvernement de Moïse, le zèle pour la gloire de Dieu d'Elie. Je me suis donné à Notre-Seigneur et placé plus spécialement sous la protection de la Sainte Vierge, et je veux qu'il y ait en moi quelque chose qui sente plus le religieux. Je demande à Dieu le don de paix pour moi et pour les autres.

8 janvier 1855. — Les vertus que je me propose surtout d'acquérir sont l'humilité, la mortification dans le manger, l'oraison et la tenue extérieure. Je ne sais si Dieu veut que je lui demande la santé, et je ne veux que ce qu'il veut, comme il le veut, et de la

manière qu'il le veut ; mais s'il veut que je la lui demande, il me semble que c'est par l'intercession de la Sainte Vierge que je dois l'obtenir, et, dans ce cas, je fais vœu, si je suis complètement guéri d'ici à Pâques, d'aller en pèlerinage d'ici à Notre-Dame de Rochefort, en chemin de fer jusqu'à Avignon. Je retournerai par le même chemin si je suis trop fatigué ; mais j'irai d'Avignon à Notre-Dame et je reviendrai à pied. J'accomplirai mon vœu entre Pâques et la Pentecôte.

27 mai. — Aujourd'hui, jour de la Pentecôte, j'ai eu une forte impression que je devais pousser notre petite congrégation. :

1° à la défense et à la connaissance des saints canons ; 2° aux œuvres de charité ; 3° à la manifestation des devoirs de chrétiens, que les hommes placés sous notre influence doivent accomplir avec la plus grande perfection ; 4° à une grande dévotion envers Notre-Seigneur, le Saint-Esprit et la Sainte Vierge.

2 juin. — Le religieux de l'Assomption doit avoir deux amours qui se réunissent dans un : l'amour de Jésus-Christ caché dans l'Eucharistie, l'amour de Jésus-Christ manifesté dans l'Eglise, ce qui n'est qu'un même amour ; et l'amour de Marie, mère de Jésus pain des âmes, et l'amour de Marie, mère de Jésus époux de l'Eglise ; et tout cela est un même amour.

3 juin. — Ce que Notre-Seigneur me paraît surtout me demander, c'est de me retirer de beaucoup de choses pour ne m'occuper que de mon œuvre et de laisser tomber tout ce qui ne va pas à cette pauvre petite Œuvre.

15 août. — La Sainte Vierge m'a obtenu, il me le semble du moins, de très grandes grâces.

1. J'ai compris que le mystère de l'Assomption est le triomphe de Jésus-Christ transfiguré par la communion dans ses élus ;

2. Que je me prêche trop moi-même et pas assez Jésus-Christ ;

3. Que je dois attirer davantage les âmes en étant moins moqueur, irritable, fier et dédaigneux. Il faut que j'attire par la patience, l'humilité et la douceur que je n'ai pas et que je dois acquérir.

29 février 1856. — Le 29 février, jour de la fête des cinq plaies de Notre-Seigneur, j'ai consenti à la suppression du collège de Nîmes. Je prie Notre-Seigneur que la peine et l'humiliation qui en résultera pour moi soient unies à ses douleurs et à ses divines humiliations sur la Croix.

14 juin. — *Vosmetipsos tentate, si estis in fide, ipsi vos probate an non cognoscetis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est, nisi forte reprobis estis ?*

Quelle question ? Et en effet Jésus-Christ est en moi, et je dois n'être qu'à lui, et mon âme doit être son instrument, comme mon corps est l'instrument de mon âme. Quelle vie ! Quelle union ! Quelle perfection et quelle transformation !

16 juin. — *Estote ergo imitatores Dei sicut filii carissimi et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis, oblationem et hostiam Deo, in odorem suavitatis (Eph. V. 12).* Je ne puis imiter Notre-Seigneur qu'en me faisant hostie et oblation comme lui (1).

1) Les impressions s'interrompent ici pour reprendre au 30 avril 1858.

12 juin 1856

A Mère Marie-Eugénie

Vie en présence de Jésus-Christ ...Somme toute, le séjour de Lamalou m'aura été utile. Je ne parle pas pour la santé seulement, qui me paraît prendre une assez bonne tournure, mais surtout pour mon âme qui se repose, s'apaise et qui, dans ses longues heures de solitude, sent la nécessité de revenir toujours un peu plus sous la main de Dieu.

Je lis l'*Imitation* et le *Nouveau Testament*, et je ne lis presque que cela. L'*Imitation* m'avait toujours fait beaucoup de bien. Je retrouve dans le *Nouveau Testament* une saveur, qui, pendant quelque temps, s'était perdue pour moi, et j'en suis bien heureux. J'aime toujours un peu plus Jésus-Christ et son Eglise. Je lisais hier ce verset de saint Paul : *Vosmetipsos tentate si estis in fide: ipsi vos probate. An non cognoscitis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est nisi forte reprobi estis* (II Cor. XIII, 5). Ce reproche de la perte du sentiment de la présence de Jésus-Christ en nous est effrayant. Et pourtant quelle transformation, si nous sentions sans cesse Jésus-Christ en nous ? Je prends la résolution de m'appliquer à sentir le plus possible cette action divine et à vous la rappeler, ma chère enfant, car voilà notre grand bien, Jésus-Christ. Oh ! si nous nous pénétrions bien de cette vie de la foi ! Si nous étions bien désireux de cette fusion de la vie de Jésus-Christ dans la nôtre, et de la fusion de la nôtre dans celle de Jésus-Christ. Mais peut-on aller à ces pensées, sans être profondément humiliés de la petitesse de nos mouvements intérieurs, animés partout de misérables causes ? Je demande à Dieu de me pénétrer de la grandeur de toute action faite sous l'impression de Jésus-Christ habitant en moi et étant à mon âme ce que mon âme est à mon corps.

15 octobre 1856

La Sainte Vierge m'a fait de grandes grâces, le jour de sa Maternité.

2 novembre 1856

A la même

Victime pour l'Assomption Je vais me préoccupant de plus en plus à la pensée de me faire victime et... de l'Assomption en ce sens que je serais mis sous les pieds de tous et si je savais que ce fût la volonté de Dieu, je lui demanderais un peu plus de ces souffrances qui rendent l'homme impuissant à toute action autre que de s'anéantir dans l'humiliation et la douleur et dans un grand amour de celui qui s'est anéanti et a souffert pour nous. Puis je me demande si je vaudrais la peine que Dieu s'occupe de m'anéantir. Priez pour moi.

20 juin 1857

A la même

Esprit d'enfance ...Je crois que pour reprendre un peu d'amour et la première fraîcheur de l'amour, il faut redevenir un peu enfant avec Notre-Seigneur. Voici ce qui m'arriva hier soir. Après m'être couché, je me rappelai que je n'avais pas dit la prière *En ego...*, qui est applicable aux âmes du purgatoire. Je rallumai ma bougie, je me relevai, je fis la prière devant mon crucifix. Je le détachai de son clou, je le mis avec moi dans mon lit. Je vous assure que cette enfance me réussit à merveille.

Je fis une très longue méditation, mieux que je ne l'avais faite depuis très longtemps. Je crois qu'en général nous sommes de trop grands personnages avec le bon Dieu. Quelques actes d'humilité, de simplicité, de mortification nous dilateraient le cœur

et permettraient à la grâce de le remplir bien plus facilement d'une amoureuse tendresse ¹⁾...

6 octobre 1857

A la même

Abandon à la Voilà deux jours qu'à la Consécra-
volonté de Dieu tion il m'est impossible de dire
autre chose que *fiat voluntas tua*.
Quelle que soit la volonté de Dieu je la prends sans
savoir où je vais. Encore si je n'avais pas mes incrédulités ! Je voudrais être un saint, je ne puis que me
taire. Heureusement Notre-Seigneur aussi s'est tu.
Je me persuade que je l'imité par là. Mes nerfs bien
entendu font des leurs de la plus jolie façon du monde.
Tout cela n'est rien parce qu'il faut travailler au champ
du père de famille *per tribulationes multas et malas*.

26 novembre 1857

A la même

Oubli de soi Il faut tout oublier de vous et tout prendre
de la vie, des pensées de Notre-Seigneur,
vous occupant fort peu de ce qui vous reste à faire,
mais faisant divinement ce que vous faites. Ceci
s'applique à tout. C'est une semence permanente
à jeter autour de vous par tout ce que vous accom-
plissez surtout de commun, parce que vos filles doivent
voir surtout en vous le modèle de leurs actions les
plus communes, n'étant pas appelées à en faire ordi-
nairement d'extraordinaires. Ce me semble impliquer
un oubli très simple et très crucifiant de cette pauvre
personnalité qui veut trop montrer le bout de l'oreille.
C'est une remise complète de soi entre les mains de
Notre-Seigneur pour qu'il fasse ou ne fasse pas par
nous ou sans nous, comme il voudra.

¹⁾ C'est à la suite de cette méditation et dès le lendemain que le P. d'Alzon écrivit sa belle lettre sur le Crucifix ou l'ami de tous les jours, datée de Lamalou le 21 juin 1857 et adressée à Sœur M. Walburge et aux tertiaires adoratrices.

Voilà ce que je crois devoir vous dire devant Notre-Seigneur que je prie plus particulièrement depuis quelques jours pour vous. Je suis très frappé d'un texte de l'Évangile. Sur le point de mourir, Notre-Seigneur dit à son Père : *Opus consummavi quod dedisti mihi*. Or, extérieurement, qu'avait fait Notre-Seigneur ? Rien. C'est l'histoire de toute l'Église. Rien ne s'y fait et tout s'y fait. C'est l'histoire de tous les saints : ils n'ont rien fait et ils ont tout fait. L'essentiel est de nous unir à l'esprit de celui qui fait tout en nous et dans l'Église sans avoir l'air de rien faire, du fond de son tabernacle. Je ne sais si je me fais comprendre mais je trouve dans cette pensée la mort de l'activité humaine personnelle et le principe de cette vie silencieuse et cachée vers laquelle je me sens poussé et vers laquelle je vous pousse. Car il faut bien vous l'avouer, tandis qu'en m'occupant des autres je cherche à me placer à leur point de vue, en vous parlant de vous il m'est impossible de faire abstraction de mon âme. Peut-être ai-je tort, mais il m'est impossible de travailler à votre sanctification qu'avec ce que je cherche à mettre pour base de la mienne.

IV. LES ANNÉES FÉCONDES : 1858-1880

30 avril 1858 ¹⁾ — Près de deux ans d'interruption me prouvent que j'ai pris des résolutions et que je ne les ai pas tenues. Elles étaient bonnes pourtant, et pouvaient faire de moi un saint.

En disant ce matin la messe, et en réfléchissant sur la fête de sainte Catherine, j'ai prié Notre-Seigneur de me donner quelques grâces de vie contemplative, en ce sens que je puisse voir davantage le néant de tout ce qui n'est pas lui. La lecture des actes des martyrs m'a donné aussi une profonde confusion de ma lâcheté. Quand ma vie sera-t-elle uniquement la propriété de Notre-Seigneur ?

Je m'offre à notre bon Maître, puisque je ne suis pas capable d'être un homme apostolique, afin qu'il en envoie dans sa moisson. *Mitte operarios in messem tuam.*

1^{er} mai. — Nous commençons par l'humilité, pour nous élever ensuite à la grandeur d'âme, disait saint Polycarpe, menacé du supplice au milieu de l'amphithéâtre. Si je suis si lâche, c'est que je suis très peu humble ou plutôt très orgueilleux.

30 juillet. — J'ai fait la promesse de m'exercer d'ici au 15 août 59, à la perfection, afin d'en faire le vœu à partir de cette époque.

28 novembre. — Je fais le vœu de ne plus boire ni liqueur, ni café pur, ni thé, à moins d'un ordre exprès des médecins, et des cas d'urgence, comme par exemple la menace du choléra.

8 novembre 59. — L'histoire de l'abbé Cestac m'a profondément frappé, et il me semble que quelque chose me pousse à me mettre entre les mains de

¹⁾ Suite des notes intimes *Impressions.*

Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, comme il s'est mis entre les mains de la Sainte Vierge.

Il me semble aussi que Notre-Seigneur veut que je montre moins d'affection aux âmes que je dirige, pour mieux établir en elles son amour sans mélange.

Je dois être toujours plus l'ami de l'époux.

10 janvier 60. — Je ne m'occupe pas assez de la sanctification des religieux.

23 janvier 61. — Me voilà acculé à faire le vœu du plus parfait. Depuis quinze ans que je veux le faire, que de temps perdu, que de lâchetés ! Il consistera pour moi à faire le plus parfaitement toutes choses et les choses les plus parfaites. *Quid nunc Christus ?* Toutefois, pour ne pas tomber dans les exagérations qui seraient l'abus de la perfection, voici quelques points sur lesquels je crois nécessaire de fixer plus particulièrement mon attention.

Ma devise sera : *Mihi vivere Christus est* ; la vie de Notre-Seigneur reproduite en moi, autant qu'il dépendra de moi :

1° Dans la prière, où je consulterai Notre-Seigneur pour connaître le plus parfait, et où je lui demanderai la force de l'accomplir ;

2° Par la pratique des vertus religieuses de notre petite congrégation, et surtout par l'humilité, l'esprit de sacrifice, de charité, de prudence et de zèle ;

3° Par l'examen plus attentif de mes devoirs de religieux, de supérieur, de prêtre.

22 décembre 1863. — Dieu semble manifester sa volonté. Notre petite congrégation a son but marqué : la réunion de l'Eglise Orientale, la lutte contre le schisme ; ce qui implique plus particulièrement un esprit d'humilité et de charité pour lutter contre l'esprit d'orgueil et de division qui a déchiré la robe du Christ ; l'amour de l'unité, l'obéissance au chef de l'Eglise ; comme conditions, l'étude des langues

orientales, des canons, de l'histoire ecclésiastique, des rites et de la théologie proprement dite.

Je me sens pressé de pratiquer plus exactement la pauvreté, et de vendre au plus tôt mes terres. Si Notre-Seigneur approuve l'idée, je lui demande comme preuve la vocation de Marie Correnson.

6 novembre 1865. — Il paraît que la vente de mes terres n'est pas ce que Dieu me demande, car la vocation que je lui demandais ne semble pas se développer pour le moment.

Mais ce qui se développe, c'est notre petite association elle-même. Il me semble plus que jamais important de lui attirer des protecteurs spirituels, des âmes qui par la prière, la pénitence, les bonnes œuvres, la communion obtiennent la bénédiction de Dieu sur l'œuvre en général, et, cette année, sur le collège en particulier. Je me propose de pousser un certain nombre de personnes à réciter tous les jours, le *Veni Creator*, le *Pange lingua*, les litanies de la Sainte Vierge, le *Miserere* et l'hymne aux anges gardiens, à offrir chaque jour une mortification, et chaque semaine une communion à cette intention.

4 août 1866

Sur une feuille volante insérée dans le cahier

Igitur qui dispersi erant pertransibant evangelizantes verbum Dei. — Aux époques de défaillance, de persécution, de combat, Dieu donne des secours spéciaux. Pourquoi dans ce moment où Dieu va disperser tant de prêtres, tant de religieux en Italie; où l'infidélité fait tant de progrès, en Angleterre, en France, en Allemagne, dans toute l'Europe en un mot, pourquoi n'aurions-nous pas Notre-Dame des Infidèles?... J'entends par ces mots, tous les païens, tous les protestants rationalistes, tous les gens qui n'ont de chrétien que le baptême sans avoir la foi explicite, tous les ennemis de l'Eglise, tous les membres des sociétés

secrètes qui ont la connaissance explicite de leurs serments.

4 août 1866. — *Igitur qui dispersi erant pertransibant, evangelizantes verbum Dei.* — En relisant les pages précédentes, il m'est impossible de n'être pas frappé de la manière dont se manifeste peu à peu la volonté divine sur notre petite famille. Les événements extérieurs semblent devoir lui indiquer le sillon qu'elle tracera dans le champ du père de famille.

Quel est le mal universel ? l'infidélité. Eh bien ! nous invoquerons la Sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame des Infidèles. Ceci peut paraître extraordinaire, et pourtant rien de plus évident. De quel mal l'Europe est-elle rongée, sinon du mal de l'infidélité ? Elle s'étend en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Espagne, en France surtout. Il faut donc la combattre là où elle apparaît, et puisque ses progrès sont partout, il faut la combattre partout.

Les Assomptionnistes doivent préparer le triomphe de la Sainte Vierge sur les ennemis de la foi, et pour cela, ils doivent demander des indulgences spéciales pour ceux qui les y aideront, en se plaçant sous la protection de Notre-Dame des Infidèles. *Triumphatrix infidelium — Ora pro nobis.*

Si je faisais bâtir une église à Notre-Dame des Infidèles, j'y mettrais trois autels : au milieu, celui de Notre-Dame ; d'un côté, celui des Anges Gardiens des hérétiques ou infidèles vivants ; de l'autre, celui de toutes les âmes qui, mortes en dehors du corps de l'Eglise, sont pourtant sauvées, mais dans le purgatoire.

Je me propose d'engager les âmes pieuses à réciter les invocations à la Sainte Vierge :

Mater auctoris fidei nostrae.

Scutum fidei catholicae.

Triumphatrix infidelium et haereticorum, ora pro nobis.

Sancti Angeli custodes infidelium et haeticorum, orate pro eis.

Un *De profundis* pour les âmes de ceux qui sont morts hors du corps de l'Église.

Vers 1866.

Abdication, entre les mains de Notre-Seigneur, de mes sens, de mon jugement, de mon amour-propre, de mon cœur, pour que tout cela lui soit un instrument. *Mihi vivere, Christus est.*

Vers 1866 Sur une feuille volante, insérée dans le cahier

Ce que je voudrais être.

1. Un homme de foi, d'oraison, de véritable humilité.

2. Un religieux pénétré de l'esprit de sacrifice, grave, dans le vrai sens du mot, par-dessus tout surnaturel dans ses moindres intentions, sa tenue, sa conduite, ses paroles, son action.

3. Un supérieur préoccupé du devoir de développer et de sanctifier sa famille spirituelle en charité, union, piété, amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, de l'Église, selon toute la perfection des conseils évangéliques et du zèle apostolique.

Vers 1866

SUJET DE MON EXAMEN

1. Ma Règle, mon office.

2. Ma vie d'oraison et de présence de Dieu.

3. Mon amour pour Notre-Seigneur au Saint-Sacrement.

4. Ma charité envers le prochain.

5. Mon esprit de servitude par rapport aux œuvres.

6. Mon orgueil, mon caractère.

7. L'édification que je procure, mon zèle.

Octobre 1858 ¹⁾

A Mère Marie-Eugénie

En présence de Notre-Seigneur Depuis trois semaines, quand je prie pour vous, je n'ai pas d'autres pensées que ces paroles de Dieu à Abraham : *Ambula coram me et esto perfectus*. Cette perfection simple, humble, calme, patiente, douce et aimante sous l'œil de Notre-Seigneur ; cette paix dans la possession de soi ; le sacrifice de son être sans retour sur ce qu'on offre parce qu'on ne pense qu'à celui à qui on offre : voilà ce que je demande sans cesse pour vous. Est-ce parce que je le demande aussi pour moi-même que j'en suis très loin.

28 mars 1859

A la même

Imitation des saints. Vous savez qu'on m'accuse de vouloir imiter tous les saints dont je lis la vie. On lit en ce moment au réfectoire la vie de saint Charles, et je vous préviens que je n'ai envie d'être ni archevêque ni cardinal ; mais la beauté, la force, l'énergie, la persévérance de ce caractère me transportent. D'autre part, le bien que je cherche à faire à mes enfants m'attache à eux ; d'autre part encore, les quelques novices que je vois nous arriver me portent à croire qu'il en viendra d'autres, mais d'autre part aussi ma santé, si peu forte et qu'un léger effort met à bas, me démoralise. Que faut-il faire ? Où est dans cette situation la volonté de Dieu ? Franchement je l'ignore. Quelquefois je me reproche de me tenir trop aux détails, à de petites choses ; quelquefois je me trouve incapable de quoi que ce soit d'un peu fort. Qu'est-ce que Dieu veut de moi ? Il me semble que je suis prêt à tout faire, si je le vois clairement, mais par moments je vois trop et par moments je ne vois rien. Donnez-moi donc votre idée, si vous en avez une.

¹⁾ On reprend ici la suite des *Confidences intimes*

Pour le quart d'heure, ce qui me semble le plus clair, c'est que je dois me concentrer dans mon œuvre et y mettre toutes mes forces, mais alors arrivent les tiraillements du grand vicariat. Faut-il le lâcher et lâcher du coup le moyen de faire vivre trois ou quatre religieux ? Ce n'est rien et c'est beaucoup. Si vous saviez ce que c'est que cette situation perplexe !

Mars 1859

Plans d'études

Je me propose de faire des études historiques. Pour cela, je lirai d'abord l'Histoire universelle, et l'Histoire de l'Eglise en 3 volumes, et consulterai souvent Rohrbacher.

Théologie morale et dogmatique tous les jours.

Le latin deux heures au moins dans la Vie des saints.

Préparation de sermons par la lecture de la Bible, Bossuet, Bourdaloue, le P. Lejeune et surtout le P. Grenade.

Vers la même date

Notes d'études

- | | |
|-----------------------------------|---|
| 1. Théologie dogmatique | 1. Théologie dogmatique |
| 2. Théologie morale | 2. Théologie morale |
| 3. Discipline | 3. Discipline |
| 4. Droit canon | 4. Droit canon |
| 5. Histoire | 5. Histoire |
| 6. Controverse | 6. Controverse |
| 7. Philosophie | 7. Philosophie |
| 8. Sermons | 8. Sermons |
| 9. Instructions au pensionnat | 9. Piété. Livres à lire et à conseiller |
| 10. Retraites | |
| 11. Instructions à la Miséricorde | |
| 12. Littérature | |

26 mars 1860

A Mère Marie-Eugénie

Vous savez si par nature je suis agité. Il me semble que je gagne quelque chose de ce côté sauf les échappées du vieil homme.

5 juillet 1861

A la même

Depuis quelque temps je me sens extrêmement poussé à m'établir dans tout mon être, dans une grande dépendance par rapport à Notre-Seigneur, dépendance d'idées et de sentiments dont les paroles et les actes ne seraient qu'une conséquence et dans cette crise que je traverse, beaucoup de choses s'apaisent et se transforment.

3 février 1863

A Madame Varin

La prière de Notre-Seigneur C'est aujourd'hui la fête de la prière de Notre-Seigneur. C'est une de mes très grandes dévotions. Au Calvaire, Jésus-Christ souffrait pour tous les pécheurs. Je me figure qu'au Jardin des Olives il souffrait pour les prières imparfaites des saintes âmes, les vôtres, les miennes, qui avons quelque prétention à la dévotion. Tâchez de prier un peu mieux et demandez à Notre-Seigneur la fécondité de la prière douloureuse. Prier avec tristesse et angoisse est une admirable mortification, quand en même temps on prie avec courage et amour.

31 août 1865

A Mère Marie-Eugénie

J'ai 55 ans depuis hier ; après-demain, 2 septembre, il y en aura autant que je suis baptisé. Je ne suis plus jeune et pourtant ma conviction se fortifie. Je sens que nous touchons à une belle époque. Pour l'atteindre il faut traverser quelques bourrasques, la Terre Promise ne se rencontrera qu'au bout du désert.

1^{er} septembre 1865

A Marie Correnson

Demain, il y aura 55 ans que j'ai été baptisé... Combien de temps dois-je rester en ce monde ? Dieu seul le sait. Je voudrais bien, si c'est sa volonté, laisser comme une succession d'idées qui me semblent propres à aider au développement du Règne de Notre-Seigneur. C'est un sot orgueil peut-être qui me fait dire cela, mais il est très vrai que je vois un bien très grand à faire.

31 janvier 1866

A la même

Je voudrais être un homme de foi...

6 août 1866

Rendement de compte au P. Picard

Ce n'est pas à mon fils, mais à mon directeur que j'écris aujourd'hui. C'est pour cela que je prends la plume. Voici le sixième jour de ma retraite. J'en ai encore huit ou neuf, mais il me semble que je puis commencer à vous parler de moi. Vous me demanderez peut-être : « Pourquoi faire une retraite si longue ? » D'abord, les saints en faisaient de quarante jours. Puis, c'est parce que je ne suis pas un saint que j'ai voulu me recueillir un peu plus longtemps, et je m'applaudis de ma résolution. Les premiers jours, j'étais sous le poids d'une fatigue physique qui me faisait dormir jusque dix et douze heures par jour, soit la nuit, soit après midi, soit encore sur mon fauteuil. J'ai cru devoir me laisser aller sans trop de scrupule à ce besoin de sommeil. Maintenant, je commence à me troubler un peu, parce qu'il faut mettre un terme à tout. Voici ma pensée, je vous la soumets. Il est certain que, par expérience, je suis à l'époque de l'année où je dors le plus, après les nuits d'été si fatigantes, quoique je n'en aie pas beaucoup souffert cette année ; puis, ma tête a un peu

plus travaillé, à cause de l'oraison funèbre de l'abbé Durand, de mes articles sur le mouvement anglais, de mon discours de la distribution des prix, etc... Il m'est avis que je ferai bien de reprendre peu à peu l'habitude de dormir d'une façon qui ne soit pas trop scandaleuse.

Quant à mon âme, je suis plus confus du temps perdu, des grâces mal employées, de la façon humaine dont j'ai vécu, que de mes péchés. Je me trouve pourtant un fond d'orgueil, de gourmandise, de peu de bienveillance et de légèreté qui m'humilie profondément. Je ne suis pas assez homme d'oraison. C'est un point par où je voudrais me reprendre.

Comme supérieur, je crois voir bien des choses, sur lesquelles je cède par dédain, disant : « Vous le voulez ainsi, faites ; vous verrez ce qui vous en cuira... »

Tout me pousse pour l'an prochain à résumer ma vie ainsi : les religieux, le noviciat, les Oblates pour l'action extérieure, et quant à l'intérieur, c'est cette transformation en Notre-Seigneur, à propos de laquelle je fais les plus belles théories, sans jamais rien en réaliser.

Nous donnons ici la réponse du P. Picard.

Il est plus doux et plus facile à un enfant de demander des conseils à son Père que de lui en donner, aussi n'ai-je jamais été plus embarrassé qu'aujourd'hui pour vous écrire ; mais je me mets sous le regard de Dieu et j'écris. Loin de trouver extraordinaire votre résolution, je me suis réjoui beaucoup en apprenant que vous alliez au Vigan pour vous renfermer dans le silence et le recueillement pendant 15 jours. Une longue retraite me paraissait un repos pour votre corps et un grand bien pour votre âme. Loin de vous reprocher vos longues heures de sommeil, je vous engage à continuer à prendre un long repos malgré les scrupules qui pourraient le troubler ; il importe que vous profitiez pour cela de votre séjour au Vigan et que vous fassiez provision de force pour les retraites ecclésiastiques et les autres œuvres dont vous êtes chargé. Dans ce repos tout s'apaise, l'âme reprend possession d'elle-même et peut voir

comment elle doit se donner plus entièrement à Dieu en se donnant aux autres âmes. Comme un esprit reposé est plus apte à se recueillir et à penser sérieusement aux choses saintes. Est-ce à dire que la paresse est la meilleure disposition pour le recueillement ? Je suis loin de le penser et je me garderais bien d'écrire ainsi, si je m'adressais à un paresseux. Mais la paresse n'a jamais été votre défaut dominant, vous en reconnaissez d'autres et vous avez raison de vouloir les combattre : la timidité qui ne fait pas ou attend trop longtemps pour faire les observations, ou qui les fait poussées à bout et avec impatience ; le dédain, le mépris qui laissent au temps et aux faits le soin de donner des leçons ne sont pas toujours les meilleurs conseillers d'un supérieur ; ils n'exercent pas l'humilité et la patience du père et ils ne font pas pratiquer la vertu aux fils. Notre divin Sauveur agissait avec plus de simplicité avec ses apôtres et il est votre modèle et votre force, faites effort pour vous transformer entièrement en ce bien aimé Jésus et, dans votre conduite privée, comme dans vos devoirs de supérieur, adressez-vous souvent la question sur laquelle vous nous avez dans le temps fait un si beau sermon : « *Quid nunc Christus ?* » Peu à peu vous n'aurez d'autre vie que celle de Notre-Seigneur parce que vous n'aurez que ses sentiments et ses pensées : « *Hoc sentite in vobis quod in Christo Jesu.* » Comme je suis simple, mon bien cher Père, vous voyez que je prends au sérieux le rôle de directeur. Après avoir pris le fond des sentiments et parlé de cette simplicité forte et douce, humble et bienveillante, énergique et charitable que la vie d'oraison établira dans votre âme en unissant cette âme bien aimée à notre divin Sauveur, je viens en toute franchise aux diverses questions dont vous avez la bonté de me parler. Permettez-moi d'ajouter les retraites ecclésiastiques aux occupations diverses qui doivent remplir votre année. En vous occupant des prêtres vous rendrez le plus grand service à la Congrégation en la faisant connaître et en préparant des novices. Le noviciat doit être l'objectif de toutes nos pensées.

Voilà, mon bien cher Père... bien des qualités peuvent manquer à ma direction, mais la simplicité et le cœur n'y manquent certainement pas. J'ai bien prié et je prierai toujours bien pour vous. Que notre divin Sauveur vous sanctifie pendant cette retraite et que par vous il nous transforme tous.

F. Picard.

13 août 1866

Au P. Picard

Il me semble que ma retraite qui touche à sa fin m'aura fait du bien. Mes immenses besoins de sommeil commencent à passer et quoique la retraite m'eût

un peu tendu la tête, je crois que même au point de vue physique elle m'aura été bonne. Il me semble que je suis plus prêt à être le serviteur des âmes et des œuvres, plus humble, plus charitable, plus prêt à abdiquer entre les mains de Notre-Seigneur un droit sur mon corps, mon jugement, ma volonté, mon cœur. Quant à faire, je m'en rapporte aux circonstances.

5 avril 1867

Nouvelle lettre de direction au P. Picard

C'est à mon directeur que je m'adresse. Depuis ma retraite du mois d'août, voici ma constante préoccupation : Dieu me pousse à me séparer de bien des choses pour m'occuper d'une vie nouvelle. Voici ce qui m'est demandé, ce me semble, comme retranchements :

1. Renoncer aux carêmes, retraites pastorales et autres, sauf une encore l'an prochain.

2. Laisser la direction des anciennes élèves de Saint-Maur à M. de Cabrières, et la direction des enfants de Marie du prieuré au P. Vincent de Paul ou au P. Emmanuel.

3. Me réserver pour quelques prédications de dix minutes aux messes des hommes et deux ou trois sermons à la cathédrale, chaque année.

4. Moins de parler.

5. Prier beaucoup plus.

6. Un peu plus de pénitence.

7. M'occuper des Oblates et des religieuses de l'Assomption.

8. Mais surtout des religieux et de ceux qui peuvent le devenir.

9. Employer tous les moyens conformes au but de trouver des vocations.

Priez surtout pour moi pendant le temps de la Passion. Après Pâques... je ferai une petite retraite.

Invoquez les lumières du Saint-Esprit et voyez si ce n'est pas cela qui m'est surtout demandé.

Peut-être l'abandon des retraites pastorales est-il une affaire de santé ?

Réponse du P. Picard

Je prie tous les jours pour vous mais j'ai prié bien plus encore ces jours-ci puisqu'ils vont être suivis d'une retraite si importante pour votre sanctification et la nôtre. Vos résolutions me paraissent excellentes, plus de séparation des créatures, plus de repos sous l'œil de Notre-Seigneur, plus de vie de prière, c'est bien en effet ce que Notre-Seigneur doit demander à une âme qu'il veut sainte et dont il se sert pour la sanctification des autres. La multiplicité qui épuise cédant la place à une forte unité, vous ferez plus sûrement l'œuvre de Dieu et vous mortifierez plus énergiquement la nature. Vos forces ne peuvent pas suffire à tout, la Congrégation a besoin d'être suivie, formée, développée dans son esprit ; vous seul pouvez faire un pareil travail. Que cette œuvre devienne l'occupation de votre vie et vous ferez plus de bien parce que vous poserez les assises d'un édifice durable. Une chose me tiendrait au cœur et me paraîtrait rentrer complètement dans le cadre de réserve, ce sont les retraites pastorales, si par un repos sérieux vous pouviez faire provision de forces pour en prêcher une ou deux par an, ce serait, je crois, utile et désirable pour la Congrégation. Vous pourriez peut-être aussi en imposer une au Père Laurent, vous lui ouvririez un champ dans lequel il pourrait travailler avec fruit. Je n'ai pas à vous suggérer les pensées pieuses et fortes qui doivent animer votre vie. Notre-Seigneur vous presse et vous détermine, suivez son impulsion, seulement ne vous imposez pas des mortifications qui pourraient amoindrir vos forces comme la privation de sommeil ou un régime alimentaire peu substantiel. Sur ces deux points l'obéissance sera pour vous un meilleur sacrifice que toutes les privations du monde. Vous voyez, mon bien cher Père, que je réponds avec simplicité, je vous quitte pour rentrer au confessionnal...

15 août 1867

A Mère Marie-Eugénie

Ma retraite qui s'est passée plutôt en silence qu'en toute autre chose a eu pour moi un grand avantage, celui de me pousser toujours plus à l'amour de l'Eglise,

du Pape, de l'action en ce sens et à la haine des sociétés secrètes.

1^{er} juin 1868

Au P. Picard

Je voudrais faire une retraite dans une grande solitude. Je suis harrassé du genre humain. Et pourtant hier, jour de la Pentecôte, j'ai voulu me convertir, je crois même avoir commencé.

17 août 1868

A Mère Correnson

J'ai demandé à Lourdes ma conversion, l'esprit d'oraison et le don d'embraser les âmes et de faire aimer Notre-Seigneur et la Sainte Vierge.

1868

A la même

J'ai une immense dévotion à la Compassion de la Sainte Vierge.

19 novembre 1869

A la même

...Mon séjour à Rome me fait sentir tous les jours davantage la nécessité d'une piété catholique, c'est-à-dire désintéressée, généreuse, universelle, s'occupant plus des intérêts de Dieu que des nôtres, parce que Dieu s'occupera bien mieux de nos intérêts quand nous nous occuperons exclusivement des siens. Aussi sous ce rapport, je crois que je me convertis un peu et que je commence à devenir moins personnel. Peut-être n'est-ce qu'une théorie ? Un autre effet que me produit Rome, c'est de me porter à m'élever au-dessus des idées de pays. Rome est la capitale du monde catholique. Il faut avoir non seulement le cœur, mais les idées catholiques, et quand on parle des idées larges, je ne crois pas qu'on en trouve de plus larges que celles-là...

24 décembre 1869

Au P. Picard

Pour moi, la vue du Concile me donne tous les jours un peu plus le désir de devenir un saint selon l'esprit de l'Assomption. Je crois que jamais l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de l'Eglise n'a été plus nécessaire et propre à féconder les âmes qu'aujourd'hui.

5 février 1870

A Mère Corranson

Je suis bien embarrassé. Je me trouve poussé par les événements à m'occuper de choses très importantes. Quelquefois je me demande si je ne m'y porte pas moi-même par l'effet de l'agitation ou de l'activité de ma nature. J'en suis désolé, car je ne voudrais rien faire que pour la gloire de Dieu. Demandez à Notre-Seigneur que je n'agisse qu'en vue de lui pour sa gloire et rien que pour sa gloire.

9 février 1870

A la même

Je me figure parfois que Dieu va me donner dix dernières années de vie, de 60 à 70 ans et que, de même que Notre-Seigneur a fait son œuvre extérieure pendant trois ans et trois mois, il m'accordera trois fois plus de temps pour faire notre œuvre. Mais comme je puis n'avoir même pas dix ans, il faut nous dépêcher afin de n'avoir pas les mains vides à son tribunal.

20 juillet 1871

A la même

Ah ! ma pauvre enfant, vous ne broyez pas du rose en voyant votre maladie se prolonger. Permettez-moi de vous dire que je sais ce que c'est. Je suis tombé malade en mai (1854) et cela a duré trois ou quatre ans avec des fatigues et des tortures inouïes. Je ne

vous ai connue qu'à mon retour de Paris, (en mai 1857)
je souffrais encore mais bien moins...

2 janvier 1873

A Mère Marie-Eugénie

Aujourd'hui avant la messe, j'ai fait près de deux heures d'oraison à la chapelle, devant le Saint-Sacrement, mais dans mon cabinet je m'arrange pour que mes études tournent presque constamment à la méditation. Je m'occupe des choses de ce monde, mais je vous assure que je suis surtout pour la solitude.

21 janvier 1874

Dernière note intime des *Impressions*

Il me paraît que l'action de notre œuvre doit s'exercer par les religieux, par les religieuses sur l'éducation des filles, les œuvres des femmes chrétiennes, les Oblates dans les missions étrangères.

Mais ce qui m'a frappé surtout aujourd'hui, c'est le tort que j'ai eu de ne pas assez développer le Tiers-Ordre chez les prêtres. On pourrait par là, arriver aux résultats les plus précieux. On relèverait leur esprit sacerdotal, leur piété ecclésiastique, leurs promesses cléricales, leur zèle apostolique.

On leur persuaderait de devenir féconds par les œuvres de propagande et par la formation des vocations.

Une vaste association confiée à ces prêtres aurait une utilité immense ; on s'y occuperait de la défense de l'Eglise contre les sociétés secrètes.

13 août 1874

Au P. Emmanuel Bailly

Quant à votre retraite, je ne puis que vous dire le fond de la mienne : 1° Le sentiment de mon néant ; 2° la plus surnaturelle confiance en Dieu pour tout ; 3° n'être que l'instrument de Dieu dans le peu que je puis faire...

17 septembre 1874

A Madame d'Escure

Pour moi, à mesure que je vieillis (j'ai depuis quelques jours 64 ans) je ne trouve de salut que dans une vie d'abandon à tout ce que Notre-Seigneur peut m'envoyer de souffrances. C'est une des plus essentielles résolutions de ma dernière retraite et je m'en trouve si bien que je voudrais vous communiquer cette manière d'être avec Dieu...

28 octobre 1874

A Mère Marie-Eugénie

J'ai pris courageusement mon parti de ne plus prêcher de très longtemps, de devenir un homme de prière, autant que j'en suis capable, de me retirer de beaucoup de choses, de vivre en vrai religieux.

17 août 1875

A Mère Correnson

Ce matin, en disant la messe et en partageant la Sainte Hostie, je me disais : « Voilà comment il faut que je devienne. Je romps la Sainte Hostie, il faut me laisser rompre par Notre-Seigneur... » Je ne veux plus rien être (à propos du vicariat général). Peut-être est-ce de l'amour-propre à ma façon. Ah ! qu'il est difficile de se bien connaître ! Pourtant il me semble bien que je veux me convertir, mais tout de bon.

14 octobre 1875

A la même

Moi aussi je passe par des tribulations ; mais de tout ce qui m'arrive, je conclus à la nécessité de me jeter sans aucune réserve entre les bras de Dieu et de me laisser conduire par lui à toute la sainteté qu'il peut désirer de moi. Je n'y suis pas, tant s'en faut, j'en suis à mille lieues. Mais pourquoi me décourager, si Notre-Seigneur veut faire les trois quarts et demi du travail !

17 octobre 1876

A Mère Marie-Eugénie

Je suis très préoccupé de former en moi l'amitié de Notre-Seigneur. Cette pensée vous va-t-elle avec vos préoccupations sur les droits de Dieu. Comment s'en tirer avec ces droits terribles par leur immensité ? J'ai cru mieux aller par l'amour.

17 décembre 1876

Au P. Bailly

Hélas ! oui, j'ai 42 ans de sous-diaconat et bientôt de sacerdoce. Priez pour que je me convertisse au moins cette année. Je ne sors presque pas. Je cours après le repos et l'étude de la philosophie scolastique qui me ravit tous les jours davantage. Je suis profondément dégoûté de moi, mais je conserve l'invincible espérance d'un triomphe de l'Eglise. Vous me dites : Si nous faisons tant peur, c'est que sans doute nous sommes quelque chose. Peut-être ne faisons-nous peur que parce que nous avons mauvais caractère : voilà ce que je me dis tous les jours. J'aurais horreur d'être quelque chose, sinon une mâchoire d'âne entre les mains du vrai Samson.

24 décembre 1876

Au P. Picard

Il y a aujourd'hui 42 ans que Notre-Seigneur me fit une grande grâce en me donnant de comprendre qu'il faut faire tout pour lui et rien pour les autres. Aujourd'hui, il m'en a fait une autre, c'est de me faire comprendre qu'il faut faire tout pour les autres comme lui.

21 mars 1877

A Mère Marie-Eugénie

J'ai voulu me servir du livre de M. Gay ; je l'ai trouvé alambiqué et je nage dans les méditations de Bossuet. Que je vous souhaite un peu de temps d'ici à Pâques, pour vous retirer sur le calvaire avec

la Sainte Vierge au pied de la Croix ! Je fais ce que je puis pour m'y maintenir et tâcher d'y apprendre la patience, l'humilité... deux vertus qui me manquent essentiellement.

3 juin 1877

A Mère M.-Thérèse de Commarque

La maladie et l'infirmité ont ce grand avantage de nous avertir que nous ne sommes pas immortels. Cette pensée ne me quitte presque pas et je suis bien coupable quand j'offense le bon Dieu, car son jugement m'est presque trop présent. A la vérité je ne le prends pas par le côté le plus humble, pourtant avec sérieux, mais avec une grande confiance d'une part, de l'autre, avec le sentiment très profond de l'obligation où je suis de réparer le temps perdu et de ne plus perdre une heure ni une minute.

2 juillet 1878

A Mère Marie-Eugénie

J'ai été très frappé en lisant la vie de saint Josaphat, de voir que son ami Rustky ne fut pas saint, parce qu'il était plutôt l'homme de devoir et que saint Josaphat, ayant été l'homme de l'amour, mérita d'être martyr. Je m'efforce d'inspirer partout où je le puis l'initiative de l'amour. Voilà une idée-mère que je dois à Dom Guépin et dont je lui suis très reconnaissant.

En 1878

Questions d'examen

- | | |
|---------------------------|--------------------------|
| 1° Ma vie. | 8° Les noviciats. |
| 2° Les Augustins. | 9° Les collègues. |
| 3° Les Assomptiades. | 10° Les résidences. |
| 4° Les Oblates. | 11° Les missions. |
| 5° Les Petites-Sœurs. | 12° Les études. |
| 6° Les Chapitres généraux | 13° La correspondance. |
| 7° Les alumnats. | 14° Notre-Dame de Salut. |

- | | |
|--------------------------|---------------------------|
| 15° Tiers-Ordres. | 18° Conférences de Saint- |
| 16° Notre-Dame des | Vincent de Paul. |
| Vocations. | 19° Dames de Miséricorde |
| 17° Comités catholiques. | |

26 novembre 1878

A Mère Marie-Eugénie

Je ne sais que vous dire pour votre retraite. Je m'applique pour mon compte à faire le plus d'oraison possible et chose étonnante, j'ai la preuve que je fais du bien aux âmes lorsque j'ai bien résisté à l'ennui d'une oraison sèche, aride, pleine de dégoûts et de distractions. Apprendre à prier devient la science de mes efforts et je ne sais pas vous donner d'autres conseils que ceux que je m'applique à moi-même. Rester devant Dieu, lui dire qu'on n'est rien, qu'on a tant besoin de lui ; demander à Notre-Seigneur de nous donner son esprit, au Saint-Esprit de nous donner son amour, c'est simple comme bonjour et j'y trouve toute force et toute espérance. Je ne connais pas de but plus grand que de chercher Dieu de toutes ses forces. En un mot, je me simplifie tant que je puis et ne sais que vous souhaiter de devenir très simple dans votre prière.

14 janvier 1879

A la même

Sans être malade, je sens un tel affaiblissement de forces que si à la fin de l'hiver elles ne reviennent pas, j'ai grand peur que je ne finisse par m'en aller. Je vous souhaite donc, comme à moi, la pensée constante du ciel et la grâce de faire toutes vos actions sous l'impression de votre éternité. Ce n'est pas la crainte des jugements de Dieu que je demande pour vous, mais le sentiment de l'épouse qui, attendant l'époux, veut qu'en arrivant il trouve tout disposé de façon à n'avoir qu'à se réjouir. L'âge doit donner à nos actes un caractère de gravité divine qui n'est

que le reflet des dons de Dieu sur nous. Qu'avons-nous à faire qu'à nous établir dans le réel divin et la vérité, afin qu'à cause de votre sincérité cette vérité soit un jour notre joie et sans fin ? Ceci est peut-être un peu sérieux. Mais, que voulez-vous, je vous parle avec les dispositions d'un homme qui doit se hâter pour être prêt.

Vers la fin de sa vie

De tout ce que j'ai été amené à faire, il me semble que la meilleure œuvre, celle qui me donne le plus de confiance au moment de paraître devant Dieu, c'est la quantité d'âmes qu'il m'a été donné de lui consacrer, les vocations et les vierges que j'ai pu procurer à Jésus-Christ. Tout le reste, après de cela, me paraît bien peu de chose ! A mes yeux, ç'a été l'œuvre la plus importante et la meilleure de ma vie sacerdotale.

(D'après le P. Emmanuel Bailly — *N. et D.*, II, p. 194.)

I
LA PIÉTÉ

La Piété, telle qu'elle nous est recommandée par le Père d'Alzon, consiste principalement dans :

1° l'amour de Dieu puisé aux sources de la théologie mystique ;

2° l'amour de Notre-Seigneur puisé dans la fréquente méditation de la vie, de la doctrine et des mystères de notre Divin Maître ;

3° l'amour de la Sainte Vierge et de l'Eglise, où se reflètent, plus proches de nous, dans leurs privilèges et leur histoire, les perfections de Notre-Seigneur.

I. L'amour de Dieu

Le P. d'Alzon écrivait au P. Picard, le 9 juin 1872 : « Je rêve une théologie mystique d'après saint Thomas. Cela semble rude et pourtant c'est plus aisé qu'on ne pense. Tous les matins, j'en sers une décoction d'une demi-heure aux Oblates. Figurez-vous qu'elles me trouvent clair et pourtant je leur parle sur les processions en Dieu, sur la création, sur l'origine du mal ». Ce cours ébauché avec les Oblates est servi, en 1874, aux novices étudiants à Nîmes. Le Père leur inculquait, d'une manière nouvelle, à la fois plus profonde et plus pieuse, le véritable esprit de l'Assomption. Nous détachons de ce cours — d'après la rédaction du P. Alexis Dumazer qui était alors auprès des étudiants, le socius du P. d'Alzon — l'introduction et quelques leçons sur les attributs de Dieu. Ces pages illustreront d'un exemple les directives sur l'esprit de notre oraison que le Père adressait au même moment aux membres du Chapitre.

COURS DE THÉOLOGIE MYSTIQUE

Nécessité d'étudier la théologie mystique

La théologie mystique peut être définie : la science de l'union de l'âme avec Dieu. La plupart des auteurs mystiques se sont bornés à étudier le travail, par lequel l'âme humaine peut monter à l'union divine. Pour nous, nous nous proposons d'étudier les deux termes de cette union, Dieu et l'âme.

La théologie positive et la théologie mystique ont bien le même objet qui est Dieu, mais elles diffèrent, en ce que la dernière propose plus particulièrement l'étude de la beauté divine, afin d'exciter le cœur de l'homme à aimer davantage. Il résulte de là que ces sciences doivent se prêter un mutuel appui, et la vraie théologie mystique se garde bien d'abuser du mot de saint Augustin : *Ama, et fac quod vis*, et de la parole de Notre-Seigneur : *Abscondisti haec a sapientibus, et revelasti ea parvulis*. Elle est, comme la théologie positive, et en s'appuyant sur elle, à la fois science et sagesse.

Six motifs principaux doivent nous exciter à embrasser cette étude avec ardeur, car nous y trouvons :

1° Un moyen d'intéresser les âmes aux choses surnaturelles ;

2° Un moyen puissant pour éviter les erreurs du sentiment et du fanatisme ;

3° Un développement magnifique de l'amour de Dieu ;

4° Une arme admirable pour combattre les erreurs modernes et venger les droits de Dieu ;

5° Une source de lumières pour l'homme ;

6° Un moyen puissant d'apostolat.

I. — *Intéresser les âmes aux choses surnaturelles.*

Depuis le péché originel, tous les objets du monde matériel sont devenus des obstacles à notre perfection ; notre âme cependant a toujours le même besoin de monter vers Dieu : la théologie mystique lui permettra d'atteindre ces sphères élevées, où la pratique du bien devient d'autant plus facile qu'on se trouve plus à proximité de Dieu. Sans doute cette étude n'est pas également nécessaire à tous les hommes, mais elle est indispensable aux directeurs chargés de former les âmes à la vie surnaturelle et on peut lui appliquer ce que dit saint Thomas de la dogmatique : *Sacra doctrina est necessaria homini ad salutem.*

II. — *Eviter les erreurs du sentiment et du fanatisme.*

Après la Révolution, il fut un temps où les directeurs procédaient par inspiration ; ils affirmaient comme venant du ciel des décisions basées sur leurs rêveries et non sur la science ; ils les soutenaient avec l'entêtement de l'ignorance, au grand préjudice des âmes. Nous n'éviterons ces erreurs dangereuses que par l'étude, nous qui avons la responsabilité non seulement de notre âme, mais aussi de celles des autres.

III. — *Développer en nous l'amour de Dieu.*

Quelques théologiens mystiques n'ont voulu voir dans cette science qu'une méthode, point de vue beaucoup trop restreint, car il est impossible de considérer l'être de Dieu, ses perfections, sa miséricordieuse bonté pour les hommes sans être porté à l'aimer tous les jours davantage.

IV. — *Combattre les erreurs modernes et venger les droits de Dieu.*

L'Eglise, après avoir condamné le quiétisme de Fénelon, a dû lutter contre le panthéisme qui l'a suivi.

Dieu mieux connu et plus aimé nous aidera à renverser ces erreurs et nous donnera la force d'affirmer ses droits.

V. — *Source de lumières.* Par la théologie mystique l'âme approche de Dieu plus par le cœur que par l'intelligence et si la raison est illuminée par la théologie positive, la mystique inonde le cœur de lumières et le vivifie de sa chaleur.

VI. — *Moyen d'apostolat.* Autre chose est le professeur, autre chose l'apôtre. Ils doivent s'unir dans la théologie mystique, afin que l'apôtre, en prêchant, puisse rendre vivantes ces vérités de la foi, que le professeur enveloppe quelquefois sous une enveloppe bien froide. La théologie dogmatique apprend à l'âme à connaître la vérité, la théologie mystique doit lui apprendre à l'aimer.

Ces deux sciences doivent donc être unies : la dogmatique plus spéculative, la mystique plus pratique ; la première allant à Dieu par la vérité, la seconde par la charité. La mystique mal entendue et séparée de la dogmatique devient une contemplation stérile ou une source d'erreurs. L'oubli de la mystique prive la théologie positive d'un élément de chaleur vivifiante, et c'est peut-être de cet oubli qu'est né l'injuste discrédit où tomba la scolastique, lorsqu'elle donna trop d'importance à des disputes arides.

De la vie intérieure

Trois sortes de maîtres La vie intérieure a été étudiée et décrite par trois sortes de personnes : des théologiens, des saints et enfin des saints théologiens. Les premiers, comme Grenade, le P. Grou, Bossuet, etc., ont porté leurs investigations dans certaines conceptions pieuses, mais hasardées,

et ont pu montrer ainsi quelquefois les erreurs de certains mystiques, sans connaître la vie mystique par expérience. Les saints ont traité les mêmes questions et n'ont été canonisés qu'après un examen approfondi de leurs écrits, examen qui leur sert de garantie pour nous. Il faut remarquer à ce sujet que les femmes transforment souvent en communications célestes les doctrines de leurs directeurs (sainte Thérèse, Marie d'Agréda, etc.). Les théologiens écrivent par méthode, les saints procèdent davantage par expérience personnelle. Les saints qui ont été en même temps théologiens nous offrent les deux avantages, et leur doctrine ne peut manquer d'être plus sûre ; c'est donc à eux qu'il faut s'en tenir. (Saint Bonaventure, saint Jean de la Croix, saint François de Sales.)

Trois états de vie intérieure On distingue différents états dans la vie mystique, mais tous les auteurs ne les divisent pas de la même manière : les saints énumèrent en général ceux par lesquels ils ont passé. Il ne faut pas confondre les états de la vie intérieure avec les états d'oraison.

On distingue en général trois états dans la vie mystique : la vie purgative, la vie illuminative, la vie unitive. Dans la première, l'âme cherche à se débarrasser de ses souillures et de ses imperfections ; dans la seconde, elle commence à considérer toutes choses dans la lumière de Dieu ; dans la troisième, elle est enflammée du désir de s'unir à Dieu. Les saints se sont servis de différentes comparaisons pour nous expliquer ces trois états. Sainte Thérèse compare l'âme à un jardinier. Dans le premier état, ce jardinier n'a qu'un puits d'où il est obligé de tirer l'eau à grand-peine ; dans le second, il arrose son jardin de l'eau d'une source et n'a qu'à ouvrir les conduites et à diriger l'eau ; enfin dans le troisième état, il n'a aucune peine, parce que l'eau tombe en abondance au temps voulu.

Pour saint Bonaventure, l'âme est semblable à un séraphin qui de deux ailes se voile le corps, de deux autres la face, et se sert des deux dernières pour voler vers Dieu.

Saint Jean de la Croix dit que l'âme est comme un voyageur qui commence à marcher vers le soir ; la nuit se fait, l'âme se dépouille de ses sens et marche à la lueur d'un reste de lumière naturelle ; bientôt arrive le plein minuit, où l'âme ne vit que de la foi ; après minuit l'aube, commencement de lumière surnaturelle, en attendant le plein jour qui est le ciel.

Ces trois états de l'âme sont encore désignés par les auteurs mystiques sous les noms d'état des esclaves, qui ne font rien que par la terreur des jugements de Dieu ; des mercenaires qui agissent dans l'espoir de la récompense ; des enfants qui craignent seulement de déplaire à leur père.

Quant à la manière dont ces trois états se rapportent aux trois vertus théologiques, les uns veulent commencer par l'espérance et continuer par la foi, mais Notre-Seigneur : (*nisi credideritis, non intelligetis*) et saint Paul : (*Accedentem ad Deum oportet credere quia est*) mettent en premier lieu la foi ; et c'est logique, car la foi nous montre, selon l'expression de saint Jean de la Croix, le tout de Dieu et le néant des créatures ; la foi nous donne la lumière surnaturelle, et alors l'espérance illuminée par elle, désire aller à Dieu comme bien suprême, en attendant de le posséder par l'amour.

Des sources de la théologie mystique

1° L'Écriture Sainte

Les sources de la théologie mystique sont évidemment les mêmes que celles de la dogmatique, mais employées différemment. La première et la plus

importante est l'Écriture Sainte. C'est une grande garantie de sécurité pour nous que d'avoir comme base de notre vie la parole de Dieu ; nous devons donc nous appliquer ardemment à la connaître à fond. Dans cette étude nous aurons toujours devant les yeux deux règles données par saint Augustin, pour tirer de l'Écriture Sainte tous les fruits qu'elle peut nous donner.

Première règle La Sainte Écriture renferme des passages faciles et d'autres remplis d'obscurités. Les passages faciles à interpréter ont été donnés par Dieu, pour que tous les chrétiens qui lisent l'Écriture puissent y trouver des règles de conduite ; les passages difficiles ont pour but d'exercer la sagacité des docteurs et des pasteurs, et de les exciter à creuser les sens cachés de la Bible pour y trouver la solution des problèmes et réfuter les objections des adversaires. Les solutions tirées de la Bible seront toujours de deux espèces, dogmatiques et morales. Nous n'avons rien à dire des premières. Les secondes fournissent à notre intelligence de nombreux points de vue partout où l'Église, se contentant de diriger nos investigations, ne nous impose pas telle ou telle solution particulière. De là, les progrès que nous pouvons faire dans l'étude de la théologie mystique, progrès que nous ferons même en étudiant les points faciles pour profiter de la lumière qu'ils projettent ensuite sur les autres. — *Quomodo dilexi legem tuam, Domine, tota die meditatio mea est.*

Deuxième règle Le Saint-Esprit a voulu donner à l'Écriture Sainte tous les sens dont elle est susceptible. Le sens littéral, invariable dans les questions dogmatiques, peut fournir souvent beaucoup de sens moraux très pratiques, et la règle de saint Augustin trouve alors son application. Ainsi

les miracles de Notre-Seigneur au sens littéral sont la plus magnifique preuve de la révélation, mais nous en pouvons tirer aussi un grand enseignement moral. Les résurrections, les guérisons, les paraboles surtout nous élèvent par les choses sensibles aux enseignements surnaturels. *Est naturale homini ut per sensibilia ad intelligibilia veniat* (saint Thomas), et saint Denys : *Impossibile est nobis aliter lucere divinum radium nisi varietate sacrorum velaminum circumvelatum*. Ces paraboles sont utiles à tous, car les plus habiles dans les sciences humaines sont trop souvent les plus grossiers à l'égard des choses du ciel, et saint Grégoire pape fait remarquer que l'Écriture est la science des sciences instruisant même par les faits : *dum narrat gestum, prodit mysterium*. Saint Denys, de son côté, observe qu'il y a une admirable proportion entre la loi ancienne, figure de la loi nouvelle, et la loi nouvelle, figure de la gloire : *ipsa nova lex est figura futurae gloriae*. L'usage des saintes lettres nous en fera découvrir la richesse et la beauté, comme il arriva à saint Augustin, et nous comprendrons que si la discussion théologique des textes est nécessaire, néanmoins il y a quelque chose de plus à trouver dans l'Écriture, car la parole du Saint-Esprit qui est amour ne peut manquer de renfermer de sublimes beautés et des idées capables d'enflammer les cœurs. Nous acquerrons par la théologie mystique la connaissance de ces idées et nous y trouverons même la source d'une littérature nouvelle.

2° Notre-Seigneur Jésus-Christ

« Dieu a parlé de différentes façons par les prophètes, en dernier lieu il a parlé par son Fils. » *Novissime locutus in Filio*. Il veut que nous écoutions ce Fils bien aimé, *Ipsum audite*. C'est donc à Notre-Seigneur qu'il faut aller pour avancer dans la perfection. Et d'ailleurs, Jésus-Christ n'est-il pas notre médiateur : *Unus*

mediator Dei et hominum homo Christus Jesus. Et lui-même n'a-t-il pas dit : *Nemo venit ad Patrem nisi per me.*

Nous pouvons aller à Notre-Seigneur Jésus-Christ de trois manières : 1° par l'étude ; 2° par l'amour ; 3° par l'imitation.

I. Etude de Jésus-Christ Etudier Jésus-Christ, c'est étudier la perfection même, puisque en lui *inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter*, et qu'ainsi la divinité a pris un corps pour nous devenir accessible. L'humanité de Notre-Seigneur n'est pas moins parfaite, puisque saint Paul nous dit encore : *In quo complacuit omnem plenitudinem inhabitare* ; et qu'est-ce que cette plénitude, sinon la perfection de Dieu. Jésus-Christ est donc le livre vivant que nous devons étudier, livre parfait et dans lequel, à la différence des autres livres, le travail humain est aussi parfait que le fond, car suivant une autre expression de l'Apôtre : *In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi*. D'où nous voyons qu'il faut puiser en Notre-Seigneur deux sortes de connaissance : la sagesse qui correspond aux moyens surnaturels et la science qui implique l'étude par les moyens naturels.

Qu'il y ait pour nous une obligation d'étudier par les moyens naturels Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est un fait incontestable, et saint Chrysostome répondait à Basile qui lui objectait l'exemple de saint Paul : « Vous pourrez vous dispenser d'étudier, quand vous aurez comme saint Paul l'assistance du Saint-Esprit ». Le peu de fruit qu'on fait dans les âmes vient souvent du peu de soin que l'on a eu d'étudier Notre-Seigneur, même par les moyens humains ; et nous, membres d'une Congrégation apostolique, nous avons une plus stricte obligation de connaître scientifiquement Notre-Seigneur, pour le défendre contre ses ennemis qui prétendent se placer sur le

terrain de la science, et pour en parler d'une manière plus attrayante, afin de le faire aimer davantage.

Mais combien plus impérieuse devient cette obligation, si nous nous plaçons au point de vue surnaturel ! Est-il possible de faire du bien aux âmes, si nous n'avons pas trituré nous-mêmes les aliments que nous voulons leur donner, si nous n'avons pas vivifié nos études naturelles par une pensée surnaturelle. *In ipso vita erat et vita erat lux*. Cette lumière intellectuelle, c'est la science, et cette science doit être vivante, sans quoi elle n'est plus lumière, mais ténèbres ; et si cette vie vient à manquer, ce n'est plus Jésus-Christ. N'est-ce pas la raison pour laquelle tant de sermons portent si peu de fruits ? On les fait avec l'intelligence seule, sans le concours du cœur et de la foi, et on ne réussit ni à faire le bien, ni à empêcher le mal.

II. Amour de Jésus-Christ L'étude et la connaissance de Jésus-Christ nous conduisent à l'amour, car *ignoti nulla cupido*. Il y a deux amours : l'amour naturel et l'amour surnaturel. Bien des personnes même pieuses s'arrêtent à l'amour naturel de Jésus-Christ. Nous devons aller plus loin, et, sans rejeter entièrement les sentiments affectifs et sensibles, c'est surtout d'une manière surnaturelle que nous devons tendre vers Notre-Seigneur, et c'est dans cette voie que nous devons pousser les âmes trop souvent disposées à s'arrêter à la sensibilité de l'amour naturel. Comment développer en nous cet amour ? Par la foi qui nous donnera une connaissance plus parfaite de Notre-Seigneur, qui nous rappellera sans cesse tout ce qu'il a fait pour nous et les sentiments de gratitude qui doivent remplir nos cœurs à son égard. Nous nous écrierons avec saint Jean : *Diligamus ergo Deum, quoniam ipse prior dilexit nos*. Nous nous souviendrons de ces paroles de Dieu même : *In caritate perpetua dilexi te : ideo attraxi te, miserans tui*. Car le but de Notre-Seigneur est de relier

le ciel à la terre par son sacrifice et son amour : *Pacificans per sanguinem crucis ejus... sive quae in caelis sunt*. Et le premier résultat sera un sentiment d'admiration. Notre âme, suivant l'expression de Bossuet, ne pourra s'empêcher de s'écrier : O Jésus-Christ ! O Jésus-Christ ! De cette admiration naîtra l'amour, et nous dirons avec saint Paul : *Caritas Christi urget nos*. Et c'est ainsi que Jésus-Christ, connu par les différents moyens dont il a été parlé plus haut, nous pousse vers la perfection et l'union. Comme conséquence, nous connaissons mieux le peu que nous sommes, nous comprendrons quelle source d'humilité se trouve dans la contemplation de Dieu, nous dirons avec saint Paul : *Si quis non amat Dominum Jesum Christum, sit anathema*. Et comme cet amour de Notre-Seigneur pour nous exige de la reconnaissance, nos intentions, nos mouvements prendront une direction tout autre. Nous nous élèverons par l'humanité de Notre-Seigneur à l'amour de Dieu, et comme application au temps présent, nous nous rappellerons ce texte prophétique de saint Augustin : *Fecerunt civitates duas amores duo, terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei, coelestem vero amor Dei usque ad contemptum sui*.

Nous en concluons la nécessité d'une nouvelle forme de la piété. La société moderne a chassé Dieu de son sein, il faut donc refaire la cité de Dieu. D'autre part, notre âme pénétrée de la nécessité d'aimer Jésus-Christ se trouve trop étroite pour l'aimer assez, et de là naîtra en elle un grand désir de faire aimer Dieu par les autres, et ce sera la science de notre zèle apostolique. L'amour des âmes n'a-t-il pas été le principe de l'apostolat de Notre-Seigneur ? Le prêtre se trouvera donc ainsi entre deux sentiments : il est envoyé par Notre-Seigneur, il aime d'être ainsi envoyé ; et ces deux sentiments le feront grandir dans la sainteté. *Ascensiones in corde suo disposuit. Mihi vivere Christus est.*

III. Imitation de Jésus-Christ *L'amour veut des preuves.*
 Notre-Seigneur a dit :
Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum caelorum, sed qui facit voluntatem Patris mei.
 Et ailleurs : *Si diligitis me, mandata mea servate.* Il faut donc montrer notre amour par la pratique, il faut que nous copions notre modèle Jésus-Christ : *Aspice, et fac secundum exemplar.* Ce modèle, c'est Dieu lui-même, c'est la perfection : *Estote et vos perfecti, sicut Pater vester caelestis perfectus est.* Jésus-Christ Dieu propose Dieu comme modèle à tous les hommes. Il exige de tous les hommes au moins une perfection relative. Or, le plus haut degré de perfection est la vie religieuse, nous sommes donc obligés d'avancer sans cesse. Pour cela nous devons imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Mitis sum et humilis corde. Exinanivit semetipsum. Christus sibi non complacuit.* Douceur, bienveillance, mais surtout humilité. Nous trouverons cette humilité à Bethléem, au Calvaire, dans le tabernacle. A Bethléem, c'est Jésus anéanti sous la forme d'un enfant couché dans une crèche. *Invenietis infantem... positum in praeseptio.* Au Calvaire, c'est l'anéantissement dans la douleur : *Virum dolorum. Posuit in eo Dominus iniquitatem omnium nostrum.* Au tabernacle, anéantissement plus grand encore, s'il est possible. Celui qui peut créer et transformer les substances se cache sous un peu de pain et de vin, il obéit au prêtre coupable qui monte à l'autel, au mauvais chrétien qui profane le sacrement : *Agnus tanquam occisus. Obediens usque ad mortem.* La pauvreté, l'humilité, l'obéissance ressortent partout, accompagnées du sacrifice et de l'abandon complet entre les mains de Dieu. Et c'est pour cela que Jésus-Christ doit être le commencement et le terme de notre perfection : *Ego sum alpha et oméga,* et que nous devons nous établir en lui, *instaurare omnia in Christo.* Le religieux doit donc être l'imitateur de Jésus-Christ, afin de pouvoir dire aux âmes : « Imitiez-moi comme

j'imité Jésus-Christ : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* », et voilà la raison dernière de tous nos travaux.

3° De l'Église

I. Sa nature Nous avons vu que Dieu a parlé d'abord par les prophètes, puis par son Fils. Jésus-Christ monté au ciel nous parle par son Eglise qui le continue et que nous devons écouter. L'enseignement de l'Eglise est pour nous la source de la vérité et de la sainteté. Il se manifeste de deux façons, d'une manière publique par l'enseignement des docteurs, d'une manière plus intime par la direction. L'enseignement de l'Eglise est infaillible, mais la direction qui se passe dans le secret peut être faussée, et c'est pour cela qu'elle a besoin du contrôle de l'autorité suprême. De graves hérésies, à diverses époques, se sont fait jour par la direction : Gnostiques, Jansénistes, Molinos, etc.

Jésus-Christ a uni l'homme à Dieu dans son incarnation. Il s'incarne encore mystiquement dans l'humanité. *Ipsium dedit caput supra omnem Ecclesiam, quae est corpus ipsius et plenitudo ejus*. L'Eglise ne fait qu'un avec Jésus-Christ et le complète en quelque sorte, et c'est ce qui fait dire à saint Anselme : *Nihil magis dilexit Deus in hoc mundo quam libertatem Ecclesiae suae*. L'Eglise peut donc être pour nous une source de perfection qui descend de Jésus-Christ, tête de l'Eglise. Cette union de Notre-Seigneur avec l'Eglise peut être considérée à un double point de vue, car on peut dire de l'Eglise ce que saint Jean dit de Jésus-Christ : *plenum gratiae et veritatis*. Bossuet fait remarquer que l'Eglise nous donne l'enseignement et les sacrements. L'enseignement de la vérité est la source de la liberté, suivant ces paroles des livres saints : *Qui facit peccatum, servus est peccati, et, Veritas liberabit vos*. Les sacrements sont les sources de la grâce. *Euntes, docete omnes gentes... docentes eos servare*.

Il faut enseigner ce que l'homme doit croire et ce qu'il doit observer : car la loi se résume en un mot, l'amour : *Plenitudo legis dilectio*, et en deux commandements : *In his duobus mandatis, tota lex pendet et prophetae*. Notre-Seigneur ajoute : *Baptizantes eos*, et voilà la grâce des sacrements. Par la grâce et la vérité que donne l'Eglise, Jésus-Christ est avec nous jusqu'à la consommation des siècles ; il est avec l'Eglise enseignante et avec ceux qui sont enseignés, il est avec le corps pastoral pour l'enseignement des fidèles et des saints : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. Omnia propter electos*.

Deux sacrements principaux nous unissent à Jésus-Christ par l'Eglise : le baptême efface les péchés, rend la pureté à notre âme, nous fait enfants de Dieu et de l'Eglise, et c'est là que l'action de Jésus-Christ et de l'Eglise semble se confondre. Pourquoi l'Eglise nous donne-t-elle le baptême ? Pour nous rendre capables de recevoir la vérité. *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri*.

Jésus-Christ, après s'être incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie et dans l'Eglise, s'incarne encore dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie, dans lequel Jésus-Christ s'accomplit en tous : *plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur*. Notre âme se perfectionne dans l'Eucharistie et Notre-Seigneur lui-même semble vouloir tendre à s'y perfectionner, suivant une autre parole étonnante de ce divin Maître : *Pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate. Donec occuramus... in virum perfectum, in mensuram aetatis plenitudinis Christi*. Nous devons donc par notre sainteté fournir à Jésus-Christ la possibilité de se sanctifier dans son corps mystique. D'où un double effet de la communion, l'un individuel, singulier : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus* ; l'autre collectif et social : *Unum corpus, multi sumus, qui de uno pane partici-*

pamus. Et c'est là le grand avantage de l'Eglise catholique sur les sectes séparées qui n'admettent plus la présence réelle, et c'est ce qui explique la joyeuse parole de sainte Thérèse mourante : « Enfin, mon Dieu, je meurs fille de l'Eglise catholique ».

II. Nos devoirs envers l'Eglise Nos devoirs envers l'Eglise sont d'autant plus importants que l'Eglise est une société parfaite, qu'elle est le corps et l'épouse de Jésus-Christ, qu'elle est notre mère et notre patrie.

Premier Devoir : Amour filial. — Trop de prêtres considèrent l'Eglise comme un établissement ; on y porte sa personnalité, et c'est là, par le manque de zèle, un élément de destruction. Les prêtres et les religieux qui ne sont pas zélés sont la perte de l'Eglise. Soyons donc pour l'Eglise des fils dévoués et souvenons-nous que puisque Dieu est le terme de l'Eglise, nous ne saurions avoir pour elle trop d'amour.

Deuxième Devoir : Etude. — L'Eglise est la société des intelligences, dont la nourriture est la vérité. Il y a donc pour nous obligation grave d'étudier. Nous devons étudier les vérités naturelles et surtout les surnaturelles qui ont été apportées au monde par Jésus-Christ.

Filius qui est in sinu Patris ipse enarravit. Toutes ces vérités doivent être par nous étudiées surnaturellement. Malheureusement trop de prêtres s'en préoccupent peu, et les études humaines auxquelles ils se livrent ne tardent pas à devenir un exercice machinal. La prédication est alors traitée Dieu sait comme : *Adulterantes Verbum Christi*, et on peut dire qu'il y a dans cet état prolongé une multitude de fautes qui entraînent une ignorance mortelle pour nous, et un scandale dont nous sommes responsables devant Dieu ; car une vérité étudiée naturellement est ensuite prêchée naturellement et ne porte aucun

fruit, en attendant que la nullité du résultat obtenu nous fasse tomber dans la paresse la plus complète. N'est-ce pas là la plaie des séminaires et des noviciats ? N'est-ce pas ce qui perd la France ? Et cependant nous sommes confirmés, nous avons reçu l'esprit de sagesse et d'intelligence ; mais parce que nous avons perdu l'esprit de crainte de Dieu, nous ne travaillons plus que naturellement, *ad oculum servientes*, nous n'étudions pas au point de vue de Jésus-Christ : *Finis legis Christus ad justitiam omni credenti*, et nous tombons ainsi dans un état de tiédeur et de léthargie, qui précède la mort et qui quelquefois est la mort même.

Troisième Devoir : Esprit de sainteté. — *Verba manent, exempla trahunt*. Ne restons point des hommes vulgaires. Les grâces sont des trésors, dont nous devons rendre compte. *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratum sum*. Le but pour lequel Dieu nous donne ses grâces, c'est notre sanctification. *Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra*. Si nous ne sommes pas des saints après cela, nous sommes des monstres, et c'est justement que nous sera adressée cette parole terrible : *Ex ore tuo te judico, serve nequam*. A nous de choisir entre la place qui nous attend dans l'assemblée des saints ou dans celle des réprouvés, *in Ecclesia malignantium*. Quand on veut se donner à Dieu, on a l'idée de devenir un saint. Que fait-on de cette idée ? On ne la cultive pas, on se ment à soi-même et au Saint-Esprit par des dégoûts, des murmures, des confidences ; on détruit sa propre vocation et celle des autres. On fait servir le mensonge à pervertir les âmes. Il vaut mieux être un bon chrétien dans le monde que de chercher à devenir un lâche dans l'armée des ouvriers de l'Évangile et de vérifier la parole du prophète : *Filii matris meae pugnaverunt contra me*.

Quatrième Devoir : Esprit de propagande. — On

s'aime tant soi-même que l'on ne trouve pas le temps d'aimer les autres. Occupons-nous moins de nous-mêmes et un peu plus des âmes.

Cinquième Devoir : Esprit d'initiative. — Œuvres.

Des attributs divins

I. Amour, Justice et Miséricorde de Dieu

I. — *Deus caritas est.* En Dieu l'amour est non pas une faculté comme en nous, mais l'être même. Dieu ayant une volonté, cette volonté se porte sur certains objets, et voilà l'amour. Car l'amour est une force qui nous porte à nous unir à un objet, dans lequel nous trouvons notre bien, *Amor est vis unitiva*. Les créatures ont besoin d'un objet à aimer en dehors d'elles-mêmes, parce qu'aucune créature n'est son propre bien. Dieu, au contraire, ne peut chercher que lui-même, et ce qui serait le comble du désordre chez nous est l'ordre en Dieu, car l'être infini, le bien infini doit s'aimer infiniment lui-même par une intelligence et une volonté infinies. L'amour en nous est toujours accompagné de passion et d'émotion, parce que nous n'arrivons à Dieu que par les sens. En Dieu, au contraire, l'amour est élevé, calme, et c'est vers cette tranquillité, que nous devons tendre en nous séparant des sens. Notre amour sera d'autant plus parfait qu'il sera appuyé sur une connaissance plus parfaite. Or, rien n'est plus parfait que la foi. Nous devons donc nous détacher de nos idées propres et revêtir par la foi des idées divines. *Accedentem ad Deum, oportet credere quia est.* Défions-nous de ce que nous sommes portés à aimer en dehors de la foi, aimons au-dessus de la matière et *propter Deum*.

Dieu aime-t-il les êtres ? *Diligis omnia quae sunt, et nihil odisti eorum quae fecisti.* Il aime en eux l'être,

mais non ce qui est la privation de l'être. Il déteste les effets mauvais de leur volonté. Il aime l'être même des damnés et des démons et c'est pourquoi il le conserve. Il hait leurs fautes qui sont des défauts de l'être.

Les aime-t-il tous également ? Non. Il aime davantage les plus parfaits. Il leur a donné la raison avec la volonté et la liberté. Chaque être peut faire de ces dons un bon ou un mauvais usage, correspondre à la bonté de Dieu ou s'en détourner, c'est-à-dire devenir plus ou moins parfait. Et c'est en raison de cette correspondance aux dons de Dieu que certains hommes seront supérieurs aux anges mêmes et que la Très Sainte Vierge est devenue leur reine. Nous pouvons, nous aussi, monter sans cesse et acquérir une perfection toujours plus grande.

II. — *Y a-t-il en Dieu une justice ?* Non, si on entend la justice commutative ; oui, s'il s'agit de la justice distributive. Les dons naturels sont différents suivant les individus, mais Dieu donne à chacun ce qui convient à sa nature. Il ne nous doit rien, ce qu'il nous donne est purement gratuit, et, chose merveilleuse, il veut nous devoir quelque chose. Il nous accorde des biens qui sont une conséquence de ce que nous avons fait. *Corona justitiae, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex.* Il nous traite d'abord selon sa miséricorde par les dons gratuits, et suivant l'usage que nous en faisons sa justice s'exerce sur nous. *Per quae quis peccaverit, per haec et torquetur.* Qu'est-ce que la miséricorde de Dieu ? Ce n'est pas comme dans l'homme, *miserum cor.* Dieu n'a pas de compassion, il agit comme s'il en avait. Infiniment bon, il aime l'être, et quand cet être se révolte, il ne le traite pas encore en toute rigueur : *Misericordiae Domini, quia non sumus consumpti.* Il réserve sa justice là donc pour son propre Fils, *proprio Filio non pepercit Deus.* Il exerce même sa miséricorde dans l'enfer, ne punissant pas les damnés autant qu'ils le méritent.

III. — Redoutons donc la justice de Dieu, mais ayons recours à sa miséricorde. Tremblons et espérons. Les saints arrivent à mettre en eux ce juste tempérament : *Confige timore tuo carnes meas, et misericordias Domini in aeternum cantabo. Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatae sunt.* Le religieux est dans un état saint, mais il n'est pas toujours saint, il doit donc rester dans la crainte, *in timore et tremore*, et recourir à l'amour qui tranchera toutes les difficultés.

2. Providence de Dieu

Saint Thomas dit de la Providence divine : *Nihil aliud est Dei providentia quam ratio ordinis rerum ad finem.* L'intelligence et la volonté de Dieu produisent l'ordre : *Tua omnia, Pater, providentia gubernat.* La volonté de Dieu est dirigée par sa bonté infinie, et c'est suivant les principes de cette suprême bonté que l'intelligence et la volonté infinies de Dieu ont tout créé. La Providence produira donc dans les créatures une augmentation de bien, et, par suite, d'être dans les créatures, et ainsi se trouve expliquée la parole de Notre-Seigneur : *Veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant.*

L'Écriture nous donne deux définitions de Dieu : la première ne contient que la notion d'être : *Ego sum qui sum* ; la deuxième, placée au dernier livre du Nouveau Testament, nous fait voir en Dieu le principe et la fin des êtres : *Ego sum alpha et oméga, principium et finis.* L'homme est placé entre cet être infini, ainsi considéré comme principe et comme fin, et tous les êtres sortis de Dieu doivent retourner à Dieu. Dieu veut d'une manière infinie son propre bonheur ; il veut le communiquer aux créatures, et ce ne sera pas un bonheur capricieux, mais intelligent.

Dans l'ensemble des êtres, nous pouvons considérer le bien par rapport à la substance de chaque être

en particulier ou dans l'ordre général. La substance en tant que substance est bonne ; mais si par cette substance bonne les êtres troublent l'ordre, ils deviennent mauvais. Il faut donc une intelligence pour régler l'ordre universel.

Tout a été créé par l'intelligence de Dieu, qui est le Verbe : *Omnia per ipsum facta sunt*. Cette intelligence infinie doit aussi gouverner ce qui est créé et entrer dans les moindres détails. Si la Providence de Dieu ne s'étendait pas aux détails, ce serait par ennui, impuissance ou ignorance, ce qui supposerait des imperfections en Dieu. D'ailleurs plus une cause est parfaite, plus elle se fait sentir dans les moindres choses. Toutes les pensées de l'homme sont donc connues à Dieu, qui est dans le sens du mot latin un parfait *provisor*.

S'il en est ainsi, dit-on, pourquoi le mal ? L'objection vient de ce qu'on se place à un point de vue inférieur et que l'on compare la Providence divine à celle des créatures. L'infinie Providence de Dieu peut permettre le mal pour en tirer le bien. Supprimer tous les maux serait supprimer beaucoup de bien. Et qu'on n'objecte pas la maxime : *Non sunt facienda mala, ut eveniant bona*, car Dieu ne fait pas le mal, mais le permet seulement.

Dieu gouverne tout ; on peut cependant distinguer la prévision qui n'appartient qu'à Dieu seul, et le gouvernement dont Dieu fait part quelquefois à des instruments afin de les honorer.

Dieu gouverne-t-il les créatures par nécessité ? Oui, pour les unes, non pour les autres, répond saint Thomas. Dieu met chaque chose en sa place : il gouverne par la nécessité les créatures inintelligentes et par la liberté les créatures intelligentes ; il se sert de cette liberté même et la fait concourir à ses fins.

Je suis une créature intelligente et libre ; Dieu est mon bien suprême, il est mon terme et mon bonheur,

Mon libre arbitre doit se tourner vers lui. Dieu est infiniment parfait. Je sors donc d'une cause parfaite, je dois tendre vers un but parfait, par la volonté même de Dieu. *Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Il faut donc que je cherche à accomplir la volonté de Dieu, *Fiat voluntas tua.* Ma volonté doit adhérer d'une manière permanente à la volonté de Dieu : c'est le bonheur des saints, comme le malheur des méchants est d'être sortis de cet ordre par le péché. Je dois y rentrer par l'intelligence et la volonté, d'où nécessité d'une oraison intelligente (vie illuminative), qui cherche à pénétrer les raisons de la volonté de Dieu. *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam.*

3. Prédestination

Quelques principes Nous ne traiterons pas cette question au point de vue dogmatique : elle nous entraînerait à des longueurs et nous nous heurterions à des problèmes insolubles. Posons d'abord quelques principes :

- 1° Il s'agit là d'un mystère incompréhensible ;
- 2° Il faut surtout, en parlant de la prédestination, s'appuyer sur la foi ;
- 3° Ou Dieu n'existe pas, ou il est infiniment juste ;
- 4° Cette justice n'en subsiste pas moins, lors même que nous ne la comprenons pas ;
- 5° En Dieu, la volonté suit l'intelligence, comme nous l'avons dit plus haut ;
- 6° Une volonté infiniment intelligente ne fait rien que de très sage.

Prédestination et liberté Ceci posé, Dieu prédestine au salut en appelant les hommes de toute éternité d'après un plan général. Il agit cependant conformément à la nature des êtres, et par conséquent la liberté de l'homme n'est

pas moins sauvegardée que la toute-puissance de Dieu. Mais comment ces deux éléments sont-ils combinés ? La prédestination est dans la volonté de celui qui prédestine, elle est positivement dans la pensée de Dieu. Dieu, au contraire, réproouve en permettant qu'on n'arrive pas au salut. *Sicut praedestinatio includit voluntatem conferendi gratiam et gloriam, ita reprobatio includit voluntatem permittendi aliquem cadere in culpam, et inferendi damnationis poenam pro culpa.* Les théologiens se sont disputés sur ce texte. Il est accepté par l'Eglise. Il est donc en Dieu la volonté, non de procurer, mais de permettre la damnation. La prescience des mérites n'est pas la cause de la prédestination, car avant cette prescience Dieu aimait les prédestinés. Enfin saint Thomas insiste sur ce point que la prédestination est le fait de la volonté de Dieu, et il est impossible de trouver une autre raison. Ici, la pensée se trouble, car en suivant les calculs humains, on est tenté d'admettre en Dieu des caprices, mais c'est ici surtout qu'il faut recourir au principe de saint Thomas, *Voluntas intellectum consequitur*, et de rappeler qu'il s'agit d'une volonté infiniment intelligente. Dans quelle mesure se combine-t-elle avec la volonté humaine ? Voilà le mystère.

Devant ce mystère examinons où nous en sommes. La nature intelligente créée n'est point capable d'arriver par ses propres forces au bonheur surnaturel ; elle n'a droit à rien de plus que le bonheur naturel, et encore a-t-elle par le péché perdu ce droit et mérité le malheur éternel. Ceux donc qui sont appelés le sont par grâce, et dans l'état de nature tombée cette grâce devient plus insigne. La justice de Dieu s'exerce sur ceux qui ne correspondent pas à cette grâce, mais ils ne peuvent se plaindre, puisque Dieu a prouvé par l'Incarnation qu'il voulait tout faire pour eux. Il a donné à tous le moyen de se sauver, et cependant le nombre des élus est arrêté. Autre

mystère. Adorons et tremblons en méditant l'ensemble de ces vérités, et rendons-nous compte de ce qu'une âme chrétienne doit offrir à Dieu en échange de tant de grâces. La justice de Dieu peut-elle châtier une âme, qui l'aurait adorée toute sa vie et l'aurait servie dans la crainte : *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore* ? Peut-elle ne point faire miséricorde à une âme défiante d'elle-même et qui s'anéantit devant la majesté infinie ?

Conséquences pratiques Les conséquences que nous devons tirer de cette doctrine sont au nombre de deux principales : 1° Nécessité de la prière. Cette grâce de la prière est toujours accordée à l'homme, et par elle il peut obtenir d'autres grâces. Correspondons à ces grâces par l'effort de notre volonté pour en attirer de nouvelles. Songeons en tremblant au nombre immense des réprouvés.

2° Souvenons-nous que la seconde vertu théologique est l'espérance, qui nous ordonne de compter sur les mérites de Jésus-Christ et de demander avec confiance. A ce point de vue le mystère de la prédestination est un puissant aiguillon, pour nous faire sortir de notre torpeur et nous empêcher de faire comme le paresseux qui se dit : « Mon sort est fixé d'avance, qu'importe que je travaille ». Si nous ne sommes pas prédestinés, nous pouvons nous prédestiner, dit saint Augustin, car Dieu ne nous abandonne jamais le premier : *Non deserit, nisi deseratur*. Il apparaîtra un jour que Dieu nous a traités en êtres libres, et nous récompensera ou nous punira suivant que nous aurons bien ou mal usé de notre liberté. Suivons l'exemple des saints, qui, loin de se croiser les bras, sont par des efforts constants arrivés au sommet de la perfection.

De la Trinité

Dieu au commencement dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. L'homme a détruit cette image. Jésus-Christ est descendu du ciel pour la réparer et a dit à son tour : *Euntes docete... baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*. Jésus-Christ veut rétablir dans l'homme l'image de Dieu d'une manière plus parfaite et répond à la parole de la création par la parole de la régénération.

Dieu le Père est le principe qui produit le Fils et se communique à lui : *Tecum principium — In principio erat Verbum*. S'il est le principe, il est le pouvoir, et c'est pour cela que la puissance est attribuée au Père. La connaissance de ce principe est le Fils, qui devient ainsi l'intelligence, la parole, la sagesse, l'ordre, la loi. Dieu le Père se connaît et connaît toutes choses en son Fils, et c'est en quoi les chrétiens évitent le panthéisme ; car pour eux tout n'est pas Dieu, c'est la connaissance de tout qui est Dieu. Dieu se connaît, se contemple et s'aime. Cet amour, substance même de Dieu, est le Saint-Esprit.

L'homme est régénéré par cette image. Dieu le Père lui donne plus particulièrement l'être, le Fils l'intelligence, le Saint-Esprit l'amour. Mais si nous sommes l'image de la Très Sainte Trinité, nous devons avoir des relations avec les trois personnes divines. Nous devons au Père la soumission et l'obéissance, car c'est par là que Jésus-Christ a satisfait à la justice du Père, *Factus est obediens usque ad mortem*. Dieu, pour nous faciliter cette obéissance, a bien voulu établir deux degrés, les préceptes et les conseils. Notre vœu d'obéissance honore le Père plus que tout autre chose et nous fait ressembler au Fils.

Le Fils est l'intelligence et la vérité. Nous devons aller à lui par la contemplation de la vérité d'abord,

puis par l'application que nous ferons de ses maximes à notre conduite. La vérité est en outre la richesse de Dieu. C'est par le vœu de pauvreté que nous atteignons cette richesse, car le bonheur du ciel étant *gaudium de veritate*, nous devons sur la terre vider notre cœur des richesses créées et chercher la vérité dans le désintéressement.

Le Saint-Esprit a droit à notre reconnaissance et à notre amour pour les grâces qu'il nous a accordées. Nous devons l'aimer, parce qu'il est Dieu : *Dixi Domino : Deus meus es tu*. Nous l'honorerons par notre vœu de chasteté, puisqu'il est appelé dans l'Écriture : *Sponsus castarum animarum*.

Conséquences pratiques Soyons dans une dépendance absolue de la Trinité tout entière, mettons notre intelligence et notre énergie à obéir. Reproduisons en nous l'image de la Trinité. C'est le bonheur des religieux et leur travail permanent. Abaissons notre orgueil par l'obéissance. *Scientia inflat* ; mais la science surnaturelle est un remède à la routine, et c'est pour cela qu'il faut en demander l'intelligence. *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo*. Cette science surnaturelle ne s'enseigne pas, on la trouve dans la prière et la méditation.

Dieu développe notre âme par la grâce, mais il veut aussi que nous nous développiions nous-mêmes. *Apud te est fons vitae*. Notre vie s'accroîtra, si nous allons puiser à cette source qui est le Père, puisque le Fils lui-même en a reçu la vie : *Sicut Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio*. Rapprochons-nous de Dieu le Fils pour avoir l'intelligence de l'ordre surnaturel : *Revela oculos meos, et considerabo legem tuam*. Nous devrions passer notre vie à contempler cette intelligence créée et à interroger dans la méditation ce maître intérieur. Enfin, aimons le Saint-Esprit et demandons-lui la pratique de l'ordre surnaturel.

Ainsi nous développerons en nous joyeusement l'image de la Très Sainte Trinité : *Signasti super nos lumen vultus tui, Domine, dedisti laetitiam in corde meo.* La tristesse et la plainte sont diaboliques ; souvenons-nous que Jésus-Christ dans ses souffrances se réjouissait : *qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem...*

Le P. d'Alzon s'inspirait de ces hautes considérations dans ses prédications, même à de jeunes personnes comme les Enfants de Marie du pensionnat de Saint-Maur, à Nîmes, ainsi qu'en témoigne ce plan d'une instruction de retraite sur :

Les droits de Dieu

1. Adoration. 2. Obéissance. 3. Intelligence. 4. Reconnaissance.

S'il est par lui-même, il est le principe de tout. Tout remonte à lui.

S'il est le bien suprême, tout doit aspirer vers lui.

S'il est la perfection, tout doit l'imiter.

S'il est la vérité, tout doit le confesser.

S'il est la vie, tout doit vivre de lui.

S'il est la volonté, tout doit vouloir sa volonté.

S'il est l'amour, tout doit l'aimer.

S'il est la justice et la miséricorde, tout doit le craindre et se jeter dans ses bras.

S'il est la puissance, tout doit lui obéir.

S'il est le bonheur, tout doit ne chercher le bonheur qu'en lui.

Saint, Saint, Saint !

II. Amour de Notre-Seigneur

Notre-Seigneur a toujours été, au cours de prédications de retraite ou de Carême, le sujet préféré du P. d'Alzon. Sur ce sujet, il se sentait intarissable. Il parlait à partir de quelques notes hâtives. « L'étude, disait-il, ramasse les matériaux et les met en ordre. A la veille de prêcher, il vaut mieux laisser les livres de côté, à moins qu'il ne soit nécessaire de préciser une citation. La prière seule donne l'onction et la puissance de pénétration. Le sermon qui porte n'est pas toujours le plus correct au point de vue littéraire, mais celui qui a été préparé devant le Saint Sacrement et par la pénitence, la méditation et la prière. » On ne s'étonnera pas de la rareté des sermons ou des instructions de retraite complètement rédigés de la main du P. d'Alzon, à l'époque de sa pleine maturité.

RETRAITE SUR LA CONNAISSANCE
de
NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

D'une retraite sur la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous donnons les 7 sujets rédigés par le P. d'Alzon sur les 29 que comporte la table des matières. Il s'agit de méditations plutôt que d'instructions. Cette retraite a été envisagée vers 1870 : à la troisième et quatrième méditations, le Père reprend les idées maîtresses de la quatrième lettre au Maître des novices demeurée en chantier en 1869. D'autre part, on a inséré — le P. d'Alzon sans doute — après « l'adoration des bergers » une méditation sur l'Épiphanie qui date, d'après sa présentation extérieure, de 1878-1879. N'aurait-on pas là le second cahier de méditations à l'usage des Augustins de l'Assomption, inauguré par le P. d'Alzon à la fin de sa vie et demeuré inachevé ? ou plutôt il s'agirait d'une série de méditations, commencée vers 1873-1874, que le P. d'Alzon substituait à la quatrième lettre au Maître des novices et qu'en 1879, il songeait à terminer : cette série de méditations malheureusement inachevée s'impose donc plus spécialement à notre attention.

I. IMPORTANCE DE CONNAITRE JÉSUS-CHRIST

*« Non enim judicavi me scire
aliquid inter vos, nisi Jesum Christum,
et hunc crucifixum. » (I Cor. II, 2.)*

Tout est résumé en Notre-Seigneur, et qui connaît Jésus-Christ connaît tout ce qui est nécessaire pour aller au Père, c'est-à-dire à Dieu et au ciel. Occupons-nous donc de notre divin Maître, entrons dans la méditation de tout ce qu'il nous enseigne de perfection en lui et qui doivent être notre lumière et notre vie.

Etablissons que Jésus-Christ est : 1° notre Sauveur, 2° notre modèle, 3° notre roi, 4° notre juge.

1° Jésus-Christ notre Sauveur

Quelle miséricorde de la part d'un Dieu de descendre du ciel sur la terre, pour nous chercher dans l'abîme où nous étions gisants ! Quelle prévenance, sans aucun titre de notre part que son infinie bonté, puisque par nature nous étions enfants de colère : *natura filii irae* ! (Eph. II, 3). Avant tous les siècles, il a compassion de nous : *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te, miserans* (Jér. XXXI, 3). Ce Dieu, dont la pensée éternelle renferme en elle tous les êtres qui seront un jour le produit de sa sagesse et de sa puissance, les aimait ; il nous aimait, malgré nos péchés. Dans sa bonté, il nous appelait à l'existence ; dans sa miséricorde, il nous appelait du péché à la vie de la grâce. Il nous appelle au bonheur, par les anéantissements où il descendra en revêtant notre humanité, par les persécutions dont il sera l'objet, par la plus inexprimable souffrance, par la mort la plus cruelle. Et tout cela pour nous sauver, pour solliciter notre amour en nous donnant de si grandes preuves du sien.

Contemplons-le sur la croix, lorsqu'en expirant il nous dit : « Vous ai-je assez aimés ? Que faut-il de plus à la justice de mon Père pour être apaisée, à votre indifférence pour se transformer en reconnaissance et en amour ? »

2° Jésus-Christ notre modèle

Dans l'œuvre de notre salut, le divin Rédempteur ne veut pas tout faire ; il veut nous laisser quelque chose à accomplir. Mais que ferons-nous ? Jésus-Christ se fait homme ; dès lors, voilà notre modèle parfait : *Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum*

ego feci vobis, ita et vos faciatis (Joan. XIII, 15). Ah ! sans doute, c'est un Dieu, mais c'est aussi un homme vous donnant l'exemple de toutes les vertus. Cherchez une situation dans la vie où il ne se présente pas comme votre modèle, excepté l'état de pécheur ; vous ne la trouverez pas. Voilà l'homme parfait.

Jésus-Christ est l'homme de la pauvreté, naissant dans une étable et repoussé des hommes. Il est l'homme du travail. A qui, plus qu'à lui, s'adresse la parole du Prophète : *Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea ?* (Ps. LXXXVII, 16). Il est l'homme des déceptions. Quelle bonté envers les multitudes qu'il évangélise et qu'il inonde de ses prodiges ! Et quelle ingratitude de leur part, une fois comblées de bienfaits ! Tous le trompent ou l'abandonnent. Les foules demandent sa mort. C'est l'homme de tous les sacrifices. Suivez-le dans ses souffrances. A qui mieux qu'à lui s'appliqueront les paroles du Prophète, quand il parle de l'homme des douleurs connaissant nos infirmités : *Virum dolorum, et scientem infirmitatem ?* (Is. LIII, 3). Souffrances du corps, souffrances de l'âme, il les accepte toutes ; il ne veut qu'une chose, aller en avant et que nous le suivions : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.* (Matth. XVI, 24.)

3° Jésus-Christ notre roi

Domini est terra, et plenitudo ejus : orbis terrarum, et universi qui habitant in eo (Ps. XXIII, 1). Qui oserait nier le suprême domaine de Dieu sur toute créature ? Eh bien ! ce domaine, il l'a transmis à son Fils : *Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodie genui te. Postula a me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam, et possessionem tuam terminos terrae* (Ps. II, 7). Quoi de plus clair et de plus manifeste ? Donc, si nous ne voulons pas l'imiter, nous sommes contraints de lui obéir.

Jésus-Christ est notre roi ; nous sommes ses sujets. Oui, mais qu'est donc son royaume ? C'est d'abord un royaume intérieur : *Regnum Dei intra vos est.* (Luc. XVII, 21.) Royaume secret, que Jésus-Christ veut porter au plus intime du cœur. Voilà surtout ce dont il est jaloux. Il veut atteindre les âmes dans leur intelligence et leur volonté, dans leurs lumières qui viennent de lui si elles sont pures, dans leurs désirs et leur besoin de bonheur que seul il peut satisfaire, pourvu qu'elles lui obéissent par le fond de leur être.

Le royaume de Jésus-Christ est encore extérieur. Il n'est pas du monde, mais il est dans ce monde. Il faut que ses sujets soient mêlés aux autres hommes et lui rendent témoignage ; il faut qu'ils sachent prendre les armes et le défendre contre les ennemis de toute espèce qui l'attaquent au-dehors et au-dedans. Or, si Jésus-Christ est notre roi, quels devoirs avons-nous envers lui ?

4° Jésus-Christ notre juge

Neque enim Pater judicat quemquam, sed omne iudicium dedit Filio. (Ioan. V, 22.) Oui, il est le juge des vivants et des morts. Pas une âme n'est séparée du corps qu'elle ne soit jugée sur le seuil de l'éternité par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un jour nous serons tous jugés ainsi, et notre avenir sera pour toujours fixé par ce juge suprême. De plus, celui qui est assis à la droite de son Père viendra un jour pour juger les vivants et les morts : *Inde venturus est iudicare vivos et mortuos.* Voilà qui est de foi.

Jésus-Christ, mon Sauveur, mon modèle, mon roi, me jugera un jour, et quand je me présenterai à son tribunal où seront étalés tous les actes de ma vie, bons et mauvais, qu'aurai-je à répondre ? Car il ne s'agira pas là seulement d'une approbation ou d'un blâme, d'un honneur fugitif ou d'une honte qui puisse se cacher, d'une félicité de quelques siècles ou

d'un châtement, qui, pour si dur qu'il soit, ne durera qu'un temps limité ; il s'agit du ciel avec Dieu, de l'enfer avec les démons, et pour l'éternité. Serai-je jugé pour le bonheur éternel ou pour une douleur éternelle ? Voilà ce qu'il m'importe de méditer en face de Jésus-Christ mon juge. C'est au pied de ce tribunal redoutable que je dois me placer. Serai-je sauvé ? Serai-je damné ? Question effroyable. Si je ne me jette pas dès cette vie dans les bras de Jésus miséricordieux, je trouverai pour me repousser la main de Jésus juge inexorable.

Dès maintenant, j'irai à la bonté de mon Sauveur. Je m'efforcerai d'imiter Jésus, mon modèle. Je serai le fidèle de Jésus, mon roi, afin que lorsque je paraîtrai devant Jésus, mon juge, il voie en moi le béni de son Père, et qu'il m'introduise dans le lieu qui m'a été préparé dès l'origine du monde par son amour infini.

II. ANÉANTISSEMENTS DE JÉSUS-CHRIST

« *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* ». (Philipp. II, 7.)

Quel spectacle que celui d'un Dieu, plénitude de l'être, allant toucher comme aux limites du néant ! Et ce spectacle, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, veut nous l'offrir dans le mystère de son Incarnation.

Ce sont ces anéantissemements qu'il faut étudier dans leurs degrés divers. Prenons pour guide saint Léon I^{er}, le docteur du mystère de l'Incarnation. Montrons-le contemplant le prodige d'un Dieu anéanti. *Salva igitur proprietate utriusque substantiae, et in unam coeunte personam, suscipitur a maiestate humilitas, a virtute infirmitas, ab aeternitate mortalitas.* La majesté, la puissance, l'éternité divine descendue jusqu'à l'homme, voilà les trois degrés de l'anéan-

tissement d'un Dieu devenu volontairement humble, infirme, mortel pour nous sauver. Ce sont ces trois degrés que nous devons méditer pour apprendre à offrir à Dieu le rien que nous sommes, notre infirmité et toute notre vie jusqu'à la mort.

I° Humilité de Jésus-Christ

Suscipitur a maiestate humilitas. Qu'est le Verbe ? Saint Paul nous répond (Hebr. 1, 3) : « La splendeur de la gloire de Dieu et la figure de sa substance, *splendor gloriae et figura substantiae eius* ». « Il est Dieu de Dieu, lumière de lumière. *Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero* ». Que faut-il de plus ? Voici maintenant un autre spectacle. Voyez ces deux voyageurs, un charpentier et sa jeune femme cherchant un asile dans la ville de leurs pères, où les force à se rendre, pour se faire inscrire, l'édit d'un empereur romain. Ils ne trouvent aucune retraite, et parce que l'heure d'enfanter était venue pour la jeune épouse, elle met au monde un enfant dans une étable et le pose dans une crèche après l'avoir enveloppé de langes. Et ce pauvre enfant, c'est un Dieu ; et le signe auquel on le reconnaîtra, c'est un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche. Est-ce descendre assez bas ? Il semble que tout orgueil humain est ici assez confondu. Quelle mère rêvera jamais pour son fils de le mettre au monde dans une étable ? Quel homme, ayant le choix, se vantera d'avoir eu pour berceau une crèche ? C'est cette étable, c'est ce berceau que choisit pourtant le Fils de Dieu fait homme pour son premier palais et pour son premier trône.

Il s'est abaissé dans le sein de Marie, *non horruisti virginis uterum*. Il prévoit d'avance toutes les humiliations qui l'attendent ; il accepte tout jusques à sa condamnation à mort au milieu des cris de la popu-

lace, des sarcasmes des pharisiens, des blasphèmes des prêtres ; oui, tout est accepté.

Et nous, orgueilleux, pleins de vanité et de prétentions, nous qui éprouvons comme la faim et la soif des approbations et des applaudissements, quand nous résoudrons-nous à accepter les abaissements de l'humilité, les mépris et les dédains des hommes ? Quand sacrifierons-nous nos hommages d'emprunt dont nous sommes si jaloux ? Quand foulerons-nous aux pieds nos prétentions glorieuses ? Il est temps de laisser le mensonge de toutes ces aspirations menteuses ; il faut mettre à la place l'amour de la vie abaissée, l'amour des humiliations, ou bien admettre que nous n'acceptons pas les enseignements d'un Dieu anéanti pour nous.

2° Infirmité de Jésus-Christ

Suscipitur a virtute infirmitas. Saint Paul (Hebr. I, 3) nous représente le Fils de Dieu portant toutes choses par la parole de sa puissance, *portansque omnia verbo virtutis suae*. Il est le verbe de Dieu, il est la puissance de Dieu, *Christum Dei virtutem*.

A quoi se condamne-t-il en naissant, ce pauvre petit enfant enveloppé de langes, ne pouvant soutenir son faible corps et couché à cause de cela dans une crèche, *pannis involutum et positum in praesepio* ? A Nazareth, vous le verrez faible ouvrier, dans toutes les infirmités du travail. Il a des mains faites pour porter et le sceptre de David et le sceptre du monde, et elles ne tiennent que la scie et la hache du charpentier. A sa mort, il montre son infirmité, il connaît vraiment l'infirmité, cet homme de douleurs, *virum dolorum et scientem infirmitatem* (Is. LIII, 3). Sa divine faiblesse se cache dans l'Eucharistie où Il vient résider pour nous. Qui l'y protège contre les chrétiens tièdes, indifférents, distraits ? Qui l'y défend contre les sacrilèges ?

La faiblesse est un des caractères auxquels il semble tenir le plus. Quel contraste avec toute ma vie ! A peine ai-je cru faire un peu de bien qu'aussitôt je m'en glorifie. Toute cette auréole que je veux tant mettre sur ma tête, il faut la déposer si je veux entrer en relation avec Jésus-Christ. Je veux donc désormais repousser mes vaines prétentions à la force, à l'énergie, quand il s'agira de mon salut. Ah ! sans doute, je puis tout en Celui qui me fortifie, mais il me faut avoir recours à lui. Les infirmités, les impuissances me doivent être chères. C'est là où Jésus-Christ me communiquera son pouvoir de combattre et de triompher. *Virtus in infirmitate perficitur.* (II Cor. XII, 9).

Seigneur, je veux être faible, infirme comme vous, et je ne veux rien pouvoir que par vous, par la vertu de vos divines infirmités.

3° Puissance de mourir de Jésus-Christ

Suscipitur ab aeternitate mortalitas. Quel contraste ! Un Dieu éternel et un Dieu mourant, et un Dieu mort. Et cette mort d'un Dieu, scandale et folie, c'est l'état que le Verbe éternel veut accepter pour nous apporter la vie. Vous représentez-vous un Dieu cessant de vivre ? Quelle confusion ! Quel chaos ! Quel retour au néant !

Mais que devient le monde avec un Dieu mort ? Un Dieu ne saurait mourir, c'est impossible. Et pourtant, voilà le mystère accompli dans un Dieu incarné. Un Dieu expérimenta ces choses. Un Dieu ne fera qu'une personne avec une humanité. Et il mourra, et il sera attaché à une croix, et quand il aura rendu le dernier soupir il sera déposé dans le tombeau, et la divinité unie à ce corps privé de son âme accompagnera ce corps derrière la pierre scellée par la haine des docteurs de la loi. Il veut aller jusque là ; il veut poursuivre le péché, principe de la mort,

jusque dans ce dernier retranchement ; voilà pourquoi il veut mourir.

Voilà ce qu'il accepte en s'incarnant. Il accepte la vie de l'homme, il en accepte aussi la mort. Une autre fois, nous étudierons les détails de cette mort divine. Ce qu'en ce moment je veux considérer, ce sont ces destructions, ces ruines sous lesquelles un Dieu va en quelque sorte s'enfouir. Or, voici la grande question. Veux-je aller à la mort de moi-même ? Veux-je faire de ma vie une mort continue par tout ce que j'y détruirai, pour détruire le péché, principe de la mort de mon Dieu ? Veux-je, en mourant à moi-même, extirper tous les principes funestes à mon âme qui sont en moi ? Quelle destruction veux-je apporter à ma nature, fille de colère ?

Je détruirai mes idées humaines, mes sentiments indignes d'un chrétien ; je m'humilierai ; j'accepterai mes faiblesses, je ne les couvrirai pas de mon orgueil ; je mourrai à moi-même et je cacherais ma vie avec Jésus-Christ fait homme, pour revivre en Dieu qui me donnera sa gloire, sa puissance, son éternelle vie.

III. ANNONCIATION

FORMATION DE JÉSUS-CHRIST DANS L'ÂME QUI TEND A LA PERFECTION

Je contemple le mystère d'un Dieu se formant dans les chastes entrailles de Marie et je cherche à le pénétrer dans ce qui m'y est applicable. Pour cela, je m'appuie sur trois paroles prononcées dans ces admirables circonstances.

Parole de l'ange à Marie : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

Parole de Marie : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Parole du Saint-Esprit : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Paroles si importantes que l'Eglise, trois fois par jour, les propose à la méditation des chrétiens.

1° Action du Saint-Esprit dans sa divine initiative.

2° Adhésion de la créature à l'accomplissement du mystère.

3° Résultat du concours de la volonté divine et de la volonté humaine.

1° Action du Saint-Esprit dans sa divine initiative

Les temps sont accomplis. Celui qui doit venir, le désiré des nations va paraître. Un ange est envoyé à une humble vierge pour lui annoncer l'accomplissement des desseins de Dieu ; que lui dit-il ? *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* La Sainte Trinité se manifeste tout entière: le Père, le Fils, le Saint-Esprit.

Le Père qui va exciter sa puissance et accomplir un acte divin plus admirable, disent les saints Pères, que celui de la création, *Virtus altissimi*, la puissance du Très-Haut. Il ne faut rien moins que cette puissance pour former un Dieu-Homme dans le sein d'une vierge.

Le Saint-Esprit offre les flammes de son amour très pur, *Spiritus Sanctus superveniet in te.* Le sein de Marie devient le plus admirable, le plus parfait des sanctuaires, embelli qu'il est par l'action du Saint-Esprit dont les opérations incompréhensibles vont, en respectant la virginité de la fille de David, en faire la mère du Verbe incarné.

Le Fils lui-même, par un abaissement comme infini, se donnant au monde pour le salut des pécheurs. Voilà ce que je contemple en Marie, voilà ce que

je puis contempler en moi, si je regarde des yeux de la foi.

L'Apôtre ne dit-il pas aux chrétiens : *Filioli quos iterum parturio ; donec Christus formetur in vobis.* Il y a une naissance du chrétien qui suit la première. *Nisi quis renatus fuerit.* Jésus-Christ le dit très manifestement : après être né dans le péché, il faut renaître à la grâce ; à cette grâce toute l'adorable Trinité veut coopérer, lorsque nous sommes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et que par le baptême nous sommes faits des créatures nouvelles. Source d'admiration et de reconnaissance incessantes pour la créature appelée à cette régénération.

2° Adhésion de la créature à l'accomplissement d'un si grand mystère

Quel spectacle ! la Trinité d'une part envoyant un ambassadeur céleste à une humble vierge et attendant son consentement pour agir. La Vierge accepte le privilège à jamais incomparable qui lui est offert, elle répond : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Et le mystère est accompli, un Dieu se manifeste au monde ; il lui rendra la vérité, il lui rendra la sainteté, il mourra pour les pécheurs, et par la vertu de son sang, il les introduira dans le royaume de son Père, il leur communiquera l'éternel bonheur.

Or, ce qui se passe en Marie se passe dans tout chrétien qui veut prendre sa part du prodige et du bienfait. Voulons-nous y participer ? Étudions les dispositions de Marie ; voici, dit-elle, la servante du Seigneur. Parole d'admirable obéissance. La plus parfaite des créatures se soumet à tout ce que veut d'elle la Sainte Trinité. *Ecce ancilla*, elle n'est qu'une humble servante, elle, dont on va faire la mère de Dieu.

Parole d'immolation. Un rayon de lumière céleste manifeste à Marie ce qu'elle aura à souffrir. Qui oserait dire que Marie n'a pas été illuminée sur l'avenir du Sauveur des hommes et sur son propre avenir maternel ? Il lui faudra beaucoup souffrir, la souffrance étant la loi de la sainteté. Jésus sera la première victime du salut des hommes. Elle sera la seconde. Elle sera la mère du Sauveur des hommes, elle sera la mère des Douleurs. Or, tel est votre modèle, et par Marie les conditions de toute perfection à la suite de Jésus nous sont manifestées : Obéir et s'immoler. Veux-je passer par cette voie ? Mon âme veut-elle dire *Ecce ancilla Domini*.

Veux-je accepter que Dieu me prenne au mot ? Irail-je au devant de tout ce qui me sera proposé ? Accepterai-je de souffrir dans mes biens, ma famille, mon honneur, dans la persécution, le délaissement, toutes les épreuves intérieures auxquelles une âme est exposée, quand elle s'est abandonnée sans réserve ?

Grave question et sur laquelle je ne saurais trop réfléchir.

3° Accomplissement du mystère

Marie a donné son consentement, maintenant le Fils de Dieu peut venir s'anéantir sur la terre, et les anges au plus haut des cieux peuvent chanter *Verbum caro factum est*. Quelques êtres privilégiés répondront : *Et habitavit in nobis*.

Voilà Jésus qui se forme en Marie ! Ce même Jésus veut par la foi se former en nous. Mais pour cela quelles dispositions ne nous sont pas nécessaires ! Ah, si le Verbe s'est fait chair, n'est-il pas nécessaire de maintenir qu'ici la chair ne sert de rien, *caro non prodest quidquam*. Non, la chair n'a rien à faire, ni les sens non plus, c'est le triomphe de la foi que l'habitation de Jésus-Christ dans les âmes. *Christum habitare per fidem in cordibus*.

Soumission de l'intelligence, la foi la subjuge et dans sa faiblesse elle ne peut monter dans l'ordre surnaturel qu'appuyée sur la foi. Certes, Marie au moment de l'Incarnation, croyant qu'elle deviendrait la mère de Dieu, a fait un acte de foi autrement grand que celui d'Abraham qui lui mérita d'être appelé le Père des croyants. Comme Marie, je dois croire et par une foi très pure adhérer à ce qui m'est proposé, de donner tout mon être pour laisser se former Jésus-Christ. Ma volonté aussi doit se soumettre et obéir à tout ce qui m'est demandé, *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute, pour vous obéir autant qu'il en est capable, et de quoi ne sera-t-il pas capable quand vous lui commanderez ?

Soumission de mon cœur, car ici avant tout il s'agit d'aimer. Jésus-Christ ne viendrait pas habiter avec joie dans un cœur qui ne serait pas embrasé d'amour pour lui.

Quel mystère ! Jésus veut habiter en moi, et *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Quelle obéissance, quel amour, quelle pureté ne dois-je pas lui offrir, pour qu'il daigne trouver ses délices chez cet enfant des hommes si misérable, et que comme Marie il consente à ne faire qu'un avec lui.

IV. NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST DANS LE CHRÉTIEN

*Verbum caro factum est, et
habitavit in nobis.*

La naissance de Jésus-Christ s'opère de deux façons dans la crèche et dans nos âmes. En effet, le Verbe s'est fait chair en Marie, il s'est manifesté à Bethléem, il se manifeste tous les jours en nous. *Ubi enim secundum altiorem rationem nascitur Christus, nisi in corde tuo*

et *in pectore tuo*, dit saint Ambroise. C'est de cette plus profonde naissance que je veux m'occuper en étudiant les effets admirables qu'elle produit en nous. Je les réduis à deux principaux. Jésus-Christ s'incarne en nous : 1° pour faire de nous un homme nouveau ; 2° pour faire de nous un fils de Dieu.

1° Jésus-Christ fait en nous un homme nouveau

1° Le divin Sauveur dans son immense miséricorde veut nous communiquer sa naissance. Comment ? Par le baptême ; en naissant en nous il nous force à renaître. Ecoutez saint Léon : *Universa summa fidelium fonte orta est baptismatis, sicut cum Christo in passione crucifixi, in resurrectione resuscitati, in ascensione ad dexteram Patris collocati, ita cum ipso sunt in ista nativitate congeniti*. Voilà une naissance nouvelle et dans cette naissance le point de départ de notre imitation des grandes transformations du Sauveur dans ses souffrances et sa mort, dans sa victoire quand il détruisit la mort, même dans son triomphe au plus haut des cieux. Il faut absolument que dans ces grandes situations nous soyons les vrais imitateurs de Jésus-Christ ; *frustra enim appellamur christiani, si imitatores non sumus Christi*, dit encore saint Léon.

2° Il détruit en nous le péché. Si un grand pape ne l'avait dit, qui oserait aller jusque là ? Ecoutez toujours saint Léon : *Omni homini renascenti aqua baptismatis instar est uteri virginalis, eodem Spiritu replente fontem qui replevit Virginem, ut peccatum quod ibi vacuavit sacra conceptio, hic mystica tollat ablutio*. Je ne sais rien de plus fort que cette comparaison poussée jusqu'au bout, entre l'action du Saint-Esprit formant Jésus en Marie et l'action du même Esprit formant le chrétien à la fontaine baptismale. Mais alors quelles idées devons-nous nous faire de notre baptême ? Et comme il nous saisit en quelque

sorte et nous transporte dans les cieux, après nous avoir purifiés et opéré en nous quelque chose de ce qui se passa pour Jésus dans les chastes entrailles de Marie, *Ut peccatum quod ibi vacuavit sacra conceptio, hic mystica tollat ablutio.*

3° Il nous donne l'humilité. *Ipse vobis ostendat gratiam humilitatis, qui coepit habitare in cordibus vestris*, s'écrie saint Augustin, et certes qui a été plus humble que le divin Sauveur et quelle preuve d'humilité ne nous donne-t-il pas, quand il vient habiter dans nos cœurs souillés par tant de passions, esclaves de tant de péchés ? Il y vient pourtant, il surmonte les répugnances de sa dignité, il vient dans l'abîme de toutes nos misères, il n'en est point effrayé, et par là il jette en nous les germes de l'humilité chrétienne.

4° Il change le but de la vie. Il faudrait tout un discours sur ce sujet. Changer le cours de la vie humaine, qui le fera sinon un Dieu ? La vie humaine, par sa pente de corruption, elle va vers l'enfer ; la vie humaine par la rénovation de Jésus-Christ montera vers le ciel. Et qui dira à quelle perfection s'élèvera cette vie nouvelle, qui transforme l'humanité obéissante aux inspirations de Jésus-Christ ? L'homme est après son péché un être diabolique, c'est un damné, c'est le fils de la colère divine ; et Jésus-Christ s'est fait chair, il a habité en nous, et depuis qu'il y habite, une vie nouvelle coule dans nos veines, dans le plus intime de nos facultés. Nous avons l'énergie des vertus divines. La vie est en lui et cette vie est lumière. Sors, sors des ténèbres du mal, créature en qui un Dieu vient habiter. La vie était en lui ; *In ipso vita erat*, et la vie était la lumière des hommes. A mesure que l'homme est plus vivant, il devient plus lumineux, et *vita erat lux*. La lumière des hommes, *lux hominum* ; il faut peser attentivement toutes ces paroles, elles ont une signification profonde. Mais qu'est-ce donc

que la vie de l'esprit sinon la vie intelligente, dans laquelle on a la conscience de ce que l'on est, du but vers lequel on va. C'est ce que Jésus-Christ est venu nous apporter. Il nous dit par sa lumière ce que nous sommes, ce que nous devons accomplir dans le devoir, ce que nous devons poursuivre de nos désirs et de nos espérances. La lumière infinie allume la lumière dans nos âmes, *accende lumen sensibus*, et nous vivons d'une vie nouvelle, nous sommes faits des hommes nouveaux.

2° Adoption des enfants de Dieu

1° Voici la grande miséricorde de Dieu et son amour prodigieux. Nous sommes par le péché ses ennemis. Il veut faire de nous ses enfants. Comment cela se fera-t-il, peut demander l'Eglise notre mère, comme Marie à propos de l'Incarnation : *Quomodo fiet istud ?*

Dieu envoie son Fils parmi les hommes naître en eux, et à ceux qui le reçoivent, il leur accorde ce privilège immense de devenir ses enfants, *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri*. Qui croira jamais une pareille merveille ? C'est pourtant ce que l'Évangile affirme du premier coup ; pour nous donner le mot de ce mystère, un Dieu naissant dans une étable.

2° Ayant reçu Jésus-Christ, ils naissent de Dieu même, *ex Deo nati sunt*. S'ils sont nés de Dieu, ils sont incontestablement ses enfants. Comment ? Là est un mystère ; sans doute s'il est permis de chercher à en pénétrer quelque chose, disons que Dieu a envoyé son Fils habiter chez les hommes. A travers les hommes il voit son Fils et il se prend à considérer les hommes comme ses propres enfants. *Quotquot autem receperunt eum dedit eis filios Dei fieri*. Or, si vous voulez sonder plus avant, écoutez saint Augustin : *Ut homines nascerentur ex Deo, primo ex ipsis natus est Deus, Christus enim Deus, et ex hominibus natus est Deus*.

Voici l'échange ineffable. Le Verbe de toute éternité né de Dieu, dans le temps veut naître des hommes, *Christus natus est ex hominibus*, et les hommes nés dans le temps par Jésus-Christ naissent de Dieu, *Dedit eis filios Dei fieri, et ex Deo nati sunt*. Jésus-Christ naît des hommes, Dieu voit son Fils homme et dans cet homme parfait il veut voir l'humanité tout entière pour la diviniser en l'adoptant. Aux yeux de Dieu nous prenons une nouvelle naissance. Le Verbe est sans cesse engendré dans le sein de son Père, de toute éternité, dans un présent infini, et dans la perpétuelle éternité, dans cet aujourd'hui de Dieu qui fait dire au prophète parlant au nom du Fils, le Seigneur m'a dit : je vous ai engendré aujourd'hui : *Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodie genui te*. Ce que Dieu dit à son Fils dans son éternité, il nous le dit dans le temps. Le Verbe naît en nous, et c'est dans cette double naissance qu'il nous donne les titres de notre adoption. *Noli ergo mirari, o homo, quia efficeris filius per gratiam, qui nasceris ex Deo secundum Verbum ejus*. Admirables paroles de saint Augustin, qui nous montre à quelle hauteur nous transporte cette seconde naissance. Jésus-Christ ne s'en tiendra pas là, il nous donne en naissant en nous les titres de notre adoption, mais de plus il nous en donne les droits. *Si filii et haeredes, haeredes quidem Dei, cohaeredes autem Christi* ; cherchez maintenant quelque chose de plus grand que l'héritage d'un Dieu à partager avec un Dieu. L'esprit se perd dans ses grandeurs. Que conclure sinon que nous devons donner tout notre concours au renouvellement que Jésus-Christ veut opérer en nous, que nous devons laisser Jésus-Christ naître et habiter en nous, afin que Dieu nous adopte pour ses enfants et nous admette à partager son héritage avec Jésus-Christ.

V. ADORATION DES BERGERS

Après ce que le mystère de la naissance d'un Dieu me révèle, je n'ai plus qu'à m'abaisser profondément et à adorer. C'est à quoi furent invités les bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les plaines de Bethléem. Un ange leur apparaît et leur dit : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.

Étudions le mystère et remarquons :

1° L'appel. — 2° Le but : la gloire de Dieu. — 3° La paix.

Nous sommes tous appelés, ai-je correspondu à cet appel ? Nous sommes appelés à glorifier Dieu. Est-ce le but de ma vie de jouir de la paix ? Puis-je la trouver autrement qu'en me donnant à Dieu ?

I. L'appel

Un ange appelle les bergers à la crèche. Je vous annonce une grande joie. Quelle plus grande joie que de se réconcilier avec son Dieu, de le voir parcourir la distance qui le sépare de ma nature condamnée aux suites du péché ! Lui le Saint des Saints, il vient vers toutes mes lâchetés. Oui, il m'est né aujourd'hui un Sauveur. Moment solennel, car s'il franchit une aussi grande distance il est bien juste que je fasse quelques pas et c'est là ce que je ne veux pas. Je ne puis me décider. Franchir cet obstacle m'est impossible. Moment solennel pourtant, il n'est pas dit que les habitants de Bethléem qui n'avaient pas voulu le recevoir aient été appelés à un honneur si grand. Quel mystère ! Il était venu vers eux dans la personne de Joseph et de Marie. Les portes lui avaient été fermées. Il ne s'approchera plus d'eux, il enverra ses anges vers les bergers. C'est à eux qu'il sera dit : *Annuncio vobis gaudium magnum*, la grande joie d'être sauvé. Cette joie vous est offerte et je puis vous dire

comme l'ange : Je vous annonce la plus heureuse de toutes les joies, la joie du bonheur éternel. Jésus est né, il vient vous sauver, voulez-vous faire un effort et aller à lui, voulez-vous sortir de votre torpeur ? La plupart de ces bergers dormaient, mais ils sont réveillés par une grande lumière, et s'ils continuent à fermer les yeux, la lumière ne leur servira de rien ; mais s'ils les ouvrent, cette lumière les conduira à Bethléem, à la crèche de Jésus.

N'est-ce pas où vous en êtes ? Vous vous êtes retirés dans la solitude, l'envoyé de Dieu vous annonce que l'heure du salut a sonné pour vous. Voulez-vous en profiter ? Voulez-vous faire un effort ? Voulez-vous entrer en relation avec ce Sauveur ? *Natus est vobis hodie Salvator*. Il est né, il est prêt à commencer avec vous une vie nouvelle. Ah ! ne vous effrayez pas, voici son signe : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche. Il ne vous fera qu'une demande, c'est de passer de la crèche dans votre cœur. Offrirez-vous ce cœur à ce petit enfant, votre Dieu, qui s'est fait homme pour vous sauver ? Examinez et sachez prendre une résolution efficace.

2. La gloire de Dieu

Et à peine l'ange qui parlait eut-il fait entendre ces paroles, que la multitude de l'armée céleste, une armée innombrable d'anges se fit entendre et chanta : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Dans le ciel, en effet, il dût se passer quelque chose de semblable à ce que l'on vit lors du combat de Michel contre Satan. Les anges louaient Dieu et lui rapportaient toute gloire, parce qu'un Sauveur étant né l'empire de Satan allait être renversé par le Fils de Dieu lui-même. Ce n'est plus saint Michel qui combat le prince des ténèbres, c'est la lumière éternelle qui se voile sous les nuages de notre humanité et qui vient renverser la tyrannie de l'ange rebelle et séduc-

teur. Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Or, cette tyrannie s'exerce sur votre cœur ; à quel degré ? c'est à vous de le savoir. Ou plutôt peut-être est-elle arrivée à un point tel que vous ne le savez plus vous-même. Que ferez-vous ? Seul, vous irez laissant votre ennemi accumuler le poids de vos chaînes, mais voilà qu'une voix s'est faite entendre. Dieu y met sa gloire, elle consistera à vous sauver, si vous le voulez ; mais prenez garde, Dieu se retirera de vous si vous ne l'écoutez pas, sa gloire consistera dans votre supplice.

Etonnante destinée de l'homme que Dieu mette sa gloire à le sauver et que l'homme mette son bonheur à ne pas vouloir être sauvé ! En seriez-vous arrivé à ce point, ou bien enfin lèverez-vous les yeux et verrez-vous l'admirable invitation qui vous est faite de travailler à la gloire de Dieu, de faire de votre vie le moyen de glorifier Dieu ? Le voulez-vous ? Allez à Bethléem, allez au Sauveur, allez à l'humilité de sa crèche, et, contemplant les anéantisements d'un Dieu fait petit enfant pour vous sauver, écriez-vous à votre tour : Gloire à Dieu qui me traite avec une bonté si grande qu'il veut mettre cette gloire à devenir mon Sauveur !

3. Paix aux hommes

Elle fut annoncée aux environs de l'étable où Jésus était né, la paix, la réconciliation, la destruction du péché, l'affranchissement de l'esclavage de Satan. Or, les bergers disaient entre eux : Allons jusqu'à Bethléem, *loquebantur pastores ad invicem, transeamus usque Bethleem*. Voilà ce que je viens vous dire aussi. Voulez-vous la paix annoncée par les anges, sachez faire preuve de bonne volonté, allez jusques à Bethléem. Qu'est-ce à dire ? Sortez de vous-même pour aller à Jésus. Or, voyez ce qui vous arrête. Lorsque les bergers eurent adoré le divin Enfant, il n'est pas dit qu'ils changèrent leur vie ordinaire, qu'ils laissèrent

là leurs troupeaux pour embrasser un nouvel état. Nullement. Ils continuèrent leur manière de vivre comme par le passé. Cependant un grand changement s'était opéré chez eux, ils avaient vu l'enfant Dieu ; et qui douterait que l'invitation qui leur avait été faite, que cette adoration de la première heure à laquelle ils furent admis ne fut suivie de grâces immenses, qu'ils conservèrent précieusement dans leurs cœurs, et ne fut pour eux une source de salut. Comme les anges, ils avaient glorifié Dieu dans la naissance de son Fils et ils avaient emporté une paix céleste.

Pourquoi ne pas partager un bonheur pareil ? Pourquoi ne pas aller jusques à Bethléem, jusques à Jésus-Christ anéanti pour vous recevoir ? Pourquoi ne pas lui demander la réconciliation, la paix ? Moment solennel dans une retraite que celui où l'on se demande : Veux-je me dévouer à la gloire de Dieu en faisant ma paix avec lui ? Veux-je sortir de moi-même ? Il ne s'agit pas pour moi de bouleverser l'extérieur de mon existence, il s'agit de me donner par le fond, de profiter des avances qu'un Dieu veut bien me faire ; quand le voudrai-je ? quand irai-je à Bethléem trouver Jésus, l'adorer, lui demander de pouvoir glorifier son Père et me consacrer à son service en échange de la paix, dont il me donnera le gage et l'avant-goût, en attendant la paix ineffable du ciel.

VI. L'ÉPIPHANIE

Allons adorer Jésus-Christ avec les anges, offrons-lui les dons symboliques que lui présentent les sages de l'Orient, guidés par l'étoile, après un arrêt à Jérusalem, ils arrivent au lieu où se trouvait l'enfant.

Qu'est cette étoile ? Que sont ces dons ?

i. L'Etoile

L'étoile est une lumière, elle brille au firmament, mais c'est une étoile spéciale, elle a sa clarté à elle, elle a son caractère. Ce n'était pas un de ces astres qui apparaissent de temps en temps pour s'éloigner ensuite, c'était l'étoile de Jacob annoncée par un prophète, faux, sans doute, mais à qui Dieu avait alors permis de dire la vérité. Comment les sages la reconnurent-ils ? C'est ce que l'Évangile ne nous apprend point ; ce n'est pas nécessaire, qu'il nous suffise de savoir qu'ils la reconnurent et qu'ils ne se trompèrent pas.

L'étoile mystérieuse brille pour tous. D'abord à un moment solennel de la vie, lorsqu'il faut se rendre compte de la route à prendre, pendant le voyage de la vie pour aller à Jésus, pour aller au ciel. Moment important et que nous ne saurions trop estimer. Mais ce moment est passé pour moi, mon choix est fait. Je me suis mis en route. Je suis entré dans la vie religieuse. Je n'ai plus qu'à y persévérer. Les mages ont un point d'arrêt à Jérusalem. Il y a quelquefois de grandes épreuves. La politique d'Hérode, la perversité des prêtres, dont le ministère commençait à être réprouvé, pouvait leur être un obstacle et les empêcher d'arriver à leur but. Mais non. Ils y mettent tant de ténacité que Dieu dans sa fidélité, ne permettra pas qu'ils soient tentés au-delà de leurs forces. Le trouble d'Hérode et de Jérusalem ne change pas leurs desseins, ils vont toujours. Et ils arrivent. Mais pour moi qui suis, par ma vocation réalisée, arrivé en quelque sorte à Jésus, j'ai à prendre le mystère par un autre côté. Car si d'une part je suis allé à Jésus quand j'ai commencé à poser le pied dans la vie religieuse, j'ai bien besoin de savoir quels progrès j'ai faits depuis que je suis au couvent.

L'enseignement de l'Épiphanie recommence pour moi tous les ans, et ce n'est pas sans motif. Je suis

religieux, mais que fais-je pour participer à la perfection de la vie religieuse, quelle est ma fidélité dans ma marche ? Chaque année, je dois aller apporter mes dons avec les mages à l'Enfant-Jésus, mais chaque année je dois les lui présenter plus abondants et avec des sentiments plus parfaits. Quels actes de vertus plus nombreux apporterai-je cette année ? Quel progrès dans le zèle à ne laisser passer aucune occasion d'entrer dans la vie religieuse, avec des actes de vertus tels que les exige mon état ?

Mais surtout quel esprit religieux plus grand ai-je cette année-ci ? L'esprit religieux, c'est la vie, le reste n'en est que le cadavre, si je puis m'exprimer ainsi. La disposition à tout quitter comme les mages leur pays, à tout souffrir comme les mages dans leur voyage lointain, à confesser Jésus comme les mages à Jérusalem, à obéir à Jésus comme les mages quand avertis par l'ange ils s'en retournèrent par un autre chemin ! Voilà la perfection du dépouillement de soi, du courage, du sacrifice de sa volonté propre, pour aller où Dieu nous appelle et à tout ce que Dieu veut de nous. Le postulat est un commencement, le noviciat est un autre commencement, la profession en est un troisième, et quand la profession est faite, c'est toujours à recommencer. Telle est la doctrine des saints religieux, de saint Augustin, de sainte Catherine, de sainte Thérèse, de saint François de Sales. Ne me fais-je pas illusion et quand comprendrai-je que c'est toujours pour moi à recommencer ?

2. Les dons des mages

L'or, l'encens, la myrrhe ont des significations diverses. Pour les religieux l'or offert au Dieu très pauvre représente le dépouillement des créatures et par conséquent un détachement absolu des biens de ce monde. La pauvreté, vertu inconnue aux païens et aux Juifs eux-mêmes ; qui voulait être pauvre

avant Bethléem ? Les philosophes cyniques, nous dit saint Jérôme et *hoc fecit Crates philosophus*, mais dans quel esprit ? là est la question. L'or est offert à un roi, c'est un tribut, c'est un acte par où l'on reconnaît son pouvoir. Je dois offrir à mon roi la pauvreté dont il me donne l'exemple, en me dépouillant de tout ce qui m'attarde dans la voie de la perfection ; mais surtout je lui dois une absolue obéissance ; lui-même, il a obéi excellemment depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir. En m'unissant aux Mages pour l'adorer, j'irai donc lui présenter, avec ce que je possède, tout ce à quoi je puis tenir, du même coup l'hommage que je dois à son pouvoir royal sur moi, et l'obéissance d'un petit enfant qu'il me prêche et merveilleusement dans ses langes et entre les bras de Marie.

Les mages offrent l'encens, symbole de l'adoration et de la prière. L'adoration s'adresse à Dieu seul et met en relation la créature et le Créateur. Il peut se faire que cet acte soit grossier, en quelque sorte rudimentaire, mais il peut atteindre une ineffable perfection. La vie du religieux doit être une vie de prière, et c'est à cette vie toujours plus intimement unie à Dieu qu'il doit tendre. Quelle que soit sa vocation spéciale, il doit prier ; à lui, à monter de degrés en degrés par l'adoration continue, par une prière toujours plus intense, à des hauteurs que le vulgaire des chrétiens ne connaît pas et qui sont réservées aux enfants fidèles, persévérants, sacrifiés et pleins d'amour. En suis-je là ?

Enfin la troisième offrande des mages est la myrrhe, avec laquelle on conserve les dépouilles humaines ; la myrrhe rappelle à Jésus qu'il est homme, qu'il mourra. La myrrhe m'enseigne que je dois mourir à moi-même et que je dois cacher ma vie avec Jésus-Christ et en Dieu. Effrayant travail que cette mort continue à laquelle je suis condamné après mon Sauveur et sans laquelle je ne puis espérer la véritable vie.

Et responso in somnis accepto, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

Le chrétien, encore moins le religieux ne doivent jamais revenir sur leurs pas. Ils s'en retournent, mais par un autre chemin : ce ne sont plus les mêmes hommes, ils sont transformés, ils font tout avec un esprit nouveau, et leur vie, extérieurement la même, finit par être la vie des saints, parce qu'ils suivent toujours l'inspiration divine. Seigneur, faites que je la suive toujours ainsi.

VII. JÉSUS HABITANT EN NOUS

Ecce sto ad ostium, et pulso ; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum et coenabo cum illo, et ipse mecum.
(Apoc. III, v. 20.)

Ces paroles que Notre-Seigneur adresse aux pécheurs pour les inviter au retour il vous les adresse à vous qui voulez lui offrir une demeure permanente et pleine de consolations. En ce moment il vous dit : voilà que je suis à la porte de votre cœur et que j'y frappe.

Et voyez ce qu'il ajoute : Celui qui aura entendu ma voix et qui m'aura ouvert, je prendrai mon repas avec lui, et il le prendra avec moi. N'est-ce pas, mes frères, ce qui se passe toutes les fois que vous ouvrez vos cœurs à Jésus-Christ pour le recevoir. Or, dans ce repas admirable, si Jésus-Christ dit : je souperai avec lui et il soupera avec moi, examinons ce qu'apporte le divin Sauveur et ce qu'à notre tour nous devons apporter.

Jésus-Christ apporte son corps pour nous nourrir et nous fortifier ; son sang pour nous purifier, son âme pour nous aimer, sa divinité pour nous glorifier.

1° Ce que Jésus-Christ nous apporte

Voyez, mes frères, cette nourriture préparée par la sagesse, qui s'est bâtie une demeure : *Sapientia paravit sibi domum*. Cette demeure c'est notre cœur. Et elle a préparé un temple ; *paravit mensam*, elle y a mis des mets excellents. Le corps d'un Dieu, c'est ce que vous recevez à la table sainte. Et pourquoi ? pour vous nourrir et quand vous aurez mangé de ce pain mystérieux, il vous sera dit comme au prophète : *Surge et comede, grandis enim tibi restat via*. Levez-vous et mangez, vous êtes un exilé, la patrie est loin, il faut des forces, prenez-en. La terre à conquérir est à une grande distance, *Surge, comede*, prenez des forces afin de combattre les ennemis, et vous les trouverez en effet. Achab et Jézabel poursuivaient Elie, Satan et le monde viendront vous attaquer ; il vous faudra livrer bataille, *surge, comede*. Une première fois Elie réveillé par l'ange mangea et s'endormit, et vous aussi vous voudrez goûter le sommeil de l'amour, mais l'ange va vous réveiller une seconde fois. Il est bon de se nourrir de son Dieu, mais il faut en faire son profit et aller en avant, il faut aller à la lutte, au travail, à la tentation, *surge, comede*.

La sagesse divine n'a pas seulement mis la table, elle a préparé un vin exquis, le sang de Jésus que vous recevez avec son corps. Déjà ce sang a coulé sur vos têtes pour vous purifier, mais comme l'âme va de beauté en beauté quand elle s'unit à son Dieu, vous vous embellissez sans cesse par la participation à ce vin qui fait germer les vierges, *Vinum germinans Virgines*. Vin tout puissant qui apporte à l'âme toutes les vertus comme preuve de l'amour que Jésus a pour elle. Allez, enivrez-vous, enivrez-vous, vous y êtes invités, enivrez-vous de toutes les vertus que l'on vous apporte et dont on vous demandera le parfum.

Venez et recevez l'âme d'un Dieu. Jésus ressuscité d'entre les morts ne meurt plus, son âme est désor-

mais inséparable de son corps. Voilà votre ami, personne ne donne une plus grande marque d'affection que de déposer son âme pour ses amis ; c'est ce qu'il a fait à la croix, et cette âme séparée de son corps au Calvaire, unie à ce corps pour l'éternité vient vers vous et vous dit : veux-tu que je t'aime ? Quelle proposition ineffable ! Eh bien, voulez-vous permettre à l'âme de Jésus de vous offrir sa tendresse ? Voilà ce qu'il vous demande dans ce repas intime qu'il veut prendre avec vous.

Il veut plus, il veut vous investir de sa divinité. Quand le prêtre dit : *Corpus... in vitam aeternam*, qu'est-ce à dire, sinon pour l'union sans fin au Dieu éternel, c'est l'immortalité qui vous est offerte.

Si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum... et ipse mecum.

2. Ce que nous devons offrir à Jésus-Christ

Reprenons un à un les dons qui nous sont faits. C'est d'abord la divinité. Voyez dans quelle atmosphère la foi et l'espérance vous transportent : vous ne jouissez pas encore des dons divins dans leur plénitude, mais vous en recevez le gage. Celui qui adhère au Seigneur ne fait qu'un esprit avec lui. *Qui adhaeret Domino, unus spiritus est.* Que voulez-vous de plus ? Cette union commencée au baptême se développe à l'Eucharistie, vous ne faites qu'un avec votre Dieu. *Qui adhaeret Domino, unus spiritus est.*

Rendez-vous compte de cette vie nouvelle qui coule en vous, et comme ce qui est parfait attire l'imparfait à sa perfection, rendez-vous compte de la perfection divine à laquelle vous êtes appelés dans cette union de votre âme avec Dieu. *Qui adhaeret Domino, unus spiritus est.*

Je vous parlais de l'amour que vous témoigne l'âme du Sauveur. Quel prodige ! Le Sauveur, celui qui était mort et qui est ressuscité, celui-là même

vient vers vous, il vous apporte ses pieds et ses mains, son côté ouvert, et vous dit : C'est par ces plaies que mon âme avec la vie se sont écoulées pour toi au Calvaire. Que veux-tu me rendre ? Quelle preuve d'amour veux-tu me donner ? Je veux ton âme tout entière, faisant mouvoir tes pieds pour te conduire vers moi, je veux tes mains parce que toutes tes actions doivent prendre le cachet d'une tendresse spéciale, je veux les pensées qui s'agitent dans ta tête ; la mienne couronnée d'épines pour toi te demande un sacrifice complet de tes pensées ; tu me prouveras si tu m'aimes en prenant désormais une pensée divine. Mon cœur percé par amour pour toi est ouvert, afin de recevoir le tien, si tu veux l'y mettre. Voilà comment mon âme, principe de la vie de mes pieds, de mes mains, de ma tête, de mon cœur, exige que tu m'aimes.

Vous recevez le sang divin répandu pour vous. Voilà le vrai principe de la pureté intérieure. Ah ! que Jésus-Christ a le droit de nous vouloir purs, puisque c'est par son sang que nous avons la puissance de nous laver de toute souillure, mais aussi quelle délicatesse ne devons-nous pas apporter pour profiter d'un bain pareil ! Ah ! le sang du Sauveur est à notre disposition, ne le laissons pas couler inutilement, sachons en profiter pour nous maintenir dans la blancheur de l'innocence.

On vous dit : *Corpus Domini...*, souvenez-vous que le terme est l'éternité, mais que la condition est le combat. Venez, mangez, *Surge, comede*, encore une fois. Mais après, la vie recommence avec ses combats. Eh bien, vous parcourrez votre chemin, vous livrerez vos combats *in fortitudine cibi illius*, et si vous êtes effrayés, écoutez les paroles que Jésus-Christ vous adresse immédiatement après les paroles de mon texte : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici et sedi cum Patre meo in throno ejus.* (Apoc. III, 21.)

Quelle espérance ! Demeurer pour l'éternité avec Jésus sur son trône, le voulez-vous ? Communiez, nourrissez-vous, purifiez-vous, aimez, adorez votre Dieu, et il vous donnera son être ici-bas, sa gloire dans l'éternelle patrie.

VIII. LE SAINT-ESPRIT HABITANT DANS NOS AMES

*An nescitis quoniam membra vestra
templum sunt Spiritus Sancti ?*
(1 Cor., VI. 19).

Saint Paul lui-même nous le déclare : nous sommes les temples du Saint-Esprit. Et depuis, nous avons le bonheur, si nous ne chassons pas l'Esprit de vérité, l'Esprit consolateur, de penser qu'il habite en nous. Mais pourquoi le Saint-Esprit agit-il en si peu de chrétiens ? Parce qu'ils oublient le privilège immense d'être les temples du Saint-Esprit, et, surtout, les conditions d'un temple où réside la divinité.

Un temple veut : un sanctuaire, un autel, un prêtre, des victimes. Examinons ces quatre conditions.

I. Le sanctuaire

Pour qu'un Dieu réside dans un lieu, il lui faut un séjour à part. Voyez le tabernacle de Moïse, le temple de Jérusalem. Les païens eux-mêmes avaient leurs sanctuaires à part, on en voit partout les traces. La divinité implique un respect mystérieux qui exige des abris plus reculés. Et pourquoi ? Parce que les communications divines veulent quelque chose de plus intime. Il faut, dans le temple, une enceinte, où le vulgaire ne pénètre pas. Là, vient la divinité, pour intimer ses ordres, ses invitations, ses conseils, ses bienfaits. Eh bien, nous avons, sous la loi d'amour, un privilège spécial. C'est un Dieu qui veut venir

habiter, non pas un temple de pierres, de marbre ou d'or, mais un temple spirituel, nos âmes, nos cœurs. C'est là qu'il veut venir. Il veut se promener dans ses temples, et *ambulabo in eis* ; il veut y être glorifié et porté, *glorificate et portate Deum in corpore vestro*. Ici, ce n'est pas au corps qu'est fait l'honneur. Le corps c'est la première enceinte, mais le cœur est la plus intime, et c'est dans cette enceinte qu'il faut aller écouter Dieu nous parlant. Eh bien, on ne veut pas l'écouter et l'on ferme l'oreille à ses paroles. C'est pourquoi, le Saint-Esprit nous dit : Prévaricateurs, rentrez dans votre cœur, *praevaricatores, redite ad cor*, Quelle insulte d'avoir un Dieu dans son cœur et de ne pas le glorifier, comme il convient ! C'est pourtant ainsi que nous traitons le Saint-Esprit avec une incroyable légèreté.

Et, pourtant, que ne nous dira-t-il pas si nous voulons l'écouter ? Ah ! quand comprendrons-nous ce que peuvent être pour nous les paroles d'un Dieu ? C'est dans ces intimes communications que les pécheurs se convertissent, que les tièdes se réchauffent, que se font les saints.

2. L'autel

L'autel est, si je puis dire, le théâtre du culte dû à Dieu, le point spécial du temple où l'on reconnaît son souverain domaine par l'holocauste, son droit de punir par le sacrifice pour le péché, sa bonté par les victimes propitiatoires, ses bienfaits par les victimes eucharistiques.

Eh bien, cet autel unique dans l'Ancienne Loi, pour montrer l'unité de Dieu et l'unité de son culte, cet autel s'est, en quelque sorte, multiplié avec les sacrifices. Mais, en même temps, nous avons dû apprendre à offrir à Dieu un sacrifice perpétuel soit d'adoration, soit de repentir, soit de demande, soit d'action de grâces, et c'est dans le fond de nos âmes que cet autel avait été dressé. Il faut que j'y

adore, que j'y demande pardon, que j'y sollicite le secours dont j'ai besoin, que j'y témoigne ma reconnaissance pour les grâces que j'ai reçues.

A qui adresserai-je mes adorations ? A un Dieu, la troisième personne de la Sainte Trinité. A qui demanderai-je pardon ? A un Dieu tout amour. A qui demanderai-je ? A celui qui, étant l'Esprit de vérité, voit bien dans leur réalité tous mes besoins. Qui remercierai-je ? Le Dieu auteur de toutes les grâces et qui, parce que je ne sais pas prier, demande et remercie pour moi avec des gémissements ineffables. Voilà le Dieu à qui je dois m'adresser sous les voiles de mon être. Ah ! je lui dresserai un autel et je lui offrirai un sacrifice de louange, et je le conjurerai que les divers sacrifices offerts par moi sur l'autel de mon cœur soient désormais consumés par les flammes de son amour. (*Cœtera desunt.*)

L'incarnation, la formation du Christ dans nos âmes est un des thèmes majeurs de la spiritualité du P. d'Alzon. Il y revenait constamment, en l'adaptant à ses divers auditoires de prêtres, de religieux, de religieuses, de tertiaires, d'enfants de Marie, de chrétiens dans le monde. On donne ici, en marge de la troisième méditation de la Retraite sur la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, deux autres instructions où nous voyons comment le Père d'Alzon brodait sur une idée qui lui était particulièrement chère.

« Je suis très préoccupé, écrivait-il le 14 décembre 1868, à la Mère Marie-Eugénie de Jésus, de pousser quelques personnes à se donner à Notre-Seigneur plus particulièrement pour la fête de Noël. Il me semble que rien n'est admirable comme de profiter des fêtes de l'Eglise pour faire, chaque année, naître Jésus-Christ dans les âmes d'une manière plus parfaite à chaque fois, puis grandir, se développer dans l'imitation du divin Maître vivant en nous. La triple incarnation de Jésus-Christ naissant à la crèche, sur l'autel, dans nos âmes est un mystère qui devrait nous absorber tout entier... »

INCARNATION DE JÉSUS-CHRIST DANS L'ÂME RELIGIEUSE

Ecce ancilla Domini.

Telles furent les paroles, par lesquelles une humble créature adhéra à la plus grande œuvre de Dieu, à celle dont le prophète avait dit : *Excita potentiam tuam, et veni, ut salvos facias nos*. A la création, Dieu avait agi de lui seul ; à l'Incarnation, il consulte sa créature. Grand enseignement, plein de leçons pratiques ; car, si Marie devient la vraie mère de Dieu à une distance immense le mystère de l'Incarnation peut s'accomplir en nous, au sens où l'Apôtre souhaite que Jésus-Christ habite en nous par la foi chrétienne : *Habitare per fidem in cordibus nostris*.

Étudions l'Incarnation de Jésus en Marie, afin d'apprendre ce que doit être l'incarnation de Jésus en nous : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Nous y étudierons : 1° Ce qu'est la grâce de Dieu qui nous prévient et nous accompagne ; 2° Quel doit être le concours de notre volonté.

I. Grâce de Dieu

L'annonce Les temps sont accomplis, l'ange de Dieu va être envoyé vers la Vierge de Nazareth, un Dieu va se faire homme dans le sein de la plus pure des créatures : créature fille d'Adam et créature pourtant immaculée, parce que l'abondance des grâces qu'elle a reçues s'élève à un inexprimable degré. L'ange lui a dit : *Ave, gratia plena*. Sans doute la plénitude des grâces n'est pas en elle, comme en Jésus-Christ, *plenum gratiae et veritatis*. Cependant, le Seigneur qui l'avait possédée dès le commencement de ses voies, a voulu faire en elle et pour elle de grandes choses dans l'immensité de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est*. Mais tous ces privilèges, Marie les doit à Dieu ; c'est à lui qu'elle les rapporte.

Et moi aussi, quoique à un moindre degré, j'ai reçu les grâces de Dieu. Un des esprits administrateurs, préposés à la surveillance de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut, m'a été donné ; il ne dépend que de moi de l'écouter. Il me dira que le Seigneur est avec moi, comme l'ange le dit à Marie, comme un autre ange le dit à Gédéon et à tant d'hommes illustres de l'ancienne loi, comme Jésus le dit à ses apôtres, au moment de monter au ciel : *Ecce ego vobiscum sum.*

Comme Marie, j'ai une portion de grâces, moindre que la sienne, mais je puis, comme elle, dire que le Seigneur est avec moi, bien plus que les simples chrétiens. Dans tous les cas, le temps de mon noviciat m'est donné dans ce but. J'ai dû l'employer à former Jésus-Christ en moi, et, depuis que j'ai fait profession, Jésus-Christ a dû croître sans cesse dans mon âme. Or, de même que l'ange met Marie en relation avec les trois personnes de la Trinité, de même j'entre, si je le veux, en relation avec les trois adorables Personnes.

L'ange dit à Marie : *Ecce concipies in utero, et paries filium.* Voilà le but de la vie religieuse : former Jésus-Christ en soi. *Filloli, quos iterum parturio, donec Christus formetur in vobis.* Concevoir Jésus-Christ en soi, voilà la vie intérieure ; enfanter Jésus-Christ au-dehors par sa vie, le manifester par ses paroles, ses actes, ses vertus, voilà la vie intérieure telle que nous devons la pratiquer, pour qu'on puisse dire de nous : *Dominus tecum.*

Les trois Personnes divines Quant aux moyens, rien de plus grand. *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* Concevoir Jésus-Christ, l'enfanter par l'opération du Saint-Esprit, sous la protection du Père, quoi de plus admirable en Marie ! Et, de même qu'au commencement, Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance, Jésus-Christ forme en nous le chrétien,

le religieux encore plus, réalisant en lui les traits du Dieu fait homme et incarné en Marie.

Tel est le chef-d'œuvre de la puissance du Père : *Et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Dabit tibi Dominus sedem David patris tui, et regnabit in domo Jacob in aeternum, et regni ejus non erit finis.* La prophétie s'est-elle assez réalisée pour Jésus-Christ? Quel homme a régné aussi universellement et aussi longtemps que lui? Il règne d'un bout du monde à l'autre. Il y a bientôt vingt siècles qu'il règne, et l'on ne voit pas que son règne soit sur le point de prendre terme.

Or, ce règne de Jésus-Christ, par la puissance du Père nous pouvons le former en nous et autour de nous : en nous, en lui donnant un empire absolu sur nos puissances, sur notre intelligence, notre volonté, notre cœur, nos sens, et le règne absolu de Jésus-Christ dans nous, c'est la sainteté ; nous pouvons former le règne de Jésus-Christ autour de nous par le zèle à le faire connaître, et cela c'est l'apostolat. Or, tout cela, comment s'accomplira-t-il ? Par un commerce avec la Sainte Trinité, semblable à celui de Marie. Jésus-Christ se formera en moi par la foi, sous l'intervention du Saint-Esprit et par l'intervention du Très-Haut. Quand, pénétré de l'honneur qui m'est fait, commencerai-je, une bonne fois, à me donner tout entier à cette merveilleuse action des trois personnes divines sur mon âme ?

Or, je dois laisser la Sainte Trinité agir en moi pour y former le royaume de Jésus-Christ. Voici un ordre de contemplation tout nouveau. Je laisserai la Sainte Trinité former Jésus-Christ en moi, comme elle a formé Jésus-Christ en Marie. Et plus je serai souple, obéissant, abandonné, plus cette image de Jésus-Christ sera parfaite. Oh ! quel prodige et quand m'y perdrai-je tout entier ?

Mais pour combien de temps ? Pour aussi longtemps

que le règne de Jésus-Christ. Et ce règne n'aura pas de fin : *Et regni ejus non erit finis*. Quelle merveilleuse durée ! Me voilà immortel comme Dieu, devenu dans un ordre ineffable mon maître, mon roi, et pour toujours : *Et regni ejus non erit finis*. Ah ! Seigneur, que cet empire, en effet, ne cesse jamais ; qu'il soit éternel et que, de plus, je puisse contribuer à l'étendre au loin, et qu'instrument de votre puissance, je travaille à reculer vos conquêtes, et qu'autant que j'en suis capable, partout je répète ce cri : *Adveniat regnum tuum !* Mais vous avez voulu que votre grâce ne fût pas tout, vous avez voulu le concours de ma volonté. Je vais en examiner les conditions, dans la réponse de Marie à l'ange.

II. Concours de notre volonté

Obéir Que répond Marie à de telles promesses ? *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*. Telle est la réponse de toute créature. *Dixitque Deus : fiat lux, et facta est lux*. Mais voici la différence. Dieu dit : Que la lumière soit faite, et la lumière est faite. Dieu dit : *Faciamus hominem*, et l'homme est fait. Mais quand il s'agit de la formation surnaturelle de l'homme, il en va tout autrement. Dieu crée l'homme sans sa permission ; ce ne sera pas sans sa permission que l'homme spirituel sera formé. Pour former Jésus-Christ lui-même, il faut le concours de l'humble et pure créature qui lui servira de mère. Pour former Jésus-Christ en nous, il faut que nous nous déclarions les serviteurs de Dieu et que, comme Marie, nous disions : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Oui, il faut toujours en revenir là, l'obéissance et l'obéissance la plus complète. Elle commence à Nazareth, elle se consomme à la Passion, mais elle n'a son terme qu'au moment où Jésus-Christ brise les liens mortels qui retenaient encore Marie à la terre. Il a fallu tout

ce temps, il a fallu cette perfection, pour qu'elle pût dire en toute vérité : *Dilectus meus mihi, et ego illi qui pascitur inter lilia*. C'est au milieu des lis qu'il réside ; son séjour ne peut se fixer qu'au sein des âmes qui sont de vrais lis de pureté : *Qui pascitur inter lilia*. Il faut que j'accepte de faire, toute ma vie, des efforts pour entrer dans une pureté plus grande, afin que Jésus-Christ entre en moi avec plus de consolation et de joie : *Dilectus meus mihi, et ego illi qui pascitur inter lilia*.

Louer Dieu Et quels sont, pendant que Jésus se forme en Marie, les sentiments de cette mère admirable ? Elle-même nous le dira. Elle ne songe qu'à louer Dieu et à publier sa gloire : *Magnificat anima mea Dominum*. Tel est son but ; sa vie n'en a pas d'autre. Elle se perd dans la pensée que Dieu qui se suffisait, qui n'avait besoin de personne pour se donner la gloire qui lui convient, a voulu s'en procurer une par les créatures, mais que pour donner une valeur convenable à leur louange, il avait ordonné à son Fils de se faire homme. Le Verbe s'est fait chair, et toute créature qui s'unit au Verbe, à la parole divine, peut arriver à une très pure louange de Dieu ; et de même que cette louange est l'occupation des anges dans le ciel, elle sera aussi celle des saints dans la patrie, après l'avoir été sur la terre. Qu'eux aussi doivent donc dire : *Magnificat anima mea Dominum*.

Tel est le transport de toute âme chrétienne, qui comprend le travail de la perfection. *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*. Quels transports l'âme, qui ne fait pour ainsi dire qu'un avec Jésus-Christ, n'éprouve-t-elle pas ? Pourquoi ? Parce que le Seigneur voit la bassesse de sa servante, et il la relève. Voyez Marie. Est-elle assez humble, assez pauvre, assez inconnue ? *Quia respexit humilitatem ancillae suae : ecce enim ex hoc beatam me dicent*

omnes generationes. Voilà encore la prophétie, et la prophétie réalisée dans tout son éclat à travers les siècles. L'Eglise, tous les jours, chante la prophétie que le temps confirme chaque jour davantage, dans le triomphe de l'humilité : *Quia respexit humilitatem ancillae suae : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Que faire pour arriver à ce bonheur ? Etre obéissant et dire à chaque instant du jour : *Ecce ancilla Domini.* Que faire de plus ? Se consacrer entièrement à la gloire de Dieu et être l'instrument le moins imparfait de Jésus-Christ pour l'avènement de son règne. Que faire encore ? Ne mettre son bonheur que dans la pensée des perfections de Dieu : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Au milieu de ces bienfaits conserver l'humilité la plus profonde : *Quia respexit humilitatem ancillae suae ;* et contribuer à la gloire divine par l'amour de sa propre humiliation ; proclamer sans cesse les bienfaits de Dieu et tout rapporter à lui : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.* Heureuse l'âme qui, à la suite de Marie, se perd ainsi par un amour absolu de sa volonté et de son amour dans les plans de Dieu sur elle ?

Conclusions Que conclure de tout ceci ? C'est que nous n'avons qu'à laisser Jésus-Christ agir dans nos âmes et le laisser s'y former de la manière qu'il l'entend. Ce ne sera jamais que d'une manière très pure, très parfaite et très propre à nous unir à Dieu.

En second lieu, nous prendrons les vertus de Marie pour modèles des nôtres, dans l'obéissance, l'humilité, la contemplation, l'amour. Ce seront les conditions les meilleures pour assurer le triomphe de Jésus-Christ dans les âmes. Nous nous dévouerons à l'œuvre, pour laquelle le Fils de Dieu est descendu sur la terre. Nous nous consacrerons au triomphe de l'Eglise,

que Jésus-Christ a enfantée au Calvaire et qu'il s'est acquise par son sang.

Enfin, nous nous souviendrons que de même que le Fils s'est incarné en Marie, par l'opération du Saint-Esprit, à l'ombre de la vertu du Père, de même devons-nous former par la foi Jésus-Christ en nous par la toute-puissance de Dieu. Qu'il en soit ainsi et que l'adorable Trinité, agissant tout entière dans nos âmes, se complaise à y faire son séjour, afin que nous méritions d'habiter en elle *in perpetuas aeternitates*.

JÉSUS-CHRIST S'INCARNANT DANS L'ÂME RELIGIEUSE

*Christum habitare per fidem in
cordibus vestris,* (Eph. III. 17).

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de s'incarner une fois dans le sein de la bienheureuse Vierge, il veut, ce semble, s'incarner tous les jours en nous, et c'est ce que veut dire l'Apôtre dans chaque page de ses épîtres. Essayons de méditer sur ce mystère, auquel nous avons une si grande part.

I° L'Annonciation

Transportons-nous par la pensée au moment ineffable où Dieu le Père envoie un ange vers Marie ; que Lui dit-il ? *Ecce concipies in utero, et paries filium*. Marie acquiesce et le mystère de l'Incarnation s'opère. Mais que voulait donc dire l'Apôtre, quand s'adressant aux premiers chrétiens, il leur dit : *Filioli, quos iterum parturio, donec Christus formetur in vobis*. Quel prodigieux travail ! Un Dieu voulant se former à nouveau dans l'âme de tout fidèle ! Remarquez qu'il est baptisé et que Jésus-Christ a déjà été formé en lui par le baptême. L'Apôtre les avait enfantés

une première fois ; c'est pour cela qu'il dit : *Filioli, quos iterum parturio*. Il s'agit de nouveaux efforts, d'un développement de la vie chrétienne, et c'est Jésus-Christ qui vient l'opérer dans l'âme. C'est pourquoi il veut se former pleinement en elle : *donec formetur Christus in vobis*.

Que faisons-nous pour adhérer à ce travail ? Écoutons la réponse de Marie à Gabriel. Quand l'ange lui a annoncé la coopération de la Trinité tout entière, Marie n'a plus qu'un mot : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum*. N'en disons pas davantage, car dans ces quelques mots se trouve l'abandon le plus complet de la créature aux volontés du Créateur. A nous aussi il est dit : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*. Eh bien, voulons-nous que le Saint-Esprit vienne opérer au plus intime de notre être la formation de Jésus-Christ ? Voulons-nous, à partir de ce moment, prendre ses sentiments, ses pensées, entrer complètement sous son action ? Il est là, ce divin Maître. Voulons-nous porter Jésus-Christ en nous ? Mais pour cela il faut qu'il se forme dans nos âmes : *donec formetur Christus in nobis*.

Et n'est-il pas évident que Jésus-Christ se forme d'une façon plus ou moins complète dans les âmes, selon qu'il y trouve plus de dépendance et plus de concours. Voilà tout le travail de ma retraite : former Jésus-Christ en moi. Si je travaille lentement, à peine sera-t-il ébauché. Si je me porte avec bonne volonté, j'arriverai à une certaine vertu. Mais qui peut dire la perfection que je puis atteindre, si laissant Jésus-Christ maître de produire une création nouvelle en moi, je lui donne tout pouvoir sur mon être, afin qu'il le transfigure complètement en lui ? O prodige ! Jésus-Christ formé en moi, je serai un autre Jésus-Christ. Comment cela se fera-t-il ? *Quomodo fiet istud ?* puis-je dire avec la Vierge. C'est sur quoi je veux poursuivre mes réflexions.

2° Se revêtir du Christ

Jésus-Christ est pour l'âme baptisée une sorte de vêtement. *Quicumque baptizati estis, Christum induistis.* Voilà le vêtement spirituel. Par le baptême je suis investi de la grâce de Jésus-Christ. Qu'est-ce que signifie ce vêtement, sinon que tout mon être doit montrer par toutes ses moindres actions celui dans le sang duquel nous avons été lavés, régénérés, vivifiés. Et ceci n'est pas une parole prononcée à la légère. L'Apôtre y revient sans cesse. *Induat vos Dominus novum hominem.* Qu'est cet homme nouveau, sinon Jésus-Christ par rapport à l'homme ancien, Adam ? Sans doute, je suis fils d'Adam et j'en porte les stigmates par le péché d'origine ; mais l'homme nouveau m'a dépouillé de l'ancien : *Exuat vos Dominus veterem hominem cum actibus suis.* Tel est le travail : me dépouiller d'Adam, de son péché, de ses convoitises, de son châtement ; me revêtir par le baptême, de Jésus-Christ, de l'homme nouveau, de sa grâce, de ses dons. Mais pour cela il faut mon concours. Le vêtement m'est offert ; il faut que je m'en couvre et que je me montre digne de le porter.

Quel vêtement plus éclatant que celui que Jésus-Christ a teint de son sang ! Quelle pourpre que celle-là ! Quel manteau royal que Jésus-Christ lui-même, et quelle dignité m'est imposée quand l'homme nouveau m'établira dans la justice et la sainteté de sa vérifié ! *In justitia et sanctitate veritatis.* Quel enseignement, si je songe aux qualités de ce vêtement spirituel ! Il est formé de la justice, c'est-à-dire de la source même de la loi ; de la sainteté, c'est-à-dire de la réunion des perfections divines ; de la vérité, qui n'est autre que la deuxième personne de la Sainte Trinité. Voilà ce que je dois manifester en moi : la justice de Jésus-Christ, la sainteté de Jésus-Christ, la vérité de Jésus-Christ. *Quicumque baptizati estis,*

Christum induistis. — Induat vos Dominus novum hominem qui secundum Deum creatus est in sanctitate et justitia veritatis.

3° Par la foi

Mais ce n'est pas un vêtement extérieur que Jésus-Christ veut être pour moi, il veut surtout pénétrer au plus intime de mon âme. Comment ? Par la foi, et c'est pourquoi l'Apôtre forme ce vœu que Jésus-Christ habite en nous par la foi. *Christum habitare per fidem in cordibus vestris.*

La foi doit introduire Jésus-Christ au plus intime de mon âme, comme le Saint-Esprit l'introduit en Marie. Sans doute, il y a des profondeurs dont je n'approcherai jamais ; pourtant si je le veux, la foi fait pénétrer Jésus-Christ dans mon âme et l'y fait habiter : *Christum habitare per fidem*. Qu'est cette habitation de Jésus-Christ en moi, sinon une sorte d'incarnation ? Jésus-Christ, qui veut être mon vêtement intime, veut régner au fond de mon âme. Quand lui donnerai-je sur mon cœur un empire complet ? Quand ne lui rendrai-je pas trop pénible le séjour qu'il veut y faire ? Quand l'appelant serai-je sûr qu'il viendra avec son Père, pour faire du plus intime de mon être une demeure permanente : *Et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus*. Quel esprit de foi ne dois-je pas renouveler dans mon âme, pour devenir digne d'une pareille union !

Elisabeth saluant Marie au jour de la Visitation, disait à la Vierge en qui le Fils de Dieu venait de s'incarner : *Et beata quae credidisti, quia perficientur in te quae dicta sunt tibi a Domino*. Le bonheur de Marie consistait dans sa foi. Que notre bonheur consiste dans une foi semblable, par laquelle Jésus-Christ réalisant sa promesse viendra au plus profond de notre être ! O Dieu, je crois. Venez, Seigneur Jésus : *Veni, Domine Jesu.*

4° Jusqu'à notre complète transformation

Or, quand Jésus sera au fond de mon cœur, il faudra bien que je lui cède la place, que ma vie se transforme et qu'avec l'Apôtre je dise : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus*. Ici le mystère devient plus profond. Ce vêtement, qui n'est autre que Jésus-Christ, est promis à tous les baptisés. La foi qui est la voie par laquelle Jésus pénètre dans mon âme est souhaitée à tous les fidèles. Mais, il y a un abîme que très peu ont le privilège de franchir, que l'Apôtre avait franchi quand il disait : *Vivo jam non ego*. Ce privilège n'est certes pas celui de tous. C'est celui des âmes appelées à une plus haute perfection ; c'est celui des religieux, pour qui la perfection consiste à supprimer leur vie ou plutôt à la fondre, à la perdre dans celle de Jésus-Christ. Recueillons-nous et demandons-nous si, selon notre vocation, il est bien vrai que Jésus-Christ vive complètement en nous.

Quelle sainteté, quel amour, quel sacrifice de tout moi-même ne m'est pas demandé, si je veux établir en moi la vie sans mélange de Jésus-Christ, si je veux établir cette incarnation par laquelle Jésus-Christ sera l'âme de mon âme, le cœur de mon cœur, la vie de ma vie ! Ah ! qui sondera cette parole : *Vivo jam non ego* ? Qui m'apprendra ce dépouillement, par lequel je ne dois plus vivre de ma vie, où je dois prendre en tout les sentiments de Jésus-Christ, où ces sentiments doivent être le mobile de mes actes : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* ?

Et que ferai-je alors ? Je m'anéantirai comme lui, je vivrai d'une vie d'esclave : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* ; en attendant que Dieu m'exalte comme lui. Et alors je pourrai dire avec l'Apôtre : Vivre pour moi, c'est Jésus-Christ ; *Mihi vivere, Christus est*. Quelle vie pour le religieux ! Jésus-Christ et lui, c'est tout un, puisque la vie de l'un est la vie

de l'autre. O mystère ! L'union de la créature avec le Dieu incarné peut-elle aller au-delà ? Mais que de devoirs sont imposés à l'âme qui, dans la lumière de la foi et les ardeurs de la reconnaissance, pénètre cette invention de l'amour divin ! Voilà bien l'union demandée par Jésus-Christ à son Père, la veille de sa mort, pour les siens. On sent bien qu'il la demandait pour tous les membres de l'Eglise, mais qu'il y avait un choix pour quelques-uns, pour ses apôtres. Voilà l'unité de choix dont Jésus-Christ m'offre la consommation, si je le veux.

Encore une fois, Seigneur Jésus, venez. Venez vivre en moi, vous incarner en moi, comme vous vous incarnez pour tous à l'Eucharistie, comme vous vous incarnez sur les lèvres du prêtre par la prédication de votre parole, comme vous vous incarnez dans votre Eglise par la circulation de votre grâce à travers tous ses membres. Venez, Seigneur : *Veni, Domine Jesu*, et que l'époux et l'épouse disent : Venez.

Le Christ qui naît dans nos âmes doit y croître sans cesse en vertu et en sagesse devant Dieu et devant les hommes jusqu'au complet dénûment du Calvaire, jusqu'au total renouvellement de la Résurrection. Si le P. d'Alzon parcourait les mystères de la vie de Notre-Seigneur, il s'attardait longuement à sa Passion. Il a prêché nombre de retraites sur ce sujet ; il s'en est entretenu à plusieurs reprises avec les collégiens de Nîmes, avec les Tertiaires [cf. Instructions aux Tertiaires de 1879, édition de la Bonne Presse] ; il lui a consacré dix de ses Conférences de 1870-1871 aux Religieuses de l'Assomption : nous en donnons ici deux extraits. On trouvera plus loin les directives si élevées adressées aux Adoratrices sur l'Ami de tous les jours.

Cette section comprend :

1° une série de courtes méditations sur la Passion parue dans le Pèlerin, en 1879.

2° les deux extraits des Conférences de 1870-1871 ;

3° deux méditations sur les cinq plaies et la Résurrection qui datent des dernières années du Père d'Alzon.

1° COURTES MÉDITATIONS SUR LA PASSION

Nous entrons dans la grande semaine. Elle s'ouvre par un triomphe, elle se poursuit au milieu des complots contre la vie de Jésus ; à quoi il répond par l'humilité en lavant les pieds à ses apôtres, par l'amour le plus immense en instituant l'Eucharistie, par la prière la plus douloureuse dans l'agonie du Jardin des Oliviers.

Les complots se poursuivent et s'exécutent. Le premier acte en est une trahison et un reniement, le second une condamnation multiple, le troisième une série de supplices, le quatrième la mort du Sauveur, le cinquième sa déposition au tombeau, en attendant qu'il ressuscite.

Je voudrais présenter à mes lecteurs de courtes méditations sur ces sujets si importants.

I. Le triomphe

Après la résurrection de Lazare, les Juifs venus à Jérusalem pour la Pâque voulaient tous voir Jésus. Et, bien que le Sauveur se cachât depuis quelque temps aux recherches des prêtres et des docteurs, il crut devoir faire une entrée triomphale à Jérusalem.

« Ne crains pas, ô fille de Sion, avait dit le prophète, voilà ton roi qui vient à toi plein de douceur, monté sur le poulain d'une ânesse, sur le fils d'une bête de somme. » On sait comment la prophétie fut exécutée à la lettre. Ce poulain que personne n'avait pu monter, c'était, disent les Pères, la gentilité dans sa révolte contre la loi de Dieu. Ne pouvons-nous pas dire, d'une manière plus pratique, que ce sont les caractères indomptés que Jésus-Christ subjugué, quand il veut terrasser une âme ? C'est aussi tel peuple qui n'a voulu connaître aucun frein et qui, peu à peu, s'assouplit sous la loi évangélique. C'est surtout l'histoire continuelle de l'Eglise. Elle est poursuivie par la haine et les conspirations les plus infernales ; toujours elle montre son éclat et sa gloire à l'heure où l'on y pense le moins, pour reprendre bientôt après sa vie de luttes, d'humillations et de douleurs en apparence inutiles. A quoi sert à Jésus d'entrer dans Jérusalem en triomphateur, sinon à aiguïser la rage de ses ennemis ? Mais il faut qu'il donne quelque courage aux siens et, quoi qu'il arrive, il se manifestera aux hommes pour préparer la foi, et

l'espérance des uns, pour rendre les autres plus inexcusables.

II. Les complots

Un conseil est assemblé chez le prince des prêtres. On dispute, on met en avant la peur qu'on a des Romains. C'est un grand instrument de règne que la peur servie à propos ! A la vérité, elle ne réussit pas toujours ; nous l'avons bien vu ces jours-ci. Mais enfin, Caïphe se lève et dit : « Vous n'y comprenez rien. Ne voyez-vous pas qu'il convient qu'un homme meure pour tout le peuple ? » Or, fait observer saint Jean, il ne prononça pas ces paroles de lui-même, mais il prophétisa, parce qu'il était pontife pour cette année. Dieu parle souvent et annonce ses arrêts même par la bouche des méchants.

Poursuis tes complots, Caïphe. Habile politique, tu crois avoir trouvé une combinaison, où ta haine et ta politique trouveront leur compte abominable. Fais décréter par ton sanhédrin la mort de Jésus, les Romains n'en viendront pas moins, et selon la prédiction de Jésus, le vrai prophète, ils assiègeront Jérusalem, la prendront d'assaut, brûleront le Temple, et, après avoir fait le plus affreux carnage de ses habitants, ils vendront comme pour rien ceux qu'ils se seront lassés de tuer. Le sacrifice des figures cessera à jamais ; la véritable hostie, Jésus, ayant été immolée par ta rage et celle des tiens, l'autel sera dispersé, et il n'y aura plus d'autre autel que la croix.

Or, tout cela s'accomplit par la disposition de Dieu. Au moment voulu, quand la plénitude des temps est accomplie, quand les crimes de la terre sont montés assez haut, voici que la miséricorde apparaît : *ubi abundavit delictum, ibi superabundavit gratia*. Le Rédempteur sera mis à mort, Jérusalem en périra, les Juifs ne seront plus une nation, mais le monde aura été sauvé et Dieu se sera acquis un peuple nouveau.

Servons les desseins de Dieu, mais en cherchant à entrer dans des pensées de miséricorde, et non dans des arrêts terribles de châtement. Soyons apôtres et non bourreaux, ni valets de bourreaux, comme le furent les Juifs. Donnons à Jésus nos vies, mais songeons quel sacrilège c'est que toucher à sa vie ou à celle de l'Eglise, cette continuation de Jésus. Le châtement de tout crime de cette sorte peut se faire attendre quelques jours ; il est infallible qu'il arrivera à son heure. Quel besoin Dieu a-t-il de se presser ? Il est utile qu'il mette parfois un retard pour endormir les impies dans leur victoire et exercer la patience des bons, trop hâtés dans leur désir de contempler les retours providentiels de la justice infinie.

III. L'humilité aux pieds des apôtres

Pourtant, Jésus se prépare à mourir, et afin de donner aux siens qu'il aima jusqu'à la fin l'enseignement d'une vertu inconnue jusque là, il se lève de table, dépose ses vêtements, se ceint d'un linge, et mettant de l'eau dans un bassin, leur lave les pieds, malgré les protestations de Pierre. Et quand il a terminé, reprenant ses vêtements et revenant à sa place : « Vous m'appelez votre Seigneur et votre maître, dit-il, et vous avez raison, car je le suis. Si donc votre Seigneur et votre maître, je vous ai lavé les pieds, combien plus ne devez-vous pas vous les laver les uns aux autres ! »

Tandis que les Pharisiens s'exercent à toutes les iniquités, Jésus exerce ses disciples par son exemple à toutes les vertus. Vous serez humbles, vous vous rendrez de réciproques services, vous irez au devant les uns des autres, vous travaillerez dans un but commun, la gloire de mon Père, qui se chargera de vous récompenser de vos vertus.

Soyons ce que nous enseigne le divin modèle, soyons humbles, abaissons notre fierté et que l'on sente

toujours en nous le désir de marcher sur les traces du très humble Jésus.

IV. Jésus institue l'Eucharistie

La Pâque figurative a été célébrée, l'agneau pascal mangé selon les prescriptions mosaïques. Voici le véritable agneau, l'agneau comme immolé dès l'origine du monde qui va se donner de ses propres mains : *se dat suis manibus*. Il prend du pain, rend grâces à son Père, le bénit et le distribue en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ». De même pour le calice : « Prenez et buvez-en tous, ceci est le calice du sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour vous et la rémission des péchés de tous. »

Où, le corps qui va être livré aux gentils, ce sang qui va être répandu, c'est un aliment, c'est un breuvage offert à tous les hommes baptisés. Voilà jusqu'où va l'amour du Sauveur. Aussitôt un nouvel élément, l'élément vital, est introduit dans le culte divin, l'amour. Qui donc avait songé à avoir quelque tendresse pour Jupiter, Junon, Mercure ou Vénus ? On les invoquait par peur, nul ne songeait à les aimer. A quoi bon aimer de pareils personnages ! Jésus nous a aimés jusqu'à la fin, jusqu'à la mort ; il appelle de notre part un amour semblable. Il se dévoue, exerce une nouvelle sorte de dévouement, il se sacrifie, et par le sacrifice de tous les jours sur l'autel, il nous enseigne comment, nous aussi, nous devons devenir victimes.

L'eucharistie enfantera des prodiges ; l'union avec Jésus-Christ, si intime, si puissante, produira des générations de saints. Où n'irait-on pas dans la force d'un pareil aliment, dans l'énergie d'un pareil breuvage ? Les chrétiens sont allés à toutes les vertus, au martyre, aux déserts, aux cloîtres, aux missions sur les plages les plus inconnues. La vie de Jésus-Christ était en eux, et ils vivaient ici-bas de l'esprit

de Jésus et de son amour, en attendant de vivre de sa gloire et de son union éternelle.

V. Jésus à l'agonie

Le testament du Sauveur est donné à ses apôtres dans cet admirable discours de la Cène qu'il faudrait sans cesse méditer. Les plus fortifiantes leçons y sont données, les espérances Inconnues y sont révélées, l'amour de Dieu pour les hommes y est manifesté ; il se lève, chante l'hymne prescrit et sort, il va où la trahison l'attend, mais ne le surprendra pas. Il s'y prépare par cette prière où toutes les terreurs, tous les troubles viendront l'assaillir.

Il a peur, comme un Dieu-homme peut avoir peur. « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Se repent-il d'avoir accepté de mourir pour les enfants d'Adam ? Est-il épouvanté de ce que la justice de son Père lui prépare d'expiation ? Non ; seulement il permet à Satan, qui *pour un temps* s'était retiré de lui après la tentation du désert, de venir fondre de nouveau sur son humanité très pure pour la torturer à l'avance ; car Satan, qui hait Jésus de la haine la plus implacable, ne voudrait pourtant pas sa mort qui sera le salut du genre humain. Ses assauts sont bien plutôt des essais pour connaître certainement ce qu'est cet homme extraordinaire, dont toute la vie est divine, mais qui n'a pas indubitablement établi qu'il fût Dieu. Or, Jésus se cache dans ses anéantissements, ses angoisses, ses terreurs, comme dans une retraite Impénétrable à l'esprit de ténèbres.

C'est ce qu'après Jésus et à son exemple ont fait tous les saints. Ils ont accepté de souffrir, de s'enfoncer dans les monts ; là ils ont été invincibles aux puissances du mal. Ah ! quand ferons-nous comme eux ? Quant à leur exemple triompherons-nous par la

destruction de toutes les idées du monde, par l'adhésion à la volonté de Dieu ?

L'agonie se prolonge d'autant plus douloureuse que Jésus est seul ; ses disciples de choix ne savent qu'avoir peur et dormir ; le mystère de cette prière n'a pour témoin que l'ange qui vient reconforter le roi des anges. Apprenons, nous aussi, à souffrir et prier sans consolation ni de la terre ni en apparence de Dieu.

VI. Jésus trahi et renié

Jésus prie au Jardin des Oliviers. Judas le sait. Judas a reçu trente pièces d'argent pour le livrer aux prêtres ; il prend la cohorte dont ceux-ci disposent, les valets des souverains pontifes (ils étaient dix), et va chercher sa victime.

Saint Augustin, commentant le verset de saint Jean où il est dit : « Jésus sachant que son Père lui a tout remis entre les mains », s'écrie avec un admirable mouvement : donc le traître lui-même, car s'il ne l'avait pas entre les mains, il ne s'en servirait pas comme il l'entendait : *Ergo et ipsum traditorem, nam si eum in manibus non haberet, non utique eo uteretur ut vellet*. Oul, Jésus prévoyant le crime de Judas, se le fait délivrer par son Père. Judas accomplira le plus atroce des sacrilèges, et Jésus se servira de cet horrible déicide pour apporter aux hommes le plus grand des bienfaits, la rédemption par son sang. Pourquoi Judas n'en profite-t-il pas ? Parce qu'il ne l'a pas voulu. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Parce qu'il a repoussé sa vocation d'apôtre.

Mais bientôt, selon la remarque de saint Augustin, il s'en ira dans son crime, dans le remords, dans le désespoir, se livrer aux mêmes prêtres auxquels il a livré Jésus ; il se livrera à Satan lui-même, qui de son côté le trahit en l'abandonnant à sa rage : *jam traditor traditur*. Le traître, à son tour, est trahi. Il veut confesser son forfait devant les conspirateurs

de la mort de Jésus ; on lui répond par une amère ironie. Il leur jette le prix de sa trahison. A quoi bon ! il va s'ôter la vie à l'aide du gibet qu'il se fait lui-même. Cependant un scrupule cynique s'empare de ces légistes ; ils ramassent l'argent et en achètent le champ du sang, *ager sanguinis*. Et le nom de Judas restera de toutes les injures la plus cruelle.

Cependant Pierre, qui avait dit à Jésus : *etiamsi omnes, ego non*, Pierre accompagne son maître captif. On lui avait annoncé son reniement, punition de sa forfanterie ; il avait dédaigné la prophétie. Mais le danger est pressant, et Pierre à trois reprises renie son maître. Cependant, tandis que le cœur de Judas s'était endurci encore plus, quand le Sauveur lui avait dit : « Judas, tu trahis donc le Fils de l'homme par un baiser », un seul regard suffit au disciple présomptueux. Sans rien dire, pour ne pas le compromettre, Jésus regarde Pierre et le cœur de celui-ci est transpercé de part en part. Il sort et pleure amèrement, et ses larmes, qui dureront autant que sa vie, creuseront, dit la tradition, des sillons dans ses joues tant sa douleur sera profonde, tant ses regrets seront amers ! Heureux qui, à l'exemple de Pierre, dans un grand amour, déteste des fautes même grandes ! Ses fautes lui seront pardonnées en proportion de son repentir.

VII. Jésus et les tribunaux

Chose étonnante que la quantité de juges : Anne, puis Caïphe, puis Pilate, puis Hérode, puis la populace, puis enfin Pilate une troisième ou quatrième fois, parce qu'il avait seul pouvoir pour porter la sentence finale et que, d'une part, il trouvait Jésus innocent, *non invenio in eo causam*, et, d'autre part, il ne voulait pas s'exposer au courroux de César dont on le menaçait.

O sainte Eglise de Dieu, vous connaissez, vous aussi, cette série de tribunaux, tant la jalousie masquée

par leur piété menteuse a d'action, tant une certaine légalité a de textes de lois pour condamner l'innocence la plus manifeste, tant la volupté adultère apporte de mépris aux questions les plus importantes, tant la fureur populaire est aveugle à certains moments, tant l'ambition qui tremble a de bassesses devant certaines injonctions !

L'Eglise ne l'ignore pas. On la trahira toujours, on l'enchaînera toujours, toujours elle sera condamnée à périr sur quelque point du globe, et toujours elle vivra, et toujours elle verra sceller la pierre sur la tombe de ses ennemis.

Aujourd'hui, c'est en France, paraît-il, que doit s'accomplir pour elle l'œuvre de mort. Elle sait et ne s'en trouble pas. Hélas ! L'Eglise vivra toujours sur quelque partie de la terre, mais il ne lui a pas été prédit qu'elle vivrait toujours en tout lieu.

VIII. Jésus est condamné à mort

On n'a pas attendu la dernière sentence pour le torturer. La souffrance a commencé dès le jardin des Oliviers. Elle a continué chez les princes des prêtres, quand on le couvrait de crachats, qu'on lui mettait un voile sur la tête, qu'on le chargeait de coups, qu'on le souffletait. Il fallait que toute commisération fût absente, que toute cruauté fût assouvie. Il est conduit à Pilate, de là à Hérode qui le traite avec dérision. Au fond peut-être y avait-il là quelque bon sentiment chez ce prince. On ne condamne pas un fou à mort et Hérode avait fait mettre sur les épaules la robe des insensés.

Maintenant, rendez-vous compte du moyen employé par Pilate pour sauver la victime de la fureur judaïque. Jésus sera flagellé, couronné d'épines ; on le frappera avec un sceptre dérisoire, on lui donnera le manteau de pourpre. Que veut-on de plus ? Ah ! rien n'y fera. Excitée par les prêtres, la foule, qui le recevait en

trionphe quelques jours auparavant, n'a maintenant plus pour lui que des cris de mort. O bonté et douceur populaire, voilà bien de tes coups !

Rappelez-vous que plus un corps est parfait, plus il souffre, quand on lui cause une douleur. Quel corps plus parfait que celui du Sauveur ? Quelles souffrances n'endure-t-il pas ? Quelle patience ne met-il pas à les supporter !

Sachons trouver dans ces supplices avant-coureurs de la mort un double enseignement : le luxe de preuves que Jésus veut nous donner de son amour — répétons-le, parce que rien de plus vrai, voilà jusqu'où il nous aime ; mais aussi voilà les exemples qu'il nous donne. Jésus bafoué, insulté, torturé, flagellé, nous enseigne la purification de la douleur. Là est la vie chrétienne. L'horreur du péché, l'acceptation du châtement est la preuve de l'amour de la créature pour son Dieu, de la même façon qu'un Dieu a montré son amour pour ses créatures. Heureux qui comprend ce mystère ! Les saints en ont eu l'intelligence ; c'est pourquoi, ce sont des saints. Soyons-le à leur exemple en suivant les traces sanglantes de Jésus.

IX. La croix et la mort

La sentence portée par la haine sacerdotale, la fureur populaire, l'ambition effrayée, va s'exécuter. Après les fouets, la couronne d'épines, le sceptre de roseau, le manteau de pourpre, voici la croix. On en charge les épaules du nouvel Isaac, et il prend le chemin de la montagne où il doit être immolé. Que de chutes, que de coups, que de blasphèmes ajoutent à son supplice ! Sa mère s'approche, et dans un pareil moment, peut-on dire que la vue de Marie lui soit une consolation ? Une pieuse femme lui essuie le visage souillé de sang, de larmes et de fanges. D'autres femmes font entendre les accents de leur commisération. Jésus repousse les consolations de

cette sorte : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. » La douleur de l'homme n'empêche pas le regard prophétique de Dieu sur le terrible avenir de la cité déicide. On craint que la faiblesse du condamné ne lui permette pas d'aller au bout de son supplice. Un étranger, Simon de Cyrène, passe ; on l'angarie pour l'obliger à porter la croix avec Jésus. Heureux le chrétien qui peut alder la victime par excellence à consommer son sacrifice, à entrer dans ses sentiments, à lui rendre les douleurs moins cuisantes, le poids de sa croix moins lourd !

Le Calvaire est atteint, la croix est couchée par terre, Jésus étendu sur le funeste et bientôt glorieux instrument de sa mort. Ses pieds, ses mains sont percés, la croix s'élève, le prêtre et la victime sont placés ainsi entre le ciel et la terre, le sang coule par autant de sources de vie pour la guérison des pécheurs, la voix du pontife se fait entendre à de rares intervalles. Il prie pour ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Il recommande Jean à Marie, et dans la personne de Jean tous les hommes à sa mère, et dit qu'il a soif : soif mystérieuse où les âmes sont la cause de ce nouveau supplice. Il s'adresse à son Père et se plaint d'être abandonné, afin d'enseigner aux chrétiens appelés à la perfection quelles épreuves, quels délaissements, quelles ténèbres il faut subir, avant d'arriver à la pureté du cœur nécessaire pour obtenir l'intimité de l'union avec Dieu. Enfin, il pousse un grand cri et il expire, déposant comme de lui-même son âme entre les mains de son Père. Tout est consommé.

Que voulez-vous de plus ? Jésus a-t-il aimé les hommes ? Leur salut lui a-t-il coûté assez cher ? Que peut-il de plus que mourir pour eux ? Que feront maintenant les hommes pour lui ? Plusieurs l'ignoreront, d'autres le repousseront. Il sera persécuté

dans son Eglise, dans ses disciples les plus chers. Il convient qu'il en soit ainsi, pour que jusqu'à la fin se poursuive la lutte entre la haine de l'enfer et la miséricorde du ciel. Seulement, malheur à qui ne profite pas de cette immense tendresse, à qui ne sait pas comprendre l'amour et les dons inépuisables du Sauveur ! Mais aussi heureux qui en profite, reçoit dans son cœur le sang qui coule du cœur transpercé de son maître ! Heureux qui vivant dans la contemplation de ces douloureux mystères s'en applique les fruits vivifiants pour l'éternité !

Le sacrifice est accompli, que fera-t-on de ce corps inanimé ? Pilate l'accorde à deux disciples secrets de sa doctrine, cachés jusque là, à ce moment pleins de courage. On le descend de la croix ; Marie est là avec quelques pieuses femmes pour l'honorer de leurs parfums. Un tombeau où personne n'avait été déposé encore est, ce semble, providentiellement préparé pour recevoir le corps de Jésus, qui, toujours uni à la divinité, y est renfermé comme dans son premier tabernacle. Laissons les Pharisiens venir, avec l'autorisation du gouverneur, poser leur sceau sur la pierre qui ferme le sépulcre, l'entourer de gardes, afin que les apôtres ne puissent l'enlever. La timidité des apôtres les arrêtera sans doute. Mais qui arrêtera l'ange de Dieu quand, à l'heure voulue, il descendra du ciel, et, malgré les sceaux apposés, enlèvera la pierre, renversera les gardes dans leur frayeur, et, premier témoin de la résurrection de Jésus, ouvrira la tombe de celui qui est toujours libre parmi les morts : *inter mortuos liber ?*

2°

COURONNEMENT D'ÉPINES

Notre Roi C'est une chose à remarquer comment, à certaines époques, les mystères de la vie de Notre-Seigneur prennent un côté merveilleusement pratique. Laisant de côté le commentaire personnel, je prends le commentaire de l'époque pour vous faire voir la dévotion que vous devez avoir à Notre-Seigneur présenté par Pilate au peuple juif, lorsqu'il dit : « Voici votre roi » (Ioan. XIX, 14). Un roi garrotté, flagellé, revêtu d'un lambeau de pourpre, couronné d'épines, tenant en main pour sceptre un roseau. N'est-ce pas la situation, je ne dirai pas du Pape — la similitude est trop frappante et a été trop souvent invoquée — mais de Notre-Seigneur lui-même en face des sociétés modernes ? Y a-t-il quelque chose de plus navrant ?

Autrefois les peuples étaient catholiques, et si Notre-Seigneur a été chassé des sociétés modernes, c'est la faute des catholiques. Il y a d'abord la longue chaîne des crimes de nos pères à travers les générations, puis et surtout il y a nos propres fautes. Si aujourd'hui nous assistons au douloureux spectacle de Notre-Seigneur présenté aux populations sous les insignes d'une royauté dérisoire, comme jadis au prétoire, c'est notre faute, mes Sœurs. Qu'y aura-t-il après ? Nous l'ignorons. Que fera-t-on de ce roi couronné d'épines ? Lui seul le sait. Quels sont vos devoirs en face de cette royauté humiliée, méprisée, tournée en dérision, de cette royauté en proie au doute, au scepticisme, et niée dans son principe ? Ne sentez-vous pas qu'il y a là pour vous une obligation de répandre le royaume de Jésus-Christ ? Je vous parle comme à des filles intelligentes, capables de me comprendre. La question ainsi posée, je vous dis : Votre Congrégation, considérée comme un corps moral, a ici des devoirs. Vous qui en êtes les membres et qui avez pris pour devise cette parole : *Adveniat*

regnum tuum, vous devez accomplir votre mission. Puisque la formule de votre vie est cette prière : « Mon Dieu que votre règne arrive », ajoutez : Oui, sans cesse, sans relâche, il faut que je détruise en moi, autour de moi, tout ce qui s'oppose à la royauté de Jésus-Christ ; il faut que je contribue de toutes mes forces à relever cette royauté de l'abîme d'humiliation où ses adversaires l'ont plongée, et que je l'entoure de majesté et de gloire.

Nos armes Or, quels sont les moyens que vous-même, Seigneur, avez pris pour établir votre royauté et la faire pénétrer dans l'ordre social ? Je vous vois, au prétoire, revêtu d'opprobres et de douleurs. Puis, pendant trois siècles, vous faites entrer votre Eglise et vos martyrs en participation de vos ignominies ; vous continuez à subir en eux les humiliations de votre Passion. Que ferai-je donc, moi qui veux aussi faire revenir votre règne dans la société, être le témoin de votre Evangile, non plus comme les martyrs sur les bûchers, sur l'échafaud ou au milieu des supplices, mais partout, dans toute ma vie ? Oui, que ferai-je ? Ah ! vous me répondez vous-même. Je dois fonder votre royauté sur l'anéantissement, je dois faire pénétrer la notion des abaissements de votre royauté princière à travers la société qui se retire de vous.

Pouvons-nous le nier, mes Sœurs ? Le gouvernement social se retire de Dieu. La société se partage en deux camps bien distincts et réalise plus que jamais la pensée de saint Augustin, quand il divisait le monde en deux grandes cités, la cité de Dieu et la cité du diable. Puisque vous êtes des guerrières dans un camp et que l'ennemi déploie ses forces devant vous, il faut prendre les armes pour défendre la Jérusalem céleste. Quelles seront-elles ? N'en prenez pas d'autres que celles de Jésus-Christ. Il a voulu se servir de l'humiliation, de l'anéantissement divin, comment pourriez-

vous faire autrement ? Voyez votre Maître. Il vous a laissé cet exemple, pour que vous marchiez sur ses traces et que vous fassiez arriver son règne en ce monde. Vous n'avez pas d'autre voie à suivre. Prenez le grand principe de l'humilité. C'est précisément là l'antipode du principe de la cité de Satan, la force et la puissance de la cité de Dieu. Satan, c'est l'orgueil ; vous le terrasserez par l'humilité.

Voyez donc la manière dont toute votre vie doit être saisie par le principe de l'humilité. Formez la résolution sérieuse, énergique, de ne plus laisser quoi que ce soit de vous-même en proie à l'orgueil, à l'amour-propre, à la vanité. Entrez profondément dans le sens de cette grande parole de saint Paul, que je vous ai déjà citée : « Le Christ n'a pas eu de complaisance pour lui-même. » (Rom. XV, 3.)

Le voilà donc, mes Sœurs, celui qui est prêtre pour l'éternité, celui autour duquel les anges chantent le cantique de David : « *Tu es prêtre pour l'éternité* » ; le voilà revêtu comme roi, avant d'être dépouillé comme victime.

Quand poserons-nous l'humiliation dans la vie sociale, comme les martyrs l'ont fait en donnant leur vie sous la hache des licteurs ou dans les flammes des bûchers ? A ce moment suprême de la mort, on peut bien dire, ce semble, qu'ils allaient à l'anéantissement. Quand donc prendrons-nous la résolution de dire à Dieu : « Mon Dieu, il arrivera ce qu'il pourra, mais je veux accepter, selon l'obéissance et la règle, toutes les humiliations qui me seront proposées. Peu m'importe que j'aie à tous les abaissements et à tous les anéantissements, dont vous me donnez l'exemple dans cette royauté paradoxale, pleine de contradictions, dont vous revêt Pilate. Il a dit : « Vous êtes roi » ; il vous a présenté en cette qualité à la populace, ivre de votre sang ; il a fait clouer sur la croix l'inscription de votre royauté, après vous avoir

livré aux coups de ses bourreaux, aux moqueries, aux insultes de la foule.

Voyez donc, mes Sœurs, ce que vous devez faire devant un pareil spectacle. Vous allez devant votre Crucifix adorer Notre-Seigneur couronné d'épines et mourant ; vous allez adorer Notre-Seigneur au Saint Sacrement, dans le tabernacle ou l'ostensoir, mais toujours dépouillé des insignes de sa royauté et anéanti. Ne le portez-vous pas encore par la communion au-dedans de vous, où il est enseveli dans l'obscurité de votre cœur ? Que devrait-il se passer dans le cœur d'une religieuse, éprise d'amour et courant avec une sainte ardeur après les anéantisements du Sauveur ? A qui doivent s'attacher les insultes, les mépris ? Est-ce à Jésus ou à elle ? Elle, épouse coupable d'une infidélité constante envers son époux. Pour peu que cette religieuse ait un cœur, peut-elle s'empêcher de demander à Dieu d'intervir les rôles, de prendre pour lui le peu de gloire qu'elle est capable de lui procurer par son adoration et son amour, et de lui donner à elle, pour sa part, les opprobres de Jésus-Christ ? C'est rétablir l'ordre dans les choses, mes Sœurs : la gloire pour Dieu, pour le Saint des saints, l'humiliation pour l'épouse pécheresse.

Conséquences pratiques Arrivons aux conséquences.

De quoi sera-t-il possible de vous plaindre en face du silence adorable de Notre-Seigneur flagellé et couronné d'épines ? Voici Pilate qui vous le présente, ou bien, si vous le voulez, vous étiez au prétoire dans la personne des saintes femmes, et Pilate vous dit : « Voici votre roi », et le peuple répond : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ». Vous élevez la voix et vous dites : « Oui, c'est mon roi, et en face d'une société qui le renie, qui le chasse de son sein, je veux rétablir son règne ».

Mes chères filles, jamais moment ne fut plus propice à une telle mission. Depuis des siècles, la Réforme sape dans ses fondements le trône de Jésus-Christ, et la Révolution, dans les événements actuels, ne fait que poursuivre son œuvre de destruction.

Voulez-vous être les sujettes de ce roi détrôné et vous dévouer, comme filles de l'Assomption, pendant trois ou quatre siècles, s'il le faut, à ce travail de restauration ? C'est un grand bonheur que Notre-Seigneur vous propose. Acceptez cette charge magnifique, demandez chaque jour l'intelligence plus profonde de votre devise : *Adveniat regnum tuum*. Voulez-vous aller prendre Notre-Seigneur sur cette espèce de tréteau, où Pilate l'a fait monter pour le présenter en spectacle de dérision au peuple juif ; le voulez-vous, en acceptant toutes les conséquences d'humiliations et de souffrances pour vous ? La question est nettement posée, répondez-y.

Sentez-vous que votre devise, *Adveniat regnum tuum*, placée vis-à-vis de la parole : *Ecce rex vester*, est une réponse magnifique ? Une partie du peuple s'écrie : *Non habemus regem nisi Caesarem* ; nous n'en voulons pas de votre roi, nous avons choisi César, c'est-à-dire le monde avec ses passions, Satan et son empire. Et vous, le troupeau choisi et fidèle, vous qui aimez le Maître et l'avez suivi dans ses abaissements, vous répondrez : « C'est Jésus, revêtu d'un lambeau de pourpre, armé d'un sceptre de roseau, c'est Jésus humilié, meurtri, rassasié d'opprobres, qui est notre roi. *Adveniat regnum tuum !* »

Extrait de la 18^e conférence de Nîmes, 27 novembre 1870.

LE CRUCIFIEMENT

A propos du crucifiement, je ne livrerai que trois considérations à vos sérieuses réflexions : l'assujettissement de Notre-Seigneur, la honte et l'humiliation, enfin la souffrance.

1° L'assujettissement, ce sont les clous, et les clous, ce sont les saints vœux. Les clous attachent Notre-Seigneur à la croix ; vos saints vœux vous clovent à la vie religieuse, à l'instrument de votre supplice, et cela jusqu'à votre dernier soupir. Dans l'assujettissement de Notre-Seigneur est le salut du monde et la sanctification des élus ; dans le vôtre se trouve votre salut comme chrétiennes, votre sanctification comme épouses de Notre-Seigneur. Plus l'assujettissement sera parfait, plus votre salut sera assuré et votre sanctification complète. Au contraire, plus vous secouerez cet assujettissement et vous vous affranchirez de ces clous, plus votre salut sera compromis et votre sanctification douteuse.

2° La honte, l'humiliation. Il faut que vous preniez votre parti d'accepter toutes les hontes divines, auxquelles une épouse de Jésus-Christ est exposée en tout temps et plus particulièrement dans le moment présent. Tel a été le partage de Jésus au Calvaire, et il en sera toujours ainsi. Comment ces humiliations se produiront-elles ? Je ne sais. Mais quelle est celle d'entre vous qui n'a déjà subi une confusion, et comment l'a-t-elle acceptée ? Est-ce avec son orgueil ? Mes Sœurs, une chose m'étonne toujours, je le dis pour moi comme pour vous, c'est que nous ayons le courage de considérer une croix et d'avoir de l'orgueil, de l'amour-propre, de la vanité. Nous faisons cent fois dans la journée le signe de la croix, à l'office, à la messe, avant nos actions ; nous baisons souvent notre Crucifix ; on nous bénit en forme de croix. De tous les enseignements, des humiliations et des hontes du Crucifix, que rapportons-nous, que gardons-

nous ? Notre superbe, notre dignité, notre vanité, notre susceptibilité et tous les autres sentiments d'orgueil. Qu'est-ce que notre vie, alors, sinon un grand mensonge ? Méditez ceci, mes chères filles : Jésus vous montrant son amour par ses humiliations. Je voudrais que vous appreniez à aller à l'humiliation par le cœur, que vous montriez à Jésus combien vous l'aimez par amour des humiliations. Un couvent habité par beaucoup de religieuses qui agiraient ainsi, ce serait un couvent de saintes, ce serait trop parfait. C'est pour cela qu'il n'y en a pas.

3° Les souffrances de Notre-Seigneur. Non seulement elles sont aussi horribles que l'imagination peut les supposer, elles vont au-delà de toute imagination. Il faut avoir le cœur de Dieu pour comprendre tout ce qu'a souffert l'Homme-Dieu dans la délicatesse et la perfection de sa nature humaine. Quand vous aurez contemplé votre divin Sauveur réduit à un tel état, vous direz : « Mon Dieu, après que je vous ai vu montrant votre amour aux hommes par votre amour de l'assujettissement, de la honte et de la douleur, comment, à mon tour, vous aimerai-je ? En acceptant toutes les humiliations que vous voudrez m'imposer, toutes les souffrances que vous voudrez m'infliger. Je les trouve dans l'accomplissement de mes vœux, dans les obligations de la règle, les humiliations de la vie commune, toutes les peines que ma vocation m'impose. »

Est-ce que vous vous contenterez de vous tenir au pied de la croix ? Non, vous irez plus haut. Et lorsque vous serez saisies par ce triple ordre d'épreuves, qu'elles viennent de Dieu, du prochain ou de vous-mêmes, que ferez-vous ? Vous vous assujettirez à la croix par vos saints vœux, comme Jésus l'est à la sienne par les clous, et là, attachées à l'instrument de votre supplice, vous accepterez vos peines, vos douleurs, vos hontes, comme Notre-Seigneur a accepté les insultes des pharisiens, les cris de la populace,

la haine de ses ennemis qui branlaient la tête devant lui. Placez-vous en face de Dieu le Père avec Jésus victime, sur qui Dieu décharge les trésors de sa colère et de ses vengeances ; placez-vous là et voyez ce que vous pourrez ne pas porter.

En terminant, mes Sœurs, et après vous avoir montré ce que vous devez faire comme religieuses à un point de vue personnel de sanctification, laissez-moi vous engager à faire abstraction de votre personnalité comme religieuses aussi. Notre-Seigneur s'est oublié, il ne s'est compté pour rien sur la croix. Ainsi devez-vous faire, n'être plus vous-mêmes pour vous-mêmes, mais devenir victimes et vous offrir pour le salut des âmes et pour l'Eglise. Vous êtes épouses de Jésus crucifié, mourant pour les hommes. Ne pouvez-vous pas prendre la résolution de vous oublier vous-mêmes, de consacrer toute votre vie à porter la croix et à accepter la montée du crucifiement ? Si Jésus-Christ a voulu faire tout seul l'œuvre du salut du genre humain, ne vous a-t-il pas cependant demandé votre participation ? Allez donc et dites : « Prenez-moi, Seigneur, selon le peu que je vau, selon la mesure de sacrifice qui m'a été mise au cœur et que vous augmenterez chaque jour, j'espère. Je veux marcher dans la simplicité de mon amour et dans les hontes de la croix, afin de pouvoir satisfaire à votre justice pour les péchés des hommes et les souffrances de l'Eglise ; et ainsi, allant à vous dans l'humiliation de votre Passion, je serai de celles qui augmentent le trésor des richesses mystiques de votre Eglise, de telle sorte que je puisse accomplir la parole de votre Apôtre : *Adimpleo ea quae desunt passionum Christi* (Col. I, 24). C'est ainsi que, dans ce grand honneur que vous voulez bien me faire d'ajouter quelque chose à la rédemption du genre humain, je pourrai aussi ajouter quelque chose à l'étendue de mon amour et le rendre immense pour votre grâce. »

Extrait de la 19^e conférence de Nîmes, 28 novembre 1870.

Le Seigneur a mis en son Fils les iniquités de nous tous, et c'est pour cela qu'il le torture dans tout son être. *O vos omnes qui transitis.* Sa tête a été couronnée d'épines, son corps meurtri par la flagellation. Maintenant ce sont les clous qui percent ses pieds et ses mains, et l'âme unie au corps lui donne sa puissance très parfaite de souffrir. Et comme il n'y a pas d'âme plus parfaite que celle du Sauveur, il n'y en a pas qui puisse communiquer au corps une plus grande capacité de souffrance.

I. Expiation

Le voilà suspendu à la croix. Ses pieds sont un signe de vie ; ils se portent partout où l'action a besoin de la présence du corps. Mais maintenant ils sont douloureusement immobiles. Où le péché ne vous a-t-il pas porté ? A quels spectacles, à quelles réunions, vers quelles démarches ? Vos pieds, serviteurs de votre volonté, ont péché et c'est pourquoi Jésus souffre dans les siens : *foderunt manus meas et pedes meos.*

Les mains aussi ont été des instruments de péché. La gourmandise, la vanité, le désir de plaire se servaient des mains. Celles de Jésus sont percées à cause de vous : *foderunt manus meas et pedes meos.*

Mais dans cette suspension horrible, le corps entier du Sauveur expie : *Dinumeraverunt omnia ossa mea.* Il expie, ce corps sacré, toutes les souillures de la chair. C'est ainsi que, les pieds percés, attaché à la croix, il est par excellence l'homme des douleurs et fouillant dans toutes nos infirmités pour les guérir. Voilà son expiation. Placé entre le ciel et la terre, il expie pour tous les pécheurs, et pour nous en particulier. Quels sont ceux de nos péchés les plus

habituels qu'il expie d'une façon plus spéciale ? A vous de le lui demander. Car quel péché n'est pas expié par ces plaies sacrées qui répandent le sang à flots ?

Considérez cette victime, si cruellement enchaînée à l'autel, où elle doit satisfaire pour les péchés des hommes et voyez comment, vous aussi, vous devez en quelque sorte vous attacher à la croix et dire avec l'apôtre : *Christo confixus sum cruci.*

II. Preuve d'amour

En voilà, certes, le gage le plus étonnant. Qu'a dû faire Jésus-Christ de plus qu'il n'ait pas fait ? Mourir ? Il est mort. Mais avec quel cortège de tortures ! Comme les supplices ont précédé, comme ils se poursuivent jusqu'au dernier soupir ! Je ne veux pas convoquer ici les grands pécheurs, c'est inutile ; je veux m'adresser à ce que je suppose le plus saint dans le peuple de Dieu. En dehors du péché originel, pourriez-vous bien affirmer que dans votre passé il n'y a jamais eu de faute mortelle ? Voilà l'amour du père de l'enfant prodigue. Vous étiez mort, il vous reçoit à la vie ; mais pour cela il meurt pour vous. Votre haine, manifestée par le péché mortel, semble un nouvel aiguillon à son amour. Où avez-vous péché ? Dans votre intelligence ? On vous a montré sa tête meurtrie par la couronne d'épines. Dans vos sens ? Voyez ses pieds, ses mains percées, et le sang qui en coule s'unir, pour vous laver, à celui de la flagellation.

Quel amour et comment ne pas nous écrier : *Sic nos amantem quis non redamaret*, et prouver notre amour en acceptant la souffrance comme il lui plaît de l'envoyer !

III. Enseignement à l'imitation

Chacun sera puni par où il aura péché ; c'est bien ce que le Sauveur nous enseigne. Il expie le détail de toutes nos fautes, mais il veut que nous marchions sur ses traces. Quand commencerons-nous à prendre un à un nos péchés, pour offrir à chacun une expiation spéciale ? Ah ! quelle science de la pénitence n'acquerrions-nous pas, si nous cherchions à nous commander pour apporter à chacun de nos péchés l'expiation qui lui est propre ? Quel renversement d'une vie coupable !

Ce sont de petites choses, des fautes légères, dites-vous. Fort bien, faites des pénitences légères. Peut-être si vous suppléiez au peu d'expiations que vous offrez par une contrition d'autant plus grande, se trouvera-t-il que vous éprouverez le sentiment d'offrir davantage, à mesure que la gravité de vos péchés vous apparaîtra plus clairement. Mais dans cette invitation de Jésus vous offrant ses plaies il y a le sentiment de celui qui est l'innocence même et qui souffre pour les autres. Quand votre esprit sera-t-il assez chrétien pour accepter de souffrir pour les pécheurs, et de participer à ce côté si fécond des plaies du divin Maître ?

IV. Moyen d'union

A Rome, les basiliques majeures ont cinq portes, qui dans leur symbolisme représentent les cinq plaies du Sauveur. C'est par elles que l'on pénètre à l'intérieur du sanctuaire, qu'on arrive jusqu'aux confessions ou aux autels, en un mot qu'on va solliciter les grâces, que Dieu dispense plus abondamment en certains lieux plus favorisés. Oh ! lorsque le Sauveur voulut d'une manière figurative apprendre aux Juifs qu'il mourrait et ressusciterait, il leur dit : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le réédifierai »,

et l'évangéliste observe qu'il parlait du temple de son corps.

Quel temple plus admirable, en effet, que celui où la divinité habite corporellement dans sa plénitude, selon l'expression de saint Paul ? Eh bien, les cinq plaies de la croix sont les portes mystérieuses, par lesquelles nous sommes invités à pénétrer dans ce temple divin, un moment détruit par les Juifs, mais en moins de trois jours glorieusement rétabli. Oui, la divinité y habite. Oui, derrière les voiles, les murs de ce corps, nous pouvons trouver Dieu. C'est là que l'union se fait, quand les plaies divines ont versé assez de sang pour purifier nos âmes, et que sur cette union, ici-bas union douloureuse mais là-haut union pleine de gloire, Jésus ressuscité veut conserver la marque de ses plaies. C'est sa gloire, ce sont les portes divines toujours ouvertes.

Allons aux plaies du Sauveur ; que les clous de la croix percent nos pieds et nos mains ; que notre côté ouvert permette à notre cœur de s'élançer dans celui du divin Maître, et l'union se consummera dans l'amour souffrant sur la terre et dans l'amour triomphant au ciel.

RÉSURRECTION

Surrexit, non est hic.

Voilà, dit Bourdaloue, ce que l'on peut graver sur le tombeau de Jésus-Christ, la seule inscription qui convienne au tombeau d'un homme ressuscité. Car le tombeau de Jésus-Christ est le seul que la foi nous montre n'ayant rien à rendre au dernier jour. Examinons pourquoi ce prodige de la résurrection.

1° De la part de l'adorable Trinité la résurrection était due, à cause des humiliations par lesquelles il lui avait rendu gloire et réparation.

2° De la part de Jésus-Christ, la résurrection est la base de la prédication évangélique et de notre foi.

3° De notre part, c'est, avec le principe de la foi reçue, le gage de notre réconciliation, de notre espérance et de notre gloire.

1° De la part de la Trinité La résurrection due à Jésus-Christ par la Trinité.

Quand je me sers de cette expression, il faut établir, avec saint Thomas et saint Augustin, que sans doute Dieu eût pu sauver les hommes du péché par un autre moyen que la mort du Sauveur ; mais du moment que Dieu a établi ce moyen, il est nécessaire que certaines conséquences s'ensuivent. Or, Jésus-Christ était innocent. La mort ne lui était pas due. Il était Dieu et homme ; la divinité communiquait personnellement à son corps l'incorruptibilité. Cependant il a voulu mourir pour satisfaire à la justice divine, et pour lui rendre une gloire qu'aucune autre créature ne pouvait rendre, parce qu'aucune autre créature n'était personnellement comme lui unie à un Dieu.

Mais Dieu, qui est abondant en richesses, souffrirait-il qu'une créature lui donne plus qu'il n'en aura reçu ? Ceci ne se peut admettre... Jésus-Christ a donné sa vie à son Père, le Père rendra à son corps une vie mille fois plus sainte et plus belle. Que cette vie, Jésus-Christ l'ait eue dès le commencement de son incarnation, ce n'est pas ce dont je veux m'occuper ; il l'a eue, manifestée, après sa mort, et c'est ce qu'il fallait surtout pour la consolation des chrétiens rachetés par sa mort. Or, si Jésus-Christ a offert à son Père une humiliation si grande, de si profondes souffrances, une gloire, la seule digne de la Trinité, puisqu'elle était offerte par un Dieu ; voyez quelle puissance, quel bonheur, quelle gloire ne devait pas recevoir Jésus-Christ et comment, à cause de cela

même, il devait ressusciter. *Nonne oportuit haec Christum pati, et ita intrare in gloriam suam ?*

2° De la part de Jésus-Christ La résurrection, base de la prédication apostolique.

Saint Jean a soin de nous dire que la grâce et la vérité ont été faites, c'est-à-dire communiquées par Jésus-Christ : la grâce, nous venons de le voir, dans le pardon accordé aux hommes par la mort de Jésus-Christ ; quant à la vérité, il est moral, logique, que celui qui exige la foi en donne des preuves, dit saint Ambroise. Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, devait donner la preuve de la vérité de son enseignement. Cette preuve, c'est la résurrection. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité d'entre les morts, notre prédication est vaine, et notre foi est vaine aussi. Dans ce cas, mangeons et buvons, car nous mourons demain. Plus de morale, plus de loi évangélique, plus de prédication autorisée, plus de foi exigible. Mais si Jésus-Christ est ressuscité, il prouve : 1° qu'il est Dieu, puisqu'il se ressuscite par sa propre vertu ; 2° qu'il est tout ce qu'il annonce, et que tout ce qu'il prêche ou fait prêcher par ses envoyés est la vérité. Par conséquent, nous devons le croire et telle est la base de notre foi. Il était nécessaire que Jésus-Christ mourût, afin de ressusciter et de prouver par là qu'il était le vrai prédicateur. *Ego autem constitutus sum a Deo super Sion, montem sanctum ejus, praedicans praeceptum ejus.*

3° De notre part De notre part, c'est la base de la foi reçue, le gage de notre réconciliation, de notre espérance, de notre gloire.

Je viens de le dire, Jésus a par sa résurrection apporté la foi aux hommes ; il en est l'auteur, mais aussi le consommateur. En effet, que d'hommes entendent la parole de Dieu et ne la veulent pas comprendre ! Jésus est l'auteur de la foi. Mais on ne

reçoit ni lui ni la vérité qu'il apporte : pour combien d'hommes la foi n'est-elle pas lettre close ? Mais pour ceux qui la veulent recevoir, de quelles richesses n'est-elle pas la source ? Seulement, avec le don de Dieu, il faut la volonté de le recevoir.

Mais Jésus - Christ a disposé ainsi les choses que la résurrection est un fait, et que si la résurrection est niée, il n'est plus possible d'admettre un fait comme certain dans le passé de l'histoire. Ce n'est pas le lieu de démontrer cette proposition, mais elle est indubitable, de façon que, depuis dix-neuf siècles, l'Eglise a le droit de dire : Ou croyez à la résurrection, ou doutez de tout ce qui est raconté du passé des peuples.

C'est le gage de notre réconciliation. On offrait des victimes, même humaines ; mais qu'étaient-elles qu'une grande impuissance, puisqu'il fallait les détruire et les renouveler. Jésus expire, mais pour montrer que son sacrifice est surabondant, il ne reste dans le tombeau que le temps nécessaire pour constater sa mort. Il meurt pour nos péchés, il ressuscite pour notre justification. La preuve que son œuvre de pardon est couronnée de succès, c'est qu'il reprend la vie.

Gage de notre espérance. En effet, il nous invite à prendre part à sa résurrection. *Si consurrexistis cum Christo, quae sursum sunt, quaerite, ubi Christus est in dextera Dei sedens ; quae sursum sunt, sapite, non quae super terram.* De là, le mépris de ce qui passe, le désir de ce qui est éternel. Monde nouveau, aspirations nouvelles. Nous ne sommes pas encore dans le ciel, nous ne sommes plus de la terre.

Gage de gloire. C'est le travail de Dieu. Je disais, il y a quelques jours, que ce travail s'opère ici-bas, surtout par l'Eucharistie, mais le résultat du travail

en lui-même, qu'est-ce que c'est ? Le travail, c'est l'effort perpétuel de la grâce qui nous transforme. Ecoutez l'Apôtre : *Aeternum gloriae pondus operatur in nobis*. Voilà cette gloire immense, que nous sommes incapables de porter. Comme un immense roc roulant des montagnes s'enfonce peu à peu dans une terre détrempée par la pluie, de même le principe de la gloire en nous. Voilà le travail. Le résultat, c'est que nous commençons à nous unir à la gloire de Dieu. La réalisation complète ne peut avoir lieu ici-bas, mais cela commence : *Aeternum gloriae pondus*. Nous sommes dans le commencement : *Initium aliquod creaturae ejus*.

Laissons-le faire, ce divin Sauveur, et il nous donnera la grâce et la gloire : *Gratiam et gloriam dabit Dominus*.

Dévotion envers le Saint Sacrement

L'Eucharistie est le mémorial de la Passion du Sauveur, mémorial d'autant plus vivant que l'on a médité avec plus de fruit la vie, la doctrine et les mystères du divin Maître : la dévotion envers le Saint Sacrement est au couronnement de notre amour de Notre-Seigneur.

Le Père d'Alzon a rédigé, en 1874, des méditations pour une octave du Saint Sacrement (cf. Méditations sur la Perfection religieuse, tome I) qu'il présente au P. Picard comme un commentaire de notre dévotion eucharistique. Il s'était inspiré d'une octave sur le Saint Sacrement donnée à Alès, en 1861, et dont une fidèle auditrice nous a conservé sept instructions ; la huitième avait pour thème : Jésus Dieu. Quatre de ces instructions ont été redonnées, durant le Carême de 1862, aux Adoratrices du Saint-Sacrement (cf. Eucharistie Lumière de vie, des Cahiers du P. d'Alzon, 1953). Nous donnons ici :

1° une méditation sur l'Eucharistie, insérée par le P. Picard dans son édition du Directoire et dont l'original n'a pas été retrouvé ;

2° l'Octave du Saint-Sacrement d'Alès, en empruntant l'instruction sur Jésus Dieu, au Carême de 1862 ;

3° des pensées sur l'Eucharistie extraites de sa correspondance.

MÉDITATION SUR L'EUCCHARISTIE

Si j'aime réellement Notre-Seigneur, je dois le rechercher surtout dans le Sacrement de son amour. Il est là comme l'objet et le modèle de mes adorations, comme ma force pour attirer à lui de vrais adorateurs.

1° Eucharistie, objet de mon adoration

Jésus est mon Dieu. Verbe éternel, il a pu prendre la forme de l'esclave ; il a pu s'anéantir au sein des humiliations du Calvaire et des admirables impuissances du tabernacle, mais il reste toujours la splendeur du Père et le Dieu éternel, digne de mes adorations.

Les délaissements auxquels il se condamne dans le tabernacle, les insultes qu'il y subit, la patience qu'il y montre, loin de diminuer mon respect et mon culte, doivent au contraire porter mon âme à une adoration et à une obéissance d'autant plus grandes que Jésus se fait plus petit par amour pour moi.

Ma foi découvre sous les espèces eucharistiques l'être de Dieu, océan de puissance, de lumière et d'amour.

Océan de puissance. — Il a la plénitude de l'être, il a droit à la plénitude de mon obéissance. Ai-je le sentiment de sa puissance ?... Suis-je à ses pieds comme la créature aux pieds de son Créateur ?... *Substantia mea tanquam nihilum ante te.*

Océan de lumière. Lux vera. — La lampe qui éclaire la Jérusalem des âmes, c'est Jésus-Christ. *Et lucerna ejus est agnus* ; il doit en éclairer tous les replis, en dissiper toutes les ténèbres. Je dois tout voir en lui, entrer dans ses vues, éclairer mon jugement à son jugement, m'appliquer à voir les choses comme

il les voit. Comment puis-je préférer mes vues humaines, ma sagesse bornée à ces vues, à cette sagesse de mon Maître ?

Soumission de l'esprit, adhésion de l'intelligence, adoration totale, voilà ce que je dois à cette lumière cachée, si je veux être un vrai adorateur. L'ai-je compris ?... Suis-je décidé à assujettir ma sagesse pleine d'obscurité à cette sagesse infinie ?

Océan d'amour. Exinanivit semetipsum. — Le cœur d'un Dieu a fait cette merveille. Pourquoi mon cœur est-il si froid ? Pourquoi ma volonté est-elle rebelle ? Plus de révolte, plus de résistance. Mon cœur est à Dieu, et j'immole au pied du tabernacle ma volonté et toute ma puissance d'aimer.

2° Eucharistie, modèle de mon adoration

Jésus est mon Dieu. Comme Dieu, il est l'objet de mon culte ; mais qui m'apprendra à adorer en esprit et en vérité ?... Lui seul. Et dans le tabernacle, il se présente comme le plus parfait adorateur. *Agnus tanquam occisus.*

Notre attribut, comme religieux voués à la virginité, c'est de suivre l'Agneau partout où il va. *Hi sequuntur Agnum quocumque ierit : virgines enim sunt.* Pour conquérir la gloire de le suivre au paradis, il faut le suivre dans sa vie réelle et mystique du tabernacle, et apprendre de lui à adorer son Père dans la pureté, la patience, la puissance, la reconnaissance, l'immolation.

Pureté. Agnum sine macula. — L'éclat virginal qui jaillit de l'Agneau doit se réfléchir dans l'âme du religieux, revêtu de son sang immaculé ; il doit se présenter à son Père dans la séparation de toute créature. Comme l'encens, il doit se consumer, et sa prière doit s'élever pure et désintéressée vers le trône du Père.

D'où vient que je prie si mal ? Comment puis-je me présenter devant Dieu et oser l'adorer avec une âme préoccupée des choses terrestres et un cœur rempli d'imperfections ?

Patience. — Que fait l'Agneau dans le silence de l'Eucharistie ? Il attend, il est patient ; il a des droits, il ne les réclame pas ; il est tout-puissant, il n'use pas de sa puissance. Il voit venir à lui une âme distraite..., travaillée par ses passions..., ingrate... Il l'accueille, il ne s'irrite pas, il la supporte, et il adore pour elle. Entendons sa parole : *Discite a me, quia mitis sum, et humilis corde.* Douceur et humilité, sont-ce là les caractères de mon adoration ?

Comme religieux, j'offre le Saint Sacrifice de la Messe ; je communie, je visite le Saint Sacrement, je l'adore. Mon adoration part-elle d'un cœur vraiment humble, qui porte avec patience le poids de la grâce ou le poids des âmes, qui est prêt à reconnaître les droits de son Dieu par une patience capable de tous les sacrifices ?

Puissance. — L'Agneau est puissant ; il apparaît comme à saint Jean, portant sur ses épaules tous les péchés du monde qu'il peut seul effacer. *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* Comme Pontife, il est assis à la droite de son Père, sans cesse interpellant pour nous. Comme adorateur, il est anéanti dans le tabernacle, interpellant avec la même puissance et la même autorité.

Le religieux, à l'adoration, peut participer à cette puissance d'intercession de Jésus. Le Christ ressuscité ne meurt plus, mais il continue son œuvre d'intercesseur dans son corps mystique, qui est l'Eglise.

Que fait le religieux quand il adore ? Il représente l'Eglise, il prie avec une autorité qui n'est point la sienne, mais avec une autorité toute-puissante ; il transmet, par les lèvres divines du Médiateur céleste, sa prière pour les âmes. Il va, retirant des âmes des

flammes du purgatoire, obtenant la conversion des pécheurs, la ferveur pour les tièdes, la persévérance pour les saints, le triomphe pour l'Eglise, l'extension du règne de Dieu.

Combien d'âmes ramenées, affermiées, sanctifiées par cette prière infirme du religieux adorateur, unie à la prière toute-puissante de l'adorateur par excellence.

Reconnaissance. — Quand le prêtre, a communié au corps adorable du Sauveur, il dit ces paroles : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quae retribuit mihi ?* Dieu a les droits de sa justice, l'Agneau y satisfait. Mais l'Agneau a des droits sur moi ; il peut tout exiger, puisque je lui dois tout, que je lui ai tout offert, tout livré par ma profession. Que lui répondrai-je lorsqu'il me demandera : Qu'as-tu fait de mes grâces ? Hélas ! j'ai dit du bout des lèvres : *Quid retribuam Domino ?* et j'ai abusé de ses bienfaits !

Immolation. — L'Agneau est la victime. Dès l'origine du monde, il a voulu revêtir ce caractère : *Occisus est ab origine mundi.* Mais où ce caractère éclate-t-il avec plus de bonté que dans l'Eucharistie ? Appelé à suivre l'Agneau, je dois être comme la victime conduite au sacrifice : *Sicut ovis ad occisionem ducetur.* Ce n'est pas sur un prie-Dieu, ou même sur la terre nue, que je dois ployer les genoux ; c'est sur l'autel que je dois étendre mon cœur, comme une victime préparée pour l'immolation et exposée aux divines justices.

Que restait-il de la victime quand elle avait passé par le feu de l'holocauste ? Rien. Que restera-t-il de moi, si je veux être un parfait adorateur comme l'Agneau immolé, comme l'Hostie sur l'autel ? Rien. La destruction totale de ma vie propre, de ma personnalité, de mes exigences, de mes volontés, de mon être pécheur, tel est le terme sublime de mon adoration. L'ai-je compris jusqu'ici ? *Deus det nobis sensum.*

3^e Eucharistie, force pour attirer à Jésus de vrais adorateurs

Quelle puissance confiée au cœur du prêtre, qui fait descendre sur l'autel la Victime immolée depuis le commencement du monde ! Quelle puissance confiée au religieux qui, par la communion et par l'immolation volontaire, s'unit à Jésus eucharistique ! D'où vient que j'use si peu de cette autorité souveraine ?

Le siècle qui a vu la fondation de ma famille religieuse est un siècle de révolte ; il divinise l'homme, il nie les droits de Dieu. C'est pour cela que l'Eglise en a fait le siècle de Marie et le siècle du Saint Sacrement ; c'est pour cela que j'ai pris pour devise : *Adveniat regnum tuum*. Proclamer les droits de Dieu, les droits de Jésus-Christ au sein de ses anéantisements eucharistiques, relever le culte du Saint Sacrement, aimer la liturgie, développer les Quarante Heures, les processions, en un mot, tous les actes par lesquels l'homme affirme les droits et le triomphe du Christ dans son Eucharistie, telle est ma mission.

Jésus seul peut me donner l'intelligence de cette mission et la force de l'accomplir. Il m'attire par son amour au tabernacle ; il veut s'unir à moi tous les jours. Il veut par moi porter des fruits pour la vie éternelle : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo... Hic fert fructum multum*.

Qu'ai-je fait de cette force ?... Suis-je un apôtre ?... Suis-je uni à Notre-Seigneur comme un adorateur véritable ?... Toute ma vie lui est-elle consacrée pour que, par ma prière, par ma conduite, par mes sacrifices, par ma parole, il puisse rétablir les droits de son Père et multiplier les vrais adorateurs ?

OCTAVE DU TRÈS SAINT-SACREMENT

I. JÉSUS PAIN VIVANT

*Ego sum panis vivus qui de caelo
descendi.*

Je suis le pain vivant, descendu du Ciel.

L'Eucharistie est un pain vivant, un pain divin, une nourriture toute céleste et c'est sur ce mystère considéré comme nourriture de l'âme chrétienne que doit se porter toute notre attention. Le catéchisme donne la définition suivante de cet adorable Sacrement : L'Eucharistie est un Sacrement contenant réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme et la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous allons méditer sur le Corps de Notre-Seigneur, principe de pureté; sur son sang, principe de vie; sur son âme, principe de sainteté; sur sa Divinité tout entière, principe de gloire.

I. Le corps du Christ En premier lieu, le Corps **principe de pureté** adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ est pour nous le principe de toute pureté. Depuis le péché du premier homme, toute chair a corrompu sa voie, et voilà pourquoi notre chair, notre corps, toutes nos inclinations naturelles ne sont que corruption. En effet, nous recherchons toujours nos aises, nous flattons sans cesse notre corps, nous courons après les satisfactions matérielles que réclament nos sens, et c'est ainsi que notre vie devient toute terrestre, tout enfoncée dans la matière, et ainsi aveuglés par les choses de ce monde, nous ne pouvons plus rien comprendre à cette vie toute pure et tout angélique, que mènent

sur la terre quelques âmes qui ont compris quel respect elles devaient non seulement au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais encore à leur propre corps devenu le temple de l'Esprit Saint. À tant de corruption répandue dans le monde il fallait une réparation, et c'est pour réparer par une chair toute pure une chair corrompue, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris un corps, et en nous donnant ce corps dans l'Eucharistie, il voudrait nous communiquer sa pureté, il voudrait nous arracher à la vie des sens, nous arracher à notre propre chair qui n'est que corruption, afin que nos âmes, faites pour lui, puissent s'envoler vers les choses éternelles. Oh ! pourquoi faut-il que notre corps, qui devient si souvent la demeure du Dieu de toute pureté, soit souillé sans cesse par la recherche de mille vaines satisfactions ?... Ce ne sont pas des péchés, dira-t-on : non, peut-être. Mais ce sont des liens qui retiennent notre âme captive, et des obstacles qui empêchent la vie divine de se répandre en nous.

II. Le sang du Christ Cette vie divine nous est communiquée par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quoique dans l'homme le corps uni au sang constitue la vie, c'est cependant plus particulièrement dans le sang qu'elle réside. Et voilà pourquoi dans plusieurs passages des saintes Écritures, il est toujours parlé séparément du corps et du sang de Jésus-Christ. *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie en lui*, et beaucoup d'autres passages analogues. Il est dit encore autre part : *Vous puiserez avec joie aux sources du Seigneur*. Quelles sont ces sources ?... Ce sont les plaies faites par la couronne d'épines à la tête sacrée de Notre-Seigneur, ce sont les plaies de ses pieds, de ses mains, la plaie de son côté. Voilà ces sources par lesquelles s'échappe ce sang adorable qui se répand ensuite dans nos âmes par l'Eucha-

ristie pour les vivifier, les arroser, les transformer !... Considérez l'effet de ce sang précieux depuis votre baptême jusqu'à votre dernière communion, et voyez si la vie divine a pris en vous la place de la vie humaine ?... Et si, après tant de communions, nous sommes toujours tièdes et languissants, c'est que nous détournons pour ainsi dire ces eaux vivifiantes, et nous les empêchons d'arroser notre âme, de l'inonder pour y ranimer cette vie divine, que Notre-Seigneur brûle de répandre en nous.

III. L'âme du Christ Oh ! qui pourrait raconter ou principe de sainteté seulement comprendre les merveilles de sainteté renfermées dans l'âme humaine de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Dieu le Père a dit qu'il y mettait toutes ses complaisances et le Père céleste ne peut mettre ses complaisances dans rien de souillé. Notre-Seigneur entrant dans notre cœur veut nous communiquer cette sainteté, et si nous ne sommes pas saints, c'est que l'amour de Notre-Seigneur ne trouvant point de prise sur notre cœur passe sans rien laisser. Notre âme est comme une froide pierre, ou comme un marbre poli, et nous empêchons Notre-Seigneur d'opérer sur notre âme le prodige qu'opéra jadis le prophète Elisée sur le fils de la Sunamite, lorsque s'étendant sur le corps inanimé de l'enfant, il lui donna une nouvelle vie. La sainteté nous est offerte dans la sainte Communion, mais comment des âmes tellement occupées d'elles-mêmes, tellement éprises des choses de la terre, peuvent-elles comprendre ce cantique des Anges devant le Très-Haut : *Sanctus, Sanctus, Sanctus* ! Pourquoi refusons-nous de nous identifier à ce Dieu trois fois saint ?... C'est que la sainteté nous paraît pénible et difficile et nous préférons, au lieu de nous élever vers Dieu, nous plonger de nouveau dans une vie commode, agréable, mais opposée à la vie divine.

IV. La divinité du Christ **La Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous recevons tout entière dans la sainte Eucharistie est pour nous un principe de gloire comme l'indiquent les paroles que prononce le prêtre en donnant la Communion : Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle.** Notre-Seigneur veut imprimer en nous son image et sa vie comme un sceau de gloire éternelle, et nous refusons de le laisser agir !... Il voudrait, pour ainsi dire, faire de nous des *dieux*, et nous refusons cette sublime transformation ! Voilà notre condamnation à tous, soit que nous communions souvent, soit que nous n'approchions que rarement de la Table sainte. Je ne suis pas assez saint pour communier souvent, disent certaines personnes, mais voilà précisément leur crime. Quoi ! Jésus-Christ nous offre la sainteté dans l'Eucharistie, et nous refusons de communier parce que nous ne voulons pas nous donner la peine de préparer notre âme ?... Nous sommes coupables si nous ne communions pas ou si nous communions sans ferveur, et par conséquent sans fruit, et nous refusons la pureté qui est dans le corps adorable de Jésus-Christ, la vie divine qui est dans son sang, la sainteté qui est dans son âme et enfin le sceau de sa Divinité qu'il veut imprimer en nous pour l'éternité.

Avant de quitter cette chapelle, Mesdames, prenez aux pieds de Notre-Seigneur une seule résolution, celle de le laisser agir seul dans votre âme, et de ne plus mettre d'obstacles aux effets de son amour dans la Sainte Communion.

II. JÉSUS VICTIME

Et voilà que je vis au milieu du Trône, et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un agneau comme égorgé.

Quel est cet agneau que vit l'apôtre lorsqu'il lui fut donné de contempler les merveilles du Ciel ?... Cet agneau, cette victime qui était au milieu du trône, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ et c'est comme victime immolée pour le salut du monde que nous le considérerons aujourd'hui dans l'Eucharistie. Que voyez-vous lorsque vous assistez à la messe ?... Un prêtre revêtu d'ornements symboliques monte à l'autel ; au moment de la Consécration ses paroles font descendre Jésus-Christ sur ce même autel. Après avoir pris sa part de la victime, il la distribue aux fidèles qui approchent de la Table sainte, et ce sacrifice auguste où Jésus-Christ est toujours la victime, se renouvelle tous les jours, un nombre infini de fois, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident.

Nous allons considérer en premier lieu ce qu'est Notre-Seigneur Jésus-Christ comme victime, ce qu'il fait comme victime, et enfin ce qu'il demande de nous après avoir été victime pour nos péchés.

1° La Victime offerte au Père céleste Et d'abord quelle est cette victime offerte au Père céleste ?

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son intelligence humaine, avec son cœur d'homme, avec son corps uni à la Divinité, et toute sa nature humaine unie à sa nature divine en reçoit une perfection que nous ne pouvons imaginer. C'est cette victime si parfaite qui vient s'offrir à son Père, en disant : *vous n'avez point voulu le sang des boucs et des taureaux et j'ai dit : me voici. Me voici pour faire votre volonté.* Et alors le Père acceptant cette oblation a pris toutes les iniquités commises depuis le commencement du monde et toutes celles qui devaient se commettre jusqu'à la fin des siècles, et il les a toutes mises sur cette unique Victime ! Oh ! pourrions-nous jamais concevoir tout ce qu'a souffert Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son intelligence humaine la plus parfaite qui fut jamais, en se voyant chargé de tous

ces crimes ? Cette intelligence si pure fut pour ainsi dire écrasée sous le poids de tant de prévarications. Et que dire des souffrances de son cœur, de ce cœur qui aimait tant les hommes et qui prévoyait combien peu il en serait aimé ?... A-t-il davantage épargné son corps, auquel l'union avec la Divinité communiquait une délicatesse, une sensibilité que nous ne pouvons comprendre ?... L'a-t-il épargné au jardin des Olives, au Prétoire, au Calvaire ? Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur ne peut plus ni souffrir, ni mourir corporellement, mais il n'en est pas moins victime. Au moment où les paroles du Prêtre le font descendre sur l'autel, il est vraiment cet agneau comme égorgé que vit l'Apôtre. Chargé de tous les crimes des hommes, son intelligence, son cœur, son corps, sa Divinité tout entière est anéantie, et il est encore plus voilé, plus caché par toutes ces prévarications qu'il expie, que sous les espèces sacramentelles.

II. Victime d'expiation et de propitiation Que fait Notre-Seigneur Jésus-Christ comme victime dans l'Eucharistie ?...

Non seulement il s'offre, mais encore il accepte, il subit toutes les douleurs que lui imposent les continuelles ingratitude des hommes. Délaissé par ceux mêmes pour lesquels il s'est réduit aux abaissements de l'Eucharistie, notre divin Sauveur du fond de ses tabernacles, voit des hommes insensibles à son amour, entraînés par les choses de ce monde, refusant les trésors qui leur sont offerts dans la sainte Communion et mettant quelquefois toute une vie d'intervalle entre leur Première Communion et le Viatique. Rendons-nous compte, s'il est possible, des tourments imposés à cette intelligence sacrée, par la vue de tant d'oubli et surtout par le sentiment de l'insulte faite à son Père céleste par les crimes des hommes. Oh ! si nous pouvions comprendre ce qu'est un seul péché mortel

pour l'intelligence très pure et pour le cœur très parfait de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que ne ferions-nous pas pour en diminuer le nombre?... Pensons au moins tous les matins en assistant à la messe que Notre-Seigneur s'offre pour tous les péchés commis sur toute la surface de la terre, qu'il est anéanti sous le poids de tant de crimes, et sans parler de ceux qui sont commis dans tout le monde, pensons seulement que les péchés mortels commis dans cette ville depuis la veille suffisent pour accabler cette divine victime !... Et il accepte tout cela, tous les jours et plusieurs fois par jour, et nous n'y faisons pas attention parce que nous y sommes habitués. Nous profitons même de l'abondance de ses grâces pour l'oublier.

Que fait encore Notre-Seigneur dans l'Eucharistie ? Pendant que la foule des hommes le laisse dans une solitude complète pour courir après un bonheur qu'ils ne trouveront pas, ce divin Sauveur ne se lasse pas de prier pour eux, et d'arrêter par sa continuelle expiation la main de Dieu prête à frapper sur des ingrats. Mais Notre-Seigneur ne se lasse pas de tant de souffrances et de tant d'humiliations, lorsqu'au milieu de la foule des âmes indifférentes et sourdes à sa voix, il rencontre quelques âmes généreuses qui consentent à devenir victimes avec lui.

III. Ce que cette victime nous demande C'est ici, Mesdames, qu'il faut penser sérieusement à tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ victime demande de vous. Après l'institution de l'Eucharistie, et au moment de se livrer à ses persécuteurs, Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Je vous ai donné l'exemple afin que, comme j'ai fait, vous fassiez.* Bien que ces paroles ne s'adressaient alors qu'aux Apôtres et à leurs successeurs, elles peuvent cependant s'appliquer à toutes les âmes qui participent au divin banquet de l'Eucharistie,

et qui par cela même doivent se sacrifier comme Jésus-Christ s'est sacrifié. Il a été victime le premier afin que ces âmes privilégiées soient victimes après lui. Lorsque le Prêtre dépose sur votre langue l'adorable Hostie, c'est Jésus-Christ tout chargé des péchés du monde, comme l'indiquent ces paroles : *Ecce Agnus Dei*, etc., qui vient vous demander d'expier, de souffrir, d'être victimes avec lui. On ne peut fixer à chacune la mesure et le genre de sacrifices qu'elle doit à Notre-Seigneur, mais ce qu'on peut dire à toutes, c'est que dans quelque position qu'on se trouve, il faut se sacrifier, s'immoler et savoir souffrir pour Jésus-Christ qui n'a évité aucune souffrance pour nous. Et plus une âme est possédée de l'amour de Jésus, plus elle désire souffrir pour lui. Il faut un aliment à la flamme pour qu'elle puisse continuer à subsister, et l'aliment de la flamme de l'amour divin, c'est la souffrance, parce qu'en souffrant on continue pour ainsi dire le sacrifice de Jésus-Christ. Si nous avons un peu de foi, pourrions-nous, en contemplant le Crucifix, rechercher ensuite tout ce qui flatte nos sens, tout ce qui nous satisfait, et tout sacrifier au monde tandis que nous sacrifions si peu à Dieu !...

Une âme qui comprend un peu la sainte Communion doit comprendre aussi que plus elle s'unit à Jésus-Christ dans ce Sacrement, plus elle doit s'unir à son sacrifice. Notre-Seigneur persécuté dans la personne de son vicaire, demande maintenant bien des sacrifices pour expier tous les crimes qui se commettent sur la terre. Il cherche des âmes généreuses qui viennent se consumer dans cet immense foyer de l'amour, allumé par l'Esprit Saint, pour consumer la divine victime, et d'où s'élèvent des flammes dont toutes les flammes de la terre réunies ne peuvent donner une idée. Ces flammes doivent brûler et consumer tout ce qu'il y a d'humain en nous afin qu'après avoir reçu Notre-Seigneur Jésus-Christ par

la Communion, nous puissions dire : j'ai en moi la divine victime, je dois m'unir à son sacrifice pendant toute ma vie afin d'aller ensuite avec confiance dans la vie éternelle jouir des fruits de son immolation.

III. JÉSUS PRÊTRE

Il convenait que nous eussions un semblable Pontife.

Après avoir considéré hier Notre-Seigneur Jésus-Christ comme victime dans l'Eucharistie, nous allons aujourd'hui voir en lui le Prêtre. Notre-Seigneur ne se contente pas d'être victime pour nous : son amour se dédouble pour ainsi dire, il veut être à la fois le Prêtre qui offre, et la victime qui est offerte. C'est de ce sacerdoce de Jésus-Christ que parlait le Prophète en disant : *Juravit Dominus et non paenitebit eum ; tu es sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchisedech.* Et tous aussi, nous sommes prêtres, car si notre divin Sauveur veut que nous soyons victimes avec lui, il veut aussi que nous soyons prêtres avec lui. C'est à toute âme régénérée par le baptême que s'adressent ces paroles : *tu es sacerdos in aeternum* et unis à Jésus-Christ, nous sommes aussi revêtus de son royal sacerdoce. C'est en examinant les différents caractères du sacerdoce de Jésus-Christ que nous pourrons nous rendre compte de ce qu'il exige de nous comme prêtres. Le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel, il est tout puissant, il est très pur, et enfin il est efficace.

I. Sacerdoce éternel En premier lieu, c'est un sacerdoce éternel, comme l'indiquent ces paroles déjà citées : *Tu es sacerdos in aeternum.* Pénétrons un instant dans les splendeurs des cieux, passons successivement parmi tous les chœurs des anges, arrivons près des Séraphins dont l'amour

est comme une pure flamme qui brûle sans cesse devant le Très-Haut, voyons Marie élevée au-dessus des Anges et intercédant pour nous, ce n'est pas encore la prière du sacrifice. Il faut se perdre dans le sein même de la Divinité et contempler Notre-Seigneur Jésus-Christ revêtu de son humanité, debout à la droite de son Père, et lui offrant sans cesse son sang et ses souffrances pour le salut des hommes et la réparation de sa gloire outragée. A chaque instant de notre vie, nous pouvons nous représenter Jésus-Christ comme prêtre devant le Très-Haut, s'offrant lui-même de ses propres mains. Après s'être offert sur l'autel par les mains d'un homme qui n'est que son instrument, mais qu'il a plus particulièrement revêtu de la grâce du sacerdoce, Jésus-Christ remonte vers le ciel et va présenter son sacrifice à son Père, il revient ensuite les mains pleines des trésors de ses grâces, mais ceux vers lesquels il revient refusent de s'appliquer les fruits de son sacrifice. N'est-ce pas là un sacerdoce éternel, et Jésus-Christ n'a-t-il pas le droit d'exiger que le sacerdoce dont il a revêtu ses créatures soit aussi marqué du sceau de l'éternité ?... c'est-à-dire que notre vie soit un perpétuel sacrifice ?... Il nous revêt d'un sacerdoce *royal*, qui demande des victimes *royales*, c'est-à-dire grandes, magnifiques, dignes de celui à qui elles doivent être offertes. Mais où prendrons-nous ces royales victimes ?... Jésus-Christ lui-même veut être une victime offerte par nos mains et quoiqu'il appartienne aux prêtres seuls de monter à l'autel, toute âme chrétienne doit elle aussi offrir cette victime toute pure. Ensuite prenant dans nos mains toutes les souillures et toutes les misères de notre âme, tous nos efforts pour la purifier, et les mettant sur l'autel du sacrifice, le feu qui consume la divine victime purifiera ces holocaustes qui deviendront ainsi des victimes royales. Et voilà comment tout chrétien en vertu du sacerdoce royal dont il est revêtu est obligé de sacrifier à Dieu ;

et c'est lui-même qu'il doit sacrifier. Nous devons être comme Jésus-Christ à la fois prêtre et victime : il faut que le sang du sacrifice et de l'immolation coule sur l'autel de notre cœur et si nous ne nous sacrifions pas, non seulement un moment mais à tous les instants de notre vie, nous ne sommes pas chrétiens.

II. Sacerdoce tout puissant Le sacerdoce de Jésus-Christ est un sacerdoce tout puissant, et cette toute-puissance réside dans ses souffrances et dans ses humiliations. Au milieu des tourments de sa Passion, et des anéantissements du Calvaire, Jésus-Christ était tout-puissant, alors même qu'il réalisait cette prophétie : *il semblait un ver et non pas un homme*. Mais il s'offrait, il expiait, et sûr de la toute-puissance de son offrande, il savait que sa force augmenterait en proportion de la profondeur de ses abaissements. C'est aussi dans les anéantissements de l'Eucharistie que je vois la force et la toute-puissance du sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lorsqu'il est déposé sur notre langue, et que, caché dans la Sainte-Hostie, il se laisse détruire en nous comme un aliment vulgaire, que son triomphe est le plus complet, car pour s'anéantir ainsi il faut la toute-puissance d'un Dieu. C'est ainsi que la force de votre sacerdoce résidera dans vos humiliations et dans vos abaissements, et de même que Jésus-Christ entrant en nous par la sainte Communion se laisse détruire, de même en travaillant à la destruction de vous-même, et de tout ce qu'il y a de plus intime en vous, vous deviendrez fortes et puissantes pour sacrifier à Dieu tout ce qu'il vous demandera, parce que si vous vous détruisez, Jésus-Christ, le divin Pontife, grandira en vous.

III. Sacerdoce très pur Le sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ est un sacerdoce très pur. Que voyons-nous en effet dans

l'œuvre de la Rédemption ?... Jésus-Christ, le Pontife par excellence, s'avance seul vers l'autel du sacrifice. Aucune créature humaine ne vient le soutenir. Il est sans père, sans mère, comme dit l'Écriture en parlant de Melchisédech. Et lorsque sa sainte Mère qu'il a quittée pour aller évangéliser et ses autres parents, ne pouvant l'aborder à cause de la foule qui l'environne, lui font demander un moment d'entretien, il répond : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ?... Quoiqu'uniquement occupé des intérêts et de la gloire de son Père, il ne veut pas qu'aucune affection humaine semble l'entourer de ses liens ; il veut aller s'offrir seul, et même au moment de consommer son sacrifice, il consent à éprouver la peine la plus affreuse pour l'âme, à être abandonné de Dieu, et il s'écrie sur la Croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?...*

Peut-on envisager sans effroi cette solitude immense que Jésus-Christ avait faite autour de lui, et en considérant ces mystères d'abandon et de détachement, pensez à toute la pureté de cœur avec laquelle vous devez approcher de l'autel. Notre-Seigneur Jésus-Christ est l'Époux des âmes pures et détachées de toutes les choses humaines, et sans vouloir prétendre à l'état de certaines âmes privilégiées qui poussent le détachement des affections humaines jusqu'à un degré si élevé que le monde ne saurait le comprendre, il faut cependant se rendre compte de tout ce que Notre-Seigneur exige de pureté dans le sacrifice que toute âme doit lui offrir. Nous ne sommes pas des Anges, mais nous devons travailler sans cesse à purifier notre cœur, afin qu'avec des mains plus pures nous puissions nous sacrifier au Père céleste en union avec son divin Fils.

IV. Sacerdoce efficace Enfin, le sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ est efficace. Rappelez-vous ce moment de la vie du divin

Sauveur, alors qu'appelé auprès du tombeau d'un homme qu'il avait aimé, il leva les yeux au ciel et dit : *Mon Père, je sais que vous m'exaucez toujours.* Le Père céleste agrée toujours en effet le sacrifice de son Fils bien-aimé et lui accorde le pardon qu'il demande par son sang. Et nul autre sacerdoce ne pourrait être efficace comme celui de Jésus-Christ, nul prêtre et nulle victime n'aurait obtenu ce que Jésus-Christ prêtre et victime a obtenu. Pour rendre notre sacerdoce efficace, pour que nos dons soient acceptés, il faut nous unir au Pontife divin, l'offrir et nous offrir en union avec lui. Notre sacerdoce rendu efficace dans le temps par cette union avec Jésus-Christ se continuera pendant toute l'éternité, lorsque transformés et glorifiés par la résurrection, nous contemplerons dans le Ciel la sainte humanité de Notre-Seigneur et nous comprendrons alors cette parole : *Tu es sacerdos in æternum !...*

IV. JÉSUS DOCTEUR

A qui irions-nous, Seigneur, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle ?

Le divin Sauveur venait de faire entrevoir aux habitants de Capharnaüm le mystère de l'Eucharistie, et ces hommes charnels avaient répondu en s'éloignant de lui : *Ces paroles sont dures et qui peut les entendre ?...* Alors Jésus se tournant vers ses Apôtres leur dit : *Et vous, ne voulez-vous point aussi me quitter ?* Pierre prenant la parole, répondit : *A qui irions-nous, Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle ?...*

Nous pouvons aussi répéter ces paroles du prince des apôtres, car c'est vraiment dans l'Eucharistie que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous enseigne les paroles de la vie éternelle. C'est vraiment dans la sainte Communion que Jésus-Christ enseigne sans bruit à l'âme chrétienne trois sciences qui n'en forment

qu'une : la science de Dieu, la science de l'homme, et enfin la science de l'union de l'homme avec Dieu.

I. La science de Dieu La science de Dieu ! Quel autre maître que Notre-Seigneur Jésus-Christ pourrait nous faire comprendre toute la grandeur de Dieu, puisque pour satisfaire à sa justice, il a fallu une si grande Immolation ; la sagesse de Dieu que nous ne pourrions concevoir si quelques rayons de la lumière éternelle n'éclairait notre intelligence ; l'amour de Dieu pour les hommes, cet amour si prodigieux que, suivant les Saintes Ecritures : *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique.*

Contempons un instant cette immensité de l'amour de Dieu pour ses créatures. Une seule immolation de Jésus-Christ était nécessaire pour satisfaire à la justice divine, mais elle ne suffisait pas à l'Amour d'un Dieu, et le Père céleste consent à ce que son Fils unique soit encore immolé tous les jours ! Il consent à ce que ce Fils bien-aimé obéisse tous les jours, et plusieurs fois par jour, à la voix d'un homme, et descende dans des mains, peut-être hélas, sacrilèges !... Et pourquoi tant de sacrifices et d'immolations ?... Pour donner ce Fils bien-aimé à quelques âmes privilégiées qui ne réfléchissent pas à toutes les ignominies par lesquelles Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu passer avant d'arriver jusqu'à elles ! Et Dieu le Père accepte pour son Fils toutes ces insultes et toutes ces ingratitude ! Pour ces quelques âmes privilégiées qui ont le bonheur de recevoir souvent Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu le Père consent à renouveler le mystère de la Création dans celui de la Transsubstantiation, car l'Eucharistie est comme un abrégé de tous les mystères les plus insondables de la Toute-Puissance divine. L'Eucharistie renouvelle l'Incarnation, puisque par la communion Jésus-Christ s'incarne dans les âmes, et, si nous portons envie

à la Très Sainte Vierge qui avait Jésus-Christ en elle, nous pouvons nous dire après avoir communié que nous avons le même bonheur. Le mystère de la Rédemption est aussi renouvelé dans l'Eucharistie, et c'est ici vraiment qu'on peut répéter ces paroles du Roi-prophète : *Memoriam fecit mirabilium suorum*, etc. car l'Eucharistie est vraiment l'abrégé, le mémorial de toutes les merveilles de Dieu. Voilà cette science de l'amour que Jésus-Christ nous enseigne dans l'Eucharistie, de cet amour dont les flammes ardentes enveloppent le globe tout entier. L'amour de Dieu dans l'Eucharistie est à notre âme ce que l'air est à notre corps, il nous enveloppe, nous presse de toutes parts, et après la science de l'amour vient celle du sacrifice, car on prouve son amour par le sacrifice, et Jésus-Christ nous enseigne cette science toute divine du don entier de soi-même à Dieu. Quelle est l'âme chrétienne qui, dans une communion fervente, n'a pas entendu la voix de Jésus, cette voix qui se fait entendre sans bruit, lui révéler des choses merveilleuses, et que nulle autre voix n'aurait pu lui apprendre? C'était un éclair qui brillait à ses yeux, et si les divines inspirations de cette science ne restaient pas dans son âme, c'est qu'elle les dissipait par sa légèreté. Quelle est l'âme qui n'a pas senti l'amour de Jésus la presser de se donner et de se sacrifier pour lui?... Oh ! que nous sommes coupables si notre tiédeur et notre légèreté mettent obstacle à l'effusion de cette science divine dans nos âmes !... C'est Jésus-Christ le Verbe de Dieu, la science par excellence, qui veut lui-même nous instruire, mais nous sommes sourds à sa voix !...

II. La science de l'homme Notre-Seigneur Jésus-Christ nous enseigne dans l'Eucharistie la science de l'homme, la plus utile pour nous après celle de Dieu. Eclairés par la divine lumière, nous pouvons mesurer la profondeur de

notre faiblesse et mieux connaître par cela même l'immense amour de Dieu pour nous. Combien de bonnes résolutions prises et ensuite si facilement oubliées. Et cependant Dieu ne se lasse jamais ; il est plus persévérant dans son pardon que nous ne le sommes dans notre faiblesse. Il y a des personnes qui croient devoir se dispenser de la sainte communion à cause de leur faiblesse, mais elles sont bien coupables, puisque connaissant leur impuissance elles refusent d'aller à la force véritable, qui est Jésus-Christ. Pourquoi se laisser arrêter par de ridicules scrupules et se demander si on est prêt à communier, ou si on ne l'est pas ?... Il faut aller toujours à Jésus-Christ qui nous appelle et se donner sans calculer, se donner toujours et ne pas dire : Sacrifierai-je ceci ? ou donnerai-je encore cela ? Il faut être prêt à tout sacrifier, à tout donner et une âme ainsi disposée est toujours prête à communier.

III. La science de l'union de l'homme avec Dieu En troisième lieu, Jésus-Christ nous enseigne la science de l'union de l'homme avec Dieu, c'est-à-dire la science de sa médiation entre Dieu et nous. Jésus-Christ qui est un seul et même Dieu avec son Père, en s'unissant à la nature humaine, l'a unie à la substance divine. Mais cette union se consomme d'une manière encore plus admirable dans l'Eucharistie, car par la sainte Communion nous ne faisons plus qu'un avec Jésus-Christ et par conséquent aussi nous ne faisons plus qu'un avec le Père céleste. Quel admirable mystère que cette union divine que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous presse de contracter avec lui, et n'est-ce pas dans l'Eucharistie et dans la communion que nous apprenons cette science divine ?... Nous y apprenons aussi l'union de toutes les âmes en Dieu, car de même que par la Communion l'âme unie à Jésus-Christ ne fait plus qu'un avec lui, de même aussi

les âmes unies à ce divin Sauveur ne font plus ensemble qu'une seule et même chose. L'Eucharistie n'est pas comme les aliments ordinaires qui se transforment en la substance de notre corps, cette divine nourriture transforme au contraire les âmes en sa propre substance ; Jésus-Christ nous absorbe entièrement et n'est-il pas vrai alors que les âmes ainsi nourries du corps de Jésus-Christ et ainsi absorbées en lui, sont admirablement unies ?... Et cette union si merveilleuse se consommera d'une manière plus merveilleuse encore dans la vie éternelle, où notre être tout entier sera absorbé en Dieu. Puisque notre destinée est si glorieuse, puisque l'union avec Dieu doit faire un jour notre éternelle félicité, n'est-il pas juste et raisonnable que toutes les aspirations de notre être soient pour Dieu, et qu'en nous efforçant dès cette vie de nous unir à lui, nous commençons déjà la vie toute en Dieu, qui doit être la nôtre pendant l'éternité ?...

V. JÉSUS JUGE

Que l'homme donc s'éprouve lui-même.

Ces paroles, adressées par saint Paul aux Corinthiens, après qu'il leur avait parlé de l'institution de l'Eucharistie, s'adressent aussi à tout chrétien qui participe au Corps et au Sang de Jésus-Christ. *Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice.* Notre-Seigneur se présente au monde sur trois trônes : à son avènement il se montre sur un trône de faiblesse qui est la crèche de Bethléem. A son dernier avènement, à la fin du monde, il paraîtra dans tout l'éclat de sa gloire sur un trône de majesté. Mais entre ces deux trônes il en est un autre sur lequel Notre-Seigneur se présente à nous, c'est dans l'Eucharistie, dans le tabernacle, sur un trône de justice.

Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur est véritablement juge, et c'est pourquoi saint Paul nous dit : Que l'homme donc s'éprouve lui-même. Quelques personnes scrupuleuses diront peut-être : Il vaut mieux alors ne pas communier puisqu'il faut s'éprouver et se juger soi-même, et je crains d'ailleurs le jugement de Dieu. Mais que ces personnes écoutent encore saint Paul, qui ajoute : *Et qu'il mange ensuite de ce pain et boive de ce calice.* Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie juge quatre catégories de personnes : les sacrilèges, les ingrats, les tièdes et les saints.

Je ne veux pas ici m'arrêter sur la première considération. Il y a des sacrilèges dans le monde, c'est malheureusement une épouvantable et incontestable vérité. Une des plus grandes preuves de l'amour de Notre-Seigneur pour nous, c'est qu'il consent à descendre dans des cœurs sacrilèges parce qu'il espère trouver à côté des cœurs purs.

I. Il juge les ingrats Notre-Seigneur Jésus-Christ juge les ingrats. Ici, quelle est celle d'entre vous qui peut répondre qu'elle n'est pas ingrate ?... Quelle est celle qui peut se dire qu'elle a rendu à son Dieu de dignes actions de grâces ?... Je ne veux point ici fixer un temps quelconque pour l'action de grâces après la communion, car ce n'est pas en récitant certains actes, en défilant une à une toutes les vertus, qu'on peut faire une bonne action de grâces. Saint François de Sales n'y consacrait pas plus de 7 à 8 minutes. Un jour, il voulut aller dire la messe dans la chapelle d'un de ses amis, Mgr Camus et au grand étonnement de celui-ci et des personnes présentes, il commença la messe tout de suite, et sortit aussitôt après. Et cependant saint François de Sales donnait plusieurs heures par jour à l'oraison, mais il comprenait que l'action de grâces ne consiste pas seulement dans quelques instants de recueillement

après lesquels on va se répandre au-dehors, comme si on n'avait pas communié. L'action de grâces doit durer toute la journée et même toute la vie. Etes-vous bien reconnaissantes envers Notre-Seigneur lorsque après lui avoir donné une demi-heure, une heure même, vous sortez de l'église et cette même langue qui vient de recevoir l'auteur de toute sainteté recommence à déchirer le prochain ; vous vous impatientez, vous ne faites aucun effort, et vous retombez dans les mêmes défauts. Non, ce n'est pas là une vraie reconnaissance et il vaut toujours bien mieux ne pas réciter tant de formules d'actions de grâces, mais se rappeler toute la journée et toute la vie qu'on a reçu le Dieu de toute sainteté et dire avec David : *Quid retribuam Domino ?...* Vous ne pouvez jamais certainement rendre amour pour amour à Notre-Seigneur, mais il faut lui donner tout celui dont vous êtes capable.

2. Il juge les âmes tièdes Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, juge les âmes tièdes. Je ne veux pas parler ici de cette tiédeur repoussante que l'apôtre saint Jean reprochait à un évêque de la primitive Eglise, mais je parle de cette mollesse, de cette nonchalance, qui fait dire à une âme : je n'irai pas plus loin. Eh ! quoi, Notre-Seigneur est descendu aussi bas que l'amour d'un Dieu pouvait descendre pour se donner à vous, et vous ne savez pas prendre votre parti avec courage et aller aussi loin qu'il vous le demande dans la voie du sacrifice et de l'immolation ?... Je me place en esprit auprès de l'autel, et là, en présence de l'adorable Hostie, je vous demande à toutes : Donnez-vous à Notre-Seigneur Jésus-Christ tout ce qu'il vous demande ? Toutes vous me répondez *non*. Mais quelques-unes ont le désir d'arriver à la perfection que Dieu exige d'elles, tandis que d'autres, la main sur la conscience, sont forcées d'avouer qu'elles n'ont

pas le courage de sortir de leur état de nonchalance et d'engourdissement.

Notre-Seigneur jugera ces âmes tièdes qui croient peut-être éviter ce jugement en se tenant loin de la table sainte. Mais non, vous ne l'évitez pas et toutes les fois que vous passez devant une église, Jésus-Christ du fond de son Tabernacle vous juge et vous éprouverez l'effroi d'un criminel qui passe devant celui qui doit le condamner. Malheur à vous, si vous êtes insensible à cette crainte, mais tremblez aussi, si vous approchant souvent de la table sainte vous ne changez pas votre vie. Si vous ne communiez pas, vous serez jugées sévèrement, parce que ce n'est pas une crainte filiale qui vous éloigne de Jésus-Christ, c'est la crainte d'être obligées de faire de constants efforts, et cependant il faut communier, autrement vous n'aurez pas la vie en vous ! Et si vous vous approchez de la Table sainte, il faut céder à cet amour qui vous presse, et qui demande toujours davantage. Craignez donc, non pas de cette crainte de l'esclave ou du mercenaire, qui redoute un châtement ou la retenue de son salaire, mais craignez comme des enfants qui ont peur de ne pas satisfaire leur père, et c'est là la crainte des Saints.

3. Il juge les saints Enfin, dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ juge aussi les saints. Suivant l'expression des saintes Ecritures les saints ont toujours besoin de laver leurs pieds, c'est-à-dire qu'il y a dans la vie chrétienne un travail de purification et de sanctification que les âmes pures ne doivent jamais interrompre. Nous lisons dans l'Evangile qu'avant la Cène, notre divin Sauveur ne reculant devant aucun abaissement, voulut lui-même laver les pieds à ses apôtres qu'il allait nourrir de sa chair sacrée. Saint Pierre, voyant son divin Maître s'appêter à lui laver les pieds, s'écria : Non, Seigneur, vous ne me laverez pas les pieds !... Jésus

lui répondit : Si je ne vous lave les pieds, vous n'aurez point de part avec moi. Alors, Seigneur, reprit saint Pierre, lavez-moi non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Mais Notre-Seigneur ne lui lava que les pieds. Ainsi les âmes pures n'ont pas besoin de laver leurs mains, car leurs actions sont pures, elles n'ont pas besoin de se laver la tête, car leurs pensées sont pures ; mais il faut qu'elles lavent leurs pieds parce qu'il y a dans leur contact avec le monde comme une poussière qui ternit les parties de leur âme qui communiquent avec les choses extérieures, et il faut sans cesse enlever cette poussière. Et cet admirable travail de purification dure toute leur vie, car après une imperfection, elles en découvrent une autre, et plus ces âmes s'unissent au Dieu de toute pureté, plus elles sentent combien elles ont besoin d'être purifiées. Notre-Seigneur jugera ces saints, surtout dans l'œuvre admirable de leur glorification dans le ciel. Soyez donc dignes d'être jugées en ce monde avec les saints par le Dieu de l'Eucharistie, parce que après l'avoir eu pour juge et pour témoin de vos efforts dans cette vie, vous ne craignez plus de paraître en sa présence lorsqu'il vous appellera pour se donner enfin à vous dans les joies de l'éternelle patrie.

VI. JÉSUS AMI

Je ne vous appellerai plus mes serviteurs mais mes amis.

Ces paroles étaient adressées par le divin Maître à ses apôtres, après la Cène, au moment où il allait mourir pour eux, et l'assurance si consolante de l'amitié de Jésus ne s'adresse pas seulement aux Apôtres, mais à toutes les âmes chrétiennes. Oui, Jésus-Christ veut être votre ami, et c'est dans l'Eucha-

ristie surtout qu'il nous offre cette précieuse amitié que nous ne pouvons refuser sans nous rendre coupables de la plus épouvantable ingratitude. Quels sont les caractères de cette divine amitié ?... Elle est désintéressée, prévenante, patiente, et remplie de délicatesse.

I. Amitié désintéressée Qui oserait dire que l'amour que Jésus-Christ nous porte, n'est pas désintéressé ? Dieu a-t-il besoin de nous ?... Sommes-nous nécessaires à son bonheur ? Nullement et c'est par un effet incompréhensible de sa bonté qu'il daigne exiger son amour. N'était-ce pas assez pour lui de sauver ses créatures auxquelles il ne devait rien ? Mais son amour ne s'arrête pas là et dans l'Eucharistie, il s'offre à nous sans avoir rien à gagner dans ses communications avec d'ingrates créatures. Mais, diriez-vous, Notre-Seigneur repose quelquefois dans de magnifiques temples bâtis par la main des hommes. Sans parler à présent des outrages que reçoit souvent Notre-Seigneur dans les lieux où l'on semble déployer le plus de magnificences pour l'honorer, pensez, je vous prie, que la plupart de ces monuments où Notre-Seigneur repose sont élevés non pas en son honneur, mais en l'honneur de sa Mère, ou de quelques-uns de ses Saints. Admirez jusqu'où va le dépouillement de ce divin Sauveur : il se cache, pour ainsi dire, dans la maison de l'un de ceux qu'il a appelés ses amis ; admirez encore une autre forme de ce dépouillement : Notre-Seigneur repose dans des vases d'or et d'argent, mais si ses enfants les pauvres ont besoin de ces trésors, il se laisse dépouiller !...

N'a-t-on pas vu souvent dans la primitive Eglise, de saints papes et de saints évêques devinant les intentions du divin Maître et faisant fondre les vases sacrés, pour les distribuer aux pauvres ?... Et voilà l'ami qui s'offre à nous !... Que demande-t-il en retour ?

Ah ! n'est-il pas juste que donnant à sa créature tous les trésors renfermés dans cette divine amitié, il exige d'elle un immense amour. Allez à la Table sainte puisque Jésus-Christ vous offre d'être votre ami, et ne soyez pas assez ingrates pour refuser de lui ouvrir la porte de ce cœur qui, après tout, est à lui par le baptême, et dans lequel il a le droit d'exiger une préparation convenable.

2. Amitié prévenante Notre-Seigneur Jésus-Christ est prévenant dans son amitié. De toute éternité, Jésus-Christ nous a aimés, il nous a vus chacun en particulier, et quand même il n'y eut eu qu'une seule âme sur la terre, de toute éternité, il aurait prévu qu'il la sauverait et qu'il lui offrirait son amitié. Jésus-Christ a vu de toute éternité le moment de notre naissance, de notre Première Communion. Il a vu aussi toutes nos infidélités, toutes nos résistances, et rien n'a pu l'empêcher de nous aimer avant que nous ne l'aimions. N'est-ce pas ce divin Sauveur qui au jour de notre Première Communion s'est révélé à notre âme comme son ami, qui l'a prévenue et comblée de ces grâces les plus précieuses afin de nous forcer aussi à être ses amis. *Aimez donc Dieu, disait saint Jean, car c'est lui qui nous a aimés le premier.*

3. Amitié patiente Non seulement Notre-Seigneur Jésus-Christ est prévenant dans son amitié, mais encore il est patient ; il ne se lasse pas de nos langueurs dans le sacrifice entier qu'il demande de nous. Je ne veux pas dire ici que vous ayez porté des coups mortels à Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais rendez-vous compte, avec toute la vivacité de votre caractère méridional, des épreuves auxquelles vous avez soumis la patience de Notre-Seigneur. Toutes ces petites impatiences, toutes ces petites faiblesses, tous ces petits manquements à la charité, en un mot, toutes ces petites misères dont votre vie

est remplie sont comme autant de coups d'épingles pour Notre-Seigneur, et c'est ainsi, si j'ose le dire, que vous donnez matière à pratiquer la vertu au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et cependant il ne se lasse jamais d'offrir son amitié à de telles âmes qui ne savent pas faire un effort pour aller un peu vite à lui ! Ici encore nous pouvons admirer le désintéressement de Notre-Seigneur ; il veut que pour réparer toutes vos lenteurs dans son service, vous soyez à votre tour patientes envers le prochain, et il considérera comme fait à lui-même ce que vous ferez pour son amour à l'égard de vos frères. Supportez donc dans vos frères les défauts qui peuvent exercer votre patience, vous qui tant de fois avez mis à l'épreuve celle de Jésus, et prenez donc enfin la résolution de chasser de votre cœur toutes ces petites misères, toutes ces petites souillures, qui mettent tant d'obstacles, petits peut-être mais nombreux, à la divine amitié que Notre-Seigneur voudrait contracter avec vous.

4. Amitié pleine de délicatesse Notre-Seigneur Jésus-Christ est plein de délicatesse pour nous offrir son amitié ; en effet que de moyens il emploie pour pénétrer jusqu'à notre cœur. C'est une bonne inspiration, c'est un trait de lumière venu pendant une lecture, c'est une humiliation, une joie, une épreuve, que sais-je ?... Qui peut compter toutes les inventions de l'amour de Notre-Seigneur, pour arriver jusqu'à une âme ?... Que demande-t-il en retour de tant de délicatesse ? Mesdames, il faut que dans les ressources inépuisables de votre cœur de femme, vous trouviez aussi des inventions délicates pour répondre à tout l'amour du Dieu de l'Eucharistie. Quoi, vous qui passez pour être aimable, pour savoir dire un mot agréable à tout le monde, vous auriez oublié pour Notre-Seigneur ce tact du cœur que Dieu a mis en vous !... Non, il n'en sera pas ainsi, et après la sainte communion, vous saurez prouver

à Notre-Seigneur par la sainteté de votre vie, que vous avez compris tout ce qu'il y avait de consolant à l'avoir pour *ami*, et vous ne lui refuserez pas le don de votre cœur, car c'est là le seul tabernacle qu'il ambitionne sur la terre, et si dès cette vie il est votre ami par-dessus tous les autres, il sera encore plus votre joie dans le Ciel.

VII. JÉSUS ROI

Ecce rex vester.

Ces paroles, prononcées à Jérusalem par celui qui représentait le peuple-roi, étaient adressées aux Juifs en désignant Jésus, alors lié et garotté, et près d'être mis à mort.

Ce sont aussi ces mêmes paroles que je vous adresse, aujourd'hui, en vous montrant Jésus-Christ, soit chez Pilate, soit au Calvaire, soit sur nos autels ; oui, voilà votre Roi, qui porte sur son épaule la marque de sa royauté, votre Roi cloué sur le trône de sa Croix, et ne pouvant même appuyer sans douleurs sa tête couronnée d'épines sur le bois de son trône. C'est de cette royauté divine que je viens vous parler aujourd'hui, et considérer avec vous en quoi elle consiste et à quoi elle nous oblige.

Royauté universelle La royauté de Jésus-Christ s'étend sur toute la terre et sur toutes les nations. *Toutes les nations lui ont été données en héritage*, dit l'Écriture ; il est leur Roi et celui qui soutiendrait le contraire ne serait pas catholique. Il est donc notre Roi parce que le Père lui a donné toute puissance dans le Ciel et sur la terre et il est très important de nous faire une idée juste et grande de cette puissance souveraine, pour savoir et comprendre que nous nous devons entièrement à lui. Jésus-Christ est aussi notre roi par droit de conquête, et par cette royauté d'amour, il a le droit de dominer

sur nos sens, sur notre intelligence, sur nos pensées et sur notre cœur.

Soumission : de notre corps Puisque toute puissance a été donnée à Notre-Seigneur Jésus-Christ au Ciel et sur la terre, il est bien évident qu'il est le maître de notre corps, créé par lui et racheté au prix de son sang. C'est pourquoi, Mesdames, devenues par le baptême sujettes de Jésus-Christ, vous devez lui soumettre vos sens, ou bien vous avez renoncé à cette glorieuse sujétion. Les sens sont comme un terme moyen entre Dieu et notre âme, et c'est précisément sur ce milieu, sur cet intermédiaire que Jésus-Christ veut dominer.

de nos sens C'est par les sens que Satan entre dans une âme, ce sont des portes par lesquelles il arrive jusqu'à notre cœur, et si par la mortification et l'immolation vous n'y faites pas régner Jésus-Christ vous serez bientôt les esclaves de votre ennemi. Je sais que les degrés de mortification ne sont pas les mêmes pour tout le monde, mais la loi n'en est pas moins générale et Jésus-Christ a le droit d'exiger que vous le laissiez régner sur ces portes de votre cœur.

de notre intelligence Jésus-Christ est le roi de notre intelligence, de cette partie la plus noble de notre être, et à laquelle il faut l'éternelle Vérité pour aliment. Puisque cette intelligence régénérée dans le sang de Jésus-Christ ne peut être rassasiée que par la Vérité, Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, la Vérité par essence n'a-t-il pas le droit de régner sur elle et d'exiger qu'elle s'applique uniquement à sa fin qui est de connaître Dieu !... En régnant sur notre intelligence, Jésus-Christ a aussi le droit de régner sur nos pensées. A quoi pensez-vous, Mesdames ?.. Est-ce que Jésus-Christ est l'unique

objet de vos préoccupations ? Lorsque vous êtes réunies dans un salon, occupées à parler de mille futilités, que diriez-vous si Jésus-Christ, votre roi, apparaissait au milieu de vous, venait vous demander si vous êtes véritablement ses sujettes. Ne renoncez donc pas à ce titre glorieux et soumettez enfin vos pensées à ce roi divin, seul digne de les captiver toutes.

de notre cœur Enfin et surtout, Jésus-Christ veut régner sur votre cœur ; il en veut toutes les affections et tous les battements, il veut vraiment en être le roi. Examinez ici combien vous faites deux parts de votre vie. Vous en donnez une petite part à Notre-Seigneur en lui disant : Mon Dieu, je vous en prie, contentez-vous de cela, je vous aimerai un peu, assez même ; mais ensuite l'autre part de mon cœur sera pour ma famille, pour mes amis, pour ma fortune, pour moi-même en un mot. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir et Jésus-Christ notre roi ne veut pas de ce partage. Il veut que nous l'aimions uniquement et que toutes les autres affections se perdent en lui, parce que si nous nous réservons quelque chose, notre cœur s'affranchira bientôt de l'empire de ce divin Roi.

VIII. JÉSUS DIEU

Nous parlerons tout d'abord de la divinité de Jésus-Christ, prouvée par l'Eucharistie elle-même.

I. Toute-Puissance divine Jésus-Christ, seconde personne de la Sainte Trinité, Dieu fait homme, égal en tout à son Père, nous prouve sa puissance divine, en instituant l'Eucharistie. Dieu le Père avait montré la sienne en créant le monde et en créant l'homme ; plus tard, en nous donnant

son Fils unique, dans le mystère de l'Incarnation, il avait poussé encore au-delà et sa puissance et son amour. Mais Dieu le Fils va encore plus loin ; cette nature humaine à laquelle Il a été uni par son Père ne satisfait pas encore son amour pour les hommes. Il le poussera jusqu'à se réduire à ne paraître qu'un peu de pain ! Il s'anéantira jusqu'à être contenu dans cette matière morte et sans vie qu'on appelle hostie. Dieu le Père, en créant l'homme, avait en vue cet homme parfait, qui n'est autre que Jésus-Christ.

Mais Jésus-Christ, dépassant son Père, veut devenir, en un sens, la créature de l'homme. Il donne à quelques-unes de ses créatures, sorties du néant en vue de Lui-même, la puissance créatrice et elles l'exerceront sur Lui-même, la seconde Personne de la Sainte Trinité ! A l'aide des paroles de la Consécration, l'homme aura droit de création sur Dieu Lui-même ; il aura la puissance de le faire descendre du ciel sur la terre à toute heure du jour et sur tous les points du monde, et de le multiplier autant qu'il consacrerait d'hosties, car en toutes se trouve Jésus-Christ, Dieu et homme tout à la fois. Oh ! ce miracle dépasse tous ceux qui ont précédé. Par l'Incarnation, le Fils de Dieu était descendu dans le sein d'une Vierge ; mais dans le mystère de l'Eucharistie, à la voix de l'homme, il descend sur nos autels, pour être à la disposition de tous ceux qui veulent le recevoir, pour être leur nourriture et s'incarner dans autant de cœurs qu'il visite.

2. Amour infini Jésus-Christ nous prouve autant son amour que sa puissance en demeurant en nous sous les voiles eucharistiques. Comme Dieu, il ne pouvait rien nous donner de plus cher à son cœur que lui-même, l'objet de toutes les complaisances du Père, et comme homme, après nous avoir donné sa vie, il imagine de nous donner sa chair divine à manger ! malgré la crudité et la rudeté

de ses paroles, je ne crains pas de les employer telles que les donne la sainte Ecriture ! Pouvez-vous imaginer rien de plus fort ? Quel est l'homme qui donna jamais dans un tel excès d'amour ? Eh bien ! c'est Dieu Lui-même qui en arrive là ; qui s'abaisse et s'anéantit par amour pour nous, jusqu'à devenir notre nourriture, pour ne plus faire qu'un avec Lui, et nous rendre comme participants de sa divinité, car ce pain est le Pain de vie qui fait germer pour l'éternité. S'il est le pain de vie, il est aussi le pain de mort, et il ne nous fait mourir que pour nous faire vivre éternellement avec Lui... Tout cela nécessite des explications qui viendront plus tard. Pour aujourd'hui, contentons-nous de reconnaître qu'un Dieu ne pouvait nous aimer davantage, il cherche à nous rendre participants de sa divinité, il nous appelle à être comme des dieux, et un jour, dans le ciel, il nous donnera une part à ce bonheur dont il jouit.

3. Adoration Pour tant d'amour, que devons-nous rendre à Dieu ? L'adoration, ce sentiment par lequel on rend à Dieu tout ce que nous sommes, nos sens, nos cœurs, nos corps, nos intelligences et nos âmes. Combien peu adorent ainsi et combien disputent à Dieu ces mêmes dons qu'il nous a faits, pour aider à l'aimer uniquement et entièrement. Nous devons adorer Dieu sous les voiles eucharistiques à l'aide des trois vertus théologiques. La foi nous le révèle anéanti, humilié, amoindri et borné, Lui, le Dieu infini, le Dieu fort, le Dieu puissant ; l'espérance nous le montre comme le motif de notre espérance et le seul sur lequel nous puissions et devons compter, car qui nous a jamais aimés et nous aimera comme cet amour incréé. Comment séparer l'espérance de l'amour : ils se confondent ; comment ne pas aimer ce Dieu qui, à la voix de l'homme, descend sans cesse sur nos autels, se renferme sous les saintes Espèces et y demeure jusqu'à

ce que l'homme s'unisse à Lui de l'union la plus intime que l'on puisse imaginer. Comment ne pas aimer un Dieu qui pour venir dans nos âmes s'expose à obéir à la voix d'un homme, quelquefois indigne du caractère dont il est revêtu, qui se laisse poser sur des lèvres coupables et sacrilèges, qui se résout à habiter des cœurs impurs. Oh ! que rendrons-nous à ce Dieu qui ne recule devant aucun sacrifice ? Il nous donne sans cesse et nous Lui refusons quelque chose ; quand est-ce que son sang cesse de couler sur nos autels ? et quand est-ce que sa chair n'est pas à notre disposition ? Par la communion, il nous donne plus que la vie, car il est l'auteur de la vie ; plus que la grâce, puisqu'il est l'auteur de la grâce ; il nous donne sa divinité, en un mot. Consumons-nous donc pour Lui, pendant notre vie, ici-bas, ne cherchons pas le repos ; il n'est pas possible avec Jésus au tabernacle. Jésus s'y repose-t-il ? Il ne cesse de se donner ; donnons-nous donc aussi, en communiant d'abord, mais ensuite en venant l'adorer dans le sacrement de nos autels. Si alors, nous nous sentons incapables d'offrir à Dieu une adoration digne de Lui, armons-nous par la foi de l'adoration de cet Homme-Dieu, devenu pain par amour pour nous et offrons-la Lui, assurés qu'elle Lui sera d'une agréable odeur. Offrons-le Lui-même à son Père ; il suppléera à nos propres adorations.

(Emprunté au Carême de 1862.)

PENSÉES SUR L'EUCCHARISTIE

Nîmes, 3 mai 1853

Vous me dites que vous n'avez des moments de défaillance que loin du Saint Sacrement et qu'à ses pieds vous voulez être toute à lui... Voilà une porte

ouverte pour sortir du cercle autour duquel vous prétendez tourner : la voix de Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement. A votre place je m'appliquerais à y passer le plus de temps que je pourrais, à y nourrir mon cœur de pensées de sacrifice et d'immolation, je m'exercerais à diminuer mes répugnances naturelles et je consentirais à vivre au jour le jour jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur d'élargir mon horizon. Tout ce que je vous dis là est une affaire d'expérience pour moi.

24 août 1855

C'est dans notre union avec le Corps glorieux et toujours immolé du Sauveur dans le Sacrement de son amour que nous trouverons la force de mourir assez à nous-mêmes pour travailler à sa gloire et au développement de son Corps mystique.

Lamalou, 28 septembre 1856

Je ne puis vous dire, ma chère fille, la joie que me cause la disposition de cœur où vous êtes envers Notre-Seigneur. Votre dévotion au Saint Sacrement est la mienne, vous le savez, si toutefois j'en ai une. Plongez-vous dans cet abîme d'amour et demandez à être la goutte d'eau que le prêtre mêle au vin du calice, symbole de l'union de l'Eglise et de chaque saint en particulier avec la substance divine.

Lavagnac, 9 octobre 1856

Prenez de plus en plus la communion pour le centre de votre vie. Faites-vous petite, néant, silencieuse, patiente, obéissante comme Jésus et selon l'esprit de Jésus, dans la sainte Hostie. Faites-vous comme lui, toute à tous, selon la mesure de votre

force et de vos devoirs et sans mesure pour vos désirs, en union avec le cœur de notre bon Maître. Si vous entrez dans cette voie, vous serez bientôt une sainte.

Fin avril 1857

Ne vous laissez pas aller. Faites de continuel efforts : efforts de présence de Dieu, efforts d'humilité, efforts de bonne tenue. Que votre vie soit une lutte. Vous préparez tous les matins le pain des forts : qu'on s'aperçoive que vous en êtes tout nourri.

13 janvier 1859

En vous rappelant qu'il faut que le grain meure pour produire du fruit, rappelez-vous aussi que ce grain doit plus tard encore être moulu pour produire du pain et que le grain de votre âme est plus particulièrement destiné à devenir pain eucharistique. En effet, tout votre être doit tendre là. Votre vie, c'est Jésus-Christ, et s'il se donne à vous dans la sainte Hostie, c'est pour vous apprendre à devenir ce pain mystérieux qu'il offre à son Père et qui continue dans les siens son sacrifice et son immolation...

Nîmes, 25 juin 1859

Notre Sauveur, divine victime au saint Autel, s'y présente à nous dans toute la perfection de son sacrifice, et, du premier coup, son sacrifice a été parfait parce que c'était le sacrifice d'un Dieu. Mais ce même sacrifice, reproduit par nous, veut que nous nous y prenions à plusieurs fois, parce que notre faiblesse ne peut s'y prendre du premier bond, avec tout l'élan et toute la générosité où nous pouvons pourtant parvenir par une série d'efforts. Ce qui vous est demandé est bien dur, mais vous verrez comment peu à peu vous en viendrez à bout pour

peu que votre tendresse pour Notre-Seigneur se développe.

7 juillet 1860

Je tiens absolument à ce que vous surmontiez votre peur de la communion et que vous vous approchiez le plus souvent possible de la Sainte Table... Quand une fois vous serez bien convaincue que la communion doit être votre vie, vous grouperez toutes vos actions autour de cette action principale, vous en ferez le foyer de tous les bons sentiments de la journée, vous vous préparerez à communier en étant très douce et très patiente, vous remercerez Notre-Seigneur de ses visites en étant très charitable et aussi laborieuse que votre état vous le permet.

26 mars 1862

(Pour maintenir en qualité de Supérieur une communauté), il faut un don de soi continuel. Notre-Seigneur veut que nous recommencions à nous donner sans cesse comme il se donne lui-même dans des milliers et des milliers d'hosties. Qu'il serait bon d'imiter notre bon Maître dans cette marque ineffable de son amour !

4 octobre 1864

Au Père Victorin Galabert

...Voici une idée. L'hérésie des iconoclastes a amené en Orient la réaction par le culte des images. L'hérésie protestante a amené dans l'Occident la réaction par le culte de l'Eucharistie. Mais l'Orient est très coupable envers Notre-Seigneur : l'Orient schismatique par ses sacrilèges, l'Orient catholique par le peu d'hommages qu'il rend à l'Eucharistie. La vie doit revenir en Orient, en le faisant participer à la réaction occidentale. L'unité reviendra quand nous

pourrons dire : *Unum corpus multi sumus omnes, qui de uno pane participamus*. Plus on participera au corps de Jésus-Christ, plus l'unité se fera. Je crois qu'il faut développer l'amour de Notre-Seigneur à l'Eucharistie, et si vous fondiez l'Adoration perpétuelle dans votre chapelle quand vous aurez le Saint Sacrement, je suis sûr que vous attireriez beaucoup de grâces. Je ne dis pas qu'il fallût que le Saint Sacrement fût exposé, je dis qu'il faudrait que toujours quelques-uns de vos enfants des plus sages fussent devant le Saint Sacrement. Pensez-y. Il me paraît que la plaie vitale est là. Quand on sentira le bonheur d'être uni à Jésus-Christ au Saint Sacrement, on voudra être de l'Eglise qui y fait le plus participer...

15 mai 1865

Quand vous allez à la messe, montez au Calvaire et demandez à la Sainte Vierge de vous tenir, quoique indigne, près d'elle et de saint Jean, sous le sang de Jésus-Christ.

19 janvier 1867

Poussez beaucoup vos sœurs à l'amour de Notre-Seigneur au Saint Sacrement. Je voudrais bien que cette dévotion prît un grand développement : elle me paraît être celle du temps présent.

1^{er} avril 1867

Qu'est-ce qu'une bonne œuvre sans souffrance ? Où seraient les douleurs de l'enfantement ? Jésus-Christ a donné le jour à l'Eglise sur la Croix et vous voudriez faire l'œuvre de sainte Thérèse [des petites protestantes], couchée sur des roses ! Il faut souffrir beaucoup. Souffrir d'abord pour expier vos péchés, ensuite pour montrer à Notre-Seigneur que vous êtes

son épouse. Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu que le symbole et le sacrement de son amour fut le pain transformé en son corps ? C'est que pour être saint il faut être d'abord pétri et ensuite transformé. Cela ne se fait pas sans douleur...

6 septembre 1867

...A chaque instant l'abnégation peut se faire sentir. Mais pour en prendre l'esprit, il faut la bien savourer d'avance à la communion où nous recevons un Dieu qui s'est renoncé d'une façon si terrible. C'est là que nous pouvons nous retremper entièrement dans un amour sans bornes, celui que Notre-Seigneur témoigne et qui nous fera comprendre le degré de reconnaissance que nous sommes obligés de lui porter.

8 octobre 1878

Laissez crier Picard (le caissier du collège) et ne pensez pas que le salut de l'Assomption soit caché au fond de sa caisse ; il est dans le Tabernacle, mon cher Fils ; allez le chercher là.

III. Amour de la Sainte Vierge

Le mois de Marie, inclus dans les Méditations sur la Perfection religieuse, tome 1^{er} (réédité en 1954 dans les Cahiers d'Alzon) est présenté par le P. d'Alzon au P. Picard comme le commentaire de notre dévotion envers la Sainte Vierge. On ne le redonne pas ; mais on recueille, ici, quelques instructions ou fervorini sur les principaux mystères de la Sainte Vierge, adressées à divers auditoires. L'Annonciation, comme on l'a déjà remarqué, et la Compassion ont été plus particulièrement le thème des prédications mariales du P. d'Alzon.

« J'ai une immense dévotion à la Compassion de la Sainte Vierge », disait-il ; il savait par expérience qu'à l'exemple de la Mère des douleurs, « ici-bas la souffrance est la condition de toute fécondité ».

IMMACULÉE CONCEPTION

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.

Etonnante sentence qui se réalise tous les jours. Le démon sous la forme du serpent vient tenter la première femme. Elle succombe et entraîne dans sa chute le père du genre humain. Et la postérité d'Adam est condamnée à la malédiction de ses œuvres, au travail, à la mort. La femme aussi reçoit son châtiement. Satan déjà châtié reçoit un accroissement de tortures. Mais Dieu, dans le châtiement même, veut déposer un germe d'espérance, et voici ce qu'il dit : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.* Etudions les personnages qui ouvrent la lutte, les caractères des deux races, les résultats définitifs de cette guerre qui doit se prolonger à travers les siècles.

I. Satan et sa race

Satan : La première figure que je consa
Sa condamnation temple, c'est le serpent. Satan a pris la forme de cet horrible animal. L'ange, le séraphin, Lucifer s'est abaissé à se couvrir du masque d'une bête. Le voilà cet ange déchu ; que fait-il ? Depuis qu'il a poussé le cri de révolte contre Dieu, de quoi est-il capable que de continuer sa rébellion ? Et de même qu'il y a entraîné une partie des anges, de même il veut y entraîner l'espèce humaine. Celui qui a pu avoir un pareil avantage dans le ciel, pourquoi ne l'aurait-il pas sur la terre ? C'est un orgueilleux et toutefois il est ram-

pant. Le Seigneur l'oblige à cette vile condition, *Super pectus tuum gradieris*. O dégradation de la nature angélique ! Doué des plus admirables qualités, elles ne lui servent plus que pour souffrir davantage et pour accomplir le mal avec plus d'étendue. Il ira donc cet astre tombé, ce Lucifer qui se levait le matin avec tant de splendeur et qui a entraîné dans sa chute la troisième partie du ciel ; il ira et il rampera : *Super pectus tuum gradieris*. O situation humiliante ! L'enfer ne lui a pas suffi ; il en est sorti, il lui a fallu la terre, il cherche à en dévorer les habitants. Et le voilà cet ange, il mangera la terre tous les jours de sa vie : *Terram comedes cunctis diebus vite tuee*. Qu'est-ce que manger la terre pour un ange ? Ce ne sera pas assez, il est une fois de plus maudit. Il avait été maudit entre tous les anges. Il y avait encore de quoi être fier ; même dans son orgueil il pouvait se vanter d'être ce qu'il y avait de plus grand, à cause de la grandeur même de sa chute. Cette consolation ne lui sera pas laissée. Il sera maudit parmi tous les animaux de la terre. Est-ce le serpent, est-ce Satan ? La malédiction est sur le serpent, parce que le démon en a fait l'instrument de son piège. Mais qui peut douter que l'esprit de ténèbres ne reçoive ici un nouveau supplice. Il cherchera les choses viles et basses ; il ira à tout mal ; il le persuadera à tous ; *Maledictus inter omnia animantia terrae*. Quelle destinée ! *Super pectus tuum gradieris*. Selon saint Augustin, ceci est dit pour la confusion de l'orgueil. Le démon s'est révolté ; il portera partout les traces de son orgueil. Et déjà c'est une preuve du mépris que Dieu en fait, il ne l'interroge pas. Sa condamnation est déjà portée depuis sa première chute ; seulement sans être interrogé, le voilà atteint d'une nouvelle malédiction : *Super pectus tuum gradieris*. En effet, il n'a absolument aucune excuse. Condamné déjà, il le sera de nouveau à chaque crime, auquel il aura entraîné les hommes. Rien ne pourra l'empêcher

de mal faire ; mais après la manière dont il a aimé la condamnation du genre humain, il ira et sa souffrance s'accroîtra de celle de tous ceux qu'il aura fait tomber par ses séductions ; car, dit saint Augustin, un de ses supplices est d'avoir eu en sa puissance ceux qui méprisent les préceptes divins, *pæna enim ejus est, ut in potestate habeat eos qui Dei præcepta contemnunt*. Et pourquoi ? Parce qu'ils doivent être châtiés et que leur châtiment se répercute sur celui qui en est la cause par ses séductions. Multipliez par chaque damné le supplice des démons qui les ont séduits ; multipliez par chaque victime le supplice de ceux qui ont renouvelé sur leurs compagnons les séductions de Satan ; allez et, si vous le pouvez, d'après la mesure de la justice de Dieu, rendez-vous compte du supplice qui attend au fond de l'enfer ces malheureux qui se font les pourvoyeurs de Satan et les séducteurs de leurs frères. Satan est désormais, sous la forme du serpent, l'ennemi de l'homme ; mais quel est son but ? Ne vous le dissimulez pas, la diminution de la gloire de Dieu, l'homicide de sa créature.

Ses buts La diminution de la gloire de Dieu, sa révolte le prouve suffisamment. Il détestait, par envie, Dieu dans la majesté du ciel ; que sera-ce quand sa haine sera accrue de sa souffrance ? Que ses tortures inexprimables doivent le pousser aux blasphèmes ! Et que ses blasphèmes incessants doivent amener des tortures nouvelles ! Mais c'est là son désespoir. Il veut ôter à Dieu sa gloire, et par son supplice même, le voilà réduit à confesser la justice divine et le pouvoir infini de ce Dieu, désormais son ennemi ou plutôt son juge éternel. Que sortira-t-il de cet état ? Le voici : les projets les plus épouvantables de l'ange à jamais révolté. Et comme il ne peut les réaliser contre Dieu, autant qu'il dépendra de lui, il les réalisera contre ses créatures. Et c'est ainsi que dès le commencement de la création, il pour-

suivra le genre humain de sa rage et vérifiera la parole du Sauveur, quand il disait : *Ille homicida erat ab initio*. C'est par excellence le grand tueur d'hommes. Voyez, en effet, ces longues générations d'hommes courbées sous son joug. Par qui la mort est-elle entrée dans le monde ? Par le péché. Et qui a donc été le grand instigateur du péché, sinon Satan ? Voilà le grand meurtrier de la race d'Adam *Ille homicida erat ab initio*.

La race de Satan Mais ce n'est pas seulement un ange, fut-il le chef des anges, qui combattra la femme et sa race ; c'est encore la race du serpent. Qu'est-ce donc que cette race ? On peut dire que c'est d'abord la race des anges rebelles tombés avec Satan, ceux dont il est dit aux damnés qu'étant maudits, ils iront dans le feu éternel, qui a été préparé à Satan et à ses anges : *Ite, maledicti, in ignem aeternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus*. Mais je veux parler d'une autre race et je veux, comme je l'ai dit, en étudier les caractères.

Triple caractère : 1° *Race de révoltés* comme Satan.

La révolte Où ne sont-ils pas révoltés contre Dieu ? Ils courent, selon l'expression de l'Écriture, après leurs désirs : désirs d'ambition, désirs de richesses, désirs d'impureté, désirs de révolte. Qu'en retireront-ils ? Ce qu'en a retiré Satan, le châtement. N'importe ! ils se révolteront, ils diront à Dieu : Retirez-vous de nous ; *qui dixerunt Deo : Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus*. Non, ils ne veulent pas obéir ; ils se flattent d'être en révolte perpétuelle. Et n'est-ce pas ce qui se voit partout ? Quel est le mal du monde, sinon la révolte contre Dieu et le règne de l'homme ? La philosophie, la politique, les mœurs, tout s'y est mis, et tous ont dit à Dieu : « Va-t-en, nous ne voulons connaître ni tes voies ni tes lois » ; *qui dixerunt Deo ; recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus*.

D'où Dieu n'a-t-il pas été chassé sous le paganisme ? D'où Dieu n'est-il pas chassé depuis trois cents ans surtout ? D'abord on conserva les formes extérieures, mais depuis ? Où est le respect social de Dieu ? Vous êtes trop jeunes pour le voir. Eh bien, où est-il dans certaines familles ? Où est-il chez plusieurs de vos camarades ? On juge tout, on blâme tout, surtout les dogmes de la foi, surtout l'enseignement de l'Eglise, et de petits incrédules en herbe poussent leurs camarades à l'incrédulité. Eux aussi ne veulent ni de Dieu ni de ses commandements : *Qui dixerunt Deo ; recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus*. Est-ce assez monstrueux ? Il ne le paraît pas ; car, malgré les mesures les plus sévères, ils poursuivent mêlant la corruption à l'impiété et s'efforçant ainsi d'être les meurtriers de l'innocence des corps, comme ils ont été les meurtriers de la pureté des âmes, et l'on peut leur appliquer cette parole de Notre-Seigneur aux Juifs : « Vous êtes bien les enfants du diable, votre père : *vos ex patre diabolo estis* ». Ah ! s'il y en a parmi vous, ils n'ont plus qu'une chose à faire, effacer le sceau imprimé sur leur front par le baptême et mettre à la place le signe de Satan, puisqu'ils sont de sa race, *vos ex patre diabolo estis*.

Et cela s'est passé avec une certaine perversité depuis Caïn jusqu'aux enfants des hommes, ces géants qui furent engloutis par le déluge ; cela se passa avec une certaine ignorance de corruption depuis le paganisme jusqu'à Moïse, depuis les prophètes jusqu'à Jésus-Christ. Et depuis Jésus-Christ, dans le monde chrétien, cela se voit encore chez les hérétiques et dans certains Etats. C'était toujours Satan et sa race, *vos ex patre diabolo estis*.

Le meurtre 2° Mais de plus, comme son père,
la race de Satan est une race assassine.
 Elle veut des cadavres, elle aime l'odeur du sang ;
 et comme certains oiseaux funèbres viennent pousser

leurs cris lugubres, attirés par l'odeur des cadavres, de même la race de Satan cherche les âmes mortes et se repaît de leur puanteur : *laetantur in rebus pessimis, et exultant cum invenerint sepulcrum...* Et pour obtenir des cadavres d'âmes, à quoi ne se portent-ils pas ? Quelles machinations tortueuses comme les anneaux du serpent tentateur ? Eux aussi, ils tentent par leurs provocations, leurs regards, leurs conversations, leurs scandales. Tantôt la conspiration contre les âmes baptisées est organisée en grand, tantôt ils attaquent une à une leurs victimes. Pourvu qu'ils en aient beaucoup, ils y mettront du temps ; l'odeur de mort excite leur appétit. Ils ont leur propagande infernale et sont prêts à tout. Ne leur dites pas que c'est mal ; c'est précisément le mal qu'ils veulent faire : du mal et beaucoup de mal, voilà leur joie. Faire le mal à l'autorité sociale dont ils ne veulent pas, du mal à l'autorité de la famille dont ils brisent les liens sacrés ; faire du mal surtout à l'autorité religieuse, parce que derrière elle, c'est Dieu lui-même qu'ils espèrent frapper. Tout leur sert pour cette sacrilège conspiration, où se réunissent les efforts de l'enfer et de la terre des révoltés. Ah ! si pour comble d'homicide ils pouvaient donner la mort à Dieu, comme un jour sur le Calvaire ils la donnèrent à son Fils incarné ! Si, ne pouvant atteindre Dieu, ils pouvaient l'atteindre dans son culte de façon qu'on n'eût plus à s'en occuper ! Ne pouvant le faire disparaître, si l'on pouvait refuser d'entrer en rapport avec lui ! N'y a-t-il pas trois mille ans que le prophète, répétant le langage de ces hommes, disait : *Quiescere faciamus dies festos Dei a terra, et non memoretur nomen ejus amplius.* Nous agirons comme si Dieu n'était pas. Voyez si la civilisation moderne n'a pas assez supprimé de fêtes, n'a pas poussé, malgré des lois sans cesse blessées, à la violation du dimanche : *Quiescere faciamus dies festos Dei a terra et non memoretur nomen ejus amplius.* Où est Dieu dans les codes

modernes ? Le droit de Dieu est aboli. La science dit que Dieu est une hypothèse inutile pour expliquer les phénomènes de la terre, et *non memoretur nomen ejus amplius*.

Le serpent, après avoir chassé nos premiers parents du paradis de délices, semble sur le point de chasser Dieu de la terre. Tous les efforts de la race sont là. A la vérité, ils se sont servi de l'arme par excellence, car à tant d'autres caractères Satan en ajoute un troisième.

Le mensonge 3^e *Et in veritate non stetit*, dit de lui le Sauveur des hommes. Il commença par un mensonge, quand il dit : « Je monterai au ciel et je serai semblable au Très-Haut ; *In cælum conscendam, et similis ero Altissimo*. Il poursuivit par un mensonge, quand il trompa nos premiers parents, quand il leur dit : « Vous serez comme des dieux, et *eritis sicut dii* ». Et depuis c'est toujours le mensonge. Et quant à sa race, on la reconnaît à ce cachet, le mensonge. Elle ment. Voltaire a dit à ses disciples : « Mentez, mentez, il en reste toujours quelque chose ». Et depuis le mensonge est à l'ordre du jour parmi les ennemis de Dieu : mensonge impudent, mensonge hypocrite, mensonge de l'idolâtre, mensonge des politiques, mensonge des diplomates, mensonge des ambitieux, mensonge des savants, mensonge des philosophes, mensonge des débauchés, mensonge des hypocrites. Toujours le mensonge. Pas plus que son père, la race de Satan ne peut rester dans la vérité ; les pieds lui brûlent dans la voie de la franchise et de la loyauté. On dit d'elle ce que l'on dit de son père, le père du mensonge, *In veritate non stetit*.

Ainsi se poursuit ce triple caractère de l'horrible postérité du serpent parmi les hommes : la révolte, le meurtre, le mensonge. J'abrège et que de choses à dire encore de cette race sacrilège, satanique !

Mais j'ai à vous montrer la grande ennemie de Satan et les combats de sa race.

2. L'Immaculée et sa race

Inimicitias ponam inter te et mulierem, avait dit Dieu à Satan. Quelle est cette femme ? Est-ce Eve ? Sans doute, mais Eve est la grande vaincue entraînant dans sa défaite le père des hommes. Eve peut avoir une profonde inimitié pour Satan, son vainqueur et le bourreau de ses fils et de ses filles. Quant à la lutte, fruit de ces inimitiés, je la cherche et ne la trouve pas. Satan donna un coup terrible à Eve dans le paradis terrestre, et il lui en porta un second plus terrible à son cœur maternel, quand Caïn ayant mis à mort Abel, Adam et Eve rencontrèrent sur leurs pas le premier homme tué qui était leur fils. Le démon semblait ne pas avoir voulu que la première victime périt de la mort naturelle, à laquelle Dieu nous avait condamnés. Il fallait qu'il y eut du sang, le sang du juste, mais qui se contentait de crier vengeance du fond de la terre qui l'avait bu, sans avoir aucune efficace. Il fallait une autre femme, un autre fils mis à mort, un autre sang répandu ; il fallait la très pure Marie.

L'Immaculée 1° Et voyez l'admirable plan providentiel. La femme a été la première attaquée ; une femme sera par une grâce incomparable la première préservée de toute souillure ; elle sera l'unique élevée à ce privilège d'une beauté immaculée. *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*, « Vous êtes toute belle, ô ma bien aimée, s'écrie le céleste époux des vierges, et en vous on ne saurait trouver une tâche ». Destruction absolue du péché, point de souillure, point d'ombre en Marie ; tout est beauté, perfection, lumière. Et c'est dans cette beauté qu'elle s'avancera comme son Fils, *specie*

tua et pulchritudine tua, intende, prospere procede, et regna. Ce sera la reine par excellence, ce sera la reine des vierges, *adducentur regi virgines post eam.* Et cette beauté, c'est son humilité : son humilité qui chasse l'orgueil, principe de toute souillure : *quia respexit humilitatem ancillae suae ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Satan a trouvé d'atroces et éternelles douleurs pour fruit et châtiement de son orgueil ; Marie trouve dans son humilité des joies éternelles et ineffables, que dès ici-bas toutes les générations proclameront en la bénissant et en l'invoquant : *Quia respexit...*

L'humilité et la pureté sont deux sœurs qui marchent d'un pas égal. Quelquefois, après la chute, l'humilité marche seule dans l'humiliation ; mais la pureté sans l'humilité prépare, comme on l'a dit, des démons dans des corps mortels, et cette pureté ne dure pas longtemps. Elle sera pure et humble ; elle sera très obéissante : *Ecce ancilla Domini.* Satan avait cru indigne d'un ange de servir Dieu ; Marie, la Reine des anges, n'aspirera qu'à le servir. Mère de Celui qui se fera obéissant jusqu'à la mort, elle veut l'introduire dans ses chastes entrailles par un acte suprême d'obéissance : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum.*

Mère des hommes 2° Satan ne rêve que la mort des hommes, ne pouvant tuer Dieu. Marie sera la véritable mère de la vie. Jésus est la résurrection et la vie, Marie en est la mère. Et Marie par l'acte d'amour le plus incomparable donnera son fils pour la vie du genre humain, sauvé dans la mort de son Fils. Quel merveilleux contraste ! Satan apporte la haine au monde, Marie apporte l'amour et l'amour le plus efficace. Ah ! oui, je comprends l'inimitié de la femme par excellence contre Satan. Que peut la haine de l'ennemi du genre humain contre un amour si grand ? N'est-elle pas la mère

du plus beau de tous les amours, puisque non seulement elle l'a, mais elle le communique ; *Ego Mater pulchrae dilectionis*, et qu'elle ramène dans le cœur de ses enfants, l'espérance : *Et timoris, et agnitionis, et sanctae spei*. La voilà, la véritable mère, avec un amour comme parmi les créatures une mère seule est capable de l'avoir pour ses enfants. Marie aime Dieu, elle aime son Fils, elle aime tous les hommes. Elle craint pour eux, elle aime à les reconnaître et à se faire connaître d'eux et à leur rendre l'espérance du ciel : *Ego mater*. Oui, elle est bien mère et elle aime bien, vraie et divine mère, et son amour sauverait tous les hommes, s'ils consentaient à être sauvés.

Mère du Verbe Eternel 3° Marie, mère du Verbe éternel, de la Vérité infinie qui s'est fait homme, Marie aime la Vérité comme son Fils et comme son Dieu venant prendre son séjour dans ses chastes entrailles. Marie aime la Vérité comme aucune créature ne peut l'aimer, et c'est en quoi elle poursuit le père du mensonge, et telle est la raison profonde de ces paroles que lui adresse l'Eglise : *Gaude, Maria Virgo, cunctas haereses sola interemisti in universo mundo*. Telle est la cause de l'amour des apôtres de la vérité pour elle. L'Eglise l'appelle la Reine des apôtres. Elle les Instruisait dans le Cénacle, les encourageait dans leurs travaux ; elle soutient les missionnaires : *Regina apostolorum*. Où est la source de la sagesse et de toutes les vérités, dont la Sagesse donne l'amour et l'intelligence ? Dans ce trône divin qui est le cœur de Marie : *Sedes sapientiae*. Cherchez un amour plus grand que celui de Marie pour son fils, et son fils est la Vérité ; *Ego sum Veritas*, a-t-il dit de lui-même ; faites-vous, si vous le pouvez, une idée de l'amour de Marie pour la Vérité qui est son Fils Jésus.

La race de la femme Que dirai-je maintenant de la lutte entre la race du serpent et la race de la femme ? La voyez-vous cette femme, reine des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges ; cette reine dont la postérité se compose de tous les saints. Qui racontera l'obéissance des saints, leur charité, leur pureté : *o quam pulchra est casta generatio cum claritate !* Ramassez, si vous le pouvez, l'idée de toutes les perfections humaines agrandies par le secours de Dieu ; cherchez toute invention de développement moral ; après Jésus et Marie, vous trouverez tout ce que vous pourrez exiger de plus admirable dans quelque membre de la race de Marie ; elle l'a touché de son regard, de son souffle, de sa bénédiction, de son amour. Je ne me sens pas le courage de raconter les merveilles de cette belle, pure et glorieuse race, *o quam pulchra est casta generatio cum claritate !* Le monde ne la comprend pas, mais Marie l'encourage, et elle marche appuyée sur Marie, sa mère, et elle va dans l'obéissance, l'amour et la vérité, poursuivant son œuvre ici-bas, condamnation vivante de la race du serpent ; et c'est pourquoi Satan la poursuit d'une haine si profonde. C'est pourquoi il la détruirait par la révolte, le meurtre, le mensonge, par tous les moyens dignes de l'enfer. Mais il n'en viendra pas à bout ; le pied de la femme est là pour lui écraser la tête, et, malgré toutes ses embûches, il faut que le serpent ait la tête brisée : *ipsa conteret caput tuum.*

3. Conclusions pratiques

Mes enfants, quand je vous considère avec l'affection que la sainte Vierge m'a donnée pour vous, je me demande avec angoisse : « Sont-ils bien tous les vrais fils de la femme, mère de Dieu ? Par elle sont-ils dignes d'être les frères de Jésus ? Comblés de

grâces incomparables qui n'ont pas été accordées à d'autres, donnent-ils tous les résultats qu'on est en droit d'attendre de la race de Marie ? N'ont-ils pas, eux aussi, cet esprit d'indépendance et de révolte qui a précipité les anges rebelles du ciel ? N'ont-ils pas cet esprit d'orgueil curieux, qui, dans le désir de savoir le bien mais surtout le mal, a chassé nos premiers parents du paradis terrestre ? Ne disent-ils pas, comme le roi des enfers : je n'obéirai pas, *non serviam* ? Aucun n'a-t-il encore donné la mort à ses frères par des mauvais exemples, des mauvaises conversations, par la provocation au mal ? N'y en a-t-il point à qui Dieu dise comme à Caïn, le premier de la race maudite : La voix du sang de ton frère crie vers moi de la terre ; non le sang de son corps, mais le sang de son âme tuée par le péché mortel ? N'en est-il point parmi vous qui avec des mensonges, des erreurs, des blasphèmes, n'ait entraîné la perte de la foi dans quelque jeune intelligence ? Quelques-uns parmi vous mériteraient-ils qu'on leur dise, comme Jésus-Christ aux Juifs : « *Vos ex patre diabolo estis*, vous avez le diable pour père, et vous vous complaisez dans les mensonges, pour fuir la vérité qui vous condamne » ? Quel terrible avenir ne vous prépareriez-vous pas ? Et comprenez avec quel soin jaloux nous écartons tous les camarades empestés, les camarades en qui nous sommes condamnés à voir la race du serpent, pour conserver pure la race de cette femme, pleine de toutes les grâces et pour elle et pour ses enfants, et qui, Mère de Dieu, est la Mère des hommes pour les donner à Dieu. Ah ! soyez, vous aussi, humbles dans l'obéissance, pénétrés d'une active charité ; francs et loyaux, portez dans toutes vos paroles, dans vos actes, dans votre simple regard la sincérité, fille de la vérité ! Que vos âmes soient pures et que vos corps le soient aussi ! Alors vous pourrez vous disposer au grand combat. Fils de Marie, hommes de sa race, vous pourrez combattre

la race du serpent. Qui sait si Dieu ne permet pas que sur ces bancs, à côté de vous, viennent s'asseoir quelques membres de cette race maudite, afin d'exercer vos courages et vous apprendre dans ces premiers essais des armes spirituelles la manière dont on triomphe des ennemis de Dieu, des esclaves de l'enfer. Vous serez, toutes les fois que vous le voudrez, les plus forts. Pour cela il faut embrasser fortement la cause si belle de Marie.

Priez-la aujourd'hui pour l'Eglise, pour le Pape, son chef, pour la France exposée à tant de dangers. Viendra le jour où les embûches du serpent seront dispersées, confondues ; où le talon de Marie en écrasant sa tête, le précipitera dans l'abîme. Ah ! soyez du côté de cette Mère divine et triomphez avec elle sur le terrain du combat dans la gloire de Dieu.

Aux collégiens de Nîmes, 1877.

L'IMMACULÉE CONCEPTION ET L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE

Rome, le 29 mars 1870

A Mgr Dupanloup, év. d'Orléans

On me fait remarquer dans votre récente réponse à l'illustre Archevêque de Malines les paroles suivantes : « Quant à moi, mes observations ne sont venues qu'après les provocations faites du haut de la chaire par des Vicaires généraux, dans la cathédrale même ». Peut-être les personnes qui surveillent, de votre part, les provocations des Vicaires généraux, dans la cathédrale même, ont-elles découvert plusieurs coupables. Je suis un de ceux-là, peut-être seulement celui-là ; il n'importe. Puisque vous me provoquez, vous aussi, Monseigneur, permettez-moi de vous faire part d'une conviction bien ancienne déjà. Elle repose sur une théorie très catholique, dont voici la substance.

La vérité est la lumière, l'aliment de notre intelligence, et plus notre intelligence reçoit de vérité, plus elle se développe et se fortifie, plus elle devient lumineuse. Dans l'Eglise les vérités, écoulement de la Vérité suprême, se divisent en deux catégories : celles que son autorité divine impose avec l'anathème pour sanction, et les vérités qu'elle enseigne, sans exclure encore de son sein les rebelles qui ne les acceptent pas. Certaines personnes font consister la liberté de leur conscience à ne subir que des dogmes rigoureusement définis, comme si en matière de foi il n'y avait de péché que dans l'hérésie formelle. La plupart des catholiques, jaloux d'accomplir leur devoir tout entier, vont au-devant de l'enseignement de l'Eglise, pourvu qu'il soit de l'Eglise. Laissant à d'autres leur raide indépendance, ces catholiques, eux, ont besoin de mieux connaître en croyant plus, afin d'aimer davantage.

Quels sont les plus heureux ? L'Eglise tolère, sans l'approuver, la liberté périlleuse des uns, mais à la plénitude de son enseignement répond seule la parfaite docilité des autres. Telle est la théorie de plusieurs grands théologiens, de Suarez en particulier. Or, pour l'appliquer aux circonstances présentes, il y a plus de vingt-cinq ans, on a dit que si l'on voulait étudier l'avenir de la doctrine catholique, il était aisé de prévoir que la première fleur éclore de sa tige serait la définition de l'Immaculée Conception, la seconde l'infailibilité du Pape. Eh bien, quand l'Immaculée Conception a été définie, de nombreux chrétiens, même des Vicaires généraux, se sont permis de dire que l'infailibilité ne tarderait pas à l'être.

En effet, en dehors de bien d'autres motifs, il y a dans le rapport de ces deux vérités une raison de convenance qui semblait le demander impérieusement. Jésus-Christ a toujours traité sur un pied presque égal, Marie, sa mère, et l'Eglise, son épouse. Toutes

deux sont mères, toutes deux sont vierges, fait observer saint Augustin : *Ecclesia quoque et virgo et mater est*. Si Marie est la plus pure des vierges, l'Eglise ne l'est pas moins ; l'une a enfanté la Vérité, l'autre a le dépôt de la vérité. Or, il semblait admirablement convenable que le Pontife, qui a posé la plus pure des couronnes sur le front immaculé de Marie, vit dans sa personne proclamer ce qu'on peut appeler le triomphe de la virginité de l'Eglise. Le docteur d'Hippone nous montre les évêques empressés à veiller sur la virginité de l'épouse du Christ : *Quomodo virgo non est, cujus integritate consulimur ?* Or, où est-elle cette virginité dans tout son éclat ? Elle n'est pas dans l'Eglise enseignée. Peut-on dire absolument qu'elle est dans l'épiscopat, quand on a vu et qu'on voit encore tant d'évêques hérétiques ? Elle est, comme dans son réservoir, dans la tête et dans le cœur du Souverain Pontife, d'où elle se répand sur l'épiscopat uni à Pierre. Et ce sera un grand concile que celui qui, par l'infaillibilité du Pape, aura proclamé ici-bas le principe de la virginité de l'Eglise...

PURETÉ

Ego flos campi et lilium convallium.

Telle est la parole du Cantique des cantiques, que l'Eglise applique à la très sainte Vierge Marie, simple créature, mais la plus pure de toutes, nous est proposée comme modèle de pureté, de virginité. C'est pourquoi saint Ambroise, s'adressant à des vierges, leur dit : *Sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas vitæ beatæ Mariæ, de qua velut in speculo refulget species castitatis, et forma virtutis*. Mais cette chasteté, cette virginité, si belle en Marie, s'écoule d'ailleurs et je voudrais, avant de vous la montrer dans la reine des vierges, vous la faire connaître

dans son principe, sa source, qui est Dieu même, et son plus magnifique canal, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi remontons à Dieu, celui qui est vierge au-dessus de toute créature ; allons à Jésus-Christ, descendons jusqu'à Marie, la reine des Vierges, et contemplons-la ensuite dans toutes les vierges qui suivent l'Agneau.

1° En Dieu Le caractère de la virginité, c'est la séparation ; et l'être pur entre tous, c'est Dieu dans sa divine solitude. Il y est seul, et parce qu'il est infiniment pur et infiniment parfait, il est heureux sans mélange. La pureté de son être est une condition de sa perfection ; et dans cette pureté infinie, il puise sa perfection infinie ; et la contemplation de sa perfection en produit la jouissance, et cette jouissance est son éternel bonheur. Il veut être pur, parce que s'il cessait de l'être, il cesserait d'être parfait, il cesserait d'être heureux. Il veut sa pureté avec la même force qu'il veut son bonheur, et, je le répète, ce bonheur étant infini comme sa gloire, il ne donnera à personne ce bonheur, pas plus que sa gloire qu'il ne veut céder à personne : *et gloriam meam alteri non dabo*.

Si donc vous voulez chercher la source de toute pureté, remontez jusqu'à l'essence divine elle-même. Le paganisme, avec ses idées bornées par la faiblesse de la raison, n'a pas su aller au-delà et a vu dans la création une déchéance de la divinité. Les sages des religions antiques n'ont pu comprendre un Dieu produisant la matière sans se souiller, et bien des religions anciennes sont basées sur cette notion. Notion erronée, parce qu'il y a en Dieu deux sortes d'émanation : l'émanation par génération, et Dieu engendre son Fils dans l'unité de substance, et infini, parfait, simple, pur comme lui ; et l'émanation par spiration, de qui procède le Saint-Esprit, infini, simple, pur comme le Père et le Fils, dont il procède. A côté

de cette émanation intérieure dans la substance divine, il faut mettre l'émanation par création, et celle-là ne souille pas Dieu, parce qu'elle en est entièrement séparée. Dieu est si au-dessus des créatures qu'aucune de leurs imperfections ne saurait l'atteindre, puisque ce qu'elles ont de parfait, elles le tiennent de lui, et que ce qu'elles ont d'imparfait, vient du néant d'où elles ont été tirées.

2° En Notre-Seigneur Mais tout nous vient, dans l'ordre surnaturel, de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui sont cachés les trésors de la sagesse et de la science ; que nous avons contemplé plein des grâces qu'il venait apporter au monde. C'est donc par lui qu'il nous faut recevoir tout ce qui nous vient de Dieu, et par conséquent la pureté. Car si la pureté est en Lui comme dans sa source, en tant qu'il est Dieu, elle est en lui comme dans un canal très parfait, en tant qu'il est homme. Nos âmes ne peuvent recevoir en elles l'immensité des perfections de Dieu ; il faudrait qu'elles fussent immenses comme Dieu même. C'est pourquoi ces perfections en Notre-Seigneur se proportionnent aux limites de notre être. Mais qui dira quelle beauté, quelle grandeur, quel éclat elles conservent chez ce Fils, en qui Dieu a mis ses complaisances ?

Et puisque nous parlons de la pureté, que dirons-nous de celui qui a voulu être appelé par le Saint-Esprit l'agneau de Dieu, à cause de son innocence. Il a voulu prendre une chair semblable à la nôtre, afin de purifier en nous cette chair de péché. Mais suivez-le pas à pas de la crèche à la croix, quelle pureté admirable ! Et il convenait qu'il en fût ainsi en celui qui venait effacer les péchés du monde, en celui qui portait en lui, comme Dieu, la splendeur de la gloire et la figure de la substance du Père.

Suivez-le pas à pas, quelle ombre d'imperfection, quelle apparence de souillure trouverez-vous en lui ?

Voilà votre modèle par excellence. Sondez, scrutez, vous ne trouverez rien de plus pur, de plus chaste, de plus virginal que Jésus-Christ dans sa sainte humanité.

3° **En Marie** Mais si le Sauveur du monde, par sa divinité, est dans le sein du Père, Dieu avec lui, par son humanité il a voulu recevoir un corps de la plus pure de toutes les créatures. Il l'a pris à part, il l'a fait sortir en quelque sorte de la bouche du Très-Haut, selon l'expression de l'Écriture : *Ego ex ore Altissimi prodivi*. Sans doute, par l'effet de l'acte créateur, tous les êtres ont une pareille origine ; mais il y a un choix spécial pour Marie, enfantée avant les collines, c'est-à-dire dans la pensée de Dieu avant les créatures imparfaites, représentées par ces masses qui s'élèvent au-dessus du sol de la terre.

Étudiez la virginité en Marie, voyez les expressions que le créateur emploie pour en peindre la perfection. « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées : *Ego flos campi et lilium convallium* ». Elle est retirée dans la solitude des campagnes, son éclat n'est point terni par la poussière des chemins du monde, et quand l'époux prendra la parole, il dira : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias*. Telle est la supériorité de Marie au-dessus des créatures qui ne participent pas à sa pureté, un lis et des épines. Comparez. Aussi l'époux du *Cantique* continue : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée ; vous êtes toute belle ». Quelles expressions ! Il faudrait ici peindre toutes les perfections de Marie, ce qui est impossible. Ce que nous pouvons dire, c'est que de tout temps l'Église, qui, elle aussi, selon l'expression de saint Augustin, est vierge et mère tout à la fois, l'a toujours saluée du titre de vierge par excellence. Vierge avant la naissance du Sauveur, vierge après la naissance du divin agneau de son sein très pur, vierge jusqu'à la mort, vierge éternellement dans les cieux.

En Dieu nous avons le modèle inimitable ; en Jésus, un modèle en quelque sorte accessible, parce qu'en lui se trouve l'élément humain ; en Marie nous ne contemplons qu'une créature, mais la plus pure de toutes : créature qui, selon l'expression de saint Bernard, a plu au milieu de ses perfections par son humilité, a enfanté par sa virginité : *humilitate placuit, virginitate concepit*.

4° En nous Que dirons-nous maintenant de la manière dont cette pureté s'écoule de Dieu en Jésus-Christ, de Jésus-Christ en Marie et en nous ? Ah ! sans doute, Marie est un canal par où la grâce arrive jusqu'à nous ; mais, il faut le répéter, elle arrive surtout et essentiellement par Jésus-Christ. Marie, si je puis dire, est une mer immense de pureté qui nous communique de sa surabondance ; mais la source, c'est Dieu ; mais celui par qui cette source arrive jusqu'à nous, c'est avant tout Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous n'enlevons rien à la mère, à qui le fils a donné selon son amour. Mais il ne nous est pas permis de rien enlever au privilège du fils, par qui toute pureté est descendue du ciel même en Marie. Maintenant, si nous plaçant entre Jésus et Marie, nous contemplons la pureté du fils et de la mère, quelles merveilles ne se présenteront pas à nous !

Eh bien, sur la terre il est des âmes appelées à y prendre part. Qu'elles soient vierges comme Jésus et Marie, et voici quel sera leur privilège. Vous récitez plusieurs fois par jour : « Sainte Marie, mère de Dieu »... et ce privilège en un sens est le privilège de Marie. Et pourtant c'est la doctrine des saints Pères que toute vierge est la mère et l'épouse de Jésus-Christ. Ah ! le prêtre, par le privilège du sacerdoce, enfante Jésus-Christ tous les jours sur l'autel ; mais qu'il soit un saint ou un misérable, ce privilège lui appartient, c'est un privilège de caractère sacramentel. Au contraire, la maternité chez la vierge

est un privilège de vertu qui s'accroît, à mesure qu'elle devient plus vierge par les efforts de pureté qu'elle fait, et cela s'explique d'une certaine manière.

La pureté infinie découle du sein de Dieu ; elle s'épanche en Jésus-Christ pour retomber sur l'humanité. Chaque chrétien qui la reçoit la conserve ou la détruit. Mais plus ces chrétiens s'appliquent à la conserver dans sa limpidité, dans sa transparence, plus cette admirable vertu ressemble à la perfection de Dieu même. C'est là le travail des saints, et ce travail qui n'a eu aucune souffrance en Marie, en a chez les autres créatures baptisées ; et c'est ce que saint Paul explique, quand il dit : « Toute créature gémit et enfante ». Qu'enfante-t-elle ? Jésus-Christ. Mais les âmes qui l'enfantent le plus purement, qui le reproduisent le plus parfaitement, ce sont les âmes que saint Augustin appelle les vierges de Jésus-Christ, et à qui il promet dans le ciel une grâce toute spéciale.

Mais, me direz-vous, les vierges seules y auront-elles part ? Saint Augustin répond : Il y aura une gloire commune, mais dans cette gloire commune il y en aura une particulière pour les vierges, parce que les autres sont à Jésus-Christ, mais ne sont pas ses vierges.

Que dire pourtant de tant de saints, qui ont été de grands pécheurs ? N'auront-ils pas une récompense proportionnée à leur pénitence ? Evidemment ils l'auront ; et, si je puis me servir d'une comparaison : Voilà une eau très pure qui s'écoule dans un bassin, où on la souille. Que les souillures s'écoulent avec l'eau, et une eau pure pourra la remplacer ; mais il faut savoir, si elle se renouvelle, la conserver. Ainsi fit Augustin pénitent, dont l'amour et la pénitence renouvelèrent la vie des premières années.

Que dirons-nous des fruits de la pureté ? C'est un

gage de salut. C'est un rapprochement de la ressemblance divine. C'est une plus grande facilité pour la contemplation. C'est une disposition plus particulière à se donner. N'insistons pas, mais prions Marie de nous obtenir cette belle vertu. Demandons-la à Jésus, l'époux des âmes chastes, et méritons de pouvoir nous perdre un jour dans l'océan de la pureté de Dieu.

COMPASSION

*Stabat juxta crucem Jesu Maria
mater ejus.*

Jésus est suspendu à l'arbre de la croix, tous les Apôtres, un seul excepté, ont pris la fuite. Jean est resté fidèle et silencieux, l'amitié de Jésus l'a retenu de son charme divin. Que de sujets de contemplation ! Arrêtons-nous un instant à l'amour de Marie et, étudions-en les principaux caractères.

1° La compassion ; 2° son respect ; 3° son courage ; 4° son obéissance.

1° Compassion Que ne souffre-t-elle pas en voyant Jésus réduit à un pareil état ! C'est une mère, tout ce qu'il y a de plus aimant dans la nature. Cette mère est condamnée par amour à voir expirer son fils. Elle veut rester là jusqu'à ce que son dernier soupir ait été rendu. Elle ne voudrait pas être arrachée à un pareil spectacle et ce spectacle est son supplice. Où souffrirait-elle plus, en s'éloignant ou en restant ; tout est une douleur à ce cœur de Mère. C'est une Mère, la plus parfaite des créatures, parce qu'elle est de toutes la plus délicate dans ses impressions. Nul ici-bas n'est capable comme Marie de jouir de son titre de Mère, nul plus capable de souffrir ; ce sont de ces circonstances douloureuses où la perfection même devient un accroissement

à la douleur. Personne n'a subi les angoisses de Jésus, personne n'a eu ses tristesses, ses brisements ; son corps lui-même, temple de son âme, y a participé. Or, voilà la femme bénie entre toutes les femmes condamnée à trouver un supplice plus affreux dans son privilège plus grand. Marie est une mère, la plus sainte des mères, mais au pied de la croix le fruit admirable qui est suspendu est le plus beau des enfants des hommes, l'Homme-Dieu. Seule de toutes les créatures, Marie voit son Dieu dans son fils et il ne lui est non seulement permis, mais il lui est ordonné d'aimer son fils comme son Dieu. Voilà à quoi elle s'était exercée avec le cœur de mère le plus grand, le cœur de Vierge le plus pur, dès le premier instant de l'Annonciation. Quels accroissements avait pris cet amour dans les dispositions de cette nature exquise, et dans les habitudes de la maternité, et sous l'action d'un Dieu ayant pris cette créature pour l'aimer plus que tout autre être sorti des mains créatrices ! Amour de mère, amour de la plus parfaite des mères, amour de la mère d'un Dieu, amour de mère multiplié par toutes les grâces qu'un Dieu est capable de verser dans le cœur de celle qu'il a prise pour sa mère : tel était le cœur de Marie, et tel était son bourreau au moment de la mort de Jésus. Plus Marie était parfaite, plus elle souffrait ; plus l'objet divin de son amour était ineffable, plus il faisait souffrir Marie.

Sur le Calvaire je me représente le cœur de Jésus et le cœur de Marie comme deux foyers qui se renvoient la souffrance, comme dans la science on place en face deux foyers qui se renvoient la lumière. La douleur partant du cœur de l'un pour aller au cœur de l'autre prenait par l'effet de l'amour d'inexprimables proportions. J'adore Jésus augmentant silencieusement ses douleurs de toutes celles qu'il fait endurer à sa mère ; j'admire Marie accep-

tant ces douleurs qui viennent s'ajouter aux siennes, puisqu'elle songe qu'elle est un surcroît de souffrance pour Jésus, et acceptant d'être la créature par qui Jésus souffre le plus parce qu'elle est la plus aimée. Je me perds et dans les profondeurs de ces souffrances et dans les abîmes de ces amours. Mais après tout pourquoi, ô Jésus, ô Marie, c'est pour moi que vous souffrez ainsi ? Quand donc à mon tour au pied de la croix, à côté de Marie, apprendrai-je à souffrir toujours plus en m'exerçant à aimer davantage ?

Respect de Marie à la Croix Quels opprobres n'accepte pas Marie sur la montagne du Calvaire ! N'y eut-il que les clameurs des Pharisiens contre Jésus, c'en serait bien assez ; les soldats s'y mêlent, la populace continue ses hurlements, et elle, la voilà, mère du supplicié auprès de l'instrument du supplice. Le reste des parents et des connaissances se tenaient loin. *Noti a longe stabant.* C'était un groupe de prudents et de trembleurs. O Marie, votre courage maternel ne connaît point ces alarmes ; plus votre fils est insulté, plus vous tenez à le reconnaître pour votre Dieu, et vos souffrances pour moi s'expliquent par la grande mission que vous accomplissez en ce moment. Vous adorez et vous êtes là ! De ces deux sentiments se forme le culte d'honneur, de louange, de respect que vous lui rendez ; c'est ce caractère de respect que revêt votre silence, mais la foi en m'apprenant que nulle créature n'a aimé et adoré comme vous, m'apprend par quel culte de respect vous dédommangez Jésus de tous les opprobres dont il est couvert. O Marie, apprenez-moi à lui offrir un culte semblable, afin de réparer mes irrévérences passées et de pouvoir aussi le dédommager de celles que d'autres lui font subir.

Courage *Noti autem respiciebant a longe.* Ses connaissances regardaient de loin ; que se passe-t-il donc ? La plus aimante, la plus respectueuse des créatures est ici la plus courageuse. Elle ne craint pas d'aller à Jésus, malgré tout ce qui eut pu l'en détourner ; cette tribulation ne lui est qu'un aiguillon de plus. O Marie, en face de ce courage maternel, je veux me poser cette question : N'ai-je jamais rougi de Jésus ? Je veux que vous soyez le témoin de mes résolutions de courage au service de votre fils. Votre pose au pied de la croix sera mon modèle ; vous ne vous livrez pas aux transports d'une douleur qui serait, après tout, bien naturelle. Vous êtes debout et silencieuse, votre douleur n'en est que plus grande à mesure qu'elle est plus concentrée ; mais si votre fils vous l'a faite plus profonde, il vous l'a faite aussi plus généreuse. O Marie, que dans mes épreuves je montre votre courage et votre générosité.

Obéissance de Marie Jésus est son Dieu et son fils. Comme fils il doit pourvoir à sa Mère, et dans le testament de Jésus je vois la preuve de sa tendresse pour le disciple bien-aimé, il lui confie sa mère ! O Jésus, apprenez-moi à prendre les intérêts de Marie. O Marie, apprenez-moi à obéir comme vous à Jésus, disposant d'un mot du reste de votre vie. Jésus a dit à Jean : *Ecce Mater tua*, et dès ce jour, Jean reçoit Marie dans sa maison. Mais Jésus dit à Marie : Voilà votre fils, et l'Eglise entière regarde Jean comme le représentant de l'humanité. O hommes ! Voilà votre mère ! Vous me donnez la mort, et après m'être livré pour vous je vous offre le cœur le plus aimant, le cœur de ma Mère, et, Marie obéit, et son obéissance va accepter pour enfants les vrais bourreaux de son fils ; car les soldats romains n'ont été que des instruments. Les vrais bourreaux, ce sont les pécheurs. O Marie, dans un immense effort d'amour obéissant, vous nous acceptez ; avec une

tendresse maternelle, vous nous adoptez ; qu'à partir de ce jour mon cœur accepte pour frères tous ceux que Jésus voudra, et que mon obéissance à vaincre ce qui me répugnerait prenne pour modèle votre obéissance à Jésus, qui adopta ceux qui lui ont donné la mort.

SERMON SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE

Nîmes, 31 mars 1871

La fête de la Compassion de la Très Sainte Vierge se présente à nous avec un double caractère. J'y vois dans les souffrances de la Mère d'un Dieu le type des douleurs de la mère de famille ; j'y vois aussi, dans le martyre de la plus pure des Vierges, la fête de toutes les âmes appelées par un choix divin à ensevelir et à transformer leur perfection dans la souffrance. En un mot, Marie au pied de la Croix, Mère et Vierge, voilà les deux considérations que je veux aborder aujourd'hui en étudiant dans le mystère de la fête de la Compassion la grandeur, la fécondité des souffrances de la mère chrétienne et de la Vierge, épouse de Jésus-Christ.

I. Modèle des mères

Douleurs des mères J'envisagerai d'abord la mère de famille. Mesdames, quand je touche à cette question, je sens que j'aurai tout à la fois beaucoup et peu de choses à dire. Quelle est la mère qui n'ait souffert et beaucoup ? et que puis-je vous apprendre à cet égard ? Que de sollicitudes dans son cœur ! que de responsabilités dans son esprit ; ses affections sont une croix, ses devoirs l'entraînent ; elle porte comme un lourd fardeau

le poids de ce qui l'entoure : son mari qu'elle aime et dont elle est aimée, ses enfants, ses gens ; tout le poids de la maison enfin. Tout ce qui entoure cette mère de famille active sa sollicitude et ses angoisses. Et puis il y a encore ce cercle qui va s'étendant autour d'elle soit dans la famille, soit dans la sphère de l'amitié et qui, pour être plus large, ne l'en étreint pas moins très douloureusement. Oui, il faut qu'elle souffre, la femme qui a uni sa destinée à celle de son époux ; la mère qui veille sur son enfant depuis le berceau jusqu'à l'heure cruelle de la séparation. Elle aura tour à tour les préoccupations de son enfance et les labeurs de l'éducation et puis, quand elle aura donné une tendresse immense, elle verra parfois se retourner contre elle ce cœur qu'elle a réchauffé de son amour et, sans parler de cette douleur poignante de l'ingratitude, l'heure viendra où l'enfant quittera la maison paternelle pour aller s'asseoir à un autre foyer et reporter sur une autre créature l'affection qui avait été la part unique de sa mère. Oui, voilà votre sort, mères chrétiennes, sans parler de vos autres douleurs qui sortent de la mine inépuisable de votre cœur, partout où votre affection touche ici-bas, elle se heurte, elle se blesse, et toute votre vie il vous faut aller creuser votre sillon ensanglanté dans la souffrance, en vous déchirant aux épines du chemin. Et cela, Mesdames, parce que vous êtes chrétiennes et que toute âme chrétienne doit se donner, et vous le savez, se donner, c'est souffrir. Si vous ne vous donnez pas, vous n'êtes pas chrétiennes et vous n'aurez atteint la perfection du christianisme que lorsque vous serez données au milieu des douleurs, des larmes, des angoisses de votre vie. Cela vous manquera-t-il ? Mesdames, hélas ! non. Riez à certains moments, je vous l'accorde ; jouissez de loin en loin des charmes de la famille et des joies du cœur ; cela vous sera parfois donné. Toujours est-il qu'au sortir de ces fêtes, vous tombez dans le

deuil, que vos sourires les plus joyeux finissent par une larme. Jetez vos regards sur la terre et voyez quelle est la course de tout voyageur ici-bas, n'est-ce pas un pèlerinage de douleurs.

Douleurs fécondes Mais s'il en est ainsi, avez-vous pensé à tous les mérites que vous pourriez accumuler, la fécondité que vous pourriez donner à vos douleurs, au lieu de les laisser là stériles et vaines ? Je ne parle pas ici de ceux qui repoussent la souffrance ou qui se jettent dans l'abîme du désespoir ; je veux parler des âmes qui rendent, par une négligence inconcevable, leurs souffrances inutiles. Eh bien ! Mesdames, vous toutes qui souffrez et désirez féconder vos souffrances, vous avez dans cette fête des Sept-Douleurs un modèle incomparable. La sainte Vierge, au pied de la croix, est par excellence la Mère des mères ; elle est le type de la mère des douleurs, vaste comme les flots de la mer est l'océan d'amertume qui vient submerger son âme : Oh ! vous tous qui passez, venez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ». Il n'en est point de semblable, Mesdames, et je ne prétends pas y confronter les vôtres. Mais il ne vous en reste pas moins un devoir : vous devez rendre vos souffrances, quelles qu'elles soient, profitables pour vous-mêmes d'abord, puis pour vos familles, vos amis et l'Eglise de Dieu ! Alors plus de plaintes, plus de murmures, regardez Marie ! de quoi voulez-vous vous plaindre, mon Dieu ! en face d'une telle douleur. Souffrez-vous, je vous le demande, la millième partie des douleurs qui se sont précipitées sur le cœur de la Sainte Vierge ? Avez-vous seulement touché des lèvres le calice qu'elle a bu tout entier. Si vous n'êtes pas des chrétiennes, je n'ai rien à dire ici, fuyez la douleur et son influence divine, repoussez-la ; désespérez-vous, endurcissez votre cœur pour en ressentir moins fatalement les atteintes, vous le pouvez. Mais

si vous appartenez à Jésus-Christ, si vous avez entrepris de marcher à sa suite, sachez souffrir comme Marie, ne craignez pas, ne cherchez pas à émousser la délicatesse de votre âme ; sans doute, plus votre âme sera délicate, plus elle souffrira. Faut-il le regretter ? Non, vous ressemblerez d'autant plus à la Sainte Vierge.

Je vous ai dit, dans une autre circonstance, qu'au pied de la croix baignée du sang de Jésus-Christ, la très sainte Mère du Sauveur chantait encore son *Magnificat* ; elle était là, debout, le silence de l'adoration et de l'amour absorbant sa douleur, elle rédigeait l'hymne de son exultation et de son humilité. Si cela est, pourquoi ne s'échapperait-il pas aussi de vos lèvres un cantique de louange dans la souffrance ? Pourquoi ne verrait-on pas vos cœurs humiliés se courber sous la main de Dieu ? Est-ce trop vous demander ? L'acceptation des souffrances, non pas des souffrances extraordinaires, hors de toute proportion qui ont accablé le cœur de Marie, mais la part de douleur telle que Notre-Seigneur vous l'a faite selon le partage de tout être créé.

Douleurs apostoliques Ainsi donc, Mesdames, en premier lieu, vous êtes obligées, rigoureusement obligées, d'entrer dans cette acceptation entière des volontés de Dieu sur votre vie : ceci ressort de votre condition de chrétiennes : c'est un indispensable devoir. Mais ce n'est pas assez ; je puis, si je veux sauver des âmes, je puis enfanter des âmes à Jésus-Christ. Je suis mère, comme Marie était mère et à un double titre au pied de la croix. M. de Maistre a dit : Le grand titre de la femme, c'est de faire des hommes. Je vous offre quelque chose de plus grand encore : faire des âmes ! Pourquoi n'entreriez-vous pas dans ce mystère de la maternité douloureuse de la Sainte Vierge ? pourquoi n'accepteriez-vous pas la conversion, par vos souff-

frances, des âmes que vous connaissez et de celles que vous ne connaissez pas ? Peut-être fut-il donné à la Sainte Vierge de découvrir d'un regard prophétique, à travers la suite des siècles, les générations qui l'appelleraient bienheureuse ; peut-être vit-elle les âmes qui seraient rachetées par le sang de son Fils et trouva-t-elle en ce moment suprême d'angoisse une immense consolation dans ce spectacle. C'est possible : il n'en est pas moins vrai qu'elle a souffert, qu'elle a uni ses douleurs à la Passion de son Fils et qu'elle a été par la passion de son âme, la coopératrice, la collaboratrice du salut du genre humain. Et vous, Mesdames, ne pouvez-vous rien faire par vos souffrances, n'aurez-vous pas votre part dans l'œuvre du salut de vos frères ? Il n'y a pas de femme chrétienne qui ne puisse porter à son foyer domestique le trésor de ses douleurs acceptées et qui ne puisse devenir, elle aussi, à l'exemple de la Très Sainte Vierge, une distributrice de grâces très grandes dans le monde. Voilà, Mesdames, l'œuvre de votre maternité douloureuse.

II. Reine des Vierges

Mais je veux surtout envisager, dans ce mystère de la Compassion, le rôle de Marie, Reine des Vierges. Nous touchons à la dernière heure de la vie mortelle de Jésus-Christ. Au moment où le Fils de Marie allait expirer, où la mort allait s'emparer de ce corps saint formé dans les chastes entrailles de la Très Sainte Vierge, on peut dire que l'œuvre maternelle de Marie était finie. C'est la mère sans doute encore, au pied de la croix ; mais c'est surtout la Vierge, et dans ce mystère de douleur, apparaît dans toute sa beauté cette maternité virginale absolument inconnue du monde.

Douleurs de la Vierge Oui, c'était une Vierge qui était là, debout sur le Calvaire; elle avait conservé sans tâche sa couronne de roses blanches, peut-être teinte de quelques gouttes de sang qui découlait du corps de son Fils ; car pour faire de sa Mère la Reine des martyrs, comme le chante l'Eglise : *Regina Martyrum*, on peut croire que Jésus-Christ lui rendait, en mourant, un peu du sang très pur qu'elle lui avait donné pour former son adorable corps humain. Marie est donc le modèle de celles qui suivent l'Agneau : *Sequuntur Agnum quocumque ierit... laverunt stolas suas in sanguine Agni*. Elles sont vierges, elles ont lavé leurs âmes dans le sang de Jésus-Christ et, comme l'Agneau, elles apportent le salut du monde.

Je veux considérer cette âme qui s'est donnée à Dieu sans réserve, qui s'est abandonnée aux justices de Dieu et qui dit : « Seigneur, frappez-moi ; je suis livrée par amour à vos coups divins. » Mesdames, c'est aux Vierges à dire cela ; comprendre la chasteté sans le sacrifice de son être tout entier, c'est tomber dans les ténèbres. Les choses se relient mystérieusement : pour comprendre la Vierge souffrante, il faut aussi comprendre l'amour qu'elle porte à celui qu'elle s'est donnée pour époux. Quel est-il ? *Virum dolorum et scientem infirmitatem*. Il est l'homme de douleur par excellence, ayant accumulé toutes les souffrances humaines dans la personne d'un Dieu, pour leur donner un prix infini. Cette âme donc qui s'est donnée éperdument à l'Epoux fait agneau pour le salut du monde et immolé dès l'origine : *Agnus qui occisus est ab origine mundi* ; cette âme, dis-je, doit prendre les sentiments de l'Epoux, elle doit entrer dans la perfection de sacrifices par laquelle il a sauvé le monde : la grande science de cette Vierge devient la connaissance du mystère de la croix, du mystère qui a racheté les âmes. Son amour lui

apprend que ce lui est un grand honneur, une grande gloire et une grande joie de souffrir parce que Notre-Seigneur a souffert. Qu'a voulu Jésus immolé dans la souffrance ? Quel a été le terme de sa Passion ? Sans doute racheter le monde, mais aussi sanctifier sa Mère dans la douleur, l'enrichir des grâces du martyre ! Du haut de la croix, il semble lui dire : Voyez, combien je vous aime, non seulement je souffre pour vous, mais je vous rends participante de mes souffrances ; voyez comme je vous ai embellie parce que vous avez voulu conserver votre chasteté très pure. Et Marie répond : « Et moi, qui étais votre Mère, je veux unir aux angoisses de ma maternité les douleurs que vous réservez aux âmes vierges et épouses ; pour vous ressembler davantage, je veux souffrir avec vous et... il y aura des délices à vous ressembler en souffrant. »

Placez-vous donc, Mesdames, au milieu de ces deux combattants dans la souffrance, si je puis ainsi parler ; placez-vous sur le Calvaire entre les souffrances de Jésus et les souffrances de Marie ; rendez-vous compte de ce besoin de souffrir que ressent Notre-Seigneur pour embellir l'âme de sa Mère et de ce bonheur douloureux et plein d'angoisse qui inonde le cœur de Marie pour la rendre de plus en plus pure dans la souffrance et plus semblable au Sauveur du monde.

A l'exemple de la Vierge Si Notre-Seigneur vous appelle à ce rang d'épouse, voyez comme la souffrance devient le signe inséparable de l'amour. Laissez-moi supposer un instant, qu'il n'y a que Jésus-Christ et vous dans le monde : Jésus-Christ, Dieu de souffrances, enivré de souffrances à force d'amour et une âme virginale qui s'est donnée à lui. Eh bien ! Voilà Jésus sur le Calvaire et vous êtes à ses pieds recueillant les gouttes de son sang. Mesdames, du haut de cette croix ruisselante de sang et d'amour il ne tombe pas d'autre parole sur cette

âme que celle-ci : Il faut souffrir, il faut entrer dans cette voie royale pour se transformer dans la perfection de la souffrance. Voyez donc quelle vie toute nouvelle la Vierge chrétienne puise au pied de la Croix ! De quoi avez-vous le droit de vous plaindre quand vous souffrez : Jésus-Christ vous donne son sang, vous donnez vos douleurs, vous vous unissez au sacrifice de Jésus pour participer aux merveilles de son salut. Rendez-vous donc compte de cette vie intérieure de la croix où vous entrez par les humiliations de Jésus-Christ et de la Vierge. Comprenez ce que doit être votre crucifix ; c'est l'image de votre Dieu expirant ; c'est le résumé d'une vie d'opprobres et de douleurs. Vous apprendrez là, Mesdames, ce que doit être votre vie et comment jusqu'à votre dernier soupir vous devez aller à la souffrance constamment, généreusement et avec amour.

A la sainte messe Puis, Mesdames, vous qui avez le bonheur d'assister si fréquemment à la Sainte Messe, comprenez aussi ce que ce mystère doit dire à vos âmes. La messe, le sacrifice d'un Dieu immolé d'une manière non sanglante, c'est votre image. Mesdames ! Vous n'aurez probablement pas l'honneur de verser votre sang, le martyre ne vous attend pas, bien que de nos jours on ne puisse savoir ce que l'avenir nous prépare, mais vous avez un martyre secret à subir, une longue immolation non sanglante mais non moins réelle et quand vous allez à la communion vous unir à l'homme de douleurs, vous y allez pour former dans vos âmes la science de la douleur. Quand donc vous assistez au sacrifice du Calvaire renouvelé sur nos autels, allez aussi à la Croix, contemplez ce prodige dans un Dieu qui y est attaché pour nous, voyez ces clous qui retiennent ses membres sacrés fixés à l'instrument du supplice et demandez-vous ce que vous pouvez faire, vous aussi, pour vous clouer à

une croix. Ce sera en vous dépouillant d'une certaine liberté d'action, en acceptant le saint esclavage de la souffrance, en faisant, Mesdames, tout ce qui vous rendra, à votre tour, les esclaves volontaires de la Croix.

Douleurs fécondes : Mais je ne dois pas seulement
a) dans la prière vous parler de tout ce que vous devez souffrir, Mesdames, il y a plus encore pour les parfaites imitatrices de la Vierge Marie. Après vous avoir dit que la Vierge, épouse de Jésus-Christ, devait souffrir, je dois vous montrer sa fécondité par la souffrance. Ce que Notre-Seigneur veut sur la croix, ce sont les âmes ; il a soif des âmes. Que pouvez-vous faire ici ? Il y a le travail des apôtres, ce ne peut être le vôtre ; laissant de côté la prédication selon cette parole de l'Apôtre : *Mulieres taceant in ecclesiis* ; laissant aussi de côté les bonnes œuvres réservées aux diacres, et qui sont aussi votre part, je n'envisagerais aujourd'hui que la carrière apostolique qui vous est réservée, l'apostolat de la prière. C'est celui de Jésus-Christ sur la croix, quand dans un grand silence sa prière sauve le monde. De sa bouche divine quelques paroles pleines de fécondité descendent sur les quelques amis fidèles, les quelques gardes qui veillent autour du crucifié ; mais elles sont rares et c'est dans le silence de la prière et de l'adoration muette que Jésus-Christ réconcilie le monde avec son Père. Il est là, le grand intercesseur, le grand médiateur invitant toute âme qui par la chasteté acquiert un droit de s'approcher de lui, les invitant, dis-je, à s'unir à cette grande et unique médiation. Entrez donc, Mesdames, dans ce mystère avec une grande foi, un grand courage. Où irez-vous quand une fois vous aurez plongé dans ces abîmes surnaturels, c'est ce que nul ne pourra dire et quand pourrez-vous mieux faire ces choses, Mesdames ? Au moment de la communion ! Jamais votre puis-

sance d'intercession ne sera plus grande. Vous rendez-vous compte de tout ce qu'une Vierge chrétienne peut demander à Dieu dans sa prière d'adoration quand elle lui dit : Vous êtes mon premier amour, j'ai renoncé pour vous à toutes les affections de ce monde ; puisque en souffrant je puis vous enfanter des âmes, j'accepte toute souffrance qu'il vous plaira de m'envoyer. Me voilà, Seigneur, dans ma solitude, dans mon silence, je n'appartiens qu'à vous seul, je ne vis que pour vous, je vous suis unie par le cœur et l'âme, je ne demande qu'à ajouter ma part de souffrances aux inénarrables souffrances de votre Humanité Sainte ; versez donc les trésors de vos douleurs dans mon cœur, dans mon âme ; qu'ils puissent acquérir des mérites, participer à ceux de votre divinité et les repasser sur les âmes que vous voudrez choisir pour les sauver. Mesdames, n'y a-t-il pas dans ces pensées un aiguillon pour votre courage ? Sera-t-il possible de ne pas aimer la souffrance, quand on aura médité sur les souffrances d'un Dieu ? Sera-t-il possible de rester dans une lâche inaction quand il nous est donné de répandre sur les âmes tièdes, malades, mortes peut-être, les bienfaits, la vie divine, l'amour merveilleux de Jésus-Christ ?

b) dans les bonnes œuvres Que dirai-je maintenant de votre action ? Je ne vous demanderai pas de lui donner une grande extension : ce n'est pas votre mission, au moins à l'extérieur. Mais vous avez des œuvres à faire et pour la consolation de celles d'entre vous qui s'en occupent spécialement, je vous rappellerai que le premier martyr a été un diacre, un homme de bonnes œuvres. Vous aussi pouvez donner à votre charité un caractère plus élevé que celui d'une aumône matérielle ; vous pouvez la transformer en apostolat. Quand vous vous mettez en route, Mesdames, pour visiter le pauvre et le malade, je vous demande

d'aller aussi en esprit au pied de la croix et là contemplant Jésus et sa mère, faites-vous cette question : « Quelles sont les âmes que je puis sauver ? » Examinez sérieusement, Mesdames, s'il n'est pas temps pour vous de commencer cette mission apostolique. Quand vous donnerez-vous à cette action sur les âmes ? Quand unirez-vous pour elles la prière à la souffrance ?

c) dans l'immolation Mais montez encore plus haut ; au-dessus de l'apôtre, il y a le prêtre. Je ne parle pas ici du prêtre comme revêtu du caractère sacerdotal, mais du prêtre considéré comme sacrificateur. C'est en ce sens que saint Paul dit : *Tu es sacerdos in aeternum secundum ordinem Melchisedech*. La Vierge chrétienne n'est pas appelée à être dans le sens du sacerdoce, mais toute âme qui aime la souffrance peut être sacrificateur. Et voici le rôle de la Vierge : elle est sacrificatrice. Quelle sera la victime ? Elle-même, sur l'autel de son propre cœur, tenant en mains le glaive du sacrifice, elle s'immole ! Elle s'offre elle-même à Dieu, prêtre et victime à la fois, comme Jésus offrant le sacrifice du Calvaire. En entrant dans ces sentiments avec un peu de générosité, une immense carrière est ouverte et la Vierge épouse du Christ arrive au sacrifice suprême. L'instrument du sacrifice, c'est son amour ; la victime, c'est elle-même. Si vous voulez savoir jusqu'où on peut aller dans cette voie douloureuse, regardez la Sainte Vierge en la fête de sa Compassion ; et pour vous, Mesdames, jusqu'où irez-vous dans l'imitation d'un si parfait modèle, je ne sais ; mais, dans la mesure où vous voudrez avancer, il faudra supprimer vos plaintes. Que l'épreuve vienne dans votre fortune, dans votre santé, dans vos affections, n'importe : c'est un holocauste qui doit être offert à Dieu. « Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté : que son saint Nom soit béni ! » Il faudra

donc s'abandonner totalement soi-même et tout ce que l'on possède et tout ce que l'on aime, entre les mains de Dieu. Oui, s'abandonner jusqu'à la mort, ce dernier, ce suprême sacrifice de douleur. Mais si vous faites ainsi, Mesdames, la mort ne sera pas seulement une douleur ; si elle est le châtement, la solde du péché, elle est aussi pour l'âme chaste et pure la consommation de son union avec son Dieu.

Conclusion Tel est le terme de toute souffrance portée avec Jésus ici-bas, telle est la récompense promise à la Vierge chrétienne qui a entrepris de suivre l'Agneau dans la voie du Calvaire ; priez donc la Sainte Vierge d'être votre docteur, votre maîtresse ; de vous apprendre quelque chose du prix, de la fécondité de la souffrance. Quand vous serez pénétrées de ces vérités admirables, vous ne vous plaindrez plus de rien, et baisant les pieds de votre crucifix, ces plaies sacrées d'où a coulé le salut du monde, vous demanderez à Notre-Seigneur de faire jaillir de vos souffrances, des plaies de votre cœur la vertu féconde qui sauve les âmes ; vous resterez avec Marie à la croix, et de même que Jésus-Christ a versé son sang dans l'amour, vous verserez votre amour dans la souffrance afin qu'il vous soit rendu purifié, renouvelé, transformé dans le ciel.

Amen.

Au prieré des Religieuses de l'Assomption.

MYSTÈRE DE L'ASSOMPTION

Veni de Libano, veni, caranaberis.

Aux termes de cette retraite et des dispositions, où je suis convaincu que vous êtes, rien ne me paraît plus opportun que de vous parler du mystère sous

l'idée duquel notre Congrégation se trouve placée. Nous ne l'avons pas choisi, il s'est pour ainsi dire imposé de lui-même. La pierre placée sur la porte d'entrée de notre maison était gravée plusieurs années avant que nous ne vinssions prendre possession du berceau de notre famille religieuse. On peut dire que ce n'est pas nous qui avons choisi Marie triomphant dans les cieux pour notre protectrice ; c'est Marie, du haut du ciel, qui semble avoir dit : Cette maison m'a été donnée et je vous la donne, à mon tour. Croissez dans les pensées que ma gloire doit vous inspirer et soyez de vrais fils de mes victoires, de mon triomphe, de mon couronnement.

Aussi, mes frères, viens-je vous exhorter à vous pénétrer tous les jours davantage des grandes et fécondes leçons, que Marie dans son Assomption nous donne. Que voyez-vous, en effet, comme religieux dans cette faveur spéciale accordée à une créature, mère de Dieu, établie reine des anges et des saints ? Rien de plus utile, de plus encourageant à étudier.

Prévenances de la grâce D'abord, rendons - nous compte de ce que Dieu peut faire pour son humble servante. Il l'a affranchie de la loi universelle, il l'a établie pure entre tous les enfants d'Adam et d'Eve. « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et en vous il n'y a aucune tache. *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* ». Privilège exceptionnel, je le reconnais, mais privilège partagé par nos premiers parents, qui y répondent par une chute d'autant plus épouvantable. Marie a été inondée de bienfaits, mais elle y a correspondu.

A quelle perfection ne puis-je pas m'élever si, à partir de ce moment, j'entre dans le vrai travail de la perfection ? Ce sont là de ces questions où la pensée se perd. Quel est en ce moment l'état de mon âme ? Quel peut-il devenir, si je le veux bien ? Ai-je

un vrai désir de m'élancer vers les hauteurs des vertus chrétiennes ? Quelle est la sincérité de ce désir ? J'aperçois des horizons immenses et je sens bien que mes forces ne suffiront jamais à en atteindre la profondeur. Mais Dieu est là qui donnera, si je le veux, la vigueur à mes pieds ; que dis-je ? qui me donnera des ailes, et alors je ne marcherai pas, je volerai. *Quis dabit mihi pennas sicut columbae, et volabo, et requiescam.* Mais je ne m'arrêterai dans ce vol, puissant, rapide, que quand j'aurai trouvé le lieu de repos que Dieu me prépare, et, en attendant, j'irai comme les vrais serviteurs dont il est dit : *lbunt de virtute in virtutem.* Les vertus s'accroîtront sans cesse en moi. Les yeux fixés sur ma reine dans sa gloire, je verrai bien la distance qui me sépare d'elle, et sans écouter les tristes tentations du découragement, je dirai à Marie : « Oh ! que vous êtes loin de moi ! Mais je ne vous demande pas de vous incliner vers mes misères, je vous demande de m'attirer à vous ».

Ah ! qui dira où je parviendrai, si ma prière est sincère, si mes efforts sont généreux ? Car, à mesure que ma course se poursuivra, que les distances diminueront, je verrai mieux ce que Dieu me demande et ce que je dois lui donner ; je verrai mieux quelles perfections ont été réalisées en Marie et comment je dois les imiter. Peut-être m'éblouiront-elles du premier coup, mais n'importe. J'irai à Marie, et Marie me donnera le secret des charmes si touchants de son âme virginale.

Naissance du Christ en moi Or, je comprendrai mieux mes devoirs et mes relations avec Dieu, à mesure que je me pénétrerai davantage des prodiges accomplis en Marie. Marie, choisie de toute éternité, reçoit dans ses chastes entrailles un Dieu qui veut y prendre notre nature. Mais n'ai-je pas reçu, au saint baptême,

un germe divin que je dois développer en moi ? Ne suis-je pas moi-même fils de Dieu ? N'ai-je pas reçu, accueilli Jésus-Christ ? L'évangéliste dit : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis filios Dei fieri.* Mais de même que l'enfant croît sans cesse, par quel esprit de foi et d'amour dois-je développer Jésus-Christ en moi et le faire croître ? De quelle façon dois-je croître avec lui ?

Marie a porté Jésus dans ses chastes entrailles pendant neuf mois. Comment dois-je porter Jésus dans mon cœur, lorsqu'il y est descendu par l'Eucharistie ? Quelle transformation s'opérait entre la Vierge par excellence, dans cette concentration de son être autour de l'Enfant-Dieu, qui, parfait sans doute dès le premier instant de sa conception, versait dans le sein de sa mère les grâces les plus abondantes et la nourrissait des dons spirituels les plus exquis, tandis qu'il lui demandait le plus pur de son sang maternel pour se former un corps semblable au nôtre ? Comment dois-je faire, moi aussi, un échange de tout mon être avec l'être de Jésus ? *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* Qui me donnera de comprendre cette substitution, par laquelle un Dieu prend ma vie et me donne la sienne ?

Vie du Christ Mais il ne s'agit pas seulement manifestée en moi d'une vie secrète, intime ; il s'agit d'une vie que le monde devra connaître, dût-elle être la condamnation des esclaves du monde. Et Marie mettant Jésus au monde, apporte le jugement de ce monde : *Nunc judicium est mundi.* Le chrétien, lui aussi, doit manifester Jésus-Christ par sa vie tout entière.

A partir de sa naissance jusqu'à trente ans, la vie de Marie et celle de Jésus ne font qu'un, et c'est là que je dois aller chercher des leçons, je dois me faire instruire par Marie des perfections de Jésus dans sa vie cachée. O enseignement admirable ! Et quel

modèle pour un noviciat, dont la maîtresse des novices est Marie et dont le novice est Jésus ! J'écouterai sans doute les leçons de mes directeurs : mais que leur action serait facilitée, si je prenais avant tout les leçons de Marie pour devenir plus semblable à Jésus !

Ne puis-je pas suivre Marie à la croix, qui termine la vie apostolique de son Fils ? Si toute ma vie la croix est le but de mes travaux ; si je travaille, j'agis, je prêche, j'évangélise, je souffre pour me préparer à être moi-même un digne disciple de la Croix, n'aurais-je pas le droit d'aller quelquefois me placer entre Marie et Jésus, aux pieds du divin crucifié, pour apprendre à me sacrifier et à mourir ?

Enfin, quand j'aurai appris ainsi de Marie à vivre de la vie de Jésus, imitant autant qu'il peut dépendre de moi ses perfections et ses vertus, ne pourrai-je pas espérer que Marie, mon espérance, spes nostra, me fera participer à sa couronne et à la gloire de son Fils, dont j'aurai été le fidèle serviteur ?

Sermon de clôture de retraite aux Religieux de l'Assomption.

IV. Amour de l'Eglise

C'est dans le dévouement à l'Eglise que le P. d'Alzon a donné la mesure de son amour de Notre-Seigneur, Fondateur et Chef de l'Eglise, et de la Sainte Vierge, son idéal modèle. L'Eglise a été le thème de très nombreuses prédications et conférences d'actualité, dont il ne nous reste malheureusement que des échos. Elles étaient données avec une véhémence toute méridionale qui électrisait l'auditoire ; on se serait tenu sur des fourchettes, disait-on, pour écouter un tel prédicateur.

Il a été déjà souvent question de l'Eglise en ce recueil. Voici quelques autres textes pour nous rappeler nos devoirs à l'égard de l'Eglise qui combat sur la terre, qui souffre au Purgatoire et qui triomphe dans le ciel.

AMOUR DE L'ÉGLISE

I. La Révolution, ennemie de l'Église

Mes chères filles, nous allons commencer à étudier aujourd'hui le troisième caractère distinctif que nous avons cherché à donner à l'Assomption, qui est l'amour de l'Église.

Répétons ce que je vous ai dit souvent, l'Assomption est un petit régiment de l'Église. Nous avons affaire à un ennemi implacable, qui triomphe par tous les moyens : il triomphe par la démocratie, par l'aristocratie, par les rois et par les empereurs. C'est la Révolution. Cette Révolution, multiple dans ses effets, se résume en un seul mot : *Non serviam*, mot qui a été dit avant la création de l'homme. Ce mot, le drapeau de toute révolte, a porté le désordre dans le ciel ; il a troublé la paix du paradis terrestre, il bouleverse les sociétés humaines, il porte l'hérésie au sein de l'Église ; quelquefois il s'introduit dans les cloîtres, là où la sainteté devrait se réfugier comme dans un sanctuaire. Quand la religieuse, dans l'égarément de son orgueil, dit, elle aussi : « Je n'obéirai pas », la révolution se fait dans son âme ; elle est, par ce côté, membre de cette immense société révolutionnaire qui a pris naissance au ciel dans l'origine des temps, qui se perpétue sur la terre sous des formes diverses, mais également impies, et qui, déjà châtiée dès son principe, aura son terme éternel au jour du jugement définitif, dans les supplices de l'enfer.

Cette Révolution, qui monte aujourd'hui comme un flot envahissant, commence par nier toute vérité. *Ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit, quia non est veritas in eo* (Joan. VIII, 44). C'est pourquoi Satan est appelé père du mensonge, père de

l'erreur. Elle est contraire à la loi de Dieu, puisque sa devise est le cri de la désobéissance : *Non serviam*. En face de l'amour de Dieu se résumant dans ces mots de Notre-Seigneur : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. III, 16), elle ne respire que la haine, elle a pour chef celui qui fut homicide dès le commencement, dit Jésus-Christ.

Par ces trois caractères infernaux, la Révolution est la grande ennemie de l'Eglise. Elle se traduit dans l'ordre des idées par la libre pensée ; dans l'ordre social, par l'anarchie ; dans l'ordre de la vie pratique, par l'immoralité, le culte du plaisir et du bien-être matérialisé ; dans les relations humaines, par l'égoïsme personnel poussé jusqu'à l'apothéose de l'humanité.

Que reste-t-il, quand la Révolution a pris ces proportions effrayantes ? Dieu seul le sait. Mais il n'est que trop vrai qu'il se trouve des hommes qui suivent les prescriptions de leur chef, Satan, et qui ont reconnu son empire. On pourrait vraiment croire que le pouvoir a été donné de nos jours à la Révolution, et que cette parole terrible prononcée par Notre-Seigneur, la nuit de sa Passion, va se réalisant encore : *Sed haec est hora vestra, et potestas tenebrarum* (Luc XXII, 53).

...D'un côté, la Révolution, cette femme qui nous est montrée dans l'*Apocalypse* montée sur un dragon, tenant à la main une coupe pleine du sang des martyrs et sur le front de laquelle était écrit : *Mystère* (Apoc. XVII, 4 sq.) ; car, en effet, ce sont des mystères d'iniquité, de mensonge, qui se trouvent dans sa pensée. De l'autre côté, le camp de Jésus-Christ. La Révolution en face de l'Eglise : Satan, d'une part ; Jésus-Christ, de l'autre.

Mais cette situation ainsi définie, ainsi exposée, implique des devoirs très spéciaux, et nous devons bénir Dieu de ce que notre petite Congrégation de

l'Assomption soit venue dans ces temps orageux, parce qu'il y a de nouveaux devoirs à remplir. C'est toujours le même ennemi, la même guerre à livrer. Satan poursuit la lutte entreprise sous l'arbre du paradis terrestre ; mais suivant les différentes phases du combat, il faut des armes différentes. Dieu nous les met entre les mains, et quoique les fils du siècle soient plus habiles que les enfants de lumière, nous pouvons avoir l'espérance du succès. Pour cela que faut-il faire ? Combattre la Révolution et défendre l'Eglise aussi chaleureusement que possible. Et comment ? En prenant les moyens que l'Eglise nous donne. Or, mes Sœurs, l'Eglise présente trois caractères principaux. Elle a pour elle la vérité, la loi de Dieu et les conseils évangéliques, la grâce accordée à la faiblesse humaine pour pouvoir croire et pratiquer la loi de Dieu et ses conseils de perfection.

II. L'Eglise, gardienne de vérité

Quant à la vérité, il est incontestable qu'elle porte en elle-même une impossibilité dans ses rapports avec l'intelligence de l'homme. Tout seul, l'homme ne s'élèvera pas à la connaissance de la vérité surnaturelle ; il lui faut la grâce. Il y a de plus dans le cœur de l'homme quelque chose en opposition avec la vérité, c'est le point où elle rencontre notre orgueil pour le condamner. L'esprit humain l'a repoussée, parce qu'il ne veut pas abdiquer ses droits, et que dans tout acte de foi il y a un acte d'humilité. A ce propos, saint Augustin fait cette remarque qu'à proprement parler il avait trouvé dans Platon une certaine notion de la Sainte Trinité, mais que le Fils de Dieu se fût fait homme, il ne l'avait pas trouvé. On peut, en effet, rencontrer chez des auteurs païens des idées confuses sur certaines notions supérieures comme la nature divine, les attributs de Dieu ; mais que Jésus-Christ ait été crucifié, qu'il soit mort pour

le salut des hommes, on n'en trouvera pas trace chez eux.

C'est que les attributs de Dieu sont des choses magnifiques, mais n'impliquent pas de rapports directs avec la vie de l'homme ; ils n'imposent pas d'efforts pour réparer ses ruines. Mais quand Dieu lui présente son Fils naissant dans une crèche, marchant toute sa vie au milieu des mépris et de la pauvreté, mourant sur une croix, notre pauvre nature humiliée commence à crier. Les Protestants s'en tirent en disant que la foi sans les œuvres suffit au salut, mais l'Église catholique déclare que le Christ a souffert pour nous, nous laissant un exemple à imiter (I Petr. II, 21) : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia eius*. Les traces qu'il nous a laissées sont des traces sanglantes de souffrances et de sacrifices. Cela paraît trop dur, l'homme préfère ne pas croire que de suivre un tel docteur. Voilà le nœud de la guerre.

La Révolution dit : « Buvons, mangeons, enivrons-nous à la coupe des plaisirs, couronnons-nous de roses et jouissons, car nous mourrons demain » (Sap. II, 6-9). C'est la philosophie pratiquée de nos jours (Université ; Jules Simon ; défense de parler de Dieu dans les écoles ; débauches). C'est logique. Puisqu'ils nient l'âme, la vie éternelle, Dieu et son Église, la terre est le terme de la vie, le plaisir son unique but : il n'y a rien au-delà.

Nous avons à lutter contre ce débordement du matérialisme avec l'arme de Jésus-Christ, l'arme de la croix. Voyez donc la beauté de la vérité, elle pénètre dans les âmes par la croix, elle se fonde sur la croix.

III. L'Église, gardienne de la loi divine

En outre, l'Église possède le dépôt de la loi de Dieu, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus méconnu de nos jours. Je vous respecte trop même pour vous dire

à quel point elle est violée. Celles d'entre vous qui vont au parloir, à Auteuil, peuvent en avoir quelque idée. Il y a là des abominations, depuis le blasphème jusqu'au travail du dimanche, au vol sous toutes ses formes, et à tant d'autres crimes que je ne puis même pas nommer devant vous. Et vous voulez que si Dieu a cru devoir donner des commandements aux hommes, et que les hommes insensés lui répondent : *Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus a nobis jugum ipsorum* (Ps. II, 3), vous voulez, dis-je, que la colère de Dieu ne s'allume pas contre eux ! Il est dit dans l'Écriture : *Et terra infecta est ab habitatoribus suis, quia transgressi sunt leges, mutaverunt ius, dissipaverunt foedus sempiternum* (Is. XXIV, 5) ; et encore : ils ont changé la notion du droit, ils ont voulu secouer le joug de la loi : *Vae qui dicitis malum bonum, et bonum malum: ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras; ponentes amarum in dulce, et dulce in amarum* (Is. V, 20). On en est là aujourd'hui, et c'est le triomphe de la Révolution.

Dieu vient, il donne sa loi, et non seulement cette loi, mais celle de l'Église ; car si la loi de Dieu a été promulguée sur le mont Sinaï, il veut que certaines applications de morale pratique soient renfermées dans les commandements de son Église. Il y a plus encore. Pour ramener l'homme à la perfection, il établira les conseils, et c'est là précisément le but de la vie religieuse. Et c'est parce que la pratique des conseils vous est imposée que les couvents sont détestés du monde. Comment ceux qui ne veulent même pas de la loi stricte et rigoureuse des commandements, toléreraient-ils la pratique des conseils de perfection ? La vie religieuse, c'est la condamnation des appétits humains et sensuels. Or, l'Église a le dépôt de la vérité et la mission de prêcher la loi de Dieu, et elle a les trésors de secours nécessaires à l'homme pour croire à la vérité, recevoir la loi divine, la pratiquer et arriver à la perfection.

Ces trésors, ce sont la grâce, les sacrements, la prédication et les grâces intimes. Après cette première grâce que je nommerais sociale, qui introduit l'homme dans l'Eglise par le baptême, il y a un écoulement de grâces intérieures qui ne cessent de jaillir de cette source ouverte du baptême. L'Eglise possède tout cela. Et vous voulez que les ennemis de Dieu, ceux qui disent : « Je ne servirai pas », ceux qui ont une intelligence et refusent de croire, un cœur et refusent d'obéir, n'aient pas contre l'Eglise une haine profonde, une haine d'autant plus acharnée et terrible qu'ils ont l'intelligence plus grande du mal que l'Eglise leur fait !

IV. Devoirs envers l'Eglise

J'arrive aux trois catégories de devoirs proposés à tous les chrétiens, à toutes les religieuses, mais plus particulièrement aux filles de l'Assomption. Les trois grands devoirs des membres de la Congrégation envers l'Eglise par rapport à la vérité, c'est l'étude, l'enseignement, la prédication par la parole évangélique.

L'étude Que vous ayez beaucoup d'intelligence ou que vous en ayez peu, mes Sœurs, vous êtes obligées de lui donner tout le développement qu'elle est capable d'acquérir, pour que vous puissiez être des soldats de la vérité, des trompettes de la vérité. *Nemo dat quod non habet*. Vous ne pouvez pas donner aux âmes la vérité, si vous ne la possédez pas vous-mêmes. C'est un crime de prétendre enseigner, comme certains couvents l'ont fait, sans une connaissance complète de la vérité. De là sont venues une foule d'idées fausses qui ont préparé la ruine de la foi, en donnant lieu aux attaques de nos ennemis. Ils avaient tort d'en tirer des conséquences contre la foi, mais ils avaient raison de s'en prendre aux idées qui paraissaient sortir du catholicisme, parce que

c'étaient des idées fausses. Malheur donc à la religieuse qui se mêle de vouloir donner l'instruction sans les connaissances suffisantes ! Bien des religieuses le font, et il y a là un véritable crime.

Je le répète, aujourd'hui les besoins sont grands. L'Eglise vous appelle au combat, vous avez une mission toute particulière auprès des intelligences. Le grand mal de notre époque est le dépérissement de la vérité. Vous êtes coupables si vous ne donnez pas à votre intelligence toute la portée qu'elle peut avoir, si vous ne lui fournissez pas toutes les armes qui lui sont nécessaires pour combattre et vaincre. Donc devoir rigoureux envers l'Eglise pour toute fille de l'Assomption d'étudier, de développer son intelligence. Vous aurez soin sans doute de ne pas vous laisser enfler par la science, selon la recommandation de l'Apôtre, mais je veux que vous soyez les instruments de la vérité.

Il y a, aujourd'hui surtout, nécessité d'être parfaitement consolidées et fondées dans la vérité, comme dit saint Paul : *In fide fundati, et stabiles, et immobiles a spe evangelii* (Col. 1, 23). Si vous voulez accomplir l'œuvre de l'Assomption, il faut étudier. Je vous en fais une obligation en votre qualité de soldats de l'Eglise. J'excepte ici celles qui, pour une raison ou pour une autre, seraient employées en dehors de l'œuvre de l'instruction et réservées aux petites fonctions ; il faut compter aussi avec les moments de fatigue, de maladie, qui demandent des interruptions de travail. Mais, en dehors de cela, rappelez-vous cette parole : « Le royaume du ciel est semblable à un docteur qui tire de son esprit des choses anciennes et des choses nouvelles » (Matthieu XIII, 52) ; ce qui figure l'Ancien Testament et le Nouveau. Vous avez une tâche analogue à remplir. Il faut, par un travail constant de votre esprit, que vous cherchiez l'enseignement qui convient et qui s'applique aux besoins du temps présent.

Autrefois, pendant cent ou cent cinquante ans, quand un prédicateur d'un certain talent mourait, on mettait ses sermons dans une caisse et on puisait là dedans pour les prêcher de nouveau. Qu'en est-il résulté ? La Révolution. C'étaient des sermons sans valeur qui avaient perdu leur sève. Il faut faire et refaire sans cesse le travail de la distribution de la vérité. Une maîtresse modifie son enseignement suivant celles à qui elle parle. Les conférences de M. de Frayssinous ont fait du bien, elles n'en feraient plus aujourd'hui : les besoins sont autres, le champ de bataille s'est déplacé. Lacordaire de même, malgré son talent prodigieux. La stratégie change. En dehors de quelques Pères de l'Église, immortels comme saint Augustin, saint Jean Chrysostome, Bossuet, c'est la loi universelle. Encore là trouve-t-on des choses qui ne vont plus à notre temps.

Vous êtes donc obligées d'étudier l'antiquité. Il faut tirer vos connaissances d'un trésor que vous vous serez fait ; il faut les avoir mises dans votre esprit, les avoir réétudiées, réfléchies par un travail non seulement de mémoire, mais d'intelligence. Puis, à ce fonds de science des choses anciennes vous donnerez une forme nouvelle ; ce sera un vêtement nouveau donné aux choses anciennes : *Non nova sed nove*. Si nous changions le fond de l'enseignement, ce ne serait plus l'éternelle vérité ; nous nous contentons de la mettre à la portée des intelligences. Et il n'a été donné qu'à la parole de Notre-Seigneur d'être de tous les temps et de toutes les situations. L'Évangile aura toujours des réponses sublimes pour tous les besoins de l'âme.

L'apostolat Enfin, mes Sœurs, vous êtes obligées à la parole évangélique, vous devez faire pénétrer la vérité dans vos conversations, vous devez être apôtres dans vos relations avec le dehors. Quant à la loi de Dieu, il y a différentes explications, divers

commentaires de cette parole vieille comme le paradis terrestre et comme le mont Sinaï. Mais vous êtes obligées surtout de prêcher l'obéissance à la loi, l'observation intelligente de la loi de Dieu. Derrière la loi de Dieu, il y a une grande notion dont votre vie entière doit parler, la notion du devoir, et ce devoir découle des droits de Dieu. Du moment que Dieu a le droit de commander aux hommes, ceux-ci ont le devoir d'obéir.

Il faut établir ce grand principe qui ressort de la loi divine, en face de la théorie indépendante qui veut poser le devoir pour le devoir, comme Victor Hugo voulait faire de l'art pour l'art. Le devoir pour la seule satisfaction de la conscience, c'est tout simplement absurde. Qu'est-ce que la conscience sans sanction ? Qu'est-ce qu'une sanction sans autorité et quelle autorité peut-il y avoir, sinon l'autorité toute-puissante de Dieu ? Comme tout cela est oublié ! Il est indispensable que nous fassions connaître l'obligation exacte et rigoureuse du devoir par la prédication de notre vie. Ici je touche à l'ordre surnaturel. *Sine me nihil potestis facere* (Joan. XV, 5). Et ailleurs : *Deus est enim qui operatur in vobis et velle et perficere pro bona voluntate* (Philip. II, 13). Vous ne pouvez pratiquer la loi sans le secours de la grâce.

Vous avez encore plus à faire, et j'arrive à une obligation très spéciale des filles de l'Assomption. Remarquez comment aujourd'hui la notion de la perfection va se perdant chez beaucoup d'âmes. Pour peu que vous ayez quelques rapports avec des personnes du monde, même les meilleures, vous avez vu combien le sens catholique est oblitéré. Je ne vous cache pas qu'on dit de vous certaines choses peu agréables ; quelquefois on me les a dites à moi-même. Le monde vous juge sévèrement. Il y a deux manières de vous conduire en face de ces attaques : l'une qui n'est pas chrétienne et qui consiste à se justifier avec aigreur ; l'autre qui est d'obligation pour vous et

qui consiste à prendre la résolution d'arriver à la perfection de la sainteté, de faire aimer, comprendre, apprécier la sainteté par vos exemples, par vos vertus. Croyez-moi, c'est la plus féconde des prédications. *Verba movent, exempla trahunt*. Faites cela dans vos rapports avec vos Sœurs, avec les enfants et les personnes du monde. L'exemple de vos vertus sera votre grand moyen de servir l'Eglise et de lui montrer votre amour.

Enfin, vous avez une partie de la distribution des grâces de Dieu. Les fruits des sacrements sont à la disposition des religieuses. La confession fait du bien. Qu'est-ce qui le continue ? C'est vous. On prêche une retraite, la parole du prédicateur ébranle les âmes ; c'est parfait. Mais qui donnera l'interprétation des sermons, qui éclaircira les pensées trop obscures, qui fera ressortir le côté pratique ? C'est vous, et vous devez y mettre le sentiment profond de ce que vous faites. Qui inspirera la piété ? Vous encore, et comme la piété est utile à tout, si vous inspirez une véritable piété, éclairée et non pas telle que les gens du monde l'entendent, vous la ferez passer dans toute la vie des enfants.

Conclusion Voici donc les trois grands services que vous êtes obligées de rendre à l'Eglise :
 1° l'étude de la vérité, l'enseignement de la vérité, la parole apostolique dans certaines circonstances ;
 2° l'exemple de l'obéissance à la loi de Dieu et d'une obéissance intelligente, le sentiment profond du devoir, les vertus chrétiennes, la notion de la perfection ;
 3° enfin, l'emploi des moyens surnaturels qui sont à votre disposition.

Si vous voulez atteindre le but que vous vous proposez comme soldats de l'Eglise, il faut que vous travailliez à vaincre la Révolution par les moyens antirévolutionnaires. La Révolution est basée sur l'orgueil — opposez votre humilité ; sur l'indépen-

dance — soyez obéissantes. Vous êtes obligées, en face de Satan qui veut détruire le règne de Jésus-Christ, de rétablir l'ordre surnaturel (Danger de l'école naturaliste : bonnes intentions, souffle empesté). Vous devez lutter contre ce courant de naturalisme, bâtir sur la notion divine, chercher l'ordre divin dans la vérité. Vous devez relever le niveau des mœurs. C'est là votre grand travail de prédication dans l'Eglise par les catéchismes, l'enseignement, les associations de jeunes personnes et les relations extérieures. Tendrez à relever le niveau des mœurs doit être votre effort constant par vos conversations, par votre influence. Voyez-vous, il faut relever les cœurs. Ils s'en vont, s'abaissant chaque jour. Ils s'en vont roulant comme la pierre détachée de la montagne et jetée dans le torrent, qui se brise et se polit et n'est plus que du sable mouvant quand elle arrive à la mer.

XXVI^e Conférence de Nîmes, 11 décembre 1870.

SOUFFRIR AVEC L'ÉGLISE

Aux Religieuses de l'Assomption

Je vous présente une pensée fondamentale, la notion de ce que vous devez à l'Eglise, le sentiment avec lequel vous devez l'aimer. Je ne vous parlerai pas des malheurs actuels de l'Eglise ; et certes pour une fille digne d'une pareille mère, il y aurait de quoi exciter sa ferveur, mais à une condition, c'est qu'elle s'oublierait elle-même.

Au milieu de ces grands événements, de ces angoisses du chef de l'Eglise, de ce flot de révolutions qui monte tous les jours, quand je rencontre des âmes se préoccupant tant d'elles-mêmes, gémissant sur leurs souffrances : — une supérieure ne les comprend pas ; elles ont un confesseur trop rude ; on n'a pas assez

d'égards pour elles ; — voulez-vous que je vous dise tout simplement ma pensée ? Ce ne sont que de triples petites sottises. Je vous le dis avec le respect que j'ai pour vous, mais aussi avec le sentiment de vérité qui part du cœur. Si nous avons un peu de foi dans le cœur, toutes les épreuves doivent s'effacer devant l'épreuve de l'Eglise. Quand des riens m'arrivent — car j'ai les miens, comme vous avez les vôtres, — je vous le dis simplement, j'éprouve du bonheur à l'offrir à Notre-Seigneur crucifié dans ce moment. De l'infiniment petit au très grand, il y a cependant relation. Le vicaire de Jésus-Christ souffre ; il est juste que je souffre. C'est un bonheur pour moi, car cela me montre que je suis catholique. Le serviteur n'est pas au-dessus du maître, le disciple au-dessus de celui qui l'enseigne.

Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis (Jac. I, 2). Ce sont les propres paroles de saint Jacques aux fidèles. Vous n'avez rien à répondre à cela. Si vous vouliez mettre ce conseil en pratique, que de paix vous donneriez à vos Supérieurs ! Que d'abrègements de confessions ! Vous trouveriez matière pour faire oraison, vous n'auriez pas de temps pour penser à vous, tellement vous penseriez à l'Eglise. Vous seriez heureuses d'avoir quelque chose à endurer pour Jésus-Christ. C'est pour son épouse, la sainte Eglise. Emportez ceci comme conséquence de votre retraite : ce sera le plus excellent moyen de balayer de vos âmes une foule de petites misères.

« Tout cela va devenir pour moi — pardon de l'expression — du pain bénit. Si une Sœur me froisse, si elle n'a pas d'égards pour moi, elle ne sera jamais pour moi ce qu'est Garibaldi pour le roi de Naples ¹⁾. Ma supérieure me donne un ordre rigoureux, impérieux : ce ne sera pas le pèlerinage de Pie IX à Gaète,

¹⁾ Garibaldi envahissait alors le royaume de Naples.

ni celui qu'il fera peut-être ailleurs un jour. » Vous embrasserez toutes vos diverses situations avec grande joie : *Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis.*

Vous trouverez le bonheur dans la tentation, dans la souffrance, dans l'épreuve. Si cette pensée vous anime, si vous avez ce sentiment de filles de l'Eglise, toute peine sera transformée en joie, vous serez joyeusement tristes de pouvoir témoigner à l'Eglise votre amour et souffrir avec elle. Vous allez donc courir au-devant des peines, des contradictions, de la souffrance, pour être plus semblables à l'Eglise, épouse de votre Sauveur. Laissez-moi espérer que je vous quitte avec cette résolution.

Après tout, ce n'est que le simple catéchisme, la doctrine que je vous prêche. Qu'est-ce que le baptême ? C'est un sacrement par lequel nous sommes faits enfants de Dieu et de l'Eglise. Ayez donc les sentiments de votre père et de votre mère. Votre mère souffre, souffrez avec elle. Ce n'est que le commentaire du premier des sacrements, par lequel vous êtes régénérées et faites citoyennes du ciel. Cette communauté sera donc la plus joyeuse, la plus gaie, la plus saintement gaie des communautés. Les souffrances de l'Eglise lui causeront une joie intérieure et vous pourrez dire avec Isaïe : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* (Is. XXXVIII, 17). Parmi tous les ennuis possible : ennuis de l'oraison, fatigues de l'observance du règlement, susceptibilités avec mes compagnes, ordres injustes, insuccès auprès des enfants, observations mal fondées, etc., mon Dieu, je serai joyeuse d'avoir quelque chose à vous offrir. Après tout, c'est le meilleur moyen de passer la vie. Qu'est-ce que la vie ? Bien peu de chose. Saint Jacques dit : *Vapor est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur* (Jac. IV, 15) ; et les Livres Saints sont remplis de pareilles comparaisons. Vous savez, des chemins de fer il sort une fumée qui se

répand sur les champs et semble baiser la terre, et dans ce baiser elle trouve la mort. C'est pour moi une image de la vie. Qui a de la joie, qui de la tristesse : tout cela est bien court. Vous devez, en ces jours, unir vos petits efforts aux combats des grands saints pour l'Eglise. Il importe qu'il y ait des hommes sur les remparts de Jérusalem pour défendre l'Eglise extérieurement ; mais il y a aussi une défense intérieure par les larmes qui apaisent le ciel. Comparant ce que l'Eglise souffre avec ce que vous souffrez, soyez joyeuses. Est-ce donc que je vous souhaite beaucoup de souffrances, d'épreuves, etc ? Non, j'en souhaite à chacune d'entre vous autant qu'elle sera capable d'en porter, dans la mesure de son amour et de son intelligence spirituelle des voies et des desseins de Dieu, afin qu'épurées *quasi per ignem*, un jour vous fassiez la plus belle partie de l'Eglise triomphante dans le ciel. Ainsi soit-il !

Dernier sermon de retraite, 24 août 1860.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Son intérêt pour les jeunes gens Cet ouvrage ¹⁾ nous paraît d'abord s'adresser spécialement aux jeunes catholiques arrivés au terme de leurs études classiques. Ne voit-on pas, en dehors des grands centres où l'on espère trouver des guides sûrs, à ce moment de la vie, quand une intelligence de dix-huit à vingt ans commence à prendre possession d'elle-même, de jeunes hommes, dévorés du désir de savoir, perdre un temps précieux, parce qu'ils n'ont personne pour les diriger dans leurs travaux ? Les vrais savants font défaut autour d'eux, et leurs

¹⁾ Il s'agit de *l'Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras.

facultés ne sont pas assez développées pour se suffire à elles-mêmes. Supposons un jeune homme plein de foi, doué d'une belle intelligence, d'un cœur animé d'un grand amour pour l'Eglise ; il veut faire quelque chose pour la cause si attaquée des vérités divines ; il veut tout au moins être en mesure de réfuter les erreurs de chaque jour, peut-être même faire une propagande comme les laïcs chrétiens peuvent le faire aujourd'hui. Eh bien ! je ne connais pas, pour ce jeune homme, un meilleur arsenal que le livre de M. Darras. Il y trouvera de plus cette initiation précieuse à tout un ensemble de travaux. C'est un magnifique plan d'études, et peut-être de tous le plus utile et le plus fécond. *Filia temporis veritas*, la vérité se développe à travers les siècles ; et, à mesure que l'histoire déroule les annales de l'Eglise, je ne sais quels horizons apparaissent, toujours nouveaux, toujours plus vastes. L'histoire de l'Eglise, c'est l'histoire de cette portion de l'humanité qui a toujours conservé la vérité, pour qui tous les temps ont été faits, pour qui la science réserve la solution vraie de ses problèmes.

A l'âge où l'on sent, avec une exubérance de vie dans les veines, une exubérance de curiosité dans l'intelligence, il est impossible, si la pureté de l'âme s'est conservée au milieu d'inévitables dangers, de ne pas éprouver le désir de donner une direction supérieure à cette ardeur dévorante, à laquelle un aliment est nécessaire, et qui se précipitera dans les profondeurs du mal, si elle ne s'élançait vers les sommets du bien, du beau, du vrai.

Car il ne suffit pas d'avoir lu vingt ou trente volumes pour avoir tiré de l'histoire de l'Eglise tout ce qu'on en peut obtenir ; il faut encore s'arrêter à tous les problèmes soulevés à chaque instant, à chaque pas, dans cette marche à travers la vie des peuples. Ce n'est pas d'un coup d'œil rapide qu'il faut dévorer ces pages chargées de faits, d'affirmations, de réfu-

fations plus ou moins développées. C'est la plume à la main qu'il faut fouiller tous ces filons et les épuiser en quelque sorte. Il faut, là où la vérité apparaît dans tout son jour, prendre pour point d'appui des vérités incontestables, là où la lumière semble faire défaut, revenir avec patience et obstination, n'avancer qu'avec prudence ; il faut faire de nombreux extraits, mais aussi poser de nombreux points d'interrogation. On dit que les bibles de Bossuet et ses exemplaires de saint Augustin étaient criblés de notes ; je voudrais que le jeune homme auquel je m'adresse, condamné à ces études solitaires, que fait le génie et qui le font à leur tour, comme dit M. de Bonald, je voudrais que, lui aussi, maltraitât de la sorte son exemplaire de l'histoire ecclésiastique, qu'il la prît, si l'expression est juste, corps à corps, et qu'après l'avoir lue une fois, il la relût encore, dût-il y trouver des taches, des lacunes, des solutions incomplètes. Le fond étant admirable, le résultat serait un accroissement de trésors dans la mémoire, de vigueur dans le jugement, et aussi de cette flamme pour la cause de Dieu, qui semble par trop faire défaut de nos jours.

Envisagé par ce côté, l'ouvrage de M. l'abbé Darras me semble le guide le plus précieux à indiquer aux jeunes catholiques condamnés à compléter leurs études dans l'isolement, et résolus pourtant à les compléter.

Avantage de la méthode historique En effet, la science réelle ne s'acquiert pas seulement par une exposition plus ou moins bien ordonnée des vérités qui se déroulent successivement et s'enchaînent entre elles. Quand Dieu a voulu se révéler aux hommes, il l'a fait, si je puis dire ainsi, par la méthode historique, comme la plus à la portée de toutes les intelligences. Voyez plutôt les livres sacrés, quelle place y occupent les récits de l'histoire. L'Ancien et le Nouveau Testament

en sont pleins. L'histoire est le plus sûr moyen de fixer, dans l'esprit de l'homme, la vérité dans l'exposition des faits.

C'est que la vérité elle-même est un fait ; la révélation un fait ; la création, la chute de l'homme, la réparation sont des faits ; la mission de Jésus-Christ est le plus grand de tous les faits, dont l'Eglise est le perpétuel témoin. Et l'homme, par sa nature, saisit plus facilement les faits historiques que les systèmes théologiques et leurs plus profondes investigations. Dieu me préserve de vouloir rabaisser la science des sciences, la théologie, au profit de l'histoire ; je dis seulement que le jeune homme livré à lui-même se passera plus facilement d'un maître, s'il lui fait défaut, dans les études d'histoire, que dans les études les plus belles des théologiens anciens ou modernes.

Mais ne peut-on pas dire que les études du jeune homme auquel je m'adresse trouveront un plan très réel, alors même que, dans ses études et ses travaux, il semble ne suivre que le cours des âges ? Bellarmin, dans un discours mis en tête de ses controverses, si je ne me trompe, ne fait-il pas observer l'enchaînement logique des hérésies, source de l'enchaînement très logique des vérités catholiques, promulguées successivement par les Conciles ou par les Souverains Pontifes ?

Voyez plutôt. D'abord, c'est l'unité de Dieu qui s'affirme contre le paganisme et la Gnose ; puis la Trinité contre les Ariens et les Macédoniens. Nestorius semble n'apparaître que pour fixer, avec Eutychès, par les anathèmes dont tous les deux sont l'objet, à un double point de vue, le dogme de l'Incarnation. Donat inaugure, si je puis dire, la question de l'Eglise ; Pélagé, celle de la grâce. Plus tard, leurs erreurs développées devaient être reprises en sous-œuvre par les Protestants. Nous revenons aujourd'hui à la négation absolue du surnaturel. On dirait que Dieu,

après avoir pris un moment possession du monde par Jésus-Christ, doit en être de nouveau chassé par la révolte radicale de l'homme excité par la révolte de Satan.

FÊTE DE LA TOUSSAINT

Aux collégiens de Nîmes, 1878.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Telle est la récompense des saints : Dieu est toutes choses en eux, selon tous leurs désirs et, après quelques jours de combat, ils sont appelés à l'éternelle récompense. Etudions leur bonheur et cherchons à nous rendre compte de la manière dont l'éternelle Trinité est toutes choses en tous les saints : *ut sit Deus omnia in omnibus*. Le Père verse en eux un être plus parfait ; le Fils leur communique les rayons de sa lumière infinie ; le Saint-Esprit les comble par les transports de son amour et les unit à la divinité d'un lien inexprimable : *ut sit Deus omnia in omnibus*.

I. Le Père communique aux saints une perfection incomparable d'être

Au Père est plus particulièrement attribuée la création, et dans l'Apocalypse, tandis que le Fils nous est montré sous la figure de l'agneau, le Père est plus particulièrement représenté sur son trône, entouré de millions d'anges et de saints ; et celui qui était assis sur le trône dit : *Voilà que je rends nouvelles toutes choses, et dixit qui sedebat in throno : ecce nova facio omnia*. Ce renouvellement de toutes choses ne s'applique pas aux anges ; il s'applique aux élus qui sont renouvelés, et comment ? Ecoutez saint Paul : *seminatur corpus animale, surget corpus*

spiritale. Ce corps devait être incorruptible, le péché l'avait condamné à la corruption, mais par la grâce de Dieu il a été le corps d'un saint : *seminatur in corruptione, surget in incorruptione ; seminatur in ignobilitate, surget in gloria*. Et comment cela ? Parce que celui qui était sur le trône a dit : Voilà que je renouvelle toutes choses, et dixit : *ecce nova facio omnia*.

Mais si cela a lieu pour le corps, que ne dirons-nous pas pour l'âme ? L'âme, elle, était tombée par le péché au degré le plus bas d'infirmité, de faiblesse, d'ignominie. *Seminatur in infirmitate, surget in virtute*. Quelle puissance ? Celle de l'être perfectionné. Ne sentez-vous pas en vous une différence entre les jours de santé et les jours de maladie ? Il en est de même pour l'âme : elle a ses jours de langueur et ses jours d'énergie. Mais au ciel cette âme recevra de Dieu une puissance d'être toute nouvelle, une puissance de vie divine ; ses facultés seront agrandies, perfectionnées, divinisées. Qui aura fait ce prodige ? Le Créateur de toutes choses qui pour ses élus fait une nouvelle création et renouvelle toutes choses en eux. *Ecce nova facio omnia*, lui qui est toutes choses en tous.

Mais rappelez-vous toutefois que ce prodige est pour les élus seuls. S'il y a les saints, à qui sont réservés ces magnificences de la libéralité divine, il y a les réprouvés à qui sont réservés de merveilleux tourments, selon l'expression des saints livres. Regardez en haut pour contempler le bonheur des élus, mais regardez en bas pour vous faire une idée des supplices des damnés, et faites votre choix.

II. Le Verbe donne aux élus sa lumière

Le Verbe qui était au commencement, par qui tout a été fait, éternel comme le Père, était la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Or, cette lumière ici-bas se communique selon la faiblesse de

nos yeux. Elle se communique en nous par la foi. Cette lumière s'accroît sans cesse, comme après la nuit les premiers rayons de l'aurore. Mais le soleil ne se lèvera jamais pleinement ici-bas pour les yeux de notre âme. Nous n'avons sur la terre qu'un commencement de gloire, *inchoatio quaedam gloriae* ; il faut savoir nous en contenter. C'est la parole de Dieu mise à notre portée par la révélation et l'enseignement de l'Eglise. Mais dans la patrie ce sera tout autre chose.

Celui qui est Dieu, procédant de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, celui-là est aussi pour les saints la lumière qui les éblouit. Dieu le Père leur a accordé des yeux plus parfaits pour voir, et ils voient, ils contemplent cette lumière de vérité plus abondante. Car, pour l'âme, la lumière c'est la vérité comprise. Le Verbe, la parole éternelle, se présente à eux, et, dans la lumière éternelle, ils voient la lumière qui leur convient. *Signasti super nos lumen vultus tui, Domine, dedisti laetitiam in corde meo.* Et que voient-ils ? Ils voient le bonheur des saints et ils admirent la société à laquelle ils sont élevés, ils admirent les ornements dont leur âme est comme investie, ils admirent surtout la gloire de Dieu et tout ce que cette gloire leur apporte d'ivresse, et de transports, et de recueillement. Ah ! ils en sont rassasiés : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua.*

Voir Dieu, contempler Dieu, telle est la joie des élus. Nous trouvons admirables un tableau, une statue, une figure, un horizon. Qu'est-ce que tout cela en comparaison de Dieu, de son essence, de ses attributs, sa puissance, sa justice, sa bonté ? Et nous le verrons comme il est : *Videbimus eum sicuti est.* Plus de nuages, plus d'énigmes, plus d'obscurités. Nous le verrons dans sa lumière même : *Videbimus eum sicuti est.* O vérité éternelle, la joie de vous contempler fera l'éternelle félicité de vos saints. Mais nous ne vous contemplerons pas de loin, vous

serez en nous : *Ut sit Deus omnia in omnibus*. Comment cela ? Ecoutez encore.

III. Le Saint-Esprit nous communique la perfection de l'amour

Que faites-vous, quand vous embrassez votre mère ? Vous voudriez tant, vous, l'aimer, ne faire qu'un avec elle ; mais cela est impossible, vos corps mêmes s'y opposent. Mais Dieu est un pur esprit, et vous pouvez vous attacher à lui par votre âme et ne faire qu'un esprit avec lui : *Qui adhaeret Domino, unus spiritus est*. Cela se commence déjà ici-bas par la grâce de Notre-Seigneur, mais la plénitude de cette union ne peut avoir complètement lieu que dans la patrie, dans le ciel. Là, notre être sera renouvelé, fortifié, agrandi par le Père tout puissant. Là, les rayons du soleil de vérité nous illumineront de leurs splendeurs divines. L'agneau devenu notre lumière, nous serons rendus plus capables d'agir, de connaître, d'aimer ; nous verrons mieux la beauté de Dieu, nous voudrons nous élancer vers elle d'un effort plus suprême. Or, cette union par l'amour, nous en serions incapables. Mais ce qui déjà se réalise ici-bas par l'amour de Dieu, qui nous est apporté par le Saint-Esprit, se réalisera bien plus parfaitement encore, quand Dieu sera tout en tous : *Ut sit Deus omnia in omnibus*. Ah ! disent les saints : mon Dieu, que vous êtes admirable ! Et qui dira ce que votre lumière nous montre de vos perfections ! Mais comment aller jusques à vous ?

Déjà quelque chose du mystère se réalise ici-bas lorsque, étant incapables d'aimer, Dieu nous communique son amour par le Saint-Esprit qui nous est donné : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis*. Mais là-haut, il n'y a plus de barrières que celle de la distinction entre le Créateur et la créature. Dieu vient en nous ;

il y est en nous, être agrandi, lumière inondant notre œil, amour embrasant notre âme ; en un mot, il est toutes choses dans tous les saints. Vous voulez aimer, voilà l'amour de Dieu. Vous voulez brûler d'amour, voilà les flammes du Saint-Esprit. Vous voulez, dans vos transports, ne faire qu'un avec Dieu, vous ne descendrez jamais si profondément dans votre cœur que Dieu n'y descendra plus profondément encore, et pour vous y aimer, et pour vous apprendre à vous unir à lui : *Ut sit Deus omnia in omnibus.*

Et cet Esprit divin donne, outre le bonheur commun, à chacun sa récompense. Mais il y en a trois plus particulières, appelées auréoles, pour les docteurs, pour les martyrs, pour les vierges, parce que, dit saint Thomas, ils ont soutenu de plus grands et de plus continuels combats.

Et pour combien de temps ? Pour toujours. Voilà pourquoi Jésus-Christ, en annonçant la pauvreté, les larmes, les persécutions à ses disciples, ajoutait : *Gaudete et exultate* ; réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, voilà que votre récompense est abondante dans les cieux.

Voilà. Cette expression, dans le style de l'Écriture, est une certitude, fait observer Bourdaloue. Voilà une récompense certaine, — celles du monde ne le seront jamais — ; récompense abondante, — celles du monde ne sont qu'une source de mécontentement, à cause du peu à quoi elles se réduisent — ; récompense éternelle, puisqu'elle vous attend là où règne l'éternité. Allez donc vers Dieu, demandez-lui d'être toutes choses en vous, et, dans une espérance qui ne sera pas confondue, méprisez la terre et travaillez pour mériter au ciel la possession de celui qui sera toutes choses en vous.

LA VIE DES SAINTS ¹⁾

Que les saints soient aujourd'hui une gêne considérable pour bon nombre d'esprits, qui le niera ? Ils gênent les amis du plaisir avec leur morale sévère ; ils gênent les ennemis de l'Eglise, dont ils sont un si bel ornement ; ils gênent surtout les libres penseurs, qui ne veulent pas entendre parler du monde surnaturel. Quelles immenses légions se dressent contre les saints !

Cependant, il faut en prendre son parti, les saints sont un fait, et ils sont en même temps une trop grande gloire pour l'humanité déchue, une trop grande force pour l'Eglise, une trop irréfutable manifestation du surnaturel, pour que les chrétiens doivent jamais consentir à les abandonner aux haines des méchants incapables de les imiter.

J'estime qu'il faut plus que jamais les mettre en honneur, et que *la Vie des saints* est un des plus grands et des plus paisibles enseignements que l'on puisse offrir à une masse de lecteurs impuissants, ou trop portés aux ébranlements funestes qui résultent de certains ouvrages.

Parer aux mauvaises lectures Quand, par la lecture de la vie des saints, on suspendrait les flots de mauvaises lectures qui sont à chaque instant versés sur les imaginations pour les exciter de la façon la plus malsaine, ne serait-ce pas déjà un très grand bien ? Que de malheureuses lectrices rendues incapables d'aucune lecture sérieuse, parce que les romans les ont épuisées !...

Il faut réagir contre cet affaissement des âmes, causé par des lectures trop souvent immondes ; après ces égarements de l'imagination, après ces heures

¹⁾ Le Père d'Alzon présente dans la revue *La Croix* une nouvelle collection : la « Vie des saints ».

de paresseuse rêverie, il ne reste que l'ennui des plus simples devoirs, l'incapacité d'aucun effort généreux, l'impossibilité de toute lutte devant les dangers et les combats les plus importants de la vie.

Transporter dans le monde surnaturel La connaissance des saints transporte dans un monde nouveau, le monde de la bonté. « Mon Dieu, s'écriait saint Vincent de Paul, que vous devez être bon, puisque M. de Genève l'est tant ! » A bien peu d'exceptions près, ce reflet de la bonté divine illumine presque toutes les physionomies des saints ; il sortait de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle une attrayante vertu : *Nul homme, disait-on, ne parla jamais comme cet homme.*

A une distance très grande, sans doute, il en est de même des saints. Le Fils de l'homme fut crucifié et ce fut par la croix, symbole suprême de sa bonté, qu'il attira tout à lui. Les martyrs étaient bien souvent les victimes de la rage populaire, et pourtant du haut des bûchers, du milieu de l'arène des amphithéâtres, sous le glaive des bourreaux, que de chrétiens n'attiraient-ils pas ? On en a vu, par centaines, demander le supplice, au spectacle d'un martyr expirant. Dieu donnait à ses témoins la puissance de se faire aimer et imiter, en les rendant très bons pour ces hommes accoutumés à la dureté de leurs maîtres, à la haine de leurs semblables et à l'égoïsme incapable de croire au dévouement.

C'est la bonté qui conquiert les âmes, c'est la bonté qui les excite au bien après les avoir arrachées au mal. Voyez ces saints qui étaient bons, même envers les animaux, et qui commandaient aux êtres dépourvus de raison par une fascination qui n'avait d'autre secret que la puissance surnaturelle de leur bonté.

Je parle des effets de la bonté, mais où en faut-il chercher le principe, sinon dans le sentiment d'humili-

lité qu'éprouvent les saints en pensant à leurs péchés, et qui les rend miséricordieux pour les autres, mais aussi dans le sentiment de la bonté patiente avec laquelle Jésus-Christ les a traités ! Leur cœur, quand même il n'eût pas été rendu bon par de premières faveurs du ciel, le serait devenu par reconnaissance pour la mansuétude du Sauveur à leur égard...

Proposer des modèles L'un des plus beaux triomphes de l'Eglise est de montrer l'idéal du grand, du beau, du juste, dans les merveilleuses figures de ceux de ses enfants qu'elle propose à l'admiration des peuples et à leur invocation. C'est là un secret que cette épouse du Christ a seule possédé. Où avez-vous rencontré, hors de l'Eglise, la mémoire d'hommes disparus depuis des siècles et que l'on aime encore d'une pieuse et tendre affection ? Leur souvenir se poursuit et se conserve à travers les générations comme un parfum impérissable. On les invoque, on les prie au ciel où ils sont arrivés et d'où ils nous envoient les grâces obtenues de Dieu pour nous, ils nous forcent à lever la tête et à attirer en nous l'espérance. Leur secours se fait sentir selon les dispositions de cette providence surnaturelle qui veille sur les chrétiens, comme l'autre providence veille sur les hommes et sur l'univers.

Or, il est impossible de pénétrer dans ce monde supérieur sans se sentir saisi de je ne sais quelle impression de joie, d'enthousiasme, de respect, à la vue de ce que Dieu a fait de la fange humaine, souillée par le péché, mais repétrie pour une nouvelle création avec le sang de son Fils. Ce Fils est l'homme parfait, il a plu à son Père de faire habiter, dans cet objet de toutes ses complaisances, la plénitude de toutes les perfections, *omnem plenitudinem*, et quand Jésus-Christ les a toutes résumées à un degré inimitable en sa personne divine, on dirait qu'il les prend dans son cœur et les jette en les dispersant sur la pauvreté

des hommes, de telle sorte que chacun en reçoive une parcelle qui suffira pour en faire un saint, et chaque saint ayant reçu une parcelle différente, tous seront parfaits, mais reproduiront, à des degrés et sous des aspects divers, la perfection du modèle commun, et, selon l'expression de Bossuet, de cet homme universel qui est Jésus-Christ.

Étudiez tant qu'il vous plaira, vous serez forcé de constater ce prodige : pas un saint qui ressemble entièrement à un autre, et tous pourtant ressemblent à Jésus-Christ. Ils ont tous quelque chose du chef divin de cette famille inconnue jusqu'alors : tous en reproduisent les traits humbles, forts, pleins de douceur, d'amour, d'ardeur, de désintéressement, exprimant le don de soi-même dans le sacrifice, le défi sans fierté jeté à la douleur et à la mort, tous portent un reflet de la perfection idéale du type unique...

Susciter des saints Ce serait une tentation bien dangereuse que de se laisser aller à la pensée que les saints diminuent, que le sang qui les fait germer depuis la croix s'est appauvri, et qu'il est bien inutile de travailler à en préparer de nouvelles générations. Sans doute, il est de tristes époques où le saint semble manquer, *defecit sanctus*, époque où il faut crier vers le ciel avec plus d'énergie. Ainsi faisait le Psalmiste. Mais que Dieu se réserve toujours de vaillants serviteurs qui ne consentent jamais à fléchir les genoux devant Baal, cela se voyait sous l'ancienne loi, cela se voit et verra toujours sous la loi nouvelle...

Si chaque époque a eu des saints avec leurs types particuliers, conformes aux temps à traverser, aux erreurs à combattre, aux besoins à soulager, à l'idéal à réaliser, je ne crains pas de dire que l'Église, bien éprouvée sans doute, se prépare à enfanter de nouveaux saints. Ce sera après la Révolution comme après la Réforme. La Réforme n'est pas entièrement morte,

mais nos saints survivront à son dernier soupir. La Révolution elle aussi aura son déclin ; faites place aux saints qui se préparent, qui peut-être sont déjà nés. L'Eglise, toujours la même, passe par des phases diverses. On la persécute aujourd'hui, demain elle enfantera, soyez-en assurés.

Mais un effort commun peut préparer ce nouvel état de choses ; c'est l'effort pour imiter les saints. Or, pour les imiter, il faut les connaître ; telle est la raison de la publication de nos vies de saints. Puissent-elles inspirer quelques bons désirs de suivre le chemin parcouru par ces admirables devanciers ! Dieu veuille bénir nos essais ! D'autres, après ces esquisses très imparfaites, fouilleront dans les mines inépuisables de nos annales. Puisse un plus grand amour des saints produire une plus grande ardeur pour la sainteté, et l'espoir qu'atteindre un si haut sommet, Dieu aidant, n'est pas impossible aux chrétiens !

COMMÉMORAISON DES MORTS

Aux collégiens de Nîmes, 1878.

Une des preuves les plus touchantes de la divine mission de l'Eglise, c'est la commémoration des morts. Voyez comme elle s'étend à tout. Tandis que l'homme de plaisirs et de corruption écarte la pensée de la mort, l'Eglise convoquait la dépouille de ses enfants dans ses temples ou autour de ses églises ; la pensée de la mort était une bonne pensée. Aujourd'hui on relègue les cimetières le plus loin possible. On ne veut pas de ces souvenirs importuns. Pour nous, pensons aux morts,

- 1° afin de prier pour eux,
- 2° pour les prier,
- 3° pour faire un retour salutaire sur nous-mêmes.

I. Prions pour les morts

Qui sont ces morts pour lesquels nous devons prier ? Les âmes de ceux que nous avons connus, aimés, que nous avons peut-être entraînés au mal. Quel homme arrivé à un âge même peu avancé ne se rappelle des personnes qu'il avait connues et qui ne sont plus ? Où sont-elles ? Elles sont ou en enfer, ou au purgatoire, ou au ciel. La charité ne permet pas de s'arrêter à leur damnation ; la pensée qu'elles sont déjà au ciel pourrait leur être nuisible, puisqu'on se débarrasserait par là de l'obligation de prier pour elles. Ne vaut-il pas mieux croire pieusement qu'elles sont en purgatoire ? Car aussitôt la pensée de les soulager se présente. Et c'est, certes, une pensée consolante que ce pouvoir donné au chrétien et qui s'étend par-delà le tombeau. Je puis être utile et je ne le suis pas. Voilà, certes, de quoi abattre les prétentions de mon cœur à une certaine délicatesse. Voyez quel égoïsme ! Je ne pense qu'à mes affaires, à mes plaisirs, à mes convenances. Je laisse souffrir tant d'âmes, à qui j'ai prodigué tant de menteuses protestations d'amitié, d'affection, de tendresse. Où tous ces vains discours ont-ils abouti ? A l'oubli et rien de plus.

Et qui pourtant étaient ces personnes ? D'abord, mes parents que j'ai conservés un certain temps : mon père, ma mère, leurs pères et leurs mères. Il ne faut pas remonter à des générations bien éloignées pour les voir par la pensée couchés dans le tombeau. Que dis-je ! Où sont les cendres de la quatrième et cinquième génération de ceux qui m'ont donné le jour ? A part quelques privilégiés, quels bouleversements dans les tombes ! Quels sépulcres ont gardé les ossements qui leur furent confiés ? Et puis c'est une poussière ; ce sont bien des cendres et rien de plus. Elevons-nous plus haut. Ces aïeux, ils avaient une âme. Où est-elle ? Où sont les âmes de tant de chré-

tiens, auxquels m'ont uni des liens de familles ? Et qui songe à prier pour elles ? Où sont les âmes de mon père, de ma mère, de mes parents les plus rapprochés ? Je ne le sais pas. Mais enfin, s'ils ont été vertueux, est-ce une raison pour croire qu'ils sont allés de plein vol au ciel ? Etrange excuse de la paresse, de la lâcheté, que de vouloir placer si vite les siens dans le séjour du bonheur pour se débarrasser du souci de prier pour eux. Oui, il faut pour eux des prières, des expiations, précisément parce que nous ignorons leur état. Voilà cette personne qui m'a tant aimé. Elle souffre, peut-être encore au-delà de ce que la pensée humaine peut concevoir, et je ne m'occupe pas d'elle ; je m'en rapporte à sa vertu que j'exagère, afin de calmer mes alarmes bien faibles déjà, parce que ma foi est elle-même bien faible aussi.

Mais si cette âme est en purgatoire par ma faute, par mes entraînements, mes scandales, une communauté de fautes accomplies de concert par elle et par moi, quel intérêt n'ai-je pas à prier pour elle, à l'empêcher d'être un jour mon accusatrice au tribunal de Dieu ! Elle y a paru, sa condamnation n'est pas éternelle ; mais elle est dans les flammes du purgatoire. Elle y est, parce que j'ai été coupable, et je ne ferai pas tous mes efforts pour adoucir sa peine ! Mais un jour, quand mon tour viendra, ne se lèvera-t-elle pas de son lit de flammes pour demander que j'y sois étendu en proportion des souffrances que mes entraînements lui font subir ? Que si je jette les yeux autour de moi et que, par la pensée, je convoque tous ceux que j'ai connus ou qui m'ont aimé, tous ceux à qui j'aurais pu faire du bien et à qui j'ai fait du mal, quelle affreuse responsabilité, et que j'ai de réparations à faire ! Combien n'ai-je pas à appeler à mon aide le sang de Jésus-Christ pour éteindre des flammes que peut-être j'ai contribué à allumer !

2. Il faut prier les morts

Mais toutes les âmes connues de moi ne sont pas en purgatoire. Il en est qui sont déjà dans l'éternel repos. Les unes et les autres peuvent m'être utiles. Les habitants du ciel peuvent y intercéder pour moi, surtout si par mes prières j'ai contribué à hâter leur délivrance. Qui peut dire leur reconnaissance ? Elle est égale à leur bonheur, et dans le ciel le bonheur ne rend ni oublieux, ni ingrat. Fussent-elles encore condamnées à souffrir, elles peuvent m'être d'une grande utilité ; car Dieu qui ne leur permet plus de mériter pour elles, leur permet dans sa miséricorde d'intercéder pour les autres d'une manière efficace. Or, quel avantage de prendre des protectrices parmi ces âmes, puissantes pour moi, si je le veux ! Et quels amis n'ai-je pas à ma disposition, si je leur donne tout ce qui dépend de moi pour les introduire dans la patrie, dans le sein de Dieu ! Voilà la véritable puissance du chrétien : prier les âmes du purgatoire et les forcer à prier pour moi.

Je n'y avais pas pensé. A partir de ce moment, je donnerai beaucoup aux âmes du purgatoire et j'invoquerai ces amis inconnus, mais qui me connaissent, puisque je prends leur intérêt, et dont la reconnaissance est certaine. Heureux et fécond commerce dont les profits sont incalculables ! Ah ! quand mon cœur sera-t-il assez large pour dépeupler le purgatoire et accroître, comme sans mesure, le nombre des habitants du ciel !

3. Les morts doivent nous faire penser à notre avenir

Chaque jour, je vois tomber, à droite et à gauche, des personnes connues. On les porte à leur tombeau et en voilà jusqu'au dernier jour. Mais si je ne sais pas mon jour à moi, il viendra aussi infailliblement

qu'est venu celui de tant d'autres. O générations écoulées, où êtes-vous donc et quel est votre sort ? Encore une fois êtes-vous au ciel, en purgatoire, en enfer ? Cette triple alternative m'attend à mon tour. Et si je puis espérer que j'éviterai l'éternel supplice, je ne puis guère compter que j'irai au ciel de plein vol. Que ferai-je ? Quels amis puis-je implorer, quand je vois un oubli des morts si général ? Ah ! j'ai, si je le veux, un moyen assuré de me faire des protecteurs pour ce jour terrible, j'aurai une tendre dévotion aux âmes du purgatoire. Que les vivants m'oublient : hélas ! c'est une si commune habitude ; mais les morts, si j'ai pensé à eux, si j'ai prié, souffert pour eux, ne m'oublieront certainement pas !

Ames saintes, voici le traité que je vous propose. Vous souffrez dans les flammes du purgatoire. Eh bien ! par l'entremise de Marie, j'offre à Dieu le peu que je puis lui présenter d'expiations jusqu'à mon dernier jour ; je m'en dépouille en votre faveur, que ce que je ferai de bien vous tourne à soulagement. En retour, quand viendra mon heure, du haut du ciel ou du fond du purgatoire, supposé que vous y soyez encore, vous prierez, vous intercéderez pour moi ; vous m'obtiendrez pardon et miséricorde, comme je veux tâcher de vous l'obtenir ; et, en attendant, je méditerai sur votre état douloureux, afin de corriger ma vie, de diminuer mon châtement et de mériter que la miséricorde divine m'introduise au plus tôt là où je lui demande que vous me précédiez.

Ainsi soit-il.

II.

LES INSTITUTIONS

- I. — LES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION.
- II. — LES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION.
- III. — LES OBLATES DE L'ASSOMPTION.
- IV. — LES ADORATRICES DU SAINT-SACREMENT.
- V. — LE COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

I. — LES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION

Cette section comprend :

- A. — *Diverses consignes.*
- B. — *Préoccupations du Père d'Alzon de 1869-1871.*
- C. — *Formation des jeunes religieux.*
- D. — *Alumnats.*
- E. — *Instructions sur la vie religieuse.*

— A —

Directives au frère François Picard

étudiant à Rome et chargé des intérêts de la Congrégation

10 avril 1856

...Dans les explications qu'on vous demandera, faites ressortir notre raison d'être entre les Jésuites et les Dominicains, notre désir de réhabiliter les formes monastiques et de recevoir ceux que leur santé empêche de supporter la sévérité dominicaine. Faites ressortir l'élément de charité manifestée par les œuvres auxquelles nous poussons les jeunes gens. Si vous voyez Mgr Bizzarri, faites-lui remarquer que des parents très chrétiens veulent d'autres instituteurs que les Jésuites. Parlez aussi de notre disposition à être les auxiliaires et non les concurrents du clergé séculier, et aussi de notre direction vers les doctrines romaines.

Si vous faites une demande, puisez les principales idées dans les premiers chapitres des Constitutions, et gardez-en la copie. La note que j'avais rédigée

dans le temps et qui précède les Constitutions devrait suffire, en en modifiant quelques mots ¹⁾.

1^{er} décembre 1856

...L'affaire des Augustins me préoccupe toujours plus. Je lis avec toute l'attention possible leurs Constitutions ²⁾. Elles renferment des choses qui nous vont tout à fait ; mais il en est d'autres qu'il faut absolument modifier. Je fais un travail là-dessus, et peut-être serait-il nécessaire de l'avoir terminé, avant que je ne songe à aller à Rome. Supposé qu'il y eut une édition des Constitutions des Augustins imprimées depuis quelques années, vous feriez bien de me l'expédier *per brevioram viam*.

Je vous engage à sonder toujours doucement le terrain. Voici ce qu'il faudrait surtout dire. La place des Augustins serait entre les Jésuites qui laissent de côté les formes religieuses et n'ont que peu d'austérités pour se consacrer plus aisément aux œuvres de zèle et les Dominicains qui ont la prédication et l'austérité avec les formes religieuses. Nous nous adresserions aux personnes qui ont de l'attrait pour les formes religieuses et les œuvres de zèle, et à qui leur santé ne permet pas de se livrer aux grandes austérités. Dans le temps présent on trouverait beaucoup d'hommes, que la sévérité de la règle écarte des Dominicains, qu'un certain esprit repousse des Jésuites et qui pourtant peuvent beaucoup travailler dans l'Eglise de Dieu...

¹⁾ Il s'agit de l'Aperçu général donné à la page 648.

²⁾ Il était question d'une union avec les Ermites de Saint-Augustin. Le projet fut envisagé à plusieurs reprises et définitivement écarté, du temps du Père d'Alzon, à la suite d'une décision de la Congrégation des Evêques et Réguliers, du 9 juillet 1880.

7 janvier 1857

J'ai plusieurs observations à vous faire, dans le cas où le consultant nommé pour notre affaire vous ferait demander :

1. Le nom que nous voudrions prendre serait celui d'Augustins de l'Assomption et non pas des Augustins de France.

2. Si nous ne mettons pas d'austérités, c'est, comme je vous l'ai déjà fait observer, parce que nous voulons recevoir des religieux de petite santé, les autres pouvant aller aux Dominicains ou aux Carmes.

3. Nous ne nous unissons pas aux Augustins Ermites ou Chanoines, parce que les Chanoines me semblent avoir une règle trop facile, et que les Ermites ont des Constitutions qui pourraient nous gêner dans l'action que nous nous proposons d'exercer.

4. Nous tenons surtout à la pratique de la pauvreté. Nous la croyons indispensable pour les temps présents et comme protestation contre les mœurs actuelles. Nous sommes incertains pour savoir si nous aurons des propriétés, en dehors de nos collèges et de nos couvents. Des propriétés nous exposent à perdre un jour l'esprit de pauvreté, et, d'autre part, cependant elles sont utiles pour fonder les orphelinats et autres œuvres de charité de cette espèce.

5. Nous tenons à la récitation de l'office, et nous préférons avoir moins de maisons et le faire réciter plus régulièrement.

6. Nous tenons très particulièrement aux œuvres de charité, qui nous permettront d'agir directement sur le peuple et d'arrêter autant que possible sa démoralisation.

7. Nous tenons par-dessus tout à développer dans les esprits et les cœurs l'amour de l'Eglise romaine.

Telles sont, mon cher ami, les bases sur lesquelles vous devez vous appuyer dans les explications que vous donnerez au consultant.

Conseils aux supérieurs de l'Assomption, 1858

La pensée de donner des conseils aux autres, quand je passe, aux yeux de certaines personnes, pour imprudent, peut paraître une imprudence de plus. Cependant je crois pouvoir faire part à mes frères du résultat de mes fautes. C'est une sorte d'expérience utile comme une autre. L'essentiel c'est que l'on puisse en profiter, ne fût-ce qu'en apprenant comment ou pourquoi il faut faire autrement que je n'ai fait.

La première observation à faire, c'est que je ne me propose point de rédiger un traité en forme et par ordre de matières. Ce sont de simples notes qui peuvent avoir leur utilité, mais ces notes seront jetées comme le temps me le permettra et selon que les événements m'en fourniront l'occasion.

Ce qu'un supérieur de l'Assomption doit se proposer avant tout, c'est de faire aimer Notre-Seigneur et tout ce que Notre-Seigneur a aimé, dans l'ordre où Notre-Seigneur l'a aimé. Tout est là : aimer Jésus-Christ et tout ce qu'il aime. Si nous portons cette disposition en tout, nous aimerons Dieu et sa sainte volonté ; nous lutterons, comme Jésus-Christ a lutté, dans la paix, la douceur, l'humilité.

Un supérieur de l'Assomption doit être un autre Jésus-Christ en toutes choses. Prier, souffrir, s'anéantir, évangéliser avec Jésus-Christ, voilà où est sa force.

Si le noviciat se forme à Nîmes, au mois d'octobre 1858, il faudra de toute nécessité qu'il y ait un religieux chargé de l'exécution du règlement, lequel soit la règle vivante. Il faudra également établir du premier coup des charges, afin que les emplois se fassent le mieux possible du premier coup. Les novices devront n'être occupés que de leur règle, de la chapelle, et, le dimanche, de l'instruction religieuse.

Je devrai faire le noviciat au moins trois fois par

semaine, et probablement les lundi, mercredi, jeudi et samedi, à 11 heures.

Les novices devront avoir une *Bible*, une *Imitation*.

Pour soutenir le noviciat, les supérieurs de chaque maison devront fournir chaque année une offrande proportionnée à leurs ressources. Dans toutes les maisons, un livre de messes, tenu par un prêtre, doit être établi dans chaque sacristie.

Dans la réception des sujets, l'important est d'étudier leur nature et dispositions intérieures. Quelques-uns ont besoin d'être traités très rondement, pour pouvoir les forcer à se montrer tels qu'ils sont ; d'autres, au contraire, veulent être pris avec des gants pour faire quelque chose. Quant au moyen de les attirer, je ne connais encore que la prière.

Beaucoup aimer et beaucoup souffrir, telle doit être la devise du supérieur qui veut enfanter des âmes à Dieu.

En général, nous ne sommes pas assez humbles et nous ne procédons pas assez avec prévenance et dépendance par rapport aux âmes ; nous n'allons pas assez au-devant d'elles pour l'amour de Dieu.

Note du P. d'Alzon.

L'Assomption en face des persécutions de l'Eglise

2 décembre 1861

Au R. P. François Picard

Je ne vois pas à quoi notre petite Congrégation est bonne, si elle ne se compromet pas pour la cause de l'Eglise. Ainsi je conjure qu'on me laisse au conseil de Saint-François de Sales, s'il ne s'agit que de nous nuire ¹⁾. Si l'on pense que le conseil aura plus de

¹⁾ Les réunions de l'Œuvre de Saint-François de Sales venaient d'être interdites en France.

liberté d'action par ma retraite, c'est différent. Je suis très heureux de nous compromettre, je serais désolé de compromettre l'Association en restant dans son conseil. Ainsi, que Mgr de Ségur décide...

.....

Enfin, adieu. Prions beaucoup. On ne me tirera pas de l'idée que, dans ces temps-ci, ceux qui veulent être saints ont cent fois plus de grâces qu'en temps ordinaire. Tant pis pour ceux qui insultent Notre-Seigneur, mais tant mieux pour ceux qui se dévouent à le consoler !

14 décembre 1868 A la Rév. Mère Marie-Eugénie de Jésus

Nous ne sommes pas des hommes d'opposition, nous sommes des hommes d'affirmation; nous posons nettement les principes catholiques et nous les propageons, nous combattons ce qui les contredit. Tant pis pour ceux que nous trouvons sur nos pas !

En présence de certaines défections

Le Vigan, 13 juillet 1876

Au R. P. François Picard

Je crois bien que le P. François nous quittera. Où ira-t-il ? Et que deviendra-t-il ? Je ne crois pas que ce soit encore le moment de lui interdire la messe. Sans doute, il est en état de péché mortel, mais je ne pense pas que les supérieurs en aient encore la responsabilité. Les supérieurs doivent chercher le plus grand bien général, avant le plus grand bien d'un particulier. *Si discedit, discedat*, pouvons-nous dire, avec saint Paul, à propos du mari païen et de la femme chrétienne. Nous n'en avons pas la responsabilité, nous ne faisons pas le mal, nous le laissons faire, après avoir averti charitablement ; mais nous ne portons pas de coup trop empressé. Si l'on en

avait usé ainsi avec Sœur Marie-Louise, elle s'en serait allée d'elle-même, et l'on n'aurait pas eu un replâtrage qui ne peut pas durer. Il me semble, par le temps qui court, bien préférable d'avertir en toute charité certains sujets, comme a fait le P. Vincent de Paul pour le P. François, comme j'ai fait pour Sœur Marie-Louise, et puis de les laisser partir. Sainte Thérèse, dans son *Chemin de la perfection*, professe absolument la même doctrine. Le P. François fait-il des péchés mortels ? C'est plus que probable. En sommes-nous responsables ? Je ne le pense pas, puisque nous l'avons averti. Et s'il part, il aura voulu s'en aller. C'est alors qu'il ne pourra plus dire la messe. Mais ce sera son affaire, mais non la nôtre. Oh ! qu'il importe de se débarrasser de cette sorte de sujets, et qu'il est utile de leur ouvrir doucement la porte, sans qu'ils puissent se plaindre ! Au fond, nous sommes du même avis, nous différons sur les moyens...

— B —

En 1869-1871, le P. d'Alzon se préoccupe de l'orientation nouvelle, plus doctrinale, que le Concile va imprimer aux Congrégations modernes et du cachet plus spécial dont l'Assomption doit être doté. Il précise l'objet du quatrième vœu pour en faciliter l'approbation par l'Eglise et songe à un examen particulier distinctif du religieux de l'Assomption. Il donne des consignes à ses religieux pour faire produire au Concile tous ses fruits : l'Assomption devrait être, comme il le dit ailleurs, comme une efflorescence de l'Eglise. Il préside au départ de cette magnifique action apostolique qui marque les dix dernières années de sa vie.

Quid agendum ?

Rome, 19 novembre 1869

Au moment où le Concile va s'ouvrir, je me recueille et je me demande comment je dois profiter du bonheur d'assister, à Rome même, à cette solennelle assemblée. Je laisse de côté une foule de questions, dont la solution m'intéressera sans doute au plus haut point, mais qui n'ont pas directement trait à la question très nette que je veux prendre comme père d'une petite famille religieuse.

Sainteté L'Eglise se trouve en face de l'humanité, qui, sous un rapport, semble s'éloigner d'elle. Il faut non pas que l'Eglise se réconcilie avec la société, mais la convertisse : non pas par des concessions, mais par des lumières plus abondantes, par une action plus puissante. La première conclusion pratique est que, pour transformer les autres, il faut se transformer soi-même ; pour convertir, il faut être

converti ; pour faire des saints, il faut être soi-même un saint.

Le concile doit sanctifier. Et voilà la première conclusion, il faut que le concile nous sanctifie. Chaque siècle a ses vices. Il faut que nous ayons surtout les vertus contraires à ces vices. C'est en ce sens très sérieux et très fécond que nous devons être de notre temps.

Sainteté vraiment catholique Le concile du Vatican aura cet avantage : c'est que, tandis que les précédents n'étaient formés guère ou qu'en très grande majorité des Eglises d'Orient, ou bien des Eglises d'Occident, — excepté peut-être à Florence, où les évêques étaient peu nombreux — cette fois, il y aura des évêques venus des cinq parties du monde. A ce point de vue, il sera le plus universel qui ait été jamais tenu, et il faut observer que, dès lors, les questions de pays doivent s'effacer devant des questions universelles, des questions vraiment catholiques. Devant cette conclusion doivent nécessairement tomber toutes les questions de pays, de nation, tous les principes adoptés par tel ou tel peuple. Il faut prendre évidemment des principes universels, comme tout l'univers, et abandonner les autres qui, à proprement parler, n'en sont pas.

Enseignement Ce qu'on appelle, en certains pays, la société moderne est fier de ses idées qu'elle donne pour des principes. Les heurter de front peut avoir des inconvénients. Mais quelle nécessité de s'en trop occuper ? Pourquoi ne pas les laisser pour ce qu'ils valent, et, nous appuyant sur une science vraie, sincère, loyale, ne pas lui communiquer la surabondance des vérités divines que nous possédons seuls, en possédant Jésus-Christ ? *In quo sunt thesauri sapientiae et sapientiae absconditi.*

De là, la nécessité d'un enseignement très développé, mais par-dessus tout pénétré, sous toutes ses formes

et dans toutes ses branches, de la vérité catholique. De là cette autre conclusion : nécessité absolue de nous emparer de nouveau de toutes les parties de l'enseignement, depuis les premiers éléments jusqu'à ses hauteurs les plus profondes ; donc des universités en haut, des écoles du peuple en bas.

Autour du Pape D'autre part, plus la dissolution sociale est menaçante, plus nous devons nous grouper autour du centre de l'unité. Or, quelle stupidité, que le centre de l'unité dans la foi puisse être sujet à l'erreur ! Voilà pourtant ce qu'il faut bien accepter, si le Pape n'est pas infailible. Mais je ne veux pas ici aborder la question de l'infailibilité. Ce que je veux, c'est considérer le Pape comme centre d'unité pour l'action. Autour du Pape, comme centre de cette action, convergent sans doute les évêques, *quos Spiritus Sanctus posuit episcopos regere ecclesiam Dei*. Que quelques-uns de ces rapports soient abolis, parce qu'ils sont une pure affaire de chancellerie, cela se conçoit, mais à la condition que les autres relations deviendront de plus en plus fréquentes. Certes, Pie IX a contribué à les augmenter, autant qu'il a pu, en attirant si souvent à Rome l'épiscopat catholique.

Les familles religieuses Toutefois, le Pape a d'autres moyens d'agir sur le monde, par ses armées spirituelles, qui ne sont autres que les familles religieuses. Seulement, il serait très important de faire comprendre à Rome combien le Pape, défendu par ses troupes, doit les protéger à son tour. Les évêques sont ses premiers auxiliaires ; ils ne sont pas les seuls. Les évêques aident le Pape à gouverner l'Eglise ; les religieux sont les instruments spéciaux de l'action directe du Pape pour défendre et étendre l'Eglise. De leur côté aussi, les religieux doivent se grouper autour du Pape, ne pas permettre qu'on les

sépare de lui et puiser leur force dans sa force. Le temps des mutilations religieuses est passé. Les pouvoirs ont pu, à des époques néfastes, les imposer à Rome, quand on créait des vicaires généraux d'Ordre pour certains pays. Les Ordres s'affaiblissaient, l'action du centre devenait nulle, et les ennemis de l'Eglise renversaient sans peine une citadelle, dont les défenseurs, isolés et endormis, ne pouvaient plus entendre la voix de leur premier chef.

Donc nécessité pour les religieux de se grouper autour du Pape, pour défendre l'Eglise ; nécessité pour les religieux de se grouper autour du Pape pour reculer les limites de l'Eglise.

L'Assomption Me plaçant au point de vue de notre Congrégation, je me demande s'il n'est pas important de profiter de l'indication spéciale qui nous a été fournie par Pie IX lui-même, et de nous occuper de l'Eglise bulgare et de toutes les branches de la grande famille slave. La Russie et son schisme sont un des grands dangers de l'Eglise. Si les tsars viennent jamais à Constantinople, c'est avec l'espoir de venir bientôt à Rome, et, humainement parlant, quel danger !

La papauté est entre deux écueils : la Révolution et le schisme oriental. Notre petite Congrégation doit combattre la Révolution par la sainteté d'abord, puis par l'enseignement sous toutes ses formes et les œuvres de charité qui nous feront pénétrer dans le peuple. Elle doit se dévouer à la lutte surtout contre le schisme, par la sainteté, par les missions et toutes les œuvres qui se rapportent aux missions.

Conclusion Je me résume : sainteté, sainteté vraiment catholique ; enseignement sous toutes ses formes ; toutes les œuvres propres à transformer la démocratie ; lutte contre les schismes, missions et œuvres capables d'en arrêter les envahissements ;

telles sont les bases principales de notre œuvre. J'ajoute à cet esprit si essentiellement catholique, sur lequel je ne saurais trop revenir, union de plus en plus intime avec le Saint-Siège, source de toute vie, centre de toute unité, principe de toute action.

Note sur le Concile

Novembre 1869

L'Œuvre du Concile Le Concile doit se proposer de combattre l'incrédulité, le rationalisme, le naturalisme, le socialisme.

L'incrédulité par l'affirmation plus nette des principes de la foi.

Le rationalisme par la proclamation du principe d'autorité plus nettement défini, par la proclamation de l'infailibilité du Pape.

Le naturalisme, en montrant le terme du bonheur dans le monde supérieur, et les moyens de l'obtenir dans les secours apportés par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le socialisme par une nouvelle proclamation des grands principes sociaux que l'Eglise seule possède, et par la prédication du principe de charité, à l'aide duquel elle peut seule guérir les plaies que l'esprit d'égoïsme, de haine et de révolte a faites à la société malade.

Rôle des Congrégations modernes En face de ces idées, quel est le rôle des Congrégations modernes ?
Contre l'incrédulité :

1° Affirmer Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi, et pour l'affirmer utilement, l'étudier plus que jamais.

2° Se livrer à l'enseignement entendu dans le sens le plus vaste.

3° Développer le zèle de la prédication de Jésus-

Christ non seulement parmi les chrétiens, mais chez les incrédules, les hérétiques, les Juifs et les païens.

Contre les rationalistes :

1° Montrer la supériorité de l'intelligence, qui prend pour point de départ une autorité immuable.

2° Montrer la nécessité de fortifier la puissance pontificale au point de vue moral et intellectuel, à mesure que sa puissance temporelle et politique semble diminuer.

En face du naturalisme :

1° Se sanctifier d'abord soi-même, afin de prêcher l'exemple.

2° Puis, travailler à faire pénétrer partout les mœurs chrétiennes.

Reste le socialisme. Les Congrégations religieuses se trouvent ici en face de tous les maux les plus horribles. Il faut qu'elles les guérissent en pénétrant dans les classes gangrenées. La démocratie est un fait. Il faut en tirer tout le parti possible, en s'occupant de toutes les œuvres qui peuvent la christianiser.

Le Concile et les Oblates

Rome, 4 décembre 1869

A Mère Correnson

But du Concile En étudiant attentivement le but du concile, on voit qu'on se propose surtout de rétablir tout l'ordre surnaturel apporté par Notre-Seigneur sur la terre et attaqué par l'incrédulité, (le naturalisme), le rationalisme et le socialisme. Voilà le mal.

A l'incrédulité on veut opposer les principes de la foi ; au naturalisme tout le plan des secours surnaturels et des espérances surnaturelles ; au rationalisme la base inébranlable de l'autorité divine, fortifiée par la doctrine de l'infaillibilité du Pape ; au socialisme la notion plus parfaite des principes sociaux,

tels que les communique la grande société chrétienne, l'Eglise. Les affirmations de la foi, la supériorité de l'idée du bonheur et des moyens de l'obtenir, la puissance des motifs de croire, la vie sociale, voilà ce que le concile prendra pour point de départ.

Conséquences pratiques Mais quand ces grands jalons auront été posés, il faudra en tirer les conséquences. De la foi plus fortement affirmée découle un enseignement plus puissant : renouvellement des études ; des espérances surnaturelles opposées au naturalisme moderne découle une notion plus féconde de la sainteté ; de l'autorité du Souverain Pontife plus énergiquement confessée, la nécessité de recevoir de lui une plus vigoureuse direction ; de la manifestation plus complète des principes de l'Eglise, une lumière pour travailler à guérir les maux de la société. Mais il faut ajouter à cela que ces grands principes combinés entre eux donnent d'autres résultats non moins admirables.

Pour les Oblates Du principe de la foi plus nettement établi découle, pour les Oblates, l'obligation d'étudier plus sérieusement la religion, afin de l'enseigner un jour, et un zèle plus grand de porter ce divin flambeau dans les pays étrangers.

Des enseignements relatifs à l'ordre surnaturel résulte pour elles : 1° l'obligation d'être des saintes ; 2° la conviction de la sublimité de leur vocation, qui les appelle à prendre des schismatiques, des hérétiques, des juifs, des païens, et d'en faire des saints aussi.

De la promulgation de l'infaillibilité du Pape, il suit rigoureusement : 1° la nécessité de s'attacher du plus profond de leur être à ce centre impérissable de l'Eglise ; 2° le privilège, non moins grand, de la servir comme il convient, pour étendre le règne de Notre-Seigneur.

Enfin, de la promulgation des grands principes de la société chrétienne découle une admirable

mission, si les Oblates veulent s'en rendre dignes ; un travail incessant, tant qu'elles seront en Europe ou quand on les y rappellera, pour s'occuper avec intelligence des œuvres de leur ressort, et qui tiendront à lutter contre le socialisme, et qui les prépareront à accomplir des œuvres analogues partout où on les enverra.

Je vous donne là le cadre d'un livre à faire et dont les chapitres se classent peu à peu dans mon esprit. Ce livre, je voudrais l'intituler : Les Congrégations religieuses et le Concile. Priez Dieu, pour que ces idées se développent dans mon esprit. Il me semble qu'il y aurait sur cette matière un bien bon travail à produire.

Le cachet de l'Assomption

29 janvier 1870

Au P. Fr. Picard

Un quatrième vœu Ceci pour vous, le P. Vincent de Paul et la supérieure. Il y a des difficultés, paraît-il, à obtenir le quatrième vœu d'étendre le règne de Jésus-Christ dans les âmes. Ne peut-on pas le remplacer par le vœu de nous porter à toutes les œuvres que le Souverain Pontife nous proposera, dans le but de combattre la Révolution et la franc-maçonnerie, qui est la grande et satanique incarnation de la Révolution ? D'une part, Jésus-Christ et l'Eglise ; de l'autre, Satan et la franc-maçonnerie ou la Révolution. Voilà, je crois, ce qui est plus évident que le jour.

J'ai préparé une note qui aurait la chance de réussir ; je vais m'en occuper. Ce serait une Association contre la franc-maçonnerie et l'Assomption prenant, selon sa petitesse, contre la Révolution le poste que les Jésuites occupèrent, il y a trois siècles, contre la Réforme...

24 janvier 1870

A Mère Correnson

Ma bien chère enfant,

Projet d'un examen particulier ...Je viens d'avoir une conversation qui me fait réfléchir très fort par rapport à notre œuvre.

Quelqu'un de très sérieux me disait : « Si votre évêque meurt, il sera de lui comme de bien d'autres évêques. Rien ne sera resté de son passage, parce qu'il aura gouverné par l'arbitraire et non pas fondé des institutions ». Hélas ! cela est bien vrai. Qu'un évêque gallican lui succède, que trouvera-t-il dans le Chapitre, dans le séminaire, dans le développement scientifique du clergé qui résiste à une pression funeste ?

Eh ! bien, je me demande si vous et moi venions à mourir, que resterait-il pour notre œuvre ? Quels principes aurions-nous établis ? Quelle cohésion aurions-nous donnée à cette famille ? Je sais bien qu'elle est toute récente, mais je crois très important de commencer à en fixer les pierres fondamentales au point de vue de la durée.

J'ai quelques idées là-dessus, dont je vous ferai part dans mes lettres ; préparez-vous, de votre côté. J'espère que nous viendrons à bout de faire quelque chose de très bien, mais persuadez-vous bien que vous avez à mettre dans votre examen de chaque soir : « Qu'ai-je fait aujourd'hui pour fonder mon œuvre ? »

Sous ce rapport, lisez surtout, dans les Vies des saints, tout ce qui touche le côté de l'organisation de leurs travaux, soyez autant que vous le pourrez le modèle, sinon de toute la règle (votre santé ne vous le permet pas), au moins de l'esprit de la règle. Ne vous étonnez pas de certaines misères, mais cherchez-en la racine pour la couper ou plutôt l'extirper entièrement.

Je crois que je vais établir un Chapitre général des Augustins de l'Assomption, pour exiger le signe

distinctif de notre œuvre. Saint Ignace a donné aux siens les *Exercices spirituels*, une heure de méditation et deux examens particuliers. Il faut que nous établissons quelque chose de semblable...

31 janvier 1870

A la même

L'examen particulier des Oblates Depuis quelque temps je suis préoccupé du quatrième vœu que les religieux de l'Assomption doivent faire. Voici ce que je voudrais essayer pour les Oblates. Ce serait d'exiger d'elles que, tous les jours, elles donnassent un certain temps de leur méditation à examiner ce qu'elles veulent faire dans la journée pour se rendre capables d'aller dans les missions. Le soir, elles feraient un examen sur ce qu'elles ont fait.

Voici quels sujets d'examen elles pourraient se proposer :

- 1° En quoi veux-je être religieuse ?
- 2° En quoi suis-je pauvre, vierge, obéissante ?
- 3° Quelle est mon humilité et ma charité envers mes Sœurs ?
- 4° Quelle est ma pratique de la règle ?
- 5° Quelle application veux-je mettre à étudier, si j'en ai le temps ?
- 6° Quel est mon esprit de sacrifice et mon désintéressement ?
- 7° Avec quelle ardeur veux-je offrir mes prières et mes pénitences pour les âmes à sauver ?

Ce ne sont là que des jalons, mais si vous vous appliquez à faire faire sur ce sujet deux examens : le matin, sur ce que l'on veut faire ; le soir, sur ce que l'on a fait dans la journée, en insistant tantôt sur un point et tantôt sur un autre, je suis sûr que vous obtiendrez des résultats. Pour moi, je l'ai commencé, en ce qui me concerne, et je vous engage à en faire autant pour vous.

Mon examen se limite ainsi. En quoi ai-je avancé le règne de Jésus-Christ, en détruisant le règne de Satan en moi ? En quoi ai-je combattu le règne de Satan dans le monde et fait avancer le règne de Jésus-Christ ?

Il y avait dans mes lettres aux Adoratrices quelques passages qui pourraient vous être utiles. Du reste, ce n'est qu'une idée que vous pouvez m'aider à perfectionner, et si vous voulez m'y aider, je vous en serai reconnaissant. Ce que je vous écris est plus sérieux que vous ne pensez, car l'ébauche que je vous envoie sera le cachet distinctif de la Congrégation de l'Assomption, et je voudrais que ce fût le vôtre, car il me semble que vous êtes toute nôtre par une foule de liens intimes.

1^{er} février 1870

A la même

Explications Votre lettre du 29 m'arrive ; j'ai une minute, j'y réponds. Hier, je vous ai écrit, mais j'étais dérangé par une foule de distractions. Il me semble qu'aujourd'hui je me ferais mieux comprendre. Il ne faut pas se faire illusion. La société est très gravement menacée. Elle a besoin d'être soutenue par tous les moyens contre la Révolution et contre l'armée de la Révolution, la franc-maçonnerie. J'espère que le Concile fera quelque chose contre la franc-maçonnerie. Mais, puisque l'on semble mettre des obstacles à notre vœu de nous dévouer à l'extension du règne de Notre-Seigneur dans les âmes, j'ai pensé que l'on ne pourrait nous défendre de transformer ce vœu (je parle des religieux) en celui de nous porter à toutes les œuvres que le Saint-Père nous proposera contre la Révolution et la franc-maçonnerie. Mais il faut donner un esprit à cette action. Or, pour faire cela, je me propose de présenter au futur Chapitre général la constitution suivante, conçue à peu près en ces termes :

« Les religieux de l'Assomption feront tous les

jours, matin et soir, un examen : le premier où ils examineront ce qu'ils veulent faire pour détruire le règne de Satan dans leur cœur et sur la terre, pour accroître et dans leur cœur et dans le monde le règne de Notre-Seigneur ; le second consistera à repasser ce que pendant la journée on a fait dans ce but ».

Je vous ai indiqué quelques-uns des points, sur lesquels vos filles par un examen analogue pourraient se préparer à tenir leur vœu...

[L'examen aurait eu pour but aux yeux du P. d'Alzon de préparer au quatrième vœu et d'en faciliter ensuite l'exécution.]

Espoir d'une approbation de ce quatrième vœu

Rome, 4 février 1870

Au P. Fr. Picard

Mon cher ami,

...Je vous avais parlé de l'idée que j'avais de changer notre quatrième vœu de nous consacrer à l'extension du règne de Notre-Seigneur dans les âmes en celui de nous dévouer à toutes œuvres que le Saint-Père nous proposera, pour combattre la Révolution et la franc-maçonnerie. Or, hier, j'ai reçu la visite de Mgr de Lucca, sous-secrétaire de la Congrégation des Réguliers, et, après lui avoir parlé de diverses choses, je lui glissai quelque chose de notre quatrième vœu. Il me répondit : « En général, la Sacrée Congrégation repousse les quatrièmes vœux comme inutiles, parce qu'ils sont l'expression de l'esprit général de l'Institut ; mais au premier abord, je suis convaincu que l'on ferait une exception pour le vœu que vous proposez, soit parce qu'il a quelque chose de très caractérisé, soit parce qu'il me paraît entièrement adapté aux circonstances présentes de l'Eglise et

aux ennemis qu'elle a à combattre ». Et, en s'en allant, il me pria de compter sur lui et me demanda, quand j'aurais à lui parler, de le faire venir, parce que ce serait plus commode pour causer à l'aise.

7 février 1870

Au P. E. Bailly

Essai d'examen Je reçois votre lettre du 3, qui eut dû m'être remise hier. Vous voulez donc devenir un saint. Je vous promets de vous y aider, autant que j'en suis capable, et pour cela permettez-moi d'user de vos bonnes dispositions pour essayer avec vous ce que je veux proposer au premier Chapitre général.

Si vous approuvez notre *quatrième vœu*, tel que je le formule, faites deux fois par jour un examen : le premier pour chercher en quoi vous voulez chasser le diable de votre âme et y mettre Jésus-Christ, en quoi vous voulez servir l'Eglise en combattant au-dehors la Révolution et la franc-maçonnerie ; le soir, vous examinerez ce que vous aurez fait pour vous maintenir dans ces dispositions et pour les traduire par un travail pratique, puis vous m'en rendrez compte. Il faut que nous cherchions ensemble une bonne formule pour cet examen, qui alors deviendra la pierre angulaire de notre œuvre, comme l'examen particulier de saint Ignace est la pierre angulaire des Jésuites.

Voyez, essayez, comme je cherche à examiner, de mon côté ; puis, vous me ferez part de vos résultats. Je ne vous empêche point de parler de ce que cette idée a d'applicable à la Congrégation soit aux religieux, soit à la Supérieure générale des Oblates. Peut-être après avoir bien prié, y trouverons-nous une grande lumière et une grande force...

Les consignes de l'heure

I. — A la maison de Paris

Rome, 10 février 1870

Aux PP. Picard et V. de P. Bailly

Mes bien chers amis,

Je suis avec une très grande attention la marche du Concile, non pas tant dans ses délibérations que dans ses agitations extérieures et intimes à la fois, et dans les effets qui peuvent résulter du choc de tant d'idées contraires et de tant de courants opposés. Eh bien ! il résulte pour moi évidemment ceci, que la Congrégation, qui se proposera de tirer, autant qu'il dépendra d'elle, toutes les conséquences pratiques du Concile, sera celle que Dieu bénira le plus. A ce point de vue, il serait très important que nous pussions nous bien rendre compte devant Dieu de ce que nous avons à faire, afin de limiter notre action dans une certaine mesure, et de la circonscrire pour la féconder autant que possible et aussi de façon à ne pas gaspiller nos forces...

Sans affectation, mais avec un plan très suivi, vous devez grouper autour de vous des laïques, des prêtres et, par vos conversations, vous proposer d'attirer à la vie du Concile toutes les intelligences viriles, sur lesquelles vous pouvez avoir quelque influence. Croyez-moi, travaillez le plus que vous le pourrez dans ce sens-là. Le concile du Vatican se résumera dans un nouveau traité de la religion et de l'Eglise, les autres questions n'en seront que les corollaires. Par conséquent, prenez ces questions en main, emparez-vous en, rendez les vôtres le plus possible, appliquez-les, moins par vous-même, qu'en poussant d'autres à les appliquer...

Voici pourtant ce que vous devez vous proposer pour commencer : 1° d'étendre, autant qu'il dépendra de vous, l'œuvre de Saint-François de Sales ; 2° de

donner une valeur religieuse au Bulletin bibliographique ; 3° de faire sentir le besoin d'accroître le denier de Saint-Pierre ; 4° de faire beaucoup prier, pour obtenir de bonnes vocations religieuses ; 5° sans trop parler du Concile, de prendre l'esprit de cette grande assemblée et, sans contention, de l'infuser partout, au risque d'être quelquefois assommants ; 6° de pousser à toute œuvre populaire, soit en vous en occupant vous-mêmes, soit surtout en poussant les catholiques à s'en occuper.

II. — A l'Assomption en général

15 février 1870

A Mère Correnson

Je viens de vous parler de vous, parlons de ce qui à mes yeux sortira du Concile pour l'œuvre de l'Assomption. Il m'est parfaitement évident que les hommes nous manquent et que, s'il plaît à Dieu de nous en envoyer, eh ! bien, nous aurions du travail pour dix mille religieux. Toutefois, je trouve aussi que nous pouvons commencer de suite :

1° A acquérir une association, à l'aide de laquelle on pourra s'emparer d'une foule de travaux scientifiques : vous figureriez-vous que l'on s'adresse à moi pour cela ? J'ai accepté.

2° A préparer une université catholique ; ce qui serait plus aisé, si l'on s'était emparé d'avance des hommes dont je viens de vous parler.

3° A exercer une action sur les journaux. Croiriez-vous encore que je suis autorisé, par les présidents du Concile, à diriger une correspondance pour améliorer la situation des esprits et réfuter tout ce que les journaux catholico-libéraux font répandre pour amener l'opinion contre Rome.

Voilà un petit aperçu de ce que j'ai à disposer et dont j'ai à m'occuper à mes moments perdus. J'étudie, autant que je le puis, la philosophie scolas-

tique et je suis émerveillé de tout ce qui se fait à Naples à cet égard...

III. — A la maison de Nîmes

16 février 1870

Au P. E. Bailly

...Votre sainteté peut se développer par l'impulsion surnaturelle que vous pouvez donner à vos études et à celles de vos religieux. Ne perdez pas un seul instant ce point de vue et appliquez-vous à vous sanctifier par l'enseignement.

En ce moment, je me sature de philosophie et j'arrive à certaines conséquences. C'est : 1° qu'il faut revenir à saint Thomas ; 2° que la philosophie s'est égarée pleinement sous l'action de la Réforme ; 3° que la philosophie est une science beaucoup plus positive qu'on ne le suppose, et que ce qui a fait beaucoup trop oublier cette vérité, c'est la confusion de Babel que Descartes, à la suite du Protestantisme, a apportée dans les idées des catholiques eux-mêmes. Il y a toute une philosophie à refaire sur la trace de la vieille scolastique, et je suis à me demander si cette reprise des études n'est pas un des travaux les plus importants auxquels nous puissions nous livrer. Ah ! mon cher ami, que de choses à faire et à refaire ! Dirigez votre désir de sainteté vers ces sortes de travaux...

IV. — Aux religieux de l'Assomption, à Nîmes

Rome, 11 avril 1870

Vous allez jouir d'un certain repos pendant le temps pascal ; il me paraît utile de vous faire plusieurs recommandations.

1° Souvenez-vous que le but spécial de notre Institut est l'enseignement à tous les degrés. Or, le cardinal

Reisach disait à un de nos amis que le plus puissant résultat du Concile serait de remonter les études ecclésiastiques. Oui, mais pour cette restauration il faut deux choses : des hommes et du temps. Pour le temps, voyez tout d'abord si vous n'en perdez pas. Voyez, en second lieu, ce que vous avez fait pour travailler de façon à vous préparer d'utiles études. Il ne faut pas se faire illusion, les études sont partout d'une médiocrité désespérante, et cela par le fait du discrédit où est tombée la grande théologie, basée sur la grande philosophie. La théologie, reine des sciences, ayant baissé à un déplorable degré, les sciences, sauf les sciences matérielles, ont baissé d'autant, et les sciences elles-mêmes, qui n'ont d'autre but que la matière, ont perdu le sens divin de leur origine.

Que faut-il ? Que vous vous mettiez à rétablir, par l'étude forte, sérieuse, des diverses branches de sciences que l'on vous fait parcourir la vraie sagesse dans vos intelligences et que vous éclairiez la science, qui est le but de la raison inférieure et qui a pour objet les choses créées, par la raison supérieure qui a pour but la sagesse, c'est-à-dire la connaissance des choses divines. Or, vous arriverez là de deux façons différentes, soit par le travail intellectuel, soit par la prière. Et c'est là une très grande preuve que nous prions mal, c'est qu'après avoir prié, nous obtenons si peu de résultats. La conclusion évidente, c'est que nos prières et nos études sont quelque chose de routinier et de machinal. Si nous mettions aux unes et aux autres l'effort de notre intelligence et de notre cœur, très certainement nous arriverions beaucoup plus haut à tous les points de vue.

Il importe de bien vous convaincre de cette vérité, parce qu'alors vous ferez marcher de front, comme des religieux doivent le faire, votre développement mystique et votre développement intellectuel.

2° Il faut bien vous pénétrer de cette vérité que

le monde, même en décadence, est gouverné par les idées. Après le Concile, les religieux qui se feront semeurs d'idées, mais d'idées vraies, fécondes, seront les vrais régénérateurs de la société... Il importe encore, par ce point, de vous appliquer à vous pénétrer d'idées vraies et des grands principes. Or, ces idées, ces principes, où sont-ils, sinon dans les trésors de la science divine, dont l'Eglise possède le dépôt et qu'elle est chargée de distribuer au monde ? Je souffre de vous dire si mal ces choses, car j'y vois en partie le salut des hommes égarés par toutes les fausses idées, dont l'obscurcissement se répand tous les jours d'une façon plus navrante pour ceux qui aiment un peu véritablement le règne de Dieu et le triomphe de Notre-Seigneur dans les âmes.

3° Il ne faut pas se dissimuler que l'Eglise, après la définition de l'infaillibilité, va se trouver dans une situation très extraordinaire. Le Pape sera comme un général d'une grande armée, dont les régiments sont conduits par un certain nombre de colonels révoltés. Il faut que le général passe par-dessus leur tête pour s'appuyer sur les capitaines et sur les soldats. Les colonels révoltés sont les évêques gallicans. Il faut que le Pape s'appuie, d'une part, sur les prêtres et les simples fidèles — et voilà le commencement de sa juridiction ordinaire et immédiate sur les diocèses ; d'autre part, il faut qu'il ait ses troupes à lui et qu'il les mette en cantonnement, au milieu des régiments dont les colonels lui font l'effet de chercher à pousser ¹⁾ leurs hommes dans la révolte. Ces troupes plus personnelles du Pape, ce sont les Congrégations religieuses, et telle est la raison profonde pour laquelle on sentira la raison d'augmenter leurs privilèges et leurs exemptions, au lieu de les diminuer.

Tout ceci sera peut-être développé par moi dans une lettre ou un travail plus détaillé. Pour le moment,

¹⁾ Le manuscrit porte : entrer.

je me contente de vous faire expliquer ce que vous ne comprendrez pas par le P. Laurent ou par le P. Emmanuel. Ces idées me semblent un des points de vue les plus importants sous lesquels on peut envisager le Concile.

Adieu, mes bien chers Frères. Croyez-moi tout vôtre en Notre-Seigneur.

On nous promet toujours le schéma sur l'infaillibilité aussitôt après la session du dimanche de Quasimodo.

29 avril 1870

Du P. Galabert
au P. Vincent de Paul

Notre but plus spécial Le P. d'Alzon est toujours disposé à seconder vos efforts en ce qui concerne les bonnes œuvres ; mais Il ne voudrait pas qu'elles deviennent l'objet principal, le but de notre Congrégation. Dans son intention, le but essentiel de notre petite Congrégation c'est le développement aussi complet que possible de l'enseignement de la doctrine catholique, surtout par l'étude, l'éducation des enfants et la prédication. Il ne voudrait pas que la multiplicité des œuvres populaires très utiles ne vint à nous détourner de notre œuvre principale, et de même qu'il a combattu les tendances du P. Hippolyte qui voulait pousser les jeunes religieux vers les missions de villages, de même il s'opposerait à notre absorption par les bonnes œuvres.

Le Vigan, 25 octobre 1870

Au P. E. Bailly

Plans d'action Je n'ai rien de bien particulier à vous dire, mais je suis préoccupé d'un fait qui me frappe, soit dans l'établissement de l'Eglise, soit dans la formation des Ordres religieux, soit dans les sociétés secrètes, soit dans les guerres de peuple à peuple.

On ne réussit que lorsqu'on a un but déterminé. Notre-Seigneur a dit : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* L'Eglise, le royaume de Dieu, a été fondé. Suivez les grands

évêques, ils ont toujours eu un but. Etudiez les guerres : c'est le général, dont le plan est le plus étudié et dont l'action est le plus en rapport avec les ressources, qui réussit le mieux. Quant aux sociétés secrètes, cela est plus qu'évident, et si elles ne réussissent qu'à détruire, jamais à fonder, c'est qu'au premier succès elles se débandent et leurs membres tournent leurs forces, fractionnées par l'intérêt personnel, les uns contre les autres. Voilà pourquoi les honnêtes gens, malgré leur sottise et leur apathie, ne sont pas tous avalés, comme ils le mériteraient bien, par la Révolution.

Que vous dire maintenant de mes conclusions pratiques ? Le voici. Nous voulons faire arriver le règne de Notre-Seigneur sur la terre. Tout dans notre vie, dans nos pensées, doit être subordonné à cette pensée-mère. Voyons attentivement quel doit être notre plan et comment nous devons utiliser nos forces, comment nous devons éviter de les gaspiller, comment nous devons les pousser avec une certaine unité. Par l'enseignement, par les études théologiques, par les missions, par l'aide donnée à certaines Congrégations de femmes, par notre participation à la vie sociale.

Je voudrais que sans cesse nous pussions perfectionner nos plans, en partant des mêmes principes qui sont les principes éternels, mais en modifiant l'application pratique. Ainsi il faudrait que vous pussiez offrir à la Congrégation un plan d'études et d'éducation ; le P. Hippolyte présenterait un travail sur le noviciat ; le P. Picard sur l'action à Paris, soit vis-à-vis des hommes et des prêtres, soit dans nos relations avec les Congrégations de femmes ; le P. Vincent de Paul traiterait la question des œuvres et si chacun travaillait ainsi, de son côté, à fournir au Supérieur général des travaux préparatoires qui seraient discutés à la première réunion générale ou au premier Chapitre, peut-être viendrions-nous

à bout de voir un peu plus clair dans notre avenir.
Je me résume ainsi :

1. Enseignement et éducation.
 2. Etudes supérieures.
 3. Missions.
 4. Action sociale.
 5. Œuvres de charité.
 6. Relations avec les Congrégations de femmes.
- Je change à dessein l'ordre des numéros.

27 octobre 1870

Au P. E. Bailly

Un Conseil de guerre On vient faire tous les jours l'exercice sous nos marronniers, et j'admire tout ce qu'il faut de mouvements de bras, de jambes, de commandements manqués ou réussis pour faire des soldats, lesquels ne seront après tout que de pacifiques gardes nationaux. Pauvre patrie gardée par ces gens-là ! Pauvre nation avec autant de gardes ! Eh bien, dans la vie religieuse, c'est la même chose. Que de répétitions des mêmes exercices, avant d'être ce que Dieu veut de nous ! Sans compter ceux que nous ne faisons pas. Mais quand toute la France ne serait qu'une grande garde nationale ou même une vaillante armée, de quoi serait-elle capable sans un chef ? Il faut donc que tous les membres de la Congrégation travaillent à divers degrés, depuis le postulant jusqu'au Supérieur général. Seulement au lieu d'un chef unique, il faut une sorte d'aristocratie, afin que la pensée-mère ne meure pas avec le chef. Il faut, si je puis dire, un conseil de guerre perpétuel, sinon réuni en permanence, au moins groupé souvent et échangeant ses vues par correspondance, le plus souvent possible.

Mais je suis dérangé, je reviendrai là-dessus...

Emission d'un vœu de fidélité

Du P. E. Bailly au P. d'Alzon

1. Instances du P. E. Bailly ... Je voudrais insister auprès de vous, mon Père, pour obtenir que vous demandiez ou fassiez demander le plus tôt possible au Pape l'approbation du quatrième vœu dont nous avons parlé : le vœu de lutter à outrance contre la Révolution, ses idées, ses livres, ses œuvres, etc... Ce que saint Dominique fit contre les Albigeois ne pourrions-nous pas demander à Dieu de pouvoir le faire contre la Révolution et la Franc-maçonneria ? Le moment où Pie IX captif est crucifié par la Révolution ne serait-il pas bien choisi ? et quoique nous ne soyons rien, quoique humainement nous n'ayons aucun moyen apparent, aucune force sérieuse pour lutter, ne pourrions-nous pas compter sur la miséricorde de Dieu qui bénirait sans doute notre démarche faite dans l'intention sincère de rétablir son règne et de le défendre ?...

Adveniat Regnum Tuum.

2. Formule du vœu *En présence des agitations sociales de notre époque, nous soussignés, religieux de l'Assomption, nous engageons à rester fidèles à la pratique de nos règles et de la vie commune, quelles que soient les circonstances au milieu desquelles nous pourrions nous trouver et quelle que soit la situation faite à nos œuvres ou à notre Congrégation par les événements.*

En voulant ainsi nous lier plus fortement à nos vœux de religion, nous acceptons toutes les difficultés et toutes les épreuves qui pourraient résulter de cet engagement, n'y mettant d'autres limites que celles qui nous seront indiquées par l'obéissance.

Nîmes, commémoration de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le 14 février 1871.

Signé: E. BAILLY, A. DUMAZER, GERMER-DURAND,
Frère PIERRE, JOSEPH MAUBON.

Approuvé par le Supérieur général.
E. D'ALZON.

— C —

Formation des novices

7 septembre 1850

A la M. Marie-Eugénie

Vous m'avez engagé à préparer un plan suivi d'instructions pour le noviciat. Je viens d'essayer de le faire. Je vous en envoie une esquisse ; vous voudrez bien me faire vos observations.

Je pars de cette question : Pourquoi sommes-nous ici ? Quatre motifs. 1° Pour nous sauver ; 2° pour mener la vie parfaite ; 3° pour glorifier Dieu ; 4° pour étendre le règne de Jésus-Christ.

1° Nous sommes ici pour nous sauver. Qu'est-ce que le salut ? Qu'est-il pour l'ensemble des hommes ? Pour le chrétien ? Pour des religieux ? Pour des religieux de l'Assomption ? Pour chacun de nous en particulier ?

Quels sont les ennemis du salut ? Les passions, les sens, le monde, le diable. Quels moyens de les combattre ?

2° Nous sommes ici pour nous sauver en nous sanctifiant : par la foi, l'espérance, la charité, comme chrétiens ; mais, d'une manière plus parfaite, comme religieux, en y ajoutant la chasteté, la pauvreté et l'obéissance. Examen, d'après saint Thomas, des vertus qui découlent de celles-là, et des vices ou péchés qui leur sont contraires.

3° Pour procurer la gloire de Dieu. Qu'est-ce que Dieu pour nous ? Sa gloire, sa puissance, sa sagesse, son amour, ses perfections, sa providence, sa grâce ? Le terme de la grâce, ou la glorification de l'homme, s'opère au sein de la gloire de Dieu. Le religieux doit se nourrir de ces pensées dans la prière, et, par elles, se porter à l'extension du règne de Jésus-Christ.

4° Qu'est-ce que le règne de Jésus-Christ ? — Son Eglise. Amour pour l'Eglise, amour des âmes. Deux

sortes d'âmes : les âmes pures, les enfants à former, les ignorants à instruire ou les pécheurs à convertir. De là l'éducation et les missions.

A. — Education : 1° Education proprement dite : action sur les élèves, sur leurs parents ; bons exemples, conversations. Dans quelle mesure ?

2° Instruction : études, surveillants, professeurs, hautes études ; esprit dans lequel il faut étudier et enseigner.

B. — Missions. Quelles qualités ? Force, prudence, persévérance.

Enfin je reprends chaque détail de la vie religieuse et je la compare à quelque partie de la vie de Jésus-Christ. Il me semble qu'il y aura bien là de quoi fournir à une année entière. Je me propose, quand je leur parlerai, d'exiger qu'ils fassent tous des analyses, sur lesquelles je reviendrai au commencement de chaque entretien. Par ce moyen ils pourront faire leurs provisions d'idées religieuses et marcher dans un même esprit...

Sujets de conférences pour le noviciat de l'Assomption

Note de 1858

1. L'esprit de l'Assomption étant un grand amour pour Notre-Seigneur, le meilleur moyen de se former en cet amour est de prendre son crucifix et de se dire : « Voilà jusqu'où Jésus-Christ m'a aimé ; veux-je l'aimer jusqu'à la croix ? »

2. Si j'aime Jésus-Christ, je dois l'imiter. Devant mon crucifix je puis me dire encore : « Voilà mon modèle. Veux-je l'imiter dans ses répugnances, son dénuement, ses souffrances, sa mort ? »

3. Pour entrer dans cette pensée je suivrai pas à pas le chemin de la croix. Veux-je mourir avec Jésus ?

4. Veux-je porter ma croix avec Jésus ?
 5. Veux-je accepter les chutes avec Jésus ?
 6. Quelles forces un religieux consolé, comme Jésus par Marie, ne trouve-t-il pas dans ses peines ?
 7. Quelles grâces le religieux appelé à essuyer les larmes, les sueurs et le sang de Jésus, ne reçoit-il pas pour souffrir ?
 8. Quelle confiance le religieux ne puise-t-il pas, dans ses chutes, devant les chutes de Jésus au Calvaire ?
-

2 avril 1874

Au P. Alexis Dumazer

Directives pour le noviciat Vous méritez un peu d'avoir les oreilles tirées, vous ne me parlez pas du noviciat, en quoi vous avez très grand tort. Moi, je vais vous en parler. J'ai l'espoir que d'ici à peu vous aurez 15 à 20 novices ou postulants. D'abord, il faut trouver de la place ; ensuite il faut leur trouver de l'occupation ; enfin, il faut les former beaucoup mieux que d'autres n'ont été formés jusqu'à présent. Pour cela je me propose de faire un commentaire de la Règle, du premier livre des Constitutions, du Directoire, et de donner un cours de méditations. En dehors de celles que je prépare, je chercherai à expliquer la méthode de bien méditer. Je voudrais commencer cela pour le mois de mai. Il me semble que nous pourrons, par là, former enfin une tradition de vie religieuse.

Il est entendu que vous m'aidez. Ce cours prendra du 1^{er} mai au 15 janvier environ. Je vous dirai pourquoi je m'arrêterai à cette époque. Enfin, en 9 mois, on peut, ce semble, former bien du monde et leur dire bien des choses. N'oublions pas que pour ceux qui feront un noviciat strict il faut leur faire étudier : 1^o l'Écriture Sainte ; 2^o les Pères ; 3^o l'Histoire ecclésiastique ; 4^o la Liturgie. Si l'on joint à cela de la théologie mystique, le temps peut être bien employé.

Seulement il importe de leur donner les moyens de pénétrer là-dedans, et, pour cela, de leur faire prendre des notes d'une manière utile. Je vous indique le travail en gros, afin que vous examiniez ce que vous en pourrez prendre et que je puisse vous aider dans le reste.

Avez-vous l'*année liturgique* de Dom Guéranger ? C'est, je crois, un livre important à vous procurer. Darras ou Rohrbacher peuvent être échelonnés d'une façon utile. Avec la *Patrologie* vous pouvez préparer un choix très important, surtout dans saint Augustin qui est une mine inépuisable pour tout, mais étonnamment pour les principes de piété solide. Je pense descendre au noviciat en arrivant. Cela me mettra à l'abri de bien du temps perdu et me permettra d'asseoir l'œuvre de la formation des religieux, la plus importante de toutes pour moi en ce moment.

Notes sur le noviciat

Après 1870

Les instructions du noviciat devraient durer deux ans et l'on devrait y expliquer la seconde partie de la *Somme de saint Thomas*. Il faudrait faire le cours en latin, et, pour y exercer les novices, il serait bien de commencer par quelques instructions préparatoires en latin, où on leur expliquerait les détails les plus simples ; puis, après quelques jours, on commencerait le cours proprement dit en latin. Cette seconde partie, d'où l'on supprimerait une foule de questions inutiles, servirait à baser la doctrine de la perfection sur la doctrine de l'Ange de l'école. Ces leçons prépareraient les jeunes gens à l'étude de la théologie morale.

On dira peut-être que la théologie morale devrait précéder la théologie ascétique. Logiquement parlant, je ne dis pas non ; mais il est certain que ce système

est tout bonnement impossible, puisque le noviciat doit précéder les études théologiques.

Les considérations philosophiques, qui surgissent à chaque instant sous la plume de saint Thomas, doivent être développées ou laissées de côté, selon la capacité des élèves. Pourtant il ne faut pas oublier qu'il importe d'élever sans cesse le niveau des intelligences et qu'en les obligeant à donner une attention plus soutenue, on fait éclore en quelque sorte leur puissance de concevoir et de raisonner.

Je crois que chaque année on fera bien de consacrer environ 20 leçons à l'explication de la Règle et 30 à celle des Constitutions. Le cours du noviciat commencerait chaque année par là, car pour les Constitutions il est inutile de tout expliquer.

Des études supérieures pour les religieux

Note de 1874

1. Après avoir terminé les cours à l'alumnat d'humanités et leur noviciat, les jeunes religieux seront appliqués aux études supérieures.

2. Ces études comprennent pour le cours complet : trois ans de philosophie et quatre ans de théologie, auxquels seront adjointes, selon la capacité des sujets, d'autres branches des connaissances qui se rapportent à ces deux sciences maîtresses.

3. Les jeunes profès moins capables pourront être appliqués à un cours de philosophie d'un an et de théologie de deux ans.

4. Nos étudiants se souviendront toujours que pour n'être pas exposés à la science qui enfle, ils doivent développer simultanément en eux la charité qui édifie et se préoccuper de l'esprit dans lequel ils doivent diriger tous leurs travaux. Aussi, en s'occupant avec leur intelligence, de Dieu, terme de toute science,

ils doivent s'approcher de lui, par le cœur, comme infiniment parfait.

5. Le maître, chargé de les diriger pendant la durée du scolasticat, leur rappellera sans cesse qu'ils doivent surtout faire croître en eux les trois vertus théologiques, base de leurs rapports avec Dieu : la foi qui adhère à la vérité révélée, qui s'anéantit par l'humilité et qui adore ; l'espérance qui prie, qui se confie, qui désire posséder par Jésus-Christ le bien infini ; et la charité qui cherche à s'unir à celui qui nous a tant aimés, le premier.

6. Ils s'exerceront à comprendre que tout serait mort dans les sciences humaines, si la vie ne leur était communiquée par le Verbe de Dieu ; mais que ce Verbe divin la communique, avec une abondance bien plus grande, à tout ce qui se rapporte à la doctrine sacrée comme vivante.

7. Les professeurs, ou bien, si nos élèves suivent les cours d'une faculté de théologie, nos répétiteurs s'appliqueront à faire marcher d'un pas égal les progrès dans la science divine et le développement des vertus qui se rapportent à l'objet de cette science.

8. Un des caractères essentiels de nos études sera l'union de la pratique des vertus et de la science, de telle sorte qu'un sujet qui négligerait sa perfection, quels que fussent ses moyens intellectuels, serait renvoyé aux cours élémentaires de philosophie et de théologie pour être mis plus tard dans l'impossibilité de faire partie du Chapitre général, ou s'il était trop avancé dans le grand cours pour en être exclu, les notes qui lui seraient données seraient placées sous les yeux du Chapitre général, supposé qu'on vînt à proposer de l'y admettre.

9. Saint Augustin et saint Thomas seront en philosophie et en théologie nos maîtres par excellence, auxquels il faudra toujours revenir pour la solution des problèmes qu'ils ont abordés.

10. Si les étudiants ne se plongeaient pas avec

ardeur dans la science sacrée peut-être faudrait-il également les en retirer, puisque certainement plus tard ils s'en dégoûteraient encore plus.

Les maîtres feront comprendre que la science sacrée n'est pas une science morte, perdue dans les abstractions flottantes aux vents, variables comme la pensée humaine, mais une science immuable comme Dieu, lumineuse comme son Verbe, vivante et féconde comme son amour.

Le 3 octobre 1876

Au F. Mathieu Lombard

Monsieur mon fils,

Conseils à un jeune philosophe Je vous remercie de votre bonne lettre. Je vous engage à m'en écrire ainsi de temps en temps : ce sera le meilleur moyen de ne pas nous perdre de vue, et vous comprenez combien m'est agréable tout ce qui me rappelle votre joli et ravissant minois. Vous avez donc fait une retraite. Voulez-vous une résolution à y ajouter ? C'est d'être très sévère pour la récitation de votre office. Vous n'êtes pas encore tenu de le réciter, mais cela viendra. Faites-y attention, et quand vous serez obligé, vous aurez grand-peine à ne pas résister à la tentation de le planter là. Puis appliquez-vous à le bien réciter. Le prêtre qui récite bien son office est sur la voie de la sainteté.

Autre conseil. Cassez-vous la tête pendant les premiers mois de votre philosophie. Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à me mettre à comprendre plus tard, parce que j'avais négligé les commencements. Le travail est cent fois plus dur et bien moins fructueux. Tiraillez votre professeur, jusqu'à ce qu'il ait répondu à tout. Ne vous perdez pas dans des objections insignifiantes, mais exigez que rien ne passe qui ne soit clair et prouvé. Faites

mes compliments à tout le noviciat et croyez, cher ami, à toute ma tendresse.

6 décembre 1876

Au P. Fr. Picard

Etude de saint Thomas ...J'engage le P. Géry à se procurer Zigliara. Je l'étudie à force. Je le trouve peut-être plus clair que Goudin, plus au courant des derniers systèmes, plus méthodique dans son plan qui peut être *ad libitum* partagé en trois ou deux années. Seulement, il y a quelques parties un peu difficiles à côté d'autres parfaitement claires. Je voudrais bien qu'on s'en servît. Le Chapitre général a désigné Goudin, mais on ne peut s'en servir dans sa physique particulière. Sa logique est bien longue, l'exposition des nouveaux systèmes par la force des choses est nulle. Zigliara, c'est le même ensemble d'idées que Goudin, sauf, ce me semble, une meilleure exposition. Dans tous les cas, les Dominicains le donnent pour ce qu'il y a de mieux en ce moment. Evidemment, je ne parle que du grand cours de philosophie ; le petit doit se contenter de l'abrégé de San-Severino. Je passe mon temps à lire et à relire ces auteurs...

— D —

Les Alumnats de l'Assomption

Bien que l'Assomption ait déjà publié quelques réflexions sur les alumnats fondés par elle, il me semble très utile d'en dire encore quelque chose. Je le dirai sans beaucoup d'ordre, mais je souhaite être persuasif. La question prend chaque jour des proportions plus grandes.

1. Leur institution providentielle Que l'institution des alumnats soit une inspiration providentielle, le moyen d'en douter quand on songe à ses obscurs commencements et à ses progrès merveilleux ! Qui parmi nous y songeait avant le Concile ? Quelles ressources en hommes, en argent, en bâtiments avait-on ? Rien, absolument rien. Pourtant peu à peu les hommes se trouvèrent, l'argent arriva, les enfants aussi. Les enfants, six le premier jour, bien vite réduits à deux, sont aujourd'hui une centaine ; très peu donnent une pension insignifiante, le reste est fourni par la charité. Chaque jour des demandes nouvelles nous sont faites, on les repousse avec douleur, *massis multa, operarii autem pauci*. On aurait les enfants par milliers, mais les professeurs ? *Pauci, paucissimi*.

2. Education pleinement sacerdotale Dieu nous préserve de vouloir critiquer d'autres méthodes d'éducation cléricalle, d'autres modes d'enseignement chrétien. Nous demandons seulement la permission d'exposer notre méthode à nous, et d'en indiquer le motif.

Pour former des aspirants au sacerdoce, il faut, ce semble, communiquer une vie pleinement sacerdotale, pour cela leur donner les mœurs ecclésiastiques. Un grand évêque disait qu'il ne suffisait pas

à un prêtre d'être homme de Dieu ; il lui faut encore être homme d'Eglise. Il lui faut avoir les habitudes de l'Eglise, ses mœurs, ses vertus, jusqu'à ses joies et ses tristesses ; il lui faut être imprégné des parfums du sanctuaire ; et pour cela en avoir les pensées, les inspirations, la doctrine avec surabondance.

Tout donc doit être pour l'enfant qui aspire à franchir les degrés de l'autel, une leçon pleine de charme où se reflètent à chaque pas les mystères dont il sera un jour le dispensateur. Ceci dépend du maître, des instruments de science mis à la disposition du maître, de l'atmosphère morale où le prêtre futur et ses compagnons doivent respirer. Rien ne doit être factice ou de convention, tout doit y manifester les saintes réalités du but qu'on se propose.

L'influence ne doit pas être imposée, mais inspirée : chose difficile en face du grand nombre. C'est pourquoi on restreint le chiffre des alumnistes. On a besoin, pour les mouler, de la vie de famille ; et trouvez-moi la vie de famille avec deux cents, cent et même cinquante élèves. Arrivés à plus de trente, il est à peu près impossible de n'avoir pas recours aux punitions. Or, dans la formation des âmes telle que nous la rêvons, les punitions sont exclues.

3. Vigilance des Supérieurs Or, comment s'y prendre pour ne pas punir ? —

1° Veiller très attentivement sur l'intelligence, la piété, le caractère des enfants reçus. — 2° Leur faire subir des examens où l'on étudie moins leur science que leur capacité de savoir. — 3° S'entourer de tous les renseignements que ne fournissent pas toujours d'une façon absolument sincère ceux à qui l'on croirait pouvoir les demander avec le plus de confiance. — 4° Une fois entrés, établir un temps d'épreuves de trois à six mois. — 5° Au bout de ce temps, les déclarer définitivement admis ou les rendre à leurs familles, selon qu'on sera ou qu'on ne sera pas

satisfait d'eux. — 6° Faire subir de nombreux examens pendant l'alumnat de grammaire et renvoyer les paresseux, les incapables, les mauvais caractères. Je ne parle pas des mauvais sujets qui doivent disparaître impitoyablement, dès qu'on les aperçoit. — 7° Faire subir une dernière et sévère épreuve avant de parvenir à l'alumnat d'humanités. On ne punit pas, on avertit ; et si les avertissements répétés ne suffisent pas, on renvoie.

4. Une élite On comprend qu'il y a deux méthodes de procéder dans les collèges, même chrétiens : ou multiplier indéfiniment les exclusions, ou garder les élèves qui ne sont pas trop mauvais dans l'espoir de les améliorer. Dans les alumnats on ne conserve que ce qu'il y a de meilleur, parce que l'institution n'est pas diocésaine. Elle ne se propose pas seulement de former des prêtres, mais de très bons prêtres. Nous avons le droit de prendre seulement qui nous voulons, avantage inappréciable et qui écarte toute apparence de blâme envers ceux qui sont obligés d'agir autrement.

5. Une science humble Avant tout, nous tenons dans les alumnats à ne pas faire de bacheliers. Pourquoi ? parce que pour pareille opération on a les collèges et que le baccalauréat est la ruine des vocations. *La science enfle*, dit saint Paul, surtout celle de certains examens. On enfle des grenouilles qui n'ont rien de mieux à faire que de se désenfler, mais quant à former des jeunes gens instruits avec les procédés modernes : allons donc ! Je ne dis pas que plus tard on ne présente des bacheliers, mais si tard que ce n'est pas la peine d'en parler.

6. Avant tout la vie divine Ce que nous voulons communiquer par-dessus tout, c'est la vie, la vie divine. *Je suis venu pour qu'ils aient*

la vie, disait Notre-Seigneur, et pour qu'ils l'aient plus abondante. Nous voudrions faire couler le sang de Jésus-Christ avec la plus grande plénitude dans les âmes, et pour cela les préoccuper par-dessus tout de l'amour de Dieu, de son Fils, de la Sainte Vierge, de l'Eglise, des saints en, un mot, de cette grande cause où sont engagés les intérêts du Ciel contre ceux de l'Enfer. Ah ! qui nous donnera de pétrir nos enfants pour en faire des guerriers contre Satan et le monde ; des médecins pour les âmes blessées et malades ; des amis des classes ouvrières, où l'on entasse aujourd'hui tant de haine contre tout ce qui est bon, juste, vrai ; des docteurs en face de la science moderne ; et en face des avilissements modernes, des caractères si fortement trempés qu'ils ne se contentent pas d'une vulgaire vertu, mais qu'ils aient la généreuse ambition de toutes les perfections pour eux et du prosélytisme pour les autres.

Revue *L'Assomption* : 1875.

12 février 1874

A la Mère Marie-Eugénie

Les alumnats : c'est bien une des œuvres les plus importantes auxquelles on puisse se dévouer.

6 novembre 1874

Au Père Bailly

L'œuvre des alumnats doit nous préoccuper extrêmement. C'est l'avenir de la Congrégation.

21 avril 1875

A Madame d'Escures

Avant de mourir je voudrais bien avoir fait pousser cette œuvre des alumnats qui est à mes yeux une des plus importantes pour l'Eglise.

1^{er} octobre 1875

Au Père Alexis Dumazer

N'oubliez pas que l'œuvre des alumnats est peut-être la plus importante de nos œuvres.

5 octobre 1875

A Numa Baragnon

J'ai 65 ans. Dieu bénit une œuvre très modeste pour le moment mais d'où doit, selon moi, si Dieu la féconde, sortir un nouveau clergé, tel qu'il nous le faut aujourd'hui. Vous comprenez que cette œuvre veut plusieurs vies d'homme et je serais bien heureux si Dieu veut prendre les ruines de la mienne pour les préludes de ce travail gigantesque. C'est pourquoi je reste sur mon rocher entre trois tours féodales au pied desquelles on trouve encore, de temps en temps, des fers de lance du moyen âge. Nous avons bâti une maison où des enfants se préparent à être curés, missionnaires, religieux. La sève divine me semble circuler dans leurs veines et le spectacle qu'ils me donnent me semble mille fois plus beau que celui dont on peut jouir du haut de tous les grands vicariats de la terre.

25 octobre 1875

Au Père Bailly

Voici plus d'un mois que je suis aux Châteaux. Souvenez-vous que nous tenons la clef de l'avenir, si nous le voulons. Ah ! il faudra des hommes ayant l'intelligence des alumnats. Ce que l'on fait avec cette ravissante petite cire molle qu'on appelle un alumniste est incroyable.

Note sur les Alumnats : 1877

Il importe avant tout que les enfants appartiennent à des familles honnêtes. On a beau dire, il reste toujours quelque chose du sang que l'on a reçu et du lait que l'on a sucé. L'alumnat repose :

1° Sur la confiance en Dieu pour l'entretien de la vie ;

2° Sur la sainteté, la fermeté, la vigilance et le travail exclusif du supérieur ;

3° Sur l'esprit de foi communiqué aux enfants et le sentiment qu'on les aime ;

4° Sur la vigueur des études qu'on leur impose ;

5° Sur l'entraîn qu'on doit leur communiquer, pour qu'ils ne s'ennuient pas dans la solitude dont on les entoure ;

6° Sur l'application à obtenir le plus possible l'habitude de travailler rondement ;

7° Sur le choix des directeurs : ils devront, à mesure que la Congrégation se développera, être choisis avec un soin tout spécial.

Il faut absolument demander, tous les trois mois, un rapport sur les enfants, qui doit être envoyé au Supérieur. Ce rapport doit être fait fin octobre, fin janvier, fin avril et fin juillet. Dans celui d'octobre, on rendra compte des ascensions qui ont eu lieu à la rentrée des classes ; fin juillet, on récapitulera les résultats généraux de l'année. Faut-il faire avancer les élèves les plus intelligents plus rapidement que leurs camarades ?

Donner un modèle uniforme :

1° Quel but particulier de leur vocation ? — 2° Leur piété. — 3° Leurs défauts. — 4° Leur caractère. — 5° Leur intelligence. — 6° Leur travail. — 7° Leurs progrès.

— E —

INSTRUCTIONS SUR LA VIE RELIGIEUSE ¹⁾

I. Carême de 1874

I. Esprit surnaturel

Différents esprits mènent l'homme :

1° Esprit diabolique L'esprit diabolique, dans les persécutions subies par l'Eglise, de la part des puissants. Nous nous trouvons en face d'autres ennemis que les puissants, les uns acharnés qui veulent écraser l'Infâme, les autres, gens habiles, qui répandent des idées antichrétiennes et contribuent à expulser Jésus-Christ. Ces hommes, conservateurs prétendus, nous les avons en face : il y a les inintelligents, que le diable prend à cause de leur bêtise, les vaniteux, les faibles, qui prêchent la tolérance des doctrines, danger très grand, parce qu'il est très perfide. *Nunc saeviebat, nunc docet* : professeur et journaliste.

L'esprit de charité diffère bien de cet esprit de tolérance. Le culte de la vérité, c'est l'affirmation de la vérité : *Qui me confessus...* La tolérance est, au contraire, la négation. C'est la source de la perte d'une foule d'âmes et un mal épouvantable. On entend souvent de ces hommes, modérés, aimables, doux, tolérants, pourvu qu'on apostasie la vérité. On abandonne alors le Pape et, à force de mensonges diplomatiques, on arrive à essayer de détruire l'Eglise. L'esprit surnaturel nous conduira peut-être en prison au nom de la tolérance diabolique.

2° Esprit de péché *Qui facit peccatum, servus est peccati.* En notre temps de liberté, que d'hommes esclaves ! La liberté ne donne pas

¹⁾ Notes d'auditeur.

le droit de faire le mal : on perd sa liberté par là. Nous sommes pécheurs *modérés*, commettant de petits péchés, et nous y restons par habitude : nous sommes esclaves. L'habitude du péché devient une tyrannie.

3° Esprit humain Esprit qui voit tout par les avantages humains. — Nécessité de préparer une nouvelle génération sacerdotale, parce que les idées humaines ont envahi les séminaires. Que de circonstances où, même dans la vie religieuse, on se laisse guider par des idées humaines ! Alors arrivent la corruption du clergé et l'affadissement des peuples. Quelles sont nos idées ? Le prêtre doit se conduire en saint, et non pas seulement en honnête homme ; de même le religieux. — Il en résulte le vulgarisme, dans lequel on tombe nécessairement à la longue. Comme le diable, *super pectus tuum gradieris... comedes terram.* « Le diable est un être médiocre. » (Hello). Il rampe non seulement sur le ventre, mais sur la poitrine et sur le cœur.

4° Esprit surnaturel L'esprit surnaturel se pose en face de ces esprits : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* Tout le monde peut donc le posséder ; tant qu'on ne le chasse pas par le péché, on l'a en soi : *Quicumque Spiritu Dei aguntur...*

Il y a différentes formes :

1° Esprit chrétien reçu au baptême, qui développe en nous des motifs chrétiens d'agir. Il faut ramener cet esprit dans la société et c'est le devoir des catholiques dans le temps présent. Or, l'esprit du baptême est l'esprit du sang de Notre-Seigneur et des flammes de l'Esprit Saint, qui nous fera puiser nos mobiles dans la foi et dans la pensée que Dieu nous a créés pour lui. Mais il y a plusieurs demeures : *mansiones*

multae ; plusieurs hiérarchies d'anges : il faut aspirer aux plus hautes.

2° Esprit de perfection. C'est le plus haut degré de l'esprit surnaturel. Il y a un faux esprit de perfection ; le vrai consiste dans ces mots : *Estote et vos perfecti*, adressés à tous ; *Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quae habes*, adressés à quelques-uns. Ne pas être comme les apôtres : *Nescitis cujus spiritus estis*. Détachement : ne se laisser mouvoir que par ce qu'il y a de plus parfait en Notre-Seigneur ; et cela dans chaque détail de la vie ; nous arriverons à une perfection dont la mesure sera l'ardeur avec laquelle nous aurons imité Notre-Seigneur. C'est ainsi que le but du véritable religieux est Jésus-Christ : *Mihi vivere Christus est*. Mettre de plus en plus de la vie de Jésus-Christ, difficile, mais magnifique, afin de comprendre ces autres paroles : *Cum apparuerit vita nostra Christus*.

II. Le don de soi

La vie religieuse est cela, mais il y a différentes manières de se donner. Le religieux se donne jusqu'à la perfection. Nous devons nous faire cette question : Me suis-je donné ? On retient jusqu'aux moindres choses ; on donne encore moins ses idées, auxquelles on ne renonce pas. On le fait légèrement, mais les conséquences sont terribles, car on est un faux religieux, on a seulement fait semblant de se donner.

N'a-t-on pas conservé les habitudes du péché ? Avec quels sentiments se donne-t-on ? Sentiments humains qui président aux jugements portés sur les supérieurs, sur la règle, sur ses devoirs. On est bon, complaisant, gai ; mais il n'y a là rien de surnaturel.

Quelquefois, on s'est donné et on s'est repris. C'est l'histoire de beaucoup. Partis pour se donner, ils se sont repris et donneront désormais le moins possible, esclaves *ad oculum servientes*, flattant les

supérieurs, dénigrant les religieux fervents et se tenant hypocritement devant eux.

Le don que nous faisons de nous-mêmes tend à se détruire, il faut donc le renouveler. Nous nous sommes donnés dans certaines occasions solennelles, qu'est devenu ce don ? Ou, si nous ne nous sommes pas donnés : *amice, ad quid venisti* ?

Tout est là. Le clergé travaille peu, parce qu'il se garde, se prête ou se loue, mais ne se donne pas. Les religieux font si peu, parce qu'ils se donnent le moins possible. Don de soi du bout des lèvres, de mauvaise foi. Ananie et Saphire furent punis de mort et, cependant, ils ne trompaient que sur le don d'une propriété. Pour nous, il s'agit de bien plus. Que répondrons-nous à Notre-Seigneur et quel châtement subirons-nous ? *Nomen habes, quod vivas et mortuus es*. Vous avez un nom de religieux et vous êtes mort, parce que ce nom est un mensonge.

Alors, on vit de sa vie propre et c'est de la vie de Dieu qu'il faut vivre. Il s'agit, non pas d'un religieux criminel, mais d'un religieux honnête homme, sans esprit surnaturel.

Que dire du religieux changeant, qui se donne et se reprend sans cesse, girouette spirituelle tournant à tous les vents ? non pas *omni vento doctrinae*, mais à toute parole quelconque. Inconstance, légèreté, instabilité.

Mais, il y a là une chose épouvantable : c'est la facilité de manquer à nos engagements. Nous pouvons être faibles sans doute : mais le sérieux avec lequel il faut prendre les promesses faites à Dieu ?... On manquera facilement sur les plus grandes choses... Combien cela est vil aux yeux de Dieu !

Un jeune homme s'est donné ; il a envisagé les conséquences de ce don ; il s'est rendu compte de toutes les souffrances à venir ; il a, malgré ses petites chutes, compris qu'il fallait faire effort ; il s'est donné

avec réflexion, sans restriction. Le diable a pu le tenter, mais il ne l'a pas vaincu. Il s'est mis au-dessus des motifs humains, et ç'a été le fait de sa foi et de sa volonté. La foi lui a montré ce qu'est Dieu et Jésus-Christ et il a dit : J'irai. Il l'a fait, après des luttes intérieures ; mais lorsqu'il a eu dit : je me donne, il a maintenu ce don, parce qu'il est un homme d'honneur. Il faut au religieux l'honneur, quand il s'agit des choses de Dieu, comme le dit Dieu lui-même : *Juravit Dominus, et non pœnitabit eum*. Il aura la tentation d'une vie plus douce, mais il la repoussera, parce qu'il a donné non seulement le fruit, mais l'arbre. Ce religieux est semblable à l'homme qui a bâti sur le roc, il est inébranlable, parce qu'il s'est donné de la bonne façon.

Demandons-nous sur quoi nous avons bâti et quelle est la solidité des fondations que nous avons posées. Bâtissons-nous sur Jésus-Christ ? Trois réponses : le religieux lâche qui dit : Je ne me suis donné qu'à moitié, mais je me sens incapable de faire plus ; le religieux tiède, qui ne veut se donner qu'à la dernière heure ; le religieux fervent, qui fait un retour sur soi et promet de se donner désormais complètement, pour ne faire qu'un avec Jésus-Christ : *qui adhaeret Domino, unus spiritus est*, pour avoir Dieu pour récompense.

III. Commentaire de l'Evangile

du mercredi après le second dimanche de Carême (Matt., XX, 17-29).

Trois scènes : 1° le type de la vraie vocation ; 2° les idées humaines qui détruisent le divin de l'appel divin ; 3° un côté assez humain et la manière dont Notre-Seigneur le relève.

1° Noviciat du Collège apostolique. Notre-Seigneur traite ses apôtres virilement, quoiqu'ils soient peu

intelligents, et il les instruit par le mystère de la douleur. Jérusalem, ville sacerdotale où Jésus-Christ veut être condamné. Notre-Seigneur dit cela à ceux qu'il veut former. Ainsi ceux qui sont chargés des autres. Jésus-Christ va être livré aux princes des prêtres, qui ont conservé les restes de la souveraineté, et aux scribes, les jurisconsultes et les avocats ennemis de l'Eglise, les hommes de la fausse science. Ces gens-là condamnèrent Jésus-Christ à mort ; de même, l'Eglise est condamnée dans les conseils des rois, qui la livrent ensuite au peuple. Si je veux être l'imitateur de Jésus-Christ, il faut que je sois livré *ad illudendum...* *Et tertia die, resurget* : les martyrs n'attendant pas trois jours pour ressusciter : ils vont directement au Ciel ; l'Eglise attend quelquefois, mais partout où il y a des martyrs, il y a toujours résurrection... Imitation de Jésus-Christ de la part du religieux.

2° A peine Jésus-Christ a-t-il prononcé ces paroles, pleines de tristesse, que la mère des fils de Zébédée vient proposer des intérêts humains, avec piété, avec des formes, pour se faire interroger : *adorans* et *petens*. Elle demande. Jésus-Christ aperçoit les jeunes gens et s'adresse à eux — ou bien à tous les trois — ; il leur demande s'ils peuvent boire le calice dont il a parlé ci-dessus. Ils sont pleins d'ardeur et acceptent. Mais Jésus-Christ, comme homme, ne peut pas faire asseoir à sa droite ou à sa gauche : ce qui est une condamnation des ambitions et une leçon, à ceux qui dispensent les places, de consulter la volonté de Dieu. Les inférieurs doivent accepter ce qui vient de Dieu par les supérieurs. Les dix furent indignés, parce qu'ils comptaient sur cette place. C'est ce qui arrive dans l'ordre humain et aussi dans le clergé. Le bonheur de la vie religieuse est de n'être rien.

3° Les apôtres s'étaient éloignés. Notre-Seigneur les rappelle vers lui. Différence entre les princes des

nations et les supérieurs religieux de l'Eglise. Se mettre à la disposition les uns des autres. Dominer dans l'humilité, sans faire sentir sa puissance, mais seulement l'esprit de Dieu ; être le serviteur de tous, comme le Fils de l'Homme, venu pour servir et se livrer pour les autres.

IV. Du caractère

Mauvais, il fait souffrir les autres ; bon, il se fait de grandes illusions et se rend insupportable à Dieu. Mauvais, il scandalise ; bon, il endort celui qui le possède dans une fausse sécurité.

Quel caractère faut-il avoir ? Grand, chrétien, religieux. Il faut dompter le mauvais, sanctifier le bon.

Moyens de dompter le mauvais 1° Prévoyance des occasions, exemples ; 2° vigilance pour profiter des victoires déjà remportées. Le caractère est comme une maison qu'il faut entretenir chaque jour, si on ne veut pas être obligé d'y faire de grosses dépenses. 3° Lutte ouverte contre les attaques ouvertes et violentes. 4° Résolution énergique de se vaincre. 5° Moyen pratique : le châtiment. Le caractère est un cheval indompté qui a besoin qu'on lui mette le frein et qu'on le tienne en bride : *castigo corpus...*, à plus forte raison le caractère. Se rendre compte de ce qui lui fera le plus d'impression comme châtiment, aller au fond : *per quae quis peccaverit*. 6° S'appliquer aux vertus contraires aux défauts ou vices du caractère. Les mauvais caractères se font surtout du mal à eux-mêmes : d'où tristesse ; découragement, etc.

Sanctifier le bon caractère Caractère naturel, qui ne mérite pas de récompense, et même mérite un châtiment, parce qu'il n'aura pas fait le bien. Il faut donc faire toutes ses actions par esprit de foi. Il est d'autant plus néces-

saire qu'aujourd'hui on se laisse entraîner par les idées humaines. *Accedentem ad Deum oportet credere quia est.* C'est l'esprit de foi qui fait tout pour Dieu. Dès lors, les intentions du caractère se transforment ; zèle surnaturel, au lieu de l'instinct qui nous pousse.

Se recueillir et se demander pour qui on travaille. Dieu regarde le succès en ce sens que nous sommes obligés de faire tout ce que nous pouvons pour l'avoir. Il faut chercher Dieu très purement, mais sans se faire illusion. Les caractères bons se font cette illusion, lorsqu'ils ne sont pas surnaturellement bons en même temps. *Job vir simplex et rectus.* Diriger son intention vers Dieu...

Autre moyen, l'humilité. Le bon caractère très sujet à l'orgueil. L'humilité nous apprendra à nous mépriser et nous donnera la paix. *Cum mihi molesti essent, induebar cilicio.* Rester dans son coin et être bien aise qu'on nous y laisse.

Il faut de l'énergie. *Gaudium cum in variis tentationes incideritis.* Nécessité de profiter de ces épreuves pour arriver à la sainteté par l'énergie.

Modèle de caractère : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si Jésus-Christ est trop haut, prendre la vie des saints dont le caractère ressemble le plus au nôtre.

V. De l'enseignement de l'Assomption

Conférence caractéristique.

Saint Paul : *Non arbitratus sum me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum :* résumé de notre enseignement.

Toujours se proposer Jésus-Christ. Supposez un artiste devant un bloc de marbre ; la statue ne se formera que sur un idéal. Notre idéal, c'est Jésus-Christ. Il faut que nous ayons comme une vue de Jésus-Christ. A quelles conditions se fera l'idéal et à quelles conditions se réalisera-t-il ?

1° Effort d'union à Jésus-Christ. *Vosmetipsos tentate si estis in fide*. Abîme qui sépare le maître chrétien de l'autre qui est dans la libre-pensée. Il faut élever l'enfance vers cette foi, sans quoi on n'a rien fait. Nécessité de prêcher l'esprit de foi sous toutes ses formes. C'est ce qui fait le religieux qui communique la foi : *Justus ex fide vivit*. Saint Paul ajoute : *An non cognoscitis quia Jesus Christus in vobis est, nisi forte reprobi estis ?* Peu de maîtres communiquent Jésus-Christ, parce qu'il est mort en eux par le péché mortel, ou endormi par le péché véniel. Le maître chrétien est donc exposé davantage à la réprobation, si Jésus-Christ n'est pas vivant en lui et communiqué par lui ; car n'enseignant pas Jésus-Christ, il manque sa vocation et se damne. Vous direz : Je n'enseigne rien de contraire à Jésus-Christ. Cela ne suffit pas. L'injure la plus grande que l'on puisse faire à Dieu est de ne pas s'occuper de lui. Si mon enseignement ne remonte pas à Jésus-Christ, je nie que tout ait été fait par lui.

2° Se rappeler cette parole : *Cœpit Jesus facere et docere*. Enseignement de l'exemple. S'exercer à l'imitation de Jésus-Christ. On y fait des efforts pratiques. On apprend à réaliser en soi les vertus de Jésus-Christ, afin de les réaliser plus facilement chez les autres. Il faut donc faire un effort d'imitation et, pour cela, l'étudier dans les Saintes Lettres, dans le crucifix. Travail de l'intelligence ; travail de la volonté. Jésus-Christ, type parfait trop élevé, a pétri différentes argiles, avec ses différentes vertus, dans les saints, qui reproduisent chacun certains côtés et perfections du modèle. Le maître chrétien qui a affaire à différents caractères doit étudier ces différentes formes qui peuvent faire mieux connaître Jésus-Christ, comme en diverses applications. Saint Vincent de Paul remontait à la bonté de Dieu par celle de saint François de Sales. En Jésus-Christ *plenitudo divinitatis corporaliter... in quo sunt thesauri sapientiae et scientiae absconditi*.

Jésus-Christ les a versés dans la figure des saints, dans lesquels il habite d'une certaine façon. Nous acquerions un certain esprit de famille avec les saints. Crime de la Renaissance, qui a remplacé les saints par les dieux. Il y a alors les mœurs de famille de sainteté, qui prédisposent à connaître Jésus-Christ.

3° Communiquer l'enseignement avec un zèle *dououreux* : *Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*. Tout enseignement est un enfantement ; il y a de la douleur. Il faut faire un chrétien et un saint d'un enfant insupportable. Savoir les larmes qu'il faut verser devant Dieu pour gagner une âme. Obligation de se séparer de l'enseignement universitaire, où l'on procède par idées humaines. Il en a coûté à Jésus-Christ pour sauver le monde. Il nous en coûtera pour former Jésus-Christ dans les âmes. Mais nous nous élèverons à une grande hauteur par ce ministère : *libentissime impendam, et superimpendar ipse*. Nous avons quelques âmes à sauver. Il faut les sauver comme Jésus-Christ, dans la tristesse et dans la douleur.

4° Acquérir la science qui rapporte tout à Dieu par Jésus-Christ. Les branches de la science humaine sont multiples : sous chacune d'elles se trouve le Dieu des sciences. Tout se rapporte à Dieu, qui est la science. C'est évident pour quelques-unes, c'est vrai pour toutes. L'homme étant la ressemblance de Dieu et les créatures portant les vestiges de Dieu, nous trouverons Dieu partout et dans toutes les sciences. Les lois des êtres sont données par l'auteur des êtres. Science à refaire. Voir Dieu et son Verbe principes de toutes les sciences ; nous serons séparés de la science moderne, qui, lorsqu'elle ne nie pas Dieu, se passe de lui.

Sicut nemo a seipso esse potest, ita etiam nemo

a seipso sapiens esse potest, nisi ab illo illustrante, de quo scriptum est : Omnis sapientia a Deo. (St Aug.)

VI. De l'amour-propre

On trouve souvent des religieux attaqués de différents dégoûts. La cause en est dans l'amour-propre, qui est lui-même souvent aussi un résultat.

1^{re} cause : L'égoïsme dessèche l'âme sur plante. On se fait un sanctuaire intérieur fermé. On fait peu, mais on contente peu et on porte en soi un principe de mort. Gens qui s'aiment tant, qu'ils ne peuvent pas aimer les autres. Forme horrible de l'amour-propre.

2^e cause : La vanité. On n'est pas fort, on se croit quelque chose, et on croit devoir faire des actes d'humilité, quand il n'y a lieu qu'à l'humiliation. Cette vanité apparaît beaucoup aux yeux du monde.

3^e cause : La susceptibilité. *Tange montes, et fumigabunt.* L'amour-propre professoral s'alimente de susceptibilité.

4^e cause : L'orgueil. Natures pleines d'elles-mêmes. Tout cela porte la décadence dans les communautés religieuses, parce que l'amour de soi est l'ennemi essentiel de l'amour de Dieu.

1^{er} résultat : Perte de l'esprit de communauté. L'égoïste ne se trouve bien qu'avec lui-même.

2^e résultat : Perte de l'esprit de foi, par l'amour des compliments et des choses vaines de ce monde.

3^e résultat : L'amour-propre dans l'orgueil est capable de tout. Il ne respectera rien, s'aimant d'un amour d'adoration. Lutte entre Dieu et le diable sur ce point.

L'amour-propre produit l'intérêt personnel, horreur chez un religieux. On ne voit les choses qu'à son point de vue avantageux ; le reste n'est rien. Cet intérêt est la grande plaie du sacerdoce ; déjà saint Paul dit : *Cæteri quæ sua sunt quærent, non quæ Jesu Christi*. Un religieux, qui cherche son intérêt personnel, ne peut pas agir surnaturellement. Les notions primordiales du christianisme disparaissent sous cet intérêt. Il faut ensuite des saints et des efforts inouïs pour remédier à ces inconvénients. *Dominus det vobis sensum... ut sitis in vero Filio Jesu Christo*.

Vient ensuite l'amour des établissements terrestres ; on perd le goût du Ciel. Saint Pierre sur le Thabor : *Bonum est nos hic esse*. On se fait illusion sur ce qu'on peut faire. S'occupe-t-on de Dieu, de la prière dans ces conditions ?

L'intérêt propre est la ruine de la charité ; puis viennent les dégoûts, l'amour des aises.

Aujourd'hui, où l'esprit de foi s'en va, il faut se donner et mener une vie de sacrifice.

II. Instructions de Retraites

DE LA DISTINCTION SURNATURELLE ¹⁾

Ce qui la constitue Lorsque l'âme est grande et belle, cette grandeur et cette beauté s'extériorisent sur la physionomie ; pendant la jeunesse surtout, le visage se modèle sur la forme du cœur. Quand la piété est vive, quand l'intelligence atteint toute sa puissance, quand les vertus fleurissent et portent des fruits, quand la conscience repose dans la paix, il y a dans les traits, dans la démarche, dans les actions, dans les paroles comme un brillant reflet de toutes ces splendeurs cachées.

Au contraire, si la tiédeur prend possession de l'âme, si l'esprit demeure inculte et stérile, si le cœur s'affadit dans les affections terrestres, si la vertu disparue trouble comme un remords tous les souvenirs, alors le visage semble perdre de son éclat, il n'y a plus que des traits vulgaires, sans délicatesse et sans vie, l'œil ne s'illumine plus du feu intérieur, il semble que le corps se soit alourdi, que la parole soit devenue matière comme les affections, et que l'homme tout entier ait subi la déchéance de l'âme.

C'est cette alliance intime de la beauté du dedans et du dehors, ce rayonnement de l'âme sur son vêtement extérieur qui constitue la distinction surnaturelle.

Accessible à tous par l'effort Cette distinction, compagne de la sainteté, n'est pas le privilège d'une illustre origine : elle est accessible à tous, au berger comme au prince. Saint Vincent de Paul apportait dans les salons d'Anne d'Autriche sa pauvreté religieuse et l'humble souvenir de sa naissance obscure. Le paysan chrétien peut soutenir

¹⁾ Instruction du P. d'Alzon rédigée par le P. Edmond Bouvy.

aussi noblement que les grands de la terre l'innocence de jeunesse ou l'honneur de ses cheveux blancs.

L'homme est placé sur un grand chemin ; il a, d'un côté, une montagne escarpée, et de l'autre, un riant vallon. La montagne est presque déserte, mais la route du vallon est couverte de joyeux voyageurs : c'est la distinction et la vulgarité.

Pour se distinguer du vulgaire, il faut gravir cette pente difficile. La descente est plus commode, mais il y a des voies terribles qui annoncent une issue funeste.

Excelsior ! Montons ! Le sommet est devant nous et Dieu y habite, il faut des efforts, de la peine, de la persévérance, mais courage ! Ayons les yeux sur notre idéal et son aimable présence nous fortifiera contre toutes les fatigues.

Fruit de l'éducation La distinction, lorsqu'elle est le résultat d'une éducation noblement chrétienne, lorsqu'elle s'est même développée dans les premières luttes de la jeunesse, peut encore disparaître sur le seuil de l'âge mûr. La vie de routine et de tiédeur, l'habitude de l'oisiveté, l'attachement aux choses terrestres ramènent peu à peu l'âme à des sentiments moins élevés et les actions extérieures à une physionomie plus vulgaire.

De même, si votre enfance a été livrée à des éducateurs indignes, si vous avez vécu pendant longtemps dans l'étroit égoïsme qui gouverne le commun des hommes, si votre âme est restée jusqu'aujourd'hui dans ce terre-à-terre où le monde entier semble marcher, il n'est pas encore trop tard, livrez-vous à l'action de la grâce, lutez avec énergie contre votre pesanteur naturelle, vous vaincrez la vulgarité de votre enfance et vous prendrez l'essor de la distinction surnaturelle.

Ses variétés : Il y a la distinction du laïque ; c'est
le laïque la noblesse du chrétien. Dieu lui a fait
 un devoir de l'espérance en le desti-
 nant à la vie du ciel ; son cœur doit être détaché de
 l'exil et fixé dans la patrie.

le prêtre Il y a la distinction du prêtre. C'est l'auréole
 de son sacerdoce. Ses lèvres doivent distiller
 la science, sa conversation doit être dans les cieux,
 tout son être doit se revêtir de cette distinction suprême
 qui est celle de Jésus-Christ.

le religieux Mais il y a aussi la distinction du reli-
 gieux, du religieux apôtre, du religieux
 de l'Assomption. Sa vocation c'est d'être le chevalier
 le héraut de Dieu. Quelle haute mission ! Mais
 aussi quelle grandeur d'âme elle exige ! Ce n'est
 pas assez que les sentiments terrestres soient vaincus,
 il faut qu'ils disparaissent.

Loin de nous cette vulgarité de la paresse qui
 affaiblit toutes les nobles facultés et projette sur le
 visage les traces de la langueur et de l'impuissance ;
 cette vulgarité de la présomption, qui ramène tout
 à elle-même, qui ne voit que son propre mérite et
 n'agit que pour sa gloire ; cette vulgarité de la résis-
 tance à la grâce qui pose des limites à la vocation
 divine, qui se refuse aux inspirations d'En-Haut,
 qui mesure le travail, la piété et le dévouement.

Soyons distingués par la générosité de nos sacrifices,
 distingués par la ferveur de nos initiatives, distingués
 par l'édification de nos exemples, distingués par
 l'enthousiasme de notre amour.

le saint La sainteté est la distinction poussée à son
 plus haut degré ; le visage d'un saint resplen-
 dit d'un éclat particulier. Ce n'est pas une beauté
 corporelle, car les corps n'ont pas cette pureté de
 lumière ; c'est une beauté qui dérive à la fois de
 l'intelligence et du cœur.

Un saint, plongé dans sa prière, quelle que soit la chétivité de ses traits, semble revêtu de la beauté même de Dieu ; sa parole est douce et suave dans sa simplicité ; sa démarche et toutes ses actions ont un cachet ignoré du vulgaire ; on sent, à son approche, que Dieu est avec lui, que Dieu parle par sa voix, agit dans ses actes, et nous bénit par sa main.

Dieu Dieu est le suprême idéal de la distinction comme de la sainteté, il n'y a qu'un Dieu parce qu'il est seul infini, et il n'y a que peu de saints parce qu'il y a trop d'hommes vulgaires. Il n'y a qu'un Dieu qui nous invite à la perfection et se propose Lui-même comme notre modèle.

Jésus-Christ Mais pour moins effrayer notre faiblesse, Il a envoyé son Fils qui ne fait qu'un avec Lui et ce Fils s'est fait homme : *Ecce homo !* Le voilà, l'exemplaire unique de la sainteté et de la distinction, l'idéal que nous apercevons de loin sur la montagne et qui nous appelle à lui pour nous perdre dans sa lumière, le plus beau des enfants des hommes, dont la divinité jaillit à travers les pores de son humanité, le type que nous devons reproduire en imitant sa vie et en embrassant sa croix, en réglant notre cœur sur le sien, en mourant à nous-mêmes pour vivre par lui et en lui.

Oh ! si nos prières, si nos oraisons, si nos communions sont ferventes, si à ce moment surtout, où Jésus-Christ, après avoir passé sur nos lèvres, pénètre dans le sanctuaire de nos cœurs, nous écoutons ses inspirations ineffables, si nous nous laissons échauffer du feu qu'il est venu porter sur cette terre, si nous nous unissons à Lui par une étreinte indissoluble, si nous l'aimons autant que notre cœur peut aimer, quels changements rapides dans notre vie !

Notre Bien-Aimé, qui se plaît parmi les lis, fera germer en nous ces fleurs de sa prédilection. La chasteté disparue reflleurira pour un nouveau printemps. Puis viendront les fruits de grâce et de salut.

C'est alors que notre intelligence se dressera dans la puissance de son humilité, que le cœur s'agrandira pour renfermer Dieu lui-même, que l'âme, comme la colombe, se sentira des ailes pour fuir la vulgarité de la terre, et que, désireuse de cette distinction qui est ici-bas la couronne de la sainteté et qui sera au ciel la couronne des élus, nous prendrons l'essor vers les régions élevées de la perfection, portant sur nos visages le reflet des splendeurs qui nous attendent.

JÉSUS APPELLE L'ÂME RELIGIEUSE

Après 1870

Représentons-nous Dieu au moment où il vient de créer le ciel et la terre. Les anges, au plus haut des cieux, chantaient ses louanges, mais sur la terre quel spectacle ! Le chaos. *Terra autem erat inanis et vacua*. Le monde est sans forme, sans fécondité, vide de toute beauté, stérile. *Et tenebrae erant super faciem abyssi*. Ténèbres profondes sur les abîmes, dont le Seigneur fera jaillir des créatures de toute espèce. Pourtant cette matière, cette terre, cet abîme, tout cela est créé. Mais dans quel état ! Image de mon âme au moment où Dieu m'appelle. Que suis-je qu'une terre vaine et vide, sans forme, sans vertu, qu'une âme dont l'abîme d'iniquités peut-être, d'ingratitude du moins, est recouvert par d'épaisses ténèbres : *Et tenebrae erant super faciem abyssi*. Quel sujet de m'humilier, si je ne suis qu'un être informe, vide de tout bien, plongé dans les plus épaisses ténèbres !

Pourtant je ne dois pas me désespérer, car le texte sacré ajoute aussitôt : *Et spiritus Dei ferebatur super*

aquas. Cette terre était enveloppée d'eaux impures comme elle. Mais, dans sa puissance créatrice, le Saint-Esprit était là, prêt à féconder cette terre, à la couvrir, selon le commentaire de saint Jérôme. *Incumbabat*, dit ce Père. Et aussitôt Dieu dit : « Que la lumière soit ! Et la lumière fut ». *Dixitque Deus : fiat lux, et facta est lux*. Image de mon état et des dispositions ineffables de Dieu à mon égard. L'Esprit Saint, qui m'appelle à une nouvelle création intime, plane sur moi : *Et spiritus Dei ferebatur super aquas*. Et il dira bientôt : *Fiat lux !* Et la lumière se fera en moi, prélude de la création de grâces que cet esprit veut opérer dans les profondeurs de mon être. *Emitte spiritum tuum, et creabuntur et renovabis faciem terrae*.

1° de toute éternité Et depuis quand Dieu veut-il opérer ces merveilles dans mon âme ? De toute éternité, puisque de toute éternité il m'aime : *In caritate perpetua dilexi te*. Son amour pour moi est éternel, comme sa pensée et sa miséricorde. Le monde n'était pas, mais son Verbe éternel était, et dans le Verbe il me voyait, il me connaissait, il m'aimait : *In caritate perpetua dilexi te*. Telle est l'origine de ma vocation à l'être de la vie chrétienne, à la vie religieuse. De ma part, rien ; de la sienne, une pure miséricorde : *Ideo attraxi te, miserans tui*.

Comment correspondrai-je à cet amour éternel comme Dieu et qui semblait m'attendre dans le temps, au seuil de mon existence, pour m'envelopper de la manière la plus admirable, sinon par l'amour, autant que mon cœur aidé de la grâce peut en être susceptible ? Comment correspondre à cette miséricorde qui m'appelle, me veut, m'attire, sinon par un abandon absolu à son action divine sur moi ? O Dieu, vous m'avez aimé éternellement, je veux vous aimer à jamais. Vous m'avez attiré, voilà que je me laisse saisir par votre grâce ; je ne résisterai plus, je m'abandonne à vous, et pour toujours.

2° actuellement 2° Jésus appelle *actuellement* pendant la retraite. *Ecce sto ad ostium, et pulso*. Que de prétextes ne voudrais-je pas pouvoir élever entre l'appel de Dieu et moi ! Mais quoi ? Il est à la porte de mon cœur et il frappe. Ah ! quelle importune poursuite, de sa part, et que je préférerais pouvoir dire que je ne l'entends pas ! Mais j'ai beau faire, j'ai beau ne pas lui ouvrir ; il est là. Il est là, avec le malaise de ma conscience, avec certaines inquiétudes qui me troublent et ne me laissent pas de repos. J'ai beau me réfugier derrière les plus spécieux prétextes, rien n'y fait : il est à la porte, je reconnais bien sa voix.

Que ferai-je ? Vais-je le repousser ? Mais s'il se retire, s'il ne revient plus ; s'il me dit, comme il disait aux Juifs : *Je m'en vais et vous ne me trouverez plus. Ego vado, et quaeritis me, et in peccato vestro moriemini*. Qu'est-ce à dire ? Veux-tu tellement repousser Jésus que je ne puisse plus le trouver, et que je sois condamné à mourir dans un péché dont je ne veux pas me défaire ? Ah ! je sens mon péché, et je sens que mon péché ne peut pas habiter dans mon cœur en même temps que ce divin Maître. Que ferai-je ? La retraite n'est-elle pas le temps favorable, le temps du salut ? Sans doute je puis dire : Seigneur, je vous ouvrirai plus tard, mais qui suis-je pour faire attendre mon Dieu ? Et s'il se retire, qui me garantit que sa Majesté offensée de mes refus ne l'empêchera pas de revenir ? Mon bon Maître, vous frappez. Eh bien ! je vous ouvre. Mon cœur est bien indigne de vous. Entrez, purifiez-le, prenez-en possession et réglez-y à jamais.

3° gratuitement Il vous appelle *sans aucun mérite de votre part*. Quel est celui à qui l'on ne peut pas dire, comme le pharisien à l'aveugle de naissance ? *In peccatis natus es totus*. Mais n'importe ! Dieu nous appelle. Il nous veut pour lui, sans aucun mérite, et il est vrai de dire

avec saint Augustin : *Misericordia ejus praevenit eos secundum gratiam, et non secundum meritum.*

Ah ! si tout vient de la miséricorde, pourquoi donc nous replier sur nous ? Nous sommes venus à l'existence, sans aucun titre à la vie ; nous sommes venus à la grâce surnaturelle, sans aucun titre aux dons de Dieu. Quand donc reconnaissons-nous la profondeur de notre néant, la profondeur de nos misères, et quel est le sentiment d'humilité dans lequel nous devons désormais nous établir, afin de nous élancer de là vers Jésus-Christ qui nous appelle ? Heureuse l'âme assez humble pour entrer dans cette voie ! Heureux le religieux qui, pénétré de son néant et convaincu que l'humilité est le premier pas vers la perfection, écoutant la voix de Jésus-Christ, prend la résolution de le suivre depuis Bethléem jusqu'au Calvaire pour renaître en lui, vivre avec lui d'une vie nouvelle, mourir avec lui sur la croix, aller partout où le divin Maître voudra le conduire !

4° à la sainteté Jésus-Christ vous appelle à la sainteté.

Pour nous rendre compte de la perfection à laquelle nous sommes appelés, méditons sur les premières paroles de l'épître aux Ephésiens. *Benedictus Deus et pater Domini nostri Jesu Christi, qui benedixit nos in omni benedictione spirituali, in caelestibus, in Christo !* Voyez d'abord toutes les bénédictions spirituelles que nous avons reçues, selon cet hébraïsme : *Benedixit nos in omni benedictione spirituali.* Toute bénédiction, tout don, toute grâce, toute force, toute lumière est descendue pour nous du ciel, *in caelestibus.* C'est du haut du ciel que ces grâces, que ces bénédictions spirituelles nous ont été accordées *in Christo.* Jésus-Christ est toujours le médiateur, l'envoyé divin, par qui toute grâce du haut du ciel nous est envoyée par son Père, notre Dieu : *Benedictus Deus et pater.*

Et dans quel but ? *Sicut elegit nos in ipso.* C'est dans

lui qu'est son Verbe, en lui où sont enfermées toutes les créatures qu'il tirera du néant, en lui qu'il fait son choix : *Sicut elegit nos in ipso*. Les temps n'étaient pas, le monde n'était pas, mais la pensée de l'univers, des créatures était en Dieu. Il en a choisi un certain nombre, et nous sommes de ce nombre : *Sicut elegit nos in ipso*. Choix admirable, élection mystérieuse qui dépend de la pure volonté de Dieu, de sa bonté et de sa miséricorde infinie ! *Sicut elegit nos in ipso, ante mundi constitutionem*. Mais pourquoi ? *Ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus, in charitate*.

Il nous a choisis, il nous a appelés. *Quos autem praeordinavit, hos et vocavit, et quos vocavit, hos et justificavit ; quos autem justificavit, hos et glorificavit*. Admirable enchaînement ! Nous sommes élus, nous sommes prédestinés. Si nous répondons à notre prédestination, nous serons appelés ; si nous répondons à cette vocation, à cet appel, nous serons justifiés ; justifiés, nous serons glorifiés. Tel est l'enchaînement. Mais en même temps, il ne faut pas oublier qu'avant la glorification, après la justification, il y a ce mystère de sainteté et de pureté auquel nous sommes appelés. Dieu a dit qu'aucun être vivant ne serait juste en sa présence : *Non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens*. Mais quand nous sommes justifiés par lui, non par notre justice, mais par la sienne que sa miséricorde nous communique alors, il ne met plus de bornes à ses divines exigences sur nous ; il veut que nous soyons saints et sans tâche : *Sancti et immaculati*. Quelle profondeur dans cette sainteté, quelle perfection dans cette pureté ! Qui le dira ! Jusqu'où doit-elle aller ? Jusqu'à subir sa présence : *In conspectu ejus*. C'est son œil qui scrutera le plus intime de notre être pour savoir si nous sommes réellement saints et purs, comme il l'entend : *Ut omnes sancti et immaculati in conspectu ejus*.

Mais si son regard divin y est, son amour y est aussi.

Pourquoi craindre alors, sinon de ne pas assez correspondre à cet amour ? Le dernier mot de cet appel est donc l'amour divin. Dieu m'a choisi, il m'aime. Veux-je répondre à son choix, à son amour, dans la sainteté et la pureté ? Là est toute la question.

Lorsque le divin Sauveur alla consoler Marthe et Marie de la mort de Lazare, permise pour faire éclater la gloire divine, Marthe vint la première au-devant du Sauveur et, après que les premières paroles d'espérance lui eurent été données, Marthe s'approcha de sa sœur et lui dit silencieusement, *silentio dicens* : Le Maître est là, il t'appelle : *Magister adest, vocat te*. Marie s'approche et, au bout d'un moment, Jésus, Marthe et Marie s'approchent du tombeau, d'où Lazare allait être rappelé.

Quelque chose de semblable se passe en vous, sauf que vous êtes à la fois et Marie et Lazare. Lazare est mort, il est descendu dans le sépulcre depuis quatre jours. Mais Jésus-Christ s'approche ; il vient vers Marie, vers votre âme, et je vous dis de la part de Jésus, comme Marthe à Marie : *Magister adest et vocat te*. Voulez-vous l'écouter ? Voulez-vous le suivre ? Vous êtes peut-être mort, qu'importe ? Ecoutez le Sauveur : *Ego sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet*. Etes-vous mort ? Voilà la vie qui vous est offerte. Voulez-vous l'accepter, cette vie ? Elle sera votre justification dans le temps, mais elle sera l'affranchissement dans l'éternité. *Qui credit in me, non morietur in aeternum*. Voulez-vous vivre éternellement ? Allez à Jésus pour toujours, car il est là qui vous appelle. *Magister adest et vocat te*.

LA VIE RELIGIEUSE

Amen dico vobis, auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.

Effrayante sentence portée par le Sauveur contre le peuple juif, contre les nations jadis chrétiennes, et que le Sauveur veut également porter contre ces familles religieuses qui, comblées de ses dons, en ont indignement abusé. Spectacle lamentable et dont nous avons été assez souvent les témoins, pour nous demander si, malgré notre peu de passé, nous n'étions pas exposés à un châtement semblable. *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.* Aussi importe-t-il grandement de réfléchir sur le point où nous en sommes de notre vie religieuse. Et pour y voir de façon à ne pas tomber en illusion, examinons : 1° Les devoirs d'un état aussi saint ; 2° la pratique des vertus que cet état nous impose.

I. Devoirs de la vie religieuse

Rien de triste comme de constater combien peu connaissent leurs devoirs. On suit son intérêt, ses idées personnelles ; on fait des arrangements pour caser sa vie selon les idées les plus humaines, hélas ! et les plus vulgaires. Mais pour organiser les jours à passer sur la terre d'une façon surnaturelle, conforme à la volonté divine, à la loi de Dieu, ah ! que le nombre de ceux qui s'en occupent est petit !

Et ce que je dis des chrétiens en général, je le dis d'une façon toute spéciale des religieux. Que les devoirs de l'âme enchaînée à Dieu par les saints vœux soient plus stricts, qui l'ignore ? On se contente de le savoir, à condition qu'on ne fera rien en conséquence. D'où vient cela ? De ce qu'on ne réfléchit pas, de ce qu'on se laisse aller à la perte des exercices

religieux. Les devoirs de la vie religieuse n'étant plus médités, ne sont plus appréciés ; on les oublie, bientôt ils ne seront plus connus. Comment voulez-vous qu'on les pratique ? Pourtant si vous voulez y penser sérieusement, il est facile de les ramener à quelques points bien simples.

1° Le souvenir de ce que l'on a appris au noviciat. Quelque imparfait que ce noviciat ait pu être, il est certain qu'on y a traité de certains devoirs très sérieux. On en a fait une affaire de forme extérieure. Il y avait dans le cœur certaines duretés qui empêchaient la parole divine de pénétrer. Ce que les indifférents éprouvent aux instructions paroissiales, les religieux d'une certaine espèce l'éprouvaient au noviciat, l'éprouvent depuis leur profession. Leurs maîtres, leurs supérieurs peuvent leur dire, comme Notre-Seigneur aux pharisiens : *Sermo meus non capit in vobis*. Que peut-il rester de tout ce qu'on a entendu avec des dispositions pareilles ? Et pourtant quel ensemble de doctrine on a reçu, que d'instructions appropriées à notre état, que d'entretiens intimes mis à notre portée !

2° Le second moyen de connaître ses devoirs, ce sont les lectures sérieuses sur ces devoirs mêmes. Ce n'est certes pas l'affaire d'un moment, quand on a perdu le sens de la vie religieuse, que de le ressaisir. Mais si le religieux, une fois engagé, ne peut se sauver que sous le joug sacré qu'il s'est imposé lui-même, par quels efforts ne doit-il pas se renouveler, et quel profit ne tirera-t-il pas de ces lectures fortes et fécondes qui réveillent l'âme de son engourdissement, l'obligent à considérer l'avenir, et, au-delà de l'horizon de la terre, l'éternité sans limite !

Hélas ! que par ce côté, le choix de vos lectures est important ! Quels dangers dans les illusions que causent certains livres très pieux, mais sans substance !

Ils tendent à donner un élan, sans que rien le soutienne ; ensuite on s'embrase comme des roseaux desséchés ; après quoi, rien ne reste. On a eu de bons sentiments ; des impressions d'une autre espèce viennent et les suffoquent. On a été un moment tout flammes ; bien vite on n'est qu'un peu de cendre.

3^e Troisième moyen : de consciencieux examens, où l'on compare ce que l'on s'était proposé de devenir, aux jours où Dieu parlait à l'âme, et ce que l'on est en effet. Que de résolutions prises ! Que de résolutions évaporées dans les nuages d'une imagination qui retombe sur elle-même ! L'effort pénible pour aller fouiller au fond de toutes ces laideurs est quelque chose de très humiliant et de très douloureux. L'homme a tant de répugnance à reconnaître qu'il y a quelque chose d'horrible dans sa vie, et pourtant il faut en venir là. D'autant plus que ces examens peuvent trouver un point de départ dans les résolutions prises aux retraites précédentes. A votre première communion, dans le courant de vos études, vous avez fait des retraites ; repassez-les. Rappelez-vous ce que vous avez promis et ce que vous n'avez pas tenu. La nomenclature est considérable et vos infidélités plus que problématiques.

Il est un point surtout sur lequel j'appelle votre attention. Il est un moment dans la vie, où l'âme religieuse, flétrie par sa tiédeur et ses aridités coupables, revient sur ce qu'elle appelle les illusions de ses premiers temps de ferveur. Et il est un âge, où ce qu'on a plus tard appelé le temps de l'illusion était après tout le temps de la vérité, parce qu'à ce moment les rapports avec Dieu étaient sincères et, s'ils n'ont pas été persévérants, il ne faut accuser que votre lâcheté. Mais en reprenant dans le détail tout ce que vous aviez promis de faire et de devenir, peut-être comprendrez-vous que vous avez à faire beaucoup plus et à devenir bien meilleur pour réparer le passé.

4° Enfin, que pouvez-vous faire de mieux, si vous voulez reprendre la vraie notion de vos devoirs, revenir à l'oraison pratique, que de répéter sans cesse : « J'écouterai ce que dira en moi le Seigneur, mon Dieu » et d'y appliquer votre esprit ? Au fond tout est là : voulez-vous sincèrement connaître Dieu ? Voulez-vous sincèrement le servir ? Étudiez-vous à ses pieds, allez au plus profond de vous-même pendant ces jours de bénédiction. Mais là, avec les connaissances acquises, avec une conscience de bonne foi : *in fide non ficta*, scrutez ce que vous savez devoir être et ce que vous n'êtes pas. Voyez, s'il est temps, de rentrer dans la voie des commandements de Dieu et d'y courir pour réparer le temps perdu. Peut-être alors comprendrez-vous combien il vous importe de vous transformer et de vous convertir par un renouvellement complet.

II. Pratique des vertus qu'impose l'état religieux

Cette pratique se réduit pour moi, d'abord à la résolution permanente de tendre à la perfection.

Sans doute vous n'avez pas, comme sainte Thérèse, fait le vœu de perfection, mais tous les théologiens vous disent que vous devez être dans la disposition de tendre à la perfection. Pourquoi ? Parce que vous vous êtes lié par vœu à pratiquer les conseils évangéliques. Ce qui n'est pour les simples fidèles qu'une pure invitation, pour vous est une obligation rigoureuse, par laquelle toute votre vie est saisie et par laquelle tout en vous doit être transformé. Question terrible : comment envisagez-vous vos vœux ? A quoi se réduisent-ils pour vous ? Je suis épouvanté, quand j'aborde cette question, car il y a une sincérité que Dieu seul connaît et dont il est le seul juge.

Quelle est, en effet, au fond de votre cœur l'intensité de cette disposition ? Vous connaîtrez bien vite, à la réponse que vous vous ferez à vous-même, le degré

de votre ferveur. Car, remarquez-le, cette disposition se traduit par des actes. Il vous est bien facile d'examiner à quel point vous êtes pauvre, chaste, obéissant, mortifié, homme d'oraison. Vous pouvez sans bien grande peine savoir si vous êtes fidèle à votre règle, si vous la violez aisément. Ceci est effrayant ; car voilà que vous exercez votre jugement sur vous-même et Dieu n'a plus qu'à le sanctionner.

Vous avez encore d'autres moyens de savoir où vous en êtes. Vous avez des tentations, comment y résistez-vous ? De quelle nature sont-elles ? Quelle est leur intensité, quelles sont vos victoires et quelles sont vos défaites ? Vos défaites vous montrent le peu que vous êtes, vos victoires les progrès que vous avez faits dans les vertus de votre état. Rendez-vous compte de vos péchés les plus habituels. Pourquoi ces lamentables chaînes qui semblent vous rendre esclave de fautes légères, si vous le voulez, mais que leur fréquence finit par rendre graves ? Rendez-vous compte des vices que vous avez laissé s'envenimer dans votre cœur.

Voulez-vous savoir où vous en êtes ? Le religieux est un homme de pénitence. Chaque membre d'une famille religieuse doit la pratiquer selon son état. Quelle est la vôtre ? N'avez-vous pas une vie par trop ordinaire, la vie d'un honnête homme, et pas davantage ?

Le religieux doit plus que personne s'appliquer la parole que le Psalmiste dit des justes : *lbunt de virtute in virtutem*. Chaque jour vous devriez sinon acquérir une vertu nouvelle, du moins faire quelques progrès dans les vertus de votre état. Où sont ces progrès ? Quelle en est la solidité et que peut-on espérer pour l'avenir ? Mais, direz-vous, je suis bon, j'ai un heureux caractère, pourquoi demander davantage ? Pourquoi ? Parce que des qualités de nature ne seront jamais des vertus surnaturelles,

et que pour un religieux c'est dans les vertus surnaturelles que consiste la perfection.

Enfin, et je m'arrête là, on connaîtra ce que vous êtes à votre amour pour Notre-Seigneur, à votre désir constant de lui plaire. L'âme religieuse ne croit jamais avoir rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire, et à mesure qu'elle avance, elle sent bien que l'amour divin lui demande de nouveaux efforts et de nouveaux sacrifices. Ces sacrifices, il faut les faire ; ces efforts, il faut les apporter aux pieds de Jésus-Christ comme une preuve d'amour. Il faut constater les progrès.

L'épouse, dans le *Cantique des cantiques*, dit : *Veniat dilectus meus in hortum suum, et comedat fructus pomorum suorum*. Le jardin du bien-aimé, c'est l'âme religieuse, c'est le jardin où Jésus-Christ aime à descendre, à prendre son repos et sa consolation, comme dédommagement de toutes les insultes dont il est l'objet, de toutes les haines dont il est poursuivi. *Veniat dilectus meus in hortum suum* ; et là il cueillera les fruits de ses arbres, et il s'en nourrira. Quels sont ces arbres sinon les dons divins, les vertus infuses et les vertus religieuses. Et ces fruits, que sont-ils sinon les actes accomplis sous le sentiment imposé par la sainteté de notre état.

Mon Dieu, où en sommes-nous ? Et quand mettrons-nous énergiquement notre volonté tout entière, et aidée de la grâce, à la pratique des devoirs et des vertus de l'état parfait, où nous sommes appelés ?

PROGRÈS DANS LA PERFECTION

Ibunt de virtute in virtutem

L'âme qui a pris sa résolution inébranlable d'avancer dans la perfection doit se poser diverses questions. Que faire ? Or, toutes les sentences des saints Livres se résument en deux mots : souffrir et avancer. Saint Augustin, commentant le Psaume LXXXIII, a merveilleusement traité cette question. Je ne ferai en quelque sorte que le suivre, en contemplant les éclairs qu'il fait jaillir des paroles du prophète royal. Etudions comment, en effet, souffrir et avancer sont les deux grands moyens d'arriver à l'union divine.

I. Souffrir

Rien dans les livres saints n'est inutile, et le titre même des psaumes a sa signification et son enseignement. Que veulent donc dire ces mots : *pro torcularibus filiis Core* ? Ah ! répond notre docteur, prenez les raisins et prenez les olives. Tant qu'ils sont attachés à leurs ceps et à leurs branches, ils jouissent en se balançant dans l'air d'une délicieuse liberté. Mais quels résultats donnent ces fruits ? Au contraire, mettez-les sous le pressoir, écrasez-les, ils couleront en un vin généreux ou en une huile abondante.

Il en est de même de l'âme qui veut se placer sous le joug de Dieu ? N'a-t-il pas été dit : *Fili, accedens ad servitutum Dei, sta in justitia et timore, et praepara animam tuam ad tentationem*. Il n'y a pas de vie chrétienne sans une règle qui découle de la justice, et si nous appliquons ces paroles au religieux, il est incontestable qu'il doit voir dans les lois de sa famille spirituelle l'expression de cette justice plus abondante que Jésus-Christ est venu nous apporter ici-bas. Et déjà c'est une souffrance que de courber la tête, le cœur, la volonté sous ce pressoir : *sta in justitia*, voilà la règle — et *timore* ; oui, il faut savoir éprouver

une crainte salutaire, sans doute, de sa faiblesse, sans doute, de ses défauts, mais aussi des supérieurs qui sont chargés d'inspirer cette crainte et qui y sont tenus, parce qu'il s'agit des intérêts les plus graves : *sta in justitia et timore*. Établissez-vous sous la pratique de la règle, sous la verge des supérieurs ; sans quoi ne dites pas que vous voulez avancer, dites plutôt que sous l'apparence de la vie religieuse vous voulez suivre vos caprices contre la règle et vos révoltes contre le commandement : *sta in justitia et timore*.

Mais pourquoi ? Parce que l'obéissance à la règle et aux supérieurs est la grande préparation à ce combat de la tentation, qui est, quoiqu'on dise, le fond de la vie religieuse : *Fili, accedens ad servitutum Dei, sta in justitia et timore, et praepara animam tuam ad tentationem*.

Oui, vous aurez à souffrir les tentations de tous les côtés : tentations du monde qui vous reprochera de le quitter, qui se plaindra du refus que vous lui faites de l'édifier par vos bons exemples ; tentations de la part de Satan, furieux de ce que vous le chassez de votre cœur pour en faire un sanctuaire très pur, très mystérieux de Jésus-Christ ; tentations de vos passions, irritées de ce que vous voulez les expulser de votre âme ou les transformer en vertus. Ah ! oui, et vous aurez à souffrir beaucoup.

Je ne parle pas des tentations intérieures, sous le toit même de la communauté : tentations par le caractère de vos compagnons ; tentations du côté des œuvres diverses auxquelles vous serez exposés ; tentations de répulsion pour des élèves qui ne profitent pas ; tentations des enfants ; tentations des parents qui veulent imposer les exigences les plus ridicules, quand elles ne sont pas coupables ; tentations de la part des étrangers, qui plongent leurs regards indiscrets dans le secret du cloître pour blâmer, juger, critiquer ; tentations d'entrer dans leur manière

de voir et de provoquer leurs blâmes, afin d'en faire comme l'apologie de votre conduite contre des reproches peut-être mérités. Voyez à quelles tentations vous serez exposés, du moment que vous vous mettez sérieusement à vouloir avancer au service de Dieu : *Filli, accedens ad servitatem Dei, sta in justitia et timore, et praepara animam tuam ad tentationem.*

Voilà pour le commencement, pour la préparation, mais suivant pas à pas notre grand docteur, voyons la suite. *Sede, quoniam dictum est : filii, accedens ad servitatem Dei, sta in justitia et timore, et praepara animam tuam ad tentationem. Accedens quisque ad servitatem Dei, ad torcularia se venisse cognoscat.* Or, que se passera-t-il pour l'âme qui accepte de se placer sous ces pressoirs ? *Contribulabitur, conteretur, opprimetur* : elle sera foulée aux pieds, elle sera broyée, elle sera opprimée. Et cette doctrine n'est pas nouvelle ; chantée par David, elle a été renouvelée par Jésus-Christ, la veille de sa mort : *In mundo pressuram habebitis.* Les plages des mers africaines l'ont reçue comme un écho des lèvres d'Augustin : *contribulabitur, conteretur, opprimetur.* Être foulé aux pieds, être broyé, être opprimé, écrasé : tel est le partage de quiconque tend à la perfection. Et ceci n'est pas un vain défi, jeté au monde pour lui déclarer une guerre à mort. On ne veut pas quitter le monde pour avoir le plaisir de s'en séparer : *Non, ut hoc saeculo pereat, sed ut in apothecas Dei fluat,* mais pour s'écouler dans les celliers de Dieu. L'exemple, nous dit l'évêque d'Hippone, nous a été donné, parce que grande et magnifique est la grappe qui n'est autre que Jésus-Christ : *botrus ille grandis.*

Aussi, Dieu leur reste-t-il, dans cette oppression universelle. *Restat illis desiderandus Deus.* Ah ! l'âme se laisse fouler, broyer, écraser, mais au fond elle sait que par-delà il y a Dieu, l'objet de ses désirs : *restat illis desiderandus Deus.* Et elle finit par com-

prendre combien il lui est bon d'être sous cet affreux pressoir. *Si ergo sentis pressuras hujus mundi, etiam cum felix es, intellexisti esse in torculari.*

Voilà la grande séparation de l'âme tiède, lâche ; de l'âme qui tombe et de l'âme dont les désirs attirent la lumière de la souffrance. *Si ergo sentis pressuram hujus mundi, etiam cum felix es, intellexisti esse in torculari.* Telle est, telle sera à jamais la distance infranchissable, qui subsistera entre les âmes du monde ou qui penchent vers le monde et les âmes résolues à aller à toute sainteté par les inventions de Dieu et les exemples des saints.

Je n'insiste pas sur ce que saint Augustin dit sur les derniers mots du titre de ce psaume : *pro filiis Core*, les enfants du chauve. Le chauve par excellence, selon plusieurs interprètes, c'est celui qui s'est dépouillé de tout, Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'âme religieuse se fait tailler les cheveux, pour montrer son désir de se dépouiller de toute superfluité, signifiée par la chevelure. Dépouillée de tout, foulée aux pieds, broyée, écrasée, l'âme sent bien qu'elle n'est pas faite pour la terre. Et c'est pourquoi saint Augustin, entrant dans le texte même du psaume, conclut : *Ergo in pressuris tentationum constituti, edamus hanc vocem, et praemittamus desiderium nostrum : Quam dilecta tabernacula tua, Deus virtutum !* Telle est la source du courage de l'âme en souffrance, le désir des tabernacles du Dieu des vertus.

Mais il y a deux sortes de tabernacles, dit encore notre docteur, les tabernacles des pressoirs et les tabernacles de la patrie. Il faut passer par les uns pour arriver aux autres. Et, dans un sens, on peut dire que le tabernacle de la souffrance, c'est le monde. On peut dire aussi que c'est la vie religieuse, à l'imitation du divin Maître, qui s'est placé sous le pressoir de la croix, afin d'entrer au ciel en vainqueur de l'enfer et en libérateur des âmes.

Examinons comment on passe des tabernacles de la souffrance au tabernacle de la joie, du triomphe, de la patrie, du repos.

II. Avancer

Le prophète, au milieu des épreuves qu'il éprouvait lui-même, s'écriait : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ; concupiscit et deficit anima mea in atria Domini.* La souffrance même lui donne le désir d'avancer. Il sent qu'il y a une maison de Dieu qui est son père, la vraie maison de la famille, et il aime cette maison mille fois plus que le fils n'aime la maison paternelle. Et placée dans le parvis, le vestibule, l'atrium, son âme désire et défaille : *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini.*

Le parvis, le vestibule peuvent être pris pour les maisons saintes qu'on appelle le vestibule du ciel, quand elles sont habitées par des âmes déjà célestes. Elles ont fait comme une première étape du monde au monastère, et plus elles se sont séparées de l'exil, plus elles s'avancent vers la patrie, vers les tabernacles de Dieu, plus leurs désirs sont grands. *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini, cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Ah ! c'est la vie qu'elle désire, et la vie est en Dieu. Elle nous est communiquée par ce Jésus, de qui saint Jean nous déclare qu'en lui était la vie : *In ipso vita erat.* Ce qu'est ce Dieu, vie éternelle en lui-même, se communiquant à ses créatures, le prophète le sait à peine. Qu'en pouvons-nous savoir ? Nous, nous savons que notre vie est si lourde que par son poids elle va à la mort. Mais cette vie, qui est Dieu même, ne fait pas seulement tressaillir l'âme, la chair même en éprouve les mystérieuses exultations : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.*

Le passereau a trouvé sa maison, la tourterelle le nid où poser ses petits. Pour l'âme qui tend à la

perfection, sa demeure, son nid, ce sont les autels du Dieu des vertus. *Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus.* Suivez l'âme à l'autel du sacrifice, à l'autel des parfums ; elle a faim du Dieu des vertus, de la royauté de son Maître, de sa divinité ; elle s'immole, elle prie, elle obéit, elle adore. Tous les sentiments parfaits sont là.

Beati qui habitant in domo tua, Domine ; in saecula saeculorum laudabunt te. Arrêtons-nous un moment pour pénétrer la profondeur de ces paroles. Les Juifs charnels n'entendaient évidemment dans ces chants que le temple de Jérusalem, et cela leur suffisait. Pour David, c'était la patrie, c'était le ciel. Pour l'âme religieuse, ce ne sont plus les tabernacles des pécheurs, ce n'est pas le ciel encore ; c'est une tente, un tabernacle ; c'est le cloître et ses délices, aux pieds de Jésus-Christ s'avancant vers nous, parce que nous ne pouvons encore être assez purifiés pour aller vers lui. *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in saecula saeculorum laudabunt te.*

Nous sommes déjà dans la maison de Dieu, mes frères ; il s'agit de nous y affermir pour pouvoir louer le Seigneur dans les siècles des siècles, et c'est à quoi nous aident merveilleusement nos vœux. Nous sommes engagés pour l'éternité. Heureuses chaînes, précieux liens, qui, si nous les conservons, nous mériteront de louer Dieu éternellement. *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in saecula saeculorum laudabunt te.*

Beatus vir, cujus est auxilium abs te, ascensiones in corde suo disposuit. De nous-mêmes, nous sommes absolument incapables d'aller à la maison de Dieu, mais Dieu nous y aide, et comme en général il ne veut pas nous y transporter d'un seul bond, il met des degrés dans nos cœurs. Le baptême, la vocation, la correspondance, le noviciat, les vœux, telles sont

les précieuses étapes que Dieu nous indique et que l'âme, embrasée du désir de la perfection, met dans son cœur. *Beatus vir, cujus est auxilium abs te, ascensiones in corde suo disposuit.* Ces degrés, nous les avons franchis, et tous les jours à ceux-là il s'en joint de nouveaux, pour nous faciliter de nous élever au sommet de la montagne. Mais d'où s'élève-t-il ainsi ? De la vallée des larmes, du séjour qu'il s'est fixé : *In valle lacrymarum, in loco quem posuit.*

Ne l'oublions pas, nous ne sommes pas encore dans la patrie. Nous sommes dans la vallée des larmes et nous nous y sommes fixés un lieu d'attente, la retraite du monastère : *in valle lacrymarum, in loco quem posuit.* C'est là que Dieu donne ses bénédictions les plus abondantes : *etenim dabit Dominus benedictionem.* C'est là que sont les saints progrès : *ibunt de virtute in virtutem.* Toutefois, saint Augustin semble adopter une traduction qui dit : *ibunt de virtutibus in virtutem.* Qu'est-ce à dire ? Ah ! reprend cet interprète admirable, l'âme religieuse a des vertus, mais elle en a qui ne sont qu'un moyen pour aller à celui qui est la vertu, la puissance, la sagesse de Dieu : *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam.* Les vertus de la terre nous rapprochent de cette vertu du ciel, et la vertu du ciel où Jésus-Christ nous communique de quoi accroître nos vertus terrestres et en faire des vertus divines. Et quel en sera le prix ? La vision de Dieu. *Videbitur Deus deorum in Sion.* Nous serons comme des dieux : *Ego dixi: dii estis.* Progrès admirable !

Ah ! qui ne soupirerait pas après un pareil bonheur ? Ecoutez le cri du prophète : *Domine, Deus virtutum, exaudi orationem meam, auribus percipe Deus Jacob.*

Protector noster, aspice, Deus, et respice in faciem Christi tui. Ah ! oui, Seigneur, regardez-nous et

regardez aussi la face de votre Christ. Mais pourquoi le regarder ce Christ ? Ah ! c'est qu'il est l'époux des âmes chastes. Regardez-le, il les aime et vous les aimerez à cause de lui. Regardez-le et communiquez-leur la beauté de ce Christ, qui est la splendeur de votre gloire. Ah ! protégez-les, ces âmes, afin qu'elles avancent en ressemblance avec votre Christ, comme elles avancent vers celui qui est votre vertu éternelle.

Quia melior est dies una in atriis tuis super millia. Pénétrons le sens profond de ces paroles. L'homme peut avoir des milliers de jours : ils commencent avec la lumière qui tombe pour la première fois dans ses yeux, ils finissent de même avec le dernier rayon du soleil qui touche ces mêmes yeux à jamais endormis. Il n'en est pas de même de Dieu. Dieu n'a qu'un jour, le jour éternel qui n'a pas commencé, qui ne finira pas. C'est ce jour auquel l'homme aspire : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.*

Et pour l'acheter, ce jour, qui est la vue de Dieu, qui est la participation à sa gloire, qui est le triomphe éternel, que faut-il ? S'abaisser, s'anéantir. C'est ce que fait l'âme dans son progrès vers Dieu. Plus les vertus sont versées en elle avec abondance, plus elle s'anéantit. *Elegi abjectus esse in domo Dei mei magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.* Grande et terrible leçon. Si haut que l'âme soit élevée, il faut qu'elle s'abaisse. Elle choisit l'abjection, non pas seulement dans la maison de Dieu, mais dans la maison de son Dieu. Elle n'a rien, elle est vile et abjecte ; mais elle a quelque chose qui est tout, elle a son Dieu ; elle tient peu à la maison, puisqu'elle en possède le propriétaire. Ah ! ce Dieu lui appartient, il est à lui et il restera avec elle tant qu'elle ne l'abandonnera pas. Heureuse créature, qui en quittant tout trouve tout, puisqu'en choisissant l'abjection elle trouve son Dieu, et que le bonheur de la terre, les

honneurs, les plaisirs, tout lui est méprisable, pour être dans la maison de son Dieu. *Elegi abjectus esse in domo Dei mei magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.*

Et pourquoi ? Voyez dans quel monde vous êtes transportés : *quia misericordiam et veritatem diligit Deus.* La miséricorde, la bonté, la vérité, quel choix ! *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* Voilà le moyen et voilà la récompense. Est-elle assez grande ? Et Dieu n'en veut pas priver ceux qui marchent dans l'innocence. Vous l'aurez, mes frères, cette grâce et cette gloire, si vous savez en être saintement jaloux. Non, Dieu n'en privera pas ceux qui chaque jour font effort pour avancer dans l'innocence. *Non privabit eos qui ambulat in innocentia.* Ah ! oui, ô Dieu des vertus, heureux l'homme qui met sa confiance en vous !

Confions-nous en Dieu, et que nous souffrions, que nous combations, toujours nous avancerons. La victoire nous restera et notre triomphe sera éternel.

II. — LES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION

En dehors des extraits qui nous font connaître l'âme intime du P. d'Alzon, par manque de place, nous ne pouvons rien publier de l'importante correspondance adressée à Mère Marie-Eugénie de Jésus. Le P. d'Alzon s'était consacré par vœu à la sanctification de la Fondatrice ; il a largement étendu sa sollicitude à tout l'Institut ; il lui a procuré de nombreuses vocations ; il en a, de concert avec la Fondatrice, précisé l'esprit, comme en témoignent les documents déjà cités.

Nous n'ajoutons ici que quelques échos d'instructions de retraites, plus expressives de l'originalité du Père d'Alzon.

LUTTE CONTRE SOI-MEME

18 août 1860

Militia est vito hominis super terram.

Mes chères filles,

Continuons l'examen des gens contre lesquels nous avons à lutter. Nous allons parler du sujet multiple qui est l'homme. Vous avez à lutter contre vous-même.

1° *Contre votre corps.* Bien que saint Paul dise : « Nous n'avons pas seulement à lutter contre la chair et le sang », cependant nous avons à lutter contre la chair et le sang, contre cette « chère guenille » comme l'appelaient les femmes savantes. Il faut nous rendre compte de l'empire que le corps cherche à prendre. C'est une mauvaise voiture qui nous verse à gauche, quand nous voulons éviter d'être versés à droite. Si nous ne nous soignons pas, nous sommes malades ; nous voilà bien avancés. Si nous nous soignons trop, voilà le corps qui se révolte ; nous

sommes gourmands, paresseux, etc. Nous avons à lutter contre la gourmandise, c'est très honteux à dire.

Moi, à six ans, j'étais déjà gourmand. Je faisais lever ma bonne à minuit pour me chercher du bouilli froid. Les gens les plus intelligents ont cette misère ou toute autre. Nous trouvons mille et un prétextes pour soigner notre corps. Nous l'aimons. Une religieuse n'a qu'à obéir. Mais voilà cependant un embarras qui se présente. Présenterai-je simplement mon état à ma supérieure ou me réfugierai-je dans des détours pour obtenir ce que je désire ? Et que fait-on de cette parole de saint Paul : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis ?* (Gal., V, 24).

Il faut qu'il y ait un crucifiement. Votre corps est-il crucifié ? Le crucifiement ne se trouve pas toujours dans l'austérité, pas pour tous. Je connais une dame qui me parlait du plaisir qu'elle éprouvait à prendre la discipline. Il ne faut pas d'excès. Il peut y avoir bien des luttes à livrer pour faire durer le crucifiement plus longtemps. Vous désirez briser vos liens, vous dites : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo* (Phil., I, 23) ; et encore : *Quis me liberabit a morte corporis hujus ?* (Rom., VII, 24). Pas toujours : quelque sainte que vous soyez. J'ai vu des gens qui s'étaient abîmé la santé par suite d'imprudences et qui avaient peur de paraître devant Dieu, précisément à cause de cela. Si on y trouve une trop grande satisfaction, c'est une illusion de plus, un jeu du diable. L'obéissance est le remède à cela.

2° *Lutte contre l'imagination.* — Vous avez de l'imagination. Quelle est la fille qui n'en a pas ? En lisant saint Philippe Néri, j'ai eu le désir d'être élevé de terre. Cela ne vous est-il jamais arrivé ? Lui s'y était préparé en faisant quarante heures de suite d'oraison et en restant trois jours sans manger. Toutefois si nous n'aspérons pas à l'imiter, nous arrangeons

un ordre de choses auquel nos supérieurs ne comprennent rien — ils sont grossiers —, nous avons besoin de consulter des docteurs en Israël. Dans le cloître j'ai vu des âmes contemplatives avoir des croix, des tourments là où il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Ce n'est pas tant votre fait ; c'est, je crois, le propre de ceux qui vivent dans la solitude. Non pas que si le bon Dieu nous appelle à la vie intérieure et aux saintes horreurs de la contemplation, suivant l'expression de saint Jean de la Croix, ce ne soit tout autre chose que les souffrances imaginaires.

Sainte Thérèse fait observer qu'elle avait guéri certaines Carmélites de maux affreux spirituels en leur faisant donner un bon dîner. L'amour-propre trouve son compte dans ces souffrances. Je serai une religieuse comme une autre, moi qui voulais être une religieuse extraordinaire. La lutte contre l'imagination devrait se dissiper par un souffle d'obéissance ou tout au moins de raison.

3° *Lutte contre la volonté.* On m'a accusé, dans un séminaire où je prêchais, de vouloir enlever la première peau de mes auditeurs. Eh bien, ce n'est pas la première peau que je voudrais ici vous enlever, mais le dessous de la peau. La volonté est tellement en nous, pas seulement à l'extérieur ! Les tristesses, les susceptibilités, etc., viennent de la volonté. Vous voudriez commander, avoir de l'influence, qu'on s'occupât de vous. Une personne qui n'a pas donné toute sa volonté fera son oraison, ses communions, etc., et elle sera triste. Pourquoi cela ? On ne fait pas sa volonté.

« Notre Mère n'a pas le sens commun. » — La Sœur en a plus qu'elle, bien entendu. — « Telle enfant aime une religieuse plus que moi. Et cette idée de sainteté dont je voudrais être environnée et qui ferait qu'on suivrait mes conseils. — On n'a pas égard à cette sagesse qui m'assiste. — Il ne s'agit pas de savoir

si j'ai de la volonté, mais il s'agit de savoir si ma volonté est bonne et raisonnable ; pourquoi ne la suit-on pas ? »

Aggée a dit : *Vous avez beaucoup semé et très peu récolté...* et Isaïe : *Ecce in sacrificiis vestris invenitur voluntas vestra* (LVIII, 3). Voilà pourquoi le saint vœu d'obéissance est si précieux. Mais la volonté est à la fois mon ennemi le plus cruel et le plus subtil, car il faut avoir de la volonté. Je veux des filles de volonté. Je ne veux pas de ces volontés de papier mâché, va comme je te pousse et encore pas toujours. Soyez fortes par l'obéissance, mes chères filles.

4° Je pourrais ici vous parler de la lutte contre l'intelligence, j'aime mieux prendre la lutte contre le caractère. Vous êtes toutes parfaitement bien élevées, par conséquent on ne rencontre point parmi vous de ces formes désagréables. Notre-Seigneur disait qu'il fallait se défier de certains personnages. Non, je ne citerai pas cette parole. Mais sous ces formes charmantes vous avez votre caractère. Qu'en faites-vous ? Il y a le caractère boudeur, le caractère dominant, le caractère dissimulé et habile. Mais ce dernier n'est pas le genre de l'Assomption, grâce à Dieu. S'il en était ainsi, je le regarderais comme une des menaces de la chute de la Congrégation. Quelle est la disposition de votre caractère ? Est-ce un caractère jaloux, désagréable à soi, au prochain, toujours triste ? La charité supprime cela. Dieu ne veut pas que ses épouses soient jalouses les unes des autres. L'humiliation du cœur, de la volonté, la destruction de l'orgueil de la vie, comme dit saint Jean, corrigeront cette tendance. La jalousie repose sur une exagération de nos droits. *Quid habes, quod non accepisti; si autem accepisti, quid gloriaris* (I Cor., IV, 7).

Vous savez cette histoire de Charles-Quint. Deux dames se disputaient sur leurs droits. Charles-Quint, ne sachant comment terminer cette question de pré-

séance, dit : « Que la plus folle passe la première ». C'est ordinairement cela.

« Mais, mon Père, ce n'est pas pour moi que je plaide, c'est pour l'honneur de la Congrégation. » Trouvez-moi un saint qui ait parlé ainsi. En attendant je vois telle chose chez vous. Si nous étions détachés de nous-mêmes, nous verrions parmi les raisons qui peuvent troubler notre paix, le sentiment froissé de certains droits méconnus.

La tournure de votre caractère n'est-elle pas telle qu'il donne certains biais à la charité ? La charité est droite, et nous, nous avons des précautions, nous formons des jugements. La volonté combinée avec le caractère et l'intelligence amène certains jugements qui ne sont pas tout à fait conformes à celui que Dieu portera un jour.

5° Enfin, *lutte contre vous-même prise tout entière*. Autrefois le démon prit Notre-Seigneur et le menant sur une haute montagne, il lui dit : *Haec omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* (Matth., IV, 9). Il y a une montagne sur laquelle le démon nous conduit et là il nous dit : « Adore toi toi-même ». Nous nous laissons prendre au biais. Le moi est haïssable, dit Pascal ; Port-Royal et les Jésuites ont de longues tirades là-dessus. Allons au fond et nous y trouverons l'adoration de nous-même.

Qu'est-ce que l'adoration ? La reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures. — Rapporter tout à Dieu. — Quelle est la chose que nous ne rapportons pas à nous-même ? Nous ne voulons pas, je sais bien, gouverner Jupiter ou Uranus, mais dans notre sphère. Vous combattez, il est vrai, mais si vous lâchez les rênes, ne revenez-vous pas à ce sentiment d'adoration ? S'il n'en est pas ainsi, pourquoi sommes-nous si susceptibles, si peu obéissants ? Je suis exagéré ! Peut-être, mais quant à moi, je suis convaincu de cette vérité.

Si vous examinez bien, vous verrez certaines petites choses dans lesquelles vous rapportez tout à vous. Il faut que cette tendance soit l'objet d'une lutte acharnée, il faut que vous sentiez cette nécessité de lutter contre vous-même. Voulez-vous, pendant cette retraite, prendre la résolution de combattre comme un bon soldat ? *Labora sicut bonus miles Christi Jesu* (II Tim., II, 3). Je vous invite au combat et à la victoire par la grâce de Notre-Seigneur. Si vous ne voulez pas embrasser ces deux luttes extérieure et intérieure, pourquoi portez-vous le saint habit religieux ? Il faut vous anéantir, vous attacher à Notre-Seigneur avant toute chose, mettre votre confiance en lui, selon la parole du psalmiste : *ponere in Deo spem meam*.

Je ne veux pas vous décourager, je vous prêche l'espérance, afin que sortant de vous, vous vous jetiez entre les bras de Dieu et que vous disiez avec le psalmiste : *Mihi adhaerere Deo, bonum est* (Ps. LXXII, 28) ; Seigneur, sauvez-moi de mes ennemis spirituels, *spiritus nequitiae*, mais surtout de moi-même. Par la grâce de Notre-Seigneur vous triompherez de tous ces ennemis, vous serez victorieuses de la lutte que vous avez à livrer contre la chair et le sang, contre votre volonté, votre imagination, votre caractère, contre vous-mêmes, et vous serez couronnées dans le ciel. Ainsi soit-il !

L'USAGE ET LA JOUISSANCE

21 août 1860

Mes chères filles,

Je ne puis pas vous définir ce que je vais vous dire ce matin. Nous l'appellerons, si vous voulez ; de *l'usage et de la jouissance*, et ce serait encore des termes vagues, si je ne m'expliquais sur une doctrine

qui m'est pourtant très claire. Je vais vous développer quelques points de la doctrine de saint Augustin, dans son 1^{er} livre du traité *De la doctrine chrétienne*. Celles d'entre vous qui savent le latin peuvent le lire, surtout les passages d'où je vais tirer ce qui suit.

1^o Les Principes Il établit que les êtres se partagent en trois catégories : ceux dont on jouit, ceux dont on use, et enfin ceux qui usent ou qui jouissent, et il tâche de définir ce que c'est que jouir et user. *Jouir*, c'est par amour s'attacher à un objet pour lui-même. *User*, c'est se servir d'une chose dans le but d'atteindre un objet que l'on aime. Il n'y a qu'une seule chose dont il soit permis de jouir : c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit. En dehors de l'adorable Trinité qui est cette seule chose, le principe et la cause de toutes choses, il ne faut jouir de rien. Tout doit être rapporté à Dieu.

Le monde se partage en deux : Dieu dont il faut *jouir* pour lui-même, et les *créatures*, dont il faut se *servir* pour Dieu. Je ne dois donc mettre mon bonheur, mon repos qu'en Dieu. D'où saint Augustin dit : « Vous nous avez créés pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous ». Parce que notre cœur ne doit jouir que de Dieu et en Dieu, Dieu est le seul être que l'on puisse aimer pour lui seul.

Saint Augustin dit qu'il y a quatre espèces d'êtres : ceux qui sont au-dessus de nous, ceux qui sont au-dessous, ceux qui sont autour de nous ou avec nous, et enfin nous-mêmes. Dieu ne nous a pas ordonné d'aimer les êtres qui sont nous, c'est-à-dire *caro* et *sanguis*. C'est naturel ; personne n'a besoin d'un commandement pour cela. Il nous a ordonné d'aimer ceux qui sont avec nous, c'est-à-dire nos semblables. L'être qui est au-dessus de nous, c'est Dieu ; nous devons l'aimer et l'adorer. Les êtres qui sont au-dessous de nous, nous devons nous en servir sans les aimer.

2° Conséquences pratiques : Venons aux conséquences pratiques. Lorsque j'aime un objet pour le manger et que j'en jouis, je fais un péché de gourmandise si je me délecte dans la jouissance des sens. Voilà la sensualité. Si je jouis de mes avantages personnels, je me repose sur une créature, car je suis homme et Dieu a dit : « *Malheur à celui qui se confie en l'homme !* (Jér., XVII, 5). Si je jouis de mes succès, de mon influence, il en est de même. De quelle façon avez-vous joui de toutes ces choses qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, qui peuvent être excellentes ? En jouissez-vous ou vous en servez-vous ? *Divitiae si affluant, nolite cor apponere* (Ps. LXI, 11). Et ces paroles s'entendent de n'importe quel ordre, spirituel ou matériel. Servez-vous-en, mais ne vous y attachez pas.

Si nous descendons au fond de nous-mêmes, nous trouvons nos facultés dont nous devons user et non pas jouir : l'intelligence, la volonté, le cœur. Mon cœur ne m'appartient pas, il n'est pas le terme de la création. Je ne dois pas jouir avec mon cœur en m'attachant à la créature, ni de mon cœur par égoïsme. Ceci est maudit de Dieu. L'amitié est une vertu ; c'est la charité ou l'acte par lequel j'aime pour Dieu. Le terme est toujours là : Dieu, la suprême et dernière jouissance.

Faisons une étude particulière de la manière dont j'ai joui des créatures ou dont je m'en suis servi. *Ut in omnibus quibus utitur necessitas, superemineat caritas.* Voilà la règle et votre règle, car c'est une partie essentielle de la règle de saint Augustin. Vous en trouverez le commentaire dans saint Augustin. Dieu étant le centre de tout, tout doit se rapporter à Dieu. Je suis un rayon de cette immense sphère. Si je rencontre un objet, je m'en sers pour remonter de la circonférence au centre, je me sers de la créature pour aller à Dieu. Le cardinal Bellarmin développe

ceci dans son traité *De ascensu per creaturam ad Deum*. Je pourrais ici pulvériser nos cœurs et voir quels sont nos sentiments et quels sont ceux qui ne remontent pas à Dieu.

b) dans l'ordre surnaturel Quittons l'ordre naturel.

Pour monter à Dieu, de nous-mêmes nous en sommes incapables. *Deum nemo vidit unquam: unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Joan., I, 18). Comment nous a-t-il raconté les choses de Dieu ? En se faisant homme. Saint Augustin dit dans sa lettre à Dioscore : « L'homme a été saisi par la divinité, il est devenu médiateur ». Et saint Paul dit : *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum homo Christus Jesus* (I Tim., II, 5). Saint Paul ne dit pas : Jésus-Christ Dieu est devenu médiateur ; ce serait inexact, parce que Dieu ne saurait être que terme ; mais il dit : *Mediator homo Jesus Christus*. C'est la nature humaine qui est médiateur. Donc la sainte humanité seule n'est qu'un moyen.

Vous me direz que je vais tomber dans l'erreur des mystiques qui disent qu'il y a un moment où la sainte humanité ne servirait plus de rien. Ce n'est pas là ce que je dis. Je dis que si nous considérons la nature divine, elle est terme, car elle est Dieu. Si nous prenons la nature humaine, elle est éternellement unie à la divinité, et nous devons l'aimer à cause de cette union. Il n'est rien de plus excellent au monde que la nature humaine du Christ, après Dieu. Il est *primogenitus omnis creaturae* (Colos., I, 15), le premier-né de toute créature. Et cette parole, nous devons l'entendre dans le sens rigoureux, pas seulement dans le sens mystique. Car enfin en Jésus-Christ il y a non une créature, mais quelque chose de créé. Il y a un moment où cette portion de la nature n'existait pas. Aussi comment l'Esprit Saint appelle-t-il le Christ ? *Mediator Dei et hominum*. C'est un médiateur, un

moyen : moyen actif, il est vrai, mais toujours médiateur. De là il suit que la sainte humanité ne doit pas être le terme de notre repos.

Mais à quoi bon toute cette théologie ? Voici le côté pratique. S'il ne m'est pas permis de jouir de cette sainte humanité de façon que je m'y repose, il ne m'est donc pas permis de jouir de toutes les grâces qui en découlent et qui sont moins que la sainte humanité. Je dois y attacher un grand prix, parce que ce sont des moyens, mais pas le prix absolu, entêté, qu'y attachent certaines personnes. Dieu est puissant, il peut employer tel ou tel moyen pour nous sanctifier. De même que je ne dois pas m'attacher à la sainte humanité pour elle-même, je ne dois pas m'attacher aux moyens qui sont moindres.

c) dans notre vie intime Ceci posé, je prends notre vie intime, surnaturelle. A quoi vous attachez-vous ? Sentez-vous ce dépouillement qu'il faut opérer pour ne vous attacher qu'à Dieu, et la liberté dans laquelle vous devez vous tenir pour vous servir, sans vous y attacher, des moyens que la sainte humanité vous fournira, vous en rapportant à l'amour de Jésus-Christ pour les moyens qu'il lui plaira de vous donner ? Si Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique (Joan., III, 16), rapportez-vous à l'amour du Fils pour les moyens.

Ces moyens sont connus ; ce sont les sacrements de la sainte Eglise. Mais les grâces particulières, personne ne peut dire ce qu'elles seront. *Spiritus ubi vult spirat, et nemo scit unde veniat aut quo vadat* (Joan., III, 8). Et encore : *Non datus est ad mensuram* (Joan., III, 34). Quand vous dites : « Je voudrais avancer dans la perfection par tel ou tel moyen », vous dites ou une absurdité ou une impertinence. Une absurdité en face de la sagesse divine, ou une impertinence, parce que Dieu est bien le maître de

savoir par quels moyens il veut vous attirer à lui et se faire connaître à vous. Faites l'examen de vos relations intimes avec Jésus-Christ. Vous y trouverez une portion de volonté humaine, capricieuse, déraisonnable — c'est le mot — que nous mettons dans nos rapports avec Dieu. Vous voulez faire oraison, vous mortifier, etc. Oui, mais à condition que vous ne vous y attacherez pas, que ce seront de purs moyens. Alors tout vous sera bon ou mauvais selon qu'il plaira à Dieu. Vous aurez de la joie ou de la tristesse, vous ferez oraison, vous aurez telle ou telle passion en tant que vous n'êtes pas maîtresse de l'avoir ou de ne l'avoir pas. Mais cela tourne à votre plus grand bien, cela s'épure, cela devient un moyen pour aller à Dieu.

3° Connaissance de Dieu Après les examens que nous avons faits, je suis forcé de reconnaître qu'il y a un point important en retraite, chercher à connaître Dieu et Jésus-Christ, car on ne peut pas désirer ce que l'on n'aime pas. Nous ne devons pas chercher à connaître la gloire de Dieu qui nous écraserait, mais à mesure qu'avec un sentiment d'amour je cherche à scruter Dieu, j'adhère à Dieu, je ne fais qu'un avec Dieu. Connaître Dieu tous les jours de plus en plus, pénétrer avec foi la nature divine ou y arriver par Jésus-Christ, par qui seul nous pouvons connaître Dieu. Jésus-Christ ne fait qu'une description de Dieu. C'est dans l'ordre de la foi qu'il faut s'appliquer à connaître Dieu, et cet ordre a quelque chose de très obscur. Ne soyez pas étonnées si vous trouvez des fatigues, des peines, des angoisses, des incertitudes dans la foi. Vous ne voyez pas. *Deum nemo vidit unquam* (Joan., 1, 18). Il faut vous en rapporter à Jésus-Christ, par qui Dieu nous a parlé. *Locutus est nobis in Filio.* (Hebr., 1, 2). Et c'est là que se sent l'impuissance où est l'homme de parler de Dieu. Saint Augustin dit : « Si Dieu

est ineffable, du moment que j'en dis quelque chose, je dis ce qu'il ne faut pas en dire. » Le triomphe de la Sagesse a été de nous faire connaître quelque chose de Dieu ; on le peut en se réglant d'après les lumières de la foi. *Haec est enim vita aeterna : ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. XVII, 3). La connaissance de Dieu par Jésus-Christ médiateur, voilà mon but, afin que le connaissant je puisse jouir de lui.

Jouissance en Dieu seul Peu importe que je sois sèche, aride, que je n'aie pas de consolation, ma vie doit se passer dans une aspiration continuelle vers Dieu. Si Dieu nous donne des consolations, c'est par surérogation, par surabondance ; vous ne devez pas en avoir besoin. En quoi consiste l'amour ? A nous attacher à Dieu sans consolation. La terre n'est qu'un exil. Logiquement, quelque avancée que vous soyez dans l'oraison, vous ne devez pas jouir ici-bas ; c'est pour le ciel.

Qu'est-ce que Dieu ? Tout ce qu'il y a de plus parfait. Qu'est-ce que votre âme ? Elle est pleine de misères et d'imperfections. A ne considérer seulement que l'abus des grâces, tout cela ne mérite-t-il pas l'épreuve, la purification ? Jésus-Christ a voulu être appelé l'homme de douleurs, il s'est fait victime pour nos péchés. Ici-bas vous n'avez droit qu'à cette souffrance de l'amour, à l'amour éprouvé. En principe Dieu peut vous donner des consolations, mais vous n'avez droit qu'aux grâces qui purifient. Il est entré dans le plan divin de sauver le monde par la souffrance. C'est pourquoi nous devons nous pénétrer des exemples de l'Homme-Dieu et lui montrer notre amour pour Dieu, comme lui nous a montré le sien pour nous. Il a répandu son sang pour nous. Vous, vous n'êtes pas appelées à répandre le sang du corps, mais à répandre le sang de votre âme, vos larmes : non pas les larmes des yeux, mais les larmes du cœur

par vos aspirations, vos regrets, votre détestation du péché. Si nous avons cette raison surnaturelle pour juger des choses, nous comprendrions que nous n'avons droit à rien et que Dieu, nous ayant introduits dans l'ordre surnaturel, nous n'y avons droit qu'à la purification.

Conclusion Donc le monde étant partagé en ces deux catégories, Dieu et les créatures, étant posé que je dois ne *jouir* que de Dieu et me *servir des créatures*, examinons comment notre conduite a été conforme à ces principes. Dans l'ordre naturel n'ai-je pas profané les créatures ? Dans l'ordre moral, quel usage ai-je fait des facultés dont Dieu m'a douée. Dans l'ordre physique, comment ai-je usé de mes sens ; dans l'ordre du cœur, de mes affections ? Dans l'ordre surnaturel, quel usage ai-je fait des grâces de Dieu ? M'y suis-je attachée d'une manière déraisonnable ? Cette attache n'a-t-elle pas été pour moi une cause de chutes, de découragement, d'angoisses ?

Nécessité de la pénitence. — Nécessité pour moi que j'entre dans cette liberté qui rompra mes liens, me fera ne m'attacher qu'à Dieu et ne vouloir pour me sanctifier, que les moyens qu'il voudra. Comment veux-je entrer dans les lumières que Jésus-Christ m'accorde ici-bas pour le chercher dans la purification, afin d'entrer dans la jouissance au ciel ? C'est là la vraie doctrine, la doctrine catholique.

Voici les conséquences pratiques. En quoi avez-vous mis votre repos ? Comment avez-vous mérité que Dieu se soit retiré de vous ? En jouissant de ce dont vous ne deviez que vous servir. Il n'est pas ici question de péché, mais seulement de l'abstention des fibres du cœur qui ne sont peut-être pas tournées vers Dieu. Que ces considérations vous fassent rentrer dans la sainte charité ! Que pour Dieu vous aimiez ce que vous devez aimer, vous ne jouissiez pas des créatures,

vous repoussiez ce qui est un abus ! Vous trouverez ainsi la facilité de vous élaner dans Jésus-Christ d'abord et de parvenir dans le sein de votre Père. Ainsi soit-il !

L'ESPRIT D'ORAISON

Septembre 1871

Oportet semper orare et non deficere.

Dans la vie d'oraison il y a bien des âmes qui n'arrivent pas au but, et de même que les Juifs disaient à Notre-Seigneur « Ces paroles sont dures à entendre », de même on trouve des religieuses pour lesquelles l'oraison est pénible et qui viennent aux heures d'oraison pour se distraire, se reposer, je ne dirai pas pour dormir ! Et c'est ainsi qu'un temps consacré aux communications avec Dieu devient un temps perdu, s'il n'est pas un temps coupable.

Puisque le but de la vie religieuse est l'union avec Dieu, quelle plus magnifique préparation à cette vie que l'oraison ? Et qui peut dire les progrès que l'âme peut faire dans ses relations avec Dieu ? Saint Augustin dit qu'il y a foule de choses qu'on croit sans les avoir vues, l'amitié, par exemple. Vous ne voyez pas l'affection qu'une personne vous porte ; vous ne pouvez pas non plus lui montrer celle que vous lui portez. Mais ôtez la foi à l'amour et toutes les amitiés de ce monde sont renversées. De même, ajoute le même docteur, que nous révélons à ceux qui nous aiment les secrets de notre cœur, de même il est très convenable que la sagesse divine se manifeste dans les esprits, dans les intelligences, dans les âmes qui sont dignes de la recevoir, par la parole intérieure, puisque cette manifestation est autant que possible la manifestation de Dieu lui-même, et il est très convenable qu'elle soit appelée la parole de Dieu.

Donc le terme de l'oraison est que nous parlions à Dieu et que Dieu nous parle. Voyez donc ce qu'on

veut de vous à l'oraison. C'est que vous soyez une âme digne d'écouter la Sagesse éternelle. C'est pourquoi il faut une préparation. Pour écouter la Sagesse il faut de l'attention, et quand la Sagesse a parlé, il faut conserver les fruits de cette parole.

Comment devons-nous nous préparer à écouter cette Sagesse qui nous manifeste les secrets du Père ? Dans quelle situation doit être une âme quand elle entre en communication avec Dieu, et quels fruits doit-elle retirer de cette manifestation des secrets de Dieu ? — Etudions d'abord ce que doit être la préparation à l'oraison.

1^o Préparation à l'oraison Vous croyez au purgatoire ?

C'est un lieu dans lequel l'âme juste se prépare à voir Dieu et à entrer dans l'union parfaite avec Lui. Voilà la purification, la préparation que la justice de Dieu est en droit d'exiger d'une âme juste mais qui ne s'est pas suffisamment préparée à cette communication avec Dieu sur la terre.

Les relations de l'âme avec Dieu, dans le temps et dans l'éternité, n'ont que cette différence du plus au moins. Dieu se communique à l'âme au ciel et sur la terre, seulement ici-bas elle le reçoit par la foi et là-haut elle le recevra dans la claire vision. Saint Thomas dit que la foi est le commencement de la gloire. Mais lorsque sur la terre l'âme ne s'est pas suffisamment préparée à voir Dieu, il y a entre le temps et l'éternité une purification effrayante qui se fait en purgatoire. Ceci nous dit quelle pureté Dieu exige pour que l'âme entre en communication avec Lui.

Par cette notion du purgatoire nous arrivons à cette conclusion. Comment dois-je purifier mon âme ici-bas afin de pouvoir m'unir à Dieu pendant l'éternité. Or, le moment où cette union commence ici-bas pour moi, c'est surtout l'oraison et la communion

et dès lors, puisque je parle de l'oraison, comment ma vie doit-elle être une préparation à l'oraison pour purifier mon âme ?

Il faut d'abord une préparation de silence en faisant taire les créatures ; une préparation de désir, puisque le terme de mon bonheur c'est Dieu, enfin une préparation de terreur, puisque je dois me reconnaître indigne d'entrer en communication avec la perfection incréée. Voilà la vérité. Et maintenant qu'est-ce que cette religieuse qui va, qui vient, et qui à un moment donné entre à la chapelle, se met à genoux, croise les mains et suppose se mettre en présence de Dieu ? Est-ce là l'oraison ?

Maintenant, laissant de côté la justice éternelle de Dieu qui prépare par le feu du purgatoire l'âme juste à l'union du Paradis, rendons-nous compte comment Dieu veut que nous évitions ce terrible châtement.

Il y a un moyen incontestable, c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur, c'est son précieux sang. Je puis me couvrir tout entière du sang de Jésus-Christ, et ce sang peut me purifier ; je l'ai déjà reçu au baptême, puis à la pénitence, puis dans l'Eucharistie. Mais comment ai-je traité le sang de Jésus-Christ dans ces deux sacrements. Comment ai-je reçu ce sang divin, dans tant de confessions et de communions où la grâce vient tomber sur moi comme une rosée bienfaisante et purificatrice ? Je suis investie du sang de Jésus-Christ à quelques moments solennels par les sacrements et à chaque instant par la grâce comme une pluie incessante. Comment est-ce que j'aime ce sang ? Comment est-ce que je l'estime, comment est-ce que j'aime Celui qui l'a répandu pour moi. Comment est-ce que j'entre en communication avec le Médiateur entre Dieu et les hommes ? Comment est-ce que j'entre en communication avec l'humanité de Jésus-Christ pour arriver à la divinité elle-même ? Qu'est-ce que je fais des trésors, des dons de Jésus-

Christ ? Comment est-ce que je m'adresse à cette sainte humanité de Jésus-Christ pour que ce divin Sauveur, comme homme, soit mon introducteur auprès de la divinité ? Quelle est ma reconnaissance pour ce divin Sauveur qui s'est fait homme, afin de m'amener à son Père. Comment est-ce que je m'applique à me purifier par les mérites de ce sang divin ? Le sang de Jésus-Christ est plus puissant pour me purifier que toutes les flammes du purgatoire, mais à une condition c'est que j'en userai et que je le traiterai avec tout le respect convenable.

Il faut que vous trouviez dans vos communications avec Jésus-Christ le moyen de vous laisser conduire à Dieu et pour en revenir au texte de saint Augustin, si Jésus-Christ est la parole, il faut l'écouter.

Quelle attention donnez-vous à Jésus-Christ dans vos âmes ? Jésus-Christ vous prend et vous soulève, mais vous ne voulez pas être soulevées. Il y a bien des âmes, qui disent comme saint Pierre... « Seigneur, il fait bon ici !... Mais si Notre-Seigneur leur dit : Montez plus haut ! Elles répondent : Non, je suis très bien ici, vous me faites trop d'honneur, j'aime mieux rester dans ma petite vie calme, paisible !... » Est-ce là la vie d'oraison ? — Voilà pourquoi vous ne faites plus de progrès dans la vie intérieure. En suivant Jésus-Christ vous auriez eu sans doute quelques consolations mais vous auriez eu aussi des épreuves, et c'est là que l'âme fidèle trouve le grand moyen de se purifier. Une âme qui s'est rendu compte des flammes du purgatoire, du prix du sang de Jésus-Christ, cette âme se prépare à l'oraison par le déchirement. Elle déchire ce qui est imparfait ; elle se prépare à l'oraison par la considération des grandeurs de Dieu et de son néant ; elle s'y prépare par la fidélité à écouter la parole de Dieu, en entrant dans des sentiments de foi, et ainsi elle se dispose à recevoir une intelligence plus haute et plus grande des grandeurs de Dieu.

Et par là, quelles que soient les ombres d'ici-bas, l'âme s'avance dans la connaissance de Dieu, à la condition de se laisser purifier et conduire par Notre-Seigneur. Une âme qui se tient dans cet état et qui attend ces heures bénies où Dieu se communique plus intimement à elle, cette âme se tient toujours prête et Dieu alors, pour la récompenser, l'envahit en venant à elle.

2° L'oraison elle-même Qu'est-ce qui se passe alors dans l'oraison ? Nous parlons à Dieu et Dieu nous parle. Saint Augustin montre comment la Sagesse du Père, qui nous fait connaître ce Père très caché et très mystérieux, s'appelle la Parole. Cette parole se fait entendre au fond de notre cœur et nous avons beau être dans les ténèbres... *Lux in tenebris lucet*. Il est vrai que saint Jean ajoute : « *Et tenebrae non comprehenderunt eam... In propria venit et sui eum non receperunt...* — mais ceux qui l'ont reçu : *dedit eis potestatem filios Dei fieri* » (Jean 1, 11-12).

Donc cette sagesse est le Fils de Dieu qui nous donne la puissance de devenir enfant de Dieu : et remarquez ceci : nous recevons Jésus-Christ, pour que Jésus-Christ nous donne à son Père. Cette adoption commence au baptême, mais nous devons avancer tous les jours dans cette filiation, de sorte que introduits au pied du trône de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'oraison, nous ne nous trouvons plus devant un roi, devant un créateur, mais devant le meilleur des Pères et ce sont des relations de père à enfant qui s'établissent entre Dieu et nous. Et dire qu'il ne dépend que de nous de devenir chaque jour plus enfant de Dieu par l'oraison en recevant le Verbe de Dieu !...

Et rendez-vous compte du dégoût que doit éprouver Notre-Seigneur pour certaines âmes à qui il dit : Je t'autorise à devenir mon enfant, je le veux — et qui répondent : Je veux bien le devenir, mais pas trop.

Comprenez-vous pourquoi tant d'âmes sont arrêtées à la porte de ce beau royaume de l'oraison ?... c'est qu'elles ne veulent pas devenir enfants de Dieu, elles ne comprennent pas le Verbe, parce qu'elles ne veulent pas recevoir la lumière. Il y a une parole très secrète, très intime, « un silence éloquent et harmonieux », dit saint Augustin, qui tombe dans nos âmes, et quelquefois au moment où nous n'y pensons pas, mais à une condition, c'est que nous soyons dans un état de dépendance et d'adoration.

Après toutes les avances du Créateur, l'âme doit s'établir dans un état d'adoration ; c'est la reconnaissance du domaine suprême de Dieu : c'est le bonheur d'être la créature de Dieu. « J'étais néant, et vous m'avez donné l'être ; j'étais fille de colère et vous m'avez faite votre fille, et plus que votre fille, votre épouse ! Votre parole se fait entendre à moi ; ce n'est d'abord qu'un souffle, mais qui peu à peu se proportionne à mon infirmité. C'est le Verbe qui arrive à moi, la même parole qui a créé le monde, qui crée Jésus-Christ en moi, qui habite en moi !... » Et nous ne l'adorerions pas ? Et nous ne comprendrions pas la sublime vocation qui nous est faite ?... Notre vocation c'est l'union la plus intime avec Dieu. Or, l'oraison n'est pas autre chose que le moyen d'arriver à cette union. Pourquoi dans l'oraison n'arrivons-nous pas jusque là ? Jésus-Christ le veut, il le permet, il est jaloux de se manifester à vous, il veut se faire votre maître, votre docteur et rendre votre intelligence plus pure et plus capable de cette union. Et puis l'on entend dire : l'oraison est ennuyeuse — vous avez raison, mais remarquez que vous êtes en dehors de l'oraison. L'oraison est crucifiante, je l'accorde, mais si vous avez le courage d'accepter le crucifiement, vous vous approcherez du divin Crucifié et, par Lui, vous vous approcherez davantage de Dieu. Et voyez l'admirable position que tient Jésus-Christ à l'oraison entre l'âme et son Père,

et comme il est nécessaire de s'unir à Jésus-Christ, de s'appuyer sur Jésus-Christ, de vivre de la vie de Jésus-Christ pour arriver un jour à vivre de la vie de Dieu. Aucune langue humaine ne peut raconter ce qui se passe entre l'âme et Jésus-Christ à l'oraison. Mais à une condition, c'est que l'Épouse comprendra que les sacrifices, l'immolation d'elle-même, sont les seuls moyens pour mériter cette divine union.

3° Fruits de l'oraison Arrivons à la considération. —

Ce n'est pas seulement celui qui dit : « Seigneur, Seigneur », qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

Vous pouvez vous livrer aux plus sublimes contemplations et être encore très imparfaites. Il faut de plus l'action de grâces. Saint Paul dit : « En toutes choses rendez grâces à Dieu ». L'Évangile nous parle de la guérison des dix lépreux. Un seul vient remercier Notre-Seigneur et les neuf autres s'en vont ; ils ont leur affaire, et qu'ils remercient ou non, peu leur importe. De même, vous avez fait votre oraison, mais vous ne vous croyez pas obligée de remercier. On s'imagine souvent que les grâces de Dieu vous sont dues. L'absence de reconnaissance est une faute énorme ; plus on remercie Dieu, plus il accorde de grâces. C'est pourquoi, si la vie d'une religieuse doit être une oraison perpétuelle, elle devrait être aussi une perpétuelle action de grâces.

Vous avez communie, fait votre oraison, votre adoration, et en sortant de là, comment conservez-vous les grâces reçues ? — Au lieu de cela on dit : passons à autre chose. Et ainsi on coupe sa vie et on n'établit pas une liaison entre un point et un autre. Tout devrait se rapporter à Dieu dans la vie d'une religieuse. Au milieu de ses occupations, elle doit continuer son oraison. Dieu a dit non seulement à Abraham, mais encore bien mieux à ses épouses :

Ambula coram me et esto perfectus (Gen. XVII). Il faut que votre vie soit une continuelle exécution des résolutions prises à l'oraison, car si vous n'en rapportez pas quelqu'une des vertus chrétiennes, on peut dire que votre oraison est une oraison d'imagination. À quel degré de sainteté arriverait une religieuse qui s'occuperait toujours à se rapprocher de Dieu et qui continuerait à développer, le long du jour dans son âme, les grâces que Dieu y aurait déposées le matin. Pourquoi les choses ne se passent-elles pas ainsi ? Hélas ! le royaume des cieux est semblable à un roi qui fait des invitations pour les noces de son fils. Il fait dire que tout est prêt, et voilà que chacun des invités s'excuse et ne se rend pas. Vous avez aussi vos excuses pour ne pas vous rendre aux invitations de Dieu. Ce ne sont pas de graves affaires ; ce sera un rien, un petit arrangement de cellule, un lien formé dans votre cœur, ce n'est qu'un fil, mais ce fil vous empêche d'aller à Dieu, vous êtes prisonnière.

Conclusion Pour aller à Dieu dans l'oraison, il faut de la générosité. C'est à cause de votre lâcheté que vous ne faites pas de progrès à l'oraison. Il est dur de s'entendre accuser de lâcheté et cependant si nous nous plaçons en face des bienfaits, des avances, des miséricordes de Dieu, nous sommes des lâches si nous n'avancions pas dans l'oraison.

Mais si nous prenons une ferme résolution de nous préparer à l'oraison, d'avancer dans les profondeurs de l'oraison, par l'adoration, l'attention, la dépendance, l'action de grâces, nous montrerons que nous savons profiter des communications de Dieu avec nous et que nous voulons nous en rendre de moins en moins indignes.

Ah ! mes chères filles, si un certain nombre d'entre vous pouvaient prendre la résolution de devenir des filles d'oraison, votre Congrégation, je ne crains

pas de le dire, prendrait une vie toute nouvelle. Entrant dans cette vie d'oraison, ne refusant plus rien à Jésus-Christ, et lui donnant tout, vous mériterez alors que Notre-Seigneur vous donne tout aussi. Non seulement en cette vie par sa grâce, mais aussi dans le ciel, dans son amour et dans sa gloire. Amen.

L'ESPRIT DE SACRIFICE

Sacrificate sacrificium justitiæ et sperate in Domino. (Psal. 4.)

La nature humaine est déchue, mais elle a été renouvelée et ce renouvellement a eu lieu par le sacrifice. Nous avons été régénérés par le sacrifice de Jésus-Christ. Ce sacrifice suffisait pour purifier tous les péchés du monde et cependant saint Paul ajoute : *Adimpleo in carne mea ea quæ desunt passionum Christi* (Col. 1, 24). Saint Paul ne voulait pas dire par là que rien manquât à la passion de Notre-Seigneur, ce serait un horrible blasphème, mais Notre-Seigneur a voulu cette loi : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis* (Jean XIII, 15). Jésus disait cela au moment où il venait de laver les pieds à ses disciples et où il allait accomplir son sacrifice au Calvaire. Ainsi Jésus-Christ nous a donné l'exemple et il veut que nous l'imitions. Nos sacrifices sont agréables au Père si nous les unissons au sang de son Fils.

Ces principes posés, examinons trois principaux points de vue du sacrifice :

1. La réparation de l'âme par le sacrifice.
2. La conservation de l'âme par le sacrifice.
3. La préservation de l'âme par le sacrifice.

1^o Réparation Il n'y a pas de vie religieuse sans le sacrifice. Voulez-vous être des filles de sacrifice, dans quelle mesure voulez-vous l'être ? Toute la question religieuse est là.

Voulez-vous être des filles faisant bon marché d'elle-mêmes ? Qui comprennent quelque chose au mystère de la Croix, qui comprennent la nécessité du sacrifice ? — Si vous voulez cela alors mes paroles auront un sens pour vous. Ce que je vais vous dire est difficile, mais la difficulté n'est pas dans l'intelligence, elle est dans le cœur.

a) pour vous Il faut embrasser le sacrifice à deux points de vue : à votre point et au point de vue de l'Eglise. A votre point de vue vous êtes une pécheresse. Vous avez sans doute le sang de Jésus-Christ pour vous purifier, mais s'il plaît à Jésus-Christ que vous ajoutiez quelque chose de vous-même, dans quelle mesure devez-vous ajouter aux expiations de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Considérez Jésus-Christ expirant sur la croix, et demandez-vous dans quelle mesure vous devez entrer dans son expiation.

Les premiers principes de la foi vous disent que comme simples chrétiennes vous devez entrer dans le sacrifice pour l'expiation de vos propres péchés. Toutes, quelque pure qu'ait pu être votre vie, vous avez à expier. Vous avez chacune vos expiations personnelles et comme sainte Madeleine, comme saint Paul, vous avez une vie d'expiation à mener. Je crois, à vrai dire, que si vous avez un lien de cœur et de grandes fautes à vous reprocher, il y aura là un aiguillon qui fera de vous des filles d'expiation, de sacrifice ; surtout s'il y a en vous un peu de cet amour qui attirera le pardon de sainte Madeleine. Ce que je redouterais le plus, ce serait que vous fussiez une bonne fille, faisant des fautes légères, sans passion pour le monde, mais sans tendresse pour Jésus-Christ, en un mot vivant dans une honnête médiocrité. Si vous êtes dans cet état, le sacrifice vous est nécessaire ; mais vous n'y arriverez qu'avec effort, parce que vous en sentirez moins le besoin et

la nécessité. Les supérieures doivent exciter ces âmes au sacrifice ; elles manquent d'élan ; or, il en faut dans la vie religieuse et je ne connais rien qui en donne de meilleur que l'esprit de sacrifice.

Je vous suppose maintenant aussi pure que la Sainte Vierge, saint Jean ou Jérémie. Les natures d'une grande pureté éprouvent le besoin de souffrir, de se donner. En effet, quel homme a souffert comme Jérémie ? Quel homme a été plus mortifié que saint Jean-Baptiste, et quelle créature a été plus admirable dans les souffrances que Notre-Dame des Douleurs ?

Ici, je touche à un mystère : certaines âmes éprouvent la joie, le bonheur de la souffrance au point de redouter ce bonheur. Si vous en étiez arrivées là, vous comprendriez qu'il n'y a rien de meilleur que de souffrir. Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils, et Jésus-Christ a tant aimé les siens qu'il est mort pour eux.

L'âme saisie des chastes embrassements de Jésus-Christ éprouve le besoin de se sacrifier, de s'immoler et avant de s'unir à Dieu, au ciel, dans le bonheur, elle s'unit à Jésus-Christ, sur la terre, dans la souffrance et le sacrifice. Il y a là des mystères qu'on n'ose sonder. Il y a là des trésors, des richesses que Dieu réserve aux âmes généreuses. Ce qui se passe dans ces âmes, nul ne peut le dire. Jésus-Christ, l'Époux céleste se plaît à prendre ses victimes et à les poser sur son autel, chacune d'une manière différente. Pour vous en convaincre, lisez la vie de ces vierges qui n'ont été martyrisées que par l'amour, qui n'ont pas donné leur cou au bourreau, ni leur corps au chevalet, mais qui ont travaillé à s'unir à Dieu dans la solitude. Voyez sainte Catherine de Sienne consumée par les flammes de l'amour, et qui dira les mortifications de sainte Rose de Lima ?

Toutes ont été des filles de sacrifice. Il est vrai que lorsqu'on entre dans cette vie, on ne sait pas

quand on s'arrêtera, mais une fille généreuse ne craint pas de se donner tout entière.

b) pour l'Eglise Maintenant prenons le sacrifice au point de vue de l'Eglise. Où en est le monde de nos jours, où en est le royaume de Jésus-Christ ? Voyez l'abandon de l'Eglise et les complots tramés pour enlever à Dieu la terre qu'il s'était réservée. Jésus-Christ n'a plus Jérusalem, peut-être bientôt n'aura-t-il plus Rome. En face de ces faits, que nous reste-t-il à faire ? L'action apostolique ne suffit pas ; Jésus-Christ a prêché trois ans sur la terre, mais ces années de prédication ne sont rien auprès des quelques heures qu'il a passées sur la Croix. C'est l'effusion de son sang qui constitue le but de sa descente sur la terre, et c'est en cela que consiste la perfection de sa vie. Pour vous, ses épouses, est-ce que la perfection ne consistera pas aussi dans une vie de sacrifice ? Un saint disait : « Mon Dieu, faites mes affaires, je ferai les vôtres. » — Voyez l'amour désintéressé d'une âme qui s'oublie entièrement pour ne vivre que pour Jésus-Christ et qui, bien que sentant son impuissance, se remet entre les mains de Jésus-Christ pour faire tout ce qu'il voudra. Elle voit Jésus-Christ sauver le monde par sa passion et elle dit : « Mon Dieu, prenez-moi, me voilà tout entière comme victime, et puisque le moment le plus solennel de votre vie humaine a été l'heure du sacrifice de la croix, que comme vous, je travaille sans doute, mais que comme vous surtout, je tends au sacrifice et à l'immolation. » Voyez alors comme votre sacrifice, uni à celui de Jésus-Christ, prendra une immense dilatation. Notre-Seigneur veut aussi des instruments ; par les mérites acquis par vous, en union avec Jésus-Christ, vous sauverez des âmes. C'est là le travail de la communion des saints et de la réversibilité des mérites, par lesquels non seulement les prêtres, mais encore les

vierges chrétiennes, héritières des saintes femmes au pied de la croix, prenant une coupe et la remplissant du sang de Jésus-Christ, la répandent sur les âmes ; et si le sang de Jésus-Christ vient à manquer, elles y mettent le leur, se donnant et s'immolant tout entières.

Voilà le sacrifice, voilà la beauté morale où tout chrétien doit aspirer.

Le moment où Notre-Seigneur a été le plus agréable à son Père, c'est lorsqu'il était un objet d'horreur aux hommes. Dieu regardait son Fils avec plus de complaisance au Calvaire qu'au Thabor. Il disait alors : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* (Matth. III, 17). Et vous aussi, vous deviendrez les filles bien aimées du Père si vous vous unissez au sacrifice de Jésus-Christ.

2^o Conservation J'examine maintenant la conservation de l'âme par le sacrifice.

Tous les êtres créés ont le temps de la croissance ; un moment ils restent stationnaires, puis la décadence arrive. Quand la plante a donné sa fleur, elle sèche, et l'arbre séculaire des forêts tombe à son tour. Il en est de même de l'homme. Parmi les corps moraux seule l'Eglise a des promesses d'immortalité ; c'est un arbre qui monte toujours, mais les ordres religieux qui en sont les branches se dessèchent et tombent à leur tour. Les solitaires qui avaient produit tant de merveilles ont disparu. Tant de monastères, où les moines se livraient à des mortifications dont le récit nous fait frémir, ont disparu peu à peu. Mais comment donc s'opposer à cette décadence religieuse ? — En s'attachant à Jésus-Christ qui a dit : *Ego sum via, veritas et vita*. Il faut s'attacher à la vie éternelle, vie qui s'est manifestée surtout sur l'arbre de la croix, puisque c'est là qu'elle a détruit la mort... *Ego mors tua, o mors* (Osée XIII, 14).

Il faut offrir à Dieu des sacrifices de conservation

pour éviter la mort. Ce qu'on oublie le plus généralement, ce sont les droits de Dieu, la reconnaissance de son domaine, de son pouvoir et pourtant il n'y a pas de sacrifice plus conservateur de la sainteté que l'adoration. Notre nature est tellement pétrie, imprégnée de mensonge, qu'il y a beaucoup de choses factices dans nos rapports avec Dieu. Le meilleur moyen d'arriver à la réalité, c'est l'adoration par laquelle nous reconnaissons le souverain domaine de Dieu sur nous. Or, l'acte d'adoration le plus parfait, c'est le sacrifice, l'holocauste : l'holocauste c'est la destruction de la victime. Le sacrifice de Jésus-Christ a été un sacrifice d'holocauste ; pour nous ce sera l'adoration qui rétablira la réalité dans nos rapports avec Dieu. Elle nous fera voir comment celui qui nous a tirés du néant peut nous y replonger. Nous comprendrons la Providence de Dieu envers un pauvre être, un pauvre esclave affranchi par une miséricorde infinie, et nous nous abandonnerons d'une part pour réparer nos fautes, de l'autre pour adorer.

Je ne crois pas qu'il y ait de moyen de conservation plus puissant que l'holocauste. Quand une âme périt, c'est que Jésus-Christ s'en retire, car Jésus-Christ est l'âme de l'humanité régénérée. Quand la vie de Jésus-Christ se retire aussi des sociétés, elles périssent, mais il y a un moyen de l'y faire revivre, c'est le sacrifice, en vous d'abord et autour de vous par l'exemple. Une communauté qui offrirait l'exemple du sacrifice, de la règle, de la prière, de l'adoration... *hostiam laudis...* attirerait des grâces immenses, et cette vapeur de sacrifice s'élevant au-dessus de la terre, Dieu l'appliquerait à l'Orient, à l'Occident, au Nord ou au Midi ; nul ne le sait, mais il y aurait là une source de mérites incontestable.

3° Préservation Je finis par le sacrifice de préservation. La religieuse doit d'abord se préserver elle-même par le sacrifice, puis elle doit

préserver les autres. *Cum autem dormirent homines venit inimicus ejus et superseminavit zizanium in medio tritici et abiit* (Matth. XIII, 25).

Vous êtes bien ferventes, vous avez reçu avec amour la parole de Dieu, mais la parole de Satan viendra à son tour, et comment vous en préserverez-vous ? — Par le sacrifice, par le retranchement si utile à la vierge chrétienne. — Il y a pour l'âme tant d'occasions de se souiller : vous êtes entourées de périls, de dangers ; le meilleur moyen de vous en préserver c'est de rester toujours attachées à l'arbre de la Croix. La colombe lâchée par Noé revint dans l'arche, revenez à la Croix comme à votre lieu de refuge. Il y a pour l'âme religieuse généreuse comme un plaisir à venger Notre-Seigneur en balayant en elle jusqu'aux moindres vestiges de la vie des sens. C'est ennuyeux, c'est pénible. La colombe aussi était fatiguée, et cependant elle vola jusqu'à ce qu'elle fut rentrée dans l'arche. Vous qui êtes obligées à des rapports avec le monde, les enfants, les personnes du dehors, malheur à vous si vous ne rentrez pas bien vite dans l'arche. Je ne crains pas de le dire, vous devez être des religieuses d'autant plus sacrifiées que vous êtes exposées à des dangers plus grands. Voyez maintenant ce que vous devez donner à Dieu : est-ce tout ou seulement quelque chose ?

Il est certain que parmi vous quelques-unes seront dans huit jours ce qu'elles étaient auparavant ; d'autres iront peut-être pendant deux mois, trois mois avec un certain élan ; mais combien y en aura-t-il qui prendront cette résolution ferme, énergique d'une sanctification continuelle par le sacrifice ? Celles-là seront heureuses, elles seront véritablement épouses, véritablement saintes !...

Plaise à Notre-Seigneur que ce soit le grand nombre. Vous pouvez toutes être ferventes, soyez-le pour le

sacrifice et l'immolation. Que votre sacrifice monte comme un encens d'agréable odeur devant le trône de Dieu.

Laissez Jésus-Christ, victime et sacrificateur, faire son œuvre en vous. Comme victime, il sera votre modèle ; comme sacrificateur, abandonnez-vous à ses coups divins. Plus vous agirez ainsi et plus vous augmenterez son amour pour vous ; plus aussi vous l'aimerez, plus vous goûterez l'excellence de cette immolation qui vous fera, à un moment donné, ressusciter avec la victime du Calvaire, selon la parole de saint Paul : « Dieu nous a ressuscités avec le Christ pour nous faire asseoir avec Lui dans la gloire ». Amen.

CLOTURE DE RETRAITE

23 septembre 1878

Beati immaculati in via, qui ambulat in lege Domini.

Mes chères filles,

Ces paroles que l'Eglise met tous les jours sur nos lèvres, nous rappellent, et sans cesse, les vraies conditions du bonheur. Voulez-vous être heureux, dit saint Augustin, soyez immaculé : *Si vis esse beatus, esto immaculatus*. Au terme de votre retraite, je vous suppose toutes dans cette pureté parfaite de l'âme, résolues à marcher dans la loi du Seigneur ; et c'est pourquoi je viens ajouter aux excellents avis que vous avez reçus pendant huit jours quelques avis pratiques, que j'appellerai des demandes paternelles. Vous les écouterez avec les sentiments qui me les dictent, et j'espère qu'elles contribueront à donner un cachet spécial à votre vie religieuse, pendant l'année scolaire qui va s'ouvrir pour vous.

I. Se dépouiller de soi

Ce que je sollicite avant tout, c'est que désormais vous fassiez bon marché de vous-même. Que sommes-nous après tout ? Qu'est notre corps dans l'immensité de l'espace ? Qu'est notre âme dans le monde comme infini des esprits ? Qu'est notre vie ici-bas dans la série des siècles ? Que valons-nous par nous-mêmes, si nous posons sur notre intelligence le poids de notre ignorance ou de nos erreurs, sur notre volonté le poids bien autrement lourd de nos fautes ? C'est pourtant ce petit être si gonflé de misères, de mensonges, de vanités, que nous aspirons à faire considérer comme un objet de quelque valeur, comme ayant droit à des égards. Ah ! qu'il est vrai de dire avec saint Augustin : *Magna est miseria superbus homo !* Et c'est vous qui seriez cette grande misère, si vous restiez dans votre orgueil, dans la satisfaction de vous-même. Vous en sortirez en contemplant, en face de votre grande misère, la bien plus grande miséricorde que Dieu vous présente, du fond de l'humilité où il a voulu descendre, pour vous montrer combien il est bon de ne se compter pour rien. *Magna miseria homo superbus, sed major misericordia humilis Deus.*

Quand donc vous serez incertaine, entre les prétentions de votre orgueil et le désir très parfait de faire bon marché de vous-même, vous fixerez vos regards sur les abaissements de votre Dieu. Ce sera pour vous la source de la miséricorde. Vous refoulez toutes les misérables prétentions de l'amour-propre, et vous ferez couler sur vous la miséricorde divine par l'humilité du Sauveur : *Magna miseria homo superbus, sed major misericordia humilis Deus.* Jetez par avance un regard sur toutes les occasions où la misère de votre orgueil vient à choquer l'humilité de Jésus-Christ, et vous comprendrez combien l'humili-

liation vous est bonne, pour entrer dans la connaissance du plan surnaturel de Dieu à votre égard, afin que vous puissiez dire : *Bonum mihi, quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* Point de science divine, point d'intelligence des voies de ce Dieu, sans humilité et sans humiliation : *Bonum mihi, quia humiliasti me.* C'est ce grand bien que je vous demande tout d'abord d'acquérir, les autres viendront ensuite avec abondance.

Et, de là, ce cri de l'âme, qui, voyant son infirmité et son anéantissement, s'écrie : *Adhaesit pavimento anima mea.* Elle n'est capable que de rester couchée dans la poussière et sur le pavé du temple : *Adhaesit pavimento anima mea* ; mais c'est là où Dieu ira la chercher pour lui rendre la vie : *Vivifica me secundum verbum tuum.* O Dieu, s'écrie saint Augustin, où donc est l'homme, votre propriété, parce qu'il s'anéantit en lui-même afin de se remplir de vous : *Ubi est homo tuus exinaniens se, ut impleatur a te ?* Vous vous dépouillerez de vous-même, vous vous anéantirez, vous ferez bon marché de vous-même ; voilà ma première demande. Vous vous remplirez de l'esprit de Dieu : telle est la seconde demande que je vous fais.

II. Se remplir de Dieu

Se remplir de l'être de Dieu, après s'être entièrement purifié de tout ce que le cœur renfermait de corrompu, quel but pour la créature qui est appelée au vrai bonheur ! Elle ne le trouve pas, ce bonheur, autour d'elle ; elle ne le trouve pas en elle, elle ne le trouve qu'au-dessus d'elle-même, et il n'y a au-dessus d'elle que Dieu. *Quod est anima melius, id Deum dicimus.* Voilà le terme : vous laisser, parce que vous valez très peu, si tant est qu'après le péché vous valiez quelque chose, et chercher mieux que votre âme ; et il n'y a de meilleur que votre âme que Dieu seul.

Id autem quod est anima melius, id Deum dicimus. Et comment le posséderez-vous, comment l'atteindrez-vous ce Dieu si au-dessus de vous ? Ecoutez encore saint Augustin. *Cui quisquis eum intelligit, junctus est.* On s'unit à lui en ayant l'intelligence. Mais qu'est-ce avoir l'intelligence de Dieu ? L'intelligence complète des perfections divines n'est pas de ce monde. Mais parmi les dons du Saint-Esprit il y a celui d'intelligence à l'aide duquel les choses divines nous sont révélées ici-bas, autant que nous sommes capables de les connaître. Et c'est ainsi que l'intelligence nous fait avancer vers Dieu.

Il y a divers degrés d'intelligence, selon que nous ouvrons les yeux de l'âme aux divines clartés, mais ceci dépend de nous. La lumière commune d'abord. Mais si vous fermez les yeux, ce n'est plus la faute de la lumière, si elle ne vous éclaire pas. *Et lux in tenebris lucet, et tenebrae eam non receperunt.* Quel est donc le devoir de l'âme, à qui Dieu a donné le don de l'intelligence ? C'est de s'appliquer à voir, à comprendre, et toujours davantage ; c'est de s'unir à Dieu par la contemplation. Or, qui est plus appelé à la contemplation que l'âme religieuse ? C'est de ces âmes qu'il est dit qu'elles cherchent Dieu de tout leur cœur : *In toto corde exquirunt eum.* Elles le cherchent ainsi, elles le trouvent, mais il faut que sincèrement elles veuillent le trouver. Et remarquez un grand principe de saint Augustin. *Sciens verba Dei non posse custodiri per obedientiam, nisi videantur per intelligentiam, hoc quoque orationi addit et dicit : Revela oculos meos.* L'âme sachant que les paroles de Dieu ne peuvent être pratiquées par l'obéissance, si elles ne sont manifestées par l'intelligence, elle ajoute cette demande à sa prière et dit : *Revela oculos meos, ouvrez mes yeux.*

D'où vous voyez la nécessité de cette constante préoccupation de Dieu par la prière, de la vie en Dieu,

de l'union à Dieu, de la perte de toute vie en Dieu seul. Ah ! si Dieu seul vous occupe ; si vous le voyez partout : dans ce qui vous entoure par sa Providence, dans le gouvernement des âmes par son Eglise, dans vous-même par les mystères de la vie intérieure, dans lesquels vous devriez mettre votre bonheur, à quelle perfection ne monterez-vous pas ?

III. Par la plus exquise obéissance

Or, les moyens d'atteindre cette perfection — et c'est ici ma troisième demande — consistent dans la vie religieuse, dont vous devez pratiquer les prescriptions sacrées avec une sainte jalousie. Ecoutez le psalmiste : « *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis.* Mon Dieu, vous avez ordonné d'observer vos commandements avec excès ». Qu'est-ce que cet excès ? Ah ! ce n'est pas à tous que la demande est faite, mais aux âmes privilégiées.

Sur cette parole qu'il faut observer les commandements de Dieu avec excès, saint Augustin fait observer la différence entre la sagesse des païens et celle des chrétiens. Les païens avaient pour règle de leur conduite : *Ne quid nimis*, pas d'excès. Pourquoi ? Parce que l'idée de la vertu se rapportant à l'homme a ses limites. La vertu du chrétien, au contraire, ayant pour but Dieu qui est infini, n'atteindra jamais parfaitement ce terme ; et c'est pour cela que le prophète s'écrie : *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis.* La plénitude de la loi c'est l'amour. Mais quelle créature aimera jamais assez Dieu ? Il n'y a pas à craindre de lui commander d'aimer trop, puisqu'elle n'aimera jamais assez.

Mais cependant c'est votre gloire, vous, appelées à la perfection, d'être invitées par la pratique des conseils évangéliques à aller au-delà, d'atteindre ce trop dont la faiblesse ordinaire semble incapable,

mais qui est possible à celles qui cherchent Dieu de tout leur cœur. Que vous dirai-je donc, sinon de monter sur les sommets des commandements de Dieu, de regarder au-delà, de voir ce que l'amour y ajoute par les conseils, et de vous mettre sérieusement à vous appliquer ce cri que vous adressez tous les jours à Dieu : *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis*. Et quand vous donnerez votre cœur à Dieu ; au réveil, quand vous vous revêtirez de votre saint habit comme de Jésus-Christ ; vous mêmes, quand vous vous rendrez à la sainteté des communications de Dieu par la prière ; quand vous assujétirez votre corps aux lois de la pénitence et que vous y ajouterez ce que la vie religieuse vous permet ; quand vous porterez vaillamment le joug de la règle ; quand vous vous serez rendues obéissantes jusqu'à la mort, aimantes comme celui qui a donné sa vie pour ses amis ; que vous irez l'adorer avec toutes les intentions des anges, aux pieds du trône de Dieu ; quand, vous unissant à lui par la communion, vous lui demanderez tous ses sentiments pour les reproduire avec constance et que vous n'y substituerez plus les vôtres ; en un mot, quand devenues les copies fidèles du grand religieux, le Fils de Dieu fait homme, vous pourrez dire : Vivre pour moi, c'est Jésus-Christ, *Mihi vivere Christus est* ; alors vous comprendrez ces paroles : « Mon Dieu, vous avez ordonné d'observer vos commandements avec excès », parce que vous les aurez observés en parfaites religieuses.

Alors aussi vous trouverez les vraies joies de la terre, comme les âmes religieuses peuvent seules les goûter, et vous répéterez encore : *In via testimoniorum tuorum delectatus sum, sicut in omnibus divitiis*. Quelles richesses peuvent procurer des joies semblables ? Quelles créatures peuvent apporter un pareil bonheur ? Mais cela ne suffit pas. La vie reli-

gieuse vous a rendues de vaillantes ouvrières, voyons en finissant à quels travaux vous devez consacrer et les travaux préparatoires du sacrifice de vous-mêmes, et la vue des perfections de Dieu, et la sainteté de vos obligations religieuses.

IV. Par l'amour désintéressé des âmes

Notre-Seigneur, en vous demandant de ne pas vous cacher derrière les grilles d'un cloître, vous a évidemment appelées à une certaine action. Or, cette action, vous le savez, doit s'exercer sur les âmes. Et souvenez-vous de ceci, non pour vous, mais pour Dieu : ce sont les âmes de Jésus-Christ, ce ne sont pas les vôtres ; elles ne sont pas à vous, elles sont à Dieu. Non, vous n'en êtes pas les propriétaires, et bien souvent l'usurpation de la propriété des âmes est une des plus tristes causes du peu de progrès qu'on leur fait faire.

Ceci n'empêche pas de les aimer, et de les aimer beaucoup, mais vous les aimerez pour Dieu. Elles sont révoltées quelquefois, il faut les apaiser ; elles sont faciles à effaroucher, il faut les apprivoiser ; elles sont ombrageuses, il faut dissiper leurs fantômes dans la lumière d'une grande simplicité ! Témoignez-leur l'amitié des bons conseils. Portez leurs fardeaux : ils sont légers par rapport à vous qui êtes fortes, ils sont grands par rapport à elles qui sont faibles. Marchez dans ce support des âmes, que vous devez pratiquer les unes envers les autres, mais que vous devez pratiquer surtout envers les enfants qui vous sont confiées.

Saint Augustin, s'emparant d'une parole de l'Apôtre, dit : *Ipsa est ergo lex Christi, ut onera nostra invicem portemus*. On peut reconnaître la sainteté d'une religieuse au zèle avec lequel elle porte le fardeau des âmes. Et que de bien ne font-elles pas alors ! Vous

n'attendez pas de moi que je vous fasse ici un cours d'éducation. Mais il fallait, au terme de cette retraite, vous rappeler les devoirs importants de la formation des âmes.

Encore une fois, ne vous marchandez plus. Jetez-vous à cœur perdu dans les bras de Dieu. Soyez de saintes religieuses, soyez des vierges apostoliques. Tels sont mes vœux pour vous, au terme de cette retraite. Que Dieu les bénisse et les rende féconds pour la sanctification de vos âmes ! Ainsi soit-il !

III. — LES OBLATES DE L'ASSOMPTION

La correspondance du P. d'Alzon à Mère Correnson — Mère Emmanuel-Marie de la Compassion — a été éditée en partie par la Bonne Presse, en 1933 : nous y glanons quelques textes qui éclairent davantage le but et l'esprit de la Congrégation des Oblates de l'Assomption.

Le P. d'Alzon a légué aux Oblates sous le titre de Testament spirituel ses notes d'une retraite de 1877. Quelques-unes de ses instructions ont été utilisées dans les Méditations destinées aux Religieux de l'Assomption, en 1879.

Une autre retraite sur la Sainte Vierge de septembre 1879 a été éditée en petite plaquette par la Maison-Mère, en 1941. Nous la signalons simplement et donnons ici, à la suite des extraits de lettres à la Mère Correnson, quelques instructions inédites adressées aux Oblates durant les dernières années du Fondateur.

A. Extraits de la correspondance du P. d'Alzon.

B. Instructions aux Oblates.

— A —

4 octobre 1864

A Marie Correnson

Une Association eucha- Je veux essayer de vous
ristique pour l'Orient dire aujourd'hui ce que je
me propose de vous deman-
der. Voulez-vous m'aider à fonder une Œuvre qui
soit destinée à réparer en Orient les insultes faites
à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et à développer
son culte et son amour ?

Que la grande dévotion des temps modernes en
face des négations protestantes soit l'exaltation de
l'Église, le culte de la Sainte Vierge et l'amour envers

le Saint Sacrement, c'est ce qui me paraît plus évident que le jour. Or, tandis que l'incrédulité, fille du protestantisme, repousse en Occident cette triple manifestation de la piété catholique, ne serait-il pas utile ou plutôt n'entrerait-il pas dans la pensée de Notre-Seigneur, qu'on lui offrît, comme dédommagement de tant d'injures et de sacrilèges, une Association qui se proposerait de propager la gloire de ce divin Maître présent à l'Eucharistie dans tout l'Orient schismatique ? Ne serait-ce pas le moyen de préparer l'unité ?

Qualités requises des membres Les personnes qui se dévoueraient à fonder une Association dans un pareil but devraient avoir :

1° Un ardent amour pour Notre-Seigneur immolé sur l'autel.

2° Le désir de réparer les insultes dont il est l'objet, par la prière, la pénitence, les œuvres de zèle. Les personnes qui ne pourraient s'occuper que de la prière et de la pénitence pourraient s'unir d'une manière plus stricte.

Les personnes qui s'occuperaient des œuvres de zèle pourraient étendre leurs ramifications ou s'associer à d'autres œuvres existantes déjà.

Moyens Les moyens pour réparer les insultes commises contre Notre-Seigneur sont, en dehors de la prière et de la pénitence :

1. La construction des églises en Orient.
2. Le soin des ornements.
3. L'instruction donnée aux enfants pour les préparer à la Première Communion et les attirer à la Communion fréquente.
4. La formation d'écoles dans ce but.
5. La rénovation du clergé.
6. L'adoration perpétuelle à établir dans ces pays.

Je n'ai pas besoin, ma chère enfant, de vous développer cette pensée, il me semble qu'elle porte avec elle ses développements.

Un appel Mais, me direz-vous, que puis-je faire ?
 D'abord penser sans cesse à cette idée, la mûrir aux pieds de Notre-Seigneur, offrir vos communions, vos austérités, vos aumônes pendant quelque temps pour savoir si Dieu vous veut là. Quand vous sentirez quelque chose au fond du cœur qui vous dira de vouer votre vie à Jésus-Christ dans l'Eucharistie pour réparer les injures qui lui sont faites et pour aider l'épanouissement de son culte en Orient, vous aurez à mettre la main à l'œuvre, et vous vous direz : comment puis-je m'occuper de choses pareilles ? Je vous répondrai : comment M^{lle} Jaricot, une pauvre fille toujours malade, a-t-elle fondé l'œuvre de la Propagation de la foi ? Comment une pauvre femme de Lyon a-t-elle sans ressource fondé l'œuvre des militaires, qui sur plusieurs points de la France a pendant 25 ans aidé des milliers de soldats à faire leurs Pâques ? Comment trois pensionnaires de St-Maur, à Nîmes, ont-elles fondé l'œuvre de Saint-François de Sales ? Quand Notre-Seigneur voulut établir son Eglise il dit à un pauvre pêcheur : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Moi je me permets de dire à deux filles de bonne volonté : Marie et Isabelle ¹⁾, aimez-vous Jésus-Christ ? Tout est là.

Un plan d'action Je sais bien que tout le monde n'a pas la même vocation, mais je crois qu'il y a des positions providentielles, et je crois de plus que vous avez une de ces positions. Je dois vous déclarer avant tout que je ne songe pas à vous envoyer là-bas. C'est ici que vous devez travailler.

¹⁾ Isabelle de Mérignargues, une Adoratrice du Saint-Sacrement.

Peut-être, voudrez-vous aller plus loin et me demander : Eh bien ! que ferons-nous quand nous nous serons données ? Je pourrais d'abord vous répondre : Pensez-vous que quand Notre-Seigneur eût dit à saint Pierre « Pais mes agneaux, pais mes brebis », celui-ci fut tout à coup beaucoup plus savant ? pour moi, je ne le crois pas, d'abord parce qu'il n'avait pas reçu le Saint-Esprit, ensuite, parce que probablement, les pensées de Dieu ne se révélèrent à lui que peu à peu, et nous en avons un exemple dans la conversion du centenier Corneille. Mais je vais plus loin encore : à mon retour, du moment que vous m'aurez dit : Mon père, ma vie est à Notre-Seigneur pour l'œuvre que vous me proposez, nous aurons à combiner toutes choses selon les circonstances, les obstacles qui seront nombreux, et les facilités qui seront elles aussi peut-être plus grandes qu'on ne le pense. Ainsi, voyez quelques idées auxquelles je songe :

1. Etablir à Andrinople une maison des Sœurs de l'Assomption avec l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement par elles ou par les filles catholiques du pays.

2. M'occuper de former des religieuses et des religieux pour la Bulgarie.

3. Chercher des fonds pour envoyer des livres.

Et vous dites que vous n'aurez rien à faire ! Eh mon Dieu ! Vous oulrez des torchons quand vous n'aurez pas autre chose en train. Par exemple, pourquoi ne pas conquérir votre liberté pour passer un peu plus de temps devant le Saint Sacrement et le prier à cette intention ? Si l'idée de travailler de concert avec Isabelle vous va et lui va, pourquoi ne pas faire quelquefois dans ce but la communion ensemble, et pourquoi ne pas aller quelquefois ensemble adorer le Saint Sacrement et lui demander conseil, lumière et force ? Si ce que je vous propose vous va, vous pourriez communiquer cette lettre à Isabelle. Quoique

plus âgée que vous, elle aura pendant quelque temps moins de liberté que vous. La santé de sa mère, ses affaires de famille doivent l'absorber. Cependant, après avoir bien prié, c'est sur elle et sur vous que l'œuvre me semble devoir être édifiée, sauf à vous adjoindre plus tard d'autres aides.

FONDATION DE L'ŒUVRE DE BULGARIE

Je ne me propose point d'écrire une histoire. Je désire seulement réunir quelques notes sur les commencements et les progrès d'une œuvre dont l'origine semble marquée d'un sceau providentiel. Les obstacles qui devaient l'étouffer à son origine ont été l'élément de son développement. Les bénédictions de Dieu sont tombées sur elle par le côté d'où l'on eût cru qu'elle recevrait son arrêt de mort avant d'être venu à la vie. Tous ceux qui ont étudié l'Orient sont convaincus que si la foi catholique peut y être jamais greffée sur le vieux schisme, ce sera à l'aide des écoles. Cette persuasion que l'expérience confirme avait engagé quelques personnes à s'unir pour favoriser la formation d'une petite famille religieuse destinée à établir des écoles dans les villages bulgares, comme l'on en a fondé pour certaines contrées de l'Asie.

Mais pour cela, il fallait, croyait-on, une âme forte, énergique, douée de l'esprit d'initiative et d'organisation, capable de commander et de s'assouplir en même temps aux exigences d'une position délicate. C'était certes difficile à rencontrer. On croyait l'avoir trouvée pourtant ; on l'avait même assez longuement attendue. Mais quand il fallut mettre une bonne fois la main à l'œuvre, il y eut des hésitations, des effrois. Bref, au moment où tout semblait prêt, tout s'évanouit comme par enchantement.

Le fondateur et trois fondatrices qu'il s'était adjointes, se trouvèrent en face d'un projet avorté sans aucun

élément pour le recommencer à nouveau. C'était assez décourageant. La main de l'homme avait pu se montrer, mais n'avait guère à se glorifier d'un si complet échec. La main de Dieu ne s'était pas encore fait voir.

Pourtant il semblait que Notre-Seigneur voulût quelque chose. Ne fut-ce que pour protester contre notre première aventure, fondateur et fondatrices se mirent à chercher de nouveau ce qu'il y avait à faire.

Vers la même époque, se formait au Vigan le petit noviciat des Augustins de l'Assomption. Le P. Hippolyte, qui en était le directeur, pensa que l'on pourrait trouver dans les montagnes des Cévennes ce que les plaines du Vistre et les bords de l'Hérault n'avaient pu fournir. Quelques bonnes filles qu'il se mit à confesser reçurent de sa direction l'idée de se consacrer à Dieu. Quelques-unes y pensaient depuis longtemps, mais n'avaient pu triompher de certaines difficultés. D'autres avaient le sentiment de la piété, sans avoir cette certitude consciencieuse de la vocation que donnent certaines occasions favorables et bénies.

Le P. Hippolyte trouva donc sous la main des matériaux que peu à peu il combina. C'était pendant l'hiver de 1864-1865. L'essai tenté à Nîmes avait avorté au printemps 1864.

Au Vigan les choses prenaient une toute autre tournure. Il fallait une maison pour commencer : les facilités les plus merveilleuses permettaient de louer pour neuf ans une sorte de villa, capable de loger sans trop de peine de 20 à 30 novices, et même, en se gênant comme on se gêne dans tous les commencements, un plus grand nombre.

Une douzaine de personnes étaient prêtes pour entrer dans l'Association et former le premier noyau. Le P. Hippolyte en choisit six, et de concert avec le P. d'Alzon fixa le 24 mai, fête de Notre-Dame Secours des chrétiens, pour poser le Saint Sacrement dans

une pauvre petite chapelle où Notre-Seigneur n'avait certainement pas toujours été honoré.

On désirait donner un peu de solennité à de si humbles commencements, et des dames pieuses de Nîmes furent invitées à venir donner l'approbation de leur présence à l'essai de quelques pieuses filles qui, avec un simple et grand courage, comptant sur la Providence et Notre-Dame de Bulgarie, aspiraient à devenir les épouses de Notre-Seigneur et lui apportaient avec un cœur généreux très peu d'instruction chez la plupart, mais une grande bonne volonté à former et l'ignorance de ces défiances, derrière lesquelles s'abrite quelquefois l'indépendance qui fait semblant d'être obéissante.

Sœur Marguerite — Sœur Marie-Madeleine — Sœur Marie de l'Annonciation — Sœur Thérèse — Sœur Louise — Sœur Véronique, auxquelles ne tarda pas à s'adjoindre Sœur Marie des Anges, furent les pierres fondamentales de l'œuvre.

Note du P. d'Alzon.

20 juillet 1866

A Marie Correnson

Points fondamentaux Examinez bien, ma fille, les questions que je vous pose :

1° Vous sentez-vous le courage de pénétrer peu à peu dans l'intime de l'œuvre ?

2° Restant un certain temps encore en dehors, croyez-vous pouvoir en être un jour la Mère ?

3° Aurez-vous assez de patience pour porter le poids de certains blâmes et de certaines critiques dont sont l'objet toutes les œuvres qui commencent ?

4° Consentirez-vous à ne pas trop vous heurter avec certains caractères peu aimables que vous rencontrerez sur vos pas ?

5° Si quelques personnes de votre condition s'unissaient à vous, accepteriez-vous de les commander

tout doucement, tout bonnement et surtout surnaturellement ?

6° Vous sentez-vous la force d'avoir un vrai cœur de mère ? (Question essentielle.)

7° Vous résoudre-vous à enfanter l'œuvre dans toutes les douleurs qu'il est facile de prévoir ?

8° Les séparations probables ne vous effrayent-elles pas ?

9° La vie dure, pénible, qui vous sera peut-être un jour imposée, n'est-elle pas au-dessus de votre nature ?

10° Votre volonté est-elle capable de devenir assez immuable, avec la grâce de Dieu, pour porter et affermir toutes les volontés chancelantes qui vous environneront ?

11° Acceptez-vous de devenir une vraie sainte et de vous établir si fortement dans l'ordre surnaturel que rien ne se présente à vous qu'à ce point de vue ?

12° Voulez-vous, enfin, être un apôtre et communiquer aux autres l'esprit apostolique ?

Je ne vous dis pas : « Voulez-vous être mon aide ? ». Il y aurait là un côté humain, et il me semble que, tout en restant sur la terre, nous devons tout bâtir dans le ciel. Ceci est une grande et solennelle chose pour vous, et quand je résume de mon mieux toutes nos conversations précédentes, que je cherche à fixer certains points fondamentaux, croyez bien que j'éprouve une profonde émotion en songeant que je pose comme les jalons de la vie future d'une enfant autant aimée et à qui, pourtant, je ne propose qu'une couronne d'épines et les clous de la croix...

Profession de la Fondatrice

En présence de la très sainte et adorable Trinité et sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie, ma mère, moi Sœur Emmanuel-Marie de la Compassion promets

et voue à Dieu, que j'adore ici présent dans cette hostie, de vivre pour toujours en pauvreté, chasteté, obéissance, de me consacrer aux missions étrangères selon la volonté de mes supérieurs et selon la règle de saint Augustin, et les constitutions des Oblates de l'Assomption.

Nîmes, 18 avril 1867.

« Un Devoir »

En 1868

L'Esprit de l'Assomption consiste dans un grand amour envers Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie ; 2^o dans un amour filial pour la Sainte Vierge, et surtout, dans un dévouement pour l'Eglise et pour le salut des âmes.

La piété en est franche, loyale, désintéressée et énergique. La force et la vigueur en font surtout le caractère, car on n'y rencontre pas d'affectation de forme et d'étroitesse d'idées. Les œuvres de zèle pour l'extension du règne de Notre-Seigneur trouvent un puissant secours dans ses membres. L'esprit de sacrifice les pousse à travailler dans les missions, où ils sont heureux de gagner des âmes à Notre-Seigneur. La soumission et le dévouement au Saint-Siège me frappent plus que dans d'autres communautés.

Dans l'enseignement ils s'appliquent surtout à faire des hommes intelligents et profondément chrétiens, mais sans hypocrisie ; l'énergie et la loyauté, voilà surtout ce que l'on cherche à donner.

En 1868

A Mère Correnson

Correction du devoir Si j'ai exigé, ma chère fille, que vous missiez par écrit ce qui vous frappait le plus dans l'Assomption, c'est que je voulais vous obliger à vous rendre compte de ce en quoi vous pouvez y prendre une part plus active. Or, pour obtenir ce résultat, un des moyens les plus puissants est de mettre la main à la plume et d'écrire.

Je comprends que vous ne soyez pas du premier coup contente de votre croquis et de son premier jet,

mais patience. Peu à peu le travail se fera, et, comme c'est vous qui l'avez fait, vous ne vous contenterez plus de dire que les idées de l'Assomption sont larges et intelligentes, vous verrez en quoi consiste leur largeur et leur degré d'intelligence. Ainsi vous parlez de notre dévotion à Notre-Seigneur, au Saint Sacrement, à la Sainte Vierge, de notre soumission au Saint-Siège, mais que d'Ordres, qui ont le même but ? Qu'est-ce qui spécialise notre Congrégation à ce point de vue ? Voilà ce que je vous prie de rechercher et, à défaut de réflexion, votre mémoire vous rappellera ce que je vous ai dit bien souvent.

Vous parlez de notre énergie, mais quel en est le principe ? autre question qui attend une réponse. Remarquez bien que ce qui élève une famille religieuse, ce sont les idées. Il faut les communiquer. Pour les communiquer, il est absolument nécessaire de les avoir et surtout de leur donner une forme. Cela n'a lieu que par la réflexion. J'attends que vous continuez à réfléchir, à exprimer le produit de vos méditations, et, Dieu aidant, vous viendrez à bout de si bien pénétrer par vos propres efforts l'esprit de l'Assomption, que vous le communiquerez plus aisément à vos filles.

J'attends un travail plus développé de vous où vous me direz : 1° Ce qu'il y a de plus spécial à l'Assomption, dans l'amour de Notre-Seigneur, du Saint Sacrement, de la Sainte Vierge ; 2° Où l'Assomption puise son énergie ?

17 juillet 1869

A Mère Correnson

Comme à une sainte ...Voyons, voulez-vous que je vous parle, comme je parlerai à une sainte ?

1° Il faut que vous preniez la résolution de faire comprendre tous les jours un peu plus que vous ne tenez au pouvoir que parce qu'il vous est imposé,

et, à ce point de vue, vous avez encore à faire disparaître devant Dieu certaines parties anguleuses de votre chère petite personnalité.

2° Vous avez à oublier un peu plus les points de vue pris du côté des personnes et traiter davantage les questions en elles-mêmes et dans leur sens le plus général. Ici, je vous signale un écueil qui est plus de votre sexe que de votre nature à vous ; je crois même qu'avec votre nature vous avez ce qu'il faut pour vous affranchir d'un inconvénient, plus inhérent à votre qualité de femme qu'à votre caractère propre. Je vous crois, au contraire, très capable, pour peu que vous vous y appliquiez, à acquérir le don de laisser de côté les petits côtés des choses, mais pour cela vous avez encore à faire des efforts.

3° Vous aimez beaucoup Notre-Seigneur comme votre époux, pas assez peut-être comme votre roi. Vous poussez très loin la délicatesse de vos relations avec lui, vous le voulez pour vous ; la Fondatrice des Oblates doit le vouloir pour ses filles, pour toutes les âmes que ses filles convertiront, pour toute l'Eglise, pour tous les pécheurs. Vous vous efforcerez de le placer sur un trône dans votre cœur, vous devez être sans cesse préoccupée des moyens à prendre pour le placer sur un trône qui domine tous les cœurs. Et pour cela, non seulement vous devez beaucoup prier et prendre vos souffrances pour moyen de coopérer au mystère de la rédemption, mais vous devez occuper davantage votre esprit de tout ce qui peut intéresser la grande cause de l'Eglise. Votre intelligence doit, je le crois, se développer beaucoup de ce côté.

Laissez tomber les tentations de toute espèce que le diable peut vous suggérer ; c'est un très habile moyen pour lui de vous faire perdre votre temps. Ce temps serait bien mieux employé si vous vous appliquiez, autant que votre santé vous le permettrait, à étudier tout ce qui peut vous faire bien saisir ce

dont l'Eglise a le plus besoin. Il y a là tout un monde nouveau qui s'ouvre devant vous. Reste à savoir ce que vous ferez, ce que vous pourrez faire. Je sais par expérience, qu'une certaine fatigue physique empêche le travail de l'esprit ; aussi à ce point de vue (je ne parle pas des autres) je fais les vœux les plus ardents pour que vous trouviez la santé à Vichy.

Vous ne voulez pas y pétrifier votre cœur, vous avez mille fois raison. Je préférerais de beaucoup que vous puissiez le rendre mille fois plus grand, plus ardent pour tout ce qui est grand, beau, divin dans les perfections de Jésus-Christ et la cause de l'Eglise. Vous avez à entrer dans une vie toute nouvelle par une certaine puissance d'intelligence dont vous êtes extrêmement capable, et par une dilatation de votre capacité d'aimer les âmes, comme Notre-Seigneur les aime. Marie, revenez-moi une vraie sainte. Encore une fois, sans vous pétrifier, coupez, tranchez, élargissez, agrandissez tout ce qui en vous est fait pour se tourner vers l'infini et trouver la pleine possession de Dieu par l'accomplissement de tous ses desseins sur vous.

Adieu, mon enfant. Je vous bénis avec un redoublement de tendresse et avec un très ardent désir de vous voir prendre votre vol vers le but de votre vocation, avec des ailes grandes comme le monde et puissantes comme celles d'un séraphin.

19 juillet 1869

A Mère Correnson

Déjà deux ans Encore quelques jours, ma bien chère enfant, et vous aurez 27 ans. Il y a déjà deux ans que vous êtes à Notre-Seigneur. Ne trouvez-vous pas que la solitude de Vichy peut vous être utile pour vous faire rentrer en vous-même et vous aider à étudier ce que vous êtes devant Dieu, ce que vous devez chercher à devenir ?

Evidemment, si vous jetez les yeux sur le passé, depuis ce fameux 27 juin, vous avez souffert, vous

avez fait des projets évanouis, vous avez formé de plus intimes relations avec Notre-Seigneur, vous avez acquis un peu plus d'expérience, vous avez envisagé vos devoirs par de nouveaux côtés, et peut-être par moments avez-vous pris la vie avec une certaine tristesse ; vous avez formé des projets de perfection ; vous avez eu des heures d'un découragement profond. Eh bien ! au milieu de toutes ces dispositions qui vous ont successivement dominée, au travers de toute cette science pratique que vous avez acquise, en quelles dispositions êtes-vous devant Dieu ? L'amour est-il le fond de votre nature ? Cette puissance d'aimer, si immense dans votre cœur, voulez-vous la diriger tout entière du côté de Notre-Seigneur ? Vous allez entrer dans une période bien précieuse. De 20 à 27 ans, vous avez traversé bien des émotions et bien des orages ; de 27 à 33 ans, jusqu'à l'âge de Notre-Seigneur, vous devez asseoir votre vie dans la sainteté. Cette vie doit se partager en deux ; celle que vous donnerez aux autres et celle que dans le plus intime de l'être vous réserverez pour votre époux. C'est de celle-là que je veux vous dire un mot. Quelle que soit votre vie extérieure, il m'est évident que, si vous le voulez, l'action de votre divin époux sur votre âme peut être développée au-delà de ce que peut exprimer la parole humaine. Il vous attend, il vous demande de vous donner à lui. Ce sont de nouveaux liens à former. C'est un abandon au-delà de toute limite ; le besoin de faire aimer et servir la cause de tous les intérêts à défendre ; la perte de votre être dans son être, de votre amour dans son amour. C'est le renoncement à tout ce qui n'est pas lui et pour lui. C'est la vie en lui, une vie nouvelle, une vie divine ; l'amour dans le sacrifice, la perte de tout sentiment humain d'amour-propre, d'orgueil, de satisfaction ou de jouissance personnelle. C'est la domination du roi, de l'ami jaloux. C'est la perte totale de vous-même en celui qui veut être votre tout.

Voilà, mon enfant, comment votre vie se présente à moi, si je l'envisage du côté de Dieu. Ajoutez-y la perfection des vertus chrétiennes et religieuses ; la foi qui vous fera résister à toutes les idées humaines ; l'espérance qui vous montre le sang de Jésus-Christ coulant sans cesse pour vous, et le ciel au-delà ; l'amour qui veut faire de votre cœur un volcan, et cette pauvreté, cette chasteté, cette obéissance, qui, pratiquées par vous, doivent être la perpétuelle prédication faite par une mère à ses filles. Je ne sais pourquoi, j'ai le cœur plein de choses pour vous. Revenez-moi transformée, Marie. Il faut que je vous retrouve une sainte. Je prie bien pour vous, mon enfant. Ne voulez-vous pas que nous ayons là-haut une belle place ?

Adieu. Je vous bénis et je vous conjure de prendre dans cette bénédiction tous les souhaits que j'y mets pour que vous vous éleviez dans toutes les profondeurs des exigences de Notre-Seigneur sur votre âme.

14 décembre 1869

A Mère Correnson

Sœurs converses ...Je reviens sur ce que vous m'avez dit des sœurs converses. Un des motifs qui font que je les écarte, c'est que, si c'était à recommencer, peut-être les écarterais-je de l'Assomption. Ne vous faites pas illusion, le temps des sœurs converses s'en va. Ma très profonde conviction, c'est que, pour la conversion des peuples, il faut aujourd'hui par-dessus tout laisser les formes aristocratiques. Nous avançons vers une démocratie dont les exigences seront terribles, et, à ce point de vue, vous ne sauriez vous faire une idée de tout ce que j'observe ici. La grande place n'appartient certes pas aux évêques hongrois, qui sont les derniers grands Seigneurs de l'Europe ; elle appartient aux évêques missionnaires qui se rendent au Concile à pied, parce qu'ils n'ont pas de voiture. Elle n'appartient pas même

aux savants qui aideront à faire les décrets et les canons. On sent que ceux-là travaillent pour d'autres, et que ceux pour qui le Concile se tient, ce sont les amis de Dieu, les petits et les pauvres. Croyez-moi, la puissance de l'avenir est là. C'est par la pauvreté et l'abaissement que le monde sera sauvé, s'il peut l'être.

Si quelque chose pouvait m'attrister, ce serait de voir l'œuvre des Oblates dévier, et si je puis chercher une des raisons de mon faible pour elles, c'est bien cet esprit plus humble et plus apte, ce me semble, à atteindre une portion du monde que Notre-Seigneur aime tout spécialement et dont il est urgent de s'occuper avant tout. Ce que vous pourriez faire désormais, c'est d'apporter une plus grande difficulté dans le choix. Relevez-le, mais surtout par l'esprit de très grande sainteté que l'on sentira chez vos filles, parce qu'il sera chez la mère.

28 février 1870

Aux Oblates de l'Assomption

Recommandations Je me demande quelquefois si
 de Carême vous vous faites une idée de la
 manière dont je pense à vous
 et dont vous m'êtes presque constamment présentes
 à l'esprit. C'est que plus je réfléchis sur le but de votre
 fondation, et plus je cherche à me persuader qu'il y a
 dans votre œuvre les éléments d'un très grand bien.
 Seulement, comme je vous l'ai dit bien souvent,
 le germe a besoin d'être développé. Pour cela il faut
 plusieurs conditions. J'ai pensé au commencement
 du Carême de vous les rappeler.

1° *Un grand oubli de vous-mêmes.* Une Oblate qui
 fait sans cesse des retours sur sa chère personne
 ne sera jamais rien de bien fameux. Or, voyez comme
 ces retours sont faciles. On voit un petit abus, une
 violation de la règle, un défaut chez une Sœur, et

l'on se dit : « Pourquoi n'en ferai-je pas autant ? ». On reçoit une observation et Intérieurement on observe que l'on tombe toujours sur nous et jamais sur les autres. On voit que l'on a eu quelque attention pour une sœur, le diable souffle à l'oreille : « Pourquoi n'en a-t-on pas pour toi ? ». On se sent porté à la ferveur et l'on observe du coin de l'œil si la communauté ne s'en aperçoit pas : on trouve que dans la communauté on n'a guère de bons yeux, excepté pour voir le mal. Connaissez-vous des personnes de cette espèce ?

2° *L'esprit de prière.* Mes chères enfants, souvenez-vous que vous n'aurez jamais la facilité, pour vous exercer à prier, que vous avez maintenant. Oh ! que je voudrais qu'au milieu de tous vos travaux vous fussiez toujours unies par le cœur à notre divin Maître ! J'ai parfois l'ambition que mes filles aient la puissance de m'obtenir tout ce dont j'ai besoin. Il est très vrai que je ne compte sur aucune branche de l'œuvre de l'Assomption, comme sur les Oblates de Nîmes et du Vigan, pour faire violence à Notre-Seigneur en ma faveur. Certes, je crois que de saintes âmes ont la bonté de prier pour mes œuvres, mais c'est de vos deux petites chapelles que j'espère que partent pour le reste de l'œuvre les vœux les meilleurs. Mais aussi comme vous êtes obligées de les accompagner de vertus toutes spéciales et de cette ardeur qui perce les nuages, pour monter jusqu'au trône de Dieu !

3° *Une franche et loyale obéissance.* Oh ! mes enfants, je me fais illusion peut-être, mais ce n'est pas la dureté du commandement qui vous fait peur chez votre Mère ou chez moi. Quelquefois je me reproche de n'être pas assez ferme, mais enfin cela viendra peut-être un jour, et, en attendant, je fais une obligation de conscience à votre Mère de vous mener avec une certaine rondeur. Je crois que, de votre côté, vous avez à obtenir de Notre-Seigneur cette

obéissance qui est allée jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Si pendant ce Carême vous y faites quelques progrès, ce sera une chose bien avantageuse. Que vous dirai-je du mal que fait la désobéissance que vous ne connaissiez déjà ? Aussi je ne veux pas insister. Seulement si la désobéissance est si funeste, tâchez de la fuir.

4° *La charité fraternelle.* Je vous en conjure, soyez bien unies entre vous. Nous avons tous des défauts, nous avons besoin qu'on use à notre égard d'une immense patience. Tâchons de la pratiquer joyeusement, à notre tour, quand l'occasion s'en présente ; fuyons tout ce qui pourrait en diminuer la puissance et les droits. Je désire tout particulièrement trouver, quand je reviendrai, ces dispositions au fond de vos âmes, de telle sorte que l'on sente bien que, dans toute la réalité du mot, vous n'avez qu'un cœur.

5° *L'amour de l'Eglise.* Ceci résulte tout particulièrement pour vous et de votre vocation et des circonstances présentes. Vous devez être plus spécialement les ouvrières de l'Eglise, et, en même temps, vous devez songer qu'ayant le bonheur de vivre pendant la tenue d'un Concile, vous devez vous mettre en mesure de profiter de toutes les grâces qui en résulteront pour les vrais chrétiens. Souvenez-vous que vous êtes destinées à faire aimer cette Eglise, à qui Dieu a confié le salut du monde.

6° *L'amour de Notre-Seigneur.* Il faut commencer par là et finir par là. Qu'est-ce qu'une Oblate, dont Jésus-Christ n'est pas la vie ? Qu'est-ce qu'une Oblate qui communie plusieurs fois par semaine et qui ne fait pas un avec son époux ? Qu'est-ce qu'une Oblate, qui assiste tous les jours à la messe et qui pense à autre chose qu'à s'immoler complètement, afin de prouver à son époux qu'elle l'aime comme son épouse. Le Sauveur Jésus lui a prouvé son amour en s'immolant pour elle. Vous aimerez donc ce divin Maître d'un amour ardent, absolu, jaloux de ses droits, et vous

montrerez surtout cet amour par la perfection avec laquelle vous imiterez les exemples qu'il vous donne.

20 avril 1870

A Mère Correnson

Fille de l'Eglise ...Aussi me persuadé-je quelquefois que Dieu, prenant ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort, veut arriver à donner aux Oblates une magnifique mission.

Cela dépend de vous, si laissant tomber une foule de petites misères, vous vous appliquez à donner à vos filles toute l'étendue, toute la largeur de l'esprit catholique. Il vous faut être fille de l'Eglise catholique ; il vous faut n'avoir que cette grande préoccupation et faire tendre tous vos efforts vers ce but. Il ne faut pas une immense intelligence pour cela, mais il est nécessaire d'avoir un immense esprit de foi, et vous devez le communiquer à vos filles. Parlez-leur souvent de l'Eglise, lisez autant que votre santé vous le permet des choses qui, ayant trait à l'Eglise, vous permettent de vous aider à voir combien il est beau de servir avant tout la cause de Notre-Seigneur et de son Eglise. C'est pour moi une continuelle préoccupation que de voir ce que nous pouvons faire sous ce rapport...

27 novembre 1874

A la même

Mission plus spéciale ...Depuis quelque temps, je suis préoccupé de donner aux Oblates une mission plus spéciale par rapport aux religieux et aux œuvres de l'Assomption. Or, en lisant dans les Etudes du P. Danzas sur les temps primitifs des Dominicains, ce qu'il dit sur le bienheureux Jourdain de Saxe, je trouve qu'il avait fondé à Bologne le couvent de Sainte-Agnès destiné surtout à obtenir des vocations à l'Ordre de Saint-Dominique. Il écrit sans cesse

à la bienheureuse Diane, supérieure de ce couvent, pour lui apprendre les recrues qu'il a faites, grâce, dit-il, aux prières de ses filles. Il la conjure de continuer, en même temps de remercier Dieu de tous les novices qui prennent l'habit. Pourquoi ne vous proposeriez-vous pas un but semblable ? Car si vous avez été fondées pour être nos auxiliaires dans les missions, vous devez demander pour nous de saints missionnaires, et si par vos prières, vos pénitences, vos communions, vos bonnes œuvres, vous toutes, mes filles les Oblates, vous établissez avec nous de plus intimes liens de famille, ne peut-on pas espérer que Dieu en sera glorifié ? Ceci me préoccupe depuis quelque temps. Ce que je vous dis est un germe. S'il vient de Dieu, il se développera peu à peu et donnera de grands fruits, grâce à la bénédiction d'en haut...

4 janvier 1875

Aux Oblates de l'Assomption

Mystère de l'Épiphanie Je voulais vous écrire ce matin, mes bien chères filles, j'ai été tellement entraîné par une autre correspondance que je n'ai plus trouvé le temps d'exécuter mon dessein. Pourtant le temps s'écoule et votre préparation religieuse doit avancer aussi. C'est pour vous y aider que je voudrais vous parler du beau mystère de l'Épiphanie à un point de vue spécial. Remarquez d'abord qu'après les bergers, les Mages viennent à leur tour, à la crèche. Il fallait autour d'un Dieu naissant dans la pauvreté des pauvres pour premiers adorateurs, comme il fallait pour premiers prédicateurs de l'Évangile des ignorants. C'était le miracle ; mais Dieu, après avoir prouvé sa mission divine par des miracles, ne veut pas en faire perpétuellement. C'est pourquoi, après les bergers viennent les mages, c'est-à-dire les gens instruits. L'adoration des mages fut un miracle, sans

doute, à cause de l'étoile qui leur apparut, mais l'étoile aurait vainement brillé au ciel, s'ils n'avaient pas su que c'était l'étoile du roi de Juda.

Votre Congrégation a été formée d'abord par des filles qui ne savaient pas grand-chose, puis peu à peu sont venues quelques personnes plus instruites et j'espère qu'il en viendra d'autres. Les bergers ont commencé, les mages ont suivi. Ce qui est resté des bergers de Bethléem, nous ne le savons guère ; ce qui est resté des mages, c'est la préparation de l'Évangile dans l'Orient. Aussi l'Église ne célèbre-t-elle pas la fête de l'adoration des bergers, et elle a fait une de ses grandes fêtes de l'adoration des mages. Les bergers sont invités tout d'abord, les mages en second lieu, mais on s'appuie davantage sur les mages.

Conclusion pratique : il est bon que parmi vous quelques-unes ne sachent pas grand-chose ; il est indispensable, tant que le Saint-Esprit n'aura pas renouvelé le miracle de la Pentecôte, que vous vous rendiez le plus possible capables d'étudier et de savoir pour instruire ensuite.

Ces réflexions, mes bien chères filles, sont à mes yeux de la plus haute importance. Vous êtes tenues de donner à Notre-Seigneur tout le travail d'esprit dont vous êtes capables, et je crois indispensable que vous compreniez bien vos obligations à cet endroit. Sans doute, quelques-unes ne peuvent pas commencer des études inutiles pour elles ; mais loin d'en tenir satisfaction et vanité, elles doivent s'en humilier. Quant aux autres, parce qu'elles sauront un peu plus, qu'elles se souviennent qu'on ferait un gros livre avec ce qu'elles ne savent pas et un très petit avec ce qu'elles savent.

invoquez les bergers, mes filles les ignorantes ; invoquez les mages, mes filles obligées à acquérir un peu plus d'instruction. Soyez humbles : les unes, parce que vous ne savez rien ; les autres, parce que vous ne saurez jamais que très peu. Mais si les unes

et les autres vous êtes humbles, vous comprendrez quelles grâces l'humilité attire sur les ignorants et sur les savants, ne fût-ce que la conservation de la charité.

Mille fois vôtre en Jésus-Enfant adoré par les ignorants et les savants.

10 septembre 1876

Aux Oblates de l'Assomption

Testament spirituel Je vous offre le testament spirituel qui vous est destiné.

Je ne sais si je vous prêcherai d'autres retraites, mais au moment où l'envoi d'un certain nombre d'entre vous à Andrinople nous permettra d'établir une régularité définitive dans cette mission, où le noviciat plus nombreux nous donne de plus solides espérances pour l'avenir, où le temps vous a permis d'établir des traditions plus fermes dans la maison-mère, où enfin j'ai établi un Conseil de concert avec votre Mère Générale, un Conseil pour l'aider de son concours, il m'a paru qu'il importait de vous dire dans quel esprit je désire vous voir vous développer dans la perfection des vertus religieuses, selon votre spéciale vocation.

Gardez donc le cadre de ces instructions comme le fond de votre vie spirituelle. Je vous ai déjà donné des Constitutions et un Directoire. Ces deux travaux sont à peu près les mêmes pour vous et les religieux. Dans cette retraite je cherche à accentuer plus énergiquement le cachet qui doit vous être propre et le caractère auquel on doit vous reconnaître comme de vraies filles de la Sainte Vierge, reine des apôtres.

Ranimez-vous donc par un zèle nouveau pour votre sanctification, telle qu'elle vous est demandée, afin d'être de vaillantes ouvrières dans des champs qu'il vous faudra arroser longtemps de vos sueurs, avant qu'ils ne donnent les moissons qu'en attend le père de famille.

Toutes vous n'avez pas le même travail, mais vous avez le même but. Ce que vous ne ferez pas par la parole, vous devez le faire par la prière, le travail qui sera votre grande pénitence, l'édification, l'unité dans l'obéissance envers vos supérieurs et une grande charité entre vous.

Vous ne serez pas surprises si je vous parle avec une certaine vigueur. Il importe, au moment où nous sommes arrivés, de supprimer les moindres abus et de vous rappeler la grande sainteté à laquelle il vous faut tendre, si vous voulez être de vraies religieuses missionnaires.

Que Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et tous les apôtres vous prennent sous leur protection, pour que vous puissiez illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, et diriger leurs pas dans la voie de la paix.

30 janvier 1877

A la Supérieure des
Oblates d'Andrinople

...Voici quelques observations sur ce que, selon moi, doit être une supérieure à Andrinople. Faites longtemps votre méditation là-dessus et prenez trois fois la discipline pour obtenir de bien comprendre.

Note sur ce que doit être une Oblate supérieure en missions étrangères.

1° Son but avant tout est de se sanctifier par l'oubli le plus complet d'elle-même, afin de mettre toujours l'esprit de Notre-Seigneur à la place du sien et n'être que son instrument dans ce qu'elle peut faire pour le salut des âmes.

2° Elle doit renouveler le plus souvent possible le don d'elle-même à Jésus-Christ, son époux, se souvenant qu'elle n'est pas seulement sa servante, mais son épouse, et pour cela demander sans cesse son amour le plus ardent dans tous les plus simples détails de la vie.

3° Elle n'est pas seulement épouse de Notre-Seigneur en tant que religieuse, elle est encore mère en tant que supérieure, et elle doit avoir pour les âmes de ses Sœurs la tendresse la plus maternelle. Pour en remplir les devoirs, elle doit faire observer et la règle et l'esprit de la règle, ne laissant jamais rien passer des violations qui peuvent être faites, mais surtout Inspirant le désir de prendre cet esprit, que l'on perd si facilement quand il n'est pas l'objet d'une application toute particulière.

4° Elle doit punir, mais avec circonspection, avec grand calme, douceur et fermeté.

5° Elle est obligée d'être toujours un modèle vivant, de façon que les Sœurs puissent dire sans cesse : « Notre supérieure est une vraie sainte ». Si elle ne le devient pas, son action sera nulle.

6° Mais il ne faut pas qu'elle soit une sainte pour elle, il faut qu'elle le soit pour les autres en ce qu'elle doit avoir les vertus d'une supérieure. Ces vertus consistent surtout :

1° Dans l'oubli d'elle-même, de façon à ce qu'on voit Dieu à travers elle ;

2° Dans la tendresse maternelle ;

3° Dans la prévoyance de tout ce qui peut arriver ;

4° Dans une grande prudence ;

5° Dans une certaine initiative pour le bien à faire au-dehors ;

6° Dans le maintien de la charité entre les Sœurs ;

7° Dans la répression des abus qui commencent, afin d'éviter de pénibles désordres ;

8° Dans l'application à empêcher que les Sœurs ne perdent leur temps, surtout en conversations inutiles. La supérieure qui ne veille pas à la suppression de ces conversations est très coupable à cause des péchés, souvent mortels, qu'elle n'empêche pas ;

9° Dans la pensée de l'éternité et de la folie, quand on est religieuse, de ne pas tout faire pour Dieu,

et du compte terrible qu'elle aura à rendre des grâces dont elle abuse ;

10° Enfin, dans la pensée du ciel et de la récompense, qui est réservée à la religieuse qui aura bien combattu.

12 avril 1879

A la Mère Correnson

Amour de Jésus-Christ ...Que Notre-Seigneur vous donne la joie de sa résurrection, mais que surtout il vous en donne les vertus ! Ah ! que je voudrais, quand nous nous retrouverons, que nous puissions reconnaître en nous de vrais disciples du Dieu ressuscité ! Que je vous souhaite les vraies ardeurs du ciel, dans le mépris de ce qui est créé ; la préoccupation du royaume de Dieu, la ferme volonté de tout faire *propter amorem Domini Nostri Jesu Christi* ! Voyez-vous, il faut nous convertir. Nous avons trop à faire pour ne pas nous y mettre au plus tôt et tout de bon...

INSTRUCTIONS AUX OBLATES

MARDI DE PAQUES

30 mars 1875

Aujourd'hui nous allons parler de l'apparition de Notre-Seigneur à tous ses Apôtres et ses disciples réunis. C'était le soir de la fête de Pâques et il est probable que les disciples d'Emmaüs étaient déjà de retour. Les portes étaient fermées, Jésus se trouve au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous.

La paix de Notre-Seigneur Il y a, mes enfants, différentes paix : ainsi la paix que le vainqueur impose au vaincu est une sorte de condition, d'ordre quelquefois fort désagréable à accepter. Une Supérieure, une Mère met la paix en rétablissant l'ordre, mais elle ne peut pas trop mettre la paix telle qu'elle la désirerait. Pour Notre-Seigneur, la paix qu'il apporte est une paix toute particulière, étant le vainqueur de la mort, la mort de la mort comme dit le prophète ; il vient dans toute la plénitude de sa puissance donner la paix aux hommes. Car, remarquez bien qu'il n'y a de vraiment pacifiques que ceux qui sont forts, et c'est votre faiblesse seule qui occasionne le trouble et le désordre. Si vous étiez fortes, vous posséderiez vos âmes dans la paix, et l'impatience qui vous agite parfois n'est qu'une preuve de plus de votre faiblesse. Voyez un arbre très fort ; le vent a beau souffler, son tronc reste immobile ; ses feuilles, il est vrai, s'agitent parce qu'elles sont faibles ; ses jeunes branches s'agitent encore, mais plus elles deviennent grosses et fortes, plus elles sont immobiles. Cependant cette paix que Jésus apporte n'est pas exempte de

souffrances et il est dit dans les Saintes Ecritures : Il y aura une amertume très amère dans la paix dont vous jouirez. C'est la paix de Notre-Seigneur montant au Calvaire ; c'est la paix pleine de douleurs de Marie au pied de la croix ; c'est celle de tous les saints au milieu de leurs travaux et de leurs souffrances. Il est dit dans l'Ancien Testament : Dieu tente Abraham ; en effet, ce n'est point Satan qui le tente, c'est Dieu lui-même pour éprouver sa foi ; et lorsque Isaac, portant le bois de son sacrifice, demande où est la victime, Abraham se contente de répondre : Dieu y pourvoira. C'est qu'Abraham est fort et il possède cette paix véritable. Voulez-vous donc avoir la paix, exercez-vous à acquérir la force.

Porter la paix *Pax vobis*, dit Jésus. Voilà ce qu'il apporte : ce ne sont ni les richesses, ni les honneurs, mais la paix. Recevons donc cette paix de notre divin Maître et apprenons qu'à notre tour, il nous la faut donner. Jésus-Christ a souffert : c'est pourquoi il a le droit de nous porter la paix. A votre tour, mes Filles, sachez souffrir et vous serez de véritables religieuses, de ferventes Oblates qui porteront le calme et la paix du Seigneur partout où elles seront envoyées. De même que Jésus s'est donné pour vous, sachez à son exemple vous donner pour les autres. Il y a quelque chose de vraiment merveilleux d'aspirer à cette ressemblance avec Notre-Seigneur et c'est cependant le devoir que vous impose votre vocation. Vous devez apporter la paix dans le monde par l'exemple de vos vertus. Mais souvenez-vous qu'avant de donner la paix aux autres il faut la posséder soi-même et l'avoir entre soi comme les anges dans le ciel. Nous voyons les Apôtres, avant la descente du Saint-Esprit, se disputer entre eux ; mais Jésus, lors de cette première apparition, ne leur fait aucun reproche ; il ne veut penser qu'à la joie de les retrouver tous et leur dit : La paix

soit avec vous ! Singulière manière de souhaiter la bienvenue !

Accepter la paix *Pax vobis !* puis il continue : pourquoi vous troublez-vous ? Voilà qui est une consolation pour les prédicateurs qui veulent apporter la paix et qui quelquefois troublent tout le monde. « Voyez que c'est bien moi », dit Jésus. Quelle miséricorde de Notre-Seigneur ! Les Apôtres, esprits grossiers, doutent encore que ce soit Jésus ; ils croient que c'est un esprit et non un homme ressuscité. Qu'est-ce que cette situation ? C'est celle d'une personne à qui Notre-Seigneur a parlé au fond du cœur ; c'est moi, lui dit-il ; c'est ton Jésus qui t'apporte la paix, la force et l'amour. Allez-vous refuser de tels présents ! Hélas ! c'est qu'il se trouve en nous un certain fonds d'orgueil, une sottise vanité qui nous aveuglent et nous arrêtent dans le bien. Si nous descendions au fond de notre cœur, Jésus-Christ nous enseignerait d'abord à être humbles et petites à nos yeux. Vois, à mes pieds et à mes mains, ces cicatrices de mon amour ; je suis venu vers toi pour te montrer combien je t'ai aimée ; marche dans l'obéissance et dans la paix ; ne prétends pas trop avoir raison et crois que ma présence est véritable ; ce n'est pas de l'imagination, j'ai souffert dans mon corps et c'est dans ton corps que tu dois souffrir ! Voyez, mes chères Filles, la nécessité d'accepter la paix de Jésus-Christ ; il n'est pas une ombre, il est une réalité ; c'est un homme qui a souffert, et qui est maintenant glorifié. Mais, voyez-vous, les apôtres, ils ne croient pas encore, et cependant ils admirent. Que fait alors Notre-Seigneur ? « Avez-vous quelque chose à manger ? » leur dit-il, et ils lui offrirent du poisson et un rayon de miel. Après en avoir mangé devant eux, il prit ce qui restait et le leur donna. Quelle condescendance de la part de Notre-Seigneur, pour convaincre ses apôtres ; mais

à leur exemple, au moins laissons faire en nous Jésus-Christ ; ne mettons aucun obstacle à son action divine et il nous traitera alors avec certaines grâces de choix pour attirer nos âmes et enflammer nos cœurs. Le miel que les apôtres offrent à Jésus est la figure de la mission du Sauveur sur la terre et le poisson, ἰχθύς, est composé de cinq lettres qui veulent dire Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. La raison qui fait que nous ne communiquons pas assez avec Notre-Seigneur, c'est que notre foi est faible, et je dis et maintiens qu'une religieuse après la communion doit croire que Jésus-Christ est réellement en elle et l'interroger sur la perfection qu'elle doit atteindre et les moyens à prendre pour y arriver. Il ne faut pas s'arrêter simplement aux douceurs, aux joies de la communion, il faut recevoir Notre-Seigneur comme l'homme des douleurs et devenir une fille de sacrifice.

Entendre et communiquer Il fallait que tout ce qui
la parole de la paix a été écrit fût accompli ;
 il leur ouvrit ensuite l'esprit
 afin qu'ils entendissent les Écritures. Il est incontes-
 table, mes chères Filles, que Dieu se communique
 aux personnes qui marchent dans l'humilité et l'amour,
 et une âme pure, droite, franche et humble a des
 lumières incomparables que les autres n'ont pas.
 On raconte que saint Charles Borromée et saint
 Philippe de Néri ne pouvaient s'entendre sur un point
 de théologie ; ils vinrent trouver Félix de Cantalice
 qui, ne sachant pas même lire, leur donna cependant
 une magnifique explication du passage qu'ils n'avaient
 pu comprendre. N'est-ce pas consolant pour vous,
 mes Filles, de penser que malgré votre petitesse Dieu
 pourra vous découvrir ses secrets. Aussi j'écouterai
 ce que dira en moi le Seigneur, mon Dieu, parce
 qu'il me donnera des paroles de paix. Heureuses
 mille fois les personnes qui écoutent la parole de
 Dieu et surtout la mettent en pratique. La leçon, Jésus-

Christ, est une leçon de souffrance. Il fallait que le Christ souffrît de la sorte, qu'il ressuscitât le troisième jour et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés, à toutes les nations. Vous vous êtes faites Oblates, mes Filles, et votre titre et votre vocation vous obligent à prêcher aussi la pénitence et la rémission des péchés partout où l'on vous enverra. C'est la mission que Jésus a confiée aux apôtres, aux évêques leurs successeurs et aux prêtres ; mais à vous aussi, en qualité de filles apostoliques, votre mission est de prêcher par votre exemple et d'allumer dans tous les cœurs le plus ardent amour de Dieu. Examinez, je vous prie, la façon dont Notre-Seigneur procède pour faire des apôtres, il choisit des gens grossiers, des esprits incultes et c'est à eux qu'il confie la mission d'enseigner et de répandre dans tout l'univers sa divine doctrine. Mais la faiblesse des instruments ne sera qu'une preuve nouvelle de la vérité de l'Évangile et sa prompte diffusion, une autre preuve que saint Paul évoquera en disant : « Déjà les douze trompettes ont retenti dans toutes les parties du monde et il n'est pas une région lointaine dans l'univers qui n'ait entendu la bonne nouvelle. »

VÊTURE DE SŒUR THÉRÈSE-AUGUSTINE

25 septembre 1878

*Quam pulchri super montes pedes
praedicantis pacem, evangelizantis
bonum (Is. LI, 7).*

Qu'il est beau, sur les montagnes, Jésus-Christ annonçant la paix, évangélisant le bien ! Les montagnes sur lesquelles il s'appuie sont les apôtres, dit saint Jérôme ; mais les pieds des apôtres sont très beaux, et les pieds de ceux qui annoncent la paix, évangélisent le bien, le sont également. Ils sont beaux vos pieds, ma chère fille, puisqu'ils sont aussi destinés

à porter la paix et le bien. Et si vos pieds, comme ceux de Jésus et des apôtres, sont beaux, que dirai-je de vos mains destinées à porter les bienfaits de la charité ; de votre tête, qui doit être le trésor de la vérité pour la publier ; de votre cœur qui doit être un volcan d'amour, dont les flammes bienfaisantes doivent porter au loin les flammes de la charité de Jésus-Christ. Je viens donc vous dire : Oui, vous êtes toute belle, aux yeux de celui qui veut devenir votre époux, mais à une condition : c'est qu'en dehors des vertus religieuses auxquelles vous devez vous exercer, vous devez vous parer des vertus de la vierge missionnaire, que je veux réduire à trois principales, le mépris de vous-même, l'amour et la confiance.

1° Le mépris de vous-même

Que dit l'apôtre : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, et ea quae non sunt, ut ea quae sunt, destrueret.* Cherchez ce caractère apostolique. Qui l'a mieux connu que l'apôtre des nations ? Il faut, pour être un instrument puissant de Dieu, être un instrument infirme. Pourquoi ? Parce que là où l'instrument est plus faible, la force de la main qui l'emploie éclate davantage. Il ne suffit pas que vous soyez faible, il faut que vous en soyez profondément convaincue, il importe que vous compreniez que vous n'êtes rien. C'est par le néant que Dieu détruit ce qui est : *Et ea quae non sunt, ut ea quae sunt destrueret.* Qu'est-ce à dire ? Est-ce que Dieu veut la destruction des êtres qu'il a créés ? Nullement, mais il veut la destruction de leurs erreurs, de leur ignorance, de leurs vices, de leurs péchés. Mais pour cela, il veut que l'on sente que c'est lui qui agit, et non la créature. Il faut que Dieu agisse tout entier ; mais plus c'est Dieu qui agit, plus la créature sentant qu'elle n'est rien, doit se mettre sous l'action de Dieu manifestée par les supérieurs.

Or, telle est l'infirmité, que je ne saurais trop condamner certaines religieuses. Elles sont comme ces idoles dont parle le Psalmiste. Elles ont des yeux et ne voient pas, elles ne font attention à rien : *oculos habent, et non videbunt* ; elles ont des oreilles et n'entendent pas : *aures habent, et non audient* ; on leur parle, et c'est comme si on ne leur disait rien ; *nares habent, et non odorabunt*, incapables de respirer les parfums célestes que leur époux répand pour elles, elles restent dans je ne sais quelle vulgarité qui les rend incapables de recevoir l'impulsion que Jésus-Christ voudrait leur donner. Pourquoi ? Parce que leurs yeux se portent sur la règle et qu'elles n'en comprennent pas l'esprit, parce que leurs oreilles reçoivent les ordres des supérieurs et que leur inattention est incapable de se fixer sur les ordres donnés ; parce qu'elles ont beau respirer dans l'atmosphère de la vie religieuse, elles manquent du tact nécessaire pour en saisir et la mystérieuse beauté et les saintes exigences.

Vous ne serez point de ces vierges folles, parce que plus vous vous sentirez peu de chose, plus vous sentirez le besoin de respirer l'air vivifiant de la perfection, d'écouter la direction que l'on vous donnera, de fixer vos regards sur les moindres signes de ceux à qui vous venez demander la formation de la vie religieuse. *Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum, sicut oculi ancillae in manibus dominae suae ; ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum, donec misereatur nostri.*

2° L'amour de Dieu

Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur, disait Notre-Seigneur. Or, quiconque veut s'unir à l'œuvre de Jésus-Christ, doit être embrasé d'un immense amour. C'est le cri de l'apôtre : *Charitas Christi urget nos*. Il faut sentir ces flammes de l'amour,

et, comme le divin Maître, jeter un regard sur ces nations semblables à des brebis privées de leur pasteur : *Tamquam oves non habentes pastorem*. Le pasteur manque là où l'on vous enverra un jour. Les brebis surabondent, puisque ces victimes si nombreuses ont été baptisées. Mais où est le véritable berger ? Jésus-Christ n'y a plus que des mercenaires.

Mais sondez le mystère. Le royaume du ciel est semblable à un filet jeté dans la mer et qui ramène des poissons de toutes les espèces. Ils sont baptisés ces schismatiques, comme le sont aussi tant de catholiques indignes du caractère qui leur a été imprimé. Eh bien ! quand viendra le moment, les anges, ces aides des pêcheurs apostoliques, sépareront les bons des mauvais. Mais voici le mystère. Qu'étaient les apôtres, qu'étaient les premiers disciples ? Ne pouvait-on pas les ranger parmi les poissons mauvais, dangereux ? Qui les a rendus bons ? Qui a fait cette pêche merveilleuse de 153 excellents poissons ? Ce sont les apôtres ; mais le véritable auteur a été Jésus-Christ. Or, pourquoi Jésus-Christ ? Parce qu'il nous a aimés, parce qu'il venait de répandre son sang pour nous.

Eh bien ! ma chère fille, l'amour de Jésus-Christ a fait ces prodiges, et, à l'imitation de Jésus-Christ, vous en ferez autant, si vous le voulez. Et l'amour des âmes consumant votre cœur, sous la pression des pieds du divin Sauveur vous travaillerez à la conversion des âmes, vous leur ferez un grand bien, vous transformerez ces poissons et vous ferez une pêche abondante. Aimez donc les âmes dans un oubli complet de vous-même ; aimez les âmes de vos supérieurs, pour leur obéir exactement, en vérité et intelligence ; aimez les âmes de vos Sœurs, pour les édifier ; aimez les âmes des hérétiques et des schismatiques, pour les convertir et les éclairer. Là est votre vocation ; l'amour de Notre-Seigneur vous en rendra digne.

3° La confiance en Dieu

Quelle folie humaine que de vouloir travailler à renverser le schisme grec, oriental, russe, avec quelques pauvres filles ! Rappelez-vous, ma fille, la vision de ce roi d'Assyrie, devant qui, pendant son sommeil, se dressa une immense statue ; et, malgré sa hauteur, une petite pierre la renversa et la réduisit en poudre. Qui peut dire que Dieu aujourd'hui ne prépare pas de ces petites pierres, de ces grains de poussière, pour opérer de grands renversements ? Dieu se sert de tous les moyens, et il se servira même de vous, pauvre fille, aussi et plus incapable que Pierre, André, Jacques ou Jean, dont il fit pourtant ses apôtres. A quelle condition ? C'est que vous soyez convaincue que vous pouvez tout en celui qui vous fortifie. Qu'allez-vous avoir en face de vous ? Un immense empire, mais que l'incrédulité, le vice, l'ivrognerie rongent du haut en bas. Qu'êtes-vous ? Rien. Qu'était saint Paul, quand il parla pour la première fois à Athènes ? Qu'était saint Pierre, quand il vint, lui, homme grossier, se poser en face de la Rome des Césars ? Mais il a été dit : *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.*

Qu'il se prépare en ce moment des bouleversements immenses, qui le nie ? A qui appartient l'avenir, selon la sagesse humaine ? Aux hommes de révolution et d'anarchie. Selon la folie de Dieu, à moins que nous ne tombions au règne de l'Antéchrist, aux plus humbles, aux plus aimants, aux plus confiants non en eux-mêmes, mais en Dieu.

Venez donc, ma fille, recevoir le saint habit et vous exercer, dans le mépris de vous-même, dans l'amour de Jésus-Christ et la divine confiance, aux grandes choses auxquelles Dieu appelle votre néant. Cachez-vous dans les ombres fécondes du noviciat ; enfermez-vous pendant trois ans, comme Jésus s'enferma pendant trois jours dans son tombeau. Vous en sortirez

victorieuse, en apprenant à mourir à vous-même. L'humilité vous aura donné la mort au péché, l'amour vous transformera, et la confiance en Dieu vous fera raconter vos victoires, que votre époux couronnera pour l'éternité. Ainsi soit-il.

OUVERTURE DES CLASSES

2 octobre 1879

*Angelis suis mandavit de te, ut
custodiant te in omnibus viis tuis
(Matt. IV, 6).*

Vous êtes confiées aujourd'hui à deux espèces d'anges : vos saints anges gardiens, ici présents, et vos maîtresses chargées de remplir auprès de vous la mission des anges. Et que vous demandons-nous d'être vous-mêmes ? Des anges, en les imitant autant qu'il dépendra de vous.

Je trouve trois conditions à remplir.

1° Les anges puisent leur bonheur dans la contemplation de l'éternelle vérité. Vous, pour vous préparer à la contempler un jour, vous devez l'étudier, selon l'imperfection de votre nature, avec un grand esprit de foi.

2° Les anges sont les envoyés de Dieu, ils lui sont obéissants. De même, vous devez pratiquer l'obéissance de foi envers vos maîtresses, comme les anges obéissent à saint Michel, le prince de la milice céleste.

3° Les anges s'aiment entre eux, tandis que les démons se détestent. Voyez si vous voulez vous aimer entre vous, comme les anges là-haut, ou vous détester comme les démons dans l'enfer.

Voyez quel but je vous propose : c'est de faire de cette maison comme le vestibule du ciel.

BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE*15 avril 1880*

Avant de célébrer, pour la première fois, les saints mystères dans cette chapelle qu'un homme de l'art appelait, il y a quelques jours, un monument unique dans Nîmes, non pour l'ampleur et l'étendue, ni pour le choix de toutes les pierres extérieures, mais pour la pureté des lignes, l'harmonie de l'ensemble, la perfection des détails, laissez-moi évoquer le souvenir et la pensée de tous ceux pour qui je vais offrir la victime par excellence.

L'édifice matériel Combien qui depuis quinze ans sont venues donner à l'association naissante des Oblates leurs noms et ne sont plus aujourd'hui ! soit qu'elles aient rendu le dernier soupir sur la terre de France ; soit qu'elles aient voulu, avant de partir pour le ciel, faire un essai d'apostolat auquel Dieu les avait appelées.

Laissez-moi surtout prononcer le nom d'une vaillante chrétienne avec qui j'avais préparé pendant longtemps une œuvre qu'elle ne pouvait saluer que de loin, mais qui pourtant sur son lit de mort a voulu donner son nom à cette famille naissante et qui, du haut du ciel, où probablement elle prie pour ses sœurs, continue l'affection qu'elle leur portait sur la terre. M^{lle} Eulalie de Régis était venue assister aux humbles commencements de Rochebelle, et quand une colonie d'Oblates se transporta du Vigan à Nîmes, elle l'entoura de soins. Elle est à coup sûr, par l'aide qu'elle m'a donné, par sa générosité, une des fondatrices des Oblates de l'Assomption.

Comment ne prierai-je pas pour l'habile et consciencieux directeur de ces travaux ! Avec quelle science il a préparé les plans, poursuivi l'exécution de son œuvre ! Comment ne prierai-je pas pour son dévoué collaborateur ! Voyez cet homme, un des beaux

types du bon Nîmois, chez qui l'intelligence, l'énergie, la persévérance, la bonté s'unissent si bien avec cette foi antique, prête à tous les dévouements, et qui font de Nîmes une cité à part dans notre belle France.

Je prierai pour vous tous, Messieurs, qui vous êtes si bien groupés pour l'œuvre commune. Je prierai même pour ceux qui n'ont pas été fidèles à leur parole ; car si les religieuses ne peuvent s'asseoir aujourd'hui dans les stalles demandées depuis longtemps, ne pouvons-nous pas, peut-être, nous en féliciter, puisqu'une délicate attention a couvert ces murs de magnifiques tapisseries, et nous prouve que toutes les formes du beau ont, dans Nîmes, des hommes capables de les reproduire avec un art parfait. Je prierai pour vous, puissants ouvriers qui secondiez si bien vos chefs et au milieu de qui j'aimais à me retrouver tous les jours, parce que dans le concours que vous leur donniez, vous sembliez ne former qu'une famille catholique, unie comme on ne le retrouve que bien rarement.

Mais élevons-nous au-dessus de l'édifice matériel. Qu'il nous inspire des pensées plus hautes, et disons avec saint Augustin ce qu'est une église dédiée à Dieu.

L'édifice spirituel Une église offerte à Dieu est un enseignement perpétuel. Des pierres sont un symbole ; elles représentent les pierres vivantes du temple saint que ceux qui viennent prier doivent élever au Seigneur. Avant la chapelle, vous aviez déjà construit pour Notre-Seigneur un lieu sacré plus précieux : c'était votre association même. Vous, ma Mère, vous en êtes la pierre angulaire. Mais, voyez, à mesure qu'une pierre est extraite ici-bas, le divin architecte semble prendre plaisir à la transporter au ciel pour le temple de la Jérusalem céleste, en sorte que deux édifices semblent se préparer : celui de la terre et celui de là-haut. Et tout cela pour la gloire de Dieu.

Mais ici se présente une apparente contradiction. Tandis que Jérémie pleurait sur les ruines de Jérusalem, sur le renversement du Temple, et proclamait comme un des plus grands malheurs que les pierres du sanctuaire eussent été dispersées : *dispersi sunt lapides sanctuarii*; tandis que nous demandons que le Christ protège cette chapelle, afin que les vierges, qui sont prêtes, y viennent tous les jours plus nombreuses prendre part aux noces du céleste époux : *Et quae paratae erant, intraverunt cum eo ad nuptias*, nous prenons les pierres de l'édifice spirituel et nous semblons prendre plaisir à les disperser au loin. Et, loin de nous affliger comme le prophète des lamentations, nous nous réjouissons, quand nous pouvons dire dans un autre sens : *Dispersi sunt lapides sanctuarii*. Quel est le mot de cette contradiction, le sens de ce mystère ?

Jésus-Christ, l'architecte divin par qui tout a été fait, veut faire dans le monde quelque chose de plus beau que le monde. Il pose les jalons d'un édifice immense : ce sont les pierres qu'il jette, afin qu'elles servent d'indication à son plan. Ainsi a-t-il fait par les apôtres, ainsi fait-il par les missionnaires ; il les disperse pour élever un temple plus grand.

Jésus-Christ en a fait deux : celui de la loi ancienne, le temple de Salomon, celui de Zorobabel, continuateur du premier ; il en a fait un autre avec des pierres vivantes. Quand celui de Zorobabel fut dédié, on chanta le psaume : *Cantate Domino canticum novum*. Qu'est-ce que ce cantique, sinon le commandement nouveau donné par Jésus-Christ ? dit saint Augustin. *Quid enim habet canticum novum, nisi amorem novum. Cantare amantis est : vox hujus cantoris fervor est sancti amoris. Amemus, gratis amemus: Deum enim amamus quo nihil melius invenimus. Ipsum amemus propter ipsum ; et nos in ipso, et tamen propter ipsum. Ille enim veraciter amat amicum, qui Deum amat in amico, aut quia est in illo, aut ut sit in illo. Haec est vera dilectio.*

Propter aliud si nos diligimus, odimus potius quam diligimus ¹⁾.

Dieu est le ciment de ce temple spirituel, où se prêche la vérité, où s'enflamme la charité, où s'élève la sainteté. La lumière même chante dans ce temple : *cantabit claritas*.

PROFESSION CHEZ LES OBLATES

3 mai 1880

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum (I Cor. II, 2).

Quel plus magnifique sujet à vous présenter aujourd'hui que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, au jour où vous allez en devenir les épouses ! Jésus, et Jésus crucifié, fut la science de l'apôtre des Gentils, elle doit être la vôtre. En quoi consiste-t-elle ? En quatre conditions, que je veux rapidement vous développer : 1° l'humilité, 2° l'obéissance, 3° le sacrifice, 4° le zèle.

1° L'humilité *Exinanivit semetipsum*. Pourtant il était Dieu ; il s'est abaissé jusqu'au néant.

Nous ne pouvons rien faire sans Jésus-Christ : *Sine me nihil potestis facere*. Pour devenir des êtres capables d'être mus par Jésus-Christ, il faut que nous prenions notre parti. Nous ne ferons quelque chose de bien pour le ciel qu'autant que nous laisserons faire Jésus-Christ en nous et que nous disparaîtrons comme lui.

2° L'obéissance *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*. Voilà la destruction de l'orgueil. Il faut, en toute votre vie, agir par

¹⁾ Le P. d'Alzon portait ce texte de saint Augustin (P. L. XXXVIII 1472, Sermo 336, 1 et 2), dans son bréviaire comme un sujet habituel de méditation.

obéissance. La nature se révolte, mais c'est la perpétuelle leçon que le Sauveur vous donne du haut de la croix. *Vir obediens loquetur victorias*. Voulez-vous faire du bien, suivez le grand étendard de l'obéissance; la croix.

3° Le sacrifice L'homme a une immense impulsion à prendre, une immense répulsion à se donner. La croix est la science du don de soi. *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*. Apprenez à vous donner, en considérant Jésus crucifié. Apprenez à vous sacrifier en tout ce que Jésus-Christ vous demandera.

4° Le zèle des âmes *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*. Quelle est cette puissance d'attraction ? La puissance par laquelle il montre son amour, il attire par son amour. Et comme personne n'a aimé comme lui, personne n'a attiré comme lui. Mais, après lui et par lui, il faut attirer par la flamme de la charité ; il faut connaître le prix des âmes, le sang de Jésus-Christ répandu sur la croix, et se donner pour lui en attirer. C'est du haut de la croix que Jésus-Christ les attire ; c'est du haut de votre croix que vous devez les attirer. Là est le mystère des saints : ils s'immolent, ils attirent, ils triomphent.

Au-dessus des vierges, au-dessus des anachorètes, il y a les apôtres.

Heureuse coïncidence ! Vous faites vos vœux le jour anniversaire de la Propagation de la foi. Une pauvre fille, que j'ai connue, créait une œuvre admirable et qui soutient les missionnaires. Priez Dieu que vous soyez toujours soutenues par celui qui donne la nourriture à ceux qui ont faim : *dat escam esurientibus*.

SERMON DE VÊTURE

24 mai 1880

Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiae, scire cujus esset hoc donum : adii Dominum, et deprecatus sum illum (Sap. VIII, 21).

La vocation religieuse a son nœud dans la chasteté. La chasteté va plus loin que le sacrifice de la terre et de ses richesses, et, par la vie des anges, elle prépare à cette obéissance très parfaite, dont les esprits bienheureux prennent le nom : *Qui facit angelos suos spiritus.*

Mais de quelque façon que nous veuillions nous donner par la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, cela ne nous est permis qu'à une condition, c'est que Dieu nous en donne la force : *Aliter non possem esse continens, nisi Deus det.* Et ce secours, il faut le demander, et on le demande par la prière.

Saint Augustin développe admirablement cette doctrine dans une de ses lettres à l'aïeule et à la mère de la vierge Démétriade. Elle s'était consacrée au Seigneur, et l'un des grands hérésiarques du temps avait prétendu que par elle-même elle avait pu pratiquer la vie parfaite. L'évêque d'Hippone réfute cette erreur et montre que sans la grâce nous ne pouvons consacrer à Dieu notre chasteté, s'appuyant sur le texte sacré qui ne parle que de la continence ; à combien plus forte raison le secours de Dieu est-il nécessaire, quand il s'agit de la virginité.

Si donc vous me demandez en quoi doit consister votre noviciat, je vous répondrai : dans l'apprentissage des vertus religieuses. Mais si vous voulez pénétrer la substance de l'état religieux, je vous dirai : dans la prière constante. C'est surtout à l'âme religieuse que l'apôtre adresse ces paroles : *Oportet semper orare, et numquam deficere.* Aussi n'ai-je pas

cru pouvoir vous adresser des paroles plus appropriées à cette vie nouvelle, qui commence pour vous, qu'en vous parlant de la nécessité de la prière pour une novice, des progrès qu'elle doit faire dans la prière, et de la perfection à laquelle sa prière doit parvenir.

1. Nécessité de la prière Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous priez, ma chère fille : votre enfance s'est écoulée dans une maison de prière, et depuis plusieurs années vous vouliez vous consacrer à Dieu. Des obstacles pourtant semblaient s'élever : une santé délicate semblait devoir vous être un obstacle, et voilà que depuis votre entrée, cette santé se fortifie et semble vous donner, par cela même, la confirmation de l'appel que vous aviez entendu. Vous êtes devenue de ces filles de Marie, dont parle saint Bernard et qui, par la grâce de celui qu'elles veulent prendre pour époux, en reçoivent les plus abondantes faveurs. *In omnibus siquidem et per omnia providens miseris, trepidationem nostram solatur, fidem excitat, spem roborat, diffidentiam abigit, erigit pusillanimitatem.* Voilà ce que Jésus-Christ a accordé à votre prière. Vous aviez dit à Marie, avec l'Eglise : *Sancta Maria, succurre miseris.* Vous aviez senti la profondeur de la misère commune à tous les enfants d'Adam ; vous vous êtes adressée à Marie, et, comme le dit encore le grand abbé de Clairvaux, la mère s'est adressée à son Fils qui accorde tout à sa mère. *Quia sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam* ; car telle est la volonté de celui qui a voulu que nous eussions tout par Marie, même lui.

2. D'une prière persévérante Vous avez donc invoqué Marie, et elle vous a donné le moyen d'obtenir de Jésus tout par elle : *Quia sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit*

per Mariam. Ah ! si vous avez reçu de Jésus le don, de tous le plus beau, le don de la vocation, c'est par Marie. Voyez quelle récompense reçoit déjà votre prière. Voilà quelque temps que vous portez déjà les premiers insignes de la vie religieuse, vous vous en êtes revêtue avec une grande joie. Aujourd'hui il y aura quelque chose de plus. Je vous dirai tout à l'heure : Que le Seigneur vous dépouille du vieil homme et qu'il vous revête de l'homme nouveau ! Mais ce dépouillement et ces habits changés ne sont rien, si votre renoncement à toute idée humaine n'est pas absolu.

Je sais que vous aviez hâte et qu'on peut vous appliquer les paroles de saint Ambroise sur Marie se hâtant d'aller visiter Elisabeth, avec la glorieuse prise de possession du Fils de Dieu en son sein : *Exiit cum festinatione*. Sur quoi le grand évêque de Milan fait observer que la grâce du Saint-Esprit ne connaît pas les lenteurs des obstacles : *nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia*. Mais puisqu'il s'agit du Saint-Esprit, allons au-delà de la robe de pénitence, au-delà de la ceinture de l'obéissance, au-delà de la guimpe et du voile de la modestie, au-delà du flambeau des vierges sages, de la couronne que vous ne recevrez que par anticipation, car vous ne serez reine que quand vous serez épouse. Descendons dans le temple de votre cœur, voyons ce que vous demande le Saint-Esprit. Il vous demande la persévérance de la prière, il vous demande de comprendre que l'intelligence de la prière est déjà un très grand don : *Et hoc ipsum erat sapientiae, scire cujus esset hoc donum : adii Dominum, et deprecatus sum illum*.

Dans cette prière vous lutterez comme Jacob, vous lutterez mieux que les disciples au jardin des Oliviers. Vous avancerez, passant en quelque sorte de mains en mains chargées de vous former ; mais vous vous rappellerez que la formation, soit du prêtre pieux qui vous a servi si longtemps de père,

soit des supérieurs que vous avez trouvés ici, n'est rien auprès de Dieu qui donne de vouloir et d'accomplir. Qui que nous soyons, et votre premier directeur, et nous qui vous avons reçue avec joie, vous devez nous considérer au point de vue où se plaçait saint Augustin, écrivant à Julienne, mère de la vierge Démétriade : *Cum professa fuisset sanctimoniam virginalem, hoc ingens Dei donum quod per servos quidem suos plantat, et rigat, sed per seipsum dat incrementum.*

Et la perfection de cette vie ? Elle vient de Dieu, mais elle n'a sur la terre que son commencement et son accroissement. Vous croîtrez, ma chère fille, et vous arriverez à la perfection.

PREMIÈRE COMMUNION

27 mai 1880

Tota pulchra es, amica mea
(Cant., IV, 7).

Tel est le langage que Notre-Seigneur veut tenir, en ce moment, à chacune de vous, mes chères enfants : « Vous êtes toute belle ». Vous l'avez été rendue par votre baptême, vous avez effacé vos taches, par le sang de Jésus-Christ, au saint tribunal ; et si quelque chose vous manque, vous le recevrez bientôt. Car écoutez ce mystère. Vos mères, qui vous aiment tendrement, voudraient vous rendre, en un sens très inférieur, les plus belles des créatures, mais elles ne peuvent faire à cet égard que des vœux stériles. Au contraire, ce Dieu qui veut venir habiter en vous, qui est appelé le plus beau des enfants des hommes, a la puissance de vous apporter cette beauté, non à vos corps — il la dédaigne —, mais à vos âmes. Ce qu'il est, il veut que vous le soyez. Le péché avait détruit cette beauté en votre être ; il vous la rend par son sang, il vous la rend par cette visite qu'il veut vous faire, et c'est dans les profondeurs de votre cœur

qu'il fera retentir cette parole : « O ma bien-aimée, que vous êtes belle ! ».

Mais quelle beauté attend-il de vous ? Je serais infini, si j'entrais dans les détails ; je m'arrête à deux points principaux : Jésus-Christ vous apporte la beauté de sa grâce et la beauté de sa vérité.

1° Beauté de la grâce La beauté de la grâce de Jésus-Christ, c'est la puissance descendue du ciel pour vous rendre capable de tout bien. Mais cette grâce est exigeante, Jésus-Christ non seulement vient vous apporter ses dons abondants, mais il veut se donner lui-même. Ce n'est pas l'eau du fleuve dont il veut vous désaltérer, c'est la source elle-même qu'il vous apporte. Lui qui est la splendeur de la gloire du Père, la beauté de sa substance divine, *splendor gloriae, forma substantiae ejus* ; lui qui porte toutes choses dans la parole de sa puissance : *portansque omnia verbo virtutis suae* ; lui qui dissipe toute tache du péché, *purgationem peccatorum faciens*, il vient vous donner sa pureté, sa puissance, sa beauté, sa splendeur ; mais s'il veut vous embellir ainsi, comme il s'adresse à votre volonté, il veut une grande et prompte obéissance.

L'Écriture Sainte est pleine d'exemples terribles de la façon dont Dieu punit les âmes, pour qui il fait tout, et qui restent dans leur volonté. Voyez la femme de Loth. Le Seigneur a recommandé à son serviteur de fuir en toute hâte, lui, sa femme et ses filles ; il ne met qu'une condition au salut de cette famille merveilleusement arrachée aux flammes vengeresses des crimes de Sodome. La femme de Loth, soit curiosité, soit regret de quitter une terre si belle, alors, par sa fécondité, jette un regard ; aussitôt elle est changée en statue de sel. Ce n'est plus un être vivant, c'est la matière brute. Toute la perfection de cette âme a disparu, parce qu'elle avait regardé ce que Dieu lui avait commandé de quitter.

Ah ! mes enfants, si vous voulez rester pures, belles, dignes de Jésus-Christ, ne regardez jamais en arrière. Aucuns de ceux qui mettent la main à la charrue et regardent en arrière, ne sont faits pour le royaume de Dieu. Regardez toujours en avant, tendez toujours à une perfection plus grande, telle que vous la demande Jésus-Christ ; marchez dans la force de celui qui veut être la vôtre, laissez-le vous embellir de toutes les vertus. Pour toutes, si vous le voulez, va commencer une vie nouvelle en vous, la vie qui est Jésus-Christ : *Christus vita vestra*, selon l'expression de l'Apôtre. Allez dans cette vie, dans cette beauté : *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere, procede*. Telle est la beauté des vertus que Dieu vous communique. A la grâce il faut joindre la vérité.

2° Beauté de la vérité Qu'allez-vous recevoir ? Un Dieu fait homme. Mais ce Dieu, c'est la vérité éternelle, et c'est maintenant qu'il faut répéter : c'est la splendeur de la gloire, *splendor gloriae*. La lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, c'est Jésus-Christ, fils de Marie, voilant, sous son humanité, cette lumière qui ne défaille jamais, *lumen indeficiens* ; mais il n'en est pas moins la beauté infinie. Saint Augustin fait observer que les êtres tirent leur beauté de la lumière. Vous avez sous les yeux le plus magnifique spectacle. Si aucun rayon ne l'allume, vous ne voyez rien : c'est beau, mais ce ne sont que des ténèbres. C'est donc la lumière qui donne aux êtres leur beauté. Et, ajoute notre docteur : « Est-ce que le soleil, dont la lumière donne la beauté aux êtres, n'est pas dans la nature le plus beau des êtres ? Mais qu'est le soleil auprès de la lumière qui est Dieu, la splendeur de la gloire divine ? ». Cette beauté infinie veut descendre en vous et vous apporter quelque chose de son infinie beauté. Et quand, dans sa lumière, il vous l'aura communiquée, il vous dira : « O ma bien-aimée, que vous êtes belle ! ».

Il ne veut pas tout faire ; la vérité veut être méditée, contemplée, adorée. Et c'est ainsi qu'elle se communique ; elle rend éclatants ceux qui la reçoivent. Et, pour employer une autre comparaison, voyez ce que chante aujourd'hui l'Eglise à la première antienne de Laudes : *Sapientia aedificavit sibi domum* ; la sagesse, c'est-à-dire la vérité, s'est construit une maison ; elle y a préparé du vin, *miscuit vinum* ; elle a mis sa table. La maison, c'est vous ; le vin, c'est le sang divin ; la table, c'est l'Eucharistie venant porter la force, la santé de l'âme, venant l'illuminer de sa beauté.

Venez donc et mangez ; prenez et buvez ; recevez votre Dieu, la beauté éternelle dans sa puissance, sa sagesse, sa lumière, sa vérité.

IV. LES ADORATRICES DU SAINT-SACREMENT

Le projet de cette Association remonte aux années 1854-1855. Le P. d'Alzon dirigeait alors certaines personnes que leur situation de famille, ou leur état de santé, écartait de la vie religieuse, mais qui pouvaient prétendre dans le monde à une vie de total dévouement à l'Eglise. En les poussant à une haute perfection, le Père comptait sur le concours de leurs prières et de leurs bonnes œuvres. Cette Association, qui débuta de fait à la Pentecôte 1857, se présente comme un « Tiers-Ordre renforcé » ou, avant la lettre, comme une sorte d'Institut séculier, puisqu'on envisageait dans l'avenir une certaine vie commune.

Le P. d'Alzon a toujours été très attaché à l'Association, comme en témoignent ses lettres collectives, il en suivait chaque membre par de fréquentes lettres de direction d'une rare élévation. Il doit à cette Association ses plus remarquables inspirations. On lira plus loin ses lettres sur le Crucifix et les leçons du Crucifix ; notre Directoire était en germe dans l'Examen raisonné qu'il leur adressait en mai 1859 ; ses Conférences de 1870-1871 sur l'Eucharistie publiées dans les Cahiers d'Alzon : Eucharistie, Lumière de vie, pp. 71-100 en 1954, avaient été déjà esquissées aux Adoratrices, en septembre 1862.

Cette section comprend :

A. Les lettres collectives, adressées aux Adoratrices par l'intermédiaire de Sœur Marie-Walburge, Supérieure du Prieuré de l'Assomption.

B. Quelques souvenirs d'Instructions, recueillis par les Adoratrices.

A. — LETTRES COLLECTIVES

Entre 1857 et 1860

Au Tiers-Ordre de Sainte-Thérèse ¹⁾

Le but que vous devez vous proposer, c'est de vivre comme des religieuses dans le monde, afin d'être tous les jours davantage les épouses de Notre-Seigneur. Je vous donne la Sainte Vierge pour mère. Ce sera notre patronne commune, et ce sera à ses pieds que nous nous retrouverons toujours comme aux pieds d'une mère, que nous devons entourer de notre amour, et d'un modèle que vous devez tendre sans cesse à imiter.

1° Vous vous appliquerez à vivre dans le monde, comme la Sainte Vierge y a vécu. Marie, modèle des religieuses, n'a pas été cachée par un cloître, mais protégée par sa modestie. Vous pouvez comme elle, et en l'imitant dans vos relations extérieures, aspirer à la plus haute perfection.

2° Vous vous appliquerez à imiter dans Marie son esprit d'humilité, de prière, d'obéissance et de charité. Ces quatre vertus découlent, pour vous, d'un grand esprit de foi et seront couronnées par le caractère de franchise qui doit briller dans toutes vos actions.

3° Je ne puis vous faire un règlement qui s'impose à toutes vos heures. Cela viendra plus tard. Pour aujourd'hui, je me borne à vous demander un temps fixe pour le sommeil, une demi-heure pour votre lever, une demi-heure au moins de méditation chaque jour, la messe, trois heures de silence à prendre le matin ou le soir, l'adoration du Saint Sacrement,

¹⁾ « Tiers-Ordre de Sainte-Thérèse » a été le premier titre des Adoratrices dont un des buts apostoliques était la conversion des Protestants et qui s'intéressait entre autres à l'œuvre des petites protestantes converties, appelée Œuvre de Sainte-Thérèse.

le chapelet, un chapitre du Nouveau Testament, une lecture de piété et l'examen de conscience.

C'est à vous à me proposer un ordre à mettre dans l'enchaînement de ces divers exercices et de vos autres occupations.

Entre 1857 et 1860

Il est évident que si Dieu veut, comme je le crois, que je vous sois utile, ce n'est pas à la manière ordinaire. J'attends de vous une résolution, toute spéciale, de vous préparer au genre de bien que comporte votre titre de religieuses dans le monde. J'espère donc une plus grande sévérité dans votre tenue et dans vos relations extérieures, un plus grand esprit de charité dans vos conversations, une plus grande modestie, s'il est possible, dans votre toilette ; en un mot, j'espère que vous laisserez déjà voir au-dehors ce que vous voulez être au-dedans de vos cœurs.

Votre activité devra s'exercer dans les bonnes œuvres. Mais je voudrais vous donner surtout pour but de préparer l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement et la conversion des protestants. Ces deux buts n'en font qu'un, le triomphe de Notre-Seigneur dans les âmes ; en d'autres termes, c'est là l'extension du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pour cela, je voudrais que vous devinssiez éperdument amoureuses de notre bon Maître, au sacrement de son amour ; que vous vous offrissiez tous les jours à lui comme ses victimes ; que vous pussiez, par de continuels efforts, purifier vos cœurs qui doivent être ses tabernacles ; que vos mortifications tendissent à satisfaire sa tendresse offensée par le mépris des hommes, et que vous eussiez le courage de parler souvent de ce sujet si oublié parmi les hommes.

Quant à la conversion des protestants, nous en parlerons plus longuement une autre fois.

10 juin 1857

A Mère Marie-Walburge

J'espérais que ma chère fille voudrait me donner de ses nouvelles, au moins de celles de la petite Association que je lui ai plus particulièrement confiée, et je vous avouerai même qu'il me semblait assez bon que nous pussions nous entendre un peu sur ce qu'il y a à faire pour ces excellentes personnes. Voici pourquoi. Plusieurs seront un jour religieuses. D'une part, vous pouvez les y préparer ; d'autre part, je crois pouvoir vous fournir quelques indications qui seront utiles, si nous voulons venir à bout d'améliorer la piété chez quelques personnes du Midi. Prise ainsi, notre petite Association peut, soyez-en sûre, produire d'excellents résultats, et tout en laissant notre Mère vous donner ses avis sur vos filles, les religieuses, peut-être pourrai-je vous faire aussi un peu de bien par mes avis sur vos filles, les tertiaires.

Vous me permettez donc de leur écrire quelquefois par votre intermédiaire. Ce qui précède sera pour vous, ce qui suivra sera pour elles.

Vous voudrez bien transmettre de ma part, à ces chères filles, une remarque que je lisais, l'autre jour dans *Tout pour Jésus* de Faber. Notre-Seigneur révéla, un jour, à sainte Thérèse qu'il aimait mieux une seule âme travaillant à sa perfection que mille âmes vivant de la vie commune. Il me semble que voilà de quoi enflammer bien des courages et secouer bien des faiblesses. Que ne donnerait-on pas pour l'amour de Notre-Seigneur !

Dans l'office d'aujourd'hui je voyais le royaume du ciel comparé à une pierre précieuse qu'un marchand achète au prix de toute sa fortune. Mais cette pierre précieuse est-elle autre chose que l'amour de Notre-Seigneur, qui est pour nous le gage du ciel sur la terre, et, dans le ciel, notre bonheur pendant toute l'éternité ? J'espère donc que la pensée d'être aimées de Notre-Seigneur, plus que des milliers de chrétiens,

va les disposer à faire tous les sacrifices possibles et imaginables. Elles diront comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? ».

La perfection et l'amour de Notre-Seigneur, voilà les deux mots que je leur donne à méditer pendant l'octave du Saint-Sacrement. Elles iront adorer Notre-Seigneur consumé d'amour pour les hommes et elles lui demanderont que toutes les fibres de leur cœur soient consumées du feu qui dévore le sien ; puis, à chaque instant du jour, elles s'interrogeront pour savoir si leurs actions sont conformes à des dispositions si belles. Une octave du Saint-Sacrement passée à s'exciter à la perfection de l'amour, serait un bien bon moyen de se sanctifier vite.

15 juin 1857

A la même

Je trouve toujours mon compte à écrire aux filles de l'Assomption. Mes lettres leur causent des joies immenses, et, quand le cœur ne serait pas tout épanoui à penser qu'il cause de pareilles joies, je vous demande si l'amour-propre n'en serait pas satisfait. Mais je vous assure que l'amour-propre n'a que faire ici, et c'est bien le cœur tout seul qui tient la plume.

Savez-vous que je suis très édifié du zèle que vous mettez aux progrès de la nouvelle Association ? Vous m'aviez dit si souvent que le travail vous était ennuyeux, que vous ne vous sentiez bonne à pousser personne ! Je vois pourtant que vous poussez très bien, quand vous le voulez. Vous avez terreur de faire le quatrième vœu des Assomptiades, et je vois que vous tenez à agir comme si vous l'aviez fait. Tenez très ferme et poussez à la pratique des vertus solides, à la victoire sur tous les défauts de caractère, à la vraie charité qui supporte le mal et n'en fait pas.

Puisqu'il faudrait de l'argent plus que n'en ont ces bonnes filles pour prendre des vieilles femmes, que l'on se contente d'en visiter quelques-unes ;

le reste viendra plus tard. La pratique de porter de l'ouvrage et de travailler pendant les réunions est excellente. Cela permet de rester plus longtemps à celles qui le désirent, et cela fournit aussi l'occasion de s'unir sans gêne. En surveillant avec attention ces causeries, on peut communiquer l'esprit de zèle et l'esprit religieux très facilement...

21 juin 1857

Aux Adoratrices

J'attends une lettre de notre Mère Marie-Walburge qui m'est annoncée, et cependant je veux venir causer avec vous. Il me semble que j'ai quelques pensées dont vous pourrez profiter, et, dans l'impuissance où je suis de pouvoir faire grand'chose, c'est une grande consolation pour moi de songer que vous me permettez d'exercer auprès de vous comme un débris d'apostolat. Les grandes théories ne sont plus faites pour mon cerveau, mais j'ai quelque chose de meilleur, je crois, qu'une théorie à vous proposer. Il s'agit d'un fait très pratique.

Le Crucifix Avez-vous un crucifix et comment vous comportez-vous à son égard ? D'abord, laissez-moi vous engager à vous en procurer un comme celui des religieuses. Il y a là un certain avantage. Les crucifix trop petits n'inspirent pas beaucoup de dévotion (à moi du moins) ; les crucifix trop grands gênent. Si vos robes vous permettent de le porter sur vous, quittez-le le moins possible, mais arrangez-vous de façon que vous puissiez vous en servir quand vous voudrez, le mettre sur votre table quand vous écrivez, sur vos genoux quand vous travaillez, afin de le regarder de temps en temps, et de le baiser ; entre vos mains, quand vous vous endormez.

Certes, rien n'est plus précieux que la communion fréquente et que l'adoration du Saint Sacrement, mais on ne peut pas avoir toujours Notre-Seigneur

substantiellement présent dans le cœur ; on ne peut pas être constamment à ses pieds ; on peut avoir toujours son image sur soi ou avec soi, et cette image vous dit bien des choses.

L'Ami de tous les jours Si, le matin, en vous levant, vous baisez votre crucifix avec amour et vous promettez de porter tout le long du jour votre croix, en marchant sur les traces du divin Crucifié ; si pendant votre méditation — à moins de la faire à l'église — vous tenez la croix entre vos mains et vous vous proposez de vous immoler sur l'autel du sacrifice de Jésus ; si pour réveiller votre ferveur, vous portez de temps en temps la main sur votre crucifix, si vous le serrez plus fortement dans les moments d'angoisse, de peine, de luttes, de tentations ; si, au moment de partir pour faire quelque bonne œuvre, vous l'adorez en vous rappelant que c'est encore Jésus-Christ que vous allez secourir dans les pauvres ; si, au moment de pratiquer quelque austérité, vous baisez les plaies divines qui sont les fontaines de la vie de l'Eglise et les sources de notre purification ; si, le soir, vous allez à ses pieds rendre compte de votre journée, de votre orgueil devant ses abaissements, de vos vanités devant ses humiliations, de votre lâcheté devant ses angoisses, de votre paresse en présence des sueurs répandues par ce corps divin ; de votre égoïsme en face de son amour infini ; de vos impatiences, de vos dépités, de vos défauts de charité en face de ses longues attentes et de cette inaltérable douceur ; ah ! mes enfants, il me paraît bien difficile que votre crucifix ne devienne pour vous un ami, un confident ; ou plutôt Notre-Seigneur vous aimera, vous instruira, vous fortifiera à travers son image, et, dans ce commerce plus continu, par cet intermédiaire muet mais béni, pourtant, avec votre époux, vous sentirez comme une transformation de tout votre être.

Transformation Ce ne sera plus seulement le bois, en Jésus Crucifié le métal qui reproduira pour vous les traits du Sauveur ; ils se gravent d'une manière plus vivante dans votre âme. Vous sentirez l'action plus immédiate de celui qui a été, pour vous, attaché à la croix ; vous voudrez vous transformer en lui, dire comme saint Paul : « *Vivre, pour moi, c'est Jésus-Christ* » ; et votre vie prenant un caractère nouveau, vous découvrirez de nouveaux horizons dans la science chrétienne, où vous vous laisserez emporter par l'amour ; et toute vie, toute science, tout bonheur se résumeront dans ces deux mots : « *Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* » ; *Jesum Christum, et hunc crucifixum*.

Au moment de s'endormir Vous avouerez-vous en toute simplicité que le meilleur moment pour moi est surtout le soir, au moment de m'endormir. Il ne faut pas beaucoup d'efforts pour se laisser aller à penser à ce bon Maître, dont on tient l'image entre les mains. On lui dit qu'on l'aime ; on lui demande pardon de ses sottises ; on est tout à coup frappé de ce pardon qui tomba du haut de la croix ; comme un remords, on songe au mal que le péché lui a fait, au temps que l'on a perdu, aux grâces que l'on a reçues ; on le remercie de ses bienfaits ; on lui fait des promesses enflammées ; on rougit d'être dans un bon lit, quand il est mort, lui, sur un gibet ; on s'excite à l'aimer, à réparer le temps perdu. On adore Dieu le Père en lui présentant son Fils ; on invoque le Saint-Esprit qu'il nous a envoyé ; on prie pour l'Eglise qui naquit sur le Calvaire ; on rougit d'être si mauvais chrétien ; puis on prend courage dans la pensée de l'amour et de la puissance de Dieu, et, si le sommeil n'est pas venu, on trouve le temps court en pareille compagnie.

Voilà, mes chères filles, quelques idées, qui, je le désire, vous porteront à lier un commerce intime

avec votre crucifix ; il vous rendra Jésus plus présent à l'esprit et au cœur. Que voulez-vous de plus ?

Je désire apprendre que votre Association croît tous les jours en vertus solides, en humilité, en simplicité, en amour de Dieu. Priez la Sainte Vierge de vous apprendre comment vous devez coller vos lèvres sur les plaies de son Fils, et y prendre le courage et l'ardeur qui doit distinguer des vierges, épouses d'un Dieu.

Que la croix soit votre bien, votre espoir, votre vie et votre récompense !

24 juin 1857

A Mère Marie-Walburge

J'attendais avec une grande impatience une lettre de vous, ma chère fille. Si vous croyez vous soustraire aux miennes en ne m'écrivant pas, vous vous trompez très fort. Je ne sais pourquoi je suis convaincu que notre petite Association peut devenir quelque chose de très bien, et je veux essayer. Seulement proposez-leur ceci. Je présume leur adresser une série de lettres sur les leçons que peut leur donner le crucifix. N'y aurait-il pas là une occasion de trouver un nom approprié au prieuré, où elles se réunissent, et à l'esprit que je voudrais leur donner ? Ne pourrait-on pas les appeler Adoratrices de Jésus Crucifié, ou tout bonnement les Adoratrices de Jésus ?

Après leur avoir parlé du crucifix, je me propose de leur parler du Saint Sacrement, et nous les désignerions sous le titre tout court d'Adoratrices. Voyez et dites-moi votre avis. Si vous voulez me donner signe de vie, que ce soit à Lavagnac par Montagnac, Hérault.

Adieu, ma chère fille. Mille bonnes choses à vos filles du prieuré. Tout vôtre en Notre-Seigneur.

LES LEÇONS DU CRUCIFIX

I. La Contrition

24 juin 1857

Outre les sentiments dont je vous montrais la source dans l'usage de votre crucifix, il me semble que je puis vous dire quelque chose encore d'une disposition importante de l'âme qui tend à la perfection, et, selon moi, beaucoup trop négligée, je veux parler de la contrition.

La plupart des personnes pieuses sont arrêtées dans leurs progrès vers la perfection, parce qu'elles ne combattent pas assez énergiquement leurs défauts ; et elles ne les combattent pas, parce qu'elles n'ont pas assez horreur des péchés où ces défauts les entraînent. Quels progrès avez-vous faits depuis quelque temps ? Et pourquoi n'avancez-vous pas ? Parce que vous n'éprouvez pas assez le besoin de conversion, sinon du mal au bien, du moins de l'imperfection à la perfection, sans lequel on tombe dans la torpeur et l'engourdissement. Vous ne pouvez rester dans cette léthargie. Il faut en sortir, et, pour cela, je viens vous offrir le secours de votre crucifix.

Motifs de contrition Pourquoi Notre-Seigneur est-il mort ? Pour payer la peine de nos péchés. Et vous, ses épouses, vous n'avez pas horreur du péché ! Entendons-nous. Vous détestez le péché mortel, j'aime à le croire, mais où en êtes-vous par rapport à l'habitude du péché véniel ? Votre amour-propre, votre susceptibilité, vos antipathies, votre imagination, votre envie de paraître, votre légèreté dans les choses de Dieu, votre négligence dans la prière, en un mot cet ensemble d'infractions à la loi de Dieu qui forme le bagage d'une personne pieuse allant se confesser, tout cela où en est-il ? Le fardeau devient-il plus léger chaque jour ?

Devient-il plus pesant ou bien reste-t-il au même poids ?

Voyez la conséquence. Je ne donne pas, d'une confession à l'autre, la mort à celui que j'appelle mon époux, mais je le meurtris sans cesse par mes révoltes, par mes négligences, par ma légèreté, par mes inadvertances, coupables toujours quand il s'agit de Dieu. Rendez-vous compte de toutes les tentations de soulèvement, de murmure, de découragement, de dépit, par où vous passez. Je ne prétends pas vous peindre tout entières. La vérité est que vous promettez tous les huit ou quinze jours à Notre-Seigneur de vous corriger, de vous sanctifier, et que vous êtes toujours à peu près les mêmes. Pourquoi cela ? Pourquoi ? Pour beaucoup de raisons. J'en donnerai une seule : vous ne connaissez pas assez votre crucifix, vous n'aimez pas assez celui dont il est l'image, vous n'avez pas assez la science des douleurs de Jésus ; et cette science, votre crucifix vous la donnera quand vous la lui demanderez. Laissons le péché mortel qui a donné la mort au Sauveur des hommes. Toujours est-il que sur la croix je le vois déchiré par les fouets de la flagellation, couronné d'épines, dévoré d'une soif brûlante. Ces souffrances eussent pu ne pas lui donner la mort. Mais que de sang déjà répandu, que de tortures dans cette tête divine, que d'angoisses dans cette poitrine dévorée par le désir de sauver les hommes ! Prenez votre part de tout cela ; ce sont nos péchés véniels qui en sont la cause. Nous n'avons pas enfoncé la lance dans son côté, nous n'avons pas attaché Notre-Seigneur à la croix, mais nous l'avons livré aux douleurs les plus intolérables et nous l'y livrons tous les jours, quand par notre peu de générosité, nous retombons sans cesse dans ce que nous appelons nos péchés d'habitude. Et nous disons que nous l'aimons !

Ah ! mes chères filles, une servante de Dieu est arrivée à la sainteté parce qu'elle a souffert sans se

plaindre que, pendant plusieurs années, son mari l'attachât toutes les nuits à un poteau et la frappât jusqu'au sang. Voilà de quoi faire une sainte. Vous l'admirez ; mais que pensez-vous du mari ? C'était un monstre, n'est-ce pas ? Ce mari, c'est vous. Il battait sa femme sans motif. Quel motif avez-vous de frapper Notre-Seigneur ? Ce mari méritait que sa femme se séparât de lui. Quel traitement mériteriez-vous de la part de notre bon Maître ?

Allez à votre crucifix ; considérez Jésus que vous avez si souvent délaissé, insulté, méprisé, conspué, flagellé, couronné d'épines, et ayez le courage de lui dire que vous l'aimez, si vous n'êtes pas résolues à arracher de votre cœur tout ce qui pourrait lui déplaire, tout, jusqu'aux moindres imperfections.

Préparation à la confession Je voudrais que vous fissiez votre préparation à la confession ou devant le Saint Sacrement ou devant votre crucifix. Je suppose que vous n'avez jamais commis de péché mortel ; mais qui de vous peut en être assurée ? Et si vous n'êtes pas sûre de n'avoir jamais perdu votre innocence, vous croyez que vous n'avez rien à réparer, à expier aux pieds de votre Dieu ?

J'attends de votre petite Association et de son amour pour notre bon Maître une préparation plus sérieuse à la confession. Je ne veux rien qui trouble, il n'est pas question de scrupule ; je demande une plus profonde horreur de vos péchés. Je ne dis pas : Fouillez plus attentivement ; mais je dis : Détestez plus énergiquement, plus efficacement vos fautes, mesurez-en la gravité à la profondeur des plaies du Fils de Dieu, et, au pied du crucifix, prenez la résolution de détruire en vous, tout, sans réserve, tout ce qui pourrait déplaire à Notre-Seigneur.

Tout à vous, mes chères filles, avec l'ardent désir que le règne du péché disparaisse de vos âmes.

II. La Haine du péché

3 juillet 1857

Dieu, en condamnant son Fils à la mort, a voulu que la terre connût l'horreur que le péché lui inspire. Et vous ne pouvez vous placer au pied de votre crucifix sans vous dire : « Voilà à quoi le péché a réduit un Dieu ». Or, ce Dieu, ainsi expirant au milieu des douleurs les plus atroces, est votre époux ; il est en même temps le chef de l'Eglise, votre mère, par qui il vous communique ses grâces, par qui il vous nourrit de son corps, par qui il vous a faites enfants de Dieu.

Autant vous aimez Dieu, Jésus-Christ et l'Eglise, autant vous devez détester le péché, et non seulement le péché que vous avez le malheur de commettre, mais le péché en lui-même, c'est-à-dire cet ensemble de révoltes contre la loi de Dieu, d'ingratitude contre son amour, de sacrilèges contre ses dons, de blasphèmes contre sa puissance, d'incrédulité réfléchie contre son existence même. La vue de votre modèle, crucifié pour le péché, est un aiguillon perpétuel qui vous avertit de ce que le péché doit vous être. Or, je tire quelques conséquences pratiques, sur lesquelles vous devez réfléchir.

1° Horreur du monde Si le péché doit vous être si odieux, vous devez avoir horreur de tout lieu où il se commet. Le lieu du péché, c'est le monde. Vous devez avoir horreur du monde. Vous me direz : « Mais je ne vais pas dans le monde, je n'aime pas le monde ». Cela ne suffit pas. Il faut protester contre le monde et dire, comme saint Paul : « *Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde* ». Qu'est-ce à dire, mes chères filles, et que signifie ce double crucifiement ? Parmi les diverses explications qu'on peut en donner, je m'arrête à celle-ci.

Le monde doit être une croix pour le chrétien, et toutes ses relations avec le monde doivent être pour lui un perpétuel crucifiement. Le monde a crucifié son Maître, et le disciple ne doit pas être mieux traité que ce Maître divin. Plus vous aimez Jésus crucifié, plus le monde doit être pour vous une croix et un crucifiement. Le monde vous est ainsi crucifié, et vous êtes crucifiées pour le monde, qui ne connaît pas votre bonheur d'être toutes à Jésus, qui vous blâme, vous critique, vous fait subir ses persécutions ; et vous devez en être très heureuses, car elles prouvent que vous êtes de plus en plus semblables à votre époux. Vous devez être crucifiées aux yeux du monde afin de continuer le terrible mystère de sa condamnation et du jugement porté contre son prince, selon la parole de Notre-Seigneur. Vous devez montrer aux yeux du monde votre horreur du péché par ce crucifiement volontaire de toute votre vie, afin que le monde sache, non par des paroles mais par des faits, la vérité de la doctrine de la croix, et qu'il n'y a de salut que dans cette doctrine.

2° Mortification Une seconde conséquence est que, si vous avez horreur du péché, il faut, à l'exemple du divin Maître mort pour le détruire, le combattre par tous vos efforts et par les moyens qu'il a employés. Vous ne devez pas mourir, mais vous devez vous mortifier. Toute mortification, en dehors de l'expiation personnelle qu'elle implique, doit être un acte de haine contre le péché et un acte d'amour envers Dieu ; en d'autres termes, vous ne devez pas seulement faire pénitence pour vous, vous devez faire pénitence aussi pour les autres. Et c'est là un des plus beaux privilèges des épouses de Jésus, c'est que, lui laissant en quelque sorte le soin de leur propre salut et de leur dette personnelle pour leurs péchés, elles donnent de leur vie pour ajouter au trésor des mérites de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge

et des saints. Leur pénitence n'est plus l'acte du débiteur qui s'acquitte, c'est l'effort de l'épouse qui cherche à compenser les pertes du père de famille. Heureux privilège de l'âme qui aime son Dieu de pouvoir le dédommager, de le consoler des insultes dont il est l'objet !

3^e Amour de l'Eglise L'horreur du péché et l'amour de l'Eglise, notre mère, veulent un certain courage pour défendre cette mère insultée et couverte en quelque sorte des souillures que lui jettent ses enfants révoltés et ses ennemis. Quelle consolation de pouvoir apporter à notre mère insultée un tribut d'efforts généreux, par lesquels nous la servons avec une ardeur d'autant plus grande qu'elle est plus délaissée. Ah ! mes chères filles, nous n'aimons pas assez l'Eglise, et c'est pour cela que nous ne comprenons pas assez que toute notre vie devrait être consacrée à étendre ses conquêtes à travers l'empire du péché.

J'aurais encore quelques considérations à vous présenter ; je les renvoie à une autre lettre. Je désire vivement que ces quelques lignes vous fassent comprendre quelle reconnaissance vous devez avoir à Notre-Seigneur, qui vous a affranchies du péché et vous a appelées à son admirable et pure lumière. Qu'il soit votre joie et votre amour pendant toute l'éternité !

III. Le Précieux Sang

6 juillet 1857

Nous célébrions hier la fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur, et puisque je vous ai souvent engagées à vous abriter sous l'arbre de la croix, d'où ce sang divin a coulé sur la terre pour nos péchés, je veux vous dire quelque chose aujourd'hui de ses effets merveilleux.

Destruction du péché L'effusion du sang de Jésus-Christ est la condition absolue posée par Dieu le Père pour le salut de tous les hommes, et, en ce sens, notre reconnaissance doit être sans bornes pour celui qui n'a pas craint de le répandre au milieu de tant de douleurs, pour nous témoigner l'immensité de son amour. Un Dieu versant la dernière goutte de son sang pour laver nos souillures et nous ouvrir les portes du ciel, c'est là, certes, un spectacle bien capable de ranimer notre horreur du péché, de confondre notre ingratitude et de nous décider enfin à entreprendre généreusement l'œuvre de notre conversion.

Semence de vertus Mais je veux vous faire voir dans ce sang de Notre-Seigneur de bien d'autres avantages pour des personnes qui veulent, non seulement se convertir, mais encore devenir parfaites. Le sang de Jésus-Christ ne détruit pas seulement le péché, il n'expie pas seulement les crimes les plus épouvantables ; il est le principe du bien, la semence des plus délicates vertus. N'est-il pas appelé par un prophète le vin qui fait germer les vierges ? Et c'est à ce point de vue que je veux me placer pour vous en parler aujourd'hui.

Le sang de Notre-Seigneur était uni à la divinité, et c'est pour cela que son mérite était infini ; c'est pour cela aussi qu'il ne devait pas seulement produire un effet négatif, être un remède contre l'affreuse maladie originelle ; il devait purifier les âmes et leur rendre leur première beauté ; il devait même faire plus, il devait ajouter quelque chose à cette beauté première. Le Fils de Dieu, régnant au ciel, a une cour digne de lui ; ce sont les anges. Dieu est esprit, et l'armée des plus purs esprits environne son trône inaccessible. Le Verbe se faisant homme voulait aussi sa cour composée d'êtres semblables à lui, revêtus comme lui d'une chair mortelle, mais ayant

quelque chose de la pureté divine qu'il est venu apporter sur la terre. Qui composera cette cour d'esprits angéliques dans un corps mortel, sinon les vierges ? Et les vierges sont produites, nous dit le Saint-Esprit, par le sang du Fils de Dieu. Vous voyez tout d'un coup, mes chères filles, ce que vous êtes et à quelle source mystérieuse remonte votre merveilleux privilège. Vierges, vous remplacez les anges autour du trône de Dieu fait homme, et vous n'êtes vierges que par la puissante fécondité de son sang.

Ses fruits les plus précieux Je laisse de côté la première considération. Nous parlerons plus tard de ce que vous êtes, en tant que placées autour de l'Agneau que vous devez suivre partout. Je m'arrête à vous considérer comme le fruit le plus précieux de cette merveilleuse semence que Notre-Seigneur a déposée dans la terre en y faisant couler son sang.

1° Vous êtes le fruit d'un sang divin. Sans doute, vous êtes filles d'Eve, mais voyez ce que le sang d'un Dieu fait pour vous. Le sang de notre divin Maître me semble être représenté dans l'Apocalypse par cette mer de cristal, que saint Jean vit devant le trône de Dieu. Les vierges vont laver et blanchir leurs robes dans le sang de l'Agneau. Evidemment, ce sang divin est transformé et il transforme ceux qui vont s'y plonger. Tout en vous doit être pur, blanchi, éclatant, sans la moindre souillure.

2° Vous êtes le fruit d'un sang divin, et c'est pour cela que tout doit porter le cachet de votre origine surnaturelle ; c'est le sang de Jésus-Christ versé sur la croix. Vous aussi vous avez été enfantées dans la douleur, et c'est dans la douleur, la pénitence, la souffrance que vous pouvez conserver vos merveilleux privilèges. Ne vous y trompez pas. Si les épines de la mortification ne vous environnent pas, votre

trésor vous sera enlevé. Il n'y a point de virginité sans combat livré avec les armes de la pénitence.

Mais en même temps ce sang divin vous transforme, fait de vous de toutes nouvelles créatures. Vous n'avez qu'à être attentives à ce travail intérieur. Jésus vous ayant rendues vierges par son sang, son sang coule plus à l'aise dans vos veines par la communion. Il faut donc prendre la vie nouvelle que ce sang vous apporte et, puisque les Livres Saints disent que le sang c'est la vie, il faut qu'en participant plus parfaitement à la vertu du sang de Jésus-Christ, vous soyez plus divines en quelque sorte, que tout en vous soit divin : vos pensées, vos paroles, votre être tout entier.

3° Vous êtes le fruit le plus excellent du sang de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit nous le dit par saint Paul : celui qui est vierge peut mieux s'occuper des choses de Dieu, et, par conséquent, l'aimer davantage. La chasteté est donc le commencement de la charité et la condition de la perfection dernière. Rendez-vous donc compte de ce que vous devez offrir à Dieu, pour arriver à tout ce qu'il attend de vous. Non, vous ne devez plus être de la terre, vous devez être toutes du ciel. Dieu vous veut toutes pour lui. Ce qu'il y a de plus excellent ne lui appartient-il pas, à cause de son excellence même ? Donc, mes chères filles, que votre virginité, arrosée sans cesse par le sang de Notre-Seigneur, se développe et grandisse pour lui. Ne craignez pas de faire tous les sacrifices pour la conserver et l'accroître. Jésus-Christ vous a donné de sa substance, afin de pouvoir poser sur vous la couronne des vierges et des épouses de Dieu, pour que vous aussi vous donniez quelque chose, pour que vous donniez tout.

Le sang de Jésus-Christ ! Voilà encore votre force, si vous venez à faiblir ; voilà le bain, où il faut aller vous plonger à la moindre souillure contractée, à la moindre tache faite à votre robe nuptiale. Ah !

mes filles, embrassez la croix de toute la puissance de votre amour, et qu'unies sur cet arbre mystérieux à votre époux, vous y receviez, avec l'intelligence des dons qu'il veut vous faire, la grâce de les faire grandir jusqu'au jour où vous ne serez plus qu'un avec lui pour l'éternité.

IV. Le travail de la Perfection

31 juillet 1857

Je voulais vous écrire depuis quelques jours ; diverses causes s'y sont opposées. Il me semble pourtant utile de vous adresser de temps en temps quelques paroles d'encouragement, afin que le peu de bien qu'on a pu vous faire aille toujours se développant.

Se dépouiller Tout le travail de la perfection consiste en deux choses, selon l'expression de saint Paul, se dépouiller et se revêtir. On se dépouille par un travail dont le but est de détruire en soi tout défaut, toute attache humaine, toute imperfection. Les aspérités de caractère, les tristesses trop naturelles, les découragements, les mouvements de l'amour-propre, les susceptibilités, l'amour des créatures, des consolations, des joies humaines, les retours sur soi-même, les motifs humains dans les meilleures choses, une certaine paresse, un très grand désir de repos au milieu de certaines épreuves ; tout cela et tout ce qui ressemble à cela doit être écarté avec le plus grand soin de notre âme. Et, certes, l'effort doit être continuel, si nous ne voulons pas que la tiédeur et la lâcheté couvrent de leur mousse les petits coins de terrain gagné sur l'ennemi. Oui, il faut nous dépouiller, et tant que nous aurons quelques haillons de notre mauvaise nature, nous ne pourrons prétendre au vêtement de lumière que Notre-Seigneur nous destine.

On vous a présenté souvent cette comparaison : que sommes-nous, quand nous tenons à quelque'une de nos misères, à quelque appui humain, que des mendiants couverts de vieux habits percés, qui refusent d'y renoncer pour se revêtir des ornements d'honneur qu'un roi leur présente. Descendez, mes chères filles, au-dedans de vous-mêmes et demandez-vous quelle est la guenille, à laquelle vous tenez encore et qui s'oppose à ce que votre dépouillement soit complet. Souvent c'est tout bonnement un rien. Quelquefois on croit le dépouillement impossible, parce que cette vilaine tunique qu'il faut quitter s'est si bien collée sur nous qu'il semble qu'en l'arrachant on enlèvera jusqu'à la peau. Eh bien ! tant pis pour nous, si par notre faute le vêtement d'ignominie, c'est-à-dire les habitudes d'imperfection se sont tellement inoculées en nous qu'elles semblent ne faire qu'un avec notre être. Il n'en faut pas moins faire disparaître ces vieux et sales haillons, qui empêcheront Jésus-Christ de nous donner la robe nuptiale. Vous aurez donc à vous adresser cette question : « Qu'est-ce qui, en moi, s'oppose à ce que Notre-Seigneur me donne ma robe de noce ? ».

Vous voyez que j'aborde ici un grand mystère. Et malheur à vous, si vous n'en comprenez pas toute la dignité, comme aussi malheur encore à vous, si, épouses de Jésus-Christ, vous tenez à conserver en vous quoi que ce soit qui lui déplaît ! Vous vous dépouillerez donc et vous vous dépouillerez de tout. Si vous retenez quoi que ce soit, vous n'êtes pas dignes d'arriver à la perfection des épouses de Jésus-Christ. Ce travail sera long, selon que vous serez moins généreuses. La générosité peut l'abrèger. Tout, ici, consiste dans la force de volonté, avec laquelle vous voulez extirper de votre âme le péché et ses moindres souillures.

Se revêtir du Christ Mais après vous être dépouillées, mes chères filles, il faut encore vous revêtir, et en quoi ce travail doit-il consister ? Saint Paul nous le dit en deux mots : « *Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ* ». La si sainte humanité du Sauveur, cette tunique mystérieuse dont s'est revêtue sa divinité, quand elle s'abassa dans le néant pour sauver les hommes, voilà le vêtement qui vous est destiné. Prendre les sentiments de Jésus-Christ, les paroles de Jésus-Christ, les actions de Jésus-Christ ; en faire vos paroles, vos actions, vos sentiments ; ne rien faire, dire ou penser que ce qu'eût pensé, dit ou fait le Sauveur sur la terre ; voilà, ce me semble, ce que c'est que se revêtir de Jésus-Christ. Prenez maintenant votre vie et mesurez-la à ce modèle. Toutefois, la propriété de ce vêtement divin consiste à pénétrer tellement ceux qu'il recouvre que tout leur être est transformé en Dieu. Le travail a-t-il commencé pour vous ? Et pourtant, depuis combien d'années avez-vous reçu la robe du baptême ? Depuis combien d'années Notre-Seigneur ne descend-il pas fréquemment au fond de votre âme, pour la revêtir, l'orner, l'embellir ? Pourquoi est-elle toujours la même ?

On ne peut aborder ces questions sans être frappé d'un contraste : d'un côté ce que Dieu veut faire pour nous ; de l'autre, la manière dont nous ne voulons pas qu'il le fasse. Nous voulons bien, à la vérité, tous les privilèges de la sainteté, mais nous n'en voulons pas les conditions, et, comme dit saint Paul, nous voulons bien être revêtus, nous ne voulons pas être dépouillés.

Une autre fois, mes chères filles, je vous dirai ce que j'entends par ce revêtement de Notre-Seigneur. Pour aujourd'hui, veuillez vous arrêter à l'examen de savoir quand et comment vous vous dépouillerez entièrement de vous-mêmes.

Que Notre-Seigneur vous soit tout en toutes choses !

V. Le revêtement de Jésus-Christ

12 août 1857

Lorsque je cherche à me rendre bien compte de ce que veut dire saint Paul en nous invitant à nous revêtir de Jésus-Christ, j'avoue que j'éprouve un certain embarras. L'union entre l'âme et Jésus-Christ est telle que toute comparaison est impuissante à l'exprimer. C'est pour cela que tantôt elle est peinte sous l'image de l'union qui doit subsister entre l'époux et l'épouse ; d'autres fois, c'est sous la figure de l'âme vivant dans le corps que Notre-Seigneur nous est montré vivant dans le chrétien, afin d'en animer les moindres mouvements, et de montrer qu'il doit être le principe de toutes nos actions.

1° Quand donc l'Apôtre nous dit : « *Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ* », il ne veut autre chose qu'exprimer toujours le même mystère sous un point de vue différent. L'homme paraît sous l'habit qu'il porte ; mais pourtant cet habit le modifie d'une certaine façon. Autres sont les haillons du mendiant, autres les vêtements d'un roi. Si donc vous devez être revêtues de Notre-Seigneur, vous devez vous présenter aux hommes sous un aspect divin. Les bons exemples, la vie chrétienne, la sainteté de tout l'ensemble de vos actions, les mœurs surnaturelles, si je puis dire ainsi, voilà ce que l'on a le droit d'attendre de vous. En tout cela vous devez montrer Notre-Seigneur vous couvrant et, dans les saintes actions que vous accomplissez, vous devez vous souvenir de la mission qui vous est confiée de manifester Notre-Seigneur qui vous sert de vêtement.

2° Toutefois, l'on peut dire encore que saint Paul veut nous montrer que l'action de Notre-Seigneur s'exerce en nous de plusieurs manières. Il agit, comme le germe de la plante se développe dans la vase où il a été semé. Il grandit, s'épanouit peu à peu,

et, dans ce cas, il procède, si je puis dire ainsi, du dedans au-dehors ; son action passe à travers tous les pores de notre substance ; elle nous pénètre tout entiers, si nous n'y mettons aucun obstacle. C'est surtout après la communion, quand Notre-Seigneur est venu au plus intime de notre être, que nous éprouvons ces résultats. Mais il peut aussi, ce divin Maître, procéder du dehors au-dedans et nous investir en quelque sorte de sa grâce, de sa lumière, de sa force. C'est alors ce vêtement merveilleux qui nous recouvre, qui protège notre faiblesse, qui nous apporte une salutaire chaleur ; c'est encore Jésus-Christ. Nous sommes protégés par lui et par lui mis à l'abri de tous les dangers, auxquels nous expose le contact des choses extérieures.

3^e Mais puisque nous devons voir Notre-Seigneur tel qu'il se présente à nous, il me semble que, pour se faire une idée exacte de ce merveilleux vêtement de notre âme qui est Jésus-Christ, il faut se rappeler ce qu'est Jésus-Christ lui-même. Il est, nous dit saint Paul, au sein de la Trinité, la splendeur de la gloire et la forme de la substance divine. Quand cette splendeur glorieuse, cette forme ineffable se plaît à nous revêtir de son éclat et de ses rayons, c'est vraiment une robe de gloire, comme infinie, dont nous sommes enveloppés. Ce sera notre récompense dans le ciel. Sur la terre, nous devons nous appliquer à former nos membres à la porter, et, par un privilège spécial, tandis que les vêtements ordinaires doivent être adaptés au corps, pour qui ils sont faits, c'est nous, au contraire, qui devons nous appliquer à être dignes d'un si magnifique manteau royal. Il faut donc que tout votre être, vos facultés, votre cœur, vos sentiments, tout en vous se transforme, pour être dignes de porter cet inexplicable vêtement, qui est, je le répète, la splendeur de la gloire de Dieu et la forme de sa substance.

Quelle grandeur, quelle majesté, mes chères filles !

Mais aussi que d'efforts pour être dignes d'un pareil honneur, et quelle nécessité aussi de laisser à jamais les imperfections, les amusements, les enfantillages, les légèretés, en un mot toutes les bagatelles qui absorbent votre vie et lui ôtent la majesté du caractère chrétien !

Que Jésus-Christ soit donc votre unique préoccupation et que, pour être revêtues de lui, vous renonciez désormais à tout ce qui est indigne de l'honneur qu'il veut vous faire !

3 mai 1859

Je ne puis laisser passer la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, sans me rappeler qu'il y a deux ans je vous écrivais d'ici quelques réflexions sur le crucifix ; et je viens, si vous le voulez bien, ajouter aux pensées que je vous suggérais alors, d'autres pensées plus tristes encore, mais qui tirent leur valeur des spectacles que nous avons sous les yeux.

Les épreuves de l'Eglise L'Eglise de Jésus-Christ doit combattre jusqu'à la fin des siècles, et c'est pour cela qu'elle est appelée militante. Or, il convient qu'elle lutte avec des armes qui lui soient propres, et ces armes lui ont été données. Ce sont les fouets du Prétoire, la couronne d'épines, la croix et les clous du Calvaire ; en d'autres termes, la souffrance et le mépris. « Souffrir et être méprisé ! » s'écriait saint Jean de la Croix. Voilà, en effet, au milieu des agitations du monde, le moyen le plus sûr d'avoir la paix. De quoi peut se plaindre celui qui met son bonheur dans la souffrance ? Qui peut troubler celui qui trouve sa joie dans le mépris ?

Quelque épreuve qu'ait à subir celui qui se propose de souffrir, il n'a que ce qu'il désire ; et, quant à l'amour du mépris, je vous demande ce qui pourrait

troubler l'adoratrice qui partirait de ce principe : « Je suis une orgueilleuse et je veux combattre mon orgueil. Le meilleur moyen d'en venir à bout, c'est d'aimer le mépris et de recevoir avec empressement toutes les humiliations qui se présentent. Désormais, j'irai au-devant de toutes celles que je pourrai prévoir. » Tout ce qui la préoccupait, lui devenant pain bénit, quelle paix n'aurait-elle pas, je le répète !

Mais j'ai tort d'insister là-dessus, nous y reviendrons plus tard, et je m'écarte de mon sujet.

Je voulais vous dire que l'Eglise semble toucher à de pénibles moments, que les nations frémissent encore et que les peuples ourdissent encore leurs vains complots. C'est un moment d'incertitude que celui où nous sommes. Nous nous trouvons sous la pression de je ne sais quelle angoisse, et, quoique depuis soixante-cinq ans, il plaise à Dieu de faire avancer son Eglise vers le triomphe malgré ses tribulations, on ne peut dire ce qui sera dans quelque temps, si les fautes des uns, la lâcheté des autres, la rage de l'enfer n'attireront pas un châtement sur ceux qui oublient si vite que la miséricorde de Dieu est grande, sans doute, mais que sa justice ne l'est pas moins.

L'heure des victimes Dans ces moments, mes chères filles, le rôle des âmes qui sentent le bonheur d'être victimes est bien beau ; elles continuent l'œuvre de Notre-Seigneur sur la croix. Eh bien ! laissez-moi vous le dire, voilà le moment de redoubler de ferveur et de vous offrir plus entièrement à Dieu.

Que deviendra le Pape, que deviendra la liberté de l'Eglise, au milieu des agitations qui commencent, mais dont nul ne peut prévoir la fin ? Evidemment, il y a d'affreux projets, et ceux qui croient mener le train des affaires ne sont que les instruments aveugles d'un pouvoir supérieur ; mais au-dessus de tout

il y a Dieu qui s'est laissé fléchir, il y a dix-huit cents ans, par le sang de son Fils répandu sur la croix ; et Dieu, avant de donner aux armées le pouvoir de vaincre et aux diplomates la science des protocoles, a enseigné aux chrétiens la science et le pouvoir de la prière. Je vous conjure, mes chères filles, de prier en union avec Notre-Seigneur attaché à la croix, de prier en acceptant et en vous appliquant tous les enseignements de la croix, de vous faire plus que jamais victimes, de telle sorte que, pour votre part, vous puissiez dire que vous aimez l'Église et que vous faites tout ce qui dépend de vous pour la traiter comme une bonne mère.

Je vous écris un peu à la hâte. J'ai dit ce matin la messe pour vous, et j'espère bien que vous prierez un peu pour moi. Ceci n'est qu'un petit bonjour. Plus tard, je vous enverrai votre fameux examen.

L'EXAMEN RAISONNÉ

10 mai 1859

Le propos du Père d'Alzon Il est temps pour moi de tenir ma promesse et de vous envoyer le petit examen raisonné, que je vous avais promis. Vous l'avez déjà, à proprement parler, dans les quelques lignes que je vous ai données sur l'esprit de l'Assomption, mais ces lignes ont besoin de quelques explications qui vous fassent saisir l'ensemble et l'enchaînement de la pensée qui les a dictées.

En vous donnant, tout d'abord, pour but principal, l'amour de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, sa mère, et de l'Église, son épouse, vous n'êtes pas averties seulement que tous les battements de votre cœur doivent être dirigés vers ce triple objet, mais encore, que vous devez développer en vous toutes les vertus, dont Jésus et Marie vous offrent le modèle,

toutes celles que réclame le service de l'Eglise, et vous préparer à tous les sacrifices qui pourront vous être demandés comme preuve de votre amour. Or, ces dispositions veulent être développées, et c'est pour cela que nous devons les appuyer sur quelque chose de solide et de pratique à la fois.

Je ne connais rien de plus solide et de plus pratique que les trois vertus théologiques et les vertus religieuses et chrétiennes qui en découlent directement. Seulement, parmi tant de vertus qui jaillissent de ces trois sources, nous pouvons choisir celles qui correspondent le mieux au but premier que nous nous sommes proposé. Essayons de procéder avec ordre.

I. La Foi

Foi en Notre-Seigneur, vérité éternelle qui s'est manifestée aux hommes ; foi en imitation de la Sainte Vierge, qui a fait l'acte de foi le plus sublime qui ait été accompli, quand elle dit : « Voici la servante du Seigneur » ; foi à l'Eglise, à laquelle nous devons soumettre notre raison, nos doutes, nos révoltes, dans tout ce qu'elle nous enseigne. Esprit de foi, qui nous fait chercher et adorer la volonté de Dieu dans tout ce qui nous arrive. Esprit de foi, qui nous fait unir d'une manière surnaturelle toutes nos actions aux actions de Jésus et Marie, quand ils étaient sur la terre, et nous excite à les accomplir, autant qu'il dépend de nous, avec la perfection qu'ils mettaient dans le moindre de leurs actes, de leurs paroles ou de leurs sentiments.

De la foi découle l'amour de la vérité, son culte. Une des manières d'honorer la vérité vivante, c'est la franchise, et cette vertu sera un de nos caractères distinctifs.

A la lumière de la foi : Mais la foi est une soumission d'esprit à la vérité, c'est un acte d'obéissance du cœur, laquelle, élevée à son plus haut point, devient l'obéissance religieuse. Mais vous voyez combien cette obéissance acquiert de valeur et de force, lorsqu'elle est éclairée des lumières de la foi ; lorsqu'à l'aide de ces lumières, nous cherchons à être obéissants, comme Jésus, jusqu'à la mort et à la mort de la croix, en union avec Marie accomplissant en elle le mystère de l'Incarnation par son obéissance à l'ange qui lui portait la parole de Dieu, et à obéir soit à l'Église, la représentante de l'autorité de Jésus-Christ sur la terre, soit à ceux à qui nous avons voué notre obéissance.

l'humilité Il y a plus. La foi nous éclaire sur ce que nous devons croire et faire, mais elle nous éclaire aussi sur ce que nous sommes, et, par conséquent, sur le peu que nous sommes, sur nos défauts, nos vices et nos habitudes, nos péchés, notre corruption. Et quand nous avons vu tout cet assemblage des tristes éléments qui composent notre être, dans la lumière de la foi ; quand nous y ajoutons la vue de nos révoltes contre la grâce, il n'y a pas de quoi être fiers de nous, et nous sommes évidemment placés sous l'action d'un grand mépris de nous-mêmes qui enfante le désespoir ou l'humilité. Il faut repousser le désespoir et se contenter d'être très humble, de se bien connaître tel que l'on est, de se bien mépriser soi-même, et d'accepter le mépris des autres comme châtement de nos péchés et de notre orgueil, et nous souvenir que nous aimerons d'être méprisés en proportion de l'amour que nous aurons pour la justice de Dieu offensée, et du désir que nous aurons de lui offrir une réparation aussi grande que nous en sommes capables.

Examen sur : D'où suit un examen ainsi conçu.

la foi Ai-je la foi ? Suis-je disposée à croire tout ce que l'Eglise m'enseigne ? Quelle est l'intensité de ma foi ? Ai-je suffisamment adoré Jésus-Christ, vérité éternelle et, comme Dieu, objet infini de ma foi ? Suis-je allée à Dieu par Jésus-Christ, auteur et consommateur de ma foi ? Ai-je assez de reconnaissance envers Jésus-Christ qui m'a donné la foi ? Ai-je cherché à imiter la foi de la Sainte Vierge ? Ai-je, par ma foi, attiré Jésus-Christ en moi, comme Marie au mystère de l'Incarnation ? Ai-je cru à tout ce que l'Eglise m'enseigne ? Ai-je compris la valeur du dépôt qui lui est confié pour moi, le trésor de la vérité par laquelle je serai sauvée ? Ai-je l'esprit de foi ? Me suis-je appliquée à donner à mes pensées, mes sentiments, mes paroles, mes actions, une valeur aussi grande que possible, en les unissant à quelqu'un des mystères de la vie du Sauveur qui me sont révélés par la foi ? Le connaissant par la foi, l'ai-je pris en tout pour mon modèle, ainsi que Marie, sa mère ? Me suis-je rendue compte de la grandeur et du prix, que chacun de mes actes peut acquérir, s'il est accompli par l'esprit de foi ? En quoi ai-je développé en moi l'esprit de foi ?

l'obéissance Quelle est mon obéissance à Jésus, à Marie, dans les bonnes inspirations qu'ils m'envoient, à l'Eglise, dans ses commandements ? Que sont pour moi les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise ? Qu'est pour moi l'obéissance religieuse, qui en est un accomplissement plus parfait ? En quoi suis-je obéissante ? Jusqu'à quel degré, dans quel esprit, avec quel abandon ?

l'humilité Enfin, la foi m'apprend à me connaître. Quelle sincérité ai-je apportée à l'étude de moi-même ? Derrière quels prétextes me suis-je souvent réfugiée pour ne pas voir mes défauts ?

Combien de fois n'ai-je pas volontairement fermé les yeux ? N'ai-je pas préféré le découragement et le désespoir à une vue pénible de mon état et qui m'imposait des efforts ? Suis-je humble ? Connais-je bien mon néant et ma corruption ? En ai-je conclu que j'étais méprisable ? Est-ce que je me méprise ? Est-ce que j'agis conformément au mépris que j'ai ou que je dois avoir de moi-même ?

Ai-je bien compris combien je suis méprisable aux yeux de Dieu, et combien j'ai insulté sa justice, sa majesté, sa bonté, par mes révoltes et mes abus de la grâce ? Est-ce que je comprends bien la réparation qui lui est due, les pénitences que je dois m'imposer, les humiliations que je dois accepter, et combien, si j'étais juste, je tiendrais, pour lui rendre ce qui lui appartient de gloire et que je lui ai enlevée par mes péchés et surtout par mes scandales, à être méprisée de tous, autant que je le mérite ? En quoi vais-je chercher les mépris et les humiliations ? Ou plutôt quelle horreur n'en ai-je pas ? Que ferai-je désormais pour me mettre à la place qui m'est due, pour m'humilier, pour être méprisée ?

II. L'Espérance

11 mai 1859

Si de l'examen sur la foi nous passons à l'espérance, que trouvons-nous ? L'espérance est une vertu, par laquelle nous avons une ferme confiance, fondée sur les mérites de Jésus-Christ, qu'en usant bien des grâces de Dieu en cette vie, nous le posséderons éternellement dans l'autre. D'où je conclus que notre bien n'est pas sur la terre, qu'il est en Dieu ou plutôt Dieu lui-même.

La prière Cette conséquence devient elle-même un principe. Si Dieu est le bien suprême, il faut le posséder à quelque prix que ce soit. Or, on ne

possède Dieu qu'à l'aide de Dieu, et par les moyens qu'il plaît à Dieu de nous donner ; et quoiqu'il nous prévienne de ses dons, en nous donnant, le premier, les moyens d'aller à lui, il veut encore que nous les lui demandions. D'où j'établis la nécessité de la prière.

Les sacrements Les moyens que Dieu donne sont ou intérieurs ou extérieurs. Les moyens intérieurs sont la grâce, sous quelque forme qu'elle se présente. Les moyens extérieurs sont surtout les sacrements, dont il a confié le dépôt à son Eglise. D'où encore je conclus : le respect des sacrements et la reconnaissance envers l'Eglise, qui en a le dépôt et qui me les distribue.

La pauvreté Mais nul ne peut servir deux maîtres. Si je reste attachée, comme ma nature m'y porte, aux joies, aux plaisirs, aux biens de la terre, je ne puis aimer le ciel. L'amour du ciel, le désir de posséder Dieu comme bien suprême ne peut aller qu'avec le détachement des choses d'ici-bas. Plus je désirerai posséder le bien infini, plus je mépriserai les biens créés ; et la perfection de ce désir de posséder Dieu, ce mépris, ce détachement de tout ce qui n'est pas lui ou moyen d'aller à lui, poussé à son plus haut point, c'est la pauvreté religieuse, qui non seulement se détache de cœur, mais de fait, de toutes les créatures pour aller au Créateur, au Père de qui découle tout don parfait.

Mais si je veux être pauvre, il faut pourtant que je vive. De là la nécessité du travail, que l'on peut considérer sans doute comme punition du péché, mais aussi comme une suite de la pauvreté volontaire. La pauvreté elle-même peut être encore considérée par le côté spirituel : nous sommes tous des pauvres devant Dieu, nous avons tous à lui demander quelque chose.

Je ne fais que vous indiquer les points principaux, sur lesquels vous aurez la bonté de réfléchir. Puis, l'examen commence.

Examen sur : Quelle est mon espérance ? Où ai-je placé mon bien suprême ? Quel est le plus intime de mes désirs ? Où ai-je ma confiance ? Est-elle en Jésus-Christ seulement ? N'ai-je pas surtout confiance en moi ? Ne me crois-je pas capable de tout, avec la force de ma volonté ? Quel prix ai-je attaché aux grâces que Notre-Seigneur me prodigue sans cesse ? Comment l'en ai-je remercié ? Comment lui en ai-je demandé de nouvelles ? Quelle est ma situation par rapport à l'ordre surnaturel ? Fais-je tout rapporter à mon salut, de façon que je n'estime que ce qui me le facilite, que je méprise ce qui y est inutile, que j'aie horreur de tout ce qui s'y oppose ?

la prière Les grâces de Dieu sont augmentées en moi par la prière. Comment est-ce que je les demande ? Que fais-je pour en obtenir de nouvelles et de plus abondantes ?

Les grâces sont intérieures et veulent un certain recueillement, qui laisse à Dieu la possibilité d'agir. Comment suis-je recueillie ? Quelles sont les distractions, les préoccupations qui m'absorbent et emportent mon temps ?

Les grâces viennent par l'inspiration de bonnes pensées. Comment les reçois-je, quand elles me viennent ? En quoi ai-je cherché à les multiplier ?

Les grâces sont aussi des secours, une augmentation de force. Quand je l'ai eue, cette force plus grande, en quoi l'ai-je développée par l'exercice des actes qui pouvaient m'être demandés ?

les sacrements Les grâces sont extérieures, et les plus précieuses, ce sont les sacrements. Comment les ai-je reçus ? Comment m'y suis-je

préparée ? Quel fruit en ai-je retiré ? Tant d'absolutions reçues, tant de communions faites, le Saint-Esprit résidant en moi par la confirmation : quel profit ai-je retiré de tous ces trésors ? Il en faudrait bien moins pour faire une sainte. Quelle contrition ai-je eue en me confessant, quelle ferveur en communiant ? A ces grâces extérieures accordées pour moi par l'Eglise, j'avais la possibilité, par ma profession, de correspondre plus particulièrement par la prière publique de l'Eglise. Puisque j'ai le bonheur de le réciter au moins en partie, quelle a été l'attention, le respect, le sentiment d'adoration, de demande, de remerciement, avec lequel j'ai récité mon office, en union avec Jésus-Christ et au nom de l'Eglise ?

la pauvreté Pour ce qui se rapporte à la pauvreté, en ai-je l'esprit ? Suis-je détachée de toutes les choses qui sont à mon usage ? Suis-je prête à en faire le sacrifice ? Ne tiens-je pas à certains biens, ne fût-ce qu'à ma réputation ? Le véritable pauvre est détaché de tout, même de lui. Ne tiens-je pas énormément à ma personne, à mes aises, à mes satisfactions ? Si je suis réellement une pauvre religieuse, tout doit m'être indifférent en moi ou hors de moi, excepté la possession de Dieu et ce qui me la procurera. En suis-je là ? Ou plutôt n'en suis-je pas bien loin ? Que veux-je faire désormais pour parvenir au détachement complet ? La pauvreté proprement dite est-elle toujours exactement pratiquée par moi ? N'en pouvant pas faire davantage à cause de ma position, fais-je toujours ce que je puis ? Où en est mon travail ? Est-ce que je puis dire que je gagne ma vie ? Je puis la gagner par le soin donné à mon ménage, par le travail des mains, par la privation d'une foule de petits amusements, par l'emploi de mon temps à de bonnes œuvres, par le silence qui me rendra le travail plus facile. En tout cela qu'ai-je fait de ce que fait une vraie religieuse ?

La pauvreté, ayant été l'apanage de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, doit être pour moi d'un prix inestimable, car elle a été pour Notre-Seigneur un moyen de nous prouver son amour, et qu'à l'exemple de Marie ce pourrait être un moyen de prouver mon amour pour lui. Quelle valeur ai-je attachée jusqu'à présent à ces délicatesses de la pauvreté, que les saints ont si bien connues ?

La pratique de la pauvreté me permet de faire quelques économies. A quoi les ai-je employées ? Il y a des pauvres d'une autre espèce que moi, à qui ce superflu serait bien nécessaire. Quel emploi fais-je de ce dont je puis disposer, et dans quelles vues surnaturelles en fais-je usage ? Mes bonnes œuvres ne me donnent-elles pas de l'amour-propre et ne font-elles pas de moi un pauvre orgueilleux, qui est une des choses que Dieu a le plus en horreur ?

la jalousie L'espérance et la charité, dont nous allons parler, ont à lutter contre un vice, dont les personnes pieuses ne sont pas toujours exemptes, la jalousie : elles s'attristent du bien spirituel que les autres ont et qu'elles n'ont pas. Ne suis-je pas jalouse ? La jalousie n'a-t-elle pas engendré en moi certaines tristesses, certaines rancunes, certaines révoltes, des paroles peu charitables, du découragement ? Ai-je bien compris que les dons de Dieu sont comme la lumière du soleil qui pénètre tous les yeux, sans que la portion que les uns en reçoivent diminue la portion de lumière que reçoivent les autres ?

Somme toute, ai-je confiance en Jésus-Christ seul ? Suis-je une personne de prière ? Ai-je suffisamment prié pour l'Eglise ? Suis-je pauvre, laborieuse ? Mon temps est-il bien employé ? Mon cœur est-il exempt de toute jalousie et de tout sentiment d'envie ?

III. La Charité

La charité produit, elle aussi, ses vertus. La charité, pour être plus libre de s'unir à Dieu, renonce à toute affection terrestre et produit :

1° La chasteté, l'amour de Dieu demandant le sacrifice de tout ce qui pourrait le ternir même dans les choses permises ;

2° L'oraison, considérée comme union avec Dieu ;

3° L'apostolat.

Examen sur : Me suis-je suffisamment rendue compte de l'amour immense, que Dieu a pour moi de toute éternité ? Je ne suis qu'un néant, et éternellement Dieu pensait à moi. Que fais-je pour lui rendre son éternelle pensée et son éternel amour ? Quelle est ma reconnaissance pour tous ses bienfaits ? Et puisqu'il m'a donné son Fils afin de m'unir à lui, comment ai-je correspondu à ce désir d'union divine ?

la chasteté Comment ai-je traité la vertu de chasteté ?

De quelles épines ai-je entouré ce lys, par lequel je puis être l'épouse de Jésus, plus spécialement l'imitatrice et la fille de Marie ? En quoi ai-je fait effort pour acquérir cette pureté de cœur, qui mérite à ceux qui la possèdent de voir Dieu de plus près ?

Je ne veux pas parler de l'oraison, parce que j'y reviendrai tout à l'heure.

charité envers le prochain Mais si de la charité envers

Dieu je passe à la charité envers le prochain, où en suis-je ? Me suis-je fait une idée du bien que je puis faire par ma vie régulière, par mes protestations pratiques contre la vie du monde, par mes bons exemples, par mes conversations, par mes bonnes œuvres ? En tout cela quel

est mon but ? Et l'amour-propre ne s'y met-il pas souvent à la place de l'amour de Dieu ? Et ne me suis-je pas laissée aller à un sentiment de satisfaction, quand je puis dire : « J'ai fait beaucoup de bonnes œuvres », ou : « Je les ai très bien faites ».

le zèle des âmes Je touche ici le but plus spécial de l'Assomption, qui est d'étendre le règne de Notre-Seigneur dans les âmes et qui implique le double amour de Jésus-Christ et des âmes. Jésus-Christ est vivant comme Dieu dans sa sainte humanité et dans l'Eglise, qui est à la fois son corps, son épouse et son royaume. Toutes ces expressions sont trop faibles, comme on l'a observé, pour exprimer l'union que, dans son amour, Notre-Seigneur veut établir entre lui et les âmes des saints. Ses délices sont de n'être qu'un avec eux. Donc, après m'être efforcée de m'unir tout entière à lui, je ne puis rien désirer de plus que de lui unir le plus d'âmes possible, et le plus saintement possible. A ce point de vue, le zèle pour l'extension du règne de Notre-Seigneur dans les âmes et l'esprit apostolique sont absolument la même chose. Ai-je ce zèle ? Ai-je cet esprit ? Je ne vais pas dire que cela ne regarde pas les femmes. Sainte Thérèse, simple femme et religieuse cloîtrée, avait bien le zèle des apôtres. Pourquoi ne l'aurais-je pas ? Pourquoi ne ferais-je pas tout ce qui dépend de moi ? Et ici, comme la position de chacune est différente, c'est à chacune à s'examiner selon sa position, pour apprécier ce qu'elle aurait pu faire dans le passé, ce qu'elle fait et ce qu'elle pourrait faire.

IV. Le cachet spécial des Adoratrices

Enfin, mes chères filles, vous avez un caractère plus spécial encore, sur lequel je veux insister plus particulièrement. Vous êtes adoratrices et si, comme

j'en suis profondément convaincu, c'est là pour vous une véritable vocation, laissez-moi vous dire combien est magnifique ce privilège, qui vous mérite de devenir tous les jours plus semblables aux anges qui entourent le trône de Dieu. Laissez-moi vous indiquer quatre conditions principales, que, selon moi, doit avoir votre caractère d'adoratrices. C'est l'anéantissement, l'expiation, le zèle, l'union.

Quatre caractères *L'anéantissement.* Qu'est-ce que l'adoration, en effet ? C'est un acte, par lequel nous reconnaissons le suprême domaine de Dieu sur toute créature, et le sacrifice qui dans l'Ancienne Loi se rapportait à l'adoration, c'est l'holocauste où la victime était entièrement consumée par le feu. Le grand crime des temps modernes, c'est que Dieu n'est pas suffisamment adoré, n'est pas suffisamment reconnu pour maître souverain de toutes choses. Eh bien ! votre vie d'adoratrices devrait consister à adorer pour vous et pour ceux qui n'adorent pas. Voyez par quels anéantisements, par quelle destruction de vous-même, par quelle proclamation des droits de Dieu, vous devez réparer les insultes qui lui sont faites.

L'expiation. C'est sans doute pour expier nos crimes que Notre-Seigneur est monté au Calvaire. Mais quand vous êtes à ses pieds, ne sentez-vous pas qu'il veut être adoré en union avec les sentiments qu'il a eus ? Quoique ressuscité d'entre les morts, il n'en est pas moins la victime par excellence, l'agneau qui efface les péchés du monde ; et, quoique son oblation soit surabondante, il vous demande de la rendre plus surabondante encore, si je puis m'exprimer ainsi, et c'est à ce point de vue que vous pouvez être victimes pour le péché.

Lorsqu'au pied du Saint Sacrement vous vous considérez, comme Notre-Seigneur au Jardin des Olives, en face de la justice de son Père, entrez-vous dans

tous les sentiments qui submergèrent l'âme de notre divin Maître en ce terrible moment ? Voyez ce que peut être alors votre prière ; voyez ce qu'elle peut offrir ; voyez comment entre cette prière douloureuse et une vie d'expiation il doit se trouver une relation intime, et comment en vous retirant d'auprès de l'adorable victime, vous devez vous faire victimes vous-mêmes, et à quel degré.

Le zèle. Vous ne pouvez être apôtres comme les hommes évangéliques, mais vous pouvez être leur âme, comme Marie était l'âme des apôtres dans le cénacle. Elle en est encore la reine, et vous qui êtes ses filles, vous pouvez, comme elle, prier pour les apôtres, et, par votre zèle au pied du Saint Sacrement, aux pieds de Celui qui a envoyé les apôtres, obtenir pour le successeur des apôtres, Notre Saint-Père le Pape, pour les évêques, pour tous les prêtres, toutes les grâces d'apostolat qui leur sont nécessaires plus que jamais.

Voyez-vous, mes filles, le corps humain a comme deux foyers, la tête et le cœur. La tête commande, dirige, gouverne ; mais le principe de la chaleur et de la vie, c'est le cœur. Le cœur n'agit pas, mais il est un principe d'action ; et vous, comme adoratrices, vous appartenez plus spécialement au cœur de l'Eglise et de Jésus-Christ. Le cœur est invisible, et pourtant quelle n'est pas son action ? Vous n'avez pas à vous trop montrer, mais que de saintes choses vous ne devez pas remuer, si vous avez un véritable zèle !

L'Union. Que sera le bonheur dans le ciel ? L'union à Dieu. Et votre vie d'adoratrices sur la terre doit être un commencement du ciel. Qu'aurez-vous dans le ciel ? Dieu. Et, par zèle, ne l'avez-vous pas au Saint Sacrement ? Ce que doit être cette union, quels en sont les mystères, quels en sont les transports, nul ne peut le dire ici-bas. Cette union est sans doute précédée de grandes souffrances. Quelle pureté, et, par consé-

quent, quelle purification Dieu n'exige-t-il pas d'une âme, à laquelle il veut s'unir ! C'est à vous à voir, mes filles, à quel prix vous voulez payer ici-bas votre union avec Dieu dans l'éternité.

Examen Cette dernière partie de notre examen sera courte.

Je dois *m'anéantir*. Ne suis-je pas pleine d'orgueil, de fierté, de susceptibilité, d'indépendance ? Je veux être foulée aux pieds et je relève sans cesse la tête, et sans cesse j'expose mes griefs. Je veux être comptée pour rien, et sans cesse je veux que l'on me compte pour quelque chose et pour beaucoup.

Je veux *expier*. Quels sentiments d'horreur ai-je des offenses faites à Dieu, de tant d'impiétés, de sacrilèges, de blasphèmes, d'impuretés, de crimes qui souillent la face de la terre ? En quoi mon amour pour Jésus-Christ s'en préoccupe-t-il ? N'ai-je pas une de ces piétés étroites, égoïstes, qui se replient sur elles-mêmes et s'occupent peu du prochain, des âmes qui se damnent, de la cause de l'Eglise que l'on trahit, de la gloire de Dieu que l'on délaisse ? Que fais-je en fait d'expiations et de mortifications réparatrices ?

Le zèle implique l'oubli de soi. Quand me serai-je une bonne fois oubliée moi-même ? Quelle ardeur ai-je pour prier le père de famille d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ? Que fais-je au pied du Saint Sacrement ? La prière est la source du zèle et si je ne puis exercer celui qui devrait me dévorer, je devrais au moins obtenir, par les prières, qu'il passât dans l'âme de ceux qui ont grâce et mission pour évangéliser. Quels efforts ai-je fait pour imiter la sainte Vierge, dont la vie, après l'Ascension de Notre-Seigneur, fut à la fois une vie cachée et une vie de zèle ? Sans vivre dans un couvent, que ne fit-elle pas pour l'Eglise, et que ne pourrais-je pas faire, si je voulais l'imiter ?

Union. Tout mon bonheur est-il de n'être qu'un

avec mon divin époux ? Tous les battements de mon cœur tendent-ils uniquement vers lui ? Pour lui être plus unie, suis-je prête à lui tout sacrifier ? Et que fais-je pour lui prouver qu'il est le Dieu de mon cœur et mon partage pendant l'éternité ?

Conclusion : Voilà, mes chères filles, l'examen que votre **Directoire** je vous avais promis. Il me semble qu'il renferme à peu près tout ce que je demande de vous, pour vous faire acquérir l'esprit de véritables adoratrices. Je vous engage à le lire souvent. Vous pouvez le partager en quatre parties, mais tenez pour sûr que si vous passez chaque jour quelques minutes à le méditer, vous découvrirez en vous une foule de choses à corriger, de vertus à développer, de défauts à retoucher, d'habitudes à supprimer, de dispositions à modifier. Ce pourra vous être comme une sorte de *Directoire*, où vous puiserez cette unité de vie spirituelle, qui fera de votre petite Association un corps plus compact et vous imprimera une plus intelligente énergie pour le bien.

Je ne prétends pas que toutes vous deviez prendre tout au même degré. Les attraites sont divers, et il est utile d'en tenir compte. Les unes sont appelées à plus d'humilité, les autres à plus de mortification. Certaines préfèrent la vie cachée, d'autres enfin la prière. Je n'insiste pas et je vous laisse votre liberté, et surtout la liberté du Saint-Esprit, qui souffle où il veut et comme il veut ; mais je tiens à ce que vous soyez attentives à son souffle et que vous ne fermiez pas l'oreille à sa voix, quelques sacrifices qu'elle vienne vous demander.

Que Notre-Seigneur et la sainte Vierge bénissent ces quelques lignes et leur fassent porter dans vos âmes des fruits de sainteté, qui vous rendent dignes d'adorer éternellement le divin Agneau dans les pures flammes des séraphins !

B. — SOUVENIRS D'INSTRUCTIONS

26 mars 1858

Fête de la Compassion

Marie, modèle des Adoratrices

Son énergie La fête que nous célébrons aujourd'hui, mes chères filles, après celle du Saint Sacrement, est une de celle qui va le mieux aux adoratrices. Quel modèle plus parfait, pouvez-vous prendre dans vos adorations, que celui de Marie auprès de la croix où elle a suivi Jésus. Les Juifs ont assouvi leur haine, les bourreaux leur cruauté ; Judas a exécuté sa trahison, les Apôtres se sont dispersés et Marie seule, accompagnée de quelques pieuses femmes et du disciple que Jésus aimait, l'a suivi jusqu'au Calvaire. Croyez-vous que son cœur de mère n'ait pas des angoisses effrayantes, et qu'elle soit arrivée là sans avoir surmonté la faiblesse de la nature, rebutée des souffrances qui l'attendaient ? Non, n'en doutez pas, la grandeur de son sacrifice s'était présenté dans tout ce qu'il avait de terrible ; elle savait qu'elle allait voir expirer son Dieu et son fils, mais elle veut assister à ce moment de douleur extrême et rester avec Jésus, jusqu'à son dernier soupir.

Ses douleurs A l'exemple de Marie, mes chères filles, et la prenant pour modèle dans vos adorations, tenez-vous aussi aux pieds de la croix, lorsqu'il plaît à Jésus-Christ de vous y clouer avec lui. Que les dégoûts, les sécheresses, les ennuis, les ténèbres mêmes qui se rencontrent quelquefois dans la prière, ne vous empêchent pas de la prolonger autant que vous le devez. Vous souffrirez, il est vrai, vous serez immolées, mais le Dieu du Calvaire, et votre Mère au pied de la croix, ont mille fois plus

souffert que vous ; une seule chose vous soutiendra si vous êtes fidèles, c'est la grâce qui vous est accordée de pouvoir mettre vos faiblesses, vos souffrances auprès de celles de votre Dieu et de votre tendre Mère.

Marie au pied de la croix ne pensait qu'aux tourments de son divin Fils. Il n'est pas dit qu'elle succombait sous le poids de sa douleur, mais au contraire qu'elle était debout. Elle s'oubliait entièrement pour tout rapporter à la grande victime du Calvaire qui, en lui donnant une grande intensité de souffrance, lui donnait aussi une grande puissance et une grande consolation de souffrir. Qui pourrait comprendre les flots d'amertume qui sortaient du cœur de Jésus et se répandaient dans celui de sa mère ! qui pourrait exprimer ce qui se passait dans ces cœurs et rester insensible à tant d'amour ! Marie auprès de la croix représentait l'Église tout entière, au nom de laquelle, et pour laquelle elle adorait Jésus.

Son abnégation Que Marie soit encore votre modèle, mes chères filles, dans toutes vos adorations ; à son exemple oubliez-vous vous-mêmes, pour ne songer qu'à Jésus. Il est dans ce moment oublié, insulté, outragé, de la plupart des hommes ; la foi est attaquée de toute manière ; les personnes mêmes qui pratiquent, semblent se laisser insinuer des pensées et des sentiments contraires à ceux de Jésus. Si notre foi était ardente et vive, nous devrions sécher de douleur à la vue de tant de maux et de tant d'ingratitude ; au moins ne soyons jamais du nombre de ceux qui outragent Jésus, et à l'exemple de Marie, notre modèle, oublions-nous, pour prendre ses intérêts, pour lui gagner des cœurs par nos prières et nos exemples et le dédommager de tout ce qu'il souffre en consentant à souffrir avec lui ; avec Marie, nous sentirons alors la puissance qu'il nous donnera pour souffrir et la consolation qui se trouve dans la souffrance.

Sa compassion pour les pécheurs Enfin Marie, au pied de la croix, est véritablement le refuge des pécheurs, puisqu'elle les reçoit tous pour ses enfants, à la place de Jésus qui va expirer. Admirez la générosité et l'amour avec lesquels elle accepte les bourreaux de son Fils, et ceux qui sont la cause de sa mort. Elle peut donc dire à ce Fils en priant pour eux : « Voilà toutes les âmes rebelles qui vous ont outragé ; je vous les offre sur ces mêmes bras qui vous ont si souvent porté, et sur lesquels vous avez bien voulu vous reposer. Rappelez-vous toutes les fatigues que j'ai endurées, tous les soins que je vous ai prodigués, et je vous en conjure, au nom de tout cela, ayez pitié des enfants que vous me donnez et que j'accepte pour votre amour ». C'est surtout dans vos adorations, mes filles, que vous devez prier pour les âmes égarées ; mais, à l'exemple de Marie au pied de la croix, n'oubliez pas les pécheurs dont vous avez le plus à vous plaindre. Suppliez particulièrement pour eux et recommandez-les à Dieu pour qu'il les sauve. Imitant ainsi la charité de votre Sauveur et l'amour de votre mère, vous vous rendrez dignes d'être unies dans l'éternité à celui qui est l'Époux de vos âmes.

Jéudi Saint, 1^{er} avril 1858

Jésus à Gethsémani, modèle des Adoratrices

Dans ma dernière instruction je vous ai montré Marie au pied de la croix comme le modèle que vous devez prendre dans vos adorations. Aujourd'hui je viens vous proposer un modèle plus parfait encore : ce sera Jésus-Christ lui-même, agonisant au jardin des Olives, dont vous devez continuer la prière.

Après avoir institué la dernière et la plus grande merveille de son amour et avoir établi le sacerdoce pour le perpétuer jusqu'à la fin des siècles ; après

avoir dit à ses apôtres, pour leur marquer l'union qui existait entre eux : Je suis la vigne, vous êtes les sarments et d'autres paroles pleines d'amour et de tendresse, nous suivrons Jésus à Gethsémani où nous le considérerons comme victime de la justice de son Père et de l'abandon des hommes.

La justice de Dieu La justice de Dieu est infinie, elle est la ceinture de ses reins, c'est l'Esprit Saint lui-même qui le dit ; aussi qui pourrait comprendre ce qu'elle a de terrible dans ses effets, puisque c'est sur Dieu lui-même, couvert des iniquités de tous, qu'elle va opérer. Et le cœur de Jésus se dilate encore pour recevoir les flots de douleur que lui prépare son Père qui oublie tout ce qu'est ce Fils bien-aimé, pour ne voir en lui que la personne des pécheurs et lui laisser toute l'horreur de son sacrifice dont il ne peut soutenir la vue. Ainsi abîmé par la souffrance et succombant sous le poids de cette justice infinie, il demande que ce calice s'éloigne de lui, puisqu'il ne peut soutenir son amertume et le voir inutile pour tant d'âmes qui n'en profiteront pas. Mais Dieu le Père est insensible à tout et ne se laisse point fléchir. Que devez-vous faire, mes chères filles, sinon consentir à être victimes avec Jésus. C'est le moment de vous mettre à ses côtés et de désarmer la justice divine. C'est avec lui que vous devez vous offrir pour continuer sa prière et expier les crimes qui se commettent chaque jour.

L'abandon des hommes Mais si Jésus est écrasé par la justice de son Père, les hommes pour lesquels il a tant fait ne l'oublieront pas et le soutiendront dans ce moment terrible où son Père est irrité ! Il n'en sera rien, mes chères filles, il a pris avec lui trois apôtres, Pierre le disciple de la foi, Jacques le disciple de l'espérance, Jean le disciple de l'amour ; mais eux, ne comprenant rien à ce que

Jésus leur avait dit, ils le laissent seul, et ne songent ni à le consoler, ni à le soutenir. Par le sommeil des trois apôtres, Jésus veut nous faire comprendre aussi que les trois vertus qu'ils représentaient ne le consolait plus au moment de son abatement. Apprenez de là à sacrifier toutes les affections, tous les secours humains ; que rien ne vous retienne et ne vous arrête ; immolez tout sans réserve pour un Dieu qui, par amour pour vous, a voulu tout immoler.

L'ange de consolation Jésus, abandonné, recommence donc sa prière et trouve dans son Père la même inflexibilité. Il succombe alors sous le poids de sa douleur et par le sang qu'il verse il donne la fécondité à l'Eglise, qu'il forme par ses souffrances.

Dans ce moment d'agonie extrême, un ange, envoyé des armées célestes, vient fortifier le Sauveur. On croit généralement que c'est l'archange Gabriel dont le nom signifie Force de Dieu, et qui ayant été envoyé à Zacharie, pour lui annoncer la naissance du Précurseur du Messie, à Marie pour la saluer comme Mère de Dieu, semble devoir être choisi pour soutenir Jésus. Quelle humiliation pour un Dieu, de recevoir l'assistance de sa créature ! Jésus l'accepte cependant, et consent à vouloir être relevé par amour pour nous et pour compatir à nos faiblesses. Ici, mes filles, comprenez combien votre mission est admirable. Ce n'est pas à la place des apôtres que je vous mets, car quoiqu'accompagnant le Sauveur ils se sont endormis, mais je vous dis : c'est vous qui êtes choisies pour consoler votre Dieu de l'oubli de tant de créatures. C'est vous qui par votre amour devez remplir les fonctions de l'ange vis-à-vis de lui. Je vais plus loin, c'est encore plus que cela que vous devez être, je vous mets à la place même de Jésus ; c'est sa prière que vous devez continuer toute votre vie, prière puissante, prière féconde, prière agréable

à Dieu. Remarquez, mes filles, que l'Ange, ayant consolé notre Sauveur, disparaît et le laisse ; de même la consolation n'a qu'un temps, puis elle se retire. Oh ! sachez alors vous immoler, que votre prie-Dieu soit l'autel où vous vous sacrifierez tous les jours et à chaque instant du jour. Puisque Jésus sauve les âmes en souffrant et en répandant son sang, sachez que les vierges qui sont ses épouses et le cœur de son église, doivent par leurs larmes et par leur sang aussi, travailler pour les âmes qu'il a sauvées et pour lesquelles il a bien voulu mourir.

La rage de l'enfer Enfin notre Dieu soumis à la justice de son Père et à l'oubli des hommes est encore victime de la rage de l'enfer. Il fut permis à Satan de le tourmenter, tout en ignorant qui il était, car s'il l'avait connu, jamais il n'aurait osé s'en approcher. Je vois donc le Sauveur en présence de tout ce qu'il y a de terrible, dans les horreurs de la mort, dans l'abandon de son Père céleste, et par-dessus tout, dans la pensée de l'inutilité de son sacrifice pour un grand nombre d'âmes qui persistent à se perdre. Les crimes du monde entier se pressent dans son cœur pour le tourmenter, et son âme divine ne peut soutenir le combat terrible que l'enfer lui présente en lui montrant son amour méconnu et outragé. Qui peut exprimer ses angoisses et comprendre sa douleur ! Comme le divin Sauveur et à son exemple, vous avez aussi à vaincre l'enfer qui n'épargnera rien pour vous abattre et vous décourager. La tentation se présentera bien souvent pour tâcher de vous enlever Jésus. Ah ! mes filles, apprenez de votre Sauveur, que c'est par la persévérance dans la prière que vous devez y résister. Que l'épreuve ne vous éloigne jamais de lui, mais qu'au contraire la grandeur de l'épreuve devienne la mesure de votre amour, et que cet amour croissant sans cesse et devenant votre vie, vous unisse de plus en plus

à votre Dieu, vous fasse tout souffrir pour lui plaire jusqu'au jour où vous le posséderez pour l'éternité.

*Jeu*di Saint 1862

Trois caractères des Adoratrices

J'ai tenu, mes chères filles, à vous réunir aujourd'hui et à cette heure, qui est réellement celle où fut instituée la divine Eucharistie, car ce jour et cette heure semblent plus particulièrement vous appartenir à cause de votre titre d'Adoratrice et de votre consécration plus grande à l'amour et à l'adoration de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Ce sera donc de votre titre d'Adoratrice, que nous nous entretiendrons. Liées comme vous l'êtes par des vœux, vous devez, mes filles, avoir des caractères distinctifs, je les résume à trois.

Je vais remonter bien haut pour indiquer votre premier caractère comme Adoratrice ; mais en l'étudiant avec moi, vous comprendrez que quelqu'élevé qu'il soit, il doit être réellement votre point de départ.

Séraphins Eh bien ! mes enfants, par l'amour, vous devez être ici-bas des Séraphins ! Dans le ciel, au-dessus des Anges, des Archange

s, des Trônes, des Dominations, des Puissances, au plus haut de l'échelle angélique, sont les Séraphins qui brûlent d'amour et se consomment en chantant ce cantique immortel : Saint, Saint, Saint... C'est à eux, mes enfants, que je ne crains pas de vous comparer ; vous devez brûler d'amour pour Dieu. Oui, ici-bas, la vie d'une Adoratrice doit être semblable à l'existence de cette petite lampe ; votre cœur doit se consumer d'amour pour Dieu, et briller comme une flamme. Votre amour serait-il digne de celui qui en est l'objet, s'il n'était pas infini ; votre pauvre cœur, borné en

lui-même, cesse de l'être en se donnant dans toute l'étendue de son être et de sa puissance ; de ce côté, votre amour peut être infini, il s'agit que de vous-même vous n'y mettez point de bornes ! Oh ! ne dites pas : c'est au-dessus de mes forces ; je vous le disais, il y a quelques jours ; en communiant, ne recevez-vous pas l'auteur de toute sainteté, de toute perfection, de toute pureté, l'auteur même de l'amour ! Il est donc là, dans votre cœur, au moment de la communion, pour vous communiquer sa sainteté, sa pureté et son amour ; il ne tient qu'à vous d'y participer, laissez-le faire, n'opposez aucun obstacle à son action, et il embrasera votre cœur d'un amour aussi ardent et aussi consumant que celui des Séraphins. Laissez Notre-Seigneur maître d'agir en vous, et il y opérera de véritables transformations, car l'amour est un feu qui brûle ; en brûlant il consume et il purifie ! Oh ! que de choses ne brûlerait-il pas, ne consumerait-il pas, ne purifierait-il pas en vous, si vous lui livriez votre cœur, et l'intensité de sa flamme augmenterait d'autant plus qu'elle consumerait davantage !

Oui, mes enfants, vous pouvez prétendre à égaler les anges par l'amour ; Marie votre Mère n'est-elle pas la reine des anges, et par là au-dessus d'eux ? C'est elle qui réalise cette parole de l'Écriture : L'homme a été placé un peu au-dessus des anges. Que votre vie soit désormais une vie d'amour, que votre cœur devienne une flamme et vous serez véritablement Adoratrices.

Epouses Votre second caractère, au premier abord, va vous paraître inférieur au premier, mais tel que je l'envisage, vous sentirez bientôt le progrès qui s'y trouve. Votre second caractère est celui d'Épouse. Oui, mes filles, vous êtes les épouses d'un Dieu ! Avez-vous jamais songé à tout ce que ce titre crée d'intimité et d'union entre Dieu et vous ?...

Si, comme Séraphins, vous devez aimer Dieu, d'un

amour ardent et surnaturel, comme épouses, vous êtes appelées à ne faire qu'un avec lui !... Cette parole, que l'Eglise met dans la bouche de ses ministres, pour le sacrement du mariage : vous serez deux dans une seule chair, peut s'appliquer aussi à vous, mes enfants ! Avec Notre-Seigneur, vous ne serez qu'un dans une seule chair. C'est surtout à la communion que ce prodige s'accomplit ; Jésus-Christ s'y empare de votre corps, il s'incorpore avec lui et vous n'êtes plus qu'un avec lui ! Quelle union plus grande, plus intime et plus complète que celle de l'épouse et de l'époux. C'est la vôtre, mes enfants, et vous la devez à votre titre de Vierge.

Vous le voyez donc, cette union implique un accord parfait. Saint Augustin vous le dit : la maison bien ordonnée est celle où l'époux commande et où l'épouse obéit. Prenant ces paroles du côté sérieux et les appliquant avec tout le respect voulu à nos rapports avec Notre-Seigneur, nous y puiserons de grands enseignements sur la soumission et l'abandon avec lesquels nous devons suivre la volonté de notre céleste Epoux. Ses désirs doivent être les nôtres et notre joie doit être de lui complaire dans les plus petites choses.

Jésus-Christ, étant votre Epoux, est aussi votre Maître, il a le droit de vous commander, et si vous êtes de fidèles épouses, vos regards fixés sur les siens, préviendront ses moindres désirs ; et vous verrez dans tout ce qui vous arrive, la manifestation de la volonté de celui auquel vous êtes unies par les liens les plus intimes. Cette pensée qu'en acceptant les moindres événements qui vous arrivent, vous acceptez la volonté de votre Epoux, sera pour vous un soutien et une force.

Victimes Votre troisième caractère, mes chers enfants, est celui de Victime. L'amour des Séraphins et l'union de l'épouse ne serait rien, si vous ne deveniez

pas victime avec Jésus-Christ. Pour être réels l'amour et l'union de l'épouse exigent une immolation continue, et cette immolation resserre si bien vos liens avec votre Epoux, que, ne faisant plus qu'un avec lui, vous deviendrez d'autres Jésus-Christ.

Jésus-Christ s'immole sur nos autels, et vous aussi vous vous immolerez et vous deviendrez victimes avec lui. Vous le voyez, ce caractère dépasse les autres. Le premier vous oblige à un amour unique et ardent ; le second à une union parfaite de cœur et de volonté avec votre époux ; le troisième vous oblige à devenir un autre lui-même par l'immolation, par le sacrifice sans cesse renouvelé de votre cœur, de votre corps, de votre volonté, de votre intelligence, de votre liberté, en un mot de tout votre être. Voilà, mes enfants, ce que vous devez être à Dieu. Voyez maintenant ce que vous lui avez donné depuis que vous êtes Adoratrices, et liées d'une manière particulière par les saints vœux ?...

Notre-Seigneur, par ses divins abaissements, s'est également lié par amour pour nous ! Que lui avez-vous donné en retour ! Sur quoi avez-vous fait porter votre vie de sacrifice et de victime ? Songez, mes filles, que cette vie de sacrifice et de victime, ne cessera pour vous qu'à la mort. Vous vous y êtes engagées par vos vœux et Notre-Seigneur, qui est un Dieu jaloux, trouvera toujours de nouveaux sacrifices à vous imposer ; malheur même à l'âme à laquelle il cesserait de demander ; c'est qu'il se retirerait d'elle. Si jamais, dans votre vie, à un moment de ferveur a succédé un moment de tiédeur, vous devez l'attribuer à un refus de sacrifice, ou à un manque de générosité !

Conclusion Examinez-vous sérieusement sur le passé, mes enfants, sur tout ce que vous auriez dû faire, que vous n'avez pas fait. Prenez, ensuite, de fortes résolutions, non pas en général, car qui

donne tout, ne donne souvent rien ; mais faites-les porter sur les points les plus importants pour votre âme. Les unes les prendront et marcheront avec élan, c'est bon ; d'autres les muriront avec réflexion, c'est également bon ; que votre nature vous pousse vers l'une ou l'autre voie, peu importe, pourvu que vous vous portiez avec générosité, ardeur et persévérance à être réellement Séraphin par l'amour, épouse par l'union et victime par l'immolation de vous-même.

L'important, c'est que vous ne reveniez jamais sur le don de vous-même. Dieu me garde de penser qu'un jour, l'une d'entre vous puisse reculer et revenir sur ce qu'elle a promis à Dieu, mais laissez-vous presser de vous donner tous les jours davantage à Notre-Seigneur. Méditez sérieusement sur ce que Dieu vous demande comme Adoratrices et surtout ce à quoi vous vous êtes engagées par vos vœux. Il est ensuite un point qui devient si intime pour l'âme, que je ne peux plus l'y suivre ; c'est avec Dieu lui-même qu'elle doit communiquer et traiter de sa perfection et de sa purification ! En un mot, voyez ce que vous voulez être désormais comme Séraphin, comme épouse et comme victime. L'amour enflammé des Séraphins ajoutera à l'union de l'épouse et par l'immolation vous mériterez de suivre éternellement cet agneau immolé, dont vous aurez dès ici-bas suivi les traces.

Août 1862

L'oraison

Nous avons deux moyens pour nous mettre en rapport direct avec Dieu : l'oraison et la communion ; aujourd'hui nous parlerons du premier.

Dieu est puissance Une des causes qui rend notre oraison comme stérile, c'est que nous ne sommes pas assez pénétrés de la présence,

de la grandeur, de l'être de Dieu... Dieu est essentiellement Puissance, Lumière et Amour. La puissance de Dieu remplit l'univers, il est en tout, il est partout ; nous sommes en lui, nous vivons en lui, nous respirons en lui comme dans un Océan. Nous sommes encore plus en Dieu, que nos corps ne sont dans l'air, et que les poissons ne sont dans l'eau. Si, habituellement, nous sommes tellement entourés par la divinité, que nous ne pouvons penser et agir en dehors d'elle (sans toutefois rien perdre de notre liberté), n'y sommes-nous pas d'une manière plus particulière, quand nous nous séparons des objets extérieurs, pour nous recueillir en sa présence ; c'est alors que sa présence devrait nous pénétrer d'un profond sentiment de dépendance, qui donnerait, à notre oraison et à notre adoration, une force qu'elles n'ont pas. En reconnaissant dans toute son étendue le souverain domaine de Dieu sur nous, tomberaient tous ces caprices auxquels nous ne nous laissons que trop aller... Oui, mes filles, laissez-moi vous le dire, nous ne traitons pas Dieu avec assez de respect ! nous ne le prenons pas au sérieux ! Nous nous donnons, nous nous reprenons ; nous traçons notre voie, nous limitons nos sacrifices, en un mot, nous oublions que Dieu est notre souverain *Maître*, que nous sommes en lui, que nous vivons en lui, qu'il est témoin de toutes nos pensées d'indépendance, et de toutes nos révoltes... Nous semblons lui dire : Voyez, Seigneur, je veux bien être à vous, mais vous m'accorderez ceci, et cela !

Que nous les reconnaissons ou non, les droits de Dieu sont bien réels ; cette puissance infinie, qui nous entoure de toute part, saura bien nous conduire où elle veut que nous allions. Alors pourquoi ne pas nous laisser mener par elle ?... Reconnaissons entièrement le souverain domaine de Dieu sur nous, et tenons-nous prêtes à tous les sacrifices qu'il nous demandera et qu'il a le droit d'exiger... Peu importe

ce que nous ferons et ce que nous deviendrons pourvu qu'en tout nous accomplissions la volonté de Dieu.

Dieu est lumière Dieu est aussi lumière par essence ; lui seul a la connaissance exacte de ce qu'il est, et de la valeur réelle de toute chose. Il est tout à la fois lumière et sagesse. — Cette sagesse et cette lumière sont telles, que si elles se révélaient à nous, nous ne pourrions le supporter, elles nous écraseraient et nous anéantiraient à l'instant même... Aussi Dieu en se manifestant à nous se proportionne-t-il à la faiblesse de nos yeux, et à la portée de notre intelligence ; néanmoins ce regard et cette intelligence ont différents degrés, il ne dépend que de nous d'y atteindre. Demandons à Dieu, dans l'oraison, de nous donner la puissance d'y voir plus clair ; adressons-nous à cette divine sagesse, pour qu'elle nous apprenne à connaître les choses, telles que Dieu les connaît..., à les juger, comme il les juge et les apprécie.

Si nous nous efforçons, pendant l'oraison, de nous approcher de cette divine lumière, notre œil se fortifierait, nous découvririons en nous ce qui nous échappait autrefois, et ce que nous n'y apercevions pas... Nous élevant ensuite plus haut, nous apprendrions à mieux connaître Dieu, nous pénétrerions plus avant dans le secret de ses divines perfections, et nous puiserions dans les trésors de sa sagesse. Oui, mes filles, si nous ne mettions pas obstacle aux rayons de cette divine lumière, si nous savions davantage nous oublier auprès de Dieu, en ne revenant pas sans cesse sur ce qui nous touche et nous froisse, nous nous plongerions autrement dans cette adoration, qui n'est après tout que la reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur nous. En nous perdant en lui, nous acquerions la force et la liberté qui nous manquent, pour être prêtes à aller là, où Dieu nous veut.

Dieu est amour Dieu n'est pas seulement puissance et lumière, il est encore amour ! Oh que nous connaissons peu cet amour qui veille sans cesse sur nous, qui nous entoure de tant de sollicitude, qui nous prévient de tant de grâces et nous invite à jouir de lui, pendant l'éternité. — Il est effrayant de voir combien cet amour est méconnu ; combien il remplit peu nos cœurs ; nous ne lui en livrons qu'une partie, et nous réservons le reste pour la créature, et cela, avec un laisser-aller et une telle facilité, qu'on sent, comme le peu de cas que nous faisons de l'amour d'un Dieu. — Tous les hommes ne devraient-ils pas être émus de se voir tant aimés ! Leur vie ne devrait-elle pas être un acte continu d'amour et de reconnaissance ? Non, au lieu de cela on se préoccupe de politique, de science, de commerce, d'affection, et de Dieu ? jamais ou presque jamais ! Sans aller chercher loin d'ici, mes filles, nous qui avons été prévenus de tant de grâces, qui recevons si souvent Notre-Seigneur dans notre âme, notre vie est-elle une vie d'amour ?... C'est là ce qu'il y a d'étonnant et d'incompréhensible, que nous soyons si froids, si lâches, si préoccupés des créatures, si pleins de nous-mêmes, aux pieds de Notre-Seigneur, de ce Dieu que nous venons adorer, et que nous devrions uniquement aimer...

Que désormais notre oraison soit plus sérieuse, abandonnons-nous à la puissance de Dieu, pour qu'il fasse de nous ce qu'il voudra ; à sa lumière, pour qu'elle nous éclaire sur nos misères, sur le néant des créatures et la grandeur de Dieu ; enfin à son amour, pour qu'il remplisse à lui seul notre cœur !

29 septembre 1862

Fête de saint Michel

Semblables aux Anges

La fête que nous célébrons aujourd'hui me fournira l'occasion de vous développer cette pensée, qui se rattache parfaitement à nos précédentes instructions : « Qu'étant vierges, vous devez être semblables aux anges ». Les anges, mes enfants, sont purs, obéissants, porteurs des ordres de Dieu, et chargés de chanter ses louanges. Il est encore d'autres attributs, mais nous ne nous occuperons que de ces quatre.

1° Les anges sont purs, et par sa pureté la vierge doit être un ange ! Les anges sont libres de tous liens et exempts de toute attache, ils n'ont de regard et d'amour que pour Dieu et sa gloire, et de préoccupations que pour son service. La vierge aussi doit être libre de tout lien, détachée de tout et n'avoir d'amour que pour Dieu, et de préoccupations que pour son service. Voilà, mes filles, ce que vous devez être... Y avez-vous jamais sérieusement pensé... Les anges furent soumis à une épreuve, ils ont connu la tentation de l'orgueil, mais aucune autre tentation ne les a jamais atteints. Ce n'est donc pas sous ce rapport que je vous propose la pureté des anges, comme modèle de la vôtre ; leur pureté m'apparaît ici comme détachement, et c'est comme telle que je vous la propose. Je puis également vous appliquer ce qu'il est dit de Melchisedech : « qu'il était sans père, sans mère, sans génération, ne se rattachant qu'à Dieu ». L'épouse ordinaire quitte son père et sa mère, mais vous qui devez être semblables aux anges, il n'en est même plus question ; il ne s'agit que de votre époux ; il doit être votre tout, et donc vous être toute chose... C'est donc du plus intime de votre âme dont je parle, c'est du sacrifice de tout ce qui retient encore votre cœur... semblables aux anges, vous devez être

libres de tous liens, de toute attache, de toute affection, pour être toujours prêtes à partir et à aller là où Dieu vous enverra. — Pour posséder cette liberté, il n'est pas nécessaire de changer de position, de se faire trappistine, non ; il s'agit simplement de faire ce que nous faisons avec tout l'amour dont nous sommes capables, et une très grande pureté d'intention ; toute la perfection est là ; elle part du cœur, et n'est autre qu'un immense désir de plaire à Dieu ; plus ce désir sera grand, plus nous ressemblerons aux anges...

2° *Les anges sont obéissants.* Quelle obéissance plus grande, plus pure, plus prompte que celle des anges ; au moindre signe de la volonté de Dieu, ils se précipitent pour en hâter l'accomplissement. Ils sont jaloux qu'elle s'accomplisse en tout et partout, mais surtout qu'elle s'accomplisse en eux, et c'est le point vers lequel je veux insister. La vierge ne doit rien tant aimer que la volonté de son époux et ne rien tant désirer que l'accomplissement de cette volonté autour d'elle, mais plus particulièrement en elle-même. Si réellement vous êtes épouses, si votre cœur se sépare de tout pour n'être qu'à Dieu, il est impossible que la volonté de l'époux ne se fasse pas sentir intérieurement dans votre âme, par mille sacrifices qui vous seront demandés et par une foule d'exigences qui tendront toutes à vous séparer de tout pour vous unir davantage à Dieu. Eh bien ! rien ne doit vous être plus cher que l'accomplissement de la volonté de Dieu dans le travail de votre perfection. Vous devez y apporter un zèle, une obéissance, égaux au zèle et à l'obéissance des anges. Vous devez être jalouses de retrancher en vous tout ce qui déplaît à votre époux ; jalouses surtout de vous livrer aux flammes purificatrices de l'amour de Dieu, afin qu'elles détruisent et consomment tout ce qui vous empêcherait de ressembler aux anges.

3° *Les anges sont chargés de porter les ordres de Dieu.* Leur nom seul l'indique : ange veut dire envoyé. Les anges sont autour du trône de Dieu, prêts à partir au moindre signe, pour aller jusqu'aux extrémités du monde. Comme vierges, mes filles, c'est aussi votre mission, vous êtes les envoyées de Dieu sur la terre, pour manifester sa volonté par tous vos actes, par votre douceur, votre patience, votre humilité, en un mot par tous les bons exemples que vous devez donner autour de vous. Une mission d'édification pèse sur vous. Tout votre corps appartient à Dieu ; tous vos membres doivent vous aider à le glorifier et à étendre son règne. De la tête aux pieds, si j'ose m'exprimer ainsi, vous lui appartenez ; mais c'est plus particulièrement avec votre langue et avec vos pieds, en parlant et en marchant, pour vous porter là où Dieu vous veut, que vous manifesterez ses ordres à la terre. Votre langue et vos pieds doivent être comme vos ailes, pour manifester les ordres de Dieu et les communiquer autour de vous. C'est surtout par une vie tout angélique que vous serez réellement les envoyées de Dieu.

4° *Les anges chantent les louanges de Dieu.* Et la vierge adoratrice qu'a-t-elle à faire, sinon à louer Dieu et à le glorifier, c'est là sa vocation. Vous êtes donc appelées, mes filles, à glorifier Dieu et tout en vous doit tendre à ce but. Les anges entourent par millions le trône du Très-Haut, chantent éternellement ses louanges et se consomment d'amour à ses pieds. Comme vierges, vous avez les mêmes droits, c'est à vous dès ici-bas à entourer son trône, à l'aimer d'un amour qui devienne la plus étroite union. Vous pourrez ainsi égaler les anges, les surpasser même et leur dire un jour : « Permettez-moi, ô anges, de me ranger parmi vous. Je suis votre sœur, j'ose même dire, je suis votre sœur aînée ; Marie, ma Mère, n'est-elle pas la Reine des anges, et comme vierge,

comme épouse, ne suis-je pas appelée, non seulement à entourer le trône de Dieu, mais à le partager avec lui ». Vous voyez, mes filles, que vous pouvez égaler, dépasser même, les anges par votre amour, votre détachement, votre union avec Dieu, qui, commencée à la communion, se continuera dans le ciel. Ce qui chez lui est un effet de la nature sera chez vous le résultat de la grâce. Ayez, mes filles, l'ambition d'égaliser les anges, de les surpasser. Oui, soyez ambitieuses, soyez même jalouses des anges. Oh ! cette jalousie là, je vous la permets, je vous la désire. Soyez saintement jalouses d'égaliser la pureté des anges, par votre détachement et votre amour ; leur obéissance, en ne refusant jamais rien aux exigences muettes de la grâce ; leur zèle à porter les ordres de Dieu, en rendant votre vie, une manifestation intime de ces préceptes ; enfin ayez le cœur tellement plein de cette divine jalousie, que tout en vous ne tende plus qu'à glorifier Dieu et que votre vie ne soit plus qu'un acte continu et incessant d'amour et d'adoration.

V. LE COLLÈGE DE L'ASSOMPTION

Une première série de documents contient un choix de consignes et de directives adressées aux Maîtres du Collège de l'Assomption de Nîmes, prêtres et laïcs, constitués en Tiers-Ordre, dès 1845. Ils ont été classés sous quatre chefs :

- I. Principes de l'Association*
- II. Consignes spirituelles*
- III. Principes d'éducation chrétienne*
- IV. Consignes pratiques.*

La seconde série comprend quelques instructions adressées aux élèves du Collège, vers la fin de la vie du Fondateur.

I. Principes de l'Association

A la séance du 27 décembre 1845, le P. d'Alzon présente la Règle de l'Association des Maîtres du collège. Cette Association préluait à la fondation de la Congrégation et du Tiers-Ordre de l'Assomption. L'esprit de la nouvelle Association a été dégagé, comme on le verra, au cours des premières réunions par le Fondateur.

RÈGLE DE L'ASSOCIATION DE L'ASSOMPTION

But de l'Association

Les membres de l'Association de l'Assomption se proposent un double but, qui se résume en un seul, la gloire de Dieu et le salut de leurs âmes par l'extension du règne de Jésus-Christ. En ce sens, leur devise pourrait être celle-ci : *Adveniat regnum tuum.*

Les moyens qu'ils se proposent sont :

- 1° Le secours qui résulte de l'union fraternelle ;
- 2° La victoire sur eux-mêmes par l'assujettissement à une règle ;
- 3° La protestation contre la vie du monde par une vie plus sévère ;
- 4° La manifestation du règne de Jésus-Christ par l'évangélisation des âmes.

Esprit de l'Association

1° Leur esprit est un esprit d'amour envers Notre-Seigneur, modèle et exemplaire perpétuel de tous les associés.

2° Un esprit de charité compatissante et paternelle envers les âmes.

3° Un esprit de franchise, d'ouverture et de liberté dans l'accomplissement des devoirs et dans les rapports envers les Frères.

4° Un esprit de pauvreté envers eux-mêmes, en quoi consistera leur principale mortification.

Membres de l'Association

Les associés se partagent en deux classes : ceux qui vivent dans la maison, ceux qui sont en dehors et qui même sont mariés. Les uns et les autres doivent prendre autant que possible l'esprit de la vie religieuse. Ils doivent se considérer comme des religieux au milieu de monde, non par leurs vêtements, mais par leurs mœurs ; non par certaines pratiques plus ou moins acceptables de tous, mais par leurs vertus.

Dès lors, ils doivent être profondément convaincus que, selon la belle parole de l'abbé de Rancé, des religieux doivent être des anges, des martyrs et des apôtres : anges par la pureté de leur vie, de leurs intentions et la ferveur de leur prière ; martyrs par leur générosité à lutter contre le démon, la vie des sens, l'esprit du monde ; apôtres par leur zèle surnaturel à faire connaître Jésus-Christ, l'éternelle vérité et l'éternelle loi manifestée dans le temps par la miséricorde de Dieu, et par la méditation continuelle qu'ils doivent faire sur le prix des âmes et sur l'honneur auquel ils sont appelés de glorifier Dieu en lui préparant des adorateurs.

Les associés vivant dans le monde doivent comprendre à quels dangers leur ferveur est exposée par le contact continu avec ce monde, pour lequel Jésus-Christ n'a pas prié, et ils en concluront la nécessité de l'humilité, de la défiance de leurs forces ; comme aussi les chutes qu'ils pourront faire leur inspireront un plus grand mépris d'eux-mêmes, lorsqu'ils sont seuls, mais une plus grande confiance en Dieu, en qui nous pouvons tout, et une plus grande reconnaissance envers sa bonté qui les soutient par le secours qu'ils trouvent dans la compagnie de leurs

Frères, selon cette expression du Saint-Esprit : *frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma.*

Les associés qui vivent dans la maison, s'élevant sans cesse à des pensées de foi, remercieront Dieu de leur avoir fait comprendre à quoi ils sont appelés et lui demanderont sans cesse par la prière de nouvelles lumières. Se rappelant qu'ils forment, à proprement parler, le point central autour duquel tourne en quelque sorte l'œuvre tout entière ; qu'ils sont la base de l'édifice que l'on se propose de construire à la gloire de Dieu et dont les âmes qui nous sont confiées sont comme les pierres vivantes, ils cimenteront par les liens de la charité l'union la plus entière avec la pierre angulaire par excellence, Notre-Seigneur : *ipso summo angulari lapide.*

Ils consulteront le Saint-Esprit par la prière, afin que ses lumières leur soient accordées et qu'ils puissent connaître jusqu'à quel degré de perfection la grâce de Dieu les appelle.

Moyens extérieurs

Les moyens extérieurs sont :

- 1° L'éducation ;
- 2° La prédication ;
- 3° La composition d'ouvrages chrétiens ;
- 4° L'application de l'esprit chrétien aux arts.

Mais, parce que tout doit être considéré dans le point de vue de l'Association, il importe de déclarer tout d'abord que ces quatre principaux moyens ont besoin, pour être compris dans le sens que nous entendons, d'explications qui seront données plus tard.

De l'admission

Le Directeur choisit les membres susceptibles d'être admis. Ils lui sont présentés par les membres reçus déjà à la profession.

Les conditions de l'admission sont :

- 1° Avoir un âge raisonnable, au moins de dix-huit à vingt ans ;
- 2° Appartenir à une classe instruite ;
- 3° Être résolu à prendre pour but de sa vie la gloire de Dieu, l'extension du Règne de Jésus-Christ, le bien des âmes.

Le Directeur n'a pas besoin de consulter le Conseil pour admettre à la probation. Il fait prendre par les divers membres de l'Association les renseignements nécessaires pour juger si les membres proposés réunissent les conditions et qualités nécessaires. Pendant le temps de la probation, le maître des novices et le prieur sont chargés d'examiner les postulants de plus près et de s'entretenir avec eux pour les mieux connaître, de les mettre en rapport avec les autres Frères, et de les faire venir aux assemblées, où ils n'assisteront pourtant qu'à la récitation de l'office. Au bout de quelques mois de probation, les postulants pourront être reçus au noviciat par le Directeur qui prendra l'avis du Conseil où il a voix prépondérante.

On procédera de même pour la profession qui s'accordera également par le vote du Conseil sur la présentation du Directeur, un an ordinairement après l'admission au noviciat. Cette profession ne se fait que pour un an. Mais après avoir renouvelé leur profession dix ans de suite, les Frères pourront être autorisés à la faire à perpétuité. En recevant les Frères au noviciat, on leur donnera un Nouveau Testament et un crucifix. Ils porteront habituellement le crucifix sous leurs habits.

Obligations

Par la profession de la règle, les Frères s'engagent :

- 1° A l'obéissance envers le Directeur pour toutes

les œuvres qui peuvent être appelées spirituelles, c'est-à-dire qui ont directement rapport au service de Dieu et du prochain, de telle sorte cependant que le Directeur ne puisse leur imposer d'embrasser les œuvres auxquelles les membres répugneraient et que le choix leur en soit laissé. Seulement ils n'en entreprendront aucune de celles qui leur inspireraient de l'attrait sans permission.

2° Pour la *pauvreté*, les Frères et les Sœurs s'appliqueront à la pauvreté d'esprit ; ils la pratiqueront en réglant leur état de vie plutôt au-dessous qu'au-dessus de leurs moyens, afin d'en faire profiter les pauvres. Ils observeront une grande simplicité et modestie chrétiennes dans leurs vêtements. Ils ne porteront que des couleurs sévères et seront obligés par leur profession à ne point porter de bijoux. Dans les objets de dévotion où le monde n'a point de droits, ils garderont plus particulièrement la pauvreté en n'ayant que des choses telles qu'il convient à des religieux.

3° Pour la *chasteté*, les Frères sont engagés à garder la chasteté qui convient à leur état, et, s'ils deviennent veufs, à ne pas se remarier, à moins d'une permission expresse des directeurs.

4° Outre l'engagement que renferme la profession, les Frères peuvent faire annuellement, avec la permission du Directeur, les vœux simples de pauvreté, chasteté et obéissance, et même le quatrième vœu de se consacrer à étendre le Règne de Jésus-Christ dans les âmes.

Les Frères réciteront tous les jours l'office de Jésus, à moins qu'ils ne récitent le grand office. Ils donneront au moins une demi-heure à l'oraison et une demi-heure à une lecture sérieuse qu'ils se feront indiquer par le Directeur ; et, pour acquérir parfaitement l'esprit chrétien qu'ils doivent travailler à communiquer, ils liront chaque jour un chapitre du Nou-

veau Testament, à genoux autant que possible. Ils jeûneront la veille des quatre fêtes suivantes : la solennité de Jésus au 28 janvier, le Saint Sacrement, la Nativité et la Conception de la Sainte Vierge. Ils auront quatre communions générales, aux fêtes de Noël, du Saint Sacrement, de l'Assomption et de la solennité de Jésus. Ils sont engagés, du reste, à s'approcher des sacrements le plus fréquemment qu'il leur sera possible et que leurs confesseurs le jugeront à propos.

Il est interdit aux Frères d'aller aux fêtes du monde, bals, spectacles et grands festins, sauf les exceptions accordées par le Directeur.

Un des devoirs les plus importants pour les Frères est, autant que leur position le leur permet, de veiller sur leur maison ; d'y établir des usages chrétiens, autant que possible la prière en commun, l'observance des lois de l'Eglise ; d'en bannir les mauvais livres, les mauvais discours ; de n'y souffrir aucune espèce de scandale, de mettre de l'ordre dans leurs affaires, même temporelles, et de s'appliquer d'une manière toute particulière à l'éducation chrétienne de leurs enfants.

Lorsque les Frères quitteront la ville qu'ils habitent, ils en préviendront le Directeur.

Lorsqu'un Frère sera malade, le Directeur chargera l'infirmier d'aller le visiter et désignera, en outre, deux Frères chaque jour pour aller le voir, le soigner et le consoler selon Dieu. Si un membre de l'Association vient à mourir, les prêtres diront une messe et les autres Frères réciteront une fois l'Office des morts pour le repos de son âme.

Organisation

Les Frères seront sous la conduite d'un Directeur. Outre cela, ils éliront annuellement un prieur, dont la charge sera de présider les assemblées en l'absence

du Directeur, de surveiller les Frères et de les diriger dans les œuvres de zèle qu'ils auront entreprises au-dehors. Il sera aidé dans ses fonctions par un sous-prieur, un maître des novices, un infirmier, un économe et un secrétaire qui seront choisis annuellement par l'Association et qui formeront le Conseil.

Le Directeur pourra dispenser les Frères des jeûnes et autres points de la règle pour des raisons sérieuses. Il pourra même donner le pouvoir de dispenser au prieur.

Réunions

Tous les quinze jours, il y a réunion à l'heure et au lieu désignés par le Directeur. Après la messe, si c'est le matin, la récitation de l'office et l'exhortation qui leur sera faite par le Directeur, les Frères s'accuseront des fautes qu'ils auraient pu faire contre la règle. Après quoi, les Frères réunis sous la présidence du Directeur aviseront à tout ce qui concerne le bien de l'Association et l'avancement des bonnes œuvres dont ils sont chargés.

L'ŒUVRE DE L'ASSOMPTION

27 décembre 1845

M. d'Alzon appelle notre attention sur les engagements que nous voulons prendre, chacun selon notre position et nos dispositions particulières, en nous consacrant à l'œuvre de l'Assomption.

Son but Le but que nous nous proposons d'atteindre nous est déjà connu. L'Eglise privée aujourd'hui de l'influence que les Ordres Religieux exerçaient sur l'éducation publique, ne saurait cependant renoncer, dans une question aussi grave, à ses droits les plus légitimes. Elle peut faire aux préjugés actuels

le sacrifice de quelques Ordres contre lesquels se sont soulevées d'injustes mais d'invincibles antipathies, mais elle ne doit pas abandonner le dépôt de la foi qui périt entre les mains étrangères qui prétendent le lui ravir. Il faut qu'elle sauve cette foi, et que, bon gré mal gré, elle la conserve dans les générations qui s'élèvent sous nos yeux.

On ne veut pas des Ordres religieux : des prêtres et des laïques s'unissent, dans un esprit commun de dévouement, pour réaliser, si Dieu le veut, ce qu'avaient entrepris ces mêmes Ordres religieux, c'est-à-dire concourir, par l'éducation chrétienne de la jeunesse, à l'avancement du règne de Jésus-Christ. Cette union, nous l'essayons. Réussirons-nous ? ne nous inquiétons pas de l'avenir. Allons en esprit de foi, de dévouement, de sainteté et de prière. Soyons patients et prudents ; et notre œuvre se développera d'elle-même, avec l'aide de Dieu.

Ses membres Pour le moment nous allons commencer, en nous constituant dans une communauté, une première ébauche de cette association du prêtre et du laïque, les uns s'imposant les règles de la vie religieuse, les autres s'essayant au noviciat d'un Tiers-Ordre, tous nous réunissant dans une même communication d'influence charitable, dans une commune édification.

Cette séparation devient nécessaire dans notre Association, puisque nous voulons lui imprimer le caractère religieux. Mais si elle nous distingue, elle ne nous désunit pas. Ce n'est qu'un échange plus abondant de prières et de bons exemples qui va s'établir entre nous. Il n'y aura ni censeurs ni surveillants ; seulement des amis plus fidèles et plus dévoués, s'aidant les uns les autres, dans la charité, à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Cette charité, qui sera notre règle et notre devoir, resserrera les liens qui nous unissent, loin de les affaiblir. Elle

aplanira surtout les difficultés de cette nouvelle vie commune et cependant distincte ; au milieu des éléments divers qui pourront la composer, elle saura former une secrète unité qui les rapprochera tous.

Son esprit L'union ainsi maintenue et fortifiée entre nous, dans quel esprit se développera l'Association ? Il est tout entier dans le but qu'elle se propose, l'extension du règne de Jésus-Christ. — L'ouverture du cœur et la franchise, ces vertus aimables qui gagnent les âmes et qu'inspire la charité ; la science qui instruit, la vérité qui éclaire ; surtout le zèle, la foi, le dévouement qui rendent faciles les sacrifices et triomphent des obstacles, tels devront être nos moyens d'action et d'influence. La pauvreté et l'obéissance, entre autres vertus, aideront l'Association dans ce difficile et laborieux apostolat.

La pauvreté, qui saura limiter sagement son action, et, en la restreignant, lui donne plus d'étendue, la préservera de l'ambition. En esprit de pauvreté elle s'appliquera à faire le mieux possible, avant de multiplier le plus possible les éléments de son action. L'obéissance, non pas l'obéissance à tel ou tel, mais à Jésus-Christ ; l'obéissance, dans une vue simple de Notre-Seigneur, en toute chose, partout, dans les enfants à former comme dans la Règle à suivre ; l'obéissance éclairée par la foi, disciplinant la volonté et l'intelligence, sans affaiblir l'une et sans éteindre l'autre ; l'obéissance libre et spontanée, soumise à Dieu seul, surnaturalisant toutes les actions par un sentiment élevé de foi, doublera l'énergie de la volonté, dépossédée de l'orgueil par l'humilité, et fécondera par la piété, dans un développement libre, persévérant et consciencieux, l'intelligence volontairement réglée et soumise.

ESPRIT ECCLÉSIASTIQUE ET ESPRIT LAÏQUE

28 juin 1846

M. d'Alzon examine la question de l'union de l'esprit laïque et de l'esprit ecclésiastique.

Pas d'opposition foncière Y a-t-il opposition entre l'un et l'autre? — Il ne devrait assurément pas y en avoir. Tous, en tant que chrétiens, nous ne faisons qu'un ; nous sommes tous un même corps puisque nous participons tous au même pain eucharistique. Sans doute les ministères sont divers. Mais ces ministères variés n'établissent que des nuances, non point des oppositions. Si l'esprit ecclésiastique est de soi plus haut et plus sublime, si le prêtre peut et doit offrir un plus parfait modèle de sainteté et de dévouement, les grâces spirituelles peuvent également abonder et abondent souvent dans le laïque qui peut aspirer à la perfection du prêtre, comme individu, et la dépasser. Saint Louis, et tant d'autres, en sont d'illustres exemples.

A s'arrêter aux aptitudes particulières, les grâces, que Dieu verse dans le cœur du prêtre, lui donnent sans doute pour l'éducation des âmes plus d'action et de puissance. Mais doit-on en conclure que le prêtre seul peut agir sur les âmes? Evidemment ce serait affirmer une conséquence illégitime. Là encore, il y a union de fonctions, comme dans l'enseignement proprement dit, où il serait excessif de n'admettre que le laïque, lui réservant ainsi le profane pour abandonner le sacré au sacerdoce. Les oppositions véritables existent dans les défauts particuliers à l'un et à l'autre esprit.

Mais tendances divergentes M. d'Alzon aborde avec franchise cette question délicate, après avoir fait les réserves nécessaires.

Il signale dans l'esprit ecclésiastique une pente à l'orgueil, à la domination, à l'isolement, à l'ignorance ; il relève dans l'esprit laïque les abus de l'ignorance et de l'indépendance.

I. Chez les prêtres : orgueil Le sentiment même de la hauteur et de la sublimité de son ministère pousse le prêtre à l'esprit de domination. L'homme s'exalte en lui à la vue de la puissance dont il est revêtu par Jésus-Christ. Il se plaît à exercer ce pouvoir, et incline à s'approprier ce qui n'est que d'emprunt chez lui. La puissance lui vient de Jésus-Christ, il se laisse aller à croire qu'il peut en faire un usage humain. Il tend à s'en emparer, à s'en servir comme d'un droit. Qu'on se nomme Luther ou bien que l'on soit Grégoire VII, ces tendances sont naturelles à tout pouvoir considéré humainement. On veut attirer à soi, concentrer et absorber en soi ce qui peut paraître légitimement au-dessous de soi et dépendant. C'est là tout le nœud des luttes perpétuelles entre la puissance temporelle et la puissance spirituelle. L'une et l'autre sont entraînées à l'envahissement. Or, le sacerdoce a mérité ce reproche, il faut l'avouer courageusement, après avoir fait la part des calomnies indignes des ennemis de l'Eglise. Il a voulu dominer, il a voulu être servi. A titre de ministère, il exerce une fonction sociale, par elle il a des relations, des communications avec la société. Ces relations légitimes, nécessaires, il a plusieurs fois cessé d'en envisager le devoir, il les a considérées comme un droit absolu ; de là des résistances, des luttes, des froissements déplorables, qui ont abouti à la séparation et à l'isolement de nos jours.

Isolement Isolement avantageux dans un sens, puisqu'il a dégagé le sacerdoce de l'influence des vices sociaux, mais dans un sens aussi isolement

funeste et regrettable, car il a placé le clergé en dehors de la société qui ne reçoit plus l'utile impression de l'esprit religieux par l'action constante du sacerdoce, et dont le sacerdoce lui-même, retiré de tout contact avec elle, finit par ignorer les besoins, les exigences, la véritable situation, lui devenant de plus en plus étranger dans sa solitude.

ignorance De là une déplorable impuissance. La parole du prêtre est devenue une parole morte. Son langage est un langage étranger : comment peut-il attirer la société à lui, il ne la connaît plus ; il vient résoudre des objections qui n'en sont plus, il réfute des erreurs oubliées, et que remplacent d'autres erreurs, d'autres objections. Il oppose la science théologique à l'ignorance religieuse, mais les autres sciences soulèvent leurs difficultés, et il n'a pas abordé l'étude de ces sciences qui combattent contre lui, et dont il pourrait au contraire se faire de puissants auxiliaires ; il reste dans le mysticisme, et on lui demande des faits, de l'histoire, des démonstrations, des raisonnements ; il n'a plus la foule, il a gardé seulement un auditoire de dévotés. L'humanité lui échappe, il l'ignore.

Ce mal est réparable : il s'agit de résister à ces tendances pernicieuses d'orgueil, d'isolement, d'ignorance. Il n'est plus question de dominer. Bâter sur l'esprit de domination, c'est ruiner l'œuvre entreprise. Il y a trop d'indépendance autour de nous, trop de résistances à l'absolutisme. Il faut s'abaisser volontairement, se faire laïque, en un certain sens, ménager un ralliement, une fusion. Il faut, tout en s'isolant par la vie religieuse, renouer les communications interrompues, respirer l'air de la société. Il faut étudier non plus à un point de vue mort, mais vivant, se familiariser avec les objections de toutes sortes, se faire au langage actuel, aux idées courantes.

2. Chez les laïques Orgueil, isolement, ignorance chez le prêtre; — Indépendance, révolte chez le laïque, ignorance profonde. Le laïque veut tout séculariser; autant le sacerdoce incline à la concentration, autant l'esprit laïque penche vers la dissolution de toute unité. De là d'effroyables perturbations, l'épuisement, la ruine du principe d'autorité, et une anarchie inévitable. Révolte de l'esprit laïque: ignorance sans mesure. L'esprit ecclésiastique s'est retiré de l'humanité, ou du moins s'en est peu associé; l'esprit laïque ne s'est pas associé du tout à la société chrétienne. De là d'épouvantables absurdités, d'incroyables bévues; et l'on a vu des intelligences d'élite se retirer de l'Eglise faute d'avoir étudié leur catéchisme.

L'esprit laïque contient des éléments de mort, il renferme aussi des éléments de vie. Il y a un grand profit à retirer de l'ardeur qui l'anime aux investigations de toutes sortes, de cette curiosité qui lui fait poursuivre la solution de tous les problèmes et le sollicite à descendre jusque dans les dernières profondeurs de la science. Il faut faire de cette curiosité, mauvaise, ennemie, une curiosité salutaire, dévouée, et, armé du flambeau de la foi, l'employer à l'étude de la religion, des sciences, des lettres, en vue de défendre la religion et de soutenir la vérité.

Neutralisation de ces tendances Les oppositions qui sont inhérentes aux défauts particuliers de l'un et l'autre esprit cesseront donc aussitôt qu'ils se tempéreront mutuellement dans un rapprochement journalier. C'est le but pratique de notre Association. Un Ordre veut de l'unité, et l'unité est le fruit de l'obéissance. L'esprit de domination disparaît dès lors qu'il est contrebalancé par l'esprit d'obéissance. En tant que prêtre, le prêtre, dans l'Association, devrait commander; simple membre, simple religieux, il se dépouille de ce commandement, et

redevient laïque — notre Association nous donne les moyens de prendre les allures franches et libres du laïque ; le laïque les donne lui-même et les communique au prêtre. De là un esprit miséricordieux, bon, compréhensif, accepté dans une certaine mesure. Le prêtre s'unit au laïque sans s'effrayer de ce qu'il a été, prenant son parti sur le passé, n'envisageant que les conséquences heureuses du rapprochement ; et, par le laïque, il rentre en communication avec le monde, il se fait à son langage, il apprend à faire envisager la vérité sous un point de vue acceptable.

Tout est remis alors dans l'esprit de Jésus-Christ. On se fait tout à tous par la charité. On ne s'approprie plus le bien, on n'en fait plus un monopole ; on s'empare de la science, de l'étude, du travail pour s'assimiler les progrès de l'esprit humain ; on obéit chrétiennement dans la liberté et dans la franchise. L'esprit de domination s'abaisse, s'assouplit, devient de l'humilité ; l'esprit de révolte se soumet, se règle, devient de l'obéissance. L'isolement cesse, la séparation n'existe plus ; tout est rallié dans une douce et paisible harmonie.

LA FRANCHISE

15 novembre 1846

Au milieu des mauvaises idées que les Révolutions nous ont faites, un excellent principe de conduite nous a cependant été donné, la franchise. Elle est un besoin actuel du monde dans les relations sociales. Dire aujourd'hui ce que l'on est, sincèrement, sans arrière-pensée, c'est se gagner l'estime et la confiance, sinon la sympathie et l'approbation. Cette franchise convient particulièrement au catholique : c'est son caractère, c'est son devoir. Bénissons Dieu de nous avoir mis en demeure de reprendre cette franchise et cette liberté. Le chrétien peut aujourd'hui

d'hui manifester sa foi publiquement, sans être soupçonné de servir ses intérêts et de chercher à parvenir, comme on pouvait l'en soupçonner au temps où le pouvoir protégeait la Religion. On ne nous protège plus aujourd'hui. Nous avons au contraire à protéger, à faire respecter notre foi. C'est un devoir sérieux pour nous de nous poser publiquement en chrétiens ; c'est une convenance dans l'état actuel des mœurs. Nous devons être franchement et ouvertement catholiques.

Montrons-nous tels. Or, il y a plusieurs manières de se montrer chrétiens. *Qui fecerit et docuerit vocabitur magnus*. C'est l'avis que nous donne Notre-Seigneur lui-même. Soyons discoureurs, docteurs, professeurs de religion, notre labeur sera stérile, et nous serons infiniment petits devant Dieu : *Minimus vocabitur in regno coelorum*; et de fort peu de valeur devant les hommes, qui ne verront en nous que des parleurs et des gens à système. Il faut ajouter à la parole la pratique : *Qui fecerit et docuerit*. Donc nécessité des pratiques. — On admet, mais on ne les voudrait pas extérieures. Il serait, on le croit, plus utile de ne pas les manifester ; en un mot on voudrait être apôtre, sans le paraître. Il n'y a qu'une réponse à faire à cette difficulté : restons dans la franchise, pour être de notre temps. La position qui nous est faite nous permet d'agir franchement. Que notre prédication soit franche. Sans doute pas de dévotions minutieuses, pas de pratiques surabondantes, pas de mortifications exagérées : mais des pratiques cependant, et des pratiques fortes, catholiques. Ne soyons pas chrétiens à demi. Montrons-nous tout d'une pièce. Il y a quelques années, les Chevaliers du Saint-Esprit accomplissaient publiquement certaines pratiques de dévotion. Cela ne choquait nullement. Pourquoi ne pas faire de même ? — Mais cela est sorti des mœurs ? Il faut l'y faire rentrer. C'est précisément là notre entreprise.

La franchise nous replace dans le courage, dans l'action, dans la lutte. Ne déclinons pas cet honneur. En deux mots bien simples : voulons-nous nous traîner à la remorque des mœurs du jour ? alors, effaçons de notre front les signes qui révèlent le chrétien. Voulons-nous au contraire ramener les mœurs au niveau du christianisme ? montrons-nous chrétiens et faisons aujourd'hui ce qu'il était permis de faire autrefois, reprenons de bonnes habitudes oubliées. Après tout, les exagérations des mœurs antichrétiennes ne nous donneraient-elles pas le droit, en un certain sens, de nous placer dans un excès du bien ? Puisque l'incrédulité se précipite à l'extrême du mal, ne pourrions-nous pas très légitimement aller à l'extrême du bien ? Ce fut tout l'esprit des premiers temps du christianisme ; et si nous interrogeons l'histoire des progrès de la Religion chrétienne, nous trouverons qu'elle a vaincu le paganisme parce que nos pères dans la foi se posèrent franchement en opposition avec les mœurs païennes...

2. Consignes spirituelles

Le Père d'Alzon s'est surtout appliqué à développer chez les Maîtres du Collège une piété lucide, généreuse, pratique, toute orientée vers l'avènement du Royaume de Notre-Seigneur dans les âmes des élèves confiés à leurs soins. Ces premières instructions nous ont été conservées par la plume attentive de Monnier, un des maîtres les plus distingués et les plus pieux du collège, qui devait mourir prématurément en 1856.

LES VERTUS D'UN BON MAITRE

17 janvier 1847

La gravité

I. Gravité intérieure En quoi consiste la gravité ? Il ne peut être question ici de cette gravité dont l'excès intolérable tombe dans le pédantisme. La gravité recommandée par l'abbé de la Salle à ses disciples n'est pas non plus la gravité à laquelle nous avons à nous former. Dans les écoles chrétiennes, il suffit, aux Frères, d'atteindre un certain sérieux, une certaine tenue qui saisissent les natures grossières de leurs élèves et leur commandent une crainte respectueuse. Le maître qui s'adresse aux classes supérieures doit apporter quelques modifications à ce genre de gravité. Celle qu'il prendra gardera quelque chose de celle du disciple de l'abbé de la Salle, mais l'intérieur. Ce sera comme un rayonnement de gravité intérieure qui, se communiquant à tout l'ensemble de ses actes, ira pénétrer de respect ses élèves.

Gravité intérieure ! Remarquons en effet que les occupations les plus graves ne font pas la gravité. Le caractère des hommes occupés à des choses sérieuses n'en est pas pour cela bien souvent ni plus grave, ni plus sérieux. C'est là un déplorable résultat des mœurs légères du temps. Aujourd'hui, on est singulièrement disposé à la légèreté de caractère, on ne sait pas donner aux choses toute leur importance et les élever jusqu'au sérieux chrétien. Aussi tout homme qui n'a pas l'esprit chrétien est-il toujours, quoi qu'il fasse, léger par quelque chose.

La gravité ne consiste pas, non plus, dans une certaine dignité, une certaine majesté d'habitudes ; ce n'est alors qu'une qualité, heureuse assurément, désirable à tous égards ; mais ce n'est pas la vertu de gravité. On ne sent pas ici cette constance, cette énergie d'efforts à l'aide desquels, nous plaçant dans l'esprit chrétien, nous arrivons à envisager toute chose sérieusement, gravement... La gravité à ce point de vue, c'est donc la pensée du salut fortement empreinte à tous nos actes, la pensée religieuse, le souvenir de Dieu, la préoccupation constante du but de la vie.

II. Salut personnel Si tout homme qui ne donne pas à ces idées sérieuses l'attention qu'elles méritent n'est pas un homme grave, il s'ensuit que le salut, n'étant pas l'œuvre seulement d'un acte isolé, mais de tout l'ensemble de la vie, tout acquiert dès lors une gravité, relative sans doute, mais enfin très positive ; et les simples amusements, les distractions permises doivent toujours être envisagés sérieusement et s'empreindre de gravité. Négliger d'apporter du sérieux dans tous les détails de la vie, c'est donc encore perdre son temps, et Dieu nous demandera compte du temps perdu, puisque nous aurons à Lui répondre d'une parole inutile. Nous manquons donc à un devoir important lorsque

nous n'habitons pas notre volonté à rattacher les faits, les actes, les pensées de notre vie entière à l'œuvre sérieuse du salut. Le négociant prend au sérieux son commerce ; il calcule sérieusement toutes ses démarches, tous ses engagements, c'est son état. Si nos calculs, nos démarches, nos engagements aboutissent tous à notre condamnation ou à notre récompense éternelle, dans notre profession chrétienne, voulons-nous donc y mettre moins de sérieux que le négociant dans ses affaires ?

III. Salut des âmes Autre conséquence de la gravité au point de vue chrétien. — Si l'œuvre de notre salut est unie à celle du salut d'autres âmes, la responsabilité de chacun de nos actes augmente le purgatoire. Nous jouons notre éternité ; nous spéculons sur l'avenir de notre âme. Mais aussi nous avons encore en mains le salut de plusieurs âmes. La chose devient tout à fait sérieuse. Pères de famille, nous devenons sérieux à mesure que nous nous préoccupons davantage de l'avenir de nos enfants, de leur position, de leur réussite dans le monde. En face de l'éternité, combien nos préoccupations ne doivent-elles pas grandir ! Prêtres-religieux, la responsabilité ne devient-elle pas également sérieuse ! Si elle a sa gloire, elle a son fardeau. Que de dévouements nous sont imposés ! Que d'obligations naissent pour nous ! Mais en regard de Dieu et de l'éternité, nos devoirs à tous, par rapport à nous-mêmes, par rapport aux âmes qui nous sont confiées, prennent un caractère extrêmement sérieux, il faut de plus en plus nous en convaincre.

IV. Exemple du Christ Triste condition, effet de notre faiblesse ! La légèreté nous domine et la nature a toujours le dessus. Interrogeons les années écoulées de notre vie, ces années dont il ne reste plus qu'un souvenir de récompense ou

de châtimeut pour l'éternité ; comment avons-nous employé ces moments si rapides et si tôt échappés de nos mains ? Ils étaient tous effet ou principe de gloire ou de confusion éternelles ! Il vaut la peine de peser ces pensées. Elles nous aident à comprendre et à nous définir la gravité chrétienne ; elles nous maintiennent dans un sérieux constant ; elles nous font aisément surmonter la légèreté, aussitôt que nous nous laissons échapper vers la distraction ou l'insouciance. — Enchaînons notre cœur au sérieux, ayons les pensées de Jésus-Christ. Elles se résument dans l'amour de Dieu et des hommes, fondement unique de sa loi. Rappelons-nous que Jésus-Christ veut l'honneur de son Père, le triomphe de son Eglise. Pour cela, chaque jour, à chaque heure, il opère la séparation mystérieuse des bons et des méchants. Que ce souvenir nous fasse trembler et nous arrache à notre légèreté naturelle ! Quand nous comprendrons fortement la nécessité d'aider Jésus-Christ à nous sauver et à sauver les autres, nous aurons cette gravité chrétienne, cette gravité intérieure dont Notre-Seigneur a été le modèle, nous ferons un grand pas dans la perfection. Ramener sans cesse son esprit à Dieu, à Jésus-Christ, à l'Eglise, à la fin suprême de la vie ; entrer sérieusement dans ces idées ; songer aux intérêts de son éternité ; résister à la légèreté : voilà l'effort à faire pour acquérir la vertu de gravité, et la vertu acquise, possédée, se transmet facilement. Quand la gravité sera dans nos pensées, dans notre cœur, elle s'écoulera d'elle-même au-dehors ; tout dans notre vie s'imprégnant de gravité, nous inspirerons le respect, et, respectés nous-mêmes par notre caractère chrétien, nous ferons respecter les choses de Dieu.

V. Gravité extérieure Le Maître prêche par toute sa personne : à la gravité intérieure il doit donc joindre la gravité extérieure.

Mais celle-ci s'acquiert d'elle-même quand elle s'appuie sur la première. Si quelques avantages naturels de caractère, d'habitudes, d'expériences nous donnent déjà cette gravité, gardons ces avantages, mais qu'ils ne nous dispensent pas d'acquérir le fond intérieur. La prière, la présence de Dieu, nous y exerceront puissamment. Mettons surtout en pratique le mot de saint Vincent de Paul et répétons souvent avec lui : *Quid nunc Christus!* Par-dessus tout, habituons-nous à nous déprendre de tout ce qui est léger, mouvement de vanité, sottises du point d'honneur, susceptibilités, amour-propre. Elevons-nous peu à peu à une certaine hauteur ; faisons bon marché de beaucoup de riens auxquels notre pauvre nature s'attache si fortement ; possédons-nous dans le calme et ne soyons pressés que d'une seule chose : faire notre salut.

7 février 1847

VI. Souvenir de ses fautes S'il est une pensée douloureuse de l'âme chrétienne, c'est assurément la pensée de ses imperfections et du penchant au mal qu'elle conserve en elle malgré toutes les grâces, tous les appels de Jésus-Christ. Ces offenses, ces ingratitude, ces révoltes envers Dieu et dans nous-mêmes et dans les autres, sont un bien triste spectacle à contempler. — Cette tristesse ne doit-elle pas être toute-puissante à nous arracher à notre légèreté pour nous ramener à la gravité. La gravité naît alors d'une double émotion : tristesse et terreur.

A. *Tristesse.* — Lorsque nous envisageons nos misères en face de Dieu, d'un côté, que d'amour ! de l'autre, que d'ingratitude ! Cette ingratitude nous rend haïssables aux yeux de Dieu, nous devenons ses ennemis. Si nous sortons de nous-mêmes, nous pouvons considérer la précocité du mal dans les jeunes âmes de nos élèves, suivre les ravages dans

leur cœur. Avec cette vue du péché en nous et dans les autres, le recueillement grave, sérieux, ne vient-il pas de lui-même remplir les âmes.

B. Terreur. — Où nous mènent cependant ces offenses ? Quelles doivent être les suites de nos lâchetés ! la perte de la foi, l'abandon de Dieu ! Dieu nous appelle à agir sur les âmes ; Il nous remet les intérêts de la liberté de son Eglise pour les défendre ; avons-nous eu sur nos élèves toute l'influence que nous devons, que nous pouvions avoir ? Avons-nous donné toute notre part de dévouement à la défense de l'Eglise ? Si nous ne l'avons pas fait, quelle responsabilité pour nous ! Pour notre salut, quelles graves conséquences !

Ces pensées pourront être une préparation suffisante au saint temps de Carême. Recueillons-nous en présence du mal ; détestons-le, haïssons-le ; prenons, pour lutter contre lui, des sentiments de foi, d'énergie, de zèle, de générosité, de dévouement. Etouffons-le en nous-mêmes ; empressons-nous à le combattre, à le vaincre aussi dans les âmes de nos élèves. Dans cette lutte de foi et de charité, un autre sentiment nous aidera encore à devenir grave : c'est cette joie dont parle l'Apôtre, cette joie triste que donne au chrétien, au milieu de la préoccupation du mal, la foi en Jésus-Christ. Nous souffrons du mal au souvenir de l'amour de Jésus-Christ, à la pensée de sa colère ; mais l'espérance vient mélanger de joie cette tristesse. Nous savons qu'en luttant pour Dieu, nous luttons avec Dieu et Dieu aura raison tôt ou tard des révoltes du mal.

14 février 1847

La charité

La charité est le lien de toute association : nous devons la resserrer le plus possible dans notre communauté naissante. Examinons quelles sont nos dispo-

sitions à cette vertu principale du christianisme ; faisons un retour sur nous-mêmes, à cet égard, en écoutant saint Paul, qui nous définit d'une manière si précise les qualités d'une charité parfaite.

Patience! Qu'est-ce que la patience ? Est-ce l'apathie de la volonté ? Est-ce une certaine somnolence, une certaine indifférence de caractère ? Assurément non. Pour être patient, il faut sentir. Donc la définition de saint Paul, attaquant les caractères les moins emportés, ne laisse aucune excuse aux caractères plus vifs. La vie du chrétien est une vie de combat. Nous devons lutter contre nous sans cesse. Nous sommes donc inexcusables, quand nous ne surmontons pas nos imperfections. Allons à Jésus-Christ, il nous apprendra cette admirable vertu de patience. En nous repliant sur nous-mêmes, en nous analysant dans toutes nos misères, nous comprendrons que la vertu de patience consiste dans cette bienveillance naturelle qui nous fait éviter avec soin de blesser les autres. Combattons les mouvements inférieurs ; ne scandalisons point ; faisons-nous une loi de la souffrance continuelle que l'homme éprouve à se contraindre courageusement. *Pati ! souffrir !* c'est le sens profond de la patience. Soyons patients volontaires ; que tout devienne pour nous une occasion de vertu, de sacrifice ; d'un sacrifice réel, dont la charité sera la flamme ; la patience, le prêtre ; nous-mêmes, la victime par la souffrance. Brisement des cœurs, chocs involontaires des caractères, ennuis de l'enseignement, peines de l'éducation... que d'occasions de nous transformer !

Benigna. — La bénignité, c'est la vertu la plus fade aux yeux du monde. Il ne l'accepte qu'avec les assaisonnements de son goût. Il consent à ne point faire de la peine aux présents, mais on doit lui permettre de médire au moins des absents. Laissons-lui ces idées mondaines. Pour nous, la bénignité est bonne. Aussi

combien elle est difficile ! Quoi ! ne pas avoir d'antipathies pour certaines gens ! point d'exception légitime ! Elèves, collègues, tous sont à embrasser dans la charité bienveillante universellement, journalièrement ! Toujours se sacrifier ! toujours s'immoler ! c'est en vérité durement pratique !... Il y a des riens où l'on ne doit pas descendre. — Je ne suis pas assez fort pour me débarrasser de certaines répugnances. — Vous avez peut-être malheureusement raison. Mais le chrétien est plus fort que tout puisqu'il s'appuie sur Dieu. — N'est-ce donc pas de l'imbécilité ? — Oui, au sens humain ; mais au sens divin, la folie, c'est la sagesse. — Il faut en prendre son parti et renoncer aux objections. Brûlons, à la flamme vive de la charité, tous ces petits sentiments bas. Méditons un peu sur la puissance que donne au maître l'esprit de bienveillance. Quel empire n'a-t-il pas ! Il attire les âmes : c'est comme une glu où elles viennent se prendre et se soumettre au joug aimable de Jésus-Christ. Quel bien nous pourrions faire si nous avions cet esprit de bienveillance qui n'est point la niaiserie d'un optimisme exagéré, mais une disposition de douceur, d'amour qui nous fait désirer par-dessus tout le bien des âmes ! Un élève est désagréable ! Nous nous surmontons peut-être par raison. Mais analysons notre cœur : qu'y trouverons-nous ? La satisfaction personnelle d'avoir subjugué ou ramené une nature difficile. Sous l'apparence du bien, se cache une vaine complaisance en nous-mêmes. Le mérite est effacé, car nous ne nous sommes pas arrêtés à la charité. Nous avons commencé par l'enfant, nous avons fini par nous. Nous nous sommes contemplés et au lieu d'être un canal de grâce pour lui, nous allons devenir peut-être une occasion de rechute. — Ressemblons donc à Jésus-Christ. Soyons ce qu'il est, dans le silence, dans l'oubli du tabernacle. Il est là, auteur et consommateur de la grâce, prêt pour tous, bienveillant pour tous, qui que nous soyons. A quelle

hauteur cependant nous nous placerions vis-à-vis de nos élèves, si nous savions prendre les mêmes sentiments. Nous irions toujours en avant, malgré tout ; nous les entraînerions à Jésus-Christ.

Non cogitat malum. — Pense mal et tu devineras. C'est une maxime du bon sens dont l'application est souvent vraie. Mais Jésus-Christ n'en veut pas, Il nous reprend : ne pensez pas le mal. Celui qui ne pense pas le mal force à faire le bien. Il y a une loi de prudence sans doute à observer ; mais par-dessus tout, c'est une affaire de zèle et de charité : nous forcerons au bien en croyant au bien. En une foule de circonstances le mal consiste dans la manière dont on envisage les choses ; on les voit par leur mauvais côté, dans une disposition de méfiance et il arrive que l'intention, bonne en elle-même, disparaît sous l'apparence du mal que l'on imagine. C'est ainsi que l'on exagère les fautes des enfants et que l'on prend mal leurs défauts naturels. En règle générale, abstenons-nous de penser mal. Quand on se laisse entraîner à cette habitude de soupçon, à cette opinion toujours défavorable, le mal vient du jugement même que nous portons et il s'envenime d'autant ; croire de préférence au bien, c'est se ménager les moyens d'écartier le mal. La charité, en tant que charité, suspend ses jugements. Que de soupçons, que de suppositions, que d'appréciations fausses, exclus en fait par ce caractère de la charité chrétienne et quelle paix n'établit-elle pas dans le cœur, quand on sait se maintenir persévéramment dans ces sentiments de bonté et d'équité !

Congaudet veritati. — Fuir les fausses positions, s'en retirer vite ! Rester dans le bon, dans le bien, s'y attacher, chercher ce qui est vrai, aimer ce qui est vrai, demeurer dans le calme et l'impartialité :

combien de fois nous manquons à ces règles de conduite et si sûres et si sages !

Omnia suffert. — Le silence de l'amour-propre, les froissements étouffés, l'insensibilité extérieure : oui, Dieu nous demande tout cela ; aussi littéralement que nous pouvons le lire dans saint Paul.

Sperat. — Nous pouvons tout avec Dieu. Et cependant combien nous y pensons peu ! soit par lâcheté, soit par insouciance, soit par manque de foi. Quand donc vivrons-nous en Dieu, pour Dieu, avec Dieu ?

Sustinet. — La souffrance amoureuse ! Avouons-le : nous n'y comprenons rien. Et cependant nous parlons de notre christianisme. Oui, c'est là ce que nous veut Jésus-Christ, immolés, crucifiés, mais gaiement, en toute bonne volonté, dans la paix, sans murmure, sans révolte, avec résignation, avec amour. Prenons, si nous le voulons, notre tête à deux mains, comme l'on dit, de peur qu'elle ne nous tourne en entendant ces paroles de saint Paul. Mais enfin, c'est cela, tout cela, bon gré mal gré, coup de hache, coup d'épingles, coup de bâtons, coup d'épée, en grand, en petit, l'âme doit souffrir tout. Ne faisons pas cependant les enfants : c'est ici la lutte de l'amour, c'est le combat du courage, c'est l'honneur des âmes, rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. Quoi ! nous regarderions à l'honneur, au courage, à l'amour !

Oui, nous sommes des enfants en sainteté, des enfants en piété. Acceptons cependant avec confiance la loi qui nous est faite. La nature peut s'effrayer, mais n'écoutons pas les effrois de la nature. Il s'agit de voir en quoi nous voulons nous abandonner à Jésus-Christ qui nous presse, à la charité qui nous sollicite, à la foi qui nous éclaire, à l'espérance qui nous soutiendra. Il s'agit d'appliquer à l'ensemble de notre conduite cette belle loi de la charité qui doit être le caractère vivant de Jésus-Christ en nous.

N'hésitons pas : nous mériterions véritablement le nom que saint Pierre donnait aux païens : nous serions sans cœur, *sine affectione*.

24 février 1847

In caritate non ficta Soyons les fidèles ministres de Jésus-Christ, dans la sincérité et la charité : *in caritate non ficta*. Appliquons cette parole à la solidarité de nos œuvres, à notre responsabilité commune et individuelle, particulièrement à notre conduite dans le commerce journalier. Dans nos relations les uns avec les autres, souvenons-nous que la charité passe et ne dure pas, lorsqu'elle s'arrête aux formes, à la pure politesse ; ce n'est là qu'une écorce. Le monde peut s'en contenter, mais Jésus-Christ la rejette ; il lui faut autre chose que des dehors et de simples apparences. Retrançons donc toute aigreur. Il est impossible assurément que des humeurs diverses n'entraînent pas de frottements. En ce sens acceptons patiemment les peines qui nous arrivent. Mais appliquons-nous à chercher des motifs à ces paroles, à ces actes qui nous auront blessés. Ces motifs, nous en sommes le plus souvent les auteurs, et l'offense qui nous chagrine part bien des fois de nous-mêmes. Allons intrépidement aux dernières limites du cœur et voyons s'il n'y a pas dans ces vivacités, dans ces débats, dans ces brusqueries, beaucoup de notre faute. *In caritate non ficta*. Sans doute, il est agréable de se poser en innocente victime, on tient à ne pas se mentir à soi-même, on veut avoir raison ; mais la charité sincère sait aller par-delà ces menteries, ces surprises faites à la conscience et met le doigt sur la misère du cœur ; elle s'avoue coupable, elle reconnaît avec franchise que les torts sont de notre côté, que nous n'avons eu que ce que nous voulions. Dieu donne, quand on le lui demande, cette limpidité du regard intérieur. Si nous pouvons nous dire avec

une entière simplicité que nous n'avons en rien attiré l'offense, tout est dit ; on se tait, on n'envenime pas, on accepte l'humiliation, la douleur, le brisement ; on demeure dans une disposition pacifique, on attend que l'orage passe.

Pratiquons cette paix, cette douceur et nous pourrons acquérir des sentiments supérieurs aux sentiments humains. Notre morale sera véritablement une morale chrétienne et nous n'en resterons point à un stérile paganisme. N'avons-nous pas un sublime modèle dans Jésus-Christ, *Videte qualem caritatem* : quelle charité désintéressée ! tout est pour l'homme. Et quel support de nos ingratitude ; quelle condescendance à nos faiblesses ! Nous inclinons à préférer des formes aimables, le bon ton, le charme du monde ; et cependant, quelle hypocrisie se cache sous ce vernis d'emprunt, sous ce masque embelli ! Nous pourrions trouver certaines grossièretés, certaine rudesse dans l'allure chrétienne. Sachons-nous y faire. Il y a là toujours la franchise. Et quand la franchise s'attaque à nous-mêmes, quand elle sait ne rien nous passer et se dispose toujours à ne point s'excuser, quelle dignité ne nous donne-t-elle pas ! quelle autorité également et quels droits !

Donc, à cet égard, une rude guerre à nos inclinations, à nos susceptibilités, à nos aigreurs. Portons l'amour de Dieu au fond de nos cœurs et faisons le prévaloir. *In caritate non ficta* ! Hélas, nous voulons le nom et pas la chose. *Deus caritas est* : voilà Dieu, voilà l'homme surnaturalisé. Surmontons-nous généreusement, laissons tomber ou étouffons les répugnances, les résistances et arrivons à agir dans l'ordre des pensées de Dieu, dans une sphère supérieure aux grossièretés de la nature.

28 février 1847

La prudence

Après la vertu de gravité, vient la vertu de prudence, qui ne nous est pas moins nécessaire, soit comme surveillants, soit comme enseignants. Et d'abord, comme surveillants. Nous le sommes tous plus ou moins et à ce titre nous avons tous et tous les jours quelque chose à acquérir au point de vue de la prudence.

Dans la surveillance Nous avons en face de nous le mal ; nous avons à combattre la prudence mauvaise des élèves, leurs ruses, leurs finesses, soutenues souvent de l'habileté du démon qui veut chasser Jésus-Christ de leurs âmes pour en prendre possession. Mais s'agit-il de combattre en agissant fin contre fin. Ce serait de la prudence humaine et rien de plus. La prudence du maître chrétien, en dépistant les ruses de l'élève, évite de le blesser ; elle le corrige sans le froisser. Est-il si difficile d'ailleurs de découvrir le mal dès qu'on le veut bien ? Mais que de blessures viennent aggraver le mal, si l'on n'y emploie la prudence unie à la charité, c'est-à-dire la prudence chrétienne. Le bon médecin sonde la plaie, pour la mieux connaître et la mieux guérir, mais il le fait d'une main délicate, exercée ; si, au contraire, une main malhabile va froisser les chairs vives, le sang coule aussitôt et la douleur devient plus cuisante. Il faut donc voir le mal mais avec habileté. L'élève surpris en faute et découvert est comme l'animal pris au piège, il se révolte, il entre en fureur, et finit souvent par se briser le membre qui a été pris ; puis il s'échappe quelquefois mais mutilé. Un élève est mauvais, il ourdait une trame avec quelques camarades, mauvais comme lui, ou seulement douteux ; que la trame soit mise à décou-

vert sans les ménagements convenables, ces élèves seront sévèrement punis, même exclus : la plupart assurément en deviendront plus mauvais. L'autorité pourra triompher, mais la prudence, où sera-t-elle ?

La prudence est encore nécessaire pour savoir marier l'indulgence à la sévérité. Si nous punissons tant, c'est que nous sommes imprudents. A certains moments, nous lâchons trop les rênes, puis nous essayons de les ressaisir, mais nous n'y parvenons qu'au prix d'une sévérité inaccoutumée et de punitions exagérées. Tout bon surveillant doit avoir l'immobilité de la force et rester toujours le même. Celui qui sera fort et serré sur le règlement, obtiendra un ordre plus parfait. Les punitions nombreuses sont souvent une marque de faiblesse et d'inexpérience. On ne domine pas assez ses élèves, parce qu'on ne se domine pas assez. Nous devons former des caractères. Aborder cette tâche sans prudence, c'est s'exposer à déformer les caractères au lieu de les former, c'est risquer de leur donner une fausse direction. Usons donc de prudence dans l'application des punitions. Sachons distinguer avec soin le moment où il faut donner, le moment où il ne faut pas donner telle ou telle punition ; le moment de parler, le moment de nous faire.

Dans l'éducation C'est manquer de prudence que de juger, soit entre nous, soit devant les élèves, les paroles ou les actions des autres ; c'est manquer de prudence dans son enseignement que de ne point réfléchir et se demander souvent, en songeant aux divers caractères des élèves auxquels on s'adresse, ce qu'on doit enseigner sur tel point, ce que l'on doit réserver. Avons-nous tantôt l'abandon, tantôt la gravité, selon les circonstances et les caractères ? Pour nos élèves, les uns sont naïfs et croient tout ; les autres sont sceptiques et doutent de tout. Savons-

nous adapter notre enseignement à ces natures diverses ? Prenons-nous toutes les précautions nécessaires pour arriver à un heureux résultat ? En un mot, quelle part la prudence a-t-elle dans notre enseignement ? Quels sont nos progrès sur ce point ? Avons-nous empêché le mal ? En avons-nous prévu les causes. Un maître a tant à se surveiller dans ses moindres paroles, dans ses moindres réponses. Un seul mot peut quelquefois causer tant de désordres, une seule parole empêcher tant de mal !

Voilà le côté humain de la prudence. Envisageons-la maintenant par le côté surnaturel. Par ce côté-là, la prudence est pénible. On a envie de parler, on a certaines idées, certains jugements à communiquer. On sent qu'on ne sera pas prudent, qu'il vaudrait mieux se taire. N'importe, on va en avant, on cède à la tentation de montrer de l'autorité. Les lectures que nous faisons devant les élèves, les jugements que nous portons devant eux doivent aussi attirer notre attention. La prudence est parfois quelque chose de si subtil qu'il peut fort bien arriver qu'on y manque sans s'en apercevoir. C'est là une affaire de tact. Sans doute, le tact se donne ou ne se donne pas ; on l'a ou on ne l'a pas. Mais alors même qu'on l'a en soi, il peut être endormi, il faut le développer, le former. Lui seul permettra de pratiquer la prudence, dans nos rapports de professeur à surveillant et de surveillant à professeur, dans les jugements que nous portons les uns sur les autres en présence des élèves. N'oublions jamais que c'est un devoir pour nous de nous faire valoir les uns les autres. Dans combien de circonstances n'arrive-t-il pas que les élèves apprennent à juger d'un maître par les paroles d'un autre maître ? Quelle imprudence n'y a-t-il pas à autoriser des critiques malveillantes, des jugements indéliçats par les jugements et les critiques d'une langue intempérante ?

La vertu de prudence Qu'est-ce que la prudence dans son principe. Une certaine disposition qui porte le chrétien à éviter le mal. Si le zèle pratique le bien, la prudence se tient à l'écart du péril. Or, le péril est partout, et si nous ne voulons y succomber, la fuite est nécessaire. Souvent, l'imprudence de notre conduite a pu avoir des conséquences fâcheuses par rapport aux élèves : c'est que nous ne nous sommes pas observés, pas contenus ; c'est que nous n'avons pas su prévoir. Et cependant c'est là le mérite, la vertu. Plus on lit l'Évangile, plus on est frappé de l'extrême prudence de notre divin Sauveur dans tous ses discours et dans toutes ses actions. On admire ses réponses à douze ans ; et plus tard, aux jours de sa vie publique, comme il est habile à prévoir les conséquences de ses moindres paroles, de ses moindres démarches. Avons-nous cette vigilance chrétienne ? Pour pouvoir surveiller les autres, il faut être d'abord prudent à nous surveiller nous-mêmes. Le maître chrétien qui doit avoir la prudence pour deux, doit savoir aussi qu'il n'acquerra pas la prudence convenable, s'il ne l'exerce pas d'abord sur lui-même.

Faisons sur nous-mêmes un examen sévère : que cette vigilance et cette attention soient de tous les instants. Faisons-en notre affaire personnelle. Soyons prudents dans notre extérieur, la prudence extérieure se traduira par la tenue ; la tenue est fille de la prudence qui, par ce côté-là, s'allie à la gravité. Demandons-nous si, à ce point de vue, nous ne nous compromettons pas quelquefois. Et soyons prudents pour éviter certains épanchements, car c'est donner à l'enfant un avantage dont il abuse volontiers. L'enfant est si habile à prendre le dessus sur le maître qui s'épanche avec lui. Et pourtant ces épanchements sont nécessaires : ils ouvrent le cœur de l'enfant et gagnent sa confiance ; sans eux, point d'action efficace sur le caractère et le cœur des élèves. La vertu de

prudence pourra seule nous indiquer la mesure et la limite. Nous calculerons jusqu'où nous devons aller avec tel ou tel élève, pour ouvrir son cœur et ne pas lui ouvrir le nôtre, pour rester maîtres de nous, tout en nous abandonnant. Tout cela exige une profonde connaissance du cœur humain. Étudions-le sur nous-mêmes et sur les enfants. Pour acquérir cette action et cette influence qui doivent être notre principal secours, dans notre cœur d'éducateurs il faut avoir du tact, de l'observation, de la tenue, qualités qui impliquent beaucoup de réflexion.

Par-dessus tout, proposons-nous la gloire de Dieu. Souvent dans notre action sur les enfants, nous pensons trop à nous-mêmes. Rapportons au contraire à Dieu les tentatives faites pour former ces jeunes cœurs. Ce n'est qu'en ayant cette vue supérieure que nous parviendrons à les préserver du mal, à les conduire au bien.

14 mars 1847

La sagesse

La vertu de Sagesse La sagesse est une vertu qui consiste à donner à nos actes bons un motif supérieur. Elle est un don du Saint-Esprit, don bien précieux, d'autant plus précieux qu'il est plus rare. Si l'on examine l'ensemble de la vie chrétienne, même de la meilleure, on la trouvera toujours empreinte de taches, de fautes qui en ternissent l'éclat. Toutes les actions qui en forment le tissu ne sont pas faites pour des motifs surnaturels. Et pourtant c'est là ce que la sagesse demande. Elle nous ordonne de tout faire avec la pensée et la crainte du Seigneur : *Sapientia timor Domini*. Mais bien loin qu'il en soit ainsi d'ordinaire on accomplit tout d'une manière commune, vulgaire, étrangère à toute pensée de foi. Essayons de donner à chacun de nos actes l'importance convenable, et que cette importance grandisse

par le sentiment surnaturel, le sentiment de foi auquel nous rapportons ces actes. La chose n'est pas facile sans doute. Il faudra d'abord beaucoup d'efforts dans la prière pour écarter toutes les distractions. Parmi nous, les uns disent l'office, les autres y assistent : nous faisons tous des actes de piété ; la distraction, venant à nous saisir pendant que nous les accomplissons, arrête la direction de notre pensée vers un but surnaturel. Cela n'arriverait pas si nous étions bien convaincus de l'importance de ces actes. Malheureusement, nous ne le sommes pas, ou du moins ne le sommes pas assez. Et c'est là en quoi nous sommes insensés, en quoi nous manquons de sagesse. Dans ces moments où il semble intérieurement que nous voulons nous rapprocher de Dieu, nous ne nous mettons pas, lorsque nous pourrions et le devrions, dans les relations les plus humbles et les plus intimes avec Lui. Qu'en résulte-t-il ? C'est que nos actes perdent le caractère de sagesse qu'ils pourraient avoir pour revêtir un caractère humain, vide, stérile.

Que reste-t-il, en effet, d'un acte surnaturel fait sans une intention suffisante ? Rien, ou presque rien. Faisons donc tous nos efforts pour entrer plus avant dans les vues de Dieu, pour apporter toute la perfection possible dans nos rapports avec Lui. L'attention la plus grande dans ces rapports nous est donc nécessaire si nous voulons pratiquer cette sagesse que Salomon demande à Dieu pour bien régner : *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam* (Sag. IX, 4). Implorons le secours de cette sagesse pour qu'elle nous assiste et travaille avec nous à nous rendre plus parfaits.

Sa Source Mais cette sagesse, où la puiser sinon en Dieu ? Comprenons-en toute l'importance ; et à mesure que nous en sentirons mieux le prix, Dieu nous en accordera une plus grande part.

Pour estimer cette sagesse comme elle le mérite, jetons un regard sur notre vie. Quand donnons-nous à nos actions la hauteur de but et d'intention qu'elles doivent avoir ? Le matin, dans nos prières, nous prenons des résolutions, nous nous excitons à la présence de Dieu, nous nous promettons d'accomplir tous nos actes avec une pensée de foi. Mais nous oublions bien vite toutes ces intentions du matin ; la journée se déroule avec les occupations et les actions qui doivent la remplir et nous reprenons le courant de la vie ordinaire et si, à une heure donnée, nous faisons un retour sur nous-mêmes pour scruter le mobile qui nous a guidés, nous reprenons dans chacun de ces actes, peut-être bons en apparence, les motifs communs, vulgaires et quelquefois même des motifs bas et honteux que nous nous avouons à peine ; ce sera, par exemple, un sentiment de paresse ou de rancune, ou ce seront des médisances, de mauvaises pensées, de mauvaises conversations, de mauvais jugements. C'est que notre sagesse consiste en une sagesse humaine fondée sur notre intérêt personnel et que, s'il se présente à notre esprit quelques-unes de ces pensées de foi qui ne se laissent jamais détourner de leur but, nous les laissons bientôt échapper.

Dieu enfin n'est pas le mobile de nos actions, c'est nous-mêmes, et c'est en quoi il y a folie. Nous avons le sentiment des devoirs chrétiens pour les accomplir extérieurement, mais il y a au fond de notre cœur quelque chose qui nous arrête, soit parce que nous nous sommes dit : je n'irai pas plus loin (et malheur au chrétien qui veut se poser une limite dans les perfections ! il faut qu'il monte sans cesse et qu'il réponde à tous les appels de la grâce), soit que, par l'effet d'une funeste nonchalance, nous soyons tombés dans cet état de fausse sécurité où nous croyons que Dieu ne nous demande plus rien. La sagesse de Dieu nous fait toujours découvrir un point plus haut de sagesse.

Nous sommes coupables si nous ne donnons pas à Dieu tout ce qu'il nous demande dans cette direction. Un chrétien de cette sorte fatigue la patience de Dieu et tombe dans la tiédeur, sinon plus bas. Si nous nous laissons aller à cette vie vulgaire, si nous retombons sans cesse dans notre routine, c'est que nous ne savons pas voir dans la sagesse de Dieu, ni considérer les choses à la clarté de ses rayons. Elle seule pourtant peut nous apprendre à envisager un but surnaturel dans toutes nos actions ; à découvrir les moyens nécessaires pour triompher dans nos luttes contre les entraînements vulgaires, contre cette pesanteur naturelle qui ramène sans cesse notre âme sur la terre, lorsqu'elle voudrait s'élever. Comment faire pour acquérir cette sagesse si précieuse ? Prier beaucoup, régler sa vie dans la prière au pied du Crucifix, dans l'action de grâces après la communion. Voilà les sources de la sagesse ; si nous voulons y puiser, il faut nécessairement nous en approcher.

Son importance Quand nous aurons la sagesse au fond de notre cœur, il faudra refouler la prudence humaine et il y aura là des luttes difficiles à soutenir. Lorsque grâce à la sagesse, un mobile surnaturel supérieur éclairera toutes nos actions, la prudence humaine viendra s'opposer à ces élans de la foi. D'autres obstacles surgiront aussi en foule. Si nous voulons enseigner cette sagesse à nos enfants — et nous devons nous efforcer de la leur enseigner ; car combien ne les relèverait-elle pas ? — quelle énergie et quelle supériorité ne donnerait-elle pas à leur caractère en leur faisant voir tout ce qu'il y a de vide et de misères dans leurs petites passions ? Mais pour leur donner ce principe supérieur d'action, il faut que nous le pratiquions nous-mêmes. Or, nous ne le faisons pas. La sagesse tient de près par un côté à l'esprit de sacrifice qui est une folie sage, nous ne l'avons pas, retenus que nous sommes encore par les

calculs de la prudence du monde, obligés d'acquérir la sagesse pour nous-mêmes, obligés de la communiquer aux autres, nous ne pouvons le faire qu'en sortant des notions humaines.

Examen Sommes-nous réellement sages de cette sagesse ? Avouons-le, il y a bien des points dans lesquels nous sommes obligés de dire : Non, la sagesse de Jésus-Christ n'est pas en nous. Quel contraste en effet n'y a-t-il point entre nos défauts d'intention et cette persévérance avec laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ tend constamment vers son but qui est la gloire de son Père ? Toute action sage implique un but : quels buts chrétiens avons-nous eus dans cette journée ? Nous avons prié, nous avons lu, causé, étudié : combien de moments y a-t-il eu où nous avons agi avec la raison chrétienne ? La sagesse, étant une lumière qui vient de Dieu, doit nous éclairer sur tous nos devoirs : quelle est la perfection que nous avons cherché à donner à nos diverses actions pendant cette journée ? Nous avons eu la messe, les vêpres, etc... Avons-nous rendu à Dieu tout l'honneur qu'il est en droit d'attendre ? Et si nous avons agi en tout cela sans intention, machinalement, avons-nous été sages ? Et si notre vie se compose d'une succession de jours pareils à celui-ci, au terme qu'y aura-t-il eu de sage en nous ?

L'Écriture dit de l'homme injuste : *Noluit intelligere ut bene ageret* (Ps. 35, 4). Cette parole s'applique aussi au chrétien qui ne fait pas le mal, mais ne fait pas le bien, qui ne veut pas comprendre de peur d'avoir trop à donner à Dieu ; qui, dans une foule de circonstances où il pourrait agir surnaturellement ne le fait pas ; qui, trouvant trop pénible d'avoir toujours le cœur en haut, retombe sur lui-même et s'en remet aux fausses lumières de la prudence humaine. Nous avons cependant reçu l'esprit de

sagesse dans le sacrement de la Confirmation. Qu'en avons-nous fait ? Nous l'avons étouffé ou du moins nous n'avons rien fait pour le développer. Il est resté stérile dans notre cœur : pourquoi ? parce que nous ne sommes que boue et péché, et que le péché est le contraire de la suprême raison. Mais le chrétien peut s'affranchir de ce honteux esclavage en se laissant toujours guider par des motifs supérieurs, en vivant conformément à la sagesse divine. Etudions-la donc dans ses oracles ; écoutons-la dans notre cœur quand Notre-Seigneur vient y reposer. Tout ce que nous faisons, faisons-le dans la vue de Dieu et de sa gloire et nous pourrons espérer d'avoir un jour cette sagesse elle-même pour récompense dans l'Éternité.

L'oraison

14 janvier 1851

...La méditation du Pater pourrait déjà être pour nous une matière inépuisable. Qui croirait jamais avoir assez savouré cette parole divine de Notre-Seigneur ? Toutefois, et pour plus de sûreté, demeurons-en aux règles ordinaires. Deux conditions sont nécessaires à l'oraison.

I. Préparation éloignée Il faut songer à l'avance à son oraison, se recueillir. Lorsque nous avons sollicité l'audience d'un grand du monde, nous savons ce que nous voulons demander. Avant d'être introduits, nous nous sommes entretenus avec nous-mêmes de l'objet de cette audience. L'oraison est aussi une audience : nous allons parler à Dieu ; y mettrons-nous moins de préparation parce que l'audience a plus de solennité ? Donc nécessité d'un certain recueillement. Avons-nous ce recueillement ? nous pouvons en douter, sans nous

faire tort. Acquérons-le : et, pour cela, retirons-nous des lectures inutiles, des conversations vaines, des spectacles dangereux ; en un mot sachons mettre une garde à nos sens. Ces précautions sont autant de préparations lointaines à l'oraison. Pourquoi faisons-nous si peu de progrès dans l'oraison, sinon parce que nous vivons habituellement dans la dissipation ? Opposons-lui une vigilance générale, soutenue, active, en nous appliquant à des lectures plus sérieuses, en nous occupant à des œuvres de charité, en fuyant les conversations oiseuses.

II. Préparation prochaine L'esprit et le cœur mieux remplis, nous aurons toute facilité pour entrer dans la préparation positive. Choisissons alors un sujet particulier, revenons-y souvent, entretenons-nous la veille de ce sujet choisi de préférence à d'autres, de manière à n'avoir pas à improviser le lendemain, quand le moment sera venu. Invoquons le Saint-Esprit : c'est une bonne coutume ; on se met davantage en la présence de Dieu, quand on a fait cette invocation. La méditation peut commencer après. On se rend compte de l'état de son âme. Pour nous y aider, opposons à notre imperfection la perfection de Dieu. Que notre regard se porte d'abord vers lui, et s'abaisse ensuite sur nous. Notre profonde misère ressortira plus fortement de cette comparaison.

III. Méthode Peut-être accepterons-nous la méthode. Mais que d'objections ne ferons-nous pas ! Que de difficultés viendra prétexter la nature ! D'abord notre liberté, n'est-elle pas gênée par cette régularité si ponctuelle ; puis de quoi causer dans cet entretien, seul à seul avec Dieu, et comment causer ? — Avons-nous si peur de nous régler, et que perdons-nous à le faire ? Fixer notre distraction, est-ce donc si peu de chose ? De quoi causer ? Mais

du plus pressant, de l'affaire la plus importante, de notre amendement spirituel. Bien des réformes sont ici urgentes. Nous voulons bien faire l'oraison : nous avons raison ; seulement rappelons-nous que la difficulté n'est pas de savoir si l'on fait l'oraison avec facilité, mais si l'on a de la difficulté à s'y mettre. Or, nous aimerions à nous persuader qu'il y faut beaucoup de temps, une longue expérience, une science consommée. Ce ne sont là que de pauvres défaites. Quelle surcharge en effet qu'un simple quart d'heure, qu'une demi-heure au plus donnés à l'oraison ! Et est-il besoin de plus de temps ? — Mais on a des distractions : ne les examinons pas. Revenons doucement à l'objet de notre méditation par un acte d'humilité et d'amour de Dieu. Humilions-nous de ne pouvoir nous arrêter un moment à contempler les perfections merveilleuses de Dieu ; protestons, malgré tout, de notre ferme désir de nous unir à lui. Mais nous allons vite à nos sympathies, à nos antipathies, à nos froissements ; et Dieu s'oublie, et la vue de notre misère s'efface. Quelle bonne occasion de nous mépriser, de nous estimer ce que nous valons à l'épreuve. Mais les distractions laisseront notre oraison infructueuse. S'il y a de notre faute par manque de préparation, oui ; mais nous n'avons pas à nous plaindre. Si la distraction est involontaire, non ; nous aurons appris, une fois de plus, quels tristes personnages nous sommes, combien notre âme est encore sous le poids des sens. Puisque l'orgueil est notre grand ennemi : quelle bonne occasion de le combattre par la vive humiliation que nous pourrions ressentir de la vue de notre bassesse, de notre grossièreté spirituelle ! Et dans cette humiliation même comment la prière ne naîtrait-elle pas ? Notre faiblesse bien sentie nous fait comprendre le besoin de recourir à Dieu : recourir à Dieu, mais c'est prier. Donc la distraction involontaire prise patiemment, sans dépit, humblement, nous ramènera vers la prière par la

confusion que nous laissera le sentiment de notre incapacité. Ce n'est pas là une oraison qui soit improductive.

21 janvier 1851

IV. But de l'oraison Il faut pénétrer plus avant dans le corps même de l'oraison. Mais si nous voulons avancer dans l'oraison soyons résolu à suivre la voix de Dieu, à l'écouter, à faire ce que nous aurons entendu dans le recueillement et le silence de notre âme. Si Dieu nous parle, traitons sa parole avec un profond respect, et soyons disposés à accepter ce qu'il nous dira. Premier examen sérieux : Sommes-nous dans ces dispositions de soumission absolue, et de générosité entière ?

Il ne suffit pas d'aller à la bonne, ne prenant que ce que peut supporter notre faiblesse. Il faut nous préparer à donner davantage. En rester là, conserver, dans une méditation réglée, ponctuelle, une certaine régularité d'oraison, se recueillir un moment, à une heure donnée, c'est en demeurer à un état d'attente, à une préparation, à une sorte de noviciat. Dieu veut plus.

Dans quelle mesure s'abandonner ? — Là-dessus, il est impossible de fixer des règles. Chacun est appelé selon sa voie. Saint Paul, renversé sur le chemin de Damas, s'écrie : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et il est résolu à tout faire. On n'impose pas une générosité semblable. Ce qu'il nous suffit de savoir, c'est qu'il faut nous exercer sans cesse, avec une application constante, et dans un ferme dessein, à nous déposséder, à nous élever jusqu'à ce don sans réserve de tout notre être, à ne plus nous appartenir, à n'être plus, entre les mains de Dieu, que de dociles instruments. C'est là l'oraison consommée.

Que faisons-nous à cet égard ? Quel dépouillement acceptons-nous ? Si nous n'arrivons à aucun renoncement, nous n'aboutissons à rien. Notre oraison n'est alors qu'une vaine spéculation. Que si la perfection chrétienne est à la condition de cet abandon, de ce dépouillement, ne voyons-nous pas qu'il est utile, qu'il est indispensable de se broyer ainsi courageusement dans ses désirs, dans sa volonté ; de dompter cette nature qui résiste toujours ; d'arrêter ces perpétuels écoulements de l'âme vers toute chose qui l'éloigne de ces durs sacrifices, et où elle peut se retrouver, se reprendre. Oui, il en coûte, mais l'exemple est là devant nous. Notre-Seigneur agonisant au Jardin des Olives est l'image du chrétien qui lutte ainsi contre lui-même, contre les répugnances de son cœur. Oui, il en coûte, car il faut sacrifier l'admiration personnelle, l'amour-propre, les complaisances en ses désirs, en ses pensées, en ses idées propres. Comment faire à la lettre le sacrifice résumé dans la parole du Sauveur : *Non sicut ego volo, sed sicut tu ?* Ne nous dissimulons rien : c'est là où l'on doit arriver, c'est dans ces sentiments qu'il faut se placer. En passer par ces dégoûts ; sentir sa volonté se débattre et ne pas la laisser se reprendre ; ne point se refuser à ces destructions totales : voilà comment se fait le chrétien, ou plutôt voilà comment se fait en nous le triomphe de Dieu.

Cela bien compris, il s'agit de commencer. Ne nous inquiétons pas du temps qui sera nécessaire pour atteindre le but. Allons, agissons, sans compter avec les difficultés, avec les souffrances ; et mettons-nous à l'œuvre. C'est là encore une fois, l'oraison, toute l'oraison : un crucifiement de chaque jour. La méditation est une préparation à ce rude exercice, à ce solennel combat, à cet état violent de la nature qui s'étouffe elle-même. Mais elle n'est qu'un moyen : et, par là même, elle reste insuffisante. Assurément Dieu ne demande pas de tous, au même degré, ces

volontaires agonies. Tous ne sont pas appelés aux prodigieux combats des Antoine, des Paul, des Hilarion ; mais, de plus près, de plus loin, tous doivent tendre là. Rappelons-nous seulement que plus nous aimerons, plus nous ferons ; que moins nous aimerons, moins nous donnerons à Dieu, et plus aussi nous nous attarderons dans le progrès spirituel. Ce peut être là un christianisme honnête ; ce n'est pas un christianisme animé par la foi et l'ardeur de la charité.

Conclusion Voulons-nous rester à l'état de chrétiens vagues, indécis ? — Voulons-nous porter enfin des fruits ? — Quels sacrifices sommes-nous prêts à faire à Dieu ? — Quand nous déciderons-nous à ce large et héroïque sacrifice général de nous-mêmes ? — Quand voudrons-nous nous unir à Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ par un dépouillement absolu ? — Si nous nous sentons intérieurement excités à commencer l'œuvre, voulons-nous la continuer jusqu'à ses dernières limites ? — En un mot : Voulons-nous écouter Dieu ?

Le signe de Croix

17 novembre 1851

Préoccupons-nous particulièrement de la fidélité aux petites choses. Combien d'actes dans la piété dont le mérite est perdu pour nous parce que nous y apportons trop peu d'attention. Ils auraient cependant une valeur positive si nous voulions réfléchir davantage, pour les rendre plus personnels. Qu'est-ce que le signe de croix, par exemple ? Bien peu de chose en apparence. Et cependant que d'enseignements ne renferme-t-il pas ?

Elevons nos pensées. Deux grands faits doivent être le terme de notre vie : le Ciel et l'Enfer. Entre les deux, plaçons le purgatoire. — Songeons-nous bien qu'une

série d'actes irréfléchis peuvent préparer pour nous une chute ; qu'à force de demeurer indifférents sur certaines choses, nous pouvons affaiblir la vigueur de la foi en nous. Si nous mourions avec un péché mortel, n'avons-nous pas lieu de trembler à cette seule pensée ? Ecartons-la. Arrêtons-nous au purgatoire. Une série de mérites attachés à une foule de petits faits ne peut-elle pas nous acquérir des grâces qui nous font éviter les flammes du purgatoire ? Des vertus nouvelles se formeraient, se développeraient en nous sous l'influence de ces grâces. Examinons le signe de la croix à ce seul point de vue.

Invocation Nous invoquons d'abord la Sainte Trinité.

Si nous apportons dans cette invocation un sentiment de foi, ne nous unissons-nous pas alors, par l'adoration, à Dieu, dont la possession doit être, au-delà du temps, la consommation de notre vie terrestre. S'unir à Dieu dès ici-bas, est-ce si peu de chose ? — L'image de Dieu est empreinte sur l'homme. Invoquer sur nous la Sainte Trinité n'est-ce pas faire acte d'obéissance au Père, d'adhésion au Fils, d'amour au Saint-Esprit ? Que nous approfondissions ces pensées chaque fois que nous faisons le signe de croix, ce serait trop nous demander. Mais si quelquefois, si une fois dans la semaine nous nous efforcions d'appliquer notre esprit à ces pensées, l'exercice les rendrait insensiblement plus intenses et nous arriverions ainsi à nous mettre plus fréquemment en contact avec la Sagesse, la Vérité infinie, avec l'Amour souverainement parfait.

Enseignement Entrons dans la pratique. Le signe de la croix n'enseigne-t-il pas éloquemment le professeur qui le fait avec foi ? Au commencement de sa classe, le signe de la croix lui dit que sa parole, par quelque côté, va être une manifestation de la vérité, une initiation à la sagesse, un rayon-

nement du foyer même de l'amour. A la fin de sa classe, le signe de croix peut être une offrande d'immolation et de sacrifice. Il présente à Dieu cette fatigue de son travail, ces ennuis, ces peines qu'il a pu éprouver, comme l'holocauste de résignation et de soumission, comme une expiation des péchés. — Ah ! qu'il est plus fort, qu'il est digne l'enseignement qui s'unit ainsi à Dieu ! Quelle intensité il revêt, quel caractère respectable lui est imprimé ! Le maître parle alors comme au nom de Dieu, *tanquam Deo exhortante per nos*. Il est un ambassadeur de la toute-puissance céleste. — En retour, l'élève grandit aussi. Car enfin, lui également, est une puissance avec laquelle Dieu veut bien daigner traiter, vers laquelle il députe en quelque sorte le maître chrétien. Dans ces pensées comme il a le sentiment de sa dignité et de la dignité de ses jeunes auditeurs !

N'est-ce donc pas tout mettre dans le signe de croix ? En définitive la croix n'est-elle pas tout, n'est-ce pas cette échelle que vit Jacob, et qui allait de la terre au ciel ? — Voulons-nous aller plus loin ? Nous faisons ce signe de croix sur nos corps. Qu'est-ce à dire ? Nous acceptons la nécessité, disons mieux, le devoir de porter notre croix comme la porta Jésus. Oui, l'enseignement a ses ennuis, l'étude ses labeurs. Acceptons-les, chargeons-en nos épaules. Dès le matin, en nous levant, prenons la croix par l'acceptation volontaire, et à l'avance, des peines de notre journée. C'est ainsi que notre vie sera saisie tout entière par la pensée de la foi. — Et nous serons alors véritablement des hommes de devoir et de dévouement. — Appliquons-nous à juger notre passé, notre présent à la lumière de ces réflexions.

Concluons à la rigoureuse obligation où nous sommes d'agir dans ces pensées de foi, de nous rappeler sans cesse que nous sommes faits pour la perfection, qu'il faut y avancer, que s'arrêter c'est reculer, que

nous devons avancer dans cette voie beaucoup plus loin que nous le pensons. Pourquoi donc cette mollesse d'efforts, pourquoi ces hésitations ? Jusqu'où avons-nous accepté la souffrance ? Autrement dit jusqu'où avons-nous aimé ? Oui, si une seule fois par semaine nous faisons avec lenteur, avec réflexion, en esprit parfait de prière et d'adoration notre signe de croix, la croix entrerait dans nos âmes, y porterait ses fruits. Nous ne sommes pas appelés seulement à être des rachetés du sang de Jésus-Christ : le Sauveur veut aussi que nous soyons des saints.

12 janvier 1857

Vœux de nouvel an

J'aurais dû vous répondre plus tôt et vous exprimer, à mon tour, mes vœux de bonne année. Ils sont résumés dans une parole de saint Paul que je trouve admirablement belle, surtout si on l'applique à des hommes voués à l'enseignement : *Tamquam ex Deo, coram Deo, in Christo loquimur*¹⁾. Que tout votre enseignement prenne sa source en Dieu ! Que vous ne prononciez aucune parole que sous l'œil de Dieu ! Que tout votre être soit plongé en quelque sorte dans l'esprit de Jésus-Christ ! Tel est le milieu, dans lequel je voudrais vous voir vivre et exercer votre action, et si toujours cette action n'a pas été aussi fertile que l'on aurait pu l'espérer, c'est que nous ne nous sommes pas assez astreints à nous maintenir sous la présence de Dieu et dans son Fils, *coram Deo, in Christo*.

¹⁾ II Cor., II, 17. Le texte de saint Paul porte : *sicut ex Deo, coram Deo...*

3. Principes d'éducation chrétienne

Le P. d'Alzon a rappelé souvent aux maîtres du collège les grands principes de l'éducation chrétienne. On trouvera ici : 1° deux instructions qui datent de 1846, des débuts mêmes de l'Association ; 2° une série de 9 instructions, données en 1867-1868, et destinées à relever le collège après une période de fléchissement. Les comptes rendus sont assez schématiques, mais la familiarité du ton n'enlève rien à la richesse et à la hauteur de la pensée. Le P. d'Alzon a repris en partie ces mêmes thèmes en les adaptant aux Religieuses de l'Assomption, dans ces dernières conférences de 1870-1871, qui traitent de l'Education (cf. *Aspects de Pédagogie chrétienne*. Les Cahiers d'Alzon, IV, pp. 11-88).

L'ESPRIT DE L'ÉDUCATION

1^{er} février 1846

Nous devons nous pénétrer fortement de la pensée chrétienne, par la force, par la foi, par l'amour puisés dans la connaissance de Dieu et de son Eglise, et répandre au-dehors, fortement et partout, dans l'intelligence et dans le cœur des enfants cette pensée chrétienne, afin d'agir sur leur être tout entier, sans nous décourager par les obstacles que nous opposeront leur légèreté et leur ignorance.

Triple communication Comment communiquer cette force, cette foi, cet amour aux enfants ? Quel est ce triple développement ?

Si le chrétien, entrant en communication avec la vie divine, considère son âme comme une puissance, il la trouvera fécondée incessamment par tout l'être

de Dieu. Dans le Père, elle développe sa force, dans le Fils, son intelligence ; et, à mesure qu'elle connaît la vérité, elle se sent portée vers elle, elle s'y attache, elle l'aime : c'est le Saint-Esprit qui s'abaisse alors vers elle, qui la prend, qui la soulève. Sans ce triple développement, la vie de l'âme est incomplète ; et pour réaliser en lui toute la perfection à laquelle il doit aspirer, le chrétien doit laisser agir en lui cette triple influence de la vie divine qui s'écoule en lui par une triple communication.

1. La force Combien elle nous est nécessaire ! Descendons dans notre cœur, nous y découvrons une volonté brisée, nous voulons et nous ne voulons pas. Le vice originel arrête nos élans, et rend stériles nos efforts. Avec cette faiblesse intime, comment prétendre à manifester Dieu ? Et quels moyens de nous y aider, si ce n'est de nous rendre à notre force primitive, en nous retrempant dans la puissance même de Dieu, en nous manifestant nous-mêmes, comme lui, par la puissance. Plus nous serons forts, plus nous manifesterons Dieu puissamment et efficacement ; plus nous resterons dans notre faiblesse, plus nous serons impuissants à répandre la vie chrétienne dans les cœurs, et notre action sera sans effet. Sortons donc de notre faiblesse, et, les regards élevés vers Dieu, apprenons les ressources qui nous sont offertes pour nous relever, pour nous rendre à notre dignité, et reconquérir toute notre force.

Voyons comment Dieu lui-même agit, et comment il se manifeste : il crée, il répare ; c'est par cette double action qu'il se manifeste dans le monde. Imitons Dieu dans son action réparatrice, et par elle manifestons en nous l'élément de la force, nous le pouvons. Réparons notre petit monde à nous, et le petit monde qui nous environne. Dans cette œuvre de réparation, Dieu nous associe à lui, et a voulu que nous fussions ses coopérateurs. Comment craindre et hésiter ?

Aidés ainsi de la force de Dieu, recueillant en lui notre volonté divisée et partagée, nous communiquerons efficacement aux enfants la force qui leur manque et qui nous aura été transmise. Sans doute, il nous faut beaucoup de puissance pour lutter contre les obstacles nombreux que nous opposeront les caractères des enfants, contre leurs rebuts, contre le mal, contre toutes les influences de l'esprit de ténèbres. Il nous faut une force immense ; mais nous l'aurons en Dieu et avec Dieu. Prions, persévérons ; donnons nous-mêmes l'exemple, soyons de bons modèles, faisons comme Notre-Seigneur : *coepit facere et docere*.

2. L'intelligence Un des moyens de communiquer cette force, c'est l'enseignement, par lequel nous ferons connaître la vérité. Mais combien notre intelligence est obscurcie ! que de ténèbres se dissiperont peu à peu ! Voyons ce que nous sommes, comprenons les oppositions de nos cœurs, entrons dans la connaissance du monde, apprécions-le ce qu'il vaut ; dégoûtons-nous de notre volonté faible qui sachant le bien fait toujours le mal. A la lumière de la foi ces misères nous seront clairement révélées ; et dépossédés de l'orgueil, du mensonge, de l'illusion, nous serons préparés à recevoir la vérité à laquelle nous nous serons volontairement et courageusement crucifiés. C'est elle qui nous affranchira de l'esclavage de notre volonté languissante, et nous donnera le désir de sortir de cette confusion où nous sommes pour nous attirer vers elle et nous placer dans ses clartés.

Lorsque la vérité sera ainsi incorporée à nous, quand nous nous la serons appropriée, ne nous inquiétons pas de savoir comment nous la communiquerons. La bouche parle de l'abondance du cœur. A mesure que la vérité se sera inoculée dans nos âmes, elle fera irruption au-dehors ; nous nous sentirons sollicités de diriger aussi les enfants vers Dieu, de les

affranchir du mensonge, d'élever leur âme vers la vérité, de les transformer en elle, en leur faisant comprendre qu'il n'y a rien de réel, rien de bon que la vérité. Nous deviendrons ingénieux, la charité aidant, à nous emparer d'eux, à leur présenter la vérité sous toutes les formes, à savoir découvrir dans ces caractères viciés la matière inflammable qui s'y cache et sur laquelle il suffit de jeter l'étincelle.

3. L'amour La vérité n'est pas seulement un objet de système, un objet de pensée pour le chrétien. Elle est surtout un objet d'amour ; et celui qui la cherche, qui la désire, une fois qu'il la possède, se passionne pour elle. Cet amour, où le puisons-nous sinon en Dieu lui-même, en entrant plus avant dans les réalités de l'Être divin, en nous attachant fortement à la vie véritable qui est en Dieu, qui est dans l'Eglise. Si nous avons nous-mêmes cet amour de la vérité, nous travaillerons généreusement à la faire aimer aussi des enfants, à lutter contre les influences mauvaises qui entourent leur faiblesse, contre le mal qui est dans leur cœur ; nous nous passionnerons du désir de les délivrer, de les affranchir, de les élever jusqu'à la vérité, de les y attacher, de les y dévouer.

DES RAPPORTS AVEC LES ÉLÈVES

8 février 1846

Il nous faut méditer à la lumière de la foi, ce qu'est une âme — combien une âme est admirable, combien elle a dans le chrétien un cachet de dignité qui n'appartient pas même à la nature angélique, puisque Dieu, pour se manifester, a choisi de préférence la nature de l'homme et la race d'Adam. Ce cachet de dignité lui a été imprimé sans doute au Baptême, mais il n'y a là encore que des linéaments ébauchés. Ils doivent

être développés. Ce travail, ce développement est l'œuvre de l'éducation.

I. L'œuvre à accomplir L'âme alors est comme un métal dont il faut faire une médaille, comme un marbre dont il faut faire une statue. Dieu a jeté les premiers traits ; reste à mettre en saillie le relief du métal, à dessiner les contours du marbre. Le modèle est donné, c'est Dieu lui-même. Il faut le reproduire. Nous sommes les ouvriers chargés de cette reproduction. Les instruments sont mis entre nos mains. La force nous est donnée pour achever l'œuvre ; Dieu lui-même travaillera avec nous, il amollira le marbre, il préparera l'âme de l'enfant pour être pétrie, moulée, sculptée comme le marbre ou le métal.

Mais travaillerons-nous avec nos idées, ou avec celles de Dieu ? L'ouvrier à qui le sculpteur confie le marbre à dégrossir, auquel il donne un modèle, des compas, des ciseaux, satisfera-t-il l'artiste s'il travaille seulement d'après son idée, et non d'après celle qui lui est indiquée ? Assurément s'il est infidèle à reproduire l'idée du maître, le travail est manqué ; il a substitué l'habileté du praticien à l'inspiration du génie. Ainsi dans l'éducation, nous devons mouler, modeler nos statues sur Jésus-Christ si nous voulons les réussir. Pour cela nous devons de plus en plus nous pénétrer de la pensée de Jésus-Christ, et nous unir à son action générale sur les âmes, et, dans le travail spécial et personnel qui pourra nous être confié, lui demander sa volonté, ses projets, ses desseins sur les âmes, afin d'avancer plus sûrement dans notre travail.

II. Éléments de l'éducation A ce point de vue envisageons les éléments divers qui composent l'éducation, — l'âme à façonner — le modèle à suivre — l'instrument à employer — la force qui nous aidera à réaliser le modèle.

1° *L'âme des enfants.* — C'est le bloc de marbre. Il nous faut connaître sa nature. Il peut être dur ou tendre ; il faudra enfoncer plus ou moins le ciseau. Le marbre diffère de la pierre, la pierre diffère du plâtre ; il faut sur chacun travailler différemment.

Ce n'est pas assez de connaître la nature du marbre qui nous est confié. Il faut le considérer en vue de Jésus-Christ. Si nous avons une statue à faire, nous procéderons autrement que si nous avons une maison seulement à construire. Il y a ensuite à étudier les plis et les replis des vêtements que nous jetterons sur ce marbre ; il faut arrêter les contours des membres, fixer l'expression du visage, caractériser la physionomie, l'empreindre ici de la foi, ici de la pureté, ici de l'humilité.

2° *Le Modèle à suivre.* — La physionomie dominante est celle de Jésus-Christ. Mais il se transforme selon les caractères : *non est inventus similis illi*. Nous avons donc à voir en Jésus-Christ ce que nous devons prendre pour le reporter sur le marbre, c'est-à-dire sur l'âme. Sans doute, il nous sera impossible d'exprimer exactement la pureté, la délicatesse du modèle. Mais enfin cherchons toujours quelle partie nous pourrions en reproduire. Travaillerons-nous en orfèvrerie ? Travaillerons-nous en bronze ? Le modèle reproduit en argent risquera-t-il d'être affaibli et sans relief ? fondue en bronze, l'empreinte ne sera-t-elle pas meilleure ? Voilà donc autant de métaux à étudier, par rapport au modèle, pour la fidélité de l'expression et de la physionomie. Cette connaissance du divin modèle nous l'acquerrons par la méditation et Jésus-Christ, mieux connu par nous, se transformera mieux dans les âmes.

3° *La force à déployer.* — Une autre condition est encore nécessaire pour la réussite de notre travail. Il nous faut la force. Mettez des instruments dans les mains d'un cadavre, le cadavre ne fera rien. Il faut du feu pour fondre la dureté du métal : un bras

d'enfant ne suffira pas à la polir. De même au-dessus de nos forces nous devons placer une force supérieure, celle de la prière. Comme Moïse sur la montagne, communiquons par la prière avec Dieu. Écoutons dans ces communications intimes tout ce qui s'agitiera en nous sous le souffle de Dieu ; ramassons dans notre œil la lumière qui nous présentera des horizons sans nombre ; recevons les eaux qui s'écouleront par les canaux de la vie. En un mot allons à Jésus-Christ pour qu'il nous inspire lui-même, pour qu'il nous éclaire, pour qu'il nous échauffe.

4° *L'imitation du Christ.* — A cette lumière divine, nous verrons clairement par où imiter Jésus dans nos rapports avec les enfants. Ici les pensées de la foi nous élèvent singulièrement : car nos rapports avec les élèves deviennent les mêmes que ceux de Jésus-Christ avec les âmes. Jésus aime les âmes. Il a donné sa vie pour elles. Nous pouvons aussi donner notre vie pour ces jeunes âmes. Et c'est ici qu'est la perfection du dévouement. *Fortis ut mors dilectio.* Aimer les âmes comme Jésus-Christ a aimé les âmes, dépenser toute chose et soi-même pour les âmes ! sans doute tous ne sont pas appelés à ces sacrifices sublimes. Mais enfin la perfection est là, ne l'oublions pas : nous pouvons nous immoler pour les âmes. Qu'est-ce que notre sang après tout pour une âme, et n'est-il pas trop léger, puisqu'il a fallu tout le sang de Jésus pour sauver les âmes. Irons-nous jusque là ? Si Dieu nous y pousse, n'y regardons pas de si près, et immolons-nous comme Jésus-Christ s'est immolé. Il reste d'ailleurs encore bien des degrés de souffrances à parcourir avant d'atteindre jusqu'à cette immolation : soyons prêts à les traverser généreusement. Le sang de Jésus-Christ n'était-il pas impatient de se répandre pour les hommes ?

5° *L'amour des enfants.* — C'est là tout l'amour que nous devons avoir pour les enfants : amour d'apostolat, — amour communiqué par Dieu, et

communiqué par nous-mêmes, devenus les intermédiaires entre Dieu et les enfants ; — apostolat puisé dans la vérité, apostolat sauveur ; illumination des âmes auxquelles nous communiquons l'amour, et qui nous renverront elles-mêmes une vive et abondante lumière. Saint Thomas, nous transportant au sein du monde angélique, nous montre la vérité s'écoulant de degrés en degrés par toutes les hiérarchies célestes. Ainsi s'écoulera sur nous la vérité et, de cascade en cascade, nous la verserons sur les jeunes intelligences placées au-dessous de nous.

Mais, sachons-le bien, plus notre âme sera vidée, plus ce faible vase sera en retour étendu, élargi, plus grande sera la portion de vérité qui s'écoulera en nous, plus grande celle qui rejaillira sur nos élèves. Passionnons-nous pour cet apostolat. Rendons-nous en dignes. Prêtres et laïques, nous sommes tous appelés à cette communication de la vérité et de l'amour par l'éducation. Faisons-en l'objet de nos méditations, de nos désirs, de tous nos efforts.

INSTRUCTIONS AUX MAÎTRES DU COLLÈGE EN 1867

I. *Nova et vetera*

22 octobre 1867

A la lumière de l'Écriture Comme je cherchais un plan pour la série des instructions que je dois vous faire, le premier qui s'est présenté à mon esprit est celui qui est contenu dans ces paroles du divin Maître : *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti*. Remarquez surtout ce mot *baptizantes eos* : l'éducation chrétienne en effet doit être un vrai baptême, une véritable purification par laquelle nous

devons faire naître Jésus-Christ dans les âmes de nos élèves. On pourrait encore prendre pour sujet de méditation ces paroles du Sauveur : *Simile est regnum cælorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti : quam, cum impleta esset, educentes et secus littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foras miserunt.* Les coups de filet des maisons d'éducation, ce sont les prospectus ; quelquefois la pêche est heureuse ; quelquefois comme il nous est arrivé, cette année, les poissons nous échappent et encore parmi ceux qui restent peut-il y en avoir de bons et de mauvais. C'est à vous, Messieurs, de faire le choix dont parle ici Notre-Seigneur ; il est vrai qu'il ajoute au même endroit que ce choix, ce discernement ne se fera qu'à la fin du monde. *Sic erit in consummatione sæculi.* Aussi le jugement des élèves expulsés peut-il être considéré comme un prélude du jugement dernier où les anges, comme dit encore Notre-Seigneur, seront chargés d'opérer cette séparation : *Exibunt angeli et separabunt malos de medio justorum et mittent eos in caminum ignis : ibi erit fletus et stridor dentium.* Oui, Messieurs, dans une maison chrétienne les professeurs, et les directeurs surtout, chargés de ce triage entre les bons et les mauvais élèves, doivent se considérer comme tenant la place des anges.

Mais les paroles que je veux surtout prendre pour base de la présente instruction sont celles qui dans l'Écriture se placent immédiatement après celles que je viens de commenter. Après avoir exposé à ses disciples cette parabole, Jésus leur demande : « Avez-vous compris tout cela ? *Intellexistis hæc omnia ?* » Les disciples que Jésus-Christ venait de comparer aux anges ne voulurent pas passer pour des ignorants et s'empressèrent de lui répondre : « Certainement, nous avons compris. *Dicunt ei : Etiam.* » Alors Jésus-Christ ajoute : *Ideo omnis scribe doctus in regno cælorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de*

thesauro suo nova et vetera. Omnis scriba : tout scribe, c'est-à-dire tout professeur, *doctus in regno cælorum*, instruit, savant dans le royaume des cieux ; ainsi l'éducation chrétienne doit toujours avoir pour but d'élever les âmes vers le ciel, mais je reviendrai plus tard sur cette belle parole *doctus in regno cælorum*.

De thesauro suo Permettez-moi de vous commenter d'abord celle-ci : *profert de thesauro suo nova et vetera* ; il tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes. *De thesauro* : ainsi le professeur chrétien doit avoir un trésor, trésor qu'il peut avoir acquis par le moyen des autres dans ses études ; mais auquel il doit ajouter beaucoup de ce qui lui est propre, car c'est son trésor à lui, *thesauro suo*, il lui appartient. Mais ce trésor doit-il le garder pour lui ? Non, il doit le communiquer ; il doit, nous dit le divin Sauveur, en tirer — *profert* — des choses nouvelles et anciennes, *nova et vetera*. Le professeur chrétien ne doit pas craindre de perdre son originalité en communiquant sa science ; il doit donner tout ce qu'il a reçu, il doit permettre à chacun de venir puiser à son trésor. Et c'est là, Messieurs, notre magnifique privilège de donner ce que nous avons reçu, de ne recevoir que pour donner aussitôt. Que si nous voulions garder pour nous notre science, nous ne serions plus ce père de famille dont parle Notre-Seigneur : *Omnis scriba, similis est homini patrifamilias*. Nous serions plutôt le professeur universitaire qui n'enseigne que dans le but de l'intérêt. Si nous sommes véritablement pères de famille nous n'aurons en vue d'autre intérêt que celui de nos enfants ; et je ne parle pas seulement ici d'un vil intérêt d'argent, trop méprisable pour que je veuille y arrêter un seul instant ma pensée. Mais un autre intérêt dont il est bien difficile de se dépouiller entièrement, c'est cet intérêt personnel qui fait que dans notre enseignement nous nous recherchons plus que nos élèves, et par lequel un professeur

dira, s'applaudissant lui-même : « Je fais ma classe avec esprit, je ne parle qu'à coup de citations, je revêts chacune de mes paroles d'un certain chic, pour ainsi dire, qui leur donne un plus grand prix. » Non, ce n'est pas ainsi que parle et agit le professeur véritablement chrétien, celui qui est *doctus in regno caelorum*, il connaît le prix du Royaume des cieux, il connaît le prix des âmes qui lui sont confiées, il est sans doute intelligent, spirituel même, mais ses paroles il ne les prononce point pour s'attirer de la gloire, il est père de famille, il a le cœur large à l'égard de ses enfants. Il a bien médité cette parole des Vêpres : *Dispersit, dedit pauperibus*. Il a dispersé, pour ainsi dire, il a donné, mais donné largement, *dispersit*, je dirai presque : il a gaspillé. Ce qu'il a donné à ces intelligences faibles, dénuées, c'est la vérité, ce sont des choses nouvelles, anciennes, *nova et vetera*.

Nova et vetera *Nova* des choses neuves : il faut en effet que le professeur chrétien donne du nouveau ; de là, la nécessité pour le professeur de préparer sa classe, pour revenir sur ce que j'ai déjà dit la dernière fois ¹⁾. *Nova*, c'est ce que le professeur a de son propre fonds, il faut que le professeur chrétien, s'il le peut du moins, soit original. Le mot *nova* c'est donc la condamnation du professeur routinier ; la routine doit être bannie de l'enseignement chrétien ; le professeur ne doit pas avoir des phrases stéréotypées en quelque sorte ; il doit apporter à ses élèves *nova*, c'est-à-dire, en donnant à ce mot un autre sens que celui qu'il a en rhétorique, qu'il doit avoir de l'invention.

Mais cela ne suffit point, il faut encore que le professeur chrétien tire de son trésor *vetera*, c'est-à-dire

¹⁾ Voir les conseils adressés aux Maîtres du Collège, le 8 octobre 1867, page 1381.

qu'il possède les auteurs anciens, qu'il ait de l'acquit : il ne faut pas qu'il se contente de préparer ses auteurs au moment même de sa classe. *Vetera*, c'est donc la science, mais c'est surtout les vérités religieuses, l'antiquité de la vérité révélée et c'est ce que le professeur qui est véritablement instruit des choses du ciel, *doctus in regno cælorum*, dispensera à ses élèves. Il sait trop, pour manquer à ses devoirs, combien sont précieuses les âmes qui lui sont confiées, les toiles qu'il peint n'auront rien à souffrir de l'injure du temps, car il a trempé ses couleurs dans le sang de Jésus-Christ. Ce n'est point lui qui aura en vue un gain sordide ou la satisfaction de son amour-propre : il travaillera pour le ciel ; il est véritablement père de famille ; il se montre vraiment digne d'administrer ce baptême de l'éducation chrétienne dont nous avons parlé, il n'est point avare de son trésor, il le répand avec profusion. *Dispensit, dedit pauperibus*, car il sait qu'en cela consiste la véritable justice, la justice qui demeure éternellement et *justitia ejus manet in sæculum sæculi*. Aussi ces rayons de lumière qu'il a dispensés pour les faire servir à l'illumination des intelligences se transformeront un jour pour lui en rayons de gloire. *Et cornu ejus exaltabitur in gloria*. Ainsi soit-il.

II. Quatre moyens de purification

Un nouveau baptême *Euntes, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti...* L'éducation chrétienne n'est pas seulement un enseignement, c'est une purification, un baptême ; et, avant d'entrer en matière, il est bon de vous faire observer que l'Eglise voulant que le plus grand nombre d'hommes possible eussent part à cette régénération spirituelle du baptême, a permis que tout infidèle, juif ou mahométan, pût le commu-

niquer. Mais il n'en est pas ainsi de cette éducation chrétienne dans laquelle on a aussi à purifier des âmes, non pas du péché originel déjà effacé par le baptême, mais de ces mille misères auxquelles est sujette la nature humaine : pour purifier les autres, il est de toute nécessité d'être pur soi-même. Quelle belle mission que celle du professeur chrétien : c'est la mission du prêtre à l'autel, mission du prêtre au tribunal de la Pénitence, et surtout mission du prêtre dans le catéchisme. Aussi il me semble que le professeur devrait toujours, avant de commencer sa classe, réciter ces belles paroles du diacre avant l'Évangile : *Munda cor meum et labia mea, omnipotens Deus, qui labia Isaïae prophetae calculo mundasti ignito. Ita me tua grata miseratione dignare mundare, ut sanctum evangelium tuum digne valeam nuntiare.* Oui, c'est l'Évangile que le professeur sous sa parole, soit mathématique, soit historique, soit philosophique, soit littéraire, peut et doit annoncer sans cesse et il faut pour cela que ses lèvres aient été purifiées. Je le répète, il n'y a rien au monde de plus beau qu'une telle mission : purifier les âmes, augmenter leur éclat, leur blancheur ; les rendre plus dignes de Jésus-Christ, c'est-à-dire de celui qui est la pureté même.

a) **L'exemple** Mais, par quels moyens le professeur chrétien, pourra-t-il opérer plus efficacement cette purification, administrer ce baptême ? Les moyens sont nombreux et le premier, le plus efficace, c'est celui de l'exemple. *Verba movent, exempla trahunt*, a-t-on dit avec raison. En effet, l'on peut juger de l'âme d'un professeur d'après les résultats qu'il produit, au point de vue moral, sur les élèves. Je ne veux point exagérer : un saint pourra n'obtenir sur l'âme de ses élèves que des succès très médiocres, un maître, indigne de sa mission, pourra au contraire avoir une bonne influence sur ceux qu'il est chargé de former. Mais ce ne sont là que des phénomènes

très rares, et ici surtout il est permis de dire que l'exception confirme la règle. Mais ce bon exemple que nous sommes obligés de donner aux enfants, dont l'éducation nous est confiée, rencontre bien des obstacles et le plus grand est le *respect humain*. Parlons franchement : ce respect humain qui arrête si souvent les élèves dans l'accomplissement du bien, n'arrête-t-il pas trop souvent aussi les maîtres ? On ne veut pas laisser apercevoir dans la maison, qu'on a changé de conduite, qu'on est devenu meilleur. Or, le respect humain, si nous voulons être dignes de la mission de maîtres chrétiens, nous devons le combattre, et les élèves, en nous voyant pratiquer le bien, l'accepteront, soyez en sûrs, plus volontairement et plus franchement.

b) L'horreur du mal Un second moyen qui se rapproche du précédent et se confond presque avec lui est l'horreur pour le mal qui doit être manifestée en toute occasion par le professeur chrétien. Et permettez-moi à ce sujet de vous parler avec franchise, je ne crains pas de dire qu'il y a des comédies même dans le sacerdoce ; oui, il y a des prêtres, qui à la manière dont ils parlent du mal semblent jouer la comédie. On dirait que l'horreur qu'ils en ont n'est pas véritable, que c'est une horreur de convention. Que si cette abomination se trouve même dans le sacerdoce, ne peut-elle pas se trouver dans les professeurs laïques. Ah ! tenons-nous bien éloignés de cette disposition, de cette comédie, à laquelle les élèves ne se laissent pas prendre ; car, pour le dire en passant, les élèves voient très bien nos défauts, mieux que nous, mieux même que nos collègues ; ils vont jusqu'aux moindres détails, ils devinent bien souvent. Je ne dis pas qu'ils voient tout, mais ils voient beaucoup. Aussi, quand nous parlerons devant eux de l'horreur que doit inspirer le mal, que ce soit de toute l'énergie de notre âme, que ce soit

avec la plus grande sincérité. Soyez persuadés que cette horreur, étant sincère en nous, passera et s'imprégnera d'autant plus aisément dans le cœur de nos enfants. Mais pour cela que faut-il faire ? Ce qu'il faut faire, c'est bien simple : il faut commencer par détester le mal en nous-mêmes, et pour en revenir à ce que je disais au début, il faut nous purifier nous-mêmes. Le temps me manquerait pour développer suffisamment cette idée ; mais je la livre à vos réflexions, vous la développerez vous même.

c) **La bonne tenue** Un autre moyen qui peut nous aider dans l'éducation chrétienne, c'est la tenue. Il y a deux sortes de tenue : la tenue officielle et celle-là j'en fais peu de cas ; vous savez ce que sont les discours officiels, les cérémonies officielles, le langage officiel : ce n'est autre chose que ce que font sur les tréteaux pantins ou polichinelles. Voilà ce que c'est que la tenue officielle. Mais il y a une autre tenue, tenue vraiment chrétienne et dont celle-là n'est qu'une singerie : tenue qui montre et qu'on respecte les autres et qu'on se respecte soi-même. Peut-être ai-je moi-même à me faire des reproches à ce sujet ; mais examinez-vous bien, vous aussi, et voyez si, dans plus d'une occasion, vous n'avez pas été empêchés, par le manque de cette tenue, de faire aux élèves tout le bien qu'ils étaient en droit d'attendre de vous. Pas d'affectation, sans doute ; d'ailleurs cela vous regarde, si vous ne voulez pas vous exposer au ridicule. Mais il faut cette tenue qui est une espèce de prédication, cette tenue d'un prêtre à l'autel, cette tenue qui provient du recueillement de l'âme, cette tenue enfin qui prouve qu'on marche sans cesse en la présence de Dieu, selon ce qui fut dit à Abraham : *Ambula coram me et esto perfectus*. Oui, Maîtres chrétiens, soyez continuellement en la présence de Dieu, et vous obtiendrez la perfection. Admirez en même temps la fécondité de cette tenue, de cette

disposition qui consiste à marcher continuellement en la présence de Dieu. Abraham reçoit, aussitôt après de la bouche de Dieu, comme conséquence de cette parole : *Ambula coram me*, la promesse qu'il naîtra de lui un grand peuple et qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre.

d) La communion fréquente Enfin il me restera à vous entretenir d'un dernier moyen qui se joint à celui de l'horreur du mal, dont nous avons parlé déjà, c'est la communication, l'insufflation du bien. Je reviendrai donc aux paroles que j'ai déjà citées, celles du diacre avant l'Évangile. Comment pouvez-vous mieux purifier les autres qu'en introduisant celui qui est la pureté même ? Comme Isaïe, approchez-vous de l'autel du Seigneur et là, ce ne sera plus un séraphin, mais un prêtre qui déposera sur vos lèvres et dans votre cœur, après l'avoir pris sur le véritable autel, ce charbon embrasé, si je puis parler ainsi, du feu de l'amour, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous avez déjà compris le sens de mes paroles : ce que je conseille avant tout au maître chrétien, c'est la communion fréquente, et remarquez bien que je ne dis pas la communion *routinière*, mais la communion *fréquente*. Qu'il est beau de voir s'avancer le professeur chrétien à la table sainte, s'entourant par la pensée des âmes qui lui sont confiées ou du moins de leurs anges gardiens. Que ce professeur là comprend bien sa mission qui s'adresse à Jésus-Christ même et, pour faire briller la vérité dans les âmes, se nourrit de celui qui est la vérité même, la parole de Dieu, le Verbe incarné qui fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes ! A quel autre peut-on recourir pour faire briller la lumière dans les âmes, la lumière qui purifie, qu'à celui qui est le soleil de justice, à celui qui déclare lui-même qu'il est venu apporter sur la terre le feu de l'amour dont toutes les âmes devront être

embrasées. Ah ! comprenez bien, Messieurs, la beauté de votre mission, comprenez tout le bien que vous pouvez faire aux élèves par votre exemple, par la dignité et la majesté de votre tenue ; comprenez en un mot que vous pouvez, en faisant des saints, devenir vous-mêmes des saints ! Ainsi soit-il.

III. L'image de la Trinité

L'éducation n'est pas seulement un enseignement, elle n'est pas seulement une purification ; c'est encore, si je puis m'exprimer ainsi, une *impression*. Quand Notre-Seigneur envoya ses apôtres prêcher l'Évangile à toute la terre, il leur dit : *Euntes docete... in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*. Pour créer l'homme, Dieu avait pris un peu de boue et avait dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. L'homme avait donc en soi l'image de Dieu ; cette image le péché la détruit, le baptême la répare. Il en est de même de l'éducation, et le maître chrétien doit en quelque sorte *buriner* dans l'âme des élèves l'image de Dieu. L'éducation perfectionne cette image déjà réparée par le baptême ; l'éducation est donc le supplément du baptême. Nous sommes chargés d'imprimer et de graver dans les âmes l'image de la très sainte Trinité.

In nomine Patris. Le Père représente pour l'intelligence humaine la faculté de recevoir ou plutôt de contenir les idées. Tout est en lui, jusqu'à la perpétuelle émanation, l'éternelle génération de son Fils. Si nous n'avons donc recours à ce Père Céleste pour qu'il fasse descendre en nos âmes les idées dont il est la source, notre enseignement ne sera rien ou plutôt ce sera quelque chose de froid et de languissant. Nous serons de véritables perroquets qui ne parviendront pas même à faire des perroquets. Entrons donc,

introduisons-nous dans ces idées, dans ces puissances du Seigneur dont parle le prophète : *Introibo in potentias Domini*. Quelles sont ces puissances du Seigneur ? Ce sont les mystères divins, les actes par lesquels Dieu nous manifeste sa puissance. Voyez par conséquent combien elle est belle cette mission du professeur chrétien, pour un homme qui aurait un peu d'enthousiasme (Monseigneur me parlait l'autre jour d'un homme très vertueux, d'un saint homme, qui manquait d'enthousiasme) ; voyez, dis-je, quelle est belle cette mission du professeur chrétien : prendre les cœurs qui lui sont confiés et les conduire à l'union avec Dieu. Qu'on juge par là de l'absurdité de l'enseignement universitaire qui a la prétention de trouver quelque chose de plus beau que les puissances du Seigneur, *potentias Domini*, que les mystères divins qui doivent faire partie de l'enseignement chrétien. En effet, soit littérairement, soit philosophiquement, soit scientifiquement vous pouvez introduire les âmes des élèves dans ces mystères, dans ces puissances, dans ces points de vue divins de notre religion. Prenez ensuite l'enseignement qui découle de l'ensemble de ces sublimes vérités ; peut-on trouver quelque chose de plus beau et de plus grand ? Mais pour cela il faut connaître cette belle science de la religion, de la théologie ; il faut entrer soi-même dans les puissances du Seigneur : *Introibo in potentias Domini*. Il est vrai que les paroles du prophète qui précèdent sont écrasantes pour le professeur : *Quoniam non novi litteraturam*, dit-il, *introibo in potentias Domini*. Mais qu'est-ce que cette littérature, sinon la vaine littérature, la vaine histoire, la vaine grammaire, la vaine rhétorique et la vaine science ! La littérature n'est qu'un vêtement ; mais c'en est un convenable, quand il est modeste. Quand au fond, à la base de l'enseignement, il doit être pris dans ces puissances du Seigneur où nous devons nous introduire afin d'y introduire les autres.

In nomine Patris et Filii. Mais les idées ne suffisent point : il faut qu'elles soient combinées avec un certain ordre, une sagesse éternelle dont le modèle est la sagesse éternelle du Fils. Les idées sont indispensables sans doute ; saint Thomas les appelle les archétypes ; mais elles ne suffisent pas et il y a des professeurs pleins de connaissances et qui pourtant ne sont pas de bons professeurs chrétiens, parce qu'ils ne règlent pas leurs connaissances sur cette sagesse éternelle et immuable du Fils. Mettez ensemble un grand nombre de pierres, vous en ferez un tas ; mais pour bâtir un édifice, un mur, il faut de l'ordre et une certaine combinaison, en un mot une intelligence. C'est par l'intelligence que le Verbe a fait toutes choses : *Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil quod factum est.* C'est par le moyen de cette sagesse divine qu'il a donné à ses œuvres la vie : *Quod factum est, in ipso vita erat* d'après la ponctuation admise par quelques Pères et par saint Augustin en particulier. Si vous voulez que votre enseignement soit vivant, conformez-vous donc à cette divine sagesse qui éclaire tout homme venant en ce monde. C'est vous qui devez être en quelque sorte les porte-flambeaux de cette lumière. Vous ne pouvez donc être de bons professeurs, des professeurs chrétiens, si vous ne portez, imprimée au fond de vos cœurs, l'image du Verbe, de la divine Sagesse, du Fils de Dieu.

In nomine Spiritus Sancti. Mais vous ne pouvez non plus vous passer du Saint-Esprit. Et qu'est-ce que le Saint-Esprit sinon l'amour qui unit le Père et le Fils ; le professeur chrétien doit donc s'unir à Dieu par l'amour. C'est surtout ici le lieu de répéter ces paroles : *Nemo dat quod non habet.* Comment allumerez-vous dans les âmes ce feu de l'amour divin, si vos paroles ne sortent pas d'une âme enflammée de cet amour ? Qu'il faut aimer Dieu et le faire aimer, c'est une vérité

sans doute acceptée par manière de conversation, mais trop peu pratiquée par manière d'action. Et cependant l'éducation n'est plus rien sans cet amour qui la réchauffe et la vivifie. Quelle que soit la science que vous avez à communiquer, ne manquez jamais d'enflammer en même temps les âmes d'amour pour Dieu, en qui réside la science infinie.

Ces considérations pourraient se développer très longuement ; je vous les livre donc. Méditez et tâchez de vous rendre bien compte de la magnifique mission qui vous est confiée, et quand vous commencerez votre classe par ces paroles : *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*, vous vous rappellerez que ces paroles sont en quelque sorte une classe que vous vous faites à vous-mêmes, afin d'apprendre à parler dignement de la très sainte Trinité qui seule peut vous communiquer d'une manière efficace la science, l'intelligence et l'amour. De cette façon vous graverez dans votre âme l'image de la sainte Trinité, vous la graverez dans les âmes de vos élèves et vous mériterez que cette très sainte Trinité soit votre récompense dans l'éternité. Ainsi soit-il.

IV. Le bon exemple à l'école de Notre-Seigneur

L'enseignement chrétien n'est pas seulement un baptême, ce n'est pas seulement une purification, ce n'est pas seulement une impression de la très sainte Trinité dans les âmes ; c'est encore, si je puis parler ainsi, la transformation des hommes en Dieu. Et pour opérer cette transformation, quel autre modèle peut-on étudier que Jésus-Christ qui a réuni en Lui ces deux éléments de la divinité et de l'humanité, afin que par lui, l'humanité entière se divinisât : *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus* ? Voilà l'enseignement de tous les Pères, admirablement résumé par saint Thomas. Nous étudierons donc Jésus-Christ :

il sera le modèle d'après lequel nous nous formerons comme maîtres chrétiens.

Il faut pour cela chercher dans l'Écriture quelque endroit où nous puissions trouver Jésus-Christ enseignant ; entre autres passages des livres saints, je prendrai pour texte ces paroles : *Cœpit Jesus facere et docere* qui pourraient fournir la matière d'un grand nombre d'instructions. Nous verrons plus tard la méthode de l'enseignement de Jésus-Christ, la manière dont il s'y prenait pour répandre et inculquer la vérité dans les âmes. Pour aujourd'hui je m'en tiendrai à cette seule parole : *Cœpit facere* ; je vous montrerai Jésus-Christ prêchant d'exemple, ce qui doit être le soin continuels du maître chrétien. Permettez-moi de vous rappeler encore une fois ces paroles : *Verba movent, exempla trahunt*.

Sans respect humain Vous avez besoin de l'exemple, en premier lieu pour combattre et détruire le respect humain dans les élèves. L'humilité doit ici disparaître pour faire place à la charité. *Luceat lux vestra coram hominibus ut glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*. Je sais bien que MM. Durand et Allemand, quand ils avaient vingt ans de moins, pouvaient donner des exemples d'une plus grande efficacité ; aussi est-ce surtout aux jeunes professeurs que je m'adresse maintenant ; leur âge s'approche davantage de l'âge des élèves ; ils peuvent par conséquent leur faire plus de bien par leur exemple ; c'est donc à eux que je dis, en particulier, de travailler à détruire le respect humain dans les élèves : et pour cela il faut qu'ils commencent à le détruire en eux-mêmes ! Ah ! que je plaindrais ceux d'entre vous qui auraient le respect humain de leurs élèves. Le respect humain est, avec beaucoup d'autres sans doute, le plus grand mal qui désole notre époque. Pour le détruire, il faut étudier et étudier sans cesse, et qui faudra-t-il étudier ? Jésus-Christ. Car Jésus-Christ,

il faut le reconnaître, est venu à une époque étrange et qui a bien quelques analogies avec la nôtre ; cette époque de l'invasion romaine, où arrivent les légistes féroces qui viennent poser en principe que : *Quidquid Caesari placuerit, lex sit*. Je ne sais si je cite bien le texte. Le professeur chrétien devrait donc s'étudier et étudier les élèves pour connaître par quels moyens il pourra exercer sur eux la meilleure influence possible. Il devra leur montrer dans ses œuvres qu'il n'a pas peur d'eux, s'il veut les habituer à n'avoir pas peur d'eux-mêmes.

La portée du bon exemple Et dans ce mot *facere* (je vous demande pardon d'entrer dans tant de subdivisions), je distinguerai encore l'exemple et le savoir-faire de l'exemple ; car il y a des gens qui mettent de la maladresse jusque dans le bon exemple. C'est pour cela qu'il faut bien distinguer entre l'exemple secret et l'exemple public. Si vous n'êtes en effet qu'un honnête homme, si vous ne donnez le bon exemple que parce que vous y êtes obligé, si vous vous dites : « cela me coûte bien un peu, mais il faut faire un petit effort, car je dois le bon exemple », je vous plains bien sincèrement. En d'autres termes si vous vous faites une morale douce et large dans votre particulier et une morale austère en public, soyez sûrs que les élèves s'en apercevront et qu'alors vous échouerez auprès d'eux et, permettez-moi cette expression familière : vous serez « coulés ». Or, c'est ce qui ne doit pas arriver. Mais que les élèves s'aperçoivent de cette différence que l'on met entre la conduite publique et la conduite particulière, j'en ai depuis quelques jours des preuves incontestables. Depuis que le Père Vincent est à Rome, je vois un grand nombre de papas et de mamans (bien que j'en laisse encore une bonne partie au Père Emmanuel) et j'apprends d'eux des choses étonnantes. Des révélations singulières me sont faites sur la plupart

d'entre vous et résultent des observations, soit des pensionnaires, les jours de sortie, soit des demi-pensionnaires et des externes, mais surtout de ces derniers. Vous ne saurez croire combien ces gamins observent, critiquent toute chose. Il y a bien des occasions où vous ne croyez donner assurément aucun mauvais exemple et même quelquefois aucun exemple ni bon, ni mauvais ; eh bien ! c'est surtout en ces occasions-là que vous êtes surveillés. C'est surtout sur l'exemple secret que les élèves vous jugent en public. Le professeur s'étale en quelque sorte, il pose ; on n'y fait pas attention ; mais c'est surtout le professeur qui se cache qu'on surveille, on veut savoir ce qu'il y a là-dessous et que bien souvent on devine juste ! Permettez-moi de vous en citer un exemple : l'élève Hedde, dont vous avez vu le portrait dans mon cabinet, dit un jour d'un maître que j'avais dans la maison : « Avant deux ans un tel sera épuisé ». Jugez de mon étonnement, moi qui voulais faire de ce maître un religieux (il a maintenant femme et enfants) en apprenant ce jugement prononcé par un élève deux ans avant que le maître ne fût épuisé. Comment l'élève peut-il deviner si juste, sinon parce qu'il est sans cesse à observer, à flairer en quelque sorte la conduite du maître ? Vous voyez par là combien il vous est nécessaire de vous surveiller, autant en secret qu'en public et même davantage, afin qu'à l'exemple du divin Maître vous entraîniez sans cesse vos élèves après vous dans le chemin de la vertu et que vous ne démentiez pas par votre conduite les préceptes que vous êtes chargés de graver dans leur esprit. Étudiez sans cesse le divin modèle qui vous est proposé afin que par la grâce de Dieu vous puissiez le réaliser, autant que l'infirmité et la faiblesse humaine peuvent vous le permettre. Ainsi soit-il.

V. Foi et science dans l'enseignement

Nous avons pris pour sujet de notre dernier entretien les paroles de l'Écriture : *Cœpit Jesus facere et docere*. Nous montrerons aujourd'hui le divin Maître parlant, prêchant par la parole ; car si le maître chrétien doit surtout prêcher par sa vie, par sa conduite, par ses exemples, il doit encore prêcher par la parole. Et cette parole, pour qu'elle produise de grands fruits dans les âmes, doit être inspirée par la foi, par la science et l'amour.

1° **La Foi** Il y a peu de temps, j'apprenais que M. Berryer, un des plus grands orateurs de notre temps, avait fait mettre dans sa chapelle ces paroles : *Credidi, propter quod locutus sum*. Il en est ainsi de tous les orateurs ; même chez les païens, ceux qui sont véritablement éloquents ont foi en quelque chose, ils ont foi en leur république. Sans cette foi, sans cette conviction, on ne pourra qu'aligner des phrases comme Socrate, mais on ne sera pas vraiment éloquent. Je sais bien que quelquefois la passion ou un sordide intérêt remplace la foi ; mais je n'ai pas à examiner la question sous ce point de vue. Ce dont je veux vous persuader, c'est que l'enseignement chrétien, digne de ce nom, ne peut être donné que par ceux qui ont la foi et que tout maître chrétien doit pouvoir se dire : *Credidi propter quod locutus sum*. Il faut la foi, l'enthousiasme (car les gens qui n'ont pas d'enthousiasme sont tout à fait endormants) ; c'est d'ailleurs en cela que consiste la vie et la fécondité de l'enseignement chrétien ; c'est aussi ce qui fait qu'en dehors de cet enseignement, il n'y a plus, comme on l'a dit, que des « pédants » et des « cuistres » ; et c'est parce que j'espère que vous n'êtes et ne serez jamais ni pédants ni cuistres que j'ai prononcé ces mots.

a) **Science humaine** La parole du maître chrétien doit être inspirée encore par la science et ici il faut bien distinguer la science divine et la science humaine. Toujours, mais surtout dans notre temps, c'est, sous le manteau de la science humaine, si je puis ainsi parler, que l'on doit faire pénétrer la science divine. Cette science humaine, le maître chrétien devra donc la posséder et cette science, comme je l'ai déjà dit, implique la préparation. Sans cette science, l'intelligence la plus brillante, les dons naturels les plus heureux n'arrivent à aucun résultat. De quelques riches vêtements qu'on pare le rien, ce sera toujours le rien, le néant. La science humaine est pour nous une dette et vis-à-vis de nos élèves nous sommes des débiteurs et, dans notre examen de conscience, il serait bon de rechercher si nous avons toujours payé cette dette à nos élèves dans la mesure voulue. Et il ne s'agit pas ici de s'examiner seulement sur telle ou telle classe mal faite, mais sur l'ensemble de nos charges. Ne soyons pas, je vous en conjure, comme ces professeurs qui regardent à tout moment leur montre, soupirant à tout moment après la fin d'une classe où ils ne peuvent pas donner un enseignement qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Cette science, je le sais, ne s'acquiert que par un long et pénible travail ; mais ne devons-nous pas tous gagner notre pain à la sueur de notre front et cette sentence que M. de Lamennais prétend avoir été prononcée surtout pour les écrivains, n'est-elle pas encore plus vraie du professeur chrétien ? Permettez-moi de vous le dire avec franchise, en toute sincérité (car il ne vaudrait pas la peine de se réunir ici, dans cette chapelle à 7 heures du matin, pour ne recevoir que des compliments) : si un stupide ministre a eu l'étrange prétention de confier à des professeurs universitaires l'enseignement des filles, c'est qu'il y a dans l'enseignement donné par les maîtres catholiques plus d'une lacune. Oui,

il faut le reconnaître, nous ne sommes trop souvent que des professeurs routiniers et paresseux (et je vous charge de communiquer cela au grand nombre des professeurs qui manquent ce matin à notre réunion, je ne sais trop pourquoi). Celui-ci par sa paresse, celui-là par suite de sa mauvaise humeur, sont empêchés de se livrer à des études sérieuses et commandées par leurs devoirs de maîtres catholiques. Et cependant la situation est grave ; tout le vrai enseignement, l'enseignement chrétien peut être compromis par notre négligence ; c'est de l'avenir des études qu'il s'agit. Si donc, je le répète, M. Duruy a eu l'étrange idée, la folie, comment dirai-je ? le crime, voilà le mot, de vouloir pervertir l'enseignement donné aux filles, c'est qu'il a vu que l'enseignement était déjà perverti dans sa source et peut-être un peu par la faute, par l'incurie des maîtres catholiques. Il faut donc travailler pour acquérir cette science humaine que nous sommes obligés de distribuer à nos élèves et de plus il faut, je le répète, sous le manteau de cette science, faire pénétrer dans leurs âmes la science divine.

b) Science divine Mais, dira-t-on, cette tâche appartient en propre au sacerdoce ? Le sacerdoce est sans doute plus particulièrement consacré à répandre et à faire germer la parole de Dieu dans les âmes ; mais lui est-il défendu d'appeler à son aide les maîtres laïques ? Et quoi de plus beau d'un autre côté pour ces derniers que d'être les aides du sacerdoce, de lui prêter main forte ? Sans doute les prêtres ont pour eux le privilège particulier, spécial, légitime de consulter les saintes Ecritures ; mais ce serait une grande erreur de croire que les maîtres catholiques ne doivent pas étudier les saintes lettres. Bien plus, cette chaire chrétienne établie dans l'Eglise a pour sœur, si je puis parler ainsi, cette chaire du professeur même laïque d'où peut

et doit descendre la science divine aussi bien que la science humaine. La science humaine ne sera que la forme, la science divine sera le fond et ne croyez pas que cette alliance soit un adultère, selon la parole de saint Paul : *Adulterantes verbum Dei*; c'est au contraire une heureuse union, qui est le but principal de notre enseignement. Ce n'est pas d'ailleurs une chose nouvelle que cet appel de l'Eglise, du sacerdoce chrétien aux laïques ; la célèbre école d'Alexandrie se composait surtout à l'origine de personnages élevés sans doute plus tard à cause de leurs services à l'honneur du sacerdoce, mais qui d'abord avaient été laïques. *Ammonius Saccas* fut, quoique M. Durand ait prétendu le contraire, un maître chrétien ; *Origène*, si célèbre dans toutes les églises d'Asie et d'Afrique, fut d'abord un laïque. S'il appartient au sacerdoce et surtout aux évêques de surveiller d'une manière particulière les laïques quand ils répandent la divine semence, ceux-ci n'en sont pas moins tenus à la répandre avec tout le zèle possible.

Il nous fait donc examiner si nous nous sommes toujours bien acquittés de ce devoir et si nous avons toujours distribué aux âmes le pain de vérité. Enfin remarquons que dans la parole rapportée dans l'Ecriture sur la divine semence, Jésus-Christ ne parle que de la mauvaise qualité de la terre, il n'y parle pas de la mauvaise qualité de la graine, du froment impur ; examinons donc si cette semence n'a pas, pour ainsi dire, emprunté quelque chose de la grossièreté de nos mains et si nous n'avons pas été cause de son peu de fruit dans les âmes. Je reviendrai sur cette grave question de la science humaine et divine dans un autre entretien.

J'avais encore indiqué une autre division, l'amour ; mais, comme le temps me manque, je réserve ce point pour mardi prochain.

VI. L'amour dans l'enseignement

Il me restait la dernière fois à traiter une des trois considérations que je vous avais présentées sur la manière dont nous devons enseigner. Cette troisième considération c'est l'amour, l'amour de la science que l'on enseigne, l'amour des âmes à qui on l'enseigne et l'amour de Dieu au nom de qui on l'enseigne : telles sont les trois formes sous lesquelles doit se produire cet amour.

1° L'amour de la science L'amour de la science que l'on enseigne. Il y a ce que j'appellerai dans les sciences, les sciences fondamentales et les sciences instrumentales. A vrai dire, il n'y a qu'une science fondamentale, la science religieuse. Ainsi saint Thomas, déclare-t-il, que les autres sciences doivent être les servantes de la théologie et fait-il à cette dernière l'application de la parabole de la femme forte dans l'Évangile : *Vocavit ancillas suas et misit ad arcem*. C'est quelque chose sans doute pour le professeur chrétien d'être l'instrument d'une des servantes de la science et de la vérité divine. Jugez par là quelle est la force, l'énergie dont il prive sa parole, s'il parle sans amour pour la science qu'il enseigne. Cet amour pour la science implique, comme je vous l'ai déjà dit tant de fois, la préparation. Car si on aime la science que l'on est chargée d'enseigner, on ne néglige rien pour la faire paraître sous son plus beau jour. Quand Esther se résolut d'aller trouver Assuérus, elle se para de ses plus beaux ornements ; le professeur chrétien doit faire de même ; il doit revêtir la science des ornements les plus propres à la faire accepter des élèves. La préparation est donc nécessaire, mais peut-être savez-vous toute chose sur le bout du doigt, pour ainsi dire, en sorte que vous n'avez aucun besoin de préparation. En ce cas, permettez-moi de vous le répéter encore une

fois, vous frisez de bien près la routine, qui n'est pas un moyen de rendre la science bien agréable auprès des élèves.

2° **L'amour des âmes** Il faut joindre à cet amour de la science que l'on enseigne, l'amour des âmes à qui on l'enseigne. Que l'âme humaine ait été créée à l'image de Dieu et que les hommes n'aiment pas les âmes de leurs semblables, c'est ce qu'on ne saurait comprendre. Or, chaque professeur peut, quelle que soit la vérité qu'il enseigne, prononcer dans les deux heures de sa classe une parole de foi, une parole capable de faire du bien aux âmes. Il y a à peu près une vingtaine d'années, un professeur de mathématiques me disait : « Quel rapport peut-il y avoir entre le carré de l'hypothénuse et la théologie ? ». « Comment pouvez-vous ignorer, lui ai-je répondu, ce qu'ont dit les Pères : que la divine sagesse repose sur le nombre et que par conséquent dans les mathématiques, c'est-à-dire dans l'étude des nombres, il n'est pas impossible d'élever les âmes à Dieu. » Ainsi, quelle que soit la science que vous avez à enseigner, vous pouvez toujours, au moyen de cette science, inculquer dans les âmes la science divine. Un chanoine disait à l'évêque de Digne : « Plus j'approfondis les sciences, plus je m'étonne que Dieu ait bien voulu faire part à l'homme des joies et des délices qui se trouvent dans l'étude de ces sciences ; on y trouve en quelque sorte un avant-goût de la vision béatifique ». Et ce chanoine, sachez-le bien, était un des esprits les plus savants et, en même temps, les plus modestes de France. Ainsi le professeur de mathématiques, ainsi le professeur de philosophie peuvent et doivent arriver au même but dans l'enseignement. Le professeur de grec doit y tendre aussi. Le grec peut nous être utile en ce sens qu'il nous aide à lire les décrets d'un grand nombre de conciles, et en ce qu'il nous découvre les

beautés que contiennent les écrits de plusieurs Pères de l'Eglise ; le latin est encore plus utile ; l'hébreu sert à nous faire lire la Bible. Tout cela sans doute est examiné par moi sous un point de vue peu relevé et ne croyez pas que je n'en ai pas le sentiment. Le professeur de langues vivantes pourrait à son tour me demander comment il doit s'y prendre pour amener par son enseignement les âmes à la vérité divine. La réponse est bien simple : en enseignant à aller puiser dans les travaux des Anglais ou des Allemands des arguments nouveaux contre les rationalistes. Quant à moi, je regrette bien de n'avoir pas appris l'allemand dans ma jeunesse pour pouvoir lire les écrits, non pas ceux d'exégèse rationaliste, mais des écrits d'exégèse très catholique qui se font en langue tudesque, et si je n'avais 57 ans, je prierais M. Trotmann de me donner des leçons d'allemand.

3° L'amour de Dieu Il faut encore dans le professeur chrétien l'amour du Dieu de vérité, du Dieu des âmes auxquelles s'adresse notre enseignement. Et d'abord voulez-vous savoir pourquoi les professeurs chrétiens, les professeurs catholiques réussissent en général si peu à faire pénétrer la vérité dans les âmes, pourquoi leur enseignement n'est, pardonnez-moi la familiarité de l'expression, qu'une « bouillie pour les chats », c'est qu'ils ne sont point des hommes intérieurs, des hommes d'oraison. (C'est un point que j'aborderai probablement, mardi prochain.) Nous ne méditons pas assez la parole de Dieu et voilà pourquoi nous ne sommes pas capables de la faire pénétrer dans le cœur des enfants en la faisant passer par leurs oreilles ; car *fides ex auditu*, nous dit saint Paul, et il ajoute : *auditus autem per verbum Christi*. Nous pouvons donc créer la foi dans les âmes par notre enseignement et par cette création nous les affranchissons de l'ignorance et du péché, nous les éclairons et embrasons de l'amour

de Dieu. Et si vous vous rappelez ce que je vous ai dit à propos de l'enseignement chrétien, que c'était une impression de la très sainte Trinité dans les âmes, vous comprendrez que nous pouvons encore produire en nous l'imitation de la très sainte Trinité. *Dixit et facta sunt*. L'enseignement est une création, on donne une nouvelle naissance aux hommes en les plongeant dans les trésors de la vérité éternelle et le professeur chrétien est ainsi l'imitateur du Père. *Dixit et facta sunt*. L'enseignement est une rédemption puisqu'on affranchit les âmes du joug du péché et de l'ignorance, et vous imitez ainsi le Fils. *Dixit et facta sunt*. Votre enseignement illumine les âmes, les échauffe et les embrase d'amour et vous imitez le Saint-Esprit. Vous voilà donc les imitateurs et les instruments du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Voilà ce que vous pouvez imiter en vous et produire dans les âmes : ce qu'il y a de plus admirable, de plus beau, de plus glorieux au monde, l'adorable Trinité ! Voyez donc si vous n'avez aucun reproche à vous faire sur la manière dont vous avez cherché jusqu'ici à imprimer l'image de la sainte Trinité dans votre âme et dans celle des élèves, et si vous pouvez espérer un jour d'être récompensés par cette Trinité dont vous aurez ici-bas étendu le règne. Ainsi soit-il.

VII. Prière du Maître

1° Puissance de la prière Je vais aujourd'hui vous montrer Jésus-Christ, modèle du maître qui prie, et permettez-moi d'abord de vous dire que je me reproche bien souvent de ne pas avoir assez poussé les maîtres à prier. Quand je considère l'influence qui est promise à la prière par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même : *Petite et accipietis, quaerite et invenietis, pulsate et aperietur vobis*, quand je considère cette influence et que je vois d'un autre côté le peu de résultats que nous obtenons,

je suis tout naturellement porté à conclure que nous ne sommes pas des hommes de prière. En effet si nous demandions constamment le salut des âmes de ceux qui nous sont confiés, nous le recevions, *petite et accipietis*; si nous cherchions sans cesse les moyens de leur faire du bien, nous les trouverions, *quaerite et invenietis*; et quand nous frapperions à la porte des âmes, la prière serait la clef qui nous les ouvrirait, *pulsate et aperietur vobis*. C'est là une vérité incontestable pour quiconque a foi dans le mystère de la grâce.

Dans les révolutions dont le Saint-Siège est entouré en ce moment, d'où vient à l'Eglise sa plus grande force, si ce n'est des prières que font sans cesse les fidèles pour leur père persécuté? Soyez même persuadés que si, comme au temps de saint Pierre, toute l'Eglise se mettait à prier avec ardeur, le successeur de saint Pierre serait encore plus vite délivré. Tenez, je ne suis ni prophète ni fils de prophète, et je ne veux point affirmer que le concile œcuménique promis par le Pape pourra se tenir bientôt. Mais l'indiction de ce concile devait être fixée, le 8 décembre; eh bien! grâce aux prières de l'Eglise, il y a eu, en France, le 5 de ce même mois de décembre, un vote dont le Pape peut déjà avoir été instruit par le télégraphe, de sorte qu'il a été possible de fixer l'indiction du concile, le 8 décembre; je n'assure pas cependant qu'il en ait été ainsi. Mais pouvait-on espérer, je vous le demande, le premier décembre, après le discours de l'Archevêque de Paris, que les affaires de Rome se seraient terminées aussi heureusement. Quelques-uns d'entre vous peuvent se rappeler, sinon les plus jeunes, combien furent efficaces les prières des fidèles contre ce révolutionnaire espagnol Espatero. Je sais bien que les rationalistes diront: *post hoc, ergo propter hoc*. Mais nous, nous dirons: les prières ont été faites dans ce but, or le but a été atteint, donc...

2° Exemple de Moïse Mais pour vous faire voir encore plus l'importance de la prière, je prendrai Moïse, ce personnage de l'Ancien Testament pour lequel j'ai une dévotion toute particulière. Moïse avait fait sortir les Hébreux de l'Egypte et les avait conduits à travers le désert au pied du mont Sinaï. Vous avez fait de même pour les enfants : vous les conduisez au pied de votre chaire après les avoir arrachés à leurs familles qui sont bien souvent une sorte d'Egypte pour eux. Moïse arrive au sommet de la montagne et pendant ce temps les élèves, c'est-à-dire les Hébreux, pour me servir d'un mot familier, font des « farces ». Moïse descend furieux, brise les tables, mais cela ne lui sert de rien et il remonte pour prier de nouveau le Seigneur. Le Seigneur lui dit alors : « Laisse-moi faire, *Dimitte me*, et je vais te mettre à la tête d'un autre peuple. — Pas du tout, dit Moïse, je veux ceux-là ; ce sont des coquins sans doute, mais c'est précisément pour cette raison que je les veux. » — Bien souvent, Messieurs, nous avons à élever de petits mauvais sujets, des gamins comme ceux de Moïse. Il serait sans doute plus facile et plus court d'en débarrasser la maison ; mais est-ce cela le parti le meilleur parce que c'est le plus avantageux à notre paresse ? Avons-nous auparavant demandé avec ferveur le salut de ces âmes ? Ne nous sommes-nous pas trop souvent servi de notre seule autorité ? Sans doute il est bon de se servir de cette autorité, de la faire respecter ; mais n'est-il pas évident par cet exemple de Moïse qu'il est bon quelquefois de substituer à la brutalité qui punit, la douceur patiente et ferme dont Jésus-Christ nous offre le plus parfait modèle. Je sais bien que quelquefois la grâce vient se heurter contre certaines difficultés imprévues, telles que certaines manies de professeur, une fausse manière d'enseignement le mauvais vouloir des élèves, etc.

3° Exemple d'Isaïe Permettez-moi encore ici de vous citer l'exemple d'un autre personnage de l'Ancien Testament, Isaïe. Il eut une vision, il voyait Dieu sur son trône, *super elevatum et excelsum solium*; il vit des anges qui avaient six ailes, dont deux servaient à voiler la face, deux à couvrir les pieds du Seigneur et les deux autres pour voler. Et ils chantaient, *sanctus, sanctus*. Et que disait Isaïe ? Isaïe, tout effrayé de cette vision, s'écrie : *Vae mihi, quia vir pollutus labiis ego sum*, Malheur à moi parce que j'ai les lèvres souillées et que j'ai vu le Seigneur, et *Regem Dominum exercituum vidi oculis meis*. Examinons-nous bien nous-mêmes, Messieurs, et voyons si nous n'avons pas à nous adresser le reproche qu'Isaïe se faisait à lui-même. Purifions nos lèvres dans l'oraison et alors un séraphin s'approchera de nous, avec un charbon ardent à la main et nous dira comme à Isaïe : *Ecce tetigit hoc labia tua*.

4° Les hiérarchies célestes Puisque je vous ai parlé des anges qui répandent sans cesse des prières devant le trône de l'Éternel, permettez-moi de vous dire que vous avez une mission semblable ; et cela est basé sur l'enseignement de saint Thomas, de saint Grégoire le Grand et de saint Denys l'Aréopagite. Saint Thomas qui n'admet que des anges d'une espèce différente, c'est-à-dire que d'après lui chaque ange a son espèce, de manière que les différentes espèces d'anges se multiplient à l'infini, bien qu'elles se rangent en plusieurs chœurs, en hiérarchies ; saint Thomas, dis-je, regarde les maîtres chrétiens comme accomplissant la fonction des anges auprès des enfants, comme des anges terrestres. Cet enseignement, il l'avait pris dans saint Grégoire le Grand, qui lui-même le tenait de saint Denys l'Aréopagite. Voyez que nous sommes bien près des Apôtres, puisque saint Denys avait reçu l'enseignement de saint Paul. C'est en effet une chose grave ;

car de même que les anges de la hiérarchie supérieure qui reçoivent la lumière de Dieu la transmettent aux anges inférieurs, de même vous devez aller par la prière puiser dans le sein de Dieu les trésors d'illumination que vous répandrez ensuite dans le cœur et l'âme des élèves.

C'est encore l'enseignement des Pères que l'homme, bien que par sa nature il soit un peu au-dessous des anges, *Minuisti eum paulo minus ab angelis*, peut arriver cependant jusqu'à la hiérarchie supérieure ; car par sa grâce il est au-dessus des anges, à l'exemple de la Sainte Vierge et de Jésus-Christ. Ainsi vous pouvez directement puiser dans le sein de Dieu les vérités que vous devez transmettre aux enfants et pour cela vous n'avez qu'à prier. C'est là le secret de votre sainteté : soyez des hommes de prière.

Je ne suis pas encore arrivé à Jésus-Christ, modèle du maître qui prie ; mais voilà l'heure et je ne veux point entamer cette question qui pourra faire le sujet de plusieurs instructions. Je vous engage, en finissant, à examiner si vous avez toujours prié suffisamment pour rendre votre enseignement efficace et, d'autre part, si vous avez travaillé suffisamment pour vous guérir de ces manies, de ces défauts, de ces mille travers qui font que, tout en étant des hommes de prière, vous ne faites pas aux élèves tout le bien que vous pourriez leur procurer. Je vous parlerai donc la prochaine fois de Jésus-Christ comme modèle du maître qui prie ; je vous le montrerai conduisant une école de douze imbéciles qui lui font les questions les plus saugrenues ; ce qui doit bien nous montrer qu'il ne faut pas nous désespérer quand dans notre classe nous avons des élèves un peu « ganaches », un peu brutes même, pourvu que nous placions toute notre confiance dans le secours de Dieu, dans la prière, et que nous remplissions à l'égard des enfants le rôle des archanges à l'égard des anges inférieurs. Ainsi soit-il.

VIII. Utilité de la prière

A l'exemple du Christ : Je vous avais parlé la dernière fois de Jésus-Christ, modèle du maître qui prie ; je l'avais montré formant douze élèves, les douze Apôtres, que je m'étais permis d'appeler d'un nom un peu scandaleux « imbéciles » et qui a étonné certaines personnes. Je ne retire pas cette expression, justifiée par une foule de passages des Ecritures, où l'on voit les Apôtres adresser à Notre-Seigneur les demandes les plus étranges. Mais ce que je m'étais proposé de vous montrer surtout, c'était Jésus-Christ modèle du maître qui prie et c'est cet entretien que je viens continuer aujourd'hui. Nous voyons dans l'Ecriture que Jésus-Christ avant de choisir ses Apôtres ne cessait de prier : *erat pernoctans in oratione Dei* ; il passait tout le temps de la nuit à prier. Je ne vous dis pas de faire de même, car si vous passiez la nuit à prier, vous pourriez avoir sommeil le lendemain et vous dormiriez en classe ; ce qui serait irrégulier.

a) le support des élèves Mais pourquoi Jésus-Christ répétait-il à son Père cette prière incessante ? Vous me direz que c'est parce qu'il allait choisir ses Apôtres. Sans doute ; mais il prévoyait aussi ce qu'il aurait à souffrir et des Juifs qui devaient le crucifier et de ces mêmes Apôtres qui devaient montrer tant de faiblesse et de lâcheté. Quant à ce qui est de choisir, nous ne pouvons imiter Jésus-Christ ; Jésus-Christ était libre de choisir ses Apôtres, nous ne sommes pas libres de choisir nos élèves, ils nous sont en quelque sorte imposés par la volonté de leurs parents ; et encore cela, je vous l'accorde, sauf dans les cas où il nous plaît de remercier certains élèves et certains parents. Mais il est bon de prier quand on veut remplir dignement la fonction de maître chrétien, parce qu'on aura de la

part des élèves bien des afflictions, bien des mécontentements ou tout au moins bien des ennuis à endurer. C'est alors que le maître chrétien doit se réfugier dans la prière au pied de la croix de notre divin Sauveur. Du haut de sa chaire, c'est-à-dire, comme l'enseignent tous les saints Pères et tous les saints Docteurs, du haut de sa croix, Jésus-Christ nous enseigne la patience, la douceur, le pardon des offenses. Les enfants sont quelquefois un peu méchants ; ce sont, si vous le voulez, de petits bourreaux, mais qui moins encore que les bourreaux de Notre-Seigneur, *ne savent ce qu'ils font*, et la plupart du temps, hélas ! ne le savent point parce qu'on ne s'est pas donné la peine de le leur apprendre. Il faut donc prier pour que Dieu change les dispositions de leurs cœurs et pour qu'il nous enseigne à nous-mêmes ce que nous devons leur apprendre. Et ici, permettez-moi de m'attrister non plus sur la stupidité des apôtres mais sur notre propre stupidité à nous, qui semblons ne pas comprendre la puissance de cette arme que nous avons entre les mains, la prière et la croix de Notre-Seigneur. Que le surveillant ou le professeur dans leur chaire se figurent sans cesse être à la place de Jésus-Christ sur la croix, qu'ils soient des hommes de prière et ils verront que l'on peut parvenir, par ce moyen si efficace et si facile, à des résultats bien plus grands que ceux qu'ils ont obtenus jusqu'ici en usant de leur seule autorité.

b) l'effusion de l'Esprit Saint Mais la prière n'est pas seulement utile pour nous donner la force de supporter les petites misères qui nous viennent de la part des élèves ; c'est encore un moyen, si je puis parler ainsi, d'effusion du Saint-Esprit dans leurs âmes. Nous disons au commencement de chaque classe et de chaque étude : *Veni sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium et tui amoris in eis ignem accende*. Je passe rapidement sur ces

paroles qui exigeraient un long commentaire et j'en viens à celles-ci : *Emitte* ou *emittes* (car on peut dire l'un ou l'autre) *spiritum tuum* et *creabuntur* et *renovabis faciem terrae*, envoyez ou vous enverrez votre Esprit et il se fera une nouvelle création. Quelle est cette création, Messieurs ? Ce n'est évidemment pas la création du monde, mais une nouvelle création des âmes. Comment pourrais-je ne pas gémir en voyant que nous comprenons si peu notre puissance ? Quoi ! il nous est permis en quelque sorte d'entrer en participation de ce don divin et essentiellement incommunicable de la création ? et nous ne savons pas en profiter ! Permettez-moi de vous citer ici les admirables paroles de Tertullien : *Quod limus exprimebatur, Christus cogitabatur, homo futurus*. Les grammairiens trouveront peut-être qu'il faudrait plutôt *limo* que *limus*, mais je vous cite Tertullien tel qu'il est. Quoiqu'il en soit, nous avons la mission en quelque sorte de pétrir, de créer de nouveau les âmes des enfants, en nous servant de ce limon divin qui est Jésus-Christ. Et pour cela, il faut prier ; il faut prier si nous voulons renouveler les âmes : et *renovabis faciem terrae*. Je le répète donc : ce qui m'afflige, c'est de voir que nous ne voyons plus souvent dans notre enseignement que des textes à expliquer, des problèmes à résoudre, des faits historiques à présenter plus ou moins habilement et que nous ne savons pas, à travers cette enveloppe grossière, faire pénétrer dans les âmes quelque pensée de foi et d'amour de Dieu.

Il faut donc prier ; prier pour obtenir la patience, la résignation dans les tracasseries que nous pourrions avoir à subir de la part des enfants ; il faut prier pour obtenir d'être les instruments du Saint-Esprit pour qu'il nous aide à embraser les âmes ; il faut enfin prier pour parvenir à faire de nos enfants des saints et le devenir nous-mêmes. Ainsi soit-il.

IX. Surveillance des maîtres par leurs élèves

J'aurais voulu pouvoir continuer avec vous le sujet que j'avais embrassé, mais une courte absence et d'un autre côté des instructions, que je dois faire aux élèves pendant le Carême, me forcent à interrompre et à clore la série de mes considérations sur l'éducation. Dans cette dernière instruction, je veux envisager le maître surveillé par ses élèves et le bien que le maître peut faire aux élèves au moyen de cette surveillance qu'ils exercent envers lui.

Raisons de cette surveillance Et d'abord d'où vient cette surveillance ? Trois causes se présentent à ma pensée : 1° Le don de l'observation si naturel à l'enfance. L'enfant veut tout observer, il épie nos moindres actions, nos moindres paroles, nos moindres démarches. Rien ne lui échappe, il saisit le plus petit travers, le ridicule le plus imperceptible. 2° La seconde cause de la surveillance exercée par l'élève vis-à-vis du maître chrétien : c'est que, pour des élèves qui sont comme les nôtres presque constamment enfermés, il n'est pas d'autre occupation que celle-là. Juger son maître est un moyen de passer le temps. 3° Enfin la troisième cause est que les élèves veulent se venger de la surveillance que nous exerçons envers eux ; c'est en quelque sorte un rendu pour un prêté. Tu m' observes, se disent-ils, eh bien ! moi aussi, je vais observer et ils ne laissent rien passer.

Les profits à en tirer Vous comprenez dès lors quel avantage, quel bien immense le maître chrétien peut retirer de cette surveillance à laquelle le soumettent les enfants. Elle l'oblige d'abord à se surveiller un peu plus lui-même pour faire disparaître les défauts volontaires ou non qui pourraient choquer les élèves. Parfois, tout en avouant qu'ils prêtent à la critique, les maîtres se prennent

à dire : « Oui, mais si les élèves étaient mieux ». Ah ! Messieurs, tâchons de nous guérir d'abord nous-mêmes, d'être mieux nous-mêmes et c'est ainsi que nous rendrons les élèves meilleurs. Je sais bien que les élèves, s'ils étaient raisonnables, devraient plus souvent fermer les yeux sur les défauts de leur maître et couvrir du manteau de Sem et de Japhet la nudité de Noë professeur ; je sais encore qu'il est dit : Père et mère honoreras, et que nous représentons vis-à-vis des élèves la sainte autorité des parents. Mais ce que je sais également, c'est que bien souvent les maîtres ne font pas assez d'efforts pour acquérir l'estime de leurs élèves.

Et c'est pourtant à ce moment où les élèves épient le maître pour le surprendre, c'est à ce moment où ils se disent : « Ah ! il est connu, il va faire telle chose, se laisser aller à telle petite misère » ; c'est ce moment, dis-je, dont le maître chrétien, qui s'observe, devrait profiter pour donner une leçon, un bon exemple, à ceux qu'il est chargé de former. Mais bien souvent par manque de mortification, par routine ou par paresse, nous nous laissons aller à nos mauvaises habitudes. Cependant les élèves, croyez-le bien, malgré leur disposition hostile envers les maîtres ; car, ainsi que l'a dit La Fontaine :

Notre ennemi, c'est notre Maître :

Je vous le dis en bon français,

les élèves, dis-je, ne seraient pas fâchés de trouver en nous les qualités opposées à nos défauts. Car notre âme, corrompue cependant par le péché originel, est par un côté naturellement bonne, car elle ne peut l'être tout à fait que pour les personnes arrivées à un certain degré de perfection, et nous aimons toujours à trouver le bien dans les autres.

Soyez donc bien convaincus, Messieurs, que le plus souvent, si nous ne retirons aucun fruit pour les élèves de cette surveillance qu'ils nous font subir, cela vient de

ce que nous ne faisons pas assez d'efforts sur nous-mêmes. Comment, par exemple, un maître qui n'a pas de tenue pourrait-il en donner à ses élèves. Ainsi, et ceci je puis bien le dire, car il n'y a rien de secret, d'où vient que nous avons tant de peine à former ces bonnes Oblates¹⁾ qui ne manquent cependant pas d'intelligence, qui ne comptent pour rien leur vie et se font si facilement aux fatigues du corps, à la vie rude et pénitente ? D'où vient cependant que, dans bien des occasions, elles font preuve d'inintelligence et même d'une certaine grossièreté ? Cela vient tout simplement de ce que dans leurs montagnes elles n'avaient aucun modèle sur qui elles pussent se façonner. La plupart d'entre elles n'avaient sous les yeux qu'un père gros paysan plutôt enclin aux jurons et aux paroles grossières qu'aux manières polies et aux paroles agréables. Quant à leurs mères, n'ayant reçu aucune éducation, elles ne peuvent la communiquer à leurs filles : *Nemo dat quod non habet*. Voilà comment il se fait que tout en étant douées d'une certaine intelligence et d'une assez grande dose de bonne volonté, ces pauvres filles manquent en bien des choses. C'est qu'elles n'ont eu, je le répète, aucun modèle sur lequel elles pussent se façonner.

Il en sera de même des élèves : ils seront ce que vous les ferez par vos exemples et par votre conduite. Chaque fois qu'ils vous observeront, vous pourrez les surprendre agréablement (et ici j'emploie ce mot dans son sens chrétien que je vous commentais tout à l'heure) ; vous pourrez d'autant plus agir sur eux et leur faire du bien que c'est le moment où ils s'y attendent le moins. Vous pourrez leur inspirer ce sentiment de la piété et je prends ici ce mot dans son

¹⁾ Quelques premières Oblates avaient pris en mains, au commencement de l'année scolaire, certains services du collège avec beaucoup de dévouement et un peu d'inexpérience.

sens le plus élevé, c'est-à-dire les rapports intimes avec Dieu. Mais que cette piété soit sincère, car des élèves savent bien distinguer la piété sincère d'avec l'étroite piété, la piété affectée, je ne dirai point la piété hypocrite ; car j'ose espérer que personne parmi nous n'a ce genre de piété, mais celle qui est gâtée par certaines brutalités ou certaines mièvreries, que les élèves ne peuvent souffrir. Enfin vous pourrez inculquer aux élèves les idées d'abnégation et de sacrifice non point certes par de longs discours, mais par la manière dont vous ferez votre classe, par la manière dont vous surveillerez en étude et enfin par toutes les manières qui sont à votre disposition pour agir sur l'âme de ceux qui vous sont confiés. Mais pour cela il faut imiter le modèle que je vous ai si souvent proposé et s'inspirer des sentiments de Jésus-Christ et puiser dans sa vie ces idées de sacrifice et d'amour des âmes dont la pratique peut seule rendre parfait le maître chrétien. Ainsi soit-il.

4. Consignes pratiques

Les conseils pratiques qui suivent n'ont rien perdu, avec le temps, de leur actualité. Les Supérieurs de maisons d'éducation, affrontés aux mêmes difficultés, trouveront ici d'heureuses suggestions dans leur zèle à entretenir la ferveur et la conscience professionnelle des maîtres dont ils ont la responsabilité.

Divertissements

29 janvier 1849

L'approche du Carnaval fournit à M. le Directeur l'occasion de parler des amusements auxquels peuvent se livrer des hommes qui doivent faire preuve d'esprit chrétien. Il faut s'amuser d'une manière utile et pour y réussir, il faut le faire dans le but de se reposer et de se former l'esprit. En effet, un membre du Tiers-Ordre, pour protester dans le monde contre l'esprit du monde, a besoin de se faire considérer comme homme d'esprit et de bon ton ; pour cela il lui faut du tact et de l'humilité, car l'homme orgueilleux n'a pas l'esprit dont parle le divin Maître. Il faut aussi savoir user convenablement de son esprit, le mettre à la portée de tous. Il est nécessaire enfin de parler et de donner le bon exemple, non dans l'intention de se faire admirer mais pour amuser les autres. Ce que Jésus-Christ tolère pour qu'on devienne bon, est la recherche d'une pensée chrétienne au milieu des divertissements. Il faut enfin s'amuser avec une certaine politesse unie à l'esprit de charité qui peut entretenir entre les membres du Tiers-Ordre des relations plus étroites.

Le divertissement peut encore être considéré comme un devoir, car nous pouvons par ce moyen opérer

le plus grand bien sur nos enfants en choisissant le genre de jeux qui convienne le mieux à leur âge, en nous rendant compte de la puissance à exercer sur eux en les amusant. Nous aurons donc à nous faire les questions suivantes et à les méditer sérieusement : 1° Comment je me divertis ? 2° Quel bien ai-je cherché à faire à moi et aux autres en m'amusant ? 3° En quoi dans les jeux ai-je cherché à m'effacer ? 4° Comment ai-je cherché mon amélioration et celle des autres ? 5° Comment dois-je me mêler aux autres ?

Punitions

11 février 1850

M. le Directeur nous engage à examiner sérieusement la manière dont nous punissons nos élèves, car l'abus des punitions développe dans les enfants les dispositions au mal. Il faut se garder de punir avec colère, avec ironie, si l'on veut que les élèves reçoivent la punition avec résignation et humilité. Nous devons comprendre plus que jamais l'obligation où nous sommes de remplir convenablement notre charge de maître de l'Assomption et devenir respectables par notre conduite et par le dévouement dont nous ferons preuve. Les enfants ont un instinct admirable pour saisir la différence qui existe entre le dévouement réel et ce qu'on peut appeler un dévouement de convention. Notre seul motif de dévouement doit être Jésus-Christ, c'est par amour pour lui que nous devons tout faire.

Sentiment de paternité chrétienne

27 mai 1850

M. le Directeur examine de quelle manière et dans quelle proportion on doit se mêler aux enfants. La règle la plus simple à suivre est celle d'obéir en

cela à un sentiment de paternité chrétienne. Il y a dans cette pensée une simplicité qui nous donne d'abord plus d'aisance et de liberté dans nos rapports avec les élèves. Un des principaux caractères de la tendresse paternelle est d'être générale, de s'étendre à tous les enfants parce que tous doivent croire qu'ils possèdent au même degré l'affection de leur père. Nos élèves doivent aussi se persuader que nous les affectionnons de la même manière et que si quelque chose nous déplaît en eux, ce sont leurs défauts et non leur personne. Il faut donc éviter ce qui paraîtrait exclusif. Si l'affection se prend dans le sentiment paternel, l'autorité peut s'y puiser aussi et dans son amour pour son fils, le père doit lui imprimer un sentiment de respect qui est le nerf de l'autorité. L'autorité forte et énergique n'a pas besoin de punitions, qui souvent ne sont que l'auxiliaire de la faiblesse ; et comme la mère a la direction de l'enfant par la tendresse et la persuasion, le père doit l'avoir par l'autorité. Dans nos relations avec les enfants agissons au nom de Dieu, nous doublerons nos forces et nous nous mettrons nous-mêmes à l'abri du caprice.

Nous devons donc examiner si nous avons agi sur nos élèves par l'affection et l'autorité, si nous avons éprouvé pour eux un sentiment de paternité chrétienne. Si nous étendons notre affection aux élèves qui ne nous appartiennent pas, songeons que parce que nous aurons dans nos rapports plus de douceur à leur égard, nous devons ne pas laisser s'engager notre cœur.

Préparation des vacances

21 juillet 1851

M. d'Alzon engage les Tertiaires à s'occuper de l'œuvre des vacances, c'est-à-dire à donner aux élèves, pendant ces trois dernières semaines, des

conseils particuliers, individuels, qui soient comme l'application et le complément des avis généraux qui leur sont donnés, à ce sujet, dans les instructions de la chapelle. Ces avis intimes et particuliers devront porter sur quatre points principaux : 1° le travail des enfants pendant les vacances ; 2° leurs récréations ; 3° leurs relations ; 4° leurs lectures.

1° Quant au *travail*, il faut les engager à y consacrer quelques heures chaque jour, pas trop de temps, deux ou trois heures au plus. Nous devons donc étudier les aptitudes de nos élèves ou du moins de quelques-uns d'entre eux, de ceux que nous croirons avoir le plus besoin de cette direction, et que nous jugerons le plus disposés à la recevoir. Avec la connaissance que nous avons ainsi acquise ou que peut-être nous possédons déjà de ses dispositions, de ses goûts, de ses besoins, nos conseils pourront servir à l'enfant et nous aider à l'éclairer sur sa vocation. Que d'exemples ne pourrait-on pas citer d'hommes qui, après avoir été de mauvais élèves au collège, sont devenus plus tard distingués dans telle ou telle spécialité, parce qu'un mot, une circonstance fortuite, un rien, leur avait, un beau jour, révélé leur véritable aptitude ! Soyons-en convaincus ; ce travail libre, ainsi accompli par nos élèves, avec les conseils et sous la direction du professeur absent, ces vacances, bien employées, pourront avoir, entre autres résultats utiles, celui de révéler aux enfants ce dont ils sont capables.

2° Quant aux *lectures* qu'on leur indiquera, elles devront être les unes sérieuses, les autres amusantes. Elles auront pour but (et pour effet si elles sont bien choisies) de détourner les enfants des livres dangereux. Il faudrait leur faire à l'avance un choix de bons livres à leur portée. On peut absolument ne pas exclure certains romans tels que ceux de W. Scott ou de F. Cooper. Encore y a-t-il à choisir.

3° On peut encore, jusqu'à un certain point, utiliser leurs *récréations*, en les dirigeant d'avance dans le choix des jeux auxquels ils comptent se livrer, des projets d'amusement dont peut-être ils nous font part : tout ceci est de la vie intime et veut des conseils particuliers, individuels.

4° Leurs *relations*, surtout celles avec les enfants de leur âge, élevés dans d'autres établissements, sont encore un point bien important. On ne peut que les engager à fuir les mauvaises relations, leur apprendre à quels signes ils reconnaîtront un camarade dont la fréquentation peut leur être préjudiciable. Les maîtres de l'Assomption pourraient faire un grand bien en s'occupant à préparer de bonnes vacances pour ceux de nos élèves auxquels ils s'intéressent plus particulièrement. Ils pourraient aussi engager les enfants à leur écrire, pendant ces mêmes vacances. Sans doute, les enfants, en écrivant à un de leurs maîtres, sont portés à se faire meilleurs qu'ils ne sont ; mais ils sont encore trop naïfs pour ne pas se révéler, du moins en partie, à un œil un peu exercé. Une correspondance un peu longue, un peu suivie, sérieuse, d'un maître avec un élève, peut faire à celui-ci beaucoup de bien et éclairer celui-là sur les points où doit se porter son action. Même en lui parlant seulement d'études, on peut moraliser, élever un enfant, donner une excellente direction à son caractère, à ses idées.

Les maîtres Tertiaires doivent donc se rendre compte, à la fin de cette année, de la manière dont ils doivent chercher à relever le moral de leurs élèves. Ces enfants sont abattus par les chaleurs, et leur âme participe de la langueur de leur corps. Les professeurs ont à faire effort sur eux-mêmes pour réagir ensuite plus efficacement sur leurs élèves et en obtenir de la tenue, surtout de la tenue morale. Cette nécessité de relever le niveau a produit dans ces derniers jours quelques

expulsions. Rendons-nous compte aussi de la part que nous avons pu avoir, jusqu'à un certain point, dans ce fâcheux résultat. Avons-nous fait tout ce que nous étions tenus de faire pour l'empêcher ? Prenons donc, dès ce jour, la résolution d'user d'influence sur les âmes des enfants pour les préparer à faire de leurs vacances et de leur liberté un usage tel qu'ils puissent, un jour, sans danger pour leur âme, jouir de la liberté complète.

Conversations avec les élèves

4 novembre 1851

Le Directeur appelle l'attention des Tertiaires sur les conversations avec les élèves, quelle influence elles peuvent avoir et quel bien nous pouvons faire par ce moyen. Cette année, proposons-nous d'agir sur les élèves par nos conversations. Faites-en d'autant plus dans les cours qu'on en fait moins dans les classes. Ne nous le dissimulons pas : il y a eu l'an dernier, sous ce rapport, des influences funestes exercées sur plusieurs enfants ; il s'agit de réparer le mal fait. Que ce soit là la préoccupation des Tertiaires.

Pour agir avec fruit, une règle indispensable c'est l'esprit d'unité. A chacun sans doute, liberté d'agir selon son caractère ; mais regardez comme un devoir de conscience de ne pas se placer en dehors de la direction générale. L'année dernière encore, l'unité a été plusieurs fois détruite ; il est à désirer que ces faits ne se reproduisent plus.

Pour se maintenir dans l'esprit chrétien, il faut se convaincre que la foi, une piété sérieuse, l'estime même de la piété sont nécessaires. Quelle influence, en effet, peut exercer celui dont la bouche ne parle pas de l'abondance du cœur, et qui ne trouve en soi

que tiédeur et froideur ? Il faut donc que tout chez le Tertiaire révèle une profonde estime de la piété, qu'on le voie régulier dans les exercices, qu'il soit à la chapelle à certains moments, qu'il ait le courage de parler de Dieu, de ramener les conversations à Dieu, de blâmer sévèrement les murmures, de savoir présenter à ceux qui murmurent le véritable point de vue des choses.

Il faut surtout respecter l'autorité en la respectant soi-même ; elle peut, il est vrai, quelquefois avoir tort, mais il ne faut pas le dire. On ne se rend pas assez compte du mal que peuvent faire ces désaveux indirects, ces critiques, ces murmures, en un mot ces riens apparents dont on ne calcule pas assez la mauvaise influence. Il est naturel de faire de l'opposition : malheureusement, elle n'est pas seulement dans nos mœurs constitutionnelles, c'est aussi comme un besoin de notre vanité et de notre orgueil. Ayons donc une foi plus courageuse, sachons enfin nous élever au-dessus de nous-mêmes, et ne nous abaissons pas à toutes ces petites choses. Il faut fortifier l'autorité en tout et partout, et s'il y a des abus (où ne s'en glisse-t-il pas ?) il ne faut pas s'en plaindre publiquement, mais par devoir les signaler à l'autorité. Ce qui est bien différent de les publier et de les critiquer.

Souvenons-nous que dans les récréations on peut faire beaucoup de bien et aussi bien du mal. Il faut distinguer deux dispositions : recherchons-nous les enfants pour nous amuser avec eux ou pour nous amuser d'eux ? Il est très bon de s'amuser avec eux, dans quel esprit allons-nous à eux pour les divertir ? Songeons-nous à leur faire du bien et voulons-nous faire servir ces récréations à la gloire de Dieu ? Telles sont les questions que nous devons nous adresser sérieusement ; elles valent la peine d'être approfondies. Combien ne devrions-nous pas être pénétrés du respect des âmes ! avec quelle délicatesse, quel

soin, quelle tendre sollicitude nous devrions exciter au bien ces jeunes enfants ! Sachons-le, nous avons en ce moment dans la maison un certain nombre d'enfants sur lesquels agit la grâce. Ils aspirent vers Dieu, leur âme s'éprend de l'amour de Dieu, se tourne vers la piété, vers le monde surnaturel. Les arrêter dans cet élan serait bien coupable ; mais, si nous le pouvons, ne pas faire éclore ces germes de foi, quelle plus grande faute encore devant Dieu !

Formons un bon noyau de ces jeunes chrétiens, généreux, ardents au bien, pleins de foi ; et, convaincons-nous en, nous aurons assis sur un fondement solide l'édifice de notre éducation, et nous vaincrons avec eux le mal qui peut subsister encore, qui réapparaîtra toujours, mais qui ne pourra plus faire alors d'irréparables ravages. Notre zèle, notre action ne sont-ils pas secondés de tout le zèle, de toute l'action de ces jeunes frères ?

La distinction

3 avril 1854

Le Père revient sur la vulgarité et sur la nécessité d'en sortir.

I. Dans l'effort même que l'on fait pour en sortir, il y a déjà un acte qui élève précisément parce qu'il mortifie. Il faut se séparer de ses petitesesses, et il en coûte. Mais commencer cette séparation, c'est déjà commencer à s'agrandir. S'appliquer alors à cultiver en soi l'attitude distinguée. L'âme d'un chrétien a toujours sa distinction. Il n'est pas un seul de nous qui n'ait la sienne. Mais combien l'enfouissent ou la perdent peu à peu, faute de savoir ou de vouloir développer ce germe précieux !

Mais, disons-nous, arriver à la distinction dans les pensées et les sentiments n'est pas aisé. — Oui et non. Il y a des moyens très simples et très pratiques à mettre en usage pour faciliter le travail. Ainsi, prenons en gros la vie d'un maître : que d'occasions pour s'élever et qui semblent naître d'elles-mêmes ! Poser d'abord en principe que nous devons nourrir notre esprit d'études distinguées, comme il convient à des gens qui ont quelque culture d'esprit ; s'imposer l'obligation d'arriver à la hauteur où nous pouvons atteindre, comme cela effectivement convient à des maîtres qui aspirent à élever le niveau des jeunes intelligences. Or, sur ce chapitre, où en sommes-nous ? — Dans nos classes, dans nos leçons particulières, avec nos élèves, dans notre famille (si nous sommes mariés), quel est l'ordre habituel de nos idées, de nos discours ? La banalité n'y domine-t-elle pas ? Il suffirait de nous interroger sur la matière journalière de nos conversations si nous avons, à cet égard, besoin de renseignements précis. Les cancans, par exemple, peuvent être sans doute une ressource pour les esprits vulgaires, mais sont assurément un signe de décadence pour des esprits distingués. Or, qu'est-ce qu'un maître, occupé par état d'études sérieuses ou qui doit l'être, qu'est-ce qu'un maître qui vit de cancans ?

II. Un mot bien compris peut vite nous remettre sur pied. *Dominus possedit me*. Pénétrons dans le sens de cette parole, et nous verrons bien qu'il faut, qu'il est possible d'aller à Dieu par quelque bout. Il y a là un rappel à l'ordre de tous les instants. Descendons aux occasions les moins apparentes. Nous sommes au réfectoire : pourquoi n'élèverions-nous pas notre pensée à Dieu ? Pourquoi ne pas écouter attentivement la lecture qui se fait ? Un simple verset de l'*Imitation de Jésus-Christ* suffirait à nous élever. Pères de famille, en allant de l'Assomption chez nous,

sur le chemin, pourquoi ne dirions-nous pas un mot pieux à notre fils ? À table, ne trouverons-nous rien qui élève notre monde et nous-mêmes, un trait à raconter, un mot à commenter, une œuvre à conseiller ? En vérité, si nous ne le faisons pas, c'est que nous ne le voulons pas. Nous trouvons cela ennuyeux. Et nous laissons ainsi ces jeunes cœurs, ces jeunes intelligences séjourner dans des idées communes. C'est que, pour prendre les choses de haut, il faut s'y exercer. — Nos lectures, que nous en reste-t-il ? Comment les digérons-nous ? Nous nourrissent-elles ? Vivons-nous avec une idée qui nous a frappés, avec un modèle qui nous a passé sous les yeux ? L'âme se forge comme le fer. Il faut frapper et refrapper. C'est un métal noble qui doit prendre une forme arrêtée. Elle n'en prendra pas sans nous, et Dieu, d'un autre côté, ne veut pas travailler seul à la faire. Comment nous forgeons-nous ? Peut-être éprouvons-nous de la peine à nous prendre par l'intelligence ? — Prenons-nous par le cœur. Ah ! quel riche côté ! et là encore que de pauvretés ! La délicatesse, la bonté affectueuse, les prévenances, la charité à substituer aux impertinences, aux roideurs, à tout le quant-à-soi, à la personnalité cassante, vive, susceptible, à l'esprit moqueur, surtout aux grandes misères des antipathies. Comme il serait bon et bien, et de bon ton, et de bon goût, de laisser tomber tout cela !

Les conversations ! Pourquoi donc ne pas nous frotter à certaines intelligences plus distinguées ? Pourquoi rester dans un certain monde qui ne pense pas, qui ne lit pas ? Pourquoi ne pas chercher à relever les conversations auxquelles nous nous trouvons mêlés ? Pourquoi... c'est toujours la même question et la bonne volonté est toujours prise en défaut. Nous marchandons pour faire un effort, pour prendre sur nous. Nous préférons causer deux à deux, pourquoi pas trois à trois ; non pas seulement

avec celui-ci, mais avec ceux-ci et ceux-là ? Nous leur ferions du bien pourtant. Nous sortirions enfin de nous, ce serait charité ; ou bien l'on nous sortirait de nous, ce serait tout profit.

III. Ici vient se placer le bouquet spirituel ; au lieu de roses, des épines. En se regardant ainsi de près, en s'imposant un effort pour se retirer de son train ordinaire, on arrive promptement à se voir tel que l'on est. Or, s'avouer que l'on n'est pas quelque chose de distingué, qu'il n'y a pas grand espace, grande largeur dans son cœur pas plus que dans sa tête, c'est très humiliant, très mortifiant. — Tant mieux : la léthargie cesse, quand la piqûre ou la brûlure se fait sentir. Au lieu de se renfermer dans son dépit, dans sa tristesse, l'effort que l'on fait pour se dévulgariser dilate, ouvre, épanouit. On allait se désespérer, on se gonflait, on étouffait ; on se sent renaitre, on se fond, on respire, on a pris de l'air en se plaçant un peu sur les hauteurs. Le désespoir d'ailleurs n'est qu'une niaiserie d'orgueil. Si bas, si terre à terre que l'on soit, on peut arriver, on peut monter, quand on le veut.

Prenons donc cette résolution, c'est une excellente mortification à mettre en pratique pendant la Semaine Sainte et, avec elle, nous ferons un bon chemin de la croix.

Conseils de rentrée

8 octobre 1867

Le travail J'appellerai d'abord votre attention, Messieurs, sur un point très important : le travail. — Quand on veut faire travailler les autres, il faut donner l'exemple et travailler soi-même.

Il arrive trop souvent qu'on dit à un élève : vous êtes un paresseux ; et soi-même, on n'a pas le courage de corriger ses compositions ou ses devoirs. Je ne sais pas, Messieurs, jusqu'à quel point un maître consciencieux peut aller faire sa classe sans l'avoir préparée ; il y a là de votre part un devoir de conscience, et quand M. Durand, avec son expérience et son talent, nous avoue qu'il ne va jamais en classe sans se préparer par un travail de 3/4 d'heure ou d'une heure, il me semble que les jeunes professeurs et les autres doivent y donner au moins le même temps. Je vois des parents ; j'ai entendu bien des confidences des enfants, de ces confidences où le mauvais esprit n'a point de part, et quand j'entends dire que les devoirs, dans certaines classes, ne sont pas corrigés pendant deux mois de suite, je ne m'étonne plus du mécontentement de certains élèves et de la frayeur qu'ils éprouvent à la pensée qu'il leur faudrait rentrer dans telle ou telle classe où ils seraient exposés à subir cette manière de faire.

L'amour des élèves Il ne suffit pas de travailler, Messieurs, il faut encore savoir aimer les élèves. Mgr Gerbet, dans son livre sur l'*Eucharistie*, dit que Dieu dans son amour est comme un plan incliné qui se penche vers les créatures. Or, vous êtes des maîtres chrétiens, Messieurs ; et si vous devez aimer les âmes en vertu du précepte de charité, combien ne devez-vous pas aimer ces âmes qui vous sont confiées pour les élever à Dieu. Or, vous ne sauriez croire tous les trésors de haine et d'antipathie qu'on amasse dans le cœur de ces enfants contre soi par certaines critiques amères, par certaines paroles piquantes, auxquelles ils ne peuvent pas répondre parce que leur âge ne leur permet pas d'atteindre votre esprit. Peut-être même quelques maîtres se laissent-ils aller à des antipathies ou à des rancunes qui se distinguent à leur insu, et je ne sais

pas comment ils s'arrangent avec le devoir de charité qui leur incombe ; sans traiter les élèves avec cette morgue universitaire que nous abominons tous, il faut prendre garde de les traiter trop souvent comme le prochain des rues. On va et vient, on passe auprès d'eux, mais on a peur de se mêler à eux ; et tels groupes qui se sont formés l'an dernier, où se tenaient des conversations fâcheuses n'auraient pas eu de tristes résultats si les maîtres ne s'en étaient pas autant éloignés. Est-ce là la charité du maître chrétien ? Je ne le crois pas. *Plenitudo legis, dilectio*. La plénitude de la loi, c'est la charité portée jusqu'à la tendresse, *dilectio* ; je vous en conjure donc, Messieurs, voyez le degré de culpabilité où vous vous trouvez à ce sujet.

Désintéressement Une des conditions de cette affection, c'est le désintéressement, et j'entends parler ici du désintéressement qui convient aux maîtres libres comme aux religieux. Je ne parle pas de ce que cette question pourrait suggérer au point de vue d'un intérêt vil et bas que nous ne connaissons pas ici ; je laisse ce côté de la question, car je ne veux pas vous faire l'injure de penser un instant qu'il y ait personne ici qui concoure avec de pareilles vues à la mission généreuse et élevée d'un établissement chrétien. Mais je vous prie seulement d'observer si vous comprenez bien ce désintéressement qui consiste à donner non seulement des secours, de la science, du travail, mais encore à se donner soi-même, à se vouer tout entier à une cause. Je ne parle pas d'une cause comme serait celle de l'Assomption en particulier, car il pourrait y avoir là encore en un sens un but intéressé, le succès d'un établissement ou d'une œuvre ; mais je parle de ce désintéressement qui nous pousse à nous donner à une cause supérieure, à une grande cause comme celle de faire à tout prix des jeunes gens fortement chrétiens pour l'avenir, d'élever des citoyens et des défenseurs de l'Eglise. Ce désin-

téressement n'exclut pas les motifs légitimes qui peuvent nous solliciter, mais il doit dominer et pénétrer toute notre vie. Nous devons arriver à dire avec saint Paul : *Omnia impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris*. Dès lors, vous vous imposerez quelques sacrifices et par exemple, vous comprendrez que l'éducation religieuse étant l'éducation principale, vous devez, après avoir enseigné les vérités secondaires, aller avec vos élèves adorer ensemble la Vérité Eternelle et leur enseigner cette adoration par votre assiduité à tous les exercices de la chapelle. On se plaint que ces exercices sont de plus en plus désertés par les maîtres. Vous voudrez y être plus exacts, Messieurs, et en voyant ces bancs déserts et vides peut-être aurez-vous à vous demander si par votre négligence et votre inexactitude vous n'êtes pas la cause de ces désertions.

Exactitude L'exactitude, Messieurs, c'est là une autre mortification que le P. Préfet de discipline vous conjure à deux genoux de vous imposer avec énergie. Il vous demande encore la sobriété dans les récompenses et les punitions ; quant aux mesures de détail qu'il m'a encore signalées, il vous les communiquera lui-même et pourra vous remettre d'anciens imprimés contenant le règlement des maîtres libres que je voudrais voir remis en vigueur dans la maison.

Permettez-moi, maintenant, Messieurs, d'aborder une autre question.

Distinction surnaturelle Messieurs, on a parlé quelquefois dans ces derniers temps de l'abaissement du niveau social des élèves ; on a répété que nous ne nous adressions peut-être plus à des classes aussi élevées et que dès lors il fallait employer des manières moins distinguées pour se faire comprendre des enfants. Je crois, Messieurs, qu'on se fait illusion à cet égard et je crois qu'on ne

saurait trop s'appliquer à garder les formes les plus relevées en présence même des formes moins polies de quelques élèves. Cette politesse extérieure que j'appellerai la politesse matérielle me paraît comme la plus magnifique barrière qu'on puisse élever entre les gens impolis et soi. Elle donne une supériorité incontestable à celui qui sait la mettre de son côté, et tout maître qui s'en entourera préservera son autorité par ce moyen mieux que par tout autre.

Mais au-dessus de ces manières extérieures, il y a, Messieurs, une politesse supérieure ; c'est la forme exquise, distinguée, délicate et soignée que vous devez donner à votre enseignement. Sans doute il faut le fonds, mais il faut aussi la forme pour le faire accepter, pour le faire agréer : *Virtus ex illo exibat*, est-il dit de Notre-Seigneur. Une vertu secrète partait de son âme, de sa divinité qui semblait passer à travers les pores de son corps ; ainsi faut-il vous efforcer de rendre votre âme, selon la belle expression de Lacordaire, translucide ; n'objectez pas la nécessité d'opposer aux faiblesses des enfants une rudesse qui s'inquiète peu des formes. — Cette rudesse absolue, excessive, ne pénètre pas, n'émeut pas. En y allant de la sorte, vous faites de l'enseignement chrétien un épouvantail et vous en rejetez les avantages.

Un jour les pharisiens, après avoir entendu parler de Notre-Seigneur, revenaient en disant : *Nunquam locutus est homo, sicut homo ille locutus est nobis*. Voilà, Messieurs, ce qu'il nous faut imiter dans notre langage ; nous appliquer à donner à notre parole ce caractère surnaturel qui attache, charme et élève. Pour cela il faut préparer sa classe, s'appliquer à acquérir tous les jours ce qui nous manque et ne pas faire bon marché de cette vertu secrète qui s'attache aux formes supérieures de la parole. Voyez l'histoire de la peinture : vous avez là un exemple de ce que j'avance. Michel-Ange a bien pu dans sa fresque de la

Sixtine nous présenter les muscles avec leurs contours fidèlement interprétés, ils n'en sont pas moins dans leur vigoureuse exécution une œuvre qui étonne encore plus qu'elle n'attache ; voyez au contraire les figures de Fra Angelico ; elles sont peut-être un peu raides, mais en même temps voyez comme elles sont enveloppées, entourées, animées par une grâce de forme qui fait, de ces saints, des saints qui du moins n'ont pas l'air de s'ennuyer en paradis ; on dit qu'un sermon sur le paradis est bien ennuyeux et que les saints doivent bien s'y ennuyer si on ne s'y réjouit pas davantage ; cependant ce sermon en peinture où l'on représente les saints n'est certes pas ennuyeux. — Appliquons-nous donc, Messieurs, à mettre ce charme dans notre manière de parler, cette forme qui nous mette à la portée de tous, selon le mot de l'Apôtre : *Omnia omnibus factus sum*. Je me fais tout à tous, est-ce pour me rendre populaire ? Un pareil motif serait bien vil et c'est pourquoi saint Paul ajoute : *Ut omnes Christo lucrifaciam*.

Je prévois une objection : mais, dira-t-on, les apôtres y allaient simplement et rudement. Ecoutez la réponse de saint Jean Chrysostome dans son *Traité du Sacerdoce* : « Si vous n'avez pas l'inspiration des Apôtres et de saint Paul, ne cherchez pas à vouloir imiter leur rudesse dans la direction des âmes ». Voilà, Messieurs, ce que dit la Bouche d'or ; étudiez-vous donc à devenir des professeurs brillants, dans le sens surnaturel que nous attachons à ce mot ; que les anciens acquièrent toujours davantage, que les jeunes prennent leurs grades afin d'y arriver plus efficacement, et puisque tous vous devez viser à ce qu'on dise de vous que vous êtes de brillants professeurs, sanctifiez cette tendance naturelle à tout maître zélé et qu'on dise de vous sous l'influence sanctifiante de votre parole : *Nunquam locutus est homo sicut homo ille locutus est nobis*. Je sais qu'il est tel ensei-

gnement sec et aride comme les mathématiques, chose grossière selon Pascal, qui ne comporte pas ces formes, mais les professeurs de lettres surtout doivent s'appliquer à les acquérir.

Et c'est ainsi, Messieurs, que vous appliquant à devenir des maîtres chrétiens vous vous attirerez sinon la récompense de la reconnaissance de la part de vos élèves (reconnaissance bien rare, car les enfants sont souvent bien ingrats et cette rentrée nous en a fourni des preuves) du moins la récompense éternelle.

Lavagnac, 12 octobre 1878

Au Rév. P. Emmanuel Bailly

...Travaillons à faire des chrétiens de nos élèves, le reste viendra après. Ne croyez-vous pas que nous nous sommes peut-être trop occupés des défauts de nos enfants, pas assez des vertus à leur inculquer ? Nous avons procédé par négation, ou, si vous aimez mieux, par destruction, pas assez par édification ou plantation. Vous me direz : « Mais avant de planter les bons arbres, il faut extirper les mauvaises racines ». Pas toujours. En Amérique, on laisse beaucoup de troncs pourrir dans les champs, et les moissons n'en sont que plus belles. C'est l'obstacle transformé en moyen. Laissons les petites questions dont nous sommes envahis, comme par des ronces, mettons un beau jour le feu à tout cela et poursuivons notre œuvre. Demandons beaucoup de vertus aux enfants, ayons le courage de leur parler net de leur sanctification, entraînon-les. Si les parents crient, laissons crier ; faisons l'œuvre de Dieu en humilité, confiance, courage et persévérance. Croyez que l'Assomption se prépare de beaux jours, si elle ne veut sincèrement que Dieu et l'Eglise ; aimons, faisons aimer Jésus-Christ et la sainte Vierge ; le reste viendra après. Mais pour cela il faut une grande foi bien contagieuse...

Aux Collégiens de Nîmes

Le P. d'Alzon a présenté lui-même dans les Mémoires d'un ancien les fameuses Instructions du samedi du Collège de l'Assomption. Deux séries de ces instructions, qui nous ont été conservées, ont été éditées par le P. E. Baudouy. Celles sur l'éducation complètent fort heureusement — du point de vue des élèves — les principes du P. d'Alzon. On les signale simplement sans les reproduire ici, puisqu'on peut encore facilement se les procurer.

Cette section comprend deux articles extraits de la Revue de l'Assomption ; deux sermons, parmi un certain nombre que le P. d'Alzon, sur la fin de sa vie, rédigeait d'une manière plus définitive et de savoureux « Conseils de vacances » sur le thème de la formation d'une Europe chrétienne, en face de l'Orient schismatique et du monde encore infidèle.

LES INSTRUCTIONS DU SAMEDI

On dit que l'Assomption a son cachet spécial. Ce cachet, elle le doit surtout aux *Instructions du samedi*. Renouvelant un souvenir du collège Stanislas, de Paris, le P. d'Alzon avait décidé que chaque samedi on chanterait à la chapelle les litanies de la Sainte Vierge. Mais, pour profiter de cette réunion de tous les élèves, il fit suivre les louanges de la Maîtresse de la Maison de quelques avis. Ce n'était, en effet, que des avis ; il parlait seulement en soutane. La familiarité même de la causerie permettait d'entrer dans certains détails, et l'on prétend que ces détails avaient pour les élèves, par leur originalité même, un cachet spécial. On se le rappelait, on en parlait, parce que ce n'était pas dit comme ailleurs. Des

idées très arrêtées, et que quelques anciens maîtres n'approuvaient pas toujours, étaient promulguées catégoriquement. On pouvait y faire opposition ; le P. d'Alzon ne l'a jamais beaucoup redouté, il cédait quelquefois, mais quand il avait mis une idée dans sa tête, on savait qu'il ne l'avait pas aux talons.

Les élèves sont toujours les mêmes ; il suffit qu'on leur dise une chose, pour que quelques esprits pointus aient envie de dire le contraire. Le P. d'Alzon attaquait surtout le respect humain ; il n'en fallut pas davantage pour que plusieurs voulussent traiter la question du duel et du point d'honneur. Une longue saison d'été se passa à discuter la matière. On laissa tomber les objections, et au bout de très peu de temps, les courages surexcités ne parlèrent plus de se battre à propos de tout et de rien.

Pourtant le cachet particulier de ces instructions, ou pour mieux dire la continuité de ces observations qui se groupaient autour de quelques idées mères, les faisait descendre dans la tête et surtout dans le cœur des élèves. Le petit nombre de ceux-ci permettait d'exercer sur eux une action plus intime. Les avis du samedi étaient suivis de commentaires, donnés surtout par M. Monnier ; ils arrivaient avec une grande puissance de fécondité dans les consciences, quelquefois comme une lumière, et plus souvent comme un remords ; d'où il résultait que les idées s'élargissaient, que le caractère de la Maison se dessinait, que l'esprit général s'affirmait. L'Assomption, ce n'était pas tout le monde, et l'on aimait à ne pas être tout le monde.

On apprenait les bonnes œuvres et l'on s'essayait aux Conférences de Saint-Vincent de Paul ; on devenait ultramontain ; on pratiquait la piété par conviction, et les moins dévots étant peu tourmentés faisaient peu d'opposition à la ferveur de leurs camarades. On en a vu qui, ennuyés de ce qu'on ne les tourmentait pas, prenaient le pli commun, parce qu'il

n'y avait aucun profit de singularité à ne pas le prendre.

Les *Instructions du samedi* se transformèrent peu à peu, surtout quand, de la petite chapelle formée par la classe de philosophie et la salle des journaux actuelles, on passa à la grande chapelle. Alors le P. d'Alzon prit le surplis, se proposa un sujet qu'il suivait ou ne suivait pas, alors aussi commencèrent le mois de Marie, les instructions du carême, enfin le P. d'Alzon s'efforça de devenir solennel. Ne devint-il pas ennuyeux ? On se demande s'il n'eût pas mieux fait de rester ce qu'il était, un bon donneur d'avis pratiques sur les devoirs du chrétien et de l'élève de l'Assomption.

Un ancien.

L'ESPRIT LARGE ET L'ESPRIT ÉTROIT

L'esprit large s'applique à voir les choses en elles-mêmes ; l'esprit étroit les voit par rapport à lui. Pourtant j'ai connu des gens qui disaient toujours qu'il faut voir les choses dans leur fond, et qui voyaient tout de travers ; mais c'étaient des esprits faux.

L'esprit large se dévoue à une cause, l'esprit étroit se dévoue à lui-même dans une cause quelconque ; l'esprit large s'efforce de planer sur les sommets pendant que l'esprit étroit creuse des trous de taupes, et est bien content de se mettre à l'abri dans un trou ; car le but essentiel de l'esprit étroit est de ne pas se compromettre ; il appelle cela prudence.

La prudence est une vertu qui aide au gouvernement des choses et des hommes pour le bien général. La prudence de l'esprit étroit n'a jamais envisagé que *sa chose et sa personne*.

L'esprit large est bien inutile sans un caractère fort et généreux ; il voit ce qu'il faut faire et ne fait rien. L'esprit étroit avec un caractère énergique

fait plus de mal que de bien, tout au plus beaucoup de bruit pour rien ; et si le caractère est à l'unisson de l'esprit, vous pouvez vous attendre à toutes les stupidités justifiées par les raisons les plus burlesques, quand elles ne sont pas les plus sottes.

L'esprit large porte avec lui une certaine défiance, parce que, voyant au loin, il comprend qu'il pourrait voir plus loin encore. L'esprit étroit se trouve si bien sous un couvercle de marmite que le fond de la marmite le préoccupe peu ; c'est trop profond que ce fond, il donne du crâne contre le couvercle, et dit : vous voyez bien qu'il n'y a rien au-delà. Heureux mortel qui prend un couvercle pour l'étendue des cieux !

L'esprit de corps est une belle chose ! En 1826 ou 1827, M. de Bonald publia une brochure très remarquable sur *l'esprit de corps* et *l'esprit de parti*. Il tenait pour tous les fruits admirables que peut produire l'esprit de corps, à condition que l'esprit de corps soit large. S'il est étroit, attendez-vous à voir cette étroitesse multipliée en sens inverse par les membres qui composent le corps. Un esprit étroit isolé peut faire des bêtises, mais combien n'en fera pas un corps tout entier avec cet esprit ?... *Incedo per ignem* : passons comme chat sur braise, et disons : heureux les esprits larges servis par un beau caractère ! Prions pour que les esprits étroits ne soient pas à la fois des esprits mauvais, inconscients du mal qu'ils font.

Un Ancien.

LA CHAPELLE

1877 ou 1878

Le centre de toute maison chrétienne est la chapelle. La chapelle de la maison chrétienne est un lieu tellement à part qu'à elle seule elle suffit pour indiquer

l'abîme qui sépare le jeune homme de foi de l'homme du monde. En effet, la chapelle est un sanctuaire où l'on trouve :

1° Dieu pour le connaître dans ses perfections et l'adorer.

2° Jésus-Christ pour écouter ses enseignements et l'imiter dans ses exemples.

3° Le Saint-Esprit pour se perfectionner selon l'abondance de ses grâces.

1. — *La chapelle, sanctuaire où l'on apprend à connaître les perfections de Dieu et à l'adorer.*

La chapelle est un sanctuaire, un lieu saint. Pourquoi ? Parce que Dieu s'y trouve. *Locus iste sanctus est*, disait Jacob après son songe mystérieux, et *ego nesciebam*. Que de chrétiens qui ignorent la sainteté de la chapelle ! Oui, il est saint ce lieu, parce que Dieu y est davantage. Qu'est-ce à dire ? Dieu n'est-il pas partout ? Qui l'ignore ! mais il est surtout là où, selon notre faible langage, il agit avec plus d'énergie. C'est là qu'il montre sa puissance, sa justice, sa miséricorde dans ce sacrifice qu'il a demandé une fois sur le Calvaire et qu'il demande ici tous les jours.

Sa puissance. Le prodige de la transsubstantiation n'est-il pas le dernier degré des prodiges ? Tirer la matière du néant, c'est un acte divin ; créer de purs esprits, c'est davantage, les êtres produits sont plus parfaits ; mais prendre un peu de matière et en faire le corps et le sang d'un Dieu, de sorte qu'il y a là un homme et que cet homme est Dieu, que voulez-vous de plus comme puissance ?

Sa justice n'y est pas moins. En face du péché, la justice infinie veut une victime infinie : la voilà.

Sa miséricorde y est aussi. Car c'est pour nous pardonner que ces prodiges s'accomplissent ; et pour que les choses soient poussées aux dernières limites,

le Dieu caché devient notre nourriture : *misericordia et veritas obviaverunt sibi ; justitia et pax osculatæ sunt.*

Voilà Dieu mis à notre portée, et, malgré son abaissement, il n'est pas moins adorable. Il est toujours le tout-puissant, le juste, le miséricordieux qu'il faut adorer ; sentiment qui s'enfuit des âmes et qu'il faut y ramener, si nous voulons ramener en nous Dieu qui s'éloigne.

2. — *La chapelle est un sanctuaire, où l'on trouve Jésus-Christ pour écouter ses enseignements et apprendre à imiter ses exemples.*

Cherchez tout ce qu'il vous plaira au fond de vous-même, vous n'y trouverez pas la vérité dont vous avez besoin pour arriver au bonheur. Où la trouverez-vous ? En Jésus-Christ seul, en celui de qui le Père a dit : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ; ipsum audite.* En Jésus-Christ, la vérité même. Voilà l'enseignement vrai, vivant, fécond ; l'enseignement qui illumine toutes les ténèbres, dissipe les incertitudes ; l'enseignement vie, l'enseignement lumière ; tout nous y est révélé, *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* Il enseigne par son Evangile, par ses Apôtres, par son Eglise, et l'Eglise n'est que l'écho de celui qui est par essence la parole de Dieu, *Verbum caro factum.* Mais fait chair, cet homme a fait avant d'enseigner, et chacune de ses actions est un exemple de vertu. Je parlais des perfections divines ; telles qu'elles sont en Dieu, elles sont inimitables ; telles qu'elles sont en Jésus-Christ, elles sont mises à notre portée : *exemplum dedi vobis.* Voulons-nous imiter Jésus-Christ ? Le voilà ; il est dans le tabernacle. Allez, pénétrez dans ce sanctuaire plus intime ; vous l'y trouverez : à l'adoration, à la messe. On dit qu'il y a des chrétiens qui s'ennuient à la chapelle ; les misérables !

Allez-y trouver Jésus-Christ. Est-ce que vous vous

figurez que la vie n'est qu'un amusement ? La vie est une longue chaîne de devoirs. Voulez-vous rendre cette chaîne douce ? Allez trouver Jésus-Christ. La vie, c'est une série d'efforts pour devenir parfait. Allez trouver Jésus-Christ à la chapelle, là où il est réellement présent ; il vous enseignera toutes les vertus qui vous aideront à devenir parfait. O folie d'être chrétien et de ne pas s'appliquer à imiter Jésus-Christ pour devenir un saint !

3. — *La chapelle est un sanctuaire où l'on trouve le Saint-Esprit pour se perfectionner selon l'abondance de ses grâces.*

Etes-vous un être si riche que vous n'ayez besoin de rien ? Vous avez besoin de conseil pour connaître votre devoir, de force pour l'exécuter. La chapelle vous rappellera que vous-même vous êtes un lieu très saint, un temple, le temple du Saint-Esprit. Allez à la chapelle et dans le recueillement de ses murs vous trouverez la lumière, le conseil, la force.

Vous n'avez pas besoin de conseil pour votre vocation, afin de la traiter sérieusement ? Vous n'avez pas besoin de force contre vos entraînements au plaisir, vos passions naissantes ? La chapelle vous rappellera que le Saint-Esprit vit en vous, si vous ne l'avez pas chassé par le péché.

Vous ne sentez pas que, malgré votre difficulté de vous séparer du terre à terre, vous avez besoin de monter plus haut ? Vous ne sentez pas les joies d'un monde supérieur ? D'où vous élèverez-vous plus aisément qu'en prenant la chapelle comme point de départ ? Etes-vous tellement égoïste que vous n'ayez le temps d'aimer personne ? Où, mieux qu'à la chapelle, priez-vous pour les vôtres, pour votre mère ? Vous ne pleurez aucune personne aimée ? Réfugiez-vous dans la chapelle, afin de mieux prier pour ceux qui ne sont plus et les aider à entrer dans le repos de Dieu. Vous n'avez pas de tentations ?

Voici l'arsenal des armes spirituelles pour les combattre. Enfin, il faudra mourir. Venez ici et si jeune que vous soyez, venez et pensez à la mort. D'autres, aussi jeunes que vous, sont venus et ne sont plus sur la terre ; leur corps a disparu dans le tombeau. Venez et pensez à votre mort, à votre jugement, à votre éternité. Les meilleures réponses que vous obtiendrez sur ces questions, votre conscience vous les donne dans le recueillement de la chapelle.

DU TRAVAIL

1877

Ouverture de classes

Ego autem in laboribus a juventute mea (Ps. LXXXVII, 16).

Ces paroles du Psalmiste s'appliquaient à Jésus-Christ travaillant à Nazareth.

Ces paroles, je viens vous les proposer. Elles sont dures, mais c'est la condition humaine.

Or, votre travail doit être obéissant, persévérant, intelligent, sanctifiant.

I. Travail obéissant

Le travail est une peine ; il faut s'y soumettre de force ou volontairement. Choisissez. Et pour vous montrer dès les commencements l'importance de l'obéissance dans le travail, prenons le terme, si absurde qu'il soit, de vos études universitaires, le baccalauréat. Ah ! si dès votre entrée, vous aviez obéi, je ne crains pas de dire que vous ne verriez jamais d'échec. Mais on a ses idées ; on veut travailler à sa façon ; on ne travaille pas du tout ou, ce qui est pire, on travaille de travers. On est ensuite tout étonné d'avoir échoué.

2. Travail persévérant

Des obstacles s'opposent à la persévérance : la paresse, la légèreté, le caprice.

La paresse. On consent à laisser cette horrible rouille couvrir de belles intelligences. Pourtant on travaille partout, et comme on ne se soutient pas au niveau par le travail, on se perd bientôt dans la plus honteuse nullité, sauf de rares exceptions. D'où viennent les êtres nuls ? De la paresse.

La légèreté. On n'est capable d'aucune attention, on ne sait pas se fixer. Se fixer est pénible ; aucune persévérance, aucun effort. Que reste-t-il ? Une nature dont les fruits seront nuls.

Le caprice. Les maisons d'éducation renferment des esprits bizarres, incapables de joug, qui procèdent par bonds, mais surtout par entêtement. Les mauvaises raisons font leur charme, et, pourvu qu'à des observations méritées ils aient fait une réponse, ils sont heureux. Cette réponse est absurde. N'importe. Ils ont répondu, ils sont heureux. Mais avec ces caprices ils compromettent leur avenir. Ils s'occupent bien de leur avenir, pourvu que leurs caprices aient triomphé ! A quel résultat arriveront-ils ? A être de pauvres être insupportables à tout ce qui sera condamné à vivre autour d'eux. Quant à leur carrière, n'en parlez pas. Quelle carrière est possible sans persévérance ? Et leur caprice ne leur a permis de persévérer en rien.

3. Travail intelligent

J'explique ma pensée. Le jeune homme qui a apporté, dans ses études, l'obéissance à la direction de ses maîtres, qui a travaillé avec une persévérance acharnée, avec moins de moyens peut-être, arrivera sans nul doute à des résultats plus sérieux, que ces petits génies au maillot, garçons d'esprit en culotte, êtres

vulgaires quand les moustaches poussent, nullités suprêmes au sortir du collège et qui, pour se consoler d'échouer en tout, n'ont qu'un dédommagement, se faire mauvais sujets et plus tard radicaux. Je connais plus d'un élève de l'Assomption qui a parcouru ces tristes chutes.

Au contraire, j'en connais, qui, sans être des génies, par l'obéissance et la persévérance, ont donné des résultats merveilleux. Certes, quand l'intelligence naturelle y est, on ne peut désirer rien de mieux. Mais prenez deux élèves à mérite égal ; que l'un obéisse et persévère, que l'autre n'écoute que son indépendance et sa paresse, sa légèreté, ses caprices, vous verrez vite les résultats opposés.

4. Travail sanctifiant

Le travail est pénible, je le sais : c'est pour cela qu'il expie et qu'il sanctifie. Mais à quoi bon le travail, s'il n'a un terme digne de nous ?

Il aura travaillé, ce jeune homme ; il aura obtenu la fortune, les moyens de jouir, les honneurs, la gloire. A quoi bon sur son lit de mort ? Nous voulons donner à votre travail un mobile, un terme supérieur. Vous êtes fils de la France et fils de l'Eglise. Eh bien ! vous avez à travailler et pour la France et pour l'Eglise. Pour la France, que vous devez ramener à son ancienne destinée ; pour l'Eglise, en qui sont les promesses éternelles, mais que Jésus-Christ n'a pas promis de maintenir toujours dans les mêmes contrées.

Travaillez avec foi pour la résurrection de la France chrétienne. Travaillez avec amour pour l'Eglise. La récompense éternelle est là.

Conseils pour les vacances

Aux collégiens de Nîmes

Refaire l'Europe : Un fameux diplomate aurait dit : Depuis 1870, il n'y a plus d'Europe. Je voudrais que le mot fût vrai pour pouvoir lui répondre : Eh bien ! les catholiques la referont. En effet, l'Europe n'est pas vaillante, la Révolution lui cause des ennuis et lui fera payer cher l'engouement pour les idées modernes, mais enfin si la Révolution a commencé, elle peut bien finir. Si les idées sont modernes, elles datent de peu et peuvent déguerpir dans peu. Est-il possible de tordre le cou à la Révolution pour rendre la vie à l'Europe ? C'est la question. Voulez-vous l'examiner avec moi pendant les vacances ?

par le sacrifice D'abord ce qui fait qu'il n'y a plus d'Europe, c'est qu'il n'y a plus de solidarité. Chacun pour soi, chacun chez soi. Voilà la devise universelle qui se trouve être la devise de l'égoïsme élevé à sa plus haute puissance. Voulez-vous combattre ce mal ? Commencez vous-même par détruire l'égoïsme en vous. Combattez-le en faisant bon marché de votre personnalité, de vos petits calculs, de vos plaisirs. Ah ! que de points où vous pouvez combattre l'égoïsme sans sortir de votre chemise ?

En poursuivant à outrance l'égoïsme et les égoïstes, montrez votre générosité, soyez des hommes dévoués, imprégnez-vous de l'esprit de sacrifice ; agissez, agissez, dans le travail qui forgera votre âme, dans le zèle pour la charité, dans la poursuite des grandes idées basées sur les grands principes. Lutte contre ce qui vous semble mal. Ayez le courage de votre foi. Surtout, guerre au respect humain et à toutes ses variétés. Quand cela sera fait, je crois bien qu'il

vous sera facile de tendre la main à vos frères, de vous unir à eux ; la coalition du bien se fera, vous serez d'abord battus et rebattus et c'est ainsi que vous apprendrez à battre.

par l'esprit de foi L'Europe s'en va, peut-être s'en est-elle allée, parce que la foi lui fait défaut, chose triste à dire ! Nous voyons en ce moment deux peuples se battre parce qu'ils croient ¹⁾ ; mais, si ces peuples ont la foi, ne peut-on pas, sans risquer beaucoup, promettre une très grosse récompense à qui découvrira la foi de leurs chefs ? Si les chefs croyaient, ah ! que ne ferait-on pas ? Mais où sont les chefs croyants ? Et dans le reste de l'Europe, où sont les peuples croyants ?

Si la perte de la foi est la perte de la vie sociale, le retour de la vie sociale n'aura lieu qu'avec le retour de la foi. Ah ! mes amis, songez à cela, si l'un d'entre vous avait la foi gros comme un grain de sénevé, vous soulèveriez des montagnes, et si cent d'entre vous avaient la foi gros comme une montagne vous soulèveriez le monde. Qu'y a-t-il d'impossible à ce que cent jeunes gens aient une grande foi ?

Ecoutez un fait où je ne joue pas un rôle brillant. L'an dernier, je croyais que nos Pères de Paris feraient bien de mettre un terme à leurs pèlerinages. Le très têtu Père Picard insista tant qu'il m'extorqua mon consentement de pèleriner encore une fois. On pèlerina donc vers notre chère Dame de Lourdes. Savez-vous combien la caravane obtint de miracles ? Douze bien comptés, dont plusieurs amenèrent la conversion de familles entières, entre autres d'un franc-maçon, qui, lorsqu'il vit sa fille mourante revenir à la vie et complètement guérie, alla se confesser. Que conclure, que le P. Picard avait plus de foi que moi, ou qu'il savait mieux s'en servir ?

¹⁾ Il s'agit de la guerre russo-turque.

Donc il faut avoir une grande foi et si la sainte Vierge ne la récompensa pas toujours par douze miracles, on peut être certain qu'elle sera toujours récompensée, d'autant plus que les miracles ne sont pas toujours une preuve de sainteté. Mais il n'en est pas moins sûr que le moyen de triompher du monde, c'est la foi, comme dit saint Jean.

Vous serez des hommes de sacrifice et vous serez des hommes de foi, deux conditions pour rendre l'existence à l'Europe.

pour les combats de l'Eglise Ce qui n'est pas ne peut pas se battre. L'Europe a des tronçons qui se choquent ; mais, depuis la Réforme, on ne peut plus dire : l'Europe se bat. Pour rendre à l'Europe cette vie de combats glorieux d'autrefois, il faut lui rendre l'unité ; et, chose étonnante à laquelle vous ne comprendrez rien à première lecture, c'est que l'Europe a perdu la vie quand elle a perdu l'unité et que son unité s'est envolée le jour où l'on n'a plus voulu à divers degrés l'unité catholique. Sur ce chapitre, les premiers coupables sont les protestants, les deuxièmes sont les jansénistes et les gallicans, les troisièmes sont les philosophes genre Louis XV, et les quatrièmes, les catholiques libéraux. Mais ceci est bien fort pour vous ; je m'arrête, vous laissant les vacances pour méditer le problème et le comprendre.

Après cela, soyez bien sages, obéissez à papa et à maman, donnez de bons exemples au petit frère, n'arrachez pas les cheveux à vos sœurs, ne faites pas enrager les domestiques, et ne recevez pas les visites en leur tirant la langue. Conseils très importants pour ceux qui ne comprendraient rien à ce que dessus.

III

LES COMBATS

I. Lutte contre la Révolution.

II. Guerre aux Sociétés secrètes.

III. Travail contre le schisme.

Qu'on ne s'étonne pas de la place modeste attribuée, en ce recueil, aux écrits de combats. Ils demanderaient de nombreuses explications historiques pour être convenablement interprétés et, par la force des choses, revêtent un moindre caractère spirituel. On a choisi cependant quelques textes pour évoquer toute l'ampleur du zèle déployé par le P. d'Alzon pour la défense de l'Eglise.

La lutte contre la Révolution a été très vigoureusement menée par « la prédication, l'enseignement, la presse ». Des prédications de controverses du P. d'Alzon, il ne nous reste en général que des notes rapides, mais qui témoignent de la minutieuse préparation apportée à cet apostolat. A deux reprises, la Revue de l'Enseignement Chrétien a combattu pour la liberté de l'enseignement et la formation authentiquement chrétienne des enfants et jeunes gens confiés aux établissements religieux. Quant à la presse, de tout temps le P. d'Alzon en a compris l'importance pour une plus efficace diffusion des enseignements de l'Eglise. On trouvera ici des documents de dates diverses traitant de l'enseignement et de la presse.

SPLENDEURS DE L'ART CHRÉTIEN

Tandis que les préoccupations de la science moderne semblent se diriger surtout vers ce qui augmente le bien-être matériel ; tandis qu'une certaine école littéraire fouille dans les basses régions du cœur humain pour y découvrir le secret des plus honteuses émotions, il m'a paru bon de vous montrer, dans une réunion qui, pour être consacrée au couronnement d'études classiques, n'en doit pas moins conserver son caractère religieux, la destinée de l'art chrétien, et comment, en employant les éléments extérieurs, il poursuit à travers le monde des sens la glorieuse mission d'élever la matière vers le ciel, et de donner un sens divin à tout ce dont il s'empare.

Qu'est-ce que l'art en effet ? N'est-ce pas la manifestation du beau ? Et le beau, comme nous le disions dans une circonstance analogue, n'est-il pas la splendeur du vrai ? Le vrai est donc la base du beau et de l'art. Mais il y a deux sortes de vrai : celui qui exprime

les choses passagères et créées ; et le vrai, forme éternelle de l'Être infini, infini comme lui, s'unissant à lui de l'unité la plus absolue dans une même substance.

I. Dieu, source et créateur de beauté

Considéré à ce point de vue, le vrai, la vérité, c'est Dieu même ; c'est la beauté incompréhensible dont la contemplation fait son inaltérable félicité.

Jamais rien de créé ne pourra manifester, d'une manière complète, le rayonnement des perfections de Dieu, la beauté divine. Dieu seul en connaît les mystérieux abîmes, parce que seul il en connaît l'essence. Et cependant Être infini, principe de tous les êtres, il possède, dans son sein immense et fécond, toutes les vérités relatives, la notion de tous les êtres secondaires, le type des formes qu'ils devront revêtir quand l'heure de leur réalisation sonnera ; et l'homme qui, par son corps, est la première des créatures matérielles, peut prétendre à en être la plus belle, parce que Dieu a imprimé sur lui l'éclat de son propre visage : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.*

Si Dieu est la source du beau, pour acquérir la véritable idée du beau, c'est à Dieu même qu'il faut aller la demander ; et, si l'art n'a d'autre but que de manifester le beau dans les choses sensibles, on comprend tout de suite comment il lui faut, cependant, aller chercher ses inspirations en Dieu ; on comprend aussi comment l'homme, créé à l'image et à la ressemblance divine, imitation de Celui qui l'a pétri de ses propres mains, peut établir les plus merveilleux rapports entre Dieu et lui. Lorsque, employant les éléments matériels, il leur donne, avec une forme nouvelle, sa pensée et son souffle, l'artiste est l'image la plus fidèle du Créateur ; mais, pour qu'il se maintienne à une pareille hauteur, il faut que, placé entre le ciel et la terre, il demande

à la terre des instruments de sa pensée, et au ciel les types du beau que son enthousiasme veut manifester.

Serait-il assez respectueux de dire qu'après avoir tiré la matière première du néant, Dieu fut le suprême artiste, soit en donnant leur lumière aux astres qu'il sema dans l'espace, soit en faisant converger ses œuvres vers un même but, sa gloire éternelle, manifestée à travers les siècles ? Tandis que les enfants de Dieu le louaient dans les cieux, et que les étoiles du matin tressaillaient d'allégresse, les mugissements des flots, la tristesse des déserts, la furie des vents, le parfum des fleurs, les voix du jour, le silence des nuits, indiquaient qu'un grand art avait révélé de merveilleuses beautés à l'œil et à l'oreille de l'homme. Le Créateur lui faisait sentir sa présence derrière le voile de ses œuvres ; et l'homme, s'il ne voyait pas l'image parfaite de Dieu dans les richesses de la création, comprenait pourtant qu'un Dieu avait pu seul produire toutes ces richesses et ordonner toutes ces beautés.

Nul ne peut dire ce qu'eût été l'art pour l'homme dans son état d'innocence. Car, il faut le reconnaître tout d'abord, l'art n'est pas une froide expression d'une morte beauté ; l'art implique, de la part de celui qui s'y livre, et la compréhension et l'enthousiasme du beau ; il implique une sorte de faculté créatrice qui reproduit au-dehors ce que l'âme a contemplé au-dedans d'elle-même. Ce qu'était l'âme de l'homme innocent en face de son Dieu et des communications qu'il en recevait, ce qu'était sa pensée en face du monde dont rien n'était venu troubler les lois primitives et l'harmonie, qui le dira ? Qui dira, par conséquent, quelles œuvres d'art fussent sorties de ses mains ? Eût-il eu des demeures ? Eût-il eu besoin d'y ajouter des ornements ? Quel culte eût-il rendu à son Dieu ? Par quels chants eût-il célébré sa gloire ? L'eût-il remercié ? Quelle perfection eût

atteint sa parole ? Et dans la fécondité de sa pensée et dans la richesse de ses expressions, quelle eût été la place de l'art ? Questions inutiles et insolubles à la fois.

Mais l'état d'innocence ne dure pas, et Dieu voit la volonté de l'homme apportant le trouble et le désordre dans le plan de la création. Or, que fera Dieu ? Artiste admirable, il opposera aux destructions du péché, aux perturbations de la révolte, et (si je puis dire ainsi) à la laideur du mal, la plus éclatante beauté que la création puisse atteindre. La création rebelle, coupable, devant fournir les éléments nécessaires pour manifester un Dieu habitant parmi les hommes, un homme apparaîtra sur la terre, et cet homme sera Dieu.

2. La beauté du Christ

Je ne m'arrêterai pas à examiner de quelle beauté matérielle était revêtu le corps du Fils de Dieu fait homme ; je m'arrête à cette parole de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire » ; et je dirai à un artiste : Exprimez-nous cela ; reproduisez-nous avec votre ciseau, avec vos pinceaux, vos chants, votre parole, ce mystère, comme vous l'entendrez. C'est un homme, voilà votre domaine ; mais c'est un Dieu, et il faut que nous le reconnaissons. La puissance, la sagesse, l'amour, la justice, la bonté, la force, l'indépendance. l'infini, tout cela, il faut nous le faire sentir. Dieu, esprit pur, feu consumant, ne peut être reproduit sous une forme sensible ; mais voilà Dieu qui cache ses rayons et les proportionne en quelque sorte à nos yeux ; ces rayons, pourtant, il faut, sinon les voir dans leur vivacité, au moins les deviner sous les ombres de l'humanité qui les couvre.

Un Dieu tel que le christianisme nous l'enseigne, un homme avec toutes les douleurs de la chute origi-

nelle servant de vêtement à la divinité, cet homme et ce Dieu ne forment qu'une même personne en qui l'homme et le Dieu seront toutefois réellement distincts ; voilà le type, voilà le modèle que l'art pourra sans cesse copier, qui lui fournira des inspirations jusqu'à la fin des temps, mais dont il ne dépassera jamais la beauté, parce que l'art, quelque parfait qu'il soit, ne dépassera jamais l'infini.

Saint Paul, à qui il faut toujours revenir quand on veut avoir le dernier mot des grandes choses, explique admirablement pourquoi Jésus-Christ est, par excellence, le type de l'art : « C'est, dit-il, que la plénitude de la divinité habite en lui corporellement. *In quo inhabitat plenitudo divinitatis corporaliter* ». Et maintenant, artistes, ne dites plus que la divinité est trop haute pour vous ; la voilà habitant corporellement dans un homme. Voyez comment vous pourrez représenter cet homme, de telle façon que nous soyons contraints d'adorer et d'aimer un Dieu.

3. Les deux foyers de l'ellipse

Mais l'art ne doit-il peindre que le beau pur, le beau dérivant de la vérité et du bien ?

Non ; il y a une certaine beauté dans le mal, dont l'esprit de ténèbres, le roi des enfers, Satan, nous fournit le lamentable modèle. « La forme, s'écrie l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence*, la forme reste avec sa beauté essentielle, impérissable, et l'on frémit en la voyant. Le mal est là, le mal idéal, incarné dans cette forme ; les ténèbres rayonnent dans cette face, la haine scintille dans ces yeux, l'orgueil inflexible siège sur ce front. Cette forme ravissante, isolée du Créateur, isolée de la création, est suspendue dans le vide comme un météore effrayant. »

Et Bossuet, s'adressant à l'armée infernale tout entière : « O anges inconsidérés, vous vous êtes soulevés contre Dieu ; vous avez abusé de vos qualités

excellentes, elles vous ont rendus orgueilleux. L'honneur de votre nature qui vous a enflés, ces belles lumières par lesquelles vous vous êtes séduits, elles vous seront un fléau et un tourment éternel ; vos perfections seront vos bourreaux, et votre enfer ce sera vous-même ».

Ce que M. de Maistre disait du moyen âge, on peut le dire du monde du beau, que c'est une vaste ellipse dont les deux foyers sont Jésus-Christ et Satan, la beauté de toute perfection et la beauté du mal. Non pas que le mal soit beau par lui-même ; en soi, il est l'absolue laideur, à moins qu'il ne soit le néant absolu ; mais le mal, manifesté à son plus haut degré de développement, ne pouvait l'être que dans un des chefs-d'œuvre du Créateur, et ce chef-d'œuvre est Satan, le plus beau et le plus coupable des anges.

Or, voyez se ranger, autour de ces deux chefs, l'armée du bien et l'armée du mal : le mal, avec ses passions, ses vices, ses esclaves, ses victimes, les démons et les damnés ; le Christ, avec ses austères vertus, ses martyrs, ses vierges, ses apôtres, ses anges et ses saints, mêlés sur la terre en deux vastes camps. Étudiez-en tous les chocs, étudiez les diverses phases de la guerre qui dure depuis Caïn et Abel, qui durera jusqu'à la fin des temps ; suivez, par la pensée, tous les combats intérieurs, les séductions du crime heureux, le charme de ne pas croire quand on a intérêt à ne croire pas, le fantôme du remords apparaissant par moment comme un dernier appel de Dieu, parfois vainqueur, plus souvent s'enfonçant pour toujours dans la nuit de l'indifférence, les insolents succès de quelques méchants, courts, après tout, comme ce qu'on peut placer entre un berceau et une tombe.

Mettez, d'un autre côté, tout ce que peuvent vous fournir de ravissantes études les luttes de la vertu. Quelque chose de cela, sans doute, a été déjà étudié

par l'art païen ; mais ce qui ne l'a pas été, ce qui n'a pu l'être, c'est la vertu telle que le Christ en a porté la notion sur la terre ; et c'est par lui que l'art prendra son développement le plus complet.

Le christianisme seul, en nous donnant de Dieu une connaissance plus étendue, nous révélait trois conditions essentielles pour le développement de l'art : d'abord, une notion plus exacte de l'Être parfait ; ensuite, l'idée des perfections qu'il peut, comme Créateur, communiquer à ses œuvres ; enfin, par la perfection même que les œuvres peuvent atteindre, une intelligence plus vraie de leur dégradation et de leur désordre, quand elles violent les lois de leur nature !

Voilà, dès lors, les limites de l'art considérablement reculées et son domaine élargi. A cela il faut ajouter un fait, fait immense dans l'humanité et qui modifie les conditions de son existence. C'est qu'en effet il y a eu une révolte de l'être raisonnable contre son Auteur ; il y a eu chute, châtement, et, en face, par l'immolation, par le sacrifice, une réparation divine. Que l'art s'empare de pareilles données, qu'il les féconde dans les sphères où, sous l'œil de la foi, il peut se livrer à tout son essor, à quels résultats ne pourra-t-il pas atteindre ?

Restent quelques questions à résoudre.

N'y a-t-il de beau que l'art chrétien ? A Dieu ne plaise que nous osions l'affirmer. La nature a ses beautés, reflet très éloigné, fort souvent, des perfections de son Auteur. Chaque être a sa raison de subsister, son harmonie, et, dès lors, le genre de beauté qui lui est propre. L'art peut s'emparer de tout cela ; mais si le but de l'art est de ramener, par les choses extérieures, aux grands et sublimes points de vue du monde des intelligences, qu'on nous accorde que la peinture de certains détails de ménage, que le portrait de quelques animaux peut nous donner

une satisfaction quelconque, mais n'élèvera pas nos âmes.

Je ne veux pas réveiller de vieilles querelles, et j'accorde que l'art antique est arrivé à une perfection de formes dont nous sommes encore aussi loin que l'on voudra ; je n'ai point aujourd'hui l'humeur des disputes. Je demande seulement la permission de prendre deux de ces chefs-d'œuvre de l'art païen, l'Apollon et le Laocoon du Belvédère ; et, après avoir décerné le tribut d'admiration qu'ils méritent, je cherche quelle est la moralité de ces deux statues. Apollon vient de tuer le monstre envoyé par la fureur de Junon contre Latone, Diane et lui ; il l'a vaincu, et la joie du triomphe et le sentiment de sa force éclatent dans la pose et sur tous les traits du jeune dieu. Au fait, qu'y a-t-il là-dessous ? Le fils de l'adultère repousse les attaques de l'épouse légitime, acariâtre et délaissée du roi des dieux ; le bon droit, peu aimable, est vaincu par la vigueur et la grâce des formes.

En face du dieu, je vois son prêtre expirant. Junon, qui n'a pu venir à bout d'Apollon avec un seul serpent, en envoie deux pour mieux réussir contre le malavisé sacrificateur qui veut déjouer la supercherie du cheval de Troie. On frémit en voyant les deux reptiles s'avancer du côté de Laocoon. Les voilà, ils sont sur le rivage. Laocoon et ses deux fils sont saisis dans leurs horribles nœuds. Ah ! Il y a quelque chose d'affreux dans ces convulsions du père et de ses deux enfants, et jusque dans les cris que ce marbre si vivant ne pousse pas. Mais, encore une fois, quel est le sens moral de tout ceci ? Un prêtre, parfait honnête homme, avertit ses compatriotes d'une ruse qui sera la ruine de leur ville. Une déesse, furieuse de ce qu'on ne lui a pas donné le prix de la beauté, envoie deux monstres contre ce vertueux citoyen ; et le dieu, qui a si bien pu tuer des milliers de Grecs pour un autre de ses prêtres, ne sait pas protéger celui-ci. Ce qu'il y a de

moral, de religieux, de divin dans tout cela, ce n'est pas moi qui me chargerai de l'indiquer.

Une statue de l'art antique m'a pourtant ravi d'une admiration sans partage. A travers les galeries du Capitole, vous arrivez dans une salle où l'œil, fatigué des nombreuses représentations d'Antinoüs, se repose sur un marbre éclairé par un jour qui vient du Colisée ; c'est le Gladiateur mourant. Son corps n'a pas été encore emporté ; il est là, étendu sur l'arène ; appuyé sur un bras, il regarde la vie s'enfuir avec son sang ; et, dans ces yeux qui s'éteignent, on croit sentir, sous un voile de tristesse, je ne sais quel rayon d'espérance.

J'ignore absolument le nom du sculpteur et l'époque où le ciseau fit jaillir du bloc un pareil chef-d'œuvre ; mais j'affirme que l'auteur du Gladiateur mourant avait vu expirer des chrétiens et compris quelque chose des grands mystères du martyre.

4. Le Verbe de toute beauté

Ah ! vous vanterez tant qu'il vous plaira les perfections de l'art grec ; tant qu'il vous plaira, je vous accorderai qu'il possède la perfection des formes extérieures et le don d'exprimer certains sentiments naturels ; mais ce qui agrandit l'homme, ce qui lui rappelle sa destinée, ce qui le rapproche de Dieu, ce qui l'excite à imiter le plus sublime des modèles, ce qui place au-dessus de toutes les beautés de la terre la beauté des vertus nées, au Calvaire, du Sacrifice offert à Dieu par un Dieu, l'art chrétien seul le révélera, l'art chrétien seul pourra le réaliser.

Mais pourquoi nous perdre en considérations sur les inspirations que reproduisent le marbre ou les couleurs ? Nous n'avons pas à préparer des peintres ou des sculpteurs ; nous voulons vous rendre des fils qui sachent parler français, et ici les richesses de l'art chrétien sont inépuisables.

De même que Jésus-Christ est le modèle de toute vertu, de même qu'il est le principe de toute vérité, de même aussi il est la source de toute beauté, il est l'idéal et le type de l'art par excellence, si nous le considérons comme Dieu-Homme, inspirant les artistes qui voudront le reproduire par la peinture ou par le marbre ; mais il l'est bien autrement pour ceux qui poursuivent la beauté de la parole humaine. Quelle plus magnifique notion peut-on s'en faire qu'en en cherchant l'origine, d'échos en échos, jusque dans le sein même de Dieu. Voulez-vous savoir ce qu'est la parole par excellence ? Ecoutez : « Au commencement la parole était, et la parole était en Dieu, et la parole était Dieu ».

Voilà, du même coup, le point de départ de la théologie catholique et de l'art chrétien de la parole. Que si maintenant vous désirez savoir ce qu'est cette parole, on vous répondra qu'elle est la splendeur de la gloire divine, qu'elle est la forme, le revêtement de la substance infinie. Trouverez-vous quelque chose de plus glorieux, de plus splendide, de plus beau que la forme que Dieu lui-même a voulu se donner en se parlant éternellement à lui-même, et se contemplant dans son amour infini ?

Eh bien ! c'est cette parole qui « s'est incarnée de mille manières par les patriarches et par les prophètes, et que Dieu a adressée au monde dans les derniers temps par son propre Fils ». « Nul homme ne parla jamais comme cet homme », disaient de lui les émissaires des pharisiens. C'est cette parole qu'après les prophètes ont répétée les apôtres ; c'est par elle que les peuples ont été convertis. Elle ne ressemble par rien, j'en conviens, « aux accents persuasifs de la sagesse humaine » ; elle a même affecté, dans les premiers temps, je ne sais quelle rudesse qui la séparait brusquement de la molle et subtile habileté des Grecs ; mais plus tard, quand

il n'a plus été nécessaire de prouver que la Vérité avait établi son empire dans le monde sans aucun secours humain, il a été permis aux chrétiens de montrer que personne ne peut donner un vêtement convenable à la vérité comme ceux qui possèdent la vérité divine.

Or, à considérer les choses en elles-mêmes, où la parole humaine peut-elle prendre mieux son développement que sous l'influence de ces grandes et sublimes doctrines enseignées par Dieu même à l'homme ? Il y a là, pour l'artiste chrétien, si l'on peut se servir de ce mot malheureusement avili par certains affaisements modernes, il y a là comme un perpétuel désespoir : le désespoir de porter jamais l'art de la parole humaine aussi haut que son idéal, puisque cet idéal est Dieu ; et l'encouragement de pouvoir toujours dépasser ceux qui ont précédé, puisque, entre ce qui a été fait et ce que l'on peut faire, il y a l'abîme de l'Infini. Qui dira la force, la majesté, la souplesse, la douceur de cette parole ? Qui dira la tristesse de ces accents en face des misères de l'homme, l'ardeur de son espérance en sauvant les biens promis, sa haine vigoureuse du mal, sa compassion pour les âmes faibles et tombées, ses indignations contre les provocateurs du vice ? Tous les éléments de la pensée humaine viennent se mettre à sa disposition et lui prêtent leur concours, soit pour Instruire, menacer ou encourager les hommes, soit pour célébrer les louanges de Dieu.

Considérée à ce point de vue, la parole humaine atteint à une hauteur qui la rend digne de tous les respects ; elle a droit à un culte, et ce culte n'est autre que le travail et l'attention à ne point la profaner par le contact de l'erreur.

Enfin, et c'est par ces pensées que nous terminons, tous ne sont pas également capables de porter l'art de la parole à la même élévation. Sans doute, il faut

une certaine Intelligence pour exploiter les trésors qu'elle possède ; sans doute il faut un certain enthousiasme pour vivifier et mettre en œuvre les divers éléments qu'elle présente aux ouvriers de la pensée. Tous n'ont pas reçu la mission d'être poètes, orateurs, écrivains ; mais, tant que l'humanité n'aura pas roulé, à force de décadences, au fond de l'abîme où l'emportent les passions mauvaises, il sera vrai de dire que rien ne peut aider à donner à la parole ses formes les plus admirables, comme l'inspiration d'une pensée divine, comme le sentiment qu'inspire la défense de la cause de Dieu.

Et, pour nous résumer, si l'art est la manifestation extérieure du beau qui prend sa source dans les profondeurs du vrai et du bien, entre le vrai, le bien, le beau et l'art il y a une alliance intime. Employez l'art à un autre but qu'à faire triompher le bien, à propager la notion du vrai ; vous apportez les perturbations les plus profondes dans les régions élevées de l'intelligence.

Et voilà le crime de ceux qui ont profané l'art en le faisant servir à des œuvres mauvaises. Ah ! ils sont bien coupables ces hommes qui profanent ainsi le plus beau don que Dieu nous ait fait dans l'ordre naturel. Mais il faut bien le dire aussi, ils ne se rendent vils, en vendant leur langue et leur plume, que parce qu'ils trouvent, dans la société, des acheteurs aussi vils qu'eux.

Conclusion

Mes enfants, un des buts principaux de l'instruction que vous recevez ici est de vous faire apprécier les beautés de l'art chrétien. Soit que vous n'emportiez, au terme de votre éducation (et ce sera le partage du très grand nombre), que la faculté de sentir et d'apprécier ce qui est conforme ou contraire aux lois du beau ; soit que, mieux doués et plus persév-

rants, vous vouliez essayer vous-mêmes de poursuivre, dans quelques-uns de ses développements, l'art de la parole humaine, souvenez-vous que tourner certains dons contre la vérité est une affreuse profanation. De honteux exemples, je le sais, vous sont donnés tous les jours. Le crime, pour se multiplier sur la terre, n'en sera pas moins un crime ; et si quelquefois l'on a vu la justice humaine diminuer les châtimens parce que les délits étaient trop nombreux, je ne sache pas que la justice divine ait encore rien cédé de ses droits insultés.

Ah ! croyez-moi, en face de ces intelligences qui semblent ne trouver leur joie qu'à faire servir à l'erreur, au mal, ce que Dieu avait fait pour la propagation du bien et du vrai, prenez la résolution courageuse de lutter, ou par la noblesse de vos œuvres, ou par l'énergie de vos jugemens, contre ces entraînemens si faciles et si honteux.

Que l'art chrétien soit toujours pour vous une chose sainte, comme tout ce qui touche à Dieu même et à son empire, et que jamais on ne puisse vous reprocher, d'avoir trahi, sous prétexte du culte de l'art, la cause du bien et de la vérité.

(Discours de distribution des prix, 1859.)

**Note sur la question des études
et sur l'action que le Saint-Siège doit exercer
par elles sur l'Eglise**

Le Pape va être proclamé infallible. Ce privilège, couronnement de son titre de docteur universel, lui imposera de nouveaux devoirs, et entre autres, non seulement l'obligation de condamner l'erreur, mais d'enseigner et de faire enseigner par toute l'Eglise la vérité. C'est par ce côté que je veux envi-

sager la question des études et, pour établir un certain ordre dans ce que je vais dire, je poserai six questions :

1° Des droits de l'Eglise sur l'enseignement des sciences, et de l'utilité générale qu'il y aurait à ce qu'elle en prit la direction ;

2° Des motifs plus spéciaux qui doivent porter le Saint-Siège, dans les circonstances présentes, à s'emparer de l'enseignement.

3° Des raisons toutes particulières qu'a le Souverain Pontife de surveiller, réformer, diriger l'enseignement religieux tel qu'il se donne aujourd'hui surtout dans les séminaires ;

4° Quels moyens à employer pour établir cette surveillance, cette réforme, cette direction dans le monde catholique ?

5° En quoi doit consister la réforme des études au point de vue catholique ?

6° Quels développements à donner successivement à une université catholique ?

1° Des *droits de l'Eglise* sur l'enseignement des sciences et de l'utilité générale qu'il y aurait à ce qu'elle en prit la haute direction.

Cette première question n'a pas besoin d'être développée pour les personnes à qui cette note s'adresse. Le droit de l'Eglise repose sur les paroles de Notre-Seigneur : *Euntes... docete*. L'enseignement de la vérité implique l'enseignement de tout ce qui peut contribuer à la faire connaître. Seulement si ces lignes étaient destinées au public, il faudrait montrer comment cette vérité est combattue : 1° par le monopole gouvernemental ; 2° par la science indépendante allemande ; 3° par la libre pensée révolutionnaire ; 4° par la tolérance gallicane. Mais *intelligenti pauca*.

2° Des *motifs plus spéciaux* qui doivent porter le Saint-Siège à s'emparer, dans les temps présents, de la direction de l'enseignement.

Au nom des droits de l'Etat, on veut enseigner toutes les sciences *séculières* ou *sécularisées* et, par un respect hypocrite pour l'Eglise, on veut en séparer l'élément religieux. Au fond, cela ne tend à rien moins qu'à rendre l'enseignement des sciences athée, et les résultats obtenus par l'esprit révolutionnaire ne le prouvent que trop. Or, si la séparation de l'Eglise et de l'Etat s'accomplit tous les jours, il faut au moins en retirer ce bénéfice que l'Eglise ait le droit légal d'instruire ses enfants et de leur donner un enseignement complet : soit par des universités libres, et surveillées, dirigées, fondées ; soit par des écoles de diverses espèces, de façon à ce qu'elle puisse fournir, par la supériorité de son enseignement, le moyen pour les catholiques d'acquérir une véritable supériorité intellectuelle sur ceux qui n'aspirent qu'à recevoir la science séparée de l'élément religieux.

Lorsque les papes constituèrent les Congrégations romaines, ils établirent le Saint-Office pour défendre au sein de l'Eglise la vérité attaquée par l'hérésie, et la Propagande pour porter le flambeau de la vérité chez les hérétiques et les infidèles. Après le concile du Vatican, ces deux Congrégations veulent être complétées par une troisième, la Congrégation des Etudes, qui non seulement protégera la vérité comme le Saint-Office, mais la répandra, et non pas en dehors de l'Eglise comme la Propagande, mais au-dedans, en face de l'enseignement sécularisé. Je reviendrai dans un moment sur cette pensée.

3° Des raisons toutes particulières qu'a le Souverain Pontife de surveiller, de réformer, de diriger l'enseignement religieux partout où il est donné au nom des évêques, surtout dans les séminaires.

Après les doctrines émises par certains évêques au Concile; après la manière dont on a pu remarquer l'ignorance des uns, la servilité des autres, le mauvais esprit de ce qu'on appelle la minorité ; après avoir

constaté la funeste influence exercée par certaines Congrégations religieuses dans les séminaires qui leur sont confiés ; après avoir saisi l'action délétère de l'Etat, la décadence ou l'esprit de révolte et d'hérésie dans plusieurs universités, n'est-il pas évident qu'au nom de son titre de docteur universel, infaillible, chargé de confirmer ses frères les évêques et d'instruire tous les peuples, le Souverain Pontife est obligé premièrement de s'informer de l'état des études dans tout le monde catholique, et d'en entreprendre la réforme partout où elles sont en péril ? N'est-il pas évident que c'est à lui, non seulement à indiquer les règles de l'enseignement élémentaire par le petit catéchisme pour le peuple et les enfants, la direction à donner à l'instruction pour les classes des catholiques plus éclairés, mais à s'assurer, après ce qui s'est passé au Concile, que les évêques donnent partout au clergé l'enseignement catholique, tel qu'il convient dans le temps présent de le transmettre aux fidèles dans toute l'Eglise ?

Evidemment, il y a ici tout un plan de combat à formuler. On se trouvera en face des gouvernements avec leurs défiances, des évêques avec leurs prétentions et des institutions avec leurs habitudes prises ; mais ce n'est pas une raison pour se décourager, si l'on est résolu à porter le fer dans la plaie.

4° *Quels moyens à employer par le Souverain Pontife pour établir cette surveillance, cette réforme, cette direction, et surtout cette initiative dans les études du monde catholique ?*

A. Comme je le disais tout à l'heure, l'établissement d'une Congrégation générale des Etudes, composée d'hommes venus de tous les points où l'on sait qu'il y a quelque abus à combattre, quelques institutions pour les laïques ou pour les prêtres à diriger, à réformer ou à fonder.

B. La création d'inspecteurs généraux des sémi-

naires qui s'en iraient conférer les grades théologiques là où les évêques le demanderaient. Ceci voudrait des explications très faciles à donner.

C. La préparation de rapports présentés à la Congrégation des Etudes. On pourrait les faire par groupes pour la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Inde et la Chine, l'Orient qui touche à l'Afrique, l'Orient qui avoisine la Russie. Ces rapports, commencés au plus tôt et contradictoirement avec les relations faites par les évêques, amèneraient la découverte de bien des abus, aideraient à fixer le remède et la direction à donner.

5° En quoi doit consister la réforme au point de vue de la science catholique.

Ceci entraînerait trop loin. Je me borne à dire que le mal présent consiste en ce que bien des gens sont catholiques comme ne l'étant pas, et *vice versa* ne sont pas catholiques tout en voulant en conserver le nom. C'est d'eux qu'on peut dire sous un rapport : *Nomen habes, quod vivas, et mortuus es*. Pour y remédier, c'est l'esprit catholique romain qu'il faut faire pénétrer au plus profond des intelligences par l'enseignement, pour les guérir de l'esprit révolutionnaire, libéral, séparé, tel qu'il existe dans une foule de bons esprits atteints, comme on l'a très bien dit, d'hérésie intellectuelle sans s'en douter.

Je remarque que je n'ai pas ici à m'occuper de ce que devraient faire les évêques. Ils ont à faire beaucoup, mais pour le dire je sortirais du sujet que je me suis proposé.

6° Plan des développements à donner à une université catholique.

Cette dernière question n'est pas mûre pour moi. Je veux seulement parler de la France. Je trouve de très graves inconvénients et d'immenses difficultés

à fonder des universités. Les évêques enverraient-ils des élèves là où ils ne seraient pas les maîtres ? Si l'on envoie des élèves dans des établissements comme la maison des hautes études dont Lyon a été un moment menacé, quel désastre pour l'esprit catholique ? Si l'on prépare une université libre dans un diocèse dont l'évêque est de l'opposition, quels obstacles ?

Le problème est-il insoluble ? Je ne le pense pas, mais il veut être étudié plus sérieusement que je n'ai pu le faire encore.

Conclusion

De tout ce qui précède, résulte pour moi que l'une des plus importantes questions à traiter après le Concile, sinon pendant le Concile, est la question des études. Elle est la conséquence immédiate de l'infaillible magistère du Souverain Pontife, tel qu'il va être proclamé. Elle est un des moyens les plus puissants, le *plus vivant* peut-être, de faire pénétrer l'action pontificale partout où pénétrera la vérité catholique ; et dans un temps d'indépendance et de révolte au nom de la conscience, de la science, de la libre-pensée, à cette époque de la Révolution en un mot, elle est le moyen le plus pratique, à mon gré, de faire triompher l'action pontificale dans le monde des intelligences, comme au moyen âge cette même action triompha dans le monde politique. Mais pour cela, il importe au suprême degré que Rome ne s'arrête pas seulement à l'élément conservateur de sa mission. Il faut qu'elle accepte le devoir d'une puissante initiative, et que le Pape infaillible répète sans cesse à ceux qui sont chargés d'enseigner : *Euntes, docete*.

Note de 1870

Delenda Carthago

Après quinze ans de silence, les rédacteurs de la *Revue de l'Enseignement chrétien* reprennent leur tâche. Voici pourquoi :

Les malheurs que la France a subis, les ruines qui se sont faites, les reconstructions devenues nécessaires ont obligé les catholiques à réfléchir, à se grouper, à mettre leurs efforts en commun. Une Association leur est indispensable pour réclamer tous leurs droits.

Nous reviendrons plus tard sur cette Association, mais déjà nous savons quels adversaires s'opposent tout d'abord à nos vœux les plus légitimes.

La plus terrible ennemie de Rome païenne fut Carthage ; et le Sénat n'eut de repos que lorsque cette rivale, longtemps invincible, eut été réduite en cendres.

Chez nous, la plus grande ennemie de Rome chrétienne, de l'Eglise, c'est l'Université, et c'est pourquoi nous venons jeter le cri : *Delenda Carthago...*

...Combattre l'Université, la renverser, si faire se peut, par les moyens que fournit la loi ;

Aider à la fondation des universités catholiques ;

Offrir un centre d'actions et de correspondances, soit privées, soit publiques, à ceux qui veulent s'occuper de cette immense question ;

Prendre pour point de départ l'enseignement de l'Eglise ; pour appui, la direction de Rome et de Nosseigneurs les évêques qui voudront bien nous bénir ;

Quant au choix des moyens, exciter toutes les propositions utiles à se produire, et, au sujet de ces propositions diverses, provoquer des correspondances, des objections, de pacifiques controverses...

Revue de l'Enseignement chrétien, II^e série, 1871.

Contre le monopole des programmes

...De quel prétexte se sert-on pour effacer les questions religieuses du programme des baccalauréats ? On dit : l'Etat doit l'enseignement à tous ; or, il y a divergences sur la religion ; supprimons le plus possible ce qui ne peut que diviser. A merveille ! Mais on oublie qu'en matière d'enseignement l'idée qui doit dominer, c'est la première des idées : c'est Dieu. Vous excluez Dieu autant qu'il dépend de vous ; donc, autant qu'il dépend de vous, vous excluez la première des idées, le premier principe. Vous voilà condamnés à un enseignement sans principe, puisque vous repoussez le premier de tous. Mais l'idée de Dieu, du premier principe, n'est pas une pure abstraction, mais une vérité d'où découlent toutes les autres vérités essentielles, ce qui, en matière d'enseignement, est bien déjà quelque chose. Pour les chrétiens, ce premier principe des idées et de toutes les vérités théoriques est en même temps la base de toutes les vérités morales, et l'homme moral ne subsiste qu'à la condition d'en être pénétré. Vous ôtez de l'enseignement, en supprimant Dieu, la base de la morale chrétienne, et vous trouvez que ce n'est rien ? D'autant plus que pour nous, catholiques, laisser Dieu de côté est un crime : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu », a-t-il été dit à Moïse ; c'est en tête de la loi ancienne. « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et n'adoreras que lui seul », a-t-il été répété par Jésus-Christ, parlant au diable pour le mettre en fuite — remarquez ce détail — et Satan a fui. Satan qui, de nos jours, veut rester dans l'enseignement, propose qu'on n'y parle pas de Dieu ; Satan est très logique : seulement il part des principes de l'enfer.

Nous qui n'avons pas, pour ces sortes de principes, un enthousiasme excessif et qui nous soucions peu d'être de la compagnie du diable et d'avoir de bons

rapports avec lui, nous cherchons à mettre Dieu partout : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites-le au nom de Notre-Seigneur », dit saint Paul, et nous préférons la société de Dieu à celle du prince de ce monde. D'autant plus qu'il n'y a pas seulement utilité, convenance, logique : il y a obligation. Nous sommes obligés, si nous avons la foi, de mettre Dieu à l'origine de tout, au milieu de tout, au terme de tout. Et cet exil dédaigneux, que la prétendue science moderne lui inflige, est une des plus effroyables scélératesses que les siècles aient jamais vues ; scélératresse telle qu'il ne faut pas être bien habile pour prévoir un châtiment terrible, et à ceux qui l'ont commise, et à ceux qui y ont participé. Voyez : c'est encore, après dix-neuf siècles, le cri des Juifs en face de Jésus-Christ : « Nous n'avons point d'autre roi que César ! » Jésus-Christ, c'est l'Homme-Dieu ; César, c'est l'Homme-Etat, en attendant qu'il soit l'Etat-Dieu.

Ce sera un jour une belle étude à faire que celle des sinuosités à travers lesquelles l'Université a glissé ses plis onduleux, pour arriver à la suppression de Dieu du haut en bas de l'enseignement. Mais observez bien qu'elle commence par en haut. Raison de plus pour réclamer nos droits en haut avec autant, sinon avec plus d'insistance qu'en bas. Nous touchons à un moment solennel de la lutte entre le bien et le mal. Dieu restera-t-il possesseur, je ne dis pas de toutes les âmes françaises, mais au moins des âmes catholiques ? Dieu sera-t-il chassé du monde, de la science, des intelligences, de la société, non par des attaques directes, mais par un enseignement qui le supprime, par politesse en apparence, avec la plus horrible hypocrisie au fond, qui veut l'obliger à n'exister pas pour la création et tout ce qu'elle renferme ? Voilà le problème sacrilège qui se dresse derrière l'Université maîtresse de l'enseignement

supérieur, secondaire, primaire, par les programmes dont l'Université se réserve le monopole exclusif...

*Lettre ouverte à Louis Veuillot
Revue de l'Enseignement chrétien, 1873*

Projet de journal catholique

Au P. Emmanuel Bailly

...Je voudrais qu'avant de quitter Le Vigan vous fissiez le programme d'un journal catholique, pour paraître le 1^{er} janvier. Il faudrait expliquer : 1° que nous sommes catholiques avant tout ; 2° que nous ne sommes pas un parti politique ; 3° que nous sommes pourtant un parti politique en ce sens que, comme catholiques, nous voulons notre place au soleil, prêts à tendre la main aux hommes honnêtes de tous les partis, disposés à respecter leurs opinions pourvu qu'ils respectent nos principes. Quant aux formes politiques, nous croyons à d'effrayants bouleversements européens, au triomphe plus ou moins éloigné de la démocratie. Nous voudrions, puisqu'il n'y a plus d'aristocratie, que la bourgeoisie de quelques grands centres, nous faisant comprendre ce vers quoi la bourgeoisie... il faut surtout s'adresser au peuple (?) On vient de m'interrompre.

Songez à la prédication des idées catholiques à faire pénétrer dans la société. Vous auriez, sans sortir de chez vous, un auditoire qui ne vient pas toujours au sermon et, peu à peu, avec le style des trois premières pages de votre lettre, vous leur feriez avaler bien des choses. Je vous recommande cette idée.

5 décembre 1870

Nécessité d'une Presse Populaire Moyens de la fonder

En ce moment, le cléricisme, c'est-à-dire le clergé, est attaqué à outrance ; il faut le défendre. Les religieux et les religieuses sont chassés des écoles, il faut leur en procurer de nouvelles et leur créer un budget. Les œuvres catholiques sont menacées dans leur existence, il faut les raffermir.

Si on fait subsister toutes ces institutions en dehors de l'Etat, qui se sépare d'elles, on leur crée une puissance immense, mais il faut vivre.

Comment ? En intéressant à leur vie.

Et le moyen de les faire aimer et secourir ?

Par une presse populaire.

Comment avoir cette presse ?

Déjà on en a un spécimen, le *Pèlerin*, qui tire à 60.000 exemplaires, *ab actu ad posse valet consecutio*.

Toutefois, ces moyens veulent être étudiés, mais je suis convaincu qu'il n'est pas impossible de les trouver.

Note de 1878

Sur la Presse catholique

Inutile de parler d'une foule d'avortements : la *Liberté pour tous*, journal qui contenait certaines erreurs sans s'en douter ; la *Revue d'enseignement chrétien*, où un docteur de Salamanque a rencontré des hérésies, à ce qu'on nous assure ; le *Pèlerin*, le *Bulletin des Œuvres ouvrières*, où quelques-uns des nôtres versent des flots d'encre et d'éloquence. Tout cela est très bien, mais on sent qu'il faut plus, beaucoup plus, mille fois plus. Seulement on n'est pas fort, on a des désirs, et *non venerunt ad partum*. Quel dommage !

Mais quoi, n'y a-t-il rien à faire ? En face des sociétés secrètes, n'y a-t-il aucune action à exercer ?

Note de 1878

En face des Sociétés secrètes au service de la Révolution, le P. d'Alzon, dès 1870-1871, songe à une vaste organisation, sous la haute direction de la hiérarchie, de ce qu'il appelle déjà l'Action catholique. Comme animateurs spirituels, cette Action catholique aurait des prêtres et des religieux ; comme chevilles ouvrières, des catholiques fortement trempés et autant que possible rattachés, pour le soutien de leur ferveur apostolique et de leur vie spirituelle, à divers Tiers-Ordres. Très unie dans son but et dans son effort, elle se serait déployée, selon les besoins des âmes et des catégories de fidèles, en de nombreuses associations et œuvres de charité ou de propagande.

Pratiquement il n'était pas de détresse spirituelle à Nîmes, que le P. d'Alzon n'ait essayé de secourir par lui-même ou par les siens, religieux, religieuses ou tertiaires. D'après un état de la Congrégation dressée en 1874, l'Assomption, avec ses 63 religieux, s'occupaient, en 14 maisons d'œuvres ou de résidence, de 92 œuvres dont 54 à but différent.

TIERS-ORDRE des Augustins de l'Assomption ¹⁾

BUT. — Une vie plus parfaite et comme intermédiaire entre celle des chrétiens et celle des religieux, — l'appui que l'on trouve dans une association dont les membres se soutiennent réciproquement dans la ferveur, — la pensée d'offrir à l'Eglise, pour la défendre, une organisation analogue à celle des

¹⁾ Ce document et le suivant accompagnaient la circulaire sur les Tiers-Ordres, adressée aux membres du Chapitre général (page 202).

sociétés secrètes, qui tendent à la renverser, — l'importance d'accroître les forces du bien en face du mal, si puissant aujourd'hui, — telles sont les intentions qui ont présidé à la formation de notre Tiers-Ordre, et qui se résument dans ce mot : extension du Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi nous avons pris pour devise cette parole de l'oraison dominicale : *Adveniat regnum tuum*.

En attendant que ces pensées soient développées spécialement pour les Tertiaires, on en trouvera le commentaire dans le Directoire des Religieux de l'Assomption. L'Eglise, qui sans cesse a de nouveaux combats à livrer, a sans cesse besoin de nouvelles troupes et, en dehors de son immuable organisation, elle convoque autour d'elle le plus grand nombre possible de combattants. Le caractère de notre petite Société est une plus grande énergie dans le bien, une disposition à la vie de sacrifice plus généreuse, un plus grand esprit de franchise et d'initiative, et la tendance à juger les choses du point de vue surnaturel.

ADMISSION. — Il faut être présenté par un religieux de l'ordre ou par un Tertiaire.

Le Directeur, seul, admet au Postulat. Plus tard, pour l'admission au Noviciat et à la Profession, il faut le suffrage du Conseil.

Pour être admis, on doit avoir : 1° une certaine instruction ; — 2° un caractère facile dans les relations de la vie ; — 3° un vrai désir de la perfection selon son état ; — 4° la possibilité de s'occuper des œuvres de l'Association.

Une fois les informations prises avec soin, si elles sont bonnes, on présente au Noviciat. Il en est de même pour la Profession. Le Directeur fournit par lui-même, ou par des personnes capables, les renseignements propres à éclairer le Conseil.

On forme le novice admis à l'aide de certaines épreuves ; ces épreuves seront fixées par les Règles.

Le Noviciat dure au moins un an. — La Profession se renouvelle chaque année.

Le signe distinctif est un crucifix, que l'on quittera le moins possible.

Par la Profession, on s'engage à vivre d'une vie plus sévère, à prendre, quoique sans obligation, des vœux de religion ce que peut en porter une personne vivant dans le monde au point de vue de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance.

La pauvreté lutte contre l'entraînement du bien-être et du luxe ; — la chasteté a des règles même dans le mariage ; — l'obéissance d'esprit favorise par le sacrifice de la volonté le développement des bonnes œuvres, bien qu'on ne puisse être obligé à aucune, et qu'on soit seulement tenu à ne point en entreprendre de nouvelles sans permission.

PRATIQUES. — Chaque jour — une demi-heure ou au moins un quart d'heure d'oraison mentale, — une demi-heure de lecture sérieuse, — un chapitre du *Nouveau Testament*, — l'examen du soir ; — un jour de retraite par mois — quatre communions spéciales par an : à Noël, à la fête du saint Nom de Jésus, à la fête du Saint-Sacrement, à l'Assomption.

On fuira les fêtes du monde, les bals, les spectacles.

On pratiquera la plus grande charité envers les malades.

On priera avec affection pour les morts.

On se procurera un diurnal, pour réciter, de l'office de l'Eglise, s'il se peut, les Heures du jour, au moins Prime, Vêpres et Complies.

ORGANISATION. — Elle sera très simple : un Directeur religieux, six conseillers, qui se partageront les emplois.

Les réunions auront lieu, autant que possible, tous les quinze jours, tous les huit jours, si faire se peut. On y fera une instruction ; on s'y entretiendra avec

la plus grande simplicité de l'état du Tiers-Ordre, de ses progrès et de ses défaillances, des moyens de réveiller la ferveur.

ACTION. — Après s'être occupé de leur sanctification personnelle, les Tertiaires s'occuperont, par toutes les bonnes œuvres possibles — enseignement, propagande, évangélisation populaire — de ramener à Jésus-Christ tant d'âmes égarées. *Messis quidem multa, operarii autem pauci* : cette parole du divin Maître n'a jamais été plus opportune. Il faut donc prier beaucoup, afin qu'un très grand nombre d'ouvriers se livrent au travail nécessaire pour porter toute la moisson dans les greniers du Père de famille.

Nota

Ce projet de Règlement a été réduit autant qu'on l'a pu ; il serait peut-être utile de le développer : c'est à quoi sont invités les membres du Chapitre général.

Examiner si, au lieu de Tiers-Ordre, il ne vaudrait pas mieux mettre pour titre : Association de St-Augustin.

Prière instante d'exposer toutes les vues corrélatives à la nôtre et capables de l'améliorer.

Le P. Picard, dans ses moments de solitude, ne pourrait-il pas rédiger un Directoire ? On lui adresserait les idées plus ou moins fécondes de chacun.

RÈGLE

du Tiers-Ordre des Prêtres de l'Assomption

En dehors de la Famille des Augustins de l'Assomption, un Tiers-Ordre est formé de prêtres qui désirent mener dans le monde une vie plus parfaite.

BUT. — Acquérir toute la perfection de l'état ecclésiastique dans les fonctions du ministère, — pratiquer le plus généreusement toutes les vertus sacerdotales, — procurer l'extension du règne de Jésus-Christ dans les âmes par les diverses œuvres de l'apostolat.

ESPRIT DE L'ASSOCIATION. — Le plus ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour Marie, sa mère, pour l'Eglise, son épouse. — Ce triple amour se manifeste par la consécration à la cause de Jésus-Christ qui, chassé de partout, doit reprendre son empire partout, — par la filiale imitation des vertus de Marie, modèle de la vie intérieure, — par le dévouement le plus désintéressé au triomphe des droits de l'Eglise, de son enseignement, de ses lois, de ses œuvres.

Les trois vertus principales sont l'esprit de foi, l'esprit de sacrifice, l'esprit d'initiative. — La foi repousse les idées humaines ; le sacrifice accepte toutes les oppositions et toutes les souffrances ; l'initiative combat la mollesse, la paresse et les lâchetés de l'égoïsme.

DE L'ADMISSION. — On est admis sur la présentation des Religieux de l'Assomption ou des membres du Tiers-Ordre.

Le Directeur peut seul admettre au postulat.

Il faut, pour l'admission au noviciat, les deux tiers des voix des conseillers.

Les postulants et novices rendent compte de leurs dispositions au Directeur ou au Maître des novices.

On prend sur les postulants les renseignements nécessaires pour connaître s'ils sont aptes à faire partie du Tiers-Ordre.

Les postulants et novices assistent aux exercices communs des profès, sauf les coupes.

La profession n'implique point de vœux, mais

une simple promesse de suivre pendant un an la Règle du Tiers-Ordre.

Après cinq ans, on peut faire une profession perpétuelle.

Le signe de l'admission est un crucifix donné à la profession.

Le Directeur peut admettre individuellement à la pratique de la Règle. Mais on ne fait partie d'une Confraternité qu'autant qu'on a été admis par le Conseil et après le noviciat ordinaire.

Toutefois, si dans un pays il se trouvait plusieurs Tertiaires isolés, ils pourraient, avec l'autorisation du Supérieur général, être érigés en Confraternité.

OBLIGATIONS. — Par la profession, les Associés s'engagent :

1° à l'obéissance ainsi entendue : comme prêtres, obéissance la plus complète à leur Evêque pour tous les emplois, missions, œuvres qu'il leur confiera ; — comme associés, obéissance au Directeur pour leur vie intérieure, règlement personnel, œuvres de surérogation, de telle sorte qu'ils ne puissent être forcés à en entreprendre aucune malgré eux, mais aussi qu'ils n'en entreprennent aucune sans permission.

2° à la pauvreté par la simplicité dans leur logement, vêtements et repas. — Ils demanderont la permission pour dîner en ville et voyager. — Ils travailleront dans l'intention de gagner leur vie comme des pauvres. Ils pourront soumettre au Directeur leur budget annuel.

3° La chasteté de leur sacerdoce leur sera particulièrement chère. — Le Directeur est spécialement obligé de les avertir de toute imprudence commise par eux, ou de les faire avertir selon la prudence.

Outre l'engagement de la profession, les Tertiaires peuvent faire vœu de pratiquer les trois vertus de religion ; mais ce vœu est fait en particulier.

PRATIQUES. — L'oraison, le chapelet, la lecture spirituelle, l'examen particulier, la visite du Saint Sacrement seront combinés dans le règlement spécial et adapté à la position de chaque Tertiaire.

On jeûnera, autant que possible, une fois par semaine.

Un associé, en quittant une ville, ne cesse pas pour cela de faire partie du Tiers-Ordre de cette ville.

On veillera avec la plus grande charité à faire la visite des confrères malades. On les prévendra en cas de danger. — Ce dernier point est un des plus essentiels de l'Association.

A la mort de tout Tertiaire, les associés disent une fois l'office des morts et une messe pour le repos de son âme.

Outre ces règles, les Tertiaires peuvent se rapprocher dans leur vie des Augustins de l'Assomption, dont le Directoire et les Règles communes seront mises à leur disposition.

ORGANISATION. — Le Tiers-Ordre est gouverné par un Directeur, un Maître des novices et un Conseil, dont les membres sont fixés selon le nombre des associés.

Le Directeur donne les dispenses nécessaires.

RÉUNIONS. — Les réunions ont lieu, autant que possible, tous les huit jours. — On récite une petite heure ou vêpres en commun ; on entend une instruction, on fait les coupes des fautes contre la règle et, si l'on veut causer, on se réunit hors de la chapelle.

BONNES ŒUVRES. — Le but du Tiers-Ordre étant la réalisation de la devise : *adveniat regnum tuum*, les Confrères doivent se porter aux œuvres apostoliques qui peuvent y contribuer le plus. On n'en spécifie aucune ; on les admet toutes. — Il faut s'y

porter avec un désintéressement tel qu'on soit toujours prêt à céder à un autre le bien commencé par nous. Ainsi doit se pratiquer sans esprit propre la propagande catholique, si nécessaire de nos jours.

Les Tertiaires se souviendront sans cesse que leurs premiers devoirs sont ceux de leur état et que, avant de se porter aux œuvres de surérogation, ils doivent s'assurer si les œuvres imposées par leur premier Supérieur, l'Evêque, ont été accomplies par eux.

Ainsi, en conservant l'ordre établi, ils feront d'abord ce qui est obligatoire, et ensuite ce qui est de conseil.

Association pour la défense de l'Eglise catholique

Un grand combat se livre aujourd'hui dans le monde entre l'Eglise catholique et la Révolution. La Révolution se propose hautement de renverser l'Eglise, le royaume de Jésus-Christ sur la terre. C'est la guerre de Satan contre Dieu.

L'Eglise a son organisation, son clergé, ses associations. La Révolution a son organisation, la franc-maçonnerie et toutes les sociétés secrètes qui s'y rattachent.

L'Eglise a ses principaux moyens d'action, la prière et la parole, *oratio* et *ministerium verbi*. La franc-maçonnerie a aussi ses moyens d'action, non pas la prière, mais son culte, le culte des passions qui plongent l'homme dans la fange, afin de le retirer plus sûrement de l'ordre surnaturel où il trouvait Dieu.

L'Eglise tend au triomphe de l'esprit, la Révolution au triomphe des sens par la réhabilitation de la matière. Et Satan est derrière cette boue, comme il était derrière la pomme du paradis terrestre.

L'Eglise et la franc-maçonnerie ont surtout à leur service la parole. La parole de la franc-maçonnerie,

par les journaux, les mauvais livres, l'enseignement, les discours et certaines lois, prend tous les jours des proportions plus effrayantes. L'Eglise aussi a sa parole, mais c'est une très grave question que d'examiner si elle est tout ce qu'elle devrait être, et si l'on ne doit pas recommander à ses ministres de ne point être de ceux de qui saint Paul dit qu'ils sont *adulterantes verbum Dei*.

D'un côté, les masses vont se pervertissant tous les jours ; de l'autre, le monde ne nous présente plus une seule nation, une seule société, qui soit chrétienne. Le scepticisme est à la base de tous les Etats. Ne serait-il pas temps pour l'Eglise de chercher à reprendre ses droits en travaillant à s'emparer des masses, où le pouvoir tend de plus en plus à descendre ? Ne serait-ce pas l'occasion d'organiser contre la Révolution et ses doctrines, contre la franc-maçonnerie et ses plans de campagne, sous la protection du Pape et des évêques, une Association qui prît le contre-pied de toutes les combinaisons inspirées par l'enfer ?

1. La franc-maçonnerie agit par la presse. Contre la mauvaise presse pourquoi ne pas organiser, développer la bonne ?

2. La franc-maçonnerie agit par l'enseignement, surtout l'enseignement de l'Etat. Pourquoi la question de l'enseignement, et de l'enseignement libre et catholique, ne serait-elle pas étudiée sous toutes ses faces et pourquoi les diverses solutions pratiques ne seraient-elles pas appliquées sous toutes leurs formes ?

3. La franc-maçonnerie flatte les passions charnelles : c'est son culte. On s'efforcerait d'attirer les peuples vers les splendeurs et les joies du culte catholique, et de leur donner le sens de la prière et les consolations de l'espérance d'un monde meilleur.

4. La franc-maçonnerie a ses réunions, où la science de la perversion s'enseigne et se pratique. On multi-

plierait les missions, les exercices spirituels et les associations pieuses et charitables.

5. La franc-maçonnerie cherche à pénétrer dans les masses, dont les besoins sont sa grande préoccupation. On s'occuperait de toute œuvre tendant à améliorer le sort du peuple en rendant ses mœurs chrétiennes.

6. La franc-maçonnerie sape l'influence de l'Eglise en la dépouillant de ses biens. On propagerait toute œuvre capable de procurer de plus abondantes ressources au Saint-Siège, aux missions intérieures ou étrangères, aux établissements d'instruction, aux œuvres populaires, à la diffusion des publications catholiques. Mais, dira-t-on, cela se fait déjà. Sans doute, mais sans cet ensemble et cette unité qui décuple les résultats.

Une Association, dont les membres s'engageraient à travailler en commun au triomphe de l'Eglise par les moyens ci-dessus indiqués, donnerait évidemment, au bout de quelques années de persévérance et d'un développement facile à supposer, de féconds résultats. Si ces idées mères étaient adoptées, chacune des parties du plan général serait étudiée séparément et deviendrait l'objet de notes spéciales.

On placerait l'Association sous la protection : 1° de Marie triomphant dans les cieux et dont l'Assomption condamne la négation de l'âme et les affirmations du matérialisme moderne ; 2° de saint Michel, chef des armées célestes ; 3° de saint Pierre, fondement inébranlable de l'Eglise que veut renverser la Révolution.

Note de 1871

Ligue des Droits de Dieu

Article premier. — Une Association catholique est formée sous le titre de : *Ligue des Droits de Dieu*.

Art. 2. Le but est de combattre les attaques de la libre-pensée, de la morale indépendante et des sociétés secrètes contre les vérités révélées, la Loi de Dieu, l'Eglise, en un mot, contre les droits de Dieu dans toute leur plénitude.

Art. 3. Elle prend pour devise le cri de l'Archange terrassant la troupe des démons : *Quis ut Deus ?*

Art. 4. Ses fêtes sont celles de l'Immaculée Conception dont le mystère nous offre le fruit le plus admirable de l'humanité régénérée par Jésus-Christ, et le plus magnifique épanouissement de l'ordre surnaturel ; de saint Michel, le prince des armées célestes et le vainqueur de Satan ; de saint Pierre, le premier vicaire de Notre-Seigneur sur la terre et la base inébranlable de son Eglise.

Art. 5. Les moyens de la Ligue sont : 1° la prière ; 2° la fréquentation des sacrements ; 3° tous les travaux de propagande catholique qu'on peut opposer à tous les genres de propagande impie qui tendent à ruiner la foi.

Art. 6. L'esprit de la Ligue n'est autre que l'esprit de zèle dans toutes ses applications à la cause de Dieu et de l'Eglise.

Art. 7. L'organisation consiste dans la formation de Comités partout où ils sont possibles. Chaque Comité se développera conformément aux moyens que permet la loi civile. Dans chaque ville où la Ligue s'établit, il se forme un Comité avec des règlements adaptés aux circonstances locales.

Art. 8. En face des sociétés secrètes dont un des plus puissants moyens est d'agir dans les ténèbres, une condition essentielle de la Ligue des Droits de Dieu est de ne jamais agir qu'en pleine lumière.

Formule à prononcer à la Communion d'admission :

« En présence de la sainte Trinité et de Notre-Seigneur que j'adore dans cette hostie, je m'engage à défendre de toutes mes forces les droits de Dieu attaqués et la sainte Eglise catholique. »

1872

Sermon de clôture du Congrès catholique

(Eglise des Carmes — 7 avril 1872)

Pax vobis

Messieurs, quels adieux plus opportuns puis-je vous adresser, au terme de travaux féconds, je le pense, et où notre union s'est montrée si grande, que les paroles empruntées à l'Evangile de ce jour ! Les apôtres unis au Cénacle, dans ce que j'oserai appeler le premier des congrès, étaient tristes de la séparation de leur Maître ; et lui, pour les consoler, leur apparaît miraculeusement et leur dit ces simples mots : La paix soit avec vous. Je les recueille sur les lèvres du Sauveur pour vous les adresser, à mon tour : *Pax vobis*. Qu'elle soit cette paix le fruit de vos travaux passés, le but de vos travaux futurs !

La paix soit avec vous ! pour vous d'abord, mais aussi pour les autres, car en nous séparant nous avons une grande mission de pacification à remplir. Or, laissez-moi vous le dire, le secret de cette paix vous le trouverez pour vous et pour les autres dans la foi, l'espérance et la charité.

Pour vous d'abord. Soyez des hommes de foi, marchez dans cette lumière qui fait voir les événements et les devoirs, comme Dieu lui-même les envisage. Soyez surtout les fils de la vérité, tenez du fond de votre cœur aux principes et fuyez la manie des expédients. Que votre vie entière réglée par la doctrine du

Sauveur en ait les saintes hardiesses, les vertus et la fécondité. Ayez la paix dans la vérité.

Ayez la paix dans l'espérance. Qu'est-ce qui trouble les hommes pour la plupart du temps ? Ne sont-ce pas les délices de la terre ? Par l'espérance, vous vous élèverez plus haut. Vous ne demanderez pas le bonheur à ce qui passe, vous aurez l'ambition de ce qui est éternel et, dès lors, les choses du temps, les vaines disputes des hommes vous troubleront peu. Votre trésor, étant dans le ciel, vous ferez bon marché des avantages d'un jour, et vous serez des hommes pacifiques, parce que la paix de Jésus-Christ ressuscité vous apprendra à ne chercher que ce qui est en haut, à ne savourer que ce qui est en haut : *Quae sursum sunt, quaerite...*, *quae sursum sunt, sapite, non quae super terram.*

Ayez la paix dans la charité. Aimez Dieu. Que lui seul remplisse vos cœurs, qu'il soit votre mobile, votre vie, votre tout ! Comprenez la grandeur de la société avec Dieu, et de cette union merveilleuse où le Créateur veut élever la créature jusqu'à lui. Là, vous trouverez l'unique paix, la paix de Dieu : *pax Dei quae exsuperat omnem sensum.*

Je vous souhaite : *la paix pour les autres.* Tout ce qui vient de Dieu est un bien, dont le privilège est de ne point diminuer en se partageant. Votre foi, votre espérance, votre charité s'accroîtront en proportion de ce que vous les communiquerez à vos frères. Allez donc et portez-leur la foi. Le monde périt dans les ténèbres de l'erreur et du mensonge ; sauvez-le en lui rendant la lumière, en lui donnant la vérité par vos paroles, surtout par vos exemples. Que votre vie soit une perpétuelle prédication de la foi, et vous aussi vous serez des apôtres, à qui Jésus-Christ viendra dire : *Pax vobis.* Et, nous le savons, les souhaits de Jésus-Christ se transforment pour ceux qu'il aime en réalité.

Donnez la paix aux autres. L'espérance vous fait mépriser les biens terrestres. Soyez généreux envers les pauvres surtout, et l'aumône que le dédain des richesses rendra plus abondante en vos mains, d'abord apaisera ses colères si accumulées, puis le disposera à accepter son indigence, quand il verra que vous vous dépouillez pour lui. Plus vous donnerez, plus il comprendra que la félicité ne gît pas dans l'or, et vous lui apprendrez le désir des biens d'en haut en lui montrant que vous tenez peu aux jouissances terrestres. Par ce côté votre mission est admirable, car vous avez le dernier mot de la réconciliation possible entre ceux qui ont beaucoup et ceux qui n'ont rien.

Enfin, je vous souhaite de donner la paix dans la charité. Vous êtes des hommes de bonnes œuvres, Messieurs, mais les bonnes œuvres s'accomplissent de tant de manières. En venant nous parler peu de celles que vous avez accomplies, beaucoup de celles qui se présentent à faire, vous avez fait acte d'humilité et de bonne volonté. Oui, le champ est vaste ; poursuivez vos saintes traditions du bien pour l'amour de Dieu. A mesure que les haines montent de certains côtés, comme les flots de la tempête, souvenez-vous que les eaux d'aucune mer en furie n'ont pu éteindre la charité : *Aquae multae non potuerunt extinguere caritatem...* Accroissez-la, au contraire, chaque jour, par des inventions nouvelles, portez-la partout, au centre de la France et jusqu'à ses extrémités. Oui, partout où la haine du révolutionnaire se montrera, que la charité du catholique se montre plus grande ; que les armes de l'enfer soient vaincues par les armes du ciel ! Et, de même qu'à l'exemple de Notre-Seigneur je vous souhaite la paix, vous pourrez non seulement la souhaiter, mais la procurer aux autres.

En nous séparant, souvenez-vous que quelques jours après la visite de Jésus, les apôtres qui avaient

vu leur Maître monter au ciel, avaient invité Marie, sa mère, à se trouver au milieu d'eux. Faites comme les apôtres, invitez Marie à présider vos futurs efforts, mettez-vous plus spécialement sous sa protection. Des prodiges tout récents nous prouvent quelle est sa constante puissance. Invoquez-la et par elle vous transformez vos travaux en miracles.

Aux Conférences de Saint-Vincent de Paul de Nîmes et de Montpellier ¹⁾

*Beatus qui intelligit super egenum
et pauperem, in die mala liberabit
eum Dominus.*

Messieurs,

C'est déjà une preuve de charité intelligente que de venir ranimer votre zèle pour les pauvres dans un sanctuaire consacré à une Vierge, qui par ses aïeux était fille de rois, par son fils reine du ciel et de la terre, et qui pourtant a passé sa vie, de toutes la plus sainte, dans l'indigence et la pauvreté. Laissez-moi donc vous sauver tout d'abord en vous appliquant les paroles de mon texte : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*. Heureux qui a l'intelligence des mystères de l'indigent et du pauvre.

L'intelligence de la charité Cette intelligence de la charité, vous la manifestez encore en venant prier, vous membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul, dans une chapelle restaurée par la piété des filles de votre patron, et confiée à ses fils continuateurs de ses vertus sous un manteau d'humilité qu'il leur a jeté, ce semble, du haut du ciel. Venez, Messieurs, avec ces pensées de pieuse dévotion et pour Marie et pour saint Vincent de Paul, demander

¹⁾ Au Pèlerinage de Prime-Combe, le 7 mai 1876 (d'après une copie).

les lumières dont a besoin votre zèle pour accomplir les grandes choses qui vous sont demandées ; car à la charité nous avons besoin de joindre, pour secourir les pauvres, l'intelligence des saints et arriver ainsi à écarter, dans les jours mauvais qui nous menacent, les maux qu'ont préparés les haines diaboliquement exploitées entre ceux qui n'ont rien contre ceux qui possèdent. *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus.* Heureux qui a l'intelligence des mystères, de l'indigent et du pauvre, au jour mauvais Dieu le délivrera.

Les temps mauvais Oui, les dangers sont grands, d'autant plus grands qu'on n'en veut pas voir les causes et que les sages du jour semblent prendre plaisir à les accroître, comme des médecins ignorants qui augmentent l'intensité de la maladie et hâtent le dernier jour par les remèdes empoisonnés qu'ils ordonnent et la manière dont ils les appliquent.

Voulez-vous me permettre, Messieurs, de vous dire toute ma pensée sur un de vos grands devoirs dans les temps présents ? Vous versez d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, vous tendez la main pour eux, vous les visitez, vous les consolez, vous cherchez à fonder des établissements où l'enfance soit protégée, où la vieillesse et la maladie soient à l'abri de la misère. Et pourtant comment se fait-il que, d'un bout de la France à l'autre, l'envie, la jalousie des prolétaires contre les riches accumulent des fureurs, derrière lesquelles de grands chefs d'industrie, malgré une largesse royale dans les bonnes œuvres, croient apercevoir la guerre civile ? Aimons à croire qu'ils se trompent, mais il faut que des spectacles bien sombres se soient dressés devant leurs yeux, pour qu'ils aient manifesté de pareils effrois.

Le pauvre, le prolétaire est mécontent ; il est haineux. On a beau inscrire sur le frontispice de

nos monuments : Egalité, Liberté ; la Fraternité est nulle pour lui, il la repousse. Pourquoi ? Cherchez. Au fond il veut plus qu'il n'a, et il veut avoir pour jouir. Et d'où lui est venue cette soif révolutionnaire de jouissance ? Elle lui est venue d'abord des exemples funestes qui lui ont été donnés par ceux qui ont abrité leurs plaisirs surabondants, leur luxe, leurs passions mauvaises, derrière l'abandon des devoirs religieux et un scepticisme d'autant plus moqueur qu'il est presque toujours plus ignorant. Les pauvres ont dit : « Ah ! vous vous plongez dans l'orgie, et, pour être plus libres, vous faites bon marché de votre foi ! Nous aussi, nous ne croirons plus. Mais plus de croyance, dès lors plus de morale, et sans morale que reste-t-il que des appétits ? Nous en avons tout comme vous. Comme vous, nous voulons les satisfaire. Nous n'avons rien ; nous vous prendrons, car nous sommes le nombre et la force. Partageons et qu'entre vous et nous règne l'égalité du capital, du travail et de la jouissance ».

La question ouvrière Est-ce que j'exagère, Messieurs, et mes paroles ne sont-elles pas le lamentable écho des affirmations démagogiques que l'on entend gronder, comme les mugissements de la tempête qui s'avance et s'apprête à emporter dans ses gouffres riches et pauvres, la société tout entière ?

Suis-je indiscret en vous répétant une conversation que j'avais, il y a quelques jours à peine, avec un de vos confrères les plus haut placés, dont le sang-froid égale presque la charité, et l'aide à plonger avec le calme le plus chrétien son regard si intelligent dans les problèmes les plus tristes de ce jour ? « On parle beaucoup, me disait-il, de la question ouvrière. Pour moi, elle n'existe pas ou plutôt c'est à chacun de la trancher. Quand les femmes chrétiennes, au lieu d'acheter des robes de mille francs,

n'en achètent que de cent ; quand la simplicité des meubles remplacera toutes les inventions de la mollesse ; quand la frugalité des repas aura chassé toutes les découvertes des cuisiniers et des confiseurs ; alors les riches donneront à mains pleines, les moins riches seront étonnés du superflu mis à leur disposition pour aider les ouvriers indigents, et les ouvriers encore à l'aise, étonnés de ces exemples de modération, perdront peu à peu quelque chose de la férocité de leurs appétits ; ayant d'autres modèles, ils s'accoutumeront à prendre d'autres mœurs. »

Peut-être me séparerai-je de votre illustre confrère, non pas en contestant ce qu'il voulait bien me dire, mais en allant un peu plus loin que lui et en croyant à l'existence d'une question ouvrière. Sa conviction me semblait excellente, quand il demandait la réforme volontaire du luxe des riches, pour mieux secourir l'indigence et donner par l'exemple une impulsion pratique et féconde à la réforme volontaire des pauvres et à leur apaisement. Mais ne peut-on pas se demander si, en dehors de ces réformes individuelles très désirables, des réformes plus générales ne sont pas possibles, comme on le voit dans des établissements formés par de vaillants catholiques et où des dispositions utiles à l'ouvrier le rendent plus laborieux, plus économe, plus moral, plus chrétien.

Des exemples de zèle C'est pourquoi je ne crains pas de vous inviter à demander à la divine Mère de Notre-Seigneur une surabondance de zèle dans une surabondance d'intelligence, pour l'accomplissement des grands devoirs qui se dressent devant vous, et dont vous êtes peut-être responsables et envers les riches et envers les pauvres. Envers les riches. — Rappelez-leur que s'ils veulent la réconciliation, c'est à eux à faire les premiers pas. Ainsi la France compte près de 160.000 grandes usines,

où généralement le despotisme hautain du patron envers l'ouvrier et la haine profonde de l'ouvrier envers le patron peuvent faire prévoir les catastrophes les plus effrayantes. Pourtant les faits sont là. Partout où les patrons sont allés au-devant des ouvriers, non pas seulement l'aumône à la main, mais avec des mesures inspirées par une charité intelligente, on a constaté ce triple résultat : le travail s'est accru, la moralité s'est affermie, les bénéfices ont augmenté et, comme couronnement, au-dessus des haines éteintes, une loyale réconciliation s'est accomplie.

Mais, me direz-vous, comment s'y sont pris ces heureux chefs d'industrie ?

Je ne suis pas de ceux qui croient qu'il y ait un procédé unique. Les moyens sont multiples selon les pays, les travaux, les mœurs et les coutumes légitimes, souvent patriarcales, malgré le vandalisme des lois. Toutefois on peut le répéter, après l'expérience d'une école de plus en plus chrétienne, les moyens généraux sont l'observation de la loi de Dieu, le respect de l'autorité paternelle, la protection accordée à l'enfant et à la femme, jeune fille, épouse ou mère, la prévoyance qui amène les goûts économiques, l'attrait de la propriété. L'ouvrier, devenu propriétaire avec l'épargne de son salaire, perd l'appétit du cabaret et de la Révolution, aime le patron qui l'a préparé à une transformation pareille. Arrivé à ce point, il est bien près de devenir honnête et chrétien, s'il ne l'est déjà, et la démagogie n'a plus qu'à constater la perte de puissants auxiliaires de ses anarchiques desseins.

Ce que je dis avec certitude des prolétaires des usines, parce que j'en ai un peu plus approfondi le problème, je ne crains pas de l'affirmer de toutes les agglomérations ouvrières, que des lois fatales poussent à devenir les ennemis de la société et dont votre charité intelligente doit faire ses plus solides

défenseurs. Pour atteindre ce but, il faut réfléchir, examiner, étudier sans doute, parce qu'aujourd'hui plus que jamais la charité, en face des grands devoirs, conséquence de grands périls, a besoin de lumières et que, malgré l'humilité et le silence qui conviennent à toute œuvre, vous êtes par la force des choses obligés d'offrir la lumière aux classes pauvres comme le plus précieux fruit de la charité.

Le premier commandement Messieurs, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ se disposait à faire au genre humain coupable l'aumône de son sang, il traçait en ces termes à ses apôtres ses dernières recommandations : « Mes petits enfants, je vous laisse un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres et que de même que je vous ai aimés, vous vous aimiez entre vous ». Ces paroles, tombées du cœur de Notre-Seigneur à travers celui de saint Vincent de Paul dans le cœur de quelques jeunes chrétiens, ont produit les merveilles de votre œuvre.

La charité a toujours existé dans l'Eglise de Dieu sous des formes multiples, celles qu'adoptèrent vos fondateurs furent admirables. Je demande à Notre-Dame de Prime-Combe de les rendre plus admirables encore par la considération des devoirs que vous imposent les dangers de l'heure présente. Ne vous contentez pas d'aimer les pauvres, montrez aux riches l'obligation de les aimer comme vous ; rendez les pauvres aimants, inspirez-leur une sainte affection envers ceux que des passions haineuses les ont accoutumés à considérer comme des ennemis. Pour accomplir cette tâche, usez de cette intelligence que le psalmiste considérait comme un vrai bonheur : *Beatus qui intelligit* et, en agrandissant la pratique du testament de notre divin Maître, sauvez la société des fureurs révolutionnaires, si elle peut être sauvée. C'est pour vous le vrai moyen d'être délivrés par

Dieu même aux jours mauvais, *in die mala liberabit eum Dominus*. C'est ce que je souhaite ardemment que l'on puisse dire de vous, et aux jours mauvais de la vie et au jour redoutable de l'éternité. Ainsi soit-il.

La rénovation du clergé

14 novembre 1877

Au P. Picard

Ce que je vous ai dit de la rénovation du clergé et de la réforme des instituteurs embrasse deux parties bien distinctes. Elles s'unissent dans la pensée commune de résurrection de la France, comme fille aînée de l'Eglise, mais ce sont deux actions toutes différentes à exercer. Si les prêtres de campagne étaient tout ce qu'ils doivent être, la question des instituteurs ne pèserait pas une plume. La rénovation du clergé doit se faire en dehors des Congrès, mais elle doit se faire par tous les moyens surnaturels et légitimes. Ma conviction est que les Augustins de l'Assomption ne doivent pas être les seuls à y travailler, mais qu'ils doivent en faire une de leurs grandes préoccupations.

Or, comment s'y prendre ? Se former une haute idée du sacerdoce en lui-même, de celui dont on est revêtu, de celui que Notre-Seigneur communique aux autres, de la gloire qu'on procurera à notre divin Maître, en l'aidant dans l'œuvre qu'il a le plus à cœur, le sacerdoce, puisque c'est par lui qu'il évangélise les pauvres, qu'il communique les bienfaits de la Pénitence et de l'Eucharistie. Ces idées fortement ancrées chez les religieux, il est aisé de voir ce que chacun doit faire. Tous ne travailleront pas avec la même efficace, mais tous peuvent faire quelque chose :

- 1° En étant des prêtres modèles ;
- 2° En priant beaucoup pour les prêtres ;
- 3° En ayant le courage de parler de questions sacerdotales devant les prêtres ;
- 4° En rendant surtout service aux pauvres prêtres tombés ;
- 5° En étant toujours bienveillant pour les prêtres.
- 6° Vous l'avouerez : l'ennui que j'éprouve en entendant tomber sans cesse de certaines lèvres des persiflages constants sur les prêtres a fait sur moi une heureuse réaction, et je me suis promis de protester, au moins par mon silence, contre ce persiflage perpétuel qui finit par retomber sur le caractère sacerdotal, à force de s'attaquer aux personnes qui en sont revêtues.

Resterait la question de savoir s'il faut faire un Tiers-Ordre de prêtres. Je suis très incertain. Vous le pourriez peut-être à Paris. A Nîmes, tant que je serai grand-vicaire, ce sera parfaitement impossible. Je ne puis agir que sur les individus.

Les instituteurs chrétiens

14 novembre 1877

Au P. Picard

Je vous ai écrit ce matin, mon cher ami, sur la manière dont j'entends pour nous la rénovation du clergé ; il me reste à vous dire ma pensée sur la seconde question.

Dans un Congrès, l'entrée en matière serait facile. Je n'aurais qu'à établir que la question des Universités, étant entrée dans le domaine des évêques, les catholiques n'ont plus qu'à leur fournir de l'argent, des élèves. Mais il y a une question de l'enseignement non moins grave, c'est l'enseignement du peuple. Sans attaquer une classe de citoyens dans l'ensemble

des instituteurs, il faut bien reconnaître qu'un grand nombre sont déplorables et se sont constitués les adversaires nés des curés. Que faire ? Se procurer de bons instituteurs. Comment ? En favorisant de tous les moyens possibles les Frères des écoles chrétiennes et les Frères qui vont dans les campagnes. Pour cela, les curés y peuvent beaucoup. Si chaque curé avait dans son presbytère quatre enfants soit pour le séminaire, soit pour se préparer à aller chez les Frères, quels résultats n'obtiendrait-on pas ? Quand même ils ne feraient que préparer des instituteurs chrétiens, sans en faire des religieux, ce serait déjà beaucoup.

Conclusion : 1° Il faut des fonds pour des Ecoles normales de Frères ;

2° Il faut préparer des vocations au presbytère ;

3° Il faut fonder dans les localités qui en manquent des écoles libres et chrétiennes, quand l'école communale est mauvaise ;

4° Quand l'instituteur est bon, il faut se l'attacher, s'en occuper. En second lieu, il faut que les Comités catholiques s'occupent des inspecteurs ; quelques-uns sont bons, la masse est détestable. Il faut surveiller leur propagande trop souvent révolutionnaire.

Voilà un premier croquis. Je suis sûr qu'en commentant les cinq ou six idées principales, on obtiendrait un résultat. Examinez et voyez si le *Pèlerin* ne peut pas ouvrir la campagne sous forme de lettres à Messieurs les curés, non pas à tous, nous aurions de l'ennui, mais à quelques curés de nos amis. Cela prendrait, j'en suis sûr, peu à peu, et si nous y mettions de la persévérance, nous obtiendrions certainement, sinon une transformation absolue, au moins de très nombreux résultats.

Il nous reste des documents fort nombreux qui témoignent du zèle du P. d'Alzon en faveur de l'Unité de l'Eglise. Dès les débuts de son ministère, il s'est préoccupé de la question protestante en France, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne. En 1854, on le trouve à l'origine de l'Œuvre de Saint-François de Sales. Dès qu'il peut librement disposer de sa fortune, à la mort de ses parents, il la met à la disposition du Saint-Siège qui l'oriente vers la mission bulgare et, derrière cette mission, c'est tout le schisme oriental qu'il envisage et très spécialement l'immense et inquiétante Russie. On donne ici quelques documents pour évoquer ce troisième aspect des combats entrepris par le P. d'Alzon pour l'avènement du Royaume de Notre-Seigneur.

Affaire d'Orient — Juin 1862 ¹⁾

En arrivant à Rome, Mgr Howard me poussa à m'occuper des Bulgares, Mgr Lavigerie et Mgr Talbot m'y poussèrent également ; je répondis que j'avais commencé une œuvre pour les Syriens du consentement du cardinal Barnabo, que je ne pouvais changer sans une manifestation de la volonté du Saint-Père ou de la Propagande, sous peine de passer pour un homme léger.

Mgr Talbot me promit de parler au Saint-Père, Mgr Lavigerie me demanda des rendez-vous auxquels il manqua parfaitement, Mgr Howard me proposa de me conduire chez Mgr Simeoni, qui fut parfait. Howard voulait que sur-le-champ nous mettions

¹⁾ Récit fait par le P. d'Alzon de diverses conversations qu'il eût à Rome au sujet de la Mission de Bulgarie.

de côté nos règles pour adopter la règle de saint Basile ; il parlait aussi de nous faire obtenir la permission de prendre tantôt un rite, tantôt un autre, selon que nous serions en Orient ou en Occident.

Simeoni m'accueillit à merveille ; il me promit de faire tout ce qu'il pourrait pour faciliter l'accomplissement de nos projets. Toutefois, il ne dissimula pas : 1^o que si l'affaire la plus importante en ce moment est celle des Bulgares, ces pauvres gens sont dans l'ignorance la plus absolue ; 2^o qu'il faudrait un ordre du Pape pour changer les règles de la Propagande qui permettent bien le changement d'un rite à un autre, mais d'une manière définitive.

J'oubliais de dire que c'était le mardi 27 au matin que j'avais vu Howard et Talbot, que Talbot qui était de service avait parlé à Simeoni qui a son audience le mardi soir, que probablement il en avait parlé même au Pape, mais que du moins Simeoni prévenu par Talbot avait pris les ordres de Pie IX, lequel m'avait fait dire de voir Barnabo.

Quand Simeoni m'en parla, je fis observer qu'il ne serait pas prudent que je visse Barnabo, avant qu'il n'eût été prévenu. Il me promit de le mettre au courant de tout, et de plus de parler de nouveau au Saint-Père.

C'était le lundi 2 juin, à 10 heures, que je lui parlai ; il me donnait rendez-vous pour le surlendemain matin. En effet, le mercredi 4, je me trouvais chez lui ; il me rapportait sa conversation avec le Saint-Père, à qui il avait fait part de plusieurs objections de Barnabo, lequel toutefois avait déclaré qu'il ne faisait point une opposition absolue. Il paraît que le Pape avait dit à plusieurs reprises : *E se io dico che lo voglio*. D'où Simeoni concluait que, puisque le Pape le voulait si positivement, il fallait aller en avant.

Je posai alors ces questions : *Faut-il s'occuper des Bulgares ? Comment et quand ?* Je ne me rappelle

pas si c'est à la première ou à la seconde conversation que ces questions furent ainsi posées. La première était tranchée par la réponse du Pape. La seconde, *comment*, fut, si je ne me trompe, examinée plus attentivement. Je fis observer que, depuis quelque temps, les religieux Polonais avaient parlé d'un rapprochement des deux Congrégations ; qu'il serait très facile de trouver parmi eux les hommes à envoyer sur le champ dans l'Orient. Je proposai, pour procéder avec ordre, de choisir quelqu'un qui se rendrait sur les lieux, verrait, examinerait tout et viendrait nous en rendre compte. Simeoni approuva. D'autant plus, faisais-je observer, que je ne pourrais disposer de la somme que j'avais l'intention de consacrer à l'œuvre que dans deux ou trois ans.

Simeoni me prévint que le Pape voulait me voir et me faisait dire de me faire présenter, le vendredi suivant, par Berardi. J'allai vite trouver celui-ci, mais Simeoni l'avait prévenu déjà. Enfin, le vendredi 6 juin, je me rendis au Vatican, à 9 h. 15 ; je n'attendis que cinq minutes. Le Pape me reçut dans sa bibliothèque particulière.

Il parla le premier, me dit qu'il était au courant de tout, qu'il approuvait tout, qu'un collège pour préparer les Bulgares au retour à la foi catholique lui semblait une œuvre très nécessaire, que la difficulté était de régénérer le pays par les prêtres, quand les prêtres étaient plus corrompus que les populations. Je lui parlai des Polonais qui pourraient nous aider ; il approuva l'idée à la condition que la Propagande donnerait son consentement au choix que je pourrais faire ; il me dit que les Polonais étaient de braves gens, mais lui avaient fait quelquefois des imprudences. Je fis observer que le prince Czartoriski nous avait offert un collège à prendre dans ces contrées, que nous n'acceptions pas pour ne pas faire de politique.

(J'ai eu, en y réfléchissant, un petit scrupule de

n'avoir pas été ici très exact dans ce que je dis au Saint-Père.)

Quoiqu'il en soit, le Pape approuve très fort que nous laissassions de côté toute nuance politique et que nous ne fissions que de l'apostolat.

Je lui demandai une maison d'études, à Rome, pour les Polonais et pour nous ; il me la promit, à condition qu'on la trouverait.

En sortant de chez le Pape, je me rendis chez Simeoni qui était en conseil avec Barnabo ; il fut enchanté de la tournure que prenaient les affaires et il m'engagea à suivre la voie indiquée par Pie IX. Je le priai d'aller demander pour moi une audience à Barnabo, qui m'indiqua le soir même.

Je fus exact. Je m'excusai auprès de Barnabo qui fut parfait. Je dois déclarer qu'il m'édifia profondément par la rondeur avec laquelle il me dit qu'il fallait toujours suivre la direction du Pape, qui avait l'assistance perpétuelle du Saint-Esprit, tandis qu'il ne l'avait pas. Il me proposa d'envoyer deux personnes à Constantinople et en Bulgarie, pour étudier l'état des choses ; il m'offrit des lettres...

(Note demeurée incomplète.)

La Mission d'Orient ¹⁾

Elle appelle des missionnaires... On ne saurait jeter un coup d'œil comparatif sur le clergé uni à Rome et sur celui des églises séparées, sans être frappé, au point de vue moral, de l'abîme qui les sépare. Tandis que les prêtres schismatiques, affaissés sous le joug des usurpations du pouvoir civil, ne sont plus qu'un instrument politique dégradé

¹⁾ Extrait du discours de distribution des prix, 1863.

par la plus honteuse simonie, le clergé catholique, sans cesse vivifié par ses communications permanentes avec le centre de l'action divine, la Papauté, se présente partout avec une dignité dont, sans son exemple, le sentiment serait depuis longtemps perdu chez les disciples de Photius. Or un clergé, qui n'est pas digne, est incapable d'accomplir sa mission ; les populations, du reste, en ont l'instinct ; elles le prouvent par leur peu d'empressement à recevoir la doctrine tombée de ces lèvres ignorantes ou déshonorées. Qu'est, en effet, la prédication pour elles, et que peut-elle être, avec le peu de préparation scientifique, que, pour la plupart du temps, on apporte au sacerdoce ? Ce qu'il faut, c'est avant tout l'instruction donnée avec l'esprit d'initiative et de prosélytisme catholique ; encore une fois, il faut des missionnaires. On ne saurait faire des appels trop répétés aux âmes que poussent l'amour d'une grande cause et le désir d'accroître le royaume de Jésus-Christ et de l'Eglise. La moisson mûrit, elle attend des ouvriers. Que la France lui en fournisse ! La sympathie que notre langue inspire tous les jours davantage n'est-elle pas une indication providentielle du choix que le Ciel semble vouloir faire ?

et des religieuses Les hommes n'y suffiront pas. On a observé depuis longtemps que le siècle où a été proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception était celui où les femmes semblaient avoir reçu une place plus grande dans l'église de Dieu. Les merveilles accomplies par les Sœurs de Charité, les Dames de Sion et d'autres Congrégations ; les religieuses Arméniennes, fondées par Mgr Hassoun ; les essais tentés pour des établissements analogues chez les Grecs catholiques, et les résultats obtenus, malgré bien des obstacles, sont un gage du bien qui sera fait, le jour où de nouveaux essaims, partis de l'Occident, iront peupler ces régions, affaissées

sans doute, mais disposées à recevoir la vérité sous toutes les formes de l'enseignement. Que des écoles, des pensionnats, des maisons de providence se multiplient sur ces terres avides de foi ! Que, de leur côté, les écoles de garçons, les colonies agricoles soient confiées à des corporations d'hommes ; et l'on verra, avant quelques années, l'Orient bénir l'Eglise Romaine qui lui aura rendu la vérité, bénir la France qui lui aura fourni des ouvriers évangéliques.

Formation d'un clergé indigène Et tout cela est peu encore ; une œuvre plus féconde doit être tentée.

Envoyer des missionnaires et des religieuses est chose excellente, mais c'est chose de transition ; l'important est d'avoir un clergé indigène, et je suis fier, je l'avoue, que le Souverain Pontife ait bien voulu me confier le soin de concourir à en préparer un, par la fondation d'un séminaire. Je voudrais établir une maison d'études ecclésiastiques près des lieux illustrés par les persécutions de saint Jean Chrysostome, et de la place où furent les ruines du temple qui abrita le concile de Chalcédoine, cette assemblée qui proclamait si haut les prérogatives des Pontifes Romains, comme une protestation anticipée de l'Orient contre le schisme de Photius. Constantinople et ses environs offrent de ces merveilleuses situations, où les souvenirs semblent jaillir de terre. Un séminaire patriarcal, où des Bulgares et des Grecs pourraient former, avec la bénédiction des Souverains Pontifes, un noyau fécond, et où, tout en resserrant le lien de l'unité avec le centre Romain, ils s'exerceraient à se suffire à eux-mêmes, ne serait-ce pas le moyen le plus puissant de prouver à ces populations, jalouses de leur rite, qu'on veut leur conserver soigneusement le symbole le plus précieux de leur nationalité, et les préparer à vivre de leur propre vie, dès qu'elles auront un nombre suffisant de prêtres vertueux et instruits ?

Un patriarcat catholique Parlerai-je enfin d'un projet dont l'élaboration doit se faire sans doute dans des régions plus hautes ?

J'ai entendu souvent demander pourquoi le patriarche catholique de Constantinople ne résiderait pas auprès de son siège ? Jérusalem n'a-t-elle pas un patriarcat catholique ? Pourquoi la ville des Chrysostome, des Grégoire, des Ignace, en est-elle dépouillée ? De grandes difficultés s'élèvent, je le sais ; et peut-être, si j'en énumérais quelques-unes, toucherais-je, bien malgré moi, à des questions politiques que je veux éviter. Qu'il me soit permis, du moins, d'indiquer ma conviction profondément réfléchie. Un patriarche catholique dans certaines conditions, loin de nuire à l'influence française, l'augmenterait tôt ou tard au contraire, et rendrait bien plus facile le mouvement de retour des diverses nationalités vers l'unité Romaine. Les hommes ont toujours aimé la dignité dans leurs chefs ; et les Orientaux, en comparant le pasteur schismatique au pasteur légitime, seraient réduits, par l'évidence des faits, à constater de quel côté se trouve la majesté du droit et de la vérité.

La place des laïcs Il ne m'est plus permis, Messieurs, de vous parler des avantages matériels que la diffusion de notre langue procurerait en Orient à l'industrie française. Ce serait descendre des hauteurs religieuses aux trop mesquines proportions du mercantilisme ; mais peut-être ai-je le droit de prendre la question par le côté inverse et de dire à de jeunes Français : le dévouement traditionnel de votre pays vous porte-t-il aux conquêtes de l'intelligence ? Voilà un champ digne de vous, ouvert à vos explorations et à vos travaux. Vos prétentions sont-elles plus humbles ? Eh bien ! vous avez un moyen d'ennoblir une carrière modeste. L'industrie, le commerce vous attire ? Voyez quelles barrières s'abaissent devant vous, du côté de l'Orient. Portez-y

vos espérances et vos efforts ; mais, en vous rappelant que vous êtes chrétiens, sachez, quoique dans de prudentes limites, servir les intérêts de la foi. Il est de tradition, dans ces pays où nous avons laissé tant de gloire, de confondre l'influence catholique et l'influence française. Dans la mesure de votre pouvoir, augmentez l'union de ces deux grandes forces. Vous en recueillerez les bénéfiques, qui peuvent être nombreux ; et vous aurez la conscience d'avoir accompli, et comme Français et comme Catholiques, un devoir de l'ordre le plus élevé.

Je vous ai dit, Messieurs, quelques-unes des pensées qui se pressaient en moi, lorsque je visitais ces belles et tristes plages orientales. Que je voudrais pouvoir me rendre le témoignage de les avoir exprimées de façon à exciter des désirs généreux et des ambitions grandes et désintéressées ! Je voudrais vous avoir démontré que la résurrection de l'Orient ne peut venir que d'une parole sortie de Rome, et portée sur les ailes de la France. Le schisme n'a-t-il pas subi un assez long supplice ? Le temps de la miséricorde se fera-t-il longtemps encore attendre ? Qu'il serait beau, pour les catholiques français, en aidant au triomphe de la Vérité, de contribuer au pacifique affranchissement que cette reine des intelligences apporte seule aux hommes et aux nations !

Projet d'évangélisation en Russie

30 mars 1878

Note à la S. C. de la Propagande

Le mardi 3 juin 1862, Pie IX, de glorieuse mémoire, chargeait Mgr Simeoni, alors secrétaire de la Propagande pour les rites orientaux, de dire au P. d'Alzon qu'il lui accorderait une audience, non demandée, le vendredi 6, vers 9 h. du matin. Dans cette audience, le Saint-Père voulut bien dire au P. d'Alzon qu'il

serait bien aise de le voir travailler à la conversion de la Bulgarie : 1^o par la formation d'écoles catholiques ; 2^o par l'établissement d'un séminaire ; 3^o par le passage d'un certain nombre de ses religieux au rite slave.

Le P. d'Alzon, pour mieux étudier la question, alla en 1863 à Constantinople prêcher le Carême, puis fonda une école de garçons à Philippopoli, envoya des religieux à Andrinople, où, peu à peu, se formèrent des écoles pour les garçons et pour les filles.

Sans entrer dans l'histoire de ce qui s'est passé depuis quinze ans, qu'il suffise de dire qu'à Philippopoli est fondée, sous la protection de l'évêque, une école de garçons qui contient, selon les saisons, 120, 150, 200 enfants. Ces enfants, devenus plus âgés, sont maintenus dans l'esprit chrétien, grâce à un cercle catholique, et c'est parmi eux qu'on a trouvé des vocations pour le sacerdoce. Trois d'entre eux sont prêtres pauliciens, c'est-à-dire du rite latin. Les religieux sont quatre à cinq à Philippopoli. A Andrinople, le P. d'Alzon a envoyé des religieuses, au nombre de vingt environ, pour tenir un hôpital. Pendant la guerre, elles soignaient en moyenne cinquante soldats turcs et cinquante femmes bulgares. Elles ont une école pour les petites filles pauvres et un pensionnat pour les jeunes filles plus aisées. Elles ont reçu, après la guerre, le soin de recueillir les petits orphelins turcs, qui leur ont été confiés par le gouvernement ; plusieurs meurent par suite des souffrances qu'ils ont endurées et, à la dernière heure, on les baptise en secret, quand ils sont encore au berceau.

Les religieux, outre l'aumônerie des religieuses, la visite des malades, l'instruction religieuse des jeunes filles, ont encore : 1^o un orphelinat agricole, où sont recueillis un certain nombre d'enfants abandonnés, et où l'on fait le choix des plus intelligents

pour les diriger vers les études ; 2° un pensionnat pour les enfants des familles plus aisées et qui paient une faible pension ; 3° une école, où l'on a réuni les enfants que l'on croit destinés aux études ecclésiastiques.

Ces détails, vrais il y a quelque temps, peuvent avoir été modifiés par suite des événements. J'attends vainement, depuis plus d'un mois, un rapport du P. Galabert, supérieur de notre mission d'Andrinople et visiteur de notre mission de Philippopoli. La suspension des relations postales est cause de ce retard. Toutefois, en partant de ces données, voici ce que je me permets de proposer : former au rite slave les jeunes religieux que nous allons élever pour être prêtres ; selon le désir de Pie IX, permettre à certains de nos religieux de prendre le même rite et préparer ainsi un clergé indigène doué de quelque instruction, à l'aide d'un séminaire du rite slave.

On se ferait une étrange illusion si l'on croyait que les populations sont très enthousiasmées pour la domination russe. Au fond, elles veulent une autonomie impossible à réaliser, je crois, avec le nombre restreint de leur population. Mais se détachant du patriarcat de Constantinople, ne voulant pas du Saint-Synode russe, peut-être serait-il aisé de les attirer à l'Eglise catholique et à l'autorité du Saint-Siège qui, par son éloignement, ne peut être que très douce.

Je passe à un autre ordre de considérations. Depuis que Pie IX m'eût proposé la mission de Bulgarie, mes vues se sont étendues beaucoup plus loin : la Russie est devenue ma grande préoccupation. Vers le mois de mai 1877, il y a moins d'un an, ayant été reçu en audience par le Saint-Père, je me permis de lui demander sa bénédiction et ses encouragements, pour préparer un séminaire destiné à former des missionnaires pour la Russie. Pie IX m'encouragea

beaucoup, me donna ses bénédictions, et je me retirai, préoccupé de cette pensée. Depuis, une dame russe catholique m'a offert de m'établir dans ses terres, au Caucase, avec quelques jeunes gens. J'accepterais, si je savais qu'on pût y apprendre la langue russe dans toute sa pureté ; sinon, je demanderais que l'on donnât un prêtre français à la colonie française d'Odessa, et je verrais ce que l'on peut faire dans cette ville que l'on m'assure très corrompue. Mais la corruption de Corinthe n'empêcha pas saint Paul d'aller y passer bien du temps ; ce fut le centre de sa prédication en Grèce. On m'assure que si l'on établissait un couvent pour l'éducation des jeunes personnes, au bout de peu de temps, on aurait par les dames une grande influence et une certaine liberté.

Divers motifs me portent à croire que le moment est venu de s'occuper de la Russie.

1° L'invasion des idées révolutionnaires qui sapent ce colosse et ne lui permettent pas d'en rester à la domination par l'Eglise schismatique.

2° La diminution du clergé. Les couvents ayant été dépouillés de leurs biens, les moines y sont tous les jours moins nombreux ; et quant aux popes, outre leur infériorité intellectuelle, depuis que les fils de popes ne sont pas contraints à se faire popes eux-mêmes, presque tous embrassent une carrière administrative, et le clergé paroissial n'aura bientôt plus de recrues.

3° Est-il bien imprudent de dire que la Russie est trop vaste pour rester unie ?

4° Depuis longtemps, on parle de donner à la Russie un régime parlementaire. Le lendemain du jour où cet acte sera accompli — et il est la conséquence

de l'affranchissement des serfs — la liberté des cultes devra être proclamée.

5° Après la guerre actuelle, n'est-il pas logique de penser qu'après s'être battue pour donner aux chrétiens la liberté en face des Turcs, il sera nécessaire que la Russie l'accorde aux catholiques ?

19 juillet 1875

Au P. Galabert

Une maison à Odessa Savez-vous le premier établissement que je voudrais voir former ? Une maison à Odessa. C'est fort, mais c'est mon idée. Croyez qu'il y a là quelque chose à faire. C'est la Russie qui doit être notre point de mire, croyez-le, et les difficultés ne doivent pas être un empêchement.

29 août 1876

Au même

Tôt ou tard, la Russie nous ouvrira ses portes, dussions-nous en graisser les serrures et les gonds avec notre sang.

Note sur la Russie. 1877 Dans l'audience que Pie IX m'a donnée, le 2 mai 1877, il a béni et encouragé l'idée de travailler à la conversion de la Russie. Les cardinaux Pitra, Howard, Sacconi m'y ont encouragé ; Aloisi-Masella en a paru ravi, le cardinal Sacconi surtout. Rampolla y porte de l'intérêt ; Segna, le minutante de la Propagande y met un grand zèle. D'autre part, à Lyon, la Propagation de la foi nous soutient. Les bons Pères polonais sont bien exposés à Andrinople et menacés, si la Russie s'avance de ces côtés. Peut-être aurons-nous alors une position plus forte. Mais peu importe ; notre but est la Russie.

*12 juin 1878*A M^{me} la Comtesse d'Escures

Moi, j'étudie à force la Russie, et je cherche à me renseigner sur ce qui se rapporte à ce peuple si contradictoire par ses lambeaux de traditions, ses innovations, sa jeunesse vieillie au contact des corruptions modernes, sa vénalité, son esprit religieux et mercantile, ses aspirations vers l'inconnu comme un socialiste français, son vague destructeur comme un écolier allemand, son nihilisme national, ses sectes, ses grands seigneurs qui n'en sont plus, son despotisme, ses serfs affranchis et qui ne méritent de l'être que pour s'enivrer avec de l'eau de vie qui enrichit l'État. Ah ! quelles tristesses ! Pourtant, il y a là du bon, et, puisqu'ils sont baptisés et que Notre-Seigneur est mort pour eux, il est utile de chercher à les convertir...

ULTIMA VERBA
Derniers moments du P. d'Alzon

Le P. Picard avait demandé au P. Emmanuel de rédiger la circulaire suivante sur les derniers moments du P. d'Alzon. Nous la plaçons à la fin de ce recueil, en soulignant les suprêmes recommandations de notre vénéré Fondateur.

Nîmes, le 16 novembre 1880.

Mon bien cher Père,

Depuis hier au soir, notre bien-aimé Père s'est tellement affaibli, que nous avons cru que le moment était venu de réunir tous les religieux autour de son lit pour lui demander une dernière bénédiction.

Au milieu de sa faiblesse et dans les instants que lui a laissés la prostration qui l'accable, il n'a pas cessé de montrer une lucidité d'esprit et une sérénité d'âme admirable. Sa patience, sa résignation douce et calme se manifestent sans cesse par des paroles qui montrent qu'il est bien avec le bon Dieu et qu'il est tout à lui.

- Que voudriez-vous, mon Père ?
- *Je ne veux que la volonté de Dieu.*
- Auriez-vous, mon Père, à exprimer quelques désirs ?
- *Je ne désire que le ciel.*

Aujourd'hui, à 1 h. 30 de l'après-midi, tous les religieux étant réunis dans une salle voisine de sa chambre, je m'approchai de son lit et lui dis :

— Mon Père, les religieux désireraient vous voir un instant ; ils sont tous réunis. Peut-on les faire entrer ?

— Oui, mon ami, faites-les venir dans un instant.

Les religieux se rangèrent tous autour de son lit ; lui, tandis qu'ils entraient, souriait avec bonté et, faisant effort pour tenir ses yeux ouverts, les regardait avec tendresse. Le P. Hippolyte et le P. Picard, le P. Laurent et moi nous nous tenions des deux côtés du lit ; venaient ensuite les profès et les novices, par rang d'ancienneté, remplissant sa cellule. Après un instant de silence, le Père, refermant les yeux et ayant les bras étendus sur son lit, d'une voix émue et affaiblie, que nous entendions à peine, mais avec une grande lenteur et un grand calme :

— *Mes chers Frères, vous savez qu'après Dieu et la Sainte Vierge vous êtes ce que j'ai le plus aimé au monde...*

Après un moment de silence, il reprit, en accentuant lentement chacune de ses paroles.

— *Nous allons nous quitter !... Soumission à la volonté de Dieu !... Il est le Maître !*

L'émotion nous dominait tous ; nous avions peine à la contenir ; il semblait s'en apercevoir, rouvrit les yeux, nous regarda un instant ; puis les refermant, reprit avec le même calme :

— *Il y a beaucoup de bons religieux qui ne sont pas ici, mon cœur les atteint !*

Le Père s'étant tu de nouveau, le P. Laurent pensa qu'il était temps de lui demander sa bénédiction. Le P. Picard, surmontant autant que possible son émotion, lui dit alors d'une voix pleine de larmes :

— Mon Père, nous vous demandons bien pardon de toutes les peines que nous vous avons faites.

Le Père répondit aussitôt :

— *C'est moi qui devrais me mettre à genoux et vous demander à tous pardon !*

— O mon Père, dit le P. Picard, donnez-nous votre bénédiction.

Aussitôt nous tombâmes tous à genoux, en proie à une émotion que nous ne pouvions plus retenir, et le Père, levant aussitôt son bras et le tenant élevé

comme pour une bénédiction solennelle, avec un grand effort et pendant plusieurs instants, comme s'il voulait bénir une grande foule, nous accorda sa suprême bénédiction.

Le P. Picard dit aussitôt :

— Une bénédiction aussi, mon Père, pour toutes les maisons ! Et sa voix éclata en sanglots.

— *Oui*, répondit le Père, *je suis avec elles*. Et son bras était retombé sur le lit comme sous le poids d'une grande fatigue après un grand effort.

— Vous ne nous oublierez pas, mon Père, reprit le P. Picard, vous serez avec nous !

— *Je vais partir, mais mon cœur sera avec vous*.

— Vous nous protégerez !

— *Autant que j'en serai capable*.

Tandis que le P. Picard lui baisait une main, de l'autre notre Père serrait la mienne avec une étreinte pleine d'émotion. Chacun s'approcha en pleurant et, se mettant à genoux, lui baisa la main. Profondément ému lui-même, il dit :

— *Soyez de bons religieux !*

Rien ne peut rendre le ton plein de bonté et de gravité tout ensemble avec lequel le Père nous a parlé dans ces quelques instants que nous n'oublierons jamais. C'était une scène déchirante, au milieu de laquelle lui seul semblait dominer l'émotion qui nous accablait tous. Il fallut nous retirer pour pleurer un peu plus à l'aise ; nous devons aussi éviter de prolonger sa fatigue avec l'émotion qui l'avait gagné visiblement, malgré ses efforts pour la surmonter. Le P. Picard envoya les religieux à la chapelle.

Quelques instants après, une dépêche arrivait de Rome. C'était la réponse à celle qu'avait envoyée le P. Picard hier, et qui était ainsi conçue :

« A Monseigneur Macchi, Rome.

Notre fondateur et Supérieur Général, le P. d'Alzon, est mourant. Je vous prie de le mettre aux pieds de Sa Sainteté et de demander pour lui la bénédiction. »

PICARD.

La réponse disait :

« Sa Sainteté accorde bénédiction implorée. »

Le P. Picard, le P. Hippolyte, le P. Laurent et moi allâmes aussitôt retrouver le Père.

— Mon Père, lui dit le P. Picard, le Pape vous envoie sa bénédiction.

Le Père ouvrit les yeux, regarda la dépêche qui était entre les mains du P. Picard et dit :

— *Tous nos religieux sont-ils à la chapelle ?*

— Oui, mon Père. Et le Père, pensant aussitôt aux autres encore plus qu'à lui-même, comme il le fit toujours, reprit avec préoccupation :

— *Vous la leur avez lue ?*

— Non, mon Père, j'ai tenu à vous la communiquer à vous le premier, avant tout le monde.

— *Merci ! Vous la leur lirez.*

— Oui, mon Père. Et le P. Picard, faisant le signe de la bénédiction, le Père fit lentement et de lui-même un grand signe de croix.

C'est au sortir de cette scène si douloureuse et si consolante tout ensemble que je vous écris, pendant que les religieux prient à la chapelle.

Soumission à la volonté de Dieu. Il est le maître. Son cœur nous atteint tous et sera avec nous ! Prions. Bien à vous de tout notre cœur en Jésus-Christ et avec lui.

E. BAILLY.

INDEX BIBLIQUE

- Genèse.**
- I, 2 : 1121.
 - 3 : 910, 1122.
 - 26 : 717, 871, 908, 910, 1345, 1403.
 - II, 7 : 240.
 - 15 : 507, 509.
 - 24 : 702.
 - III, 5 : 635, 995.
 - 14 : 990, 1106.
 - 15 : 989, 996, 999.
 - 18 : 243.
 - 19 : 94, 200, 208, 243, 507, 632, 683, 685.
 - IV, 4-5 : 375.
 - 10 : 1000.
 - VI, 3 : 516.
 - XII, 1 : 328, 349, 816.
 - XV, 1 : 57, 292, 667.
 - XVII, 1 : 27, 223, 291, 618, 627, 830, 1162, 1343.
 - XIX, 26 : 1221.
 - XXII, 1 : 1203.
 - 8 : 1203.
 - XXVIII, 12 : 1327.
 - 16 : 1392.
 - XXXI, 40 : 273.
 - XXXII, 24 : 91, 1229.
 - 24-28 : 423, 424.
- Exode.**
- III, 14 : 352, 866.
 - XX, 5 : 122.
 - 12 : 1368.
 - XXV, 40 : 751, 859.
 - XXXII, 10 : 1361.
- Lévitique.**
- 26-12 : 904.
- Nombres.**
- II, 29 : 79, 139.
 - XXIV, 17 : 896.
- Deutéronome.**
- VI, 5-13 : 672, 1421.
 - XXXII, 11 : 412.
- Juges.**
- XVI, 19 : 366.
- I Rois.**
- II, 17 : 333.
 - VIII, 5 : 143.
 - XVI, 7 : 376, 420.
- II Rois.**
- XII, 7 : 274.
- III Rois.**
- IV, 29 : 68, 703.
 - XIX, 7 : 179, 900, 902.
 - 8 : 902.
 - 10 : 611.
 - 18 : 1055.
- IV Rois.**
- IV, 34 : 955.
- Néhémie.**
- IV, 9 : 1043.
- Job.**
- I, 1 : 1112.
 - 21 : 1023.
 - III, 22 : 994.
 - VII, 1 : 1142.
 - XXI, 14 : 660, 992, 993.
 - XXVIII, 13 : 294.
 - XXX, 21 : 336.
 - XXXIX, 25 : 250.
- Psaumes.**
- II, 3 : 1034.
 - 6 : 944.
 - 7 : 328, 877, 891.
 - 8 : 227, 662, 977.
 - 9 : 227.
 - 11 : 870.
 - III, 2 : 314.
 - IV, 2 : 503.
 - 4 : 504.
 - 6 : 1163.
 - 7 : 25, 873, 1049, 1403.
 - 9 : 115.

- | | | | |
|------------|-------------------|--------------|--------------------|
| VI, 2 | : 333, 334. | LXXVI, 11 | : 334. |
| VIII, 6 | : 1271, 1363. | LXXIX, 3 | : 907. |
| X, 14 | : 553. | LXXXI, 5 | : 586. |
| XI, 2 | : 610, 1055. | 6 | : 1139. |
| XII, 4 | : 379. | LXXXII, 5 | : 994, 995. |
| XIV, 1 | : 313. | LXXXIII, 8 | : 722, 1131, 1133, |
| XV, 5 | : 373, 503. | 1141. | |
| 6 | : 331, 537, 541, | 12 | : 946. |
| 689. | | LXXXIV, 9 | : 89, 1130, 1205. |
| XVI, 15 | : 1049. | 11 | : 286, 866, 1393. |
| XVIII, 2 | : 211. | LXXXVII, 6 | : 930. |
| 6-7 | : 398. | 16 | : 513, 877, 1395. |
| XXI, 7 | : 963. | XC, 1 | : 1214. |
| 13 | : 314. | CI, 27 | : 407. |
| 17 | : 939. | CII, 20 | : 1279. |
| 26 | : 491. | CIII, 4 | : 779, 1217. |
| XXII, 1 | : 721. | 30 | : 1122, 1366. |
| XXIII, 1 | : 225, 660, 672, | CVIII, 22 | : 314. |
| 877. | | CIX, 3 | : 871. |
| 7 | : 663. | 4 | : 933, 961, 1109. |
| XXV, 5 | : 863. | CX, 4 | : 448, 967. |
| XXX, 1 | : 503. | 10 | : 1315. |
| 15 | : 69, 872. | CXI, 9 | : 500, 1339, 1340. |
| XXXI, 9 | : 525. | CXIII, 5-6 | : 1208. |
| XXXII, 9 | : 1359. | CXV, 1 | : 558. |
| XXXIII, 7 | : 503. | 10 | : 1352. |
| XXXIV, 13 | : 1112. | 12 | : 426, 605, 951, |
| XXXV, 4 | : 378, 1319. | 971. | |
| 10 | : 316, 515, 872. | 16 | : 152. |
| XXXVII, 10 | : 360. | 17 | : 1168. |
| XXXVIII, 4 | : 310, 409, 604, | CXVIII, 1 | : 1170. |
| 625. | | 2 | : 1173. |
| 5 | : 373. | 4 | : 1174, 1175. |
| 6 | : 293, 948. | 14 | : 1175. |
| XXXIX, 2 | : 451. | 18 | : 872. |
| 8 | : 449, 531, 630. | 34 | : 404, 868, 872. |
| 9 | : 52, 534. | 71 | : 1172. |
| XL, 2 | : 1439. | 97 | : 391, 854. |
| XLIV, 5 | : 997, 1222. | 101 | : 391. |
| 14 | : 141, 675, 997. | 120 | : 866. |
| L, | : 315. | 139 | : 39, 711. |
| 4 | : 602. | CXXI, 1 | : 345, 356. |
| 5 | : 382. | 7 | : 329. |
| 19 | : 387. | 7 | : 792. |
| LIV, 7 | : 1026, 1121. | CXXII, 2 | : 1208. |
| 15 | : 763. | CXXVII, 3 | : 251. |
| LXI, 11 | : 500, 1149. | CXXIX, 3 | : 564. |
| LXX, 15 | : 1346. | CXXXII, 1 | : 571, 708. |
| LXXII, 1 | : 721. | CXXXIII, 2 | : 316. |
| 25 | : 401, 408. | CXLII, 2 | : 1126. |
| 26 | : 58, 1263. | CXLIII, 5 | : 1115. |
| 28 | : 400, 427, 1147. | CXLIV, 15-16 | : 504. |
| LXXIII, 8 | : 994. | CXLV, 7 | : 1216. |
| LXXIV, 3 | : 226. | CXLVI, 5 | : 422. |

Proverbes.

- II, 14 : 994.
 VIII, 22 : 907, 1379.
 25 : 1006.
 31 : 626, 1344.
 IX, 1 : 1223.
 2 : 900.
 3 : 1356.
 XVI, 4 : 211, 352.
 XVIII, 19 : 203, 570, 1285.
 XXI, 28 : 1216.
 XXV, 27 : 50, 635.

Ecclésiaste.

- V, 3-4 : 494.
 4 : 688.

Cantique des Cantiques.

- I, 5 : 863.
 II, 1 : 1003, 1006.
 2 : 76, 1006.
 4 : 538, 542.
 16 : 324, 911.
 III, 4 : 324, 455.
 IV, 1 : 1006.
 7 : 996, 1025, 1220.
 8 : 1024.
 V, 1 : 1132.
 2 : 115.
 VI, 2 : 1121.
 VIII, 6 : 541, 1395.
 7 : 1438.

Sagesse.

- I, 7 : 1106.
 II, 6-9 : 1033.
 III, 6 : 565.
 IV, 1 : 999.
 V, 6 : 372.
 VIII, 21 : 1217, 1219.
 IX, 4 : 1316.
 15 : 313, 516.
 X, 17 : 720.
 XI, 17 : 865, 1111.
 25 : 864.
 XIV, 3 : 866.

Ecclésiastique.

- II, 1 : 384, 1133, 1134.
 V, 4 : 339.
 VI, 14 : 572, 728.
 X, 9 : 421, 502.
 XXIV, 5 : 1006.
 6 : 1222.

- 24 : 998.
 XXXI, 8 : 712.
 XXXIV, 9 : 158.
 XXXV, 21 : 421.
 XLIV, 20 : 1334.

Isaïe.

- V, 18 : 333.
 20 : 461, 1035.
 VI, 1-7 : 1362.
 3 : 955.
 VII, 9 : 853 (Version africaine).
 XI, 5 : 1267.
 XII, 3 : 954.
 XIV, 14 : 136, 995.
 XXII, 13 : 944, 1033.
 XXIV, 5 : 1034.
 XXIX, 13 : 420.
 XXX, 15 : 88.
 XXXVIII, 17 : 1042, 1203.
 XLII, 8 : 1004.
 XLVI, 8 : 311, 904.
 LII, 7 : 1206.
 LIII, 3 : 314, 859, 877,
 881, 939, 1018,
 1020, 1153.
 6 : 859.
 7 : 450, 951.
 LVIII, 1 : 279.
 3 : 49, 1145.
 LXV, 2 : 327.

Jérémie.

- II, 20 : 136, 743, 1000,
 1030, 1031, 1035.
 VIII, 22 : 464.
 XII, 11 : 601.
 XVII, 5 : 1149.
 XXXI, 3 : 411, 857, 876,
 1122.
 XLIX, 13 : 495.

Lamentations.

- I, 12 : 939, 1015.
 III, 22 : 865.
 28 : 312.
 30 : 49, 653.
 IV, 1 : 1214.
 4 : 477.

Baruch.

- III, 34 : 1404.

Daniel.

- II, 34 : 1210.
 III, 57 : 672.
 XII, 3 : 913.

Osée.

- XIII, 9 : 463.
 14 : 1167, 1202.

Joël.

- II, 13 : 387.
 17 : 465.

Aggée.

- I, 6 : 212, 1145.

Zacharie.

- IX, 9 : 920.
 17 : 74, 521, 603,
 744, 900, 1239.

Malachie.

- II, 7 : 1119.
 III, 6 : 407.

I Machabées.

- II, 37 : 611.

Saint Matthieu.

- I, 19 : 717.
 22 : 630.
 II, 2 : 718.
 3 : 718.
 11 : 718.
 12 : 899.
 13 : 716.
 47 : 1314.
 III, 7 : 678.
 9 : 678.
 15 : 30.
 17 : 955, 980, 1167.
 IV, 1 : 380.
 2 : 102, 386.
 3 : 385.
 4 : 252.
 5 : 385.
 6 : 1211.
 9 : 1146.
 10 : 1421.
 17 : 380, 528.
 18 : 717.
 V, 6 : 523, 524.
 7 : 799.
 8 : 74, 514, 516.

- 12 : 1051.
 13-14 : 456, 464, 577,
 609, 610.
 16 : 1349.
 19 : 1297.
 48 : 40, 218, 394,
 859, 1107.
 VI, 11 : 243, 252, 322,
 501.
 13 : 561.
 17 : 718.
 21 : 499.
 24 : 65, 499, 717,
 718, 1254.
 33 : 499, 1087.
 VII, 5 : 547.
 7 : 1359, 1360.
 11 : 718.
 13 : 719.
 21 : 859, 1161.
 25 : 1109.
 29 : 719.
 VIII, 20 : 64, 65, 720.
 25 : 564.
 26 : 719.
 IX, 24 : 365.
 36 : 1209.
 37-38 : 719, 1099, 1262.
 X, 16 : 719.
 24 : 1041.
 27 : 579.
 XI, 11 : 169.
 12 : 384.
 25 : 849.
 29 : 266, 859, 950.
 XII, 30 : 563.
 34 : 1331, 1371.
 48 : 964.
 50 : 719.
 XIII, 8 : 511.
 25-30 : 563, 1169.
 30 : 720.
 42 : 1337.
 45 : 363, 1227.
 47 : 1209, 1337.
 50 : 1337.
 52 : 1036, 1337, 1339.
 XIV, 24 : 563.
 XV, 21-28 : 423.
 XVI, 16 : 720.
 18 : 38, 177, 556.
 24 : 877.
 XVII, 4 : 1116, 1158.
 5 : 855, 1167, 1393.

- 16 : 481.
 26 : 505.
 XVIII, 7 : 370.
 20 : 552.
 XIX, 8 : 590.
 21 : 164, 1107.
 28 : 676.
 XX, 17-29 : 1109-1110.
 28 : 784.
 33 : 720.
 XXI, 21 : 558.
 43 : 1127.
 44 : 132.
 XXII, 2 : 1162.
 37 : 414.
 40 : 861.
 XXIII, 2 : 478.
 XXV, 1-13 : 115.
 10 : 1214.
 12 : 374.
 20 : 863.
 23 : 744.
 24-26 : 607.
 31-46 : 553, 879.
 41 : 992.
 XXVI, 26-28 : 923.
 39 : 561, 924.
 41 : 519.
 50 : 330, 1108.
 56 : 377.
 XXVII, 8 : 926.
 46 : 964.
 XXVIII, 17 : 228.
 18 : 978.
 19 : 397, 472, 860,
 861, 871, 1336,
 1340, 1345, 1415,
 1419.
 20 : 232, 556, 908.
Saint Marc.
 I, 22 : 759.
 V, 41 : 370, 371.
 VI, 31 : 382.
 IX, 28 : 102.
 X, 45 : 78.
 XIV, 29 : 926.
 36 : 1324.
 XVI, 6 : 942.
Saint Luc.
 I, 28 : 166, 722, 907.
 31 : 908, 913.
 32-33 : 909.
 33 : 505.
 34 : 890.
 35 : 167, 883, 884,
 908, 909, 914.
 38 : 32, 53, 168, 883,
 885, 887, 907,
 910, 912, 914,
 997, 1250.
 39 : 1219.
 45 : 33, 169, 916.
 46 : 169.
 46-49 : 33, 911-912, 997,
 48 : 1017.
 49 : 907.
 II, 7 : 505, 880.
 10 : 892.
 12 : 859, 880, 881.
 15 : 894.
 19 : 110.
 51 : 110, 531.
 III, 9 : 716.
 IV, 13 : 924.
 18 : 470.
 V, 5 : 228.
 VI, 12 : 273, 291, 310,
 312, 314, 316,
 1364.
 19 : 1385.
 37 : 573.
 45 : 610, 1331, 1376.
 VII, 14 : 368.
 22 : 470.
 37-38 : 384.
 47 : 342.
 VIII, 25 : 429.
 54 : 370, 371.
 IX, 23 : 761.
 41 : 675.
 55 : 1107.
 58 : 264, 505, 559,
 744.
 60 : 720, 783.
 62 : 152, 494, 1222.
 X, 2 : 186, 825, 1428.
 40-41 : 623.
 42 : 729.
 XII, 8 : 1105.
 49 : 80, 800, 1208.
 XIV, 10 : 492, 1158.
 XV, 12-21 : 337-343.
 XVI, 8 : 1032.
 XVII, 5 : 402.
 6 : 1399.
 10 : 79, 694.

- 11-19 : 425.
 17 : 1161.
 21 : 150, 663, 878.
 XVIII, 1 : 622, 1155, 1217.
 34 : 240, 715.
 41 : 377.
 XIX, 14 : 136, 662.
 XXII, 15 : 451, 730.
 32 : 177.
 48 : 926.
 53 : 1031.
 XXIII, 28 : 929.
 34 : 929, 1365.
 49 : 1011, 1012.
 XXIV, 26 : 561, 944.
 36-47 : 1204-1206.
 45 : 715.
- Saint Jean.**
- I, 1 : 871, 1411.
 3 : 867, 1214, 1347.
 4 : 171, 362, 857,
 889, 1137.
 5 : 362, 1159, 1173.
 9 : 151, 1048, 1222.
 11 : 362, 1159.
 12 : 171, 861, 890,
 1027, 1159.
 13 : 171.
 14 : 133, 169, 219,
 860, 884, 886,
 887, 889, 907,
 1005, 1405.
 17 : 944.
 18 : 210, 219, 397,
 414, 516, 722,
 862, 1150, 1152,
 1393.
 29 : 950, 1260.
 II, 19 : 941.
 III, 3 : 885.
 8 : 215, 1151, 1263.
 13 : 346, 347.
 16 : 23, 45, 966, 1031,
 1151, 1165.
 34 : 1151.
 IV, 23 : 23, 544, 949.
 V, 22 : 354, 878.
 26 : 872.
 VI, 5 : 252.
 51 : 953.
 55 : 954.
 56 : 952.
 61 : 1155.
- 64 : 886.
 68 : 965.
 69 : 133, 321, 965.
 71 : 239.
 VII, 46 : 581, 1053, 1385,
 1386, 1411.
 VIII, 12 : 362.
 21 : 339, 1123.
 32 : 510, 860.
 34 : 510, 860, 1105.
 37 : 1128.
 44 : 555, 992, 993,
 995, 1000, 1030.
 IX, 34 : 1123.
 X, 10 : 866, 1102.
 11 : 273, 1216.
 16 : 704.
 24 : 581.
 XI, 3 : 365.
 16 : 377, 454.
 25 : 371.
 25-26 : 524.
 26 : 1126.
 28 : 1126.
 42 : 965.
 43 : 381.
 49-51 : 921.
 XII, 24 : 984.
 31 : 1027.
 32 : 751, 1216.
 36 : 189.
 XIII, 1 : 451, 730, 741,
 752, 920, 923.
 3 : 925.
 8-10 : 922, 972.
 10 : 452.
 15 : 30, 72, 236, 325,
 452, 877, 959,
 1163, 1393.
 25 : 730.
 33 : 730.
 34 : 569, 730, 1444.
 35 : 730, 731.
 XIV, 1 : 56, 653.
 2 : 152, 1106.
 6 : 132, 504, 761,
 856, 998, 1167.
 12 : 676, 784.
 15 : 859.
 18 : 320.
 23 : 324, 326, 916.
 26 : 417, 555, 715.
 27 : 56, 653.
 XV, : 716.

- 5 : 952, 1038, 1215,
1267.
- 13 : 559.
- 14 : 654.
- 15 : 973.
- 16 : 260, 261.
- 20 : 56, 653.
- XVI, 2 : 713.
- 13 : 222, 401.
- 20 : 350.
- 23 : 422.
- 24 : 62.
- 33 : 56, 158, 653,
713.
- XVII, : 731.
- 3 : 23, 141, 1153.
- 4 : 824.
- 9 : 1284.
- 19 : 861.
- 21 : 67, 655, 741,
802, 918.
- 23 : 604, 701.
- 26 : 68, 655.
- XVIII, 36 : 784.
- 38 : 926.
- XIX, 5 : 1120.
- 14 : 733, 734, 735,
931, 977.
- 15 : 735, 1422.
- 25 : 1009.
- 27 : 505, 520, 1012.
- 28 : 631.
- XX, 21 : 397.
- 26 : 1436.
- 28 : 765.
- XXI, 11 : 1209.
- 15 : 691, 722, 1180.
- 17 : 177, 241, 1181.
- 18 : 629.
- Actes des Apôtres.**
- I, 1 : 236, 242, 273,
697, 1113, 1331,
1349.
- 8 : 144.
- IV, 11 : 132.
- 12 : 449.
- 32 : 71, 390.
- 33 : 138.
- V, 29 : 496.
- 41 : 158, 350.
- VI, 4 : 157, 614, 695,
1432.
- VIII, 4 : 827, 828.
- 9 : 589.
- IX, 6 : 364, 792, 1228,
1323.
- 16 : 812.
- XII, 5 : 1360.
- XV, 9 : 403.
- 10 : 337.
- XVII, 21 : 587.
- 25-28 : 25.
- 28 : 218, 292, 1275.
- XX, 28 : 21, 279, 913,
1071.
- Romains.**
- I, 17 : 1112.
- IV, 11 : 627.
- 18 : 410.
- 25 : 945.
- V, 5 : 23, 405, 412,
1050, 1051.
- 20 : 921.
- VI, 9 : 950.
- VII, 24 : 1143.
- VIII, 3 : 1005.
- 6 : 712.
- 14 : 1106.
- 17 : 172, 891.
- 18 : 406, 517, 761.
- 21 : 511.
- 22 : 1008.
- 24 : 397.
- 26 : 220, 293, 295,
425, 905.
- 28 : 281.
- 30 : 1125.
- 32 : 865.
- X, 4 : 28, 95, 110, 133,
210.
- 14 : 396, 636, 863.
- 17 : 1358.
- 18 : 1206.
- XI, 4 : 1055.
- 33 : 320.
- 36 : 635.
- XII, 10 : 477.
- XIII, 10 : 861, 1383.
- 11 : 608, 610.
- 14 : 90, 1244, 1245.
- XV, 3 : 859, 933.
- I Corinthiens.**
- I, 19 : 1210.
- 21 : 138, 230.

- 23 : 132, 140, 882.
 24 : 210, 881, 1139.
 27 : 1207.
 II, 2 : 132, 206, 212,
 322, 751, 752,
 875, 1112, 1215,
 1231.
 4 : 223, 1411.
 9 : 455.
 10 : 735.
 14 : 221.
 III, 15 : 565, 1043.
 22-23 : 211.
 IV, 1 : 210, 578, 581.
 2 : 612.
 7 : 424, 1145.
 10 : 811.
 V, 6 : 247.
 VI, 17 : 27, 222, 901,
 1050, 1109.
 19 : 903.
 20 : 904.
 VII, 15 : 1067.
 32 : 1241.
 VIII, 1 : 48, 97, 199, 212,
 872, 1036, 1095,
 1101.
 IX, 22 : 794, 1386.
 25 : 389.
 27 : 1111.
 X, 17 : 146, 861, 986,
 1292.
 31 : 1422.
 XI, 1 : 263.
 28 : 969, 970.
 XII, 3 : 220.
 5 : 1292.
 12-14 : 275.
 14-17 : 373.
 XIII, 4-7 : 1304-1310.
 XIII, 13 : 411.
 XIV, 34 : 1021.
 XV, 17 : 944.
 28 : 406, 1047, 1048,
 1050, 1051.
 41 : 606.
 43 : 1048.
 44 : 1047.
 47 : 240.
 XVI, 22 : 133, 858.
- II Corinthiens.**
- II, 17 : 862, 1328, 1355,
 1433.
- III, 17 : 700.
 18 : 407.
 IV, 5 : 132.
 7 : 519.
 17 : 946.
 V, 4 : 1244.
 14 : 263, 559, 620,
 858, 1208.
 20 : 1327.
 VI, 13 : 665.
 15 : 563.
 VIII, 9 : 314, 504.
 XI, 26 : 212.
 XII, 9 : 882.
 10 : 617.
 15 : 239, 571, 681,
 1114, 1384.
 XIII, 5 : 820, 821, 1112.
- Galates.**
- II, 19 : 940.
 20 : 237, 861, 917,
 1027.
 III, 27 : 915.
 IV, 6 : 24.
 19 : 99, 135, 141,
 166, 168, 169,
 235, 237, 253,
 885, 908, 913,
 1114.
 V, 17 : 102, 359.
 24 : 1143.
 VI, 1 : 97.
 14 : 122, 814, 1236.
 16 : 629.
- Ephésiens.**
- I, 3-4 : 1124, 1125.
 10 : 132, 210, 481,
 488, 787, 859.
 23 : 21, 135, 860, 861.
 II, 3 : 227, 876, 883,
 889, 1150.
 6 : 1170.
 20 : 211, 496, 1285.
 III, 17 : 45, 886, 907, 913,
 916.
 IV, 3 : 129, 708.
 13 : 235, 236, 861.
 14 : 1108.
 15 : 222.
 22 : 357.
 24 : 915, 916.
 V, 1-2 : 820.

- 20 : 55, 62, 653, 1161
 27 : 136.
 31 : 1272.
 32 : 21.
 VI, 6 : 778, 863.
 12 : 1142, 1147.

Philippiens.

- I, 18 : 140.
 I, 21 : 20, 237, 264, 318,
 324, 826, 829,
 858, 917, 1107,
 1175, 1194, 1231.
 I, 23 : 1143.
 II, 5 : 312, 357, 452,
 543, 675, 917.
 7 : 859, 879, 917,
 948, 1215.
 8 : 52, 54, 531, 540,
 730, 744, 859,
 871, 1194, 1215,
 1251.
 12 : 866.
 13 : 1038.
 21 : 694, 1116.
 III, 12-13 : 294.
 17 : 860.
 20 : 1119.
 IV, 4 : 349, 721.
 7 : 253, 1437.
 13 : 58, 882, 1210.

Colossiens.

- I, 15 : 1150.
 19 : 133, 856, 1054.
 20 : 133, 858.
 23 : 1036.
 24 : 76, 938, 1163.
 II, 3 : 132, 319, 635,
 856, 1005, 1070,
 1113.
 9 : 856, 942, 1113,
 1406.
 III, 1 : 1437.
 2 : 945.
 3 : 123, 237, 883.
 4 : 1107, 1222.
 9-10 : 915, 1242.
 22 : 1107.

I Thessaloniens.

- IV, 3 : 863, 868.
 V, 18 : 426.
 19 : 293.

I Timothée.

- I, 13 : 338.
 17 : 141, 225.
 II, 5 : 219, 856, 1150.
 III, 15 : 135.
 IV, 2 : 367.
 VI, 8 : 157.

II Timothée.

- I, 12 : 410.
 II, 3 : 1147.
 9 : 480.
 15 : 213.
 17 : 547.
 22 : 711, 713.
 III, 3 : 1309.
 IV, 3 : 274.
 3 : 480.
 8 : 232, 865.

Hébreux.

- I, 1-2 : 1411.
 2 : 397, 855, 860,
 1152.
 3 : 73, 322, 880, 881,
 1005, 1221, 1222,
 1246, 1411.
 6 : 319.
 14 : 166, 908.
 II, 11 : 449.
 IV, 12 : 122.
 VII, 3 : 964, 1278.
 17 : 1023.
 25 : 114, 449, 950.
 26 : 961.
 X, 1 : 420.
 7 : 82.
 8-9 : 957.
 XI, 1 : 397.
 6 : 217, 396, 558,
 853, 864, 1111.
 XII, 1 : 407, 409.
 2 : 45, 132, 210,
 240, 592, 873,
 944, 1073, 1252.
 XIII, 17 : 86, 545, 549,
 550, 551.

Saint Jacques.

- I, 2 : 812, 1041, 1042,
 1112.
 4 : 409, 410, 481.

- 17 : 23, 130, 422,
1254.
18 : 946.
II, 19 : 462.
IV, 6 : 421.
15 : 400, 1042.
V, 16 : 567.
- I Saint Pierre.**
II, 21 : 1033.
25 : 275.
III, 14 : 588.
IV, 14 : 588.
- II Saint Pierre.**
I, 4 : 981.
- I Saint Jean.**
III, 1 : 1310.
2 : 1049.
IV, 8 : 68, 417, 555,
1310.
16 : 68, 417, 555,
864.
19 : 620, 679, 857,
975.
V, 4 : 400.
20 : 951, 1116.

Apocalypse.

- I, 8 : 859, 866.
2-4 : 416.
III, 1 : 1108, 1418.
15 : 971.
20 : 899, 901, 1123.
21 : 902.
IV, 6 : 1240.
V, 6 : 919, 956, 958.
11-12 : 750.
14 : 751.
VI, 2 : 662.
VII, 14 : 518.
VIII, 1 : 293.
XIII, 8 : 52, 543, 750, 923,
951, 952, 1018.
XIV, 4 : 518, 949, 1018.
XVII, 3-5 : 137.
4 : 1031.
XIX, 16 : 662.
XXI, 3 : 135, 211.
5 : 713.
23 : 1050.
XXII, 2 : 231.
11 : 565.
14 : 518.
20 : 916, 918.

INDEX ONOMASTIQUE

— A —

- Abel** : 996, 1407.
- Abraham** : 291, 616, 818, 887.
- Achab** : 900.
- Adam** : 236, 989, 996.
- Adoratrices** : 947, 1079, 1224-81, 1232.
- Afrique** : 728.
- Albigeois** : 155, 203, 222, 1090.
- Alès** : 947.
- Alexandrie** : 1355.
- Allamagne** : 203, 462, 827, 828.
- Allemand (Mr)** : 1349.
- Alzon (Augustine d')** : 758.
- Alzon (Edmond d')** : 749.
- Alzon (Emmanuel d')** :
Vocation sacerdotale : 733, 734, 749, 750.
» religieuse : 639, 640, 641, 758, 769.
- Débuts de l'Institut** : 770, 771-3, 774-7, 1283.
- Règlement de vie** : 777-87.
- Le Prêtre : Retraite d'ordination** : 760-765.
- Ordination sacerdotale** : 765-768, 779, 826.
- Le Religieux** : 779-782, 826.
- Vœux de religion** : 788, 807.
- Autres vœux** : 639, 773, 796, 825, 826.
- Le Supérieur** : 782-7, 791, 793, 794, 797, 810, 818, 819, 826, 829, 834.
- Amour de N.-S.** : 305, 742, 769, 778, 783, 784, 789, 797, 804, 805, 811, 813, 814, 817, 818, 821, 822, 826, 829, 832, 834, 838, 839, 842, 1462.
- Dévotion eucharistique** : 734, 751, 752, 753, 754, 778, 815, 825-6, 840, 841, 982, 983.
- Crucifix** : 822, 823, 1231.
- Amour de la Sainte Vierge** : 794, 796, 801, 804, 806, 808, 809, 810, 812, 815, 816, 817, 818, 819, 822, 827, 828, 838, 839, 843, 1462.
- Amour de l'Eglise** : 759, 779, 799, 837, 838, 839, 1041.
- Patrons** : 760, 816.
- Saints et Saints Anges** : 811, 816, 828, 829, 830.
- Dévotion au Saint-Esprit** : 810, 811, 819, 844.
- Foi** : 791, 814, 833.
- Humilité** : 833, 834.
- Aveux d'humilité** : 641, 763, 795, 808, 810, 813, 816, 818, 832, 833, 834, 1065, 1143.
- Obéissance** : 743, 744.
- Pauvreté** : 790, 827.
- Oubli de soi** : 305, 823.
- Prière** : 305, 783, 792, 803, 806, 832, 840, 841, 844.
- Retraites** : 760-5, 799-802, 812, 834, 835, 838, 840, 844.
- Résolutions** : 787, 790, 796, 802, 818, 820, 829, 835, 836, 839, 840.
- Examen particulier** : 1079, 1081.
- Pauvreté** : 743, 790, 816, 817, 827.
- Epreuves** : 759, 804, 806, 808, 809, 811-12, 820, 839, 840, 841.
- Souffrances** : 809, 813, 814, 840.
- Esprit de sacrifice** : 780, 782, 783, 812, 813, 814, 816, 820, 822, 829.
- Chasteté** : 743, 779.
- Mortification** : 783, 803.

- Etudes* : 745-9, 754-8, 769-70, 789-90, 831, 842.
- Ecriture Sainte** : 735, 736, 805.
- Scolastique** : 1083, 1084, 1097, 1098.
- Zèle** : 758, 759, 768, 773, 774, 780-82, 798, 799, 811, 833, 845, 1229.
- Alzon (Vicomte d')** : 765.
- Ambroise (saint)** : 520.
In Ev. sd. Luc. C. II ; P.L. XV, 1640 : 944, 1219.
Id., 1647 : 170, 888.
De Virg. L. I, C. III ; P.L. XVI, 202 : 517.
De Virg. L. I, C. V ; P.L. XVI, 206 : 521.
De Virg. L. I, C. III ; P.L. XVI, 206 : 521.
De Virg. L. II, C. II ; P.L. XVI, 220 : 1003.
- Amérique** : 1387.
- Ammonius Saccas** : 1355.
- Ananie** : 1108.
- André (saint)** : 1210.
- Andrinople** : 160, 1181, 1198, 1199, 1456, 1457, 1459.
- Angelico (Fra)** : 1386.
- Angleterre** : 728, 827, 828.
- Anne** : 926.
- Anne d'Autriche** : 1117.
- Anselme (saint)** :
Epist. Liv. IV, IX ; P. L., 159 : 860.
- Antéchrist** : 691, 1210.
- Antinoüs** : 1410.
- Antoine (saint)** : 529, 1325.
- Apollon du Belvédère** : 1409.
- Ariens** : 1046.
- Aristote** : 699, 789.
- Arius** : 556.
- Arras** : 175.
- Assuérus** : 1356.
- Athanase (saint)** : 793.
- Athènes** : 1210.
- Atila** : 142.
- Augustin (saint)** : 140, 142, 149, 171, 213, 234, 303, 304, 305, 390, 415, 450, 475, 490, 495, 568, 589, 598, 604, 636, 722, 789, 796, 889, 897, 932, 943, 1003, 1037, 1045, 1094, 1096, 1124, 1158, 1159, 1160, 1170, 1172, 1213, 1222, 1347.
- Pages** P. L. XXXII Col.
- 1148 : *Confes. I, 1* : 661.
 427-31 : *Confes. I, 4-5* : 662-3.
 479 : *Confes. I, 13* : 670.
 568 : *Confes. III, XII* : 692-3.
 432-37 : *Confes. IV, 9-12* : 699-700.
 1032 : *Confes. VII, 9* : 740-1.
 476, 762 : *Confes. VIII, 11* : 761.
 872 : *Confes. X, 23* : 793.
 304, 715 : *Confes. XII, 31* : 844.
 635 : *De Ordine, 9* : 1007.
 437-47 : *De Mor. Eccl., i, 11-14* : 1319-21.
 392, 1149 : *Reg. Mon., VIII, 3* : 1382.
- P. L. XXXIII
- 293, 1150 : *Ep. 118* : 431.
 292 : *Ep. 130, 18-19* : 501.
 296 : *Ep. 187, 17, 19* : 838.
 1220 : *Ep. 188, 1* : 849.
- P. L. XXXIV-XXXV
- 551, 1148 : *De Doctr. Christ.* : 15.
 417 : *De Doctr. I, 4* : 20.
 1152 : *De Doctr. I, 6* : 21.
 854 : *De Doctr. II, 9* : 42.
 412 : *De Doctr. III, 10* : 72.
 715 : *De Doctr. III, 27* : 80.
 991 : *De Gen. contra Man., XI, 17* : 209.
 890, 891 : *In Joan. Ev., II, 14* : 1395.
 421, 1272 : *In Joan. Ev., V, 1* : 1414.
 721 : *In Joan. Ev., XX* : 1562-3.

- 925 : In Joan. Ev., LV, 5 : 1786.
 417 : In Joan. Ev., LXV, 1 : 1808.
 416 : In Joan. Ev. LXXIV, 2 : 1827.
 849 : In Joan. Epist. VII, 8 : 2033.

P.L. XXXVII

- 383 In Ps. XXVII, 14 : 404.
 1133-41 : In Ps. LXXXIII : 1055-1068.
 381 : In Ps. CI, 3 : 1306.
 1174 : In Ps. CXVIII, 4,1 : 1509.
 1173 : In Ps. CXVIII, 7,4 : 1518.
 346 : In Ps. CXIX, 1 : 1597.
 346 : In Ps. CXX, 1 : 1606.
 347-8 : In Ps. CXXI, 1 : 1618.
 352 : In Ps. CXXI, 5 : 1622.

P.L. XXXVIII

- 1214-1215 : Sermon, 336, 1-2 : 1472.
 319 : App. Serm., CXXXVIII, 1 : 1997.

P.L. XL

- 1176 : De Div. Q., 71 : 83.
 1155 : De fide rerum, II : 173.
 1114 : Enchiridion, I, 1 : 231.
 1171 : De Cat. Rud., IV : 316.
 1003, 1006 : De Virg., II : 397.
 496 : De Virg., VIII : 400.
 518 : De Virg. XIII : 402.
 518, 1008 : De Virg., XXVII : 411-2.
 522 : De Virg., XXXVI : 417.
 1217 : De Bono Vid., 16 : 442.
 512 : De Bono Vid. 21 : 448.
 294-5 : De Util. Jej., 1 : 708.

P.L. XLI

- 858 : De Civ. Dei, XIV, 28 : 436.
 393 : De Civ. Dei, XV, 22 : 467.

P.L. XLII

- 1085 : De Trinitate, XII : 998.

P.L. XLIV

- 336, 339, 870 : De nat. et Gr., XXVI : 261.
 399 : De Pred. Sanct., V : 963.
Augustins : 1063, 1064.
Australie : 160, 185.
Auteuil : 666, 699, 710, 1034.
Autriche : 162.
Avignon : 819.

— B —

- Babel** : 225.
Babylone : 136, 137.
Bailly (P. Emm.) : 254, 308, 836, 840, 845, 1081, 1087, 1088, 1089, 1090, 1103, 1350, 1387, 1423, 1461, 1464.
Bailly (P. V. de Paul) : 288, 723, 836, 842, 1068, 1076, 1082, 1087, 1088, 1102, 1350.
Baragnon Numa : 1103.
Barnabo (Card.) : 1448, 1451.
Baronius : 213.
Basile (saint) : 529, 715, 856, 1449.
Bastien (Abbé) : 808.
Baudouy (P. Ernest) : 614, 1388.
Bellarmin : 1046, 1149.
Benoît (saint) : 155, 157, 279, 304, 390, 529, 577, 642.
Berardi (Card.) : 213, 1450.
Bernard (saint) : 103, 586, 598.
 De Consideratione, II, 13 : P.L., 182, 756 : 335.
 De diligendo Deo ; 974 : 418.
 Super Missus ; P.L., 183, 59 : 1007.
 In Nat. B.M.V. ; P.L. 183, 441 : 1218.
Berulle (Card. de) : 792, 795, 798.
Bethléem : 33, 34, 65, 575, 628, 859, 892, 894, 895, 969, 1124.
Bévier (Sœur Marie-Aug.) : 790.

Bizzari (Mgr) : 1062.
Bologne : 1195.
Bonald (de) : 1045, 1391.
Bonaventure (saint) : 213, 790, 852, 853.
Bossuet : 189, 213, 519, 520, 789, 797, 798, 831, 842, 851, 858, 860, 1037, 1045, 1055, 1406.
Boux : 700.
Bourdaloue : 213, 831, 942, 1051.
Bouvy (P. Edmond) : 1117.
Brézé (de) : 767, 768.
Buffon : 749.
Bulgarie : 186, 1181, 1182-83, 1449, 1451, 1453, 1456-57.
Bulletin des Œuvres Ouvrières : 1424.

— C —

Cabrières (Card de) : 836.
Caïn : 993, 996, 1407.
Caïphe : 921, 926.
Camille de Lellis (saint) : 559.
Camus (Mgr) : 970.
Canrobert : 682.
Capitole : 1410.
Carmes : 701, 1064.
Cart (Mgr) : 773, 794.
Carthage : 178, 1420.
Catherine de Sienne (sainte) : 699, 798, 800, 825, 897, 1165.
Cestac (Abbé) : 825.
Chalais : 799.
Chalcédoine : 1453.
Chambourdon (P. Fr. d'Assise) : 1067, 1068.
Charlemagne : 233.
Charles Borromée (saint) : 830, 1205.
Charles Martel : 233.
Charles-Quint : 1145.
Châteaux (les) : 1103.
Cicéron : 479.

Clercs Réguliers : 155.
Clovis : 233.
Colisée : 1410.
Combalot : 42.
Commarque (Sœur Marie-Thérèse de) : 809, 843.
Condren : 795.
Constantin : 232.
Constantinople : 1072, 1451, 1453-54, 1456-57.
Cooper : 1374.
Commune (la) : 178, 184.
Cornille (centurion) : 1181.
Correnson (Mère Emmanuel-Marie de la Compassion) : 827, 833, 838, 839, 841, 1074, 1077, 1078, 1079, 1083, 1178, 1184, 1185, 1186, 1187, 1189, 1191, 1195, 1201, 1213.
Cratès : 898.
Cusse (Père) : 297.
Czartoriski : 1450.

— D —

Daniel : 329, 330, 580.
Danzas (Père) : 1195.
Darras : 213, 1043, 1044, 1045, 1094.
David : 39, 491, 562.
Démétride : 1217, 1220.
Denys l'Aréopagite : 855, 1362.
Descamps (P. Pierre) : 1090.
Diane (Bse) : 1196.
Dominicains : 684, 1062, 1063, 1064, 1098, 1195.
Dominique (saint) : 155, 198, 202, 203, 204, 529, 577, 642, 1090.
Donat : 1046.
Dumazer (Père Alexis) : 687, 723, 848, 1090, 1093, 1103.
Dupanloup (Mgr) : 1001.
Durand (Abbé) : 834.
Duruy : 1354.

— E —

- Egypte : 33, 557.
 Elie : 179, 818.
 Elisabeth (sainte) : 169, 916, 1219.
 Escures (Comtesse d', née de Pélissier) : 724, 809, 811, 841, 1102, 1460.
 Espagne : 162, 828.
 Espatero : 1360.
 Esther : 1356.
 Etats-Unis : 565.
 Europe : 180, 1388, 1398-1400.
 Eutychès : 1046.
 Eve : 319, 996.

— F —

- Faber : 645, 1227.
 Fabre (Abbé) : 759.
 Félix de Cantalice (saint) : 1205.
 Fénelon : 798, 850.
 Florence : 1070.
 Fourrier (saint) : 795.
 France : 142, 173, 177, 180, 181, 184, 222, 233, 394, 462, 471, 662, 827, 828, 927, 1089, 1360, 1397, 1420, 1438, 1440, 1442, 1445, 1452, 1453, 1455.
 François d'Assise (saint) : 151, 155, 157, 202, 204, 529, 577, 642, 816, 817.
 François de Sales (saint) : 213, 216, 598, 760, 798, 852, 897, 970, 1053, 1113.
 François de Sales (Œuvre de Saint-) : 1066, 1082, 1180, 1448.
 Fraysinous (Mgr) : 1037.

— G —

- Gabriel (saint) : 32, 165, 166, 168, 907, 908, 913, 1268.
 Gaète : 1041.
 Galabert (Père) : 297, 646, 985, 1087, 1457, 1459.
 Gareiso (Abbé) : 772.

- Garibaidi : 1041.
 Gay (Mgr) : 842.
 Gédéon : 908.
 Genzéric : 142.
 Gerbet (Mgr) : 1382.
 Germer-Durand (Mr) : 771, 1349, 1355, 1382.
 Germer-Durand (Père) : 297, 1090.
 Géry (Père) : 1098.
 Gil Blas : 739.
 Ginouilhac (Mgr) : 758.
 Gladiateur mourant : 1410.
 Goths : 557.
 Grégoire (saint) : 437, 855, 1362.
In Ezech., II ; P.L., 76, 1037 : 497.
Homél., XXV ; P.L., 76, 1189 : 350.
Reg., Past. I ; P.L., 77, 14 : 598.
 Grégoire VII : 304, 799, 1293.
 Grégoire XVI : 705, 767.
 Grégoire de N. (saint) : 1454.
 Grégoire Thaum. (saint) : 817.
 Grenade (L. de) : 831, 851.
 Grenoble : 181.
 Grou (Père) : 851.
 Guépin (Dom) : 843.
 Goubier (Abbé) : 776.
 Goudin : 1098.
 Gouraud : 735.

— H —

- Halluin (Père) : 175.
 Hassoun (Mgr) : 1452.
 Hedde F. : 1351.
 Hello : 1106.
 Henri V : 749.
 Hérode le Grand : 33, 896.
 Hérode Anlipas : 562, 926, 927.
 Hérédate : 789.
 Hilarion (saint) : 1325.
 Hugo (Victor) : 1038.
 Huns : 557.

— I —

- Ignace de Loyola (saint) :** 204, 642, 760, 762, 1078, 1081.
Ignace de Cple (saint) : 1454.
Innocent III : 222.
Irlande : 565.
Isaïe : 1362.
Islamisme : 233.
Italie : 162, 203, 222, 462, 828.

— J —

- Jacob :** 896.
Jacques (saint) : 1210, 1267.
Jaire : 370.
Japhet : 1368.
Jaricot (Mademoiselle) : 1180, 1216.
Jean (saint) : 505, 599, 675, 760, 1009, 1210, 1267.
Jean-Baptiste (saint) : 169, 480, 1165, 1268.
J.-B. de la Salle (saint) : 795, 1299.
Jean de Dieu (saint) : 632.
Jean de la Croix (saint) : 213, 216, 817, 852, 853, 1144, 1247.
Jean Chrysostome (saint) : 760, 856, 1037, 1386, 1453, 1454.
Jérémie : 1165.
Jérôme (saint) : 479, 519, 898, 1122, 1206.
Jérôme Emilien (saint) : 559.
Jérusalem : 33, 121, 136, 144, 351-56, 903, 920, 921, 1043, 1109, 1166, 1213, 1214.
Jézabel : 900.
Jésuites : 642, 708, 766, 1062, 1063, 1076.
Job : 671.
Jonas : 566, 595.
Josaphat (saint) : 843.
Joseph (saint) : 33, 100, 303, 505, 628, 716, 717, 718, 760, 892.

- Joseph d'Armathie :** 505.
Joseph de Cupertino (saint) : 590.
Josué : 562.
Jourdain de Saxe : 198, 1195.
Judas : 925, 926.
Julienne : 1220.

— K —

- Kulturkampf :** 557.

— L —

- Labriolle (de) :** 427, 430, 437.
Lacordaire : 469, 706, 770, 1037, 1385.
La Fontaine : 1368.
Lamennais : 748, 749, 766, 767, 1353, 1406.
Laocoon : 1409.
Larron (le bon) : 599.
Laurent (Père Ch.) : 200, 201, 208, 614, 673, 837, 1087, 1462.
Lavagnac : 147, 149, 254, 1232.
Lavigerie (Card.) : 1448.
Lazare : 365, 368, 920, 1126.
Leibnitz : 748.
Lejeune : 831.
Léon (saint) :
 Sermon 21 ; P.L., 54, 192 : 453, 879.
 Sermon 24 ; P.L., 54, 206 : 171.
 Sermon 25 ; P.L., 54, 212 : 170.
 Sermon 26 ; P.L., 54, 213 : 170, 319, 320.
Léon XIII : 462, 1464.
« Liberté pour tous » : 1424.
Liguori Alph. (saint) : 213.
Lombard (Père M.) : 1097.
Louis (saint) : 233, 1292.
Louis XV : 1400.
Lourdes : 181, 721, 1399.
Lucca (Mgr de) : 1080.

Luglien d'Esgrigny : 733, 768.
 Luther : 556, 757, 1293.
 Lyon : 181, 1180, 1419, 1459.

— M —

Mabillon : 674.
 Macchabées : 162, 562.
 Macédoniens : 1046.
 Madeleine (sainte) : 1164.
 Mahomet : 556, 557.
 Maître (de) : 592, 1016, 1407.
 Malebranche : 747.
 Marc (saint) : 390.
 Marie d'Agréda : 664, 699, 700, 852.
 Marie de Béthanie : 1126.
 Marseille : 181.
 Masella Aloisi : 1459.
 Massillon : 469.
 Maubon (Père Joseph) : 1090.
 Mayence : 177.
 Ménard (Michel) : 723.
 Mérignargues (Isab. de) : 1180-81.
 Metz : 177.
 Michel (saint) : 893, 1211, 1278, 1434, 1435.
 Michel-Ange : 1385.
 Milleret (Mère Marie-Eugénie de Jésus) : 42, 639, 658, 698, 706, 727, 769, 770, 773, 774, 791, 792, 793, 796, 797, 798, 799, 803, 804, 805, 806, 808, 809, 810, 811, 813, 814, 817, 821, 822, 823, 830, 832, 837, 840, 841, 842, 843, 844, 906, 1067, 1076, 1091, 1102, 1142.
 Molinos : 860.
 Monique (sainte) : 568.
 Monnier : 1299, 1389.
 Montalembert : 768.
 Montesquieu : 728.
 Montpellier : 754, 1439.
 Montpellier (de) : 768.

Moïse : 398, 562, 818, 903, 993, 1335, 1361.

— N —

Naim : 368.
 Naples : 1041, 1084.
 Napoléon : 671.
 Nazareth : 33, 34, 65, 94, 95, 320, 505, 628, 630, 910, 1395.
 Néhémias : 562.
 Néron : 141.
 Nestorius : 1046.
 Nîmes : 254, 288, 658, 707, 848, 1065, 1084, 1090, 1180, 1212, 1213, 1425, 1439, 1446.
 Nîmes (Collège de) : 160, 271, 275, 305, 641, 642, 644, 919, 1388.
 Ninive : 566, 595.
 Noé : 1169, 1368.

— O —

Oblates de l'Assomption : 43, 160, 186, 196, 254, 305, 698, 699, 726, 834, 836, 840, 848, 1074, 1075, 1076, 1078, 1079, 1178-1223, 1192, 1196, 1198, 1212, 1369.
 Odescalki (Card.) : 766, 767.
 Odessa : 1458, 1459.
 Olier : 795, 803.
 Olivieri (Père) : 683.
 Orient : 565, 985, 1178, 1179, 1182, 1388, 1448-60.
 Origène : 1355.

— P —

Paris : 160, 177, 181, 183, 201, 270, 642, 660, 1446.
 Pascal : 1146, 1387.
 Patt (Fr. Edm.) : 681.
 Paul (saint) : 52, 138, 141, 275, 318, 477, 760, 1164, 1210, 1362, 1386, 1406.
 Paul l'Ermitte (saint) : 1325.
 « Le Pèlerin » : 919, 1424, 1447.

Pélage : 1046.
Pelissier : 682.
Pernet (Père) : 305.
Petites Sœurs de l'Assomption :
 160, 305, 726.
Philippe le Bel : 143.
Philippe Néri (saint) : 1143,
 1205.
Philippopoli : 160, 1456, 1457.
Photius : 1452, 1453.
Picard (Père) : 15, 42, 82, 129,
 192, 201, 207, 254, 270, 271,
 288, 297, 305, 308, 723, 833,
 834, 835, 836, 837, 838, 839,
 842, 848, 947, 988, 1062, 1066,
 1067, 1076, 1080, 1082, 1088,
 1399, 1428, 1445, 1446, 1461.
Picard (Monsieur) : 987.
Ple IX : 145, 175, 176, 184,
 704, 705, 1003, 1041, 1071, 1072,
 1090, 1448, 1449, 1450, 1451,
 1455, 1457, 1459.
Pierre (saint) : 38, 138, 141,
 480, 562, 566, 588, 675, 701,
 926, 1210, 1267, 1434, 1435.
Pilate : 229, 926, 927, 930, 931,
 933, 934, 935, 977.
Pitra (Cardinal) : 1459.
Plantier (Mgr) : 304, 1077.
Platon : 789, 1032.
Plutarque : 789.
Poitiers : 233.
Poly : 767.
Polycarpe (saint) : 825.
Port-Royal : 1146.
Proba : 296.
Prusse : 173, 184, 186.

— R —

Rampolla : 1459.
Rancé (de) : 304, 674, 682, 779,
 795, 1284.
Ravignan (Père) : 677.
Régis (Eulalie de) : 1212.
Reims : 666.

Reisach (Cardinal) : 1085.
Religieux de l'Assomption : 17,
 36, 41, 42, 44, 57, 61, 70, 73,
 78, 82, 96, 104, 107, 124, 132,
 148, 165, 168, 182, 186, 195,
 211, 215, 222, 231, 266, 306,
 309, 578, 585, 614, 615, 654,
 692, 715, 819, 834, 836, 840,
 1062-1141, 1119, 1196, 1425,
 1426.
Religieuses de l'Assomption :
 16, 41, 82, 124, 160, 305, 658,
 668, 669, 683, 692, 698, 726,
 840, 919, 935, 1024, 1036,
 1040, 1142-77.
Rochefort : 819.
Rohrbacker : 213, 789, 831, 1094.
Roland-Gosselin : 427, 447.
Rome : 141, 142, 175, 177, 758,
 759, 838, 941, 1063, 1069, 1071,
 1072, 1083, 1166, 1210, 1360,
 1419, 1420, 1451, 1455.
Russie : 186, 462, 1072, 1448,
 1457, 1458, 1459, 1460.
Rustky : 843.

— S —

Sacconi (Mgr) : 1459.
Salette (la) : 181.
Salamanque : 1424.
Salomon : 1214.
Salvy : 817.
Samuel : 562.
San Severino : 1098.
Saphire : 1108.
Saugrain (Père Hip.) : 254,
 271, 287, 288, 673, 1087, 1088,
 1183, 1462.
Saül : 504, 562.
Sébastopol : 682.
Sedan : 177, 666.
Segna (Mgr) : 1459.
Ségur (Mgr de) : 1067.
Sem : 1368.
Simeoni (Mgr) : 1448, 1449,
 1450, 1451, 1455.
Simon de Cyrène : 929.

Simon Jules : 1033.
Sinai : 177, 1034, 1038, 1361.
Sacrate : 1352.
Stanislas (Collège) : 1388.
Suarez : 1002.
Suisse : 462.
Syllabus : 164, 205.

— T —

Talbot (Mgr) : 1448, 1449.
Tertullien :
 P. L., II, 848 : 543, 717,
 1366.
Tesson (de) : 771.
Thérèse (sainte) : 664, 695, 699,
 700, 703, 852, 862, 897, 1068,
 1131, 1144, 1227, 1259.
Thiers : 709.
Thomas (saint) : 675.
Thomas d'Aquin (saint) : 213,
 226, 303, 304, 498, 591, 690,
 699, 722, 790, 855, 943, 1084,
 1094, 1095, 1096, 1098, 1336,
 1347, 1356, 1362.

Somme Théologique :

la Pars, Q. 1, art. 1 : 850.
 la Pars, Q. 22, art. 1 : 866.
 la Pars, Q. 22, art. 4 : 867.
 la Pars, Q. 23, art. 3 : 869.
 la Pars, Q. 106, art. 4 : 1336.
 la Ilæ, Q. 17, art. 9, ad
 secundum : 221.
 Ilæ Ilæ, Q. 11, art. 1 : 399.
 Ilæ Ilæ, Q. 23, art. 1 : 411.
 Ilæ Ilæ, Q. 23, art. 2 : 412.
 Ilæ Ilæ, Q. 24, art. 2 : 415.
 Ilæ Ilæ, Q. 24, art. 3 ad
 secundum : 1049, 1156.
 Ilæ Ilæ, Q. 24, art. 7 : 416.
 Ilæ Ilæ, Q. 27, art. 1 : 418.

Ilæ Ilæ, Q. 88, art. 3 : 494.
 Ilæ Pars, Q. 1, art. 2 : 1348.
 Sententiarum, D. 49, Q. 5, art. 5 :
 1051.

Trente (Concile de) : 187, 213,
 260.

Trotmann : 1358.

Turin : 639.

— V —

Vaillie (P. Siméon) : 644.
Vandales : 557.
Varind'Ainville (Madame) : 832.
Vatican (Concile du) : 145,
 147, 173, 175-77, 192, 205, 214,
 234, 839, 1069, 1070, 1073, 1074,
 1076, 1079, 1082, 1083, 1085,
 1086, 1099, 1360.
Veuillot Louis : 1423.
Vigan (La) : 147, 254, 270, 271,
 281, 658, 673, 834, 1183, 1423.
Vincent de Paul (saint) : 559,
 795, 1053, 1113, 1117, 1303,
 1439, 1444.
Virgile : 479.
Voltaire : 180.

— W —

Walburge (Sœur) : 823, 1224,
 1227, 1229, 1232.
Walter Scott : 1374.

— X —

Xénophon : 789.

— Z —

Zacharie : 1268.
Zabédée : 1110.
Zigliara : 1090.
Zorobabel : 1214.

INDEX ANALYTIQUE

— A —

- Abnégation** : 140, 986.
- Action** : 79, 599, 600, 617, 696.
- Action de grâces** : 61, 93, 425-6, 605, 679, 970, 1161.
- Admiration** : 42, 323.
- Adoration** : 22-24, 28, 30, 42, 89, 114, 146, 181, 424-25, 448-450, 493, 496, 602-603, 627, 661-662, 667-8, 669, 672-3, 718, 898, 948-52, 981, 1146, 1160, 1168, 1260.
- Affections** : 311.
- Affranchissement** : 157, 499, 510.
- Alumnat** : 187, 235, 246-53, 254, 261, 297, 1099-1102-04.
- Amabilité** : 105.
- Ambition** : 587-88, 594.
- Amitié** : 728-732.
- Amitiés particulières** : 571, 572, 678.
- Amour** : 77, 153, 347, 348, 479, 491, 512, 544, 560, 603-04, 1050, 1332, 1356, 1359.
- Amour de Dieu** : 24, 68, 74, 77, 131, 364, 392, 393, 411, 555, 559, 579, 654, 717, 848, 850, 864-70, 898, 1153, 1172-4, 1208-9, 1358-9, 1363.
- Amour (Triple...)** : 20, 40, 42, 44, 45, 70, 128, 129, 131, 143, 168, 193, 242, 243, 249, 262, 711, 722, 723, 724, 819, 839, 847, 1102, 1249, 1387.
- Amour de Notre-Seigneur** : 20-31, 38, 49, 73, 74, 76, 81, 88, 92, 93, 132-4, 140, 165-72, 194, 236, 322-4, 331, 490, 516, 579, 616, 620, 645, 648, 654, 701, 717, 778, 797-798, 813, 857-8, 874-946, 902, 1065, 1194, 1201, 1209, 1223, 1283, 1387.
- Amour de la Sainte Vierge** : 21, 32-35, 67, 73, 134-5, 141, 648, 654, 988-1028, 1387.
- Amour de l'Eglise** : 21, 36-9, 67, 70, 96, 97, 135-9, 142, 144, 195, 212, 579, 616-617, 622, 645, 648, 654, 671, 693, 717, 779, 862, 1029-1060, 1064, 1194, 1238, 1249.
- Amour des âmes** : 67, 70, 80, 158, 273, 470, 484, 485, 583, 654, 1176-77, 1209, 1283, 1357.
- Amour des élèves** : 1335, 1382-83.
- Amour-propre** : 589, 1115-16.
- Anachorètes** : 1216.
- Anges** : 113, 114, 187, 294, 295, 424, 514, 515, 521, 654, 689, 912, 1175, 1211, 1268, 1270-1, 1278-81, 1284, 1336, 1337, 1362-3.
- Anges Gardiens** : 67, 90, 654, 811, 816, 828, 1211.
- Apostolat** : 64, 193, 647, 692-7, 851, 1037-1039.
- Apôtres** : 157, 158, 167, 169, 239, 273, 310, 350, 480, 495, 496, 612, 674, 675, 780-81, 851, 1216, 1284.
- Ardeur** : 559, 583, 712.
- Aristocratie A. A.** : 186, 201, 1089.
- A. R. T.** : 78, 107, 128, 130, 131, 139, 147, 150, 303, 304, 394, 652, 659, 661, 681, 910, 931, 935, 952, 1283, 1426, 1431.
- Art chrétien** : 1402-14.
- Association** : 1083, 1420, 1425, 1432-1436.
- Attention** : 419.
- Aumône** : 144, 294, 656, 1438.
- Austérité** : 76, 102, 199, 247, 294-95, 467-68, 523-30, 567.
- Autel** : 77, 146, 331, 408, 584, 600, 624, 904, 951, 952, 957, 962, 977, 980, 984, 1273, 1341.

Autorité : 162, 283-84, 594, 787, 1377.

Avertissement : 278-279.

Avis : 274.

— B —

Baccalauréat : 1395, 1421.

Baptême : 36, 37, 170, 319, 327, 328, 861, 885, 888, 913, 915, 975, 978, 1042, 1106, 1157, 1159, 1336, 1340.

Beau chrétien : 245, 246.

Bénignité : 1305-1307.

Bienveillance : 581, 582.

Bourgeoisie : 163, 184.

But A. A. : 17, 160, 163, 164, 197, 199, 303, 394, 639-45, 646-9, 652, 656, 794-95, 826, 1072, 1084, 1087, 1259.

— C —

Calice : 68.

Calvaire : 33, 34, 42, 72, 80, 92, 122, 135, 222, 575, 765, 832, 859, 913, 929, 936, 948, 958, 977, 986, 994, 1010, 1019, 1163, 1167, 1203, 1231, 1410.

Canon de la messe : 24, 423, 449, 690.

Caprice : 1396.

Catholique : 131, 394, 703, 709, 710, 838, 862, 1067, 1070, 1072, 1195, 1423.

Cellule : 71, 265, 283, 578, 586.

Cercles militaires : 182.

» **ouvriers** : 181, 182, 560.

Cérémonial : 297-301.

Cérémonie : 247, 265.

Chant : 265, 299.

Chapelet : 112.

Chapelle : 265, 626-28, 1212-15, 1377, 1391-95.

Chapitre général : 128, 129, 147, 148, 172, 173, 174, 192, 197, 198, 199, 201, 208, 215, 255, 280, 287, 289, 290, 291, 297, 651, 692, 721, 1079, 1081, 1096.

Charité : 67-71, 72, 75, 78, 91, 101, 104, 121, 145-146, 183, 193, 212, 213, 257, 280, 305, 411-8, 491, 544, 559-560, 571-73, 632, 648, 712-13, 717, 1194, 1258-1259, 1304-10.

Chasteté : 52, 73-74, 77, 141, 514-22, 648, 650, 654, 872, 1241, 1258.

Châtiment : 507-508.

Circulaires : 147, 309, 687, 692, 1425.

Clergé : 648, 649, 650, 655, 656, 1103, 1424, 1445-46.

Clergé indigène : 1453.

Collège : 194, 239-46, 261, 288.

Colonies agricoles : 181.

Combat chrétien : 384-86, 407, 1142-47.

Comités catholiques : 178, 560.

Communion : 59, 72, 93, 244, 264, 300, 453, 455, 466, 489, 601-7, 899-902, 956, 958, 960, 963, 965, 968, 983, 984, 986, 1120, 1194, 1220, 1229, 1246, 1274, 1318.

Communion fréquente : 181, 244, 984, 1344.

Confession : 117-8, 466.

Confiance : 33, 34, 56, 59, 292, 422-3, 518, 597, 598, 653, 718, 719, 1210.

Confirmation : 1256, 1320.

Congrégation : 17, 18, 37, 65, 70, 75, 84, 86, 100, 114, 155, 160, 165, 172, 173, 187, 192, 194, 197, 198, 200, 201, 207, 208, 251, 255, 256, 257, 258, 262, 369, 370, 371, 643, 650, 651, 659, 680, 686, 722, 826, 837, 856, 1025, 1031, 1066, 1072, 1082, 1425.

Congrès catholique : 178, 185.

Conscience : 282, 483-84.

Conseils évangéliques : 202, 305, 389, 491, 1034, 1174.

Constitutions : 16, 42, 48, 82, 124, 157, 195, 247, 256, 259, 260, 261, 275, 277, 281, 283.

- 298, 300, 541, 646, 688, 715, 814, 1062, 1079, 1093, 1095, 1198, 1431.
- Contemplation** : 77, 79.
- Contrition** : 91, 117, 1233-35.
- Conversations** : 71, 73, 105, 108, 1376-8, 1380.
- Conversion** : 566.
- Conviction** : 478-79, 609.
- Copie** : 30, 107, 259, 318, 490.
- Cordialité** : 67, 257, 279, 571, 654.
- Corporation** : 183, 196.
- Coucher** : 115.
- Coulpes** : 121, 260, 274, 297.
- Crainte (don de)** : 403, 863.
- Critique** : 89, 540, 547.
- Croix** : 34, 36, 52, 54, 57, 58, 72, 77, 92, 135, 138, 141, 325, 346, 359, 449, 531, 559, 603, 813, 815, 820, 928, 936, 939, 977, 986, 1020, 1166, 1169, 1215, 1365.
- Crucifix** : 549, 579, 584, 620, 934, 936, 960, 1092-93, 1113, 1224, 1229-32, 1233, 1234, 1235, 1247, 1318, 1427, 1430.
- Culte** : 265, 512-513.
- Curiosité** : 89, 111, 578, 586-87.

— D —

- Défauts** : 243, 263.
- Défunts** : 1056-60, 1427.
- Démocratie** : 142, 143, 162, 163, 175, 195, 225, 1074.
- Denier de Saint-Pierre** : 1083.
- Dépendance** : 153.
- Dépouillement** : 357-361, 1171-72, 1242-43.
- Désir** : 152, 263, 264, 360, 695.
- Dévouement** : 39, 41, 80, 90, 195, 239, 516-17, 528-29, 664-66.
- Dieu** :
- Attributs : 864-870, 1392, 1403.
- Gloire : 33, 34, 893, 894, 911, 912.
- Connaissance : 396, 397, 418, 615, 966, 1152.

- Dieu le Père : 23, 24, 52, 61, 68, 114, 140, 161, 167, 217, 218, 223, 325, 327, 655, 871, 884, 908, 957, 966, 979, 1047-1048, 1156, 1158, 1159, 1231, 1330, 1345.
- Dieu le Fils : 23, 24, 52, 68, 161, 167, 219, 220, 655, 871, 884, 979, 1047, 1048-50, 1330, 1347.
- Dieu le Saint-Esprit : 23, 24, 68, 161, 167, 220, 222, 655, 872, 884, 1047, 1050-1051, 1231, 1330, 1347-48.
- Direction** : 158, 195, 267, 599, 860.
- Directoire** : 16, 17, 18, 41, 42, 82, 116, 122, 124, 128, 129, 147, 148, 193, 198, 646, 715, 1093, 1198, 1224, 1263, 1426, 1428, 1431.
- Distinction** : 1117-21, 1378-81, 1384-87.
- Divertissements** : 1371-72.
- Don de soi** : 97, 199, 262, 619-20, 681-83, 1107-09.
- Droit Canon** : 213, 632.
- Droits de Dieu** : 139, 151, 152, 153, 161, 210, 218, 226, 231, 236, 420, 424, 468, 475, 523, 618-619, 659-61, 666-67, 669, 711, 712, 850, 873, 952, 1168.
- Droits de Dieu (Ligue des)** : 1434-35.

— E —

- Ecriture Sainte** : 265, 304, 591, 715, 735-36, 853-55, 1093.
- Edification** : 107, 108, 113, 569-70.
- Education** : 98, 141, 184, 235-53, 481-90, 668, 684, 1118, 1312-13, 1329-32, 1333-36, 1336-70, 1388.
- Egalité** : 164.
- Eglise** : 47, 68, 76, 80, 84, 113, 143, 161, 162, 163, 169, 180, 181, 185, 205, 303, 304, 345, 356, 381, 388, 397, 492, 501, 522, 542, 548, 643, 652, 703, 705, 714, 719, 860-64, 920, 1075, 1086, 1166-67, 1195, 1231, 1414-19.

- Epreuves** : 57, 175, 561-68, 654, 926-27, 1247-48.
Etude : 211.
Défense : 155, 194, 203, 204, 222, 251, 733, 1304, 1432-35.
Dévouement à l'Eglise : 90, 108, 664-65, 671, 1066, 1397, 1400.
Fils de l'Eglise : 46, 123, 1195, 1397.
Hostilité à l'Eglise : 205, 460-61, 556.
Prières pour l'Eglise : 61, 81, 92, 1166-67, 1231.
Politique de l'Eglise : 228-34.
Unité de l'Eglise : 303, 304, 647, 703.
Egoïsme : 1119, 1398.
Élévation de sentiments : 312-13.
Energie : 313, 378-79, 611, 1112.
Enfant prodigue : 335-44.
Enflore : 588.
Enseignement : 46, 94, 96-97, 141, 158, 193, 195, 229, 246, 303, 304, 472-80, 649, 655, 861, 1070-1071, 1073, 1084, 1112-14, 1338-40, 1346, 1352-59, 1421, 1422, 1433.
Enlèvement : 589.
Epiphanie - Mages et Bergers : 1196-98.
Epouses de Notre-Seigneur : 41, 144, 663, 703, 934, 936, 1019, 1225, 1232, 1233, 1237, 1243, 1258, 1269, 1271-72, 1279.
Epreuves : 34, 56-57, 91, 134, 158, 316, 335-36, 409-10, 653, 654.
Espérance : 55-60, 61, 64, 69, 91, 183, 193, 363, 405-10, 617, 647, 653-54, 712, 870, 945, 1147, 1253, 1255.
Esprit de l'Assomption : 20, 21, 147, 148, 174, 192, 242, 256, 258, 259, 265, 271, 276, 486, 618-622, 647, 648, 658, 698, 699-710, 710-14, 715-24, 1186-1187, 1249, 1283-84.
Esprit ecclés. — Esprit laïc : 1292-96.
Esprit de foi : 62, 119, 169, 242, 558, 794-95, 916, 1111, 1112, 1116, 1250, 1399-1400, 1429.
Esprit de Notre-Seigneur : 22, 28-31, 778, 789, 805.
Esprit Saint : 37, 68, 69, 70, 94, 95, 97, 167, 176, 215, 288, 293, 295-96, 380, 385, 412, 414, 416, 417, 548, 566, 655, 706, 715, 810, 819, 871, 884-85, 888, 903-05, 909, 1106, 1321, 1365, 1366, 1394.
Esprit religieux : 897.
Esprit de sacrifice : 72, 1163-70, 1216, 1398-99, 1429.
Esprit surnaturel : 261, 634, 1105-1107.
Etroitesse d'esprit : 188, 139 0-91
Etude de Notre-Seigneur : 22, 28-31, 240, 318-22, 635-36, 856-57, 1349.
Etude : 75, 94-95, 188, 199-201, 208-14, 247, 249, 265, 408-09, 468, 469-70, 585-92, 617, 623, 632-36, 683-686, 862, 1035-37, 1085-86, 1095-97, 1414-19.
Eucharistie : 22, 39, 67, 68, 72, 73, 74, 77, 81, 146, 161, 164, 181, 243, 244, 270, 320, 324, 448-55, 466, 519, 520-21, 621, 627, 655, 752, 765, 778, 861, 918, 923, 945, 948-52, 1157, 1175, 1223, 1392.
Evangelisation : 196, 617.
Evangile : 29, 32, 84, 194, 320, 620, 1341.
Evêques : 38, 39, 142, 194, 275, 472, 557, 592, 600, 1420.
Exactitude : 1384.
Examen : 188, 199, 262, 468.
Examen de conscience : 90, 117, 1129-30.
Examen particulier : 116, 1077-1080.
Examen raisonné des Adoratrices : 1249-63.
Exemple : 273, 476, 1113, 1341, 1348-51.
Exercices : 275.

Expiation : 179, 208, 632, 939,
940, 1260-61, 1262.

— F —

Ferveur : 596.

Filiation divine : 53, 171-72,
327, 890, 891.

Foi : 33, 45-47, 50, 53, 57, 91,
92, 101, 110, 121, 183, 189,
210, 215, 217, 260, 316, 362,
396-404, 456, 478, 512, 573,
601, 602, 647, 652-53, 711-12,
720, 916, 944, 112, 1250, 1251,
1352, 1387.

Force : 355, 407, 1330-31, 1334.

Franchise : 67, 83, 109, 119,
146, 199, 242, 271, 282, 643,
654, 785, 1225, 1250, 1283,
1296-98, 1310, 1426.

Francs-maçons : 461-62, 1076,
1079, 1090, 1432-35.

Frères Convers : 100, 575, 578,
616, 651.

Frères enseignants : 184, 1446-
1447.

— G —

Générosité : 199, 724.

Grâce : 58, 59-60, 61, 62, 63,
1221-22, 1255.

Grâces (Abus des) : 327-34.

Gravité : 49, 70, 1299-1304.

— H —

Haine : 457, 554, 560.

Hardiesse : 137, 138, 189, 713.

Histoire ecclésiastique : 265,
476, 591, 1043-47, 1093.

Méthode historique : 757-58,
1045-46.

Holocauste : 72, 497, 690, 951,
962, 1168, 1260.

Humilité : 48-51, 55, 59, 79, 91,
94, 95, 97, 101, 121, 171, 212,
257, 266, 293, 296, 314, 420-22,
512, 558, 589, 618, 619, 635,
647, 653, 889, 933, 936, 997,
1112, 1215, 1251, 1252-53.

— I —

Idées fausses : 473-74.

Idées personnelles : 357-58.

Ignorance : 209, 391, 1294.

Image de Dieu : 515, 871, 873,
1326, 1345.

Image vivante : 70.

Imagination : 89, 1143-44.

Imitateurs de Notre-Seigneur :
19, 41, 123.

Immolation : 1023.

Immoralité : 458-59.

Impressionnabilité : 359.

Improbité : 458.

Incarnation mystique : 141, 166,
168, 171, 235, 236, 319, 804,
886, 887-91, 906, 909, 910-13,
913-18, 1026-27.

Incrédulité : 194, 462, 1073,
1074, 1179.

Indépendance : 86, 89, 157, 527.

Indifférence : 456-57.

Infailibilité pontificale : 478,
592, 704, 705, 1001-03, 1074,
1075, 1086.

Infirmes : 509.

Ingratitude : 50, 62, 970.

Initiative : 242, 713, 864, 1426,
1429.

Instruction : 469.

Instrument : 19, 41, 49, 469,
820, 910, 1323.

Intelligence : 482, 483, 511-12,
1331-32.

don d'int. : 403-04, 863, 1173.

Intérêt propre : 1116.

Intolérance : 134.

Isolement (du prêtre) : 1293-94.

— J —

Jalousie : 1257.

Jeûne : 76, 386.

Jésus-Christ :

Mystères : 27-30, 46, 112, 165,
544, 630.

- Incarnation Cf. : Marie.
 Naissance : 169-72, 887.
 Epiphanie : 892-99, 1196-98.
 Enfance : 236, 320, 716.
 Vie publique : 320.
 Doctrine : 28-29.
 Passion : 76, 80, 89, 882, 919-30, 931-38, 939-42.
 Gethsémani : 561, 924, 1266-1270.
 Souffrances : 928, 937, 1018.
 Résurrection : 942-46.
- Titres :**
 Modèle : 32, 40, 100, 133, 165, 219, 246, 260, 263, 310, 314, 353, 470, 488, 571, 575, 581, 631, 675, 741, 859, 876-877, 1007, 1112, 1236, 1266, 1302, 1310, 1333, 1334, 1348, 1359, 1361, 1363, 1364, 1401.
 Jésus Ami : 133, 730, 731, 901, 929, 940, 973-76.
 Jésus Dieu : 948-49, 979-82.
 Docteur : 965-69.
 Jésus Epoux : 964.
 Jésus Juge : 878-79, 969-73.
 Jésus Prêtre : 933, 961-65.
 Jésus Roi : 146, 161, 167, 168, 227, 228, 230, 662, 663, 877-78, 910, 931-35, 977-79, 1188.
 Jésus Sauveur : 876.
 Jésus Victime : 956-61.
 Humanité Sainte : 22, 28, 40, 450, 603, 654, 804, 858, 924, 1006, 1150, 1245.
 Sang Précieux : 60, 78, 117, 448, 470, 559, 603, 900, 902, 915, 923, 954, 1106, 1157, 1158, 1167, 1223, 1238-42, 1335, 1340.
- Vertus :**
 Beauté : 1405-06, 1410-11.
 Humilité : 880-81, 922.
 Obéissance : 531, 543.
 Patience : 451, 950, 975.
- Pauvreté-Travail : 100, 505, 667, 877.
 Prière-Adoration-Silence : 114, 314, 449, 450-51.
 Puissance : 950.
 Pureté : 949, 1005, 1341.
 Connaissance de ... : 97, 140, 210, 219, 236, 240, 318, 615, 670, 875.
 Dévoûment à ... : 236, 520, 521-522.
 Imitation de ... : 152, 324-26, 450-53, 490, 504-506, 543, 620, 631, 654, 716, 859, 941, 1113, 1302, 1335, 1393.
 Ami de Jésus : 74, 76, 305.
Joie : 503-04, 550, 718, 721, 724, 1304.
Jouissance et usage : 1147-55.
Jugements personnels : 358.
Justice : 711.
Justice de Dieu : 467-68, 524, 865-66, 869-70, 1267, 1392.
- L —
- Lâcheté** : 467.
Laïc : 1119, 1292, 1295-96, 1454-55.
Lectures : 59, 103, 110-11, 1128-29.
Légereté : 89, 390, 419, 1300, 1301, 1302, 1396.
Lever : 90.
Libéralisme : 204.
Liberté : 153, 157, 163, 501-02, 539, 868, 869, 1283.
Ligue Catholique : 177, 178.
Liturgie : 591, 645, 952, 1093.
Loi divine : 229, 388, 1033-35.
- M —
- Maître chrétien** : 236-39, 244-45, 481-85, 488-90, 1299-1387, 1387.
Maître des Novices : 128, 216, 258-60, 262, 263, 264, 265, 267, 269, 281, 282, 283, 309, 696, 875.

Marie : 19, 53, 55, 80, 89, 90, 110, 112, 141, 149, 165, 179, 309, 505, 608, 628, 701-02, 760, 794, 796, 952, 967, 1060, 1165, 1218, 1219, 1232, 1388, 1434, 1439.

Immaculée Conception : 134, 478, 592, 704, 989-1003.

Annonciation : 165-68, 883-87, 907-16, 988.

Visitation : 169.

Compassion : 75, 92, 135, 928, 929, 930, 988, 1009-24, 1203, 1264-66.

Assomption : 134, 820, 1024-28.

Maternité spirituelle : 34-35, 997, 998.

Foi : 32, 45, 886-887.

Obéissance : 32, 53, 89, 168, 885, 1012.

Pureté : 1003-1004, 1006-1007.

Modèle : 32, 40, 45, 100, 112, 134, 161, 520, 621, 702, 886, 912, 1007, 1012, 1264.

Imitation de Marie : 161, 702, 1225.

Dévotion à Marie : 90, 249, 520, 621.

Fils de Marie : 74, 123, 999, 1000, 1258.

Marie et l'Eglise : 1002, 1003, 1006.

Martyr : 47, 480, 780, 1284.

Maux présents : 456-60, 553-54.

Causes : 460-63.

Remèdes : 464-71.

Méditation : 59, 194, 216, 240, 1093.

Mensonge : 995.

Mépris de soi : 1207-08.

Mères chrétiennes : 1013-17.

Messe : 92, 93, 252, 419, 453, 454, 779, 950, 957, 959, 1020, 1194.

Meurtre : 993, 994.

Miracle : 226-28, 230-31, 234, 721, 1399, 1400.

Missions : 144, 160, 185, 186, 649, 656.

Modèle : 100, 133, 134, 199, 621, 1411.

les Saints : 1054, 1113, 1361.

les Anges : 1278-1281.

divin : 26, 40, 240, 244, 353, 1007, 1351.

Modestie : 49, 71, 107, 265.

Mœurs chrétiennes : 180-86.

Monastique : 176, 297-98, 300, 1062, 1063.

Monde (Horreur du) : 1226, 1284.

Mort : 333-34, 1024.

Mortifications : 39, 72, 75-77, 102, 113, 648, 780, 1226.

— N —

Naturalisme : 1073, 1074, 1075.

Néant : 50, 116, 840.

Notre-Dame du Salut : 179, 566, 567, 720.

Novices : 124, 182, 190, 196, 201, 250, 260-62, 282, 285, 369, 370, 532, 533, 590, 614, 650, 673, 716, 1065, 1066, 1091, 1092.

Noviciat : 81, 147, 148, 166, 188, 214, 249, 250, 252, 254-70, 297, 305, 329-31, 499, 535, 591, 628, 644, 650, 834, 863, 897, 908, 1028, 1065, 1066, 1092, 1093, 1094, 1095, 1128, 1210, 1217.

— O —

Obéissance : 33, 49, 52-54, 72, 75, 81, 84, 87, 90, 104, 109, 110, 153, 168, 257, 273, 377-78, 399, 531-44, 546, 549, 575, 576, 635, 647, 650, 653, 871, 898, 910, 1174-75, 1193, 1215, 1251, 1252.

Œuvres (Bonnes) : 76, 143-44, 158, 178, 195, 205, 553-60, 623, 649, 670, 671, 1022, 1062, 1063, 1064, 1072, 1087, 1228, 1257, 1425, 1428, 1431, 1440.

- » populaires : 179, 195, 206, 470-71, 1083.
 » catholiques : 178.
- Office** : 113-114, 265, 297, 667, 1064, 1097, 1256, 1287, 1427.
- Oisiveté** : 585, 586, 633.
- Optimisme (Faux)** : 189.
- Oraison** : 61, 91, 110, 172, 215-24, 249, 287, 290-96, 419-47, 469, 622-26, 1130, 1155-63, 1274-77, 1320-25.
- Ordres religieux modernes** : 1071, 1072, 1073, 1074, 1076.
- Orgueil** : 50, 1115, 1293.
- Orphelinat** : 175, 181.
- Oubli de soi** : 140, 169, 1192, 1199.
- Ouverture de cœur** : 49, 264, 785, 1283.
- P —
- Paix** : 354, 355, 713, 714, 894-95, 1202-06, 1436-39.
- Pape** :
- Amour du Pape : 38, 70, 194, 600, 645.
 Obéissance : 647, 648, 652, 826.
 Prière pour le Pape : 39, 81, 92, 1001.
 Docteur : 96, 184, 472, 557, 655, 671, 1003, 1414-19.
 Guide : 143, 1071.
 Pape et Religieux : 577, 1086.
 Hostilité au Pape : 136, 146, 931, 1248.
- Paresse** : 321, 585-86, 1396.
- Passions** : 339, 341, 383, 554.
- Paternité spirituelle** : 1372-73.
- Patience** : 75, 409-10, 451, 481, 482, 547, 720, 975, 976, 1305.
- Patrons** : 90, 149.
- Pauvreté** : 52, 55, 64-66, 157, 209, 257, 264, 499-506, 560, 586, 647, 650, 653, 666, 667, 685, 712, 717, 790, 791, 872, 897-98, 1064, 1254, 1256-57, 1284.
- Pêché** : 50, 116, 365-71, 510, 1236-38.
- Pécule** : 502.
- Pèlerinage** : 179, 180, 1399.
- Pénitence** : 76, 95, 101, 208, 249, 380-87, 1154.
 Sacrement de : 117, 1157, 1341.
- Perfection** : 27, 40-41, 111, 157, 164, 258, 262, 263, 454, 498, 542, 606-07, 614-22, 628, 1038, 1106-07, 1131, 1133, 1242.
- Persévérance** : 79, 197, 198, 350-51, 423-24, 484, 583.
- Philosophie scolastique** : 1083-1084.
- Piété** : 247-48.
 Don de ... : 199.
- Politesse** : 105, 265-66.
- Postulants** : 259, 261-62, 897.
- Précautions** : 277, 278.
- Prédestination** : 868-70.
- Prédication** : 140, 158, 161, 193, 194, 229, 469-70, 719, 862, 874, 1073.
- Présence de Dieu** : 22, 25-27, 61, 223, 224, 291-92, 627, 628, 821.
- Préservation** : 208, 508-10, 633, 1168-70.
- Presse** : 473, 474, 1083, 1402, 1423, 1424.
- Prêtres** : 39, 862, 1097, 1119.
- Prière** : 55, 56-57, 61-63, 75, 88, 113, 123, 179, 199, 241, 242, 251, 256, 273, 298, 409, 419-26, 464-65, 520, 561, 562, 566, 615-616, 647, 653, 783, 870, 898, 1021-22, 1057-59, 1066, 1083, 1085, 1193, 1218-20, 1253-54, 1255, 1359-66.
 Intentions de prière : 39, 81, 92, 114, 624, 625, 721, 951, 1001, 1057.
- Profès** : 270, 286, 288.
- Profession** : 331-34, 908.

Progrès spirituels : 896-97, 1137-41.

Propagande chrétienne : 608-610, 864.

Propreté : 265.

Protestants : 636, 656, 985, 1033, 1084, 1179, 1225, 1226, 1400.

Providence : 156, 161, 178, 187, 190, 226, 228, 252, 255, 260, 278, 288, 296, 467, 500, 592, 606, 866-68, 1174.

Provinces : 270, 289.

Prudence : 33, 81, 189, 274, 558, 612, 717, 1311-15, 1390.

Publications : 185, 649, 656.

Punition : 279, 285-87, 1372.

Pureté : 902, 911, 953-54, 964, 1003-09.

Pureté d'intention : 34, 48, 63, 223, 372-79.

Purgatoire : 38, 39, 77, 92, 509, 564, 951, 1057-60, 1156, 1158, 1326.

— Q —

Question sociale : 225, 660, 666, 669, 690.

Question ouvrière : 1441-42.

Questionnaires : 267-70, 596, 597.

— R —

Rapports : 259, 268, 269, 277.

Rationalisme : 1073, 1074.

Reconnaissance : 55, 62, 425, 426, 653, 1161.

Recueillement : 61, 89, 112, 256.

Récréation : 104-06, 260, 262, 265, 274.

Réfectoire : 265, 274, 297.

Réforme : 155, 461, 757, 935, 1055, 1076, 1084, 1400.

Règle : 17, 18, 54, 65, 77, 81, 84-85, 86, 98, 109, 165, 260, 263, 304, 337, 341, 387-95,

539, 541, 542, 545, 629-32, 653, 688, 715, 1093, 1095.

Règle de l'Association de l'Assomption : 1283-89.

» des Tiers-Ordres : 1425-32.

Règne de Notre-Seigneur : 36, 61, 79, 94, 96, 130, 147, 303, 306, 394, 583, 645, 647, 650, 652, 658-72, 693, 709-10, 774, 833, 933-35, 1088, 1289.

en nous : 150-54, 909.

autour de nous : 155-59, 909.

Moyens : 158, 160-62, 194, 195, 303, 304, 645, 649, 652, 655, 1088, 1283, 1285.

Œuvres : 143, 144.

Régularité : 75, 275, 596, 597.

Relations : 107-09, 169, 569-76, 577-84, 1332-36.

Rendement de comptes : 49, 119-20.

Renoncement : 257.

Réparation : 146, 678-79, 1163-70.

Repentir : 342-44.

Repas : 102-03.

Répugnances : 359.

Réserve : 579-80.

Résolutions : 91, 92.

Respect : 70, 266, 292, 420, 478, 573-74.

» humain : 47, 558, 1342, 1349-1350, 1389.

Responsabilité : 272-73, 593.

Retraite : 88, 649, 656.

Revêtement de Jésus-Christ : 915-16, 1244-47.

Révolte : 992-93.

Révolution : 136, 137, 156, 164, 175, 184, 185, 186, 194, 214, 226, 287, 303, 304, 464, 501, 554, 556, 557, 850, 935, 1030-1033, 1055, 1056, 1072, 1076, 1079, 1088, 1090, 1296, 1398, 1401, 1418, 1425, 1432, 1433.

Revue Enseignement chrétien : 178, 185, 1402, 1420, 1423, 1424.

Rite Romain : 298, 798.
Romans : 473, 474, 1052, 1053.
Routine : 112, 360, 540, 1357.

— S —

Sacerdoce : 37, 840, 858, 1097, 1099, 1106, 1119.

» des fidèles : 961, 962, 963.

Sacrement : 37, 230, 249, 465-66, 860, 861, 1039, 1151, 1254, 1255, 1256.

Saint-Sacrement : 22, 73, 74, 77, 81, 113, 146, 161, 181, 249, 274, 419, 575, 579, 667, 751, 874, 947-87, 1181, 1225, 1226, 1228, 1229, 1235, 1259-1263.

Sacrifice : 41, 59, 63, 72, 90, 135, 242, 257, 960.

Saint-Sacrifice : 57, 72.

Sagesse : 863, 1315-20.

Saineté : 197, 198-99, 809, 863, 955, 1069-70, 1125-26.

Saints : 38, 39, 114, 335, 389, 394, 424, 529, 530, 699, 700, 851, 972, 973, 999, 1047-51, 1055, 1112, 1113, 1119, 1120.

Vie des Saints : 321, 476, 1052-56, 1077, 1112.

Sanctions : 285, 286.

Satan : 102, 130, 136, 151, 156, 158, 176, 243, 339, 384, 385, 386, 387, 392, 416, 424, 462, 509, 511, 543, 554-56, 563, 635, 694, 893, 924, 933, 978, 989, 1000, 1030, 1031, 1040, 1076, 1080, 1134, 1169, 1269, 1407, 1421, 1432, 1435.

Satisfaction : 76, 77.

Scandale : 340.

Science : 199-201, 632, 965-69, 1114, 1353-54, 1354-55, 1356.

Don de ... : 94, 199, 404.

Scolasticats : 1095-97.

Scolastique : 1084.

Séparation : 310-12, 328, 346, 629, 630.

» des bons et méchants : 563.

Serviabilité : 574-76.

Serviteur de Notre-Seigneur : 20, 41, 53, 69, 87, 100, 578.

Signe de la Croix : 936, 1325-28.

Silence : 88-89, 108, 256, 283, 293, 383-84, 450-51.

Simplicité : 110.

Sincérité : 110, 261, 342, 376-77.

Socialisme : 1073, 1074, 1075.

Sociétés secrètes : 194, 195, 206, 287, 303, 304, 461-62, 840, 1088, 1401, 1425, 1434.

Sœurs converses : 1191.

Solitude : 88, 89, 310-17, 381-82.

Souffrances : 135, 406, 886, 1133-37.

Souffrances pour l'Eglise : 1040-43, 1247-49.

Soumission : 496, 549, 977-79.

Suffisance : 321, 586.

Supérieur : 49, 53, 65, 70, 73, 79, 81, 86-87, 88, 104, 105, 109, 110, 119, 120, 192, 199, 247, 248, 251, 257, 260, 271-280, 288, 300, 301, 337, 338, 341, 483, 487, 535-36, 540, 545-53, 593-600, 629, 653, 681, 682, 683, 686, 692-97, 782-87, 791, 810, 985, 1065-66, 1067, 1100-1101, 1107, 1110.

Supérieur général : 201, 256, 257, 258, 259, 270, 277, 284, 286, 297, 650, 651, 657, 1088, 1089.

Supérieure : 1199-1201.

Surnaturel : 46, 136, 157, 161, 212, 261, 332, 357-64, 380, 381, 401, 578-79, 721, 723, 850, 872, 1053, 1105-07, 1150.

Surveillance : 98-99, 104, 187, 262, 265, 274, 277, 278, 281, 283, 1311-12, 1367-70.

Susceptibilité : 50, 51, 1115.

— T —

Tabernacle : 57, 73, 89, 320, 584, 586, 600, 654, 824, 859.

- 934, 948, 950, 952, 972, 987, 1306, 1393.
- Tentation** : 209, 278, 384, 385, 1134-35.
- Tenue** : 105, 983, 1343-44, 1369.
- Théologie mystique** : 195, 265, 591, 849-73, 1093.
- Tièdeur** : 971-72.
- Tiers-Ordre** : 192, 194, 195, 196, 202-207, 287, 305, 644, 648, 651, 840, 1224-25, 1282, 1283, 1371, 1425, 1446.
- Tolérance** : 1105.
- Travail** : 64, 65, 66, 94, 200, 201, 275, 507-13, 685, 1381-82, 1395-97.
- Travail des mains** : 100-101, 182, 208, 247, 673-74.
- Trinité** : 22-24, 28, 52, 156, 161-62, 166, 168, 217, 224, 326, 437, 449, 475, 542-43, 871-73, 884-85, 905, 908, 943, 1004, 1032, 1046, 1047, 1148, 1274-77, 1326, 1345-48, 1359.

— U —

- Union** : 104, 145, 406, 407, 786.
 » à Dieu : 455, 968, 1261, 1262-63.
 » à Notre-Seigneur : 941-42, 1112.
- Unité** : 67, 701-10, 1400.
 » de l'Eglise : 194, 647, 826, 985, 1448-60.
- Université** : 204, 473, 642, 669, 1033, 1410, 1422, 1423.
 » catholique : 141, 185, 194, 205, 1083, 1418-19, 1446.
- Usage et jouissance** : 1147-55.

— V —

- Vacances** : 1373-76, 1398-1400.
- Vanité** : 1115.
- Vérité** : 222, 475, 476, 647, 872, 915, 998, 1002, 1032-33, 1222, 1223, 1250, 1307, 1331.

Vertus évangéliques : 242, 393, 531, 538, 1250.

» théologiques : 44, 91, 183, 193, 292, 362-64, 396, 411, 413, 475, 600, 647, 648, 652-55, 853, 981, 1096, 1191, 1250, 1267, 1308, 1436-38.

» religieuses : 91, 112, 538, 871-72, 1191, 1216, 1250.

Vêtue : 915, 1217, 1244, 1245.

Victime : 72, 304, 454, 923, 938, 951, 962, 1226, 1248-49, 1261, 1272-73.

Victoire : 513.

Vie cachée : 33, 34.

Vie commune : 390.

Vie intérieure : 33, 61, 89, 122-23, 645, 715, 851-53.

Vie religieuse : 166, 256, 305, 309, 345, 538, 577, 650, 784, 786, 809, 859, 936, 1127-1133.

Vie surnaturelle : 121, 323, 357-64, 850, 1151.

Vierges : 141, 1007-08, 1017-24, 1216, 1240, 1241, 1269, 1278.

Vigilance : 285, 519.

Virginité : 949, 1241.

Vocation : 206, 243, 249, 260, 261, 328-29, 348, 349-51, 355, 356, 466, 674-79, 717, 719, 720, 1109-10.

Vœux : 200, 333, 351, 389, 390, 491-98, 539, 650, 657, 687-91, 788, 936, 937.

Vœu (Quatrième) : 36, 43, 80, 107, 647, 650, 657, 665, 1076, 1079, 1080, 1081, 1090, 1228.

Vulgarité : 312, 361, 863, 1106, 1118, 1119, 1121, 1378.

— Z —

Zèle : 67, 72, 78-81, 108, 150, 212, 238, 249, 276, 484-85, 583, 599, 611-12, 647, 654, 983, 1113-14, 1216, 1259, 1261, 1262.

ERRATA

Quelques fautes d'impression ont échappé à de nombreuses révisions. Les voici. Le chiffre de la première colonne désigne la page. Celui de la seconde, la ligne de la page; 2 bas ou 6 bas signifie 2^{me} ou 6^{me} ligne à partir du bas.

PAGES	LIGNES	AU LIEU DE :	LIRE :
46	4 bas	paraissai 2 t	paraissaient
	1 bas	répondre	répandre
52	10	Dieu le Père. » (4)	Dieu le Père. (4)
56	1 bas	XVI, 20 et 33.	XV, 20 et XVI, 33.
65	8	mon travail je	mon travail, je
69	Titre	DEUX IÈME	DEUXIÈME
122	8 bas	est un Dieu	[est un Dieu
138	15	nousinqui étant	nous inquiétant
145	10 bas	peut être	peut-être
163	2 bas	Eh ! bien,	Eh bien !
167	2	Altissimus	Altissimi
170	2 bas.	VI, 8.	VI, 88.
171	5 bas	Dom., IV	Dom., IV, 80.
188	14	l'auron.	l'auront
	15	religieuse t	religieuse.
310	13	XXVIII, 5	XXXVIII, 4
314	11	Is., LVI, 6	Is., LIII, 6
316	6 bas	XXXVI	XXXV
319	13	(II Col.	(Col.
321	2 et 6	69	68
327	8	(Is. LX, 2)	(Is. LXV, 2)
334	2	(Ps. XI, 6)	(Ps. V, 2)
337	7	(Hebr. XV, 10)	(A. A. XV, 10)
357	4	(Ph. XI, 5)	(Ph. II, 5)
360	20	(Ps. XXXVIII, 10)	(Ps. XXXVII, 10)
365	2	(Matth. IX, 24)	(Mc. V, 41)
397	19	a) vue à la	b) vue à la
398	14	b) se révélant	c) se révélant
406	5 bas	omni présent	omniprésent

PAGES	LIGNES	AU LIEU DE :	LIRE :
454	10 bas	(Col. I, 14)	(Col. I, 24)
477	2	(Jér.	(Lam.
481	3	(Eph., II, 10)	(Eph., I, 10)
488	11 bas	»	»
504	5 bas	(Joan. XIV, 16)	(Joan. XIV, 6)
522	9	XXVII, 29	XXXVI, 37
531	20	(Luc. II, 5)	(Luc. II, 5+)
584	9	mmolation	immolation
599	1 bas	lettre renversée	le
620	note 1)	I Joan. IV, 7	I Joan. IV, 19.
	note 2)	II Cor. VII, 14.	II Cor. V, 14.
663	7 bas	(Luc. XII, 21)	(Luc. XVII, 21)
718	2 bas	nosti	nostis
729	6 bas	et puis selon	et puis aimer selon
804	16	après.	après-
	17	bête-	bête.
884	2	abitavit	habitavit
972	10	insensible	insensibles
975	14	sont	son
	15	momen	moment
	20	au jours	au jour
1015	20	Oh ! vous	« Oh ! vous
1042	11 bas	ennuis possible	ennuis possibles
1222	13	prospere, procede	prospere procede
1237	Titre	DORATRICES	ADORATRICES
1329	15 bas	évrier	février
1361	1 bas	d'enseignement le	d'enseignement, le
1378	13	cons-nous	quons-nous
1397	6	hutes	chutes
1405	10 bas	indépendance.	indépendance,

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
AVANT-PROPOS	9

PREMIÈRE PARTIE

But et Esprit de l'Assomption

I. — DIRECTOIRE

<i>Avant-Propos</i>		17
Première Partie : <i>De l'Esprit de l'Assomption</i> , . . .		20
1. L'esprit de l'Assomption	20	
2. Amour envers Notre-Seigneur	22	
3. Sentiment de la présence de Dieu	25	
4. Esprit de Notre-Seigneur.	28	
5. Amour envers la Sainte Vierge		32
6. Amour de l'Eglise		36
7. Désir de la perfection		40
Notes,		41
Deuxième Partie : <i>Des Vertus</i>		44
1. De la foi	45	
2. De l'humilité	48	
3. De l'obéissance	52	
4. De l'espérance	55	
5. De la prière	61	
6. De la pauvreté	64	
7. De la charité	67	
8. De l'esprit de sacrifice.		72
9. De la chasteté,		73
10. De la mortification,		75
11. Du zèle pour le salut des âmes,		78
Notes,		81
Troisième Partie : <i>Des moyens de sanctification</i> . . .		83
1. De la règle,	84	
2. Des supérieurs	86	
3. Du silence	88	
4. Du lever	90	
5. De l'oraison	91	
6. De la messe	92	
7. De la communion,	93	
8. De l'étude	94	
9. De l'enseignement	96	
10. De la surveillance des enfants	98	
11. Du travail des mains	100	
12. Des repas	102	
13. Des récréations		104
14. Des rapports avec le prochain		107
15. Des lectures de piété,		110
16. Du chapelet,		112
17. De l'office		113
18. Du coucher		115
19. De l'examen particulier		116
20. De la confession,		117
21. Du rendement de compte		119
22. Des coupes,		121
23. De la vie intérieure,		122
Notes,		124
<i>Table du Directoire</i>		125

II. — INSTRUCTIONS ET LETTRES AU NOVICIAT

<i>Instruction de clôture du Chapitre Général de 1868</i>		128
<i>Quatre Lettres au Maître des Novices 1868-69</i>		147
Lettre d'Introduction	148	
1. De l'avènement du Royaume de Dieu en nous	150	Royaume de Dieu autour de nous 155
2. De l'avènement du		3. De quelques moyens 160
		4. De notre amour envers Notre-Seigneur 165
<i>Instruction de clôture du Chapitre général de 1873 . .</i>		173

III. — CIRCULAIRES AUX MEMBRES DES CHAPITRES GÉNÉRAUX 1874-1875

1. Notre but plus spécial	193	6. Questions sociales	225
2. Des membres du Chapitre	197	7. De l'Éducation	235
3. Des Tiers-Ordres	202	8. Du Noviciat	254
4. De l'Étude	208	9. Devoirs des Supérieurs	271
5. De l'oraison	215	10. Questions à examiner	281
		11. Indiction du Chapitre	287
<i>Deux circulaires inédites</i>			
1. Sur l'oraison	290	2. Sur le Cérémonial	297

IV. — NOVISSIMA VERBA 302

V. — MÉDITATIONS DESTINÉES AUX AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION

1. Nécessité de la solitude pour la retraite	310	15. L'oraison	427
2. Jésus-Christ et le religieux en retraite	318	16. L'Eucharistie	448
3. Abus des grâces	327	17. Des maux à combattre	456
4. L'enfant prodigue	335	18. Remèdes aux maux présents	464
5. Dispositions à la vie religieuse	345	19. L'enseignement	472
6. La vie surnaturelle	357	20. L'éducation	481
7. Les trois degrés du péché chez le religieux	365	21. Les vœux	491
8. La pureté d'intention	372	22. Pauvreté	499
9. La pénitence	380	23. Travail	507
10. La règle	388	24. Chasteté	514
11. La foi	396	25. Austérité	523
12. L'espérance	405	26. Obéissance	531
13. La charité	411	27. Excellence de l'obéissance	538
14. La prière	419	28. Les supérieurs	545
		29. Les bonnes Œuvres	553
		30. La prière dans les épreu-	

ves de l'Eglise et les avantages de la persécution	561	du dehors	577
31. Des relations des religieux entre eux	569	33. Les études	585
32. Des relations des religieux avec des personnes		34. La retraite d'un supérieur	593
		35. La communion	601
		36. La propagande chrétienne	608
<i>Sept Méditations supplémentaires</i>			614
1. Perfection du Religieux de l'Assomption	614	4. Le Religieux et la Chapelle	626
2. Perfection selon l'esprit de l'Assomption	618	5. La Règle	629
3. Oraison	622	6. Etudes du Religieux	632
		7. Les Etudes	634

COMPLÉMENTS A LA PREMIÈRE PARTIE

<i>But de l'Institut</i>			639
<i>Premières Règles</i>			646
<i>Le thème du Royaume</i>			658
1. L'Avènement du Règne de Jésus-Christ	659	5. Défections	679
2. De l'Adoration	672	6. Don de soi	681
3. Travail des mains	673	7. Obligation d'étudier	683
4. Vocations	674	8. Les Vœux	687
		9. L'Apostolat	692
<i>L'Esprit de l'Assomption</i>			698
1. Esprit d'Unité	699	3. D'après l'Ecriture	715
2. Cinq vertus	711	4. Extraits de correspondance	722

DEUXIÈME PARTIE

Notre Triple But

INTRODUCTION

Le P. d'Alzon, homme de doctrine et de piété

<i>En marche vers l'autel : 1829-1835</i>			728
1. De l'Amitié	728	6. Autre plan d'études	754
2. Vocation	733	7. Rome	758
3. Portrait	736	8. Retraite à Saint-Eusèbe	760
4. Plan d'études	745	9. Ordination	765
5. Consécration à J.-C.	750		

<i>Débuts de l'Assomption 1844-1850.</i>		769
1. Vocation religieuse	769	4. Retraite à Chalais
2. Ouverture du Noviciat.	774	5. Profession religieuse
3. Règlement de vie	777	
<i>Années d'Épreuves 1851-1858</i>		808
<i>Années fécondes 1858-1880</i>		825

I. — LA PIÉTÉ

Amour de Dieu

<i>Nécessité d'étudier la Théologie Mystique.</i>		849
<i>De la vie intérieure.</i>		851
<i>Sources de la théologie mystique.</i>		853
1. L'Écriture Sainte	853	3. L'Église.
2. Notre-Seigneur	855	
<i>Attributs divins.</i>		864
1. Amour. Justice. Miséri- corde.	864	2. Providence.
		3. Prédestination.
<i>De la Trinité.</i>		871

Amour de Notre-Seigneur

<i>Retraite sur la connaissance de Notre-Seigneur.</i>		875
1. Importance de connaître Jésus-Christ	875	5. Adoration des bergers.
2. Anéantissement de J.-C.	879	6. Epiphanie
3. Annonciation	883	7. Jésus habitant en nous.
4. Naissance de J.-C.	887	8. L'Esprit-Saint habitant dans nos âmes
<i>Le thème de l'Incarnation mystique.</i>		906
1. Incarnation de Jésus- Christ dans l'âme reli- gieuse	907	2. Jésus-Christ s'incarnant dans l'âme religieuse
<i>La Passion de Notre-Seigneur.</i>		919
1. Courtes méditations sur la Passion.	919	3. Le Crucifiement
2. Le couronnement d'épi- nes.	931	4. Les Cinq Plaies
		5. La Résurrection
<i>Méditation sur l'Eucharistie.</i>		948
<i>Octave du Saint-Sacrement.</i>		953
1. Jésus Pain Vivant	953	5. Jésus Juge
2. Jésus Victime	956	6. Jésus Ami.
3. Jésus Prêtre.	961	7. Jésus Roi
4. Jésus Docteur.	965	8. Jésus Dieu
<i>Pensées sur l'Eucharistie.</i>		982

Amour de la Sainte Vierge

<i>Immaculée Conception</i>	989
<i>Immaculée Conception et Infaillibilité pontificale</i>	1001
<i>Pureté</i>	1003
<i>Compassion : méditation</i>	1009
<i>Compassion : instruction</i>	1013
<i>Mystère de l'Assomption</i>	1024

Amour de l'Eglise

<i>La Révolution, ennemie de l'Eglise</i>	1030
<i>Souffrir avec l'Eglise</i>	1040
<i>Histoire de l'Eglise</i>	1043
<i>Fête de la Toussaint</i>	1047
<i>La Vie des Saints</i>	1052
<i>Commémoration des morts</i>	1056

II. — LES INSTITUTIONS

Les Augustins de l'Assomption

<i>Diverses consignes</i>	1062
<i>Préoccupations du P. d'Alzon 1869-1871</i>	1069
1. <i>Quid agendum</i>	1069
2. <i>Notes sur le Concile</i>	1073
3. <i>Le cachet de l'Assomption</i>	1076
4. <i>Les consignes de l'heure</i>	1082
<i>Instruction des novices</i>	1091
<i>Les Alumns</i>	1099
<i>Instructions sur la vie religieuse</i>	1105
1. <i>Esprit surnaturel</i>	1105
2. <i>Don de soi</i>	1107
3. <i>Vocation</i>	1109
4. <i>Du caractère</i>	1111
5. <i>Enseignement de l'Assomption</i>	1112
6. <i>Amour-propre</i>	1115
7. <i>De la distinction surnaturelle</i>	1117
8. <i>Jésus appelle l'âme religieuse</i>	1121
9. <i>La vie religieuse</i>	1127
10. <i>Progrès dans la perfection</i>	1133

Les Religieuses de l'Assomption

<i>Instructions de retraites</i>	1142
1. <i>Lutte contre soi-même</i>	1142
2. <i>Usage et jouissance</i>	1147
3. <i>Esprit d'oraison</i>	1155
4. <i>Esprit de sacrifice</i>	1163
5. <i>Clôture de retraite</i>	1170

Les Oblates de l'Assomption

<i>Extraits de correspondance</i>	1178
<i>Instructions aux Oblates</i>	1202
1. Mardi de Pâques	1202
2. Une vêtue	1206
3. Ouverture des classes	1211
4. Bénédiction de la cha- pelle	1212
5. Profession	1215
6. Vêtue	1217
7. Première Communion	1220

Les Adoratrices du Saint-Sacrement

<i>Lettres collectives</i>	1225
1. Le Crucifix	1229
2. La Contrition	1233
3. La Haine du péché	1236
4. Le Précieux Sang	1238
5. Le travail de la Perfec- tion	1242
6. Le revêtement de Jésus- Christ	1245
7. Les Epreuves de l'Eglise	1247
8. L'Examen raisonné : Di- rectoire des Adoratrices	1249
<i>Souvenirs d'instructions</i>	1264
1. Marie, Modèle des Ado- ratrices	1264
2. Jésus à Gethsémani, Modèle des Adoratrices	1266
3. Trois caractères des Adoratrices	1270
4. L'oraison	1274
5. Semblables aux Anges	1278

Le Collège de l'Assomption

— A —

<i>Principes de l'Association</i>	1283
1. Règle	1283
2. L'Œuvre de l'Assomp- tion	1289
3. Esprit ecclésiastique ; Esprit laïque	1292
4. La franchise	1296
<i>Consignes spirituelles</i>	1299
1. La gravité	1299
2. La charité	1304
3. La prudence	1311
4. La sagesse	1315
5. L'oraison	1320
6. Le signe de la Croix	1325
<i>Principes d'Education chrétienne</i>	1329
1. L'esprit de l'éducation	1329
2. Rapports avec les élèves	1332
<i>Instructions aux Maîtres du collège en 1867</i>	
1. Nova et vetera	1336
2. Moyens de purification	1340
3. Image de la Trinité	1345
4. Le bon exemple	1348
5. Foi et science	1352
6. Amour	1356
7. Prière	1359
8. Son utilité	1364
9. Surveillance des maîtres par les élèves	1367

Consignes pratiques 1371

1. Divertissements	1371	5. Conversations avec les élèves.	1376
2. Punitons	1372	6. La distinction	1378
3. Paternité spirituelle.	1372	7. Conseils de rentrée	1381
4. Préparation des vacances	1373	8. Foi contagieuse	1387

— B —

Aux Collégiens de Nîmes. 1388

1. Les Instructions du samedi	1388	3. La chapelle.	1391
2. L'Esprit large et l'esprit étroit.	1390	4. Du travail.	1395
		5. Conseils pour les vacan- ces.	1398

III. — LES COMBATS

Lutte contre la Révolution 1402

1. Splendeurs de l'art chrétien.	1402	3. La Presse catholique.	1423
2. La question des études en 1870.	1414	4. Delenda Carthago.	1420
		5. Contre le monopole des programmes.	1421

Lutte contre les Sociétés secrètes. 1425

1. Tiers-Ordre des laïques.	1426	5. Aux Confrères de Saint- Vincent-de-Paul	1439
2. Tiers-Ordre des prêtres.	1428	6. Rénovation du clergé	1445
3. Associations.	1432	7. Instituteurs chrétiens	1446
4. Congrès catholique (1872)	1436		

Lutte contre le schisme 1448

1. Affaire d'Orient.	1448	3. Russie	1455
2. Mission d'Orient	1451		

Appendice : *Ultima verba* 1461

INDEX BIBLIQUE.	1465
INDEX ONOMASTIQUE	1475
INDEX ANALYTIQUE	1484
ERRATA.	1495
TABLE DES MATIÈRES.	1497

